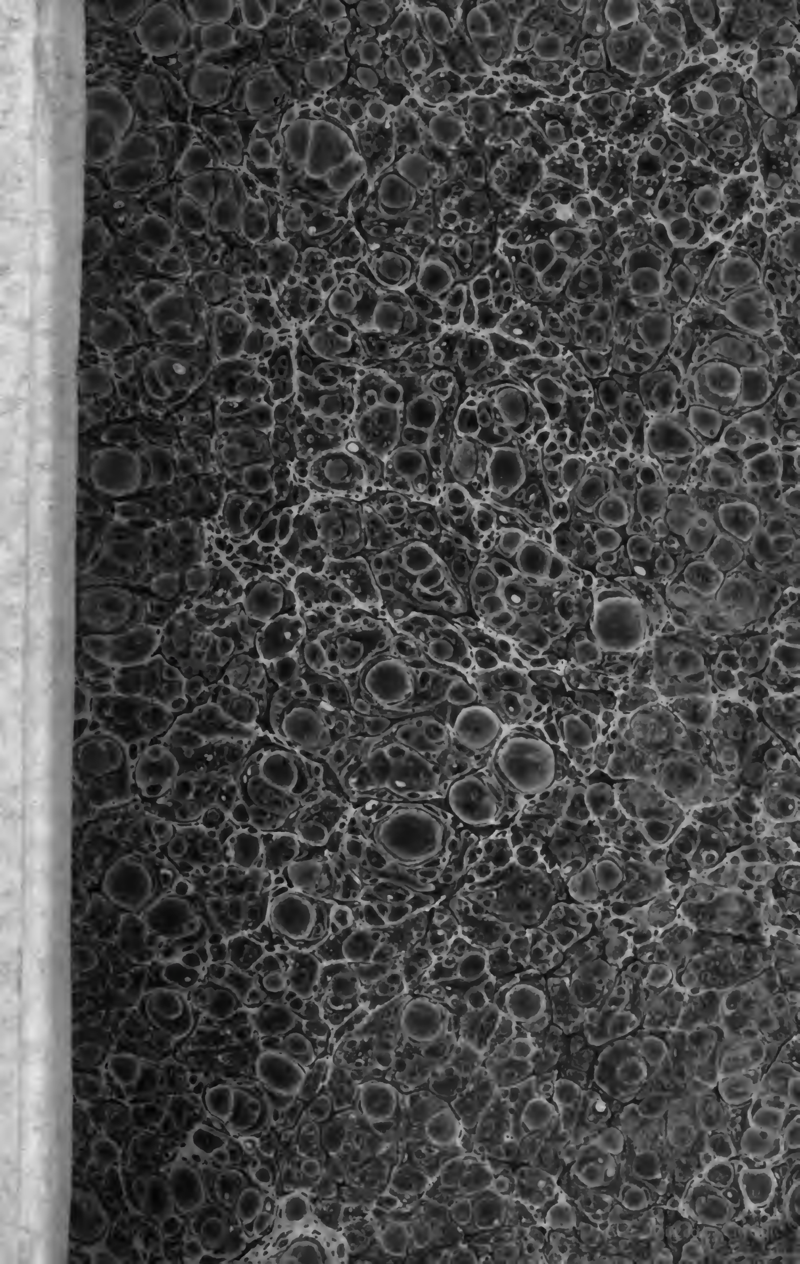



HARVARDIANA
IN NOV ANG
ACADEMIA
ET
CHRISTO
ECCLESIAE
VE RI
TAS





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME VI.

IMPRIMERIE D'A. ÉVERAT ET Ce,
rue du Cadran, n° 16.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE,

AVEC DES NOTES

ET UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE DE VOLTAIRE.

TOME SIXIÈME.

PHILOSOPHIE. — DIALOGUES.



A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXXVII.

PHILOSOPHIE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous avons rassemblé dans une seule partie les ouvrages de Voltaire qui ont pour objet la métaphysique, la morale, et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphysique*, n'a jamais été imprimé; il avait été composé pour madame la marquise du Châtelet, à qui Voltaire l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphysique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que n'ayant point été destiné à l'impression, l'auteur a pu dire sa pensée tout entière. Il renferme ses véritables opinions, et non pas seulement celles de ses opinions qu'il croyait pouvoir développer sans se compromettre.

On y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un Être suprême, et même de l'immortalité de l'âme, mais sans se dissimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore complètement résolues.

La métaphysique est la seule partie de la philosophie qui ait été cultivée en Europe dans les siècles d'ignorance, parce que sa liaison avec les études théologiques ne permit pas de la négliger; et l'on doit aux scolastiques la justice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philosophie des définitions précises, à suivre une marche régulière, à classer nos idées, et même à en faire l'analyse, quoique leur méthode pour cette analyse ait été défectueuse. Le sage Locke nous enseigne la véritable méthode; mais à peine son ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a resserrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains systèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philosophes crurent que Locke avait dit tout ce qu'on pouvait savoir; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphysique; et qu'il fallait se borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion, devenue presque générale, nous paraît peu fondée. La métaphysique n'est que l'application du raisonnement aux faits que l'observation nous fait découvrir en réfléchissant sur nos sensations, nos idées, nos sentiments, et personne ne peut supposer que tous ces faits aient été observés, analysés, comparés entre eux. Il serait même peu philosophique de regarder comme invariables les bornes que Locke a données à l'esprit humain. Il en est de la métaphysique comme des autres sciences, dont elle ne diffère que par son objet, et non par sa certitude ou par sa méthode. On peut dire de chacune : Voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'esprit humain peut espérer de parvenir; s'il creuse plus avant, il court risque de se perdre. Mais il serait téméraire de fixer la limite de ce qui sera possible un jour.

La manière dont nos passions naissent, se développent, se changent en véritables habitudes, sont exaltées par l'enthousiasme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être considéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'est point seulement personnelle, mais qui embrasse quelquefois des siècles et des nations entières;

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différents degrés dans les différents genres de nos connaissances;

La véritable origine de nos idées morales; le degré de précision dont elles sont susceptibles; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en résulte; la méthode de tirer de ces vérités des conséquences qui embrassent toute l'étendue de la législation et de l'administration politique, sans presque rien laisser d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et passager;

Les phénomènes de la mémoire et de la liaison des idées, sur lesquels il nous reste encore tant de choses à découvrir;

La différence qui sépare par des nuances infiniment petites l'état de veille, celui de sommeil, le sommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame est ouverte aux impressions des objets extérieurs; les phénomènes que présentent ces différents états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouissement, d'apoplexie, de mort apparente;

La manière de concilier la simplicité de l'âme,

qui paraît prouvée par le sentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui semblent annoncer qu'elle est en quelque sorte une espèce de résultat de l'organisation, et surtout avec ces expériences sur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivants séparés, à chacun desquels appartient, dès cet instant, un *moi* distinct du *moi* général, qui semblait appartenir à la réunion de toutes ces parties;

Les questions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, question qu'une analyse plus exacte de nos idées peut résoudre, en nous apprenant non à tout expliquer, mais à bien nous entendre, et à distinguer ce qu'il nous reste à chercher ou ce qu'il faut se résoudre à ignorer;

L'examen de la question si importante de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, envisagée non seulement comme la suite de la perfection des méthodes; de l'étendue toujours croissante de la masse des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment physique;

Les questions enfin qu'on peut se proposer sur la permanence des âmes, sur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers; l'examen de l'espèce de probabilité qu'on peut acquérir sur ces questions dont la solution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité ou d'en approcher;

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphysiciens de grandes recherches à faire; recherches qui seraient utiles, puisqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'esprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'espèce humaine. Nous sommes donc bien éloignés de l'opinion si commune qui fait regarder la métaphysique comme une science inutile, vaine, presque dangereuse pour les progrès de l'esprit humain.

Aux écrits de Voltaire sur la métaphysique succèdent les nombreux ouvrages dans lesquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous sommes permis aucune réflexion sur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à observer que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'est qu'une erreur générale et durable ne peut être utile à l'espèce humaine; et que si une erreur particulière ou passagère peut l'être à quelques individus, ce n'est point l'ordre naturel des choses, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuser.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'espèce humaine comme susceptible d'être perfectionnée, sont la base nécessaire de toute philosophie. Si en effet les hommes sont destinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon sens et de folie, dès lors l'homme de bien est réduit à s'abandonner à cet ordre nécessaire, et ses devoirs se borneront à rester dans le point où il se trouve placé, en y fesant le moins de mal qu'il lui est possible. Si l'erreur est nécessaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un esprit juste et un cœur droit, se mêlera-t-il à la troupe des imposteurs? Non, sans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talents et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ses dons.

Mais si l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme est même strictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur se trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en respectant ses intentions et sa personne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de se répandre, devient et un crime contre les droits de la raison humaine, et un aveu secret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on professse.

On trouvera dans les différents écrits théologiques de Voltaire beaucoup de répétitions et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cause que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir se permettre d'établir ses opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire sous son nom tout ce qu'il croit être la vérité, sans s'exposer à une persécution injuste, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'est point l'auteur qui parle, mais le personnage sous lequel il a voulu se cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, est toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage est susceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaise foi dans un roman comme dans une histoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale; mais ce n'est point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et successivement; ils se répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans plusieurs états de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient saisies aux portes des villes comme des marchandises prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penser pour le reste de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par hasard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres: il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choses.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppose, si elles sont fausses, ne dissipe point l'erreur à l'instant où cette vérité se montre; il faut la présenter souvent, et sous des faces différentes, si l'on veut l'établir ou la répandre. Un seul ouvrage suffit à la réputation d'un auteur; mais il en faut plusieurs pour consommer la révolution qu'on veut opérer dans les esprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philosophe, qui engage à combattre les croyances religieuses; elles sont par leur nature ou divines ou absurdes; il est impossible par conséquent à un

homme sensé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenu dans cette collection est intitulé, *Histoire de l'établissement du Christianisme*. Il n'a jamais été publié; une partie seulement était imprimée à la mort de l'auteur; le reste s'est trouvé dans ses papiers écrit de sa main. L'on peut regarder cette histoire comme son dernier ouvrage, et les maximes qui le terminent, comme ses derniers sentiments et ses derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE

(COMPOSÉ EN 1734.)

INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

Peu de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les paysans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, sans savoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune Parisienne qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité; et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent son âme d'entendre la voix de tout le reste de la nature. Un jeune Turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; et son imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques et en laïques; et il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, etc., etc.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup : car si vous en exceptez Hobbes, Locke, Descartes, Bayle, et un très petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, et seulement plus confuse. Demandez au P. Malebranche ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de Dieu, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à Dieu qu'à son corps, voyant tout en Dieu, pensant, sentant tout en Dieu.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchants et de malheureux, créés pour être damnés; parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques âmes, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions, pour être sauvée.

L'un dit : L'homme est une âme unie à un corps; et quand le corps est mort, l'âme vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais, dans la recherche de l'homme, me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvements célestes paraissent irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvements apparents que je vois sur la terre avec les mouvements véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire, pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces d'hommes.

Descendu sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitants de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Ca-

frerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphants, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à n'en pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs desirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; et enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphants, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est là l'*homme;* et je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités : naissant, vivant, et mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois : les éléphants, les lions, les singes, les perroquets, n'y sont pas tout à fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent : ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine sous deux espèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa, et Surate, qui sont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'Européans qui sont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'Américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition, et mes espèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, et qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différents hommes, me dit-il, que vous voyez sont tous nés d'un même père; et de là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre et une négresse, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfants blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; si des nations sans barbe sont sorties des peuples barbus, et si les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non; que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne, ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, et ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non mélangées dégénérassent, et qu'il n'y a guère que l'abbé Dubos qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé, *Réflexions sur la peinture et sur la poésie*, etc.

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes, et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme [1].

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'hommes différentes; comment lui viennent ses idées, s'il a une âme distincte du corps, si cette âme est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices, etc.: mais la plupart de ces idées sont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abîme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui

[1] Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèces différentes; mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce? c'est ce que nous ignorons complétement. K.

n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples, à la vérité, sont barbares, et en très petit nombre; mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime que nous d'un Être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois; sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : Est-il possible que la connaissance d'un Dieu, notre créateur, notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts? Tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaissance de Dieu : que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la connaissance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphysiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche si importante, que de peser ce qu'on peut dire pour et contre, et de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raison?

SOMMAIRE DES RAISONS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts [1] de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : « Il est probable que je suis « l'ouvrage d'un être plus puissant que moi, donc « cet être existe de toute éternité, donc il a créé « tout, donc il est infini, etc. » Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes; en voici le précis :

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est Dieu; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même : donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De là, il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est; car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un mo-

[1] L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.
(Vers 111 et 112 de la satire intitulée *les Cabales*.)

ment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or, si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, et le précis de plusieurs volumes; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

DIFFICULTÉS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

1° Si Dieu n'est pas ce monde matériel, il l'a créé (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même); mais en fesant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas serait essentiellement partie de l'essence divine : donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2° Dieu aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement : s'il l'a fait par nécessité, il a dû toujours l'avoir fait; car cette nécessité est éternelle; donc, en ce cas, le monde serait éternel, et créé, ce qui implique contradiction. Si Dieu l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédente, c'est encore une contradiction; car c'est se contredire que de supposer l'Être infiniment sage fesant tout sans aucune raison qui le détermine, et l'Être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3° S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables des mathématiques; la construction et la durée du corps humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de la force des leviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine : ainsi du reste.

4° Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que Dieu, infiniment sage et infiniment bon, a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de Dieu ne sont point faites comme les nôtres; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que Dieu leur en a donnée, que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a, et qu'il est aussi impossible que nous ne croyions pas très barbare un être qui se conduirait comme un homme barbare, qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds, quand nous l'avons mesuré avec une toise, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction; car c'est Dieu lui-même qui nous aura donné cette fausse idée : donc Dieu ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections jette ses créatures dans l'erreur, qui est, à proprement parler, la seule imperfection; c'est visiblement se contredire. Enfin, les matérialistes finiront par dire : Nous avons moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car d'un côté, il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons, mais de l'autre, il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création, dont

nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, concluront-ils, de ne pas croire un Dieu que de le croire.

RÉPONSE A CES OBJECTIONS.

Les arguments contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car, pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être, dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les Locke, les Clarke, nous disent: « Cet être est un être intelligent; car celui qui a tout produit doit avoir « toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il « a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait « que la cause; » ou bien d'une autre manière: « Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui est visiblement absurde. Donc, puisqu'il y a des êtres intelligents, et que la matière n'a pu se donner la « faculté de penser, il faut que l'être existant par « lui-même, que Dieu soit un être intelligent. » Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument et dire: « Il faut que Dieu soit matière, » puisqu'il y a des êtres matériels; car, sans cela, la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de *perfection;* M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour; il se fait seulement cette objection: « On dira que « Dieu a bien communiqué la divisibilité et la fi- « gure à la matière, quoiqu'il ne soit ni figuré ni « divisible. » Et il fait à cette objection une réponse très solide et très aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives et des limitations; et que quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir et doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit: « La matière n'est point « un être négatif, une limitation, une imperfec- « tion; c'est un être réel, positif, qui a ses attri- « buts tout comme l'esprit; or, comment Dieu « aura-t-il pu produire un être matériel s'il n'est « pas matériel? » Il faut donc, ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation; ou bien, si ces trois parties sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligents ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être existant par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable; on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection* on en abuse ici visiblement; car, qui osera dire que la matière est une imperfection, et la pensée une perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection?* est-ce perfection par rapport à Dieu, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence; car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de Dieu, que notre manière d'être étendu ne ressemble à la manière dont Dieu remplit l'espace. Dieu n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière ni esprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodo*, il est vrai: j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois, démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que Dieu n'a pu faire ce monde ni nécessairement ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un Dieu, et que le monde n'est pas Dieu, et cette objection se réduit seulement à ceci: Je ne puis comprendre que Dieu ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre; donc il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait: Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval

n'a pas existé mille ans auparavant ; donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de Dieu est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si Dieu existe, il est libre; et il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs, cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement ; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables, il est vrai, mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même ; aucune n'agit sans mouvement, le mouvement n'existe point par lui-même ; donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours ; donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumis à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux, etc., on ne peut conclure de là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici surtout raisonner de bonne foi, et ne point chercher à se tromper soi-même; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvements qui tous concourent à la même production, il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux, est dans ce cas; ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour ; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer : qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus favorable.

A l'égard des reproches d'injustice et de cruauté qu'on fait à Dieu, je réponds d'abord que, supposé qu'il y ait un mal moral (ce qui me paraît une chimère), ce mal moral est tout aussi impossible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes formées de toute action utile à la société, et conformes aux lois établies par nous pour le bien commun ; or, cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec Dieu. Il est tout aussi absurde de dire de Dieu en ce sens que Dieu est juste ou injuste, que de dire Dieu est bleu ou carré.

Il est donc insensé de reprocher à Dieu que les mouches soient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles, etc. ; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral ; nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise, si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire, il y a des absurdités : et c'est ce qu'il faut examiner avec application en fesant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

CONSÉQUENCES NÉCESSAIRES DE L'OPINION DES MATÉRIALISTES.

Il faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même ; de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée et le sentiment, car il ne peut les acquérir, puisqu'en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs, puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée et ce sentiment lui soient inhérents

comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement, sont inhérentes à la matière; et il faut avec cela confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment et cette pensée essentielle au total du monde; que ces sentiments et ces pensées, quoique inhérents dans la matière, périssent cependant à chaque instant; ou bien il faudra avancer qu'il y a une âme du monde qui se répand dans les corps organisés; et alors il faudra que cette âme soit autre chose que le monde. Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer; ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté, et par là, qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *Il y a un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre Dieu et nous; de voir si Dieu a établi des lois pour les êtres pensants, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par Dieu même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison; mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait ou il doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

Quiconque se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement, avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées; mais des philosophes qui ont abusé de leur raison ont prétendu que nous avions des idées innées; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit que Dieu avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité; mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire; l'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire: Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire: Fesons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de Dieu, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si, avant de s'engager dans ce système, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que, lorsque enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques; ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons

des idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions ; nous les rangeons ensuite sous des idées générales ; et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini, mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte ; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini ;* ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve seulement que la matière sera toujours divisible ; on prouve que tous les cercles possibles passeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de surfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette proposition *Il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'est que Dieu.

Mais ce n'est pas assez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les sens ; notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'est ici que tous les philosophes ont fait de beaux romans ; il était aisé de se les épargner, en considérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience et de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. Jusqu'à ce que nous ayons les yeux assez fins pour distinguer les parties constituantes de l'or d'avec les parties constituantes d'un grain de moutarde, il est bien sûr que nous ne pourrons raisonner sur leurs essences ; et, jusqu'à ce que l'homme soit d'une autre nature, et qu'il ait des organes pour apercevoir sa propre substance et l'essence de ses idées, comme il a des organes pour sentir, il est indubitable qu'il lui sera impossible de les connaître. Demander comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvements obéissent à notre volonté, c'est demander le secret du Créateur ; nos sens ne nous fournissent pas plus de voies pour arriver à cette connaissance, qu'ils ne nous fournissent des ailes quand nous desirons avoir la faculté de voler ; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens ; puisque, lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent : aussi nous est-il impossible de savoir comment nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un sixième sens ; c'est parce qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'âme et de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que, parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. Malebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système, qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions, qui nous viennent à l'occasion des objets, ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes, à cet égard, aussi impuissants que ces objets ; il faut donc que ce soit Dieu qui nous les donne. « Or « Dieu est le lien des esprits, et les esprits subsistent en lui ; » donc c'est en lui que nous avons nos idées, et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne.

Je demande ce que veut dire *Dieu est le lien des esprits ;* et quand même ces mots *sentir et voir tout en Dieu* formeraient en nous une idée distincte, je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous serions plus savants qu'auparavant.

Certainement, pour réduire le système du P. Malebranche à quelque chose d'intelligible, on est obligé de recourir au spinosisme, d'imaginer que le total de l'univers est Dieu, que ce Dieu agit dans tous les êtres, sent dans les bêtes, pense dans les hommes, végète dans les arbres, est pensée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les absurdités qui découlent nécessairement de ce principe.

Les égarements de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui est impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie est de savoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reste assez de terrain à parcourir sans voyager dans les espaces imaginaires. Contentons-nous donc de savoir par l'expérience, appuyée du raisonnement, seule source de nos connaissances, que nos sens sont les portes par lesquelles toutes les idées entrent dans notre entendement ; et res-

souvenons-nous bien qu'il nous est absolument impossible de connaître le secret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'instruments proportionnés à ses ressorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au-dehors. Nous savons que, pendant le sommeil, nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas : peut-être notre vie est-elle un songe continuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même; la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps : il est donc très possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure; nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet;* mais la substance de cet objet, quelle est-elle? c'est là en effet que l'objet échappe à notre imagination : ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'est autre chose que mes perceptions. Je puis bien dire : *J'ai idée de la couleur verte et d'un corps tellement configuré;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur existent : voilà ce que dit Sextus Empiricus, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de là? nous conduirons-nous autrement dans notre vie? aurons-nous des idées différentes sur rien? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement :

1° Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2° Il est très vrai que nos sens sont souvent trompés; mais qu'entend-on par là? nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai l'idée des étoiles que par l'attouchement; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur;* il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchements, qui ne sont point palpables, ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car, lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu et d'impénétrable. Ainsi, supposé (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, et peut-être même serait-il long-temps sans en avoir d'idée; mais celui qui serait sourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté; et cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu et impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci :

1° S'il n'y a point d'objets extérieurs, et si mon

imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, et ne suis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu?

2° Quand j'écris mes idées sur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas? Enfin, quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle et sa tangente, je sens bien que si un être tout puissant me venait dire de ces deux propositions, *Il y a des corps, et une infinité de courbes passent entre le cercle et sa tangente*, il y a une proposition qui est fausse, devinez laquelle? je devinerais que c'est la dernière; car sachant bien que j'ai ignoré long-temps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs [1].

CHAPITRE V.

Si l'homme a une âme, et ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un Dieu duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce Dieu a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être; mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que Dieu nous a donnée? est-ce la matière qui sent et qui pense, est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une âme? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt, en voyant l'homme, ce que c'est que cet animal; je définirais son âme et toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais, avouant mon ignorance et essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de Hottentots, et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent toutes des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes desirs, mêmes passions, mêmes besoins; ils les expriment tous, chacun dans leur langue. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivants de leurs passions; ces signes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment: le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet; je le distingue incontinent des cris et des mouvements par lesquels il flatte un autre animal, de ceux avec lesquels il chasse, et de ceux par lesquels il se plaint; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi, avec un peu d'attention, j'entends le langage de tous les animaux; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment: peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées; mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres? que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans leur tête, exprimées par un langage différemment articulé? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soup-

[1] Voyez l'article EXISTENCE, par le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*; c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complétement résolue. K.

çonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre. Cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous ; ils ont tous des songes et des images faibles pendant le sommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté sentante et pensante croît avec leurs organes, et s'affaiblit avec eux, périt avec eux. Que l'on verse le sang d'un singe et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt après leurs sens extérieurs n'agissent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée ; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé : c'est donc Dieu qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différents, proportionnés à leurs organes : voilà asurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent : Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux ; il a une âme spirituelle et immortelle, car (remarquez bien ceci), si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement, etc. ; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière ; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un Dieu. J'écoute ces maîtres, et je leur réponds, toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une âme telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent : Ce chien est une forme substantielle ; les autres me disent : N'en croyez rien ; les formes subtantielles sont des chimères ; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot ; et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis : Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez ; ou si vous avez l'honneur de posséder une âme spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations ; et si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, Dieu, en leur donnant ces organes, aura fait un ouvrage inutile ; et Dieu, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une âme spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentiments, sont nécessaires à leur vie, et ne sont chez eux que les ressorts de la vie ; mais cette réponse n'est qu'une supposition déraisonnable.

Il est certain que pour vivre on n'a besoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces sens, et qui vivent ; donc ces organes de sentiment ne sont donnés que pour le sentiment ; donc les animaux sentent comme nous ; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une âme d'une espèce différente de celle qui anime les brutes. Il est donc clair jusqu'à présent que, ni les philosophes, ni moi, ne savons ce que c'est que cette âme ; il m'est seulement prouvé que c'est quelque chose de commun entre l'animal appelé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons si cette faculté commune à tous ces animaux est matière ou non.

Il est impossible, me dit-on, que la matière pense. Je ne vois pas cette impossibilité. Si la pensée était un composé de la matière, comme ils me le disent, j'avouerais que la pensée devrait être étendue et divisible ; mais si la pensée est un attribut de Dieu, donné à la matière, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que cet attribut soit étendu et divisible ; car je vois que Dieu a communiqué d'autres propriétés à la matière, lesquelles n'ont ni étendue ni divisibilité ; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agite sans corps intermédiaires, et qui agite en raison directe de la masse, et non des surfaces, et en raison doublée inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et selon ce qui me paraît le plus probable ; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi je juge que la même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes, et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes est un attribut donné par Dieu à la matière. Car, si ce qu'on appelle *âme* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais au-

cune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une âme immatérielle ont été obligés de dire que cette âme pense toujours; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes, pensent-ils sans cesse? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond? Les bêtes ont-elles à tous moments des idées? Quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère? Si l'âme ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que Dieu a organisé les corps pour penser comme pour manger et pour digérer? En m'informant de l'histoire du genre humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis un des plus anciens livres qui soit au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit que Dieu même semble penser comme moi; il m'apprend que Dieu a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur prescrire jusqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, et il ne leur dit pas un mot de leur âme, il ne leur parle que des peines et des récompenses temporelles: cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la spiritualité et l'immortalité de l'âme.

On me dit bien que deux mille ans après, Dieu est venu apprendre aux hommes que leur âme est immortelle; mais moi, qui suis d'une autre sphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de Dieu. Il semble étrange à ma raison que Dieu ait fait croire aux hommes le pour et le contre; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé, je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'âme soit spirituelle; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à Dieu de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce Dieu, qui peut, comme il lui plaît, conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette âme est-elle faite? c'est ce que l'Être suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ces barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle âme est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet Dieu a révélé l'immortalité de l'âme. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens, et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri? j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre, et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que Dieu ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau et de l'homme. Dieu peut aussi avoir donné aux hommes et aux animaux une âme simple, immatérielle, et la conserver indépendamment de leur corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, et de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme, soit une chose immortelle, qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi! moi qui ne sais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a

dans cet homme une partie éternelle par sa nature ! et tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le desire ?

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis, etc. ! Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsycose ; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille et une nuits?* et n'est-il pas un fruit de l'imagination vive et absurde de la plupart des philosophes orientaux? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que Dieu conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *âme*, et qu'il abandonne l'âme de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses : je demande ce que l'homme y gagnera, je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort.

Ce qui constitue la personne de Jacques, ce qui fait que Jacques est soi-même, et le même qu'il était hier à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, et que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme; il ne serait pas plus le Jacques d'hier, la même personne, qu'il ne serait Socrate ou César. Or, je suppose que Jacques, dans sa dernière maladie, a perdu absolument la mémoire, et meurt par conséquent sans être ce même Jacques qui a vécu : Dieu rendra-t-il à son âme cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus? en ce cas, ne sera-ce pas un homme tout nouveau, aussi différent du premier, qu'un Indien l'est d'un Européan?

Mais on peut dire aussi que Jacques ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, son âme pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouissemenent ou après un transport au cerveau ; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne cesse pas d'être le même homme lorsqu'il a recouvré la mémoire : donc l'âme de Jacques, s'il en a une, et qu'elle soit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le suppose, pourra recouvrer la mémoire après sa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouissement pendant la vie ; donc Jacques sera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être proposées, et celui qui trouvera une manière sûre de résoudre l'équation de cette inconnue, sera, je pense, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres ; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'âme ; mais toutes les vraisemblances sont contre elles ; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démonstration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'esprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'âme contraire au bien de la société, et les faire souvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'âme matérielle et mortelle, sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

Peut-être n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de Dieu son secret et de concilier sa prescience avec le libre arbitre, sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite, qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison, lequel n'est point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme ; c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans soi-même, et qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarrasser, et définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre ; les animaux et les hommes ont ce pouvoir ; donc ils sont libres. Je puis à toute force contester cette faculté aux animaux ; je puis me figurer, si je veux abuser de ma raison, que les bêtes qui me ressemblent en tout le reste diffèrent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni desirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les appa-

rences. Je forgerai des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature : mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération, etc. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas est différent : Dieu ne m'a point trompé en me fesant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance ; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raison directe de leur grosseur et de leur éloignement : et telle est la nature de mes organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre. Il en est de même du sens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les sensations plus ou moins fortes, toutes choses égales, que selon que les corps sonores et odoriférants sont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur ; mais si je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, Dieu m'aurait créé exprès pour me tromper, de même que s'il me fesait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne résulterait rien de cette tromperie, sinon une absurdité dans la manière d'agir d'un Être suprême infiniment sage.

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à Dieu. Car, premièrement, ce Dieu étant prouvé, il est démontré que c'est lui qui est la cause de la liberté en cas que je sois libre; et qu'il est l'auteur absurde de mon erreur, si, m'ayant fait un être purement patient sans volonté, il me fait accroire que je suis agent et que je suis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui est-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce sentiment de liberté en me mettant dans l'esclavage ? serait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir d'intelligence? Je ne puis être instruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de Dieu le sentiment de ma volonté sans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté ; donc je suis un agent.

Vouloir et agir, c'est précisément la même chose qu'être libre. Dieu lui-même ne peut être libre que dans ce sens. Il a voulu et il a agi selon sa volonté. Si on supposait sa volonté déterminée nécessairement ; si on disait : Il a été nécessité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une aussi grande absurdité que si on disait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu ; car si Dieu était nécessité, il ne serait plus agent, il serait patient, et il ne serait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éternité, donc cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue, donc il est infini, donc tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous sentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible, limité et passager, de s'appliquer à quelques pensées, et d'opérer certains mouvements. La liberté des enfants qui ne réfléchissent point encore, et des espèces d'animaux qui ne réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à opérer des mouvements seulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les causes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons souvent des passions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtresse infidèle, et ses desirs, plus forts que sa raison, le ramènent vers elle ; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvements de colère qu'on ne peut maîtriser ; on souhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; et on a dit : L'homme est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses violentes dont il sent l'agitation ; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est plus le maître : c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or, qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, et que sentir son esclavage et son impuis-

sance prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance et de la liberté.

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute sa vie dominé par des passions violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut, et c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme, et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés, également robustes, etc. La liberté est la santé de l'âme ; peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'âme la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos desirs ; il y aura toujours dans notre âme comme dans notre corps des mouvements involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels, que dans un très petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous sentons la jouissance, et parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze tiers et demi multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts, je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens. « Mais « cette volonté, disent-ils, est nécessairement dé« terminée comme une balance toujours emportée « par le plus grand poids ; l'homme ne veut que « ce qu'il juge le meilleur ; son entendement n'est « pas le maître de ne pas juger bon ce qui lui « paraît bon. L'entendement agit nécessairement : « la volonté est déterminée par l'entendement ; « donc la volonté est déterminée par une volonté « absolue : donc l'homme n'est pas libre. »

Cet argument, qui est très éblouissant, mais qui dans le fond n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'Opéra, s'il n'avait l'idée de l'Opéra ; et il ne souhaiterait point d'y aller et ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point ce spectacle comme une chose agréable. Or, c'est en cela même que consiste sa liberté ; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle et une impossibilité. L'homme se détermine à ce qui lui semble le meilleur, et cela est incontestable ; mais le point de la question est de savoir s'il a en soi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de se déterminer ou non. Ceux qui disent : « L'assentiment de l'es« prit est nécessaire et détermine nécessairement « la volonté, » supposent que l'esprit agit physiquement sur la volonté. Ils disent une absurdité visible ; car ils supposent qu'une pensée est un petit être réel qui agit réellement sur un autre être nommé la volonté ; et ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement*, etc., ne sont que des idées abstraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos discours, et qui ne signifient autre chose sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'existent donc pas réellement comme des êtres différents, et il est impertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse physiquement sur la volonté, il faut qu'ils disent, ou que l'homme est libre, ou que Dieu agit pour l'homme, détermine l'homme, et est éternellement occupé à tromper l'homme ; auquel cas ils avouent au moins que Dieu est libre. Si Dieu est libre, la liberté est donc possible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raison pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé par le plaisir ; c'est confesser, sans qu'ils y pensent, la liberté ; puisque faire ce qui fait plaisir c'est être libre.

Dieu, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que selon son plaisir. Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

« Dieu sait certainement qu'une chose arrivera; « il n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne « la pas faire. »

Premièrement, remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans Dieu. On peut dire : Dieu sait ce qui arrivera; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu? rien autre chose, sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de Dieu, et que tous ses attributs sont pour nous des abîmes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si Dieu existe, Dieu est libre; nous savons en même temps qu'il sait tout : mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de Dieu n'a causé tant de querelles que parce qu'on est ignorant et présomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de Dieu, et je ne suis point fait pour embrasser son essence? Mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer : c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme [1].

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps, et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation; et il y a des moments où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette famille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit, pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfants, auront bientôt éveillé leur industrie, et donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, et de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi pour son espèce une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié, et continuera son chemin; et cependant cette même chienne défendra son petit, et mourra, en combattant, plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant prêt d'être dévoré par quelque animal, il sentira, malgré lui, une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un desir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié et de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour-propre : aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'est déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faible secours pour nous faire vivre en société : elle n'aurait jamais pu servir à fonder de grands empires et des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions, dont l'abus fait à la vérité tant

[1] On verra dans les ouvrages suivants que Voltaire n'a pas toujours eu la même opinion sur la liberté métaphysique de l'homme : ses sentiments à cet égard changèrent dans un âge plus avancé, et il a mis dans la discussion de ces matières abstraites une force et une clarté qu'on trouve bien rarement chez d'autres écrivains. K.

de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est surtout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable aussi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que, s'ils fesaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtât un peu de leur bien-être, leur orgueil en serait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes; la première, des hommes divins qui sacrifient leur amour-propre au bien public; la seconde, des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes: tout le monde voulut et veut être encore de la première classe, quoique tout le monde soit dans le fond du cœur de la seconde; et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres desirs, crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui est une des branches de l'orgueil, et qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village que dans un pape et dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, et qu'on leur serait utile.

Il fallut surtout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beaucoup sans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très naturelle que les hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse et aiguisa le génie de quiconque vit son voisin puissant et heureux. Ainsi, de proche en proche, les passions seules réunirent les hommes et tirèrent du sein de la terre tous les arts et tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que Dieu, appelé par Platon l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé et embelli la nature: les passions sont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, et qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à Dieu, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle statue que Dieu avait formée, et que cette statue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ses branches sont aussi nécessaires à l'homme que le sang qui coule dans ses veines; et ceux qui veulent lui ôter ses passions parce qu'elles sont dangereuses, ressemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout son sang, parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents sont une invention du diable, parce qu'ils submergent quelques vaisseaux, et qui ne songerait pas que c'est un bienfait de Dieu par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenses divisent? Il est donc très clair que c'est à nos passions et à nos besoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; et il est très vraisemblable que Dieu ne nous a donné ces besoins, ces passions, qu'afin que notre industrie les tournât à notre avantage. Que si beaucoup d'hommes en ont abusé, ce n'est pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais usage. Dieu a daigné mettre sur la terre mille nourritures délicieuses pour l'homme: la gourmandise de ceux qui ont tourné cette nourriture en poison mortel pour eux ne peut servir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il faut des règles de chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des passions, et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud, où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme; là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; partout ailleurs, une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère; à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfants. En Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent *vertueux* ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi, un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire sera un homme très vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain sera condamné au dernier supplice. Le même Juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Constantinople, et en sera plus estimé des musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement, qu'il importe assez peu par quelles lois un état se gouverne; mais, ce qui importe beaucoup, c'est que les lois, une fois établies, soient exécutées. Ainsi, il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne pourra jouer un seul moment, si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on sera convenu [1].

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, est donc en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillements, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient. Dieu n'a pas dit à la vérité aux hommes : Voici des lois que je vous donne de ma bouche, par lesquelles je veux que vous vous gouverniez : mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux : il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble; et il a donné à l'homme certains sentiments dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre, qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare, revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade, et lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations; mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de manquer à sa parole; parce que la société peut bien subsister entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parce que tous les biens étaient communs; mais, dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, et par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien et du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste et de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, et nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur; mais, dans une colonie naissante, où il ne restera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très bonne action le soin que prendra cette famille de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre, mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de

[1] Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir presque rien d'arbitraire dans les lois. 1° La raison suffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deux êtres sensibles, égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2° La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, et que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela signifie : Il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conséquences de deux moyens qui dès lors nous paraissent indifférents. L'arbitraire naît de notre ignorance, et non de la nature des choses. K.

sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en fesons une vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge, que, de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une vertu héroïque! Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité, serait couvert d'opprobre: et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. de Thou, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français: s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme? Je demanderai à ceux qui font cette question s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur autrement que par rapport à nous? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule serait un raisonneur très ridicule? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous raisonnerait-il mieux? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous; pourquoi notre bien et notre mal moral seraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de Dieu bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand Dieu aura dit aux hommes: « Je veux qu'il y ait « tant de royaumes sur la terre, et pas une répu« blique. Je veux que les cadets aient tout le bien « des pères, et qu'on punisse de mort quiconque « mangera des dindons ou du cochon; » alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais comme Dieu n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présents qu'il nous a faits. Ces présents sont la raison, l'amour-propre, la bienveillance pour notre espèce, les besoins, les passions, tous moyens par lesquels nous avons établi la société.

Bien des gens sont prêts ici à me dire: Si je trouve mon bien-être à déranger votre société, à tuer, à voler, à calomnier, je ne serai donc retenu par rien, et je pourrai m'abandonner sans scrupule à toutes mes passions! Je n'ai autre chose à dire à ces gens-là, sinon que probablement ils seront pendus, ainsi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons; c'est précisément pour eux que les lois sont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, et qui en abusent pour désoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes, et réduisent l'autre à la misère, c'est la faute des hommes s'ils souffrent ces ravages abominables, que souvent même ils honorent du nom de vertu; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaises lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, sont les premiers à crier que Dieu a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne fasse des actes solennels de religion, et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'est un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conserver, nous nous détruisons mutuellement avec fureur et avec folie. Presque tous les animaux se mangent les uns les autres, et dans l'espèce humaine, les mâles s'exterminent par la guerre. Il semble encore que Dieu ait prévu cette calamité en fesant naître parmi nous plus de mâles que de femelles: en effet, les peuples qui semblent avoir songé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des registres exacts des naissances et des morts, se sont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il sera aisé de voir qu'il est très vraisemblable que tous ces meurtres et ces brigandages sont funestes à la société, sans intéresser en rien la Divinité. Dieu a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups! Mais si un mouton allait dire à un loup: Tu manques au bien moral, et Dieu te punira; le loup lui répondrait: Je fais mon bien physique; et il y a apparence que Dieu ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un Être suprême nous

eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de Dieu, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses desirs effrénés, et que, n'y ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service : encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison il verra qu'il a choisi un très mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par les châtiments si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu ; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, Dieu nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent ; être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes ; c'est par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainsi tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain, et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen, et de remplir tous les devoirs de la vie. Aussi remarque-t-on que les philosophes (qu'on baptise du nom d'incrédules et de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liste de tous les grands hommes de l'antiquité, on sait que *La Mothe Le Vayer*, précepteur du frère de Louis XIII, *Bayle*, *Locke*, *Spinosa*, milord *Shaftesbury*, *Collins*, etc., étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'est pas seulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un esprit droit est honnête homme par la même raison que celui qui n'a point le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une saine éducation perpétue ces sentiments chez tous les hommes, et de là est venu ce sentiment universel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, et qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre ; et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentiments nécessaires à cette société, et s'ils étaient obligés d'emprûnter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

1766[1].

PREMIÈRE QUESTION.

Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? C'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits si divers. Ces êtres insensibles et muets, quoique enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différents, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées et de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encore moins que moi ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, et ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes qui roulent autour des soleils innombrables qui remplissent l'espace sont peuplées d'êtres sensibles et pensants; mais une barrière éternelle nous sépare, et aucun de ces habitants des autres globes ne s'est communiqué à nous.

M. *le prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. *le chevalier*, que les astres étaient faits pour la terre, et la terre, ainsi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du so-

[1] A la suite de la première édition de cet opuscule, on trouvait, sous le titre de *Supplément au Philosophe ignorant*, la pièce qui forme aujourd'hui le XXIIe dialogue.

leil ; comme les mouvements réguliers et proportionnels des astres peuvent éternellement subsister sans qu'il y ait des hommes ; comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables, j'ai pensé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui ; j'ai vu que l'homme, pendant sa vie, est dévoré par tous les animaux s'il est sans défense ; et que tous le dévorent encore après sa mort. Ainsi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fussent les rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, resserré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même.

II. *Notre faiblesse.*

Je suis un faible animal ; je n'ai en naissant ni force, ni connaissance, ni instinct ; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes ; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite ? Je l'ignore ; et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire ? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché ; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. *Comment puis-je penser ?*

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose ? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison ; je lui ai demandé ce qu'elle est : cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim fesait languir mon corps, et comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, et une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul ; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques uns de mes semblables, qui cultivent la terre, notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, et cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception ; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. *M'est-il nécessaire de savoir ?*

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'esprit, etc. ; voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient ; et j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de desirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V. *Aristote, Descartes, et Gassendi.*

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse ; Descartes a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce Descartes surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique ; il a bâti un monde si imaginaire ; ses tourbillons et ses trois éléments sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'âme, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'Homère naquit avec *l'Iliade* dans la tête. Il est bien vrai qu'Homère, en naissant, avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin *l'Iliade*. Nous apportons, en naissant, le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que Raphaël et Michel-Ange n'apportèrent, en naissant, de pinceaux et de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience et celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour et la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? Gassendi se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit Gassendi et Descartes pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

VI. *Les bêtes.*

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son âme, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne; et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'Écriture sainte, qui dit, dans la Genèse, « que « Dieu a fait un pacte avec les animaux, et qu'il « leur redemandera le sang des hommes qu'ils « auront mordus et mangés; » ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII. *L'expérience.*

Ne mêlons jamais l'Écriture sainte dans nos disputes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; et certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnements et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'Auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous, sur les objets de notre science, comme les amants ignorants Daphnis et Chloé, dont Longus nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs desirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur Léopold et au fils de Louis XIV; il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale et la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. *Substance.*

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance, ce qui est dessous*, nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais : quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison, nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est

qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentiments et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. *Bornes étroites.*

Notre intelligence est très bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des Hercules en fait de pensées; mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi; l'autre pourra faire de tête, et sans papier, une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée: mais elle trouvera bien vite sa borne, et c'est pourquoi, dans les jeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi, sans quoi nous irions, de degré en degré, jusqu'à l'infini.

X. *Découvertes impossibles.*

Dans ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi parmi nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéissance de notre membre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; et nous sentons que nous y penserions une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

XI. *Désespoir fondé.*

Ainsi arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil? et pourquoi tourne-t-il sur son axe? et pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? Non seulement nous ne satisferons jamais à cette question, mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au-dedans de nous comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Éclaircissons cette idée, et voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvements, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses et des différentes phases de la lune et de Vénus, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées et nos desirs résultants de ces sensations, comme nous prédisons les phases et les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvements intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissants. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentiments la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentiments et sur les pensées actuelles que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même [1]. Je sens assez que cet état est incompatible avec ma nature; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

XII. *Faiblesse des hommes.*

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, et qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent et qui sentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en sais rien; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. *Suis-je libre?*

Ne sortons point encore du cercle de notre existence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? pensez-vous, avec l'ange de l'école, que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré; et je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement; je lus des *Scolastiques*, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière; je lus le *Traité de Collins*, qui me parut *Locke* perfectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard, et on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à la fois nécessitée, et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien; ainsi quand la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente, etc., je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Être véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon desir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déjà annoncé nombre XI, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos desirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchants; car, dans l'un et l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée, et cette dernière idée est nécessaire: donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contents de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce

[1] Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1° Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2° On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentiments, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3° Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle et cette connaissance parfaite de notre nature; l'esprit humain pourrait parcourir les différents degrés de cette échelle sans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, et ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y fesant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles. K.

qu'ils veulent ; les astres ne l'ont pas : nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir, sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question, en reprochant à Collins d'appeler l'homme *un agent nécessaire*. Agent ou patient, qu'importe? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philosophe; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une nécessité morale* dans une reine de nos climats; mais c'est au fond une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot, tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard; et vous savez qu'il n'y a point de hasard; donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais, au fond, la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? Archimède est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

« Ducunt volentem fata, nolentem trahunt. »

SEN., ep. CVII.

L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même [1], mais il est enfin contraint de se rendre.

[1] Voyez le *Traité de métaphysique* qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci. K.

XIV. *Tout est-il éternel?*

Asservi à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les éléments, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, et celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien, car la substance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien, car comment le néant produirait-il l'existence? Je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité : « Rien ne vient du « néant, rien ne peut retourner au néant. » Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne et si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée, et je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'Hésiode? Il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison, car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence; or le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à Hésiode et à Ovide.

Si notre sainte Écriture a dit que le *Chaos* exis-

tait, si le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfants qui essayons de faire quelques pas sans lisières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV. *Intelligence.*

Mais en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : « Tout ouvrage démontre un ouvrier [1]. »

XVI. *Eternité.*

Cette intelligence est-elle éternelle? sans doute; car soit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son artisan suprême; et il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII. *Incompréhensibilité.*

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaste carrière; je veux savoir si cette intelligence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'univers, à peu près comme le sculpteur est distingué de la statue, ou si cette âme du monde est unie au monde, et le pénètre; à peu près encore comme ce que j'appelle *mon âme* est unie à moi, et selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans Virgile :

« Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »
Æn., lib. VI, v. 727.

Et dans Lucain :

« Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris. »
Lib. IX, v. 580.

Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis sonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée?

XVIII. *Infini.*

Cette intelligence est-elle infinie en puissance et en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est dans le vide? il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment où je parle, et cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je sens heureusement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir, ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement: et cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'Être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

XIX. *Ma dépendance.*

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il fesait auparavant; s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui

[1] La preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein, et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle Voltaire se soit arrêté, et la seule qui puisse être admise par un philosophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action* (voyez ci-après), contient une exposition de cette preuve à la fois plus frappante et plus simple que celles qui ont été données par des philosophes qu'on a crus profonds parce qu'ils étaient obscurs, et éloquents parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle est pour nous, par l'état actuel de nos connaissances sur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un système un et régulier; et ensuite la probabilité que ce système régulier est l'effet d'une volonté intelligente? Cette question est plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup d'œil. K.

redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; et quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résultera-t-il? Nous avons déjà reconnu (*question* IV) que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre sont inutiles au reste du genre humain [1]. Nous sommes certainement l'ouvrage de Dieu, c'est là ce qu'il m'est utile de savoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen et fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence (*quest.* XV). Ce n'est pas à l'intelligence de mes parents que je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils fesaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles instruments de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX. *Éternité encore.*

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet Être suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais: Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement et visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant et nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive et nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Être éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine est aussi absurde; Samuel Clarke le démontre assez [1]; mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que Dieu n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu; et s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait? La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire: mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. *Ma dépendance encore.*

Cet Être éternel, cette cause universelle me donne mes idées; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce Malebranche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans Dieu même: mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est Dieu qui agit en nous, et que nous possédons un rayon de sa substance? Entre le rêve de Malebranche et le rêve des stoïciens, où est la réalité? Je retombe (*quest.* II) dans l'ignorance,

[1] Cette opinion est-elle bien certaine? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très difficiles à entendre peuvent être utiles? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, et elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savants. D'ailleurs, dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, et devenir par là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple, et qui influent sur les opinions? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraîne l'idée très naturelle, mais peut-être très fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous fesons l'objet, avec les causes finales plus étendues, que l'observation des phénomènes peut nous faire soupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. Voltaire a souvent combattu cette même manière de raisonner. K.

[1] Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait-elle impossible à concevoir? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques. K.

qui est l'apanage de ma nature; et j'adore le Dieu par qui je pense, sans savoir comme je pense.

XXII. *Nouvelle question.*

Convaincu par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être, s'il a la forme des espèces intelligentes et agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en savais rien (*question* I). Néanmoins, je ne puis affirmer que cela soit impossible; car j'aperçois des planètes très supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très supérieures à moi, et de corps plus robustes, plus agiles, et plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poëtes de l'antiquité le soin de faire descendre Vénus de son prétendu troisième ciel, et Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

XXIII. *Un seul artisan suprême.*

Une grande partie des hommes, voyant le mal physique et le mal moral répandus sur ce globe, imagina deux êtres puissants, dont l'un produisait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils seraient nécessaires, ils seraient éternels, indépendants; ils occuperaient tout l'espace: ils existeraient donc dans le même lieu; ils se pénétreraient donc l'un l'autre; cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuisibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la nature; ce n'est qu'un roman asiatique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste, les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. Saint Thomas nous dit « que Dieu est un pur acte, une forme, « qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il est la nature « et le suppôt, qu'il existe essentiellement, participativement, et nuncupativement. » Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que Dieu est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses: j'exprime tout cela par un mot, mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne sais pas plus ce que c'est, que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, et je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinosa.*

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau dont il fesait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'Épicure, supputé des nombres avec Pythagore, et avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de Platon, et ayant passé par toutes les régions de la métaphysique et de la folie, j'ai voulu enfin connaître le système de Spinosa.

Il n'est pas absolument nouveau; il est imite de quelques anciens philosophes grecs, et même

de quelques Juifs ; mais Spinosa a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun Juif, n'a fait, il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées : voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable et lumineuse : Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un être nécessaire. Ce principe est si vrai que le profond Samuel Clarke s'en est servi pour prouver l'existence de Dieu.

Cet être doit se trouver partout où est l'existence ; car qui le bornerait?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui existe ; il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une autre ; car, puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, et comment créer quelque chose du néant? comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement?

Il y a dans le monde la pensée et la matière ; la substance nécessaire que nous appelons Dieu est donc la pensée et la matière. Toute pensée et toute matière est donc comprise dans l'immensité de Dieu : il ne peut y avoir rien hors de lui ; il ne peut agir que dans lui ; il comprend tout ; il est tout.

Ainsi tout ce que nous appelons *substances différentes* n'est en effet que l'universalité des différents attributs de l'Être suprême ; qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, et vit dans toute la nature.

Il n'est point, comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets ; il est intimement uni à eux ; ils sont des parties nécessaires de lui-même ; s'il en était distingué, il ne serait plus l'être nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant, selon Spinosa, il n'a point de parties ; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites ; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne serait plus infini. Enfin Spinosa prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel ; et voici ses propres paroles, *page* 45 *de l'édition de* 1731.

« A l'égard de l'amour de Dieu, loin que cette « idée le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre « n'est plus propre à l'augmenter, puisqu'elle me « fait connaître que Dieu est intime à mon être, « qu'il me donne l'existence et toutes mes pro- « priétés, mais qu'il me les donne libéralement, « sans reproche, sans intérêt, sans m'assujettir « à autre chose qu'à ma propre nature. Elle bannit « la crainte, l'inquiétude, la défiance, et tous les « défauts d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle « me fait sentir que c'est un bien que je ne puis « perdre, et que je possède d'autant mieux que « je le connais et que je l'aime. »

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs ; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant Bayle d'avoir attaqué durement Spinosa sans l'entendre : durement, j'en conviens, injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté ; il vit qu'en effet Spinosa compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire. Effrayé de son propre système, Bayle vit combien il est insensé de faire Dieu astre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de Protée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que Spinosa emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'Être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par lesquelles Spinosa soutient l'impossibilité de la création : mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi et non pas de philosophie ; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à Spinosa ; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple composé de parties, d'un Dieu qui se mange et qui se digère lui-même, qui aime et qui hait la même chose en même temps, etc. Spinosa se sert toujours du mot Dieu, Bayle le prend par ses propres paroles.

Mais au fond Spinosa ne reconnaît point de Dieu ; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir et aimer Dieu que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme ; il n'est point athée comme Épicure, qui reconnaissait des dieux inutiles et oisifs ; il ne l'est point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire : il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle Providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité, et la nécessité des choses ; il l'est comme Straton, comme Diagoras ; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme ; et qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue et pensante ; et c'est ce que n'ont jamais

dit les philosophes grecs et asiatiques qui ont admis une âme universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne considère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres : il craint d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une Providence divine; il ne remonte point des effets à leur cause; mais, se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman, comme Descartes a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec Descartes, quoiqu'il soit démontré, en rigueur, que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment Spinosa, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, et recherché s'ils prouvent un artisan suprême? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une Providence, toutes les fois qu'il respirait et qu'il sentait son cœur battre, car cette respiration et ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, et impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés et dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière, constitue l'universalité des choses qui est Dieu. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse : Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? Bayle a très bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très confus, de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser Bayle.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de Spinosa qu'il se trompait de très bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous arrive très souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide : sobre jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une pension de deux cents florins que lui fesait ce grand homme; généreux jusqu'à donner son bien, toujours patient dans ses maux et dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle, qui l'a si maltraité, avait à peu près le même caractère. L'un et l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinosa fait un système spécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. Bayle a combattu tous les systèmes : qu'est-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; et depuis Thalès jusqu'aux professeurs de nos universités, et jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi? parce que les hommes se conduisent par la coutume et non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile et accrédité, pourra beaucoup sur les hommes; cent philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

XXV. *Absurdités.*

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vite. Celui-là

prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal, lui-même, l'auteur des *Lettres Provinciales*, profère ces paroles : « Croyez-« vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini et « sans parties ? Je veux donc vous faire voir une « chose indivisible et infinie ; c'est un point, se « mouvant partout d'une vitesse infinie, car il « est en tous lieux, tout entier dans chaque en-« droit. »

Un point mathématique qui se meut ! juste ciel ! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est partout et en même temps, et qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister ! Chaque mot est une folie, et c'est un grand homme qui a dit ces folies !

Votre âme est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre ; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert-le-Grand qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis ; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abelli. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori ;* que je trouve son compliment très dur ; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible ; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace ; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour, car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tous pays et de toutes sectes m'accable d'arguments inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent, et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveille ; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier ; et quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette ; le sens commun les abandonne. De là je reviens à ma première conclusion (*question* IV), que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre humain.

XXVI. *Du meilleur des mondes.*

En courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un deux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, Dieu a choisi le meilleur ; venez, et vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire : ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choisir entre eux : prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitants furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivants ; qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi, dans cette maison, environ mille personnes des deux sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière ; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides, je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées ; mais que j'aurais encore

mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que Tarquin violât Lucrèce, et que Lucrèce se poignardât, parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide, et la guerre, établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que César fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geôlier de don Carlos : *Paix, paix, c'est pour votre bien*. Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers, mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien. Et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. *Des monades*, etc.

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon âme. Tout est composé de monades dans la nature; votre âme est une monade; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très utile; et votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre âme et toutes les monades de votre corps, de façon que, quand votre âme a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait des gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car... [1]

XXVIII. *Des formes plastiques.*

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais, nommé *Cudworth*, s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes parce qu'elles sont creuses : je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux et toutes les plantes; vous entendez bien? — Pas un mot, monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent, ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse, et l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agents immédiats de la Divinité, il n'y a point de ministres plus fidèles au monde; car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, et que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. *De Locke.*

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à Locke, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas; qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans

[1] Ce qu'on appelle le système des monades est, à plusieurs égards, la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles et intelligents. En supposant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en fesant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très bien comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du *moi*; comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, etc., etc. K.

l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens;

Qu'il n'y a point de notions innées;

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini;

Que je ne pense pas toujours, et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement [1];

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux;

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque, lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler;

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose;* car c'est précisément comme si on disait, *je desire de la desirer, je crains de la craindre :* qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou carrée (voyez la *quest.* XIII);

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, et qu'il y aurait un effet sans cause;

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très fini;

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées;

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité, et de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles Dieu daigne accorder le don de sentir et de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, et qui pensent par elles-mêmes? En ce cas ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Être éternel et formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Être éternel fait le don de sentir et de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être, quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots, nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par Dieu même ne peut recevoir la pensée de Dieu même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, seront-elles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna Galilée comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que Dieu pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion, puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement agit en raison des surfaces, et que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, et de Dieu même, dicter aussitôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que Newton a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à Dieu, et déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphème? Je suis

[1] Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond, il est même très vraisemblable que nous avons alors des sensations trop faibles, à la vérité, pour exciter l'attention ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait sentir ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir. K.

coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que Dieu ne peut faire sentir et penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que Dieu n'ait accordé des sensations, de la mémoire, et par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux [1]. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit, la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée a quelque chose de divin; oui sans doute, et c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin, et je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'Aristote, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le téton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue, qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide, tandis que son père ne savait rien de tout cela, et disait au hasard que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main, et Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfants, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, et aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à Dieu de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, et que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale, parce que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste, parce que l'atome à qui Dieu aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé et durer éternellement, aussi bien que l'être inconnu appelé autrefois *souffle* et aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

[1] Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'âme humaine serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'âme des animaux. Aussi cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'âme humaine et celle des animaux sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Il faut prendre un parti*, § x.) K.

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir et de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage Locke, et qui n'ont pas osé borner la puissance de Dieu à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'âme était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'âme est immatérielle? Tous les pères de l'Église, qui ont cru l'âme un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable; donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite, sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à Dieu le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller Dieu de ce pouvoir; car il est bien malhonnête de se haïr pour des syllogismes.

XXX. *Qu'ai-je appris jusqu'à présent?*

J'ai donc compté avec Locke et avec moi-même, et je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. *Y a-t-il une morale?*

Plus j'ai vu des hommes différents par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fond de morale; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a for-

més a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous puissions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes, et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfants du dragon de Cadmus, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Égyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si Dieu n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison, qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Égyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie : cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère ; que le parjure, la calomnie, l'homicide, sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII. *Utilité réelle. Notion de la justice.*

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie, et, s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête, de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner ; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre ; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains fesaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, et implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire : Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture ; ils disent : Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle ; et dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point ; ils se servent des termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'état, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran ; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de Lucain dont elles sont imitées :

La justice et le droit sont de vaines idées...
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, ministre du jeune Ptolémée. Mais c'est

précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de Pompée comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles, que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenance et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentiments se partagent: mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté [1].

XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité?*

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles: ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques, etc., est bien éloignée d'être nécessaire au genre humain; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue; donc elle est un développement de la raison donnée de Dieu; et l'idée des sorciers et des possédés, etc., est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV. *Contre Locke.*

Locke, qui m'instruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fausseté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres pensants n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juste et de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (Voyez *la quest.* XXXVI.)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages [1], sans examiner les relations du voyageur Dampier, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité, voici ce que je réponds:

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très juste; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui fesaient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très fausse idée de la justice, je l'avoue: mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement; et cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfants; et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens, avec le sage Locke, qu'il n'y a point de notion innée; point de principe de pra-

[1] L'idée de la justice, du droit, se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles, capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles seront donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires, etc., comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner; elles dérivent de leur nature; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait: Les hommes sont des êtres sensibles et intelligents. K.

[1] Voyez la note à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. CXLVI, et le *Dictionnaire philosophique*, art. ANTHROPOPHAGES.

tique inné : c'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfants auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes réunis en corps auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à Locke les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de Hobbes, dont il est pourtant très éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de *l'Entendement humain* : « Considérez une ville prise « d'assaut, et voyez s'il paraît dans le cœur des « soldats animés au carnage et au butin, quelque « égard pour la vertu, quelque principe de mo- « rale, quelques remords de toutes les injustices « qu'ils commettent. » Non, ils n'ont point de remords; et pourquoi? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre : ils hasardent leur vie pour cette cause; ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'assaut, donc ils croient être en droit de tuer; ils pouvaient être dépouillés, donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raisonne pas; et, pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger, dans leur fureur, trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'état, et son grand aumônier, vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très forte. Pourquoi vous refusent-ils? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue; et, pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfants tout vifs, et des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables: Lambert, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfants tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait, et ce ne serait pas assez qu'il le dît pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs, de nations et de religions différentes, s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfants pour les manger : cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait; châtrer des enfants est une opération très délicate, très dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez des grands qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince Maurice : conversation que Locke a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'interprète du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de l'*Esprit des lois* s'amuse à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formose,

sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs ou mal instruits. Locke et lui sont deux grands hommes en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI. *Nature partout la même.*

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton, *Natura est semper sibi consona;* la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière : ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance; par le sentiment et par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, et qui espérerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre.

XXXVII. *De Hobbes.*

Profond et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui; toi dont les erreurs en physique sont grandes, et pardonnables parce que tu étais venu avant Newton; toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs; toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées; toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwell dans une île déserte, et que Cromwell eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, « tous ayant « droit à tout, chacun a droit sur la vie de son « semblable. » Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur; mais ton propre cœur te réfutait encore davantage, car tu fus vertueux ainsi que Spinosa; et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. *Morale universelle.*

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que Hobbes, Spinosa, et Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste, tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *question* XXXVI, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. *De Zoroastre.*

Je n'examine point en quel temps vivait Zoroastre, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres; et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de Zoroastre est de l'antiquité la

plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes ; on y voit le mauvais principe sous le nom de Satan que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il y est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes, tirés du livre du *Zend*, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroastre, quels devoirs moraux sont prescrits ?

Celui d'aimer, de secourir son père et sa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*Porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul législateur n'a jamais pu aller au-delà ; et je me confirme dans l'idée que plus Zoroastre établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

XL. *Des brachmanes.*

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs *cinq kings* : et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale ! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes ; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

XLI. *De Confucius.*

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper ; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le Dieu de vérité; que la superstition est non seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne fut si pure et si sainte qu'à la Chine (*à la révélation près*). Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles? la voici : *Adorez le ciel, et soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions; c'est une grande inadvertance. Confutzée est très moderne ; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite ; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète ; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, et à cultiver l'amitié ; à donner sans faste, et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes : ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : « Traite autrui comme tu « veux qu'on te traite. »

Il enseigne non seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. *Des philosophes grecs, et d'abord de Pythagore.*

Tous les philosophes grecs ont dit des sottises en physique et en métaphysique. Tous sont excellents dans la morale ; tous égalent Zoroastre, Confutzée, et les brachmanes. Lisez seulement les *vers dorés* de Pythagore ; c'est le précis de sa doctrine ; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII. *De Zaleucus.*

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français, etc.; qu'on distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des lois de Zaleucus ?

« Maîtrisez votre âme, purifiez-la, écartez toute « pensée criminelle. Croyez que Dieu ne peut-« être bien servi par les pervers ; croyez qu'il ne

« ressemble pas aux faibles mortels, que les « louanges et les présents séduisent : la vertu « seule peut lui plaire. »

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV. *D'Épicure.*

Des pédants de collége, des petits-maîtres de séminaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'Horace et de Pétrone, qu'Épicure avait enseigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. Épicure fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant, et juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage : car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'Hésiode,

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres,

hé! qui le produisit, dit Épicure, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; et depuis ce temps jusqu'à l'âge de soixante et douze ans il cultiva la philosophie. Son testament, que Diogène de Laërce nous a conservé tout entier, découvre une âme tranquille et juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce; il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, et sa secte fut la seule où l'on sût aimer, et qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout se réduit à la dispute entre Malebranche et Arnauld. Malebranche avouait que le plaisir rend heureux, Arnauld le niait : c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philosophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV. *Des stoïciens.*

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'Être des êtres, ou plutôt élévation de l'âme jusqu'à cet Être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la justice : tel était le caractère des vrais stoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien Caton est, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. Épictète, dans l'esclavage, est peut-être supérieur à Caton, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse : m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur Antonin est encore au-dessus d'Épictète, parce qu'il triompha de plus de séductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Lisez les pensées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur Julien? Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables!

XLVI. *Philosophie est vertu.*

Il y eut des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. Lucien se moqua d'eux; on les méprisa : ils furent à peu près ce qu'ont été les moines mendiants dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les sophistes, et même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. *D'Ésope.*

Je placerai Ésope parmi ces grands hommes, et même à la tête de ces grands hommes; soit qu'il ait été le Pilpai des Indiens, ou l'ancien précurseur de Pilpai, ou le Lokman des Perses, ou le Hakym des Arabes, ou le Hakame des Phéniciens, il n'importe; je vois que ces fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abîme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent;

c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissements dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII. *De la paix née de la philosophie.*

Puisque tous les philosophes avaient des dogmes différents, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que Téthys était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géants et de l'âge d'or, de la boite de Pandore et de la mort du serpent Python, etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Autres questions.*

Ah! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous fesions enfin à l'égard des disputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidents ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains; et quand nous manquons de lois (ce qui nous arrive si souvent), nous allons consulter le *Code* et le *Digeste*. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'état qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux; qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Mélanchton; qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagnol qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de Lycophron ou d'Hésiode?

L. *Autres questions.*

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort; s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires; s'ils décidaient qu'un père, sur le témoignage de son fils, une mère, sur celui de la fille, doit périr dans les flammes, etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon si l'homme n'est pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre; je vous ai dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, et prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, et cinq à six autres à les dédaigner et à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres ignorances.*

Je suis si ignorant que je ne sais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années au moins quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays; et ces premiers sages qui adorèrent des étoiles, ou des poissons, ou des serpents, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six Gahambars, et le pont de Tshinavar, et le Dardaroth, et le lac de Karon? en quel temps vivaient le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à Thucydide et Xénophon, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le

globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; et dans ces trente siècles, encore, que d'obscurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le savant Apédeutès, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, et de son malheureux petit pays: il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notions que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que César dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus; il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde, en comparaison des Romains; car il assure que quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de Charlemagne. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldast une charte de Charlemagne datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi:

« Vous savez que, chassant un jour auprès de « cette ville, je trouvai les thermes et le palais « que Granus, frère de Néron et d'Agrippa, avait « autrefois bâtis. »

Ce Granus et cet Agrippa, frères de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi, et cela soulage.

LIV. *Ignorance ridicule.*

L'histoire de l'Église de mon pays ressemble à celle de Granus, frère de Néron et d'Agrippa, et est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne est celle du bienheureux Pierre de Luxembourg, qui, dans les deux années 1388 et 89, après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles, et les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres états de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses et aussi authentiques. Je trouve partout la même sagesse et la même certitude.

LV. *Pis qu'ignorance.*

J'ai vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués, et brûlés; et j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût et mourût dans les déserts.

LVI. *Commencement de la raison.*

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grâce versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore: quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

1772.

Ce n'est pas entre la Russie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti; car ces deux états feront la paix tôt ou tard sans que je m'en mêle.

Il ne s'agit point de se déclarer pour une faction anglaise contre une autre faction ; car bientôt elles auront disparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutychiens, les jacobites, les chrétiens appelés papistes, les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, les sociniens, les piétistes, et tant d'autres *istes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces messieurs quand j'en rencontrerai, sans jamais disputer avec eux ; parce qu'il n'y en a pas un seul qui, lorsqu'il aura un écu à partager avec moi, ne sache parfaitement son compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon âme ou de la sienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlements de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question ;

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable ;

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils ne sont plus, et que voilà, Dieu merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les Œuvres de saint Éphrem ;

Ni entre les opéra bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu ; et c'est ce que je vais examiner très sérieusement et de très bonne foi, car cela m'intéresse, et vous aussi.

I. *Du principe d'action.*

Tout est en mouvement, tout agit, et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne ; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, et que le sang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend, par sa nature, vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le soleil, et le soleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois son flux et son reflux éternel. C'est par ces mêmes lois que les vapeurs qui forment notre atmosphère s'échappent continuellement de la terre, et retombent en rosée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerres.

Tout est action, la mort même est agissante. Les cadavres se décomposent, se métamorphosent en végétaux, nourrissent les vivants qui à leur tour en nourrissent d'autres. Quel est le principe de cette action universelle ?

Il faut que le principe soit unique. Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche des corps célestes, dans les mouvements de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avait deux, ils seraient ou divers, ou contraires, ou semblables. Si divers, rien ne se correspondrait ; si contraires, tout se détruirait ; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un ; c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux lois constantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulsion d'un fluide, mais en raison de leurs masses.

Le carré de la révolution de toute planète est comme la racine du cube de sa distance au soleil (et cela prouve, en passant, ce que Platon avait deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre).

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile de Sirius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation ; toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce, chaque genre peuple et se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes, le chêne et le noisetier ne se sont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que Mars et Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, universelle, et puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des paysages, des animaux dessinés, des anatomies en cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, et que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration, et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II. *Du principe d'action nécessaire et éternel.*

Ce moteur unique est très puissant, puisqu'il

dirige une machine si vaste et si compliquée. Il est très intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligents.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel; car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; et dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III. *Quel est ce principe?*

Je ne puis me démontrer l'existence de ce principe d'action, du premier moteur, de l'Être suprême, par la synthèse, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'est que ce principe universel; et la première chose que j'entrevois avec une secrète douleur, mais avec une résignation entière, c'est qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit Timée [1], un point entre deux éternités, il me sera impossible de comprendre ce grand tout et son maître, qui m'engloutissent de toutes parts.

Cependant je me rassure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mesurer la distance des astres, de connaître le cours et les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je, en me servant de bonne foi de ma raison, jusqu'à trouver quelque lueur de vraisemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature; et si ce petit crépuscule que je cherche ne peut m'apparaître, je me consolerai en sentant que mon ignorance est invincible, que des connaissances qui me sont interdites me sont très sûrement inutiles, et que le grand Être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, et de n'avoir pu y parvenir.

IV. *Où est le premier principe? Est-il infini?*

Je ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorsqu'il me démontre une proposition de géométrie, ou lorsqu'il soulève un fardeau. Cependant je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout subalterne qu'il est. Je ne puis découvrir si ce premier principe est dans son cœur, ou dans sa tête, ou dans son sang, ou dans tout son corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature; j'ai vu qu'il est impossible qu'il ne soit pas éternel : mais où est-il?

S'il anime toute existence, il est donc dans toute existence : cela me paraît indubitable. Il est dans tout ce qui est, comme le mouvement est dans tout le corps d'un animal, si on peut se servir de cette misérable comparaison.

Mais, s'il est dans ce qui existe, peut-il être dans ce qui n'existe pas? l'univers est-il infini? on me le dit; mais qui me le prouvera? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant; parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, est aussi vrai que deux et deux font quatre; parce qu'il y a comme nous avons vu ailleurs, une contradiction absurde à dire : l'Être agissant a passé une éternité sans agir; l'Être formateur a été éternel sans rien former; l'Être nécessaire a été pendant une éternité l'Être inutile.

Mais je ne vois aucune raison pourquoi cet Être nécessaire serait infini. Sa nature me paraît d'être partout où il y a existence; mais pourquoi, et comment une existence infinie? Newton a démontré le vide, qu'on n'avait fait que supposer jusqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini? que serait-ce que l'infini en étendue? Il ne peut exister non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extension à laquelle je ne puisse ajouter. Il me semble qu'en cela le sentiment de Cudworth doit l'emporter sur celui de Clarke.

Dieu est présent partout, dit Clarke. Oui, sans doute; mais partout où il y a quelque chose, et non pas où il n'y a rien. Être présent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une absurdité. Je suis forcé d'admettre une éternité; mais je ne suis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'espace soit un être réel, ou une simple appréhension de mon entendement? Que m'importe que l'Être nécessaire, intelligent, puissant, éternel, formateur de tout être, soit dans cet espace imaginaire, ou n'y soit pas? en suis-je moins son ouvrage? en suis-je moins dépendant de lui? en est-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de

[1] Cette idée n'est pas de Timée, mais de Mercure Trismégiste, *in Pimendro*.

mon intelligence ; mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques ; je ne veux point établir le trône de Dieu dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguasil de Madrid qui veut persuader à un Castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute est criminel de lèse-majesté. Le Castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Manzanarès. Qu'il y ait, ou non, des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand Être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au Maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V. *Que tous les ouvrages de l'Être éternel sont éternels.*

Le principe de la nature étant nécessaire et éternel, et son essence étant d'agir, il a donc agi toujours ; car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agissant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'Épicure, le Dieu qui n'est bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, son ouvrage, sous quelque forme qu'il paraisse, est donc éternel comme lui, de même que la lumière est aussi ancienne que le soleil, le mouvement aussi ancien que la matière, les aliments aussi anciens que les animaux, sans quoi le soleil, la matière, les animaux, auraient été non seulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être essentiellement agissant qui n'aurait pas agi pendant une éternité ; un être formateur qui n'aurait rien formé, et qui n'aurait formé quelques globes que depuis très peu d'années, sans qu'il parût la moindre raison de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre ? Le principe intelligent ne peut rien faire sans raison ; rien ne peut exister sans une raison antécédente et nécessaire. Cette raison antécédente et nécessaire a été éternellement ; donc l'univers est éternel.

Nous ne parlons ici que philosophiquement : il ne nous appartient pas seulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

VI. *Que l'Être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.*

Il est clair que cette suprême intelligence nécessaire, agissante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout sans vouloir le former? ce serait être une pure machine, et cette machine supposerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons, donc le grand Demiourgos très puissant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinosa lui-même reconnaît dans la nature une puissance intelligente, nécessaire : mais une intelligence destituée de volonté serait une chose absurde, parce que cette intelligence ne servirait à rien, elle n'opèrerait rien, puisqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Être nécessaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout à l'heure qu'il a tout fait nécessairement, parce que si ses ouvrages n'étaient pas nécessaires, ils seraient inutiles. Mais cette nécessité lui ôterait-elle sa volonté? non, sans doute ; je veux nécessairement être heureux ; je n'en veux pas moins ce bonheur ; au contraire ; je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette nécessité lui ôte-t-elle sa liberté ? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Être suprême étant très puissant est donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artisan des choses reconnu nécessaire, éternel, intelligent, puissant, voulant, et libre.

VII. *Que tous les êtres, sans aucune exception, sont soumis aux lois éternelles.*

Quels sont les effets de ce pouvoir éternel résidant essentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux espèces, les insensibles et les sensibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces soleils, paraissent des êtres admirables, mais brutes, destitués de toute sensibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour,

paraît en cela jouir d'un avantage supérieur à tout l'éclat des soleils qui illuminent l'espace.

Mais tous ces êtres sont également soumis aux lois éternelles et invariables.

Ni le soleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le singe, ni l'homme, n'ont pu se donner rien de ce qu'ils possèdent; il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère sans savoir ce qu'ils font, et cela par un mécanisme très délicat, très compliqué, dont même très peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté, le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne serait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi; mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaissances; qu'un chien de chasse apprend son métier; qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune, etc.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Être qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent; peut-il les tenir d'une autre cause? Il n'a rien que ce que le grand Être lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les éléments, tous les végétaux, tous les animaux, obéissent sans relâche irrésistiblement aux lois du grand Être, et que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

VIII. *Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.*

Voyons donc cet animal-homme avec les yeux de la raison que le grand Être nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; ensuite le plaisir de la nourriture. C'est là toute notre vie, douleur et plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand Demiourgos? Certes, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cause du petit nombre de nos plaisirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser : tous les tourments se réduisent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes, ni en bien ni en mal, nous ne sommes que les instruments aveugles de la nature.

Mais je veux penser, et je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur? celui de la mamelle que nous avons sucée; puis le visage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets et quelques besoins ont fait des impressions. Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné, sans connaissance et sans pouvoir, un rebut de la nature? Osera-t-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne des idées, qu'on a une âme? Qu'est-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice? il dégoûterait son père, s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

IX. *Du principe d'action des êtres sensibles.*

Vient enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, semble se présenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'est comme si, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous pensions former l'eau qui en coule. Nous créer des idées! pauvres gens que nous sommes! Quoi! il est évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous serions les créateurs des secondes! Pesons bien cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle est insolente et absurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport avec un sentiment, une idée, une pensée. Faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en est ainsi de notre corps vivant. Le principe universel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reste de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'est que personne ne sait, ni ne peut savoir quelle idée lui viendra dans une mi-

nute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement son corps fera.

La seconde, que pendant le sommeil il est bien clair que tout se fait dans nos songes sans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous sommes alors de purs automates, sur lesquels un pouvoir invisible agit avec une force aussi réelle, aussi puissante qu'incompréhensible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inspire des desirs, des passions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il est arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain songe son enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué son ami. D'autres jouissent réellement d'une femme qu'ils ne connaissent pas. Combien de musiciens ont fait de la musique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont composé des sermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille et le sommeil, au lieu que nous ne consumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et si nous rêvions toujours dans ce sommeil, il serait bien démontré alors que la moitié de notre existence ne dépend point de nous. Mais, supposé que de vingt-quatre heures nous en passions huit dans les songes, il est évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, et voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit : Vous êtes un plagiaire; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de Dieu sur les créatures*, autrement *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche Boursier, dont nous avons dit [a] « qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier « de la Divinité. » Non, mon ami; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour leurs cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. Boursier, en prenant Dieu pour son cornet, sait précisément de quelle nature était le sommeil d'Adam, quand Dieu lui arracha une côte pour en former sa femme; de quelle espèce était sa *concupiscence*, sa grâce habituelle, sa grâce actuelle. Il savait avec saint Augustin qu'on aurait fait des enfants sans volupté dans le paradis terrestre, comme on sème son champ, sans goûter en cela le plaisir de la chair. Il est convaincu qu'Adam n'a péché dans le paradis terrestre que par distraction. Moi, je ne sais rien de tout cela, et je me contente d'admirer ceux qui ont une si belle et si profonde science.

X. *Du principe d'action appelé âme.*

Mais on a imaginé, après bien des siècles, que nous avions une âme qui agissait par elle-même; et on s'est tellement accoutumé à cette idée, qu'on l'a prise pour une chose réelle.

On a crié partout l'*âme!* l'*âme!* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par âme, on voulait dire la vie, tantôt c'était un petit simulacre léger qui nous ressemblait, et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron; c'était une harmonie, une homéomérie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps, un souffle qui n'est point terre; et de ce mot souffle, qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*âme* vaguement et sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, et comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'indignation, de mémoire, de desir, de volonté? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, desir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, se souvient, desire, veut, se meut. Ce sont des termes abstraits inventés pour faciliter le discours. Je cours, je dors, je m'éveille; mais il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela, sinon parce que le grand Être a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot, Dieu nous donne ces facultés?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé *âme libre* que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des desirs, des goûts, des sensations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de sa nourriture, à celui de son amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y va aussi vite qu'il peut aller; il connaît le plaisir et la douleur. Cependant vous n'êtes point effarouché quand on vous dit que cet animal n'a point

[a] *Dictionnaire des grands hommes*, à l'article BOURSIER.

N. B. Que parmi ces *grands hommes* il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands hommes* de l'abbé Ladvocat, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

une âme spirituelle, que Dieu lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les astres fait mouvoir les insectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos respects, c'est-à-dire vous êtes si orgueilleux, que vous osez placer dans son corps chétif quelque chose qui semble tenir de la nature de Dieu même, et qui cependant, par la perversité de ses pensées, vous paraît à vous-même diabolique, quelque chose de sage et de fou, de bon et d'exécrable, de céleste et d'infernal, d'invisible, d'immortel, d'incompréhensible; et vous vous êtes accoutumé à cette idée, comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui soit mouvement; comme vous préférez tous les mots abstraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abstraits.

XI. *Examen du principe d'action appelé âme.*

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui; et il y en a partout. Mais ce principe peut-il être autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible, lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute nature?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là; car vous avez tous les attributs de Dieu, volonté, puissance, création. Or figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous fesant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de Dieu. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *âme libre*, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naissez, ou quand vous commencez à sentir. Tous ces partis sont également ridicules.

Un petit dieu subalterne, inutilement existant pendant une éternité passée, pour descendre dans un corps qui meurt souvent en naissant; c'est le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-âme* est créé au moment que votre père darde je ne sais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaisir avec une femme, et saisissant ce moment pour envoyer vite une âme sentante, pensante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une vessie. Voilà un petit dieu plaisamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-âme* qui était enfermé entre des excréments infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconséquences, les mêmes absurdités ridicules et révoltantes, subsistent dans tous les autres cas. L'idée d'une âme telle que le vulgaire la conçoit ordinairement sans réfléchir, est donc ce qu'on a jamais imaginé de plus sot et de plus fou.

Combien plus raisonnable, plus décent, plus respectueux pour l'Être suprême, plus convenable à notre nature, et par conséquent combien plus vrai n'est-il pas de dire:

« Nous sommes des machines produites de tout « temps les unes après les autres par l'Éternel « géomètre; machines faites ainsi que tous les « autres animaux, ayant les mêmes organes, les « mêmes besoins, les mêmes plaisirs, les mêmes « douleurs; très supérieurs à eux tous en beau- « coup de choses, inférieurs en quelques autres; « ayant reçu du grand Être un principe d'action « que nous ne pouvons connaître; recevant tout, « ne nous donnant rien; et mille millions de fois « plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier « qui la façonne. »

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer[1].

XII. *Si le principe d'action dans les animaux est libre.*

Il y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; et ce premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, sans quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit nécessairement, irrévocablement à l'impulsion qui la dirige; cela est évident, cela est assez connu.

[1] Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le desir qu'il forme que tel effet existe est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de Voltaire se réduit à ceci: Ce que je desire, ce que je veux a lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit nombre de cas; et même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet; c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout-puissant; et si je crois quelquefois être un agent borné, c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet Être suprême. K.

Tout animal est doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui suit son maître n'ait pas la volonté de le suivre. Il marche après lui irrésistiblement : oui, sans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? Oui, si rien ne l'empêche; c'est-à-dire il peut marcher, il veut marcher, et il marche; ce n'est pas dans sa volonté qu'est sa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un rossignol veut faire son nid, et le construit quand il a trouvé de la mousse. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainsi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, et qu'il n'a pas été enrhumé; mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie? a-t-il voulu vouloir faire son nid? A-t-il eu cette absurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait consister à dire : « Je ne « veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'est « absolument indifférent; mais je vais vouloir « faire mon nid uniquement pour le vouloir, et « sans y être déterminé par rien, et seulement « pour vous prouver que je suis libre. » Telle est l'absurdité qui a régné dans les écoles. Si le rossignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs : « Je « suis invinciblement déterminé à nicher, je veux « nicher; j'en ai le pouvoir, et je niche; vous « êtes invinciblement déterminés à raisonner mal, « et vous remplissez votre destinée comme moi la « mienne. »

Dieu nous tromperait, me dit le docteur Tamponet, s'il nous fesait accroire que nous jouissons de la liberté d'indifférence, et si nous ne l'avions pas.

Je lui répondis que Dieu ne me fait point accroire que j'aie cette sotte liberté; j'éprouve au contraire vingt fois par jour que je veux, que j'agis invinciblement. Si quelquefois un sentiment confus me fait accroire que je suis libre dans votre sens théologal, Dieu ne me trompe pas plus alors que quand il me fait croire que le soleil tourne, que ce soleil n'a pas plus d'un pied de diamètre, que Vénus n'est pas plus grosse qu'une pilule, qu'un bâton droit est courbé dans l'eau, qu'une tour carrée est ronde, que le feu a de la chaleur, que la glace a de la froideur, que les couleurs sont dans les objets. Toutes ces méprises sont nécessaires; c'est une suite évidente de la constitution de cet univers. Notre sentiment confus d'une prétendue liberté n'est pas moins nécessaire. C'est ainsi que nous sentons très souvent du mal à un membre que nous n'avons plus, et qu'en faisant un certain mouvement de deux doigts croisés l'un sur l'autre, on sent deux boules dans sa main lorsqu'il n'y en a qu'une. L'organe de l'ouïe est sujet à mille méprises qui sont l'effet des ondulations de l'atmosphère. Notre nature est de nous tromper sur tous les objets dans lesquels ces erreurs sont nécessaires.

Nous allons voir si l'homme peut être libre dans un autre sens que celui qui est admis par les philosophes.

XIII. *De la liberté de l'homme, et du destin.*

Une boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité et de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous le sommes à tout ce que nous fesons; car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très bien Leibnitz, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue ni mêlée. Le grand Être qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer; car alors il ne serait plus l'Être nécessaire, l'Être immuable, l'Être des êtres; il serait faible, inconstant, capricieux; il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; et c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, et le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des âmes tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout est enchaîné, et que tout est nécessaire.

L'homme est libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'est pas libre de vouloir; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent, Je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchants; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Éclaircissons toutes ces vérités.

XIV. *Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.*

Quel admirable spectacle que celui des destinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je suppose un moment que cela ne soit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je suppose qu'une de ces substances intermédiaires entre nous et le grand Être (car il peut en avoir formé des milliards), vienne consulter cet Être éternel sur la destinée de quelques uns de ces globes énormes placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature serait alors réduit à lui répondre: « Je ne suis pas souverain, « je ne suis pas le grand Être nécessaire; chaque « petit embryon est le maître de faire des des- « tinées. Tout le monde est libre de vouloir sans « autre cause que sa volonté. L'avenir est incer- « tain, tout dépend du caprice; je ne puis rien « prévoir: ce grand tout que vous avez cru si « régulier, n'est qu'une vaste anarchie où tout se « fait sans cause et sans raison. Je me donnerai « bien de garde de vous dire, Telle chose arrivera; « car alors les gens malins dont les globes sont « remplis feraient tout le contraire de ce que j'au- « rais prévu, ne fût-ce que pour me faire des « malices. On ose toujours être jaloux de son maître « lorsqu'il n'a pas un pouvoir absolu qui vous « ôte jusqu'à la jalousie: on est bien aise de le « faire tomber dans le piége. Je ne suis qu'un « faible ignorant. Adressez-vous à quelqu'un de « plus puissant et de plus habile que moi. »

Cet apologue est peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partisans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en est encore, et ceux qui s'occupent sur les bancs à concilier la prescience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore, dans l'université de Salamanque ou à Bedlam, de la grâce médicinale et de la grâce concomitante.

XV. *Du mal, et en premier lieu de la destruction des bêtes.*

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce que, étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre, si on nous en fesait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre, si on nous disait qu'il éprouve des tourments quand on le coupe, et d'une pierre, si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille; mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse mort des bêtes destinées pour notre table. Les enfants qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; et nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non seulement nous passons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglants de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartufes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux Porphyre, et aux compatissants pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames; car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles et de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix et de cailles[1]; et ni parmi les

[1] Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant, mais ce n'est ni par un sentiment de compassion, ni pour avoir un âme plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des événements, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Tels étaient les motifs des philosophes disciples de Pythagore. Nos pauvres trappistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'Être des êtres. K.

moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Être est donc justifié chez nous de cette boucherie, ou bien il nous a pour complices.

XVI. *Du mal dans l'animal appelé homme.*

Voilà pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse Dieu par ses pensées, soit malheureux par ses pensées; si ce n'est pas un mal que cet adorateur de la Divinité soit presque toujours injuste et souffrant, qu'il voie la vertu, et qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ses semblables, etc., etc.; si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne sais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes et les hommes souffrent presque sans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non seulement leur don de penser est très souvent un tourment, mais parce que cette faculté de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme est un être très misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, et une longue suite de jours de douleur dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien sont des charlatans. Shaftesbury, qui mit ce conte à la mode, était un homme très malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins et de rage, et Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent, Tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques et mathématiques sont très bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen, et Marie Stuart plus belle encore dans leur jeunesse, aurait dit, Voilà qui est bien : mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle Marie Stuart, par le même supplice, au milieu de sa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore puisqu'il vécut plus long-temps? etc., etc., etc.

Jetez un coup d'œil sur le genre humain, seulement depuis les proscriptions de Sylla jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille où des imbéciles ont étendu sur la terre d'autres imbéciles par le moyen d'une expérience de physique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes, et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorants, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Locke, devant Halley; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très impertinentes. Entrez dans l'hôpital voisin, où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourments, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un registre de ces malheureux qu'on dissèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanson très obscure et très plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement, Tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez, entre Alexandre VI et Jules; proférez-le sur les ruines de cent villes englouties par des tremblements de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on assassine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 Auguste, ou 24 août 1772, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthélemi. Passez de ces théâtres innombrables de carnage à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuse de la nature, qui empoisonne le genre humain dans sa source, et qui attache le plus abominable des fléaux au plaisir le plus nécessaire. Voyez ce roi si méprisé, Henri III, et ce chef de parti si médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en fesant la guerre civile; et cet insolent descendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p..... Pour achever ce tableau si vrai et si funeste, placez-vous entre ces inondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties de ce globe; placez-vous entre la lèpre et

la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci, ressouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal existe, et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur absurde de les nier.

XVII. *Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.*

De cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique et moral, les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes, si le mot sublime veut dire *haut ;* car le mal, selon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliards de siècles. Mais le grand Être leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de Pandore et de sa boîte. Si Hésiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à Homère qu'Homère l'est à Lycophron. Mais je crois que ni Homère ni Hésiode n'ont rien inventé; ils ont mis en vers ce qu'on pensait de leur temps.

Cette boîte de Pandore, en contenant tous les maux qui en sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'histoire de cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a pas parlé, c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII. *De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.*

Vers la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal, et nous avons parlé ailleurs de ces fables. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé, et pressé par la soif, lui demanda ce qu'il portait. C'est la recette de l'immortalité, répondit l'âne ; Dieu en fait présent à l'homme qui en a chargé mon dos ; il vient après moi, et il est encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes ; je meurs de soif, enseignez-moi de grâce un ruisseau. Le serpent mena boire l'âne, et pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De là vint que le serpent fut immortel, et que l'homme fut sujet à la mort, et à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le serpent passait pour immortel chez tous les peuples, parce que sa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était sans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres ; mais il est bon de la remettre sous les yeux du lecteur, pour lui faire bien voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les serpents et les ânes jouaient de si grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'essor ; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette ; qu'après ce déjeuner, il fallait aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enseigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent ; et Dieu, pour les punir de leur gourmandise, les y laissa. Laissons-les-y aussi, eux, et leur déjeuner, et leur âne, et leur serpent. Ces ramas d'inconcevables fadaises, venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les détestables fables d'un peuple obscur doivent être bannies d'un sujet sérieux.

Revenons de ces inepties honteuses à ce grand mot d'Épicure, qui alarme depuis si long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémissant. « Ou Dieu a voulu empêcher le « mal, et il ne l'a pas pu ; ou il l'a pu, et ne l'a « pas voulu, etc. »

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable ; et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées ; c'est là qu'ils rient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agissant, intelligent, nécessaire, éternel ; et que c'est de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la chose avec les athées.

XIX. *Discours d'un athée sur tout cela.*

Un athée me dit : Il m'est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui en dérive est nécessaire aussi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien. La grande roue de la machine, qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, et qui est esclave de sa destinée comme moi de la mienne. S'il existait, j'aurais trop de

reproches à lui faire; je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Fesons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent, et meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

XX. *Discours d'un manichéen.*

Un manichéen ayant entendu cet athée, lui dit, Vous vous trompez. Non seulement il existe un Dieu, mais il y en a nécessairement deux. On nous a très bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité il y a environ douze mille ans, et deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, et la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé Juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science, avec le nom de Satan, et de Knat-bull. Il reconnut enfin Dieu et le diable : et le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour Dieu étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux ; le monde est assez grand pour les contenir et pour leur donner de l'exercice.

XXI. *Discours d'un païen.*

Un païen se leva alors, et dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout, le seul dans lequel il n'y a point de contradictions. Si votre femme vous trahit, c'est Vénus qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est Mars qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais, à l'égard du bien, non seulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus, et Flore, vous comblent de présents; mais, dans l'occasion, ce même Mars peut vous défaire de vos ennemis, cette même Vénus peut vous fournir des maîtresses, ce même Mercure peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen, qu'Oromase le bienfesant, et Arimane le malfesant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière et les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poëtes assemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul Dieu suffise à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne, et à toutes les affaires de l'étoile de la Chèvre? Quoi! dans notre petit globe, tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape Ganganelli, et il n'y aurait point de conseil dans le ciel! Rien n'est plus sage, sans doute, que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un païen, à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise : il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on ; c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand Être appelé Jéovah ou Hiao chez les Phéniciens, le Jov des autres nations asiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, est le souverain des dieux et des hommes :

« . . . . . Divûm pater atque hominum rex. »
VIRG., Æn., I, 69; II, 648; X, 2, 743.

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres :

« Nec viget quicquam simile aut secundum. »
HOR., lib. I, od. XII.

L'esprit vivifiant qui anime l'univers :

« . . . . Jovis omnia plena. »
VIRG., ecl. III.

Toutes les notions qu'on peut avoir de Dieu sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée,

cité dans toute l'antiquité, et répété dans tous les mystères :

Εἷς ἐστ', αὐτογενὴς, ἑνὸς ἔκγονα πάντα τέτυκται.
Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des éléments, des mers, et des entrailles de la terre. Sa femme, qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est Junon. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est Minerve. Son autre fille, Vénus, est l'amante de la génération, Philometai. Elle est la mère de l'amour, qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit, par le seul attrait de la volupté, tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des présents aux mortels. Cérès leur a donné les blés, Bacchus la vigne, Pomone les fruits, Apollon et Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Demiourgos, avait formé les planètes et la terre. Il avait fait naître sur notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de Bérose, fut Alore, père de Sarès, aïeul d'Alaspare, lequel engendra Aménon, dont naquit Métalare, qui fut père de Daon, père d'Évérodac, père d'Amphis, père d'Osiarte, père de ce célèbre Xixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus, roi de Chaldée, sous lequel arriva cette inondation [a] si connue, que les Grecs ont appelée déluge d'Ogygès; inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce, environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie, suivant Sanchoniathon, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, sont encore fort différentes.

Tous les événements de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure; mais l'existence et les bienfaits de Jupiter sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de Dionysios, fils de Dieu. Bacchus, Hercule, Persée, Romulus, reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoique un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites comme le roi de France Henri III et son Nogaret, étaient très religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils fesaient des processions, ils jeûnaient : « Stolatæ ibant nudis pedibus, passis « capillis, manibus puris, et Jovem aquam exo« rabant; et statim urceatim pluebat. »

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de Dieu, c'est-à-dire de juste et de bienfesant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puissants. L'antique piété, qui était humaine, fut chassée par la superstition, qui est toujours cruelle. La vertu avait habité sur la terre tant que les pères de famille furent les seuls prêtres, et offrirent à Jupiter et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs; mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices sanglants, en rappelant les hommes à l'égalité, à la simplicité, en se fesant un parti parmi les pauvres, jusqu'à ce qu'ils eussent subjugué les riches. Ils se sont mis à notre place. Nous sommes anéantis, ils triomphent; mais, corrompus enfin comme nous, ils ont besoin d'une grande réforme, que je leur souhaite de tout mon cœur.

XXII. *Discours d'un Juif.*

Laissons là cet idolâtre qui fait de Dieu un stathouder, et qui nous présente des dieux subalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-dessus de la nature, ne peut avoir rien qui ressemble aux autres.

La première différence entre elle et nous, c'est que notre source fut cachée très long-temps au reste de la terre. Les dogmes de nos pères furent ensevelis, ainsi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long sur vingt de large. C'est dans ce puits qu'habita la vérité, inconnue à tout le globe, jusqu'à ce que des rebelles, sortis du milieu de nous, lui ôtassent son nom de vérité, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, et que peu à peu ils se vantassent d'établir une vérité toute nouvelle.

[a] Plusieurs savants croient que ce déluge de Sixuter, Sixutrus, ou Xixutre, ou Xixoutrou, est probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres pensent que c'est celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Égée. Bérose raconte que Saturne apparut à Sixuter; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour se sauver lui et les siens, un vaisseau large de mille deux cents pieds, et long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat. K.

Les Chaldéens avaient pour père Alore, comme vous savez. Les Phéniciens descendaient d'un autre homme qui se nommait Origine, selon Sanchoniathon. Les Grecs eurent leur Prométhée; les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui personne n'entendit jamais parler, excepté notre seule nation, et encore très tard. Ce ne fut point l'Éphaïstos des Grecs, appelé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut Tubalkain. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre, sous Constantin, que ce n'était plus à Bacchus que les nations devaient l'usage du vin, mais à un Noé, de qui personne n'a jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ses ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne sut cette anecdote que par notre *Bible* traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le soleil alors ne fut plus la source de la lumière; mais la lumière fut créée avant le soleil, et séparée des ténèbres, comme les eaux furent séparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que Dieu lui-même arracha d'un homme endormi, sans le réveiller, et sans que ses descendants aient jamais eu une côte de moins.

Le Tigre, l'Araxe, l'Euphrate, et le Nil ont eu tous quatre leur source dans le même jardin. Nous n'avons jamais su où était ce jardin; mais il est prouvé qu'il existait, car la porte en a été gardée par un chérubin.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un serpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec son âne.

Dieu, le créateur de tous les hommes, n'est plus le père de tous les hommes, mais de notre seule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome; et c'est de ce voyage qu'elle acquit des droits incontestables sur la ville de Jérusalem, laquelle n'existait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que soixante et dix hommes, au bout de deux cent quinze ans, en produisent six cent trente mille portant les armes; ce qui compose, en comptant les femmes, les vieillards, et les enfants, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Égypte qui ne peut pas nourrir vingt mille personnes. Dieu égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers-nés égyptiens, et Dieu après ce massacre, au lieu de donner l'Égypte à son peuple, se met à sa tête pour s'enfuir avec lui à pied sec au milieu de la mer, et pour faire mourir toute la génération juive dans un désert.

Nous sommes sept fois esclaves malgré les miracles épouvantables que Dieu fait chaque jour pour nous, jusqu'à faire arrêter la lune en plein midi, et même le soleil. Dix de nos tribus sur douze périssent à jamais. Les deux autres sont dispersées et rognent les espèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. Dieu descend toujours chez notre seul peuple, et ne se mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ses seuls confidents, ses seuls favoris.

Il va visiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, et lui ordonne de voyager sans manger. Le prophète croit que Dieu lui a ordonné de manger pour mieux marcher; il mange, et aussitôt il est mangé par un lion. (Troisième des *Rois*, chap. XIII.)

Dieu commande à Isaïe de marcher tout nu, et expressément de montrer ses fesses, *discoopertis natibus*. (*Isaïe*, chap. XX.)

Dieu ordonne à Jérémie de se mettre un joug sur le cou et un bât sur le dos. (Chap. XXVII, selon l'hébreu.)

Il ordonne à Ézéchiel de se faire lier, et de manger une livre de parchemin, de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, et quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la m....sur son pain [a]. (*Ezéch.*, chap. IV.)

Il commande à Osée de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfants; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire aussi des enfants, etc., etc., etc., etc.

Joignez à tous ces prodiges une série non interrompue de massacres, et vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des matériaux de notre *Bible*, bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour, et l'on sait quel sera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus personne sur la terre.

XXIII. *Discours d'un Turc.*

Quand le Juif eut fini, un Turc, qui avait

[a] C'est ainsi que le convulsionnaire Carré de Montgeron, conseiller du parlement de Paris, dans son *Recueil des miracles*, présenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace ne but, pendant vingt et un jours, que de l'urine, et ne mangea que de la m.... ; ce qui lui donna tant de lait qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit par là que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles se ressemblent, au déjeuner près du prophète Ézéchiel et de la petite convulsionnaire.

fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah,* et, s'adressant à moi, me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs ; j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien ; mais tu m'agrées, parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre Mahomet. Un baron de Tott, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savants nommé Grotius, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne.* Ce Grotius accuse notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savants de vos christicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. de Tott m'a lus dans la *Légende dorée* écrite à Gênes. Il ne fit point de ces miracles à la Saint-Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, et dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires ; et Dieu, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste, et humaine : sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des associés, et qu'elle n'a point de mystères ; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin, et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour ; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient ; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureusement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la seule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes sectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différents, et qui vivent si heureux sous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV. *Discours d'un théiste.*

Un théiste alors demanda la permission de parler, et s'exprima ainsi :

Chacun a son avis bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée ; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme, il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté : il n'en paiera pas un denier d'impôt de plus et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour établir le polythéisme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire sur Constantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à saint Fiacre, à saint Pancrace, à saint Crépin et Crépinien, à saint Vit, à sainte Cunégonde, à sainte Marjolaine ; mais enfin il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité ; et puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai là, jusqu'à ce que d'autres puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monsieur le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique ; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrents qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre Oromase ; reprenez votre Arimane.

Je demeurerai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal ; mais je supposerai que le bon Oromase, qui a tout fait, n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense quand je lui dis : Vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage et bon, pouvait faire. Ce n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même. Une différence essentielle entre

vous et vos créatures, c'est l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottements dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection et de démence, par cela même que vous êtes parfait et sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs, et de veines, ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me parait impossible qu'un animal, composé nécessairement de desirs et de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en fesant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous et vos ouvrages, que si le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et surtout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. Dieu ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne fesant jamais de tort à mes frères, et en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'Arimane, ni de Satan, ni de Knat-bull, ni de Cerbère et des furies, ni de saint Fiacre et saint Crépin, ni même de ce monsieur Cogé, régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minus*, et que j'achèverai mes jours en paix *in ista quæ vocatur hodie philosophia* [1].

Je viens à vous, M. Acosta, M. Abrabanel, M. Benjamin, vous paraissez les plus fous de la bande. Les Cafres, les Hottentots, les nègres de Guinée, sont des êtres beaucoup plus raisonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite, et en barbarie; vous en portez la peine, tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parsis, vos anciens maîtres, sont dispersés; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Égyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance?

Pour vous, monsieur le Turc, je vous conseille de faire la paix au plus vite avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet, fils d'Abdalla, sont des miracles; mais Catherine II fait des miracles aussi: prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérants; c'est le vrai moyen de plaire à l'Être des êtres, qui est également le père des Turcs et des Russes, des Chinois et des Japonais, des nègres, des tannés et des jaunes, et de la nature entière.

[1] Voyez, plus loin, le *Discours* de M. Bellequier, avocat.

XXV. *Discours d'un citoyen.*

Quand le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : Je suis citoyen, et par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux; je souhaite seulement qu'il soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer, et de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur; ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer; et surtout ceux du jésuite Garasse, du jésuite Guinard, du jésuite Malagrida, du jésuite Patouillet, du jésuite Nonotte, et du jésuite Paulian, le plus impertinent de tous; comme aussi la *Gazette ecclésiastique*, et tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée, lira attentivement quelques pages des *Offices de Cicéron*, ou de Montaigne, et quelques fables de la Fontaine.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un musulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine, et l'athée répondra : Dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en Dieu; mais cet embrassement en vaudra trois, quand il sera fait de bonne foi.

Nous savons qu'un athée peut vivre très cordialement avec un Juif, surtout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent; mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive

entre un calviniste et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste, c'est qu'il rende le salut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théistes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très pauvres. Non seulement ce sera une fort bonne action devant Dieu et devant les hommes; mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'église chrétienne, sera très utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huitre, et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de Grec à Turc, ou de Turc à Juif, ou de Romain à Romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, et au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront, etc., etc., etc.

••••••••••

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR MALEBRANCHE,

PAR L'ABBÉ DE TILLADET.

1769.

« In Deo vivimus, et movemur, et sumus. »
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

Aratus, cité et approuvé par saint Paul, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même chose dans Lucain :

« Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris. »
PHARS., lib. IX, v. 580.

Malebranche est le commentateur d'Aratus, de saint Paul, et de Caton. Il a réussi en montrant les erreurs des sens et de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *Tout est en Dieu*, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec Malebranche que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner; car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?

Donc l'Être éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, etc.? C'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité incontestable.

LOIS DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'Etre éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non sans doute; mais le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf, de celle de courir.

Qu'est-ce que la végétation? c'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir? c'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peu-

vent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles?

MÉCANIQUE DES SENS.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

Dieu a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal : donc Dieu a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est une hélice à tours anfractueux, qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir. L'air, pressé dans cet entonnoir, entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon;* il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume, et l'étrier, qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés et si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant; traits si rapides, qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine des tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instruments qui produisent évidemment des effets déterminés et très différents en agissant sur le principe des nerfs, de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'Auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instruments merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnants entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes; la longueur du procédé est une impuissance; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. Dieu sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre ne puisse cependant ni entendre ni voir si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? Dieu ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instruments admirables de la sensation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux; personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles; ces lois sont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement; il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens; il a l'instinct de me manger comme j'ai l'instinct de me défendre, ou de fuir. Ira-t-on me dire : Attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela; mais pour vous, c'est autre chose : ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

MÉCANIQUE DE NOS IDÉES.

Certes, les organes donnés par la Providence universelle aux animaux leur suffisent; il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; et qu'outre l'Artisan éternel et nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous fesons une infinité de mouvements sans le secours de ce tiers. Nos yeux, qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue; nos bras et nos jambes, qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute; mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissants aux desirs de l'animal; tous les autres muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui ser-

vent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, etc., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas? et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant, ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous.

On a été encore plus loin; on a dit : Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les corps et une sensation; ce sont choses essentiellement différentes; donc, ce serait en vain que Dieu aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre, si Dieu n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible; il est en un lieu sans occuper d'espace; il ne peut être touché, et il reçoit des impressions; il n'a rien absolument de la matière, et il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit : Ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut, à la vérité, avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. Dieu a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. Dieu a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans le secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme; cela est plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, messieurs, à quoi bon l'Auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut, par sa nature, ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était antièrement superflu. Dieu n'avait qu'à dire : Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

DIEU FAIT TOUT.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes, l'Auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées, qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, Malebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans Dieu, et que nous voyons tout dans Dieu, comme saint Paul le dit dans le langage de la théologie, et Aratus et Caton dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots *voir tout en Dieu?*

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que Dieu nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée? Ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons; donc c'est Dieu qui la crée; de même que ce n'est pas nous qui créons le mouvement, c'est Dieu qui le fait. Tout est donc une action de Dieu sur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel, et agissant; il ne peut en exister deux; car ils seraient semblables ou différents. S'ils sont différents, ils se détruisent l'un l'autre; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un seul principe; ce principe doit agir sur tout être, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être, il agit sur tous les modes de tout être : il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée, qui ne soit

l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante, puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'Être éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité entière, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à Dieu tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

Dieu étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui et par lui.

DIEU INSÉPARABLE DE TOUTE LA NATURE.

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous fesons toujours Dieu à notre image. Tantôt nous le représentons comme un despote dans son palais, ordonnant à des domestiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison peut-il concevoir Dieu autrement que comme principe toujours agissant? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de sa lumière avec Dieu et ses productions est sans doute imparfaite; mais enfin elle nous donne une idée, quoique très faible et fautive, d'une cause toujours subsistante, et de ses effets toujours subsistants.

Enfin, je ne prononce le nom de Dieu que comme un perroquet, ou comme un imbécile, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à Spinosa. On lui dit qu'il fesait un Dieu intelligent et brute, esprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, massacrant et massacré; que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle; mais ici on ne fait point Dieu l'universalité des choses : nous disons que l'universalité des choses émane de lui; et pour nous servir encore de l'indigne comparaison du soleil et de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, et absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laisser aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est tiré de la substance même du soleil; qu'il en est une émanation, et que si les productions de Dieu sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de Dieu, de le composer de parties, et même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaison est très imparfaite, et qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, et qu'elle y conserve son essence invisible; mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter Dieu. La lumière émane du soleil, et tout émane de Dieu. Nous ne savons pas comment; mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir Dieu que comme l'Être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel, nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que la comparaison tirée du soleil et de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux éléments, soulevant les mers; tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs et nos tonnerres, qui sont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde tout au plus, sont de petits effets physiques perdus dans le grand tout,

et c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est Dieu dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires qui sont plus éloignés mille et mille fois de nous, que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres; car si les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voisin, et ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force; s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du carré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elle réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil, se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent précisément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux [1].

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'est inutile, et que les grandes lois de la nature sont partout les mêmes; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre petit globe; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres ou de tous les modes du grand Être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitants des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldébaram sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente partout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui, d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius, aperçu par nos yeux, peut aussi nous découvrir; il découvre certainement notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés supérieures; et si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'est la lumière; elle est partout comme lui; elle agit partout comme lui.

[1] Cette conjecture de Voltaire, que la lumière des étoiles est de la même nature que celle du soleil, a été rigoureusement vérifiée par les expériences de M. l'abbé Rochon, qui est parvenu à la décomposer. K.

RÉSULTAT.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées, qu'il y a un Être suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres, et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet Être suprême, la vérité, la vertu, en sont donc aussi des émanations.

Qu'est-ce que la vérité émanée de l'Être suprême? La vérité est un mot général, abstrait, qui signifie les choses vraies. Qu'est-ce qu'une chose vraie? Une chose existante, ou qui a existé, et rapportée comme telle. Or, quand je cite cette chose, je dis vrai : mon intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu? Un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est émanée de Dieu, elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique et le mal moral viennent donc aussi de ce grand Être, de cette cause universelle de tout effet?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse Dieu auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve Dieu de l'imputation du mal; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les aliments, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire, car quelle raison y aurait-il de son existence?

Mais le mal moral, les crimes! Néron, Alexandre VI! Eh bien! la terre est couverte de crimes

comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle? Cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée; je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit : Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, et aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'Être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? Pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, et la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très petite portion de l'intelligence du grand Être.

On peut dire hardiment, et sans blasphème, qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi bien que lui; par exemple, que trois est la moitié de six, et même que la diagonale d'un carré partage ce carré en deux triangles égaux, etc. L'Être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités, ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, et l'Être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises; elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guère au-delà. Le grand Être est fort; mais les émanations sont nécessairement faibles. Servons-nous encore de la comparaison du soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand vous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand Être est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits; mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

•••••••••

DE L'AME.

PAR SORANUS,

MÉDECIN DE TRAJAN.

I.

Pour découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *âme*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps, qui passe pour être l'enveloppe de cette âme, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'Hippocrate; mais il n'y en a pas un seul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le sentiment, et la pensée.

Si nous y étions arrivés, nous serions des dieux, et nous ne sommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enseigner le chemin ensuite à d'autres aveugles.

Notre science n'est donc autre chose que la science des probabilités; et c'est ce qui fait que de plusieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronostic le plus avéré par l'événement est toujours réputé, avec justice, le plus savant dans son art.

La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un Être suprême et puissant, invisible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Être formateur et inconnu existe, puisque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu se faire soi-même.

Il faut que cette puissance formatrice soit unique : car, s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule; si elles étaient opposées, rien ne serait uniforme dans la nature : or, tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres : partout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du pouvoir mouvant; et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand Être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand Être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes? L'homme a deviné l'attraction * dans le siècle de Trajan; est-il impossible de deviner l'âme? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

II. *L'âme est-elle une faculté?*

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Être nous a données, à nous et aux autres animaux, sont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens?

En quoi consiste la mémoire?

D'où viennent ces sympathies et ces antipathies prodigieuses d'animal à animal? d'où viennent ces propriétés si différentes dans chaque espèce?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ses petits, la force à verser dans leur gosier la pâture dont elle se nourrit elle-même? et quelle indifférence, quel oubli, succèdent tout d'un coup à un amour si tendre, aussitôt que ses enfants n'ont plus besoin d'elle? tout cela est qualité occulte pour nous. Toute génération est, du moins jusqu'à présent, un mystère très occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raison; nous n'expliquons rien, nous disons ce que sont les choses.

Ayant avoué que nous ne savons rien de la manière dont le grand Être nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui se fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curiosité? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience est que nous marchons par nos pieds; et que nous sentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous pensons par notre tête Ainsi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choses.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations sans que nous puissions jamais nous en apercevoir? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire, pour inventer ce système sublime par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de nous-mêmes?

Il est très vraisemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de personne. Les hommes furent occupés pendant trop de siècles de leurs besoins et de leurs maux, pour être de grands métaphysiciens.

III. *Brachmanes, immortalité des âmes.*

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *âme*, il est à croire que ce fut la caste des brachmanes sur les bords du Gange; car elle imagina la métempsycose; et cette métempsycose ne peut s'exécuter que par une âme qui change de corps. Le mot même de métempsycose, qui est grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, signifie expressément la migration de l'âme.

Les brachmanes croyaient donc l'existence des âmes de temps immémorial.

Leur climat est si doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit sont si abondants, les besoins qui occupent ailleurs toute la triste vie des hommes y sont si rares, que tout y invite au repos, et ce repos à la méditation. Il en est encore ainsi chez

* On a dit en effet qu'on trouve dans Plutarque quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer, en les tordant et en les expliquant très mal, que les lois de Kepler et de Newton étaient alors connues; mais ce sont des chimères de demi-savants qui ne sont pas des demi-jaloux et des demi-impertinents. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans Pline et dans Athénée.

tous les brames descendants des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a transplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles. On leur doit les premières éphémérides, et ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'est là ce que ne savent ni nos marchands qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de Cybèle qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair et du sang des animaux; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames et des anciens brachmanes que les mousses de leurs vaisseaux; ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit les Zoroastre, soit les Pythagore, voyagèrent dans l'Inde. Pythagore en rapporta le dogme de l'existence de l'âme et la fable de ses métempsycoses. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savants [1] qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *hanscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes et les plus intéressants, de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au *Veidam* de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shasta.

« L'Eternel... absorbé dans la contemplation de « son essence, résolut de communiquer quelques « rayons de sa grandeur et de sa félicité à des « êtres capables de sentir et de jouir... Ils n'exis- « taient pas encore, Dieu voulut, et ils furent. »

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien et aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attention.

[1] Holwell et Dow.

Dieu créa donc des substances douées du sentiment; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui des *âmes*. Il les créa par sa volonté, sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces âmes favorites de Dieu, sont les Debta dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Péris ou leurs Féris. Ces Gin, ces Féris, ces âmes, ces substances célestes, se révoltent ensuite contre leur Créateur. Dieu pour les punir les précipite dans l'Ondéra, espèce d'enfer, pour des millions de siècles. C'est l'origine de la guerre des géants contre le grand dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs. C'est l'origine de ce livre apocryphe qui se répandit du temps de l'empereur Tibère en Syrie, en Palestine, sous le nom d'Hénoch, seul livre où il soit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la suite des siècles Dieu pardonne à ces Debta; il les change en vaches et en hommes dans notre globe.

C'est de là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi, nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguisée en Asie et en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples; mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leurs corps une substance impalpable, inconnue, distincte de leur corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des Debta, est visiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde; et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

IV. *Ame corporelle.*

L'auteur le plus ancien que nous connaissions dans notre Europe est Homère; il paraît que de son temps la croyance d'une âme immortelle était généralement répandue. Cette âme était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle fesait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de mânes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même à celui d'âme sensitive, Psyché. C'est pourquoi l'âme de Tirésias, qui apparaît à Ulysse sur le rivage des Cimmériens, boit

du sang des victimes qu'Ulysse vient d'immoler [a]. L'âme d'Agamemnon boit du même sang. La mère d'Ulysse, après lui avoir dit comment Pénélope se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassements. Ulysse lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son âme n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance, et qui s'envole comme un songe.

Ces âmes, ces ombres étaient si réellement corporelles, qu'Ulysse étant arrivé dans le royaume de Pluton, y voit tous les tourments de ces célèbres criminels, Tantale, Titye, Sisyphe.

Lorsque Ulysse a tué tous les amants de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs âmes qui ressemblent à des chauves-souris.

Telle était la philosophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poëtes sont les échos de leur siècle.

Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseigneurs, crurent que l'âme humaine était non seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement, et qu'ils appelaient *pneuma*, le souffle; mais qu'elle formait aussi les appétits, les desirs, les passions du corps, et cela s'appela *psyché;* qu'enfin elle disputait et poussait des arguments, et ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainsi l'âme toujours corporelle eut trois parties; le souffle qui fait la vie était l'âme végétative, *psyché* était l'âme sensitive, et *nous* était l'âme intellectuelle.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à Dieu et de lui dire : Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps; toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées; toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'âme, les épicuriens vinrent, et dirent : L'âme n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, qui s'accroît avec nous, et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques, celle des épicuriens, qui ne regardaient l'âme que comme une matière légère et périssable, et celle des stoïciens, qui la regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'Épicure prévalut chez les Romains au point que Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

« Quid tandem illi mali mors abstulit? nisi forte « ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus il- « lum apud inferos impiorum supplicia perferre. « Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, « quid ei tandem aliud mors eripuit præter sen- « sum doloris? »

« Quel mal lui a fait la mort? à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il est condamné au supplice des impies. Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur? »

César parla de même en plein sénat dans le procès de Catilina. Enfin, sur le théâtre de Rome, le chœur chanta dans la tragédie de *la Troade* (chœur à la fin du second acte) :

« Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil. »
Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit :

« Spem ponant avidi, solliciti metum.
« Quæris quo jaceas post obitum loco?
« Quo non nata jacent. »

Sois sans crainte et sans espérance;
Que ton sort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas?
Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'âme; mais tout le monde convient qu'elle est matérielle; et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru, avec l'antiquité, que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une âme, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette âme en trois parties, la végétative, la sensitive, et l'intelligente. Enfin, c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ; il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment et dans quel temps l'âme entre dans notre corps, si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée, si elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une âme.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète

[a] *Odyssée*, XXIV.

était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuse et magnifique en imposa au genre humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême, intelligente et puissante; un grand Être fabricateur de tous les globes, conduisant leurs marches suivant des règles éternelles de mathématiques, et étant en un mot leur âme universelle.

Si le grand Être est leur âme, pourquoi ne serait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés; il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'occident en orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée?

V. *Action de Dieu sur l'homme.*

Des gens qui ont fait des systèmes sur la communication de Dieu avec l'homme ont dit que Dieu agit immédiatement, physiquement sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque Dieu accorde certains dons particuliers, et ils ont appelé cette action *prémotion physique.* Dioclès et Érophile, ces deux grands enthousiastes, soutiennent cette opinion et ont des partisans.

Or, nous reconnaissons un Dieu tout aussi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des Êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même, parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'Être nécessaire existe de toute éternité, parce que l'Être nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que Dieu se fasse entendre à quelques favoris : mais nous fesons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tout temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, desir, amour, instinct, pensée? Non; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvements nécessaires à notre conservation, comme ceux de téter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter, dont ces messieurs nous parlent sans cesse?

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionnette de la Providence? Je pense; mais puis-je me donner une pensée? Hélas! si je pensais par moi-même, je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le sait.

J'acquiers une connaissance; mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause : car il faut que la cause contienne l'effet. Or, ma première connaissance acquise n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puisqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde; car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'est ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.

Tous nos sentiments ne sont-ils pas involontaires? L'ouïe, le goût, la vue, ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi; on ne fait rien, on n'est rien, sans une puissance suprême, qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités; mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement physiquement sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux; nous croyons que le grand Être agit sur tous les vivants comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques uns? Dieu ne serait-il Dieu que pour votre petite secte? Il l'est pour moi, qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien plus loin que vous; il lui semblait qu'il n'y eût que Dieu qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui; et nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie.

« Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris. »
Luc., Phars. lib. IX, v. 580

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une âme? à quoi bon ce petit être inconnu et incompréhensible? donnez-vous une âme au soleil, qui vivifie tant de globes? et si cet astre si grand, si étonnant, et si nécessaire, n'a point d'âme, pourquoi l'homme en aurait-il une? Dieu qui nous a faits ne nous suffit-il pas? qu'est donc devenu ce grand axiome : « Ne fesons point « par plusieurs ce que nous pouvons faire par un « seul? »

Cette âme que vous avez imaginé être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Être, et non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, et non une substance. L'homme par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable, et mortel, l'autre invisible, impalpable, et immortel? et n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible et l'intangible, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère?

Les hommes n'ont supposé une âme que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette mémoire la mère des muses. Ils érigèrent les talents divers de la nature humaine en autant de déesses filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la sanguification. En en effet le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vider les excréments. C'étaient autant d'âmes particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule et honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine, autre que l'homme même.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles; et par condescendance on accorde au grand Être, au fabricateur éternel, à Dieu, la permission de joindre son concours à l'âme. Ainsi on suppose que pour vouloir et pour agir, il faut notre âme et Dieu.

Mais concourir signifie aider, participer. Dieu alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang et sa prééminence, ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très accrédités dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raison dans l'homme et l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très inutile d'admettre un dieu dans ce système; que Dieu est encore plus incompréhensible qu'une âme; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les arguments des Straton et des Lucrèce. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous existez; donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine; ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que Dieu est la première cause de tout, mais il n'est pas la seule. Un grand-prêtre de Minerve dit expressément : « Le second agent opère dans « la vertu du premier; ce premier pousse le se- « cond, ce second en pousse un troisième; tous « sont agissants en vertu de Dieu; et il est la cause « de toutes les actions agissantes. »

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'est et il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instruments. Je tiens un ressort, je m'en sers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le ressort et la machine, je suis la seule cause, cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non; la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera; il dira que nous fesons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché; mais Dieu est fait auteur du péché dans tous les systèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est les faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si Dieu permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens arguments, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit a certainement produit le bien et le mal. Le système de la prédestination absolue, le système du concours,

nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, et non pas pour Dieu. Néron assassine son précepteur et sa mère; un autre assassine ses parents et ses voisins, un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en sortant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'Être universel, âme du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Être; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qui sont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand Être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent Dieu à leur image. C'est pourquoi le premier Anaxagore, aussi ancien qu'Orphée, s'exprime ainsi dans ses vers: « Si « les oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des « ailes; celui des chevaux courrait avec quatre « jambes. »

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfants. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature, et il se résigne.

LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

1771.

PREFACE.

Nul homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, nommé parmi nous Lucrèce, fit son beau poëme pour former, comme on dit, *l'esprit et le cœur* de Caïus Memmius Gemellus, jeune homme d'une grande espérance, et d'une des plus anciennes maisons de Rome.

Ce Memmius devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à Cicéron.

L'amiral russe Sheremetof, les ayant lues en manuscrit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour former *l'esprit et le cœur* d'un de ses neveux. Nous les avons traduites du russe en français, n'ayant pas eu, comme monsieur l'amiral, la faculté de consulter la bibliothèque du Vatican; mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la plus grande fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philosophie de Memmius est quelquefois un peu hardie: on peut faire le même reproche à celle de Cicéron et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la *Somme de saint Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIÈRE.

J'apprends avec douleur, mon cher Tullius, mais non pas avec surprise, la mort de mon ami Lucrèce. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter; ses maux étaient incurables: c'est là le cas de mourir. Je trouve qu'il a eu beaucoup plus de raison que Caton; car si vous et moi et Brutus nous avons survécu à la république, Caton pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas, comme nous, accepter l'amitié de César? croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapsa? Si cela était, César lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à Dyrrachium; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami Lucrèce avait un ennemi plus implacable que Pompée, c'est la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté son arrêt; Lucrèce n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait souffert, et il ne souffre

plus. Il s'est servi du droit de sortir de sa maison quand elle est prête à tomber. Vis tant que tu as une juste espérance ; l'as-tu perdue, meurs : c'était là sa règle, c'est la mienne. J'approuve Lucrèce, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire son poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le disciple s'est bien écarté du maître : nous ne sommes ni vous ni moi de sa secte; nous sommes académiciens. C'est au fond n'être d'aucune secte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire sur les principes de mon ami ; je vous prie de le corriger. Les sénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philosopher ; c'est à César de gouverner la terre, mais c'est à Cicéron de l'instruire. Adieu.

LETTRE II.

Vous avez raison, grand homme ; Lucrèce est admirable dans ses exordes, dans ses descriptions, dans sa morale, dans tout ce qu'il dit contre la superstition. Ce beau vers,

« Tantum relligio potuit suadere malorum ! »
Lib. I, 102.

durera autant que le monde. S'il n'était pas un physicien aussi ridicule que les autres, il serait un homme divin. Ses tableaux de la superstition m'affectèrent surtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Égypte et de Syrie. Nos poulets sacrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de *la Divination*, sont des choses sensées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine Cléopâtre et sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome ; elle est bien digne de vous entendre. Mais, toute souveraine qu'elle est en Égypte, toute philosophe qu'elle est, elle ne peut guérir sa nation. Les prêtres l'assassineraient ; le sot peuple prendrait leur parti, et crierait que les saints prêtres ont vengé Sérapis et les chats.

C'est bien pis en Syrie ; il y a cinquante religions, et c'est à qui surpassera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : Crassus et Pompée ne les ont point assez châtiés. Vous ne les connaissez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les espèces. Mais chez eux ils sont les plus insolents de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, et les détestant tous ; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou esclaves, assassins et assassinés tour à tour.

Les Perses, les Scythes, sont mille fois plus raisonnables ; les brachmanes, en comparaison d'eux, sont des dieux bienfesants.

Je sais bien bon gré à Pompée d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérusalem, qui était une citadelle assez forte, et je sais encore plus de gré au dernier des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait osé prendre le nom d'Alexandre.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine ; vous avez été témoin des barbaries et des superstitions de ce peuple ; vous l'avez bien caractérisé dans votre belle Oraison pour Flaccus. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain.

Louez donc avec moi notre Lucrèce d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

LETTRE III.

J'entre en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis, malgré Lucrèce et Épicure, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il existe un Dieu. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible;* mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de Balbus dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec Platon (sans adopter ses autres principes) : Tu crois que j'ai de l'intelligence, parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports, et une fin : il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde : juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des suppositions puériles ; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'Archimède et celle de Possidonius soient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne sont cependant que des images très faibles, très imparfaites de cette immense sphère du monde ; que Platon

appelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'Éternel géomètre*. Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard, quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hasard n'est rien; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause; point d'existence sans raison d'exister; c'est là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment Épicure, et ensuite Lucrèce, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont d'abord produit des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de tête, et qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis?

C'est ainsi, disent-ils, qu'on voit encore en Égypte des rats dont une moitié est formée, et dont l'autre n'est encore que de la fange. Ils se sont bien trompés; ces sottises pouvaient être imaginées par des Grecs ignorants qui n'avaient jamais été en Égypte. Le fait est faux; le fait est impossible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal ni de végétal sans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération est un rustre, et non pas un philosophe; c'est un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient: Il faut que le blé pourrisse et germe dans la terre pour ressusciter, se former, et nous alimenter. Je leur dis: Misérables, servez-vous de vos yeux avant de vous servir de votre langue; suivez les progrès de ce grain que je confie à la terre; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il se relève, et avec quelle vertu incompréhensible il étend ses racines et ses enveloppes. Quoi! vous avez l'impudence d'enseigner les hommes, et vous ne savez pas seulement d'où vient le pain que vous mangez!

Mais qui a fait ces astres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lesquels un art si merveilleux éclate? il faut bien que ce soit un sublime artiste; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au-dessus de la nôtre, puisqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre; et cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'appelle Dieu.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la suite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puisque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété et sans superstition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la dispute; qui ne sont certains que de ce qui est démontré, et qui se défient encore de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le traité de Memmius.

I. *Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Épicure, Lucrèce, et autres philosophes.*

Je ne dois admettre que ce qui m'est prouvé; et il m'est prouvé qu'il y a dans la nature une puissance intelligente *.

Cette puissance intelligente est-elle séparée du grand tout? y est-elle unie? y est-elle identifiée, en est-elle le principe? y a-t-il plusieurs puissances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces questions que je me suis faites à moi-même. C'est un poids immense que je ne puis porter; pourrai-je au moins le soulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, et surtout l'homme, la terre, la mer, le soleil et tous les astres, m'ayant appris qu'il est une intelligence active, c'est-à-dire un Dieu, je leur ai demandé à tous ce que c'est que Dieu, où il habite, s'il a des associés? J'ai contemplé le divin ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle est demeurée muette.

Mais, sans me dire son secret, elle s'est montrée, et c'est comme si elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit: Mon soleil fait éclore et mûrir mes fruits sur ce petit globe, qu'il éclaire et qu'il échauffe ainsi que les autres globes. L'astre de la nuit donne sa lumière réfléchie à la terre, qui lui envoie la sienne; tout est lié, tout est assujetti à des lois qui jamais ne se démentent: donc tout a été combiné par une seule intelligence.

Ceux qui en supposeraient plusieurs doivent absolument les supposer ou contraires, ou d'accord ensemble; ou différentes, ou semblables. Si elles sont différentes et contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme; si elles sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philosophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit: Tu me demandes où est ce Dieu? il ne peut être que dans moi, car s'il n'est pas dans la nature, où serait-il? dans les espaces imaginaires? il ne peut être une substance à part; il m'anime, il est ma vie. Ta sensation est dans tout ton corps, Dieu est dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'est impossible de nier l'existence de ce Dieu, et impossible de le connaître.

* Il l'a prouvé dans sa troisième lettre.

Ce qui pense en moi, ce que j'appelle *mon âme*, ne se voit pas; comment pourrais-je voir ce qui est l'âme de l'univers entier?

II. *Suite des probabilités de l'unité de Dieu.*

Platon, Aristote, Cicéron, et moi, nous sommes des animaux, c'est-à-dire nous sommes animés. Il se peut que dans d'autres globes il soit des animaux d'une autre espèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puissants que nous; comme il se peut qu'il y ait des montagnes d'or et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement; mais il se peut aussi qu'il n'y en ait pas, nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exister sans eux; mais ce que nous connaissons de la nature ne pouvait exister sans un dessein, sans un plan; et ce dessein, ce plan ne pouvait être conçu et exécuté sans une intelligence puissante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, et rejeter tous ces prétendus dieux, habitants des planètes et de l'Olympe; et tous ces prétendus fils de Dieu, les Bacchus, les Hercule, les Persée, les Romulus, etc., etc. Ce sont des fables milésiennes, des contes de sorciers. Un Dieu se joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que les éléphants ont fait l'amour à des puces, et en ont eu de la race; cela serait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans un grand tout il est une grande intelligence. Fixons-nous à ce point jusqu'à ce que nous puissions faire encore quelques pas dans ce vaste abîme.

III. *Contre les athées.*

Il était bien hardi ce Straton qui, accordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse, la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature. Il avait le pouvoir de penser, et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule, par ses combinaisons, produit des animaux pensants. Je l'arrête là, et je lui demande quelle preuve il en a. Il me répond que c'est son système, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi, je lui dis : Je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand Possidonius me dit qu'il peut carrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut carrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si dans la suite des temps il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que, suivant ce beau système, la matière pourrait produire un Dieu sage, puissant, et bon.

Car si la matière seule a produit Archimède et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'Archimède et de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble par la force et par la puissance, qui disposerait des éléments beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argile souple à ses volontés; en un mot, un Dieu! je n'y vois aucune difficulté; cette folie suit évidemment de son système.

IV. *Suite de la réfutation de l'athéisme.*

D'autres, comme Architas, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! un coup de dés doit nécessairement amener rafle de mondes; car le seul mouvement de trois dés dans un cornet vous amènera rafle de six, le point de Vénus, très aisément en un quart d'heure. La matière, toujours en mouvement dans toute l'éternité, doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons, donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il est impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse Architas jouer un jeu aussi désavantageux; et puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant de lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment, à chaque instant, le mouvement de son cornet qui roule toujours, ne détruit pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau [1].

Vous riez de toutes ces folies, sage Cicéron, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfants souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon; leurs vains amusements ne seront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de César et

[1] Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite; et il s'agit de savoir si entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence de lois nécessaires. On croit inutile d'avertir que, par premier coup de dés, on entend la combinaison qui existe à un instant donné, et par laquelle les deux suites infinies de combinaisons dans le passé et dans l'avenir sont également déterminées. K.

de Pompée a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V. *Raison des athées.*

Quelle est la raison qui fait tant d'athées? c'est la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. Lucrèce était plus excusable que personne; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que César sera bientôt assassiné. Vous le pensez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuses que celles dans lesquelles j'ai été enveloppé. César lui-même dans tout le cours de sa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé des pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui n'ayant pas de maison, allaient piller ceux qui en avaient. Arioviste était à la tête de ces sauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur Arioviste. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs dieux Procilius et Titius, deux ambassadeurs envoyés par César à ce perfide Arioviste, lorsque nous arrivâmes, et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues; vous ne voyez que des tyrans et des esclaves, des dévastations, des conspirations, et des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous: assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre, d'un pôle à l'autre, est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Étrange consolation! étrange chimère! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques, et les trois furies, sont des agneaux en comparaison de nos Sylla et de nos Marius.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits? On suppose un Dieu puissant, sage, juste, et bon; et nous voyons de tous côtés folie, injustice, et méchanceté. On aime mieux alors nier Dieu que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme; le reste est dispute d'école.

VI. *Réponse aux plaintes des athées.*

A ces plaintes du genre humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules: mais ceux qui dans leurs tourments me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur, et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez et qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation et quelques arguments. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? je le crois très sage; son soleil et ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très juste et très bon; car d'où lui viendraient l'injustice et la malice? Il y a du bon, donc Dieu l'est; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager Dieu? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfants.

VII. *Si Dieu est infini, et s'il a pu empêcher le mal.*

Quelques philosophes me crient: Dieu est éternel, infini, tout-puissant; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis; s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant, vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, et non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle; l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie? la nature est-elle infinie? Qu'est-ce que l'infini actuel? nous ne connaissons que des bornes; il est vraisemblable que la nature a les siennes; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas? pourquoi ce Dieu, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle? Sa puissance est très

grande : mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper, est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique et moral? Certes, j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être, dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, et l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en fesant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siècles ne produira pas un plus grand bien dans des temps encore plus longs?

Hélas! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi; vos maux sont réels; et je ne vous console que par des peut-être.

VIII. *Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.*

Rien ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de Dieu. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres, avec quatre couleurs, pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand Demiourgos qui a tout fait avec quatre faibles éléments!

Nous venons de voir que si la matière existait, Dieu existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante? quand l'a-t-il arrangée?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi! Dieu est nécessairement actif, et il aurait passé une éternité sans agir! Il est le grand Être nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand Être inutile?

Le chaos est une imagination poétique : ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans Dieu. Dans le premier cas, tout se serait donné de lui-même, et sans dessein, le mouvement, l'ordre, et la vie; ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, Dieu aura tout fait, mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si on peut comparer Dieu au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. Dieu, en formant le soleil lumineux, ne pouvait lui ôter ses taches. Dieu, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher Cicéron, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX. *Des deux principes, et de quelques autres fables.*

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelque neuf mille ans, que Dieu, qu'ils appellent Oromase ou Orosmade, s'était complu à former un être puissant et méchant, qu'ils nomment, je crois, Arimane, pour lui servir d'antagoniste; et que le bon Oromase, qui nous protége, combat sans cesse Arimane le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, et c'est, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran Arimane aussi ancien que le bon prince Orosmade. Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable Orosmade pond sans cesse, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoie la lumière : les maladies, quand l'autre donne la santé, et qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir Dieu, qui est la raison même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté. Birma ou Brama, la puissance et la gloire; Vitsnou ou Bitsnou, la tendresse et la bienfesance; Sub ou Sib, la terreur et la destruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des debta dans le ciel. Ces demi-dieux se révoltèrent, ils furent précipités dans l'abîme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui présidait à ces trois. Après des siècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal sur la terre :

ce qui obligea Dieu ou les trois dieux de donner sa nouvelle loi du *Veidam*.

Mais ces coupables, avant de porter le mal sur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui? comment Dieu aurait-il donné une seconde loi dans son *Veidam?* sa première était donc mauvaise?

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; et enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Égyptiens ont eu leur Osiris et leur Typhon.

Le Jupiter d'Homère avec ses deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point Jupiter cabaretier donnant, comme tous les autres cabaretiers, plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la Providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de Pandore. Ainsi on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

X. *Si le mal est necessaire.*

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que Cicéron cherche encore en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine puisque Cicéron ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à peu près le même effet. Deux amants jouissants goûtent le bonheur dans tout leur être : cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser, sinon que cela fut nécessaire de tout temps?

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systèmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, et qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événements que j'ai lus, que j'ai vus, et auxquels j'ai eu part; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme? Ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvements des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, et me jetèrent nécessairement dans le monde? Pouvait-elle l'empêcher? Pouvais-je m'y opposer? Me suis-je donné quelque chose? Toutes mes idées ne sont-elles pas entrées successivement dans ma tête, sans que j'en aie appelé aucune? Ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémices nécessaires? N'en est-il pas ainsi dans toute la nature?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est démontré inutile. L'univers en ce cas serait inutile; donc il existe d'une nécessité absolue. Dieu, son moteur, son fabricateur, son âme, serait inutile; donc Dieu existe d'une nécessité absolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis sortir de ce cercle dans lequel je me sens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immense dont tout est chaînon; elle embrasse, elle serre aujourd'hui la nature; elle l'embrassait hier; elle l'entourera demain : je ne puis voir ni concevoir un commencement des choses. Ou rien n'existe, ou tout est éternel.

Je me sens irrésistiblement déterminé à croire le mal nécessaire, puisqu'il est. Je n'aperçois d'autre raison de son existence que cette existence même.

O Cicéron! détrompez-moi, si je suis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, sans presque vous en apercevoir! tant la vérité a de force, tant la destinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez.

XI. *Confirmation des preuves de la nécessité des choses.*

Il y a certainement des choses que la suprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le passé n'ait existé, que le présent ne soit dans un flux continuel, que l'avenir ne soit la suite du présent, que les vérités mathématiques ne soient vérités. Elle ne peut faire que le contenu soit plus grand que le contenant; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille; que la lune passe par un trou d'aiguille.

La liste de ces impossibilités serait très longue : il est donc, encore une fois, très vraisemblable que Dieu n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence sage, puissante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfants naissent avec les organes convenables à leur tête; mais ceux de la poitrine sont viciés. La moitié des conformations est manquée, et c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence si bonne. Oh! si du moins il n'y avait que la moitié de ses créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie

jusqu'au parricide! Quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol, ne me nuiront jamais, et Dieu me nuirait toujours! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien! Non, mon Dieu, non, Être suprême, Être bienfesant, je ne puis le croire, je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à Dieu sa liberté: que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII. *Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.*

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature, que je suis plutôt les dogmes de Straton que ceux des autres philosophes.

Mon cher Cicéron, ni eux, ni vous, ni moi ne savons ce que c'est que Dieu. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que Dieu soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple; mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. Dieu ne peut être un point géométrique; je vois en lui, avec Platon, l'éternel géomètre.

Pourquoi Dieu ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? En quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand Être intelligent et nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est-pas? Et s'il est en tous les lieux où il agit, comment n'est-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'existence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible; c'est un mot vide de sens, qui ne rend Dieu ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni plus raisonnable. C'est plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre âme est un exemple et une preuve de la simplicité du grand Être; que nous ne voyons ni ne sentons notre âme, qu'elle n'a point de parties, qu'elle est simple, que cependant elle existe en un lieu, et qu'elle peut ainsi rendre raion du grand Être simple. C'est ce que nous allons examiner; mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on pose l'Être suprême, le mît-on en tout lieu sans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être; rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, et sans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII. *Si la nature de l'âme peut nous faire connaître la nature de Dieu.*

J'ai conclu déjà que puisque une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? Pourrai-je jamais savoir ce qui sent et ce qui pense en moi? Est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps? Nul homme n'a encore osé le dire. Platon lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation! un être simple, et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible, et qui dépérit par degrés! quelles contradictions! quel chaos d'idées incompréhensibles! quoi! je ne puis rien connaître que par mes sens, et j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à mes sens! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent: auront-ils tous une âme comme moi? Nouveau sujet, nouvelle raison, d'être non seulement dans l'incertitude sur la nature de l'âme, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la dédaigneuse et sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes, sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leurs pensées, sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent: Que m'importe? Et après avoir ainsi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux spectacles ou chez leurs maîtresses. C'est la vie des désoccupés. Pour celle des factieux, elle est horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarrasse de son âme. Pour le petit nombre qui peut y penser, s'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'est satisfait d'aucun système.

Je suis près de me mettre en colère, quand je vois Lucrèce affirmer que la partie de l'âme qu'on

appelle esprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine [a]; et que l'autre partie de l'âme qui fait la sensation, est répandue dans le reste du corps; de tous les autres systèmes aucun ne m'éclaire.

Autant de sectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de suppositions, sur quoi poser le pied pour monter vers Dieu? Puis-je m'élever de cette âme que je ne connais point, à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour sonder la nature du principe universel, entre lequel et moi est un si vaste et si profond abîme.

XIV. ***Courte revue des systèmes sur l'âme, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.***

Si pourtant il est permis à un aveugle de chercher son chemin à tâtons, souffrez, Cicéron, que je fasse encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant sur vous. Donnons-nous d'abord le plaisir de jeter un coup d'œil sur tous les systèmes.

Je suis corps, et il n'y a point d'esprits.

Je suis esprit, et il n'y a point de corps.

Je possède dans mon corps une âme spirituelle.

Je suis une âme spirituelle qui possède mon corps.

Mon âme est le résultat de mes cinq sens.

Mon âme est un sixième sens.

Mon âme est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir.

Mon âme est une portion de l'âme universelle.

Il n'y a point d'âme.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces songes, voici ce que me dit la voix de ma faible raison, qui me parle sans que je sache d'où vient cette voix :

Je suis corps, il n'y a point d'esprits. Cela me paraît bien grossier. J'ai bien de la peine à penser fermement que votre oraison *pro lege Manilià* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atomes.

Quand j'obéis aux commandements de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis, n'est ni un cube ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

Il n'y a que des esprits et point de corps. Cela est bien délié et bien fin, la matière ne serait qu'un phénomène! il suffit de manger et de boire, et de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une âme spirituelle. Qui! moi! je serais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi, étendu, je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée! il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent malgré moi, pendant ma veille et pendant mon sommeil? C'est un plaisant maître de ses idées, qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

Une âme spirituelle possède mon corps. Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de son sang, de rectifier tous ses mouvements internes, il n'obéira jamais. Elle possède un animal bien indocile.

Mon âme est le résultat de tous mes sens. C'est une affaire difficile à concevoir, et par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse, semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'Archimède; et je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant serait dans moi la conséquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penser sans nez : je puis penser sans goût, sans jouir de la vue; et même ayant perdu le sentiment du tact. Ma pensée n'est donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour-à-tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées si je n'avais jamais eu aucun de mes cinq sens; mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'âme est un sixième sens. Ce système a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'âme flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un; et cet être in-

[a] « Consilium quod nos animum mentemque vocamus,
« Idque situm media regione in pectoris hæret. »
Luca., lib. III, v. 140.

connu, nommé *âme*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait *l'âme est un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'âme est une faculté de sentir et de penser; et c'est ce que nous examinerons.

Mon âme est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'âme est un sixième sens: mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens; mais *substance*, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser; comme celle de la matière est l'étendue et la solidité. Alors l'âme sentirait toujours, et penserait toujours, comme la matière est toujours solide et étendue.

Cependant il est très certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment et des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon âme est une portion de l'âme universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante divinité, qui naît entre la vessie et le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la Divinité. Alexandre se fit dieu, César se fera dieu s'il veut, à la bonne heure; Antoine et Nicomède seront ses grands prêtres; Cléopâtre sera sa grande prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'âme. Ce système, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulipe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompréhensible, et n'ont point d'âme. Le mouvement qui fait tout n'est point une âme, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *âme*. On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, et nous leur refusons une âme que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme sera sans âme.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés, etc., dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés, dans un corps organisé? elles viendront de ses organes, elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature: cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés des facultés qu'on aura nommées *âme;* et nous avons la puissance de penser sans être âme, comme nous avons la puissance d'opérer des mouvements sans que nous soyons mouvement.

Qui sait si ce système n'est pas plus respectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il semble qu'il n'en est point qui nous mette plus sous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce système ne fasse de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèse, et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

XV. *Examen si ce qu'on appelle âme n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.*

J'ai le don de la parole et de l'intonation, de sorte que j'articule et que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation et chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations et des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation et pensée, ou pensée sentante nommée *âme?*

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains, nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entièrement ici pour Épicure et pour Lucrèce, et je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensations; à quoi bon chercher une autre substance dans mon corps, laquelle sente pour lui? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations et des idées. Ce caillou est étendu, il ne sent ni ne pense. Non; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation et le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentiments, les idées, la mémoire, le raisonnement, se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, et j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire,

ces raisonnements, se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples ; personne n'en a vu ; il est impossible de s'en former la plus légère idée ; ils ne sont point nécessaires, ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc, encore une fois, très inutile de les admettre.

Je suis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir et de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente et nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de Lucrèce. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand Être nécessaire [1].

XVI. *Des facultés des animaux.*

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des sens et des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce serait, en vérité, une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une âme.

Que serait donc l'âme de cette mouche? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe et de l'éléphant, nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu, dans un philosophe, que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achèterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbéciles ; mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talents du grand Être, et rien de plus.

XVII. *De l'immortalité.*

Que le grand Être veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort ; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore, à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer ni le nier : je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange à la prouver clairement ; et comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie? Cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou et ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossements, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII. *De la métempsycose.*

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que Pythagore a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai ; quand j'avoue que je ne

[1] Dans cet ouvrage et dans les deux précédents, Voltaire semble regarder l'âme humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me semble que l'idée d'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence ; que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée, par notre sentiment même et d'une manière évidente ; que la permanence de tout autre être, et son existence par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande : il en est de même de ma propre existence pour les instants de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience ; et c'est là, sans doute, ce que Locke a voulu dire dans son chapitre de l'*Identité*. *Mon âme* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une âme*, c'est une expression vide de sens ; mais *je suis une âme*, c'est-à-dire un être sentant, pensant, etc.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée ; mais je conçois très bien que chaque particule de mon corps peut être échangée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi* est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude. K.

me suis point fait ces présents, cela est encore d'une vérité évidente ; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très plausible, rien qui puisse effaroucher la raison ; mais si un charbonnier me dit qu'il a été Cyrus et Hercule, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX. *Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.*

Toutes les sectes sont différentes ; mais la morale est partout la même : c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec Cotta et Balbus. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme comme un antidote contre tous les poisons dont il devait être dévoré. Vous savez que César eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si César, Catilina, Marius, Sylla, Cinna, ont repoussé cette voix, Caton, Atticus, Marcellus, Cotta, Balbus, et vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses lois.

Je vous ai dit souvent, à Cotta et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de Zoroastre : « Dans le « doute si une action est juste ou injuste, abstiens-« toi. »

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'âme de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Désormais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes, et de leur donner des préceptes, seront des charlatans s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou seront tous vos imitateurs.

XX. *Que, malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.*

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand Cicéron, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Égypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie, et les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Égypte ont consacré des crocodiles, des boucs, et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition, et à leur avarice ; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions : les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier Iphigénie pour avoir du vent ; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes, et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs et deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une vestale : malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes : Ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime ; et l'infâme Calchas, en assassinant la fille de son roi sur l'autel disait : C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnait donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand Demiourgos, qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel ?

XXI. *Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.*

Nous sommes trop riches, trop puissants, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après César il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans ; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchants, et s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII. *Si la religion des Romains subsistera.*

Il y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un Jupiter, maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très puissant* et le *très bon*, cependant Homère et d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple a

tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul dieu pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessus du lac Mœris, une secte qui prend le nom de Thérapeutes; ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourments et la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de Platon, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire, mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu; et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles : tant les hommes sont superstitieux, fous, et méchants.

Il y aura toujours sur la terre un très grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Égyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand Demiourgos (si pourtant on peut éviter sa destinée), prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux, sans y joindre encore cette peste nouvelle.

REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1728-1778.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Lorsque ces *Remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui existaient alors dans la littérature furent indignés de l'audace d'un grand poëte, qui, après avoir fait *Alzire* et *la Henriade*, osait examiner les opinions d'un des savants les plus illustres d'un siècle dont les grands hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalousie de personne : et comme Voltaire avait de plus le tort d'avoir raison presque toujours, bien des gens ne lui ont pas encore pardonné.

Pascal est dans ses *Pensées*, comme dans ses *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre; mais il ne fut un homme de génie que dans ses ouvrages de mathématiques et de physique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par soumission pour les jansénistes, qui n'étaient pas en état de les entendre. On regretta toujours qu'après avoir montré dans ces ouvrages un des génies les plus profonds qui aient existé dans les sciences, il ait fait aussi peu pour leurs progrès. Oserions-nous dire que dans ses autres livres il ne peut guère être considéré comme un philosophe? Le philosophe cherche la vérité, et Pascal n'a écrit que des plaidoyers. Dans les *Provinciales*, il attaque la morale des jésuites, mais on y chercherait en vain des détails sur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale est dépendante d'un système religieux, et que des prêtres s'en sont rendus les interprètes et les juges, elle devient nécessairement exagérée et relâchée, fausse et corrompue.

Ses *Pensées* sont un plaidoyer contre l'espèce humaine; ce n'est point, comme La Rochefoucauld, un observateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une société occupée de galanterie et de vanité; c'est un prédicateur éloquent qui veut effrayer son auditoire pour le disposer à recevoir avec plus de docilité le remède qu'il doit lui présenter comme le seul qui puisse guérir un mal incurable. Pascal ne cherchait pas à connaître l'homme; voulant prouver qu'il est une énigme inexplicable, il semble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés observées dans l'homme doivent nécessairement exister dans tout être sensible, capable de réflexion et de raisonnement; et il semble qu'il serait bien téméraire de demander ensuite pourquoi il existe des êtres sensibles et raisonnables. Il faudrait du moins s'assurer si nous avons, si nous pouvons avoir jamais quelques données pour résoudre cette question.

Pascal avance que la raison ne nous conduit ni à prouver l'existence de Dieu, ni à la certitude de l'immortalité de l'âme, ni à la connaissance des principes certains de la morale. Bayle a dit à peu près la même chose. Tous deux ont ajouté que la foi était le seul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer sur les opinions par la force, et violer la liberté des consciences. Mais Pascal joignit aux vertus d'un homme les petitesses d'un moine, et fut le disciple soumis des théologiens de sa secte; Bayle se moqua des vertus monastiques, et combattit les théologiens de son parti : l'un ne défendait contre les jésuites que des prêtres et des religieuses; l'autre défendait contre les prêtres la

cause du genre humain : l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthousiasme religieux ; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhonisme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ses ennemis : l'un a presque passé pour un père de l'Église ; et l'autre est regardé comme un chef de libres penseurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de notre esprit. La certitude absolue n'existe, ne peut exister, à la vérité, que pour les propositions évidentes en elles-mêmes, ou liées entre elles par une démonstration dont nous ayons la conscience dans un même instant ; et elle n'existe même que pour ce seul moment. Les autres vérités sont des vérités d'expérience sur lesquelles on ne peut avoir, par conséquent, que des probabilités plus ou moins grandes ; mais ces probabilités ont sur nous une force irrésistible, elles suffisent pour la conduite de la vie ; et une expérience constante nous démontre que sur plusieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que Voltaire oppose à Pascal sont une philosophie douce, modérée, fondée sur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philosophie exagérée de Pascal. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philosophes, qui soient capables d'attendre, dans une tranquille incertitude, les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui sachent ne douter que de ce qui est réellement douteux ; qui n'admettent point des théories incertaines parce qu'elles expliquent d'une manière séduisante les phénomènes qui embarrassent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées, parce qu'on leur oppose des objections embarrassantes ; qui appliquent, en un mot, à chaque vérité particulière le degré de probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'espèce de certitude dont par sa nature il est susceptible ; et qui sachent enfin se contenter de la vérité telle qu'elle est, quand même l'erreur opposée serait plus flatteuse pour l'amour-propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des résultats plus généraux et plus frappants.

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1728.

Voici des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les pensées de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ézéchias, qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal ; mais plus je les respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces Pensées, qu'il avait jetées au hasard sur le papier pour les examiner ensuite : et c'est en admirant son génie que je combats quelques unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces Pensées, était de montrer l'homme dans un jour odieux ; il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux ; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit. Je suis de plus très persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses Pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquents, et de faussetés admirablement déduites. Je crois même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et ses apôtres ? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques Pensées de Pascal : j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des *Pensées de Pascal :* je n'ai de parti que la vérité : je pense qu'il est très vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini[1]. Il ne s'agit ici que de raison, et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

PENSÉES DE PASCAL.

« I. Les grandeurs et les misères de l'homme « sont tellement visibles, qu'il faut nécessaire- « ment que la véritable religion nous enseigne « qu'il y a en lui quelque grand principe de gran-

[1] On lit dans les éditions primitives le passage ci-après, qui ne se trouve pas dans l'édition de Kehl : *Je suis métaphysicien avec Locke, et chrétien avec saint Paul.*

« deur, et en même temps quelque grand principe « de misère : car il faut que la véritable religion « connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire « qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand et « tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de « l'un et de l'autre; il faut encore qu'elle nous « rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y « rencontrent. »

Cette manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les androgynes de Platon, les dogmes des anciens Égyptiens, et ceux de Zoroastre, rendaient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

« II. Qu'on examine sur cela toutes les religions « du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre « que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle « qu'enseignaient les philosophes qui nous propo- « sent pour tout bien un bien qui est en nous? « est-ce là le vrai bien? »

Les philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car dès lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Chrit est la véritable, et que celles de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, et toutes les autres, sont fausses. Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Épictète; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

« III. Et cependant sans ce mystère (celui de la « transmission du péché originel), le plus incom- « préhensible de tous, nous sommes incompré- « hensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre con- « dition prend ses tours et ses plis dans cet abîme, « de sorte que l'homme est plus inconcevable sans « ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable « à l'homme. »

Quelle étrange explication! *L'homme est inconcevable, sans un mystère inconcevable.* C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il pense, comment ses membres obéissent à sa volonté : serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne sais rien.* Un mystère ne fut jamais une explication; c'est une chose divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. Pascal à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfants mal organisés, qui vivent privés d'un ou de deux sens, et de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des aliments que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez pour avoir le plaisir de la deviner; l'homme paraît être à sa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée, il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait il serait Dieu : et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine; c'est la foi seule, à laquelle il faut avoir recours.

« IV. Suivons nos mouvements, observons-nous « nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons « pas les caractères vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions se trouveraient-elles « dans un sujet simple?

« Cette duplicité de l'homme est si visible, « qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux « âmes : un sujet simple leur paraissant incapa- « ble de telles et si soudaines variétés, d'une pré- « somption démesurée à un horrible abattement « de cœur. »

Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres; elle se trouve au chapitre *de l'inconstance de nos actions*. Mais le sage Montaigne s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes : si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est très vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption : et cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sensations bien contraires : ainsi fesons-nous; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux âmes pouvaient, par la même raison, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente à la fois des objets différents, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

« V. Ne point parier que Dieu est, c'est parier « qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc?... « pesons le gain et la perte : en prenant le parti « de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous « gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez « rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, « il faut gager; mais je gage peut-être trop. « Voyons, puisqu'il y a un pareil hasard de gain « et de perte, quand vous n'auriez que deux vies « à gagner pour une, vous pourriez encore[1] ga- « gner[2]. »

Il est évidemment faux de dire : Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent et puéril; cette idée de jeu, de perte et de gain, ne convient point à la gravité du sujet; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde si je crois que vous avez raison : je souhaite alors, de tout mon cœur, que vous ayez raison; mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison. J'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre système Dieu n'est venu que pour si peu de personnes; si le petit nombre des élus est si effrayant; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne

[1] Le reproche fait dans cette remarque peut, jusqu'à un certain point, s'appliquer au texte de Pascal, tel que l'a imprimé Voltaire; mais Pascal ayant écrit *vous pourriez encore gager*, et non pas *vous pourriez encore gagner*, sa proposition devient bien plus simple et n'est plus qu'une exhortation, au lieu de l'exposition d'une chance.

Le texte de tout cet article est, depuis mon édition de 1812, imprimé plus ample et plus exact qu'il ne l'est ici. Ren.

[2] Pascal est un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuse ici des principes de ce calcul. Si vous proposez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu si je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus si je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix; mais je ne croirai point pour cela que croix soit plus probable que pile.

Si l'on se bornait à dire : « Conduisez-vous suivant les « règles de la morale, que votre raison et votre conscience « vous prescrivent; il y a beaucoup à parier que vous en « serez plus heureux; et si vous y perdez quelques plaisirs, « songez aux risques auxquels vous vous exposeriez si ceux « qui croient qu'il existe un Dieu vengeur du crime avaient « raison; » ce discours serait très philosophique et très raisonnable; mais il suppose que la croyance n'est pas nécessaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui professe une religion où la foi est nécessaire ne peut se servir de l'argument de Pascal.

Cet argument a encore un autre vice quand on veut l'appliquer aux religions qui prescrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il ressemble alors au raisonnement d'Arnoult : « Il n'est pas prouvé que mes sachets ne « guérissent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc en « porter pour prendre le parti le plus sûr. »

Enfin cet argument s'appliquant à toutes les religions dont la fausseté ne serait pas démontrée, conduirait à un résultat absurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois. K.

servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

« VI. En voyant l'aveuglement et la misère de « l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se « découvrent dans sa nature, et regardant tout « l'univers muet, et l'homme sans lumière, aban- « donné à lui-même, et comme égaré dans ce re- « coin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce « qu'il est venu y faire, ce qu'il deviendra en « mourant, j'entre en effroi, comme un homme « qu'on aurait emporté endormi dans une île dé- « serte et effroyable, et qui s'éveillerait sans con- « naître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en « sortir; et sur cela j'admire comment on n'entre « pas en désespoir d'un si misérable état. »

En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis [a], qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé : ni « plus gai ni plus triste, ni plus riche ni plus « pauvre; jouissant d'une santé parfaite, ayant « tout ce qui rend la vie agréable; sans amour, « sans avarice, sans ambition, et sans envie; et « tant que tout cela durera, je m'appellerai har- « diment un homme très heureux. »

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux : tel chien couche et mange avec sa maîtresse; tel autre tourne la broche et est tout aussi content; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

[a] Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très considérable. Sa lettre est de 1728; elle existe en original.

« VII. *Les Juifs pensent* que Dieu ne laissera « pas éternellement les autres peuples dans ces « ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; « qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils « sont formés exprès pour être les hérauts de ce « grand avénement, et pour appeler tous les peu- « ples à s'unir à eux dans l'attente de ce libéra- « teur. »

Les juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour nous. Ils attendent un messie qui rendra les juifs maîtres des chrétiens; et nous espérons que le messie réunira un jour les juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

« VIII. La loi par laquelle ce peuple est gou- « verné est tout ensemble la plus ancienne loi du « monde, la plus parfaite, et la seule qui ait tou- « jours été gardée sans interruption dans un état. « C'est ce que Philon, Juif, montre en divers « lieux, et Josèphe admirablement contre Ap- « pion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que « le nom même de *loi* n'a été connu des plus an- « ciens que plus de mille ans après : en sorte « qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne « s'en est jamais servi; et il est aisé de juger de « la perfection de cette loi par sa simple lecture, « où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses « avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de ju- « gement, que les plus anciens législateurs grecs « et romains, en ayant quelque lumière, en ont « emprunté leurs principales lois, ce qui paraît « par celles qu'ils appellent *des douze Tables*, et « par les autres preuves que Josèphe en donne. »

Il est très faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisque avant Moïse, leur législateur, ils demeuraient en Égypte, le pays de la terre le plus renommé par ses sages lois, selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après Homère. Il parle des lois de Minos dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans Hésiode; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans Hésiode ni dans Homère, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois, et des juges; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée. Phi-

lon avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

« IX. Ce peuple est encore admirable en sincé-« rité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre « où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats « envers Dieu, et qu'il sait qu'il le seront encore « plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et « la terre à témoin contre eux, qu'il le leur a as-« sez dit; qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les « dispersera par tous les peuples de la terre; que « comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui « n'étaient point leurs dieux, il les irritera en ap-« pelant un peuple qui n'était point son peuple. « Cependant ce livre qui les déshonore en tant de « façons, ils le conservent aux dépens de leur vie : « c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans « le monde, ni sa racine dans la nature. »

Cette sincérité a partout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté qui l'a perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense, avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée du Dieu qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français : « Vous êtes des misérables qui n'avez « ni cœur ni conduite; vous avez éte battus à « Hochstett et à Ramillies, parce que vous n'avez « pas su vous défendre; » il se fera lapider. Mais s'il dit : « Vous êtes des catholiques chéris de « Dieu; vos péchés infâmes avaient irrité l'Éter-« nel, qui vous livra aux hérétiques à Hochstett « et à Ramillies; mais quand vous êtes revenus au « Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain : » ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

« X. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, « et non les créatures. »

Il faut aimer, et très tendrement, les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfants : il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains, et cela est si vrai, que Pascal, abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté et rebutait ses services de peur de paraître aimer une créature : c'est ce qui est écrit dans sa vie [1]. S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine!

« XI. Nous naissons injustes, car chacun tend « à soi : cela est contre tout ordre. Il faut tendre « au général, et la pente vers soi est le commen-« cement de tout désordre en guerre, en police, « en économie, etc. »

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain, etc. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et fesons-en l'usage qu'il commande.

« XII. *Le sens caché des prophéties* ne pouvait « induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple « aussi charnel que celui-là qui pût s'y mépren-« dre; car quand les biens sont promis en abon-« dance, qui les empêchait d'entendre les vérita-« bles biens, sinon leur cupidité qui déterminait « ce sens aux biens de la terre? »

En bonne foi, le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient esclaves des Romains; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment, avec les lumières de leur raison, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obscurité, dans la pauvreté, et condamné au supplice des esclaves? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jérusalem céleste, eux à qui le *Décalogue* n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'âme? comment un peuple si attaché à la loi pouvait-il, sans une lumière supérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas sa loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa religion nouvelle a détruit et rendu abominables la circoncision et le sabbat, fondements sacrés de la loi judaïque? Adorons Dieu sans vouloir percer ces mystères.

« XIII. Le temps du premier avénement de Jé-« sus-Christ est prédit : le temps du second ne « l'est point, parce que le premier devait être « caché, au lieu que le second doit être éclatant « et tellement manifeste, que ses ennemis mêmes « le reconnaîtront. »

Le temps du second avénement de Jésus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier.

[1] Cette même sœur de Pascal en est l'auteur. K.

Pascal avait apparemment oublié que Jésus-Christ, dans le chapitre XXI de saint Luc, dit expressément : « Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles ; les flots de la mer feront un très grand bruit ; les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne soient accomplies. »

Cependant la génération passa et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que saint Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni *le fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Église enseigne.

« XIV. Le messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel ; selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'*aimer Dieu*, et nous donner des sacrements qui *opèrent tout* sans nous : ni l'un ni l'autre n'est ni la religion chrétienne ni juive. »

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici ; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ *est venu nous dispenser d'aimer Dieu?* La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article ; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

« XV. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ. »

La religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondements de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture ; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois ; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit et ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux sens ! Qu'une prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera ? Non, sans doute ; cela serait absurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique ? Quoi ! de vraie vous ne pouvez la rendre fausse, et de fausse vous pourriez la rendre vraie ? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières ; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

« XVI. La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle. »

Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

« XVII. Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. Il est visible que cela n'a pas été fait de concert. »

Les éditeurs des *Pensées de Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entièrement, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait : Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses ? Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient ? On leur dirait : Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux se trompe.

« XVIII. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en fesons profession ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion, dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître. »

Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait, pour être cru, de dire : *Je suis obscur, je suis inintelligible.* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les

lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

« XIX. S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait « trop manifeste. »

Quoi! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste! Eh! oubliez-vous que vous dites souvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion? selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

« XX. Je dis qu'elle (la religion des Juifs) ne « consistait en aucune de ces choses; mais seule« ment en l'amour de Dieu, et que Dieu réprou« vait toutes les autres choses. »

Quoi! Dieu réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistait et dans l'amour et dans le culte? Ramener tout à l'amour de Dieu, sent peut-être moins l'amour de Dieu que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

« XXI. La chose la plus importante à la vie, « c'est le choix d'un métier; le hasard en dispose. « La coutume fait les maçons, les soldats, les cou« vreurs. »

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle *hasard*, et la *coutume?* Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très naturel et très raisonnable que la coutume en dispose.

« XXII. Que chacun examine sa pensée; il la « trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. « Nous ne pensons presque point au présent; et « si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre « des lumières pour disposer l'avenir. Le pré« sent n'est jamais notre but; le passé et le pré« sent sont nos moyens; le seul avenir est notre « objet. »

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfants, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir, et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler?

« XXIII. Mais quand j'y ai regardé de plus près, « j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes « ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, « vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du « malheur naturel de notre condition faible et « mortelle, et si misérable, que rien ne nous peut « consoler lorsque rien ne nous empêche d'y pen« ser, et que nous ne voyons que nous. »

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler? Non seulement je dis que cet homme serait un imbécile inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister; car cet homme que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécile. Encore une fois il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit, *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler;* mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

« XXIV. Les hommes ont un instinct secret qui « les porte à chercher le divertissement et l'occu« pation au-dehors, qui vient du ressentiment de « leur misère continuelle, et ils ont un autre in« stinct secret qui reste de la grandeur de leur « première nature, qui leur fait connaître que le « bonheur n'est en effet que dans le repos[1]. »

[1] Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissements, dans le travail même, pour se dérober à l'ennui ou à des sentiments douloureux; mais ce n'est point le plus grand nombre, ce n'est point là l'état naturel de l'homme. *Je m'en-*

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères fesaient dans le paradis terrestre, mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instruments d'action parfaits uniquement pour la contemplation? et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature?

« XXV. C'est pourquoi lorsque Cinéas disait à « Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec « ses amis, après avoir conquis une grande partie « du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-« même son bonheur en jouissant dès-lors de ce « repos sans aller le chercher par tant de fatigues; « il lui donnait un conseil qui souffrait de grandes « difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable « que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et « l'autre supposait que l'homme peut se contenter « de soi-même et de ses biens présents, sans rem-« plir le vide de son cœur d'espérances imagi-« naires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être « heureux ni avant ni après avoir conquis le « monde. »

L'exemple de Cinéas est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

« XXVI. On doit donc reconnaître que l'homme « est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans « aucune cause étrangère d'ennui, par le propre « état de sa condition naturelle [1]. »

Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes?

« XXVII. D'où vient que cet homme qui a per-« du depuis peu son fils unique, et qui, accablé « de procès et de querelles, était ce matin si « troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous « en étonnez pas : il est tout occupé à voir par « où passera un cerf que ses chiens poursuivent « avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas « davantage pour l'homme : quelque plein de tris-« tesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le « faire entrer en quelque divertissement, le voilà « heureux pendant ce temps-là. »

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. Louis XIV allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants; et il fesait fort sagement [1].

« XXVIII. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes « dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, « dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue « des autres, ceux qui restent voient leur propre « condition dans celle de leurs semblables, et, se « regardant les uns les autres avec douleur et « sans espérance, attendent leur tour : c'est l'i-« mage de la condition des hommes. »

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

« XXIX. Car enfin, si l'homme n'avait jamais été « corrompu, il jouirait de la vérité et de la féli-« cité avec assurance, etc. : tant il est manifeste « que nous avons été dans un degré de perfection « dont nous sommes malheureusement tombés. »

Il est sûr, par la foi et par notre révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous

nuierais si je passais ma vie à ne rien faire, *ou je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne sont point deux phrases synonymes. Le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos; mais dans une suite de sentiments ou de sensations agréables que suivant la constitution particulière d'un homme, ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer. K.

[1] L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentiments agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui. K.

[1] Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissements font oublier ses douleurs n'en aurait pas été long-temps tourmenté : ce n'est un remède que pour les petits maux. K.

sommes tombés ; mais rien n'est moins manifeste par la raison ; car je voudrais bien savoir si Dieu ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui ; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est ? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur ? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage ? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur ? qui vous a dit qu'il en comporte davantage ? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux ; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux ? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée ; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc ! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel !

« XXX [1]. Le péché originel est une folie devant « les hommes ; mais on le donne pour tel. »

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est *manifeste ?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit ? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raison ?

« XXXI. Les sages, parmi les païens qui ont « dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, « les Juifs haïs, les chrétiens encore plus. »

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu*, mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puissants fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations ; parce que c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus ; parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestants se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, persécutés, et massacrés.

« XXXII. Combien les lunettes nous ont-elles « découvert d'astres [1] qui n'étaient point pour nos « philosophes d'auparavant ! On attaquait hardi« ment l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant « d'endroits, du grand nombre des étoiles : il n'y « en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le « savons. »

Il est certain que la Sainte-Ecriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues ; ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche, etc., etc. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée ; on croit alors en voir une infinité. L'Écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire, car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens ; et il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Habacuc, ni à Baruch, ni à Michée, qu'un jour un Anglais nommé *Flamsteed* mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de Pascal. Si les auteurs de la *Bible* ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire que la lune s'est arrêtée à midi sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon dans la Palestine ; qu'il faut que le blé pourrisse pour germer et produire, et cent autres choses semblables ? Concluons donc que ce n'est pas la physique, mais la morale qu'il faut chercher dans la *Bible ;* qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philosophes.

[1] Voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait le no XXX. *Texte de Pascal.* « Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. »

Remarque de Voltaire. « Montaigne parle en philosophe, non en chrétien : il dit le pour et le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quand il ne peut plus la servir ? Un vieillard a la pierre et souffre des douleurs insupportables ; on lui dit : Si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir ; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver et traîner pendant un an, à charge à vous-même et aux vôtres. Je suppose que le bon homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne ; voilà à peu près le cas que Montaigne expose. »

[1] Le mot *astres* ne se trouve que dans les éditions de Voltaire, ou de Condorcet. Toutes les autres éditions des *Pensées* portent *êtres* (*estres*), ainsi qu'a écrit Pascal.

Cette pensée n'a d'ailleurs été imprimée avec exactitude dans aucune des éditions soit anciennes soit récentes ; en voici le texte littéral, tel que je le prends dans le manuscrit original, page 225. La collation complète et absolue de ce manuscrit avec les imprimés serait un travail long et difficile, mais il ne serait pas sans quelque utilité.

« Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres « qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ! « On attaquait franchement l'Écriture-Sainte sur le grand « nombre des étoiles en disant : Il n'y en a que 1022, nous « le savons » REN.

« XXXIII. Est-ce courage à un homme mourant « d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affron-« ter un Dieu tout-puissant et éternel? »

Cela n'est jamais arrivé ; et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise : Je crois un Dieu, et je le brave.

« XXXIV. Je crois volontiers les histoires dont « les témoins se font égorger. »

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela ; si on a conservé leurs dépositions ; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi Josèphe, né dans le temps de la mort du Christ, Josèphe ennemi d'Hérode, Josèphe peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. Pascal eût débrouillé avec succès.

« XXXV. Les sciences ont deux extrémités qui « se touchent : la première est la pure ignorance « naturelle où se trouvent tous les hommes en « naissant : l'autre extrémité est celle où arrivent « les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce « que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils « ne savent rien, et se rencontrent dans cette « même ignorance d'où ils étaient partis. »

Cette pensée paraît un sophisme ; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant ; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

« XXXVI. Ce n'est pas être heureux que de pou-« voir être réjoui par le divertissement ; car il « vient d'ailleurs et de dehors, et ainsi il est dé-« pendant, et par conséquent sujet à être troublé « par mille accidents qui font les afflictions inévi-« tables. »

C'est comme si on disait : « C'est n'être pas mal-« heureux que de pouvoir être accablé de dou-« leur, car elle vient d'ailleurs. » Celui-là est actuellement heureux, qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors ; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y fesant entrer ces substances étrangères qui se changent en la nôtre.

« XXXVII. L'extrême esprit est accusé de folie « comme l'extrême défaut : rien ne passe pour « bon que la médiocrité. »

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés ; c'est ce qu'on appelle *juste milieu*, et non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

« XXXVIII. Si notre condition était véritable-« ment heureuse, il ne faudrait pas nous divertir « d'y penser. »

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine ; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié à la condition humaine ; et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien ; je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agréments de sa condition. On parle à un savant de réputation et de science ; à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur ; à tout homme on parle de plaisir.

« XXXIX. Les grands et les petits ont mêmes « accidents, mêmes fâcheries, et mêmes pas-« sions ; mais les uns sont au haut de la roue, « et les autres près du centre, et ainsi moins agi-« tés par les mêmes mouvements. »

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands ; au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse.

« XL. On n'apprend pas aux hommes à être « honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste ; « et cependant ils ne se piquent de rien tant que « de cela ; ainsi ils ne se piquent de savoir que la « seule chose qu'ils n'apprennent point. »

On apprend aux hommes à être honnêtes gens,

et sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin ; louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin ; flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

« XLI. Le sot projet que Montaigne a eu de se « peindre ! et cela, non pas en passant et contre « ses maximes comme il arrive à tout le monde « de faillir ; mais par ses propres maximes et par « un dessein premier et principal ; car de dire des « sottises par hasard et par faiblesse, c'est un « mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est « ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de « telles que celles-là. »

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

« XLII. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on « ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent « qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent « sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la vé« ritable cause est qu'il y a de vrais remèdes ; car « il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de « faux, et qu'on y donnât tant de croyance, s'il « n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en « avait eu, et que tous les maux eussent été in« curables, il est impossible que les hommes se « fussent imaginé qu'ils en pourraient donner ; et « encore plus, que tant d'autres eussent donné « croyance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir ; « de même que si un homme se vantait d'empê« cher de mourir, personne ne le croirait, parce « qu'il n'y a aucun exemple de cela ; mais comme « il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés « véritables par la connaissance même des plus « grands hommes, la croyance des hommes s'est « pliée par-là, parce que la chose ne pouvant « être niée en général (puisqu'il y a des effets « particuliers qui sont véritables), le peuple, qui « ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets « particuliers sont les véritables, les croit tous. De « même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets « de la lune, c'est qu'il y en a de vrais comme le « flux de la mer.

« Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y « a tant de faux miracles, de fausses révélations, « de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais. »

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires ; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru, sans peine, le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, et beaucoup y ont cru ; personne n'a vu de transmutations de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés que parce qu'ils en avaient vu de véritables ?

« XLIII. Le port règle ceux qui sont dans le « vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point « dans la morale ? »

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

« XLIV. Ils aiment mieux la mort que la paix ; « les autres aiment mieux la mort que la guerre. « Toute opinion peut être préférée à la vie dont « l'amour paraît si fort et si naturel. »

C'est des Catalans que Tacite a dit en exagérant : *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat ;* ce peuple féroce croit que ne pas combattre, c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puisse dire : « Elle aime « mieux la mort que la guerre. »

« XLV. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve « qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du « commun ne trouvent pas de différence entre les « hommes. »

Il y a très peu d'hommes vraiment originaux ; presque tous se gouvernent, pensent, et sentent, par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

« XLVI [1] La mort est plus aisée à supporter

[1] Cet article est aussi le XLVIe dans l'édition de 1734. Voici ce qui y formait l'article XLV.

Texte de Pascal. « Il y a donc deux sortes d'esprits : l'un de pénétrer vivement et profondément les conséquences des

« sans y penser, que la pensée de la mort sans « péril. »

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien ne supporte rien [1].

« XLVII [2]. Tout notre raisonnement se réduit « à céder au sentiment. »

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

« XLVIII. Ceux qui jugent d'un ouvrage par « règle, sont à l'égard des autres comme ceux qui « ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont « point. L'un dit : Il y a deux heures que nous « sommes ici ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts « d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : « Vous vous ennuyez, et à l'autre : Le temps ne « vous dure guère. »

En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

« XLIX. César était trop vieux, ce me semble, « pour aller s'amuser à conquérir le monde : cet « amusement était bon à Alexandre ; c'était un « jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais « César devait être plus mûr. »

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de Marlborough serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César, il était un des premiers de la république ; il se brouilla avec Pompée, comme les jansénistes avec les molinistes ; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste, la pensée de M. Pascal est peut-être fausse en un sens : il fallait la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues ; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

« L. C'est une plaisante chose à considérer, de « ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant « renoncé à toutes les lois de Dieu et de la na- « ture, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils « obéissent exactement : comme, par exemple, « les voleurs, etc. »

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer ; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu, il n'y en a point sans règle.

« LI. L'homme n'est ni ange ni bête : et le mal- « heur veut que qui veut faire l'ange fait la « bête. »

Qui veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

« LII. Un cheval ne cherche point à se faire ad- « mirer de son compagnon : on voit bien entre eux « quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est « sans conséquence ; car, étant à l'étable, le plus « pesant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela « son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même « parmi les hommes ; leur vertu ne se satisfait pas « d'elle-même, et ils ne sont point contents s'ils « n'en tirent avantage contre les autres. »

L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible ; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. Pascal a très grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables ; et c'est cette passion qui est la mère des talents et des vertus.

« LIII. Si l'homme commençait par s'étudier « lui-même, il verrait combien il est incapable de « passer outre. Comment pourrait-il se faire qu'une « partie connût le tout ? il aspirera peut-être à

principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. »

Note de Voltaire. « L'usage veut, je crois, aujourd'hui, qu'on appelle *esprit géométrique* l'esprit méthodique et conséquent. »

[1] Pascal entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'instant de la mort, et dans ce sens sa pensée est vraie. Sans les idées religieuses, les terreurs de la mort seraient bien peu de chose: on serait fâché de mourir, si on se trouvait heureux dans le monde, comme on l'est d'aller se coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir: on serait affligé de mourir lorsque le bonheur des personnes qu'on aime, leur sort, leur bien-être, dépendraient de notre existence. K.

[2] Voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait l'article XLVII.

Texte de Pascal. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux ; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parler pour l'affirmative. »

Note de Voltaire. « Ce n'était pas la couleur blanche qu'il fallait apporter en preuve. Le blanc, qui est un assemblage de tous les rayons, paraît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pourrait dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière. »

Voltaire est revenu sur cette pensée. Voyez ci-après dans les *dernières remarques* le no XXX.

« connaître au moins les parties avec lesquelles il « a de la proportion ; mais les parties du monde « ont toutes un tel rapport et un tel enchaîne- « ment l'une avec l'autre, que je crois impos- « sible de connaître l'une sans l'autre, et sans le « tout. »

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

« Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
« Non tamen idcirco contemnas lippus inungi. »
Hor., lib. 1, ep. 1.

Nous connaissons beaucoup de vérités, nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

« LIV. Si la foudre tombait sur les lieux bas, « les poëtes et ceux qui ne savent raisonner que « sur les choses de cette nature manqueraient de « preuves. »

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et en prose elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

« LV. C'est cette composition d'esprit et de corps « qui a fait que presque tous les philosophes ont « confondu les idées des choses, et attribué aux « corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et « aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux « corps. »

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

« LVI. Comme on dit beauté poétique, on de- « vrait dire aussi beauté géométrique, et beauté « médicinale ; cependant on ne le dit point : et la « raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de « la géométrie, et quel est l'objet de la médecine ; « mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément « qui est l'objet de la poésie ; on ne sait ce que « c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et « faute de cette connaissance, on a inventé de cer- « tains termes bizarres : siècle d'or, merveille de « nos jours, fatal laurier, bel astre, etc. ; et on « appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui « s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, « verra une jolie demoiselle toute couverte de mi- « roirs et de chaînes de laiton. »

Cela est très faux : on ne doit pas dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème et une purgation n'affectent point les sens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, la poésie, l'architecture régulière, etc. La raison qu'apporte M. Pascal est tout aussi fausse : on sait très bien en quoi consiste l'objet de la poésie ; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse, et harmonie : la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier, bel astre*, et autres sottises, sont des beautés poétiques ; et il fallait que les éditeurs de ces *pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

« LVII. On ne passe point dans le monde pour « se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne « de poëte ; ni pour être habile en mathémati- « ques, si l'on n'a mis celle de mathématicien : « mais les vrais honnêtes gens ne veulent point « d'enseigne [1]. »

A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, et d'y exceller ? Virgile, Homère, Corneille, Newton, le marquis de L'Hospital, mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, et qui se connaît aux autres !

« LVIII. Le peuple a des opinions très saines : « par exemple, d'avoir choisi le divertissement et « la chasse plutôt que la poésie, etc. »

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non ; mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'âme n'entre pour rien ; et ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive.

« LIX. Quand l'univers écraserait l'homme, il « serait encore plus noble que ce qui le tue, parce « qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers « a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Que veut dire ce mot *noble ?* Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil ; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connais-

[1] Cette pensée est curieuse ; elle prouve que les talents même distingués avilissaient alors dans l'opinion, lorsqu'on s'y livrait hautement et sans mystère. Le président de Ris craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans sa famille ;* et Pascal est presque de l'avis du président de Ris ; il ne mettait pas son nom à ses livres, parce qu'il trouvait cela trop bourgeois. K.

sons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

« LX. Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. »

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, et le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement? n'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

« LXI. Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme les autres. »

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi en disant à soi-même: Je règne, et rien de plus, ce serait un idiot.

« LXII. Toute religion qui ne reconnaît pas maintenant Jésus-Christ est notoirement fausse, et les miracles ne peuvent lui servir de rien. »

Qu'est-ce qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion: ceci mérite bien d'être approfondi; chacune de ces questions peut fournir un volume.

« LXIII. Il est dit: Croyez à l'Eglise; mais il n'est pas dit: Croyez aux miracles, à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre. »

Voici, je pense, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien; et de l'autre, on doit croire nécessairement aux miracles; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuse.

« LXIV. Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge que la Création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire? »

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création; car, en voyant que la matière n'existe pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

ADDITION

AUX

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

10 MAI 1743.

J'ai lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. Desmolets les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer: elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit; que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre, etc.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Œuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques unes que ce grand homme eût dû, ce me semble, corriger.

« I. Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement, et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est [1]. »

Il me semble qu'il est évident que les deux con-

[1] Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de Pascal, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse? ou comment sait-on qu'une proposition est fausse, quand on ne l'entend point? Il est impossible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas; mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé: on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée. K.

traires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propositions sont évidemment fausses.

« II. Quelle vanité que la peinture, qui attire « l'admiration par la ressemblance des choses dont « on n'admire pas les originaux ! »

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

« III. Si les médecins n'avaient des soutanes et « des mules, si les docteurs n'avaient des bon- « nets carrés et des robes amples, ils n'auraient « jamais eu la considération qu'ils ont dans le « monde [1]. »

Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet carré et sans arguments : il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guère que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire; *ad populum phaleras.*

« IV. Selon les lumières naturelles, s'il y a un « Dieu, il est infiniment incompréhensible, puis- « que n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul « rapport à nous : nous sommes donc incapables « de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. »

Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le P. Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées; Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité?

« V. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu « soit infini, sans parties? Oui. Je veux donc vous « faire voir une chose infinie et indivisible : c'est « un point se mouvant partout d'une vitesse in- « finie; car il est en tous lieux et tout entier dans « chaque endroit. »

Il y a là quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point mathématique existe seul;

2° Qu'il se meuve à droite et à gauche en même temps;

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie; car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée;

4° Qu'il soit tout entier partout.

« VI. Homère fait un roman qu'il donne pour « tel, car personne ne doutait que Troie et Aga- « memnon n'avaient non plus été que la pomme « d'or. »

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troie. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que Clovis n'ait en effet régné en France.

« VII. Je n'entreprendrai pas ici de prouver par « des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, « ou la trinité, ou l'immortalité de l'âme, parce « que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver « dans la nature de quoi convaincre des athées « endurcis. »

Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu?

« VIII. Les opinions relâchées plaisent tant aux « hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles « leur déplaisent. »

L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire et à croire. Les stoïciens furent respectés, parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, Nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, et chacun dira de vous : Il faut bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que Pascal avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

[1] Cette pensée, rapportée ici avec assez d'inexactitude, se retrouve à la page 108, plus correcte, plus ample, et avec une autre remarque. K.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

SUR LES DERNIÈRES REMARQUES.

Il est un homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme égal à Pascal en plusieurs choses et très supérieur en d'autres [1], fit présent, en 1776, à quelques uns de ses amis, d'un recueil nouvellement imprimé, de toutes les pensées de ce fameux Pascal.

La plupart de ses monuments de philosophie et de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de Pascal, et Arnauld fugitif, et les débris de Port-Royal détruit, et les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement, et en tant de manières, la fin du beau règne de Louis XIV, fit place au règne des plaisirs sous Philippe d'Orléans, régent du royaume, et recommença sourdement apres lui, sous le ministère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleury ne fut pas un cardinal tyran, mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, et assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnauld, les Nicole même, et quelques autres chefs de parti, ou éloquents, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette église, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite Buffier, qui venait quelquefois chez le dernier président de Maisons, mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo.* Le jeune Maisons, qui étudiait alors *Térence,* lui demanda si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque*. Non, dit Buffier, c'est la Sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des *Proverbes* (verset 26).

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de Maisons; vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme, et de la grâce concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante, et de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années! Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques unes de ses pensées, et qui les a données dans un meilleur ordre, est, ce me semble, autant au-dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat, et des Descartes.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain, en fesant réimprimer cet *Éloge de Pascal*, qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art et la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de Pascal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité et de force. Pascal est commenté par un géomètre plus profond que lui, et par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance, et il est plus fort que celui qu'il pèse [a].

Après le second paragraphe de l'article III des *Pensées*, on trouvera une dissertation attribuée

[1] Condorcet.

[a] * Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet éditeur écrit comme le secrétaire de Marc-Aurèle, et Pascal comme le secrétaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme, et veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien, parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme, et embouchent la trompette; l'auteur des notes, pour agrandir notre espèce; et Pascal, pour l'anéantir. Pascal a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage, et le communique. Que puis-je conclure? Que Pascal se portait mal, et que l'autre se porte bien.

> Bonne ou mauvaise santé
> Fait notre philosophie.

* Ce qu'on lit ici en forme de note était, dans l'édition de 1778, une note portant sur une note de Condorcet.

à M. de Fontenelle, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que Fontenelle soit l'auteur d'un ouvrage si mâle et si plein. Ce que je sais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé et équitable, lirait le procès du genre humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire ou le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

DERNIÈRES REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE PASCAL.

1778.

« I. Ce qui passe la géométrie nous surpasse, et « néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque « chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer. »

S'il est impossible de le mettre en pratique, il est donc inutile d'en parler.

« II. On ne reconnaît en géométrie que les seules « définitions que les logiciens appellent définitions « de noms, c'est-à-dire que les seules impositions « de nom aux choses qu'on a clairement dési- « gnées en termes parfaitement connus, et je ne « parle que de celles-là seulement. »

Ce n'est là qu'une nomenclature; ce n'est pas une définition; je veux désigner un gros oiseau, d'un plumage noir ou gris, pesant, marchant gravement, qu'on mène paître en troupeau, qui porte un fanon de chair rouge au-dessus du bec, dont la patte est privée d'éperon, qui pousse un cri perçant, et qui étale sa queue comme le paon étale la sienne, quoique celle du paon soit beaucoup plus longue et plus belle. Voilà cet oiseau défini. C'est un dindon; le voilà nommé. Je ne vois pas qu'il y ait rien là de géométrique.

« III. Il paraît que les définitions sont très li- « bres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être « contredites; car il n'y a rien de plus permis « que de donner à une chose qu'on a clairement « désignée, un nom tel qu'on voudra. »

. Les définitions ne sont point très libres, il faut absolument définir *per genus proprium et per differentiam proximam*. C'est le nom qui est libre.

« IV. Il paraît que les hommes sont dans une « impuissance naturelle et immuable de traiter « quelque science que ce soit dans un ordre abso- « lument accompli; mais il ne s'ensuit pas de là « qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. »

Les hommes ne sont point dans une impuissance insurmontable de définir ce qu'ils connaissent des objets de leurs pensées; et c'est assez pour raisonner conséquemment.

« V. Elle (la géométrie) ne définit aucune de ces « choses, espace, temps, mouvement, nombre, « égalité, ni les semblables qui sont en grand « nombre, parce que ces termes-là désignent si « naturellement les choses qu'ils signifient, à « ceux qui entendent la langue, que l'éclaircisse- « ment qu'on voudrait en faire apporterait plus « d'obscurité que d'instruction. »

Apollonius, assurément grand géomètre, voulait qu'on définît tout cela. Un commençant a besoin qu'on lui dise : L'espace est la distance d'une chose à une autre; le mouvement est le transport d'un lieu à un autre; le nombre est l'unité répétée; le temps est la mesure de la durée. Cet article mériterait d'être refondu par le génie de Pascal.

« VI. L'art de persuader consiste autant en ce- « lui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant « les hommes se gouvernent plus par caprice que « par raison. Or, de ces deux méthodes, l'une de « convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai « ici les règles que de la première, et encore au « cas qu'on ait accordé les principes, et qu'on de- « meure ferme à les avouer : autrement je ne sais « s'il y aurait un art pour accommoder les preuves « à l'inconstance de nos caprices. La manière d'a- « gréer est bien, sans comparaison, plus difficile, « plus subtile, plus utile, et plus admirable; « aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je « n'en suis pas capable, et je m'y sens tellement « disproportionné, que je crois pour moi la chose « absolument impossible. »

Il l'a trouvée très possible dans les *Provinciales*.

« VII. Il y a un art, et c'est celui que je donne, « pour faire voir la liaison des vérités avec leurs « principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu « que les principes qu'on a une fois avoués de- « meurent fermes, et sans être jamais démentis; « mais comme il y a peu de principes de cette « sorte, et que hors de la géométrie, qui ne con- « sidère que des figures très simples, il n'y a pres- « que point de vérités dont nous demeurions tou- « jours d'accord, et encore moins d'objets de « plaisirs dont nous ne changions à toute heure, je « ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes « pour accorder les discours à l'inconstance de « nos caprices. Cet art que j'appelle l'art de per- « suader, et qui n'est proprement que la conduite « des preuves méthodiques et parfaites, consiste « en trois parties essentielles, à expliquer les

« termes dont on doit se servir par des définitions « claires, à proposer des principes ou axiomes évi« dents pour prouver les choses dont il s'agit, et « à substituer toujours mentalement, dans la dé« monstration, les définitions à la place des dé« finis. »

Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter.

« VIII. Pour la première objection, qui est que « ces règles sont connues dans le monde, qu'il « faut tout définir et tout prouver, et que les lo« giciens même les ont mises entre les préceptes « de leur art, je voudrais que la chose fût verita« ble, et qu'elle fût si connue, qu je n'eusse pas « eu la peine de rechercher avec tant de soin la « source de tous les défauts de nos raisonnements. »

Locke, le Pascal des Anglais, n'avait pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, et ces pensées paraissent, pour la première fois, plus d'un demi-siècle après la mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours, *Définissez les termes.*

« IX. C'est de cette sorte que la logique a peut« être emprunté les régles de la géométrie sans « en comprendre la force; et ainsi en les mettant « à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, « il ne s'ensuit pas de là *que les logiciens soient* « entrés dans l'esprit de la géométrie, et s'ils n'en « donnent pas d'autres marques que de l'avoir « dit en passant, je serai bien éloigné de les « mettre en parallèle avec les géomètres qui ap« prennent la véritable manière de conduire la « raison.

« Je serai au contraire bien disposé à *les* en ex« clure, et presque sans retour; car de l'avoir dit « en passant sans avoir pris garde que tout est « renfermé là-dedans, et au lieu de suivre ces « lumières, s'égarer à perte de vue après des re« cherches inutiles pour courir à ce qu'elles of« frent, et qu'elles ne peuvent donner, c'est « véritablement montrer qu'on n'est guère clair« voyant, et bien moins que si l'on n'avait man« qué de les suivre que parce qu'on ne les avait « pas aperçues. »

Qui? *les?* c'est sans doute les règles de la géométrie dont il veut parler [1].

« X. La méthode de ne point errer est recher« chée de tout le monde. Les logiciens font pro« fession d'y conduire. Les géomètres seuls y ar« rivent; et hors de leur science et de ce qui limite, « il n'y a point de véritables démonstrations; tout « l'art en est renfermé dans les seuls préceptes « que nous avons dits. Ils suffisent seuls; ils prou« vent seuls : toutes les autres règles sont inutiles « ou nuisibles.

« Voilà ce que je sais par une longue expérience « de toute sorte de livres et de personnes.

« Le défaut d'un raisonnement faux est une « maladie qui se guérit par les deux remèdes in« diqués. On en a composé un autre d'une infinité « d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent en« veloppées, et où elles demeurent sans effet par « les mauvaises qualités de ce mélange.

« Pour découvrir tous les sophismes et toutes « les équivoques des raisonnements captieux, *les* « *logiciens* ont inventé des noms barbares qui « étonnent ceux qui les entendent, et au lieu « qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce « nœud si embarrassé qu'en tirant les deux bouts « que les géomètres assignent, *ils* en ont marqué « un nombre étrange d'autres où ceux-là se trou« vent compris, sans qu'ils sachent lequel est le « bon. »

Qui? *ils?* apparemment les rhéteurs anciens de l'école. Mais que cela est long et obscur [1]!

« XI. Rien n'est plus commun que les bonnes « choses. »

Pas si commun.

« XII. Les meilleurs livres sont ceux que cha« que lecteur croit qu'il aurait pu faire. »

Cela n'est pas vrai dans les sciences : il n'y a personne qui croie qu'il eût pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles-lettres; quel est le fat qui ose croire qu'il aurait pu faire l'*Iliade* et l'*Énéide?*

« XIII. Je ne fais pas de doute que ces règles, « étant les véritables, ne doivent être simples, « naïves, naturelles comme elles le sont. Ce n'est « pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le rai« sonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit; les « manières tendues et pénibles le remplissent « d'une sotte présomption par une élévation étran« gère, et par une enflure vaine et ridicule au « lieu d'une nourriture solide et vigoureuse; et « l'une des raisons principales qui éloignent le plus « ceux qui entrent dans ces connaissances du vé« ritable chemin qu'ils doivent suivre est l'ima« gination, qu'on prend d'abord, que les bonnes « choses sont inaccessibles, en leur donnant le « nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. « Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, « communes, familières; ces noms-là leur con« viennent mieux; je hais les mots d'enflure. »

C'est la chose que vous haïssez; car pour le

[1] L'équivoque est venue de ce que Voltaire avait imprimé dans le texte ici rectifié, *il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré*. Le mot *logiciens* étant réellement dans cette phrase, le sens même grammatical n'offre plus aucune incertitude Ren.

[1] Obscur avec le mot *ils*, répété deux fois; mais très clair avec le véritable texte de Pascal, *les logiciens ont inventé*. Ren.

mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît.

« XIV. Les philosophes se croient bien fins d'a-« voir renfermé toute leur morale sous certaines « divisions : mais pourquoi la diviser en quatre « plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre « espèces de vertus que dix? »

On a remarqué, dans un abrégé de l'Inde [1] et de la guerre misérable que l'avarice de la compagnie française soutint contre l'avarice anglaise; on a remarqué, dis-je, que les brames peignent la vertu belle et forte avec dix bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable.

« XV. Il y en a qui masquent toute la nature. Il « n'y a point de roi parmi eux, mais un *auguste* « *monarque;* point de Paris, mais une capitale du « royaume. »

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang, etc.

CORNEILLE, Cinna, acte II, sc. I.

Ceux qui écrivent en beau français les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire : « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche, « et le sermon du révérend père N. Sa majesté « joua aux dés en haute personne. On fit l'opé-« ration de la fistule à son éminence. »

« XVI. Tant il est difficile de rien obtenir de « l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie « pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. »

Le plaisir n'est pas la monnaie, mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnaie qu'on veut.

« XVII. La derniere chose qu'on trouve en fe-« sant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut « mettre la première. »

Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé une histoire ni une tragédie par la fin, ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer, c'est dans un éloge, dans une oraison funèbre, dans un sermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire.

« XVIII. Que ceux qui combattent la religion « apprennent au moins quelle elle est, avant que « de la combattre. »

Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux.

« XIX. Si cette religion se vantait d'avoir une « vue claire de Dieu, et de posséder à découvert « et sans voile, etc. »

Elle serait bien hardie.

« XX. Mais puisqu'elle dit au contraire que les « hommes sont dans les ténèbres... »

Voilà une plaisante façon d'enseigner! Guidez-moi, car je marche dans les ténèbres.

« XXI. En vérité je ne puis m'empêcher de leur « dire ce que *j'ai dit souvent;* que cette négligence « n'est pas supportable. »

A quoi bon nous apprendre que vous l'avez dit souvent?

« XXII. L'immortalité de l'âme est une chose « qui nous importe si fort et qui nous touche si « profondément, qu'il faut avoir perdu tout sen-« timent pour être dans l'indifférence de savoir ce « qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pen-« sées doivent prendre des routes si différentes, « selon qu'il y aura des biens éternels à espérer « ou non, qu'il est impossible de faire une dé-« marche avec sens et jugement qu'en la réglant « par la vue de ce point, qui doit être notre der-« nier objet. »

Il ne s'agit pas encore ici de la sublimité et de la sainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'âme, qui est le fondement de toutes les religions connues, excepté de la juive : je dis excepté de la juive, parce que ce dogme n'est exprimé dans aucun endroit du Pentateuque, qui est le livre de la loi juive; parce que nul auteur juif n'a pu y trouver aucun passage qui désignât ce dogme; parce que, pour établir l'existence reconnue de cette opinion si importante, si fondamentale, il ne suffit pas de la supposer, de l'inférer de quelques mots dont on force le sens naturel; mais il faut qu'elle soit énoncée de la façon la plus positive et la plus claire; parce que, si la petite nation juive avait eu quelque connaissance de ce grand dogme avant Antiochus Épiphanes, il n'est pas à croire que la secte des saducéens, rigides observateurs de la loi, eût osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive

Mais qu'importe en quel temps la doctrine de l'immortalité et de la spiritualité de l'âme a été introduite dans le malheureux pays de la Palestine? qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, aient enseigné l'existence et la permanence de l'âme; Pascal veut que tout homme, par sa propre raison, résolve ce grand problème. Mais lui-même le peut-il? Locke, le sage Locke, n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir? N'a-t-il pas avoué par là qu'il ne nous est pas plus donné de connaître la nature de notre entendement que de connaître la manière dont notre sang se forme dans nos veines? Jescher a parlé, il suffit.

Quand il est question de l'âme, il faut combattre Epicure, Lucrèce, Pomponace, et ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du

1 Voyez *Fragments sur l'Inde*, tome IV.

faubourg Saint-Jacques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède.

« XXIII. Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée « pour comprendre qu'il n'y a point ici de satis- « faction véritable et solide ; que tous nos plaisirs « ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, « et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque « instant doit nous mettre dans peu d'années, « et peut-être en peu de jours, dans un état éter- « nel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéan- « tissement. »

Il n'y eut ni malheur éternel ni anéantissement dans les systèmes des brachmanes, des Égyptiens, et chez plusieurs sectes grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable, ce fut cet axiome tant répété dans le sénat et sur le théâtre :

Que devient l'homme après la mort?
Ce qu'il était avant de naître.

Pascal raisonne ici contre un mauvais chrétien, contre un chrétien indifférent, qui ne pense point à sa religion, qui s'étourdit sur elle ; mais il faut parler à tous les hommes ; il faut convaincre un Chinois et un Mexicain, un déiste et un athée : j'entends des déistes et des athées qui raisonnent, et qui par conséquent méritent qu'on raisonne avec eux : je n'entends pas des petits-maîtres.

« XXIV. Comme je ne sais d'où je viens, aussi « ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en « sortant de ce monde je tombe pour jamais ou « dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, « sans savoir à laquelle de ces deux conditions je « dois être éternellement en partage. »

Si vous ne savez où vous allez, comment savez-vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité? Qui vous a dit que l'Être suprême peut être irrité? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu bon et miséricordieux? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poëte philosophe des Romains en a dit?

« Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri ;
« Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ. »
Luc., II, 649.

« XXV. Ce repos brutal entre la crainte de « l'enfer et du néant semble si beau, que non « seulement ceux qui sont véritablement dans ce « doute malheureux s'en glorifient, mais que « ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il leur « est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience « nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en « mêlent sont de ce dernier genre, que ce sont « des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas « tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des per- « sonnes qui ont ouï dire que les belles manières « du monde consistent à faire ainsi l'emporté. »

Cette capucinade n'aurait jamais été répétée par un Pascal, si le fanatisme janséniste n'avait pas ensorcelé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvaient dire autant à ceux qui se moquaient de Numa et d'Égérie ; les énergumènes d'Egypte aux esprits sensés qui riaient d'Isis, d'Osiris et d'Horus; le sacristain de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays?

« XXVI. S'ils y pensaient sérieusement, ils « verraient que cela est si mal pris, si contraire « au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloi- « gné en toute manière de ce bon air qu'ils cher- « chent, que rien n'est plus capable de leur atti- « rer le mépris et l'aversion des hommes, et de « les faire passer pour des personnes sans esprit « et sans jugement. Et en effet, si on leur fait « rendre compte de leurs sentiments et des raisons « qu'ils ont de douter de la religion, ils diront « des choses si faibles et si basses, qu'ils persua- « deront plutôt du contraire. »

Ce n'est donc pas contre ces insensés méprisables que vous devez disputer, mais contre des philosophes trompés par des arguments séduisants.

« XXVII. C'est une chose horrible de sentir « continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, « et qu'on puisse s'y attacher sans avoir envie de « chercher s'il n'y a point quelque chose de per- « manent. »

« Durum : sed levius fit patientia
« Quidquid corrigere est nefas. »
Horat, lib. I, od. XXIV.

« XXVIII. De se tromper en croyant vraie la « religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à « perdre : mais quel malheur de se tromper en la « croyant fausse ! »

Le flamen de Jupiter, les prêtres de Cybèle, ceux d'Isis, en disaient autant : le muphti, le grand lama en disent autant. Il faut donc examiner les pièces du procès.

« XXIX. Si un artisan était sûr de rêver, toutes « les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, « je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un « roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures « durant, qu'il serait artisan. »

Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété.

« XXX. Je vois bien qu'on applique les mêmes « mots dans les mêmes occasions, et que toutes les « fois que deux hommes voient, par exemple, « de la neige, ils expriment tous deux la vue de

« ce même objet par les mêmes mots, en disant « l'un et l'autre qu'elle est blanche; et de cette « conformité d'application on tire une puissante « conjecture d'une conformité d'idées, mais cela « n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y « ait bien à parier pour l'affirmative. »

Il y a toujours des différences imperceptibles entre les choses les plus semblables; il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes, mais qu'importe? Leibnitz devait-il faire un principe philosophique de cette observation triviale?

« XXXI. C'est ce qui a donné lieu à ces titres « si ordinaires *des principes des choses, des prin-* « *cipes de la philosophie*, et autres semblables, « aussi fastueux en effet, quoique non en appa- « rence, que cet autre qui crève les yeux : *de* « *omni scibili.* »

Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment, il signifie tout le contraire.

« XXXII. Ne cherchons donc point d'assurance « et de fermeté. Notre raison est toujours déçue « par l'inconstance des apparences; rien ne peut « fixer le fini entre les deux infinis qui l'enfer- « ment et le fuient. Cela étant bien compris, je « crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans « l'état où la nature l'a placé. »

Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lice, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon.

« XXXIII. La seule comparaison que nous fesons « de nous au fini nous fait peine. »

Il eût plutôt fallu dire à *l'infini*. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étaient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre.

« XXXIV. Qu'est-ce que nos principes naturels, « sinon nos principes accoutumés? dans les en- « fants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de « leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

« Une différente coutume donnera d'autres « principes naturels. Cela se voit par expérience; « et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y « en a aussi de la coutume ineffaçable à la nature. « Cela dépend de la disposition.

« Les pères craignent que l'amour naturel des « enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature « sujette à être effacée? la coutume est une seconde « nature qui détruit la première. Pourquoi la « coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur « que cette nature ne soit elle-même qu'une pre- « mière coutume, comme la coutume est une se- « conde nature. »

Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné, cependant il paraît certain que les enfants ont un instinct; celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur visage quand il est en danger, celui de reculer pour mieux sauter dès qu'ils sautent.

« XXXV. L'affection ou la haine change la jus- « tice. En effet, combien un avocat, bien payé « par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il « plaide! »

Je compterais plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue.

« XXXVI. Je blâme également et ceux qui pren- « nent le parti de louer l'homme, et ceux qui le « prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent « de le divertir, et je ne puis approuver que « ceux qui cherchent en gémissant. »

Hélas! si vous aviez souffert le divertissement, vous auriez vécu davantage.

« XXXVII. Les stoïques disent : Rentrez au-de- « dans de vous-mêmes, et c'est là où vous trouverez « votre repos; et cela n'est pas vrai. Les autres « disent : Sortez dehors et cherchez le bonheur en « vous divertissant; et cela n'est pas vrai. Les « maladies viennent; le bonheur n'est ni dans « nous ni hors de nous; il est en Dieu et en nous. »

En vous divertissant vous aurez du plaisir; et cela est très vrai. Nous avons des maladies; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore! hélas! Pascal, on voit bien que vous êtes malade.

« XXXVIII. Les principales raisons des pyrrho- « niens sont que nous n'avons aucune certitude « de la vérité des principes, hors la foi et la révé- « lation, sinon en ce que nous les sentons naturelle- « ment en nous. »

Les pyrrhoniens absolus ne méritaient pas que Pascal parlât d'eux.

« XXXIX. Or ce sentiment naturel n'est pas une « preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y « ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est « créé par un Dieu bon ou par un démon méchant, « s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par « hasard, il est en doute si ces principes nous « sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incer- « tains, selon notre origine. »

La foi est une grâce surnaturelle. C'est combattre et vaincre la raison que Dieu nous a donnée; c'est croire fermement et aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu, au lieu de recourir soi-même à Dieu. C'est croire ce qu'on ne croit pas. Un philosophe étranger qui entendit parler de la foi, dit que c'était se mentir à soi-même. Ce n'est pas là de la certitude, c'est de l'anéantissement. C'est le triomphe de la théologie sur la faiblesse humaine.

« XL. Je sens qu'il y a trois dimensions dans

« l'espace, et que les nombres sont infinis; et la « raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux « nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. »

Ce n'est point le raisonnement, c'est l'expérience et le tâtonnement qui démontrent cette singularité, et tant d'autres.

« XLI. Tous les hommes désirent d'être heureux; « cela est sans exception. Quelques différents « moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce « but. Ce qui fait que l'un va à la guerre et que « l'autre n'y va pas, c'est ce même desir qui est « dans tous les deux accompagné de différentes « vues. La volonté ne fait jamais la moindre dé« marche que vers cet objet. C'est le motif de « toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à « ceux qui se tuent et qui se pendent.

« Et cependant, depuis un si grand nombre « d'années, jamais personne, sans la foi, n'est « arrivé à ce point où tous tendent continuelle« ment. Tous se plaignent, princes, sujets, no« bles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, faibles, « savants, ignorants, sains, malades, de tous « pays, de tous temps, de tous âges, et de toutes « conditions. »

Je sais qu'il est doux de se plaindre; que de tout temps on a vanté le passé pour injurier le présent; que chaque peuple a imaginé un âge d'or, d'innocence, de bonne santé, de repos, et de plaisir, qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma province à Paris; on m'introduit dans une très belle salle où douze cents personnes écoutent une musique délicieuse : après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très bon souper, et après ce souper elles ne sont pas absolument mécontentes de la nuit. Je vois tous les beaux-arts en honneur dans cette ville, et les métiers les plus abjects bien récompensés, les infirmités très soulagées, les accidents prévenus; tout le monde y jouit, ou espère jouir, ou travaille pour jouir un jour, et ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal : Mon grand homme, êtes-vous fou?

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs et de crimes, et nous en avons eu notre bonne part. Mais certainement, lorsque Pascal écrivait, nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps.

« XLII. Nous souhaitons la vérité, et ne trou« vons en nous qu'incertitude. Nous cherchons « le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous « sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité « et le bonheur, et nous sommes incapables et de « certitude et de bonheur. Ce desir nous est laissé « tant pour nous punir que pour nous faire sentir « d'où nous sommes tombés. »

Comment peut-on dire que le desir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice? O éloquence fanatique!

« XLIII. Il faut avoir une pensée de derrière et « juger du tout par-là, en parlant cependant comme « le peuple. »

L'auteur de l'*Éloge* [1] est bien discret, bien retenu, de garder le silence sur ces pensées de derrière. Pascal et Arnauld l'auraient-ils gardé s'ils avaient trouvé cette maxime dans les papiers d'un jésuite?

« XLIV. La plupart de ceux qui entreprennent « de prouver la Divinité aux impies commencent « d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils « y réussissent rarement. Je n'attaque pas la so« lidité de ces preuves consacrées par l'*Écriture* « *sainte* : elles sont conformes à la raison; mais « souvent elles ne sont pas assez conformes et as« sez proportionnées à la disposition de l'esprit « de ceux pour qui elles sont destinées.

« Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce « discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, « et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est « autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils ado« rent; c'est à eux que toute la nature parle pour « son auteur, et que les cieux annoncent la gloire « de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est « éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire « revivre, ces personnes destituées de foi et de cha« rité, qui ne trouvent que ténèbres et obscurité « dans toute la nature, il semble que ce ne soit « pas le moyen de les ramener que de ne leur « donner pour preuve de ce grand et important « sujet que le cours de la lune et des planètes, ou « des raisonnements communs, et contre lesquels « ils se sont continuellement roidis. L'endurcisse« ment de leur esprit les a rendus sourds à cette « voix de la nature qui a retenti continuellement « à leurs oreilles; et l'expérience fait voir que, « bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien « n'est plus capable, au contraire, de les rebuter « et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, « que de prétendre les en convaincre seulement « par ces sortes de raisonnements, et de leur dire « qu'ils y doivent voir la vérité à découvert. Ce « n'est pas de cette sorte que l'*Écriture*, qui con« naît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, « en parle. »

[1] Condorcet.

Et qu'est-ce donc que le *Cœli enarrant gloriam Dei?*

« XLV. C'est une chose admirable que jamais « auteur canonique ne s'est servi de la nature « pour prouver Dieu ; tous tendent à le faire croire, « et jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vide, « donc il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus « habiles que les plus habiles gens qui sont venus « depuis, qui s'en sont tous servis. »

Voilà un plaisant argument : jamais la *Bible* n'a dit comme Descartes : Tout est plein, donc il y a un Dieu.

« XLVI. On ne voit presque rien de juste ou « d'injuste qui ne change de qualité en changeant « de climat. Trois degrés d'élévation du pôle ren- « versent toute la jurisprudence. Un méridien dé- « cide de la vérité. Les lois fondamentales chan- « gent. Le droit a ses époques. Plaisante justice « qu'une rivière ou une montagne borne. Vérités « au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Il n'est point ridicule que les lois de la France et de l'Espagne diffèrent; mais il est très imperti- nent que ce qui est juste à Romorantin soit injuste à Corbeil ; qu'il y ait quatre cents jurisprudences diverses dans le même royaume, et surtout que, dans un même parlement, on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre.

« XLVII. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un « homme ait droit de me tuer, parce qu'il de- « meure au-delà de l'eau et que son prince a que- « relle avec le mien, quoique je n'en aie aucune « avec lui ? »

Plaisant n'est pas le mot propre ; il fallait *dé- mence exécrable.*

« XLVIII. La justice est ce qui est établi, et ainsi « toutes nos lois établies seront nécessairement te- « nues pour justes sans être examinées, puisqu'elles « sont établies. »

Un certain peuple a eu une loi par laquelle on fesait pendre un homme qui avait bu à la santé d'un certain prince ; il eût été juste de ne point boire avec cet homme, mais il était un peu dur de le pendre ; cela était établi, mais cela était abo- minable.

« XLIX. Sans doute que l'égalité des biens est « juste. »

L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que, les parts étant faites, des étrangers mer- cenaires qui viennent m'aider à faire mes moissons en recueillent autant que moi.

« L. Il est juste que ce qui est juste soit suivi. « Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit « suivi. »

Maximes de Hobbes.

« LI. Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! « quelle nouveauté ! quel chaos ! quel sujet de « contradiction ! Juge de toutes choses, imbécile « ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incer- « titude, gloire et rebut de l'univers. S'il se vante, « je l'abaisse, s'il s'abaisse, je le vante, et le con- « tredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il « est un monstre incompréhensible. »

Vrai discours de malade.

« LII. Tout ce que nous voyons du monde n'est « qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la « nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de « ses espaces. Nous avons beau enfler nos concep- « tions, nous n'enfantons que des atomes au prix « de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, « dont le centre est partout, la circonférence nulle « part. »

Cette belle expression est de Timée de Locres [1]; Pascal était digne de l'inventer, mais il faut rendre à chacun son bien.

« LIII. Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? « Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard « du néant, un milieu entre rien et tout. Il est « infiniment éloigné des deux extrêmes ; et son « être n'est pas moins distant du néant d'où il est « tiré que de l'infini où il est englouti. Son intel- « ligence tient, dans l'ordre des choses intelligi- « bles, le même rang que son corps dans l'étendue « de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est « d'apercevoir quelque apparence du milieu des « choses, dans un désespoir éternel de n'en con- « naître ni le principe ni la fin. Toutes choses « sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. « Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'au- « teur de ces merveilles les comprend ; nul autre « ne peut le faire.

« Cet état, qui tient le milieu entre les extrê- « mes, se trouve en toutes nos puissances.

« Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop « de bruit nous assourdit, trop de lumière nous « éblouit, trop de distance et trop de proximité « empêchent la vue, trop de longueur et trop de « brièveté obscurcissent un discours, trop de « plaisir incommode, trop de consonnances dé- « plaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni « l'extrême froid. Les qualités excessives nous « sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne « les sentons plus, nous en souffrons : trop de jeu- « nesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit ; « trop et trop peu de nourriture troublent ses ac- « tions; trop et trop peu d'instruction l'abêtis- « sent. Les choses extrêmes sont pour nous comme « si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point

[1] De Mercure Trismégiste, ainsi que déjà il a été dit ailleurs.

« à leur égard ; elles nous échappent, ou nous à « elles.

« Voilà notre état véritable ; c'est ce qui resserre « nos connaissances en de certaines bornes que « nous ne passons pas ; incapables de savoir tout « et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur « un milieu vaste, toujours incertains, et flot- « tants entre l'ignorance et la connaissance ; et si « nous pensons aller plus avant, notre objet branle « et échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une « fuite éternelle : rien ne peut l'arrêter. C'est no- « tre condition naturelle, et toutefois la plus con- « traire à notre inclination. Nous brûlons du desir « d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui « s'élève jusqu'à l'infini ; mais tout notre édifice « craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parce que Dieu seul peut être parfait ; ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas.

« LIV. Ceux qui écrivent contre la gloire veu- « lent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux « qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir « lu ; et moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette « envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront « aussi. »

Oui, vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des jésuites, le défenseur de Port-Royal, l'apôtre du jansénisme, le réformateur des chrétiens.

« LV. Les belles actions cachées sont les plus « estimables. Quand j'en vois quelques unes dans « l'histoire, elles me plaisent fort ; mais enfin elles « n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont « été sues ; et ce peu par où elles ont paru en di- « minue le mérite ; car c'est là le plus beau, d'a- « voir voulu les cacher. »

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler, si on ne les a pas sues ?

« LVI. Les inventions des hommes vont en avan- « çant de siècle en siècle. La bonté et la malice du « monde en général reste la même. »

Je voudrais qu'on examinât quel siècle a été le plus fécond en crimes, et par conséquent en malheurs. L'auteur de la *Félicité publique* a eu cet objet en vue, et a dit des choses bien vraies et bien utiles.

« LVII. La nature nous rendant toujours mal- « heureux en tous états, nos desirs nous figurent « un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où « nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne « sommes pas. »

La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre.

« LVIII. Je mets en fait que si tous les hommes « savaient exactement ce qu'ils disent les uns « des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans « le monde. »

Dans l'excellente comédie du *Plain dealer*, l'homme au franc procédé (excellente à la manière anglaise), le Plain dealer dit à un personnage : Tu te prétends mon ami ; voyons, comment le prouverais-tu ? — Ma bourse est à toi. — Et à la première fille venue. Bagatelle. — Je me battrais pour toi. — Et pour un démenti. Ce n'est pas là un grand sacrifice. — Je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules. — Oh ! si cela est, tu m'aimes.

« LIX. L'âme est jetée dans le corps pour y « faire un séjour de peu de durée. »

Pour dire *l'âme est jetée*, il faudrait être sûr qu'elle est substance et non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché, et c'est par où il faudrait commencer en métaphysique, en morale, etc.

« LX. Le plus grand des maux est les guerres « civiles. Elles sont sûres si on veut récompenser « le mérite ; car tous diraient qu'ils méritent. »

Cela mérite explication. Guerre civile si le prince de Conti dit, J'ai autant de mérite que le grand Condé ; si Retz dit, Je vaux mieux que Mazarin ; si Beaufort dit, Je l'emporte sur Turenne, et s'il n'y a personne pour les mettre à leur place. Mais quand Louis XIV arrive et dit, Je ne récompenserai que le mérite, alors plus de guerre civile.

« LXI. Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à « cause qu'ils ont plus de raison ? Non ; mais plus « de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et « les anciennes opinions ? Est-ce qu'elles sont plus « saines ? Non ; mais elles sont uniques, et nous « ôtent la racine de diversité. »

Cet article a besoin encore plus d'explication, et semble n'en pas mériter.

« LXII. La force est la reine du monde, et non « pas l'opinion ; mais l'opinion est celle qui use de « la force. »

Idem.

« LXIII. Que l'on a bien fait de distinguer les « hommes par l'extérieur plutôt que par les qua- « lités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui « cèdera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais « je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre « sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. « Cela est visible. Il n'y a qu'à compter ; c'est à « moi à céder. »

Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre.

« LXIV. La puissance des rois est fondée sur la « raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur « la folie. La plus grande et la plus importante « chose du monde a pour fondement la faiblesse, « et ce fondement-là est admirablement sûr; car « il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peu- « ple sera faible; ce qui est fondé sur la seule rai- « son est bien mal fondé, comme l'estime de la « sagesse. »

Trop mal énoncé.

« LXV. Nos magistrats ont bien connu ce mys- « tère. Leurs robes rouges, leurs hermines... tout « cet appareil auguste était nécessaire. »

Les sénateurs romains avaient le laticlave.

« LXVI. [1] Si les médecins n'avaient des soutanes « et des mules, et que les docteurs n'eussent des « bonnets carrés et des robes trop amples de quatre « parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui « ne peut résister à cette montre authentique. Les « seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la « sorte, parce qu'en effet leur part est plus essen- « tielle. »

Aujourd'hui c'est tout le contraire; on se moquerait d'un médecin qui viendrait tâter le pouls et contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre, au contraire, vont partout avec leurs uniformes et leurs épaulettes.

« LXVII. Les Suisses s'offensent d'être dits gen- « tilshommes, et prouvent la roture de race pour « être jugés dignes de grands emplois. »

Pascal était mal informé. Il y avait de son temps, et il y a encore dans le sénat de Berne, des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche; ils sont respectés; ils sont dans les charges; il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même, à Bâle, renoncer à sa noblesse pour entrer dans le sénat.

« LXVIII. Les effets sont comme sensibles, et « les raisons sont visibles seulement à l'esprit; et « quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se « voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui « voit les causes, comme les sens corporels sont à « l'égard de l'esprit. »

Mal énoncé.

« LXIX. Le respect est, incommodez-vous: cela « est vain en apparence, mais très juste; car c'est « dire: Je m'incommoderais bien, si vous en aviez « besoin, puisque je le fais sans que cela vous « serve, outre que le respect est pour distinguer « les grands. Or, si le respect était d'être dans un « fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi « on ne distinguerait pas; mais étant incommodé « on distingue fort bien. »

Mal énoncé.

« LXX. Être brave [1] n'est pas trop vain; c'est « montrer qu'un grand nombre de gens travaillent « pour soi; c'est montrer par ses cheveux qu'on a « un valet-de-chambre, un parfumeur, etc., par « son rabat, le fil, et le passement, etc.

« Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un « simple harnois d'avoir plusieurs bras à son ser- « vice. »

Mal énoncé.

« LXXI. Cela est admirable: on ne veut pas que « j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi « de sept à huit laquais. Eh quoi! il me fera don- « ner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, « c'est une force; il n'en est pas de même d'un « cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre. »

Bas, et indigne de Pascal.

« LXXII. Tout instruit l'homme de sa condi- « tion; mais il faut bien entendre; car il n'est « pas vrai que Dieu se découvre en tout, et il « n'est pas vrai qu'il se cache en tout, mais il « est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui « le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le « cherchent, parce que les hommes sont tout en- « semble indignes de Dieu et capables de Dieu; « indignes par leur corruption, capables par leur « première nature.

« S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette « privation éternelle serait équivoque, et pour- « rait aussi bien se rapporter à l'absence de toute « Divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes « de le connaître; mais de ce qu'il paraît quel- « quefois et non toujours, cela ôte l'équivoque. « S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on « ne peut en conclure autre chose sinon qu'il y a « un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

« S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne « sentirait pas sa corruption. S'il n'y avait point « de lumière, l'homme n'espèrerait point de re- « mède. Ainsi il est non seulement juste, mais « utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, « et découvert en partie, puisqu'il est également « dangereux à l'homme de connaître Dieu sans « connaître sa misère, et de connaître sa misère « sans connaître Dieu.

« Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou « la misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu; « ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la « puissance de l'homme avec Dieu.

« Tout l'univers apprend à l'homme ou qu'il « est corrompu ou qu'il est racheté. Tout lui ap- « prend sa grandeur ou sa misère. »

[1] Cette pensée est déjà ci-dessus, page 98.

[1] Bien mis. *(Note de Condorcet.)*

Ces articles me semblent de grands sophismes. Pourquoi imaginer toujours que Dieu, en fesant l'homme, s'est appliqué à exprimer grandeur et misère? quelle pitié! *Scilicet is superis labor est!*

« LXXIII. S'il ne fallait rien faire que pour le « certain, on ne devrait rien faire pour la reli- « gion; car elle n'est pas certaine. Mais combien « de choses fait-on pour l'incertain, les voyages « sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne « faudrait rien faire du tout, car rien n'est cer- « tain; et il y a plus de certitude à la religion, « qu'à l'espérance que nous voyions le jour de de- « main. Car il n'est pas certain que nous voyions « demain; mais il est certainement possible que « nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire « autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle « soit; mais qui osera dire qu'il est certainement « possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on tra- « vaille pour demain et pour l'incertain, on agit « avec raison. »

Vous avez épuisé votre esprit en arguments pour nous prouver que votre religion est certaine, et maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine; et après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas; vous dites qu'on ne peut avancer « qu'il soit possible que la religion « chrétienne soit fausse. » Cependant, c'est vous-même qui venez de nous dire qu'il est possible qu'elle soit fausse, puisque vous avez déclaré qu'elle est incertaine.

« LXXIV. Commencez par plaindre les incré- « dules: ils sont assez malheureux: il ne faudrait « les injurier qu'au cas que cela leur servît; mais « cela leur nuit. »

Et vous les avez injuriés sans cesse; vous les avez traités comme des jésuites! Et en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion; que s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole; que leur religion est une sottise; que si elle est vraie, c'est parce qu'elle est une sottise. O profondeur d'absurdités!

« LXXV. A ceux qui ont de la répugnance pour « la religion, il faut commencer par leur montrer « qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, « qu'elle est vénérable, et en donner du respect; « après, la rendre aimable, et faire souhaiter « qu'elle fût vraie; et puis montrer, par des « preuves incontestables, qu'elle est vraie; faire « voir son antiquité et sa sainteté par sa gran- « deur et par son élévation; et enfin qu'elle est « aimable parce qu'elle promet le vrai bien. »

Ne voyez-vous pas, ô Pascal! que vous êtes un homme de parti, qui cherchez à faire des recrues?

« LXXVI. Il ne faut pas se méconnaître, nous « sommes corps autant qu'esprit: et de là vient « que l'instrument par lequel la persuasion se fait « n'est pas la seule démonstration. Combien y « a-t-il peu de choses démontrées! les preuves « ne convainquent que l'esprit. La coutume fait « nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens, « qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a « démontré qu'il fera demain jour, et que nous « mourrons? et qu'y a-t-il de plus universellement « cru? c'est donc la coutume qui nous en per- « suade; c'est elle qui fait tant de Turcs et de « païens; c'est elle qui fait les métiers, les sol- « dats, etc., etc. »

Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain; c'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps que nous nous attendons à mourir; mais notre raison, sachant que tous les hommes sont morts, nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume fait sans doute des musulmans et des chrétiens, comme le dit Pascal; mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes.

« LXXVII. La vraie religion doit avoir pour « marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien « juste. Et cependant aucune autre que la nôtre « ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la « concupiscence de l'homme, et l'impuissance où « il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit « y avoir apporté les remèdes, dont la prière est « le principal. Notre religion a fait tout cela; et « nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer « et de le suivre. »

Épictète esclave, et Marc-Aurèle empereur, parlent continuellement d'aimer Dieu et de le suivre.

« LXXVIII. Dieu étant caché, toute religion « qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas vé- « ritable. »

Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché? On aimerait mieux qu'il fût manifeste.

« LXXIX. C'est en vain, ô hommes! que vous « cherchez dans vous-mêmes le remède à vos mi- « sères: toutes vos lumières ne peuvent arriver « qu'à connaître que ce n'est point en vous que « vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les phi- « losophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. « Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, « ni quel est votre véritable état. Comment au- « raient-ils donné des remèdes à vos maux, puis- « qu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos « maladies principales sont l'orgueil, qui vous

« soustrait à Dieu, et la concupiscence, qui vous « attache à la terre, et ils n'ont fait autre chose « qu'entretenir au moins une de ces maladies. « S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été « que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait « penser que vous lui êtes semblables par votre « nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette « prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, « en vous fesant entendre que votre nature était « pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à « chercher votre bien dans les concupiscences qui « sont le partage des animaux. Ce n'est pas le « moyen de vous instruire de vos injustices; n'at- « tendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. « Je (la sagesse de Dieu) suis celle qui vous ai « formés, et qui puis seule vous apprendre qui « vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en « l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme « saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lu- « mières et d'intelligence. Je lui ai communiqué « ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme « voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas « dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la « mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais « il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans « la présomption. »

Ce furent les premiers brachmanes qui inventèrent le roman théologique de la chute de l'homme, ou plutôt des anges: et cette cosmogonie, aussi ingénieuse que fabuleuse, a été la source de toutes les fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'Occident, policés si tard, et après tant de révolutions et après tant de barbaries, n'ont pu en être instruits que dans nos derniers temps. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'Orient ont copié les anciens brachmanes, avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes, soit parvenue jusqu'à nous.

« LXXX. Je vois des multitudes de religions en « plusieurs endroits du monde, et dans tous les « temps. Mais elles n'ont ni morale qui puisse me « plaire, ni preuves capables de m'arrêter. »

La morale est partout la même, chez l'empereur Marc-Aurèle, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Épictète que vous-même admirez, dans saint Louis et dans Bondocdar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kien-Long, et chez le roi de Maroc.

« LXXXI. Mais en considérant ainsi cette incon- « stante et bizarre variété de mœurs et de croyances « dans les divers temps, je trouve en une petite « partie du monde un peuple particulier, séparé « de tous les autres peuples de la terre, et dont « les histoires précèdent de plusieurs siècles les « plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc « ce peuple grand et nombreux qui adore un seul « Dieu et qui se conduit par une loi qu'ils disent « tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les « seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses « mystères; que tous les hommes sont corrompus, « et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous « abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit; « et que de là viennent les étranges égarements « et les changements continuels qui arrivent entre « eux, et de religion et de coutume, au lieu qu'eux « demeurent inébranlables dans leur conduite; « mais que Dieu ne laissera pas éternellement « les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il vien- « dra un libérateur pour tous, qu'ils sont au « monde pour l'annoncer, qu'ils sont formés « exprès pour être les hérauts de ce grand évé- « nement, et pour appeler tous les peuples à s'unir « à eux dans l'attente de ce libérateur. »

Peut-on s'aveugler à ce point, et être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux et usuriers, serait le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare serait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Égyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monuments! cette chétive nation serait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes et persanes! Et c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose, ô Pascal! et vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, et vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! et cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente, et perverti votre raison supérieure.

« LXXXII. C'est un peuple tout composé de « frères; et au lieu que tous les autres sont formés « de l'assemblage d'une infinité de familles, « celui-ci, quoique si étrangement abondant, « est tout sorti d'un seul homme. »

Il n'est point étrangement abondant; on a calculé qu'il n'existe pas aujourd'hui six cent mille individus juifs.

« LXXXIII. Ce peuple est le plus ancien qui soit « dans la connaissance des hommes; ce qui me « semble lui devoir attirer une vénération parti- « culière, et principalement dans la recherche « que nous fesons, puisque si Dieu s'est de tout « temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci « qu'il faut recourir pour en savoir la tradition. »

Certes, ils ne sont pas antérieurs aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses leurs maîtres, aux Indiens, inventeurs de la théogonie. On peut

faire comme on veut sa généalogie ; ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes ; mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont eu des villes et des temples plus de vingt siècles avant lui ?

« LXXXIV. La création du monde commençant « à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien con« temporain. »

Contemporain : ah !

« LXXXV. Moïse était habile homme ; cela est « clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il « eût fait en sorte qu'on n'eût pu le convaincre « de tromperie. Il a fait tout le contraire, car s'il « eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif « qui n'en eût pu reconnaître l'imposture. »

Oui, s'il avait écrit en effet ces fables dans un désert pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliothèques : mais si quelques lévites avaient écrit ces fables plusieurs siècles après Moïse, comme cela est vraisemblable et vrai.

De plus, y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité de fables ?

« LXXXVI. Au temps où il écrivait ces choses, « la mémoire devait encore en être toute récente « dans l'esprit de tous les Juifs. »

Les Égyptiens, Syriens, Chaldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros, avant que la petite horde juive, leur imitatrice, existât sur la terre?

« LXXXVII. Il est impossible d'envisager toutes « les preuves de la religion chrétienne, ramassées « ensemble, sans en ressentir la force à laquelle « nul homme raisonnable ne peut résister.

« Que l'on considère son établissement : qu'une « religion si contraire à la nature se soit établie « par elle-même, si doucement, sans aucune « force ni contrainte, et si fortement néanmoins, « qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les « martyrs de la confesser ; et que tout cela se soit « fait non seulement sans l'assistance d'aucun « prince, mais malgré tous les princes de la terre « qui l'ont combattue. »

Heureusement il fut dans les décrets de la divine Providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galérius, et qu'ensuite Constancius le Pâle, et enfin Constantin, la missent sur le trône.

« LXXXVIII. Les philosophes païens se sont quel« quefois élevés au-dessus du reste des hommes « par une manière de vivre plus réglée et par des « sentiments qui avaient quelque conformité « avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais « reconnu pour vertu ce que les chrétiens appel« lent humilité. »

Cela s'appelait *Tapeinôma* chez les Grecs : Platon la recommande ; Epictète encore davantage [1].

« LXXXIX. Que l'on considère cette suite mer« veilleuse de prophètes qui se sont succédé les « uns aux autres pendant deux mille ans, et qui « ont tous prédit en tant de manières différentes « jusqu'aux moindres circonstances de la vie « de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrec« tion, etc. »

Mais que l'on considère aussi cette suite ridicule de prétendus prophètes qui tous annoncent le contraire de Jésus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue de ces prophètes.

« XC. Enfin, que l'on considère la sainteté de « cette religion, sa doctrine, qui rend raison de « tout, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent « dans l'homme, et toutes les autres choses sin« gulières, surnaturelles et divines, qui y éclatent « de toutes parts ; et qu'on juge, après tout cela, « s'il est possible de douter que la religion chré« tienne soit la seule véritable, et si jamais au« cune autre a rien eu qui en approchât. »

Lecteurs sages, remarquez que ce coryphée des jansénistes n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée et plus mâle. Port-royalistes et ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes ; tous ont crié : Croyez aux livres juifs dictés par Dieu même, et détestez le judaïsme ; chantez les prières juives que vous n'entendez point, et croyez que le peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence ; croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de Dieu, co-éternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de Dieu, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes ; croyez qu'étant mort par le supplice le plus infâme, il a, par ce supplice même, ôté de dessus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui et en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-Royal et les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme ; et en même temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions de possédés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes, nommés *papistes* et *calvinistes*, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, et qui se poursuivirent par le fer, par la flamme et par le poison pendant deux

[1] Voyez ci-après le n° XCI.

cents années pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe que l'on commit les massacres d'Irlande et de la Saint-Barthélemi ; que ce fut après la messe et pour la messe qu'on égorgea tant d'innocents, tant de mères, tant d'enfants dans la croisade contre les Albigeois ; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas, les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Pascal ! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre et éloquent ; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare ; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

« XCI. Il (Épictète) montre en mille manières « ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit « humble. »

Si Épictète a voulu que l'homme fût humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous [1].

« XCII. L'exemple de la chasteté d'Alexandre « n'a pas fait tant de continents que celui de son « ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de « honte de n'être pas aussi vicieux que lui. »

Il aurait fallu dire d'*être aussi vicieux que lui* [2]; cet article est trop trivial et indigne de Pascal. Il est clair que si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parce que ses pieds sont aussi bas, mais parce que sa tête est plus élevée.

« XCIII. J'ai craint que je n'eusse mal écrit me « voyant condamné, mais l'exemple de tant de « pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est « plus permis de bien écrire. Toute l'inquisition « est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'o- « béir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, « je n'espère rien. Le Port-Royal craint, et c'est « une mauvaise politique de les séparer ; car « quand ils ne se craindront plus, ils se feront « plus craindre.

« L'inquisition et la société sont les deux fléaux « de la vérité.

[1] Voyez le n° LXXXVIII.

[2] Ici une ligne manquait dans l'édition de 1776 sur laquelle Voltaire fit ses notes. Le texte que j'ai rétabli dans mon édition des *Pensées* porte : « *On n'a pas de honte de n'être pas aussi* vertueux que lui ; et il semble excusable de n'être pas plus *vicieux que lui*. » Ren.

« Le silence est la plus grande persécution. Ja- « mais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il « faut vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du « conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé, « c'est de la nécessité de parler. »

Dans ces articles on voit l'homme de parti un peu emporté. Si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les jansénistes, ce sont assurément ces derniers articles.

« XCIV. Si mes lettres [1] sont condamnées à « Rome, ce que j'y condamne est condamné dans « le ciel. »

Hélas ! le ciel, composé d'étoiles et de planètes, dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne, et de Jansénius avec Molina.

PROFESSION DE FOI
DES THEISTES,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

1768.

(AU ROI DE PRUSSE.)

O vous qui avez su porter sur le trône la philosophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enseigné les arts de la paix comme ceux de la guerre ! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puisse triompher comme vos armes.

Nous sommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler théistes ; nous osons en attester le dieu unique que nous servons. Si l'on pouvait rassembler tous ceux qui, sans examen, se laissent entraîner aux divers dogmes des sectes où ils sont nés, s'ils sondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur simple raison, la terre serait couverte de nos semblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme absolument étranger au monde qui ose nous démentir quand nous disons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, siégeant dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les Églises, répandus dans toutes les professions, revêtus enfin de la puissance suprême.

Notre religion est sans doute divine, puisqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par ce maître de la raison universelle, qui a dit au

[1] Les *Lettres provinciales*.

Chinois, à l'Indien, au Tartare, et à nous : Adore-moi, et sois juste.

Notre religion est aussi ancienne que le monde, puisque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, soit que ces premiers hommes se soient appelés Adimo et Procriti dans une partie de l'Inde, et Brama dans l'autre, ou Prométhée et Pandore chez les Grecs, ou Osireth et Iseth chez les Égyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Eon ; soit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam et d'Ève donnés à ces premières créatures dans la suite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un seul Dieu, auquel elles ont rendu un culte simple et sans mélange, qui ne put être infecté d'abord de dogmes superstitieux.

Notre religion, ô grand homme! est donc la seule qui soit universelle, comme elle est la plus antique et la seule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille sectes différentes, le théisme est la base de vos édifices fantastiques ; c'est sur notre vérité que vous avez fondé vos absurdités. Enfants ingrats, nous sommes vos pères, et vous nous reconnaissez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de Dieu.

Nous adorons depuis le commencement des choses la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu et vengeresse du crime ; jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous répètent après nous cette confession de foi.

Le centre où tous les hommes se réunissent dans tous les temps et dans tous les lieux est donc la vérité, et les écarts de ce centre sont donc le mensonge.

QUE DIEU EST LE PÈRE DE TOUS LES HOMMES.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui sont également chers, comme tous sont égaux devant lui ; il est donc absurde et impie de dire que le père commun a choisi un petit nombre de ses enfants pour exterminer les autres en son nom.

Or les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que dans des temps très récents par rapport aux siècles antérieurs, le Dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare, esclave chez les Égyptiens, non pas pour le faire régner sur la fertile Égypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injustes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cent cinquante milles de Memphis égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et sur lesquelles il n'avait pas plus de droit que sur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur ; donc ils ont écrit des livres absurdes et impies.

Dans ces livres remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de sept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus méprisables que les contes arabes et persans, il est rapporté que le Dieu de l'univers descendit dans un buisson, pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : « Otez vos souliers... que chaque femme de votre horde demande à sa voisine, à son hôtesse, des vases d'or et d'argent, des robes, et vous volerez les Égyptiens [a].

« Et je vous prendrai pour mon peuple, et je serai votre Dieu [b].

« Et j'endurcirai le cœur du pharaon, *du roi* [c].

« Si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier sur tous les autres peuples [d]. »

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque : « S'il vous paraît mal de servir Adonaï, l'option vous est donnée ; choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez servir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens, chez qui vous habitez [e]. »

Il est bien évident par ces passages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux, que chaque peuplade avait le sien ; que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ezéchiel*, dans *Amos*, dans le *Discours de saint Étienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu Adonaï dans le désert, mais Remphan et Kium.

Le même Josué continue, et leur dit : « Adonaï est fort et jaloux. »

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur Adonaï une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu?

Qu'on remarque surtout ce passage des *Juges* : « Adonaï marcha avec Juda, et se rendit maître des montagnes ; mais il ne put exterminer les habitants des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faux [f]. »

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes ; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local, qui pouvait quelque chose sur les montagnes, et rien sur les vallées ; idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle ad-

a Exode, III, 5, 22. — b Ibid., VI, 7. — c Ibid., VII, 3. — d Ibid. XIX, 5. — e Josué, XXIV, 15 — f Juges, I, 19.

mit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées, et les fleuves.

Et si on nous objecte que dans le premier chapitre de la *Genèse*, Dieu a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens, très-antérieure à l'établissement des Juifs en Syrie; que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux, qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut surtout bien remarquer que l'aventure d'Adam et d'Ève n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'Ève ne se trouve que dans *Tobie*, qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes et par les savants catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici : un brigand nommé Jephté, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : « Ce que possède Chamos votre dieu ne vous appartient-il pas « de droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires [a]. »

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre : c'est bien en vain que le trop simple Calmet veut, après des commentateurs de mauvaise foi, éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple juif, ainsi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers; c'est ainsi que Mars combattit pour les Troyens, et Minerve pour les Grecs; c'est ainsi que parmi nous saint Denis est le protecteur de la France, et que saint Georges l'a été de l'Angleterre. C'est ansi que partout on a déshonoré la Divinité.

DES SUPERSTITIONS.

Que la terre entière s'élève contre nous, si elle l'ose; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre sainte religion. Avons-nous jamais souillé notre culte par aucune des superstitions que les nations se reprochent les unes aux autres? On voit les Perses, plus excusables que leurs voisins, vénérer dans le soleil l'image imparfaite de la Divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens sacrifient aux vents; la Grèce et Rome sont inondées de dieux et de fables; les Syriens adorent un poisson. Les Juifs, dans le désert, se prosternent devant un serpent d'airain; ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela plusieurs nations qui promenaient leurs petits marmousets sacrés dans des coffres, témoin les Égyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il est parlé dans l'*Ane d'or d'Apulée* [a]; témoin le coffre ou l'arche de Troie, qui fut pris par les Grecs, et qui tomba en partage à Euripide [b].

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron et un boisseau de manne étaient conservés dans leur saint coffre, deux bœufs le traînaient dans une charrette; le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort subite cinquante mille soixante et dix Juifs, pour avoir porté la vue sur son coffre, et se contenta de donner des hémorrhoïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre, et d'envoyer des rats dans leurs champs [c], jusqu'à ce que ces Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or, et cinq figures de trou du cul d'or, en lui rendant son coffre. O terre! ô nations! ô vérité sainte! est-il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infâmes et des fables si ridicules?

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conservaient pourtant dans leur sanctuaire, dans leur saint des saints, deux chérubins qui avaient des faces d'homme et des mufles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril? n'est-il pas bien agréable à l'Être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux [d]? Qu'en peut-il résulter, qu'une puanteur insupportable? est-il bien divin de tordre le cou à un oiseau, de lui casser une aile, de tremper un doigt dans le sang, et d'en arroser sept fois l'assemblée [e]?

Où est le mérite de mettre du sang sur l'orteil de son pied droit, et au bout de son oreille droite, et sur le pouce de la main droite [f]?

Mais ce qui n'est pas si puéril, c'est ce qui est raconté dans une très ancienne vie de Moïse écrite en hébreu et traduite en latin. C'est l'origine de la querelle entre Aaron et Coré.

« Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis; elle « la tondit pour la première fois; aussitôt Aaron « arrive, et emporte la toison, en disant : Les pré« mices de la laine appartiennent à Dieu. La veuve « en pleurs vient implorer la protection de Coré, « qui, ne pouvant obtenir d'Aaron la restitution de « la laine, en paie le prix à la veuve. Quelque « temps après sa brebis fait un agneau. Aaron ne « manque pas de s'en emparer. Il est écrit, dit-il, « que tout premier-né appartient à Dieu. La bonne « femme va se plaindre à Coré, et Coré ne peut ob-

a Juges, XI, 24.

a Apul., liv. IX et XI — b Pausanias, liv. VII. — c Premier livre des Rois ou de Samuel, ch. V et VI. — d Lévit., chap. I. — e Ibid, ch. IV et V. — f Ibid., ch. VIII.

« tenir justice pour elle. La veuve outrée tue sa « brebis. Aaron revient sur-le-champ, prend le « ventre, l'épaule et la tête, selon l'ordre de Dieu. « La veuve, au désespoir, dit anathème à sa bre« bis. Aaron dans l'instant revient, l'emporte tout « entière : tout ce qui est anathème, dit-il, appar« tient au pontife *. » Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres : nous entendons les prêtres de l'antiquité ; car pour ceux d'aujourd'hui nous avouons qu'il en est de sages et de charitables pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations ; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Égyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais, et leurs temples, ont rendus si célèbres ; c'est au pied de ces monuments presque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de Dieu, qui a créé l'homme, créer Dieu à son tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviser ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair et en os ; créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps de Dieu ; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Égyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose ; nous renverrions une telle relation au pays des fables ; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent, et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges ? nous prions l'Être éternel pour ceux qui les commettent ; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

DES SACRIFICES DE SANG HUMAIN.

Avons-nous jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie, qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglants de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires ? Aujourd'hui même encore les habitants des rives du Gange, de l'Indus, et des côtes de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations, ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles d'un théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'Être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à Dieu, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Égyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges, ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpents, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyants qui fesaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables et guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot Jabo, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres ; et même l'auteur de *l'Exode*, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïse. Ils changèrent leurs bâtons en serpents comme Moïse, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, etc. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus ; sur quoi on a très bien dit que *les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie*.

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse et infernale, avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfants vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'his-*

* Page 165.

toire[a], quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

« Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par « un auteur d'une autre nation, nous aurions « peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple « fugitif d'Égypte, qui soit venu par ordre exprès « de Dieu immoler sept ou huit petites nations « qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséri- « corde toutes les femmes, les vieillards, et les « enfants à la mamelle, et ne réserver que les pe- « tites filles; que ce peuple saint ait été puni de « son Dieu quand il avait été assez criminel pour « épargner un seul homme dévoué à l'anathème. « Nous ne croirions pas qu'un peuple si abomi- « nable eût pu exister sur la terre; mais comme « cette nation elle-même nous rapporte tous ces « faits dans ses livres saints, il faut la croire.

« Je ne traite point ici la question si ces livres « ont été inspirés. Notre sainte Église, qui a les « Juifs en horreur, nous apprend que les livres « juifs ont été dictés par le Dieu créateur et père « de tous les hommes; je ne puis en former aucun « doute, ni me permettre même le moindre rai- « sonnement.

« Il est vrai que notre faible entendement ne « peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, « une autre justice, une autre bonté que celle « dont nous avons l'idée; mais enfin il a fait ce « qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je « m'en tiens toujours au simple historique.

« Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est « expressément ordonné de n'épargner aucune « chose, aucun homme dévoué au Seigneur; *on ne « pourra le racheter, il faut qu'il meure,* dit la loi « du *Lévitique,* chapitre XXVII. C'est en vertu de « cette loi qu'on voit Jephté immoler sa propre fille, « le prêtre Samuel couper en morceaux le roi Agag. « Le *Pentateuque* nous dit que dans le petit pays de « Madian, qui est environ de neuf lieues carrées, « les Israélites ayant trouvé six cent soixante- « quinze mille brebis, soixante et douze mille « bœufs, soixante et un mille ânes, et trente-deux « mille filles vierges, Moïse commanda qu'on mas- « sacrât tous les hommes, toutes les femmes, et « tous les enfants, mais qu'on gardât les filles, « dont trente-deux seulement furent immolées. « Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévoue- « ment, c'est que ce même Moïse était gendre « du grand-prêtre des Madianites, Jéthro, qui lui « avait rendu les plus signalés services, et qui « l'avait comblé de bienfaits.

« Le même livre nous dit que Josué, fils de « Nun, ayant passé avec sa horde la rivière du « Jourdain à pied sec, et ayant fait tomber au son « des trompettes les murs de Jéricho dévoué à l'a- « nathème, il fit périr tous les habitants dans les « flammes; qu'il conserva seulement Rahab la « paillarde et sa famille, qui avait caché les es- « pions du saint peuple; que le même Josué dé- « voua à la mort douze mille habitants de la ville « de Haï; qu'il immola au Seigneur trente et un « rois du pays, tous soumis à l'anathème, et qui « furent pendus. Nous n'avons rien de comparable « à ces assassinats religieux dans nos derniers « temps, si ce n'est peut-être la Saint-Barthélemi « et les massacres d'Irlande.

« Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs per- « sonnes doutent que les Juifs aient trouvé six « cent soixante et quinze mille brebis et trente- « deux mille filles pucelles dans le village d'un « désert au milieu des rochers, et que personne « ne doute de la Saint-Barthélemi. Mais ne cessons « de répéter combien les lumières de notre raison « sont impuissantes pour nous éclairer sur les « étranges événements de l'antiquité, et sur les « raisons que Dieu, maître de la vie et de la mort, « pouvait avoir de choisir le peuple juif pour « exterminer le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs : c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à Jésus-Christ; c'est ce fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocents appelés *hérétiques :* c'est ce fanatisme toujours teint de sang qui produisit la journée infernale de la Saint-Barthélemi, et remarquez que c'est dans ce temps affreux de la Saint-Barthélemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux sortiléges les empoisonnements et les meurtres, avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens passait dix-huit mille : tant la démence de la magie est toujours compagne de la fureur religieuse, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit souvent la peste.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un seul théiste coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu savoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de Dieu.

On nous dira que les athées sont dans les mêmes termes; qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les Juifs, les païens, et les chrétiens fanatiques.

[a] Ou l'Introduction à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons Dieu et le genre humain : voilà nos dogmes.

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES.

On a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. Mahomet et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois, qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze drachmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province narbonnaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux galères quiconque les écoute. O nations ! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent [1] qui a paru depuis peu, intitulé, *Conseil raisonnable*, etc. [2].

« Vous parlez toujours de martyrs. Eh ! monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous? Insensés et cruels que nous sommes, quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres! Ah ! monsieur, vous n'avez donc pas voyagé? vous n'avez pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer son bûcher par derrière : *Allume par-devant : si j'avais craint les flammes je ne serais pas venu ici?* Vous n'avez pas été à Londres, où parmi tant de victimes que fit brûler l'infâme Marie, fille du tyran Henri VIII, une femme accouchant au pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère par l'ordre d'un évêque?

« Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité, nommée madame de Lacaille, qui fut brûlée quelques jours après lui? Elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, et ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en haut, dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des lois. *Laissez là*, lui cria-t-elle, *ces indignes formes; craignez-vous de mourir pour votre Dieu?*

« Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jésuite Daniel n'a garde de rapporter; et ce que d'Aubigné et les contemporains nous certifient.

« Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon, dans la place des Terreaux, depuis 1546? Faut-il vous faire voir mademoiselle de Cagnon suivant, dans une charrette, cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu? Cette fille, malheureusement persuadée que la religion réformée est la véritable, avait toujours répandu des largesses parmi les pauvres de Lyon. Ils entouraient, en pleurant, la charrette où elle était traînée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous. Eh bien!* dit-elle, *vous en recevrez encore;* et elle leur jeta ses mules de velours que ses bourreaux lui avaient laissées.

« Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris? elle fut couverte, sous François Ier, de corps réduits en cendre. Savez-vous comme on les fesait mourir? On les suspendait à de longues bascules qu'on élevait et qu'on baissait tour à tour sur un vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-temps toutes les horreurs de la mort la plus douloureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons ardents que lorsqu'ils étaient presque entièrement rôtis, et que leurs membres retirés, leur peau sanglante et consumée, leurs yeux brûlés, leur visage défiguré, ne leur laissaient plus l'apparence de la figure humaine.

« Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un infâme écrivain de ce temps-là, que François Ier dit publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils s'il donnait dans les opinions des réformés. Personne ne croira qu'un roi, qui ne passait pas pour un Néron, ait jamais prononcé de si abominables paroles. Mais la vérité est que tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices de sauvages, qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais fait de plus horrible, François Ier plaisantait avec ses courtisans et couchait avec sa maîtresse. Ce ne sont pas là, monsieur, des histoires de sainte Potamienne, de sainte Ursule, et des onze mille

[1] On voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur. K.

[2] Voyez, dans ce même volume, les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, art. XXIII.

« vierges; c'est un récit fidèle de ce que l'histoire « a de moins incertain.

« Le nombre des martyrs réformés, soit vaudois, « soit albigeois, soit évangéliques, est innombra- « ble. Un nommé Pierre Bergier fut brûlé à Lyon « en 1552, avec Réné Poyet, parent du chan- « celier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean « Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marsac, « Étienne de Gravot, et cinq jeunes écoliers. Je « vous ferais trembler si je vous fesais voir la liste « des martyrs que les protestants ont conservée.

« Pierre Bergier chantait un psaume de Marot « en allant au supplice. Dites-nous de bonne foi si « vous chanteriez un psaume latin en pareil cas? « Dites-nous si le supplice de la potence, de la « roue, ou du feu, est une preuve de la religion? « C'est une preuve sans doute de la barbarie hu- « maine; c'est une preuve que d'un côté il y a « des bourreaux, et de l'autre des persuadés.

« Non, si vous voulez rendre la religion chré- « tienne aimable, ne parlez jamais de martyrs. « Nous en avons fait cent fois, mille fois plus que « tous les païens. Nous ne voulons point répéter ici « ce qu'on a tant dit des massacres des Albigeois, des « habitants de Mérindol, de la Saint-Barthélemi, « de soixante ou quatre-vingt mille Irlandais pro- « testants égorgés, assommés, pendus, brûlés par « les catholiques; de ces millions d'Indiens tués « comme des lapins dans des garennes, aux ordres « de quelques moines. Nous frémissons, nous gé- « missons; mais, il faut le dire, parler de mar- « tyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets et de « roues à des bourreaux et à des recors. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier si jamais un théiste a voulu forcer un homme d'une autre religion à embrasser le théisme, tout divin qu'il est. Ah! c'est parce qu'il est divin qu'il n'a jamais violenté personne. Un théiste a-t-il jamais tué? Que dis-je? a-t-il frappé un seul de ses insensés adversaires? Encore une fois, comparez et jugez.

Nous pensons enfin qu'il faut imiter le sage gouvernement chinois qui, depuis plus de cinquante siècles, offre à Dieu des hommages purs, et qui, l'adorant en esprit et en vérité, laisse la vile populace se vautrer dans la fange des étables des bonzes. Il tolère ces bonzes, et il les réprime; il les contient si bien, qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble sous la domination chinoise ni sous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or: que n'allons-nous y acheter la sagesse!

DES MŒURS.

Les mœurs des théistes sont nécessairement pures, puisqu'ils ont toujours le Dieu de la justice et de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne descend point sur la terre pour ordonner qu'on vole les Égyptiens, pour commander à Osée de prendre une concubine à prix d'argent, et de coucher avec une femme adultère [a].

Aussi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham. Nous ne nous enivrons point comme Noé, et nos fils n'insultent pas au membre respectable qui les a fait naître. Nos filles ne couchent point avec leurs pères, comme les filles de Loth et comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons point nos sœurs, comme Ammon viola sa sœur Thamar. Nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous aplanissent la voie du crime en osant nous absoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que sa loi éternelle condamne. Plus nous méprisons les superstitions qui nous environnent, plus nous nous imposons la douce nécessité d'être justes et humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels; nous les secourons indistinctement; nous tendons des mains favorables aux superstitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il est injuste et perfide envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs, si son orgueil inconstant et féroce contriste ses frères, nous le déclarons indigne du nom de *théiste*, nous le rejetons de notre société, mais sans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien; persuadés qu'il faut pardonner, et qu'il est beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne serait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théistes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conspiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la Fronde, et des Guises en France, celle de trente ans dans notre Allemagne, etc., etc., etc. Nous sommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts sans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs sujets. Séparés du vil peuple, qui n'obéit qu'à la force, et qui ne raisonne jamais; plus séparés encore des théologiens, qui raisonnent si mal, nous sommes les soutiens des trônes, que les disputes ecclésiastiques ont ébranlés pendant tant de siècles.

Utiles à l'état, nous ne sommes point dangereux

[a] Osée, chap. I.

à l'Eglise, nous imitons Jésus, qui allait au temple.

DE LA DOCTRINE DES THÉISTES.

Adorateurs d'un Dieu ami des hommes, compatissants aux superstitions même que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte, nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris, de Jésus, qu'on appelle le *Christ;* au contraire, nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons Socrate, qui fut un théiste athénien. Socrate adorait un Dieu, et l'appelait du nom de *père*, comme le dit son évangéliste Platon. Jésus appela toujours Dieu du nom de *père*, et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots, si communs dans Platon, *Notre père.* Ni Socrate ni Jésus n'écrivirent jamais rien. Ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certes, si Jésus avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il est dit que Jésus envoya ses disciples pour baptiser, il se conforma à l'usage. Le baptême était d'une très haute antiquité chez les Juifs; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Égyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins, sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui, parmi les Israélites, aspiraient à une plus haute perfection, se faisaient baptiser dans le Jourdain. Jésus lui-même se fit baptiser par Jean, quoique aucun de ses apôtres ne fût jamais baptisé.

Si Jésus envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déjà très long-temps que les Juifs croyaient guérir des possédés et chasser des diables. Jésus même l'avoue dans le livre qui porte le nom de Matthieu [a]. Il convient que les enfants même chassaient les diables.

Jésus, à la vérité, observa toutes les institutions judaïques; mais, par toutes ses invectives contre les prêtres de son temps, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, et qui lui attirèrent son supplice, il paraît qu'il fesait aussi peu de cas des superstitions judaïques que Socrate des superstitions athéniennes.

Jésus n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens; il ne prononça jamais le mot de *chrétien :* quelques uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un Juif le créateur du ciel et de la terre n'entra certainement jamais dans la tête de Jésus. Si l'on s'en rapporte aux *Évangiles*, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être supplicié : « Je vais à mon père qui « est votre père, à mon Dieu qui est votre « Dieu [a]. »

Jamais Paul, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a parlé de Jésus que comme d'un homme choisi par Dieu même pour ramener les hommes à la justice.

Ni Jésus, ni aucun de ses apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une personne avec deux volontés; que sa mère fût mère de Dieu; que son esprit fût la troisième personne de Dieu, et que cet esprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre *Évangiles*, qu'on nous le montre : qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui? Un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste : nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et qui par conséquent est la seule véritable.

QUE TOUTES LES RELIGIONS DOIVENT RESPECTER LE THÉISME.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théisme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions; qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes, qui crient toutes : « Mortels, achetez chez moi; je suis la « seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que « l'imposture. »

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre perpétuelle entre les chrétiens; tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme, tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait jamais dû être, se fonda sur les plus honteuses

[a] Matthieu, chap. XII.

[a] Jean, XX, 17.

fraudes; sur cinquante Evangiles apocryphes; sur les constitutions apostoliques reconnues pour supposées; sur des fausses lettres de Jésus, de Pilate, de Tibère, de Sénèque, de Paul; sur les ridicules récognitions de Clément; sur l'imposteur qui a pris le nom d'Hermas; sur l'imposteur Abdias, l'imposteur Marcel, l'imposteur Hégésippe; sur la supposition de misérables vers attribués aux sibylles; et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme, plus raisonnable en apparence, et moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en deux sectes qui se combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des Brachmanes souffre depuis long-temps un grand schisme. Les uns tiennent pour le *Shasta-bhad*, les autres pour l'*Othorabhad*. Les uns croient la chute des animaux célestes, à la place desquels Dieu forma l'homme, fable qui passa ensuite en Syrie, et même chez les Juifs du temps d'Hérode. Les autres enseignent une cosmogonie contraire.

Le judaïsme, le sabisme, la religion de Zoroastre, rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiade et des Périclès, celle des Paul-Émile et des Caton, ne sont plus; celle d'Odin est anéantie; les mystères et les monstres d'Égypte ont disparu; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémée, est ignorée de leurs descendants; le théisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes, et, dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en est l'auteur et l'objet éternel.

BÉNÉDICTIONS SUR LA TOLÉRANCE.

Soyez béni à jamais, sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conscience. Dieu et les hommes vous en ont récompensé. Vos peuples multiplient, vos richesses augmentent, vos états prospèrent, vos voisins vous imitent; cette grande partie du monde devient plus heureuse.

Puissent tous les gouvernements prendre pour modèle cette admirable loi de la Pensylvanie, dictée par le pacifique Penn, et signée par le roi d'Angleterre Charles II, le 4 mars 1681 :

« La liberté de conscience étant un droit que « tous les hommes ont reçu de la nature avec l'existence, il est fermement établi que personne ne « sera jamais forcé d'assister à aucun exercice public de religion. Au contraire, il est donné plein « pouvoir à chacun de faire librement exercice public ou privé de sa religion, sans qu'on le puisse « troubler en rien, pourvu qu'il fasse profession de « croire un dieu éternel, tout-puissant, formateur « et conservateur de l'univers. »

Par cette loi, le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors composée que de cinq cents têtes; elle est aujourd'hui de trois cent mille. Nos Souabes, nos Saltzbourgeois, nos palatins, plusieurs autres colons de notre Basse-Allemagne, des Suédois, des Holstenois, ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus belles et des plus heureuses villes de la terre, et la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante, sous la protection du théisme leur père, qui ne détourne point les yeux de ses enfants, tout opposés qu'ils sont entre eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix, tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocrisie, oppriment encore les consciences dans tant de provinces de notre Europe : tant il est vrai que le théisme est doux, et que la superstition est barbare.

QUE TOUTE RELIGION REND TÉMOIGNAGE AU THÉISME.

Toute religion rend, malgré elle, hommage au théisme, quand même elle le persécute. Ce sont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la source est pure. Le mahométan dit : « Je ne suis ni juif ni chrétien; « je remonte à Abraham; il n'était point idolâtre; « il adorait un seul Dieu. » Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé, qui adorait un seul Dieu. Que Noé parle, il confessera qu'il était de la religion de Seth, et Seth ne pourra dire autre chose, sinon qu'il était de la religion d'Adam, qui adorait un seul Dieu.

Le Juif et le chrétien sont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, suivant leurs propres livres, le théisme a régné sur la terre jusqu'au déluge, pendant 1656 ans selon la *Vulgate*, pendant 2262 ans selon les *Septante*, pendant 2309 ans selon les *Samaritains*; et qu'ainsi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théisme a été la seule religion divine pendant 2513 années, jusqu'aux temps où les Juifs disent que Dieu leur donna une loi particulière dans un désert.

Enfin, si le calcul du P. Pétau était vrai; si, selon cet étrange philosophe, qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfants à coups de plume, il y avait six cent vingt-trois milliards six cent douze mil-

lions d'hommes sur la terre, descendants d'un seul fils de Noé; si les deux autres frères en avaient produit chacun autant; si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cent milliards de fidèles en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'Abraham, selon Pétau; et si les hommes, en ce temps-là, n'avaient pas corrompu leurs voies, il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cent milliards de théistes de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

REMONTRANCE A TOUTES LES RELIGIONS.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, religions nées de son sein; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés par vos superstitions et par vos fables; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père, quelle est la cause de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théistes ne vous traitent comme vous avez traité le paganisme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? Rassurez-vous, vos craintes sont chimériques: les théistes n'ont point de fanatisme, ils ne peuvent donc faire de mal; ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuses; répandus sur la surface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée; l'antre le plus infect des moines les plus imbéciles peut cent fois plus sur la populace que tous les théistes du monde; ils ne s'assemblent point, ils ne prêchent point; ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils souhaitent que les églises, les mosquées, les pagodes de tant de villages, aient tous une subsistance honnête; que les curés, les mollahs, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas des campagnes, soient plus à leur aise, pour avoir plus de soin des enfants nouveau-nés, pour mieux secourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher; ils gémissent que ceux qui travaillent le plus soient les moins récompensés.

Peut-être sont-ils surpris de voir des hommes voués par leurs serments à l'humilité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageant dans l'opulence, et entourés d'un faste qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en secret, lorsqu'un prêtre d'un certain pays a imposé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils desireraient, pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût absolument indépendant; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels sont les théistes; ils sont les frères aînés du genre humain, et ils chérissent leurs frères. Ne les haïssez donc pas; supportez ceux qui vous supportent; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer Dieu et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Constantinople, schérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous, leurs suppôts, qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouissez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, sans haïr, sans insulter, sans persécuter les innocents, les pacifiques théistes, qui, formés par Dieu même tant de siècles avant vous, dureront aussi plus que vous dans la multitude des siècles. RÉSIGNATION, ET NON GLOIRE, A DIEU; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

SERMONS ET HOMÉLIES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous donnons ici le *Sermon des cinquante* tel qu'il a paru séparément, et ensuite dans plusieurs recueils. Voltaire ne l'a point inséré dans les éditions de ses œuvres faites sous ses yeux. On en retrouve le fond dans les Homélies qui sont ici imprimées à la suite.

Cet ouvrage est précieux: c'est le premier où Voltaire, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, osa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Voltaire fut un peu jaloux du courage de Rousseau; et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu: mais il surpassa bientôt Rousseau en hardiesse, comme il le surpassait en génie[1].

[1] Si cependant la date d'une lettre à madame de Fontaine, du 11 juin 1761, est exacte, comme on peut le croire, il résulterait que le *Sermon des cinquante* a précédé d'un an la publication de l'*Émile* de Rousseau. (Voyez *la France littéraire.*) K.

SERMON DES CINQUANTE.

Cinquante personnes instruites, pieuses, et raisonnables, s'assemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée et commerçante : elles font des prières, après lesquelles un membre de la société prononce un discours ; ensuite on dîne, et après le repas on fait une collecte pour les pauvres. Chacun préside à son tour ; c'est au président à faire la prière et à prononcer le sermon. Voici une de ces prières et un de ces sermons.

Si les semences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

PRIÈRE.

Dieu de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la soumission ; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout prévu, tout enchaîné, depuis l'origine des choses? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un père, conservez dans nos cœurs cette soumission même, conservez-y votre religion pure ; écartez de nous toute superstition : si l'on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infâmes mystères ; si l'on peut déshonorer la divinité par des fables absurdes, périssent ces fables à jamais ; si les jours du prince et du magistrat ne sont point comptés de toute éternité, prolongez la durée de leurs jours ; conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères se portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les lois, et leur sagesse dans la conduite privée ; qu'ils vivent et qu'ils meurent en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop d'enfants rebelles.

SERMON.

Mes frères, la religion est la voix secrète de Dieu, qui parle à tous les hommes ; elle doit tous les réunir et non les diviser ; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse. La nôtre est dans son principe celle de l'univers entier ; car nous adorons un Être suprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent, et nous rejetons tous ces mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres : ainsi, d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choses où ils se combattent.

Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité, et que les points dans lesquels ils diffèrent tous ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale, et universelle comme elle ; ainsi toute religion dont les dogmes offensent la morale est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité et de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux et de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'ancien Testament, et le troisième pour le nouveau.

PREMIER POINT.

Vous savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lu ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice, et la raison universelle, que non seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Être suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, et perdre l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens. Un des premiers patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux anges déguisés en pèlerins ; les habitants de Sodome conçoivent des desirs impudiques pour les deux anges ; Loth, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers. Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en une statue de sel, c'est d'enivrer leur père deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre : cela est imité d'une ancienne fable arabique de Cyniras et de Myrrha ; mais, dans cette fable bien plus honnête, Myrrha est punie de son crime, au lieu que les filles de Loth sont récompensées par la plus grande et la plus chère des bénédictions selon

l'esprit juif, elles sont mères d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons point sur le mensonge d'Isaac, père des justes, qui dit que sa femme est sa sœur; soit qu'il ait renouvelé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme; mais arrêtons-nous un moment au patriarche Jacob, qu'on nous donne comme le modèle des hommes. Il force son frère, qui meurt de faim, de lui céder son droit d'aînesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux père au lit de la mort; après avoir trompé son père, il trompe et vole son beau-père Laban : c'est peu d'épouser deux sœurs, il couche avec toutes ses servantes; et Dieu bénit cette incontinence et ces fourberies. Quelles sont les actions des enfants d'un tel père? Dina sa fille plaît à un prince de Sichem, et il est vraisemblable qu'elle aime ce prince, puisqu'elle couche avec lui; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncire lui et son peuple. Ce prince accepte la proposition; mais, sitôt que lui et les siens se sont fait cette opération douloureuse, qui pourtant leur devait laisser assez de forces pour se défendre, la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, et fait esclaves les femmes et les enfants.

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'histoire de Thyeste et de Pélopée; cette incestueuse abomination est renouvelée dans Juda, le patriarche et le père de la première tribu; il couche avec sa belle-fille, ensuite il veut la faire mourir. Ce livre, après cela, suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Égypte, et que cet étranger y est établi premier ministre pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier ministre qu'un homme qui, dans un temps de famine, oblige toute une nation de se faire esclave pour avoir du pain! quel magistrat parmi nous, dans un temps de famine, oserait proposer un marché si abominable? et quelle nation accepterait cet infâme marché? N'examinons point ici comment soixante et dix personnes de la famille de Joseph, qui s'établirent en Égypte, purent, en deux cent quinze ans, se multiplier jusqu'à six cent mille combattants, sans compter les femmes, les vieillards, et les enfants; ce qui devait composer une multitude de près de deux millions d'âmes. Ne discutons point comment le texte porte quatre cent trente ans, lorsque le même texte en a porté deux cent quinze. Le nombre infini de contradictions, qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Écartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse, et des enchanteurs de Pharaon, et tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaise terre, qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Égypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité par laquelle on le fait marcher. Leur Dieu avait fait de Jacob un voleur, et il fait des voleurs de tout un peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent, et tous les ustensiles des Égyptiens. Voilà donc ces misérables, au nombre de six cent mille combattants, qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Égypte; mais non : il les conduit dans un désert. Ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, et ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer Rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de Moïse leur fait un autre dieu, et ce dieu est un veau. Pour punir son frère, le même Moïse ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères, et ces prêtres tuent vingt-trois mille Juifs, qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son dieu, qu'il appelle *Adonaï*, du nom d'*Adonis*, qu'il emprunte des Phéniciens. Le vingt-neuvième verset du chapitre XXVII du *Lévitique* défend expressément de racheter les hommes dévoués à l'anathème du sacrifice, et c'est sur cette loi de cannibales que Jephté, quelque temps après, immole sa propre fille.

Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres : digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts et dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit Dieu : égorgez tous les habitants, tuez tous les enfants mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles. Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hébreux; et nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes, et 32,000 pucelles. L'absurdité dément heureusement ici la barbarie; mais, encore une fois, ce n'est pas ici que j'examine le ridicule et l'impossible, je m'arrête à ce qui est exécrable.

Après avoir passé le Jourdain à pied sec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise. La première personne qui introduit par une trahison ce peuple saint, est une prostituée nommée

Rahab. Dieu se joint à cette prostituée, il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la trompette; le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit, et il massacre les hommes, les femmes, et les enfants. Passons sous silence les autres carnages, les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géants de Gaza et d'Ascalon, et le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Shiboleth*.

Écoutons cette belle aventure :

Un lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa dans la tribu de Benjamin : quelques Benjamites voulant absolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils assouvissent leur brutalité sur la femme, qui meurt de cet excès; il fallait punir les coupables : point du tout. Les onze tribus massacrent toute la tribu de Benjamin; il n'en échappe que six cents hommes; mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze, et pour y remédier, ils exterminent les habitants d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents Benjamites survivants pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu, Aod. Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi Églon : un saint Juif, c'est Aod, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de Dieu. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience; Aod l'assassine, et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin, la nation chérie, qui avait été ainsi gouvernée par Dieu même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre Samuel est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes : Saül ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour mieux combattre les Philistins, et pour que ses soldats eussent plus de force et de vigueur; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé : heureusement le peuple fut plus sage que lui; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel. Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable et la plus consacrée : il est dit que Saül prend prisonnier un roi du pays, nommé Agag; il ne tua point son prisonnier; il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arriva-t-il? le Seigneur en est irrité; et voici Samuel, prêtre du Seigneur, qui lui dit : « Vous êtes réprouvé pour avoir épargné « un roi qui s'est rendu à vous; » et aussitôt ce prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si, lorsque l'empereur Charles-Quint eut un roi de France en ses mains, son chapelain fût venu lui dire, Vous êtes damné pour n'avoir pas tué François Ier, et que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, et en eût fait un hachis? Mais que dirons-nous du saint roi David, de celui qui est agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le messie vienne de ses reins? Ce bon roi David fait d'abord le métier de brigand : il rançonne, il pille tout ce qu'il trouve; il pille entre autres un homme riche nommé Nabal, et il épouse sa femme. Il se réfugie chez le roi Achis, et va, pendant la nuit, mettre à feu et à sang les villages de ce roi Achis son bienfaiteur : il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfants, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'Urie, fait tuer le mari; et c'est de cet adultère homicide que vient le messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même : ô blasphème! Ce David, devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon et prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. David fait le dénombrement, sans qu'on nous dise pourtant combien il avait de sujets; et c'est pour avoir fait ce sage et utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de Dieu lui donner à choisir, de la guerre, de la peste, ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers frères, sur les barbaries sans nombre des rois de Juda et d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules; ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire, et il n'y a pas jusqu'au prophète Élisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfants par des ours, parce que ces petits innocents l'avaient appelé *tête chauve*. Laissons là cette nation atroce dans sa captivité de Babylone, et dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur dieu Adonis ou Adonaï, qui avait si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux; et ce roi, mes frères, ce silo, ce messie, vous savez qui il est : c'est celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes sans mission, qui, n'ayant pas le sacerdoce, se fesaient un métier d'être inspirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un dieu. N'allons pas plus loin; voyons sur quels prétextes, sur quels faits, sur quels miracles, sur quelles prédictions,

enfin, sur quel fondement est bâtie cette dégoûtante et abominable histoire.

SECOND POINT.

O mon Dieu ! si tu descendais toi-même sur la terre, si tu me commandais de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'assassinats, d'incestes, commis par ton ordre et en ton nom, je te dirais : Non, ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent ; tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, vertueux et sages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent ?

Parcourons d'une manière sommaire ces livres si faussement imputés à Moïse : je dis faussement ; car il n'est pas possible que Moïse ait parlé de choses arrivées long-temps après lui, et nul de nous ne croirait que les Mémoires de Guillaume, prince d'Orange, fussent de sa main, si dans ces Mémoires il était parlé de faits arrivés après sa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte sous le nom de Moïse. D'abord Dieu fait la lumière qu'il nomme *jour*, puis les ténèbres qu'il nomme *nuit*, et ce fut le premier jour. Ainsi il y eut des jours avant que le soleil fût fait.

Puis le sixième jour, Dieu fait l'homme et la femme; mais l'auteur, oubliant que la femme était déjà faite, la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam et Ève sont mis dans un jardin d'où il sort quatre fleuves ; et parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate et le Nil [1], qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le serpent parlait alors comme l'homme ; il était le plus fin des animaux des champs ; il persuade à la femme de manger une pomme, et la fait ainsi chasser du paradis. Le genre humain se multiplie, et les enfants de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes. Il y avait des géants sur la terre, et Dieu se repentit d'avoir fait l'homme ; il voulut donc l'exterminer par le déluge ; mais il voulut sauver Noé, et lui commanda de faire un vaisseau de trois cents coudées de bois de peuplier : dans ce seul vaisseau doivent entrer sept paires de tous les animaux mondes, et deux des immondes ; il fallait donc les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre. Or, vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphants, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de serpents, d'autruches, enfin plus de deux mille espèces. Vous me demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever sur toute la terre, quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes ? Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. Dieu sait où sont ces cataractes. Dieu fait, après le déluge, une alliance avec Noé et avec tous les animaux ; et, pour confirmer cette alliance, il institue l'arc-en-ciel.

Ceux qui écrivaient cela n'étaient pas, comme vous voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu, et cette religion n'est ni la juive ni la chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au ciel ; belle entreprise ! Dieu la craint ; il fait parler plusieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental.

C'est une pluie de feu qui change des villes en lac ; c'est la femme de Loth changée en une statue de sel ; c'est Jacob qui se bat toute une nuit contre un ange, et qui est blessé à la cuisse ; c'est Joseph vendu esclave en Égypte, qui devient premier ministre pour avoir expliqué un rêve. Soixante et dix personnes de sa famille s'établissent en Égypte, et en deux cent quinze ans se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions. Ce sont ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Égypte, et qui prennent le plus long pour avoir le plaisir de passer la mer à sec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant ; les magiciens de Pharaon en fesaient de fort beaux, et ils en savaient presque autant que Moïse : ils changeaient comme lui une verge en serpent ; ce qui est une chose toute simple.

Si Moïse changeait les eaux en sang, ainsi fesaient les sages de Pharaon. Il fesait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux ; les Juifs, en cette partie, en savaient plus que les autres nations.

Enfin Adonaï fait mourir chaque premier-né d'Égypte pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple, c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occasion ; tout le reste est de la même force. Ces peuples errent dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes : aussitôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever toute femme qui a forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte ; on leur fait pleuvoir des cailles et de la manne. Leurs habits se conservent quarante ans, et croissent avec les enfants ; il descend apparemment des habits du ciel pour les enfants nouveau-nés.

Un prophète du voisinage veut maudire ce peuple, mais son ânesse s'y oppose avec un ange, et l'ânesse parle très raisonnablement et assez long-temps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville ; les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion

[1] Les deux autres sont le Tigre et l'Araxe.

en bâtissait au son de sa flûte. Mais voici le plus beau : cinq rois amorrhéens, c'est-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'opposer aux ravages de Josué ; ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus et qu'on en fasse un grand carnage, le seigneur Adonaï fait pleuvoir sur les fuyards une grosse pluie de pierres. Ce n'est pas encore assez ; il échappe quelques fugitifs, et pour donner à Israël tout le temps de les poursuivre, la nature suspend ses lois éternelles ; le soleil s'arrête à Gabaon, et la lune sur Aialon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin le livre de Josué ne permet pas d'en douter, et il cite, pour son garant, le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en passant, que ce livre du *Droiturier* est cité dans les *Paralipomènes ;* c'est comme si l'on vous donnait pour authentique un livre du temps de Charles-Quint, dans lequel on citerait Puffendorf. Mais passons. De miracles en miracles nous arrivons jusqu'à Samson, représenté comme un fameux paillard, favori de Dieu ; celui-là, parce qu'il n'était pas rasé, défait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes : ici, c'est l'ombre de Samuel qui paraît à la voix d'une sorcière ; là, c'est l'ombre d'un cadran (supposé que ces misérables eussent des cadrans) qui recule de dix degrés à la prière d'Ézéchias qui demande judicieusement ce signe. Dieu lui donne le choix de faire avancer ou reculer l'heure, et le docte Ézéchias trouve qu'il n'est pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Élie qui monte au ciel dans un char de feu; ce sont des enfants qui chantent dans une fournaise ardente. Je n'aurais jamais fait si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille ; jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel est, d'un bout à l'autre, cet *ancien Testament*, le père du nouveau, père qui désavoue son fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle ; car les Juifs, fidèles à la loi de Moïse, regardent avec exécration le christianisme, élevé sur les ruines de cette loi. Mais les chrétiens, à force de subtilités, ont voulu justifier le *nouveau Testament* par l'ancien même. Ainsi, ces deux religions se combattent avec les mêmes armes ; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir, qui auront vu passer ces cultes insensés, et qui peut-être, hélas ! en reverront d'autres non moins indignes de Dieu et des hommes, pourront-ils croire que le judaïsme et le christianisme se soient appuyés sur de tels fondements, sur ces prophéties ? et quelles prophéties ? Ecoutez : Le prophète Isaïe est appelé par le roi Achaz, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'Orient ; car ces prophètes étaient, comme vous le savez, des gens qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait encore beaucoup en Europe dans le siècle passé, et surtout parmi le petit peuple. Le roi Achaz, assiégé dans Jérusalem par Salmanazar qui avait pris Samarie, demanda donc au devin une prophétie et un signe. Isaïe lui dit : Voici le signe.

« Une fille sera engrossée, elle enfantera un « fils qui aura nom *Emmanuel ;* il mangera du « beurre et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter « le mal et choisir le bien ; et avant que cet en« fant soit en cet état, la terre que tu as en dé« testation sera abandonnée par ses deux rois ; et « l'Éternel sifflera aux mouches qui sont sur les « bords des ruisseaux d'Égypte et d'Assur : et le « Seigneur prendra un rasoir de louage, et fera « la barbe au roi d'Assur ; il lui rasera la tête et « le poil des pieds. »

Après cette belle prédiction, rapportée dans Isaïe, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des *Rois*, le prophète est chargé lui-même de l'exécution. Le Seigneur lui commande d'abord d'écrire, dans un grand rouleau, qu'on se hâte de *butiner :* il hâte le pillage, puis, en présence de témoins, il couche avec une fille, et lui fait un enfant ; mais au lieu de l'appeler *Emmanuel*, il lui donne le nom de *Maher Salal-has-bas*. Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ : voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie ; Maher Salal-has-bas*, c'est *Jésus-Christ;* pour le beurre et le miel je ne sais pas ce que c'est. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance, quand ils sont captifs ; et cette délivrance, c'est, selon les chrétiens, la Jérusalem céleste, et l'Église de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs ; mais chez les chrétiens, tout est miracle, et toutes ces prédictions sont des figures de Jésus-Christ.

Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions : le grand prophète Ézéchiel voit un vent d'Aquilon, et quatre animaux, et des roues de chrysolithe toutes pleines d'yeux, et l'Éternel lui dit : *Lève-toi, mange un livre, et va-t'en.*

L'Éternel lui commande de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et ensuite quarante sur le côté droit. L'Éternel le lie avec des cordes ; ce prophète était assurement un homme à lier : nous ne sommes pas au bout. Pu' je répéter sans vomir ce que Dieu ordonne

à Ézéchiel? Il le faut. Dieu lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures? Oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excréments : il se plaint que ce déjeuné lui répugne un peu, et Dieu, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là un type, une figure de l'Église de Jésus-Christ.

Après cet exemple, il est inutile d'en rapporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes les rêveries dégoûtantes et abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs et les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offusqué la raison humaine; espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres; et revenons au *nouveau Testament*, digne suite de ce que nous venons de dire.

TROISIÈME POINT.

C'est en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'Auguste que dans les siècles barbares dont nous venons de parler : c'est en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'âme, dogme inconnu à Moïse; et les récompenses de Dieu après la mort des justes, comme les punitions (quelles qu'elles soient) pour les méchants, dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez le misérable peuple dont est sortie cette religion chrétienne, qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles et de crimes, qui a fait couler tant de sang, et qui est partagée en tant de sectes ennemies dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour se distinguer de la populace : voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont on a fait un dieu : voici le précis de son histoire en peu de mots, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme *Évangiles*. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il soit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jérusalem. Vous savez avec quelle absurdité les quatre auteurs se contredisent; c'est une preuve démonstrative de mensonge. Hélas! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice; contentons-nous d'un récit court et fidèle.

D'abord on fait Jésus descendant d'Abraham et de David, et l'écrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans; mais dans son compte, il ne s'en trouve que quarante et une, et dans cet arbre généalogique qu'il tire des livres des *Rois*, il se trompe encore lourdement en donnant Josias pour père à Jéchonias.

Luc donne aussi une généalogie; mais il y met cinquante-six générations depuis Abraham, et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, et les évangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité, serait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? et c'est du fils de Dieu dont il s'agit! et c'est Dieu lui-même qui est l'auteur de ce livre!

Matthieu dit que, quand ce Jésus, roi des Juifs, fut né dans une étable dans la ville de Bethléem, trois mages ou trois rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, et que le roi Hérode, ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfants au-dessous de deux ans : y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le père et la mère emmenèrent le petit enfant en Égypte, et y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode. Luc dit formellement le contraire : il marque que Joseph et Marie restèrent paisiblement durant six semaines à Bethléem, qu'ils allèrent à Jérusalem, de là à Nazareth; et que tous les ans ils allaient à Jérusalem.

Les évangélistes se contredisent sur le temps de la vie de Jésus, sur les miracles, sur le jour de la cène, sur celui de sa mort, sur les apparitions après sa mort, en un mot, sur presque tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers siècles, qui se contredisaient tous encore davantage : enfin l'on choisit les quatre qui nous restent; mais quand même ils seraient tous d'accord, que d'inepties, grand Dieu! que de misère! que de choses puériles et odieuses!

La première aventure de Jésus, c'est-à-dire du fils de Dieu, c'est d'être enlevé par le diable; car le diable, qui n'a point paru dans le livre de Moïse, joue un grand rôle dans l'*Évangile*. Le diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle est cette montagne d'où l'on découvre tant de pays? nous n'en savons rien.

Jean rapporte que Jésus va à une noce, et qu'il y change l'eau en vin; qu'il chasse du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des possessions du diable; et en effet Jésus donne pour mission à ses apôtres de chasser les diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avait une légion de démons, et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons, qui se précipitent dans la mer de Tibériada : on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas

Juifs, ne furent pas contents de cette farce. Il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme si c'était des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en cherche sur un figuier, et n'en trouvant point, il maudit l'arbre et le fait sécher; et le texte ne manque pas d'ajouter prudemment, *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il se transforme pendant la nuit, et il fait venir Moïse et Élie... En vérité, les contes des sorciers approchent-ils de ces impertinences? Cet homme qui disait continuellement des injures atroces aux pharisiens, qui les appelait *race de vipères, sépulcres blanchis*, est enfin traduit par eux à la justice, et supplicié avec deux voleurs; et ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte d'épaisses ténèbres en plein midi, et en pleine lune; comme si tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un si étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de se dire ressuscité, et de prédire la fin du monde, qui n'est pourtant pas arrivée.

La secte de ce Jésus subsiste cachée, le fanatisme l'augmente; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un dieu, mais bientôt on s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte nazaréenne; on fait de Jésus le *logos*, le Verbe-Dieu, puis consubstantiel à Dieu son père. On imagine la Trinité; et pour la faire croire, on falsifie les premiers évangiles.

On ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Josèphe, pour lui faire dire un mot de Jésus, quoique Josèphe soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des vers des sibylles : on suppose des Canons des apôtres, des Constitutions des apôtres, un Symbole des apôtres, un voyage de Simon Pierre à Rome, un assaut de miracles entre ce Simon et un autre Simon prétendu magicien. En un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impostures, que les Nazaréens ne mettent en œuvre : et après cela on vient nous dire tranquillement que les apôtres prétendus n'ont pu être ni trompés ni trompeurs, et qu'il faut croire à des témoins qui se sont fait égorger pour soutenir leurs dépositions.

O malheureux trompeurs et trompés qui parlez ainsi! quelle preuve avez-vous que ces apôtres ont écrit ce qu'on met sous leur nom? Si on a pu supposer des canons, n'a-t-on pas pu supposer des évangiles? n'en reconnaissez-vous pas vous-mêmes de supposés? Qui vous a dit que les apôtres sont morts pour soutenir leur témoignage? Il n'y a pas un seul historien contemporain qui ait seulement parlé de Jésus et de ses apôtres. Avouez que vous soutenez des mensonges par des mensonges; avouez que la fureur de dominer sur les esprits, le fanatisme et le temps ont élevé cet édifice qui croule aujourd'hui de tous côtés, masure que la raison déteste, et que l'erreur veut soutenir.

Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce Jésus pour un dieu; et, non contents de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte; et tandis que leur dieu est mangé des souris, qu'on le digère, qu'on le rend avec les excréments, ils soutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Église; la rapine y préside; on vend la rémission des péchés, on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, et tout est à l'enchère.

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine. A chaque dispute, les rois, les princes, sont massacrés.

Tel est le fruit, mes très chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée.

Voilà donc pourquoi on ose faire venir Dieu sur la terre! pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre et au brigandage. Il est vrai que nos pères ont secoué une partie de ce joug affreux; qu'ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions, mais, bon Dieu qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait! Tout nous dit qu'il est temps d'achever, et de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embrasse le socinianisme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul dieu, dégagée de superstition. L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces, sont pleines de docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays : pourquoi donc attendre plus longtemps? pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit et en vérité? pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mystères au peuple, qu'il faut le tromper. Eh! mes frères, peut-on faire cet outrage au genre humain? nos pères n'ont-ils pas déjà ôté au peuple la transsubstantiation, l'adoration des créatures et des os des morts, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles, et les images ridicules? Le peuple ne s'est-il pas accoutumé à la privation de ces aliments de la superstition? Il faut avoir le courage de faire encore quelques pas : le peuple n'est pas si imbécile qu'on le pense; il re-

cevra sans peine un culte sage et simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'Abraham et Noé le professaient, tel que tous les sages de l'antiquité l'ont professé, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné ; mais nous voudrions que ces prêtres, qui se raillent presque tous secrètement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent garde, ils offensent, ils déshonorent la Divinité, et alors ils la glorifieraient. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement ! les princes et les magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division et de haine dissipé. On offrirait à Dieu, en paix, les prémices de ses travaux ; il y aurait certainement plus de probité sur la terre ; car un grand nombre d'esprits faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette superstition chrétienne, qui savent qu'elle est tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, sans réfléchir, qu'il n'y a en effet aucune religion : et sur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorsqu'ils connaîtront que la secte chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la religion naturelle ; lorsque la raison, libre de ses fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu est le père commun de tous les hommes, qui sont frères, que ces frères doivent être, les uns envers les autres, bons et justes ; qu'ils doivent exercer toutes les vertus ; que Dieu, étant bon et juste, doit récompenser ces vertus et punir les crimes : certes alors, mes frères, les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux.

Nous commençons par donner cet exemple en secret, et nous osons espérer qu'il sera suivi en public.

Puisse ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut ni être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres remplis de contradictions, de démence et d'horreur ; puisse ce Dieu créateur de tous les mondes avoir pitié de cette secte de chrétiens qui le blasphèment ! Puisse-t-il les ramener à la religion sainte et naturelle, et répandre ses bénédictions sur les efforts que nous fesons pour le faire adorer ! *Amen.*

SERMON

DU RABBIN AKIB,

PRONONCÉ A SMYRNE LE 20 NOVEMBRE 1761.

TRADUIT DE L'HÉBREU [1].

MES CHERS FRÈRES,

Nous avons appris le sacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim* [a], l'an 1691 depuis la ruine de Jérusalem. Ces sauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne sont pas des actes de charité. Élevons nos cœurs à l'Éternel [b].

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européens appellent *moines*, et que nous nommons kalenders ; deux musulmans, et trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquisidores contra o padre Gabriel Malagrida jesuita*. Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

Hélas! voyez d'abord, par cet *Accordao*, à quelle dépravation Dieu abandonne tant de peuples de l'Europe. On accusait *Malagrida jesuita* d'avoir été le complice de l'assassinat du roi de Portugal. Le conseil de justice suprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint et convaincu d'avoir exhorté, au nom de Dieu, les assassins à se venger, par le meurtre de ce prince, d'une entreprise contre leur honneur ; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, et de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solennellement jugé par la justice ordinaire du prince, confronté avec ses complices, et exécuté à mort selon les lois?

Qui le croirait, mes frères? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide : il faut qu'il en demande la permission à un rabbin latin établi

[1] On le croit de la même main que la *Défense du lord Bolingbroke*. K.

[a] C'est le mois d'Auguste des Hébreux, nommé *Août* chez les Francs.

[b] C'est un refrain usité dans les sermons des rabbins.

dans la ville de Rome; et ce rabbin latin [1] la lui a refusée. Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre Dieu; comme si Dieu leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense; et comme s'il y avait un plus grand crime contre Dieu même que d'assassiner un souverain, que nous regardons comme son image.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont pas seulement interrogé Malagrida sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit « qu'une femme, nommée Annah, avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère; que sa fille lui parla avant de venir au monde; que Marie reçut plusieurs visions de l'ange-messager Gabriel; qu'il y aura trois antechrist, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender et d'une kalendresse, et que pour lui Malagrida, il est un Jean-B....... [2] »

Voilà pourquoi ce pauvre jésuite, âgé de soixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne [3]. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

S'il n'y avait eu que *Malagrida jesuita* de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte synagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jésuite. Nous savons assez que ces thérapeutes d'Europe ont souvent mérité ce supplice; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares; leurs histoires sont remplies des crimes de leurs derviches, et nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes assassinés en Europe, la superstition de ces peuples a toujours aiguisé le poignard. Le savant aumônier de monsieur le consul de France à Smyrne compte quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des fakirs, ou par celles de leurs pénitents. Pour le nombre de seigneurs et de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer, il est immense; et dans tant d'assassinats horribles, il n'en est aucun qui n'ait été médité, encouragé, sanctifié, dans le sacrement qu'ils appellent de *Confession*.

Vous savez, mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant Dieu de nos fautes, de nous confesser pécheurs dans notre temple. Six siècles après la destruction de ce saint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs fakirs à se confesser à eux secrètement deux fois l'année. Quelques siècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains; les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris, les enfants à celui de leurs pères; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles par les confesseurs qui étaient d'un parti, et qui refusaient l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin ils persuadèrent à leurs pénitents que Dieu leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères, l'aumônier de monsieur le consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde au bout de l'Occident, et qui n'est pas sans mérite; il nous montra, dis-je, un fakir nommé Clément, qui reçut de son prieur, nommé Bourgoin, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son roi légitime, qui s'appelait, je crois, Henri III. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même de l'histoire des nations voisines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, outre le moine Malagrida que les sauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom et les péchés. Dieu veuille avoir leur âme!

Puis on a brûlé deux musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur, et de prier pour eux. Vous savez que quand les musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimeterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent personne à changer de religion, et qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi bien que nous autres Israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens nestoriens, les chrétiens papistes, les disciples de Jean, les anciens parsis ignicoles, et nous humbles serviteurs de Moïse. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux musulmans ont été livrés aux tourments les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais; qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine; qu'ils nomment *Allah* l'Être éternel que les Portugais appellent *Dios*, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles

[1] Clément XIII.

[2] Malagrida s'est dit Jean-Baptiste, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, et plusieurs prophètes à Londres se sont dits Élie.

[3] Le 21 septembre 1761.

quand ils récitent leurs prières. Ah! mes frères, quelle raison pour brûler des hommes!

L'aumônier de monsieur le consul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabbin du pays des Francs, dont le nom finit en *ick*, et qui réside en un bourg ou ville appelée Soissons. Ce bon rabbin dit dans sa pancarte [1], intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, et qu'un chrétien doit aimer un Turc. Vive ce bon rabbin!

Puissent tous les enfants d'Adam, blancs, rouges, noirs, gris, basanés, barbus ou sans barbe, entiers ou châtrés, penser à jamais comme lui! et que les fanatiques, les superstitieux, les persécuteurs, deviennent hommes! Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, il est temps de répandre des larmes sur nos trente-sept Israélites qu'on a assassinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, et deux de renvoyés en prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

Quel était leur crime? Point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés Israélites, ils ont célébré le phasé dans leurs caves; et voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher; mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très appétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs et les autres sauvages chantaient nos propres prières? Le grand-inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi David, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde!*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le Dieu de la clémence et de la bonté, le Dieu pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que, par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable, ils offrent à Dieu nos makibs (nos psaumes); ils empruntent notre religion même, en nous punissant d'être élevés dans notre religion. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

« Ce qui précède peut être regardé comme le « premier point du sermon prononcé par le rab« bin Akib; ce qui suit, comme le second. »

O tigres dévots! panthères fanatiques! qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux; si vous étiez capables de raison, je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères?

Que pourriez-vous répondre si je vous disais : Votre Dieu était de notre religion? Il naquit Juif; il fut circoncis comme tous les autres Juifs; il reçut de votre aveu le baptême du Juif Jean, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en usage, une cérémonie à laquelle nous soumettons nos néophytes; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut Juif, il mourut Juif, et vous nous brûlez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres mêmes : Jésus a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de Moïse était mauvaise ou fausse? l'a-t-il abrogée? ses premiers disciples ne furent-il pas circoncis? Pierre ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les Israélites? Paul étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques uns de ses disciples? Ce Paul n'alla-t-il pas sacrifier dans notre temple, selon vos propres écrits? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le temps?

Enfants dénaturés, nous sommes vos pères, nous sommes les pères des musulmans. Une mère respectable et malheureuse a eu deux filles, et ces deux filles l'ont chassée de la maison; et vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en punissez. Mais ces parsis, ces mages plus anciens que nous, ces premiers Persans qui furent autrefois nos vainqueurs et nos maîtres, et qui nous apprirent à lire et à écrire, ne sont-ils pas dispersés comme nous sur la terre? Les Banians, plus anciens que les Parsis, ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes, de la Perse, de la Tartarie, sans jamais se confondre avec aucune nation, sans épouser jamais de femmes étrangères? Que dis-je! vos chrétiens, gens vivant paisiblement sous le joug du grand padisha des Turcs, épousent-ils jamais des musulmanes ou des filles du rite latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations sans nous incorporer à elles?

Votre démence va jusqu'à dire que nous ne sommes dispersés que parce que nos pères condamnèrent au supplice celui que vous adorez. Ignorants que vous êtes! pouviez-vous ne pas voir

[1] Berwick de Fitz-James, évêque de Soissons, dans son mandement de 1757

qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive ; nous étions gouvernés par Quirinus, par Varus, par Pilatus : car, Dieu merci, nous avons presque toujours été esclaves. Le supplice de la croix était inusité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos histoires un seul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Cessez donc de persécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être responsable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que Jésus appelait publiquement nos pharisiens et nos prêtres *races de vipères, sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape et les cardinaux *vipères* et *sépulcres*, le souffrirait-on? Les pharisiens, il est vrai, dénoncèrent Jésus au gouverneur romain, qui le fit périr du supplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour brûler des négociants juifs et leurs filles dans Lisbonne?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de Jésus-Christ, et de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savants de l'Europe, car il y en a quelques uns : Jésus dans leur *Évangile* s'appelle quelquefois *fils de Dieu, fils de l'homme*, mais jamais Dieu ; jamais Paul ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très ordinaire dans notre langue. Fils de Dieu signifie *homme juste*, comme *bélial* signifie *méchant*. Pendant trois cents ans Jésus fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de Dieu, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'Empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié si long-temps sa divinité, s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître? Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres et de passages, d'avoir supposé des oracles de sibylles, des lettres de Jésus, des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque à Paul, et d'avoir forgé tant de miracles ; leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il est chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? Jésus n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confession auriculaire : sa pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, etc., dans l'Évangile? Il n'institua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquisiteurs ; il ne fit brûler personne, il ne recommanda que l'observation de la loi, l'amour de Dieu et du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment chrétiens?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Égyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infâmes usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit Ézéchiel. Nous avons été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde, je l'avoue : mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le pape et tous les monsignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines et dépouillèrent les Samnites?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont besoin de tant d'indulgence, cessent donc de persécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères, et qui comme Juifs sont leurs pères. Que chacun serve Dieu dans la religion où il est né, sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son prince et sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour désobéir aux lois. O. Adonaï! qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures ; Dieu, père commun, Dieu de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs. Élevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen.*

HOMÉLIES

PRONONCÉES A LONDRES EN 1765,

DANS UNE ASSEMBLÉE PARTICULIÈRE[1].

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'athéisme.

Mes frères,

Puissent mes paroles passer de mon cœur dans le vôtre! Puissé-je écarter les vaines déclamations, et n'être point un comédien en chaire qui cher-

[1] Ces Homélies ont été imprimées en 1767.

che à faire applaudir sa voix, ses gestes, et sa fausse éloquence! Je n'ai pas l'insolence de vous instruire; j'examine avec vous la vérité. Ce n'est ni l'espérance des richesses et des honneurs, ni l'attrait de la considération, ni la passion effrénée de dominer sur les esprits qui animent ma faible voix. Choisi par vous pour m'éclairer avec vous, et non pour parler en maître, voyons ensemble, dans la sincérité de nos cœurs, ce que la raison, de concert avec l'intérêt du genre humain, nous ordonne de croire et de pratiquer. Nous devons commencer par l'existence d'un Dieu. Ce sujet a été traité chez toutes les nations; il est épuisé; c'est par cette raison-là même que je vous en parle; car vous préviendrez tout ce que je vous dirai; nous nous affermirons ensemble dans la connaissance de notre premier devoir; nous sommes ici des enfants assemblés pour nous entretenir de notre père.

C'est une belle démarche de l'esprit humain, un élancement divin de notre raison, si j'ose ainsi parler, que cet ancien argument : *J'existe; donc quelque chose existe de toute éternité.* C'est embrasser tous les temps du premier pas et du premier coup d'œil. Rien n'est plus grand; mais rien n'est plus simple. Cette vérité est aussi démontrée que les propositions les plus claires de l'arithmétique et de la géométrie; elle peut étonner un moment un esprit inattentif; mais elle le subjugue invinciblement le moment d'après : enfin, elle n'a été niée par personne; car à l'instant qu'on réfléchit, on voit évidemment que si rien n'existait de toute éternité, tout serait produit par le néant; notre existence n'aurait nulle cause : ce qui est une contradiction absurde.

Nous sommes intelligents; donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteste-t-il pas qu'il est l'ouvrage de cette intelligence? Si une simple maison bâtie sur la terre, ou un vaisseau qui fait sur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'existence d'un ouvrier, le cours des astres et toute la nature démontrent l'existence de leur auteur.

Non, me répond un partisan de Straton ou de Zénon, le mouvement est essentiel à la matière; toutes les combinaisons sont possibles avec le mouvement; donc dans un mouvement éternel il fallait absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive, et on assigne même ce qu'on doit parier pour et contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages, et confondu les superficiels; mais voyons s'il n'est pas une illusion trompeuse.

Premièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière; au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mouvement et au repos, et un seul atome ne remuant pas de sa place détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

Secondement, quand même il serait nécessaire que la matière fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige son mouvement, et qui modèle ses diverses figures.

Troisièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance est bien plus étranger à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement rangera différemment des cubes; il est sans doute très possible que mille dés amènent mille *six* ou mille *as*, quoique cela soit très difficile. Ce n'est là qu'un arrangement de matière sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité; mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes, dont le jeu est incompréhensible; que ces organes soient toujours proportionnés les uns aux autres; que des efforts innombrables produisent des effets innombrables dans une régularité qui ne se dément jamais; que tous les êtres vivants produisent leurs semblables; que le sentiment de la vue, qui, au fond, n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets; que le sentiment de l'ouïe, qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air; c'est là le véritable nœud de la question; c'est là ce que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvements de la matière au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvements possibles ne donnera jamais, ni une sensation, ni une idée; et, qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des être sentants et pensants.

Aussi Spinosa, qui raisonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence universelle.

Cette intelligence, dit-il avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matière; elle en est l'âme; l'une ne peut être sans l'autre. L'intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les éléments, pense dans les hommes, végète dans les plantes.

« Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »
VIRG., Æn., VI.

Ils sont donc forcés de reconnaître une intelligence suprême; mais ils la font aveugle et purement mécanique; ils ne la reconnaissent point

comme un principe libre, indépendant, et puissant.

Il n'y a, selon eux qu'une seule substance, et une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à la fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi : n'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui existe? pourquoi y a-t-il un certain nombre d'espèces? ne pourrait-il pas évidemment en exister moins? ne pourrait-il pas en exister davantage? pourquoi, dit le judicieux Clarke, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre? J'avoue que parmi d'autres arguments plus forts, celui-ci me frappe vivement : il y a un choix; donc il y a un maître qui agit par sa volonté.

Cet argument est encore combattu par nos adversaires; vous les entendez dire tous les jours : Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe. Eh bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre supposition, c'est que pour former le monde il était nécessaire que l'intelligence suprême fît un choix; ce choix est fait; nous sentons, nous pensons en vertu des rapports que Dieu a mis entre nos perceptions et nos organes. Examinez, d'un côté, des nerfs et des fibres, de l'autre, des pensées sublimes, et avouez qu'un Être suprême peut seul allier des choses si dissemblables.

Quel est cet Etre? existe-t-il dans l'immensité? l'espace est-il un de ses attributs? est-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? Puisse-t-il me préserver à jamais d'entrer dans ces subtilités métaphysiques! J'abuserais trop de ma faible raison, si je cherchais à comprendre pleinement l'Être qui, par sa nature et par la mienne, doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé, qui, sachant qu'une maison a été bâtie par un architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaître à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable et inutile curiosité, attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde et nous est-il notre maître? est-il bienfesant? lui devons-nous de la reconnaissance?

Il est notre maître sans doute; nous sentons à tous moments un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur, puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet Être suprême et incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, et puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait absolument que Dieu nous fournît des aliments, s'il voulait que nous existassions un certain temps. Il dira : Nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, et dont la plupart tombent brisées et fracassées dès les premiers pas de leur carrière. Tous les éléments conspirent à nous détruire, et nous allons par les souffrances à la mort. Tout cela n'est que trop vrai; mais aussi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un seul homme qui eût reçu de la nature un corps sain et robuste, un sens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes grâces à rendre à son auteur. Or, certainement, il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder Dieu comme bienfesant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'Être des êtres, a rendus misérables, que pouvons-nous faire, sinon les secourir? que pouvons-nous dire, sinon que nous ne savons pas pourquoi ils sont misérables?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raisonnements? Qu'il n'y a point de Dieu? Mais il nous a été démontré qu'il existe. Dirons-nous que ce Dieu est méchant? Mais cette idée est absurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que Dieu est impuissant, et que celui qui a si bien organisé tous les astres n'a pu bien organiser tous les hommes? Cette supposition n'est pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfesant, ou qui en produit d'exécrables? Mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi? Comment n'attaquerait-il pas Dieu dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'espace? Comment deux dieux ennemis l'un de l'autre seraient-ils chacun également l'Être nécessaire? Comment subsisteraient-ils ensemble?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme? ce n'est au fond que celui d'une fatalité désespérante. Le lord Shaftesbury, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste système. « Les lois, dit-il, du pouvoir central et de « la végétation ne seront point changées pour l'a- « mour d'un chétif et faible animal, qui, tout pro- « tégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt « réduit par elles en poussière. »

L'illustre lord Brolingbroke est allé beaucoup plus loin; et le célèbre Pope a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la

fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes les douleurs, et que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique et le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose, sinon que tout est arrangé suivant les lois physiques : mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, et de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés et calomniés, expirant dans les tourments, en leur disant : *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux ?* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, et qu'on dit nécessairement condamnés avant le temps à des supplices éternels.

Le stoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte, *Non, la goutte n'est point un mal*, avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui, dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier, *Tout est bien*. Qu'ils aient de la résignation, à la bonne heure, puisqu'ils feignent de ne vouloir pas de compassion; mais qu'en souffrant, et en voyant presque toute la terre souffrir, ils disent, *Tout est bien, et sans aucune espérance de mieux*, c'est un délire déplorable.

Supposerons-nous enfin qu'un être suprême nécessairement bon abandonne la terre à quelque être subalterne qui la ravage, à un geôlier qui nous met à la torture? Mais c'est faire de Dieu un tyran lâche, qui, n'osant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ses esclaves.

Quel parti nous reste-t-il donc à prendre? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans Rome? celui de croire que Dieu nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature? Car enfin il est clair que nous avons éprouvé déjà différentes sortes d'existences. Nous étions avant qu'un nouvel assemblage d'organes nous contînt dans la matrice; notre être pendant neuf mois fut très différent de ce qu'il était auparavant; l'enfance ne ressembla point à l'embryon; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance : la mort peut nous donner une manière différente d'exister.

Ce n'est là qu'une espérance, me crient des infortunés qui sentent et qui raisonnent; vous nous renvoyez à la boîte de Pandore; le mal est réel, et l'espérance peut n'être qu'une illusion : le malheur et le crime assiégent la vie que nous avons, et vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, et dont nous n'avons aucune idée. Il n'est aucun rapport de ce que nous sommes aujourd'hui avec ce que nous étions dans le sein de nos mères : quel rapport pourrions-nous avoir dans le sépulcre avec notre existence présente?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par Dieu même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que Dieu leur donna des lois, et dans ces lois il ne se trouve pas un seul mot qui annonce les peines et les récompenses après la mort. Cessez donc de présenter une consolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuses; il n'est pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les sages, avant de les confondre par le secours de ceux qui sont au-dessus des sages mêmes.

Nous ignorons ce qui pense en nous, et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps. Il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré; mais sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne et si générale est la seule peut-être qui puisse justifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou Dieu est juste. Nous avons une idée de la justice, nous, dont l'intelligence est si bornée; comment cette justice ne serait-elle pas dans l'intelligence suprême? Nous sentons combien il serait absurde de dire que Dieu est ignorant; qu'il est faible, qu'il est menteur : oserons-nous dire qu'il est cruel? Il vaudrait mieux s'en tenir à la nécessité fatale des choses, il vaudrait mieux n'admettre qu'un destin invincible, que d'admettre un Dieu qui aurait fait une seule créature pour la rendre malheureuse.

On me dit que la justice de Dieu n'est pas la

nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux et quatre n'est pas la même pour Dieu et pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement que l'intelligence suprême comprend toutes les vérités à la fois, et que nous nous traînons à pas lents vers quelques unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérité dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action? Nous ne pouvons comprendre la justice de Dieu que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensants que nous connaissons le juste et l'injuste. Dieu infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense et sans châtiment. Cette vérité est si sensible et si reconnue, que les anciens Juifs admettaient au moins des peines temporelles. « Si vous prévariquez, dit leur loi, le Seigneur vous enverra la « faim et la pauvreté, de la poussière au lieu de « pluie... des démangeaisons incurables au fondement... des ulcères malins dans les genoux... « et dans les jambes... vous épouserez une femme « afin qu'un autre couche avec elle, etc. »

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir; mais il pouvait arriver aussi qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, et ne languît point dans la pauvreté et dans la famine. Salomon devint idolâtre; et il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux et d'innocents opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses et plus policées, qui long-temps auparavant avaient posé pour fondement de leur religion, des peines et des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, et qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a, chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un Dieu et de sa justice miséricordieuse; tels sont les premiers principes de la morale communs aux Chinois, aux Indiens et aux Romains, et qui n'ont jamais varié, tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu vengeur et rémunérateur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine, et Lépide, surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était éteinte alors chez les Romains; l'athéisme dominait : et il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'Alexandre VI reconnût un Dieu, quand, pour agrandir le fils de son inceste, il employait tour à tour la trahison, la force ouverte, le stylet, la corde, le poison; et qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Certes, il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ces épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre et de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, et il arrive trop souvent que la persuasion de la justice divine n'est pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse; les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits; mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète et sombre qui accompagne les grands crimes. La situation de son âme est importune et cruelle; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société; son âme, devenue atroce, est incapable de toutes les consolations de la vie; il rugit en furieux; mais il ne se repent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées, il sera toujours méchant, il s'endurcira dans ses férocités. L'homme, au contraire, qui croit en Dieu rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi? c'est que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne lisons point que l'archevêque de Troll, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockholm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car,

s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même, il s'immole tout ce qu'il desire, ou tout ce qui lui fait obstacle. Les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements, ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape Sixte IV fesait assassiner les deux Médicis dans l'église de la Réparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait; Sixte IV, tranquille dans son palais, n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussit, soit qu'elle échouât; il était sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, et qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissants qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbéciles appellent *politique, coup d'état, art de gouverner*.

On ne me persuadera jamais qu'un cardinal, ministre célèbre, crût agir en la présence de Dieu, lorsqu'il fesait condamner à mort un des grands [1] de l'état par douze meurtriers en robe, esclaves à ses gages, dans sa propre maison de campagne, et pendant qu'il se plongeait dans la dissolution avec ses courtisanes, à côté de l'appartement où ses valets, décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il savourait déjà la mort.

Quelques uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand, à l'article de la mort, au lieu de demander pardon à Dieu de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang, et dans la fureur atroce des vengeances; quand d'une bouche prête à se fermer pour jamais, il recommande à son successeur de faire assassiner le vieillard Seméï son ministre, et son général Joab.

J'avoue avec vous que cette action, dont saint Ambroise voulut en vain faire l'apologie, est la plus horrible peut-être qu'on puisse lire dans les annales des nations. Le moment de la mort est pour tous les hommes le moment du repentir et de la clémence : vouloir se venger en mourant, et ne l'oser; charger un autre par ses dernières paroles d'être un infâme meurtrier, c'est le comble de la lâcheté et de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici si cette histoire révoltante est vraie, ni en quel temps elle fut écrite. Je ne discuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même œil dont on lit les commandements de leur loi; si on a eu tort, dans des temps d'ignorance et de superstition, de confondre ce qui était sacré chez les Juifs avec leurs livres profanes. Les lois de Numa furent sacrées chez les Romains, et leurs historiens ne le furent pas. Mais si un Juif a été barbare jusqu'à son dernier moment, que nous importe? sommes-nous Juifs? quel rapport les absurdités et les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous? On a consacré des crimes chez presque tous les peuples du monde : que devons-nous faire? les détester, et adorer le Dieu qui les condamne.

Il est reconnu que les Juifs crurent Dieu corporel. Est-ce une raison pour que nous ayons cette idée de l'Être suprême.

S'il est avéré qu'ils crurent Dieu corporel, il n'est pas moins clair qu'ils reconnaissaient un Dieu formateur de l'univers.

Long-temps avant qu'ils vinssent dans la Palestine, les Phéniciens avaient leur Dieu unique *Jaho*, nom qui fut sacré chez eux, et qui le fut ensuite chez les Égyptiens et chez les Hébreux. Ils donnaient à l'Être suprême un nom plus commun, *El*. Ce nom était originairement chaldéen. C'est de là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de Dieu*. C'est de là que le peuple hébreu, quand il vint, dans la suite des temps, s'établir en Palestine, prit le surnom d'Israël, qui signifie *voyant Dieu*, comme nous l'apprend Philon, dans son *Traité des récompenses et des peines*, et comme nous le dit l'historien Josèphe dans sa réponse à Apion.

Les Égyptiens reconnurent un Dieu suprême malgré toutes leurs superstitions; ils le nommaient *Knef*, et ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerdust*, que nous nommons *Zoroastre*, n'enseignait qu'un seul Dieu, auquel le mauvais principe était subordonné. Les Indiens, qui se vantent d'être la plus antique société de l'univers, ont encore leurs anciens livres, qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cent soixante et six ans. L'ange *Brama* ou *Habrama*, disent-ils, l'envoyé de Dieu, le ministre de l'Être suprême, dicta ce livre dans la langue du *Hanscrit*. Ce livre saint se nomme *Shastabad*, et il est beaucoup plus ancien que le *Veidam* même, qui est depuis si long-temps le livre sacré sur les bords du Gange.

Ces deux volumes, qui sont la loi de toutes les sectes des brames, l'*Ézour-Veidam*, qui est le commentaire du *Veidam*, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes, qui a résidé trente années à Bengale, et qui sait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait

[1] Le maréchal de Marillac, qui eut la tête tranchée en place de Grève, le 10 mai 1632.

donné un extrait de ce *Shastabad*, écrit mille années avant le *Veidam*. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier traite de Dieu et de ses attributs, et il commence ainsi : « Dieu est un ; il a « formé tout ce qui est ; il est semblable à une « sphère parfaite sans fin ni commencement. Il « gouverne tout par une sagesse générale. Tu ne « chercheras point son essence et sa nature ; cette « entreprise serait vaine et criminelle. Qu'il te « suffise d'admirer jour et nuit ses ouvrages, sa « sagesse, sa puissance, sa bonté. Sois heureux « en l'adorant. »

Le second chapitre traite de la création des intelligences célestes;

Le troisième, de la chute de ces dieux secondaires;

Le quatrième, de leur punition ;

Le cinquième, de la clémence de Dieu.

Les Chinois, dont les histoires et les rites attestent une antiquité si reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleste*. Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de se rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, et de mériter ses bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorants le prétendent. Longtemps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année présenter au *Chang-ti*, les fruits de la terre.

Ainsi vous voyez que tous les peuples policés, Indiens, Chinois, Égyptiens, Persans, Chaldéens, Phéniciens, reconnurent un Dieu suprême. Je ne nierai pas que chez ces nations si antiques il n'y ait eu des athées; je sais qu'il y en a beaucoup à la Chine ; nous en voyons en Turquie, il y en a dans notre patrie et chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les sentiments erronés de tous les philosophes sur la lumière nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de Newton sur cet élément incompréhensible? la mauvaise physique des Grecs et leurs ridicules sophismes détruiront-ils dans nous la science intuitive que nous donne la physique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus; mais je doute beaucoup que cet athéisme ait été une persuasion pleine, une conviction lumineuse, dans laquelle l'esprit se repose sans aucun doute, comme dans une démonstration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-persuasion fortifiée par la rage d'une passion violente, et par l'orgueil, qui tiennent lieu d'une conviction entière? Les Phalaris, les Busiris (et il y en a dans toutes les conditions), se moquaient avec raison des fables de Cerbère et des Euménides : ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que Thésée fût éternellement assis sur une escabelle, et qu'un vautour déchirât toujours le foie renaissant de Prométhée. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantissaient à leurs yeux. Ils disaient confusément dans leur cœur : On ne nous a jamais dit que des inepties sur la Divinité; cette divinité n'est donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité consolante et terrible, parce qu'elle était entourée de mensonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer Dieu ridiculement! C'est vous qui, par vos platitudes, répandez l'athéisme que vous combattez; c'est vous qui faites les athées de cour, auxquels il suffit d'un argument spécieux pour justifier toutes les horreurs. Mais si le torrent des affaires et celui de leurs passions funestes leur avaient laissé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'Isis et des prêtres de Cybèle ne doivent m'irriter que contre eux, et non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que Dieu existe. Je veux mépriser les fables, et adorer la vérité. Si on m'a peint Dieu comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je ne dirai pas avec Orphée que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Élysées ; je n'admettrai point la métempsycose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'âme avec les saducéens. Je reconnaîtrai une providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens et les effets de sa miséricorde et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que Dieu m'a donnée ; je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la santé et de la maladie ; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant et agissant, je conclurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'Épicure a produit de très honnêtes gens : Épicure était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux et éloigné de toute violence, peut très bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens et les plus fameux athées de nos jours, occupés des agréments de la société, de l'étude, et du soin de posséder leur âme en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'âme, et à l'ambition qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées

que celles de l'état et de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude, quiconque a calomnié un honnête homme, quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide et impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannisement; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces et agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre Atticus, également ami de César et de Cicéron, jusqu'au fameux magistrat Des-Barreaux, qui, ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique Spinosa, dont la modération, le désintéressement, et la générosité, ont été dignes d'Épictète. On me dira que le célèbre athée Lamétrie était un homme doux et aimable dans la société, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentiments philosophiques, a recompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux et tranquilles athées dans de grandes places; jetez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre un César Borgia, ou un Cromwell, ou même un cardinal de Retz; pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi méchants que leurs adversaires? Voyez dans quelle alternative vous les jetez; ils seront des imbéciles s'ils ne sont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point aux assassinats, aux empoisonnements qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée, mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot des athées qui ont en main le pouvoir seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras : et ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur la superstition.

Mes frères,

Vous savez assez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour se communiquer leurs besoins, il était bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfants présentent à un père, et des sujets à un souverain. Ce sont des images trop faibles du culte de Dieu : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'Être suprême : l'infini les sépare. Ce serait même un blasphème que de rendre hommage à Dieu sous l'image d'un monarque. Un souverain de la terre entière, s'il en pouvait exister un, si tous les hommes étaient assez malheureux pour être subjugués par un homme, ne serait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, et serait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis, dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir Dieu sous l'image d'un roi? S'il fallait se faire de Dieu une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblèmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait Dieu à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter Dieu sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puissant, et nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance; nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur, capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idée que de proche en proche; nous ne concevons presque rien que par similitude : ainsi, quand la terre fut couverte de tyrans, on fit Dieu le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblèmes tirés des animaux et des plantes. Dieu devint bœuf, serpent, crocodile,

singe, chat, et agneau, broutant, sifflant, bêlant, dévorant, et dévoré.

La superstition a été si horrible chez presque toutes les nations, que s'il n'en existait pas encore des monuments, il ne serait pas possible de croire ce qu'on nous en raconte. L'histoire du monde est celle du fanatisme.

Mais parmi les superstitions monstrueuses qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes? ne pourrons-nous point distinguer entre des poisons dont on a su faire des remèdes, et des poisons qui ont conservé leur nature meurtrière? Cet examen mérite, si je ne me trompe, toute l'attention des esprits raisonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ses frères, celui-là détruit des animaux carnassiers, celui-ci invente des arts par la force de son génie. On les voit par conséquent plus favorisés de Dieu que le vulgaire : on imagine qu'ils sont enfants de Dieu. On en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux secondaires. On les propose non seulement pour modèle au reste des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore Hercule et Persée s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie et du courage. Je ne vois là qu'une erreur dont il résulte du bien. Les hommes ne sont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux secondaires que des Scipion, des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Il y a l'infini entre Dieu et un homme; d'accord : mais si, dans le système des anciens, on a regardé l'âme humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui se prolonge dans le grand tout sans l'augmenter; si on suppose que Dieu habita dans l'âme de Marc-Aurèle, si cette âme fut supérieure aux autres par la vertu pendant sa vie, pourquoi ne pas supposer qu'elle est encore supérieure quand elle est dégagée de son corps mortel?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes sont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux qu'ils appellent *saints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons, sans détour, que leur erreur eût été un service rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures et le mépris, quand ils fêtent un Ignace, chevalier de la Vierge; un Dominique, persécuteur; un François, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchise un loup, qui se fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à Jérôme, traducteur savant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir, dans son *Histoire des pères du désert*, exigé nos respects pour un saint Pacôme qui allait faire ses visites monté sur un crocodile. Nous sommes surtout saisis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canonisé Grégoire VII, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en est pas ainsi du culte qu'on rend en France au roi Louis IX, qui fut juste et courageux. Et si c'est trop que de l'invoquer, ce n'est pas trop de le révérer : c'est seulement dire aux autres princes : Imitez ses vertus.

Je vais plus loin : je suppose qu'on ait placé dans une basilique la statue du roi Henri IV, qui conquit son royaume avec la valeur d'Alexandre et la clémence de Titus, qui fut bon et compatissant, qui sut choisir les meilleurs ministres, et fut son premier ministre lui-même : je suppose que, malgré ses faiblesses, on lui paie des hommages au-dessus des respects qu'on rend à la mémoire des grands hommes : quel mal pourra-t-il en résulter? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui que devant cette multitude de saints inconnus, dont les noms même sont devenus un sujet d'opprobre et de ridicule. Ce serait une superstition, j'en conviens; mais une superstition qui ne pourrait nuire, un enthousiasme patriotique, et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons-lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre est celle qui, fesant de Dieu un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui osèrent se croire fidèles; celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impossible à ma raison; c'est-à-dire je crois ce que je ne crois pas : donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur exécrable démence. Adorer l'Être suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même, selon quelques uns, une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi, depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre; depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de discorde et de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une et à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbéciles. Je n'aspire point à guérir les hommes puissants de cette passion furieuse d'asservir les esprits; c'est

une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empressassent à le servir; et pour être servi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir et leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, et qui a dans l'Europe quatre ou cinq cent mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes et sa milice; remontrez-lui que le Christ, dont il se dit le vicaire et l'imitateur, a vécu dans la pauvreté et dans l'humilité; il vous répond que les temps sont changés: et pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Que fait-on alors? on s'adresse aux peuples, on leur parle, et, tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils se défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont on les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puissants de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés et meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent; mais toutes peuvent entendre. Écoutez donc, mes chers frères, et voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous Constantin, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse Valérie, fille, femme, et mère de césars, et dans le sang du jeune Candidien son fils, l'espérance de l'empire; à peine avaient-ils * égorgé le fils de l'empereur Maximin, âgé de huit ans, et sa fille âgée de sept; à peine ces hommes qu'on nous peint si patients pendant deux siècles, avaient ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles, qui, se succédant les unes aux autres sans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires? Des subtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Évangile. On veut savoir si le Fils est engendré, ou fait; s'il est engendré dans le temps, ou avant le temps; s'il est consubstantiel, ou semblable au Père; si la *monade de Dieu*, comme dit Athanase, est trine en trois hypostases; si le Saint-Esprit est engendré, ou procédant, ou s'il procède du Père seul, ou du Père et du Fils; si Jésus eut deux volontés ou une, une ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute, et toute dispute a fait couler des torrents de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse Marie, fille du tyran Henri VIII, et digne épouse du tyran espagnol Philippe II. Le trône de Charles Ier fut changé en échafaud, et ce roi périt par le dernier supplice, après que plus de deux cent mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaissez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la Sorbonne*, déclare le roi Henri III déchu du trône, et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare le grand Henri IV, notre allié, incapable de régner, et vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérents du pape, un moine feuillant, un maître d'école, plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois et du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis; et, par une contradiction inconcevable, sa mémoire est à jamais adorée, et la troupe de Sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidèles, et qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorants et paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs et de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans et le plus d'esclaves; ils vous inspirèrent un fanatisme destructeur, pour être vos maîtres: ils vous rendirent superstitieux, non pas pour que vous craignissiez Dieu davantage, mais afin que vous les craignissiez.

L'Évangile n'a pas dit à Jacques et Pierre, à Barthélemi: Nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus: Troublez le monde par vos questions incompréhensibles. Jésus, mes frères, n'agita aucune de ces questions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaissez pour votre unique maître? Quoi! il vous a dit: Tout consiste à aimer Dieu

* En 313.

et son prochain, et vous rechercheriez autre chose!

Y a-t-il quelqu'un parmi vous? que dis-je! y a-t-il quelqu'un sur la terre qui puisse penser que Dieu le jugera sur des points de théologie, et non pas sur ses actions?

Qu'est-ce qu'une opinion théologique? C'est une idée qui peut être vraie ou fausse, sans que la morale y soit intéressée. Il est bien évident que vous devez être vertueux, soit que le Saint-Esprit procède du Père par spiration, ou qu'il procède du Père et du Fils. Il n'est pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune proposition de cette espèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment Jésus avait deux natures et deux volontés dans une personne. S'il avait voulu que vous en fussiez informés, il vous l'aurait dit. Je choisis ces exemples entre cent autres, et je passe sous silence d'autres disputes, pour ne pas réveiller des plaies qui saignent encore.

Dieu vous a donné l'entendement; il ne peut vouloir que vous le pervertissiez. Comment une proposition dont vous ne pouvez jamais avoir l'idée, pourrait-elle vous être nécessaire? Que Dieu, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumières, plus de talents qu'à un autre, cela se voit tous les jours. Qu'il ait choisi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes; qu'il en ait fait le modèle de la raison et de la vertu, cela ne révolte point notre bon sens. Personne ne doit nier qu'il soit possible à Dieu de verser ses plus beaux dons sur un de ses ouvrages. On peut donc croire en Jésus, qui a enseigné la vertu et qui l'a pratiquée; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renversions tout l'édifice.

Le superstitieux verse du poison sur les aliments les plus salutaires; il est son propre ennemi et celui des hommes. Il se croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour; il pense qu'une longue robe grise, avec un capuce pointu et une grande barbe, est beaucoup plus agréable à Dieu qu'un visage rasé et une tête qui porte ses cheveux : il s'imagine que son salut est attaché à des formules latines qu'il n'entend point : il a élevé sa fille dans ces principes; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle est nubile; elle trahit la postérité pour plaire à Dieu; plus coupable envers le genre humain que l'Indienne qui se précipite dans le bûcher de son mari après lui avoir donné des enfants.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux pénitents des bords du Gange; vos austérités n'approchent pas de leurs supplices volontaires; mais ne pensez pas que Dieu approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le superstitieux est son propre bourreau : il est encore celui de quiconque ne pense pas comme lui. La délation la plus infâme, il l'appelle *correction fraternelle;* il accuse la naïve innocence qui n'est pas sur ses gardes, et qui, dans la simplicité de son cœur, n'a pas mis le sceau sur ses lèvres. Il la dénonce à ces tyrans des âmes, qui rient en même temps de l'accusé et de l'accusateur.

Enfin, le superstitieux devient fanatique, et c'est alors que son zèle est capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces temps abominables où les parents et les amis s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques arguments de l'école; mais des cendres de ce vaste incendie, il renaît tous les jours quelques étincelles : les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les citoyens se persécutent encore dans le sein des villes, et la vie privée est souvent empoisonnée de la peste de la superstition. Que diriez-vous d'une famille qui serait toujours prête à se battre pour deviner de quelle manière il faut saluer son père? Eh! mes enfants, il s'agit de l'aimer : vous le saluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être divisés, et faudra-t-il que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je! une guerre civile? L'histoire n'a remarqué aucune sédition, aucun trouble parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ayant moins de dogmes, ils ont moins de prétextes de disputes? Est-ce parce qu'ils sont nés moins inquiets et plus sages que nous? Ils ne s'informent pas de quelle secte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, protestants, réformés, tout est bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, Jésus ne fut point superstitieux; il ne fut point intolérant; il communiquait avec les Samaritains; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, et méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété. Le voici, je crois, dans toute sa force :

« Vous croyez qu'un homme de bien peut

« trouver grâce devant l'Être des êtres, devant le « Dieu de justice et de miséricorde, dans quelque « temps, dans quelque lieu, dans quelque religion « qu'il ait consumé sa courte vie ; et nous, au con- « traire, nous affirmons qu'on ne peut plaire à « Dieu qu'en étant né parmi nous, ou ayant été en- « seigné par nous : il nous est démontré que nous « sommes les seuls dans le monde qui ayons raison. « Nous savons que Dieu étant venu sur la terre, et « étant mort du dernier supplice pour tous les « hommes, il ne veut pourtant avoir pitié que de « notre petite assemblée, et que même dans cette « assemblée il n'y a que fort peu de personnes qui « pourront échapper à des peines éternelles. Prenez « donc le parti le plus sûr ; entrez dans notre pe- « tite assemblée, et tâchez d'être élu chez nous. »

Remercions nos frères qui nous tiennent ce langage ; félicitons-les d'être certains que tout l'univers est damné, hors un petit nombre d'entre eux, et croyons que notre secte vaut mieux que la leur, par cela seul qu'elle est plus raisonnable et plus compatissante. Quiconque me dit, *Pense comme moi, ou Dieu te damnera*, me dira bientôt, *Pense comme moi, ou je t'assassinerai*. Prions Dieu qu'il adoucisse ces cœurs atroces, et qu'il inspire à tous ses enfants des sentiments de frères. Nous voilà dans notre île où la secte épiscopale domine depuis Douvres jusqu'à la petite rivière de Tweed. De là jusqu'à la dernière des Orcades le presbytérianisme est en crédit, et sous ces deux religions régnantes, il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le despotisme papiste sur le trône. Ce n'est plus la même chose en France ; elle est traitée à Rome de demi-hérétique. Passez en Suisse, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniste, demain dans une papiste, après-demain dans une luthérienne. Allez jusqu'en Russie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'est une secte toute différente. La cour y est éclairée, à la vérité, par une impératrice philosophe. L'auguste Catherine a mis la raison sur le trône, comme elle y a placé la magnificence et la générosité ; mais le peuple de ses provinces déteste encore également et luthériens, et calvinistes, et papistes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or, je vous demande, mes frères, ce qui arriverait si, dans une assemblée de tous ces sectaires, chacun se croyait autorisé par l'esprit divin à faire triompher son opinion ? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dressées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre ? Quel est donc celui qui a raison dans ces chaos de disputes ? le tolérant, le bienfesant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères ; celui qui adore Dieu et qui fait du bien aux hommes n'est point indifférent. Ce nom convient bien davantage au superstitieux qui pense que Dieu lui saura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il est en effet très indifférent sur le sort de son frère qu'il laisse périr sans secours, ou qu'il abandonne dans la disgrâce, ou qu'il flatte dans la prospérité, ou qu'il persécute s'il est d'une autre secte, s'il est sans appui et sans protection. Plus le superstitieux se concentre dans des pratiques et dans des croyances absurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards, dans sa province ; on lui demandait si c'était pour des papistes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des sociniens, des anabaptistes, des méthodistes, des mennonites. Il répondit : Pour des hommes.

O mon Dieu ! écarte de nous l'erreur de l'athéisme, qui nie ton existence ; et délivre-nous de la superstition, qui outrage ton existence, et qui rend la nôtre affreuse.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur l'interprétation de l'ancien Testament.

Mes frères,

Les livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'usage de l'écriture ; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le *Zenda-Vesta*, attribué au premier Zoroastre, fut la loi des Persans. Le *Veidam* et le *Shastabad* sont encore celle des brames. Les Égyptiens furent régis par les livres de Thaud, qu'on appela le *Premier Mercure*. L'*Alcoran* ou le *Koran* gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perse entière, la Scythie dans la Chersonèse, l'Asie Mineure, la Syrie, la Thrace, la Thessalie, et toute la Grèce jusqu'au détroit qui sépare Naples de l'Épire. Le *Pentateuque* gouverne les Juifs ; et par une singulière providence, il est aujourd'hui notre règle. Notre devoir est de lire ensemble cet ouvrage divin, qui est le fondement de notre foi.

« Au commencement Dieu créa les cieux et la « terre. Et la terre était sans forme et vide ; les té- « nèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'esprit de « Dieu se mouvait sur le dessus des eaux. Et Dieu dit : « Que la lumière soit ; et la lumière fut. Et Dieu « vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara « la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu nomma « la lumière *jour*, et les ténèbres *nuit*. Ainsi fut le

« soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour. « Puis Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les « eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. « Dieu donc fit l'étendue, et sépara les eaux qui « sont au-dessous de l'étendue, d'avec celles qui « sont au-dessus de l'étendue ; et il fut ainsi. Et « Dieu nomma l'étendue *cieux*. Ainsi fut le soir, « ainsi fut le matin : ce fut le second jour. Puis « Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des « cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec « paraisse ; et il fut ainsi, etc. »

Nous savons, mes frères, que Dieu, en parlant ainsi aux Juifs, daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière. Personne n'ignore que notre terre n'est qu'un point, en comparaison de l'espace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuse quantité de soleils, autour desquels roulent des planètes très supérieures à la nôtre. On sait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, et que notre lumière vient du soleil. On sait que l'étendue solide entre les eaux supérieures et les inférieures, étendue qui, à la lettre, signifie *firmament*, est une erreur de l'ancienne physique adoptée par les Grecs. Mais puisque Dieu parlait aux Juifs, il daignait s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Horeb, s'il avait dit : « J'ai mis le soleil au centre de votre « monde ; le petit globe de la terre roule avec les « autres planètes autour de ce grand astre, par qui « toutes les planètes sont illuminées ; et la lune « tourne en un mois autour de la terre. Ces autres « astres que vous voyez sont autant de soleils qui « président à d'autres mondes, etc. »

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connaît son ouvrage ; mais nul Juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un col raide, et dur d'entendement. Il fallut donner des aliments grossiers à un peuple grossier, qui ne pouvait être nourri que par de tels aliments. Il semble que ce premier chapitre de la *Genèse* fut une allégorie, proposée par l'Esprit saint, pour être expliquée un jour par ceux que Dieu daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux Juifs, puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence et de respect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre le Nil, l'Euphrate, le Tigre, et l'Araxe, n'avaient pas en effet leurs sources dans le paradis terrestre ; mais que ces quatre fleuves qui l'arrosaient signifiaient évidemment quatre vertus nécessaires à l'homme. Il était visible, selon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage ; et que les âmes des époux doivent être unies comme leurs corps. C'est le symbole de la paix et de la fidélité qui doivent régner dans leur société.

Le serpent qui séduisit Eve, et qui était *le plus rusé de tous les animaux de la terre*, est, si nous en croyons Philon lui-même et plusieurs pères, une expression figurée qui peint sensiblement nos desirs corrompus. L'usage de la parole, que l'Écriture lui prête, est la voix de nos passions qui parle à nos cœurs. Dieu emploie l'allégorie du serpent, qui était très commune dans tout l'Orient. Il passait pour subtil, parce qu'il se dérobe avec vitesse à ceux qui le poursuivent, et qu'il s'élance avec adresse sur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le symbole de l'immortalité. Les Égyptiens portaient un serpent d'argent dans leurs processions. Les Phéniciens, voisins des déserts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un serpent qui avait fait la guerre à l'homme et à Dieu. Enfin, le serpent qui tenta Ève a été reconnu pour le diable qui veut toujours nous tenter et nous perdre.

Il est vrai que la doctrine du diable tombé du ciel, et devenu l'ennemi du genre humain, ne fut connue des Juifs que dans la suite des siècles ; mais le divin auteur qui savait bien que cette doctrine serait un jour répandue, daignait en jeter la semence dans les premiers chapitres de *la Genèse*.

Nous ne connaissons, à la vérité, l'histoire de la chute des mauvais anges que par ce peu de mots de l'Épître de saint Jude : « Des étoiles er- « rantes, à qui l'obscurité des ténèbres est réservée « éternellement, desquels Énoch, septième homme « après Adam, a prophétisé. » On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfesants, et on supplée aux prophéties d'Énoch, septième homme après Adam, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savants pour expliquer ces choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms au diable long-temps avant les Juifs. Et vous savez que dans le *Pentateuque* on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni Gabriel, ni Raphaël, ni Satan, ni Asmodée, dans les livres juifs, que très long-temps après, et lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babylone.

Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes et des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de Job, précieux monument de l'antiquité. Job est un personnage arabe ; c'est en arabe que cette allégorie fut écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes, et les Juifs, qui, les uns après les autres, admettent à peu près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique. Les hommes, qui ne sont point nés pour être meurtriers, puisque Dieu ne les a point armés comme les lions et les tigres ; qui ne sont point nés pour l'imposture, puisqu'ils aiment tous nécessairement la vérité ; qui ne sont point nés pour être des brigands ravisseurs, puisque Dieu leur a donné également à tous les fruits de la terre et les toisons des brebis ; mais qui cependant sont devenus ravisseurs, parjures, et homicides, sont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la sainte Écriture ce qui nous enseigne la morale et non la physique.

Que l'ingénieux Calmet emploie sa profonde sagacité et sa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terrestre ; contentons-nous de mériter, si nous pouvons, le paradis céleste, par la justice, par la tolérance, par la bienfesance.

« Et quant à l'arbre de la science du bien et du « mal, tu n'en mangeras point ; car le jour que tu « en mangeras tu mourras de mort [a]. »

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la science. Adam ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea ; il vécut encore neuf cent trente années, dit la sainte Écriture. Hélas ! que sont neuf siècles entre deux éternités ! ce n'est pas même une minute dans le temps, et nos jours passent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la science mal entendue est capable de nous perdre ? L'arbre de la science porte sans doute des fruits bien amers, puisque tant de savants théologiens ont été persécuteurs ou persécutés, et que plusieurs sont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Esprit saint a voulu nous faire voir combien une fausse science est dangereuse, combien elle enfle le cœur, et à quel point un docteur est souvent absurde.

C'est de ce passage que saint Augustin conclut l'imputation faite à tous les hommes de la désobéissance du premier. C'est lui qui développa la doctrine du péché originel, soit que la souillure de ce péché ait corrompu nos corps, soit que les âmes qui entrent dans nos corps en soient abreuvées ; mystère en tout point incompréhensible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, si nous sommes nés dans le crime.

« Et l'Eternel mit une marque sur Caïn, afin « que quiconque le trouverait ne le tuât point [a]. » C'est ici surtout, mes frères, que les Pères sont opposés les uns aux autres. La famille d'Adam n'était pas encore nombreuse ; l'Écriture ne lui donne d'autres enfants qu'Abel et Caïn, dans le temps que ce premier fut assassiné par son frère. Comment Dieu est-il obligé de donner une sauve-garde à Caïn contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons seulement que Dieu pardonne à Caïn un fratricide, après lui avoir donné sans doute des remords. Profitons de cette leçon ; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables supplices pour des causes légères. Quand Dieu daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable, imitons le Dieu de miséricorde. On nous objecte que Dieu, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la transgression d'Adam, qui n'était coupable que d'avoir mangé d'un fruit défendu. Il semble à notre faible raison que Dieu soit injuste en flétrissant éternellement tous les enfants de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'être infiniment bon ; mais cette contradiction n'est qu'apparente. Dieu, en nous livrant, nous, nos pères, et nos enfants, aux flammes pour la désobéissance d'Adam, nous envoie, quatre mille ans après, Jésus-Christ pour nous délivrer, et il conserve la vie à Caïn pour peupler la terre ; ainsi il est partout le Dieu de justice et de miséricorde. Saint Augustin appelle la faute d'Adam une faute heureuse ; mais celle de Caïn fut plus heureuse encore, puisque Dieu prit soin de lui mettre lui-même un signe qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur, etc. [b]. Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, et que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que dans les années les plus pluvieuses il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant une année ; que

[a] Gen., II, 17.

[a] Gen., IV, 15. — [b] Gen., VI, 16, etc.

même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie qu'il y en a d'inondés ; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ses bornes ; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec ; qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées ; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes ; que sept paires d'animaux purs, et deux paires d'animaux impurs, pour chaque espèce, n'auraient pu être contenues seulement dans vingt arches ; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non seulement pendant dix mois, mais pendant l'année suivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire ; que les animaux voraces qui se nourrissent de chair seraient péris faute de nourriture ; que huit personnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu suffire à distribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin ils ne tarissent point sur les difficultés ; mais on lève toutes ces difficultés en leur fesant voir que ce grand événement est un miracle : et dès lors toute dispute est finie.

« Or çà, bâtissons une ville et une tour de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés par toute la terre [a]. »

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation et être dispersé. Ils demandent si les hommes ont pu jamais être assez insensés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils disent que cette tour ne s'élève que dans l'air, et que si par l'air on entend le ciel elle sera nécessairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds ; que si tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus sage était de se réunir dans la même ville, et de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puisqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chasser de leur patrie est tyrannique ; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup est absurde. Par conséquent, disent-ils, on ne peut regarder l'histoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blasphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de Dieu ne doivent ressembler en rien aux œuvres des hommes. Les siècles des patriarches et des prophètes ne doivent tenir en rien des siècles des hommes ordinaires. Dieu, qui ne descend plus sur la terre, y descendait alors souvent pour voir lui-mêmes ses ouvrages. C'est la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs, qui n'eurent aucune connaissance des livres juifs que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les Juifs hellénistes ; les Grecs avaient cru, avant Homère et Hésiode, que le grand Zeus et tous les autres dieux descendaient de l'air pour visiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie ? Que nous sommes toujours en présence de Dieu, et que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune pensée, qui ne soit conforme à sa justice. En un mot, la tour de Babel n'est pas plus extraordinaire que tout le reste. Le livre est également authentique dans toutes ses parties : on ne peut nier un fait sans nier tous les autres : il faut soumettre sa raison orgueilleuse, soit qu'on lise cette histoire comme véridique, soit qu'on la regarde comme un emblème.

« Et en ce jour le Seigneur traita alliance avec Abraham, en disant : J'ai donné à ta postérité ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate [a]. »

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais possédé qu'une partie de ce que Dieu leur a promis. Ils trouvent même injuste que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils disent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit ; qu'un voyage fait autrefois par un Chaldéen, dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays ; qu'un homme qui se dirait aujourd'hui descendant de saint Patrick serait mal reçu à venir saccager l'Irlande, en disant qu'il en a reçu l'ordre de Dieu. Mais considérons toujours combien les temps sont changés ; respectons les livres juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. Dieu ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel est cet Abraham, et pourquoi on fait remonter le peuple juif à un Chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, et qui ne pouvait entendre leur idiome ? Ce Chaldéen va jusqu'à Memphis avec sa femme courbée sous le poids des ans, et cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple se transporte-t-il dans le désert de Gérare ? Comment y a-t-il un roi dans cet horrible désert ? Comment le roi d'Égypte et le roi de Gérare sont-ils tous deux amoureux de la vieille épouse d'Abraham ? ce ne sont là que des difficultés historiques ; l'essentiel est d'obéir à Dieu. La sainte Écriture nous représente toujours Abraham comme soumis sans réserve aux volontés du Très-Haut : songeons à l'imiter plutôt qu'à disputer.

[a] Gen., XI, 4.

[a] Gen., XV, 18.

Or sur le soir deux anges vinrent à Sodome, etc. *. C'est ici une pierre de scandale pour les examinateurs qui n'écoutent que leur raison. Deux anges, c'est-à-dire deux créatures spirituelles, deux ministres célestes de Dieu, qui ont un corps terrestre, qui inspirent des desirs infâmes à toute une ville, et même aux vieillards; un père de famille qui veut prostituer ses deux filles pour sauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphosée en une statue de sel; deux filles qui trompent et qui enivrent leur père pour commettre un inceste avec lui, de peur, disent-elles, que sa race ne périsse; tandis qu'elles ont tous les habitants de la ville de Thsoar, parmi lesquels elles peuvent choisir! Tous ces événements rassemblés forment une image révoltante; mais si nous sommes raisonnables, nous conviendrons avec saint Clément d'Alexandrie, et avec tous les Pères qui l'ont suivi, que tout est ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent si longtemps en usage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint sur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles composent toute la théologie profane de l'antiquité. Saturne qui dévore ses enfants est visiblement le temps qui détruit ses propres ouvrages. Minerve est la sagesse; elle est formée dans la tête du maître des dieux. Les flèches de l'enfant Cupidon et son bandeau ne sont que des figures trop sensibles. La chute de Phaéton est un emblème admirable des ambitieux. Tout n'est pas allégorie dans la théologie païenne, tout ne l'est pas non plus dans l'histoire sacrée du peuple juif. Les Pères distinguent ce qui est purement historique, ou purement parabole, et ce qui est mêlé de l'un et de l'autre. Il est difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins escarpés; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la science?

Le crime que Dieu punit ici est horrible; que cela nous suffise. La femme de Loth est changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportements de notre curiosité: en un mot, que toutes les histoires de l'Écriture servent à nous rendre meilleurs, si elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me semble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément et dans un sens mystique les saintes Écritures. La première, qui est incontestablement la meilleure, est celle de tirer de tous les faits des instructions pour la conduite de la vie. Si Jacob fait une cruelle injustice à son frère Ésaü, s'il trompe son beau-père Laban, conservons la paix dans nos familles, et agissons avec justice envers nos parents; si le patriarche Ruben déshonore le lit de son père Jacob, ayons cet inceste en horreur. Si le patriarche Juda commet un inceste encore plus odieux avec Thamar sa belle-fille, n'en ayons que plus d'aversion pour ces iniquités. Quand David ravit la femme d'Uriah et qu'il assassine son mari; quand Salomon assassine son frère; quand presque tous les petits rois juifs sont des meurtriers barbares, adoucissons nos mœurs en lisant cette suite affreuse de crimes. Lisons enfin toute la *Bible* dans cet esprit: elle inquiète celui qui veut être savant, elle console celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le sens caché des Ecritures est celle de regarder chaque événement comme un emblème historique et physique. C'est la méthode qu'ont employée saint Clément, le grand Origène, le respectable saint Augustin, et tant d'autres Pères. Selon eux, le morceau de drap rouge que la prostituée Rahab pend à sa fenêtre est le sang de Jésus-Christ. Moïse étendant les bras annonce le signe de la croix. Juda liant son ânon à la vigne figure l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Saint Augustin compare l'arche de Noé à Jésus. Saint Ambroise, dans son livre septième *de Arcâ*, dit que la petite porte de dégagement, pratiquée dans l'arche, signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des aliments. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'Écriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit, et elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Écartons tous les sujets de dispute qui divisent les nations, et pénétrons-nous des sentiments qui les réunissent. La soumission à Dieu, la résignation, la justice, la bonté, la compassion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les commerçants, qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entre eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque! ils sont par ces principes les liens de toutes les nations; mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, et qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, et que les autres hommes marchent dans les ténèbres; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères,

* Gen., XIX tout entier.

ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre humain ?

Je ne dissimulerai point que les plus savants hommes assurent que le *Pentateuque* n'est point de Moïse. Newton, le grand Newton, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie, qui avait tant approfondi l'*Histoire ancienne*, attribue le *Pentateuque* à Samuel. D'autres savants respectables croient qu'il fut fait du temps d'Osias, par le scribe Saphan ; d'autres enfin prétendent qu'Esdras en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques Juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de Moïse. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le *Décalogue*, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en dispute sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à Edouard III, les autres à Édouard II ; mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les trouvons justes et utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Distinguons toujours l'histoire du dogme, et le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les législateurs ont enseignée, et que tous les peuples ont reçue.

O morale sainte ! ô mon Dieu qui en êtes le créateur ! je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province ; vous régnez sur tous les êtres pensants et sensibles. Vous êtes le Dieu de Jacob ; mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce discours, mes chers frères, sans vous parler des prophètes. C'est un des grands objets sur lesquels nos ennemis pensent nous accabler : ils disent que dans l'antiquité tout peuple avait ses prophètes, ses devins, ses voyants ; mais si les Égyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'ensuit-il que les Juifs ne pussent en avoir de véritables ? On prétend qu'ils n'avaient aucune mission, aucun grade, aucune autorisation légale : cela est vrai ; mais ne pouvaient-ils pas être autorisés par Dieu même ? Ils s'anathématisaient les uns les autres ; ils se traitaient réciproquement de fourbes et d'insensés ; et le prophète Sédékia ose même donner un soufflet au prophète Michée en présence du roi Josaphat : nous n'en disconvenons pas. Les *Paralipomènes* rapportent ce fait ; mais un ministère est-il moins saint quand les ministres le déshonorent ? Et nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de se donner des soufflets ?

Dieu ordonne à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, de mettre des excréments humains sur son pain, de partager ensuite ses cheveux en trois parties, et d'en jeter une dans le feu ; de se faire lier ; de coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit. Dieu commande expressément au prophète Osée de prendre une fille de fornication, et d'en avoir des enfants de fornication. Dieu veut ensuite qu'Osée couche avec une femme adultère, pour quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge. Tous ces commandements de Dieu scandalisent les esprits qui se disent sages ; mais ne seront-ils pas plus sages, s'ils voient que ce sont des allégories, des types, des paraboles, conformes aux mœurs des Israélites ; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à Dieu des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus.

Dieu n'a pu ordonner sans doute à un prophète d'être débauché et adultère ; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes et les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la *Bible* dans cet esprit, hélas ! nous serions révoltés et indignés à chaque page.

Édifions-nous de ce qui fait le scandale des autres ; tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre et littéral d'un passage paraît conforme à notre raison, tenons-nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité et les bonnes mœurs se concilient avec la sainte Écriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les Pères de l'Église ; c'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie ; nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis et de nos partisans ; traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs, qui sont l'objet de notre foi ? Enfin lisons les livres juifs pour être chrétiens ; et, s'ils ne nous rendent pas plus savants, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Sur l'interprétation du nouveau Testament.

MES FRÈRES,

Il est dans le nouveau *Testament*, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, et des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les *Évangiles*, qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des

hommes plus savants que moi examinent si la sainte Famille se transporta en Égypte après le massacre des enfants de Bethléem, selon saint Matthieu; ou si elle resta en Judée, selon saint Luc; qu'ils recherchent si le père de Joseph s'appelait Jacob, son grand-père Mathan, son bisaïeul Éléazar; ou bien si son bisaïeul était Lévi, son grand-père Mathat, et son père Héli : qu'ils disposent, selon leurs lumières, de cet arbre généalogique; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit, mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. Paul, apôtre, dit lui-même, dans sa première épître à Timothée, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en serons pas plus gens de bien quand nous saurons précisément quels étaient les aïeux de Joseph, dans quelle année Jésus vint au monde, et si Jacques était son frère ou son cousin germain. Que nous servira d'avoir consulté tout ce qui nous reste des annales romaines, pour voir si en effet Auguste ordonna qu'on fit un dénombrement des peuples de toute la terre, quand Marie était enceinte de Jésus, quand Quirinus était gouverneur de la Syrie, et qu'Hérode régnait encore en Judée? Quirinus, que saint Luc appelle Cyrynus (disent les savants), ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après : ce n'était pas du temps d'Hérode, c'était du temps d'Archélaüs, et jamais Auguste n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'*Épître aux Hébreux*, attribuée à Paul, n'est point de Paul; que ni l'*Apocalypse* ni l'*Évangile de Jean* ne sont de Jean; que le premier chapitre de cet évangile est évidemment d'un grec platonicien; qu'il est impossible que ce livre soit d'un Juif; que jamais un Juif n'aurait fait prononcer ces paroles à Jésus : « Je vous fais un commandement nouveau; c'est « que vous vous aimiez les uns les autres. » Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément et en termes plus énergiques dans les lois du *Lévitique* : « Tu « aimeras ton Dieu plus que toute autre chose, et « ton prochain comme toi-même. » Un homme tel que Jésus-Christ, disent-ils, un homme savant dans les Écritures, et qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi; et son disciple bien aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point, songeons que Jésus parlait un idiome peu intelligible aux Grecs, composé du syriaque et du phénicien; que nous n'avons l'*Évangile de saint Jean* qu'en grec; que cet évangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de Jésus; que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte; qu'il est plus probable que le texte portait : « Je vous fais un com- « mandement qui n'est pas nouveau, » qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots : « Je vous « fais un commandement nouveau. » Enfin revenons à notre grand principe : le précepte est bon : c'est à nous à le suivre si nous pouvons, soit que Zoroastre l'ait annoncé le premier, soit que Moïse l'ait écrit, soit que Jésus l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de Jésus furent une éclipse de soleil dans la pleine lune; si un astronome nommé Phlégon, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelque autre a jamais observé l'étoile des trois mages? Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta Dieu dans le désert; comment il le tenta pendant quarante jours; comment il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui offre à Dieu tous ces royaumes, pourvu que Dieu l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles et sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude et dans les angoisses d'une curiosité inquiète, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté, où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords Herbert, Shaftesbury, Bolingbroke; si les Tindal, les Toland, les Collins, les Whiston, les Trenchard, les Gordon, les Swift, étaient témoins de notre douce et innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris et d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de Jésus; il adorait un Dieu, et nous l'adorons; il méprisait de vaines cérémonies, et nous les méprisons. Aucun évangile n'a dit que sa mère fût mère de Dieu; aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à Dieu, ni qu'il eût deux natures et deux volontés dans

une même personne, ni que le Saint-Esprit procédât du Père et du Fils. Vous ne trouverez dans aucun évangile que les disciples de Jésus doivent s'arroger le titre de *saint père*, de *milord*, de *monseigneur ;* que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent, et qu'ils arrosent de pleurs. L'Évangile n'a point dit aux évêques de Rome : Forgez une donation de Constantin pour vous emparer de la ville des Scipions et des Césars, pour oser être suzerains du royaume de Naples : évêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. Jésus fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des disciples de Penn et de Fox, ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mitre d'or en tête, entourés de soldats ; s'ils ravissaient la substance des peuples ; s'ils voulaient commander aux rois ; si leurs satellites, suivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbéciles, croyez à Fox et à Penn, ou vous allez expirer dans les supplices ?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de Jésus et l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom ; entre leur avarice et sa pauvreté ; entre leurs débauches et sa chasteté ; entre sa soumission et leur sanguinaire tyrannie !

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a plus fait d'impression que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper avant qu'on le conduisît au supplice : « Si « j'ai mal dit, rendez témoignage du mal ; et si « j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ? » Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre sur des choses qu'il est impossible d'entendre ; si je vois la miséricorde de Dieu là où vous ne voulez voir que sa puissance ; si j'ai dit que tous les disciples de Jésus étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler à vos pieds ; si je n'ai adoré que Dieu seul, quand vous lui avez donné des associés ; enfin si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal ; et si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures et d'opprobres ? pourquoi me poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort ? Hélas ! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre et m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles ; que votre opinion est divine ; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle ; que toute la terre embrassera un jour votre opinion ; que le monde vous sera soumis ; que vous régnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire ? vous ne me craignez pas, et vous me persécutez ! Vous me méprisez, et vous me faites périr !

Que répondre, mes frères, à ces modestes et puissants reproches ? Ce que répond le loup à l'agneau : « Tu as troublé l'eau que je bois. » C'est ainsi que les hommes se sont traités les uns les autres, l'Évangile et le fer à la main ; prêchant le désintéressement, et accumulant des trésors ; annonçant l'humilité, et marchant sur les têtes des princes prosternés ; recommandant la miséricorde, et fesant couler le sang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Evangile quelque parabole dont le sens puisse être détourné en leur faveur par quelque interprétation frauduleuse, ils s'en saisissent comme d'une enclume sur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Est-il parlé de deux glaives suspendus à un plafond, ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il est dit qu'un roi a tué ses bêtes engraissées, a forcé des aveugles, des estropiés, de venir à son festin, et a jeté celui qui n'avait pas sa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures, est-ce une raison, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive, de vous disloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce festin ; de vous tuer, comme ce roi a tué ses bêtes engraissées ? C'est pourtant sur de telles équivoques que l'on s'est fondé si souvent pour désoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles, « Je ne suis pas venu ap- « porter la paix, mais le glaive, » ont fait périr plus de chrétiens que la seule ambition n'en a jamais immolé.

Les Juifs dispersés et malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours opposés les uns aux autres depuis les premiers jours du christianisme, toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés et persécuteurs, oppresseurs et opprimés ; ils sont unis entre eux, et ils rient de nos querelles éternelles. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger.

Misérables que nous sommes ! nous insultons aux païens, et ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques ; ils n'ont jamais versé une goutte de sang pour expliquer un dogme ; et nous en avons inondé la terre. Je vous dirai surtout, dans l'amertume de mon cœur : Jésus a été persécuté, quiconque pensera comme lui sera persécuté comme lui. Car enfin qu'était Jésus aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement soupçonner sa divinité ? C'était un homme de bien qui,

né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre la superstition des riches pharisiens, et des prêtres insolents; c'était le Socrate de la Galilée. Vous savez qu'il dit à ces pharisiens : « Malheur « à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez le chameau ! Malheur à vous, « parce que vous nettoyez les dehors de la coupe « et du plat, et que vous êtes au-dedans pleins « de rapines et d'impuretés [a]. »

Il les appelle souvent *sépulcres blanchis, races de vipères*. Ils étaient pourtant des hommes constitués en dignité. Ils se vengèrent par le dernier supplice. Arnaud de Brescia, Jean Hus, Jérôme de Prague, en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, et ils furent suppliciés de même. Ne choquez jamais la superstition dominante, si vous n'êtes assez puissants pour lui résister, ou assez habiles pour échapper à sa poursuite. La fable de Notre-Dame de Lorette est plus extravagante que toutes les métamorphoses d'Ovide, il est vrai; le miracle de San-Genaro à Naples est plus ridicule que celui d'Egnatia dont parle Horace, j'en conviens : mais dites hautement à Naples, à Lorette, ce que vous pensez de ces absurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en est pas ainsi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a ses erreurs, mais moins grossières, et le peuple le moins superstitieux est toujours le plus tolérant.

Rejetons donc toute superstition, afin de devenir plus humains : mais, en parlant contre le fanatisme, n'irritons point les fanatiques; ce sont des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adoucissons leurs maux, ne les aigrissons jamais, et fesons couler goutte à goutte dans leur âme ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur si on le leur présentait à pleine coupe.

a Matthieu, XXIII.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

Sur la communion (prononcée le jour de Pâques).

Nous voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste et la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'est-ce que la communion? C'est mettre en commun ses devoirs; c'est se communiquer l'esprit fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le Christ, que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fît ces choses en mémoire de lui;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive, qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois; il est vrai que nous n'envoyons point chez un inconnu pour lui dire comme dans saint Matthieu : « Le maître vous en- « voie dire : Je viens faire la pâque chez vous « avec mes disciples : » nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nouriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle, différente de la réelle; je n'entrerai dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le pape Innocent III, dans son quatrième livre des *Mystères*, épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de Jésus, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, et de quelle matière seraient ses excréments : ces matières sont trop relevées pour moi.

Que Durand, dans son *Rational* [a], décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidents; que Tolet [b], dans son *Instruction sacerdotale*, affirme qu'un prêtre pourrait consacrer et transsubstantier tout le pain d'un boulanger et tout le vin d'un cabaretier; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point, à moins que le prêtre n'en ait l'intention expresse; que plusieurs docteurs disent que dans l'eucharistie il y a quantité sans *quantum*, et accident sans substance; qu'ils déclarent qu'on peut être camus sans avoir de nez, et boiteux sans avoir de jambes, *simitas sine naso, claudicatio sine crure :* je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus pour avoir approfondi comment on peut être camus sans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, messieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le sang a coulé pendant deux siècles pour ces questions théologiques, et que notre reine Marie, fille de Henri VIII, a fait brûler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur existât sans un corps rond, et qu'il y eût de la blancheur sans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger ensemble, en nous rappelant la mémoire des calamités et des horreurs qui ont inondé presque toute l'Europe pour des choses dont les Cafres, les Hotten-

a Liv. IV, chap. XLI.
b Tolet, *de Instructione sacerdotali*, lib. II, chap. XXV.

tots, rougiraient, et concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la sainte cérémonie que nous allons faire un *sacrement ;* à la bonne heure : je ne viens pas ici pour disputer sur des mots. Nous ne savons, ni vous ni moi, ce que c'est qu'un sacrement ; c'est un mot latin qui signifiait *serment* chez les Romains : je ne vois pas que nous fassions ici aucun serment. On nous dit aujourd'hui que sacrement veut dire *mystère ;* j'y consens encore, sans savoir le moins du monde ce que c'est qu'un mystère : ce mot signifiait chez les Grecs une chose cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choses cachées dans la religion? tout ne doit-il pas être public? tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, et que le même soleil éclaire?

Si on venait nous dire que l'adoration de Dieu, l'amour du prochain, la justice, la modestie, la compassion, l'aumône, sont des mystères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs sentiments, leur conduite, que dans l'idée de mal faire, et dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à peine être entendue que d'un très petit nombre de jurisconsultes? comment pourrions-nous suivre cette loi, surtout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés? Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits, n'est qu'un piége tendu par la fourberie à la simplicité. Une ordonnance mystérieuse d'un souverain serait même quelque chose de si absurde et de si intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple sur la terre. Accuserons-nous Dieu d'avoir fait ce que les tyrans les plus insensés n'ont jamais eu la démence de faire? Dieu n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre humain? que dis-je? à la plus petite partie du genre humain, pour se cacher entièrement à tout le reste, et pour ne se montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui se sont disputé par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître? *Mersitne hoc pulvere verum ut caneret paucis* [1]?

Dieu a dit à tous les hommes : Aimez-moi, et soyez justes. Voilà une loi claire, et sur laquelle il est impossible de disputer. Lorsque nous trouvons dans nos codes des passages équivoques, ce qui est un grand fléau du genre humain, nous tâchons de les ramener au sens le plus raisonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui est la plus clairement énoncée. Or, qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raisonnable et de plus lumineux que ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi?* C'est donc en vertu de ces paroles que nous sommes assemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons nécessaire, parce qu'elle est ordonnée, parce qu'elle nous inspire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais, en nous unissant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptistes, ou mennonites, qui ne communient point; les presbytériens, qui communient en mangeant spirituellement Jésus-Christ; les luthériens et les anglicans, qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le sang et le vin; et les papistes même, qui prétendent manger le corps et boire le sang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres; mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux sans les comprendre; nous nous unissons à eux, malgré eux-mêmes, dans cet esprit de charité qui fait du monde entier une grande famille dispersée : *Charitas humani generis,* dit Cicéron, s'il m'est permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute secte qui dit : Je suis seule sur la terre; la lumière ne luit que pour moi; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes; ce n'est que pour moi que les vastes cieux ont été créés; c'est là ma demeure; tout le reste est condamné à un séjour d'horreur et de désolation éternelle!

Ce cruel langage est bien moins celui d'un cœur reconnaissant qui remercie Dieu de l'avoir distingué de la foule des êtres, que l'expression d'un orgueil insensé qui se complaît dans ses illusions téméraires. La dureté accompagne nécessairement un tel orgueil. Comment un homme malheureusement pénétré d'une si abominable croyance aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il pense être en horreur à Dieu, de toute éternité, et pour toute l'éternité? Il ne les peut envisager que du même œil dont il croit voir les démons, qu'on lui a peints comme ses ennemis sous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'est que la nature, plus forte en lui que ses préjugés, amollit malgré lui son cœur, que sa secte endurcissait; et la vertu naturelle, que Dieu lui a donnée, l'emporte sur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, messieurs, que le chef de la secte papiste n'est pas le seul qui se dise infaillible; sachez que tous ceux qui sont de sa secte intolérante

[1] Il y a dans Lucain, IX, 576 :

« Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum. »

pensent être infaillibles comme lui; et cela ne peut être autrement; ils ont adopté tous ses dogmes. Ce chef, selon eux, ne peut être dans l'erreur: donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enseigne, en fesant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'est perpétué surtout dans les cloîtres. C'est là que dominent la persuasion, ennemie de l'examen, et le fanatisme, enfant furieux de cette persuasion; c'est là que rampe l'aveugle obéissance, brûlant du desir de commander aux autres; c'est là que se forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, et qui en gémit en secret, n'en est souvent que plus ardent à la répandre: il jouit du plaisir infâme de faire croire ce qu'il ne croit pas, et son hypocrisie est quelquefois plus persécutive que le fanatisme lui-même.

Voilà le joug sous lequel une partie de l'Europe baisse encore la tête, le joug que nous détestons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté, lorsqu'un légat venait dans notre île ouvrir et fermer le ciel à prix d'or; vendre des indulgences et recueillir des décimes, effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait saintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois, mes frères; mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus qu'il faut en rappeler souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie et la discorde. Ici nous sommes tous égaux; ici nous participons tous au même pain et au même vin; ici nous rendons à l'Être des êtres les mêmes actions de grâces. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maître, ni la manière dont nous devons adorer le Maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrètement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions des consciences. Ce sont là en effet des mystères, c'est là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix; sa communion n'est que la réjection des autres hommes; tout est à ses yeux ou hérétique ou infidèle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des Césars, elle n'a point changé de maximes; et quoique les yeux de presque toutes les nations se soient enfin ouverts sur ses prétentions absurdes et sur ses déprédations, elle conserve dans sa décadence le même orgueil qui la possédait quand elle voyait tant de rois à ses genoux. C'est en vain que notre premier Législateur a dit: ***Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*** L'évêque de Rome se dit toujours le premier des hommes, parce qu'il siége dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penseriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui se croirait le souverain de tous les geomètres de nos provinces, sous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'avisait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles sans un édit émané de son portefeuille? C'est là cependant ce qu'a fait l'Église romaine: à cela près que les opinions qu'elle enseigne ne sont pas tout à fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne soit point persécutante; et nous regardons les papistes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous disent: Vous êtes dans l'erreur, et nous vous réprouvons. Nous leur répondons: Vous nous paraissez être dans l'esclavage, dans l'ignorance, dans la démence; nous vous plaignons, et nous vous chérissons.

Que le fruit de notre communion soit donc toujours, mes frères, de voir les faiblesses et les misères humaines sans aversion et sans colère; et d'aimer, s'il se peut, ceux que nous jugeons déraisonnables, autant que ceux qui nous semblent être dans le chemin de la vérité, quand ils pensent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils puissent être, d'adorer Dieu et d'aimer son prochain, que nous servirait d'examiner quel jour Jésus fit le souper de la pâque, et s'il était couché sur un lit, en mangeant comme les seigneurs romains, ou s'il mangea debout un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs? La morale qui doit diriger toutes nos actions en sera-t-elle plus pure, lorsque nous aurons discuté si Jésus fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive? Si cela n'est pas clair dans les *Évangiles*, il est très clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent et qui suivent cette cérémonie.

Plusieurs savants s'inquiètent que l'*Évangile de saint Jean* ne dise pas un seul mot de l'institution de l'eucharistie, de la bénédiction du pain, et de ces paroles mytérieuses qui ont causé tant de malheurs: *Ceci est mon corps; ceci est le calice de mon sang.* Ils s'étonnent que le disciple bien-aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes

qui assistèrent à son supplice; saint Matthieu disant qu'elles étaient loin, et saint Jean affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, et que Jésus leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans saint Jean, *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu*, ont fourni à l'Église de ceux qu'on appelle sociniens un prétexte, qu'ils ont cru plausible, de soutenir que Jésus n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de Dieu.

On ne s'accorde pas sur le lieu duquel il monta au ciel. Saint Luc dit que ce fut en Béthanie; saint Marc ne dit pas en quel endroit; saint Matthieu, saint Jean, n'en parlent pas. Saint Luc même, dans son *Évangile*, nous fait entendre que Jésus monta au ciel le lendemain de sa résurrection; et dans les *Actes des apôtres*, il est dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savants, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissants.

La naissance, la vie, et la mort de Jésus, sont l'éternel sujet de disputes interminables. Saint Luc nous dit qu'Auguste ordonna un dénombrement de toute la terre, et que Joseph et Marie vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique Joseph ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni Flavius Josèphe lui-même, ne parlent de ce dénombrement. Luc dit que Joseph et Marie furent dénombrés sous Cyrinus ou Quirinus, gouverneur de Syrie; mais il est avéré par Tacite, que ce Cyrinus ou Quirinus ne gouverna la Syrie que dix ans après, et que c'était alors Quintilius Varus qui était gouverneur. Luc donne pour grand-père à Jésus Héli, père de Joseph; Matthieu donne à Joseph Jacob pour père: et tous deux, en donnant chacun à Joseph une généalogie absolument différente, disent que Jésus n'était pas son fils. Luc assure que Joseph et Marie emmenèrent Jésus en Galilée; Matthieu dit qu'ils l'emmenèrent en Égypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de Joseph, que nous en reviendrait-il? quel fruit en retirerions-nous? en serions-nous plus gens de bien? n'est-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, soit que le père de Joseph s'appelât Héli ou Jacob, soit qu'on ait emmené l'enfant Jésus en Galilée ou en Égypte? que Luc s'accorde ou ne s'accorde pas avec Matthieu, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en seront pas moins riches, et nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'Écriture qui n'ait été un sujet de contestation, et par conséquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très chers frères, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai déjà dit, et vous le pensez comme moi: nous devons rechercher la justice plus que la lumière, et tolérer tout le monde, afin que nous soyons tolérés.

SERMON

PRÊCHÉ A BALE, LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

PAR JOSIAS ROSSETTE.

Commençons l'année, messieurs, par rendre grâce à Dieu du plus grand événement qui ait signalé le siècle où nous vivons; ce n'est pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des souverains qui habitent les bord du Danube, ou contre ceux qui sortent des bords de la Garonne, de la Loire, et du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévastation en Germanie, et pour revenir en très petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont usurpé le nom de gloire, et qui sont plus détestées par les sages qu'elles ne sont vantées par les insensés. S'il est une conquête dans l'auguste entreprise que nous célébrons, c'est une conquête sur le fanatisme; c'est la victoire de l'esprit pacificateur sur l'esprit de persécution; c'est le genre humain rétabli dans ses droits, des bords de la Vistule aux rivages de la mer Glaciale, et aux montagnes du Caucase, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reste de l'Europe.

Deux têtes couronnées se sont unies pour rendre aux hommes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conscience. Il semble que, dans ce siècle, Dieu ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de persécutions chrétiennes, exercées presque sans interruption, pour noyer dans le sang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Russie non-seulement établit la tolérance universelle dans ses vastes états, mais elle envoie une armée en Pologne, la premiere de cette espèce depuis que la terre existe, une armée de paix, qui ne sert qu'à protéger les droits des citoyens, et à faire trembler les persécuteurs.

O roi sage et juste, qui avez présidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince sans orgueil, et prêtre sans superstition, soyez bénis et imités dans tous les siècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la consolation du genre humain, que les jésuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, eussent été chassés de la Chine et des Indes, du Portugal et de l'Espagne, de Naples et du Mexique, et surtout de la France qu'ils avaient si long-temps troublée; mais enfin ce ne sont que des victimes sacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raison universelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit : Chassons les jésuites, afin que nos peuples soient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'état des biens immenses engloutis dans tant de monastères, et à la société tant d'esclaves inutiles ou dangereux. Les jésuites sont exterminés, mais leurs rivaux subsistent. Il semble même que ce soit à leurs rivaux qu'on les immole. Les disciples de l'insensé Ignace, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errants de l'évêque de Rome, disparaissent sur la terre; mais les disciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un François d'Assise, couvrent une partie de l'Europe; les enfants du persécuteur Dominique triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni à Naples : Citoyens qui ne reconnaissez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, sujets qui n'êtes soumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'Évangile, vivez en paix; que vos mariages, confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévastées par tant de malheureuses guerres; occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouissez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques royaumes, et on tremble au second; la raison est plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la sagesse viendrait d'Orient, tandis que sur les bords de l'Euphrate et de l'Indus on disait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin, elle arrive du Nord; elle vient nous éclairer; elle tient le fanatisme enchaîné; elle s'appuie sur la tolérance, qui marche toujours auprès d'elle, suivie de la paix, consolatrice du genre humain.

Il faut que vous sachiez que l'impératrice du Nord a rassemblé, dans la grande salle du kremlin, à Moscou, six cent quarante députés de ses vastes états d'Europe et d'Asie, pour établir une nouvelle législation qui soit également avantageuse à toutes ses provinces. C'est là que le musulman opine à côté du grec, le païen auprès du papiste, et que l'anabaptiste confère avec l'évangélique et le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les sépare.

Enfin donc, grâces au ciel, il s'est trouvé un génie supérieur, qui, au bout de près de dix-huit siècles, s'est souvenu que tous les hommes sont frères. Déjà un Anglais en France, un Berwick, évêque de Soissons, avait osé dire, dans son célèbre mandement de 1757, que les Turcs sont nos frères, ce que ni Bossuet ni Massillon n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement; aucun n'avait posé cette loi bienfesante pour la base des lois de l'état; aucun n'avait dit à la tolérance, en présence des nations : Asseyez-vous sur mon trône.

Élevons nos voix pour célébrer ce grand exemple; mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le temps est venu d'agrandir la sphère de nos idées, et d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leur devoir des grandes.

Nous sommes tous de la même religion sans le savoir. Tous les peuples adorent un Dieu des extrémités du Japon aux rochers du mont Atlas : ce sont des enfants qui crient à leur père en différents langages. Cela est si vrai et si avéré, que les Chinois, en signant la paix avec les Russes, le 8 septembre 1689, la signèrent au nom du même Dieu. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues : « Nous prions le « Dieu seigneur de toutes choses, qui connaît les « cœurs, de punir les traîtres qui rompraient cette « paix sacrée. »

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève : Je ne vous connais pas; j'invoque des saints, et vous n'invoquez que Dieu, je crois au concile de Trente, et vous à l'*Évangile* : aucune correspondance ne peut subsister entre nous; votre fils ne peut épouser ma fille, vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité : « Vous n'a- « vez point écouté mon assemblée, vous êtes pour « moi comme un païen et comme un receveur des « deniers de l'état. »

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, et nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, et la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'anti-

quité, si un Grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes et de Sparte? En quelque endroit de la Grèce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux; celui dont la cité était sous la protection d'Hercule allait sacrifier dans Athènes à Minerve : on les voyait associés aux mêmes mystères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus sacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hospitalité, rendait au moins pour quelque temps le Scythe concitoyen de l'Athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur absurde. On ne vit pas depuis Romulus un seul citoyen romain inquiété pour sa manière de penser; et tous les jours le stoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient ensemble les douceurs de la société; leurs disputes n'étaient qu'instructives. Ils pensaient, ils parlaient, ils écrivaient dans une sécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confusion; nous n'avons qu'à rougir, nous qui, étant frères par nos traités, sommes encore si étrangers les uns aux autres par nos dogmes; nous qui, après avoir eu la gloire de chasser nos tyrans, avons eu l'horreur et la honte de nous déchirer par des guerres civiles, pour des chimères scolastiques.

Je sais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons, enivrés du fanatisme qui empoisonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, et Zurich de la religion réformée. S'ils versèrent le sang de leurs compatriotes après avoir récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, dans un latin qu'ils n'entendaient pas; s'ils firent, après la bataille de Cappel, écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre pasteur Zuingle; s'ils firent, en priant Dieu, jeter ses membres dans les flammes, ces abominations ne se renouvellent plus. Mais il reste toujours entre le romain et le protestant un levain de haine que la raison et l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il est vrai, les persécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France; mais nous avons vu depuis peu, dans une ville étroitement unie à la Suisse, un pasteur doux et charitable forcé de renoncer à sa patrie pour avoir soutenu que l'Être créateur est bon, et qu'il est le Dieu de miséricorde encore plus que le Dieu des vengeances. Qu'un homme savant et modéré avance parmi nous que Jésus-Christ n'a jamais pris le nom de Dieu, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures et deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que long-temps après lui; n'entendez-vous pas aussitôt cent ignorants crier au blasphème, et demander son châtiment? Nous voulons passer pour tolérants; que nous sommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre!

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérants, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs appelés *quakers* qui sont tolérants, eux qui, au nombre de plus de quatre-vingt mille dans la Pensylvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde; eux qui, seuls de tous les peuples transplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appelés *sauvages*. C'était le grand philosophe Locke qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation, que sept pères de famille, fussent-ils Turcs ou Juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérents pourraient parvenir aux charges de l'état.

Que dis-je? l'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé long-temps pour aussi volages que cruels. Ils ont leur Saint-Barthélemi en horreur; ils rougissent de l'outrage fait au grand Henri IV par la révocation de l'édit de Nantes; on venge la cendre de Calas; on adoucit l'affreuse destinée de la famille Sirven. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de Fleuri. On chasse les jésuites, les plus intolérants des hommes : on réprime doucement la brutale animosité des jansénistes. On impose silence à la Sorbonne sur l'article de la tolérance, lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin la haute prudence de Louis XV a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, et ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement, devenu plus éclairé, apaise avec le temps toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérants à notre tour, nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestants nos frères?

Disons aux nations, mais disons surtout à nous-mêmes : Jésus-Christ a daigné converser également avec la courtisane de Jérusalem, et avec la courtisane de Samarie; il s'est fait parfumer les pieds par l'une, parce qu'elle l'avait beaucoup aimé; il s'est arrêté long-temps avec l'autre sur le bord d'un puits.

S'il a dit anathème aux receveurs des deniers publics, il a soupé chez eux, et il a appelé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour

n'avoir pas porté de fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé l'eau en vin à des noces où les convives, déjà trop échauffés, semblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive et la dissension dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en Adam, ô mystère incompréhensible! Jésus, quatre mille ans après, a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations; ô mystère plus incompréhensible encore! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfants de la maison, il dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de Jésus-Christ; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne! Quoi! un Français, parce qu'il est de la communion romaine et qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout Suisse, de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale!

Avouons que, malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724, que la haine languedocienne arracha au cardinal de Fleuri contre les pasteurs évangéliques, c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut le dire, vous êtes chrétiens, et vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt et le christianisme? Ce christianisme vous ordonne l'hospitalité, et rien n'est moins hospitalier que vous.

Votre intérêt est que l'étranger s'établisse dans votre patrie : car assurément il n'y viendra pas chercher les honneurs et la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs : un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire un domaine, que pour partager avec vous ses revenus. Le bonheur inestimable de vivre sans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un seul homme, de n'être soumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funestes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras, vous les rebutez par des usages que l'inimitié et la crainte établirent autrefois, et qui ne doivent plus subsister aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des temps de trouble et de terreur doit être aboli dans les jours de paix et de sécurité.

Le protestant a craint autrefois que le catholique n'apportât la transsubstantiation, les reliques, les taxes romaines et l'esclavage dans sa ville. Le catholique a craint que le protestant ne vînt attrister la sienne par sa manière d'expliquer l'*Évangile*, et par le pédantisme reproché aux consistoires. Pour avoir la paix, il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps sont changés; la controverse, les disputes de l'école, qui ont si long-temps allumé partout la discorde, sont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il est encore des fanatiques, il n'est point de bourgeois, de cultivateur, d'artisan, qui les écoute. La lumière se répand de proche en proche, et la religion ne fait presque plus de mal.

Qui est celui d'entre vous qui n'affermera pas son champ et sa vigne à un anabaptiste, à un quaker, à un socinien, à un mennonite, à un piétiste, à un morave, à un papiste, s'il est sûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au système de Zuingle? Les terres de Genève ne sont cultivées que par des papistes savoyards; ce sont des papistes lombards qui labourent les champs des cantons que nous possédons dans le Milanais; et plus d'un protestant fabrique des toiles dont la vente enfle le trésor de l'abbé de Saint-Gall.

Or, si la malheureuse division que les différentes sectes du christianisme ont mise entre les hommes n'empêche pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres dans le seul but de gagner quelque argent, pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternisent ensemble pour jouir des charmes de la vie civile? N'est-il pas absurde que vous puissiez avoir un fermier catholique, et que vous ne puissiez pas avoir un concitoyen catholique?

Je ne vous propose pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains; ils se sont fait un devoir cruel d'être nos ennemis; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, et ils nous en feraient bientôt une réelle : ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses et votre liberté, en admettant parmi vous tout séculier à son aise, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier italien, il n'y a pas dans Rome un seul Romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Évangile dans sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des Scipions, et esclave d'un successeur de Simon Pierre. Soyez sûrs que ce contraste bizarre et odieux d'un filet de pêcheur et d'une triple couronne, révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain qui, en voyant Jésus monté sur un âne, et le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté Jésus qui n'a pas seulement de quoi payer une demi-dragme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, et de l'autre la chambre de la daterie, occupée sans cesse à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres; il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères; je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un seul homme un peu instruit qui soit véritablement papiste : non, le pape ne l'est pas lui-même; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croie infaillible, et revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui séparent la communion romaine et la nôtre : je prêche la charité et non la controverse; j'annonce l'amour du genre humain et non la haine; je parle de ce qui réunit tous les hommes, et non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'Eglise romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience établie chez ses voisins. Vous avez vu, dans la dernière guerre, six cent mille hommes en armes sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme de croyance. L'Espagne même, l'Espagne appelle dans ses provinces une foule d'artisans protestants pour ranimer sa vie, que la barbarie insensée de l'inquisition fesait languir dans la misère; un sage ministre [1] brave le monstre de l'inquisition pour l'intérêt de sa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiste, imposé dans des temps d'ignorance, puisse jamais s'appesantir sur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland lorsque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raison pendant quelques siècles de pénétrer chez les hommes; mais quand elle y est parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Êtres pensants, ne redoutez plus rien de la superstition. Vous voyez tous les jours les conseils éclairés des princes catholiques mutiler eux-mêmes petit à petit ce colosse autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernements sentiront que l'Église est dans l'état, et non l'état dans l'Eglise. Le sacerdoce, à la longue, mis à sa véritable place, se fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magistrature. En attendant, conservons les deux biens qui appartiennent essentiellement à l'homme, la liberté et l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent, et que les cantons protestants ne résistent point par préjugé à leur raison éclairée; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre esprit et nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous sommes une république, non pas en vertu de quelques arguments de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a servi qu'à nous diviser, que la nature humaine nous réunisse. C'est aux cantons protestants à donner l'exemple, puisqu'ils sont plus florissants que les autres, plus peuplés, plus instruits dans les arts et dans les sciences. N'emploierons-nous nos talents que pour les concentrer dans notre petite sphère? L'homme isolé est un sauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de sa nature. Une cité isolée, inhospitalière, est parmi les sociétés ce que le sauvage est à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne soit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE

L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN,

PRÊCHÉE A LONDRES LE JOUR DE LA PENTECÔTE 1768

Voici le premier jour, mes frères, où la doctrine et la morale de Jésus fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le Saint-Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige, qu'on ne peut en nier un seul sans les

[1] Le comte d'Aranda.

nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi Pierre, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir Marc pour son interprète; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la Pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événements si prodigieux et si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre étonnée? En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que Jésus ressuscité monta lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains qui étaient sur l'horizon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de César, les batailles de Pharsale et d'Actium, la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Par quelle providence Dieu ferma-t-il les yeux à tous les hommes, qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs? Comment Dieu a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux seuls parlent, avaient été si publics? Pourquoi le nom même d'*Évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain? Toutes ces questions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine et la morale de Jésus, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la Pentecôte?

Que Dieu a rendu Jésus célèbre, et lui a donné son approbation [a];

Qu'il a été supplicié [b];

Que Dieu l'a ressuscité et l'a tiré de l'enfer, c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse [c];

Qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et que Dieu a envoyé ensuite son Saint-Esprit [d].

C'est ainsi que Pierre s'explique à cent mille Juifs obstinés, et il en convertit huit mille en deux sermons, tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de Jésus, ils en parlent comme de l'envoyé de Dieu, supplicié par les hommes, élevé en grâce devant Dieu, glorifié par Dieu même. Saint Paul n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Évangile, ni dans les *Actes des Apôtres*, que Jésus eût deux natures et deux volontés; que Marie fût mère de Dieu; que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; qu'il établit sept sacrements; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques et des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer Dieu par Jésus, à exorciser les possédés par Jésus, à chasser les diables par Jésus, à guérir les malades par Jésus.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier Taylor; mais nous adorons Dieu, nous le bénissons, nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de Jésus en Galilée. Cette loi est simple, parce qu'elle est divine: *Tu aimeras Dieu et ton prochain*. Jésus n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout; elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, et qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. Zoroastre chez les Persans, Thaut chez les Égyptiens, Brama chez les Indiens, Orphée chez les Grecs, criaient aux hommes: *Aimez Dieu et le prochain*. Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

Jésus ne vous a pas dit: « Le diable chassé du « ciel, et plongé dans l'enfer, en sortit malgré Dieu « pour se déguiser en serpent, et pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre « de la science. Les enfants de cette femme ont été en « conséquence coupables en naissant du plus horrible crime, et punis à jamais dans les flammes « éternelles, tandis que leurs corps sont pourris sur « la terre. Je suis venu pour racheter des flammes « ceux qui naîtront après moi; et cependant je ne « rachèterai que ceux à qui j'aurai donné une grâce « efficace, qui peut n'être point efficace. » Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun évangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer Dieu et son prochain*.

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois et plus céleste.

Jésus adorait Dieu et aimait son prochain en Galilée; adorons Dieu et aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous disent: Jésus était Juif; il fut présenté au temple comme Juif; circoncis comme Juif; baptisé comme Juif par le Juif Jean, qui baptisait les Juifs selon l'ancien rite juif; et par une œuvre de surérogation juive, il payait le kor-

a Actes, ch. II, vers. 22. — b Vers. 23. — c Vers. 24. — d Vers. 33.

ban juif; il allait au temple juif; il judaïsa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pétris d'orgueil et d'avarice, il n'en fut que meilleur Juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut Juif. O chrétiens! soyez donc Juifs.

Je réponds aux Juifs : Mes amis (car toutes les nations sont mes amies), Jésus fut plus que Juif; il fut homme; il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un Juif qu'un autre Juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette et d'une cuillère qui eût appartenu à un citoyen romain; et supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes, et les cuillères des Égyptiens, quand vous vous enfuîtes d'Egypte comme des coquins; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, et de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes; vous fesiez arrêter le soleil et la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que Jésus recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du Samaritain. Un Juif est volé et blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin, dépouillé, sanglant, et demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère, et poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe, et témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique; il panse les plaies du blessé; il le fait transporter; il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique et charitable est l'homme de Dieu. Voilà la doctrine, voilà la morale de Jésus, voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que Luc, qui était un laïque, et qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole; qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire, saint Matthieu dit que Jésus * recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains et aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de Juda, sur celle de Lévi, et la moitié de Benjamin, et qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive et non la paix; qu'il est venu pour diviser le père et le fils, le mari et la femme, et pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, et n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézareth; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le temps des figues;* il n'aurait pas, dans ses paraboles, enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, et que Pierre fit mourir Ananias et sa femme, pour n'avoir pas tout apporté. Si Pierre, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique : si Pierre pria Dieu de les faire mourir, il méritait que Dieu le punit : si Dieu seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très rarement de ces jugements terribles, qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale et la doctrine de Jésus, que sur tous les événements de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte; et une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les *Évangiles*, dans les *Actes des Apôtres*, dans les *Épîtres de Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le Fils de Dieu sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui

* Matth., chap. x, vers. 5.

des deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par Jésus même au chapitre XXI de Luc, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé; à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant Jésus et après Jésus; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, et qui ne peut être nié par personne : *Il faut aimer Dieu et son prochain.*

Si l'Écriture offre quelquefois à l'âme une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des aliments salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons Dieu et les hommes*, fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la *Genèse* effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'Ézéchiel scandalisaient, on en défendit de même la lecture; le Cantique des cantiques pouvait porter les jeunes hommes et les jeunes filles à l'impureté, Théodore de Mopsueste, les rabbins, Grotius, Châtillon, et tant d'autres, nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme Jahel, laquelle trahit Sizara pour lui enfoncer un clou dans la tête; comme Judith, qui se prostitua à Holoferne pour l'assassiner; comme Esther qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents Persans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante et quinze mille égorgés dans les provinces? Quelle fille voudrait imiter les filles de Loth, qui couchèrent avec leur père? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche Juda qui coucha avec sa belle-fille, et Ruben qui coucha avec sa belle-mère? Quel vayvode imitera David qui s'associa quatre cents brigands perdus, dit l'Écriture, de débauches et de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié Achis jusqu'aux enfants à la mamelle; et qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit Betzabée et fit tuer son mari?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons Dieu et le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'*Alcoran* dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange et une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, et celles qui édifient sont la face d'ange.

Édifions-nous et laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, que Dieu demande-t-il, de nous? que nous confrontions Matthieu avec Luc, que nous conciliions deux généalogies qui se contredisent, que nous discutions quelques passages? Non, il demande que nous l'aimions et que nous soyons justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de Charles Ier sur un échafaud; on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres; quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande; le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine Marie. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie! Dans quels gouffres épouvantables de crimes et de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles? la liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint-père tant d'annates et tant de pays; que si l'on s'était contenté d'aimer Dieu et son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, et qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples; qu'une Église qui répand tant de biens sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable Église; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres, et que Dieu nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant *aimons Dieu et notre prochain.* Mais comment aimerons-nous les hauts-bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice, et de la volupté, écrasent ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur; et ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier Dieu qu'il les convertisse.

•••••••••

DISCOURS
DE Mᴱ BELLEGUIER,
ANCIEN AVOCAT,

SUR LE TEXTE
PROPOSÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE LA VILLE DE PARIS,
POUR LE SUJET DU PRIX DE L'ANNÉE 1773.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL

L'université de Paris est dans l'usage de proposer chaque année un prix pour un discours latin. La langue française, qu'on y appelle poliment *lingua vernacula* (la langue des laquais), ne paraît point à nos maîtres d'éloquence valoir la peine d'être encouragée. Il est évident que nos colonels, nos magistrats, nos évêques ne parlant jamais que français, on ne peut se dispenser d'employer les trois quarts du temps de leur éducation à leur apprendre à faire des phrases en latin; sans cette précaution, ils ne parleraient cette langue de leur vie.

Le prix ne peut être disputé que par des maîtres ès arts: il fut fondé dans un temps où les jésuites existaient encore; et on sait quel scandale se serait élevé dans l'université, si par mégarde elle avait couronné le latin du collége de Clermont.

Cependant M. Cogé, professeur de rhétorique au collége Mazarin, s'avisa, vers 1768, de faire un livre contre le quinzième chapitre de *Bélisaire*, où il prouva doctement que, pour éviter d'être brûlé pendant toute l'éternité, il faut croire que Trajan, Marc-Aurèle et Titus, sont dans l'enfer pour jamais, et de plus contribuer de toutes ses forces à faire brûler de leur vivant ceux qui pensent comme ces hommes abominables, soit en portant des fagots à leur bûcher comme le roi d'Espagne saint Ferdinand, soit en écrivant contre eux des libelles comme monsieur le professeur. Des philosophes prirent la peine de se moquer des libelles et de Cogé, qui, se trouvant quelques années après recteur de l'université, imagina, pour se venger, de faire proposer pour sujet du prix: la question suivante:

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.

Il voulait dire que la philosophie n'est pas moins ennemie des rois que de Dieu: et il disait, au contraire, qu'elle n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

C'était précisément la même aventure que celle qui arriva jadis au prophète Balaam, lorsqu'il dit la vérité malgré lui.

On rit beaucoup, même dans l'université, du programme de Cogé. De tous les discours composés alors, celui de Mᵉ Belleguier est le seul dont on n'ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en français, et que l'auteur eût étudié chez les jésuites.

L'archevêque de Paris, Beaumont, s'étant fait expliquer le latin de Cogé par son secrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au savant recteur la place de grand inquisiteur, pour la foi qu'il avait résolu de faire créer aussitôt que les prophéties qui annonçaient le rétablissement des jésuites seraient accomplies.

DISCOURS
DE Mᴱ BELLEGUIER.

« Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ « vocatur hodie philosophia. »
Celle qu'on nomme aujourd'hui philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

Je ne compose pas pour le prix de l'université: je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de Dieu ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel et suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; et ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu, qui nous donne l'existence, et des rois, qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de Dieu, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

DE DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, et Platon en fut l'apôtre. Zaleucus, Charondas, Pythagore, Solon, et Locke, tous philosophes et législateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de Dieu et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Alexandrie, parlent de la grandeur de Dieu avec sublimité. Zoroastre l'annonçait à la Perse et Confutzée à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance, appuyée de la malignité, la philosophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, et chez les Romains, leurs imitateurs, n'im-

putons qu'à des menteurs publics, avares, cruels, et fourbes, aux prêtres de l'antiquité, l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fesait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal, qu'il parut impossible que des êtres bienfesants en tinssent les rênes. Épicure et ses disciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient si mauvais physiciens, qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un dieu dans le soleil et dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux passaient tout leur temps à boire, à se réjouir, et à ne rien faire. Ils en fesaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les Antonins, si grands sur le trône du monde alors connu, Epictète, dans les fers, reconnaissaient, adoraient un Dieu tout puissant et juste; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite Needham avait créé des anguilles, et que Dieu n'avait pas pu créer l'homme. Needham ne leur eût pas paru philosophe, et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Antonin.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel Géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel Artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tous sens, et l'on peut dire, avec l'auteur de l'*Épître au griffonneur du plat livre des Trois Imposteurs* [1] :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de là que *ista quæ vocatur hodie philosophia,* cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la Divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante!

DU GOUVERNEMENT.

Les philosophes qui ont reconnu un Dieu, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité, reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid; sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, grâces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement de Paris et l'université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais Henri V pour roi de France, qui fut fidèle à son roi légitime?... Gerson, le philosophe Gerson, l'honneur éternel de l'université, cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, et présenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages, tandis que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint mystère par la rage des guerres civiles, fesaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que des mépris, des outrages, et des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde, et des lois de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'Orléans, frère de Charles VI le bien-aimé? c'était un docteur en théologie; c'était Jean Petit, très dévot à la Vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison des trente jours. Étaient-ils platoniciens, ou académiciens, ou stratoniciens, ceux qui, sous le même règne, firent rejaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France, et qui massacrèrent, dans les rues de Paris, trois mille cinq cents gentilshommes? On les nommait les Maillotins, les Cabochiens. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si, lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps, jeté nu dans les flammes, pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de Cauchon, évêque de Beauvais, de frère Martin, vicaire-général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices; ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessionnal, pour entendre ses péchés, et pour en former contre elle une accusa-

[1] Voyez tome II.

tion ; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime, si horrible et si lâche, ne fut point commis par les Anglais ; il le fut uniquement par des théologiens de France, payés par le duc de Bedford. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand Charles VII fut victorieux ; mais la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir et sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre Henri III et le grand Henri IV. Ces temps, depuis François II, furent abominables : mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe Montaigne, le philosophe Charron, le philosophe chancelier de L'Hospital, le philosophe de Thou, le philosophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la Saint-Barthélemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre Henri III, son roi, et nomma, pour informer, les conseillers Courtin et Michon, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur Rose, le docteur Guincestre, le docteur Boucher, le docteur Aubri, le docteur Pelletier, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a souvent dit que le docteur Bourgoin fit descendre une statue de la sainte Vierge pour encourager frère Jacques Clément au parricide ; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante et dix docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du Saint-Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité ; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où Henri IV préparait son abjuration, et lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand homme, ce bon roi, ce conquérant et ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée condamna la requête comme *inepte, séditieuse, impie, absurde, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps.* La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, *parjures, séditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, suspects d'hérésie, sentant l'hérésie ; et qu'ils doivent être chassés de la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du premier novembre 1592 est tout au long dans *le Journal de Henri IV*, tom. Iᵉʳ, page 259. Le respectable de Thou rapporte des décrets encore plus horribles, et qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi, fût-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroastre.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'est repentie de ces écarts, et qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer ; elle est composée d'hommes : mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence, et de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le scandale.

Les jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'université, de son côté, a reproché aux frères jésuites d'avoir mis le couteau à la main de Jean Châtel, d'avoir forcé le grand Henri IV à dire au duc de Sully qu'il aimait mieux les rappeler et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints, dans tous ses procès contre eux, comme des soldats en robe, d'une puissance dangereuse ; comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnauld, le docteur Boileau, le docteur Petit-Pied, et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère La Valette ; leurs calomnies contre le bienheureux don Juan de Palafox ; et, après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois jésuites écartelés pour ce crime inconcevable ? Les jésuites en ont-ils été moins fiers ? Non, tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de Sorbonne sont des ignorants insolents, et pour répéter en plagiaires ce que M. Deslandes, de l'académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome, page 299 [1] : *Que la Sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philosophique. Je dirai plus, elles n'ont rien de chrétien.

[1] *Histoire critique de la philosophie*, édition de 1737. K.

J'observerai, avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la Fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni Descartes, ni Gassendi, ni Pascal, ni Fermat, ni Roberval, ni Méziriac, ni Rohault, ni Chapelle, ni Bernier, ni Saint-Évremont, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força Louis XIV et sa mère de s'enfuir du Louvre, et d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des portes-cochères, et le régiment de Corinthe, etc., etc.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre *Tout se dira,* « que ces petites fautes commises à bonne intention l'étaient par maître *Quatre hommes,* maître *Quatre sous,* maître Bitaud, maître Pitaut, maîtres Boisseau, Gratau, Martinau, Boux, Crépin, Cullet, etc.... etc.... » tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle: ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira*, et de l'*Appel à la raison* [1]. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. Cullet et Crépin. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que Gondi-Retz fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai: Il se repentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida, et l'assassin du roi de Pologne, et ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III; de l'assassinat de Galeas Sforze dans une église; de l'assassinat de Médicis dans une autre église pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple prosterné ne vît pas le crime, et que Dieu seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats et des empoisonnements nombreux commis par le pape Alexandre VI et par son bâtard César Borgia. Allez jusqu'au pape Sergius III; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les états d'Italie, appartenants au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate [1], sauve une âme du feu éternel de l'enfer, et permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende [2], qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout, à tout prix. Les Phrynés et les Gitons triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe; et les bénéficiers employaient le stylet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs Gitons et leurs Phrynés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacriléges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde et tournant sur lui-même.

Oh, l'homme dangereux! oh, l'ennemi de tous les rois et du grand-duc de Toscane et de la sainte Église! s'écrièrent les universités; le monstre! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon en plein midi.

Galilée ne fut pas brûlé, le grand-duc le protégeait. Le saint-office se contenta de le déclarer absurde et hérétique, sentant l'hérésie: il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand Galilée! *iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuse, longtemps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell, et d'Ireton? comment à ses guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de mylord maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45? L'Angleterre vous répondra: Grâces

[1] Cet ouvrage est de l'abbé de Caveyrac.

[1] De plate, ou d'argent, pour les distinguer des réaux de billon (vellon).

[2] Sur cette bulle, et celle de la Cruzada, voyez le *Dictionnaire philosophique*, article BULLE.

en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à Trenchard, à Gordon, à une foule de sages, qui ont changé l'esprit de la nation, et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell à la tête de son régiment des frères rouges portait la *Bible* à l'arçon de sa selle, et leur montrait les passages où il est dit : « Heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, et « qui écraseront les enfants sur la pierre ! » Locke et ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes et les enfants. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte, et des intrigues du monde; elle est indulgente; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre; elle dit, elle répète : *Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle se console en disant : Ils me rendront justice un jour. Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris consacrée aux beaux-arts, à l'éloquence, et à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.*

O toi, qui seras toujours compté parmi les rois les plus illustres; toi qui vis naitre le long siècle des héros et des beaux-arts, et qui les conduisis tous dans les divers sentiers de la gloire; toi que la nature avait fait pour régner, Louis XIV, petit-fils de Henri IV, plût au ciel que ta belle âme eût été assez éclairée par la philosophie pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts, et l'industrie de la France; tu n'aurais point vu des Français combattre sous les étendards de Guillaume III contre des Français, et leur disputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régiments de Français protestants : tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cévènes, et le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais; tout t'était soumis; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différents n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir et de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas la grandeur. Il eût mieux valu avoir six régiments de plus de Français protestants, que de ménager encore Odescalchi, Innocent XI, qui prit si hautement contre toi le parti du prince d'Orange, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce suffisante, le congruisme, et les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, et qui combattaient pour sa défense.

Ah! Louis XIV, Louis XIV, que n'étais-tu philosophe! Ton siècle a été grand; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, et Arnauld sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de Henri IV et de Louis XIV; dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Raucoux, à Fribourg, et pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme et du molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivants et aux mourants, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, et du scandale des sacrements conférés la baïonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers, qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur Marc-Aurèle dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis toujours comme Marc-Aurèle, et que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque, le modèle des hommes.

EXAMEN IMPORTANT
DE MILORD BOLINGBROKE,
OU
LE TOMBEAU DU FANATISME.

ÉCRIT SUR LA FIN DE 1736.

1767.

AVIS

MIS AU-DEVANT DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES DE L'EXAMEN IMPORTANT DE MILORD BOLINGBROKE.

Nous donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond, et le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatisme. Nous nous sommes fait un devoir devant Dieu de multiplier ces secours contre le monstre qui dévore la substance d'une partie du genre humain. Ce précis de la doctrine de milord Bolingbroke, recueillie tout entière dans les six volumes de ses OEuvres posthumes, fut adressé par lui, peu d'années avant sa mort, à milord Cornsbury. Cette édition est beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée sur le manuscrit [1].

Nous supplions les sages, à qui nous fesons parvenir cet ouvrage si utile, d'avoir autant de discrétion que de sagesse, et de répandre la lumière sans dire de quelle main cette lumière leur est parvenue. Grand Dieu! protégez les sages; confondez les délateurs et les persécuteurs.

EXAMEN IMPORTANT
DE MILORD BOLINGBROKE.

AVANT-PROPOS.

L'ambition de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions. Un théologien, un missionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince; et il y a beaucoup plus de sectes dans le monde qu'il n'y a de souverainetés. A qui soumettrai-je mon âme? serai-je chrétien, parce que je serai de Londres ou de Madrid? serai-je musulman, parce que je serai né en Turquie? Je ne dois penser que par moi-même et pour moi-même; le choix d'une religion est mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet; et toi par le grand lama; et toi par le pape. Eh! malheureux! adore un Dieu par ta propre raison.

La stupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupissent sur l'objet le plus important, semblerait prouver qu'ils sont de misérables machines animales, dont l'instinct ne s'occupe que du moment présent. Nous traitons notre intelligence comme notre corps; nous les abandonnons souvent l'un et l'autre pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt, en Espagne, entre les mains d'un vil moine et d'un empirique; et la nôtre à peu près de même [a]. Un vicaire, un dissenter, assiégent leurs derniers moments.

Un très petit nombre d'hommes examine; mais l'esprit de parti, l'envie de se faire valoir, les préoccupe. Un grand homme, parmi nous, n'a été chrétien que parce qu'il était ennemi de Collins; notre Whiston n'était chrétien que parce qu'il était arien. Grotius ne voulait que confondre les gomaristes. Bossuet soutint le papisme contre Claude, qui combattait pour la secte calviniste. Dans les premiers siècles, les ariens combattaient contre les athanasiens. L'empereur Julien et son parti combattaient contre ces deux sectes; et le reste de la terre contre les chrétiens, qui disputaient avec les juifs. A qui croire? il faut donc examiner; c'est un devoir que personne ne révoque en doute. Un homme qui reçoit sa religion sans examen ne diffère pas d'un bœuf qu'on attelle.

Cette multitude prodigieuse de sectes dans le christianisme forme déjà une grande présomption que toutes sont des systèmes d'erreur. L'homme sage se dit à lui-même: Si Dieu avait voulu me faire connaître son culte, c'est que ce culte serait nécessaire à notre espèce. S'il était nécessaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous

[1] On peut croire que tout cela est supposé, ainsi que la date de 1736. L'ouvrage est de 1767, temps où l'on ne pouvait encore défendre la cause de l'humanité contre le fanatisme qu'avec beaucoup de précautions. K.

[a] Non: milord Bolingbroke va trop loin; on vit et on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches et les superstitieux qui envoient chercher un prêtre. Et ce prêtre se moque d'eux. Il sait bien qu'il n'est pas ambassadeur de Dieu auprès des moribonds.

Mais dans les pays papistes, il faut qu'au troisième accès de fièvre on vienne vous effrayer en cérémonie, qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction et tous les étendards de la mort. On vous apporte le Dieu des papistes escorté de six flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre; plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre sentence, et va boire au cabaret les épices du procès. Les esprits faibles sont si frappés de l'horreur de cette cérémonie, que plusieurs en meurent. Je sais que M. Falconnet, un des médecins du roi de France, ayant vu une de ses malades tourner à la mort au seul spectacle de son extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais administrer les sacrements à personne.

deux yeux et une bouche. Il serait partout uniforme, puisque les choses nécessaires à tous les hommes sont uniformes. Les principes de la raison universelle sont communs à toutes les nations policées, toutes reconnaissent un Dieu : elles peuvent donc se flatter que cette connaissance est une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente ; elles peuvent donc conclure qu'ayant raison d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

Si le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît vraisemblable, les conséquences diamétralement opposées qu'on en tire paraissent bien fausses ; il est naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui sont à la tête des sectes est de dominer et de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, et que, depuis les daïris du Japon jusqu'aux évêques de Rome, on ne s'est occupé que d'élever à un pontife un trône fondé sur les misères des peuples, et souvent cimenté de leur sang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps subjugués ; que les Tartares se servent de leur raison pour juger si le grand lama est immortel ; que les Turcs jugent leur *Alcoran ;* mais nous autres chrétiens, examinons notre *Évangile.*

Dès là que je veux sincèrement examiner, j'ai droit d'affirmer que je ne tromperai pas : ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs, dans ses pensées uniformes qu'on a recueillies : « Que « ceux qui combattent la religion chrétienne, dit-il, « apprennent à la connaître, etc. [1] » Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé, en France, nommé Jean Meslier, mort depuis peu, a demandé pardon à Dieu en mourant, d'avoir enseigné le christianisme [a]. Cette disposition d'un prêtre à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de Pascal. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, et avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais ni le *testament* de Jean Meslier, ni la déclaration de ce digne curé, ne sont pour moi des preuves décisives. Le Juif Uriel Acosta renonça publiquement à l'ancien *Testament* dans Amsterdam : mais je ne croirai pas plus le Juif Acosta que le curé Meslier. Je dois lire les pièces du procès avec une attention sévère, ne me laisser séduire par aucun des avocats, peser devant Dieu les raisons des deux partis, et décider suivant ma conscience. C'est à moi de discuter les arguments de Wollaston et de Clarke, mais je ne puis en croire que ma raison.

[1] Le texte de Pascal est : « Que ceux qui combattent la « religion apprennent au moins quelle elle est avant que de « la combattre. »

[a] Cela est très vrai ; il était curé d'Elrépigni, près Rocroi, sur les frontières de la Champagne. Plusieurs curieux ont des extraits de son testament.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre Église anglicane, en tant qu'elle est établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus savante et la plus régulière de l'Europe. Je ne suis point de l'avis du *Wigh indépendant*, qui semble vouloir abolir tout sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de famille, comme du temps des patriarches. Notre société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil changement. Je pense qu'il est nécessaire d'entretenir des prêtres, pour être les maîtres des mœurs, et pour offrir à Dieu nos prières. Nous verrons s'ils doivent être des joueurs de gobelets, des trompettes de discorde, et des persécuteurs sanguinaires. Commençons d'abord par m'instruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des livres de Moïse.

Le christianisme est fondé sur le judaïsme [a] : voyons donc si le judaïsme est l'ouvrage de Dieu. On me donne à lire les livres de Moïse, je dois m'informer d'abord si ces livres sont de lui.

1° Est-il vraisemblable que Moïse ait fait graver

[a] Supposé, par un impossible, qu'une secte aussi absurde et aussi affreuse que le judaïsme fût l'ouvrage de Dieu, il serait démontré en ce cas, et par cette seule supposition, que la secte des galiléens n'est fondée que sur l'imposture. Cela est démontré en rigueur.

Dès qu'on suppose une vérité quelconque, énoncée par Dieu même, constatée par les plus épouvantables prodiges, scellée du sang humain ; dès que Dieu, selon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi sera éternelle ; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer sans miséricorde celui qui voudra retrancher de sa loi ou y ajouter ; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour substituer une nouveauté à cette ancienne loi fût mis à mort par son meilleur ami, par son frère ; il est clair comme le jour que le christianisme, qui abolit le judaïsme dans tous ses rites, est une religion fausse et directement ennemie de Dieu même.

On allègue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte juive. C'est comme si on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des Sabéens : il est né dans leur pays ; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu Noé, ignoré de toutes les nations, excepté des Juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un Pharaon ; et enfin une troisième du temps de Tibère. Cette indigne fable d'un dieu qui donne trois religions différentes et universelles à un misérable petit peuple ignoré, serait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivants ne l'étalent davantage.

le *Pentateuque*, ou du moins les livres de la loi, sur la pierre, et qu'il ait eu des graveurs et des polisseurs de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni feseurs de sandales, ni d'étoffes pour se vêtir, ni de pain pour manger, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conserver les vêtements de ce peuple, et pour le nourrir?

2° Il est dit dans le livre de *Josué*, que l'on écrivit le *Deutéronome* sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un livre sur du mortier? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le sang qui coulait continuellement sur cet autel? et comment cet autel, ce monument du *Deutéronome*, subsista-t-il dans le pays où les Juifs furent si long-temps réduits à un esclavage que leurs brigandages avaient tant mérité?

3° Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, et les contradictions qui se trouvent dans le *Pentateuque*, ont forcé plusieurs juifs et plusieurs chrétiens à soutenir que le *Pentateuque* ne pouvait être de Moïse. Le savant Leclerc, une foule de théologiens, et même notre grand Newton, ont embrassé cette opinion; elle est donc au moins très vraisemblable.

4° Ne suffit-il pas du simple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots, « Voici les paroles que prononça Moïse au-delà du « Jourdain, » ne peut être que d'un faussaire maladroit, puisque le même livre assure que Moïse ne passa jamais le Jourdain? La réponse d'Abbadie, qu'on peut entendre en-deçà par au-delà, n'est-elle pas ridicule? et doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton, le plus grand homme qui ait jamais été?

De plus, je demande à tout homme raisonnable s'il y a quelque vraisemblance que Moïse eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent que tant de siècles après lui, et s'il est possible que, dans ce même désert, il eût assigné [a] quarante-huit villes avec leurs faubourgs, pour la seule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer [b]? Il est sans doute très naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives; le total aurait monté à quatre cent quatre-vingts villes avec leurs faubourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde [a].

[a] Deuter., ch. XIV. — [b] Nomb., ch. XXXV.

CHAPITRE II.

De la personne de Moïse.

Y a-t-il eu un Moïse? Tout est si prodigieux en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qu'il paraît un personnage fantastique, comme notre enchanteur Merlin. S'il avait existé, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il est supposé avoir faits en Égypte, serait-il possible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles, que les Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en eussent pas dit un seul mot? Flavius Josèphe, qui, pour faire valoir sa nation méprisée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un seul qui fasse mention des prodiges de Moïse. Ce silence universel n'est-il pas une présomption que Moïse est un personnage fabuleux?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on sait que les anciens Arabes furent les inventeurs de plusieurs fables, qui avec le temps ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'histoire de l'ancien Bacchus, qu'on supposait très antérieur au temps où les Juifs disent que parut leur Moïse. Ce Bacchus ou Back, né dans l'Arabie, avait écrit ses lois sur deux tables de pierre; on l'appela Misem, nom qui ressemble fort à celui de Moïse; il avait été sauvé des eaux dans un coffre, et ce nom signifiait *sauvé des eaux;* il avait une baguette avec laquelle il opérait des miracles; cette verge se changeait en serpent quand il voulait. Ce même Misem passa la mer Rouge à pied sec, à la tête de son armée; il divisa les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, et les suspendit à droite et à gauche; une colonne de feu éclairait son armée pen-

[a] Milord Bolingbroke s'est contenté d'un petit nombre de ces preuves: s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes, à notre avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de Moïse et de Josué, sont écrits en effet du temps des rois, c'est que le même livre est cité dans l'histoire de Josué, et dans celle des rois Juifs. Ce livre est celui que nous appelons *le Droiturier*, et que les papistes appellent l'Histoire des *Justes*, ou le livre du *Roi*.

Quand l'auteur du *Josué* parle du soleil qui s'arrêta sur Gabaon, et de la lune qui s'arrêta sur Aialon en plein midi, il cite ce Livre des *Justes*.

Quand l'auteur des chroniques ou des Livres des *Rois* parle du cantique composé par David sur la mort de Saül et de son fils Jonathas, il cite encore ce Livre des *Justes*.

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le temps qui touchait à Moïse, et dans le temps de David? Cette horrible bévue n'avait point échappé au lord Bolingbroke, il en parle ailleurs. C'est un plaisir de voir l'embarras de cet innocent de dom Calmet, qui cherche en vain à pallier une telle absurdité.

dant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de Bacchus célébraient une partie de ces extravagances. Cette fable était si ancienne, que les pères de l'Église ont cru que ce Misem, ce Bacchus, était leur Noé [a].

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, et qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelque connaissance des lettres sous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus grossière; tous leurs mensonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens, et des Égyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes parait d'une grossièreté et d'une absurdité si révoltante, qu'elle excite l'indignation et la pitié. Dans quel ridicule roman souffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en sang, d'un coup de baguette, au nom d'un dieu inconnu; et des magiciens qui en font autant au nom des dieux du pays? La seule supériorité qu'ait Moïse sur les sorciers du roi, c'est qu'il fit naître des poux, ce que les sorciers ne purent faire; sur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en savaient plus que tous les magiciens du monde.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Égypte? et comment après cela le roi d'Égypte a-t-il une armée de cavalerie? et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu Moïse devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche et en coquin avec deux ou trois millions d'hommes parmi lesquels il avait, dit-on, six cent trente mille combattants. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il fuit devant les cadets de ceux que l'ange avait tués. Il s'en va errer dans les déserts, où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire; et, pour lui faciliter cette belle expédition, son Dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite et à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim et de soif.

Tout le reste de l'histoire de Moïse est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec Dieu; vingt-trois mille hommes de son peuple égorgés à son ordre par des prêtres; vingt-quatre mille massacrés une autre fois; six cent trente mille combattants dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance; et quelqu'un a dit que l'*Orlando furioso* et *Don Quichotte* sont des livres de géométrie en comparaison des livres hébreux. S'il y avait seulement quelques actions honnêtes et naturelles dans la fable de Moïse, on pourrait croire à toute force que ce personnage a existé.

On a le front de nous dire que la fête de Pâques chez les Juifs est une preuve du passage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs, à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers-nés d'Égypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette sainte et divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur et le mauvais raisonneur Abbadie, « que Moïse ait pu instituer des mémoriaux sensibles d'un événement « reconnu pour faux par plus de six cent mille témoins? » Pauvre homme! tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car six cent trente mille combattants, fugitifs ou non, supposent assurément plus de deux millions de personnes. Tu dis donc que Moïse lut son *Pentateuque* à ces deux ou trois millions de Juifs! Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre Moïse, s'ils avaient découvert quelque erreur dans son *Pentateuque*, et qu'ils eussent fait insérer leurs remarques dans les journaux du pays! Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont signé comme témoins, et que tu as vu leur signature.

Tu crois donc que les temples et les rites institués en l'honneur de Bacchus, d'Hercule, et de Persée, prouvent évidemment que Persée, Hercule, et Bacchus étaient fils de Jupiter, et que chez les Romains le temple de Castor et de Pollux était une démonstration que Castor et Pollux avaient combattu pour les Romains! C'est ainsi qu'on suppose toujours ce qui est en question; et les trafi-

[a] Il faut observer que Bacchus était connu en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce, chez les Étrusques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de Moïse, et surtout de Noé et de toute sa généalogie. Tout ce qui ne se trouve que dans les écrits juifs était absolument ignoré des nations orientales et occidentales, depuis le nom d'Adam jusqu'à celui de David.

Le misérable peuple juif avait sa chronologie et ses fables à part, lesquelles ne ressemblaient que de très loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voisins, et déguisèrent mal leurs larcins: témoin la fable de Moïse qu'ils empruntèrent de Bacchus; témoin leur ridicule Samson, pris chez Hercule; la fille de Jephté, chez Iphigénie; la femme de Loth, imitée d'Eurydice, etc. Eusèbe nous a conservé de précieux fragments de Sanchoniathon, qui vivait incontestablement avant le temps où les Juifs placent leur Moïse. Ce Sanchoniathon ne parle pas de la horde juive. Si elle avait existé, s'il y avait eu quelque chose de vrai dans la *Genèse*, certainement il en aurait dit quelques mots. Eusèbe n'aurait pas manqué de les faire valoir. Le Phénicien Sanchoniathon n'en a rien dit; donc la horde juive n'existait pas alors en corps de peuple; donc les fables de la *Genèse* n'avaient encore été inventées par personne.

quants en controverse débitent sur la cause la plus importante au genre humain des arguments que lady Blackacre [a] n'oserait pas hasarder dans la salle de *common plays*. C'est là ce que des fous ont écrit, ce que des imbéciles commentent, ce que des fripons enseignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfants ; et on appelle blasphémateur le sage qui s'indigne et qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine !

CHAPITRE III.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

Comment a-t-on osé supposer que Dieu choisit une horde d'Arabes voleurs pour être son peuple chéri, et pour armer cette horde contre toutes les autres nations? et comment, en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu et esclave?

Comment, en donnant des lois à ces brigands, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'âme et des peines après la mort [b], tandis que toutes les grandes nations voisines, Chaldéens, Égyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile?

Est-il possible que Dieu eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert [c], et leur cacher le dogme d'une vie future! Hérodote nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que Moïse conduisait sa troupe dans le désert environ seize cents ans avant notre ère. Hérodote écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire; donc le temple des Phéniciens subsistait douze cents ans avant Moïse; donc la religion phénicienne était établie depuis plus long-temps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'âme, ainsi que les Chaldéens et les Égyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de sa secte. C'était, dit-on, un peuple grossier auquel Dieu se proportionnait. Dieu se proportionner ! et à qui ? à des voleurs juifs ! Dieu être plus grossier qu'eux ! n'est-ce pas un blasphème ?

CHAPITRE IV.

Qui est l'auteur du Pentateuque ?

On me demande qui est l'auteur du *Pentateuque :* j'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit *les quatre Fils Aymon*, *Robert le Diable*, et l'histoire de l'enchanteur *Merlin*.

Newton, qui s'est avili jusqu'à examiner sérieusement cette question, prétend que ce fut Samuel qui écrivit ces rêveries, apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce détestable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je pense que les Juifs ne surent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et ensuite syriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes, dans le jargon du pays, comme des paysans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cuthéens, qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même *Pentateuque* en lettres phéniciennes, qui étaient le caractère courant de leur nation, et nous avons encore aujourd'hui ce *Pentateuque*.

Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce roman. Jérémie était fort attaché, comme on sait, aux rois de Babylone : il est évident, par ses rapsodies, qu'il était payé par les Babyloniens, et qu'il trahissait son pays ; il veut toujours qu'on se rende au roi de Babylone. Les Égyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'est pour faire sa cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par nous Jérusalem [a], que Jérémie et ensuite Esdras inspi-

[a] Lady Blackacre est un personnage extrêmement plaisant dans la comédie du *Plain dealer*.

[b] Voilà le plus fort argument contre la loi juive, et que le grand Bolingbroke n'a pas assez pressé. Quoi ! les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enseignèrent tous l'immortalité de l'âme; on la trouve en vingt endroits dans Homère même; et le prétendu Moïse n'en parle pas ! il n'en est pas dit un seul mot ni dans le *Décalogue* juif, ni dans tout le *Pentateuque !* Il a fallu que des commentateurs, ou très ignorants, ou aussi fripons que sots, aient tordu quelques passages de Job, qui n'est point Juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorants qu'eux-mêmes, que Job avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit : « Je pourrai me lever de mon fumier dans quelque « temps ; mon protecteur est vivant ; je reprendrai ma pre- « mière peau, je le verrai dans ma chair; gardez-vous donc « de me décrier et de me persécuter. »

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui souffre et qui espère de guérir, avec l'immortalité de l'âme, avec l'enfer et le paradis ? Si notre Warburton s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enseigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très grand service. Mais par la démence la plus incompréhensible, il a voulu faire accroire que la grossièreté du *Pentateuque* était une preuve de sa divinité ; et par l'excès de son orgueil, il a soutenu cette chimère avec la plus extrême insolence.

[c] Le doyen Swift disait que, selon le *Pentateuque*, Dieu avait eu bien plus soin du derrière des Juifs que de leurs âmes. Voyez le *Deutéronome*, ch. XXIII ; vous jugerez que le doyen avait bien raison.

[a] Hershalaïm était le nom de Jérusalem ; et Kedusha était son nom secret. Toutes les villes avaient un nom mystérieux que l'on cachait soigneusement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlassent ce nom dans des enchantements,

rent tant d'horreur aux Juifs pour les Égyptiens. Ils se gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce sont des esclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a presque toujours été asservie ; mais ils respectent ceux qu'ils servaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits et gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde et des douze pairs de Charlemagne; et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'histoire de Jupiter, de Neptune, et de Pluton? Je n'en sais rien, et je ne me soucie pas de le savoir.

Il y a une très ancienne Vie de Moïse écrite en hébreu [a], mais qui n'a point été insérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainsi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs; elle est écrite dans ce style des *Mille et une nuits*, qui est celui de toute l'antiquité asiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la transmigration des Juifs en Égypte, soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon, pendant son sommeil, vit en songe un vieillard qui tenait en ses mains une balance. Dans l'un des bassins étaient tous les Egyptiens avec leurs enfants et leurs femmes, dans l'autre un seul enfant à la mamelle, qui pesait plus que toute l'Égypte entière. Le roi fit aussitôt appeler tous ses magiciens, qui furent tous saisis d'étonnement et de crainte. Un des conseillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui serait la ruine de l'Égypte. Il conseilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

L'aventure de Moïse sauvé des eaux est à peu près la même que dans l'*Exode*. On appela d'abord Moïse Schabar, et sa mère Jéchotiel. A l'âge de trois ans, Moïse, jouant avec Pharaon, prit sa couronne et s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange Gabriel descendit du ciel, et pria le roi de n'en rien faire. C'est un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il est simple, montrez-lui une escarboucle et un charbon ardent, vous verrez qu'il choisira le charbon. Le roi en fit l'expérience; le petit Moïse ne manqua pas de choisir l'escarboucle ; mais l'ange Gabriel l'escamota, et mit le charbon ardent à la place ; le petit Moïse se brûla la main jusqu'aux os. Le roi lui pardonna, le croyant un sot. Ainsi Moïse, ayant été sauvé par l'eau, fut encore une fois sauvé par le feu.

Tout le reste de l'histoire est sur le même ton. Il est difficile de décider lequel est le plus admirable de cette fable de Moïse, ou de la fable du *Pentateuque*. Je laisse cette question à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire surtout les pédants, comme Grotius, Abbadie, et même cet abbé Houteville, long-temps entremetteur d'un fermier général à Paris, ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là se distillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le *Pentateuque* est de Moïse. Ah ! mes amis, que prouveriez-vous là? que Moïse était un fou. Il est bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam [a] un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déjà dit souvent, c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres; c'est la nation faible et grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. C'est Cornouailles qui est le singe de Londres, et non pas Londres qui est le singe de Cornouailles. Est-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes, de leurs voisins?

Nous sommes déjà certains que leur dieu prononcé par nous Jehovah, et par eux Jaho, était le nom ineffable du dieu des Phéniciens et des Égyptiens; c'était une chose connue dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Égypte étaient obligés de porter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot Jaho; et quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis baptême, les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc et d'autres viandes, la circoncision, le bouc émissaire, tout enfin fut imité de l'Égypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, et plus de cinq cents ans après leur

et par là ne se rendissent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient peut-être pas plus superstitieux que leurs voisins; ils furent seulement plus cruels, plus usuriers, et plus ignorants.

a Cette Vie de Moïse a été imprimée à Hambourg, en hébreu et en latin.

a Bedlam, la maison des fous à Londres.

Moïse, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant? un coffre. C'était l'usage des nomades et des peuples cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorsqu'elle fut nomade, c'est-à-dire lorsqu'elle fut errante dans les déserts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le simulacre grossier d'un dieu nommé Remphan, ou une espèce d'étoile taillée en bois [a]. Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, et surtout dans les prétendus discours que les *Actes des Apôtres* mettent dans la bouche d'Étienne.

Selon les Juifs mêmes, les Phéniciens (qu'ils appellent Philistins) avaient le temple de Dagon avant que la troupe judaïque eût une maison. Si la chose est ainsi, si tout leur culte dans le désert consista dans un coffre à l'honneur du dieu Remphan, qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il est clair que les Juifs n'étaient autre chose, dans leur origine, qu'une bande d'Arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Palestine, et qui enfin se firent une religion à leur mode, et se composèrent une histoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien *Back* ou *Bacchus*, dont ils firent leur *Moïse*. Mais, que ces fables soient révérées par nous; que nous en ayons fait la base de notre religion, et que ces fables mêmes aient encore un certain crédit dans le siècle de la philosophie, c'est là surtout ce qui indigne les sages. L'Église chrétienne chante les prières juives, et fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié! quelle contradiction! et quelle horreur!

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

Tous les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une *Genèse*, une *Théogonie*, une *Cosmogonie*, long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la *Genèse* des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins?

[a] M'avez-vous offert sacrifice au désert durant quarante ans? Avez-vous porté le tabernacle de Moloch et de votre dieu Remphan? (*Actes* VII, 43; *Amos*, V, 26; *Jérémie*, XLIX.) Voilà de singulières contradictions. Joignez à cela l'histoire de l'idole de Michas, adorée par toute la tribu de Dan, et desservie par un petit-fils de Moïse même, ainsi que le lecteur peut le vérifier dans le livre des *Juges*, ch. XVII et XVIII. C'est pourtant cet amas d'absurdités contradictoires qui vaut douze mille guinées de rente à milord de Kenterbury, et un royaume à un prêtre qui prétend être successeur de Céphas, et qui s'est mis sans façon dans Rome à la place de l'empereur.

Jaho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le Khaûtereb [1]; il arrangea Muth, la matière: il forma l'homme de son souffle, Calpi; il lui fit habiter un jardin, Aden ou Éden; il le défendit contre le grand serpent Ophionée, comme le dit l'ancien fragment de Phérécide. Que de conformité avec la *Genèse* juive! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait, dans la suite des temps, emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts?

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie, que Dieu avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambârs*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la *Genèse* ne sont donc que des imitateurs; ils mêlèrent leurs propres absurdités à ces fables, et il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire quand on voit un serpent parlant familièrement à Ève, Dieu parlant au serpent, Dieu se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Éden, Dieu fesant une culotte pour Adam et un pagne à sa femme Ève. Tout le reste paraît aussi insensé; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que des Juifs ont regardé comme des contes?

Ni l'histoire des *Juges*, ni celle des *Rois*, ni aucun prophète ne cite un seul passage de la *Genèse*. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam, tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni du serpent qui séduisit Ève, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'Israël, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme Philon l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de Caligula [a]; et nous serions assez imbéciles dans notre Occident pour penser que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé leur appartenait en propre!

[1] Dans la *Bible enfin expliquée*, première page, ce mot est écrit *Çhaut-ereb*.

[a] Voici les paroles de Philon: *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyant Dieu.*

CHAPITRE VII.

Des mœurs des Juifs.

Si nous passons des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes? C'est, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Égyptiens. Leur chef Josué passe le Jourdain par un miracle semblable au miracle de la mer Rouge; pourquoi? pour aller mettre à feu et à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit: il livre au fer et aux flammes, vieillards, femmes, enfants, et bestiaux; y a-t-il une horreur plus insensée? il ne pardonne qu'à une prostituée qui avait trahi sa patrie; quel besoin avait-il de la perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet fesait tomber les murs, comme celui d'Astolphe fesait fuir tout le monde? Et remarquons en passant que cette femme, nommée Rahab la paillarde, est une des aïeules de ce Juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il est né l'incestueuse Thamar, l'impudente Ruth, et l'adultère Bethsabée.

On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre trente et un rois du pays; c'est-à-dire trente et un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage et à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, et étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

C'est là le peuple saint! Certes, les Hurons, les Canadiens, les Iroquois, ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfants d'Israël; et c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil et la lune en plein midi! et pourquoi? pour leur donner le temps de poursuivre et d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de grosses pierres que Dieu avait lancées sur eux du haut des airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de Gargantua? est-ce celle du peuple de Dieu? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature, et la Divinité? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

Que dirons-nous d'un Jephté, qui immole sa propre fille à son dieu sanguinaire; et de l'ambidextre Aod, qui assassine Églon son roi au nom du Seigneur; et de la divine Jahel, qui assassine le général Sizara avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête; et du débauché Samson, que Dieu favorise de tant de miracles? grossière imitation de la fable d'Hercule.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient sur son âne avec sa concubine, et de la paille et du foin, dans Gabaa, de la tribu de Benjamin? et voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges [a]. Le lévite compose avec eux, et leur abandonne sa maîtresse ou sa femme, dont ils jouissent toute la nuit, et qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui n'est pourtant pas une chose si aisée, et de là s'ensuit une guerre civile.

[b] Les onze tribus arment quatre cent mille soldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cent mille soldats, grand Dieu! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur sur cinq ou six de largeur. Le grand Turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, selon leur louable coutume. Il échappe six cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse; il faut donner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font les Israélites? Il y avait dans le voisinage une petite ville nommée Jabès; ils la surprennent, tuent tout, massacrent tout, jusqu'aux animaux, réservent quatre cents filles pour quatre cents Benjamites.

a L'illustre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'histoire du peuple juif, celle des anges que les magistrats, les porte-faix, et jusqu'aux petits garçons d'une ville, veulent absolument violer, est une horreur dont aucune fable païenne n'approche, et qui fait dresser les cheveux à la tête. Et on ose commenter ces abominations! et on les fait respecter à la jeunesse! et on a l'insolence de plaindre les brames de l'Inde et les mages de Perse, à qui Dieu n'avait pas révélé ces choses, et qui n'étaient pas le peuple de Dieu! et il se trouve encore parmi nous des âmes de boue assez lâches à la fois et assez impudentes pour nous dire: Croyez ces infamies, croyez, ou le courroux d'un Dieu vengeur tombera sur vous; croyez, ou nous vous persécuterons, soit dans le consistoire, soit dans le conclave, soit à l'officialité, soit dans le parquet, soit à la buvette. Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages; quel est l'homme de bien qui ne se sente ému de tant d'horreurs? et on les souffre! que dis-je? on les adore! Que d'imbéciles! mais que de monstres!

b *Juges*, XX, 2.

Deux cents garçons restent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons, Abbadie, Sherlockh, Houteville et consorts, faites des phrases pour justifier ces fables de cannibales; prouvez que tout cela est un type, une figure qui nous annonce Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

Les Juifs ont un roi malgré le prêtre Samuel, qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée [a]; et il a la hardiesse de dire que *c'est renoncer à Dieu que d'avoir un roi.* Enfin, un pâtre qui cherchait des ânesses est élu par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient jamais eu de temple; leur sanctuaire, comme nous l'avons vu, était un coffre qu'on mettait dans une charrette: les Cananéens leur avaient pris leur coffre: Dieu, qui en fut très irrité, l'avait pourtant laissé prendre; mais, pour se venger, il avait donné des hémorrhoïdes aux vainqueurs, et envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'apaisèrent en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or et de cinq trous du cul aussi d'or [b]. Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens, mais il fait mourir cinquante mille et soixante et dix hommes des siens pour avoir regardé son coffre.

C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi des Juifs. Ils n'y avait dans leur petit pays ni épée ni lance; les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs, leurs esclaves, d'aiguiser seulement les socs de leurs charrues et leurs cognées; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philistins pour ces faibles secours: et cependant on nous conte que le roi Saül [c] eut d'abord une armée de trois cent mille hommes, avec lesquels il gagna une grande bataille [d]. Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

Ce Saül, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi Agag à composition. Le prophète Samuel arrive de la part du Seigneur, et lui dit [e]: *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué?* et il prend un saint couperet, et il hache en morceaux le roi Agag. Si une telle action est véritable, quel peuple était le peuple juif, et quels prêtres étaient ses prêtres!

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi Agag son prisonnier, va enfin combattre contre les Philistins après la mort du doux prophète Samuel. Il consulte sur le succès de la bataille une femme qui a un esprit de Python: on sait que les femmes qui ont un esprit de Python font apparaître des ombres. La pythonisse montre à Saül l'ombre de Samuel qui sortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philosophie du peuple juif: venons à sa morale.

Un joueur de harpe, pour qui l'Eternel avait pris une tendre affection, s'est fait sacrer roi pendant que Samuel vivait encore; il se révolte contre son souverain; il ramasse quatre cents malheureux; et, comme dit la sainte Écriture [a], « tous ceux « qui avaient de mauvaises affaires, qui étaient « perdus de dettes, et d'un esprit méchant, s'as« semblèrent avec lui. »

C'était un homme *selon le cœur de Dieu* [b]; aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé Nabal, qui lui refuse des contributions: il épouse sa veuve; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines [c]; il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de son pays; il y est bien reçu, et pour récompense il va saccager les villages des alliés d'Achis; il égorge tout, sans épargner les enfants à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rite juif, et il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été moins coupables aux yeux des hommes; mais les voies du Dieu des Juifs ne sont pas les nôtres.

Le bon roi David ravit le trône à Isboseth, fils de Saül. Il fait assassiner Miphiboseth, fils de son protecteur Jonathas. Il livre aux Gabaonites deux enfants de Saül et cinq de ses petits-enfants, pour les faire tous pendre. Il assassine Urie pour couvrir son adultère avec Bethsabée; et c'est encore cette abominable Bethsabée, mère de Salomon, qui est une aïeule de Jésus-Christ.

La suite de l'*Histoire juive* n'est qu'un tissu de forfaits consacrés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse, il paraît qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la continence et de la foi. Il a sept cents femmes et trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute est dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, de ventre qui est semblable à un monceau de froment, d'attitudes vo-

a Ier des *Rois*, ch. VIII. — b Ibid., ch. VI. — c Ibid., ch. XIII. — d Ibid., ch. XI. — e Ibid., ch. XV.

a Ier des *Rois*, ch. XXII. — b Ibid., ch. XXV. — c Ibid., ch. XXVII.

luptueuses, de doigts mis dans l'ouverture, de tressaillement; et enfin il finit par dire: « Que « ferons-nous de notre petite sœur? Elle n'a point « encore de tétons; si c'est un mur, bâtissons « dessus; si c'est une porte, fermons-la. » Telles sont les mœurs du plus sage des Juifs, ou du moins les mœurs que lui imputent avec respect de misérables rabbins et des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la secte des papistes a décidé que le ventre de la Sulamite et son ouverture, ses tétons et ses baisers sur la bouche, sont l'emblème, le type du mariage de Jésus-Christ avec son Église [a].

De tous les rois de Juda et de Samarie, il y en a très peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques et dans le temple, pendant que Titus les assiégeait, tombe sous le fer, et dans les chaînes des Romains, avec le reste de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes avaient été dispersés depuis si long-temps en Asie, et soit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, si elle fut telle que ses historiens et ses prophètes le racontent.

Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la Providence, les précurseurs du règne de Jésus! Toute l'histoire juive, ditesvous, ô Abbadie! est la prédiction de l'Église; tous les prophètes ont prédit Jésus; examinons donc les prophètes.

CHAPITRE IX.

Des prophètes.

Prophète, *nabi, roëh, parlant, voyant, devin*, c'est la même chose. Tous les anciens auteurs conviennent que les Égyptiens, les Chaldéens, toutes les nations asiatiques avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif, qui, lorsqu'il eut composé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ses voisins, et qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens jusqu'au nom de Dieu Eloha, Jehova, Adonaï, Sadaï, qui enfin prit tous les rites, tous les usages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète fut le premier fripon qui rencontra un imbécile; ainsi la prophétie est de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatisme; ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc et du Vivarais, des prophètes, tout semblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthousiasme aux plus dégoûtants mensonges. Nous avons vu Jurieu prophétiser en Hollande. Il y eut de tout temps de tels imposteurs, et non seulement des misérables qui fesaient des prédictions, mais d'autres misérables qui supposaient des prophéties faites par d'anciens personnages.

Le monde a été plein de sibylles et de Nostradamus. L'*Alcoran* compte deux cent vingt-quatre mille prophètes. L'évêque Épiphane, dans ses notes sur le canon prétendu des apôtres, compte soixante et treize prophètes juifs et dix prophétesses. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profession dans l'état; on n'était point reçu prophète comme on est reçu docteur à Oxford ou à Cambridge: prophétisait qui voulait; il suffisait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation et l'esprit de Dieu. On annonçait l'avenir en dansant et en jouant du psaltérion. Saül, tout réprouvé qu'il était, s'avisa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ses prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grub-street [a]. Les deux partis se traitaient réciproquement de fous, de visionnaires, de menteurs, de fripons, et en cela seul ils disaient la vérité. *Scitote Israel stultum prophetam, insanum virum spiritualem* [b], dit Osée, selon la *Vulgate*.

Les prophètes de Jérusalem sont des extravagants, des hommes sans foi, dit Sophoniah, prophète de Jérusalem [c]. Ils sont tous comme notre apothicaire Moore, qui met dans nos gazettes: *Prenez de mes pilules, gardez-vous des contrefaites.*

Le prophète Michée prédisant des malheurs aux rois de Samarie et de Juda, le prophète Sédékias

[a] On sait que les théologiens chrétiens font passer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de Jésus-Christ avec son Église. Comme si Jésus prenait les tétons de son Église, et mettait la main à son ouverture; et sur quoi cette belle explication est-elle fondée? sur ce que *Christus* est masculin, et *ecclesia* féminin. Mais si au lieu du féminin *ecclesia*, on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé? Quel notaire aurait fait ce contrat de mariage?

[a] Grub-street est la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

[b] Osée, ch. IX — [c] Soph., chap. III, 4.

lui applique un énorme soufflet, en lui disant : *Comment l'esprit de Dieu est-il passé par moi pour aller à toi* [a] ?

Jérémie, qui prophétisait en faveur de Nabuchodonosor, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, et un bât ou un joug sur le dos, car c'était un type; et il devait envoyer ce type aux petits roitelets voisins, pour les inviter à se soumettre à Nabuchodonosor. Le prophète Ananias, qui regardait Jérémie comme un traître, lui arrache ses cordes, les rompt, et jette son bât à terre.

Ici c'est Osée à qui Dieu ordonne de prendre une p....et d'avoir des fils de p....[b] *Vade, sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum,* dit la *Vulgate*. Osée obéit ponctuellement; il prend Gomer, fille d'Ébalaïm, il en a trois enfants : ainsi cette prophétie et ce putanisme durèrent au moins trois années. Cela ne suffit pas au dieu des Juifs; il veut qu'Osée [c] couche avec une femme qui ait fait déjà son mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge; c'est assez bon marché pour un adultère [d]. Il en avait coûté encore moins au patriarche Juda pour son inceste avec sa bru Thamar.

Là, c'est Ézéchiel [e] qui, après avoir reçu de Dieu l'ordre de dormir trois cent nonante jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, d'avaler une livre de parchemin, de manger un *sir reverend* [f] sur son pain, introduit Dieu lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune Oolla : « Tu es devenue grande, tes tétons ont paru; ton petit poil a commencé à croître; je t'ai couverte, mais tu t'es bâti un mauvais lieu; tu as ouvert tes cuisses à tous les passants... ta sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement [g]; elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, et qui déchargent comme des chevaux. »

Notre ami le général Withers, à qui on lisait un jour ces prophéties demanda dans quel b..... on avait fait l'Écriture sainte.

On lit rarement les prophéties; il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu *Gulliver* et l'*Atlantis*, ne connaissent ni *Osée* ni *Ézechiel*.

Quand on fait voir à des personnes sensées ces passages exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un Isaïe marche tout nu au milieu de Jérusalem, qu'un Ézéchiel coupe sa barbe en trois portions, qu'un Jonas soit trois jours dans le ventre d'une baleine, etc. Si elles lisaient ces extravagances et ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'est la *Bible* : elles demeurent confondues, elles hésitent, elles condamnent ces abominations, et n'osent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles osent faire usage de leur sens commun; elles finissent enfin par détester ce que des fripons et des imbéciles leur ont fait adorer.

Quand ces livres sans raison et sans pudeur ont-ils été écrits? Personne n'en sait rien. L'opinion la plus vraisemblable est que la plupart des livres attribués à Salomon, à Daniel, et à d'autres, ont été faits dans Alexandrie; mais qu'importe, encore une fois, le temps et le lieu? Ne suffit-il pas de voir avec évidence que ce sont des monuments de la folie la plus outrée et de la plus infâme débauche?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer? C'est qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore considérer que tous ces monuments d'extravagance ne se conservaient guère que chez les prêtres et les scribes. On sait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie, inventée par les Chinois, ne parvint que si tard. Nous serons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'Église adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur secte.

Venons enfin de l'ancien Testament au nouveau. Venons à Jésus, et à l'établissement du christianisme; et, pour y arriver, passons par-dessus les assassinats de tant de rois, et par-dessus les enfants jetés au milieu des flammes dans la vallée de Tophet, ou écrasés dans des torrents sous des pierres. Glissons sur cette suite affreuse et non interrompue d'horreurs sacriléges. Misérables Juifs! c'est donc chez vous que naquit un homme de la lie du peuple qui portait le nom très commun de Jésus! Voyons quel était ce Jésus.

CHAPITRE X.

De la personne de Jésus.

Jésus naquit dans un temps où le fanatisme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs et les Romains avait donné aux principaux

[a] Paralip., XVIII, 23. — [b] Osée, ch. I. — [c] Ibid., ch. III.

[d] Remarquez que le prophète se sert du mot propre *fodi eam* : je la f.... O abomination ! Et on met ces livres infâmes entre les mains des jeunes garçons et des jeunes filles, et des séducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvents! Quoi ! Dieu aurait ordonné de sa bouche à un prophète de manger de la merde pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, couché sur le côté gauche. Quel fou de Bedlam, couché dans son ordure, pourrait imaginer ces dégoûtantes horreurs? et on les débite chez un peuple qui a calculé la gravitation et l'aberration de la lumière des étoiles fixes!

[e] Ézéch., ch. IV. — [f] Un *sir reverend*, en anglais, est un étron. — [g] Ézéch., ch. XXIII.

de la nation des mœurs un peu moins déraisonnables et moins grossières. Mais la populace, toujours incorrigible, conservait son esprit de démence. Quelques Juifs opprimés sous les rois de Syrie, et sous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un messie. Cette attente devait naturellement être remplie par Hérode. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture surpassait de beaucoup celle du temple de Salomon, puisqu'il avait comblé un précipice sur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémissait plus sous une domination étrangère, il ne payait d'impôts qu'à son monarque, le culte juif florissait, les lois antiques étaient respectées; Jérusalem, il faut l'avouer, était au temps de sa plus grande splendeur.

L'oisiveté et la superstition firent naître plusieurs factions ou sociétés religieuses, saducéens, pharisiens, esséniens, judaïtes, thérapeutes, joannistes ou disciples de Jean; à peu près comme les papistes ont des molinistes, des jansénistes, des jacobins, et des cordeliers. Mais personne alors ne parlait de l'attente du messie. Ni Flavius Josèphe, ni Philon, qui sont entrés dans de si grands détails sur l'histoire juive, ne disent qu'on se flattait alors qu'il viendrait un christ, un oint, un libérateur, un rédempteur, dont ils avaient moins besoin que jamais; et s'il y en avait un, c'était Hérode. En effet, il y eut un parti, une secte qu'on appela les hérodiens, et qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu [a].

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de messie, de christ, à quiconque leur avait fait un peu de bien : tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le Juif qui compila les rêveries d'Isaïe, lui fait dire, par une lâche flatterie bien digne d'un Juif esclave : « Ainsi a « dit l'Éternel à Cyrus, son oint, son messie, « duquel j'ai pris la main droite, afin que je ter- « rasse les nations devant lui. » Le quatrième livre des *Rois* appelle le scélérat Jéhu oint, messie. Un prophète annonce à Hazaël, roi de Damas, qu'il est messie et oint du Très-Haut. Ézéchiel dit au roi de Tyr : « Tu es un chérubin, un oint, « un messie, le sceau de la ressemblance de Dieu. » Si ce roi de Tyr avait su qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de se faire une espèce de dieu; il y avait un droit assez apparent, supposé qu'Ézéchiel eût été inspiré. Les évangélistes n'en ont pas tant dit de Jésus.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nul Juif n'espérait, ne desirait, n'annonçait un oint, un messie du temps d'Hérode-le-Grand, sous lequel on dit que naquit Jésus. Lorsqu'après la mort d'Herode-le-Grand, la Judée fut gouvernée en province romaine, et qu'un autre Hérode fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, plusieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, surtout dans cette Galilée, où les Juifs étaient plus grossiers qu'ailleurs. C'est ainsi que Fox, un misérable paysan, établit de nos jours la secte des quakers parmi les paysans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une église calviniste, fut un cardeur de laine, nommé Jean Leclerc. C'est ainsi que Muncer, Jean de Leyde, et d'autres, fondèrent l'anabaptisme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulsionnaires instituer une petite secte parmi la canaille d'un faubourg de Paris. Tous les sectaires commencent ainsi dans toute la terre. Ce sont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, et qui finissent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. Jésus fut pendu à Jérusalem sans avoir été oint. Jean le baptiseur y avait déjà été condamné au supplice. Tous deux laissèrent quelques disciples dans la lie du peuple. Ceux de Jean s'établirent vers l'Arabie, où ils sont encore [a]. Ceux de Jésus furent d'abord très obscurs; mais quand ils se furent associés à quelques Grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant sous Tibère poussé plus loin que jamais leurs friponneries ordinaires, ayant surtout séduit et volé Fulvia, femme de Saturninus, furent chassés de Rome, et ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore sévèrement sous Caligula et sous Claude.

Leurs désastres enhardirent le peu de Galiléens qui composaient la secte nouvelle à se séparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui se mirent à leur tête, et qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produisit cette énorme quantité d'*Évangiles*, mot grec qui signifie *bonne nouvelle*. Chacun donnait une *Vie de Jésus;* aucunes n'étaient d'accord, mais toutes se ressemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La synagogue, de son côté, voyant qu'une secte nouvelle, née dans son sein, débitait une *Vie*

[a] Cette secte des hérodiens ne dura pas long-temps. Le titre d'envoyé de Dieu était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, soit à Hérode l'Arabe, soit à Judas Machabée, soit aux rois persans, soit aux Babyloniens. Les juifs de Rome célébrèrent la fête d'Hérode jusqu'au temps de l'empereur Néron. Perse le dit expressément (sat. v, v. 180) :

« Herodis venere dies, unctaque fenestra
« Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ;
« . . . . Tumet alba fidelia vino. »

[a] Ces chrétiens de saint Jean sont principalement établis à Mosul et vers Bassora.

de Jésus très injurieuse au sanhédrin et à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait attention jusqu'alors. Il nous reste encore un mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé, *Sepher Toldos Jeschut*. Il paraît qu'il est fait plusieurs années après le supplice de Jésus, dans le temps que l'on compilait les *Évangiles*. Ce petit livre est rempli de prodiges, comme tous les livres juifs et chrétiens, mais tout extravagant qu'il est, on est forcé de convenir qu'il y a des choses beaucoup plus vraisemblables que dans nos *Évangiles*.

Il est dit dans le *Toldos Jeschut*, que Jésus était fils d'une nommée Mirja, mariée dans Bethléem à un pauvre homme nommé Jocanam. Il y avait dans le voisinage un soldat dont le nom était Joseph Panther, homme d'une riche taille, et d'une assez grande beauté; il devient amoureux de Mirja ou Maria (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient souvent un A pour un I).

Mirja devint grosse de la façon de Panther; Jocanam, confus et désespéré, quitta Bethléem, et alla se cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de Juifs. La conduite de Mirja le déshonora; son fils Jésus ou Jeschut fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il se plaça parmi les enfants légitimes; on le fit sortir de ce rang; de là son animosité contre les prêtres, qu'il manifesta quand il eut atteint l'âge mûr; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *races de vipères, sépulcres blanchis*. Enfin, ayant pris querelle avec le juif Judas, sur quelque matière d'intérêt, comme sur des points de religion, Judas le dénonça au sanhédrin; il fut arrêté, se mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain; on le fouetta, on le lapida, et ensuite on le pendit.

Telle est la substance de cette histoire. On y ajouta depuis des fables insipides, des miracles impertinents, qui firent grand tort au fond; mais le livre était connu dans le second siècle: Celse le cita, Origène le réfuta; il nous est parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer est certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui se passe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante *Évangiles* des christicoles. Il est plus vraisemblable que Joseph Panther avait fait un enfant à Mirja, qu'il ne l'est qu'un ange soit venu par les airs faire un compliment de la part de Dieu à la femme d'un charpentier, comme Jupiter envoya Mercure auprès d'Alcmène [a].

Tout ce qu'on nous conte de ce Jésus est digne de l'ancien Testament et de Bedlam. On fait venir je ne sais quel *agion pneuma*, un saint souffle, un Saint-Esprit dont on n'avait jamais entendu parler, et dont on a fait depuis la tierce partie de Dieu, Dieu lui-même, Dieu le créateur du monde; il engrosse Maria, ce qui a donné lieu au jésuite Sanchez d'examiner dans sa Somme théologique si Dieu eut beaucoup de plaisir avec Maria, s'il répandit de la semence, et si Maria répandit aussi de sa semence.

Jésus devient donc un fils de Dieu et d'une Juive, non encore Dieu lui-même, mais une créature supérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'est de se faire emporter par le diable sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtements paraissent tout blancs; quel miracle! il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres [a]. Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeuner à la fin de février; et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, et puis chez les douaniers; et cependant on prétend, dans son histoire, qu'il regarde ces douaniers, ces publicains, comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux, à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons, et leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à Jean, on se contente de lui demander un

[a] On trouve d'autres particularités dans Suidas, au mot Jésus. L'article est curieux, et, de plus, est un exemple singulier de ces fraudes pieuses si multipliées dans les siècles d'ignorance. Cela paraît avoir été écrit un peu après le règne de Justinien Ier, mort en 565, et l'on connaîtrait vers quel temps vivait Suidas, s'il était le véritable auteur de cet article; mais on en trouve dans son *Lexique* beaucoup d'autres qui semblent être de différentes mains, et plusieurs qui ne peuvent y avoir été ajoutés avant la fin du onzième siècle. C'est ce qui a donné lieu aux diverses conjectures des critiques sur cet ouvrage et sur son auteur.

[a] Il est difficile de dire quel est le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que Dieu dise à sa mère juive, *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?* c'est déjà une étrange chose: mais que Dieu boive et mange avec des ivrognes, et qu'il change six cruches d'eau en six cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu, quel blasphème aussi exécrable qu'impertinent! L'hébreu se sert d'un mot qui répond au mot *grisés*; la *Vulgate*, au ch. II, v. 10, dit *inebriati*, enivrés.

Saint Chrysostôme, bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu; et plusieurs pères de l'Église ont prétendu que ce vin signifiait le sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abîme d'extravagances nous avez-vous plongés!

miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable.

C'était déjà un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans *Don Quichotte* qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il se contente de dire : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours*. Les Juifs repartent selon Jean : *On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu?*

Il était bien faux qu'Hérode eût employé quarante-six ans à bâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fausseté. Et, pour le dire en passant, cela fait bien voir que les *Évangiles* ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Tous ces miracles semblent faits par nos charlatans de Smithfields. Notre Toland et notre Woolston les ont traités comme ils le méritent. Le plus beau de tous, à mon gré, est celui par lequel Jésus envoie le diable dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons.

Après cette belle équipée on fait prêcher Jésus dans les villages. Quel discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde, à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine, à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poisson, à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, et qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ceux qui ont tué ses gens, et brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux selon Matthieu.

Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotson prêche dans un autre goût.

Par où finit l'histoire de Jésus, par l'aventure qui est arrivée chez nous et dans le reste du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, sans être assez habiles ou pour armer cette populace ou pour se faire de puissants protecteurs; ils finissent la plupart par être pendus. Jésus le fut en effet pour avoir appelé ses supérieurs races de vipères et sépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il ressuscita en secret. Ensuite il monta au ciel en présence de quatre-vingts de ses disciples [a], sans qu'aucune autre personne de la Judée le vît monter dans les nuées; ce qui était pourtant fort aisé à voir, et qui aurait fait dans le monde une assez grande nouvelle.

Notre symbole, que les papistes appellent le *Credo*, symbole attribué aux apôtres, et évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que Jésus, avant de monter au ciel, était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en est pas dit un seul mot dans les *Évangiles*, et cependant c'est un des principaux articles de la foi des christicoles; on n'est point chrétien si on ne croit pas que Jésus est allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? Ce fut Athanase, environ trois cent cinquante ans après; c'est dans son traité contre Apollinaire, sur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'âme de Jésus descendit en enfer, tandis que son corps était dans le sépulcre. Ces paroles sont dignes d'attention, et font voir avec quelle sagacité et quelle sagesse Athanase raisonnait. Voici ces propres paroles :

« Il fallait qu'après sa mort ses parties essentiel-
« lement diverses eussent diverses fonctions; que
« son corps reposât dans le sépulcre pour détruire
« la corruption, et que son âme allât aux enfers
« pour vaincre la mort. »

L'Afficain Augustin est du sentiment d'Athanase dans une lettre qu'il écrivit à Évode : *Quis ergo nisi infidelis negaverit fuisse apud inferos Christum?* Jérôme, son contemporain, fut à peu près du même avis; et ce fut du temps d'Augustin et de Jérôme que l'on composa ce symbole, ce *Credo*, qui passe chez les ignorants pour le symbole des apôtres [b].

Ainsi s'établissent les opinions, les croyances, les sectes. Mais comment ces détestables fadaises ont-elles pu s'accréditer? comment ont-elles ren-

[a] Monter au ciel en perpendiculaire, pourquoi pas en ligne horizontale? Monter est contre les règles de la gravitation. Il pouvait raser l'horizon, et aller dans Mercure, ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise que ces mots *aller au ciel, descendre du ciel!* comme si nous étions le centre de tous les globes, comme si notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de soleils, et qui entrent dans la composition de cet univers, que nous nommons le ciel si mal à propos.

[b] Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'osa pas imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérents du Juif Jésus se contentent, dans les commencements, de dire que c'était un homme de bien injustement crucifié, comme depuis nous avons, nous et les autres chrétiens, assassiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit; on ose écrire que Dieu l'a ressuscité. Bientôt après on fait sa légende. L'un suppose qu'il est allé au ciel et aux enfers; l'autre dit qu'il viendra juger les vivants et les morts dans la vallée de Josaphat; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pousse le sophisme jusqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux on en mange un, et on en

versé les autres fadaises des Grecs et des Romains, et enfin l'empire même? comment ont-elles causé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers, et fait couler tant de sang? C'est de quoi nous rendrons un compte exact.

CHAPITRE XI [1].

Quelle idée il faut se former de Jésus et de ses disciples.

Jésus est évidemment un paysan grossier de la Judée, plus éveillé, sans doute, que la plupart des habitants de son canton. Il voulut, sans savoir, à ce qu'il paraît, ni lire ni écrire, former une petite secte pour l'opposer à celles des récabites, des judaïtes, des thérapeutes, des esséniens, des pharisiens, des saducéens, des hérodiens; car tout était secte chez les malheureux Juifs, depuis leur établissement dans Alexandrie. Je l'ai déjà comparé à notre Fox, qui était comme lui un ignorant de la lie du peuple, prêchant quelquefois comme lui une bonne morale, et prêchant surtout l'égalité qui flatte tant la canaille. Fox établit comme lui une société qui s'écarta peu de temps après de ses principes, supposé qu'il en eût. La même chose était arrivée à la secte de Jésus. Tous deux parlèrent ouvertement contre les prêtres de leur temps; mais les lois étant plus humaines en Angleterre qu'en Judée, tout ce que les prêtres purent obtenir des juges, c'est qu'on mît Fox au pilori; mais les prêtres juifs forcèrent le président Pilate à faire fouetter Jésus, et à le faire pendre à une potence en forme de croix, comme un coquin d'esclave. Cela est barbare; chaque nation a ses mœurs. De savoir si on lui cloua les pieds et les mains, c'est ce dont il ne faut s'embarrasser. Il est, ce me semble, assez difficile de trouver sur-le-champ un clou assez long pour percer deux pieds l'un sur l'autre, comme on le prétend; mais les Juifs étaient bien capables de cette abominable atrocité.

Les disciples demeurèrent aussi attachés à leur patriarche pendu que les quakers l'ont été à leur patriarche pilorié. Les voilà qui s'avisent, au bout de quelque temps, de répandre le bruit que leur maître est ressuscité en secret. Cette imagination fut d'autant mieux reçue chez les confrères, que c'était précisément le temps de la grande querelle élevée entre les sectes juives, pour savoir si la résurrection était possible ou non. Le platonisme, qui était fort en vogue dans Alexandrie, et que plusieurs Juifs étudièrent, secourut bientôt la secte naissante; et de là tous les mystères, tous les dogmes absurdes dont elle fut farcie. C'est ce que nous allons développer.

boit un; on le rend en urine et en matière fécale. On persécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs; et tout cela, pour que tel et tel jouissent en Angleterre de dix mille pièces d'or de rente, et qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

[1] Ce chapitre n'est pas dans l'édition de Kehl.

CHAPITRE XII.

De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul.

Quand les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes qui peuvent entrer dans des cervelles ignorantes qui aiment les fables; des dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpents, pour séduire des femmes et des filles. Les magistrats, les principaux citoyens, n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, et c'était la canaille juive qui parlait à la canaille païenne. Il me semble voir chez nous les disciples de Fox disputer contre les disciples de Brown. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbéciles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles, lassés de leurs anciennes sottises, et qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthélemi [a], dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des christicoles, Pierre, fils de Jone, demeurait à Joppé, chez Simon le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière Dorcas.

Voyez le chapitre de Lucien, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce *Galiléen* [b] *au front chauve et au grand nez, qui fut enlevé au troisième ciel*. Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Écosse, et les gueux de Saint-Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la

[a] Bartholomew-fair, où il y a encore des charlatans et des astrologues.

[b] Il est fort douteux que Lucien ait vu Paul, et même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que Paul, qui vivait du temps de Néron, eût encore vécu jusque sous Trajan, temps auquel Lucien commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce Paul put réussir à former une secte avec son détestable galimatias, pour lequel le cardinal Bembo avait un si profond mépris? Nous répondons que sans ce galimatias même il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre Fox, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés quakers, ait eu plus de bon sens que ce Paul? Il y a long-temps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, et que les prudents les gouvernent.

démarche d'énergumènes, poussant des soupirs, fesant des contorsions, jurant par le fils *qui est sorti du père,* prédisaient mille malheurs à l'empire, blasphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte, était ce Paul au grand nez et au front chauve, dont Lucien se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avait raison. Quel galimatias quand il écrit à la société des chrétiens qui se formait à Rome dans la fange juive! « La circoncision vous est profi« table si vous observez la loi; mais si vous êtes « prévaricateurs de la loi, votre circoncision devient « prépuce, etc... Détruisons-nous donc la loi par « la foi? à Dieu ne plaise! mais nous établissons la « foi... Si Abraham a été justifié par ses œuvres, il « a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu. » Ce Paul, en s'exprimant ainsi, parlait évidemment en Juif, et non en chrétien; mais il parlait encore plus en énergumène insensé qui ne peut pas mettre deux idées cohérentes à côté l'une de l'autre.

Quel discours aux Corinthiens! *Nos pères ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer.* Le cardinal Bembo n'avait-il pas raison d'appeler ces épîtres *epistolaccie*, et de conseiller de ne les point lire?

Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniciens, *Je ne permets point aux femmes de parler dans l'église;* et qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler et prophétiser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage et modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il s'est fait chrétien, il enseigne le christianisme, et il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de Jacques, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates: « Je vous dis, moi « Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus« Christ ne vous servira de rien. » Et ensuite il circoncit son disciple Timothée, que les Juifs prétendent être fils d'un Grec et d'une prostituée. Il est intrus parmi les apôtres, et il se vante aux Corinthiens, Ire épître, chap. IX, d'être aussi apôtre que les autres: « Ne suis-je pas apôtre? n'ai-je pas vu « notre Seigneur Jésus-Christ? n'êtes-vous pas mon « ouvrage? Quand je ne serais pas apôtre à l'égard « des autres, je le suis au moins à votre égard. N'a« vons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens? « n'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous « une femme qui soit notre sœur (ou si l'on veut, « une sœur qui soit notre femme), comme font les « autres apôtres et les frères de notre Seigneur? « Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dé« pens? etc. »

Que de choses dans ce passage! le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués, le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur, enfin la preuve que Jésus avait des frères, et la présomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien savoir de qui il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens, chap. XI: « Ce sont de faux apôtres... mais ce qu'ils osent, « je l'ose aussi. Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. « Sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi. « Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand ils « devraient m'accuser d'impudence, je le suis en« core plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux; « j'ai été plus repris de justice, plus souvent en« fermé dans les cachots qu'eux. J'ai reçu trente« neuf coups de fouet cinq fois; des coups de bâ« ton trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai été un « jour et une nuit au fond de la mer. »

Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer sans être noyé; c'est le tiers de l'aventure de Jonas. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa basse jalousie contre Pierre et les autres apôtres; et qu'il veut l'emporter sur eux pour avoir été plus repris de justice et plus fouetté qu'eux?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son insolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens: « Je viens à vous pour la troisième « fois; je jugerai tout par deux ou trois témoins; « je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont pé« ché, ni aux autres? » IIe épître, chap. XIII.

A quels imbéciles et quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainsi en maître tyrannique? à ceux auxquels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel! Lâche et impudent imposteur! où est ce troisième ciel dans lequel tu as voyagé? est-ce dans Vénus ou dans Mars? Nous rions de Mahomet quand ses commentateurs prétendent qu'il alla visiter sept cieux tout de suite dans une nuit. Mais Mahomet au moins ne parle pas dans son *Alcoran* d'une telle extravagance qu'on lui impute; et Paul ose dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage!

Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, et qui est cité tous les jours à tort et à travers? Il dit qu'il était citoyen romain; j'ose affirmer qu'il ment impudemment. Aucun Juif ne fut citoyen romain que sous les Décius et les Philippe. S'il était de Tarsis[1], Tarsis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il était de Giscale, comme le dit Jérôme,

[1] Tarsus, Tarse, en Cilicie

ce village était en Galilée ; et jamais les Galiléens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de Gamaliel. En effet, on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent Étienne, ce qui est l'emploi d'un valet, et d'un valet de bourreau. Les Juifs prétendirent qu'il voulait épouser la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'histoire de Thècle. Il n'est pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un petit valet chauve, dont les sourcils se joignaient sur un nez difforme, et qui avait les jambes crochues : c'est ainsi que les *Actes de Thècle* le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel et par sa fille, comme il méritait de l'être, il se joignit à la secte naissante de Céphas, de Jacques, de Matthieu, de Barnabé, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que cette cause de l'apostasie de ce malheureux Juif est plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-t-on qu'une lumière céleste l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à « lui, que Dieu lui ait dit : Saul, Saul, pourquoi « me persécutes-tu ? » Ne rougit-on pas d'une telle sottise ?

Si Dieu avait voulu empêcher que les disciples de Jésus ne fussent persécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel ? en ont-ils moins été châtiés depuis que Saul tomba de cheval ; Saul Paul ne fut-il pas châtié lui-même ? à quoi bon ce ridicule miracle ? Je prends le ciel et la terre à témoin (s'il est permis de se servir de ces mots impropres, le ciel et la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur et de mépris [a].

CHAPITRE XIII.

Des Evangiles.

Dès que les sociétés de demi-juifs demi-chrétiens se furent insensiblement établies dans le bas peuple à Jérusalem, à Antioche, à Éphèse, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après Vespasien, chacun de ces petits troupeaux voulut faire son *Évangile*. On en compta cinquante-quatre, et il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différents. Tous conviennent seulement que leur Jésus était fils de Maria ou Mirja, et qu'il fut pendu : et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge ; et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie : « Cela ne s'est pas fait de concert. » Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De là vient qu'un évangéliste prétend que le petit Jésus fut élevé en Égypte ; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Béthléem ; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages, que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfants du pays par le premier Hérode, qui était alors près de sa fin [a]. L'autre passe sous silence et l'étoile, et les mages, et le massacre des innocents.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette foule de contradictions, de faire une concordance ; et cette concordance est encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Presque tous ces *Évangiles*, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été visiblement forgés après la prise de Jérusalem : on en a une preuve bien sensible dans celui qui est attribué à Matthieu. Ce livre met dans la bouche de Jésus ces paroles aux Juifs : « Vous rendrez « compte de tout le sang répandu depuis le juste « Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, que

[a] Ce qu'il faut, ce me semble, remarquer avec soin dans ce Juif Paul, c'est qu'il ne dit jamais que Jésus soit Dieu. Tous les honneurs possibles, il les lui donne, mais le mot de *Dieu* n'est jamais pour lui. Il a été prédestiné dans l'*Epître aux Romains*, ch. I. Il veut qu'on ait la paix avec Dieu, par Jésus. Il compte sur la grâce de Dieu par un seul homme qui est Jésus. Il appelle ses disciples héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus, même chapitre. Il n'y a qu'un seul verset dans tous les écrits de Paul où le mot de *Dieu* pourrait tomber sur Jésus, c'est dans cette *Epître aux Romains*, ch. IX. Mais Erasme et Grotius ont prouvé que cet endroit est falsifié et mal interprété. En effet, il serait trop étrange que Paul, reconnaissant Jésus pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une seule fois. C'eût été alors un blasphème.

Pour le mot de *Trinité*, il ne se trouve jamais dans *Paul*, qui cependant est regardé comme le fondateur du christianisme.

[a] Le massacre des innocents est assurément le comble de l'ineptie, aussi bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment Hérode, qui se mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, le détrônât ? Hérode tenait son royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'est pas absolument fou ? Est-il possible qu'on ait proposé à la crédulité humaine de pareilles bêtises qui sont si au-dessous de *Robert le diable* et de *Jean de Paris*. L'homme est donc une espèce bien méprisable, puisqu'elle est ainsi gouvernée !

« vous avez tué entre le temple et l'autel. »

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un Zacharie, fils d'un Barachie [1], assassiné entre le temple et l'autel par la faction des zélés. Par là l'imposture est facilement découverte ; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la *Bible*. Les Grecs et les Romains ne la lisaient guère : ces fadaises et les *Evangiles* leur étaient entièrement inconnus; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'*Évangile* attribué à Matthieu n'a été écrit que très long-temps après lui, par quelque malheureux demi-juif demi-chrétien helléniste, c'est ce passage fameux : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit à vos yeux « comme un païen et un publicain. » Il n'y avait point d'Église du temps de Jésus et de Matthieu. Ce mot *église* est grec. L'assemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia*. Cette expression ne fut adoptée par les chrétiens que dans la suite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il est donc clair qu'un faussaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet *Évangile* en très mauvais grec. J'avoue qu'il serait assez comique que Matthieu, qui avait été publicain, comparât les païens aux publicains. Mais quel que soit l'auteur de cette comparaison ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée seule est destructive de toute administration, et non seulement indigne d'un homme inspiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux *Évangiles de l'enfance* : le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape sur le derrière au petit Jésus son camarade, et que le petit Jésus le fit mourir sur-le-champ, καὶ παραχρῆμα πεσὼν ἀπέθανεν. Une autre fois il fesait des petits oiseaux de terre glaise, et ils s'envolaient. La manière dont il apprenait son alphabet était encore tout à fait divine. Ces contes ne sont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de Jésus par le diable, de la transfiguration sur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Aussi cet *Évangile de l'enfance* fut long-temps en vénération.

Le second livre de l'enfance n'est pas moins curieux. Marie, emmenant son fils en Égypte, rencontre des filles désolées de ce que leur frère avait été changé en mulet : Marie et le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet sa forme d'homme, et l'on ne sait si ce malheureux gagna au marché. Chemin fesaut, la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé Dumachus, et l'autre Titus [a]. Dumachus voulait absolument voler la Sainte-Vierge, et lui faire pis. Titus prit le parti de Marie, et donna quarante drachmes à Dumachus, pour l'engager à laisser passer la famille sans lui faire de mal. Jésus déclara à la Sainte-Vierge que Dumachus serait le mauvais larron, et Titus le bon larron; qu'ils seraient un jour pendus avec lui : que Titus irait en paradis, et Dumachus à tous les diables.

L'*Évangile selon saint Jacques*, frère aîné de Jésus, ou *selon Pierre Barjone*, Évangile reconnu et vanté par Tertullien et par Origène, fut encore en plus grande recommandation. On l'appelait *protevangelion*, premier Évangile. C'est peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, et des petits enfants que le premier Hérode fit égorger.

Il y a encore une espèce d'*Evangile* ou d'*Actes de Jean*, dans lequel on fait danser Jésus avec ses apôtres la veille de sa mort ; et la chose est d'autant plus vraisemblable, que les thérapeutes étaient en effet dans l'usage de danser en rond : ce qui doit plaire beaucoup au père céleste [b].

Pourquoi le chrétien le plus scrupuleux rit-il aujourd'hui sans remords de tous ces *Évangiles*, de tous ces *Actes*, qui ne sont plus dans le canon, et n'ose-t-il rire de ceux qui sont adoptés par l'Église? Ce sont à peu près les mêmes contes ; mais

[1] Josèphe le nomme Baruch.

a Voilà de plaisants noms pour des Egyptiens.

b Il n'est point dit dans *Saint Matthieu* que Jésus-Christ dansa avec ses apôtres, mais il est dit dans *Saint Matthieu*, ch. XXVI, v. 30 : *Ils chantèrent un hymne, et allèrent au mont Olivet.*

Il est vrai que dans cet hymne on trouve ce couplet : *Je veux chanter, dansez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danse au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuses de ce temps-là. Saint Augustin rapporte cette chanson dans sa Lettre à Cérétius.

Il est fort indifférent de savoir si en effet cette chanson rapportée par Augustin fut chantée ou non : la voici * :

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, et je n'ai point du tout été joué.

Voilà une étrange chanson ; elle est peu digne de l'Être suprême. Ce petit cantique n'est autre chose que ce qu'on appelle du persiflage en France, et du *nonsense* chez nous. Il n'est point du tout prouvé que Jésus ait chanté après avoir fait la pâque; mais il est prouvé, par tous les *Evangiles*, qu'il fit la pâque à la juive, et non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en passant ce que milord Bolingbroke insinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de Jésus-Christ aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun discours qui ait le moindre rapport au christianisme d'aujourd'hui, et encore moins au christianisme de Rome qu'à tous les autres.

* Voltaire a reproduit cette chanson dans le chapitre VI de son *Histoire de l'établissement du Christianisme*, et dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot ADORER.

le fanatique adore sous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule sous un autre.

Enfin, on choisit quatre *Evangiles ;* et la grande raison, au rapport de saint Irénée, c'est qu'il n'y a que quatre vents cardinaux ; c'est que Dieu est assis sur les chérubins, et que les chérubins ont quatre formes. Saint Jérôme ou Hiéronyme, dans sa préface sur l'*Evangile de Marc*, ajoute aux quatre vents et aux quatre animaux, les quatre anneaux qui servaient aux bâtons sur lesquels on portait le coffre appelé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le Lazare ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conséquemment admettre que quatre *Evangiles.* Saint Cyprien prouve la même chose par les quatre fleuves qui arrosaient le paradis terrestre. Il faudrait être bien impie pour ne pas se rendre à de telles raisons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre *Évangiles,* les Pères des deux premiers siècles ne citaient presque jamais que les *Evangiles* nommés aujourd'hui apocryphes. C'est une preuve incontestable que nos quatre *Evangiles* ne sont pas de ceux à qui on les attribue.

Je veux qu'ils en soient, je veux, par exemple, que Luc ait écrit celui qui est sous son nom. Je dirais à Luc : Comment oses-tu avancer que Jésus naquit sous le gouvernement de Cyrinus ou Quirinus, tandis qu'il est avéré que Quiriuus ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après ? Comment as-tu le front de dire qu'Auguste avait ordonné le *dénombrement de toute la terre,* et que Marie alla à Bethléem pour se faire dénombrer ? Le dénombrement de toute la terre ! Quelle expression ! Tu as ouï dire qu'Auguste avait un livre de raison qui contenait le détail des forces de l'empire et de ses finances ; mais un dénombrement de tous les sujets de l'empire ! c'est à quoi il ne pensa jamais ; encore moins un dénombrement de la terre entière : aucun écrivain romain ou grec ou barbare n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme mensonge ; et il faudra qu'on adore ton livre !

Mais qui a fabriqué ces quatre *Evangiles?* n'est-il pas très probable que ce sont des chrétiens hellénistes, puisque l'ancien *Testament* n'y est presque jamais cité que suivant la version des *Septante,* version inconnue en Judée. Les apôtres ne savaient pas plus le grec que Jésus ne l'avait su. Comment auraient-ils cité les *Septante?* Il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enseigner le grec à des Juifs ignorants.

Quelle foule de contrariétés et d'impostures est restée dans ces quatre *Évangiles!* n'y en eût-il qu'une seule, elle suffirait pour démontrer que c'est un ouvrage de ténèbres. N'y eût-il que le conte qu'on trouve dans *Luc,* que Jésus naquit sous le gouvernement de Cyrinus, lorsque Auguste fit faire le dénombrement de tout l'empire, cette seule fausseté ne suffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris? 1° Il n'y eut jamais de tel dénombrement, et aucun auteur n'en parle. 2° Cyrinus ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de ce Jésus. Autant de mots, autant d'erreurs dans les *Évangiles.* Et c'est ainsi qu'on réussit avec le peuple.

CHAPITRE XIV.

Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, etc.

Des gens de bon sens demandent comment ce tissu de fables qui outragent si platement la raison, et de blasphèmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, peut trouver quelque créance. Ils devraient en effet être bien étonnés si les premiers sectaires chrétiens avaient persuadé la cour des empereurs et le sénat de Rome ; mais une canaille abjecte s'adressait à une populace non moins méprisable. Cela est si vrai que l'empereur Julien dit dans son discours aux christicoles [1] : « C'était « d'abord assez pour vous de séduire quelques « servantes, quelques gueux comme Corueille et « Serge. Qu'on me regarde comme le plus effronté « des imposteurs, si parmi ceux qui embrassè- « rent votre secte sous Tibère et sous Claude, il « y a eu un seul homme de naissance ou de « mérite [2]. »

[1] Voyez dans ce volume le *Discours de l'empereur Julien.*

[2] Il est étrange que l'empereur Julien ait appelé Sergius un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les *Evangiles*, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment, ce qui est assez commun à ceux qui, étant chargés des plus grandes affaires, veulent encore prendre sur eux le fardeau de la controverse. Il se trompe, et les *Actes des Apôtres,* qu'il réfute, se trompent évidemment aussi. Sergius n'était ni un homme de néant, comme le dit Julien, ni proconsul, ni gouverneur de Chypre, comme le disent les *Actes*.

Il n'y avait qu'un proconsul en Syrie dont l'île de Chypre dépendait, et c'était ce proconsul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme considérable.

Peut-être l'empereur Julien veut-il parler d'un autre Sergius, que les *Actes des Apôtres* auront maladroitement transformé en proconsul ou en propréteur. Ces *Actes* sont une rapsodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs et les Galiléens ont écrit.

Ils disent que Paul et Barnabé trouvèrent à Paphos un Juif magicien nommé Bar-Jésu, qui voulait empêcher le propréteur Sergius de se faire chrétien; c'est au chap. XIII. Ensuite ils disent que ce Bar-Jésu s'appelait Elymas, et que Paul et Barnabé le rendirent aveugle pour quelques jours, et que ce miracle détermina le propréteur à se faire chrétien. On sent assez la valeur d'un pareil conte. On n'a

Les premiers raisonneurs chrétiens disaient donc dans les carrefours et dans les auberges, aux païens qui se mêlaient de raisonner : Ne soyez point effarouchés de nos mystères : vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus salutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres ; et pour vous convaincre que notre secte est la seule bonne, c'est que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enseignons, et tout ce qu'a fait notre Seigneur Jésus-Christ. N'avez-vous pas entendu parler des sibylles? Oui, répondent les disputeurs païens aux disputeurs galiléens, toutes les sibylles ont été inspirées par Jupiter même ; leurs prédictions sont toutes véritables. Eh bien, repartent les galiléens, nous vous montrerons des vers de sibylles qui annoncent clairement Jésus-Christ, et alors il faudra bien vous rendre.

Aussitôt les voilà qui se mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais composés, des vers semblables à ceux de notre Grubstreet, de Blackmore et de Gibson. Ils les attribuent aux sibylles ; et pendant plus de quatre cents ans ils ne cessent de fonder le christianisme sur cette preuve, qui était également à la portée des trompeurs et des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces faussaires puérils mettre sur le compte des sibylles jusqu'à des vers acrostiches qui commençaient tous par les lettres qui composent le nom de Jésus-Christ.

Lactance nous a conservé une grande partie de ces rapsodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils fesaient même quelquefois en public. Il est vrai qu'ils ne ressuscitaient point de morts comme Élisée ; ils n'arrêtaient pas le soleil comme Josué ; ils ne passaient point la mer à pied sec comme Moïse ; ils ne se fesaient pas transporter par le diable comme Jésus sur le haut d'une petite montagne de Galilée, d'où l'on découvrait toute la terre ; mais ils guérissaient la fièvre quand elle était sur son déclin, et même la gale, lorsque le galeux avait été baigné, saigné, purgé, frotté. Ils chassaient surtout les démons ; c'était le principal objet de la mission des apôtres. Il est dit dans plus d'un *Évangile*, que Jésus les envoya exprès pour les chasser.

C'était une ancienne prérogative du peuple de Dieu. Il y avait, comme on sait, des exorcistes à Jérusalem qui guérissaient les possédés en leur mettant sous le nez un peu de la racine nommée *barath*, et en marmottant quelques paroles tirées de la *Clavicule* de Salomon. Jésus lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aisé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux schellings. Un Juif ou un Galiléen un peu à son aise pouvait chasser dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'osaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un sénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne possédaient rien du tout qui fussent possédés.

Si le diable dut se saisir de quelqu'un, c'était de Pilate ; cependant il n'osa jamais en approcher. On a long-temps exorcisé la canaille en Angleterre, et encore plus ailleurs ; mais quoique la secte chrétienne soit précisément établie pour cet usage, il est aboli presque partout, excepté dans les états de l'obédience du pape, et dans quelques pays grossiers d'Allemagne, malheureusement soumis à des évêques et à des moines.

Ce qu'ont enfin pu faire de mieux tous les gouvernements, a été d'abolir tous les premiers usages du christianisme : baptême des filles adultes toutes nues, dans des cuves, par des hommes ; baptême abominable des morts ; exorcismes, possessions du diable, inspirations ; agapes qui produisaient tant d'impuretés ; tout cela est détruit, et cependant la secte demeure.

Les chrétiens s'accréditèrent ainsi dans le petit peuple pendant tout un siècle. On les laissa faire ; on les regarda comme une secte de Juifs, et les Juifs étaient tolérés. On ne persécutait ni pharisiens, ni saducéens, ni thérapeutes, ni esséniens, ni judaïtes, à plus forte raison laissait-on ramper dans l'obscurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient si peu de chose, que ni Flavius Josèphe, ni Philon, ni Plutarque, ne daignent en parler ; et si Tacite en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs, et en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur secte. On les rechercha un peu sous Domitien ; quelques uns furent punis sous Trajan, et ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques uns qui n'étaient que trop véritables.

qu'à lire le discours que tient Paul à ce Sergius, pour voir que Sergius n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que Paul et Barnabé furent chassés de l'île de Chypre. Comment ce Sergius, qui était le maître, les aurait-il laissé chasser s'il avait embrassé leur religion ? Mais comment aussi ce Sergius, ayant la principale dignité dans l'île, et par conséquent n'étant point un imbécile, se serait-il fait chrétien tout d'un coup ?

Tous ces contes du Tonneau ne sont-ils pas d'une absurdité palpable ?

Remarquons surtout que Jésus, dans les *Actes des Apôtres*, et dans tous les discours de Paul, n'est jamais regardé que comme un homme, et qu'il n'y a pas un seul texte authentique où il soit question de sa prétendue divinité

CHAPITRE XV.

Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

Les chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait Jésus toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, et qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de Juifs, telle que celle des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de pendre Jésus, que c'était un saint homme envoyé de Dieu, et qu'il était ressuscité.

Ces discours, à la vérité, étaient punis dans Jérusalem; il en coûta même la vie à Étienne, à ce qu'ils disent; mais ailleurs cette scission ne produisit que des altercations entre les Juifs rigides et les demi-chrétiens. On disputait; les chrétiens crurent trouver dans les Écritures quelques passages qu'on pouvait tordre en faveur de leur cause. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit Jésus-Christ; ils citaient Isaïe, qui disait au roi Achaz :

« Une fille, ou une jeune femme (*Alma*)[a] « sera grosse, et accouchera d'un fils qui s'appellera « Emmanuel; il mangera du beurre et du miel, « afin qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. « La terre que vous détestez sera délivrée de ses « deux rois, et le Seigneur sifflera aux mouches « qui sont à l'extrémité des fleuves d'Égypte, et « aux abeilles du pays d'Assur. Et il prendra un « rasoir de louage, et il rasera la tête, le poil du « pénil, et la barbe du roi d'Assur.

« Et le Seigneur me dit : Prenez un grand « livre, et écrivez en lettres lisibles : *Maher-salal-« has-bas, prenez vite les dépouilles*. Et j'allai « coucher avec la prophétesse, et elle fut grosse, « et elle mit au monde un fils, et le Seigneur me « dit : Appelez-le *Maher-salal-has-bas, prenez « vite les dépouilles.* »

Vous voyez bien, disaient les chrétiens, que tout cela signifie évidemment l'avénement de Jésus-Christ. La fille qui fait un enfant, c'est la vierge Marie; *Emmanuel* et *prenez vite les dépouilles*, c'est notre Seigneur Jésus. Pour le rasoir de louage avec lequel on rase le poil du pénil du roi d'Assur, c'est une autre affaire. Toutes ces explications ressemblent parfaitement à celle de milord Pierre dans le conte du *Tonneau* de notre cher doyen Swift.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas si clairement que vous, que *prenez vite les dépouilles* et *Emmanuel* signifient Jésus, que la jeune femme d'Isaïe soit une vierge, et qu'Alma, qui exprime également fille ou jeune femme, signifie Maria; et ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens disaient, Jésus est prédit par le patriarche Juda; car le patriarche Juda *devait lier son ânon à la vigne, et laver son manteau dans le sang de la vigne;* et Jésus est entré dans Jérusalem sur un âne; donc Juda est la figure de Jésus, alors les Juifs riaient encore plus fort de Jésus et de son âne.

S'ils prétendaient que Jésus était le Silo qui devait venir quand le sceptre ne serait plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en disant que depuis la captivité en Babylone, le sceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, et que du temps même de Saül la verge n'était pas dans Juda. Ainsi les chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés, détestés, et le sont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, et s'adressèrent uniquement aux gentils.

[a] Par quelle impudente mauvaise foi les christicoles ont-ils soutenu qu'Alma signifiait toujours vierge? Il y a dans l'ancien *Testament* vingt passages où Alma est pris pour femme et même pour concubine, comme dans le *Cantique des cantiques*, ch. VI; *Joel*; ch. I. Jusqu'à l'abbé Trithème, il n'y a eu aucun docteur de l'Église qui ait su l'hébreu, excepté Origène, Jérôme et Éphrem, qui étaient du pays.

CHAPITRE XVI.

Des fausses citations et des fausses prédictions dans les évangiles.

Pour encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties et d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les *Évangiles* les anciennes prophéties à tort et à travers. Matthieu, ou celui qui prit son nom, dit[a] : « Joseph « habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, « pour accomplir ce qui a été prédit par les pro-« phètes : Il s'appellera Nazaréen. » Aucun prophète n'avait dit ces paroles; Matthieu parlait donc au hasard. Luc ose dire, au chap. XXI : « Il y aura des signes dans la lune et dans les « étoiles; des bruits de la mer et des flots; les « hommes séchant de crainte attendront ce qui « doit arriver à l'univers entier. Les vertus des « cieux seront ébranlées; et alors ils verront « le fils de l'homme venant dans une nuée « avec grande puissance et grande majesté. En

[a] Matth., II.

« vérité, je vous dis que la génération présente « ne passera point sans que tout cela ne s'accom« plisse. »

La génération passa : et si rien de tout cela n'arriva, ce n'est pas ma faute. Paul en dit à peu près autant dans son épître à ceux de Thessalonique : « Nous qui vivons et qui vous parlons, « nous serons emportés dans les nuées pour aller « au-devant du Seigneur au milieu de l'air. »

Que chacun s'interroge ici : qu'il voie si l'on peut pousser plus loin l'imposture et la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des mensonges si grossiers, les pères de l'Église ne manquèrent pas de dire que Luc et Paul avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec Jésus venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté[a] !

Il y a dans l'*Évangile* attribué à Jean un passage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas composé par un Juif. Jésus dit : « [b] Je vous fais un « commandement nouveau, c'est que vous vous « aimiez mutuellement. » Ce commandement, loin d'être nouveau, se trouve expressément, et d'une manière bien plus forte, dans le *Lévitique*[c] : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Enfin, quiconque se donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera dans tous les passages où l'on allègue l'ancien *Testament*, qu'un manifeste abus de paroles, et le sceau du mensonge presque à chaque page.

CHAPITRE XVII.

De la fin du monde et de la Jérusalem nouvelle.

Non seulement on a introduit Jésus sur la scène prédisant la fin du monde pour le temps même où il vivait, mais ce fanatisme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres et disciples. Pierre Barjone, dans la première épître qu'on lui attribue, dit[d] que « l'Évangile a été prêché aux morts, « et que la fin du monde approche. »

Dans la seconde épître[e] : « Nous attendons de « nouveaux cieux et une nouvelle terre. »

La première épître attribuée à Jean dit formellement : « Il y a dès à présent plusieurs antechrists; « ce qui nous fait connaître que voici la dernière « heure. »

L'épître qu'on met sur le compte de ce Thadée surnommé Jude annonce la même folie[a]. « Voilà « le Seigneur qui va venir avec des millions de « saints pour juger les hommes. »

Cette ridicule idée subsista de siècle en siècle. Si le monde ne finit pas sous Constantin, il devait finir sous Théodose; si la fin n'arrivait pas sous Théodose, elle devait arriver sous Attila. Et jusqu'au douzième siècle cette opinion enrichit tous les couvents; car pour raisonner conséquemment selon les moines, dès qu'il n'y aura plus ni hommes ni terres, il faut bien que toutes les terres appartiennent à ces moines.

Enfin c'est sur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérusalem qui devait descendre du ciel. L'*Apocalypse* annonça cette prochaine aventure : tous les christicoles la crurent. On fit de nouveaux vers sibyllins dans lesquels cette Jérusalem était prédite; elle parut même cette ville nouvelle où les christicoles devaient loger pendant mille ans après l'embrasement du monde. Elle descendit du ciel pendant quarante nuits consécutives. Tertullien la vit de ses yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront : Est-il possible qu'on ait perdu son temps à réfuter ce conte du Tonneau !

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres imposteurs, et ce qui précipite encore tous les jours des imbéciles dans les cachots des cloîtres chez les papistes ! C'est avec ces toiles d'araignée qu'on a tissu les liens qui nous serrent; on a trouvé le secret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu ! c'est pour ces sottises que l'Europe a nagé dans le sang, et que notre roi Charles Ier est mort sur un échafaud ! O destinée ! quand des demi-juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable Alexandre VI, et pour ce brave scélérat de Cromwell ?

CHAPITRE XVIII.

Des allégories.

Ceux qu'on appelle pères de l'Église s'avisèrent d'un tour assez singulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il se trouva avec le temps des disciples qui raisonnèrent un peu : on prit le parti de leur dire que tout

a On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième, et huitième siècles, beaucoup de chartres, de donations aux moines commencent ainsi : « Christ régnant, la fin du monde approchant, « moi, pour le remède de mon âme, etc. »

b Jean, XIII. — c *Lévitique*, XIX. — d Chap. IV. — e Chap. III.

a Jude, XV.

l'ancien *Testament* n'est qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde Rahab à sa fenêtre pour avertir les espions de Josué, signifie le sang de Jésus répandu pour nos péchés. Sara et sa servante Agar, Lia la chassieuse et la belle Rachel, sont la synagogue et l'Église. Moïse levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'est évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite et à gauche. Joseph vendu par ses frères, c'est Jésus-Christ; la manne, c'est l'Eucharistie; les quatre vents sont les quatre *Évangiles;* les baisers que donne la Sulamite sur la bouche, etc., dans le Cantique des cantiques, sont visiblement le mariage de Jésus-Christ avec son Église. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne savait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore constaté. Jésus n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange législateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces Évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé; et on tourna tout l'ancien *Testament* en allégories du nouveau. Il n'est pas étonnant que des catéchumènes fascinés par ceux qui voulaient former un parti, se laissassent séduire par ces images qui plaisent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que toute autre chose à la propagation du christianisme, qui s'étendait secrètement d'un bout de l'empire à l'autre, sans qu'alors les magistrats daignassent presque y prendre garde.

Plaisante et folle imagination, de faire de toute l'histoire d'une troupe de gueux, la figure et la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la suite des siècles!

CHAPITRE XIX.

Des falsifications et des livres supposés.

Pour mieux séduire les catéchumènes des premiers siècles, on ne manqua point de supposer que la secte avait été respectée par les Romains et par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas assez de forger mille écrits qu'on attribuait à Jésus; on fit encore écrire Pilate. Justin, Tertullien, citent ces actes; on les inséra dans l'*Évangile de Nicodème.* Voici quelques passages de la première lettre de Pilate à Tibère; ils sont curieux.

« Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié, « que les Juifs par leur envie se sont attiré une « cruelle condamnation : leur Dieu leur ayant « promis de leur envoyer son saint du haut du « ciel, qui serait leur roi à bien juste titre, et « ayant promis qu'il serait fils d'une vierge, le « Dieu des Hébreux l'a envoyé en effet, moi étant « président en Judée. Les principaux des Juifs « me l'ont dénoncé comme un magicien; je l'ai « cru, je l'ai bien fait fouetter; je le leur ai « abandonné : ils l'ont crucifié : ils ont mis des « gardes auprès de sa fosse: il est ressuscité le « troisième jour. »

Cette lettre très ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps les chrétiens n'osaient encore imaginer que Jésus fût Dieu; ils l'appelaient seulement envoyé de Dieu. S'il avait été Dieu alors, Pilate qu'ils font parler n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble Juif* vivrait encore, *Fortasse vir ille nobilis viveret.* On forgea encore une relation de Pilate plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée, au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorrhoïsse guérie par Jésus-Christ était citoyenne de Césarée: il a vu sa statue aux pieds de celle de Jésus-Christ. Il y a autour de la base des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorrhoïsse dont le nom était, comme on sait, Véronique; elle y rend compte à Hérode du miracle que Jésus-Christ a opéré sur elle. Elle demande à Hérode la permission d'ériger une statue à Jésus; mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade; et cela est triste pour Eusèbe.

On fit courir un prétendu édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des dieux. On supposa des lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul. Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution; c'est une suite non interrompue de fraudes: les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit, sous le nom de Jean, l'*Apocalypse* qui n'est qu'absurde; un mensonge politique est le livre des constitutions attribué aux apôtres. On veut au chap. XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes et les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chap. XXVI: *Qui episcopus est, hic vester rex et dynastes.*

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes[a], envoyer les meilleurs plats à l'évêque, s'il n'est pas à table. Il faut donner double por-

[a] On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infâme dissolution, accompagnées de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. Épiphane est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule

tion au prêtre et au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, et surtout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXIV, on met les évêques bien au-dessus des empereurs et des rois, précepte dont l'Église s'est écartée le moins qu'elle a pu : *Quanto animus præstat corpore, tantum sacerdotium regno*. C'est là l'origine cachée de cette terrible puissance que les évêques de Rome ont usurpée pendant tant de siècles. Tous ces livres supposés, tous ces mensonges qu'on a osé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidèles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent presque aucune connaissance pendant deux cents ans; ainsi le troupeau grossissait tous les jours.

CHAPITRE XX.

Des principales impostures des premiers chrétiens.

Une des plus anciennes impostures de ces novateurs énergumènes fut le Testament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec de la traduction de Jean surnommé saint Chrysostôme. Cet ancien livre, qui est du premier siècle de notre ère, est visiblement d'un chrétien, puisqu'on y fait dire à Lévi, à l'article 8 de son Testament : « Le troisième aura un nom nouveau, « parce qu'il sera un roi de Juda, et qu'il sera « peut-être d'un nouveau sacerdoce pour toutes les « nations, etc.; » ce qui désigne leur Jésus-Christ qui n'a jamais pu être désigné que par de telles impostures. On fait encore prédire clairement ce Jésus dans tout l'article 18, après avoir fait dire à Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes [a].

On supposa le testament de Moïse, d'Enoch, et de Joseph; leur ascension ou assomption dans le ciel, celle de Moïse, d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Élie, de Sophonie, de Zacharie, d'Habacuc.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'Enoch, qui est le seul fondement de tout le mystère du christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on trouve l'histoire des anges [a] révoltés qui ont péché en paradis, et qui sont devenus diables en enfer. Il est démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent composés qu'après cette fable d'Énoch, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie : Jude, dans son épître, cite cet Énoch plus d'une fois; il rapporte ses propres paroles; il est assez dépourvu de sens pour assurer qu'Énoch, *septième homme après Adam, a écrit des prophéties*.

Voilà donc ici deux impostures grossières avérées, celle du chrétien qui suppose des livres d'Énoch, et celle du chrétien qui suppose l'épître de Jude, dans laquelle les paroles d'Énoch sont rapportées; il n'y eut jamais un mensonge plus grossier.

Il est très inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces mensonges accrédités insensiblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé Hégésippe, dont les fables eurent beaucoup de cours, et qui est cité par Tertullien, et ensuite copié par Eusèbe. C'est cet Hégésippe qui rapporte que Jude était de la race de David, que ses petits-fils vivaient sous l'empereur Domitien. Cet empereur, si on le croit, fut très effrayé d'apprendre qu'il y avait des descendants de ce grand roi David, lesquels avaient un droit incontestable au trône de Jérusalem, et par conséquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illustres princes; mais, ayant vu ce qu'ils étaient, il les renvoya sans leur faire de mal.

Pour Jude, leur grand-père, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt Thadée, et tantôt Lebbée, comme nos coupeurs de bourse, qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de Jésus-Christ à un prétendu roitelet de la ville d'Édesse, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même Thadée auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un Évangile, ou quiconque se mêlait d'enseigner son petit troupeau naissant imputait à Jésus des discours et des actions dont nos quatre *Évangiles* ne parlent pas. C'est ainsi que dans les *Actes des apôtres*, au chapitre XX (verset 35), Paul cite des paroles de Jésus : Μακά-

société savante, étaient aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre premier, contre les hérésies :

« Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils « montrent au jour ce qui est sorti d'eux. Une femme en met « dans ses mains. Un homme remplit aussi sa main de l'éja- « culation d'un garçon; et ils disent à Dieu : Nous te pré- « sentons cette offrande qui est le corps de Christ. Ensuite « hommes et femmes avalent ce sperme, et s'écrient : C'est la « pâque. Puis on prend du sang d'une femme qui a ses or- « dinaires, on l'avale, et on dit : C'est le sang de Christ. »

Si un père de l'Eglise a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés, des adorateurs de Zeus, de Jupiter, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il se peut qu'ils se soient trompés. Il se peut aussi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, et qu'ils se soient corrigés dans la suite, comme la cour romaine substitue depuis long-temps la décence aux horribles débauches dont elle fut souillée pendant près de cinq cents ans.

[a] C'est une chose étonnante qu'il soit toujours parlé de la bestialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs romains qu'un vers de Virgile *(Novimus et qui te)* et des passages d'Apulée où il soit question de cette infamie.

[a] La fable du péché des anges vient des Indes, d'où tout nous est venu : elle fut connue des Juifs d'Alexandrie, et des chrétiens, qui l'adoptèrent fort tard. C'est la première pierre de l'édifice du christianisme.

ριον ἐστὶ διδόναι μᾶλλον ἢ λαμϐάνειν. Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne se trouvent ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Les voyages de Pierre, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre, les Actes de Paul, de Thècle, les Lettres de Paul à Sénèque et de Sénèque à Paul, les Actes de Pilate, les Lettres de Pilate, sont assez connus des savants; et ce n'est pas la peine de fouiller dans ces archives du mensonge et de l'ineptie.

On a poussé le ridicule jusqu'à écrire l'histoire de Clodia Procula, femme de Pilate.

Un malheureux nommé Abdias, qui passa incontestablement pour avoir vécu avec Jésus-Christ, et pour avoir été un des plus fameux disciples des apôtres, est celui qui nous a fourni l'histoire du combat de Pierre avec Simon, le prétendu magicien, si célèbre chez les premiers chrétiens. C'est sur cette seule imposture que s'est établie la croyance que Pierre est venu à Rome; c'est à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur, si honteuse pour le genre humain; et cela seul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, si une foule de crimes ne l'avait rendue odieuse.

Voici donc ce que raconte cet Abdias, qui se prétend témoin oculaire. Simon Pierre Barjone étant venu à Rome sous Néron, Simon le magicien y vint aussi. Un jeune homme, proche parent de Néron, mourut; il fallait bien ressusciter un parent de l'empereur; les deux Simons s'offrirent pour cette affaire. Simon le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réussir. Simon Pierre l'accepta, et l'autre Simon commença ses opérations; le mort branla la tête; tout le peuple jeta des cris de joie. Simon Pierre demanda qu'on fît silence, et dit: « Messieurs, si le défunt est en vie, qu'il « ait la bonté de se lever, de marcher, et de cau« ser avec nous. » Le mort s'en donna bien de garde; alors Pierre lui dit de loin: « Mon fils, « levez-vous; notre Seigneur Jésus-Chrit vous « guérit. » Le jeune homme se leva, parla, et marcha; et Simon Barjone le rendit à sa mère. Simon, son adversaire, alla se plaindre à Néron, et lui dit que Pierre n'était qu'un misérable charlatan et un ignorant. Pierre comparut devant l'empereur, et lui dit à l'oreille: « Croyez-moi, j'en sais plus que lui; et pour vous le prouver, faites-moi donner secrètement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai ses pensées, et qu'il ne devinera pas les miennes. » On apporte à Pierre ces deux pains, il les cache dans sa manche. Aussitôt Simon fit paraître deux gros chiens, qui étaient ses anges tutélaires: ils voulurent dévorer Pierre, mais le madré leur jeta ses deux pains; les chiens les mangèrent, et ne firent nul mal à l'apôtre. « Eh bien, dit Pierre, vous voyez que je connaissais ses pensées, et qu'il ne connaissait pas les miennes. »

Le magicien demanda sa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme Dédale. On lui assigna un jour; il vola en effet; mais saint Pierre pria Dieu avec tant de larmes, que Simon tomba, et se cassa le cou. Néron, indigné d'avoir perdu un si bon machiniste par les prières de Simon Pierre, ne manqua pas de faire crucifier ce Juif la tête en bas.

Qui croirait que cette histoire est contée non seulement par Abdias, mais par deux autres chrétiens contemporains; Hégésippe, dont nous avons déjà parlé, et Marcel? Mais ce Marcel ajoute de belles particularités de sa façon. Il ressemble aux écrivains d'Évangile, qui se contredisent les uns les autres. Ce Marcel met Paul de la partie; il ajoute seulement que Simon le magicien, pour convaincre l'empereur de son savoir-faire, dit à ce prince: « Faites-moi le plaisir de me couper la tête, et je vous promets de ressusciter le troisième jour. » L'empereur essaya la chose; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troisième jour devant Néron avec la plus belle tête du monde sur ses épaules.

Que le lecteur maintenant fasse une réflexion avec moi: je suppose que les trois imbéciles Abdias, Hégésippe, et Marcel, qui racontent ces pauvretés, eussent été moins maladroits, qu'ils eussent inventé des contes plus vraisemblables sur les deux Simons, ne seraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'Église irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouverait-on pas à Oxford et en Sorbonne la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les *Actes des apôtres*, et la vérité des *Actes des apôtres* par ces mêmes écrits d'Abdias, d'Hégésippe, et de Marcel? Leurs histoires sont assurément aussi authentiques que les *Actes des apôtres* et les *Évangiles;* elles sont parvenues jusqu'à nous de siècle en siècle par la même voie, et il n'y a pas plus de raison de rejeter les unes que les autres.

Je passe sous silence le reste de cette histoire, les beaux faits d'André, de Jacques le majeur, de Jean, de Jacques le mineur, de Matthieu, et de Thomas. Lira qui voudra ces inepties. Le même fanatisme, la même imbécillité, les ont toutes dictées; mais un ridicule trop long est trop insipide [a].

[a] Milord Bolingbroke a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négociants, les cultivateurs, les gens de lettres même, qui aient jamais seulement entendu parler des Gestes du bienheureux apôtre André, de

CHAPITRE XXI.

Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

De Justin.

Justin, qui vivait sous les Antonins, est un des premiers qui ait eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des Sibylles, à la Jérusalem nouvelle, et au séjour que Jésus-Christ devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science des Grecs venait des Juifs. Il certifie, dans sa seconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en forme d'incubes et de succubes, coucher avec les hommes et avec les femmes, et que Socrate ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la Trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement, dans son exposition de la foi, « qu'au « commencement il n'y eut qu'un Dieu en trois « personnes, qui sont le Père, le Fils, et le Saint-« Esprit; que le père n'est pas engendré, et que « le Saint-Esprit procède [a]. » Mais pour expliquer cette trinité d'une manière différente de Platon, il compare la trinité à Adam. Adam, dit-il, ne fut point engendré; Adam s'identifie avec ses descendants; ainsi le Père s'identifie avec le Fils et le Saint-Esprit. Ensuite ce Justin écrivit contre Aristote; et on peut assurer que si Aristote ne s'entendait pas, Justin ne l'entendait pas davantage.

Il assure, dans l'article XLIII de ses réponses aux orthodoxes, que les hommes et les femmes ressusciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement souvenir que sans elles ils n'auraient jamais connu Jésus-Christ, puisqu'ils ne seraient pas nés. Tous les pères, sans exception, ont raisonné à peu près comme Justin; et pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raisonnements. Locke et Newton n'auraient point fait de religion.

Au reste ce Justin, et tous les pères qui le suivirent, croyaient, comme Platon, à la préexistence des âmes; et en admettant que l'âme est spirituelle, une espèce de vent, de souffle, d'air invisible, ils la fesaient en effet un composé de matière subtile. « L'âme est manifestement compo-« sée, dit Tatien dans son discours aux Grecs, car « comment pourrait-elle se faire connaître sans « corps? » Arnobe parle encore bien plus positivement de la corporalité des âmes. « Qui ne « voit, dit-il, que ce qui est immortel et simple « ne peut souffrir aucune douleur? L'âme n'est « autre chose que le ferment de la vie, l'électuaire « d'une chose dissoluble : » *Fermentum vitæ, rei dissociabilis glutinum.*

la Lettre de saint Ignace le martyr à la vierge Marie, et de la Reponse de la Vierge? Connaîtrait-on même un seul des livres des juifs et des premiers chrétiens, si des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule et de plus grossier que la fable du voyage de Simon Barjone à Rome? C'est cependant sur cette impertinence qu'est fondé le trône du pape : c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance; c'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du saint-siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur Église. C'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie. C'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

[a] Il est très vraisemblable que ces paroles ont été en effet ajoutées au texte de Justin; car comment se pourrait-il que Justin, qui vivait si long-temps avant Lactance, eût parlé ainsi de la trinité, et que Lactance n'eût jamais parlé que du Père et du Fils?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la trinité qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La trinité est un dogme de Platon, et n'est certainement pas un dogme de Jésus, qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

CHAPITRE XXII.

De Tertullien.

L'Africain Tertullien parut après Justin. Le métaphysicien Malebranche, homme célèbre dans son pays, lui donne sans détour l'épithète de fou; et les écrits de cet Africain justifient Malebranche. Le seul ouvrage de Tertullien qu'on lise aujourd'hui est son *Apologie pour la religion chrétienne*. Abbadie, Houteville [a], la regardent comme un chef-d'œuvre, sans qu'ils en citent aucun passage. Ce chef-d'œuvre consiste à injurier les Romains au lieu de les adoucir; à leur imputer des crimes, et à produire avec pétulance des assertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (ch. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois en secret des enfants à Saturne, malgré les défenses expresses des empereurs sous peine de la vie [b]. C'était une occasion de louer la sagesse ro-

[a] Abbadie et Houteville n'étaient-ils pas aussi fous que Tertullien?

[b] Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de Tertullien aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse et la bonté de leurs lois, en immolant des enfants secrètement?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend, dans ce même chapitre IX, que plusieurs dames romaines avalaient le sperme de leurs amants. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion?

Tertullien était réellement fou; son livre du *Manteau* en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parce que les serpents changent leur peau,

maine, et non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on fesait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains ; c'était les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, et c'est de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) jusqu'à dire : « Amenez-moi votre vierge céleste qui promet des « pluies, et votre Esculape qui conserve la vie à « ceux qui la doivent perdre quelque temps après : « s'ils ne confessent pas qu'ils sont des diables « (n'osant mentir devant un chrétien), versez le « sang de ce chrétien téméraire ; qu'y a-t-il de plus « manifeste? qu'y a-t-il de plus prouvé? »

A cela tout lecteur sage répond : Qu'y a-t-il de plus extravagant et de plus fanatique que ce discours? Comment des statues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des diables? en quel temps, en quel lieu a-t-on vu un pareil prodige? Il fallait que Tertullien fût bien sûr que les Romains ne liraient pas sa ridicule apologie, et qu'on ne lui donnerait pas des statues d'Esculape à exorciser, pour qu'il osât avancer de telles absurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, est très remarquable. « *Nous prions* « *Dieu*, dit-il, pour les empereurs et pour l'em- « pire ; mais c'est que nous savons que la disso- « lution générale qui menace l'univers et la con- « sommation des siècles en sera retardée. »

Misérable! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, si tu avais cru que le monde dût subsister encore.

Que Tertullien veut-il dire dans son latin barbare? entend-il le règne de mille ans? entend-il la fin du monde annoncée par Luc et par Paul, et qui n'était point arrivée? entend-il qu'un chrétien peut, par sa prière, empêcher Dieu de mettre fin à l'univers, quand Dieu a résolu de briser son ouvrage? N'est-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque sens qu'on puisse lui donner?

Une observation beaucoup plus importante, c'est qu'à la fin du second siècle, il y avait déjà des chrétiens très riches. Il n'est pas étonnant qu'en deux cents années, leurs missionnaires ardents et infatigables eussent attiré enfin à leur parti des gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas assister aux cérémonies instituées pour la prospérité de l'empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens et autres non-conformistes ont fait en France et font chez nous ; ils s'enrichissaient. Leurs agapes étaient de grands festins ; on leur reprochait déjà le luxe et la bonne chère. Tertullien en convient (chap. XXXIX) : « Oui, dit-il ; mais « dans les mystères d'Athènes et d'Égypte, ne « fait-on pas bonne chère aussi? Quelque dépense « que nous fassions, elle est utile et pieuse, puis- « que les pauvres en profitent. » *Quantiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

Enfin le fougueux Tertullien se plaint de ce qu'on ne persécute pas les philosophes, et de ce qu'on réprime les chrétiens (chap. XLVI). « Y a-t-il « quelqu'un, dit-il, qui force un philosophe à « sacrifier, à jurer par vos dieux? » *Quis enim philosophum sacrificare aut dejerare*, etc. Cette différence prouve évidemment que les philosophes n'étaient pas dangereux, et que les chrétiens l'étaient. Les philosophes se moquaient, avec tous les magistrats, des superstitions populaires, mais ils ne fesaient pas un parti, une faction dans l'empire, et les chrétiens commençaient à composer une faction si dangereuse qu'à la fin elle contribua à la destruction de l'empire romain. On voit, par ce seul trait, qu'ils auraient été les plus cruels persécuteurs s'ils avaient été les maîtres : leur secte insociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté pour ravir la liberté au reste du genre humain.

Déjà Rutilius, préfet de Rome [a], disait de cette faction demi-juive et demi-chrétienne :

« Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
« Pompeii bellis, imperioque Titi!
« Latius excisæ pestis contagia serpunt ;
« Victoresque suos natio victa premit [1]. »

Plût aux dieux que Titus, plût aux dieux que Pompée,
N'eussent jamais dompté cette infâme Judée!

les paons leurs plumes. C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnements.

a Milord Bolingbroke se trompe ici. Rutilius vivait plus d'un siècle après Justin, mais cela même prouve combien tous les honnêtes Romains étaient indignés des progrès de la superstition. Elle fit des progrès prodigieux au troisième siècle ; elle devint un état dans l'état ; et ce fut une très grande politique dans Constance Chlore et dans son fils de se mettre à la tête d'une faction devenue si riche et si puissante. Il n'en était pas de même du temps de Tertullien. Son *Apologétique*, faite par un homme si obscur, en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine Anne. Aucun Romain n'a parlé de ce Tertullien. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faste était alors très ignoré. Cette faction a prévalu ; à la bonne heure : il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte sur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne soit point tyrannique ; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice et à sa cruauté.

[1] Ces vers se trouvent dans le premier livre du poëme de Claudius Rutilius Numatianus, intitulé *Itinerarium*, ou *De reditu*. L'auteur était Gaulois, et florissait au commencement du cinquième siècle. Il ne reste de son ouvrage que le premier livre et soixante-huit vers du second. Le Franc de Pompignan l'a traduit en français.

Ses poisons parmi nous en sont plus répandus :
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

On voit par ces vers que les chrétiens osaient étaler le dogme affreux de l'intolérance ; ils criaient partout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire, et on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la nécessité de les exterminer, ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eut très peu de condamnations à mort, comme l'avoue Origène dans sa réponse à Celse, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyse des autres écrits de Tertullien : nous n'examinerons point son livre qu'il intitule le *Scorpion*, parce que les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions ; ni son livre sur les manteaux, dont Malebranche s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'âme : non seulement il cherche à prouver qu'elle est matérielle, comme l'ont pensé tous les Pères des trois premiers siècles ; non seulement il s'appuie de l'autorité du grand poëte Lucrèce,

« Tangere enim ac tangi, nisi corpus, nulla potest res. »
Lib. I, v. 305.

mais il assure que l'âme est figurée et colorée. Voilà les champions de l'Église : voilà ses pères. Au reste, n'oublions pas qu'il était prêtre et marié : ces deux états n'étaient pas encore des sacrements, et les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent assez puissants et assez ambitieux pour avoir, dans une partie de l'Europe, une milice qui, étant sans famille et sans patrie, fût plus soumise à ses ordres.

CHAPITRE XXIII.

De Clément d'Alexandrie.

Clément, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnostiques*. Était-il d'une de ces sectes qui divisèrent les chrétiens et qui les diviseront toujours ? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnostiques?* Quoi qu'il en soit, la seule chose qui puisse instruire et plaire dans ses ouvrages, c'est cette profusion de vers d'Homère, et même d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, de Sophocle, d'Euripide, et de Ménandre, qu'il cite à la vérité mal à propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des Pères des trois premiers siècles qui ait écrit dans ce goût ; il étale dans son *Exhortation aux nations* et dans ses *Stromates* une grande connaissance des anciens livres grecs, et des rites asiatiques et égyptiens, il ne raisonne guère, et c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poëtes et par des romanciers pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres Pères, et à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt ; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre Jésus soit fils de Dieu, vous avez votre Bacchus, votre Hercule, votre Persée, qui sont fils de Dieu : si notre Jésus a été transporté par le diable sur une montagne, vos géants ont jeté des montagnes à la tête de Jupiter.

Si vous ne voulez pas croire que notre Jésus ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'Anius aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin, et en huile. Le parallèle est très long et très exact des deux côtés.

Le plus singulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte Clément d'Alexandrie dans son Exhortation, c'est celui de Bacchus aux enfers. Bacchus ne savait pas le chemin ; un nommé Prosymnus, que Pausanias [1] et Hygin appellent autrement, s'offrit à le lui enseigner, à condition qu'à son retour Bacchus (qui était fort joli) le paierait en faveurs, et qu'il souffrirait de lui ce que Jupiter fit à Ganymède, et Apollon à Hyacinthe. Bacchus accepta le marché ; il alla aux enfers ; mais à son retour il trouva Prosymnus mort ; il ne voulut pas manquer à sa promesse ; et rencontrant un figuier auprès du tombeau de Prosymnus, il tailla une branche bien proprement en priape, il se l'enfonça, au nom de son bienfaiteur, dans la partie destinée à remplir sa promesse, et n'eut rien à se reprocher.

De pareilles extravagances, communes à presque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'est écarté de la vraie religion, de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu sans aucun mélange, quiconque, en un mot, s'est pu livrer aux superstitions, n'a pu dire que des choses insensées.

Mais en bonne foi, ces fables milésiennes étaient-elles la religion romaine ? Le sénat a-t-il jamais élevé un temple à Bacchus se sodomisant lui-même ? à Mercure voleur ? Ganimède a-t-il eu des temples ? Adrien, à la vérité, fit ériger un temple à son ami Antinoüs, comme Alexandre à Éphestion ; mais les honorait-on en qualité de gitons ? Y a-t-il une médaille, un monument, dont l'inscription fût à Antinoüs pédéraste ? Les pères de

[1] Pausanias, liv. II, le nomme Polymnus.

l'Église s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appelaient gentils : mais que les gentils avaient de représailles à faire ! et qu'un prétendu Joseph mis dans la grande confrérie par un ange ; et qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des incestueuses, des prostituées ; et qu'un Paul voyageant au troisième ciel ; et qu'un mari et sa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à Simon Barjone, fournissaient aux gentils de terribles armes ! Les anges de Sodome ne valent-ils pas bien Bacchus et Prosymnus, ou la fable d'Apollon et d'Hyacinthe ?

Le bon sens est le même dans ce Clément que dans tous ses confrères [a]. Dieu, selon lui, a fait le monde en six jours, et s'est reposé le septième, parce qu'il y a sept étoiles errantes ; parce que la petite ourse est composée de sept étoiles, ainsi que les pléiades ; parce qu'il y a sept principaux anges ; parce que la lune change de face tous les sept jours ; parce que le septième jour est critique dans les maladies. C'est là ce qu'ils appellent la vraie philosophie, τὴν ἀληθῆν φιλοσοφίαν γνωστικὴν. Voilà, encore une fois, les gens qui se préfèrent à Platon et à Cicéron ; et il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédants, que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement !

CHAPITRE XXIV.

D'Irénée.

Irénée, à la vérité, n'a ni science, ni philosophie, ni éloquence ; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient Justin, Tertullien, et les autres ; il croit avec eux que l'âme est une figure légère et aérienne ; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre. On voit dans son cinquième livre, chap. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, et combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisin dans cette belle ville [b] ; il attend l'antechrist au bout de ces mille années, et explique merveilleusement le chiffre 666, qui est la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'Église.

Mais une chose assez importante, et qu'on n'a peut-être pas assez relevée, c'est qu'il assure que Jésus est mort à cinquante ans passés, et non pas à trente et un, ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des *Évangiles*.

Irénée [a] atteste les *Évangiles* pour garants de cette opinion ; il prend à témoin tous les vieillards qui ont vécu avec Jean et avec les autres apôtres ; il déclare positivement qu'il n'y a que ceux qui sont venus trop tard pour connaître les apôtres, qui puissent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre sa coutume, à ces preuves de fait un raisonnement assez concluant.

L'*Évangile de Jean* fait dire à Jésus : « Votre « père Abraham a été exalté pour voir mes jours ; « il les a vus, et il s'en est bien réjoui : » et les Juifs lui répondirent : « Es-tu fou ? tu n'as pas en- « core cinquante ans, et tu te vantes d'avoir vu « notre père Abraham ? »

Irénée conclut de là que Jésus était près de sa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainsi. En effet, si ce Jésus avait été alors âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin puisque Irénée appelle en témoignage tous les *Évangiles* et tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les *Évangiles* de ce temps-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puisqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raisonnables.

CHAPITRE XXV.

D'Origène et de la Trinité.

Clément d'Alexandrie avait été le premier savant parmi les chrétiens. Origène fut le premier raisonneur. Mais quelle philosophie que celle de son temps ! il fut au rang des enfants célèbres, et enseigna de très bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique : les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêques de Rome, on ne compte pas un seul homme illustre ; ce qui est très remarquable. Cette Église, qui devint ensuite si puissante et si fière, tint tout des Égyptiens et des Grecs.

Il y avait sans doute une grande dose de folie dans la philosophie d'Origène, puisqu'il s'avisa de se couper les testicules. Épiphane a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de servir de Ganymède à un Éthiopien, ou de sacrifier aux dieux, et qu'il avait sacrifié pour n'être point sodomisé par un vilain Éthiopien [b].

a *Stromat.*, VI.
b Chaque cep produisait dix mille grappes; chaque grappe, dix mille raisins ; chaque raisin, dix mille amphores.

a Irénée, liv. II, ch. XXII, édition de Paris, 1710.
b Épiphan., *Hæres.* 64, ch. II.

Si c'est là ce qui le détermina à se faire eunuque, ou si ce fut une autre raison, c'est ce que je laisse à examiner aux savants qui entreprendront l'histoire des eunuques ; je me borne ici à l'histoire des sottises de l'esprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *nonsense*, au galimatias de la trinité qu'on avait oublié depuis Justin. On commençait dès lors chez les chrétiens à oser regarder le fils de Marie comme Dieu, comme une émanation du Père, comme le premier Éon, comme identifié en quelque sorte avec le Père; mais on n'avait pas encore fait un Dieu du Saint-Esprit. On ne s'était pas avisé de falsifier je ne sais quelle épître attribuée à Jean, dans laquelle on inséra ces paroles ridicules : « Il « y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel, « le Père, le Verbe, et l'Esprit saint. » Serait-ce ainsi qu'on devrait parler des trois substances ou personnes divines, composant ensemble le Dieu créateur du monde? dirait-on qu'ils donnent témoignage? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore : « Il y en a trois qui « rendent témoignage en terre, l'esprit, l'eau, et « le sang, et ces trois ne sont qu'un [a]. » On ajouta encore dans d'autres copies, *et ces trois sont un en Jésus.* Aucun de ces passages, tous différents les uns des autres, ne se trouve dans les anciens manuscrits; aucun des Pères des trois premiers siècles ne les cite ; et d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falsifications? comment pourront-ils entendre que l'esprit, l'eau, et le sang, font la trinité, et ne sont qu'un ? est-ce parce qu'il est dit que Jésus sua sang et eau, et qu'il rendit l'esprit ? Quel rapport de ces trois choses à un Dieu en trois hypostases ?

La trinité de Platon était d'une autre espèce ; on ne la connaît guère ; la voici telle qu'on peut la découvrir dans son *Timée.* Le Demiourgos éternel est la première cause de tout ce qui existe ; son idée archétype est la seconde ; l'âme universelle, qui est son ouvrage, est la troisième. Il y a quelque sens dans cette opinion de Platon. Dieu conçoit l'idée du monde, Dieu le fait, Dieu l'anime ; mais jamais Platon n'a été assez fou pour dire que cela composait trois personnes en Dieu. Origène était platonicien ; il prit ce qu'il put de Platon, il fit une trinité à sa mode. Ce système resta si obscur dans les premiers siècles, que Lactance, du temps de l'empereur Constantin, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'Église, et s'adressant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la trinité ; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX du liv. IV de ses *Institutions :* « Peut-être quelqu'un me demandera « comment nous adorons un seul Dieu, quand « nous assurons qu'il y en a deux, le Père et le « Fils ; mais nous ne les distinguons point, parce « que le père ne peut pas être sans son fils, et le « fils sans son père. »

Le Saint-Esprit fut entièrement oublié par Lactance, et quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère et par manière d'acquit au concile de Nicée, car après avoir fait la déclaration aussi solennelle qu'inintelligible de ce dogme son ouvrage, que le Fils est consubstantiel au Père, le concile se contente de dire simplement : *Nous croyons aussi au Saint-Esprit* [a].

On peut dire qu'Origène jeta les premiers fondements de cette métaphysique chimérique qui n'a été qu'une source de discorde, et qui était absolument inutile à la morale. Il est évident qu'on pouvait être aussi honnête homme, aussi sage, aussi modéré, avec une hypostase qu'avec trois, et que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à Dieu, aussi bien qu'aux anges et à toutes les âmes ; et il dit que Dieu le père et Dieu le fils sont deux substances différentes ; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit plus grand que les anges. Il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même ; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père, mais l'image de

[a] On se tourmente beaucoup pour savoir si ces paroles sont de Jean, ou si elles n'en sont pas. Ceux des christicoles qui les rejettent attestent l'ancien manuscrit du Vatican, où elles ne se trouvent point : ceux qui les admettent se prévalent de manuscrits plus nouveaux. Mais sans entrer dans cette discussion inutile, ou ces lignes sont de Jean, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il fallait enfermer Jean dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait un; s'il n'en est pas l'auteur, elles sont d'un faussaire bien sot et bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers christicoles que ces suppositions hardies On ne pouvait en découvrir la fausseté, tant ces œuvres de mensonge étaient rares, tant la faction naissante les dérobait avec soin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs mystères !

Nous avons déjà remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette secte était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les saints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux ! Ils disaient : Nous devons prêcher le christianisme dans toute la terre ; et ils ne montraient à personne les écrits dans lesquels ce christianisme est connu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la salle de Westminster réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, et qui ne voudraient pas montrer son testament ?

[a] Quelle malheureuse équivoque que ce Saint-Esprit, cet *agion pneuma* dont ces christicoles ont fait un troisième Dieu ! ce mot ne signifiait que souffle. Vous trouverez dans l'*Évangile* attribué à Jean, ch. XX, v. 22 : « Quand il dit ces « choses, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-« Esprit. »

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens, de souffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient ensorceler. Voilà donc l'origine du troisième dieu de ces énergumènes : y a-t-il rien au fond de plus blasphématoire et de plus impie ? et les musulmans n'ont-ils pas raison de les regarder comme d'infâmes idolâtres ?

la vérité par rapport à nous ; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père ; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières ; que le fils apporta du ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de Marie, et qu'en montant au ciel, il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge Marie, en accouchant du fils de Dieu, se délivra d'un arrière-faix comme une autre ; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif, car on sait bien que rien n'est si impur qu'un arrière-faix. Le dur et pétulant Jérôme lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beaucoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de Jérôme ; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures, et annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient désoler le monde pour des arguments.

N'oublions pas qu'Origène se signala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'Écriture en allégories ; et il faut avouer que ces allégories sont fort plaisantes. La graisse des sacrifices est l'âme de Jésus-Christ : la queue des animaux sacrifiés est la persévérance dans les bonnes œuvres. S'il est dit dans l'*Exode*, chap. XXXIII, que Dieu met Moïse dans la fente d'un rocher, afin que Moïse voie les fesses de Dieu, mais non pas son visage ; cette fente du rocher est Jésus-Christ, au travers duquel on voit Dieu le père par derrière [a].

En voilà, je pense, assez pour faire connaître les Pères, et pour faire voir sur quels fondements on a bâti l'édifice le plus monstrueux qui ait jamais déshonoré la raison. Cette raison a dit à tous les hommes : La religion doit être claire, simple, universelle, à la portée de tous les esprits, parce qu'elle est faite pour tous les cœurs ; sa morale ne doit point être étouffée sous le dogme, rien d'absurde ne doit la défigurer. En vain la raison a tenu ce langage ; le fanatisme a crié plus haut qu'elle. Et quels maux n'a pas produits ce fanatisme ?

[a] C'était une très ancienne croyance superstitieuse chez presque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux tels qu'ils sont, sans mourir. C'est pourquoi Sémélé fut consumée pour avoir voulu coucher avec Jupiter tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, se trouve dans ce verset de l'*Exode* : « Tu ne pourras voir que mon derrière. » Le livre des *Nombres*, ch. XII, dit expressément que Dieu se fesait voir à Moïse comme un ami à un ami ; qu'il voyait Dieu face à face, et qu'ils se parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens se tirent d'affaire en disant qu'il faut entendre un passage dans le sens propre, et l'autre dans un sens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des vessies de cochons par le nez, dans le sens figuré et dans le sens propre ?

CHAPITRE XXVI.

Des martyrs.

Pourquoi les Romains ne persécutèrent-ils jamais pour leur religion aucun de ces malheureux Juifs abhorrés, ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs superstitions, leur laissèrent-ils leurs rites et leurs lois, et leur permirent-ils des synagogues dans Rome, les comptèrent-ils même parmi les citoyens à qui on fesait des largesses de blé ? Et d'où vient que ces mêmes Romains si indulgents, si libéraux envers ces malheureux Juifs, furent-ils, vers le troisième siècle, plus sévères envers les adorateurs d'un Juif ? n'est-ce point parce que les Juifs, occupés de vendre des chiffons et des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire ; et que les chrétiens intolérants étaient possédés de cette rage [a] ?

On punit en effet au troisième siècle quelques uns des plus fanatiques, mais en si petit nombre, qu'aucun historien romain n'a daigné en parler. Les Juifs révoltés sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien, furent toujours cruellement châtiés comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite ville de Jérusalem, dont on abolit jusqu'au nom, parce qu'elle avait été toujours le centre de la révolte ; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfants sous les murs du Capitole, et dans toutes les provinces de l'empire.

Les prêtres d'Isis furent punis à Rome sous Tibère. Leur temple fut démoli, parce que ce temple était un marché de prostitution, et un repaire de brigands : mais on permit aux prêtres et prêtresses d'Isis d'exercer leur métier partout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en procession de ville en ville ; ils fesaient des miracles, guérissaient les maladies, disaient la bonne aventure, dansaient la danse d'Isis avec des castagnettes. C'est ce qu'on peut voir amplement dans *Apulée*. Nous observerons ici que ces mêmes processions se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques restes de ces anciens vagabonds, qu'on appelle *Zingari*, et chez nous *Gipsies*, qui est

[a] Il n'y a rien certainement à répondre à cette assertion de milord Bolingbroke. Il est démontré que les anciens Romains ne persécutèrent personne pour ses dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commise que par les chrétiens, et surtout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore, il y a dix mille Juifs à Rome qui sont très protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent Jésus comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'église de Saint-Pierre, ou dans la place de Navone, que trois font trois, et que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire ; et ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

l'abrégé d'Égyptiens, et qu'on a, je crois, nommés Bohèmes en France. La seule différence entre eux et les Juifs, c'est que les Juifs, ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, se sont maintenus ainsi que les Banians, et que les troupes d'Isis, étant en très petit nombre, sont presque anéanties.

Les magistrats romains, qui donnaient tant de liberté aux isiaques, et aux Juifs, en usaient de même avec toutes les autres sectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome :

« Dignus Roma locus, quo deus omnis eat. »
OVIDE, Fast., lib. IV, v. 270.

Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune secte n'était assez folle pour vouloir subjuguer les autres ; ainsi toutes vivaient en paix.

La secte chrétienne fut la seule qui, sur la fin du second siècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'exclusion à tous les rites de l'empire, et qu'elle devait non seulement dominer, mais écraser toutes les religions ; les christicoles ne cessaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux : belle définition de l'Être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices !

Les enthousiastes, qui prêchaient dans leurs assemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était impossible que, parmi tant de têtes échauffées, il ne se trouvât des insensés qui insultassent les prêtres des dieux, qui troublassent l'ordre public, qui commissent des indécences punissables. C'est ce que nous avons vu arriver chez tous les sectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu sous les empereurs.

Les magistrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois à des cruautés indignes ; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoique assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien Marcel, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse : « Je ne veux servir que Jésus-Christ, le « roi éternel ; je renonce aux empereurs. » Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'état de la guerre ; et le duc de Marlborough ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que Polyeucte en Arménie, le jour où l'on rendait grâce aux dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre Laurent refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques ; quand ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent, n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur? n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté ? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire Laurent, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé Grégoire de Nysse fait l'éloge de saint Théodore, qui s'avisa de brûler dans Amazée le temple de Cybèle, comme on dit qu'Érostrate avait brûlé le temple de Diane. On a osé faire un saint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand supplice. On nous fait adorer ce que nous punissons par le dernier supplice.

Tous les martyres d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de siècle en siècle, ressemblent tellement à la *Légende dorée*, qu'en vérité il n'y a pas un seul de ces contes qui ne fasse pitié. Un de ces premiers contes est celui de Perpétue et de Félicité. Perpétue vit une échelle d'or qui allait jusqu'au ciel. (Jacob n'en avait vu qu'une de bois ; cela marque la supériorité de la loi nouvelle.) Perpétue monte à l'échelle : elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ses brebis, et qui lui donne une cuillerée de lait caillé. Après trois ou quatre visions pareilles, on expose Perpétue et Félicité à un ours et à une vache.

Un bénédictin français, nommé Ruinart, croyant répondre à notre savant compatriote Dodwell, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *Actes sincères*. Ruinart commence par le martyre de Jacques, frère aîné de Jésus, rapporté dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, trois cent trente années après l'événement.

Ne cessons jamais d'observer que Dieu avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un Juif très dévot ; il ne cessait de prier et de sacrifier dans le temple juif, même après la descente du Saint-Esprit ; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste* : on le prie de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que Jésus était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de Jésus. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde, et il fut lapidé.

Que dirons-nous de la conversation d'Ignace avec l'empereur Trajan, qui lui dit : *Qui es-tu,*

esprit impur? et de la bienheureuse Symphorose, qui fut dénoncée à l'empereur Adrien par ses dieux lares? et de Polycarpe, à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? et du soulier de la martyre sainte Épipode, qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de saint Cassien, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? et de sainte Potamienne, qui n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix-résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine?

Et de Pionius, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment?

Et du comédien Genest, qui devint chrétien en jouant une farce [a] devant l'empereur Dioclétien, et qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la sédition des Bagaudes, qui était déjà réprimée, et qui fut martyrisée tout entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyrs. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité, mais qui est inconnu (et c'est grand dommage), assure que son ami saint Théodote, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancyre dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout à fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage: il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancyre, de soixante et dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville*. La *Légende* ne manque pas de remarquer que ces demoiselles étaient très ridées; et ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un seul qui, ayant en sa personne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin; elles étaient toutes nues, car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus; mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

Saint Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations: il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac; il remercia Dieu d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir: il allait d'église en église; car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir: l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil; c'était, ne vous déplaise, sainte Thécuse, qui lui dit en propres mots: « Mon cher « Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient « mangés par des poissons? »

Théodote s'éveille; il résolut de repêcher les saintes du fond du lac au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir: le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite; c'était, comme chacun sait, saint Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout; un orage violent, mêlé de foudres et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et proprement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question.

[a] Il contrefesait le malade, disent les *Actes sincères*. « Je « suis bien lourd, disait Genest. — Veux-tu qu'on le fasse « raboter? — Non, je veux qu'on me donne l'extrême-onction « des chrétiens. » Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur-le-champ. Vous remarquerez que du temps de Dioclétien l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'Église latine.

Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles grâces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs ; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela ; enfin il fut pendu.

Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : Monsieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette histoire admirable est une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jésuite Bollandus et du bénédictin Ruinart?

Ces contes de vieilles me dégoûtent ; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens suppliciés en divers temps, comme des séditieux qui avaient l'insolence d'être intolérants et d'insulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre, et la méritaient bien. Ce que je plains, c'est de pauvres femmes imbéciles, séduites par ces non-conformistes. Ils étaient bien coupables d'abuser de la facilité de ces faibles créatures et d'en faire des énergumènes ; mais les juges qui en firent mourir quelques unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer sur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis si long-temps déployées les uns contre les autres. Il semble que surtout les papistes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers siècles pour justifier les massacres dont leur Église s'est souillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes persécutions contre les premiers chrétiens, c'est qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la secte, eut toujours publiquement une école du christianisme ouverte, comme le lycée, le portique, et l'académie d'Athènes. Il y eut une suite de professeurs chrétiens. Pantène succéda publiquement à un Marc, qu'on a pris mal à propos pour Marc l'apôtre. Après Pantène vient Clément d'Alexandrie, dont la chaire fut ensuite occupée par Origène qui laissa une foule de disciples. Tant qu'ils se bornèrent à ergoter, ils furent paisibles ; mais lorsqu'ils s'élevèrent contre les lois et la police publique, ils furent punis. On les réprima surtout sous l'empire de Décius ; Origène même fut mis en prison. Cyprien, évêque de Carthage, ne dissimule pas que les chrétiens s'étaient attiré cette persécution. « Chacun d'eux, « *dit-il, dans son livre des tombés,* court après « les biens et les honneurs avec une fureur insa« tiable. Les évêques sont sans religion, les fem« mes sans pudeur ; la friponnerie règne ; on jure, « on se parjure ; les animosités divisent les chré« tiens ; les évêques abandonnent les chaires pour « courir aux foires, et pour s'enrichir par le né« goce ; enfin nous nous plaisons à nous seuls, « et nous déplaisons à tout le monde. »

Il n'est pas étonnant que ces chrétiens eussent de violentes querelles avec les partisans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles, qu'elles causassent souvent des troubles violents, et qu'enfin ils s'attirassent une persécution. Le fameux jurisconsulte Ulpien avait regardé la secte comme une faction très dangereuse, et qui pouvait un jour servir à la ruine de l'état ; en quoi il ne se trompa point.

CHAPITRE XXVII.

Des miracles.

Après les merveilles orientales de l'ancien *Testament ;* après que dans le nouveau, Dieu, emporté sur une montagne par le diable, en est descendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin ; qu'il a séché un figuier, parce que ce figuier n'avait pas de figues sur la fin de l'hiver ; qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons ; après dis-je, qu'on a vu toutes ces belles choses, il n'est pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre Simon Barjone a très bien fait de ressusciter la couturière Dorcas ; c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidèles? Mais je ne passe point à Simon Pierre Barjone d'avoir fait mourir de mort subite Ananie et sa femme Saphire, deux bonnes créatures, qu'on suppose avoir été assez sottes pour donner tous leurs biens aux apôtres. Leur crime était d'avoir retenu de quoi subvenir à leurs besoins pressants.

O Pierre ! ô apôtres désintéressés ! quoi ! déjà vous persuadez à vos dirigés de vous donner leur bien ! De quel droit ravissez-vous ainsi toute la fortune d'une famille ! Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre secte, et de la rapine la plus punissable ! Venez à Londres faire le même manége, et vous verrez si les héritiers de Saphire et d'Ananie ne vous feront pas rendre gorge, et si le grand juré vous laissera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré ! Mais vous les avez séduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque chose pour eux ! Lâches ravisseurs, vous osez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim ! Ils ont

menti, dites-vous. Étaient-ils obligés de vous dire leur secret? Si un escroc vient me dire: Avez-vous de l'argent? je ferai très bien de lui répondre: Je n'en ai point. Voilà en un mot le plus abominable miracle qu'on puisse trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche; et si la chose était vraie, ce serait la plus exécrable des choses vraies.

Il est doux d'avoir le don des langues; il serait plus doux d'avoir le sens commun. Les pères de l'Église eurent du moins le don de la langue; car ils parlèrent beaucoup: mais il n'y eut parmi eux qu'Origène et Jérôme qui sussent l'hébreu. Augustin, Ambroise, Jean Chrysostôme, n'en savaient pas un mot.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui se laissaient toujours couper la tête pour dernier prodige. Origène à la vérité, dans son premier livre contre Celse, dit que les chrétiens ont des visions; mais il n'ose prétendre qu'ils ressuscitent des morts.

Le christianisme opéra toujours de grandes choses dans les premiers siècles. Saint Jean, par exemple, enterré dans Éphèse, remuait continuellement dans sa fosse; ce miracle utile dura jusqu'au temps de l'évêque d'Hippone, Augustin [a]. Les prédictions, les exorcismes, ne manquaient jamais; Lucien même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien Peregrinus, qui eut la vanité de se brûler: « Dès qu'un joueur de gobelets habile se fait chrétien, il est sûr de faire fortune aux dépens des sots fanatiques auxquels il a à faire. »

Les chrétiens fesaient tous les jours des miracles, dont aucun Romain n'entendit jamais parler. Ceux de Grégoire le thaumaturge, ou le merveilleux, sont en effet dignes de ce surnom. Premièrement, un beau vieillard descend du ciel pour lui dicter le catéchisme qu'il doit enseigner. Chemin fesant il écrit une lettre au diable; la lettre parvient à son adresse; et le diable ne manque pas de faire ce que Grégoire lui ordonne.

Deux frères se disputent un étang; Grégoire sèche l'étang, et le fait disparaître pour apaiser la noise. Il rencontre un charbonnier [1] et le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de Grégoire. Un miracle plus rare c'est qu'un jour les païens couraient après Grégroire et son diacre pour leur faire un mauvais parti; les voilà qui se changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai Protée. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties? et comment se peut-il que Fleury les ait copiées dans son *Histoire ecclésiastique?* Est-il possible qu'un homme qui avait quelque sens, et qui raisonnait tolérablement sur d'autres sujets, ait rapporté sérieusement que Dieu rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrît saint Félix de Nole pendant la persécution [a]?

On me répondra que Fleury s'est borné à transcrire, et moi je répondrai qu'il ne fallait pas transcrire des bêtises injurieuses à la Divinité; qu'il a été coupable s'il les a copiées sans les croire, et qu'il a été un imbécile s'il les a crues.

a Augustin, tome III, page 180. — [1] Alexandre.

a *Voyez* sur tous ces miracles les sixième et septième livres de Fleury. *Voyez* plutôt le *Recueil des miracles opérés à Saint-Médard, à Paris*, présenté au roi de France Louis XV, par un nommé Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris. Les convulsionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. Fatio et Daude ne prétendirent-ils pas ressusciter un mort chez nous en 1707? La cour de Rome ne canonise-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent des saints qui ont fait des miracles dont elle se moque? Et combien de miracles fesaient nos moines, avant que, sous un Henri VIII, on eût étalé dans la place publique tous les instruments de leurs abominables impostures?

CHAPITRE XXVIII.

Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Les chrétiens furent bien plus souvent tolérés et même protégés qu'ils n'essuyèrent de persécutions. Le règne de Dioclétien fut, pendant dix-huit années entières, un règne de paix et de faveurs signalées pour eux. Les deux principaux officiers du palais, Gorgonius et Dorothée, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils sacrifiassent aux dieux de l'empire pour entrer dans les emplois publics. Enfin Prisca, femme de Dioclétien, était chrétienne; aussi jouissaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples, ni autels à Dieu; et, passant de la simplicité d'une église pauvre et cachée à la magnificence d'une église opulente et pleine d'ostentation, ils étalaient des vases d'or et des ornements éblouissants; quelques uns de leurs temples s'élevaient sur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait sur le palais impérial; et, comme le remarque Eusèbe, tant de prospérité avait produit l'insolence, l'usure, la mollesse, et la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit Eusèbe, qu'envie, médisance, discorde, et sédition.

Ce fut cet esprit de sédition qui lassa la patience

du césar Galère-Maximien. Les chrétiens l'irritèrent précisément dans le temps que Dioclétien venait de publier des édits fulminants contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainsi : « Nous avons appris depuis peu que « des manichéens, sortis de la Perse notre an- « cienne ennemie, inondent notre monde. »

Ces manichéens n'avaient encore causé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie et dans l'Afrique ; mais ils ne disputaient que contre les chrétiens ; et il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains et la secte de Manès. Les différentes sectes des chrétiens, au contraire, gnostiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, opposées les unes aux autres, et toutes ennemies de la religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme? Cette secte, qui était un mélange de l'ancienne religion des mages et du christianisme, était très dangereuse, surtout en Orient, pour l'Église naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré avec la secte des chrétiens, fesait déjà beaucoup d'impression.

La théologie obscure et sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques qui se payaient de paroles. Enfin, puisqu'au bout d'un siècle le fameux pasteur d'Hippone, Augustin, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. Manès avait été crucifié en Perse, si l'on en croit Chondemir ; et les chrétiens, amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un second.

Je sais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéisme ; mais enfin il y en eut un sanglant ; et il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc ensuite la cause de la disgrâce des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur assez philosophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en solitaire, et pour ne s'en repentir jamais ?

Les chrétiens étaient attachés à Constance-le-Pâle, père du célèbre Constantin, qu'il eut d'une servante de sa maison nommée Hélène [a].

[a] Cette Hélène, dont on a fait une sainte, était *Stabularia*, préposée à l'écurie chez Constance-Chlore, comme l'avouent Eusèbe, Ambroise, Nicéphore, Jérôme. La *Chronique d'Alexandrie* appelle Constantin bâtard ; Zosime le certifie ; et certainement on n'aurait point parlé ainsi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur si puissant, s'il y avait eu le moindre doute sur sa naissance.

Constance les protégea toujours ouvertement. On ne sait si le césar Galérius fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient sur lui à Constance-le-Pâle, ou s'il eut quelque autre sujet de se plaindre d'eux ; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtissent une église qui offusquait son palais. Il sollicita long-temps Dioclétien de faire abattre cette église et de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. Dioclétien résista ; il assembla enfin un conseil composé des principaux officiers de l'empire. Je me souviens d'avoir lu dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, que « cet empereur « avait la malice de ne point consulter quand il « voulait faire du bien, et de consulter quand il « s'agissait de faire du mal. » Ce que Fleury appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un souverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par soi-même ? un grand cœur alors ne consulte personne ; mais dans les actions de rigueur, un homme juste et sage ne fait rien sans conseil.

L'église de Nicomédie fut enfin démolie en 303 ; mais Dioclétien se contenta de décerner que les chrétiens ne seraient plus élevés aux dignités de l'empire ; c'était retirer ses grâces, mais ce n'était point persécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'insolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer, et de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni, comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors Prisca, femme de l'empereur, n'osa plus protéger des séditieux, elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduisait qu'au fanatisme et à la révolte. Galérius fut alors en pleine liberté d'exercer sa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Arménie et dans la Syrie ; il s'y fit des soulèvements ; les chrétiens même furent accusés d'avoir mis le feu au palais de Galérius. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, et qui avaient brûlé des temples comme ils l'avaient fait souvent, avaient aussi brûlé le palais ; cependant il est très faux qu'il y eût une persécution générale contre eux. Il faut bien qu'on n'eût sévi que légalement contre les réfractaires, puisque Dioclétien ordonna qu'on enterrât les suppliciés, ce qu'il n'aurait point fait si on avait persécuté sans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du christianisme. Cela eût été aussi insensé et aussi horrible que la Saint-Barthélemi, que les massacres d'Irlande, et que la croisade contre les Albigeois ; car alors un cinquième ou un sixième de l'empire était chrétien. Une telle persécution eût forcé cette sixième partie de l'empire de courir

aux armes, et le désespoir qui l'eût armée l'aurait rendue terrible.

Des déclamateurs, comme Eusèbe de Césarée et ceux qui l'ont suivi, disent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'historien Zosime n'en dit pas un mot? Pourquoi Zonare, chrétien, ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération ecclésiastique ne nous a pas conservé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus massacres que la *Légende* impute vaguement à Dioclétien, il y aurait prodigieusement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus profond mépris pour ces impostures, et on cesserait de regarder Dioclétien comme un persécuteur.

C'est en effet sous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier Théodote, la prétendue légion thébaine immolée, le petit Romain né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue; et vingt autres aventures pareilles, que les vieilles radoteuses de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits enfants [a].

CHAPITRE XXIX.

De Constantin.

Quel est l'homme qui ayant reçu une éducation tolérable, puisse ignorer ce que c'était que Constantin? Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers: avait-il plus de droit à l'empire que Maxence, élu par le sénat ou par les armées romaines?

Quelque temps après il vient en Gaule et ramasse des soldats chrétiens attachés à son père; il passe les Alpes, grossissant toujours son armée; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, et qu'on a vu dans les nuées un étendard et une croix céleste où chacun pouvait lire en lettres grecques: *Tu vaincras par ce signe*. Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens, qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, et Dieu aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant, malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien; il se contenta en bon politique de donner liberté de conscience à tout le monde; et il fit une profession si ouverte du paganisme, qu'il prit le titre de grand pontife: ainsi il est démontré qu'il ménageait les deux religions; en quoi il se conduisait très prudemment dans les premières années de sa tyrannie. Je me sers ici du mot de tyrannie sans aucun scrupule; car je ne me suis pas accoutumé à reconnaître pour souverain un homme qui n'a d'autres droits que la force; et je me sens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare qui a fait assassiner son beau-père Maximien-Hercule à Marseille, sur le prétexte le moins spécieux, et l'empereur Licinius, son beau-frère, à Thessalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran sans doute celui qui fait égorger son fils Crispus, étouffer sa femme Fausta, et qui, souillé de meurtres et de parricides, étalant le faste le plus révoltant, se livrait à tous les plaisirs dans la plus infâme mollesse.

Que de lâches flatteurs ecclésiastiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ses crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand homme, un saint, parce qu'il s'est fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation et de mon caractère, et qui a servi une souveraine vertueuse, ne s'avilira jamais jusqu'à prononcer le nom de Constantin sans horreur.

Zosime rapporte, et cela est bien vraisemblable, que Constantin, aussi faible que cruel, mêlant la superstition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le christianisme l'expiation de ses forfaits. A la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, et lui saurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent et des honneurs; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grâce un cœur si fourbe et si inhumain; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'Urie chez les Juifs, et le meurtrier de sa femme et de son fils chez les chrétiens.

Le caractère de Constantin, son faste et ses cruautés, sont assez bien exprimés dans ces deux vers qu'un de ses malheureux courtisans, nommé Ablavius, afficha à la porte du palais:

[a] Si, dans le quatrième siècle de notre ridicule computation, il y eut quelques chrétiens punis pour les crimes et pour les abominations qu'on leur imputait, faut-il s'en étonner? N'avons-nous pas vu que des évêques leur reprochaient les choses les plus monstrueuses? (Voy. chap. XIX.) Le savant Hume nous a fait remarquer la plus horrible abomination, que milord Bolingbroke avait oubliée, et qui est rapportée par saint Épiphane. Vous la trouverez dans l'édition de Paris, 1564, page 185. Il y est question d'une société de chrétiens qui immolent un enfant païen à l'enfant Jésus, en le fesant périr à coups d'aiguilles. J'avoue que je ne suis point étonné de ce raffinement d'horreur, après les incroyables excès où se portèrent les papistes contre les protestants dans les massacres d'Irlande. La superstition est capable de tout.

« Saturni aurea secla quis requirat?
« Sunt hæc gemmea, sed Neroniana [1]. »

Qui peut regretter le siècle d'or de Saturne!
Celui-ci est de pierreries, mais il est de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet Ablavius du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par Constantin en pleine liberté, assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galérius, un fils de l'empereur Maximien, âgé de huit ans, sa fille, âgée de sept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte? Ils poursuivirent long-temps la vieille impératrice Valérie, veuve de Galérius, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent, et jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique; et ils se plaignent d'avoir eu des martyrs!

CHAPITRE XXX.

Des querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne.

Avant, pendant, et après Constantin, la secte chrétienne fut toujours divisée en plusieurs sectes, en plusieurs factions, et en plusieurs schismes. Il était impossible que des gens qui n'avaient aucun système suivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo* [a] si faussement imputé depuis aux apôtres, différant entre eux de nation, de langage, et de mœurs, fussent réunis dans la même créance.

Saturnin, Basilide, Carpocrate, Euphrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Hermogène, Hermas, Justin, Tertullien, Origène, eurent tous des opinions contraires; et tandis que les magistrats romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous, acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, et se combattre du fond de leurs cachots: c'était bien là le plus sensible et le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discorde: on se disputa ce qu'on appelait une dignité d'évêque, avec le même emportement et les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante anti-papes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les Urbain, les Jean, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à Cyprien qui fut élu. Novatien disputa l'évêché de Rome à Corneille; chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déjà troubler Rome; et les compilateurs théologiques osent s'étonner aujourd'hui que Décius ait fait punir quelques uns de ces perturbateurs! Cependant Décius, sous lequel Cyprien fut supplicié, ne punit ni Novatien ni Corneille; on laissa ces rivaux obscurs se déclarer la guerre, comme on laisse des chiens se battre dans une basse-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du temps de Constantin il y eut un pareil schisme à Carthage; deux anti-papes africains, ou anti-évêques, Cécilien et Majorin, se disputèrent la chaire, qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. Donat succéda à Majorin, et forma le premier des schismes sanglants qui devaient souiller le christianisme. Eusèbe rapporte qu'on se battait avec des massues, parce que Jésus, dit-on, avait ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Dans la suite on fut moins scrupuleux; les donatistes et les cyprianistes se battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une scène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'Alexandre et d'Arius, d'Athanase et d'Eusèbe, pour savoir si Jésus était précisément de la même substance que Dieu, ou d'une substance semblable à Dieu.

CHAPITRE XXXI.

Arianisme et athanasianisme.

Qu'un Juif nommé Jésus ait été semblable à Dieu, ou consubstantiel à Dieu, cela est également absurde et impie.

Qu'il y ait trois personnes dans une substance, cela est également absurde.

Qu'il y ait trois dieux dans un dieu, cela est également absurde.

Rien de tout cela n'était un système chrétien, puisque rien de toute cette doctrine ne se trouve dans aucun *Evangile*, seul fondement reconnu du christianisme. Ce ne fut que quand on voulut platoniser qu'on se perdit dans ces idées chimériques. Plus le christianisme s'étendit, plus ses docteurs

[1] Ces deux vers, qui ont été conservés par Sidoine Apollinaire (livre v, épître VIII), sont tout ce qui existe d'Ablavius.

[a] Ce *Credo*, ce symbole appelé le symbole des apôtres, n'est pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut composé au cinquième siècle par le prêtre Rufin. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces et de morceaux: c'est là qu'il est dit que Jésus, après sa mort, descendit aux enfers. Nous eûmes une grande dispute du temps d'Édouard VI, pour savoir s'il y était descendu en corps et en âme; nous décidâmes que l'âme seule de Jésus avait été prêcher en enfer, tandis que son corps était dans son sépulcre: comme si en effet on avait mis dans un sépulcre le corps d'un supplicié, comme si l'usage n'avait pas été de jeter ces corps à la voirie. Je voudrais bien savoir ce que son âme serait allée faire en enfer. Nous étions bien sots du temps d'Edouard VI.

se fatiguèrent à le rendre incompréhensible. Les subtilités sauvèrent ce que le fond avait de bas et de grossier.

Mais à quoi servent toutes ces imaginations métaphysiques? qu'importe à la société humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en Dieu une personne ou trois ou quatre mille? en sera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas? la religion, qui est la soumission à la Providence, et l'amour de la vertu, a-t-elle donc besoin de devenir ridicule pour être embrassée?

Il y avait déjà long-temps qu'on disputait sur la nature du *Logos*, du verbe inconnu, quand Alexandre, pape d'Alexandrie, souleva contre lui l'esprit de plusieurs papes, en prêchant que la Trinité était une monade. Au reste, ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques et aux prêtres. Alexandre était évêque : le prêtre Arius se mit à la tête des mécontents; il se forma deux partis violents; et la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, Arius soutint que Jésus avait été créé, et Alexandre qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril était celle du Thabor, et si la lumière du Thabor et de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputants. Le Père et le Fils occupèrent les esprits, et le Saint-Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier Arius par son parti. Eusèbe, évêque de Nicomédie, protecteur d'Arius, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe; la querelle devint violente; l'évêque Alexandre, et le diacre Athanase, qui se signalait déjà par son inflexibilité et par ses intrigues, remuèrent toute l'Égypte. L'empereur Constantin était despotique et dur; mais il avait du bon sens; il sentit tout le ridicule de la dispute.

On connaît assez cette fameuse lettre qu'il fit porter par Osius aux chefs des deux factions. « Ces « questions, dit-il, ne viennent que de votre oi« siveté curieuse; vous êtes divisés pour un sujet « bien mince. Cette conduite est basse et puérile, « indigne d'hommes sensés. » La lettre les exhortait à la paix; mais il ne connaissait pas encore les théologiens.

Le vieil Osius conseilla à l'empereur d'assembler un concile nombreux. Constantin, qui aimait l'éclat et le faste, convoqua l'assemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête, et couvert de pierreries. Osius y présida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la secte papiste ont prétendu depuis que cet Osius n'avait présidé qu'au nom du pape de Rome Silvestre. Cet insigne mensonge, qui doit être placé à côté de la donation de Constantin, est assez confondu par les noms des députés de Silvestre, Titus, et Vincent, chargés de sa procuration. Les papes romains étaient à la vérité regardés comme les évêques de la ville impériale, et comme les métropolitains des villes suburbicaires dans la province de Rome; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité sur les évêques de l'Orient et de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dressa un formulaire dans lequel le nom de trinité n'est pas seulement prononcé. « Nous croyons en « un seul Dieu et en un seul Seigneur Jésus-Christ, « fils unique de Dieu, engendré du père, et non « fait consubstantiel au père. » Après ces mots inexplicables, on met, par surérogation : « Nous « croyons aussi au Saint-Esprit, » sans dire ce que c'est que ce Saint-Esprit, s'il est engendré, s'il est fait, s'il est créé, s'il procède, s'il est consubstantiel. Ensuite on ajoute : « Anathème à « ceux qui disent qu'il y a eu un temps où le Fils « n'était pas. »

Mais ce qu'il y eut de plus plaisant au concile de Nicée, ce fut la décision sur quelques livres canoniques. Les Pères étaient fort embarrassés sur le choix des *Évangiles* et des autres écrits. On prit le parti de les entasser tous sur un autel, et de prier le Saint-Esprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le Saint-Esprit ne manqua pas d'exaucer sur-le-champ la requête des Pères [a]. Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes sous l'autel; c'est un moyen infaillible de connaître la vérité; et c'est ce qui est rapporté dans l'*Appendix* des actes de ce concile; c'est un des faits de l'histoire ecclésiastique les mieux avérés.

Notre savant et sage Middleton a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Égypte, dans laquelle il est dit que non seulement dix-sept évêques, mais encore deux mille prêtres, protestèrent contre la décision du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de Constantin qu'il exilât Arius et trois ou quatre évêques vaincus; mais ensuite Athanase ayant été élu évêque d'Alexandrie, et ayant trop abusé du crédit de sa place, les évêques et Arius exilés furent rappelés, et Athanase exilé à son tour. De deux choses l'une, ou les deux partis avaient également tort, ou Constantin était très injuste. Le fait est que les disputeurs de ce temps-là étaient

[a] Cela est rapporté dans l'*Appendix des actes du concile*, pièce qui a toujours été réputée authentique.

des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci, et que les princes du quatrième siècle ressemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux, ni leurs ministres, et qui exilent à tort et à travers. Heureusement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler ; et si nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où Arius fut réhabilité, et Athanase condamné. Eusèbe de Nicomédie allait faire entrer pompeusement son ami Arius dans l'église de Constantinople ; mais un saint catholique, nommé Macaire, pria Dieu avec tant de ferveur et de larmes de faire mourir Arius d'apoplexie, que Dieu, qui est bon, l'exauça. Ils disent que tous les boyaux d'Arius lui sortirent par le fondement ; cela est difficile : ces gens-là n'étaient pas anatomistes. Mais saint Macaire ayant oublié de demander la paix de l'Église chrétienne, Dieu ne la donna jamais. Constantin, quelque temps après, mourut entre les bras d'un prêtre arien ; apparemment que saint Macaire avait encore oublié de prier Dieu pour le salut de Constantin.

CHAPITRE XXXII.

Des enfants de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens[1].

Les enfants de Constantin furent aussi chrétiens, aussi ambitieux et aussi cruels que leur père ; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, Constantin II, Constantius, et Constant. L'empereur Constantin Ier avait laissé un frère, nommé Jule, et deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par égorger le père, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, et bientôt désunis. Constant fit assassiner Constantin, son frère aîné, et il fut ensuite tué lui-même.

Constantius, demeuré seul maître de l'empire, avait exterminé presque tout le reste de la famille impériale. Ce Jule, qu'il avait fait mourir, laissait deux enfants, l'un nommé Gallus, et l'autre le célèbre Julien. On tua Gallus, et on épargna Julien, parce qu'ayant du goût pour la retraite et pour l'étude, on jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, il est vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Constantius, son fils, furent des monstres de despotisme et de cruauté. Il se peut, comme nous l'avons déjà insinué, que dans le fond de leur cœur ils ne crussent aucun Dieu ; et que, se moquant également des superstitions païennes et du fanatisme chrétien, ils se persuadassent malheureusement que la Divinité n'existe pas, parce que ni Jupiter le Crétois, ni Hercule le Thébain, ni Jésus le Juif, ne sont des dieux.

Il est possible aussi que des tyrans, qui joignent presque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été séduits et encouragés au crime par la croyance où étaient alors tous les chrétiens sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort effaçaient tous les forfaits, et tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, Constantius se déclara orthodoxe ; c'est-à-dire arien, car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'Athanase, et les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan : il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme. Cependant Julien, dont Constantius avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine Élisabeth fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infâme Marie, et comme en France Charles IX força le grand Henri IV d'aller à la messe après la Saint-Barthélemi. Julien était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse qui produisit tant de grands hommes, et qui n'en eut jamais un méchant, secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition ; la secte enfin des Caton, des Marc-Aurèle, et des Épictète.

Ce fut une chose honteuse et déplorable que ce grand homme se vit réduit à cacher tous ses talents sous Constantius, comme le premier des Brutus sous Tarquin. Il feignit d'être chrétien et presque imbécile pour sauver sa vie. Il fut même forcé d'embrasser quelque temps la vie monastique. Enfin Constantius, qui n'avait point d'enfants, déclara Julien césar ; mais il l'envoya dans les

[1] Voir dans ce même volume, *Établissement du christianisme*, ch. XX.

Gaules comme dans une espèce d'exil; il y était presque sans troupes et sans argent, environné de surveillants, et presque sans autorité.

Différents peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant César, et comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux, et, à la tête d'une armée très faible en nombre, mais animée de son courage, il défit une multitude prodigieuse de barbares, prit leur chef prisonnier, les poursuivit jusqu'à la forêt Hercynienne, se fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient prises les barbares, et leur imposa des tributs.

A cette conduite de César il joignit les vertus de Titus et de Trajan, fesant venir de tout côté du blé pour nourrir des peuples dans des campagnes dévastées, fesant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les arts et les talents par des priviléges, s'oubliant lui-même, et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Constantius, pour récompense, voulut lui ôter les Gaules, où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y opposa; elle proclama Julien empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de Constantius, lorsqu'il allait marcher contre les perses.

Julien le stoïcien, si sottement nommé l'apostat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité est telle, que les historiens chrétiens sont obligés d'avouer qu'il vécut sur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais sa philosophie ne se démentit. Il commença par réformer dans le palais de Constantinople le luxe de Constantin et de Constantius. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de pesantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduisit presque à rien ces présents onéreux. La frugale simplicité du philosophe n'ôta rien à la majesté et à la justice du souverain. Tous les abus et tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concussionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il est vrai, à son baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la superstition; donc au moins, par ce reproche, on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des Scipion et des César, plutôt qu'à celle des Grégoire de Nazianze et des Théodoret? Le paganisme et le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères, et il avait grande raison en politique, puisque sous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut apaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. « Sous « mon prédécesseur plusieurs chrétiens ont été « chassés, emprisonnés, persécutés; on a égorgé « une grande multitude de ceux qu'on nomme « hérétiques, à Samosate en Paphlagonie, en Bi- « thynie, en Galatie, en plusieurs autres pro- « vinces; on a pillé, on a ruiné des villes. Sous « mon règne, au contraire, les bannis ont été « rappelés, les biens confisqués ont été rendus. « Cependant ils sont venus à ce point de fureur, « qu'ils se plaignent de ce qu'il ne leur est plus « permis d'être cruels, et de se tyranniser les « uns les autres. »

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé George, le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens; il se fesait suivre par des satellites; il battait les païens de ses mains; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comment Julien parle aux Alexandrins dans son épître dixième:

« Quoi! au lieu de me réserver la connaissance « de vos outrages, vous vous êtes laissé emporter à « la colère! vous vous êtes livrés aux mêmes excès « que vous reprochez à vos ennemis! George mé- « ritait d'être traité ainsi, mais ce n'était pas à « vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, « il fallait demander justice, etc. »

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'*Histoire ecclésiastique*, que l'esprit de parti et de faction a toujours dictée. Je passe à la mort de Julien, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'Être des êtres, qui allait rejoindre son âme à l'âme universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans *Grégoire de Nazianze* et dans *Théodoret*, que Julien jeta tout son sang vers le ciel en disant: *Galiléen,*

tu as vaincu. Quelle misère! quelle absurdité! Julien combattait-il contre Jésus? et Jésus était-il le Dieu des Perses?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si Julien avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit la secte chrétienne dans toute l'Asie et dans toute l'Afrique : mais tout cède à la destinée ; et un Arabe sans lettres a écrasé la secte d'un Juif sans lettres, ce qu'un grand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que Mahomet vécut assez, et Julien trop peu.

Les christicoles ont osé dire que Julien n'avait vécu que trente et un ans, en punition de son impiété; et ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXIII.

Considérations sur Julien.

Julien, stoïcien de pratique, et d'une vertu supérieure à celle de sa secte même, était platonicien de théorie : son esprit sublime avait embrassé la sublime idée de Platon, prise des anciens Chaldéens, que Dieu existant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce Dieu immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres semblables à lui, des images de sa splendeur, auxquels il ordonna de créer les substances mortelles : ainsi Dieu fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique système n'était pas prouvé ; mais une telle imagination vaut sans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les sources du Nil et de l'Euphrate, qui sont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal ; une femme tirée de la côte d'un homme ; un serpent qui parle; un chérubin qui garde la porte ; et toutes les dégoûtantes rêveries dont la grossièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Aussi faut-il voir dans Cyrille avec quelle éloquence Julien confondit ces absurdités. Cyrille eut assez d'orgueil pour rapporter les raisons de Julien, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de Dieu d'avoir mis dans le jardin d'Éden des fruits qui donnaient la connaissance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait, au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de se nourrir de ce fruit nécessaire. La distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, était le lait dont Dieu devait nourrir des créatures sorties de ses mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman asiatique de la *Genèse* avait eu la moindre étincelle d'esprit, il aurait supposé deux arbres dans le paradis ; les fruits de l'un nourrissaient l'âme et fesaient connaître et aimer la justice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de passions funestes : l'homme négligea l'arbre de la science, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juste, une image sensible du fréquent abus que les hommes font de leur raison. Je m'étonne que Julien ne l'ait pas proposée; mais il dédaignait trop ce livre pour descendre à le corriger.

C'est avec très grande raison que Julien méprise ce fameux *Décalogue*, que les Juifs regardaient comme un code divin : c'était, en effet, une plaisante législation en comparaison des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère, et l'homicide. Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue? Quelle pitié de faire descendre Dieu au milieu des éclairs et des tonnerres, sur une petite montagne pelée, pour enseigner qu'il ne faut pas être voleur! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu, qui avait ordonné aux Juifs de voler les Égyptiens, et qui leur proposait l'usure avec les étrangers comme leur plus digne récompense, et qui avait récompensé le voleur Jacob; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu, de défendre le larcin.

C'est avec beaucoup de sagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, sur lesquelles les christicoles appuyaient leurs rêveries, et la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, et la fille ou la femme qui fera un enfant, et surtout ces paroles attribuées à Moïse, lesquelles regardent Josué, et qu'on applique si mal à propos à Jésus : « Dieu vous suscitera un prophète semblable à moi. » Certainement un prophète semblable à Moïse ne veut pas dire Dieu et fils de Dieu. Rien n'est si palpable, rien n'est si fort à la portée des esprits les plus grossiers.

Mais Julien croyait, ou feignait de croire, par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philosophes; il fallait opter entre la démence des christicoles et celle des païens.

Je pense que si ce grand homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des superstitions les plus grossières, et qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des

dieux et des hommes, et à lui adresser tous les hommages.

Mais Cyrille et Grégoire, et les autres prêtres chrétiens, profitèrent de la nécessité où il semblait être de professer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens et les athanasiens se réunirent contre lui; et le plus grand homme qui peut-être ait jamais été devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIV.

Des chrétiens jusqu'à Théodose.

Après la mort de Julien, les ariens et les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines fanatiques sortirent des déserts de la Thébaïde pour souffler le feu de la discorde, ne parlant que de miracles extravagants, tels qu'on les trouve dans l'histoire des *papas* du désert; insultant les empereurs, et montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur sage qui, pour éteindre, s'il se pouvait, toutes ces querelles, donna une liberté entière de conscience, et la prit pour lui-même: ce fut Valentinien Ier. De son temps, toutes les sectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, se bornant à s'anathématiser sans s'égorger; païens, juifs, athanasiens, ariens, macédoniens, donatistes, cyprianistes, manichéens, apollinaristes, tous furent étonnés de leur tranquillité. Valentinien apprit à tous ceux qui sont nés pour gouverner que si deux sectes déchirent un état, trente sectes tolérées laissent l'état en repos.

Théodose ne pensa pas ainsi, et fut sur le point de tout perdre: il fut le premier qui prit parti pour les athanasiens; et il fit renaître la discorde par son intolérance. Il persécuta les païens, et les aliéna. Il se crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths, sur la rive droite du Danube; et par cette malheureuse précaution, prise contre ses peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'abandonnèrent à la fureur de la persécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné et assassiné un collègue de Théodose, nommé Gratien, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules, et de l'Espagne. Je ne sais quel Priscillien en Espagne, ayant dogmatisé comme tant d'autres, et ayant dit que les âmes étaient des émanations de Dieu, quelques évêques espagnols, qui ne savaient pas plus que Priscillien d'où venaient les âmes, le déférèrent, lui et ses principaux sectateurs, au tyran Maxime. Ce monstre, pour faire sa cour aux évêques, dont il avait besoin pour se maintenir dans son usurpation, fit condamner à mort Priscillien et sept de ses partisans. Un évêque, nommé Itace, fut assez barbare pour leur faire donner la question en sa présence. Le peuple, toujours sot et toujours cruel quand on lâche la bride à sa superstition, assomma, dans Bordeaux, à coups de pierres, une femme de qualité qu'on disait être priscillianiste.

Ce jugement de Priscillien est plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit sous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à Dieu en se souillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce temps, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire, qu'ils laissèrent envahir par vingt nations barbares, mais en persécutant tantôt les sectateurs de l'antique religion romaine, et tantôt leurs frères qui ne pensaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible et de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque Cyrille, que les chrétiens appellent saint Cyrille? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par sa beauté et par son esprit; son nom était Hypatie. Élevée par le philosophe Théon, son père, elle occupait en 415 la chaire qu'il avait eue, et fut applaudie pour sa science autant qu'honorée pour ses mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonsurés de Cyrille, suivis d'une troupe de fanatiques, l'assaillirent dans la rue lorsqu'elle revenait de dicter ses leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent, et la brûlèrent, sans que Cyrille le saint leur fît la plus légère réprimande, et sans que Théodose le jeune et la dévote Pulchérie, sa sœur, qui le gouvernait et partageait l'empire avec lui, condamnassent cet excès d'inhumanité. Un tel mépris des lois en cette circonstance eût paru moins étonnant sous le règne de leur aïeul Théodose Ier, qui s'était souillé si lâchement du sang des peuples de Thessalonique [a].

[a] Rien ne caractérise mieux les prêtres du christianisme que les louanges prodiguées par eux si long-temps à Théodose et à Constantin. Il est certain que ce Théodose, surnommé le Grand et quelquefois le Saint, était un des plus méchants hommes qui eussent gouverné l'empire romain; puisque, après avoir promis une amnistie entière pendant six mois aux citoyens de Thessalonique, ce Cantabre, aussi perfide que cruel, invita, en 390, ces citoyens à des jeux publics, dans lesquels il fit égorger hommes, femmes, enfants, sans qu'il en réchappât un seul. Peut-on n'être pas saisi de la plus violente indignation contre les panégyristes de ce barbare, qui s'extasient sur sa pénitence? Il fut vraiment, disent-ils, plusieurs mois sans entendre la messe. N'est-ce pas insulter à l'humanité entière que d'oser parler

CHAPITRE XXXV.

Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme

Les disputes, les anathèmes, les persécutions, ne cessèrent d'inonder l'Église chrétienne. Ce n'était pas assez d'avoir uni dans Jésus la nature divine avec la nature humaine : on s'avisa d'agiter la question si Marie était mère de Dieu. Ce titre de mère de Dieu parut un blasphème à Nestorius, évêque de Constantinople. Son sentiment était le plus probable ; mais, comme il avait été persécuteur, il trouva des évêques qui le persécutèrent. On le chassa de son siége au concile d'Éphèse ; mais aussi trente évêques de ce même concile déposèrent ce saint Cyrille, l'ennemi mortel de Nestorius ; et tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas assez : il fallut savoir précisément si ce Jésus avait eu deux natures, deux personnes, deux âmes, deux volontés ; si, quand il fesait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces questions ne méritaient d'être traitées que par Rabelais, ou par notre cher doyen Swift, ou par Punch [a]. Cela fit trois partis dans l'empire par le fanatisme d'un Eutychès, misérable moine ennemi de Nestorius, et combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces disputes, monastères opposés à monastères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, et souvent empereurs à empereurs.

Pendant que les descendants des Camille, des Brutus, des Scipion, des Caton, mêlés aux Grecs et aux barbares, barbotaient ainsi dans la fange de la théologie, et que l'esprit de vertige était répandu sur la face de l'empire romain, des brigands du Nord, qui ne savaient que combattre, vinrent démembrer ce grand colosse devenu faible et ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques ; il fallut prendre leur religion, et mener ces bêtes de somme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque secte tâchèrent de séduire leurs vainqueurs : ainsi les princes ostrogoths, visigoths, et bourguignons, se firent ariens ; les princes francs furent athanasiens [a].

L'empire romain d'Occident détruit fut partagé en provinces ruisselantes de sang, qui continuèrent à s'anathématiser avec une sainteté réciproque. Il y eut autant de confusion et une abjection aussi misérable dans la religion que dans l'empire.

Les misérables empereurs de Constantinople affectèrent de prétendre toujours sur l'Italie, et sur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais, au septième siècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les sectes chrétiennes dans l'Asie, dans l'Afrique, et dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométisme était sans doute plus sensé que le christianisme. On n'y adorait point un Juif en abhorrant les Juifs ; on n'y appelait point une Juive mère de Dieu ; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois dieux font un dieu ; enfin on n'y mangeait pas ce dieu qu'on adorait, et on n'allait pas rendre à la selle son créateur. Croire un seul Dieu tout-puissant était le seul dogme ; et si on n'y avait pas ajouté que Mahomet est son prophète, c'eût été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, et par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler Mahomet l'organe de Dieu, puisqu'en effet il avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Les musulmans, par les armes et par la parole, firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople ; et les chrétiens, resserrés dans quelques provinces d'Occident, continuèrent à disputer et à se déchirer.

CHAPITRE XXXVI.

Discours sommaire des usurpations papales [b].

Ce fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de Théodoric et de Charlemagne

d'une telle satisfaction ? Si les auteurs des massacres d'Irlande avaient passé six mois sans entendre la messe, auraient-ils bien expié leurs crimes ? En est-on quitte pour ne point assister à une cérémonie aussi idolâtre que ridicule, lorsqu'on est souillé du sang de sa patrie?

Quant à Constantin, je suis de l'avis du consul Ablavius, qui déclara que Constantin était un Néron. (Voyez page 204.)

[a] Appelons les choses par leur nom. On a poussé le blasphème jusqu'à faire un article de foi que Dieu est venu chier et pisser sur la terre; que nous le mangeons après qu'il a été pendu; que nous le chions et que nous le pissons. Et on dispute gravement si c'était la nature divine ou la nature humaine qui chiait et qui pissait ! grand Dieu !

[a] Quel athanasien, quel bon catholique que ce Clovis, qui fit massacrer trois rois, ses voisins, pour voler leur argent comptant ! Quels bons catholiques que ses fils, qui égorgèrent de leurs propres mains leurs neveux au berceau! *By God!* En lisant l'histoire des premiers rois chrétiens, on croit lire l'histoire des rois de Juda et d'Israël, ou celle des voleurs de grands chemins.

[b] Milord ne parle pas assez de la tyrannie des papes. Grégoire surtout, surnommé le Grand, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il lui dit : « Je veux « qu'on force tous les païens de la Sardaigne à se convertir. »

qui fut signalé par quelques bonnes lois; encore Charlemagne, moitié Franc, moitié Germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de Charlemagne, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain, et de ressembler aux califes, qui réunissaient les droits du trône et de l'autel. Les divisions des princes et l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome, Grégoire VII, fut celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, Guillaume de Normandie, qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de Grégoire VII, et empêcha quelque temps que nous ne payassions le denier de saint Pierre, que nous avions donné d'abord comme une aumône, et que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté: et lorsque les papes, si peu puissants par leur petit territoire, devinrent les maîtres de l'Europe par les croisades et par les moines; lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs et de rois, et qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi Jean-sans-Terre se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat Pandolfe, s'obliger lui et ses successeurs à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs [a]; ce qui fesait presque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de signer ce traité, le plus infâme des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre: c'est une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

CHAPITRE XXXVII.

De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes.

Il ne faut pas douter que les nouveaux dogmes inventés chaque jour ne contribuassent beaucoup à fortifier les usurpations des papes. Le *hocus pocus* [b], ou la transsubstantiation, dont le nom seul est ridicule, s'établit peu à peu, après avoir été inconnu aux premiers siècles du christianisme. On peut se figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine, qui fesait un dieu avec quatre paroles, et non seulement un dieu, mais autant de dieux qu'il voulait: avec quel respect voisin de l'adoration ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces feseurs de dieux? Il était le souverain des prêtres, il l'était des rois, il était dieu lui-même; et à Rome encore, quand le pape officie, on dit: Le *vénérable* porte le *vénérable*.

Cependant au milieu de cette fange, dans laquelle l'espèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces nouveautés: ils savaient que dans les premiers siècles de l'Église on n'avait jamais prétendu changer du pain en dieu dans le souper du Seigneur; que la cène faite par Jésus avait été un agneau cuit avec des laitues; que cela ne ressemblait nullement à la communion de la messe; que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur; que même encore sous Charlemagne, le fameux concile de Francfort les avait proscrites.

Plusieurs autres articles les révoltaient; ils osaient même douter quelquefois que le pape, tout dieu qu'il était, pût de droit divin déposer un roi, pour avoir épousé sa commère ou sa parente au septième degré. Ils rejetaient donc secrètement quelques points de la créance chrétienne, et ils en admettaient d'autres non moins absurdes; semblables aux animaux, qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, et qui avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités? On avait, dans l'Orient, employé dix siècles de persécutions à exterminer les manichéens; et sous la régence d'une impératrice Théodora, dévote et barbare [a], on en avait fait périr plus de cent mille dans les supplices. Les Occidentaux entendant confusément parler de ces boucheries s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'É-

[a] Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter. Notre île était alors un pays d'obédience. Nous étions réellement serfs du pape. Quel infâme esclavage! grand Dieu! Nous ne sommes pas assez vengés. Nous avons envoyé des vaisseaux de guerre à Gibraltar, et nous n'en avons pas envoyé au Tibre!

[b] Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un escamotage de charlatan. Ce sont deux mots latins abrégés, ou plutôt estropiés, d'après ces paroles de la messe latine *hoc est corpus meum*.

[a] Est-il possible que cette horrible proscription, cette Saint-Barthélemi anticipée soit si peu connue! elle s'est perdue dans la foule. Cependant Fleury n'omet pas cette horreur dans son livre quarante-huitième, sous l'année 850; il en parle comme d'un événement très ordinaire. Bayle, à l'article PAULICIENS, aurait bien dû en faire quelque mention; d'autant plus que les pauliciens échappés à ce massacre se joignirent aux musulmans, et les aidèrent à détruire ce détestable empire d'Orient, qui savait proscrire, et qui ne savait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'est que cette furie de Théodora fut déclarée sainte, et qu'on a long-temps célébré sa fête dans l'Église grecque.

glise papiste, et à les poursuivre avec la même barbarie. C'est ainsi qu'un Robert de France fit brûler à ses yeux le confesseur de sa femme et plusieurs prêtres.

Quand les Vaudois et les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles?

Lorsque ensuite les disciples de notre Wiclef, de Jean Hus, et enfin ceux de Luther et de Zuingle, voulurent secouer le joug papal, on sait que l'Europe presque entière fut bientôt partagée en deux espèces, l'une de bourreaux, et l'autre de suppliciés. Les réformés firent ensuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième et cinquième siècles: après avoir été persécutés, ils devinrent persécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les disputes sur le christianisme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été saccagée : les massacres d'Irlande sont comparables à ceux de la Saint-Barthélemi; et je ne sais s'il y eut plus d'abominations commises, plus de sang répandu en France qu'en Irlande. La femme de Sir Henri Spotswood [a], sœur de ma bisaïeule, fut égorgée avec deux de ses filles. Ainsi, dans cet examen, j'ai toujours à venger le genre humain et moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations ont été plus rares que ceux dont les Espagnols et les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction et de carnage au martyre de sainte Potamienne, de sainte Barbe, de saint Pionius, et de saint Eustache? Nous avons nagé dans le sang comme des tigres acharnés, pendant des siècles, et nous osons flétrir les Trajan et les Antonin du nom de persécuteurs!

Il m'est arrivé quelquefois de représenter à des prêtres l'énormité de toutes ces désolations dont nos aïeux ont été les victimes; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits; je leur disais que c'était un blasphème de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant et de si horribles poisons a été planté des mains de Dieu même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baisser les yeux et rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE XXXVIII.

Excès de l'Eglise romaine.

Ce n'est que dans l'Eglise romaine incorporée avec la férocité des descendants des Huns, des Goths, et des Vandales, qu'on voit cette série continue de scandales et de barbaries inconnues chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont partout abusé, parce qu'ils sont hommes. Il fut même, et il est encore chez les brames des fripons et des scélérats, quoique cette ancienne secte soit sans contredit la plus honnête de toutes les sectes du monde, parce qu'elle a eu des richesses et du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obscènes, parce que, pour mieux gouverner les hommes, elle s'est interdit le mariage, qui est le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* et à la pédérastie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, et à ce qui s'est passé peu d'années avant ma naissance. Y eut-il jamais un brigand qui respectât moins la foi publique, le sang des hommes, et l'honneur des femmes, que ce Bernard Van-Galen, évêque de Munster, qui se fesait soudoyer tantôt par les Hollandais contre ses voisins, tantôt par Louis XIV contre les Hollandais? Il s'enivra de vin et de sang toute sa vie. Il passait du lit de ses concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut et carnassière. Le sot peuple cependant se mettait à genoux devant lui, et recevait humblement sa bénédiction.

J'ai vu un de ses bâtards, qui, malgré sa naissance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que son père, et beaucoup plus dissolu : je sais qu'il assassina une de ses maîtresses.

Je demande s'il n'est pas probable que l'évêque

[a] Milord Bolingbroke a bien raison de comparer les massacres d'Irlande à ceux de la Saint-Barthélemi en France; je crois même que le nombre des assassinats irlandais surpassa celui des assassinats français.

Il fut prouvé juridiquement par Henri Shampart, James Shaw, et autres, que les confesseurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication et la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les protestants, avec les femmes et les enfants qu'ils pourraient mettre à mort; et que les mêmes confesseurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux ressembler au saint peuple juif, quand Dieu lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord Macguire, lorsqu'il fut pris, une bulle du pape Urbain VIII, du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémission de tous les crimes, et les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chasteté.

Le chevalier Clarendon et le chevalier Temple disent que depuis l'automne de 1641, jusqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille protestants d'assassinés, et qu'on n'épargna ni les enfants, ni les femmes. Un Irlandais, nommé Brooke, zélé pour son pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre-vingt-quinze mille victimes en vingt et un mois.

marié à une Allemande femme de bien, et son fils, né en légitime mariage et bien élevé, auraient mené l'un et l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque chose au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouse et d'une mère respectée, si les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'assassinats commis par des prêtres n'ai-je pas vus en Italie il n'y a pas quarante ans? Je n'exagère point; il y avait peu de jours où un prêtre corse n'allât, après avoir dit la messe, arquebuser son ennemi ou son rival derrière un buisson; et quand l'assassiné respirait encore, le prêtre lui offrait de le confesser et de lui donner l'absolution. C'est ainsi que ceux que le pape Alexandre VI fesait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis*.

Je lisais hier ce qui est rapporté dans nos histoires d'un évêque de Liége du temps de notre Henri V. Cet évêque n'est appelé que *Jean sans pitié*. Il avait un prêtre qui lui servait de bourreau; et après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille personnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upsal, nommé Troll, qui, de concert avec le roi de Danemarck, Christian II, fit massacrer devant lui quatre-vingt-quatorze sénateurs, et livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'état chrétien où les prêtres n'aient étalé des scènes à peu près semblables.

On me dira que je ne parle que des crimes ecclésiastiques, et que je passe sous silence ceux des séculiers. C'est que les abominations des prêtres, et surtout des prêtres papistes, font un plus grand contraste avec ce qu'ils enseignent au peuple; c'est qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux, s'il est possible, celui de l'hypocrisie; c'est que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils sont coupables. Ils insultent au genre humain; ils persuadent à des imbéciles de s'enterrer vivants dans un monastère. Ils prêchent une vêture, ils administrent leurs huiles; et au sortir de là ils vont se plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'est ainsi que l'Église fut gouvernée depuis les fureurs d'Athanase et d'Arius jusqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; pense-t-on qu'il y ait eu un seul de ces monstres qui ait cru les dogmes impertinents qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un seul pape qui, pour peu qu'il ait eu de sens commun, ait cru l'incarnation de Dieu, la mort de Dieu, la résurrection de Dieu, la Trinité de Dieu, la transsubstantiation de la farine en Dieu, et toutes ces odieuses chimères qui ont mis les chrétiens au-dessous des brutes? certes ils n'en ont rien cru; et parce qu'ils ont senti l'horrible absurdité du christianisme, ils se sont imaginé qu'il n'y a point de Dieu C'est là l'origine de toutes les horreurs dont ils se sont souillés; prenons-y garde, c'est l'absurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien, doit avoir la secte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiste, qu'on ne révère pas assez* [a], est le seul nom qu'on doive prendre. Le seul Évangile qu'on doive lire, c'est le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, et scellé de son cachet. La seule religion qu'on doive professer est celle *d'adorer Dieu et d'être honnête homme*. Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal, qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fît pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle: *Je suis venue apporter, non pas la paix, mais le glaive.* Au lieu que c'est la première confession de foi qu'on met dans la bouche du Juif qu'on a nommé le Christ.

Les hommes sont bien aveugles et bien malheureux de préférer une secte absurde, sanguinaire, soutenue par des bourreaux, et entourée de bûchers; une secte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richesses; une secte particulière qui n'est reçue que dans une petite partie du monde; à une religion simple et universelle qui, de l'aveu même des christicoles, était la religion du genre humain du temps de Seth, d'Énoch, de Noé. Si la religion de leurs premiers patriarches est vraie, certes la secte de Jésus est fausse. Les souverains se sont soumis à cette secte, croyant qu'ils en seraient plus chers à leurs peuples, en se chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils se fesaient les premiers esclaves des prêtres, et ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à se rendre indépendants.

Et quel roi, je vous prie, quel magistrat, quel père de famille, n'aimera pas mieux être le maître chez lui que d'être l'esclave d'un prêtre?

Quoi! le nombre innombrable des citoyens molestés, excommuniés, réduits à la mendicité, égorgés, jetés à la voirie; le nombre des princes détrônés et assassinés, n'a pas encore ouvert les

[a] N. B. Ces paroles sont prises des *Caractéristiques* du lord Shaftesbury.

yeux des hommes ! et si on les entr'ouvre, on n'a pas encore renversé cette idole funeste !

Que mettrons-nous à la place? dites-vous : quoi ! un animal féroce a sucé le sang de mes proches : je vous dis de vous défaire de cette bête, et vous me demandez ce qu'on mettra à sa place? vous me le demandez ! vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui se contentaient tranquillement de leurs cérémonies et de leurs sacrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les esprits par des dogmes, qui ne disputèrent jamais aux magistrats leur puissance, qui n'introduisirent point la discorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables ! Je vous réponds, Dieu, la vérité, la vertu, des lois, des peines, et des récompenses. Prêchez la probité et non le dogme. Soyez les prêtres de Dieu, et non d'un homme.

Après avoir pesé devant Dieu le christianisme dans les balances de la vérité, il faut le peser dans celles de la politique. Telle est la misérable condition humaine, que le vrai n'est pas toujours avantageux. Il y aurait du danger et peu de raison à vouloir faire tout d'un coup du christianisme ce qu'on a fait du papisme. Je tiens que dans notre île on doit laisser subsister la hiérarchie établie par un acte de parlement, en la soumettant toujours à la législation civile, et en l'empêchant de nuire. Il serait sans doute à desirer que l'idole fût renversée, et qu'on offrît à Dieu des hommages plus purs; mais le peuple n'en est pas encore digne. Il suffit pour le présent que notre Église soit contenue dans ses bornes. Plus les laïques seront éclairés, moins les prêtres pourront faire de mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leur erreurs, et de les amener peu à peu jusqu'à être citoyens [a].

[a] Il n'est pas possible à l'esprit humain, quelque dépravé qu'il puisse être, de répondre un mot raisonnable à tout ce qu'a dit milord Bolingbroke. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai essayé d'imaginer ce que les christicoles pourraient alléguer de plausible, et je ne l'ai pu trouver. Ce livre est un foudre qui écrase la superstition. Tout ce que nos *Divines* * ont à faire, c'est de ne prêcher jamais que la morale, et de rendre à jamais le papisme exécrable à toutes les nations. Par là ils seront chers à la nôtre. Qu'ils fassent adorer un Dieu, et qu'ils fassent detester une secte abominable fondée sur l'imposture la persécution, la rapine, et le carnage; une secte l'ennemie des rois et des peuples, et surtout l'ennemie de notre constitution, de cette constitution la plus heureuse de l'univers. Il a été donné à milord Bolingbroke de detruire des démences théologiques, comme il a été donné à Newton d'anéantir les erreurs physiques. Puisse bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen.*

A Londres, le 18 mars 1767.

MALLET.

* *Divine*, en anglais, signifie *théologien*.

TRADUCTION

D'UNE

LETTRE DE MILORD BOLINGBROKE

A MILORD CORNSBURY.

Ne soyez point étonné, milord, que Grotius et Pascal aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la passion de se distinguer, et surtout celle de dominer sur l'esprit des autres, ont corrompu bien des génies, et obscurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellents conseillers de loi soutenir les causes les plus mauvaises. Notre Whiston, bon géomètre et très savant homme, s'est rendu très ridicule par ses systèmes. Descartes était certainement un excellent géomètre pour son temps; cependant quelles sottises énormes n'a-t-il pas dites en physique et en métaphysique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de son Monde?

Le docteur Clarke passera toujours pour un métaphysicien très profond; mais cela n'empêche pas que la partie de son livre qui regarde la religion ne soit sifflée de tous les penseurs.

J'ai lu, il y a quelque mois, le manuscrit du *Commentaire de l'Apocalypse* de Newton, que m'a prêté son neveu Conduit. Je vous avoue que sur ce livre je le ferais mettre à Bedlam, si je ne savais d'ailleurs qu'il est dans les choses de sa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'Augustin, évêque d'Hippone, c'est-à-dire que je le jugerais digne de Bedlam sur quelques unes de ses contradictions et de ses allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On est tout étonné de lire dans son sermon sur le septième psaume ces belles paroles : « Il est clair « que le nombre de quatre a rapport au corps hu- « main, à cause des quatre éléments; des quatre « qualités dont il est composé, le froid, le chaud, « le sec, et l'humide. Le nombre de quatre a rapport « au vieil homme et au vieux *Testament*, et celui « de trois a rapport au nouvel homme et au nou- « veau *Testament*. Tout se fait donc par quatre et « par trois qui font sept; et quand le nombre de « sept jours sera passé, le huitième sera le jour « du jugement. »

Les raisons que donne Augustin pourquoi Dieu dit à l'homme, aux poissons, et aux oiseaux : Croissez et multipliez, et ne le dit point aux autres

animaux, sont encore excellentes. Cela se trouve à la fin des *Confessions* d'Augustin, et je vous exhorte à les lire.

Pascal était assez éloquent, et était surtout un bon plaisant. Il est à croire qu'il serait devenu même un profond géomètre; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie et le comique qui règnent dans ses *Lettres provinciales;* mais sa mauvaise santé le rendit bientôt incapable de faire des études suivies. Il était extrêmement ignorant sur l'histoire des premiers siècles de l'Église, ainsi que sur presque toute autre histoire. Quelques jansénistes même m'avouèrent, lorsque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien *Testament* tout entier; et je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Pascal n'avait lu aucun des livres des jésuites dont il se moque dans ses lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-Royal qui lui fournissaient les passages qu'il tournait si bien en ridicule.

Ses pensées sont d'un enthousiaste, et non d'un philosophe. Si le livre qu'il méditait eût été composé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur du sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non seulement à cause de son peu de science, mais parce que son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie, qui fut courte. C'est une chose bien singulière, que Pascal et Abbadie, les deux défenseurs de la religion chrétienne, que l'on cite le plus, soient tous deux morts fous. Pascal, comme vous savez, croyait toujours voir un précipice à côté de sa chaise, et Abbadie courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de son quartier. C'est une des raisons qui ont engagé notre pauvre doyen Swift à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de Grotius, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de Pascal, mais il était savant; j'entends savant de cette pédanterie qui entasse beaucoup de faits, et qui possède quelques langues étrangères. Son *Traité de la vérité de la religion chrétienne* est superficiel, sec, aride, et aussi pauvre en raisonnement qu'en éloquence, supposant toujours ce qui est en question, et ne le prouvant jamais. Il pousse même quelquefois la faiblesse du raisonnement jusqu'au plus grand ridicule.

Connaissez-vous, milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier au chapitre XXII de son premier livre? Il prétend que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les *Sibylles*. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philosophes, Ovide et Lucain. Enfin il pousse l'extravagance jusqu'à citer des astronomes, qu'il appelle astrologues, lesquels, dit-il, ont remarqué que le soleil s'approche insensiblement de la terre, ce qui est un acheminement à la destruction universelle[1]. Certainement ces astrologues avaient très mal remarqué; et Grotius les citait bien mal à propos.

Il s'avise de dire, au chapitre XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité et de l'antiquité de la religion des Juifs était la circoncision. C'est une opération, dit-il, si douloureuse, et qui les rendait si ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le symbole de leur religion, s'ils n'avaient pas su que Dieu l'avait expressément ordonnée.

Il est pourtant vrai que les Ismaélites et les autres Arabes, les Égyptiens, les Éthiopiens, avaient pratiqué la circoncision long-temps avant les Juifs, et qu'ils ne pouvaient se moquer d'une coutume que ces Juifs avaient prise d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la secte juive, en fesant une longue énumération des peuples qui croyaient l'existence des âmes et leur immortalité. Il ne voit pas que c'est cela même qui démontre invinciblement la grossièreté stupide des Juifs, puisque dans leur *Pentateuque*, non seulement l'immortalité de l'âme est inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre au mot *âme* ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que Grotius au chap. XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de Jonas vraisemblable, cite un mauvais poète grec, Lycophron, selon lequel Hercule demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais Hercule fut bien plus habile que Jonas, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, et de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril et des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige; et il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète Jonas et du prophète Hercule.

Je m'étonne que ce savant Batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même Hercule qui passa le détroit de Calpé et d'Abyla dans sa tasse, pour nous prouver le passage de la mer Rouge à pied sec; car assurément il est aussi beau de naviguer dans un gobelet que de passer la mer sans vaisseau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus méprisable que ce *Traité de la religion chrétienne*

[1] Il n'est pas impossible qu'en vertu des perturbations que les planètes causent dans l'orbite de la terre, elle ne se rapproche continuellement du soleil, qu'il n'existe pour la terre une équation séculaire. Cette question ne peut être encore décidée, et il s'en fallait beaucoup qu'on pût en savoir quelque chose du temps de Grotius. K.

de Grotius. Il me paraît de la force de ses harangues au roi Louis XIII et à la reine Anne sa femme. Il dit à cette reine, lorsqu'elle fut grosse, qu'elle ressemblait à la Juive Anne qui eut des enfants dans sa vieillesse : que les dauphins, en fesant des gambades sur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; et que le petit Dauphin dont elle était grosse, en remuant dans son ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naissance du Dauphin, il dit à Louis XIII : « La constellation du Dauphin est du présage le « plus heureux chez les astrologues. Il a autour « de lui l'Aigle, Pégase, la Flèche, le Verseur « d'eau, et le Cygne. L'Aigle désigne clairement « que le Dauphin sera un aigle en affaires; Pé- « gase montre qu'il aura une belle cavalerie; la « Flèche signifie son infanterie : on voit par le Cy- « gne qu'il sera celébré par les poëtes, les histo- « riens, et les orateurs; et les neuf étoiles qui « composent le signe du Dauphin marquent évi- « demment les neuf Muses, qu'il cultivera. »

Ce Grotius fit une tragédie de *Joseph* qui est tout entière dans ce grand goût, et une autre tragédie de *Sophompanée,* dont le style est digne du sujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur aussi mauvais politique que mauvais raisonneur. Vous savez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les sectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été socinien, comme tant de gens le lui ont reproché; je ne me soucie point de savoir s'il a cru Jésus éternellement engendré, ou éternellement fait, ou fait dans le temps, ou engendré dans le temps, ou consubstantiel, ou non consubstantiel; ce sont des choses qu'il faut renvoyer avec milord Pierre à l'auteur du conte du *Tonneau,* et qu'un esprit de votre trempe n'examinera jamais sérieusement. Vous êtes né, milord, pour des choses plus utiles, pour servir votre patrie, et pour mépriser ces rêveries scolastiques, etc.

LETTRE DE MILORD CORNSBURY

A MILORD BOLINGBROKE [1].

Personne n'a jamais mieux développé que vous, milord, l'établissement et les progrès de la secte chrétienne. Elle ressemble dans son origine à nos quakers. Le platonisme vint bientôt après mêler sa métaphysique chimérique et imposante au fanatisme des galiléens. Enfin le pontife de Rome imita le despotisme des califes. Je crois que depuis notre révolution l'Angleterre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est que ce torrent est divisé chez nous en dix ou douze ruisseaux, soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi il nous aurait peut-être submergés.

C'est un mal que nos évêques siégent en parlement comme barons; ce n'était pas là leur place. Rien n'est plus directement contraire à l'institut primitif. Mais quand je vois des évêques et des moines souverains en Allemagne, et un vieux godenot [1] à Rome sur le trône des Trajan et des Antonin, je pardonne à nos sauvages ancêtres qui laissèrent nos évêques usurper des baronies.

Il est certain que notre Eglise anglicane est moins superstitieuse et moins absurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoisonnent qu'avec cinq ou six drogues, au lieu que les montebanks [2] papistes empoisonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de sagesse dans le feu czar Pierre Ier d'abolir dans ses vastes états la dignité de patriarche. Mais il était le maître; les princes catholiques ne le sont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome et reprendre son patrimoine, sans exciter contre lui tous les souverains de l'Europe méridionale. Ces messieurs sont, comme le Dieu des chrétiens, fort jaloux.

La secte subsistera donc, et la mahométane aussi, pour faire contre-poids. Les dogmes de celle-ci sont bien moins extravagants. L'incarnation et la trinité sont d'une absurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papistique, la confession des filles à des hommes est d'une indécence et d'un danger qui ne nous frappe pas assez dans des climats où nous laissons tant de liberté au sexe. Cela serait abominable dans tout l'Orient. Comment oserait-on mettre une jeune fille tête à tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles sont gardées avec un soin si scrupuleux?

Vous savez quels désordres souvent funestes cette infâme coutume produit tous les jours en Italie et en Espagne. La France n'en est pas exempte. L'aventure du curé de Versailles [3] est

[1] Cette pièce et la précédente, relatives à l'*Examen important*, furent publiées avec la première édition de cet ouvrage, auquel elles ont trait.

[1] Petite figure humaine dont se servent les escamoteurs.
[2] *Montebank*, mot anglais correspondant à notre mot *saltimbanque*.
[3] Le curé Fantin.

encore toute fraiche. Ce drôle volait ses pénitents dans la poche et débauchait ses pénitentes : on s'est contenté de le chasser; et le duc d'Orléans lui fit une pension. Il méritait la corde.

C'est une plaisante chose que les sacrements de l'Eglise romaine. On en rit à Paris comme à Londres; mais, tout en riant, on s'y soumet. Les Egyptiens riaient sans doute de voir des singes et des chats sur l'autel; mais ils se prosternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. Cicéron écrivit contre les augures, et les augures subsistèrent; ils burent le meilleur vin du temps d'Horace :

« Pontificum potiore cœnis. »
(Lib. II, od. XIV.)

Ils le boiront toujours. Ils seront dans le fond du cœur de votre avis; mais ils soutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs et d'argent en public, et tant de plaisirs en secret. Vous éclairerez le petit nombre, mais le grand nombre sera pour eux. Il en est aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du temps de l'empereur Adrien. Vous connaissez sa lettre à Servianus écrite d'Alexandrie.

« Tous n'ont qu'un Dieu. Chrétiens, Juifs, et « tous les autres, l'adorent avec la même ardeur; « c'est l'argent. »

Voilà le dieu du pape et de l'archevêque de Kenterbury.

••••••••••

DIEU ET LES HOMMES,

PAR LE DOCTEUR OBERN,

ŒUVRE THÉOLOGIQUE, MAIS RAISONNABLE,

TRADUITE PAR JACQUES AIMON. 1769 [1].

CHAPITRE PREMIER.

Nos crimes et nos sottises.

En général, les hommes sont sots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, et fripons quand ils sont faibles.

Les femmes, pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés, et moins robustes que les hommes, sont plus artificieuses et moins barbares. Cela est si vrai, que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il est vrai aussi qu'on rencontre quelques robustes héroïnes aussi cruelles que les hommes; mais ces cas sont assez rares.

Le pouvoir n'est communément entre les mains des hommes, dans les états et dans les familles, que parce qu'ils ont le poing plus fort, l'esprit plus ferme, et le cœur plus dur. De tout cela, les moralistes de tous les temps ont conclu que l'espèce humaine ne vaut pas grand'chose, et en cela ils ne se sont guère écartés de la vérité.

Ce n'est pas que tous les hommes soient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, et qu'ils le fassent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitants sur la terre depuis long-temps. C'est une contradiction dans les termes de dire: Le genre humain est nécessité à se détruire, et il se perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui souhaitent sincèrement leur mort; mais vous en trouverez à peine une qui veuille se charger d'empoisonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fratricides, ne sont nulle part communs. Quelle est donc l'étendue et la borne de nos crimes? C'est le degré de violence dans nos passions, le degré de notre pouvoir, et le degré de notre raison.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublements, le transport au cerveau, mais très rarement la rage. Il y a des gens qui sont en santé. Notre fièvre intermittente, c'est la guerre entre les peuples voisins. Le transport au cerveau, c'est le meurtre que la colère et la vengeance nous excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous assassinons nos proches parents, ou que nous les rendons plus malheureux que si nous leur donnions la mort; quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'est la rage. Je n'entre point ici dans le detail des autres maladies, c'est-à-dire des menus crimes innombrables qui affligent la société.

Pourquoi est-on en guerre depuis si long-temps; et pourquoi commet-on ce crime sans aucun remords? On fait la guerre uniquement pour moissonner les blés que d'autres ont semés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches, et leurs petits meubles : c'est à quoi tout se réduit; car c'est là le seul principe de toutes les richesses. Il est ridicule de croire que Romulus ait célébré des jeux dans un misérable hameau entre trois montagnes pelées, et qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voisinage pour les ravir. Mais il est assez certain que

[1] Voltaire est l'auteur de *Dieu et les Hommes*. L'avocat général Séguier ne l'ignorait pas quand il fit son réquisitoire contre l'ouvrage, par suite de quoi intervint un arrêt du parlement.

lui et ses compagnons prirent les bestiaux et les charrues des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, Romulus et ses sénateurs, Charlemagne et ses douze pairs, n'aient violé beaucoup de filles, et peut-être de gré à gré : mais il est clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin, et le reste; en un mot, de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros à une demi-guinée par jour, qui entre avec des héros subalternes à quatre ou cinq sous, au nom de son auguste maître, dans le pays d'un autre auguste souverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foin, pain, vin, bois, linge, couvertures, etc. Je lisais ces jours passés dans la petite *Histoire chronologique de la France*, notre voisine, faite par un homme de robe [1], ces paroles remarquables : « Grand fourrage le 12 octobre 1709, « où le comte de Broglie battit le prince de Lob- « kovitz; » c'est-à-dire qu'on tua, le 11 octobre, deux ou trois cents Allemands qui défendaient leurs foins : après quoi, les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà sans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce fourrage ! Mais cette misère fait voir qu'au fond, dans toutes les guerres, depuis celle de Troie jusqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela est si malheureusement vrai, que les noms de voleur et de soldats étaient autrefois synonymes chez toutes les nations. Consultez le *Miles* de Plaute. *Latrocinatus annos decem, mercedem accipio*. J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paie. « Le roi Séleucus m'a donné commission « de lui lever des voleurs. (Voyez l'ancien *Tes- « tament*.) Jephté, fils de Galaad et d'une pro- « stituée, engage des brigands à son service. « Abimélech lève une troupe de brigands. David « assemble quatre cents voleurs perdus de « crimes, etc. »

Quand le chef des malandrins a bien tué et bien volé, il réduit en esclavage les malheureux dépouillés qui sont encore en vie. Ils deviennent ou serfs ou sujets; ce qui, dans les neuf dixièmes de la terre, revient à peu près au même. Genséric usurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme sacré, et il prend nos biens, nos femmes, nos vies, de droit divin, si on le laisse faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages secrets qui ont désolé les familles; les calomnies, les ingratitudes, l'insolence du fort, la friponnerie du faible; et on conclura que le genre humain n'a presque jamais vécu que dans le malheur, et dans la crainte, pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la suite de la guerre sont commises sans le moindre remords. Rien n'est plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun est encouragé par l'exemple; c'est à qui massacrera, à qui pillera le plus; on y met sa gloire. Un soldat, à la prise de Berg-op-Zoom, s'écrie : Je suis las de tuer, je vais violer, et tout le monde bat des mains.

Les remords, au contraire, sont pour celui qui, n'étant pas rassuré par des compagnons, se borne à tuer, à voler en secret. Il en a de l'horreur, jusqu'à ce que l'habitude l'endurcisse à l'égal de ceux qui se livrent au crime régulièrement et en front de bandière.

CHAPITRE II.

Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus.

Les nations qu'on nomme *civilisées*, parce qu'elles furent méchantes et malheureuses dans des villes, au lieu de l'être en plein air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puissant antidote contre les poisons dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un Dieu rémunérateur et vengeur.

Les magistrats d'une ville avaient beau faire des lois contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis, tandis qu'ils promulguaient leurs lois dans la place publique; et leurs femmes prenaient ce temps-là même pour se moquer d'eux avec leurs amants.

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux transgressions secrètes et impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit, et qui jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées? Nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine. Si je le connaissais, et si j'étais sûr qu'il n'alla point au-delà, qu'il ne corrompit point la médecine qu'il présentait aux hommes, je lui dresserais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raison, dit-il, est que cet apôtre de Dieu s'élève contre la puissance publique, qu'il appelle le *Léviathan*, en venant proposer aux hommes un maître supérieur au Léviathan, à la souveraineté législative.

La sentence de Hobbes me paraît bien dure. Je conviens, avec lui, que cet apôtre serait très punissable, s'il venait dire à notre parlement, ou au roi d'Espagne, ou au sénat de Venise :

[1] Le président Hénault.

« Je viens vous annoncer un Dieu dont je suis « le ministre; il m'a chargé de vous faire mettre « en prison à ma volonté, de vous ôter vos biens, « de vous tuer si vous faites la moindre chose « qui me déplaise. Je vous assassinerai, comme le « saint homme Aod assassina Églon, roi de Moa- « bie et de Juiverie, comme le pontife Joïada as- « sassina Athalie à la porte aux Chevaux, et « comme le sage Salomon assassina son frère Ado- « niab, etc., etc., etc. »

J'avoue que si un prédicateur venait nous parler sur ce ton, soit dans la chambre haute, soit dans la basse, soit dans le Drawing-room, je donnerais ma voix pour serrer le cou à ce drôle.

Mais si les athées dominaient chez nous, comme on dit que cela est arrivé dans notre ville de Londres du temps de Charles II, et à Rome du temps de Sixte IV, d'Alexandre VI, de Léon X, etc., etc., je saurais très bon gré à un honnête homme de venir simplement nous dire, comme Platon, Marc-Aurèle, Epictète : MORTELS, IL Y A UN DIEU JUSTE, SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raison de pendre un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très tolérant, j'inclinerais plutôt à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : Messieurs et dames, il n'y a point de Dieu; calomniez, parjurez-vous, friponnez, volez, assassinez, empoisonnez, tout cela est égal, pourvu que vous soyez les plus forts ou les plus habiles. Il est clair que cet homme serait très pernicieux à la société, quoi qu'en ait pu dire le R. P. Malagrida, ci-devant jésuite, qui a, dit-on, persuadé à toute une famille que ce n'était pas même un péché véniel d'assassiner par-derrière un roi de Portugal en certain cas.

CHAPITRE III.

Un dieu chez toutes les nations civilisées.

Quand une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un dieu, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des lois qui n'ait reconnu une divinité de temps immémorial.

L'Être suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent qu'il faut aimer et craindre un Dieu, punisseur du crime, et rémunérateur de la vertu? Non, sans doute; Dieu ne parla pas à Thaut le législateur des Égyptiens, au Brama des Indiens, à l'Orphée de Thrace, au Zoroastre des Perses, etc., etc.; mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile, de même qu'il y eut des hommes qui, par la force de leur raison, enseignèrent l'arithmétique, la géométrie, et l'astronomie.

L'un, en mesurant ses champs, trouva que le triangle est la moitié du carré, et que les triangles, ayant même base et même hauteur, sont égaux. L'autre, en semant, en recueillant, et en gardant ses moutons, s'aperçut que le soleil et la lune revenaient à peu près au point dont ces astres étaient partis, et qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord et au midi. Un troisième considéra que les hommes, les animaux, les astres, ne s'étaient pas faits eux-mêmes, et vit qu'il existe un Être suprême. Un quatrième, effrayé des torts que les hommes se fesaient les uns aux autres, conclut que, s'il y avait un Être qui avait fait les astres, la terre, et les hommes, cet Être devait faire du bien aux honnêtes gens, et punir les méchants. Cette idée est si naturelle et si honnête qu'elle fut aisément reçue.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, qui nous fit inventer des lois, nous fit donc aussi connaître Dieu. Il suffit de deux ou trois bons arguments, tels qu'on en voit dans Platon parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la Divinité. On n'a pas besoin d'une révélation pour savoir que le soleil, de mois en mois, correspond à des étoiles différentes; on n'a pas besoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'est pas fait lui-même, et que nous dépendons d'un Être supérieur quel qu'il soit.

Mais si des charlatans me disent qu'il y a une vertu dans les nombres; si, en mesurant mes champs, ils me trompent; si, observant une étoile, ils prétendent que cette étoile fait ma destinée; si, en m'annonçant un Dieu juste, ils m'ordonnent de leur donner mon bien de la part de Dieu; alors je les déclare tous des fripons, et je tâche de me conduire par moi-même avec le peu de raison que Dieu m'a donné.

CHAPITRE IV.

Des anciens cultes, et en premier lieu de celui de la Chine.

Plus une nation est antique, plus elle a une religion ancienne.

A présent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jésuites à flatter ou à détester; à présent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opinions les plus ridicules, et que la haine qu'ils avaient assez méritée est éteinte avec eux, il faut bien convenir qu'ils avaient raison quand

ils assuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent, parce que les jésuites avaient acquis un très grand crédit à la Chine avant d'en être chassés. On voulait à Paris qu'ils favorisassent l'athéisme à Pékin, parce qu'ils étaient persécuteurs à Paris.

C'est par ce même esprit de parti, c'est par l'extravagance attachée à toutes les disputes pédantesques, que la Sorbonne s'avisait de condamner à la fois, et Bayle qui soutenait qu'une société d'athées pouvait subsister, et les jésuites qu'on accusait d'approuver le gouvernement athée des Chinois; de sorte que ces pédants ridicules de Sorbonne prononçaient à la fois le pour et le contre, le oui et le non, ce qui leur est arrivé presque toujours à eux et à leurs semblables. Ils disaient à Bayle : Il n'est pas possible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées. Ils disaient aux jésuites : La cour de Pékin est athée, et vous aussi. Et le jésuite Hardouin leur répondait : Oui, il y a des sociétés d'athées, car vous l'êtes, vous Arnauld, Pascal, Quesnel, et Petitpied. Cette folie sacerdotale a été assez relevée dans plusieurs bons livres; mais il faut ici découvrir le prétexte qui semblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéisme qu'ils fesaient à la plus respectable nation de l'Orient. L'ancienne religion chinoise consiste principalement dans la morale, comme celle de Platon, de Marc-Aurèle, d'Épictète, et de tous nos philosophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumentants pour savoir si un enfant est damné quand il meurt avant qu'on lui ait soufflé dans la bouche; si une troisième personne est faite, ou engendrée, ou procédante; si elle procède d'une première personne, ou de la seconde, ou de toutes les deux à la fois: si une de ces personnes possède deux natures ou une seule; si elle a une ou deux volontés; si la mère d'une de ces personnes est maculée ou immaculée. Ils ne connaissent ni consubstantialité, ni transsubstantiation. Les quarante parlements chinois qui gouvernent tout l'empire ne savent rien de toutes ces choses; donc ils sont athées! C'est ainsi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand se mettra-t-on à raisonner?

C'est abuser bien étrangement de la stupidité du vulgaire, c'est être bien stupide soi-même, ou bien fourbe et bien méchant, que de vouloir faire accroire que la principale partie de la religion n'est pas la morale. Adorez Dieu, et soyez juste, voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques, auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité, ordonnent que l'empereur trace de ses mains quelques sillons avec la charrue, et qu'il offre à l'Être suprême les épis venus de son travail. O Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure, François, Dominique, Luther, Calvin, chanoines de Westminster! enseignez-vous quelque chose de mieux?

Il y a quatre mille ans que cette religion si simple et si noble dure dans toute son intégrité; et il est probable qu'elle est beaucoup plus ancienne : car puisque le grand empereur Fo-Hi, que les plus modérés compilateurs placent au temps où nous plaçons le déluge, observait cette auguste cérémonie de semer du blé, il est bien vraisemblable qu'elle était établie long-temps avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'instituteur? Fo-Hi était à la tête d'un peuple innombrable, donc cette nation rassemblée était très antérieure à Fo-Hi; donc elle avait depuis très long-temps une religion : car quel grand peuple fut jamais sans religion? il n'en est aucun exemple sur la terre.

Mais ce qui est unique et admirable, c'est que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife et prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours sacrifié au Tien, au Chang-Ti. Point de prêtre assez insolent pour lui dire : « Il n'appartient qu'à moi de « sacrifier, de prier Dieu en public. Vous touchez « à l'encensoir, vous osez prier Dieu vous-même, « vous êtes un impie. »

Le bas peuple fut sot et superstitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers temps des dieux ridicules. Il s'éleva plusieurs sectes depuis environ trois mille ans; le gouvernement sage et tolérant les a laissées subsister : uniquement occupé de la morale et de la police, il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties, pourvu qu'elle ne troublât point l'état, et qu'elle obéît aux lois. La maxime de ce gouvernement fut toujours : « Crois ce que tu voudras; mais « fais ce que je t'ordonne. »

Lors même que, dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne sais quel misérable nommé Fo prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche, et que ses disciples firent un dieu de ce pauvre charlatan, les quarante grands parlements du royaume souffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtises populaires ne troubla l'état; elles ne lui firent pas plus de mal que les *Métamorphoses* d'Ovide et l'*Ane* d'Apulée n'en firent à Rome. Et nous, malheureux! et nous! que d'inepties, que de sottises, que de trouble et de carnage! L'histoire chinoise n'est souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameutât le peuple, nul mystère qui portât le ravage dans les âmes. Confutzée fut le premier des médecins, parce qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous, misérables! et nous!

CHAPITRE V.

De l'Inde, des brachmanes, de leur théologie imitée très tard par les Juifs, et ensuite par les chrétiens.

La religion de brachmanes est encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le protestent ; ils conservent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du *Hanscrit*, que quelques uns entendent encore. Personne ne doute, au moins chez les brachmanes modernes, que ce livre, si sacré pour eux, ne soit très antérieur au *Veidam*, si célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le *Shasta*. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, jusqu'au temps où les brachmanes, étant devenus plus puissants, donnèrent pour règle le *Veidam*, nouveau livre fondé sur l'ancien *Shasta ;* de sorte que ces peuples ont eu une première et une seconde loi [a].

La première loi des Indiens semble être l'origine de la théologie de plusieurs autres nations.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve un Être suprême qui a débrouillé le chaos, et qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand dieu, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidèle à son souverain.

C'est visiblement ce qui a donné lieu depuis, chez les Grecs, à la fable des géants qui combattirent contre Zeus le maître des dieux. Hercule et d'autres dieux prirent le parti de Zeus. Les géants vaincus furent enchaînés.

Observons ici que les Juifs, qui ne formèrent un corps de peuple que plusieurs siècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie mystique ; on n'en trouve nulle trace dans la *Genèse*. Ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère, qu'un faussaire très maladroit, soit juif, soit demi-juif et demi-chrétien, ayant appris quelque chose de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il osa attribuer à Énoch ; c'est dans le livre d'Énoch qu'il est parlé de la rébellion de quelques puissances célestes que ce faussaire appelle anges. Semexiah était, dit-il, à leur tête. Araciel et Chobabiel étaient ses lieutenants-généraux. Les anges fidèles furent Michel, Raphael, Gabriel, Uriel. C'est enfin sur ce fatras du livre prétendu d'Énoch que Milton a bâti son singulier poëme du *Paradis perdu*. Voilà comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

[a] Voyez le livre de M. Holwell, qui a demeuré trente ans avec les brames.

Quel lecteur sensé pourra maintenant observer sans étonnement que la religion chrétienne est uniquement fondée sur cette chute des anges, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'ancien *Testament ?* On attribue à Simon Barjone, surnommé Pierre, une lettre dans laquelle on lui fait dire que « Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché ; « mais qu'il les a jetés dans le Tartare avec les « câbles de l'enfer [a]. » On ne sait si, par *anges pécheurs*, l'auteur entend des grands de la terre, et si, par le mot de *pécheurs*, il peut entendre des esprits célestes révoltés contre Dieu. On est encore très étonné que Simon Barjone, né en Galilée, connaisse le Tartare ; et qu'on traduise ainsi au hasard des choses si graves.

En un mot, ce n'est que dans quatre lignes attribuées à Simon Barjone qu'on trouve quelque faible idée de la chute des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu, depuis, que le capitaine de ces anges rebelles, devenus diables, était un nommé Lucifer. Et pourquoi ? parce que l'étoile de Vénus, l'étoile du matin, s'appelait quelquefois en latin Lucifer. On a trouvé dans Isaïe une parabole contre le roi de Babylone. Isaïe lui-même appelle cette apostrophe *parabole*. Il donne à ce roi et à ses exacteurs le titre de *verge de fer*, de *bâton des impies*. Il dit que les cèdres et les sapins se réjouissent de la mort de ce roi ; il dit que les géants lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. « Comment es-tu tombé du ciel, dit-il, toi « qui semblais l'étoile de Vénus, et qui te levais « le matin ? comment es-tu tombé par terre, toi « qui frappais les nations ? etc. »

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage : Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer ? Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable ; que le diable est Lucifer ; que c'est lui qui s'était révolté contre Dieu ; que c'est lui qui est en enfer pour jamais ; que, pour avoir des compagnons, il persuada à Ève de manger du fruit de la science du bien et du mal ; qu'il a damné ainsi le genre humain et que toute l'économie de notre religion roule sur Lucifer. O grand pouvoir de l'équivoque !

L'allégorie des anges révoltés contre Dieu est originairement une parabole indienne, qui a eu cours long-temps après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisements différents.

[a] Epître II, ch. II.

CHAPITRE VI

De la métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François-Xavier, et de Warburton.

Les Indiens sont le premier peuple qui ait montré un esprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs et du trictrac, par les chiffres que nous leur devons, enfin par les voyages que de temps immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des superstitions, dont les unes sont ridicules, les autres abominables. L'idée d'une âme distincte du corps, l'éternité de cette âme, la métempsycose, sont de leur invention. Ce sont là sans doute de belles idées; il y a plus d'esprit que dans l'*Utopie* et dans l'*Argénis* [1], et même que dans les *Mille et une nuits*. La doctrine de la métempsycose surtout n'est ni absurde ni inutile.

Dès qu'ils admirent des âmes, ils virent combien il serait impertinent d'occuper continuellement l'Être suprême à créer des âmes nouvelles à mesure que les animaux s'accoupleraient. Ce serait mettre Dieu éternellement aux aguets pour former vite un esprit, à l'instant que la semence d'un corps mâle est dardée dans la matrice d'un corps femelle. Il aurait bien des affaires, s'il fallait créer des âmes à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde, sans compter les autres: et que deviendront ces âmes quand le fœtus périt? C'est pourtant là l'opinion ou plutôt le vain discours de nos théologiens. Ils disent que Dieu crée une âme pour chaque fœtus, mais que ce n'est qu'au bout de six semaines. Ridicule pour ridicule, celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les âmes sont éternelles, elles passent sans cesse d'un corps à un autre. Si votre âme a été méchante dans le corps d'un tyran, elle sera condamnée à entrer dans celui d'un loup qui sera sans cesse poursuivi par des chiens, et dont la peau servira de vêtement à un berger.

Il y a, dans cet antique système, de l'esprit et de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'assujettissent encore pendant toute leur vie? pourquoi tenir en mourant une vache par la queue? et surtout pourquoi, depuis plus de trois mille ans, les veuves indiennes se font-elles un point d'honneur et de religion de se brûler sur le corps de leurs maris?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens et nouveaux dans le livre du *Cormo-Veidam*. Ce ne sont que des cérémonies fatigantes, des idées mystiques de contemplation et d'union avec Dieu; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui sanctifie les indiens à la mort. Je n'y ai pas lu un seul mot concernant le précepte ou le conseil donné aux veuves de se brûler sur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelques cerveaux creux, et d'autres cerveaux encore plus creux enchérirent sur lui. Une femme s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage à la mort de son mari. Une seconde se fait quelques blessures, une troisième se brûle, et avant de se brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à suivre un si bel exemple. Bientot il y a de la honte à ne se pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les législateurs sont d'ordinaire des gens d'assez bon sens, qui ne commandent rien qui soit trop absurde et trop contraire à la nature. Ils augmentent seulement la vogue d'un usage singulier quand il est déjà reçu. Mahomet n'invente point la circoncision, mais il la trouve établie. Il avait été circoncis lui-même. Numa n'ordonne rien d'impertinent ni de révoltant. On ne lit point que Minos ait donné aux Crétois des préceptes ridicules; mais il y a des peuples plus enthousiastes que les autres, chez qui on outre et on défigure tous les préceptes des premiers législateurs; et nous en avons de terribles exemples chez nous. Les usages extravagants et barbares s'établissent tout seuls, il n'y a qu'à laisser faire le peuple.

Ce qui est très remarquable, c'est que ces mêmes brachmanes, qui sont d'une antiquité si reculée, sont les seuls prêtres dans le monde qui aient conservé à la fois leurs anciens dogmes et leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première caste, depuis le rivage du Gange jusqu'aux côtes de Coromandel et de Malabar. Ils ont gouverné autrefois. Leurs cérémonies actuelles en font foi encore. Le *Cormo-Veidam* ordonne qu'à la naissance du fils d'un brame, on lui dise gravement: « Vis pour commander aux hommes. »

Ils ont conservé leurs anciens emblèmes; notre célèbre Holwell, qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les estampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y est représentée montée sur un dragon. Elle a dix bras pour résister aux dix principaux vices. C'est surtout cette figure que les missionnaires papistes n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces messieurs étaient équitables et savants.

L'évêque Warburton nous assure que le jésuite Xavier, dans une de ses lettres, prétend qu'un brame de ses amis lui dit en confidence: « Il est

[1] *L'Argénis* et l'*Utopie* sont deux espèces de romans latins: le premier de Jean Barclay; le second, du chancelier Thomas Morus.

« vrai qu'il y a un Dieu, et nos pagodes ne sont « que des représentations des mauvais génies; « mais gardez-vous bien de le dire au peuple. La « politique veut qu'on l'entretienne dans l'igno- « rance de toute divinité. » Xavier aurait eu bien peu de bon sens et beaucoup d'effronterie en écrivant une si énorme sottise. Je n'examine point comment il avait pu, en peu de temps, se rendre capable de converser familièrement dans la langue du Malabar, et avoir pour intime ami un brame qui devait se défier de lui; mais il n'est pas possible que ce brame se soit décrié lui-même si indignement. Il est encore moins possible qu'il ait dit que, par politique, il faut rendre le peuple athée. C'est précisément tout le contraire: François-Xavier, l'apôtre des Indes, aurait très mal entendu, ou aurait menti. Mais c'est Warburton qui a très mal lu, et qui a mal rapporté ce qu'il a lu, ce qui lui arrive très souvent.

Voici mot pour mot ce que dit Xavier dans le recueil de ses *Lettres choisies*, imprimé en français à Varsovie, chez Veidmann, en 1739, pages 36 et 37:

« Un Brachmane savant... me dit, comme un « grand secret, premièrement, que les docteurs « de cette université fesaient jurer leurs écoliers « de ne jamais révéler leurs mystères; qu'il me « les découvrirait pourtant en faveur de l'amitié « qu'il avait pour moi. Un de ces mystères fut « qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et « de la terre, lequel il faut adorer: car les idoles « ne sont que les représentations des démons; « que les brachmanes ont de certains mémoires « comme des monuments de leur écriture sainte; « où ils tiennent que les lois divines sont contenues, et que les maîtres se servent, en enseignant, d'une langue inconnue au vulgaire, « comme est parmi nous la langue latine. Il m'ex- « pliqua fort clairement ces divins préceptes l'un « après l'autre, qu'il serait long et hors de propos « de vous écrire. Les sages célèbrent le jour du « dimanche comme une fête, et font ce jour-là, « de temps en temps, cette prière en leur langue, « *Mon Dieu, je vous adore, et j'implore votre* « *secours pour jamais*, qu'ils répètent souvent à « voix basse, parce qu'ils sont obligés par serment « de garder le secret... Il me pria enfin de lui « apprendre les principaux mystères de la reli- « gion chrétienne, me promettant de n'en parler « jamais... Je lui expliquai seulement avec soin « cette parole de Jésus-Christ, qui contient un « abrégé de notre foi: *Celui qui croira et sera* « *baptisé sera sauvé.* »

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit Warburton, qui l'a falsifiée. Premièrement, on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême, et ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisièmement, la formule que lui oppose Xavier ne fait rien à la question, et est très mal appliquée. Le brachmane dit qu'il faut adorer, l'autre répond qu'il faut croire, et il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur, celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies; et de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant, pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, et qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir Xavier, et que ce Xavier ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connaissance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont presque toutes un Dieu suprême. Nous fîmes la paix il y a deux ans [a] dans la Caroline avec les Chiroquois; leur chef, que nous appelons le petit Carpenter, dit au colonel Grant ces propres mots: « Les Anglais sont plus blancs que « nous; mais un seul Dieu est notre commun « père; le Tout-Puissant a créé tous les peuples, « il les aime également. »

Que le discours du petit Carpenter est au-dessus des dogmatiques barbares et impies qui ont dit: « Il n'y a qu'un peuple choisi qui puisse plaire à « Dieu! »

CHAPITRE VII.

Des Chaldéens.

On n'est pas assez étonné des dix-neuf cent trois ans d'observations astronomiques que les Chaldéens remirent entre les mains d'Alexandre.

Cette suite, qui remonte à deux mille deux cent cinquante ans, ou environ, avant notre ère, suppose nécessairement une prodigieuse antiquité précédente. On a remarqué ailleurs que, pour qu'une nation cultive l'astronomie, il faut qu'elle ait été des siècles sans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connaissance de la sphère que du temps de Cicéron. Cependant ils pouvaient avoir recours aux Grecs depuis long-temps. Les Chaldéens ne durent leurs connaissances qu'à eux-mêmes. Ces connaissances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts mécaniques avant d'avoir un collége d'astronomes. Or, en accordant que ce collége ne fut fondé que deux mille ans avant Alexandre, ce qui est un espace bien court, sera-ce trop que de donner deux

[a] C'était en 1760; ainsi l'auteur écrivait en 1762*.

* C'est une supposition: l'ouvrage est de 1769.

mille ans pour l'établissement des autres arts avant la fondation de ce collége?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes, comme on l'a souvent observé, pour inventer un langage, un alphabet, pour se former dans l'art d'écrire, pour dompter les métaux. Ainsi, quand on dira que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au temps d'Alexandre, on sera très circonspect et très modéré. Ils avaient alors une ère de quatre cent soixante et dix mille ans. Nous leur en retranchons tout d'un coup quatre cent soixante et six mille : cela est assez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il se trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puissant mille ans avant notre déluge. Ce n'est pas ma faute, je ne puis qu'y faire. Commencez par vous accorder sur votre déluge, que votre *Bible* hébraïque, celle des Samaritains, celle des prétendus *Septante*, placent dans des époques qui diffèrent d'environ sept cents années. Accordez plus de soixante systèmes sur votre chronologie, et vous vous moquerez ensuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perses conquissent Babylone, et que la doctrine de Zoroastre se mêlât avec celle des mages de Chaldée? C'était le sabisme, l'adoration d'un Dieu, et la vénération pour les étoiles, regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux subalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu suprême à la tête de tout. Il n'y en a point aussi qui ne soit instituée pour rendre les hommes moins méchants.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïsme, le sabisme, pourraient être regardés comme une idolâtrie. Premièrement, une étoile n'est point une idole, une image; c'est un soleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer Dieu dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos saisons et nos travaux? Troisièmement, toute la terre croyait que nos destinées dépendaient de l'arrangement des constellations. Cette erreur supposée, et les mages étant malheureusement astrologues de profession, il leur était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans lesquels la puissance du grand Être se manifeste avec tant de majesté. Les astres valent bien saint Roch, saint Pancrace, saint Fiacre, sainte Ursule, sainte Potamienne, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus ossements. Les planètes valent bien des morceaux de bois pourri qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papistes ne se moquent de personne, et gardons-nous-en bien aussi : car si nous valons mieux qu'eux, ce n'est pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enseignaient la vertu comme tous les autres prêtres, et ne la pratiquaient pas davantage.

CHAPITRE VIII.

Des anciens Persans et de Zoroastre.

Tandis que les Chaldéens connaissaient si bien la vertu des étoiles, et qu'ils enseignaient, comme a fait depuis l'*Almanach de Liége*, quel jour il fallait se rogner les ongles, les anciens Persans n'étaient pas si habiles; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, et révéraient dans le feu l'emblème de la Divinité.

Soit que ce culte leur ait été enseigné par un Zerdust, que les Grecs, qui changèrent tous les noms asiatiques, appelèrent long-temps après Zoroastre; soit qu'il y ait eu plusieurs Zoroastres, soit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours est-il certain que les Perses furent les premiers qui entretinrent le feu sacré, et qu'ils admirent un lieu de délices en faveur des justes, et un enfer pour les méchants; un bon principe qui était Dieu, et un mauvais principe dont nous est venu le diable. Ce mauvais principe, cet Arimane, ce Satan, n'était ni Dieu, ni coéternel avec Dieu; mais enfin il existait. Et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puisqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Persans n'avaient d'abord ni autel ni temple; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux; ainsi que les Francs n'en eurent que quand ils eurent subjugué les Gaulois. Ces anciens Perses entretenaient seulement le feu sacré dans des antres écartés, ils l'appelaient *Vesta*.

Ce culte passa long-temps après chez d'autres nations; il s'introduisit à la fin jusque chez les Romains, qui prirent Vesta pour une déesse. Toutes les anciennes cérémonies sont presque fondées sur des méprises.

Lorsque les Perses conquirent le royaume de Babylone, la religion des vainqueurs se mêla avec celle des vaincus, et prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens restèrent toujours en possession de dire la bonne aventure.

Il est constant que les uns et les autres crurent l'immortalité de l'âme sans savoir mieux que nous ce que c'est que l'âme. Quand on n'en aurait pas des preuves dans le livre du *Sadder*, qui contient la doctrine des anciens Perses, il suffirait, pour en être convaincu, de jeter les yeux sur les ruines

de Persépolis, dont nous avons plusieurs dessins très exacts. On y voit des tombeaux dont sortent des têtes accompagnées chacune de deux ailes étendues; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons jusqu'à présent parcourues, il n'y a que celle de la Chine qui n'admette pas l'immortalité de l'âme; et remarquez que ces anciennes religions subsistent encore. Celle du gouvernement de la Chine s'est conservée dans toute son intégrité; celle des brachmanes règne encore dans la presqu'île de l'Inde; celle de Zoroastre ne s'est point démentie, quoique ceux qui la professent soient dispersés.

CHAPITRE IX.

Des Phéniciens, et de Sanchoniathon, antérieur au temps où l'on place Moïse.

Les peuples de la Phénicie ne doivent pas être si anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée, et cette côte était fort stérile. Il est vrai que cette stérilité même servit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Asie pénétrèrent en Afrique, en Espagne, et jusque dans notre Angleterre. Sidon, Tyr, Biblos, Bérith, devinrent des villes opulentes. Mais il fallait bien que la Syrie, la Chaldée, la Perse fussent des états déjà très considérables avant que les Phéniciens eussent essayé de la navigation; car pourquoi auraient-ils entrepris des voyages si hasardeux, s'ils n'avaient pas eu des voisins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées? Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel Hérodote entra, et qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité. Ainsi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans avant notre ère vulgaire; ainsi, par ce calcul, le temple de Tyr subsista près de dix-huit cents ans avant celui de Salomon (en adoptant le calcul de la *Vulgate*).

Les Phéniciens, étant de si grands commerçants, cultivèrent nécessairement l'art de l'écriture; ils tinrent des registres, ils eurent des archives, leur pays fut même appelé *le pays des lettres*. Il est prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet; et lorsque les Juifs vinrent s'établir très long-temps après sur leurs confins, ces étrangers prirent leur alphabet et leur écriture. Vous trouvez même dans l'*Histoire de Josué* qu'il y avait sur la frontière de la Phénicie, dans la contrée nommée par les seuls Juifs Canaan, une ville qu'on appelait *la ville des lettres, la ville des livres, Cariath Sepher,* qui fut prise et presque détruite par le brigand Othoniel, à qui le brigand Caleb, compagnon du brigand Josué, donna sa fille Oxa pour récompense [a].

Un des plus curieux monuments de l'antiquité est sans doute l'histoire de Sanchoniathon le Phénicien, dont il nous reste des fragments précieux conservés dans *Eusèbe*. Il est incontestable que cet auteur écrivit long-temps avant l'irruption des Hébreux dans le pays de Canaan. Une preuve sans réplique, c'est qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens, s'ils avaient mis à feu et à sang le pays de Sanchoniathon même, s'ils avaient exercé dans son voisinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne histoire, il est impossible que Sanchoniathon eût passé sous silence des événements auxquels il devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un Moïse avant lui, il est bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce Moïse et ces prodiges épouvantables opérés en Égypte. Il était donc évidemment antérieur au temps où l'on place Moïse. Il écrivit donc sa *Cosmogonie* long-temps avant que les Juifs eussent leur *Genèse*.

Au reste, il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve dans cette *Cosmogonie* de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la *Genèse* juive. Nul écrivain, nul peuple n'a connu les noms d'Adam, de Caïn, d'Abel, d'Énoch, de Mathusalem, de Noé. Si un seul de ces noms avait été cité par Sanchoniathon ou par quelque écrivain de Syrie ou de Chaldée, ou d'Égypte, l'historien Josèphe n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même, dans sa réponse à Apion, qu'il a consulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de sa nation; et, quelque effort qu'il fasse, il n'en peut trouver un seul qui parle des miracles de Moïse; pas un seul qui rappelle un mot de la *Genèse* ou de l'*Exode*.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un seul mot dans Sanchoniathon ou dans quelque autre auteur étranger en faveur de l'histoire juive, Eusèbe, qui fait arme de tout dans sa *Préparation évangélique*, eût cité ce témoignage avec emphase. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette recherche; il suffit de montrer que Sanchoniathon écrivit dans sa langue long-temps avant que les Juifs pussent seulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragments de Sanchoniathon très recommandables, c'est qu'il consulta les prêtres les plus savants de son pays, et entre autres Gérombal, prêtre d'Iaho, dans la ville de Bérith. Ce nom d'Iaho, qui signifie Dieu, est le

[a] *Juges*, ch. I.

nom sacré, qui fut long-temps après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de Sanchoniathon est encore plus digne de l'attention du monde entier, en ce que sa *Cosmogonie* est tirée (selon son propre témoignage) des livres du roi d'Égypte Thaut, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui, et que les Grecs ont depuis appelé *Mercure*. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà sans contredit le plus beau monument qui nous reste dans notre Occident.

Quelques âmes timorées, effrayées de cette antiquité et de ce monument si antérieur à la *Genèse*, n'ont eu d'autre ressource que celle de dire que ces fragments étaient un livre supposé ; mais cette malheureuse évasion est assez détruite par la peine qu'Eusèbe a prise de les transcrire. Il en combat les principes ; mais il se donne bien de garde d'en combattre l'authenticité ; elle était trop reconnue de son temps. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de Sanchoniathon. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à soupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la *Bible*, Eusèbe l'eût fait sans doute avec la plus grande force. Il ne l'a pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adversaire ! Avouons donc sans difficulté que Sanchoniathon est beaucoup plus ancien qu'aucun livre juif.

La religion de ces Phéniciens était, comme toutes les autres, une morale saine, parce qu'il ne peut y avoir deux morales : une métaphysique absurde, parce que toute métaphysique l'a été jusqu'à Locke ; des rites ridicules, parce que le peuple a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des simagrées indignes des honnêtes gens, j'excepte toujours celle du gouvernement chinois, que nulle superstition grossière n'a jamais souillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'esprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos ; il s'unit à eux, et l'amour débrouilla tout. La terre, les astres, les animaux, en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens sacrifiaient aux vents ; et cette superstition était très convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut ensuite ses dieux et ses rites particuliers.

C'est surtout de Phénicie que vint le culte de la déesse que nous appelons Vénus. La fable de Vénus et d'Adonis est toute phénicienne. Adonis ou Adonaï était un de leurs dieux ; et quand les Juifs vinrent long-temps après dans le voisinage, ils appelèrent leur dieu des noms phéniciens Jéhova, Iaho, Adonaï, Sadaï, etc.

Tout ce pays, depuis Tyr jusqu'au fond de l'Arabie, est le berceau des fables, comme nous le verrons dans la suite ; et cela devait être ainsi, puisque c'était le pays des lettres.

CHAPITRE X.

Des Égyptiens.

Le poëte philosophe français qui le premier a dit que les Égyptiens sont une nation toute nouvelle se fonde sur une raison qui est sans réplique : c'est que l'Égypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrain fangeux, entièrement impraticable ; qu'il a fallu des siècles pour dompter le Nil, pour lui creuser des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-dessus du sol ; que l'Asie, au contraire, a des plaines immenses, des rivières plus favorables, et que par conséquent tous les peuples asiatiques ont dû former des sociétés policées très long-temps avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une seule maison tolérable.

Mais les pyramides sont d'une antiquité si reculée qu'elle est inconnue ! mais Thaut donna des lois à l'Egypte huit cents ans avant Sanchoniathon qui vivait long-temps avant l'irruption des Juifs dans la Palestine ! mais les Grecs et les Romains ont révéré les antiquités d'Egypte ! Oui, tout cela prouve que le gouvernement égyptien est beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaison des peuples asiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares, nos prédécesseurs, qui habitèrent si long-temps nos forêts sauvages avant d'être policés. Une nation n'existe que quand elle a des lois et des arts. L'état de sauvage est un état de brute. L'Égypte civilisée est donc très moderne. Elle l'est au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'*Iaho*, nom cabalistique que les prêtres donnaient à Dieu.

Mais sans entrer dans ces discussions ténébreuses, bornons-nous à notre sujet, qui est de chercher si toutes les grandes nations reconnaissent un Dieu suprême. Il est incontestable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela se prouve par ce nom même ineffable d'*Iaho*, qui signifiait l'Éternel ; par ce globe qui était posé sur la porte des temples, et qui représentait l'unité du grand Être sous le nom de *Knef*. On le prouve surtout par ce qui nous est resté des mystères d'Isis, et par cette ancienne formule conservée dans Apulée : « Les puissances célestes te « servent, les enfers te sont soumis, l'univers « tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tar-

« tare, les astres répondent à ta voix, les saisons « reviennent à tes ordres, les éléments t'obéis« sent. » (APUL., *Métam.*, XI).

Jamais l'unité d'un Dieu suprême n'a été plus fortement énoncée; et pourquoi dit-on dans cette formule que les puissances célestes obéissent, que les astres répondent à la voix du grand Être? C'est que les astres, les génies supposés répandus dans l'espace, étaient régardés comme des dieux secondaires, des êtres supérieurs à l'homme et inférieurs à Dieu : doctrine familière à tout l'Orient, doctrine adoptée enfin en Grèce et en Italie.

Pour l'immortalité de l'âme, personne n'a jamais douté que ce ne fût un des plus grands principes de la religion d'Égypte. Les pyramides l'attestent assez. Les grands du pays ne se fesaient élever ces tombeaux si durables, et on n'embaumait leurs corps avec tant de soin, qu'afin que l'esprit igné ou aérien qu'on a toujours supposé animer le corps, vînt retrouver ce corps au bout de mille ans, quelques uns disent même au bout de trois mille. Rien n'est si avéré que l'immortalité de l'âme établie en Egypte.

Je ne parlerai point ici des folles et ridicules superstitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de son fleuve. Il devint le plus méprisable des grands peuples, comme les Juifs sont devenus la plus haïssable et la plus honteuse des petites nations. Mon seul but est de faire voir que tous les grands peuples civilisés, et même les petits, ont reconnu un Dieu suprême de temps immémorial; que tous les grands peuples ont admis expressément la permanence de ce qu'on appelle *âme*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient niée formellement. Ils n'ont ni assuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été sages ou simplement ignorants?

CHAPITRE XI.

Des Arabes et de Bacchus.

Hérodote nous apprend que les Arabes adoraient Vénus-Uranie et Bacchus. Mais de quelle partie de l'Arabie parle-t-il? C'est probablement de toutes les trois. Alexandre, dit-on, voulait établir le siége de son empire dans l'Arabie heureuse. Il fit dire aux peuples de l'Yémen et de Saanna qu'il avait fait autant que Bacchus, et qu'il voulait être adoré comme lui. Or il est très vraisemblable que Bacchus étant adoré dans la grande Arabie, il l'était aussi dans la Pétrée et dans la Déserte. Les provinces pauvres se conforment toujours aux usages des riches. Mais comment des Arabes adoraient-ils Vénus? C'est qu'ils adoraient les étoiles en reconnaissant pourtant un Dieu suprême. Et il est si vrai qu'ils adoraient l'Être suprême, que de temps immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts : la première pour Dieu, et la seconde pour l'étoile qu'ils affectionnaient le plus [a]. *Allah* fut toujours chez eux le nom de Dieu. Les peuples voisins prononçaient *El*. Ainsi Babel sur l'Euphrate était la ville de Dieu; Israël chez les Perses signifiait voyant Dieu; et les Hébreux prirent ce nom d'Israël dans la suite, comme l'avoue le Juif Philon. Tous les noms des anges persans finissaient en *el*; messager de Dieu, soldat de Dieu, ami de Dieu. Les Juifs même, au nom phénicien de Dieu *Iaho*, ajoutèrent aussi le nom persan *El*, dont ils firent *Éloi* ou *Éloa*.

Mais comment les Arabes adorèrent-ils Vénus-Uranie? Vénus est un mot latin, Uranie est grec; les Arabes ne savaient assurément ni le grec ni le latin, et ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Grèce et d'Italie. Aussi le nom arabe dont ils se servaient pour signifier l'étoile de Vénus était *Alilat*, et Mercure était *Atarid*, etc.

Le seul homme à qui ils eussent accordé les honneurs divins, était celui que les Grecs nommèrent depuis Bacchus : son nom arabe était *Bac*, ou *Urotal*, ou *Misem*. Ce sera le seul homme divinisé dont je parlerai, attendu la conformité prodigieuse qui est entre lui et le *Moïse* des Hébreux.

Ce Bacchus arabe était né comme Moïse en Egypte, et il avait été élevé en Arabie, vers le mont Sina, que les Arabes appelaient Nisa. Il avait passé la mer Rouge à pied sec avec son armée pour aller conquérir les Indes, et il y avait beaucoup de femmes dans cette armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher, en le frappant de son thyrse. Il arrêta le cours du soleil et de la lune. Il sortait de sa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma *Misem*, qui est un des noms de Moïse, et qui signifie *sauvé des eaux*, parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant son enfance. Toutes ces fables arabiques passèrent chez les premiers Grecs, et Orphée chanta ces aventures. Rien n'est si ancien que cette fable. Peut-être est-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes. Ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'assemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad [b], où se tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poëte qui avait récité le conte le

a Voyez la préface de l'*Alcoran*, dans Sale.

b Consultez la préface de la belle traduction anglaise de l'*Alcoran*, de George Sale, citée dans la note précédente.

plus extraordinaire. Celui de Bacchus avait sans doute un fondement réel.

CHAPITRE XII.

Des Grecs, de Socrate, et de la double doctrine.

On a tant parlé des Grecs, que j'en dirai peu de chose. Je remarquerai seulement qu'ils adoraient un Dieu suprême, et qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme, à l'exemple des Asiatiques et des Egyptiens, non seulement avant qu'ils eussent des historiens, mais avant qu'Homère eût écrit. Homère n'inventa rien sur les dieux, il les prit comme ils étaient. Orphée long-temps avant lui avait fait recevoir sa théogonie dans la Grèce. Dans cette théogonie, tout commence par un chaos comme chez les Phéniciens et chez les Perses. Un artisan suprême débrouille ce chaos, et en forme le soleil, la lune, les étoiles, et la terre. Cet Etre suprême, appelé *Zeus*, *Jupiter*, est le maître de tous les autres dieux, le dieu des dieux. Vous voyez à chaque pas cette théologie dans Homère. Jupiter seul assemble le conseil, lui seul lance le tonnerre; il commande à tous les dieux; il les récompense, il les punit; il chasse Apollon du ciel, il donne le fouet à Junon, il l'attache entre le ciel et la terre avec une chaîne d'or, mais le bonhomme Homère ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même Jupiter précipite Vulcain du haut du ciel sur la terre, il menace le dieu Mars. Enfin il est partout le maître.

Rien n'est plus clair dans *Homère* que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'âme, quoique rien ne soit plus obscur que son existence. Qu'est-ce que l'âme chez tous les anciens poëtes, et chez tous les philosophes? un je ne sais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit composé d'air qui ressemble au corps humain, et qui s'enfuit quand elle a perdu son étui. Ulysse en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier Caron est continuellement occupé à les transporter dans sa barque. Cette théologie est aussi ridicule que tout le reste, j'en conviens; mais elle démontre que l'immortalité de l'âme était un point capital chez les anciens.

Cela n'empêcha pas des sectes entières de philosophes de se moquer également de Jupiter et de l'immortalité de l'âme; et ce qu'il faut soigneusement observer, c'est que la secte d'Épicure, qu'on peut regarder comme une société d'athées, fut toujours très-honorée. Je dis que c'était une société d'athées, car en fait de religion et de morale, admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne récompensent, et n'en admettre point du tout, c'est précisément la même chose.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais persécutés, et que Socrate fut condamné à boire la ciguë? Il faut absolument qu'il y ait eu une autre raison que celle du fanatisme pour condamner Socrate. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus sociables, et Socrate paraît avoir été le plus insociable. Il avoue lui-même dans sa défense qu'il allait de porte en porte, dans Athènes, prouver aux gens qu'ils étaient des sots. Il se fit tant d'ennemis, qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort; après quoi on lui demanda bien pardon. C'est précisément (au pardon près) l'aventure de Vanini. Il disputait aigrement dans Toulouse contre des conseillers de justice. Ils lui persuadèrent qu'il était athée et sorcier, et ils le firent brûler en conséquence. Ces horreurs sont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Grèce.

L'évêque Warburton, dans son très étrange livre de la *Divine légation de Moïse* [a], prétend que les philosophes qui enseignaient l'immortalité de l'âme n'en croyaient rien du tout. Il se tourne de tous les sens pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens sages* avaient une double doctrine, la publique et la secrète; qu'ils prêchaient en public l'immortalité de l'âme pour contenir le sot peuple, et qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'esprit. C'est là, je l'avoue, une singulière assertion pour un évêque. Mais quelle nécessité y avait-il pour ces philosophes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en secret, puisqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, et que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément? Qui pouvait forcer les philosophes à mentir le matin pour dire le soir la vérité? Des coquins pouvaient, en Grèce comme ailleurs, abuser des paroles d'un sage, et lui intenter un procès. On a mis en justice des membres du parlement pour leurs paroles; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre Warburton était principalement dans les mystères d'Isis, de Cérès, d'Orphée, et non chez les philosophes. On enseignait l'unité de Dieu dans ces mystères, tandis qu'en public on sacrifiait à des dieux ridicules. Voilà ce qui est d'une vérité incontestable. Toutes les formules des mystères attestent l'adoration d'un Dieu unique. C'est précisément comme s'il y avait chez les papistes des congrégations de sages qui, après avoir assisté à la messe de sainte Ursule et des onze mille vier-

[a] Tome II, liv. III.

ges, de saint Roch et de son chien, de saint Antoine et de son cochon, allassent ensuite désavouer ces étonnantes bêtises dans une assemblée particulière; mais, au contraire, les confréries de papistes enchérissent encore sur les superstitions auxquelles on les force. Leurs pénitents blancs, gris, et noirs, habillés en masque, se fouettent en l'honneur de ces beaux saints, au lieu d'adorer Dieu en hommes raisonnables.

Warburton, pour prouver que les Grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage, et l'autre pour leurs amis, cite César, Caton, et Cicéron, qui dirent en plein sénat, dans l'examen du procès de Catilina, que la mort n'est point un mal, que c'est la fin de toutes les sensations, qu'il n'y a rien après nous. Mais César, Caton, et Cicéron, n'étaient pas Grecs. Expliquaient-ils ainsi leur doctrine secrète à trois ou quatre cents de leurs confidents en plein sénat?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la *Troade*, de Sénèque, le chœur disait secrètement au peuple romain assemblé: (*Troade*, chœur à la fin du second acte.)

« Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil...
« Quæris quo jaceas post obitum loco?
« Quo non nata jacent [1]. »

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.
Après la vie où pourrai-je être?
Où j'étais avant que de naître.

Quand on a fait sentir toutes ces disparates, toutes ces inconséquences de Warburton, il s'est fâché, il n'a répondu ni avec des raisons ni avec de la politesse; il a ressemblé à ces femmes qu'on prend sur le fait, et qui n'en deviennent que plus hardies et plus méchantes:

« . . . . Nihil est audacius illis
« Deprensis.... »

JUVEN., sat. VI, v. 284.

L'ardeur de son courage l'a emporté encore plus loin, comme nous le verrons en traitant de la religion juive.

CHAPITRE XIII.

Des Romains.

Soyons aussi courts sur les Romains que sur les Grecs. C'est la même religion, les mêmes dieux principaux, le même Jupiter maître des dieux et des hommes, les mêmes champs Elysées, le même Tartare, les mêmes apothéoses; et quoique la secte d'Epicure eût un très grand crédit; quoiqu'on se moquât publiquement des augures, des aruspices, des champs Elysées et des enfers, la religion romaine subsista jusqu'à la ruine de l'empire.

Il est constant, par toutes les formules, que les Romains reconnaissaient un seul Dieu suprême. Ils ne donnaient qu'au seul Jupiter le titre de très grand et très bon, *optimus maximus*. La foudre n'était qu'entre ses mains. Tous les autres dieux peuvent se comparer aux saints et à la Vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot, plus nous avançons dans la connaissance des peuples policés, plus nous découvrons partout un Dieu, comme on l'a déjà dit.

Notre Warburton, dont le sens est toujours l'ennemi du sens commun des autres hommes, ose nous assurer dans la préface de la seconde partie de sa *Légation*, que les Romains fesaient peu de cas de Jupiter; il veut s'appuyer de l'autorité de Cicéron: il prétend que cet orateur, dans son oraison pour Flaccus, dit « qu'il n'est pas de la « majesté de l'empire de reconnaître un seul « Dieu. » Il cite les paroles latines, *majestatem imperii non decuisse ut unus tantum Deus colatur*. Qui le croirait? Il n'y a pas un mot ni dans l'oraison pour Flaccus, ni dans aucune autre, qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de Cicéron; elle appartient tout entière à notre évêque, qui, par cette fraude, non fraude pieuse, mais fraude impudente, a voulu tromper le monde. Il s'est imaginé que personne ne se donnerait la peine de feuilleter *Cicéron*, et de découvrir son imposture; il s'est trompé en cela comme dans tout le reste, et désormais on n'aura pas plus de foi à ses *Commentaires sur Cicéron* qu'à ceux qu'il nous a donnés sur Shakespeare.

Ce qui est peut-être de plus estimable chez ce peuple roi, c'est que pendant neuf cents années il ne persécuta personne pour ses opinions. Il n'a point à se reprocher de ciguë. La tolérance la plus universelle fut son partage. Ces sages conquérants assiégeaient-ils une ville, ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien passer dans leur camp. Dès qu'elle était prise, ils allaient sacrifier dans le temple des vaincus. C'est ainsi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Toscans pour réformer l'art des aruspices qu'ils tenaient d'eux. Personne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets sacrés. Les Egyptiens, couverts de mépris, eurent à Rome un temple d'Isis; les Juifs, plus méprisés encore, y eurent des synagogues après leurs sanglantes rébellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

[1] Cyrano de Bergerac, dans sa tragédie d'*Agrippine*, fait dire à Séjan:

Une heure après la mort, notre âme évanouie
Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement, et à plusieurs reprises, qu'ils ne pouvaient souffrir d'autre culte que le leur. C'est ce que nous ferons voir évidemment quand nous en serons à l'établissement du christianisme.

Commençons par examiner la religion juive, dont le christianisme et le mahométisme sont sortis.

CHAPITRE XIV.

Des Juifs et de leur origine.

Toutes les nations (excepté toujours les Chinois) se vantent d'une foule d'oracles et de prodiges; mais tout est prodige et oracle dans l'histoire juive, sans exception. On a tant écrit sur cette matière qu'il ne reste plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous respectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra servir à établir les faits. Nous examinerons cette histoire comme nous ferions celle de Tite-Live ou d'Herodote. Cherchons, par les seules lumières de la raison, ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; instruisons-nous, et tâchons de ne pas scandaliser les faibles; ce qui est bien difficile quand on veut dire la vérité.

Nous ne trouvons guère plus de lumière chez les étrangers, sur le petit peuple hébreu, que nous n'en trouvons sur les Francs, sur les Irlandais, et sur les Basques. Tous les livres égyptiens ont péri, leur langage a eu le même sort. Nous n'avons plus les auteurs persans, chaldéens, et syriens, qui auraient pu nous instruire; nous voyageons ici dans un désert où des animaux sauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originairement une horde vagabonde d'Arabes du désert qui s'étend entre l'Égypte et la Syrie? cette horde s'étant multipliée, s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie? Rien n'est plus vraisemblable. Leur tour d'esprit, leur goût pour les paraboles et pour le merveilleux incroyable, leur extrême passion pour le brigandage, tout concourt à les faire regarder comme une nation très nouvellement établie, qui sortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus; ils prétendent dans leur histoire que des tribus arabes et eux descendent du même père; que des enfants de quelques pasteurs errants, qu'ils appellent Abraham, Loth, Ésaü, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures: mais il ne reste aucun monument qui puisse les appuyer.

Si l'on examine ce grand procès avec le seul bon sens, on ne peut regarder les livres juifs comme des preuves. Ils ne sont point juges en leur propre cause. Je ne crois point Tite-Live, quand il nous dit que Romulus était fils du dieu Mars; je ne crois point nos premiers auteurs anglais, quand ils disent que Vortiger était sorcier; je ne crois point les vieilles histoires des Francs, qui rapportent leur origine à Francus, fils d'Hector. Je ne dois pas croire les Juifs sur leur seule parole, quand ils nous disent des choses extraordinaires. Je parle ici selon la foi humaine, et je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière, à la lueur de laquelle je puisse découvrir les commencements de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'était une troupe de lépreux qui fut chassée d'Égypte par le roi Amasis. Ce n'est là qu'une présomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes, qu'ils s'enfuirent d'Égypte, et qu'ils étaient fort sujets à la lèpre: mais ces deux degrés de probabilité, le consentement de plusieurs anciens, et l'aveu des Juifs, sont encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a consultés, que le même Amasis ayant eu la guerre avec Actisanès, roi d'Ethiopie, cet Actisanès, vainqueur, fit couper le nez et les oreilles à une horde de voleurs, qui avait infesté l'Égypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le désert de Sina, où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appela depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne *nez coupé*, et que les Grecs exprimèrent par celui de *Rhinocolure*. Ce passage, auquel on a fait trop peu d'attention, joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chassés d'Égypte, semble jeter quelque jour sur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux et voleurs; ils disent qu'après avoir volé les Égyptiens ils s'enfuirent dans ce même désert, où fut depuis *Rhinocolure*. Ils spécifient que la sœur de leur Moïse eut la lèpre; ils s'accordent avec les Egyptiens sur l'article des cailles.

Il est donc vraisemblable, humainement parlant, et abstraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des Arabes vagabonds sujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins d'Égypte, et qui se retirèrent dans le désert d'Horeb et de Sinaï, quand on leur eut

coupé le nez et les oreilles. Cette haine qu'ils manifestèrent depuis contre l'Égypte donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'est que l'Égyptien Apion, d'Alexandrie, qui écrivit du temps de Caligula une histoire de son pays, et un autre auteur, nommé Chencres, de la ville de Mendès, assurent tous deux que ce fut sous le roi ou pharaon Amasis que les Juifs furent chassés. Nous avons perdu leurs écrits; mais le Juif Josèphe, qui écrivit contre Apion après la mort de cet Égyptien, ne le combat point sur l'époque d'Amasis. Il le réfute sur d'autres points : et tous ces autres points prouvent que les Égyptiens avaient écrit autant de faussetés sur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

Flavius Josèphe fut le seul Juif qui passa chez les Romains pour avoir quelque bon sens. Cependant cet homme de bon sens rapporte sérieusement la fable des Septante et d'Aristée, dont Van Dale et tant d'autres ont fait voir le ridicule et l'absurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Egypte, Ptolémée Philadelphe, ayant demandé aux traducteurs comment il se pouvait faire que des livres aussi sages que ceux des Juifs n'eussent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à Ptolémée que ces livres étaient trop divins pour que des profanes osassent jamais les citer, et que Dieu ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on fesait cette belle réponse dans les temps mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. Josèphe ajoute que tous les étrangers qui avaient été assez hardis pour dire un mot des lois juives, avaient été sur-le-champ punis de Dieu; que l'historien Théopompe, ayant eu dessein seulement d'en insérer quelque chose dans son ouvrage, il devint fou sur-le-champ; mais qu'au bout de trente jours, Dieu lui ayant fait connaître dans un songe qu'il ne fallait pas parler des Juifs, il demanda bien pardon à Dieu, et rentra dans son bon sens.

Josèphe dit encore que le poëte Théodecte ayant osé parler des Juifs dans une de ses tragédies, était devenu aveugle incontinent, et que Dieu ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon et fait pénitence.

Si un homme qui passe pour le seul historien juif qui ait écrit raisonnablement a dit de si plates extravagances, que faut-il penser des autres? Je parle toujours humainement, je me mets toujours à la place d'un homme qui, n'ayant jamais entendu parler ni des Juifs ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois; et, n'étant point illuminé par la grâce, aurait le malheur de n'en croire que sa faible raison, en attendant qu'il fût éclairé d'en-haut.

CHAPITRE XV.

Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes? quand écrivirent-ils? quand eurent-ils une religion fixe et déterminée?

On ne peut ici que consulter les Juifs eux-mêmes, confronter ce qu'ils rapportent, et voir ce qui est le plus probable.

Selon eux, ils demeurèrent sous des tentes, dans un désert, au nombre de six cent trente mille combattants, ce qui fesait environ trois millions de personnes en comptant les vieillards, les femmes, et les enfants. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des Arabes, puisqu'ils n'habitaient que des tentes, et qu'ils changeaient souvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes, s'ils s'étaient enfuis d'Égypte au travers de la mer? Chaque famille avait-elle porté sa tente sur son dos? Ils n'avaient pas demeuré sous des tentes en Egypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces Arabes errants qui ont de l'aversion pour les demeures des villes, c'est que lorsqu'ils eurent pris Jéricho, ils le rasèrent et ne se fixèrent nulle part : car, ne jugeant ici qu'en profanes, et par les seules lumières de notre raison, ce n'est pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'est un de ces miracles que Dieu fesait tous les jours, et que nous n'osons discuter.

Quoi qu'il en soit, ils disent n'avoir eu une ville capitale, n'avoir été fixés à Jérusalem que du temps de David; et, selon eux, entre leur fuite d'Égypte et leur établissement à Jérusalem, il y a environ quatre cent cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie, sur laquelle ils se contredisent continuellement; car, à bien compter, il y aurait plus de six cents ans entre Moïse et David. Je vois seulement qu'ils ont vécu dans la Palestine en Arabes vagabonds pendant plusieurs siècles, attaquant tous leurs voisins l'un après l'autre, pillant tout, ravageant tout, n'épargnant ni sexe ni âge, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et très souvent esclaves.

Cette vie vagabonde, cette suite continuelle de meurtres, cette alternative sanglante de victoires et de défaites, ces temps si longs de servitude, leur permirent-ils d'apprendre à écrire, et d'avoir une religion fixe? n'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'ils ne commencèrent à former des lois et des histoires par écrit que sous leurs rois, et qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague et incertaine?

Jetons les yeux sur toutes les nations de notre occident, depuis Archangel jusqu'à Gibraltar; y en a-t-il une seule qui ait eu des lois et une his-

toire par écrit avant d'être rassemblée dans des villes? Que dis-je? y a-t-il un seul peuple sur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi? Comment les Juifs auraient-ils eu seuls cette prérogative?

CHAPITRE XVI.

Quelle fut d'abord la religion des Juifs.

Nous trouvons dans le livre intitulé *Josué* ces propres paroles, que ce chef sanguinaire dit à la horde juive, après s'être emparé de trente-un chefs de ces villages, appelés *rois* dans la *Bible*[a] : « Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, et voyez « qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux que « vos pères ont servis dans la Mésopotamie, ou « les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous « habitez; mais pour ce qui est de moi et de ma « maison, nous servirons Adonaï; et le peuple « répondit: A Dieu ne plaise que nous abandon- « nions Adonaï, et que nous servions d'autres « dieux ! »

Il est évident, par ce passage, que les Juifs y sont supposés avoir adoré Isis et Osiris en Égypte, et les étoiles en Mésopotamie. Josué leur demande s'ils veulent adorer encore ces étoiles, ou Isis et Osiris, ou Adonaï, le dieu des Phéniciens, au milieu desquels ils se trouvent? Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonaï*, le dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Francs qui saccagèrent les Gaules, les Turcs qui subjuguèrent les Arabes mahométans, tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus, pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que Jephté, fils de Galaad et d'une fille de joie, élu capitaine de la horde errante, dit aux Moabites[b] : « Ce que votre dieu « Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit? « Et ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires « ne doit-il pas être à nous? » Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient Chamos comme un véritable dieu; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son dieu particulier, et que c'était à qui l'emporterait, du dieu juif ou du dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des *Juges*[c] : « Adonaï se rendit maître des montagnes; mais « il ne put vaincre les habitants des vallées, « parce qu'ils avaient des chariots armés de faux. » Nous ne voulons pas examiner si les habitants de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le dieu des Juifs n'était alors qu'un dieu local qui avait du crédit dans les montagnes, et point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du pays, qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme Chamos, Moloch, Remphan, Belphégor, Astaroth, Baal-Bérith, Baal-Zébuth, et autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les lois du *Lévitique*, ni du *Deutéronome;* mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point Adonaï dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. Jérémie dit que[a] « le seigneur Melchom s'était emparé du pays de « Gad. » Voilà donc Melchom reconnu dieu, et si bien reconnu pour dieu par les Juifs, que c'est ce même Melchom à qui Salomon sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort; il fait ainsi parler Dieu[b] : « Je n'ai point « ordonné à vos pères, quand je les ai tirés d'É- « gypte, de m'offrir des holocaustes et des victi- « mes. » Y a-t-il rien de plus précis? peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrifièrent jamais au dieu Adonaï dans le désert?

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler Dieu[c] : « Maison d'Israël, m'avez- « vous offert des hosties et des sacrifices dans le dé- « sert pendant quarante ans? vous y avez porté le « tabernacle de votre Moloch, l'image de vos « idoles, et l'étoile de votre Dieu. »

On sait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulants qu'ils mettaient dans de petits coffres, que nous appelons *arche*, faute de temple. Les villages les plus voisins de l'Arabie adoraient des étoiles, et mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré Adonaï dans le désert fut toujours si répandue, malgré l'*Exode* et le *Levitique*, que saint Étienne, dans son discours au sanhédrin, n'hésite pas à dire[d] : « Vous avez porté le tabernacle de Mo- « loch et l'astre de votre dieu Remphan, qui « sont des figures que vous avez faites pour les « adorer (pendant quarante ans). »

On peut répondre que cette adoration de Melchom, de Moloch, de Remphan, etc., était une

a Chap. XXIV, v. 15 et 16.—b *Juges*, XI, 24. — c Ibid. I, 19.

a Jérémie, XLIX, 1.—b Ibid., VII, 22.— c Amos, V, 25 et 26. —d *Actes des Apôtres*, VII, 43.

prévarication. Mais une infidélité de quarante années, et tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent assez que la religion juive fut très long-temps à se former.

Après la mort de Gédéon il est dit que [a] *les Juifs adorèrent Baal-Bérith*. Baal est la même chose qu'Adonaï, il signifie le Seigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, et rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pourquoi le culte de Baal se perpétua si long-temps dans Israël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, est l'aventure de Michas, rapportée dans le livre des Juges [b]. Une Juive de la montagne d'Éphraïm, femme d'un nommé Michas, ayant perdu onze cents sicles d'argent, ce qui est une somme exorbitante pour ce temps-là, un de ses fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne Juive, pour remercier Dieu d'avoir trouvé son argent, en mit à part deux cents sicles pour faire jeter en fonte des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un Juif de Bethléem, qui était lévite, se chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an, et deux habits. Cette bonne femme s'écria alors : « Dieu me fera du bien, parce que j'ai chez moi « un prêtre de la race de Lévi. »

Quelques jours après, six cents hommes de la tribu de Dan, allant au pillage selon la coutume des Juifs, et voulant saccager le village de Laïs, passèrent auprès de la maison de Michas. Ils rencontrèrent le lévite, et lui demandèrent si leur brigandage serait heureux. Le lévite les assura du succès; ils le prièrent de quitter sa maîtresse, et d'être leur prêtre. L'aumônier de Michas se laissa gagner; la tribu de Dan emmena donc le prêtre et les dieux, et alla tuer tout ce qu'elle rencontra dans le village de Laïs, qui fut depuis appelé Dan. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs et des larmes. Ils lui dirent : « Pourquoi « criez-vous ainsi? » Elle leur répondit : « Vous « m'emportez mes dieux, et mon prêtre, et tout « ce que j'ai, et vous me demandez pourquoi je « crie? » La Vulgate met cette réponse sur le compte du mari même de Michas; mais, soit qu'elle eût encore son mari, soit qu'elle fût veuve, soit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la Michas, et son mari, et ses enfants, et le prêtre des Michas, et toute la tribu de Dan, étaient idolâtres.

Ce qui est encore plus singulier et plus digne de l'attention de quiconque veut s'instruire, c'est que ces mêmes Juifs [a] qui avaient ainsi saccagé la ville et le pays de Dan, qui avaient volé les petits dieux de leurs frères, placèrent ces dieux dans la ville de Dan, et choisirent pour servir ces dieux un petit-fils de Moïse avec sa famille. Du moins cela est écrit ainsi dans la *Vulgate*.

Il est difficile de concevoir que le petit-fils et toute la famille d'un homme qui avait vu Dieu face à face, qui avait reçu de lui deux tables de pierre, qui avait été revêtu de toute la puissance de Dieu même pendant quarante années, eussent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de sculpture, comment les enfants de Moïse se seraient-ils faits tout d'un coup prêtres d'idoles? On ne peut donc douter, d'après les livres mêmes des Juifs, que leur religion était très incertaine, très vague, très peu établie, telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds, vivant uniquement de rapines.

a *Juges*, VIII, 33, et IX, 4. — b Ibid., XVII.

CHAPITRE XVII.

Changements continuels dans la religion juive jusqu'au temps de la captivité.

Lorsqu'il ne resta que deux tribus et quelques lévites à la maison de David, Jéroboam, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que Roboam fils de Salomon. C'est du moins encore une preuve sans réplique que la religion juive était bien loin d'être formée. Roboam, de son côté, adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le *Pentateuque*, fut entièrement négligée. Il est dit dans l'histoire [b] des *Rois*, qu'Achaz, roi de Jérusalem, prit les rites de la ville de Damas, et fit faire un autel tout semblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante et bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'Achaz sur Jérusalem, lorsqu'Osée régnait sur les dix tribus d'Israël, Salmanasar prit cet Osée dans Samarie, et le chargea de chaînes; il chassa toutes les dix tribus du pays, et fit venir en leur place des Babyloniens, des Cuthéens, des Émathéens, etc. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; personne ne sait aujourd'hui ce qu'elles sont devenues : elles disparurent de la terre avant qu'elles eussent une religion à elles.

Mais les petits rois de Jérusalem n'eurent pas

a *Juges*, XVIII, 30.
b Liv. IV, chap. XVI.

long-temps à se réjouir de la destruction de leurs frères. Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone, et le roi de Juda Joachim, et un autre roi nommé Sédécias, que ce conquérant avait établi à la place de Joachim. Il fit crever les yeux à Sédécias, fit mourir ses enfants, brûla Jérusalem, abattit les murailles; toute la nation fut emmenée esclave dans les états du roi de Babylone.

Il est vrai que toutes ces aventures sont racontées dans le livre des *Rois* et dans celui des *Paralipomènes* de la manière la plus confuse et la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs, il faudrait un volume beaucoup plus gros que la *Bible*. Remarquons seulement que ces contradictions sont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il est démontré, autant qu'on peut démontrer en histoire, que la religion des Juifs ne fut, du temps de leur vie errante et du temps de leurs rois, qu'un ramas confus et contradictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent les noms de Dieu chez les Phéniciens; ils prennent les anges chez les Persans; ils ont l'arche errante des Arabes; ils adoptent le baptême des Indiens, la circoncision des prêtres d'Égypte, leurs vêtements, leur vache rousse, leurs cherubins, qui ont une tête de veau et une tête d'épervier, leur bouc Hazazel, et cent autres cérémonies. Leur loi (en quelque temps qu'elle ait été écrite) leur défend expressément tout ouvrage de sculpture, et leur temple en est rempli. Leur roi Salomon, après avoir consulté le Seigneur, place douze figures de veau au milieu du temple, et des chérubins à quatre têtes dans le sanctuaire, avec un serpent d'airain. Tout est contradictoire; tout est inconséquent chez eux, ainsi que dans presque toutes les nations. C'est la nature de l'homme; mais le peuple de Dieu l'emporte en cela sur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites jusqu'au temps d'Esdras et de Néhémie; mais ils ne changèrent jamais de mœurs, de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles sont ces mœurs, après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.

CHAPITRE XVIII.

Mœurs des Juifs.

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer ici à ce que dit milord Bolingbroke des mœurs antiques de ce peuple dans les chapitres VII, VIII et IX de son *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être son récit est-il un peu violent, mais on doit convenir qu'il est véritable.

CHAPITRE XIX.

De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.

Plusieurs savants, après avoir conféré tous les textes de la *Bible*, ont cru que les Juifs n'eurent une théologie bien constatée que du temps de Néhémie, après la captivité de Babylone. Il ne restait que deux tribus et demie de toute la race juive; leurs livres étaient perdus; le *Pentateuque* même avait été très long-temps inconnu. Il n'avait été trouvé que sous le roi Josias, trente-six ans avant la ruine de Jérusalem et la captivité.

Le quatrième livre des *Rois* [a] dit qu'un grand-prêtre, nommé Helcias, trouva ce livre en comptant de l'argent: il le donna à son secrétaire Saphan, qui le porta de sa part au roi; le grand-prêtre Helcias pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agissait de la loi de la nation, d'une loi écrite par Dieu même. On n'envoie pas un tel livre à un souverain par un commis avec un compte de recette et de dépense. Les savants ont fort soupçonné ce prêtre Helcias, ou Helciah, ou Helkia, d'avoir lui-même compilé le livre. Il peut y avoir fait quelques additions, quelques corrections, quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié; mais le grand Newton pense que le livre avait été écrit par Samuel, et il en donne des preuves assez spécieuses. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage sur quoi les savants se sont fondés en assurant que le *Pentateuque* ne pouvait avoir été écrit par Moïse.

Quoi qu'il en soit, presque tous les hommes versés dans la connaissance de l'antiquité conviennent que ce livre n'a été publié chez les Juifs que depuis Esdras, et que la religion juive n'a reçu une forme constante que depuis ce temps-là. Ils disent que le mot seul d'Israël suffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent plusieurs de leurs livres que pendant leur captivité en Chaldée, ou immédiatement après, puisque ce mot est chaldéen; cette raison ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très bien avoir emprunté ce mot long-temps auparavant d'une nation voisine.

Mais ce qui est plus positif, et ce qui semble avoir plus de poids, c'est la quantité prodigieuse de termes persans qu'on trouve dans les écrits juifs. Presque tous les noms qui finissent en *el* ou

[a] *Rois*, liv. IV, ch. XXII, v. 8; et IIe *Paralip.*, chap. XXXIV, v. 14.

en *al* sont ou persans, ou chaldéens. Babel, porte de Dieu ; Bathuel, venant de Dieu ; Phégor-Béel, ou Béel-Phégor, Dieu du précipice ; Zébuth-Béel, ou Béel-Zébuth, Dieu des insectes ; Béthel, maison de Dieu ; Daniel, jugement de Dieu ; Gabriel, homme de Dieu ; Jabel, affligé de Dieu ; Jaïel, la vie de Dieu ; Israël, voyant Dieu ; Oziel, force de Dieu ; Raphaël, secours de Dieu ; Uriel, le feu de Dieu.

Les noms et le ministère des anges sont visiblement pris de la religion des mages. Le mot de Satan est pris du persan. La création du monde en six jours a un tel rapport à la création que les anciens mages disent avoir été faite en six gahambârs, qu'il semble en effet que les Hébreux aient puisé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages, comme ils en prirent l'écriture, lorsqu'ils furent esclaves en Perse.

Ce qui achève de persuader quelques savants qu'Esdras refit entièrement tous les livres juifs, c'est qu'ils paraissent tous du même style.

Que résulte-t-il de toutes ces observations? obscurité et incertitude.

Il est étrange qu'un livre écrit par Dieu même pour l'instruction du monde entier ait été si longtemps ignoré; qu'il n'y en ait qu'un exemplaire trente-six ans avant la captivité des deux tribus subsistantes; qu'Esdras ait été obligé de le rétablir ; qu'étant fait pour toutes les nations, il ait été absolument ignoré de toutes les nations; et que la loi qu'il contient étant éternelle, Dieu lui-même l'ait abolie.

CHAPITRE XX.

Que l'immortalité de l'âme n'est ni énoncée, ni même supposée dans aucun endroit de la loi juive.

Quel que soit l'auteur du *Pentateuque,* ou plutôt quels que soient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque temps qu'on l'ait écrit, en quelque temps qu'on l'ait publié, il est toujours de la plus grande certitude que le système d'une vie future, d'une âme immortelle, ne se trouve dans aucun endroit de ce livre. Il est sûr que presque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Persans, Égyptiens, Syriens, etc., admettaient l'immortalité de l'âme, et que les Juifs n'avaient pas seulement examiné cette question.

On sait assez que, ni dans le *Lévitique* ni dans le *Deutéronome,* le législateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, et ne leur promet aucune récompense. Il y a eu de grandes sectes de philosophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'âme, depuis Pékin jusqu'à Rome; mais ces sectes n'ont jamais fait une législation. Aucun législateur n'a fait entendre qu'il n'y a de peine et de récompense que dans cette vie. Le législateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué, que Dieu ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il soit, fait dire à Dieu même, *Honorez père et mère afin que vous viviez long-temps;* tandis que la loi des anciens persans, conservée dans le Sadder, dit : « Chérissez, servez, soulagez vos « parents, afin que Dieu vous fasse miséricorde « dans l'autre vie, et que vos parents prient pour « vous dans l'autre monde. (Porte 13.) »

« Si vous obéissez, dit le législateur juif, vous « aurez de la pluie au printemps et en automne, « du froment, de l'huile, du vin, du foin pour « vos bêtes, etc.

« Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, « vous aurez la rogne, la gale, la fistule, des ul« cères aux genoux et dans le gras des jambes. »

Il menace surtout les Juifs d'être obligés d'emprunter des étrangers à usure, et qu'ils seront assez malheureux pour ne point prêter à usure. Il leur recommande plusieurs fois d'exterminer, de massacrer toutes les nations que Dieu leur aura livrées; de n'épargner ni la vieillesse, ni l'enfance, ni le sexe; mais pour l'immortalité de l'âme, il n'en parle jamais, il ne la suppose même jamais.

Les philosophes de tous les pays, qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raisons telles qu'on peut les voir dans le troisième livre de Lucrèce ; mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raison. S'ils nièrent l'immortalité de l'âme, ce fut uniquement par grossièreté et par ignorance ; c'est parce que leur législateur très grossier n'en savait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs se sont mis, dans les derniers temps, à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans les livres attribués à Moïse, il n'est jamais question d'une vie future. Ils se sont tournés de tous les sens pour tâcher de trouver dans le *Pentateuque* ce qui n'y est pas. Ils se sont adressés à Job, comme si Job avait écrit une partie du *Pentateuque ;* mais Job n'était pas Juif. L'auteur de la parabole de Job était incontestablement un Arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le Satan qu'il fait paraître avec Dieu sur la scène suffit pour prouver que l'auteur n'était point Juif. Le mot de Satan ne se trouve dans aucun des livres du *Pentateuque,* ni même dans les *Juges;* ce n'est que dans le second livre des *Rois* que les Juifs nomment Satan pour la première fois *.

D'ailleurs ce n'est qu'en interprétant ridiculement le livre de Job qu'on cherche à trouver quel-

* Ch. XIX, v. 22.

que idée de l'immortalité de l'âme dans cet auteur chaldéen qui écrivait très long-temps avant que les Juifs eussent écrit leur *Genèse*. Job, accablé de ses maladies, de sa pauvreté, et encore plus des impertinents discours de ses amis et de sa femme, dit [a] « que Dieu sera son rédempteur, que ce rédempteur « est vivant ; qu'il se relèvera un jour de la pous-« sière sur laquelle il est couché ; qu'il espère sa « guérison, que sa peau lui reviendra, qu'il reverra « Dieu dans sa chair. » Il est clair que c'est un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être aussi absurde que le sont nos commentateurs pour voir dans ce discours l'immortalité de l'âme, et l'avénement de Jésus-Christ. Cette impertinence serait inconcevable, si cent autres extravagances de ces messieurs ne l'emportaient encore sur celle-ci.

On a poussé le ridicule jusqu'à chercher dans des passages d'Isaïe et d'Ézéchiel cette immortalité de l'âme dont ils n'ont pas parlé plus que Job. On a tordu un discours de Jacob dans la *Genèse*. Lorsque les détestables patriarches ses enfants ont vendu leur frère Joseph, et viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces, Jacob s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir ; on me mettra dans la fosse avec mon fils. Cette fosse, disent les Calmet, est l'enfer ; donc Jacob croyait à l'enfer, et par conséquent à l'immortalité de l'âme. Ainsi donc, pauvres Calmet ! Jacob voulait aller en enfer, voulait être damné, parce qu'une bête avait mangé son fils. Eh, pardieu ! c'était bien plutôt aux patriarches, frères de Joseph, à être damnés, s'ils avaient cru un enfer ; les monstres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'est étonné qu'on voie dans le *Deutéronome* une loi émanée de Dieu même touchant la manière dont un Juif doit pousser sa selle [b], et qu'on ne voie pas dans tout le *Pentateuque* un seul mot concernant l'entendement humain et une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : « Dieu avait-il plus à cœur leur derrière que leur « âme ? » Nous ne voudrions pas avoir fait cette plaisanterie. Mais certes elle a un grand sens : elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre Warburton s'est épuisé à ramasser, dans son fatras de la *Divine légation*, toutes les preuves que l'auteur du *Pentateuque* n'a jamais parlé d'une vie à venir, et il n'a pas eu grande peine ; mais il en tire une plaisante conclusion, et digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime, en gros caractères, « que la doctrine d'une « vie à venir est nécessaire à toute société ; que « toutes les nations éclairées se sont accordées à « croire et à enseigner cette doctrine ; que cette « sage doctrine ne fait point partie de la loi mo-« saïque ; donc la loi mosaïque est divine. »

Cette extrême inconséquence a fait rire toute l'Angleterre ; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits ; et il a si bien senti lui-même son ridicule, qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jeté des pierres précieuses, prises dans les ruines de la Grèce. Nous aimons toujours à voir ces ruines ; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait Warburton pour bâtir son système anti-raisonnable.

CHAPITRE XXI.

Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes.

Les Juifs ne se sont pas seulement distingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir ; mais ce qui les caractérise davantage, c'est qu'ils sont encore les seuls dont la loi ait ordonné expressément de sacrifier des victimes humaines.

C'est le plus horrible effet des superstitions qui ont inondé la terre, que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination est bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Espagnols et des Portugais, qui, grâces au ciel et à de dignes ministres, ne se renouvellent plus [1] ; nos massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi de France, les croisades des papes contre les empereurs, et ensuite contre les peuples de la langue d'*oc* ; toutes ces épouvantables effusions

a Job, ch. XIX, v. 25 et 26. — b Ch. XXIII, v. 13.

[1] Depuis l'impression de cet ouvrage, l'inquisition a repris en Espagne de nouvelles forces. Non seulement un des plus savants jurisconsultes de l'Espagne, un médecin très éclairé, M. Castelanos, et le célèbre Olavides, l'honneur et le bienfaiteur de son pays, ont été plongés dans les cachots du saint-office, et ont subi une humiliation publique, si pourtant il est au pouvoir du rebut de l'espèce humaine d'humilier ceux qui en sont la gloire et la consolation ; mais les inquisiteurs ont eu la barbarie, pour faire montre de leur puissance, de faire brûler vive une malheureuse femme accusée de quiétisme. Dans le même temps à peu près, l'inquisition de Lisbonne ne condamnait qu'à la prison des hommes convaincus d'athéisme. C'est que l'inquisition fait grâce de la vie à ceux qu'elle ne suppose pas relaps ; mais elle a dans son abominable procédure des moyens de trouver relaps tous ceux dont la mort est utile aux passions et à l'intérêt du grand inquisiteur.

Dans un auto-da-fé solennel où le roi Charles II eut la faiblesse d'assister en 1680, et où l'on brûla vingt-une personnes, douze desquelles avaient des bâillons, le moine qui prononça le sermon eut l'insolence de parler des sacrifices humains offerts aux dieux du Mexique : mais il assura que si ces sacrifices déplaisaient à Dieu dans Mexico, ceux du même genre qu'on offrait en Espagne lui étaient fort agréables. K.

de sang humain ont-elles été autre chose que des victimes humaines offertes à Dieu par des insensés et des barbares?

On a cru dans tous les temps apaiser les dieux par des offrandes, parce qu'on calme souvent la colère des hommes en leur fesant des présents, et que nous avons toujours fait Dieu à notre image.

Présenter à Dieu le sang de nos ennemis, rien n'est plus simple; nous les haïssons, nous nous imaginons que notre Dieu protecteur les hait aussi. Le pape Innocent III crut donc faire une action très pieuse en offrant le sang des Albigeois à Jésus-Christ.

Il est aussi simple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus précieux; et il est encore plus naturel que les prêtres exigent de tels sacrifices, attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel, et que leur part est la meilleure. L'or et l'argent, les joyaux sont très précieux; on en a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfants, surtout quand ils sont beaux? On a donc partout, dans quelques occasions, dans quelques calamités publiques, offert ses enfants aux prêtres pour les immoler, et il fallait payer à ces prêtres les frais de la cérémonie. On a poussé la fureur religieuse jusqu'à s'immoler soi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos superstitions sanguinaires et abominables, ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois, chez lesquels on ne voit aucune trace de ces sacrifices.

Heureusement il n'est pas prouvé que dans l'antiquité on ait immolé des hommes régulièrement à certain jour nommé, comme les papistes font en immolant leur Dieu tous les dimanches; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui dise: Tel jour de la lune on immolera une fille, tel autre jour un garçon; ou bien, quand vous aurez fait mille prisonniers dans une bataille, vous en sacrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille sacrifie dans l'*Iliade* douze jeunes Troyens aux mânes de Patrocle; mais il n'est point dit que cette horreur fût prescrite par la loi.

Les Carthaginois, les Égyptiens, les Grecs, les Romains mêmes, ont immolé des hommes; mais ces cérémonies ne sont établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les Douze Tables romaines, ni dans les lois de Lycurgue, ni dans celles de Solon, « qu'on tue saintement des filles et des « garçons avec un couteau sacré. » Ces exécrables dévotions ne paraissent établies que par l'usage; et ces crimes consacrés ne se commettent que très rarement.

Le *Pentateuque* est le seul monument ancien dans lequel on voit une loi expresse d'immoler des hommes, des commandements exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces lois :

1° Ce qui aura été offert à Adonaï ne se rachètera point, il sera mis à mort [a]. C'est selon cette horrible loi qu'il est dit que Jephté égorgea sa propre fille, *et il lui fit comme il avait voué*. Comment après un passage si clair, si positif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui osent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité?

2° Adonaï dit à Moïse : Vengez les enfants d'Israel des Madianites... « Tuez tous les mâles, et « jusqu'aux enfants. Égorgez les femmes qui ont « connu le coït... réservez les pucelles... » Le butin de l'armée fut de six cent soixante et quinze mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, desquelles pucelles trente-deux seulement furent pour la part d'Adonaï (c'est-à-dire furent sacrifiées), etc. [b]. J'ai lu dans un ouvrage intitulé *Des proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raison de celui des pucelles.

3° Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à peu près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, qui portaient en triomphe le crâne et la chevelure de leurs ennemis tués. Le *Deutéronome* dit expressément [c] : J'enivrerai mes flèches de leur sang; mon épée dévorera leur chair et le sang des meurtris; on me présentera leurs têtes nues.

4° Presque tous les cantiques juifs, que nous récitons dévotement (et quelle dévotion!), ne sont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voisins. Il n'est question que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères et d'écraser les cervelles des enfants contre les pierres.

5° Adonaï met le roi d'Arad, prince cananéen, sous l'anathème; les Hébreux le tuent, et détruisent son village [d].

6° Adonaï dit encore expressément : Exterminez tous les habitants de Canaan. « Si vous ne « voulez pas tuer tous les habitants, je vous ferai « à vous ce que j'avais résolu de leur faire. » C'est-à-dire je vous tuerai vous-mêmes [e]. Cette loi est curieuse. L'auteur du *Christianisme dévoilé* dit que l'âme de Néron, celles d'Alexandre VI et de son fils Borgia, pétries ensemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7° Vous les égorgerez tous, vous n'aurez aucune compassion d'eux [f].

C'est là une petite partie des lois données par la bouche de Dieu même. Gordon, l'illustre au-

a *Lévit.* XXVII. — b *Nomb.*, ch. III. — c Ch. XXXII, v. 42. — d *Nomb.*, ch. XXI. — e *Ibid.*, XXXIII, v. 56. — f *Deutér.*, ch. VII, v. 2.

teur de l'*Imposture sacerdotale*, dit que si les Juifs avaient connu des diables, qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone, ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on suppose ennemis du genre humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à Josué et à ses successeurs ne sont pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutissent toutes ces lois qui feraient frémir des voleurs de grand chemin? A rendre les Juifs presque toujours esclaves.

Observons ici une chose très importante. Le dieu juif ordonne à son petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfants à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conséquence, il promet à ce petit peuple l'empire du monde. Et ce petit peuple est esclave ou dispersé. Abubéker, le second calife, écrit de la part de Dieu à Yésid : « Ne tuez « ni vieillards, ni femmes, ni enfants, ni ani- « maux ; ne coupez aucun arbre. » Et Abubéker est le dominateur de l'Asie.

CHAPITRE XXII.

Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque.

Voici les preuves qu'on apporte, que si Moïse a existé, il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1° Il est dit qu'il écrivit le *Décalogue* sur deux tables de pierre. Il aurait donc aussi écrit cinq gros volumes sur des pierres, ce qui était assez difficile dans un désert.

2° Il est dit que Josué fit graver sur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le *Deutéronome*. Cette manière d'écrire n'est pas faite pour aller à la postérité.

3° Moïse ne pouvait pas dire qu'il était en-deçà du Jourdain, quand il était en-delà.

4° Il ne pouvait parler des villes qui n'existaient pas de son temps.

5° Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6° Il ne pouvait citer le livre du *Droiturier*, qui fut écrit du temps des rois.

7° Il ne pouvait dire, en parlant du roi Og, qu'on voyait encore son lit de fer, puisqu'il suppose que ce roi Og fut tué de son temps.

8° Il ne pouvait ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête, *selon la mesure du temple* [a], puisque les Juifs n'eurent de temple que plusieurs siècles après lui. Mais le grand Newton, le savant Leclerc, et plusieurs autres auteurs célèbres, ont traité si supérieurement cette matière que nous rougirions d'en parler encore.

[a] *Exode*, ch. XXX, v. 13. Voyez, mon cher lecteur, si le sceau de l'imposture a jamais été mieux marqué.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend Moïse témoin oculaire. Milord Bolingbroke relève avec une extrême sévérité ceux qui attribuent à Moïse le *Pentateuque*, et surtout ceux qui font chanter un long poëme à ce Moïse âgé de quatre-vingts ans, en sortant du fond de la mer Rouge devant trois millions de personnes, lorsqu'il fallait pourvoir à leur subsistance.

Il dit qu'il faut être aussi imbécile et aussi impudent qu'un Abbadie pour oser apporter en preuve des écrits de Moïse, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'est précisément ce qui est en question. Celui qui les écrivit, ou six ou sept cents ans après lui, put sans doute dire que Moïse avait lu son ouvrage aux trois millions de Juifs assemblés dans le désert. Cette circonstance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités d'Abbadie et de ses consorts ne soutiendront pas cet édifice monstrueux qui croule de toutes parts et qui retombe sur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impostures, les combattent encore tous les jours : ils démontrent qu'il n'y a pas une seule page dans la *Bible* qui ne soit une faute ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les lois de la nature, contre celles de l'histoire, contre le sens commun, contre l'honneur, la pudeur, et la probité. Plusieurs philosophes, emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobre ceux qui soutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer, nous condamnons les invectives dans un sujet qui ne mérite que la pitié et les larmes. Mais nous sommes forcés de convenir que leurs raisons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, et nous comptons pour rien les injures atroces que les deux partis vomissent l'un contre l'autre depuis long-temps.

CHAPITRE XXIII.

Si Moïse a existé.

Nous avons parmi nous une secte assez connue qu'on appelle les *Free-thinkers*, les francs-pensants, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette secte milord Herbert, les chevaliers Raleig et Sidney, milord Shaftesbury, le sage Locke modéré jusqu'à la timidité, le grand Newton, qui

nia si hardiment la divinité de Jésus-Christ, les Collins, les Toland, les Tindal, les Trenchard, les Gordon, les Woolston, les Wollaston, et surtout le célèbre milord Bolingbroke. Plusieurs d'entre eux ont poussé l'esprit d'examen et de critique jusqu'à douter de l'existence de Moïse. Il faut déduire avec impartialité les raisons de ces doutes.

Si Moïse avait été un personnage tel que Salomon, à qui l'on a seulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des trésors qu'il n'a pu posséder, et un sérail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée, on ne serait pas en droit de nier qu'un tel homme a existé : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du *Cantique des Cantiques*, ne pas posséder un milliard de livres sterling dans ses coffres, n'avoir pas sept cents épouses et trois cents maîtresses, et cependant être un roi très connu des nations.

Flavius Josèphe nous apprend que des auteurs tyriens, contemporains de Salomon, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la raison. Ni la naissance de Salomon, fils d'un double adultère, ni sa vie, ni sa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature et qui inspire l'incrédulité.

Mais si tout est d'un merveilleux de roman dans la vie d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables ; ce n'est pas assez que, mille ans après lui, un prêtre ait trouvé dans un *coffre*, en comptant de l'argent, un livre concernant cet homme, et qu'il l'ait envoyé par un commis à ce petit roi.

Si aujourd'hui un évêque russe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre composé par le Scythe Abaris, qu'il aurait trouvé dans une sacristie ou dans un vieux coffre, il n'y a pas d'apparence que cette princesse eût grande foi à un pareil ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau assurer qu'Abaris avait couru le monde à cheval sur une flèche ; que cette flèche est précisément celle dont Apollon se servit pour tuer les cyclopes ; qu'Apollon cacha cette flèche auprès de Moscou; que les vents en firent présent au Tartare Abaris, grand poëte et grand sorcier, lequel fit un talisman des os de Pélops, il est certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui ; mais les peuples de Casan et d'Astracan auraient pu le croire il y a deux ou trois siècles.

La même chose arriverait au roi de Danemarck et à toute sa cour, si on lui apportait un livre écrit par le dieu Odin. On s'informerait soigneusement si quelques auteurs allemands ou suédois ont connu cet Odin et sa famille, et s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus, si ces contemporains ne parlaient que des miracles d'Odin, si Odin n'avait jamais rien fait que de surnaturel, il courrait grand risque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus cas de lui que nous n'en fesons de l'enchanteur Merlin.

Moïse semble être précisément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne se rendent qu'à l'évidence. Aucun auteur égyptien ou phénicien ne parla de Moïse dans les anciens temps. Le Chaldéen Bérose n'en dit mot : car s'il en avait fait mention, les pères de l'Église (comme nous l'avons déjà remarqué sur Sanchoniathon) auraient tous triomphé de ce témoignage. Flavius Josèphe, qui veut faire valoir ce Moïse, quoiqu'il doute de tous ses miracles, ce Josèphe a cherché partout quelques témoignages concernant les actions de Moïse ; il n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que Bérose, né sous Alexandre, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à Moïse.

Il trouve enfin un Chérémon d'Alexandrie, qui vivait du temps d'Auguste, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place Moïse ; et cet auteur ne dit autre chose de Moïse, sinon qu'il fut chassé d'Egypte.

Il va consulter le livre d'un autre Egyptien plus ancien, nommé Manéthon. Celui-là vivait sous Ptolémée Philadelphe, trois cents ans avant notre ère ; et déjà les Egyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que Manéthon écrivait ; il était plus près de Moïse que Chérémon de plus de trois cents années; Josèphe ne trouve pas mieux son compte avec lui. Manéthon dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, qui prit le nom de Moïse, et qui s'enfuit avec des lépreux.

Il se pouvait très bien faire que les Juifs ayant parlé si long-temps de leur Moïse à tous leurs voisins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Egypte, et de là aux Grecs et aux Romains. Strabon, Diodore et Tacite, n'en disent que très peu de mots ; encore sont-ils vagues, très confus, très contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne sont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'avisait de faire mention aujourd'hui de notre Merlin, cela ne prouverait pas que Merlin passa sa vie à faire des prodiges.

Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des législateurs illustres ; nos voisins les Français ont imaginé un Francus qu'ils ont dit fils d'Hector. Les Suédois sont bien sûrs que Magog, fils de Japhet, leur donna des lois immédiatement après le déluge. Un autre fils de Japhet, nommé Tubal, fut le législateur de l'Espagne. Josèphe l'appelle Thobel, ce qui doit augmenter encore notre respect pour la véracité de cet historien juif.

Toutes les nations de l'antiquité se forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette passion de surpasser ses voisins en chimères alla si loin, que les peuples de la Mésopotamie se vantaient d'avoir eu pour législateur le poisson Oannès, qui sortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un législateur aussi fantastique que ce poisson. Un homme qui change sa baguette en serpent, et le serpent en baguette; qui change l'eau en sang, et le sang en eau; qui passe la mer à pied sec avec trois millions d'hommes; un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une ânesse parle, vaut bien un poisson qui prêche.

Ce sont là les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui doutent que Moïse ait existé. Mais on leur fait une réponse qui semble être aussi forte, peut-être, que leurs objections; c'est que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.

CHAPITRE XXIV.

D'une vie de Moïse très curieuse, écrite par les Juifs après la captivité.

Les Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux, que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem, ils s'avisèrent de composer une histoire de Moïse encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant Gilbert Gaulmin, dédié au cardinal de Bérulle. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, et soixante ans après la mort du patriarche Joseph, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitants de l'Égypte, dans l'autre était un petit enfant, et cet enfant pesait plus que tous les Égyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit : O roi ! cet enfant est un Juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfants des Juifs, vous sauverez par là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.

Ce conseil plut au pharaon; il fit venir les sages-femmes et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Égypte un homme nommé Amram, fils de Caath, mari de Jochabed, sœur de son frère. Jochabed lui donna une fille nommée Marie, qui signifie persécutée, parce que les Egyptiens descendants de Cham persécutaient les Israélites. Jochabed accoucha ensuite d'Aaron, qui signifie condamné à mort, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfants juifs. Aaron et Marie furent préservés par les anges du Seigneur qui les nourrirent aux champs, et qui les rendirent à leurs parents quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin Jochabed eut un troisième enfant, ce fut Moïse (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand festin; sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit Moïse. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne et la mit sur sa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal, l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur-le-champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur-le-champ son ange Gabriel déguisé en officier du pharaon, et qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis et un charbon ardent : s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, et alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporta un rubis et un charbon; Moïse ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange Gabriel, par un *léger tour de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, et se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie; et c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans et était favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse tua l'Égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïse. Le bourreau le frappa; mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre, et envoya l'ange Michel qui en trois jours de temps conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de Nécano, roi d'Éthiopie, qui était en guerre avec les Ara-

bes. Nécano le fit son général d'armée, et après la mort de Nécano, Moïse fut élu roi et épousa la veuve. Mais Moïse, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, se plaignit de ce que Moïse ne lui fesait rien, et conclut à le chasser et à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Egypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de basse fosse, où il fut réduit au pain et à l'eau. Moïse engraissa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier, et lui apportait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le bonhomme Jéthro voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir, sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amants de Séphora se présentèrent; aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante et dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa Séphora, dont il eut bientôt un beau garçon, nommé Gersom.

Un jour, en se promenant, il rencontra Dieu dans un buisson, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme et son fils. Ils rencontrèrent, chemin fesant, un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gersom avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron sur la route; mais Aaron trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite; il la traita de p...., et le petit Gersom de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions; mais Moïse les toucha de sa verge, et les deux lions, humblement prosternés, léchèrent les pieds d'Aaron et de Moïse. Le roi, tout étonné, fit venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte, à peu près comme elles sont rapportées dans l'*Exode*. Il ajoute seulement que Moïse couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verrous, et qui mangeaient tous les petits enfants.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge; ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée : les Juifs coururent après lui; les eaux se séparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi, voyant qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à Dieu. Michael et Gabriel furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'*Exode*, et que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choisir; pour moi, je ne suis pas assez savant pour en juger. Je conviendrai seulement que l'un et l'autre sont dans le genre merveilleux.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Moïse.

Outre cette vie de Moïse, nous avons deux relations de sa mort, non moins admirables. Il y a dans la première une longue conversation de Moïse avec Dieu, dans laquelle Dieu lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samael assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'âme de Moïse, et Michael se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place.

Quand les trois heures furent passées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'âme du mourant; Gabriel s'en excusa, Michael aussi. Dieu, refusé par ses deux anges, s'adresse à Zinghiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres. C'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur; je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant dit au mauvais ange Samael : Eh bien, méchant, prends donc son âme. Samael, plein de joie, tire son épée et court sur Moïse. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelants. Comment, coquin, lui dit Moïse, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte

soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux ; qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe ? Va-t'en, maraud, sors de devant moi tout à l'heure.

Cette altercation dura encore quelques moments. Gabriel pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'âme de Moïse ; Michael, un manteau de pourpre ; Zinghiel, une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine, et emporta son âme.

C'est à cette histoire que l'apôtre saint Jude fait allusion dans son *Épître*, lorsqu'il dit que l'archange Michael disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que saint Jude l'avait lu, et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de Moïse est encore une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante et moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas ! bon Dieu, vous êtes si clément envers vos créatures ; vous leur pardonnez deux ou trois fois ; je n'ai fait qu'un péché, et vous ne me pardonnez pas !

Dieu. Tu ne sais ce que tu dis : tu as commis six péchés... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux serments s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse ; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïse périsse plutôt qu'une seule âme d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à Moïse : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, Dieu envoya chercher Gabriel, Zinghiel et Samael. Dieu promit à Moïse de l'enterrer, et emporta son âme.

Tous ces contes ne sont pas plus extraordinaires que l'histoire de Moïse ne l'est dans le *Pentateuque*. C'est au lecteur d'en juger.

CHAPITRE XXVI.

Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.

Nous avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de Moïse et ce qu'elle dit de Bacchus. Ils ont habité la même contrée ; ils ont fait les mêmes miracles ; ils ont écrit leurs lois sur la pierre. Qui des deux est l'original ? qui des deux est la copie ? Ce qui est très certain, c'est que Bacchus était connu de presque toute la terre avant qu'aucune nation, excepté la juive, eût jamais entendu parler de Moïse. Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce Juif avant le rhéteur Longin, qui vivait dans le troisième siècle de notre ère. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien Josèphe avoue, dans le quatrième chapitre de sa *Réponse à Apion*, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. « Le pays que nous habitons, dit-il, est éloigné de « la mer ; nous ne nous appliquons point au com« merce, nous ne communiquons point avec les « autres nations. » Et ensuite : « Y a-t-il donc « sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin « de la mer, et affectant de ne rien écrire, elle ait « été si peu connue ? »

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de Bacchus étaient déjà célébrés en Grèce, et l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du Moïse hébreu. Il est si naturel qu'une petite nation barbare inconnue imite les fables d'une grande nation civilisée et illustre ; il y en a tant d'exemples, que cette seule réflexion suffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables, comme en fait de toute invention, il paraît que les plus anciennes ont servi de modèle aux autres. La *Légende dorée* est remplie de toutes les fables de l'ancienne Grèce, sous des noms de chrétiens. On y trouve l'histoire d'Hippolyte, et celle d'OEdipe tout entière. Il y a un saint à qui un cerf prédit qu'il tuera son père, et qu'il couchera avec sa mère. La prédiction du cerf est accomplie ; le saint fait pénitence, et est dans le *Martyrologe*. Les hommes aiment tant les fables, que quand ils ne peuvent en inventer, ils en copient.

Nous ne fesons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'esprit romanesque de l'antiquité ; esprit qui s'est perpétué trop long-temps.

CHAPITRE XXVII.

De la cosmogonie attribuée à Moïse, et de son déluge.

Toute la religion juive étant fondée sur la création de l'homme, sur la formation de la femme tirée d'une côte d'Adam, sur les ordres exprès de Dieu, donnés à cet Adam et à sa femme, sur la transgression de ces deux premières créatures trompées par un serpent qui parlait et qui marchait sur ses pieds, etc.; Moïse ayant appris toutes ces choses de la bouche de Dieu même, Moïse les ayant écrites au nom de Dieu, pour être un monument éternel au genre humain; comment se pouvait-il faire qu'il fût défendu chez les Juifs de lire la *Genèse* avant l'âge de vingt-cinq ans? Etait-ce parce que le sanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit? Si la lecture de la *Genèse* scandalisait, plus on avance en âge, plus elle doit scandaliser. Si on respecte le législateur, pourquoi défendre de lire sa loi?

Si Dieu est le père de tous les hommes, pourquoi leur création et leurs premières actions, écrites par Dieu même, ont-elles été ignorées par tous les hommes? Pourquoi Moïse en fut-il seul instruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un désert?

D'où vient, par exemple, que du temps d'Auguste il ne se trouve pas un seul historien, un seul poëte, un seul savant, qui connaisse les noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, de Mathusalem, de Noé, etc.? Chaque nation avait sa *Cosmogonie*. Il n'y en a pas une seule qui ressemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perses, ni les Égyptiens, ni les Grecs, ni les Romains, ne comptaient leurs années, ni depuis Adam, ni depuis Noé, ni depuis Abraham. Il faut avouer que les Varron et les Pline riraient étrangement s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs et tous nos beaux livres de chronologie. *Abel mort l'an* 130. *Mort d'Adam l'an* 930. *Déluge universel en* 1656... *Noé sort de l'arche en* 1657, etc. Cet étonnant usage, dans lequel nous donnons tous tête baissée, n'est pas seulement remarqué. Ces calculs se trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, et personne ne fait réflexion que tout cela est encore ignoré de tout le reste de la terre.

Supposons que Sanchoniathon ait écrit du temps même où l'on place Moïse, quoique certainement il ait écrit long-temps auparavant; comment se peut-il faire que Sanchoniathon n'ait parlé ni d'Adam, ni de Noé, ni du déluge universel? Pourquoi ce prodigieux événement, qui réduisait la terre entière à une seule famille, a-t-il été absolument ignoré dans toute l'antiquité? Il y a eu des inondations, sans doute; des contrées ont été submergées par la mer. Les déluges de Deucalion et d'Ogygès sont assez connus. Platon dit que l'île Atlantide fut autrefois submergée. Que ce soit une fable ou une vérité, il n'importe; personne n'a jamais douté que plusieurs parties de notre globe n'aient souffert de grandes révolutions; mais le déluge universel, tel qu'on le raconte, est physiquement impossible. Ni Thucydide, ni Hérodote, ni aucun ancien historien, n'a déshonoré sa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque ressouvenir d'un si étrange événement, Hésiode et Homère l'auraient-ils passé sous silence? ne retrouverait-on pas dans ces poëtes quelques allusions, quelques comparaisons tirées de ce bouleversement de la nature? n'aurait-on pas conservé quelques vers d'Orphée, dans lesquels on aurait pu en retrouver des vestiges?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge universel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaissance du globe, ils prirent la partie pour le tout, et l'inondation d'un petit pays pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent, et quel peuple n'a pas été exagérateur?

Quelques romanciers, quelques poëtes, dans la suite des temps, exagérèrent chez les Grecs, et de l'inondation d'une partie de la Grèce firent une inondation universelle. Ovide la célébra dans son livre charmant des *Métamorphoses*. Il avait raison, une telle aventure n'est faite que pour la poésie: c'est pour nous un miracle; c'était une fable pour les Grecs et pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Grèce; et voici probablement quelle est la source du récit du déluge, que les Juifs firent dans leur *Genèse*, quand ils écrivirent dans la suite des temps sous le nom de Moïse.

Eusèbe et Georges le syncelle, c'est-à-dire le greffier, nous ont conservé des fragments d'un certain Abydène.

Cet Abydène avait transcrit des fragments de Bérose, ancien auteur chaldéen. Ce Bérose avait écrit des romans, et dans ses romans il avait parlé d'une inondation arrivée sous un roi de Chaldée, nommé Xissuter, dont on a fait depuis Xissutrus, qu'on suppose avoir vécu du temps où l'on fait vivre Noé.

Il disait donc, ce Bérose, qu'un dieu chaldéen, dont on a fait depuis Saturne, apparut à Xissuter, et lui dit: « Le 15 du mois d'OEsi, le genre hu-
« main sera détruit par le déluge. Enfermez bien
« tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil,
« afin que la mémoire des choses ne se perde pas.
« Bâtissez un vaisseau, entrez-y avec vos parents

« et vos amis ; faites-y entrer des oiseaux et des « quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; et quand « on vous demandera où vous voulez aller avec « votre vaisseau, répondez : vers les dieux, pour « les prier de favoriser le genre humain. »

Xissuter ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades et long de cinq, c'est-à-dire que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, et sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissuter lâcha quelques uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xissuter en fit autant ; il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie ; et on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

C'est là l'unique fondement de la fable qui a tant couru, que l'arche de Noé s'était arrêtée sur une montagne d'Arménie, et qu'on en voit encore des restes.

Quelques lecteurs penseront peut-être que l'histoire de Noé est la copie de la fable de Xissuter. Ils diront que si les petits peuples copient toujours les grands ; si les Chaldéens et tous les peuples voisins sont incontestablement plus anciens que les Juifs, si ces Juifs sont en effet si nouveaux, il est probable encore qu'ils ont imité leurs voisins en tout, excepté dans les sciences et dans les beaux-arts, où ce peuple grossier ne put jamais atteindre. Pour nous, encore une fois, nous nous bornons à respecter la *Bible*.

Ces incrédules allèguent qu'il est très vraisemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ses bornes, et inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Égée peut en avoir fait autant en Grèce ; la mer Atlantique peut avoir englouti une grande île. Les Juifs, qui en auront entendu parler confusément, se seront approprié cet événement, ils auront inventé Noé. Il est incontestable, ajoutent-ils, qu'il n'y eut jamais de Noé ; car si un tel personnage avait existé, il aurait été regardé par toutes les nations comme le restaurateur et le père du genre humain. Il eût été impossible que la mémoire s'en fût perdue. Noé aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entièrement ignorée du monde entier, jusqu'au temps où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puisque les Juifs n'ont été que des plagiaires sur tout le reste, ils peuvent bien l'avoir été sur le déluge. Je ne fais que rapporter le raisonnement des francs-pensants, auquel les non-pensants répondent par l'authenticité du *Pentateuque*.

CHAPITRE XXVIII.

Des plagiats reprochés aux Juifs.

1° Sanchoniathon, qui écrivait en Phénicie long-temps avant que les Juifs fussent rassemblés dans des déserts, donne aux hommes dix générations jusqu'au temps du prétendu déluge universel.	1° Les livres attribués à Moïse supposent aussi dix générations.
2° La curiosité d'une femme nommée Pandore est fatale au genre humain.	2° La curiosité d'une femme nommée Ève fait chasser le genre humain d'un prétendu paradis.
3° Bacchus donne une loi écrite sur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge à droite et à gauche pour faire passer son armée, suspend le cours du soleil et de la lune.	3° Moïse donne aussi des lois écrites sur deux tables de pierre, traverse la mer Rouge à pied sec ; et son successeur Josué arrête le soleil et la lune.
4° Minerve fait jaillir une fontaine d'huile, Bacchus une fontaine de vin.	4° Moïse ne donna aux Juifs qu'une fontaine d'eau dans le désert.
5° Philémon et Baucis donnent à des dieux, en Phrygie, l'hospitalité qu'un village leur refuse auprès de Tyane ; les dieux changent leur cabane en un temple et le village en un lac.	5° Les Juifs imitent cette fable de la manière la plus infâme, en disant que les habitants du village de Sodome voulurent violer deux anges : et Sodome est changée en un lac.
6° Les Grecs supposent qu'Agamemnon voulut immoler sa fille Iphigénie, et que les dieux envoyèrent une biche pour être sacrifiée à la place de la fille.	6° Les Juifs supposent qu'Abraham voulut immoler son fils, et qu'Adonaï envoya un bélier pour être immolé à la place d'Isaac.
7° Niobé est changée en statue de marbre.	7° Edith, femme de Loth, est changée en statue de sel.
8° Travaux d'Hercule.	8° Travaux de Samson.
9° Hercule trahi par des femmes.	9° Samson trahi par des femmes.
10° L'âne de Silène parle.	10° L'ânesse de Balaam parle.
11° Hercule enlevé au ciel dans un quadrige.	11° Elie monte au ciel dans un quadrige.
12° Les dieux ressuscitent Pélops.	12° Élisée ressuscite une petite fille.

Si l'on voulait se donner la peine de comparer tous les événements de la fable et de l'ancienne histoire grecque, on serait étonné de ne pas trouver une seule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin les vers d'Homère étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes avant que ces deux cents villes sussent que les Juifs étaient au monde. Lecteur, examinez et jugez. Décidez entre ceux que nous appelons francs-pensants et ceux que nous appelons non-pensants.

CHAPITRE XXIX.

De la secte des Juifs, et de leur conduite après la captivité jusqu'au règne de l'Iduméen Hérode.

C'est le propre des Juifs d'être partout courtiers, revendeurs, usuriers; d'amasser de l'argent par la frugalité et l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les temps, au point que dans le roman de leur *Tobie*, livre canonique ou non, un ange descend du ciel pendant leur captivité, non pas pour consoler ces malheureux dispersés, non pas pour les ramener à Jérusalem, ce qu'un ange pouvait sans doute, mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune Tobie, qui va redemander de l'argent qu'on devait à son père.

« Excudent alii spirantia mollius æra, etc.
« Tu *premere usurâ* populos, *Judæe*, memento. »
VIRG., Æn., VI. 847 et 851.

Ils trafiquèrent donc pendant les soixante et douze ans de leur transmigration. Ils gagnèrent beaucoup; et comme ils ont toujours financé et qu'ils financent encore pour obtenir dans plusieurs états, et même à Rome, la permission d'avoir des synagogues, il est de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commissaires de la trésorerie de Cyrus et au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permît de rebâtir leur ville avec un petit temple, moitié en pierre et moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jérusalem ou à leur Hershalaïm, ils n'en furent guère plus heureux.

Sujets ou plutôt esclaves des rois persans, ensuite d'Alexandre, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Égypte, ils ne composèrent plus un état; ils ne furent pas, à beaucoup près, ce qu'était la province de Galles en comparaison de l'Angleterre du temps de notre Henri VIII. L'intérieur de leur petite république ne fut plus administré que par des prêtres; alors tout fut fixé et déterminé dans leur secte; alors ils furent plus dévots que jamais. Ils furent d'autant plus Juifs, que les Samaritains dédaignèrent de l'être et de passer pour leurs compatriotes. Ces Samaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu. L'historien Josèphe[a] rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie, Antiochus Épiphanes, *que leur temple ne portait le nom d'aucun dieu*, qu'ils ne participaient point aux superstitions judaïques, et qu'ils le suppliaient de permettre qu'ils dédiassent leur temple à Jupiter.

[a] *Antiquités judaïques*, l. XII, ch. V.

Lorsque Antiochus Épiphanes fit sacrifier des cochons dans le temple de Jérusalem, quelques Juifs sensés ne murmurèrent pas, mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils pensaient que Dieu n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut absolument des veaux ou des chevreaux, et que c'est un péché horrible d'immoler un porc. Les Machabées profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour se révolter. Cette révolte que les Juifs ont tant célébrée, et que tous nos prédicateurs proposent si souvent comme un modèle, n'empêcha pas Antiochus Eupator, fils d'Épiphanes, de raser les murs du temple, et de faire couper le cou au grand-prêtre Onias qui fomentait la rébellion.

Les Juifs pour qui Dieu avait fait tant de miracles, les Juifs qui, selon les oracles de leurs prophètes, devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés sous les Séleucides que sous les Perses et les Babyloniens.

Après une infinité de révolutions et de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité usurpée, et qui prirent le nom de *rois*. Ces prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes, ils s'égorgèrent les uns les autres comme ils fesaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en passant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé Aristobule, et fit pendre ensuite son fils le roitelet Alexandre.

Quelque temps après, le triumvir Marc-Antoine donna le royaume de Judée à l'Arabe-Iduméen Hérode. C'est le seul roi juif qui ait été véritablement puissant. C'est lui qui fit bâtir un temple assez magnifique sur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de Salomon, bâti sur le penchant de la montagne, ne pouvait être qu'un édifice irrégulier et barbare, dans lequel il fallait continuellement monter et descendre.

Hérode, après avoir réprimé plusieurs révoltes, fut maître absolu sous la protection des Romains.

CHAPITRE XXX.

Des mœurs des Juifs sous Hérode.

Le peuple juif était si étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était si adonné au brigandage avant le règne d'Hérode, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorsqu'il ordonna, par une loi très modérée, qu'on vendrait désormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maisons après en avoir percé les murs; ils se plaignirent

qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent surtout cette loi comme une impiété manifeste. Comment, disaient-ils, osera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'est pas de la sainte religion [a] ? Ce fait, rapporté dans Josèphe, caractérise parfaitement le peuple de Dieu.

Hérode régna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut, sans contredit, le plus puissant de tous les rois juifs, sans en excepter David et Salomon, malgré leur prétendu trésor d'environ un milliard de nos livres sterling.

Comme la Judée ne fut point sous son règne infestée d'irruptions d'étrangers, les Juifs eurent tout le temps de tourner leur esprit vers la controverse. C'est ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples superstitieux et ignorants; quand ils n'ont point de jeux publics ni de spectacles, ils s'adonnent alors aux disputes théologiques : c'est ce qui nous arriva sous le déplorable règne de notre Charles 1er ; et c'est ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de spectacles l'oisiveté du peuple.

Les pharisiens et les saducéens troublèrent l'état autant qu'ils le purent, comme parmi nous les épiscopaux et les presbytériens. Jean-Baptiste se donna pour prophète; il administrait l'ancien baptême juif, et se fesait suivre par la populace [b]. L'historien Josèphe dit expressément que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu [c]; mais qu'Hérode, craignant une sédition parce que le peuple s'attroupait autour de Jean, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons surtout ici que Josèphe ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir Jean [1] sous le gouvernement d'Hérode le tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce fait que Josèphe, auteur contemporain, auteur accrédité, de la race des Asmonéens, et revêtu d'emplois publics.

On disputa du temps d'Hérode sur le messie, sur le Christ. C'était un libérateur que les Juifs attendaient dans toutes leurs afflictions; surtout sous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom à Judas Machabée ; ils l'avaient donné même à Cyrus, et à quelques autres princes étrangers. Plusieurs prirent Hérode pour un messie; il y eut une secte formelle d'hérodiens. D'autres qui regardaient son gouvernement comme tyrannique l'appelaient *anti-messie, anti-Christ.*

Quelque temps après sa mort il y eut un énergumène nommé Theudas qui se fit passer pour messie [a]. Josèphe dit qu'il se fit suivre par une grande multitude de canaille, qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers sa source, comme Josué, et que tous ceux qui voudraient le suivre le passeraient à pied sec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthousiaste. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des prosélytes, pour les baptiser, pour les circoncire. Il y avait deux sortes de baptême, celui de prosélyte et celui de justice. Ceux qui se convertissaient au judaïsme et vivaient parmi les Juifs sans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circoncision. Ils se contentaient presque toujours de se faire baptiser. Cela est moins douloureux que de se faire couper le prépuce : mais ceux qui avaient plus de vocation, et qu'on appelait *prosélytes de justice*, recevaient l'un et l'autre signe ; ils étaient baptisés et circoncis [b]. Josèphe raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène, nommé Isatès, qui fut assez imbécile pour embrasser la religion des Juifs. Il ne dit point où était cette province d'Adiabène, mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptisa et on circoncit Isatès ; sa mère Hélène se contenta d'être baptisée du baptême de justice, et on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives, de toutes les superstitions extravagantes, et de leur esprit de rapine, on y voyait, comme ailleurs, des hommes vertueux de même qu'à Rome et dans la Grèce. Il y eut même des sociétés qui ressemblaient en quelque sorte aux pythagoriciens et aux stoïciens. Ils en avaient la tempérance, l'esprit de retraite, la rigidité des mœurs, l'éloignement de tous les plaisirs, le goût de la vie contemplative. Tels étaient les esséniens, tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que sous un aussi méchant prince qu'Hérode, et sous les rois précédents encore plus méchants que lui, on vît des hommes si vertueux. Il y eut des Épictète à Rome du temps de Néron. On a cru même que Jésus-Christ était essénien, mais cela n'est pas vrai. Les

a *Antiquités judaïques*, l. XVI, ch. I. — b *Ibid.*, l. XVIII, ch. V. — c Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.

1 Κτείνει γὰρ τοῦτον Ἡρώδης, ἀγαθὸν ἄνδρα. *Hunc enim Herodes necari jussit, cum esset vir bonus*... tome I, page 883, ligne 39e de l'édition d'Havercamp, in-folio, et à la page suivante, *missus ad castellum Machærunitem... ibidem cæsus est.* ταύτῃ κτίννυται. Voltaire n'aura consulté que la traduction française d'Arnauld d'Andilly, qui, je ne sais pourquoi, n'a pas traduit les mots *necari jussit.... ibidem cæsus est*, bien que toutes les éditions de Josèphe, tant grecques que latines, soient d'accord sur ces passages dont la falsification est au moins douteuse, et quoique cette mention de la mort de Jean, omise dans la traduction française, se retrouve expressément indiquée en ces termes dans la table qui la termine : *Son armée* (d'Hérode) *est défaite. Les Juifs l'attribuèrent à ce qu'il avait fait mourir saint Jean-Baptiste.* Ren.

a *Antiquités judaïques*, liv. XX, ch. V. — b *Ibid*, liv. XX, ch. II.

esséniens avaient pour principe de ne se point donner en spectacle, de ne point se faire suivre par la populace, de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes, et non pour les autres. Ils ne fesaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de Jésus-Christ lui donnent un caractère tout contraire et très supérieur.

CHAPITRE XXXI

De Jésus.

Il n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot fripon qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de Jésus par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre quel qu'il soit? est-ce par la folie? Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome qui lirait les histoires de Jésus pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux et grecs pour et contre Jésus, qui sont d'une égale antiquité. Le *Toldos Jeschut* écrit contre lui est en langue hébraïque. Dans ce livre, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux, de sorcier; et dans les *Évangiles* grecs on le fait presque participant de la divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges, et paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presque à chaque page.

Un auteur illustre qui naquit très peu de temps après la mort de Jésus, et qui, si l'on en croit saint Irénée [a], devait être son contemporain; en un mot, Flavius Josèphe, proche parent de la femme d'Hérode, Josèphe, fils d'un sacrificateur qui devait avoir connu Jésus, ne tombe ni dans le défaut de ceux qui lui disent des injures, ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges si prodigieux; il n'en dit rien du tout. Il est avéré aujourd'hui que les cinq ou six lignes qu'on attribue à Josèphe sur Jésus ont été interpolées par une fraude très maladroite. Car si Josèphe avait en effet cru que Jésus était le messie, il en aurait écrit cent fois davantage; et en le reconnaissant pour messie, il eût été un de ses sectateurs.

Juste de Tibériade, autre Juif qui écrivait l'histoire de son pays un peu avant Josèphe, garde un profond silence sur Jésus. C'est Philon qui nous en assure.

Philon, autre célèbre auteur juif contemporain, n'a cité jamais le nom de Jésus. Aucun historien romain ne parle des prodiges qu'on lui attribue, et qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités historiques; c'est que ni Josèphe ni Philon ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un messie.

Conclura-t-on de là qu'il n'y a point eu de Jésus, comme quelques uns ont osé conclure, par le *Pentateuque* même, qu'il n'y a point eu de Moïse? Non, puisque après la mort de Jésus on a écrit pour et contre lui, il est clair qu'il a existé. Il n'est pas moins évident qu'il était alors si caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu distingué selon le monde n'avait fait mention de sa personne.

J'ai vu quelques disciples de Bolingbroke, plus ingénieux qu'instruits, qui niaient l'existence d'un Jésus, parce que l'histoire des trois mages et de l'étoile, et du massacre des innocents, est, disaient-ils, le comble de l'extravagance: la contradiction des deux généalogies que Matthieu et Luc lui donnent était surtout une raison qu'alléguaient ces jeunes gens pour se persuader qu'il n'y a point eu de Jésus; mais ils tiraient une très fausse conclusion. Notre compatriote Houel s'est fait faire en France une généalogie fort ridicule; quelques Irlandais ont écrit que lui et Jeansin avaient un démon familier qui leur donnait toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagants sur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement existé; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaises n'a-t-on pas dites du duc de Buckingham! Il n'en a pas moins vécu sous Jacques et sous Charles [1].

Apollonius de Tyane n'a certainement ressuscité personne; Pythagore n'avait pas une cuisse d'or; mais Apollonius et Pythagore ont été des êtres réels. Notre divin Jésus n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable sur une montagne. Il n'a pas réellement séché un figuier au mois de mars, pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*. Il n'est peut-être pas descendu aux enfers, etc., etc., etc. Mais il y a eu un Jésus respectable, à ne consulter que la raison.

Qui était cet homme? le fils reconnu d'un charpentier de village: les deux partis en conviennent; ils disputent sur la mère. Les ennemis de Jésus disent qu'elle fut engrossée par un nommé Panther. Ses partisans disent qu'elle fut enceinte de l'esprit de Dieu. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs et des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embrasser un troisième sentiment qui est plus naturel; c'était que son mari, qui lui fit d'autres enfants, lui fit encore celui-là; mais l'esprit de parti n'a jamais de sentiment modéré. Il résulte de cette diversité d'o-

[a] Saint Irénée assure que Jésus mourut à cinquante ans passés. En ce cas Flavius Josèphe pourrait bien l'avoir connu.

[1] Jacques Ier et Charles Ier.

pinions, que Jésus était un inconnu né dans la lie du peuple ; et il résulte que s'étant donné pour prophète comme tant d'autres, et n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raisonnablement douter qu'il sût écrire, ce qui serait conforme à son état et à son éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth, qu'on suppose ignorant, aurait-il pu fonder une secte? Oui, comme notre Fox, cordonnier de village, très ignorant, fonda la secte des quakers dans le comté de Leicester. Il courait les champs vêtu d'un habit de cuir : c'était un fou d'une imagination forte, qui parlait avec enthousiasme à des imaginations faibles. Ayant lu la *Bible*, en faisant des applications à sa mode, il se fit suivre par des imbéciles ; il était ignorant, mais des savants lui succédèrent. La secte de Fox se forma et subsiste avec honneur, après avoir été sifflée et persécutée. Les premiers anabaptistes furent des malheureux paysans sans lettres.

Enfin l'exemple de Mahomet ne souffre point de réplique. Il se donna le titre de prophète ignorant. Bien des gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait est qu'il écrivait mal, et qu'il se battait bien. Il avait été facteur, ou, si l'on veut, valet d'une marchande de chameaux [1] ; ce n'est pas là un commencement fort illustre ; il devint pourtant un très grand homme. Revenons à Jésus, qui n'a rien de commun avec lui, et pour qui nous sommes tenus d'avoir un profond respect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.

••••••••••

CHAPITRE XXXII.

Recherches sur Jésus.

Bolingbroke, Toland, Woolston, Gordon, etc., et d'autres francs-pensants ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jésus, et contre sa personne, que c'était un enthousiaste qui voulait se faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le *Toldos Jeschut* dit qu'il était suivi de deux mille hommes armés, quand Judas vint le saisir de la part du sanhédrin, et qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Mais si le fait était vrai, il est évident que Jésus aurait été aussi criminel que Barcochébas, qui se dit le messie après lui. Il résulterait que sa conduite répondait à quelques points de sa doctrine : « Je suis venu apporter non la paix, « mais le glaive. » Ce qui pourrait encore faire conjecturer que Judas était un officier du sanhédrin envoyé pour dissiper les factieux du parti de Jésus, c'est que l'*Évangile de Nicodème*, reçu pendant quatre siècles, et cité par Justin, par Tertullien, par Eusèbe, reconnu pour authentique par l'empereur Théodose ; cet Évangile, dis-je, commence par introduire Judas parmi les principaux magistrats de Jérusalem, qui vinrent accuser Jésus devant le préteur romain. Ces magistrats sont Annas, Caïphas, Summas, Datam, Gamaliel, Judas, Lévi, Alexandre, Nephthalim, Karoh, (Cyrus).

On voit, par cette conformité entre les amis et les ennemis de Jésus, qu'il fut en effet poursuivi et pris par un nommé Judas. Mais ni le *Toldos*, ni le livre de Nicodème ne disent que Judas ait été un disciple de Jésus, et qu'il ait trahi son maître.

Le *Toldos* et les *Evangiles* sont encore d'accord sur l'article des miracles. Le *Toldos* dit que Jésus en fesait en qualité de sorcier. Les *Évangiles* disent qu'il en fesait en qualité d'homme envoyé de Dieu. En effet, dans cet âge, et avant et après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges ; et le plus grand sans doute qu'ait fait Jésus dans une province soumise aux Romains, c'est que les Romains n'en entendirent point parler. A ne juger que par la raison, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'est question ici que d'examiner historiquement si Jésus fut en effet à la tête d'une faction, ou s'il eut seulement des disciples. Comme nous n'avons pas les pièces du procès fait par-devant Pilate, il n'est pas aisé de prononcer.

Si on veut peser les probabilités, il paraît vraisemblable, par les *Évangiles*, qu'il usa de quelque violence, et qu'il fut suivi par quelques disciples emportés.

Jésus, si nous en croyons les *Évangiles*, est à peine arrivé dans Jérusalem, qu'il chasse et qu'il maltraite des marchands qui étaient autorisés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y sacrifier. Cet acte, qui paraît si ridicule à milord Bolingbroke, à Woolston, et à tous les francs-pensants, serait aussi répréhensible que si un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de Saint-Paul le livre des *Communes prières*. Mais aussi il est bien difficile que des marchands établis par les magistrats se soient

[1] Suivant les auteurs musulmans, Mahomet était pauvre, mais d'une des tribus les plus illustres et les plus riches de l'Arabie, à laquelle la garde du temple de la Mecque était confiée. Le premier exploit de Mahomet fut de se rendre maître de sa tribu, et de détruire l'idolâtrie qui s'était établie dans ce temple. Il avait épousé une riche veuve de sa tribu, après avoir été quelque temps son facteur ; mais les Arabes n'avaient pas d'idée de ce que nous appelons dérogeance. Un conducteur de chameaux, un facteur, s'il était d'une tribu illustre, conservait toute la fierté de sa naissance. K.

laissé battre et chasser par un étranger sans aveu, arrivé de son village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à sa suite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut convenir que, selon les lois ordinaires, il méritait un châtiment. Mais comme l'Evangile nous dit que Jésus avait envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'est encore ni chrétien ni juif peut raisonnablement en douter. Il dira aux théologiens : « Pardonnez si, en voulant justifier Jésus, « je suis forcé de réfuter vos livres. Les *Évan-* « *giles* l'accusent d'avoir battu des marchands « innocents, d'avoir noyé deux mille porcs, d'avoir « séché un figuier qui ne lui appartenait pas, et « de n'en avoir privé le possesseur que parce que « cet arbre ne portait pas de figues, *quand ce n'é-* « *tait pas le temps des figues.* Ils l'accusent d'a- « voir changé l'eau en vin pour des convives qui « *étaient déjà ivres;* de s'être transfiguré pen- « dant la nuit pour parler à Élie et à Moïse, d'a- « voir été trois fois emporté par le diable. Je veux « faire de Jésus un juste et un sage; il ne serait « ni l'un ni l'autre, si tout ce que vous dites était « vrai ; et ces aventures ne peuvent être vraies, « parce qu'elles ne conviennent ni à Dieu ni aux « hommes. Permettez-moi, pour estimer Jésus, « de rayer de vos *Évangiles* ces passages qui le « déshonorent. Je défends Jésus contre vous.

« S'il est vrai, comme vous le dites, et comme il « est très vraisemblable, qu'il appelait les pharisiens, les docteurs de la loi, *race de vipères, sépul-* « *cres blanchis, fripons, intéressés,* noms que les « prêtres de tous les temps ont quelquefois méri- « tés, c'était une témérité très dangereuse, et qui « a coûté plus d'une fois la vie à des imprudents « véridiques. Mais on peut être très honnête « homme, et dire qu'il y a des prêtres fripons. »

Concluons donc, en ne consultant que la simple raison, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi qui nous montre que Jésus méritait le supplice dont il mourut; rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le temps de son supplice est inconnu. Les rabbins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. Irénée diffère de vingt ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années entre Luc et Matthieu, qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie absolument différente, et absolument étrangère à la personne de Jésus ; aucun auteur romain ni grec ne parle de Jésus; tous les évangélistes juifs se contredisent sur Jésus : enfin, comme on sait, ni Josèphe, ni Philon ne daignent nommer Jésus.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains, qui, dit-on, le firent crucifier : il faut donc, en attendant la foi, se borner à tirer cette conclusion : Il y eut un Juif obscur de la lie du peuple, nommé Jésus, crucifié comme blasphémateur, du temps de l'empereur Tibère, sans qu'on puisse savoir en quelle année.

....

CHAPITRE XXXIII.

De la morale de Jésus.

Il est très probable que Jésus prêchait dans les villages une bonne morale, puisqu'il eut des disciples. Un homme qui fait le prophète peut dire et faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires, nos piétistes, nos méthodistes, nos mennonites, nos quakers, en ont dit et fait d'énormes. Les prophètes de France sont venus chez nous, et ont prétendu ressusciter des morts.

Les prophètes juifs ont été, aux yeux de la raison, les plus insensés de tous les hommes. Jérémie se met un bât sur le dos et des cordes au cou. Ézéchiel [a] mange de la matière fécale sur son pain. Osée prétend que Dieu, par un privilége spécial, lui ordonne de prendre une fille publique, et ensuite une femme adultère, et d'en avoir des enfants. Ce dernier trait n'est pas édifiant, il est même très punissable. Mais enfin, il n'y a jamais eu sur la terre d'homme, soi-disant envoyé de Dieu, qui ait assemblé d'autres hommes pour leur dire : « Vivez sans raison et sans loi ; aban- « donnez-vous à l'ivroguerie ; soyez adultères, so- « domistes; volez dans la poche; volez, assas- « sinez sur les grands chemins, et ne manquez « pas d'assassiner ceux que vous aurez dépouillés, « afin qu'ils ne vous accusent pas ; tuez jusqu'aux « enfants à la mamelle ; c'est ainsi qu'en usait « David avec les sujets du roitelet Achis ; associez- « vous à d'autres voleurs, et tuez-les ensuite par « derrière, au lieu de partager avec eux le bu- « tin ; tuez vos pères et vos mères pour en hériter « plus tôt, etc., etc. »

Beaucoup d'hommes, beaucoup de Juifs surtout, ont commis ces abominations, mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il est vrai que les Juifs, pour excuser leurs premiers brigandages, ont imputé à leur Moïse des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrent les dix commandements communs à tous les peuples ; ils défendirent le meurtre, le vol, et l'adultère ; ils recommandèrent l'obéissance aux enfants envers les pères et les mères, comme tous les

a Ézéchiel, ch. IV; Osée, ch. I.

anciens législateurs. Pour réussir, il faut toujours exhorter à la vertu. Jésus ne peut prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'Épictète, de Sénèque, de Cicéron, de Lucrèce, de Platon, d'Épicure, d'Orphée, de Thaut, de Zoroastre, de Brama, de Confucius, est absolument la même.

Une foule de francs-pensants nous répond que Jésus a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les *Évangiles,* disent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr son père et sa mère ; qu'il est venu au monde pour apporter le glaive et non la paix, pour mettre la division dans les familles. Son *contrains-les d'entrer* est la destruction de toute société, et le symbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure : il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'est pas de son Église. Ces philosophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Évangiles* autant de maximes odieuses que de comparaisons basses et ridicules.

Qu'il nous soit permis de répliquer à leurs assertions. Sommes-nous bien sûrs que Jésus ait dit ce qu'on lui fait dire? Est-il bien vraisemblable (à ne juger que par le sens commun) que Jésus ait dit qu'il détruirait le temple, et qu'il le rebâtirait en trois jours ; qu'il avait conversé avec Élie et Moïse sur une montagne ; qu'il ait été trois fois emporté par le Knat-bull, par le diable, la première fois dans le désert, la seconde sur le comble du temple, la troisième sur une colline, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, et qu'il ait argumenté avec le diable?

Savons-nous d'ailleurs quel sens il attachait à des paroles qui (supposé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puisque c'étaient des paraboles, des énigmes? Il est impossible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écouterait pas son église, puisque alors il n'y avait point d'église.

Mais prenons les sentences qu'on lui attribue, et qui sont le moins susceptibles d'un sens équivoque; nous y verrons l'amour de Dieu et du prochain, la morale universelle.

Quant à ses actions, nous ne pouvons en juger que par ce qu'on nous en rapporte. En voit-on une seule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un factieux, un perturbateur du repos public, tel qu'il est peint dans le *Toldos Jeschut?*

Il va aux noces, il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaise vie; ce n'est pas là conspirer contre les puissances. Il n'excite point ses disciples à le défendre quand la justice vient se saisir de sa personne. Woolston dira, tant qu'on voudra, que Simon Barjone coupant l'oreille au sergent Malchus, et Jésus rendant au sergent son oreille, est un des plus impertinents contes que le fanatisme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il soit, regardait Jésus comme un homme pacifique. En un mot, plus on considère sa conduite (telle qu'on la rapporte) par la simple raison, plus cette raison nous persuade qu'il était enthousiaste de bonne foi, et un bon homme qui avait la faiblesse de vouloir faire parler de lui, et qui n'aimait pas les prêtres de son temps.

Nous n'en pouvons juger que par ce qui a été écrit de sa personne. Enfin, ses panégyristes le représentent comme un juste. Ses adversaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes; et cette accusation ne se trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les vraisemblances sont donc, qu'il n'était point du tout malfesant, et qu'il ne méritait pas son supplice.

Les francs-pensants insistent ; ils disent que, puisqu'il a été puni par le supplice des voleurs, il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on considère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non seulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres ont été persécutés par eux en tout pays, excepté dans l'ancienne Rome, mais les lâches magistrats ont prêté leur voix et leurs mains à la vengeance sacerdotale, depuis Priscillien jusqu'au martyre des six cents personnes immolées sous notre infâme Marie [1]; et on a continué ces massacres juridiques chez nos voisins. Que de supplices et d'assassinats! les échafauds, les gibets, n'ont-ils pas été dressés dans toute l'Europe pour quiconque était accusé par des prêtres ? Quoi! nous plaindrions Jean Hus, Jérôme de Prague, l'archevêque Cranmer, Dubourg, Servet, etc., et nous ne plaindrions pas Jésus!

Pourquoi le plaindre! dit-on ; il a établi une secte sanguinaire qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non : j'ose avancer, mais avec les hommes les plus instruits et les plus sages, que Jésus n'a jamais songé à fonder cette secte. Le christianisme, tel qu'il a été dès le temps de Constantin, est plus éloigné de Jésus que de Zoroastre ou de Brama.

[1] Les historiens en comptent onze mille. Mais Voltaire ne parle ici que des victimes immolées à la superstition ; il ne compte point les crimes, les assassinats juridiques que la politique et la vengeance firent commettre à la digne épouse de Philippe II. K.

Jésus est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques de nos persécutions, de nos crimes religieux; mais il n'en a pas été l'auteur. Plusieurs ont regardé Jésus comme un médecin juif, que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poisons. Je me flatte de démontrer que Jésus n'était pas chrétien, qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre christianisme, tel que Rome l'a fait; christianisme absurde et barbare, qui avilit l'âme, et qui fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un et l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité; christianisme qui, pour enrichir des moines et des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, et par conséquent à la nécessité du crime; christianisme qui expose les rois au premier dévot assassin qui veut les immoler à la sainte Église; christianisme qui a dépouillé l'Europe, pour entasser dans la maison de la madone de Lorette, venue de Jérusalem à la Marche d'Ancône, par les airs, plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre, et qui l'a couverte de sang, de carnage, et de malheurs innombrables de toute espèce.

••••••••••

CHAPITRE XXXIV.

De la religion de Jésus.

En s'en rapportant aux seuls *Evangiles*, n'est-il pas de la plus grande évidence que Jésus naquit d'un Juif et d'une Juive; qu'il fut circoncis comme Juif; qu'il fut baptisé comme Juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le Juif Jean, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs; qu'il observait le sabbat et toutes les fêtes juives, et qu'enfin il mourut Juif?

Je dis plus : tous ses disciples furent constamment juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les *Evangiles* n'ose faire dire à Jésus-Christ qu'il veut abolir la loi de Moïse. Au contraire, ils lui font dire : « Je ne suis pas venu dissoudre la loi, mais l'accomplir. » Il dit dans un autre endroit : N'ont-ils pas la loi et les prophètes? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que Jésus renonça à la religion dans laquelle il naquit; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulût établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les *Actes des apôtres :* Bolingbroke, Collins, Toland et mille autres, disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des temps antérieurs. Je l'accorde pour un moment. Mais c'est par cette raison-là même que je le propose. Si dans ce livre où l'on ose rapporter, selon vous, tant de faussetés, l'auteur des *Actes* n'a jamais osé dire que Jésus ait institué une religion nouvelle; si l'auteur de ce livre n'a jamais été assez hardi pour dire que Jésus fût Dieu, ne faudra-t-il pas convenir que notre christianisme d'aujourd'hui est absolument contraire à la religion de Jésus, et qu'il est même blasphématoire?

Transportons-nous au jour de la Pentecôte où l'on fait descendre l'esprit (quel que soit cet esprit) sur la tête des apôtres, en langues de feu, dans un grenier. Faites réflexion seulement au discours que l'auteur des *Actes* fait tenir à Pierre (chap. II, v. 14), discours qu'on regarde comme la profession de foi des chrétiens. Vous me dites que c'est un galimatias : mais à travers ce galimatias même, voyez les traits de la vérité.

D'abord Pierre cite le prophète Joël qui a dit : « Je répandrai mon esprit sur toute chair » (chap. II, v. 17).

Pierre conclut de là qu'en qualité de bons Juifs, lui et ses compagnons ont reçu l'esprit. Remarquez soigneusement ses paroles :

« Vous savez que Jésus de Nazareth était un « homme que Dieu a rendu célèbre par les ver- « tus et les prodiges que Dieu a faits par lui » (v. 22).

Remarquez surtout la valeur de ces mots, « Un « homme que Dieu a rendu célèbre; » voilà un aveu bien authentique que Jésus ne poussa jamais le blasphème jusqu'à se dire participant réellement de la Divinité, et que ses disciples étaient bien loin d'imaginer ce blasphème.

« Dieu l'a ressuscité en arrêtant les douleurs « de l'enfer, etc. » (ibid., v., 24). C'est donc Dieu qui a ressuscité un homme.

« C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, et après « qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, etc. » (ibid., v. 32).

Observez que dans tous ces passages Jésus est un bon Juif, un homme juste que Dieu a protégé, qu'il a laissé mourir, à la vérité, publiquement du dernier supplice, mais qu'il a ressuscité secrètement.

« En ce même temps, Pierre et Jean montaient « au temple pour la prière de la neuvième heure » (chap. III, v. 1).

Voilà qui démontre sans réplique que les apô-

tres persistaient dans la religion juive, comme Jésus y avait persisté.

Moïse a dit à nos pères (ibid., v. 22) : « Le « Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos « frères un prophète comme moi ; écoutez-le dans « tout ce qu'il vous dira... Quiconque n'écoutera « pas ce prophète sera exterminé du milieu du « peuple. »

J'avoue que Pierre, à qui on fait tenir ce discours, rapporte très mal les paroles du *Deutéronome* attribuées à Moïse. Il n'y a point dans le texte du *Deutéronome* (chap. XVIII, v. 15) : « Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera ex« terminé du milieu du peuple. »

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien *Testament* qu'on a falsifiés dans le nouveau, pour les faire cadrer avec ce qu'on y dit de Jésus ; mais cette falsification même est une preuve que les disciples de Jésus ne le regardaient que comme un prophète juif. Il est vrai qu'ils appelaient quelquefois Jésus fils de Dieu, et l'on n'ignore pas que *fils de Dieu* signifiait *homme juste;* et *fils de Bélial, homme injuste*. Les savants disent qu'on s'est servi de cette équivoque pour attribuer dans la suite la divinité à Jésus-Christ.

On prend, à la vérité, le nom de fils de Dieu au propre dans l'*Evangile* attribué à Jean. Aussi est-il dit que cette expression fut regardée en ce sens comme un blasphème par le grand-prêtre.

Lorsque Etienne parla au peuple avant que d'être lapidé, il lui dit (chap. VII, v. 52) : « Quel est le « prophète que vos pères n'ont pas persécuté ? « Vous avez tué tous ceux qui vous prédisaient la « venue du juste dont vous avez été proditoire« ment les homicides. » Etienne ne donne à Jésus que le nom de *juste;* il se garde bien de l'appeler Dieu. Etienne en mourant ne renonce point à la religion judaïque ; aucun apôtre n'y renonce ; ils baptisaient seulement au nom de Jésus comme on baptisait au nom de Jean, du baptême de justice.

Paul lui-même, qui commença par être valet de Gamaliel, et qui finit par être son ennemi ; Paul que les Juifs prétendent ne s'être brouillé avec Gamaliel que parce que ce prêtre lui avait refusé sa fille en mariage ; Paul qui, après avoir été satellite de Gamaliel et avoir persécuté les disciples de Jésus, se mit lui-même, de sa propre autorité, au rang des apôtres ; Paul, qui était si enthousiaste et si emporté, regarde toujours Jésus-Christ comme un homme ; il est bien loin de l'appeler Dieu. Il ne dit en aucun endroit que Jésus n'ait pas été soumis à la loi juive : Paul lui-même fut toujours juif. *Je n'ai péché* [a], dit-il au proconsul Festus, *ni contre la loi juive, ni contre le temple.* Paul va sacrifier lui-même dans le temple pendant sept jours : Paul circoncit Timothée, fils d'un païen et d'une fille de joie.

Le vrai Juif [a], dit-il dans son Épître aux Romains, *est celui qui est juif intérieurement.* En un mot, Paul ne fut jamais qu'un Juif qui se mit au rang des partisans de Jésus contre les autres Juifs. Dans tous les passages où il parle de Jésus-Christ, il le préconise toujours comme un bon Juif à qui Dieu s'est communiqué, que Dieu a exalté, que Dieu a mis dans sa gloire. Il est vrai que Paul place Jésus tantôt immédiatement au-dessus des anges, tantôt au-dessous. Que pouvons-nous en conclure ? que l'inintelligible Paul est un Juif qui se contredit.

Il est très certain que les premiers disciples de Jésus n'étaient autre chose qu'une secte particulière de Juifs, comme les wicléfistes n'ont été parmi nous qu'une secte particulière. Il fallait certainement que Jésus se fût fait aimer de ses disciples, puisque, plusieurs années après la mort de Jésus, ceux qui embrassèrent son parti écrivirent cinquante-quatre *Évangiles* dont quelques uns ont été conservés en entier, dont les autres sont connus par de longs fragments, et quelques uns cités seulement par les pères de l'Eglise. Mais ni dans ces citations, ni dans ces fragments, ni dans aucun des *Évangiles* entièrement conservés, la personne de Jésus n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel Dieu a répandu les plus grandes grâces.

Il n'y a que l'*Évangile* attribué à Jean, évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis, dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de Jésus. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe, et il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des temps postérieurs par un chrétien platonicien ; le mot de *verbe, logos*, ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet *Évangile* de Jean fait dire positivement à Jésus : « Je monte à mon père qui est « votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu » (chap. XX, v. 17). Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder Jésus comme un dieu-homme. Chaque *Évangile* est contraire à lui-même et contraire aux autres, et tous ont été, dit-on, falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même Jean. On lui fait dire « qu'il y en a « trois qui rendent témoignage dans le ciel, le

[a] *Act.*, ch. XXV, v. 8.

[a] *Act.*, chap. II, v. 28 et 29.

« Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint; et ces trois « sont un : et il y en a trois qui rendent témoi- « gnage sur la terre, l'esprit, l'eau, et le sang ; « et ces trois sont un » (1re Epître, chap. v, v. 7 et 8).

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'*Épître de Jean* vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire, et qu'ils appelèrent des *fraudes pieuses*. Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la vérité de tout ce qui concerne la personne de Jésus, et faire voir clairement que lui et ses premiers disciples ont toujours été constamment de la religion des Juifs. Disons en passant qu'il est démontré par là que c'est une chose aussi absurde qu'abominable à des chrétiens de brûler les Juifs qui sont leurs pères. Car les Juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux : « Monstres, nous sommes de la religion de votre « Dieu, nous fesons tout ce que votre Dieu a fait, « et vous nous brûlez ! »

....

CHAPITRE XXXV.

Des mœurs de Jésus, de l'établissement de la secte de Jésus, et du christianisme.

Les plus grands ennemis de Jésus doivent convenir qu'il avait la qualité très rare de s'attacher des disciples. On n'acquiert point cette domination sur les esprits sans des talents, sans des mœurs exemptes de vices honteux. Il faut se rendre respectable à ceux qu'on veut conduire; il est impossible de se faire croire quand on est méprisé. Quelque chose qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, et surtout de bonnes mœurs. J'oserais l'appeler un Socrate rustique : tous deux prêchant la morale, tous deux sans aucune mission apparente, tous deux ayant des disciples et des ennemis, tous deux disant des injures aux prêtres, tous deux suppliciés et divinisés. Socrate mourut en sage; Jésus est peint par ses disciples comme craignant la mort. Je ne sais quel écrivain [1] à idées creuses et à paradoxes contradictoires, s'est avisé de dire, en insultant le christianisme, que *Jésus était mort en dieu*. A-t-il vu mourir des dieux? les dieux meurent-ils? Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus absurde; et notre ingénieux M. Walpole a bien raison d'avoir écrit qu'il le méprise.

[1] J.-J. Rousseau, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* (qui fait partie du quatrième livre d'*Emile*).

Il ne paraît pas que Jésus ait été marié, quoique tous ses disciples le fussent, et que chez les Juifs ce fût une espèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent sans femmes ; soit qu'ils voulussent s'écarter en tout de l'usage ordinaire, soit parce qu'embrassant une profession qui les exposait toujours à la haine, à la persécution, à la mort même, et qu'étant tous pauvres, ils trouveraient rarement une femme qui osât partager leur misère et leurs dangers.

Ni Jean le baptiseur ni Jésus n'eurent de femme, du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profession qu'ils embrassèrent; et ayant été suppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils laissèrent après eux des disciples. Ainsi Sadoc avait formé les saducéens. Hillel était le père des pharisiens. On prétend qu'un nommé Judas fut le principal fondateur des esséniens du temps même des Machabées; les réchabites, encore plus austères que les esséniens, étaient les plus anciens de tous.

Les disciples de Jean s'établirent vers l'Euphrate et en Arabie; ils y sont encore. Ce sont eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de saint Jean* [a]. Les *Actes des apôtres* racontent que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse. Il leur demanda qui leur avait conféré le Saint-Esprit. Nous n'avons jamais entendu parler de votre Saint-Esprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de Jean. Paul les assura que celui de Jésus valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été persuadés, car ils ne regardent aujourd'hui Jésus que comme un simple disciple de Jean.

Leur antiquité et la différence entre eux et les chrétiens sont assez constatées par la formule de leur baptême ; elle est entièrement juive, la voici : « Au nom du Dieu antique, puissant, qui est « avant la lumière, et qui sait ce que nous fe- « sons. »

Les disciples de Jésus restèrent quelque temps en Judée; mais étant poursuivis, ils se retirèrent dans les villes de l'Asie mineure et de la Syrie où il y avait des Juifs. Alexandrie, Rome même, étaient remplies de courtiers juifs. Les disciples de Paul, de Pierre, de Barnabé, allèrent dans Alexandrie et dans Rome.

Jusque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les sectateurs de Jésus se bornaient à dire aux Juifs : Vous avez fait crucifier notre maître qui était un homme de bien. Dieu l'a ressuscité ; demandez pardon à Dieu. Nous sommes Juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous

[a] Ch. XIX.

à la loi mosaïque, ne mangeant point de cochon, point de boudin, point de lièvre parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu (quoiqu'il ait le pied fendu et qu'il ne rumine pas); mais nous vous avons en horreur jusqu'à ce que vous confessiez que Jésus valait mieux que vous, et que vous viviez avec nous en frères.

La haine divisait ainsi les Juifs ennemis de Jésus, et ses sectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour se distinguer. *Chrétien* signifiait suivant d'un Christ, d'un oint, d'un messie. Bientôt le schisme éclata entre eux sans que l'empire romain en eût la moindre connaissance. C'étaient des hommes de la plus vile populace qui se battaient entre eux pour des querelles ignorées du reste de la terre.

Séparés entièrement des Juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils se dire alors de la religion de Jésus? Plus de circoncision, excepté à Jérusalem; plus de cérémonies judaïques; ils n'observèrent plus aucun des rites que Jésus avait observés; ce fut un culte absolument nouveau.

Les chrétiens de diverses villes écrivirent leurs *Evangiles* qu'ils cachaient soigneusement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs; ces livres étaient leurs mystères secrets. Mais quels mystères! disent les francs-pensants; un ramas de prodiges et de contradictions; les absurdités de Matthieu ne sont point celles de Jean, et celles de Jean sont différentes de celles de Luc. Chaque petite société chrétienne avait son grimoire, qu'elle ne montrait qu'à ses initiés. C'était parmi les chrétiens un crime horrible de laisser voir leurs livres à d'autres. Cela est si vrai qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre siècles entiers, n'a jamais parlé d'Evangiles. La secte chrétienne défendait très rigoureusement à ses initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appelaient *profanes*. Ils fesaient subir de longues pénitences à quiconque de leurs frères en fesait part à ces infidèles.

Le schisme des donatistes, comme on sait, arriva en 305 à l'occasion des évêques, prêtres et diacres, qui avaient livré les *Evangiles* aux officiers de l'empire; on les appela *traditeurs*, et de là vient le mot *traître*. Leurs confrères voulurent les punir. On assembla le concile de Cirthe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé Purpuris, accusé d'avoir assassiné deux enfants de sa sœur, menaça d'en faire autant aux évêques ses ennemis [a].

On voit par là qu'il fut impossible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puisqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois siècles.

[a] *Histoire ecclésiastique*, l. IX.

CHAPITRE XXXVI.

Fraudes innombrables des chrétiens.

Pendant ces trois siècles, rien ne fut plus aisé aux chrétiens que de multiplier secrètement leurs *Evangiles* jusqu'au nombre de cinquante-quatre. Il est même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais, en récompense, avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à composer des fables, à supposer de fausses prophéties, de fausses ordonnances, de fausses aventures, à falsifier d'anciens livres, à forger des martyrs et des miracles. C'est ce qu'ils appelaient des *fraudes pieuses*. La multitude en est prodigieuse. Ce sont des Lettres de Pilate à Tibère et de Tibère à Pilate; des Lettres de Paul à Sénèque et de Sénèque à Paul; une Histoire de la femme de Pilate; des Lettres de Jésus à un prétendu roi d'Édesse: je ne sais quel Édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des dieux; cinq ou six Apocalypses ressemblant à des rêves d'un malade qui a le transport au cerveau; un Testament des douze patriarches qui prédisent Jésus-Christ et les douze apôtres; le Testament de Moïse; le Testament d'Énoch et de Joseph; l'Ascension de Moïse au ciel; celle d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Élie, de Sophonie, etc.; le Voyage de Pierre, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre, les Récognitions de Clément, et mille autres.

On supposa surtout des Constitutions, des Décrets apostoliques dans lesquels on ne manque pas de dire que les évêques sont au-dessus des empereurs.

On poussa l'impudence jusqu'à supposer des vers grecs attribués aux sibylles, qui sont rares par l'excès du ridicule.

Enfin, les quatre premiers siècles du christianisme n'offrent qu'une suite continuelle de faussaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de mensonge. Nous l'avouons avec douleur; c'est de ces mensonges que les prêtres chrétiens nourrirent leurs petits troupeaux. Ils le savent bien, les Abbadie et les autres écrivains à gages, qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin engraissé de notre substance, essaient encore de justifier, s'il est possible, les sectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accusations terribles; aussi n'y ont-ils jamais répondu; et quand ils sont forcés d'en dire quelques mots, ils passent rapidement sur toutes ces falsifications, sur ces crimes de faux des premiers siècles, sur

les brigandages des conciles, sur ce long amas de fourberies. Ils font comme les déserteurs prussiens, qui courent de toutes leurs forces quand ils passent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils se jettent ensuite au plus vite sur les prophéties, comme dans un désert couvert d'épines et de bruyères, dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les suivre; ils pensent s'y sauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé Jacob a dit que Judas [a] lierait son ânon à la vigne, ils vous disent que Jésus est entré dans Jérusalem sur un âne, et ils prétendent que l'ânon de Juda est une prédiction de l'âne de Jésus.

Si Esaïa [b] dit qu'il fera un enfant à la prophétesse sa femme, et que cet enfant s'appellera Maher Salal-has-bas, cela veut dire que Marie de Bethléem étant vierge accouchera de l'enfant Jésus.

Si le même Esaïa [c] se plaint qu'on ne l'écoute pas, s'il se compare à une racine dans une terre sèche, s'il dit qu'il n'a nulle réputation, qu'il est regardé comme un lépreux, qu'il a été frappé pour les iniquités du peuple, qu'il est mené à la boucherie comme une brebis, etc.; tout cela est appliqué à Jésus.

J'ai lu dans le Testament du célèbre curé Meslier [1] qu'en expliquant ainsi les ouvrages de ceux qu'on appelle *Nabi*, prophètes, chez les Juifs, il y avait trouvé toute l'histoire de don Quichotte clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes, et le plus juste, a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on est obligé de tromper les hommes. Il a consigné dans un gros testament les motifs de son repentir: c'est un fait connu et avéré; mais l'opinion d'un curé picard [2] n'est pas une preuve pour un Anglais, il m'en faut d'autres encore.

Les premières sont les erreurs et les fausses citations qui se trouvent dans les *Evangiles*. Saint Luc dit [d] que Cyrinus était gouverneur de Syrie quand Jésus naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était Quintilius Varus. Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges et des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les *Evangiles*, et pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-temps après par des faussaires ignorants. C'est précisément comme si un de nos *pamphleteers* écrivait que la bataille de Blenheim, qui a signalé le règne de la reine Anne, s'est donnée sous le règne de George Ier. J'avoue que je suis accablé de ce mensonge, et que le plus effronté ou le plus imbécile commentateur, fût-ce un Calmet, ne peut le pallier.

Matthieu dit [a] que la fuite de Jésus en Egypte a été prédit par Osée [b], et selon Luc il n'alla jamais en Egypte.

Matthieu dit que Jésus habita à Nazareth pour accomplire la prophétie qui assure *qu'il sera appelé Nazaréen;* et cette prophétie ne se trouve nulle part.

Milord Bolingbroke ne cesse de dire dans son *Examen important* que tout est rempli de pareilles prédictions, « ou entièrement imaginaires, ou interprétées comme celles de Merlin et de Nostradamus, avec une mauvaise foi qui indigne, et un ridicule qui fait pitié. » Je ne fais que rapporter ces paroles, je ne les adopte pas; c'est au lecteur à les peser.

Les récits des miracles ne sont pas moins extravagants, si l'on en croit tous les francs-pensants. Jérôme écrit sérieusement qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'ermite Paul dans le désert de la Thébaïde pendant quarante années; que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'ermite Antoine vint rendre visite à l'ermite Paul; et que Paul étant mort le jour suivant, il vint deux lions qui creusèrent sa fosse avec leurs ongles. Saint Pacome allait faire ses visites monté sur un crocodile.

On croira aisément que les chrétiens grossirent à la fois le nombre de leurs martyrs et celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique? On exagère pour le seul plaisir d'être lu ou écouté, à plus forte raison quand l'enthousiasme et l'intérêt d'une faction semblent autoriser le mensonge. Mais les archives secrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape Grégoire I l'avoue dans sa septième lettre à Euloge. On ne retrouvait plus de son temps qu'une très petite partie des *Actes des martyrs*, conservés par Eusèbe. Tout ce qu'on a écrit depuis sur les anciens martyrs et les anciens miracles ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Le plus terrible de ces miracles est celui qui est rapporté dans les *Actes des apôtres*. Ils disent qu'Ananias et Saphira, sa femme, deux prosélytes de saint Pierre, moururent l'un après l'autre de mort subite, pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelques schellings pour vivre, et de ne l'avoir pas

a *Genèse*, ch. XLIX, v. 11. — b Isaïe, ch. VIII, v. 3. — c Isaïe, ch. LIII.

[1] Voyez dans ce même volume l'*Analyse* ou *Extrait du Testament du curé Meslier*.

[2] Meslier était curé champenois. — d Luc, ch. I, v. 1 et 2.

a Matth., ch. II, v. 14 et 15. — b Osée, ch. XII, v. 1.

avoué à saint Pierre. Quel miracle, grand Dieu! et quels apôtres!

La plupart des autres miracles sont plus plaisants. Saint Grégoire Thaumaturge, c'est-à-dire l'*opérateur admirable*, apprend d'abord son catéchisme de la bouche d'un beau vieillard qui descend du ciel. A peine sait-il son catéchisme, qu'il écrit une lettre au diable. Il la pose sur un autel; la lettre est fidèlement portée à son adresse, et le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le saisir, lui et son disciple. Ils se changent tous deux sur-le-champ en arbres, et échappent à la poursuite de leurs ennemis.

L'histoire des martyrs est encore plus merveilleuse. Le préfet de Rome faire cuire le diacre Laurent sur un gril de six pieds de long. Sainte Potamieune, pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, est bouillie dans de la poix-résine, et en sort avec la peau la plus fraîche et la plus blanche, qui dut inspirer de nouveaux desirs au gouverneur. Sept demoiselles chrétiennes de la ville d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixante et dix ans, sont condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancyre, ou plutôt ces jeunes gens sont condamnés à les violer; et c'est là l'événement le plus naturel de leur histoire.

Qu'on nous montre un seul miracle évidemment prouvé, c'est celui-là seul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq à six cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulsionnaires; la liste en a été donnée au roi de France par un magistrat [1] qui lui-même était témoin des miracles. Qu'en est-il arrivé? le magistrat a été enfermé comme un fou qu'il était; on s'est moqué de ses miracles à Paris et dans le reste de l'Europe.

Pour constater les miracles, il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canonise un saint. On commence par attendre que le saint soit mort; et on attend cent années au moins; après quoi, lorsque la famille du saint, ou même la province qui s'intéresse à son apothéose, a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apostolique, on fait comparaître des témoins qui ont entendu dire, il y a cinquante ans, à de vieilles femmes qui le savaient de bonne part, que cinquante ans auparavant le saint en question avait guéri leur tante ou leur cousine d'un mal de tête effroyable, en disant la messe pour leur guérison.

Ce n'est pas ainsi que l'on met l'œuvre de Dieu au-dessus de tout soupçon. Le mieux, sans doute, est de s'y prendre comme nous fîmes en 1707, lorsque Fatio de Duillier et le bonhomme Daudé vinrent chez nous des montagnes du Dauphiné et des Cévènes, avec deux ou trois cents prophètes au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur mission. Le Saint-Esprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts de ressusciter un mort. Nous leur permîmes de choisir le mort le plus puant qu'ils pussent trouver. Cette pièce se joua dans la place publique, en présence des commissaires de la reine Anne, du régiment des gardes, et d'un peuple immense. Le résultat, comme on sait, fut de mettre les prétendus ressusciteurs au pilori. Peut-être dans cent ans d'ici quelque nouveau prophète trouvera dans ses archives que l'enthousiaste Fatio et l'imbécile Daudé rendirent en effet un mort à la vie, et qu'ils ne furent piloriés que par la perversité des mécréants, qui ne se rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en user ainsi, et c'est ce que notre docteur Middleton a très bien aperçu. Ils devaient se présenter en plein sénat, et dire : Pères conscrits, ayez la bonté de nous donner un mort à ressusciter; nous sommes sûrs de notre fait, quand ce ne serait qu'une couturière, comme la couturière Dorcas, qui rétablissait les robes des fidèles, et que saint Pierre ressuscita; nous voici prêts, ordonnez. Le sénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve; le mort, rendu à la vie par leurs prières, ou par un jet d'eau bénite, aurait baptisé tout le sénat de Rome, l'empereur, et l'impératrice; et on aurait baptisé tout le peuple romain sans la moindre difficulté. Rien n'était plus aisé, plus simple. Cela ne s'est pas fait; qu'on en dise, s'il se peut, la raison.

Mais qu'on nous dise d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à subjuguer l'empire romain avec des fables qui semblent aux Bolingbroke, aux Collins, aux Toland, aux Woolston, aux Gordon, ne mériter que l'horreur et le mépris. On n'en sera pas surpris si on lit les chapitres suivants. Mais il les faut lire dans l'esprit d'un philosophe homme de bien, qui n'est pas encore illuminé.

....

CHAPITRE XXXVII.

Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde, et de la résurrection annoncée de son temps.

Nous n'avons parlé que suivant les faibles principes de la raison. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte et l'espérance d'un côté, et le merveilleux théologique de l'autre,

[1] Carré de Montgeron.

ont eu toujours un empire absolu sur les esprits faibles; et de ces esprits faibles il y en a parmi les grands, comme parmi les servantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain, après la mort de César, une opinion assez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs, leurs proscriptions, le saccagement des trois parties de la terre alors connues, ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

Les disciples de Jésus en profitèrent si bien que, dans un de leurs *Évangiles*, cette fin du monde est clairement prédite, et l'époque en est fixée à la fin de la génération contemporaine de Jésus-Christ. Luc est le premier (ch. XXI, v. 25 à 32) qui parle de cette prophétie, bientôt adoptée par tous les chrétiens. « Il y aura des signes dans la « lune et dans les étoiles, des bruits de la mer et « des flots; les hommes séchant de crainte atten- « dront ce qui doit arriver à l'univers entier. « Les vertus des cieux seront ébranlées, et alors « ils verront le fils de l'homme venant dans une « nuée avec grande puissance et grande majesté. « En vérité, je vous dis que la génération pré- « sente ne passera point que tout cela ne s'ac- « complisse. »

La tête illuminée de Paul effraya plus d'une fois ses disciples de Thessalonique en enchérissant sur cette prophétie. « Nous qui vivons, leur dit- « il, et qui parlons, nous serons emportés au- « devant du Seigneur au milieu des airs » (1re Épître, chap. IV, v. 16).

Simon Barjone, surnommé Pierre, et que Jésus, par une singulière équivoque, nomma, dit-on, pour être la pierre angulaire de son Église, dit dans sa première Épître (chap. IV, v. 7) que « la fin du monde approche, » et dans la seconde (chap. III, v. 13) « qu'on attend de nouveaux « cieux et une nouvelle terre. »

La première Épître attribuée à Jean assure (chap. II, v. 18) que « le monde est à sa der- « nière heure. » Thadée, Jude ou Juda, voit « le « Seigneur qui va venir avec des milliers de « saints pour juger les hommes » (*Épître de saint Jude*, v. 14 et 15).

Comme cette catastrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée, on remit la partie à une seconde génération, et puis à une troisième. Une nouvelle Jérusalem parut en effet dans l'air pendant plusieurs nuits. Quelques pères de l'Église la virent distinctement; mais elle disparaissait au point du jour, comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux et une nouvelle terre pour une quatrième génération; et de siècle en siècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde qui était si prochaine.

A cette crainte se joignait l'espérance du royaume des cieux que les *Évangiles* comparent à de la moutarde, à des noces, à de l'argent mis à usure. Quel était ce royaume? Où était-il? Était-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jérusalem de l'*Apocalypse?* Était-ce dans une des sept planètes, ou dans une étoile de la première grandeur, ou dans la voie lactée, à travers laquelle notre vicaire Derham a vu le firmament?

Paul avait assuré les Juifs de Thessalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament, en corps et en âme. Mais il régnait une autre opinion du temps de Paul et de Jésus, non moins séduisante; c'est qu'on ressusciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Thessaloniciens qu'ils iraient droit au firmament sans mourir, ils sentaient bien qu'ils passeraient le pas tout comme les autres hommes, et que Paul mourrait lui-même; mais ils se flattaient de la résurrection.

Cette espérance n'était pas une idée neuve: la métempsycose était une espèce de résurrection. Les Égyptiens ne fesaient embaumer leurs corps què pour qu'ils reçussent un jour leur âme. La résurrection est nettement annoncée dans l'*Enéide*, livre VI, v. 713,

« . . . . Animæ, quibus altera fato
« Corpora deben ur, Lethæi ad fluminis undam
« Securos latices et longa oblivia potant. »

On disputait déjà dans Jérusalem sur cette résurrection, du temps de Jésus. La chose n'est guère possible aux yeux d'un sage qui raisonne; mais elle est consolante pour un ignorant qui espère et qui ne raisonne pas. Il s'imagine d'abord que sa faculté de penser et de sentir ira droit en paradis, où elle pensera et sentira sans organes. Ensuite il se figure que ses organes, devenus une poussière dispersée dans les quatre parties du monde, viendront reprendre leur première forme dans des millions de siècles, traverseront tous les globes célestes; qu'il sera le même homme qu'il était autrefois; qu'ayant pensé et senti sans corps pendant tant de siècles dans le paradis, il pensera et sentira enfin avec son corps, dont à la vérité il n'a nul besoin, mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la résurrection; il fait ressusciter Hérès pour quinze jours dans sa *République*. Je ne sais pas bien positivement pour combien de temps Lazare ressuscita: mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de France pourront aisément s'en instruire, car Lazare alla à Marseille avec Marie-

Magdeleine, et les moines de ce pays-là ont sans doute son extrait mortuaire.

Je ne sais quel rêveur nommé Bonnet, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac, et sans les parties de devant et derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes [1]. Celle de Bonnet me paraît un peu fêlée; il faut la mettre avec celle de notre Ditton : je lui conseille, quand il ressuscitera, de demander un peu plus de bon sens, et des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant. Mais que Charles Bonnet ressuscite ou non, milord Bolingbroke, qui n'est pas encore ressuscité, nous prouvait pendant sa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots subjugués par des enthousiastes.

Il est utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur et vengeur. Cette idée encourage la probité et ne choque point le sens commun : mais la résurrection révolte tous les gens qui pensent, et encore plus ceux qui calculent. C'est une très mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions : car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, et on déteste d'autant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri, qu'on a été asservi davantage.

Dans les commencements, la populace se livra en aveugle aux demi-juifs, demi-chrétiens, demi-platoniciens, qui avaient la fureur de faire des prosélytes, fureur si chère à l'amour-propre; des ignorants, disciples d'ignorants, en attiraient d'autres au parti; et les femmes, toujours bien dévotes et bien crédules, se fesaient chrétiennes par la même faiblesse que d'autres se fesaient sorcières.

Cela ne suffisait pas sans doute pour que des sénateurs romains, des successeurs de Scipion, de Caton, de Métellus, de Cicéron, de Varron, s'embéguinassent d'un tel *conte du Tonneau*. En effet, il n'y eut presque aucun sénateur jusqu'à Théodose qui embrassât une secte si chimérique. Constantin même, lorsque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur, et lorsqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche, fut obligé de quitter pour jamais Rome, dont le sénat le haïssait, et il alla établir le christianisme dans sa nouvelle ville de Constantinople.

Il avait donc fallu, pour que le christianisme triomphât à ce point, employer des ressorts plus puissants que cette crainte de la fin du monde, cette espérance d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel, et ce plaisir d'habiter dans une nouvelle Jérusalem céleste.

Le platonisme fut cette force étrangère qui, appliquée à la secte naissante, lui donna de la consistance et de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mélange de platonisme et de christianisme. Les évêques secrets de Rome dans les premiers siècles n'étaient que des demi-juifs très ignorants, qui ne savaient qu'accumuler de l'argent; mais de la théologie philosophique, c'est ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'Église pendant six siècles entiers. C'est dans Alexandrie, devenue le centre des sciences, que les chrétiens devinrent des théologiens raisonneurs; et c'est ce qui releva la bassesse qu'on reprochait à leur origine : ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie [1].

Certainement aucun homme de distinction, aucun homme d'esprit ne serait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire : « Jésus « est né d'une vierge; les ancêtres de son père « putatif remontent à David par deux généalogies « entièrement différentes. Lorsqu'il naquit dans « une étable, trois mages ou trois rois vinrent « du fond de l'Orient l'adorer dans son auge. « Le roi Hérode, qui se mourait alors, ne douta « pas que Jésus ne fût un roi qui le détrônerait « un jour, et il fit égorger tous les enfants des « villages voisins, comptant que Jésus serait enve-« loppé dans le massacre. Ses parents, selon les « évangélistes qui ne peuvent mentir, l'emmenè-« rent en Égypte; et selon d'autres, qui ne « peuvent mentir non plus, il resta en Judée. « Son premier miracle fut d'être emporté par le « diable sur une montagne d'où l'on découvrait « tous les royaumes de la terre. Son second miracle « fut de changer l'eau en vin dans une noce de « paysans lorsqu'ils étaient déjà ivres. Il sécha « par sa toute-puissance un figuier qui ne lui « appartenait pas, parce qu'il n'y trouva point « de fruit dans le temps qu'il ne devait pas en « porter : car ce n'était pas le temps des figues. « Il envoya le diable dans le corps de deux mille « cochons et les fit périr au milieu d'un lac, dans « un pays où il n'y a point de cochons, etc., etc. « Et quand il eut fait tous ces beaux miracles, « il fut pendu. »

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela,

[1] M. Bonnet, célèbre naturaliste, connu par un excellent ouvrage sur les feuilles des plantes, par la découverte d'un puceron hermaphrodite, et par des observations sur la reproduction des parties des animaux, avait eu le malheur de faire quelques ouvrages ridicules de métaphysique et de théologie, dans les instants où la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de faire des observations. Il parlait quelquefois avec mépris de Voltaire dans ses ouvrages, et dans ses lettres à l'anatomiste Haller, qui avait aussi le malheur d'être théologien. Voltaire prend ici la liberté de se moquer d'une des plus plaisantes rêveries métaphysico-théologiques qui soient échappées au savant naturaliste. K.

[1] Voyez le chapitre suivant.

ils n'auraient jamais attiré personne dans leur parti ; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de Platon, et alors quelques demi-raisonneurs les prirent pour des philosophes.

CHAPITRE XXXVIII.

Chrétiens platoniciens. Trinité.

Tous les métaphysiciens, tous les théologiens de l'antiquité, furent nécessairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot seul l'indique : *Métaphysique*, au-dessus de la nature; *théologie*, connaissance de Dieu. Comment connaître ce qui n'est pas naturel ? Comment l'homme peut-il savoir ce que Dieu a pensé, et ce qu'il est? Il fallait bien que les métaphysiciens ne dissent que des paroles, puisque les physiciens ne disaient que cela, et qu'ils osaient raisonner sans faire d'expérience. La métaphysique n'a été jusqu'à Locke qu'un vaste champ de chimères ; Locke n'a été vraiment utile que parce qu'il a resserré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raison, et il ne s'est fait entendre, que parce qu'il est le seul qui se soit entendu lui-même.

L'obscur Platon, disert plus qu'éloquent, poëte plus que philosophe, sublime parce qu'on ne l'entendait guère, s'était fait admirer chez les Grecs, chez les Romains, chez les Asiatiques et les Africains, par des sophismes éblouissants. Dès que les Ptolémée établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes.

Platon, dans un style ampoulé, avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par son verbe. Tantôt ce verbe est un fils de Dieu, tantôt c'est la sagesse de Dieu, tantôt c'est le monde qui est le fils de Dieu. Il n'y a point, à la vérité, de Saint-Esprit dans *Platon*, mais il y a une espèce de trinité. Cette trinité est, si vous voulez, la puissance, la sagesse, et la bonté : si vous voulez aussi, c'est Dieu, le Verbe et le monde. Si vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ses lettres à son capricieux et méchant ami Denys-le-Tyran : « Les plus belles « choses ont en Dieu leur cause première, les « secondes en perfection ont en lui une seconde « cause, et il est la troisième cause des ouvrages « du troisième degré. »

N'êtes-vous pas content de cette trinité? en voici une autre dans son *Timée :* « C'est la sub- « stance indivisible, la divisible, et la troisième « qui tient de l'une et de l'autre. »

Tout cela est bien merveilleux, mais si vous aimez des trinités, vous en trouverez partout. Vous verrez en Egypte Isis, Osiris, et Horus ; en Grèce Jupiter, Neptune, et Pluton, qui partagent le monde entre eux ; cependant Jupiter seul est le maître des dieux. Birma, Brama, et Vistnou, sont la trinité des Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, Platon avait son monde intelligible. Celui-ci était composé d'idées archétypes qui demeuraient toujours au fond du cerveau, et qu'on ne voyait jamais.

Sa grande preuve de l'immortalité de l'âme, dans son dialogue de Phédon et d'Ékécratès, était que *le vivant vient du mort et le mort du vivant ;* et de là il conclut que *les âmes après la mort vont dans le royaume des enfers.* Tout ce beau galimatias valut à Platon le surnom de *divin,* comme les Italiens le donnent aujourd'hui à leur charmant fou l'Arioste, qui est pourtant plus intelligible que Platon.

Mais qu'il y ait dans Platon du divin ou un peu de ce profond enthousiasme qui approche de la folie, on l'étudiait dans Alexandrie depuis plus de trois cents années. Toute cette métaphysique est même beaucoup plus ancienne que Platon ; il la puisa dans *Timée de Locres.* On voit chez les Grecs une belle filiation d'idées romanesques. Le logos est dans ce *Timée*, et ce *Timée* l'avait pris chez l'ancien Orphée. Vous trouvez, dans Clément d'Alexandrie et dans Justin, ce fragment d'une hymne d'Orphée : « Je jure par la parole qui « procéda du père, et qui devint son conseiller « quand il créa le monde. »

Cette doctrine fut enfin tellement accréditée par les platoniciens, qu'elle pénétra jusque chez les Juifs d'Alexandrie.

Philon, né dans cette ville, l'un des plus savants Juifs et Juif de très bonne foi, fut un platonicien zélé. Il alla même plus loin que Platon, puisqu'il dit que « Dieu se maria au verbe, et que le « monde naquit de ce mariage. » Il appelle le verbe, Dieu.

Les premiers sectateurs de Jésus qui vinrent dans Alexandrie y trouvèrent donc des Juifs platoniciens. Il faut remarquer qu'il y avait alors beaucoup plus de Juifs en Égypte qu'on ne peut en supposer du temps des pharaons. Ils avaient même un très beau temple dans Bubaste, quoique leurs lois défendissent de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. Ces Juifs parlaient tous grec, et c'est pourquoi les *Evangiles* furent écrits en grec. Les Juifs grecs étaient détestés de ceux de Jérusalem qui les maudissaient pour avoir traduit leur *Bible,* et qui expiaient tous les ans ce sacrilége par une fête lugubre.

Il ne fut donc pas difficile aux sectateurs de Jésus d'attirer à eux quelques uns de leurs frères d'Alexandrie et des autres villes, qui haïssaient

les Juifs de Judée : ils se joignirent surtout à ceux qui avaient embrassé la doctrine de Platon. C'est là le grand nœud et le premier développement du christianisme; c'est là que commence réellement cette religion. Il y eut dans Alexandrie une école publique de christianisme platonicien, une chaire où Marc enseigna (ce n'est pas celui dont le nom est à la tête d'un évangile). A ce Marc succéda un Athénagore; à celui-ci, Pantène; à Pantène, Clément surnommé Alexandrin; et à ce Clément, Origène, etc.

C'est là que le verbe fut connu des chrétiens, c'est là que Jésus fut appelé le *verbe*. Toute la vie de Jésus devint une allégorie, et la *Bible* juive ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédisait Jésus.

Les chrétiens, avec le temps, eurent une trinité; tout devint mystère chez eux; moins ils furent compris, plus ils obtinrent de considération.

Il n'avait point encore été question chez les chrétiens de trois substances distinctes, composant un seul Dieu, et nommées *le Père, le Fils, et le Saint-Esprit*.

On fabriqua l'*Evangile* de Jean, et on y cousit un premier chapitre où Jésus fut appelé *verbe et lumière de lumière;* mais pas un mot de la trinité telle qu'on l'admit depuis, pas un mot du Saint-Esprit regardé comme Dieu.

Cet *Evangile* dit de ceux qui écoutent Jésus : « Ils n'avaient pas encore reçu l'esprit; » il dit : « l'esprit souffle où il veut, » ce qui ne signifie que le vent; il dit que Jésus *fut troublé d'esprit* lorsqu'il annonça qu'un de ses disciples le trahirait; « il rendit l'esprit, » ce qui veut dire, il mourut : « ayant proféré ces mots, il souffla sur eux, « et leur dit : Recevez l'esprit. » Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie Dieu dans le corps des gens en soufflant sur eux. Cette méthode était pourtant très ancienne : l'âme était un souffle; tous les prétendus sorciers soufflaient et soufflent encore sur ceux qu'ils imaginent ensorceler. On fesait entrer un malin esprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin esprit était un souffle; un esprit bienfesant était un souffle. Ceux qui inventèrent ces pauvretés n'avaient pas certainement beaucoup d'esprit, en quelque sens qu'on prenne ce mot si vague et si indéterminé.

Aurait-on jamais pu prévoir qu'on ferait un jour de ce mot *souffle*, vent, esprit, un être suprême, un Dieu, la troisième personne de Dieu, procédant du père, procédant du fils, n'ayant point la paternité, n'étant ni fait ni engendré? quel épouvantable *non-sens!*

Une grande objection contre cette secte naissante, était : Si votre Jésus est le verbe de Dieu, comment Dieu a-t-il souffert qu'on pendît son verbe? Ils répondirent à cette question assommante par des mystères encore plus incompréhensibles. Jésus était verbe, mais il était un second Adam; or le premier Adam avait péché, donc le second devait être puni. L'offense était très grande envers Dieu, car Adam avait voulu être savant, et pour le devenir il avait mangé une pomme. Dieu, étant infini, était irrité infiniment; donc il fallait une satisfaction infinie. Le verbe, en qualité de Dieu, était infini aussi; donc il n'y avait que lui qui pût satisfaire. Il ne fut pas pendu seulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures; et de l'assemblage merveilleux de ces deux natures il résulta des mystères plus merveilleux encore.

Cette théologie sublime étonnait les esprits, et ne fesait tort à personne. Que des demi-juifs adorassent le verbe ou ne l'adorassent pas, le monde allait son train ordinaire; rien n'était dérangé. Le sénat romain respectait les platoniciens, il admirait les stoïciens, il aimait les épicuriens, il tolérait les restes de la religion isiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des synagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il persécuté des chrétiens? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que Jésus est un verbe?

Le gouvernement romain était le plus doux de la terre. Nous avons déjà remarqué que personne n'avait été jamais persécuté pour avoir pensé.

CHAPITRE XXXIX.

Des dogmes chrétiens absolument différents de ceux de Jésus

A proprement parler, ni les Juifs ni Jésus n'avaient aucun dogme. Faites ce qui est ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre, montrez-vous aux prêtres, ce sont d'excellents médecins. Si vous allez à la selle, ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré, et couvrez vos excréments. Ne remuez pas le jour du sabbat. Si vous soupçonnez votre femme, faites-lui boire des eaux de jalousie. Présentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Nisan un agneau rôti avec des laitues, ayant souliers aux pieds, bâton en main, ceinture aux reins, et mangez vite, etc., etc.

Ce ne sont point là des dogmes, des discussions théologiques; ce sont des observances auxquelles nous avons vu que Jésus fut toujours assujetti. Nous ne fesons rien de ce qu'il a fait, et il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos Évangiles : « Je suis venu et je mourrai pour extirper le péché originel. Ma mère est

« vierge. Je suis consubstantiel à Dieu, et nous « sommes trois personnes en Dieu. J'ai pour ma « part deux natures et deux volontés, et je ne suis « qu'une personne. Je n'ai pas la paternité, et ce- « pendant je suis la même chose que Dieu le père. « *Je suis* lui, et je ne suis pas lui. La troisième « personne procèdera un jour du père selon les « Grecs, et du père et du fils selon les Latins. Tout « l'univers est né damné, et ma mère aussi; ce- « pendant ma mère est mère de Dieu. Je vous or- « donne de mettre, par des paroles, dans un petit « morceau de pain mon corps tout entier, mes « cheveux, mes ongles, ma barbe, mon urine, « mon sang, et de mettre en même temps mon « sang à part dans un gobelet de vin; de façon « qu'on boive le vin, qu'on mange le pain, et que « cependant ils soient anéantis. Souvenez-vous « qu'il y a sept vertus, quatre cardinales et trois « théologales; qu'il n'y a que sept péchés capi- « taux, comme il n'y a que sept douleurs, sept « béatitudes, sept cieux, sept anges devant Dieu, « sept sacrements qui sont signes visibles de cho- « ses invisibles, et sept sortes de grâce qui répon- « dent aux sept branches du chandelier. »

Que dis-je? nous apprit-il jamais ce que c'est que notre âme; si elle est substance ou faculté resserrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexistante à notre corps, ou en quel temps elle y entre? Il nous en a donné si peu de notion, que plusieurs Pères ont écrit que l'âme est corporelle.

Jésus parla si peu des dogmes, que chaque société chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raisonnèrent s'appelèrent *gnostiques*, c'est-à-dire savants, qui se divisèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, et encore en plusieurs autres petites sectes: ainsi l'Église chrétienne n'exista pas un seul moment réunie; elle ne l'est pas aujourd'hui, elle ne le sera jamais. Cette réunion est impossible, à moins que les chrétiens ne soient assez sages pour sacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent sages, n'est-ce pas encore une autre impossibilité? Ce qu'on peut seulement assurer, c'est qu'il en est beaucoup qui le deviendront, et qui même le deviennent déjà tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent constamment mettre la théologie à la place de la vertu.

CHAPITRE XL.

Des querelles chrétiennes.

La discorde fut le berceau de la religion chrétienne, et en sera probablement le tombeau. Dès que les chrétiens existent, ils insultent les Juifs leurs pères; ils insultent les Romains sous l'empire desquels ils vivent, ils s'insultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le Christ, qu'ils s'accusent les uns les autres d'être antichrists.

Plus de six cents querelles, grandes ou petites, ont porté et entretenu le trouble dans l'Église chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; et ce qui est très vrai, c'est qu'il n'est aucune de ces querelles théologiques qui n'ait été fondée sur l'absurdité et sur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées, de poignards, entre les ariens, et les athanasiens. Il s'agissait de savoir si Jésus était semblable au Créateur, ou s'il était identifié avec le Créateur. L'une et l'autre de ces propositions étaient également absurdes et impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des Evangiles. Les partisans d'Arius et ceux d'Athanase se battaient *pour l'ombre de l'âne*. L'empereur Constantin, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon sens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, et qu'ils se déshonoraient par des disputes si frivoles et si impertinentes: c'est la substance de la lettre qu'il envoie aux chefs des deux factions; mais bientôt après la ridicule envie d'assembler un concile, d'y présider avec une couronne en tête, et la vaine espérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent aussi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour savoir précisément si un Juif était Dieu. Voilà l'excès de l'absurdité; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent; des mensonges, des calomnies sans nombre: je m'arrête aux deux beaux miracles que les athanasiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles, qui est rapporté dans l'appendix [a] de ce concile, est que les Pères étant fort embarrassés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter, et quels il fallait rejeter, s'avisèrent de mettre pêle-mêle sur l'autel tous les livres qu'ils purent trouver, et d'invoquer le Saint-Esprit, qui ne manqua pas de faire tomber par terre tous les mauvais livres; les bons res-

[a] *Concil. Labb*, tome I, pag. 84.

tèrent, et depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle, rapporté par Nicéphore [a], Baronius [b], Aurélius Peruginus [c], c'est que deux évêques, nommés Chrysante et Musonius, étant morts pendant la tenue du concile, et n'ayant pu signer la condamnation d'Arius, ils ressuscitèrent, signèrent, et remoururent. Ce qui prouve la nécessité de condamner les hérétiques.

Il semblait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle sur la trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les Pères, après avoir déclaré que Jésus est engendré et non fait, et qu'il est consubstantiel au Père, déclarent qu'ils croient aussi au souffle que nous appelons Saint-Esprit, et dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer, avec un auteur moderne, que le Saint-Esprit fut traité fort cavalièrement à Nicée? Mais qu'est-ce que ce Saint-Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de Jean que Jésus, ressuscité secrètement, apparut à ses disciples, souffla sur eux, et leur dit: Recevez mon saint souffle. Et aujourd'hui ce souffle est Dieu.

Le concile d'Éphèse, qui anathématisa le patriarche de Constantinople Nestorius, n'est pas moins curieux que le premier concile de Nicée. Après avoir déclaré Jésus Dieu, on ne savait en quel rang placer sa mère. Jésus en avait usé durement avec elle à la noce de Cana: il lui avait dit, *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi!* et il lui avait d'abord refusé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, résolut de faire reconnaître Marie pour mère de Dieu. L'entreprise parut d'abord hardie; Nestorius, patriarche de Constantinople, déclara hautement en chaire que c'était trop faire ressembler Marie à Cybèle; qu'il était bien juste de lui donner quelques honneurs, mais que de lui donner tout d'un coup le rang de mère de Dieu, cela était un peu trop roide.

Cyrille était un grand feseur de galimatias, Nestorius aussi. Cyrille était un persécuteur, Nestorius ne l'était pas moins. Cyrille s'était fait beaucoup d'ennemis par sa turbulence, Nestorius en avait encore davantage; et les pères du concile d'Éphèse, en 431, se donnèrent le plaisir de les déposer tous deux. Mais si ces deux évêques perdirent leur procès, la sainte Vierge gagna le sien: elle fut enfin déclarée mère de Dieu, et tout le peuple battit des mains.

On proposa depuis de l'admettre dans la trinité: cela paraissait fort juste; car, étant mère de Dieu, on ne pouvait lui refuser la qualité de déesse. Mais comme la trinité serait devenue par là une quaternité, il est à croire que les arithméticiens s'y opposèrent. On aurait pu répondre que puisque trois fesaient un, ils feraient aussi bien quatre, ou que les quatre feraient un, si on l'aimait mieux. Ces fières disputes durent encore; il y a aujourd'hui beaucoup de nestoriens qui sont courtiers de change chez les Turcs et chez les Persans, comme les Juifs le sont parmi nous. Belle catastrophe d'une religion!

Jésus n'avait pas plus parlé de ses deux natures et de ses deux volontés que de la divinité de sa mère. Il n'avait jamais laissé soupçonner de son vivant qu'il n'y avait en lui qu'une personne avec deux volontés et deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces systèmes, et ce ne fut pas sans de très grandes agitations dans l'empire.

Jamais Jésus n'eut aucune image dans sa maison, à moins que ce ne fût le portrait de sa mère qu'on dit peinte par saint Luc. On a beau répéter qu'il n'avait point de maison, qu'il ne savait où reposer sa tête; que quand il aurait été aussi bien logé que notre archevêque de Kenterbury, il n'en aurait pas plus connu le culte des images. On a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni statues ni portraits dans leurs assemblées; cependant un second concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On sait assez quelles ont été nos disputes sur la transsubstantiation, et sur tant d'autres points. Enfin, disent les francs-pensants: prenez l'*Evangile* d'une main et vos dogmes de l'autre; voyez s'il y a un seul de ces dogmes dans l'*Evangile;* et puis jugez si les chrétiens qui adorent Jésus sont de la religion de Jésus. Jugez si la secte chrétienne n'est pas une bâtarde juive née en Syrie, élevée en Égypte, chassée avec le temps du lieu de sa naissance et de son berceau, dominante aujourd'hui dans Rome moderne, et dans quelques autres pays de l'Occident par l'argent, la fraude, et les bourreaux. Nous ne dissimulons pas que ce sont là les discours des hommes de l'Europe les plus instruits, et avouons devant Dieu que nous avons besoin d'une réforme universelle.

CHAPITRE XLI.

Des mœurs de Jésus et de l'Église.

J'entends ici par mœurs les usages, la conduite, la dureté ou la douceur, l'ambition ou la modération, l'avarice ou le désintéressement. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles, pour être certain qu'en toutes ces choses il y eut toujours plus de

a Liv. VIII, ch. 23. — b Tome IV, n° 82. — c *Ann.* 325.

différence entre les Eglises chrétiennes et Jésus, qu'entre la tempête et le calme, entre le feu et l'eau, entre le soleil et la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome, quoique nous ne le reconnaissions pas en Angleterre depuis près de deux siècles et demi. N'est-il pas évident qu'un fakir des Indes ressemble plus à Jésus qu'un pape? Jésus fut pauvre, alla servir le prochain de bourgade en bourgade, mena une vie errante; il marchait à pied; ne savait jamais où il coucherait, rarement où il mangerait. C'est précisément la vie d'un fakir, d'un talapoin, d'un santon, d'un marabout. Le pape de Rome, au contraire, est logé à Rome dans les palais des empereurs. Il possède environ huit à neuf cent mille livres sterling de revenu quand ses finances sont bien administrées. Il est humblement souverain absolu, il est serviteur des serviteurs; et en cette qualité il a déposé des rois, et donné presque tous les royaumes de la chrétienté; il a même encore un roi pour vassal, à la honte du trône.

Passons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils se sont arrogé partout les droits régaliens; ils sont souverains en Allemagne, et parmi nous barons du royaume. Aucun évêque ne prend, à la vérité, le titre de serviteur des serviteurs; au contraire, presque tous les évêques papistes s'intitulent, *Evêques par la permission du serviteur des serviteurs;* mais tous ont affecté la puissance souveraine. Il ne s'en est pas trouvé parmi eux un seul qui n'ait voulu écraser l'autorité séculière et la magistrature. Ce sont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois; les évêques de France avaient déposé Louis, fils de Charlemagne, long-temps avant que Grégoire VII fût assez insolent pour déposer l'empereur Henri IV.

Des évêques espagnols déposèrent leur roi Henri IV l'impuissant: ils prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de Henri IV soit bien malheureux, puisque le Henri IV de France, qui était très digne de régner par une raison contraire, fut pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la Sorbonne, par les moines, ainsi que par les papes.

Ces exécrables momeries sont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations; mais elles ont été révérées pendant plus de dix siècles, et les chrétiens ont été traités partout comme des bêtes de somme par les évêques. Aujourd'hui même encore, dans les malheureux pays papistes, les évêques se mêlent despotiquement de la cuisine des particuliers; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certain temps de l'année: ils font plus, ils suspendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre humain de ne point labourer, de ne point semer, de ne point recueillir certains jours de l'année; et ils poussent dans quelques occasions la tyrannie jusqu'à défendre pendant trois jours de suite d'obéir à la Providence et à la nature. Ils condamnent les peuples à une oisiveté criminelle, et cela de leur autorité privée, sans que les peuples osent se plaindre, sans que les magistrats osent interposer le pouvoir des lois civiles, seul pouvoir raisonnable. Si les évêques ont partout usurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les pasteurs de nos églises réformées aient eu moins d'ambition et de fureur. On n'a qu'à lire dans notre historien philosophe Hume les sombres et absurdes atrocités de nos presbytériens d'Écosse. Le sang s'allume à une telle lecture; on est tenté de punir des insolences de leurs prédécesseurs ceux d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons pas, serait, s'il le pouvait, tyran du genre humain. Jésus n'a été que victime. Voyez donc comme ils ressemblent à Jésus!

S'ils nous répondent ce que j'ai entendu dire à plusieurs d'entre eux, que Jésus leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné user, je répèterai ici ce que je leur ai dit, qu'en ce cas c'est aux Pilate de nos jours à leur faire subir le supplice que ne méritait pas leur maître

Nous avons encore brûlé deux ariens sous le règne de Jacques Ier. De quoi étaient-ils coupables? de n'avoir pas attribué à Jésus l'épithète de consubstantiel, qu'assurément il ne s'était pas donnée lui-même.

Le fils de Jacques Ier a porté sa tête sur un échafaud; nos infâmes querelles de religion ont été la principale cause de ce parricide. Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés sous son père.

CHAPITRE XLII.

De Jésus, et des meurtres commis en son nom.

Il faut prendre Jésus-Christ comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de Clarendon ni de Hume qui ait écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent et emporté, que celle d'avoir battu et chassé très mal à propos les marchands de bêtes de sacrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près, c'était un homme fort doux, qui ne battit jamais personne; et il ressemblait assez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on

répande le sang. Voyez même comme il remit l'oreille à Malchus, quand le très inconstant et très faible saint Pierre eut coupé l'oreille à cet archer du guet [a], quelques heures avant de renier son maître. Ne me dites point que cette aventure est le comble du ridicule, je le sais tout aussi bien que vous; mais je suis obligé, encore une fois, de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je suppose donc que Jésus a été toujours honnête, doux, modeste; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, et quel bien leur religion a fait au genre humain.

Il ne sera pas mal à propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait massacrer, soit dans les séditions, soit dans les batailles, soit sur les échafauds, soit dans les bûchers, soit par de saints assassinats, ou prémédités, ou soudainement inspirés par l'esprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome lorsque l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre Novatien disputa ce que nous appelons *la chaire de Rome*, la papauté, au prêtre Corneille : car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent; et précisément dans le même temps la chaire de Carthage fut disputée de même par Cyprien, et un autre prêtre nommé Novat, qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre [b]. Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage et dans Rome. L'empereur Décius fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices : c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de Décius. Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes, qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera par trop fort. Posons donc. 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs saintes vengeances sous Constantin, ils assassinent le jeune Candidien [c], fils de l'empereur Galère, l'espérance de l'empire, et que l'on comparait à Marcellus; un enfant de huit ans, fils de l'empereur Maximin; une fille du même empereur, âgée de sept ans. L'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec

200

Ci-contre. 200

ses femmes dans les rues d'Antioche, et elles furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice Valérie, veuve de Galère, et fille de Dioclétien, fut tuée à Thessalonique, en 315[a], et eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrétiens de ce meurtre, et l'imputent à Licinius; mais réduisons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occasion à deux cents; ce n'est pas trop : ci. . . 200

Dans le schisme des donatistes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents personnes assommées à coups de massue; car les évêques ne voulaient pas qu'on se battît à coups d'épée : pose. 400

On sait de quelles horreurs et de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origne et le prétexte. Cet incendie embrasa tout l'empire à plusieurs reprises, et se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes : ci 300000

La querelle des iconoclastes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies : ci. . . . 60000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille manichéens que l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, fit égorger dans l'empire grec, en 845. C'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé, que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe, et point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins : ci. 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent partout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion : pose 20000

500800

[a] Il y a dans l'anglais *to that constable*. On l'a traduit par *archer du guet*. — [b] *Histoire ecclésiastique*.
[c] Année 313.

Ci-contre . . . 500800

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens; mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million : ci. 1000000

La croisade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévastèrent si honnêtement et si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts : ci. 100000

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-temps que les cendres des bûchers, et des ossements de morts dévorés par les loups dans les campagnes : ci. 100000

Pour les croisades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous voulons bien n'en compter que cinquante mille : ci. 50000

Le grand schisme d'Occident au quatorzième siècle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens : ci. 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme, dans la ville de Constance, les deux prêtres Jean Hus et Jérôme de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur Sigismond et au concile; mais elle causa, je ne sais comment, la guerre des hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts : ci 150000

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les massacres de Mérindol et de Cabrières sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres; de dix-huit mille innocents égorgés, brûlés; d'enfants à la mamelle jetés dans les flammes; de filles violées, et coupées ensuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on fesait sauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la justice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français :

1930800

Ci-contre. . . . 1930800

pose donc 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme, que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés, ayant refusé de s'amender, les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles entiers, et n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassinats commis depuis le règne du saint pape Léon X jusqu'à celui du saint pape Clément IX, assassinats soit juridiques, soit non juridiques; têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abattues par le bourreau; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude de bûchers allumés; le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre; les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même; trente guerres civiles pour la transsubstantiation, la prédestination, le surplis, et l'eau bénite; les massacres de la Saint-Barthélemi, les massacres d'Irlande, les massacres des Vaudois, les massacres des Cévennes, etc., etc., on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire peut-être que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vite, avec horreur, deux millions : ci. 2000000

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis et en étole, n'exagérons rien; réduisons à deux cent mille le nombre des âmes qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer : ci 200000

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque Las Casas prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique; et fesons surtout la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des hommes puisqu'ils n'étaient pas chrétiens : ci . 5000000

Réduisons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui péri-

9168800

De l'autre part. . .	9168800
rent dans la guerre du Japon, excitée par les RR. PP. jésuites; ne portons notre compte qu'à trois cent mille : ci	300000
TOTAL.	9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions quatre cent soixante-huit mille huit cents personnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues, pour l'amour de Dieu. Quelques fanatiques demi-savants me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirants par les plus horribles supplices, sous les empereurs romains avant Constantin; mais je leur dirai avec Origène [a] « qu'il y a eu très peu « de persécutions, et encore de loin à loin. » J'ajouterai : Quand vous auriez eu autant de martyrs que la *Légende dorée* et dom Ruinart le bénédictin en étalent, que prouveriez-vous par là ? *Que vous avez toujours été intolérants et cruels;* que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous persécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs et aux Égyptiens; que votre intolérance n'a servi qu'à verser votre sang, et à faire répandre celui des autres hommes vos frères; et que vous êtes coupables non seulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre sang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes, parce que vous avez été les plus injustes.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, et tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste). T'appelles-tu Argyle, ou Perth, ou Montrose, ou Hamilton, ou Douglas? souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie et de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre, du 25 juillet 1643 : elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestants par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat Brooke, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés, sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte et catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis, et tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul est effrayant, je l'avoue; mais il est encore fort au-dessous de la vérité. Nous savons bien que si on présente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses, et qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Versailles, ne prendront même jamais la peine d'examiner si le calcul est juste. Si par hasard elles apprennent ces étonnantes vérités, leurs confesseurs leur diront qu'il faut reconnaître le doigt de Dieu dans toutes ces boucheries; que Dieu ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus; que Jésus étant mort du dernier supplice, tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, devraient mourir de même; que c'est une impiété horrible de ne pas tuer sur-le-champ tous les petits enfants qui viennent de recevoir le baptême; parce qu'alors ils seraient éternellement heureux par les mérites de Jésus, et qu'en les laissant vivre on risque de les damner. Nous sentons toute la force de ces raisonnements; mais nous allons proposer un autre système avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.

[a] *Origène contre Celse*, l. III, ch. VIII.

CHAPITRE XLIII.

Propositions honnêtes.

Notre doyen Swift a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore temps d'abolir la religion chrétienne. Nous sommes de son avis : c'est un arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté jusqu'ici que des fruits de mort; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le greffe.

Nous proposons de conserver dans la morale de Jésus tout ce qui est conforme à la raison universelle, à celle de tous les grands philosophes de l'antiquité, à celle de tous les temps et de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les sociétés.

Adorons l'Être suprême par Jésus, puisque la chose est établie ainsi parmi nous. Les cinq lettres qui composent son nom ne sont certainement pas un crime. Qu'importe que nous rendions nos hommages à l'Être suprême, par Confucius, par Marc-Aurèle, par Jésus, ou par un autre, pourvu que nous soyons justes? La religion consiste assurément dans la vertu, et non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de Dieu, elle est uniforme partout. La théologie vient des hommes, elle est partout différente et ridicule; on l'a dit souvent, et il faut le redire toujours.

L'impertinence et l'absurdité ne peuvent être

une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit et qui récompense réunit tous les hommes ; la détestable et méprisable théologie raisonneuse les divise.

Cette théologie raisonneuse est en même temps le plus absurde et le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre. Les nations anciennes se contentaient d'adorer leurs dieux, et n'argumentaient pas; mais nous autres, nous avons répandu le sang de nos frères pendant des siècles pour des sophismes. Hélas ! qu'importe à Dieu et aux hommes que Jésus soit Omousios ou Omoiousios, que sa mère soit Theotocos ou Jesutocos, et que l'esprit procède ou ne procède pas? Grand Dieu ! fallait-il se haïr, se persécuter, s'égorger, pour ces incompréhensibles chimères ! Chassez les théologiens, l'univers est tranquille (du moins en fait de religion). Admettez-les, donnez-leur de l'autorité; la terre est inondée de sang. Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux, sans vouloir faire servir à nos misères une religion qui devrait les soulager ? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé si long-temps tous les pays où elle est parvenue m'affligent et me font verser des larmes; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je suis membre déchirent mes entrailles. Je méprise un cœur de glace qui n'est pas saisi des mêmes transports que moi, quand il considère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre, l'Écosse, et l'Irlande. Dans les temps qui virent naître ce trop facile et trop incertain roi Charles Ier, et cet étrange Cromwell, moitié fou, moitié héros, moitié fanatique, moitié fripon, moitié politique, et moitié barbare, le christianisme alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendres, et fourbit les épées qui couvrirent si long-temps nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux et détestables compatriotes, quelle fut la principale cause de vos fureurs ? Vous vous égorgeâtes pour savoir s'il fallait un surplis ou une soutane, pour un *covenant* [1], pour des cérémonies ou ridicules, ou du moins inutiles.

Les Écossais vendirent pour deux cent mille livres sterling aux Anglais leur roi réfugié chez eux ; roi condamné à Rome, parce qu'il n'était pas soumis à la superstition papistique ; roi condamné à Édimbourg, parce qu'il n'était pas soumis au ridicule *covenant* écossais; roi mort à Londres sur l'échafaud, parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes irlandais ont porté plus loin leur fureur, quand, un peu avant cette exécution abominable, nos papistes ont assassiné un nombre prodigieux de protestants, quand plusieurs se sont nourris de la chair de ces victimes, et se sont éclairés de la chandelle faite avec leur graisse.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs, mais avec des yeux long-temps mouillés de larmes, c'est que dans tous les temps où les chrétiens se sont souillés par des assassinats religieux, en Angleterre, en Irlande, en Écosse, dans les temps de Charles Ier, de Charles II, et de Jacques II ; en France, depuis Charles IX jusqu'à Louis XIII ; en Allemagne, en Espagne, en Flandre, en Hollande, sous Charles-Quint et Philippe II ; dans ces temps, dis-je, si horribles et si voisins de nous, dans les massacres réciproques commis dans les cinq vallées de Savoie et dans les Cévennes de France, tous ces crimes furent justifiés par les exemples de Phinées, d'Aod, de Jahel, de Judith, et par tous les assassinats dont l'*Écriture sainte* regorge.

Religion chrétienne, voilà tes effets ! tu es née dans un coin de la Syrie d'où tu es chassée, tu as passé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux extrémités du continent ; et cependant je propose qu'on te conserve, pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie, et les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons Dieu par Jésus s'il le faut, si l'ignorance a tellement prévalu, que ce mot juif doive être encore prononcé; mais qu'il ne soit plus le mot du guet pour la rapine et pour le carnage.

Dieu des innombrables mondes ! Dieu de justice et de paix, expions par la tolérance les crimes que la fureur exécrable de l'intolérance nous a fait commettre.

Viens chez moi, raisonnable socinien, cher quaker; viens, bon anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal [a] très indifférent, mennonite, millénaire, méthodiste, piétiste, toi-même insensé esclave papiste, viens, pourvu que tu n'aies point de poignard dans ta poche; prosternons-nous ensemble devant l'Être suprême, remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils, et de bon pain pour notre nourriture, une raison pour le connaître, et un cœur pour l'aimer : soupons ensemble gaiement après lui avoir rendu grâces.

Que les princes papistes fassent comme ils voudront avec l'idole de leur pape, dont ils commencent tous à se moquer. Qu'ils essaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne soit dangereuse dans leurs états. Qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs.

[1] Convention, accord, ligue.

[a] *N. B.* On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute Église; au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif, la grandeur épiscopale, la fierté épiscopale.

Qu'ils ne soient plus assez sots pour demander à un prêtre la permission de manger un poulet le vendredi. Qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie. Qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables, c'est leur affaire. La nôtre est d'être inviolablement attachés à notre heureuse constitution, d'aimer Dieu, la vérité, et notre patrie; et d'adresser au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

CHAPITRE XLIV.

Comment il faut prier Dieu.

Nous entendons les clameurs de nos ecclésiastiques; ils nous crient : S'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité, si les hommes sont sages, il n'y aura plus de culte public, on n'ira plus à nos sermons, nous perdrons nos bénéfices. Rassurez-vous, mes amis, sur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres quoique dans la Caroline et dans la Pensylvanie chacun de nos pères de famille puisse être ministre du très-Haut dans sa maison. Non seulement vous garderez vos bénéfices, mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus, et qui sont le moins payés.

Loin d'abolir le culte public, nous voulons le rendre plus pur et moins indigne de l'Être suprême. Vous sentez combien il est indécent de ne chanter à Dieu que des chansons juives, et combien il est honteux de n'avoir pas eu assez d'esprit pour faire vous-mêmes des hymnes plus convenables. Louons Dieu, remercions Dieu, invoquons Dieu à la manière d'Orphée, de Pindare, d'Horace, de Dryden, de Pope, et non à la manière hébraïque. De bonne foi, si vous commenciez d'aujourd'hui à instituer des prières publiques, qui de vous oserait proposer de chanter le barbare galimatias attribué au Juif David?

Ne rougissez-vous pas de dire à Dieu [a] : Tu gouverneras toutes les nations que tu nous soumettras avec une verge de fer; tu les briseras comme le potier fait un vase.

[b] Tu as brisé les dents des pécheurs.

[c] La terre a tremblé, les fondements des montagnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes; il a lancé la grêle et des charbons.

[d] Il a logé dans le soleil, et il en est sorti comme un mari qui sort de son lit.

[e] Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront à rien comme de l'eau : car il a tendu son arc pour les abattre; et ils seront engloutis tout vivants dans sa colère, avant d'entendre [1] que tes épines soient aussi hautes qu'un prunier.

[a] Les nations viendront, vers le soir, affamées comme des chiens; et toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles, et tu les réduiras à rien.

[b] La montagne du Seigneur est une montagne coagulée; pourquoi regardez-vous les monts coagulés? Le Seigneur a dit : Je jetterai Basan, je le jetterai dans la mer, afin que ton pied soit teint de sang, et que la langue de tes chiens lèche leur sang.

[c] Ouvre la bouche bien grande, et je la remplirai.

[d] Rends les nations comme une roue qui tourne toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui brûle des montagnes; tu les poursuis dans la tempête, et ta colère les troublera.

[e] Le Seigneur racontera, dans les Écritures des peuples et des princes, de ceux qui ont été en Sion.

[f] Et ma corne sera comme la corne de la licorne (qui n'existe point), et ma vieillesse dans la miséricorde de la mamelle.

[g] Ta jeunesse se renouvellera comme la jeunesse de l'aigle (qui ne se renouvelle point).

[h] Il jugera dans les nations; il les remplira de ruines; il cassera la tête dans la tête de plusieurs.

[i] Jérusalem qui est bâtie comme une ville, dont la participation d'elle est en lui-même.

[j] Bienheureux celui qui prendra tes petits enfants, et qui les écrasera contre la pierre.

Vous m'avouerez que l'ode d'Horace, *Cœlo tonantem credidimus Jovem* (5e du liv. III), et celle des jeux séculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non-sense* d'antiques *ballades* [k], pillé chez un peuple que vous méprisez. Considérez, je vous prie, à qui l'on attribue la plupart de ces chansons. C'est à un scélérat qui commence par être violon du roitelet Saül, qui devient son gendre, et qui se révolte contre lui; qui se met à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge femmes, filles, enfants à la mamelle; qui passe sa vie dans les assassinats, dans l'adultère, dans la débauche; et qui assassine encore par son testament. Tel est David, tel est l'homme selon le cœur de Dieu. Notre digne concitoyen Huet ne fait nulle difficulté de l'appeler *monstre*. Grand

[a] Ps. II. — [b] Ps. III. — [c] Ps. XVII. — [d] Ps. XVIII. — [e] Ps. LVII.

[1] *Priusquam intelligerent.*

[a] Ps. LVIII. — [b] Ps. LXVII. — [c] Ps. LXXX. — [d] Ps. LXXXII. — [e] Ps. LXXXVI. — [f] Ps. XCI. — [g] Ps. CII. — [h] Ps. CIX. — [i] Ps. CXXI. — [j] Ps. CXXXVI. — [k] Le mot *Ballad*, en anglais, signifie *chanson*.

Dieu! ne peut-on pas vous louer sans répéter les prétendues odes d'un Juif si criminel?

Au reste, mes chers compatriotes, chantez peu; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher mieux. Des sermons trop fréquents avilissent la prédication et le prédicateur.

Comme parmi vous il y a nécessairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole, ni le don de la pensée, il faut qu'ils se défassent du sot amour-propre de débiter de mauvais discours, et qu'ils cessent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils lisent au peuple les beaux discours de Tillotson, de Smalridge, et de quelques autres; le nombre en est très petit. Addison et Steele vous l'ont déjà conseillé.

C'est une très bonne institution de se rassembler une fois par mois, ou même, si l'on veut, une fois par semaine, pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un discours moral ne soit jamais une métaphysique absurde, encore moins une satire, et encore moins une harangue séditieuse.

Dieu nous préserve de bannir le culte public! On a osé nous en accuser; c'est une imposture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux siècles et demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'Augias; nous en avons ôté les toiles d'araignées, les chiffons pourris, les os de morts, que Rome nous avait envoyés pour infecter les nations. Achevons un si noble ouvrage.

Oui, nous voulons une religion; mais simple, sage, auguste, moins indigne de Dieu, et plus faite pour nous; en un mot, nous voulons servir Dieu, *et les hommes*.

AXIOMES.

Nulle société ne peut subsister sans justice; annonçons donc un Dieu juste.

Si la loi de l'état punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.

Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut, mais que l'homme d'état soit théiste.

Vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, comment il punira, comment il récompensera; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison, la souveraine équité; c'en est assez. Nul mortel n'est en droit de vous contredire, puisque vous dites une chose probable et nécessaire au genre humain.

Si vous défiguriez cette probabilité consolante et terrible par des fables absurdes, vous seriez coupable envers la nature humaine.

Ne dites point qu'il faut tromper les hommes au nom de Dieu: ce serait le discours d'un diable, s'il y avait des diables.

Quiconque ose dire, Dieu m'a parlé, est criminel envers Dieu et les hommes; car Dieu, le père commun de tous, se serait-il communiqué à un seul?

Si Dieu avait voulu donner quelque ordre, il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux; aussi sa loi est dans le cœur de tous les êtres raisonnables, et non ailleurs.

C'est le comble de l'horreur et du ridicule d'annoncer Dieu comme un petit despote insensé et barbare qui dicte secrètement une loi incompréhensible à quelques uns de ses favoris, et qui égorge les restes de la nation pour avoir ignoré cette loi.

Dieu se promener! Dieu parler! Dieu écrire sur une petite montagne! Dieu combattre! Dieu devenir homme! Dieu-homme mourir du dernier supplice! idées dignes de *Punch*.

Un homme prédire l'avenir! idée digne de Nostradamus.

Inventer toutes ces choses, extrême friponnerie. Les croire, extrême bêtise. Mettre un Dieu puissant et juste à la place de ces étonnantes farces, extrême sagesse.

Mais si mon peuple raisonne, il s'élèvera contre moi. Tu te trompes; moins il sera fanatique, plus il sera fidèle.

Des princes barbares dirent à des prêtres barbares: Trompez mon peuple pour que je sois mieux servi, et je vous paierai bien. Les prêtres ensorcelèrent le peuple, et détrônèrent les princes.

Calchas force Agamemnon à immoler sa fille pour avoir du vent; Grégoire VII fait révolter Henri V contre l'empereur Henri IV son père, qui meurt dans la misère, et à qui on refuse la sépulture: Grégoire est bien plus terrible que Calchas.

Voulez-vous que votre nation soit puissante et paisible? que la loi de l'état commande à la religion.

Quelle est la moins mauvaise de toutes les religions? celle où l'on voit le moins de dogmes, et le plus de vertu. Quelle est la meilleure? c'est la plus simple.

Papistes, luthériens, calvinistes, ce sont autant de factions sanguinaires. Les papistes sont des esclaves qui ont combattu sous les enseignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes; les calvinistes pour la liberté populaire.

Les jansénistes et les molinistes ont joué une farce en France. Les luthériens, les calvinistes,

avaient donné des tragédies sanglantes à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Hollande.

Le dogme a fait mourir dans les tourments dix millions de chrétiens [1]. La morale n'eût pas produit une égratignure.

Le dogme porte encore la division, la haine, l'atrocité, dans les provinces, dans les villes, dans les familles. O vertu, consolez-nous!

ADDITION DU TRADUCTEUR.

Après le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux siennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été prises de Platon, jusqu'au dogme même de l'immortalité de l'âme, que les anciens Juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que *le royaume des cieux*, dont il est parlé si souvent dans l'*Évangile*, se trouve dans le *Phédon* de Platon. Voici les propres mots de ce philosophe grec qui, sans le savoir, a fondé le christianisme : « Un autre monde pur est au-« dessus de ce ciel pur où sont les astres; la terre « que nous habitons n'est que le sédiment gros-« sier de ce monde éthéré, etc. »

Platon ajoute ensuite que « nous verrions ce « royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, « si nous pouvions nous élancer au-delà de notre « air grossier, comme les poissons peuvent voir « notre terre en s'élançant à fleur d'eau. »

Ensuite voici comme il s'exprime : « Dans cette « terre si parfaite tout est parfait ; elle produit des « pierres précieuses dont les nôtres n'approchent « pas... elle est couverte d'or et d'argent ; ce spec-« tacle est le plaisir des bienheureux. Leurs sai-« sons sont toujours tempérées; leurs organes, « leur intelligence, leur santé, les mettent infi-« niment au-dessus de nous, etc. »

Qui ne reconnaît dans cette description la Jérusalem céleste ? La seule différence, c'est qu'il y a du moins quelque philosophie dans la ville céleste de Platon, et qu'il n'y en a point dans celle de l'*Apocalypse* attribuée à saint Jean. « Elle « est semblable, dit-il, à une pierre de jaspe « comme du cristal... Celui qui parlait avec moi « avait une canne d'or pour mesurer la ville... « La ville est bâtie en carré, aussi longue que « large, et il la trouva de douze mille stades, « et sa longueur et sa largeur et sa hauteur sont « égales... Le premier lit du fondement de la « ville était de jaspe ; le second, de saphir ; le « troisième, de calcédoine, c'est-à-dire d'agate ; « le quatrième, d'émeraude. »

Le purgatoire, surtout, a été pris visiblement dans le *Phédon;* les paroles de Platon sont remarquables : « Ceux qui ne sont ni entièrement cri-« minels, ni absolument innocents, sont portés « vers l'Achéron ; c'est là qu'ils souffrent des peines « proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce qu'ayant « été purgés de leurs péchés, ils reçoivent parmi « les bienheureux la récompense de leurs bonnes « actions. »

La doctrine de la résurrection est encore toute platonicienne, puisque, dans le dixième livre de la *République*, le philosophe grec introduit Hérès ressuscité, et racontant ce qui s'est passé dans l'autre monde.

Il importe peu que Platon ait puisé ses opinions, où, si l'on veut, ses fables chez d'anciens philosophes égyptiens, ou chez Timée de Locres, ou dans son propre fonds. Ce qui est très important à considérer, c'est qu'elles étaient consolantes pour la nature humaine ; et c'est ce qui a fait dire à Cicéron qu'il aimerait mieux se tromper avec Platon, que d'avoir raison avec Épicure. Il est certain que le mal moral et le mal physique se sont mis en possession de notre courte vie, et qu'il serait doux d'espérer une vie éternelle dont nul mal ne pourrait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien ? pourquoi cette vie éternelle et heureuse ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord ? Ne serait-il pas ridicule et barbare de bâtir pour ses enfants un palais magnifique et rempli de toutes les délices imaginables, mais dont le vestibule serait un cachot habité par des crapauds et par des serpents, et d'emprisonner ses enfants dans ce cachot horrible pendant soixante et dix ou quatre-vingts ans, pour leur mieux faire goûter ensuite toutes les voluptés dont le palais abonde ; voluptés qu'ils ne sentiront que quand les serpents du vestibule auront dévoré leurs peaux et leurs os ?

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que toute cette doctrine était répandue dans la Grèce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaissance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par Dieu même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'âme, ni des peines et des récompenses après la mort, ni de la résurrection du corps. C'est le comble du ridicule de dire que ces idées étaient sous-entendues dans le *Pentateuque*. Si elles sont divines, elles ne devaient pas être sous-entendues, elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques Hébreux que long-temps après

[1] Voyez ci-dessus, ch. XLII.

Platon ; donc Platon est le véritable fondateur du christianisme.

Si l'on considère ensuite que la doctrine du verbe et de la trinité n'est expressément dans aucun auteur excepté Platon, il faut absolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphysique chrétienne. Jésus qui n'a jamais rien écrit, qui est venu si long-temps après Platon, et qui ne parut que chez un peuple grossier et barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, et qu'assurément il ne connaissait pas.

Le platonisme, encore une fois, est le père du christianisme, et la religion juive est la mère. Or, quoi de plus dénaturé que de battre son père et sa mère ? Qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonisme ; un cuistre de théologie présentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un cuistre de Noyon fit autrefois cuire Michel Servet. Qu'un Espagnol *nuevo cristiano* imite Jésus-Christ, qu'il se fasse circoncire comme lui, qu'il observe le sabbat comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pascal avec des laitues dans le mois de mars; les familiers de l'inquisition voudront le faire brûler en place publique.

C'est une chose également remarquable et horrible que la secte chrétienne ait presque toujours versé le sang; et que la secte épicurienne, qui niait la Providence et l'immortalité de l'âme, ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet donné dans l'histoire des épicuriens; et il n'y a peut-être pas une seule année, depuis Athanase et Arius jusqu'à Quesnel et Letellier, qui n'ait été marquée par des exils, des emprisonnements, des brigandages, des assassinats, des conspirations, ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas, sans doute, qu'un jour ses sublimes et inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie, le temps est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

Toutes les anciennes sectes, excepté la chrétienne, se supportaient les unes les autres; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens : mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant, parce que le premier chapitre de l'*Évangile* attribué à Jean a été évidemment composé par un chrétien; ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri, vêtu, logé, que des décimes que je lui paie, qui ne subsiste que par la sueur de mon front ou par celle de mes fermiers, ne prétende plus être mon maître, et un maître méchant ; je le paie pour enseigner la morale, pour donner l'exemple de la douceur, et non pour être un tyran.

Tout prêtre est dans ce cas; le pape lui-même n'a des officiers, des valets, et des gardes, qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre, et qui sont nés ses égaux. Il n'y a personne qui ne sente que le pouvoir du pape est uniquement fondé sur des préjugés. Qu'il n'en abuse plus, et qu'il tremble que ces préjugés ne se dissipent.

REMONTRANCES
DU
CORPS DES PASTEURS DU GÉVAUDAN,
A ANTOINE-JACQUES RUSTAN,
PASTEUR SUISSE A LONDRES.

1768.

I. *Que prêtre doit être modeste.*

Notre cher et vénérable confrère, nous avons lu avec douleur votre facétie intitulée, *L'Etat présent du christianisme*[1]. Vous avez avoué, il est vrai (page 7), que *l'ami de la vérité doit être toujours décent et modeste :* ah ! notre frère, montrez-nous votre foi par vos œuvres. Vous insultez dans votre pernicieux écrit les hommes les plus respectables, Français et Anglais; et même jusqu'à ceux qui nous ont rendu les plus grands services; qui ont souvent arrêté le bras du ministère, appesanti sur nous en France; qui ont inspiré la tolérance à tant de magistrats; qui ont été les principaux moteurs de la réhabilitation des Calas, et de la justice rendue après trois ans de soins aux cendres de notre frère innocent, roué, et brûlé dans Toulouse. Ignorez-vous qu'ils ont tiré des galères plusieurs de nos martyrs? Ignorez-vous qu'aujourd'hui même ils travaillent à nous procurer un asile où nous puissions jouir de la liberté qui est le droit de tous les hommes? C'est à eux qu'on doit le mépris où est tombée la tyrannie de la cour de Rome, et tout ce qu'on ose contre elle; et vous prenez ce temps-là pour faire contre eux un libelle ! Hélas ! notre vénérable camarade, vous ne connaissez pas l'esprit du gouvernement de France, il regarde la cour de Rome comme une usurpatrice, et nous comme des factieux.

[1] Rustan (Jacques-Antoine), né à Genève en 1734, a publié en effet des *Lettres sur l'état présent du christianisme*, 1768, in-12.

Louis XIV d'une main saisissait Avignon, et nous fesait rouer de l'autre.

Voilà pourquoi des chrétiens catholiques ont fait mourir tant de pasteurs protestants; c'est le cas, notre ami, de vous dire : « Ce n'est pas le « tout d'être roué, il faut encore être poli. »

Nous demandons pardon au Seigneur de répéter ce mauvais quolibet; mais, en vérité, il ne convient que trop à notre triste situation, et à votre libelle diffamatoire. Ne voyez-vous pas que vous justifiez en quelque sorte nos cruels persécuteurs? Ils diront : Nous ne pendons, nous ne rouons que des brouillons insolents qui troublent la société. Vous attaquez vos sauveurs, ceux qui ont prêché la tolérance; ne voyez-vous pas qu'ils n'ont pu obtenir cette tolérance pour les calvinistes paisibles, sans inspirer l'indifférence pour les dogmes, et qu'on nous pendrait encore si cette indifférence n'était pas établie? Remercions nos bienfaiteurs, ne les outrageons pas.

Vous avez de l'esprit, vous ne manquez pas d'éloquence; mais malheureusement vous joignez à d'insipides railleries un style violent et emporté qui ne convient nullement à un prêtre à qui nous avons imposé les mains; et nous craignons pour vous que, si jamais vous revenez en France, vous ne trouviez dans la foule de ceux que vous outragez si indignement des gens qui auront les mains plus lourdes que nous.

De quoi vous avisez-vous, page 148, de dire que « tous les préposés aux finances (sans faire la « moindre exception) sont des sangsues du peu-« ple, des fripons, qui semblent n'avoir en dépôt « la puissance du souverain que pour la rendre « détestable? » Quoi! notre malheureux frère, le chancelier de l'échiquier, les gardes des rôles, sont des coquins suivant vous? les chambres des finances de tous les états, le contrôleur-général, et les intendants de France, méritent la corde? Vous osez ajouter « qu'il serait difficile d'ajouter à la « haine et au mépris que les parlements et les peu-« ples ont pour eux! »

C'est donc ainsi que vous voulez justifier ces paroles : « Que celui qui n'écoute pas l'assemblée « soit regardé comme un païen et un publicain? » Vous ne défendez la religion chrétienne que par des discours qui vous attireraient le pilori. A-t-on jamais vu une insolence si brutale et si punissable? et quel est l'homme qui s'élève ainsi contre un ministère nécessaire à tous les états? Y pensez-vous bien, notre frère? avez-vous oublié qui vous êtes?

Nous ne sommes pas étonnés que vous vous déchaîniez contre la noblesse. Vous dites « qu'il est « permis aux sots d'en faire le bouclier de leur sot-« tise (page 93), et que les gens sensés ne con-« naissent de noble que l'homme de bien; » c'est un *scandalum magnatum;* c'est le discours d'un vil séditieux, et non pas d'un ministre de l'Évangile. Tout juré vidangeur, tout gadouard, tout savetier, tout geôlier, tout bourreau même, peut sans doute être homme de bien; mais il n'est pas noble pour cela. Cessez d'outrer la malheureuse manie de votre ami Jean-Jacques Rousseau, qui crie que tous les hommes sont égaux. Ces maximes sont le fruit d'un orgueil ridicule qui détruirait toute société. Songez que Dieu a dit par la bouche de Jésus fils de Sirach : « Je hais, je ne puis sup-« porter le gueux superbe. »

Oui, notre frère, tous les hommes sont égaux en ce qu'ils ont les mêmes membres et les mêmes besoins, les mêmes droits à la justice distributive; mais ils ne peuvent pas tous être à la même place. Il est de la différence entre le soldat et le capitaine, entre le sujet et le prince, entre le plaideur et le juge. Le grand Dieu nous préserve de vouloir vous humilier! mais quand votre père était à l'hôpital de Genève, où son ivrognerie le conduisit assez souvent, était-il l'égal des directeurs de l'hôpital et du premier syndic? Prenez garde qu'on ne vous dise : *Ne, sutor, ultra crepidam.*

Nous savons que M. Rilliet a dit aux Genevois, chez qui nous accourons en foule de nos provinces, qu'ils sont au-dessus des ducs et pairs de France, et des grands d'Espagne. Si cela est, il n'y a point là d'égalité, puisque les Genevois sont supérieurs; mais remarquez bien que M. Rilliet n'a parlé qu'aux citoyens, et que vous n'êtes pas citoyen.

Vous répondrez que vous êtes prêtre, et que selon le révérend docteur Hickes, « le prêtre est « au-dessus du prince; que les rois et les reines « doivent fléchir le genou devant un prêtre; que « vouloir juger un prêtre, c'est vouloir juger « Dieu lui-même, etc. » Nous convenons de toutes ces vérités : cependant il est toujours bon d'être modeste, car Euripide a dit (*Médée*, vers 636 et 637) :

Στέργοι δέ με σωφροσύνα,
Δώρημα κάλλιστον θεῶν.

Et Plutarque dit aussi de merveilleuses choses sur la modestie.

II. *Que prêtre de l'Eglise suisse à Londres doit être chrétien.*

Notre vénérable frère, vous dites, page 18 de votre libelle, que « vous n'êtes pas chrétien; mais « que vous seriez bien fâché de voir la chute du « christianisme, surtout dans votre patrie. » Nous

ignorons si vous entendez par votre patrie l'Angleterre où vous prêchez, ou bien la France dont vous êtes originaire, ou bien Genève qui vous a nourri; mais nous sommes très fâchés que vous ne soyez pas chrétien. Vous vous excuserez peut-être en disant que ce n'est pas vous qui parlez, que c'est un de vos amis dont vous rapportez un très long discours. Mais comment pouvez-vous être l'ami intime d'un homme qui n'est pas chrétien et qui est si bavard? On voit trop que ce bon ami c'est vous-même. Vous lui prêtez vos phrases, votre style déclamatoire; on ne peut s'y méprendre. Ce bon ami est Antoine Rustan; *tu es ille vir.*

Je mets cet ami, dites-vous, *au-dessus des chrétiens vulgaires*, page 25. Toujours de l'orgueil, notre frère! toujours de la superbe! ne vous corrigerez-vous jamais? *Christ* signifie oint, *chrétien* signifie onctueux. Mettez donc de l'onction dans vos paroles, et de la charité dans votre conduite; ne faites plus de libelle, parlez surtout avec décence de Jésus-Christ. Page 61, vous l'appelez *fils putatif d'un charpentier*. Ah! frère, que cela est indécent dans un pasteur! *Fils putatif* entraîne de si vilaines idées! fi! ne vous servez jamais de ces expressions grossières : mais, hélas! à qui adressons-nous notre correction fraternelle? à un homme qui n'est pas chrétien. Revenez au giron, cher frère; faites-vous rebaptiser : mais que ce soit par immersion. Le bain est excellent pour les cerveaux trop allumés.

III. *Que prêtre ne doit point engager les gens dans l'athéisme.*

Vous employez votre seconde lettre à prouver que tous les théistes sont athées; mais c'est comme si vous disiez que tous les Musulmans, les Chinois, les Parsis, les Tartares, qui ne croient qu'en un seul Dieu, sont athées. Où est votre logique, frère? adorer un seul Dieu, est-ce n'en point reconnaître? Non content de cette extravagance, vous poussez la déraison jusqu'à prétendre que les athées seraient intolérants s'ils étaient les maîtres. Mais qui vous l'a dit? où avez-vous pris cette chimère? souvenez-vous de ce proverbe des anciens Arabes rapporté par Ben-Sirach : « Qu'y a-t-il de meilleur sur la terre? la tolérance. »

On vous accuse, vous, d'être intolérant comme le sont tous les parvenus orgueilleux. Vous nous apprenez que vous n'êtes point chrétien; nous savons que vous ne pensez pas que Jésus soit consubstantiel à Dieu; vous êtes donc théiste? Vous assurez que les théistes sont athées; voyez quelle conclusion on doit tirer de vos beaux arguments? Ah! notre pauvre frère, vous n'avez pas le sens commun. Les directeurs de l'hôpital de Genève se repentent bien de vous avoir fait apprendre à lire et à écrire. Si jamais vous y revenez, vous y pourrez causer de grands maux, et surtout à vous-même. Vous avez dans l'esprit une inquiétude et une violence, et dans le style une virulence qui vous attirera de méchantes affaires. Vous commençâtes avant d'être prêtre, et avant même que vous fussiez précepteur chez M. Labat, par faire un libelle scandaleux contre Louis XIV et contre le ministère de Louis XV; M. de Montpéroux le fit supprimer par les scolarques. Songez que les rois ont les bras longs, et que vous nous exposez à porter la peine de vos sottises.

IV. *Que prêtre, soit réformé, soit réformable, ne doit ni déraisonner, ni mentir, ni calomnier.*

Vous accusez la Suisse et Genève (dans votre troisième lettre à je ne sais qui, page 47) « de « produire de petits docteurs incrédules. Vous « avez entendu, dites-vous, des femmes beaux esprits argumenter dans Genève contre Jésus-Christ, et faire les agréables sur l'histoire des « Évangiles. »

Nous jugeons qu'il est infâme de calomnier ainsi et la ville qui vous a nourri par charité, et tout le pays helvétique. Si vous ne voulez pas être chrétien, à la bonne heure, nous sommes tolérants; soyez juif, ou mahométan, ou guèbre, ou brame, ou sabéen, ou confutzéiste, ou spinosiste, ou anabaptiste, ou hernhoutre, ou piétiste, ou méthodiste, ou janséniste, pourvu que vous soyez honnête. Mais n'accusez pas les Suisses et les Genevois vos bienfaiteurs d'être sans religion. Portez surtout un grand respect aux dames; c'est par elles qu'on parvient; c'est Hélène, l'intendante des écuries de Constance Chlore, qui mit la religion chrétienne sur le trône de Constantin son bâtard : ce sont des reines qui ont rendu l'Angleterre, la Hongrie, la Russie, chrétiennes. Nous fûmes protégés par la duchesse de Ferrare, par la mère et la sœur du grand Henri IV. Nous avons toujours besoin de dévotes; ne les aliénez pas de nous. Si les femmes nous abandonnent, nous sommes perdus.

Loin que la Suisse, Genève, la Basse-Allemagne, l'Angleterre, renoncent, comme vous le prétendez, au christianisme, tous ces pays devenus plus éclairés demandent un christianisme plus pur. Les laïques sont instruits, et trop instruits aujourd'hui pour les prêtres. Les laïques savent que la décision du premier concile de Nicée fut faite contre le vœu unanime de dix-sept évêques et de deux mille prêtres. Ils croient qu'il est impossible que

deux personnes soient la même chose ; ils croient qu'un homme ne peut pas avoir deux natures ; ils croient que le péché originel fut inventé par Augustin.

Ils se trompent sans doute ; mais ayons pour eux de l'indulgence. Ils révèrent Jésus ; mais Jésus sage, modeste, et juste, qui jamais, disent-ils, *n'a fait sa proie de s'égaler à Dieu ;* Jésus, qui jamais n'a dit avoir deux natures, et deux volontés, le Jésus véritable en un mot, et non pas le Jésus qu'ils prétendent défiguré dès les premiers temps, et encore plus dans les derniers.

On a fait une petite réforme au seizième siècle : on en demande partout une nouvelle à grands cris. Le zèle est peut-être trop fort ; mais on veut adorer Dieu, et non les chimères des hommes.

Nous nous souviendrons toute notre vie d'un de nos confrères du Gévaudan ; ce n'est pas de la bête dont nous voulons parler ; c'est d'un pasteur qui fesait assez joliment des vers pour un homme qui n'avait jamais été à Paris. Il nous dit quelques heures avant de rendre son âme à Dieu :

Amis, j'ai long-temps combattu
Pour le fanatisme et la fable :
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Ces paroles se gravèrent dans tous nos cœurs. Hélas ! ce sont les disputes sur le dogme qui ont tout perdu. Ces seuls mots : « Tu es Pierre, et sur « cette pierre je fonderai mon assemblée, » ont produit sept cents ans de guerre entre les empereurs et les papes. Les interprétations de deux ou trois autres paroles ont inondé la terre de sang : le dogme est souvent diabolique, comme vous savez, et la morale est divine.

V. *Que prêtre doit se garder de dire des sottises le plus qu'il pourra.*

Ce n'est qu'une bagatelle de dire que c'est M. de La Chalotais qui vous a appris que les sauvages n'admettent ni ne nient la Divinité ; cela se trouve à l'article *Athée* dans toutes les éditions du *Dictionnaire philosophique*, recueil tiré des meilleurs auteurs anglais et français, recueil imprimé longtemps avant le livre de M. de La Chalotais, recueil enfin où l'on trouve plusieurs articles d'un de nos plus illustres confrères, plusieurs de M. Abauzit, plusieurs tirés de Middleton, etc.

Voici le passage en question [1] :

« Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses « *Pensées sur les comètes :* les Cafres, les Hottentots, les Topinambous, et beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de Dieu : ils ne le nient « ni ne l'affirment ; ils n'en ont jamais entendu « parler. Dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément ; dites-leur que tout se fait par la « nature des choses, ils vous croiront de même. « Prétendre qu'ils sont athées, c'est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-cartésiens. Ils ne sont ni pour ni contre Descartes, « ce sont de vrais enfants ; un enfant n'est ni athée « ni déiste ; il n'est rien.

« Quelles conclusions tirerons-nous de tout ceci ? « que l'athéisme est un *système* [1] très pernicieux « dans ceux qui gouvernent, et qu'il l'est aussi « dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit « innocente, parceque de leur cabinet il peut percer « jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est « pas si funeste que le fanatisme, il est presque « toujours fatal à la *vérité*. Ajoutons surtout qu'il « y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a « aucun être végétant sans germe, aucun germe « sans dessein, etc., et que le blé ne vient point « de pourriture.

« Des géomètres non philosophes ont rejeté les « causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; et, comme l'a dit un auteur très connu, « *un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et* « *Newton le démontre aux sages.* »

Mais voici des choses plus sérieuses : on dit que vous êtes un théiste inconsidéré, un théiste vaillant, un théiste inconstant, un chrétien déserteur, un mauvais théiste, un calomniateur de tous les partis ; on vous reproche de falsifier tout ce que vous rapportez ; de mentir continuellement, en attaquant sans pudeur et le théisme et le christianisme. On se plaint que vous imputiez dans vingt endroits aux théistes de n'admettre ni peines ni récompenses après la mort ; et que vous les accusiez de ressembler à la fois aux épicuriens, qui n'admettent que des dieux inutiles, et aux Juifs, qui, jusqu'au temps d'Hérode, ne connurent ni l'immortalité de l'âme dont le *Pentateuque* n'a jamais parlé, ni la justice de Dieu dans une autre vie de laquelle le *Pentateuque* n'a point parlé davantage. Vous osez charger de ces impiétés les plus sages, les plus pieux théistes ; c'est-à-dire ceux qui ouvrent le sanctuaire de la religion par les mains de Dieu même avant d'y entrer avec Jésus. Lisez leurs livres, et voyez-y votre condamnation.

La profession de foi des théistes est un ouvrage presque divin, adressé à un grand roi ; on y lit ces paroles : « Nous adorons depuis le commence-

[1] Voyez le *Dictionn. philos.*, article ATHÉISME, section IV.

[1] *Dictionnaire philosophique*, *monstre*, au lieu de *système*, et plus bas *vertu*, au lieu de *vérité*. Ce mot *vérité* est très probablement ici une faute.

« ment des choses la divinité unique, éternelle, « rémunératrice de la vertu, et vengeresse du « crime : jusque-là tous les hommes sont d'accord, « tous répètent après nous cette confession de foi. « Le centre où tous les hommes se réunissent dans « tous les temps, dans tous les lieux, est donc la « vérité, et les écarts de ce centre sont donc le « mensonge. »

Au reste, quand nous disons que cet ouvrage est presque divin, nous ne prétendons louer que la saine morale, l'adoration de l'Être suprême, la bienfesance, la tolérance, que ce petit livre enseigne; et nous regardons ces préceptes comme des préparations à l'*Évangile*.

Le lord Bolingbroke s'exprime ainsi, nouvelle édition de son admirable livre de l'*Examen important* :

« Vous avez le front de demander ce qu'il faut « mettre à la place de vos fables ! je vous réponds, « Dieu, la vérité, la vertu, des lois, des peines, « et des récompenses; prêchez la probité et non le « dogme; soyez les prêtres de Dieu, et non les prê- « tres d'un homme. »

L'auteur du *Militaire philosophe* [1], de cet excellent ouvrage qu'on ne peut trop méditer, s'exprime ainsi, page 41 de la nouvelle édition :

« Je mets au nombre des moments les plus heu- « reux de ma vie celui où mes yeux ont com- « mencé à s'ouvrir : indépendamment du calme « et de la liberté d'esprit dont je jouis depuis que « je ne suis plus sous le joug des préjugés reli- « gieux, je sens que j'ai de Dieu, de sa nature, « et de ses puissances infinies, des sentiments plus « élevés et plus dignes de ces grands objets. Je « suis plus fidèle à mes devoirs, je les remplis avec « plus de plaisir et d'exactitude, depuis que je « les ai réduits à leurs véritables bornes, et de- « puis que j'ai fondé l'obligation morale sur sa « vraie base : en un mot, je suis tout un autre « homme, tout un autre père, tout un autre fils, « tout un autre mari, tout un autre maître, tout « un autre sujet; je serais de même tout un autre « soldat ou tout un autre capitaine. Dans mes ac- « tions, je consulte la nature, la raison, et la « conscience, qui m'instruisent de la véritable « justice; au lieu que je ne consultais auparavant « que ma secte qui m'étourdissait de préceptes fri- « voles, injustes, impraticables, et nuisibles. Mes « scrupules ne tombent plus sur ces vaines prati- « ques dont l'observation tient lieu à tant de gens « de la probité et des vertus sociales. Je ne me per- « mets plus ces petites injustices qu'on a si sou- « vent occasion de commettre dans le cours de la « vie, et qui entraînent quelquefois de très grands « malheurs. »

[1] M. Naigeon.

Nous voyons avec une extrême satisfaction que tous les grands théistes admettent un Dieu juste qui punit, qui récompense, et qui pardonne. Les vrais chrétiens doivent révérer le théisme comme la base de la religion de Jésus; point de religion sans théisme, c'est-à-dire sans la sincère adoration d'un Dieu unique. Soyons donc théistes avec Jésus, et comme Jésus, que vous appelez si indignement fils... putatif d'un charpentier.

INSTRUCTIONS

A ANTOINE-JACQUES RUSTAN.

1768 [1].

Si vous vouliez être véritablement utile à vos frères, nous vous exhorterions à écrire sagement contre ceux des théistes qui se sont écartés de la religion chrétienne; mais en les réfutant, que ce soit avec sagesse et avec charité; faites quelques pas vers eux, afin qu'ils viennent à nous. Si vous combattez l'erreur, rendez justice au mérite.

N'écrivez qu'avec respect contre le curé Meslier, qui demanda pardon en mourant d'avoir enseigné le christianisme; il n'aurait pas eu ces remords s'il avait enseigné un seul Dieu ainsi que Jésus.

Vous ne gagnerez rien à vomir des injures contre milord Herbert, milord Shaftesbury, milord Bolingbroke, le comte de Boulainvilliers, le consul Maillet, le savant et judicieux Bayle, l'intrépide Hobbes, le hardi Toland, l'éloquent et ferme Trenchard, l'estimable Gordon, le savant Tindal, l'adroit Middleton, et tant d'autres.

Ce n'est pas une petite entreprise de répondre à l'*Examen important*, au *Catéchisme de l'honnête homme* [2], *au Militaire philosophe*, au livre du savant et judicieux Fréret [3], au dialecticien Dumarsais, au livre de Boulanger, à l'*Évangile de la raison*, au *Vicaire savoyard*, le seul véritablement bon ouvrage qu'ait jamais fait Jean-Jacques Rousseau [4].

[1] Ces *Instructions* ont été publiées en même temps que les *Remontrances* qui précèdent.

[2] Titre sous lequel parut et fut imprimé plusieurs fois le dialogue de Voltaire intitulé, *Un caloyer et un homme de bien*.

[3] *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, ouvrage qui n'est pas de Fréret, et dont l'auteur n'est pas bien connu.

[4] Voltaire parle tout autrement de ce même ouvrage de J.-J. Rousseau, page 153 de ce même volume.

Tous ces auteurs prétendent que le système qu'ils combattent s'est établi naturellement et sans aucun prodige. Ils disent qu'à la vérité les prêtres d'Isis, ceux de la déesse de Syrie, ceux de Cérès Éleusine, et tant d'autres, avaient des secrets pour chasser les esprits malins du corps des lunatiques; que les Juifs, depuis qu'ils avaient embrassé la doctrine des diables, les chassaient par la vertu de la racine barat et de la clavicule de Salomon; que dans Matthieu et Luc [a], on convient de cette puissance du peuple juif; mais ils ajoutent avec audace que ce miracle n'est pas bien avéré chez les prêtres de Syrie. Les Galiléens, dit Dumarsais, ajoutèrent à leurs exorcismes des déclamations contre les riches. Ils criaient : « La fin du monde approche, le royaume du ciel va venir; il n'y « aura que les pauvres qui entreront dans ce « royaume; donnez tout ce que vous avez, et « nous vous ferons entrer. » Ils prédisaient toutes sortes de malheurs à l'empire romain, comme le rapporte Lucien, qui en a été témoin [b]. Les malheurs ne manquent jamais d'arriver : tout homme qui prédira des malheurs sera toujours un vrai prophète; le peuple criait miracle, et prenait les Galiléens pour des sorciers. Peu à peu les Galiléens s'introduisirent chez les platoniciens; ils mêlèrent leurs contes avec les dogmes de Platon, ils en composèrent une secte nouvelle.

Voilà ce que Dumarsais dit, et ce qu'il faut absolument réfuter.

Milord Bolingbroke va encore plus loin : il cite l'exemple du cardeur de laine Leclerc, qui le premier établit le calvinisme en France, et qui fut martyrisé; Fox, le patriarche des quakers, qui était un paysan; Jean de Leyde, tailleur, qui fut roi des anabaptistes; et vingt exemples semblables. Voilà, dit-il, comme les sectes s'établissent. Il faut réfuter milord Bolingbroke.

Le prince respectable qui a fait le *Sermon des cinquante*, réimprimé six fois dans le *Recueil nécessaire*, s'exprime ainsi : « La secte de ce Jésus subsiste cachée; le fanatisme s'augmente, on n'ose « pas d'abord faire de cet homme un dieu; mais « bientôt on s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte nazaréenne. On fait de Jésus le *logos*, le Verbe-« Dieu, puis consubstantiel à Dieu, son père. On « imagine la Trinité, et pour la faire croire, on « falsifie les premiers Évangiles. »

« On ajoute un passage touchant cette Trinité, « de même qu'on falsifie l'historien Josèphe pour « lui faire dire un mot de Jésus, quoique Josèphe « soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à forger des « vers des sibylles; on suppose des Canons des apôtres, des Constitutions des apôtres, un Symbole « des apôtres, un voyage de Simon Pierre à Rome, « un assaut de miracles entre ce Simon et un autre « Simon prétendu magicien. En un mot, point « d'artifices, de fraudes, d'impostures, que les « Nazaréens ne mettent en œuvre : et après cela « on vient nous dire tranquillement que les apôtres prétendus n'ont pu être ni trompés ni trompeurs, et qu'il faut croire à des témoins qui se « sont fait égorger pour soutenir leurs dépositions. »

« O malheureux trompeurs et trompés qui parlez ainsi! quelle preuve avez-vous que ces apôtres ont écrit ce qu'on met sous leur nom? Si « on a pu supposer des canons, n'a-t-on pas pu « supposer des évangiles? n'en reconnaissez-vous « pas vous-mêmes de supposés? Qui vous a dit « que les apôtres sont morts pour soutenir leur témoignage? Il n'y a pas un seul historien contemporain qui ait seulement parlé de Jésus et « de ses apôtres. Avouez que vous soutenez des « mensonges par des mensonges; avouez que la « fureur de dominer sur les esprits, le fanatisme et le temps, ont élevé cet édifice qui « croule aujourd'hui de tous côtés; masure « que la raison déteste, et que l'erreur veut « soutenir. »

Réfutez le prince auteur de ces paroles; à moins que vous n'aimiez mieux être son aumônier; ce qui vous serait plus avantageux.

Quand vous réfuterez ces auteurs, gardez-vous de falsifier les saintes Écritures; ne défendez pas la vérité par le mensonge : on vous reproche assez d'avoir corrompu le texte en disant dans votre libelle que lorsque le Seigneur, sur le bord du fleuve Chobar, commanda à Ezéchiel de manger un livre de parchemin, et de se coucher pendant trois cent quatre-vingt et dix jours sur le côté gauche et pendant quarante sur le côté droit, il « lui ordonna aussi de se faire du « pain de plusieurs sortes de graines, et de se « servir, pour le cuire, de bouse de vache. » Lisez la *Vulgate*, vous y trouverez ces propres mots. « Comedes illud, et stercore quod egreditur de « homine operies illud in oculis eorum. Tu mangeras ce pain, et tu le couvriras de l'excrément « qui sort du corps de l'homme. » Couvrir son pain avec cet excrément, n'est pas cuire son pain avec cet excrément. Le Seigneur se laisse ensuite toucher aux prières du prophète; il lui dit : Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme.

Pourquoi donc avoir falsifié le texte? pourquoi nous exposez-vous aux plaintes amères des incrédules, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas cré-

a Matthieu, ch. XII; Luc, ch. XI

b Voyez le *Philopatris* de Lucien.

dules, et qui ne vous en croiront pas sur votre parole?

Nous n'approuvons pas la simplicité de ceux qui traduisent *stercore* par *de la merde :* c'est le mot propre, disent-ils : oui ; mais la bienséance et l'honnêteté sont préférables au mot propre, quand la fidélité de la traduction n'en est point altérée.

On prétend que vous avez traduit aussi infidèlement tout ce qui regarde les deux sœurs Oolla et Ooliba dans le même Ézéchiel, aux chapitres XVI et XXIII. Le texte porte : « Ubera tua intumuerunt, pilus tuus germinavit ; vos tétons ont grossi, « votre poil a pointé : ædificavisti tibi lupanar ; « vous vous êtes bâti un b... : divisisti pedes omni « transeunti ; vous avez ouvert vos cuisses à tous « les passants : Oolla insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes « asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum ; « Oolla s'est abandonnée passionnément au coït « de ceux qui ont des membres d'âne, et dont la « semence est comme la semence des chevaux. » Vous pourriez certainement adoucir les mots sans gâter la pureté du texte ; la langue hébraïque se permettait des expressions que la française réprouve.

Ainsi nous ne voudrions point que vous traduisissiez les révélations du prophète Osée selon la lettre, mais selon l'esprit. L'hébreu s'exprime ainsi à la vérité, le Seigneur dit (Osée, chap. 1) : « Prenez une femme de fornication, et faites-lui « des fils de fornication ; filios fornicationum, » selon la Vulgate. Vous avez traduit ces mots par *fils de putain :* cela est trop grossier ; et vous deviez dire enfants de la débauche, enfants du crime.

Ensuite lorsqu'au chapitre III le Seigneur lui ordonne encore de prendre une femme adultère, et que le prophète dit, « Fodi eam pro quindecim « argenteis et coro hordei ; je la caressai pour « quinze drachmes et un setier d'orge ; » vous rendez ce mot *fodi* par le terme déshonnête qui lui répond : gardez-vous de jamais tomber dans ces indécences.

Le commentaire sur le nouveau *Testament*, auquel vous travaillez, a d'autres inconvénients. Cette entreprise est d'une extrême difficulté ; elle exige bien plus de connaissances qu'on ne croit, celles même des Simon, des Fabricius, des Cotelliers, des Cave, des Greave, et des Grabe, ne suffisent pas. Il faut comparer tout ce qui peut nous rester des cinquante Évangiles négligés ou rejetés avec les quatre reçus. Il est très difficile de décider lesquels furent écrits les premiers. Une connaissance approfondie du *Talmud* est absolument nécessaire ; on y rencontre quelques traits de lumière, mais ils disparaissent bientôt, et la nuit redouble. Les Juifs ne donnent point à Marie le même époux que lui donnent les *Evangiles ;* ils ne font point naître Jésus sous Hérode : l'arrivée des mages, leur étoile, le massacre des innocents, ne se lisent dans aucun auteur juif, pas même chez Flavius Josèphe, parent de Mariamne, femme d'Hérode ; le *Sépher Toldos Jeschut* est trop rempli de fables absurdes pour qu'on y puisse bien discerner le peu de vérités historiques qu'il peut contenir.

Dans nos Évangiles il se trouve malheureusement des contradictions qu'il semble impossible à l'esprit humain de concilier ; telles sont les deux généalogies de Jésus, l'une par Matthieu, et l'autre par Luc. Personne n'a jamais pu jusqu'à présent trouver un fil pour sortir de ce labyrinthe, et Pascal a été réduit à dire seulement, *Cela ne s'est pas fait de concert.* Non, sans doute, ils ne se sont pas concertés ; mais il faut voir comment on peut les rapprocher.

Le commencement de Luc n'est pas moins embarrassant ; il est constant qu'il n'y eut qu'un seul dénombrement des citoyens romains sous Auguste, et il est avéré que ceux qui en ont supposé deux se sont trompés. Il est encore avéré, par l'histoire et par les médailles, que Cirénius ou Quirinius n'était point gouverneur de Syrie quand Jésus naquit, et que la Syrie était gouvernée par Quintilius Varus. Cependant voici comme Luc s'exprime : « Dans ces jours émana un édit de César Auguste, « qu'il fût fait un dénombrement de tout l'uni- « vers. Ce fut le premier dénombrement, lequel « fut fait par Cirénius [1] ou Quirinius, président de « Judée ; et comme chacun allait se faire enregis- « trer dans sa ville, Joseph monta de la ville de « Galilée Nazareth à la cité de David Bethléem en « Judée, parce qu'il était de la maison et de la fa- « mille de David. »

Nous avouons qu'il n'y a presque pas un mot dans ce récit qui ne semble d'abord une erreur grossière. Il faut lire saint Justin, saint Irénée, saint Ambroise, saint Cyrille, Flavius Josèphe, Hervart, Périzonius, Casaubon, Grotius, Leclerc, pour se tirer de cette difficulté ; et quand on les a lus, la dificulté augmente.

Le chap. XXI de Luc vous jette dans de plus grandes perplexités : il me semble prédire la fin du monde pour la génération qui existait alors. Il y est dit expressément que « le fils de l'homme viendra dans une nuée avec une grande puissance « et une grande majesté. » Saint Paul et saint Pierre annoncent clairement la fin du monde pour le temps où ils vivent.

[1] Ce nom, qui revient très souvent dans les volumes de la philosophie, s'y trouve écrit de différentes manières. *Cirénius, Cyrénius, Cirinius, Cirinus, Quirinus, Quirinius.*

Nous avons plus de cinquante explications de ces passages, lesquels n'expliquent rien du tout. Vous n'entendrez jamais saint Paul, si vous ne lisez tout ce que les rabbins ont dit de lui, et si vous ne conférez les *Actes de Thècle* avec ceux des apôtres. Vous n'aurez aucune connaissance du premier siècle de l'Église, si vous ne lisez le Pasteur d'Hermas, les Récognitions de Clément, les Constitutions apostoliques, et tous les ouvrages de ce temps-là, écrits sons des noms supposés. Vous verrez dans les siècles suivants une foule de dogmes, tous détruits les uns par les autres. Il est très difficile de démêler comment le platonisme se fondit peu à peu dans le christianisme; vous ne trouvez plus qu'un chaos de disputes que dix-sept cents ans n'ont pu débrouiller. Ah! notre frère! une bonne action vaut mieux que toutes ces recherches; soyons doux, modestes, patients, bienfesants. Ne barbotons plus dans les cloaques de la théologie, et lavons-nous dans les eaux pures de la raison et de la vertu.

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire. Vous vantez avec justice des exemples de bienfesance que les Anglais ont donnés, et des souscriptions qu'ils ont ouvertes en faveur de leurs ennemis mêmes : mais les Anglais prétendent qu'ils ne se sont portés à ces actes d'humanité que depuis les livres des Shaftesbury, des Bolingbroke, des Collins, etc. Ils avouent qu'il n'y eut aucune action généreuse de cette nature dans le temps que Cromwell prêchait le fanatisme le fer à la main; aucune lorsque Jacques Ier écrivait sur la controverse; aucune quand le tyran Henri VIII fesait le théologien : ils disent que le théisme seul a rendu la nation bienfesante. Vous pourrez tirer un grand parti de ces aveux, en montrant que c'est l'adoration d'un Dieu qui est la source de tout bien, et que les disputes sur le dogme sont la source de tout mal. Retranchez de la morale de Jésus les fadaises théologiques, elle restera divine; c'est un diamant couvert de fange et d'ordure.

Nous vous souhaitons la modération et la paix.

CONSEILS RAISONNABLES
A M. BERGIER,
POUR LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE BACHELIERS EN THÉOLOGIE.

1768.

I.

Nous vous remercions, monsieur, d'avoir essayé de justifier la religion chrétienne des reproches que le savant M. Fréret lui fait dans son livre; et nous espérons que dans une nouvelle édition vous donnerez à votre réponse encore plus de force et de vérité. Nous commençons par vous supplier, pour l'honneur de la religion, de la France, et de la maison royale, de retrancher ces cruelles paroles qui vous sont échappées (page 102):

« C'est une fausseté d'attribuer uniquement au « fanatisme l'assassinat de Henri IV. Il n'est plus « douteux que la vraie cause du parricide n'ait été « la jalousie furieuse d'une femme, et l'ambition « de quelques gens de cour. »

Est-il possible, monsieur, que pour défendre le christianisme vous accusiez une aïeule du roi régnant du plus horrible des parricides; je ne dis pas sans la moindre preuve, je dis sans la moindre présomption? Est-ce à un défenseur de la religion chrétienne à être l'écho de l'abbé Lenglet, et à oser affirmer même ce que ce compilateur n'a fait que soupçonner?

Un théologien ne doit pas adopter des bruits populaires. Quoi! monsieur, une rumeur odieuse l'emportera sur les pièces authentiques du procès de Ravaillac! quoi! lorsque Ravaillac jure sur sa damnation à ses deux confesseurs qu'il n'a point de complices, lorsqu'il le répète dans la torture, lorsqu'il le jure encore sur l'échafaud, vous lui donnez pour complice une reine à qui l'histoire ne reproche aucune action violente [1]!

Est-il possible que vous vouliez insulter la maison royale pour disculper le fanatisme? mais n'est-ce pas ce même fanatisme qui arma le jeune Châtel? n'avoua-t-il pas qu'il n'assassina notre grand,

[1] M. Bergier a répondu qu'il n'avait pas voulu parler de la reine, mais de la marquise de Verneuil : or il n'est pas beaucoup plus chrétien de charger gratuitement d'une imputation atroce la mémoire d'une femme que celle d'une reine. L'imputation est au moins également absurde. La marquise de Verneuil était vindicative, mais elle était ambitieuse; quel intérêt avait-elle de se mettre, elle, sa famille, et son fils, à la merci de la reine qui la haïssait et qui l'avait outragée? K.

notre adorable Henri IV que pour être moins rigoureusement damné? et cette idée ne lui avait-elle pas été inspirée par le fanatisme des jésuites? Jacques Clément, qui se confessa et qui communia pour se préparer saintement à l'assassinat du roi Henri III; Baltazar Gérard, qui se munit des mêmes sacrements avant d'assassiner le prince d'Orange, étaient-ils autre chose que des fanatiques? Nous vous montrerions cent exemples effroyables de ce que peut l'enthousiasme religieux, si vous n'en étiez pas instruit mieux que nous.

II.

Ayez encore la bonté de ne plus faire l'apologie du meurtre de Jean Hus, et de Jérôme de Prague [a]. Oui, monsieur, le concile de Constance les assassina avec des formes juridiques, malgré le sauf-conduit de l'empereur. Jamais le droit des gens ne fut plus solennellement violé; jamais on ne commit une action plus atroce avec plus de cérémonies. Vous dites pour vos raisons : « La principale cause du supplice de Jean Hus fut les troubles que sa doctrine avait excités en Bohême... » Non, monsieur, ce ne fut point le trouble excité en Bohême qui porta le concile à ce meurtre horrible. Il n'est pas dit un mot de ce trouble dans son libelle de proscription appelé Décret. Jean Hus et Jérôme de Prague ne furent juridiquement assassinés que parce qu'ils n'étaient pas jugés orthodoxes, et qu'ils ne voulurent pas se rétracter. Il n'y avait encore aucun vrai trouble en Bohême. Ce fut cet assassinat qui fut vengé par vingt ans de troubles et de guerres civiles. S'il y avait eu des troubles, c'était à l'empereur, et non au concile à en juger, à moins qu'étant prêtre vous ne prétendiez que les prêtres doivent être les seuls magistrats, comme on l'a prétendu à Rome.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que Jean Hus fut arrêté sur un simple ordre du pape, de ce même pape Jean XXIII, chargé des crimes les plus énormes, mis ensuite en prison lui-même, et déposé par le concile. Cet homme convaincu d'assassinat, de simonie, et de sodomie, ne fut que déposé; et Jean et Jérôme, pour avoir dit qu'un mauvais pape n'est point pape, que les chrétiens doivent communier avec du vin, et que l'Eglise ne doit pas être trop riche, furent condamnés aux flammes.

Ne justifiez pas les crimes religieux; vous canoniseriez bientôt la Saint-Barthélemi et les massacres d'Irlande; ce ne sont pas là des preuve de la vérité du christianisme.

a Page 106.

III.

Vous dites [a] « Il est faux que l'on doive à la « religion catholique les horreurs de la Saint-Bar-« thélemi. » Hélas! monsieur, est-ce à la religion des Chinois et des brames qu'on en est redevable?

IV.

Vous citez l'aveu d'un de vos ennemis [b] qui dit que les guerres de religion ont leur cause à la cour. Mais ne voyez-vous pas que cet auteur s'exprime aussi mal qu'il pense? ne savez-vous pas que sous François Ier, Henri II, et François II, on avait brûlé plus de quatre cents citoyens, et entre autres le conseiller du parlement Anne Dubourg, avant que le prince de Condé prît secrètement le parti des réformés? sentez combien l'auteur que vous citez se trompe.

Nous vous défions de nous montrer aucune secte parmi nous qui n'ait pas commencé par des théologiens et par la populace, à commencer par les querelles d'Athanase et d'Arius, jusqu'aux convulsionnaires. Quand les esprits sont échauffés, quand le gouvernement, en exerçant des rigueurs imprudentes, allume lui-même, par sa persécution, le feu qu'il croit éteindre, quand les martyres ont fait de nouveaux prosélytes, alors quelque homme puissant se met à la tête du parti; alors l'ambition crie de tous côtés : Religion! religion! Dieu! Dieu! alors on s'égorge au nom de Dieu. Voilà, monsieur, l'histoire de toutes les sectes, excepté celle des primitifs appelés quakers.

Nous osons donc nous flatter que désormais, en réfutant M. Fréret, vous aurez plus d'attention à ne pas affaiblir notre cause par des allégations trop indignes de vous.

V.

Nous pensons qu'il faut convenir que la religion chrétienne est la seule au monde dans laquelle on ait vu une suite presque continue, pendant quatorze cents années, de discordes, de persécutions, de guerres civiles, et d'assassinats, pour des arguments théologiques. Cette funeste vérité n'est que trop connue; plût à Dieu qu'on pût en douter! Il est donc, à notre avis, très nécessaire que vous preniez une autre route. Il faut que votre science et votre esprit se consacrent à démêler par quelle voie une religion si divine a pu seule avoir ce privilége infernal.

a Page 112. — b J.-J. Rousseau, page 110.

VI.

Nos adversaires prétendent que la cause de ces fléaux si longs et si sanglants est dans ces paroles de l'Évangile : « Je suis venu apporter le glaive « et non la paix. »

« Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit comme « un gentil, ou comme un chevalier romain, un « fermier de l'empire » (car publicain signifiait un chevalier romain, fermier des revenus de l'état).

Ils disent ensuite que Jésus, étant venu donner une loi, n'a jamais rien écrit; que les *Évangiles* sont obscurs et contradictoires ; que chaque société chrétienne les expliqua différemment ; que la plupart des docteurs ecclésiastiques furent des Grecs platoniciens, qui chargèrent notre religion de nouveaux mystères dont il n'y a pas un seul mot dans les *Évangiles ;* que ces *Évangiles* n'ont point dit que Jésus fût consubstantiel à Dieu, que Jésus fût descendu aux enfers, qu'il eût deux natures et deux volontés, que Marie fût mère de Dieu, que les laïques ne dussent pas faire la pâque avec du vin, qu'il y eût un chef de l'Église qui dût être souverain de Rome, qu'on dût acheter de lui des dispenses et des indulgences, qu'on dût adorer les cadavres d'un culte de dulie, et cent autres nouveautés qui ont ensanglanté la terre pendant tant de siècles. Ce sont là les funestes assertions de nos ennemis ; ce sont là les prestiges que vous deviez détruire.

VII.

Il serait très digne de vous de distinguer ce qui est nécessaire et divin, de ce qui est inutile et d'invention humaine.

Vous savez que la première nécessité est d'aimer Dieu et son prochain, comme tous les peuples éclairés l'ont reconnu de tous les temps. La justice, la charité, marchent avant tout. La Brinvilliers, la Voisin, la Tofana, cette célèbre empoisonneuse de Naples, croyaient que Jésus-Christ avait deux natures et une personne, et que le Saint-Esprit procédait du père et du Fils : Ravaillac, le jésuite Letellier, et Damiens, en étaient persuadés. Il faut donc, à ce qu'il nous semble, insister beaucoup sur ce premier, sur ce grand devoir d'aimer Dieu, de le craindre, et d'être juste *.

VIII.

A l'égard de la foi, comme les écrits de saint Paul sont les seuls dans lesquels le précepte de croire soit exposé avec étendue, ne pourriez-vous pas expliquer clairement ce que veut dire ce grand apôtre par ces paroles divines adressées aux Juifs de Rome et non aux Romains, car les Juifs n'étaient pas Romains :

« La circoncision est utile si vous observez la « loi judaïque ; mais si vous prévariquez contre « cette loi, votre circoncision devient prépuce. Si « donc le prépuce garde les justices de la loi, ce « prépuce ne sera-t-il pas réputé circoncision ? « Ce qui est prépuce de sa nature, consommant « la loi, te jugera toi qui prévariques contre la « loi par la lettre et la circoncision (chap. II, v. « 25, 26, 27) ; et ensuite détruisons-nous donc « la loi (c'est toujours la loi judaïque)? A Dieu « ne plaise ! mais nous établissons la foi (chap. III, « v. 31)... Si Abraham a été justifié par ses « œuvres, il y a de quoi se glorifier, mais non de- « vant Dieu » (chap. IV, v. 2).

Il y a cent autres endroits pareils qui, mis par vous dans un grand jour, pourraient éclairer nos incrédules dont le nombre prodigieux augmente si sensiblement.

IX.

Après ces préliminaires, venons à présent, monsieur, à votre dispute avec feu M. Fréret, sur la manière dont il faut s'y prendre pour réfuter nos ennemis.

Nous aurions souhaité que vous eussiez donné moins de prise contre vos apologies, en regardant comme des auteurs irréfragables Tertullien et Eusèbe. Vous savez bien que le R. P. Malebranche traite de fou Tertullien, et qu'Eusèbe était un arien qui compilait tous les contes d'Hégésippe. Ne montrons jamais nos côtés faibles, quand nous en avons de si forts.

X.

Nous sommes fâchés que vous avanciez * que « les auteurs des Évangiles n'ont point voulu in- « spirer d'admiration pour leur maître. » Il est évident qu'on veut inspirer de l'admiration pour celui dont on dit qu'il s'est transfiguré sur le Thabor, et que ses habits sont devenus tout blancs pendant la nuit ; qu'Élie et Moïse sont venus converser avec lui ; qu'il a confondu les docteurs dès son enfance ; qu'il a fait des miracles, qu'il a ressuscité des morts, qu'il s'est ressuscité lui-même. Vous avez peut-être voulu dire que le style des *Évangiles* est très simple ; qu'il n'a rien d'admirable ; nous en convenons : mais il faut convenir aussi qu'ils tendent, dans leur simpli-

* *Diliges Dominum Deum tuum, et proximum tuum sicut te ipsum.*

* Page 23.

cité, à rendre admirable Jésus-Christ, comme ils le doivent.

Il n'y a en cela nulle différence entre ce qui nous reste des cinquante Évangiles rejetés et les quatre Évangiles admis. Tous parlent avec cette même simplicité que nos adversaires appellent grossièreté : exceptons-en le premier chapitre de saint Jean, que les allogiens et d'autres ont cru n'être pas de lui. Il est tout à fait dans le style platonicien ; et nos adversaires ont toujours soupçonné qu'un Grec platonicien en était l'auteur.

XI.

Vous prétendez, monsieur [a], que feu M. Fréret confond deux choses très différentes, la vérité des *Évangiles* et leur authenticité. Comment n'avez-vous pas pris garde qu'il faut absolument que ces écrits soient authentiques pour être reconnus vrais? Il n'en est pas d'un livre divin qui doit contenir notre loi, comme d'un ouvrage profane : celui-ci peut être vrai sans avoir des témoignages publics et irréfragables qui déposent en sa faveur. L'*histoire de Philippe de Comines* peut contenir quelques vérités sans le sceau de l'approbation des contemporains ; mais les actions d'un Dieu doivent être constatées par le témoignage le plus authentique. Tout homme peut dire, Dieu m'a parlé, Dieu a fait tels et tels prodiges ; mais on ne doit le croire qu'après avoir entendu soi-même cette voix de Dieu, qu'après avoir vu soi-même ces prodiges ; et si on ne les a ni vus ni entendus, il faut des enquêtes qui nous tiennent lieu de nos yeux et de nos oreilles.

Plus ce qu'on nous annonce est surnaturel et divin, plus il nous faut de preuves. Je ne croirai point la foule des historiens qui ont dit que Vespasien guérit un aveugle et un paralytique, s'ils ne m'apportent des preuves authentiques et indubitables de ces deux miracles.

Je ne croirai point ceux d'Apollonius de Tyane, s'ils ne sont constatés par la signature de tous ceux qui les ont vus. Ce n'est pas assez ; il faut que ces témoins aient tous été irréprochables, incapables d'être trompeurs et d'être trompés ; et encore après toutes ces conditions essentielles, tous les gens sensés douteront de la vérité de ces faits ; ils en douteront parce que ces faits ne sont point dans l'ordre de la nature.

C'est donc à vous, monsieur, de nous prouver que les *Évangiles* ont toute l'authenticité que nous exigeons sur les miracles de Vespasien et d'Apollonius de Tyane. Le nom d'Évangile n'a été connu d'aucun auteur romain ; ces livres étaient même en très peu de mains parmi les chrétiens. C'était entre eux un mystère sacré qui n'était même jamais communiqué aux catéchumènes pendant les trois premiers siècles. Les *Évangiles* sont vrais, mais on vous soutiendra qu'ils n'étaient pas authentiques. Les miracles de l'abbé Pâris ont eu mille fois plus d'authenticité ; ils ont été recueillis par un magistrat [a], signés d'un nombre prodigieux de témoins oculaires, présentés publiquement au roi par ce magistrat même. Jamais il n'y eut rien de plus authentique ; et, cependant, jamais rien de plus faux, de plus ridicule, et de plus universellement méprisé.

Voyez, monsieur, à quoi vous nous exposez par vos raisonnements qu'on peut si aisément faire valoir contre nos saintes vérités.

XII.

Jésus, dites-vous [b], « nous a assuré lui-même « de sa propre bouche qu'il était né d'une vierge par « l'opération du Saint-Esprit. » Hélas ! monsieur, où avez-vous pris cette étrange anecdote? Jamais Jésus n'a dit cela dans aucun de nos quatre *Évangiles ;* jamais il n'a même rien dit qui en approche. Est-il possible que vous ayez préparé un tel triomphe à nos ennemis? est-il permis de citer à faux Jésus-Christ? avez-vous pu lui attribuer de votre *propre* main ce que sa propre bouche n'a point prononcé? avez-vous pu imaginer qu'on serait assez ignorant pour vous en croire sur votre *propre* méprise? et cela seul ne répand-il pas une dangereuse faiblesse sur votre *propre* livre?

XIII.

Nous vous fesons, monsieur, des représentations sans suite, comme vous écrivez ; mais elles tendent toutes au même but. Vous dites que c'est une témérité condamnable dans M. Fréret, d'avoir soutenu que le symbole des apôtres n'avait point été fait par les apôtres. Rien n'est cependant plus vrai que cette assertion du savant Fréret. Ce symbole, qui est sans doute un résumé de la croyance des apôtres, fut rédigé en articles distincts vers la fin du quatrième siècle. En effet, si les apôtres avaient composé cette formule pour servir de règle aux fidèles, les *Actes des apôtres* auraient-ils passé sous silence un fait si important? Avouons que le faussaire qui attribue à saint Augustin l'histoire du symbole des apôtres dans son *sermon* quarante est bien répréhensible. Il fait parler ainsi saint Augustin : Pierre dit, « Je crois en Dieu père « tout-puissant ; » André dit, « Et en Jésus-Christ

[a] Page 16.

[a] Carré de Montgeron. — [b] Page 23.

« son fils; » Jacques ajouta, « Qui a été conçu « du Saint-Esprit, etc. ; » dans le *sermon* cent quinze tout cet ordre est renversé. Malheureusement le premier auteur de ce conte est saint Ambroise dans son trente-huitième *sermon*. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'avouer que saint Ambroise et saint Augustin étant hommes et sujets à l'erreur, se sont trompés sur la foi d'une tradition populaire.

XIV.

Hélas! que les premiers chrétiens n'ont-ils pas supposé! le *Testament des douze patriarches*, les *Constitutions apostoliques*, des vers des sibylles en acrostiches, des lettres de Pilate, des lettres de Paul à Sénèque, des lettres de Jésus-Christ à un prince d'Édesse, etc., etc. : ne le dissimulons point; à peine avaient-ils dans le second siècle un seul livre qui ne fût supposé. Tout ce qu'on a répondu avant vous, c'est que ce sont des fraudes pieuses; mais que direz-vous quand on vous soutiendra que toute fraude est impie, et que c'est un crime de soutenir la vérité par le mensonge?

XV.

Que vous importe que le livre des *Pasteurs* soit d'Hermas? Quel que soit son auteur, le livre en est-il moins ridicule? relisez-en seulement les premières lignes, et vous verrez s'il y a rien de plus platement fou. « Celui qui m'avait nourri « vendit un jour une certaine fille à Rome. Or, « après plusieurs années, je la vis et je la reconnus; « et je commençais à l'aimer comme ma sœur. « Quelque temps après, je la vis se baigner dans « le Tibre, je lui tendis la main, je la fis sortir « de l'eau; et l'ayant regardée, je disais dans mon « cœur que je serais heureux si j'avais une telle « femme si belle et si bien prise. »

Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il est bien essentiel au christianisme que ces bêtises aient été écrites par un Hermas ou par un autre?

XVI.

Cessez de vouloir justifier la fraude de ceux qui insérèrent dans l'histoire de Flavius Josèphe ce fameux passage touchant Jésus-Christ, passage reconnu pour faux par tous les vrais savants. Quand il n'y aurait dans ce passage si maladroit que ces seuls mots, *il était le Christ*, ne seraient-ils pas suffisants pour constater la fraude aux yeux de tout homme de bon sens? N'est-il pas absurde que Josèphe, si attaché à sa nation et à sa religion, ait reconnu Jésus pour *christ?* Eh! mon ami, si tu le crois *christ*, fais-toi donc chrétien; si tu le crois christ fils de Dieu, Dieu lui-même, comment n'en dis-tu que quatre mots?

Prenez garde, monsieur; quand on combat dans le siècle où nous sommes en faveur des fraudes pieuses des premiers siècles, il n'y a point d'homme de bon sens qui ne vous fasse perdre votre cause. Confessons, encore une fois, que toutes ces fraudes sont très criminelles; mais ajoutons qu'elles ne font tort à la vérité que par l'embarras extrême et par la difficulté qu'on éprouve tous les jours en voulant distinguer le vrai du faux.

XVII.

Laissez là, croyez-moi, le voyage de saint Pierre à Rome, et son pontificat de vingt-cinq ans. S'il était allé à Rome, les *Actes des apôtres* en auraient dit quelque chose; saint Paul n'aurait pas dit expressément : mon *Évangile* est pour le prépuce, et celui de Pierre pour les circoncis [a]. Un voyage à Rome est bien mal prouvé quand on est forcé de dire qu'une lettre écrite de Babylone a été écrite de Rome. Pourquoi saint Pierre, seul de tous les disciples de Jésus, aurait-il dissimulé le lieu d'où il écrivait? Cette fausse date est-elle encore une fraude pieuse? Quand vous datez vos lettres de Besançon, cela veut-il dire que vous êtes à Quimpercorentin?

Il y a très grande apparence que si on avait été bien persuadé dans les premiers siècles du séjour de saint Pierre à Rome, la première Église qu'on y a bâtie n'aurait pas été dédiée à saint Jean. Les premiers qui ont parlé de ce voyage méritent-ils d'ailleurs tant de croyance? Ces premiers auteurs sont Marcel, Abdias, et Hégésippe. Franchement ce qu'ils rapportent du défi fait par Simon, le prétendu magicien, à Simon Pierre, le prétendu voyageur, l'histoire de leurs chiens et de leur querelle en présence de l'empereur Néron, ne donnent pas une idée bien avantageuse des écrivains de ce temps-là. Ne fouillons plus dans ces masures : leurs décombres nous feraient trop souvent tomber.

XVIII.

Nous avons peur que vous n'ayez raisonné d'une manière dangereuse en vous prévalant du témoignage de l'empereur Julien. Songez que nous n'avons point tout l'ouvrage de Julien; nous n'en avons que des fragments rapportés par saint Cyrille son adversaire, qui ne lui répondit qu'après sa mort, ce qui n'est pas généreux. Pensez-vous en effet

[a] *Epître aux Galates*, cha. II.

que Cyrille ne lui aura pas fait dire tout ce qui pouvait être le plus aisément réfuté? et pensez-vous que Cyrille l'ait en effet combattu avec avantage? Pesez bien les paroles qu'il rapporte de cet empereur; les voici : « Jésus n'a fait pendant sa « vie aucune action remarquable, à moins qu'on « ne regarde comme une grande merveille de gué- « rir des boiteux et des aveugles, et d'exorciser les « démons dans les villages de Bethzaïde et de Bé- « thanie. »

Le sens de ces paroles n'est-il pas évident? « Jé- « sus n'a rien fait de grand: vous prétendez qu'il « a passé pour guérir des aveugles et des boiteux, « et pour chasser des démons; mais tous nos demi- « dieux ont eu la réputation de faire de bien plus « grandes choses : il n'est aucun peuple qui n'ait « ses prodiges, il n'est aucun temple qui n'atteste « des guérisons miraculeuses. Vous n'avez en cela « aucun avantage sur nous; au contraire, notre « religion a cent fois plus de prodiges que la vô- « tre. Si vous avez fait de Jésus un Dieu, nous « avons fait avant vous cent dieux de cent « héros; nous possédons plus de dix mille at- « testations de guérisons opérées au temple d'Es- « culape, et dans les autres temples. Nous enchan- « tions les serpents, nous chassions les mauvais « génies, avant que vous existassiez. Pour nous « prouver que votre Dieu l'emporte sur les nôtres « et est le Dieu véritable, il faudrait qu'il se fût « fait connaître par toutes les nations : rien ne lui « était plus aisé; il n'avait qu'un mot à dire; il « ne devait pas se cacher sous la forme d'un char- « pentier de village. Le Dieu de l'univers ne de- « vait pas être un misérable Juif condamné au « supplice des esclaves. Enfin de quoi vous avisez- « vous, charlatans et fanatiques nouveaux, de « vous préférer insolemment aux anciens charla- « tans et aux anciens fanatiques? »

Voilà nettement le sens des paroles de Julien. Voilà sûrement son opinion, voilà son argument dans toute sa force; il nous fait frémir; nous ne le rapportons qu'avec horreur; mais personne n'y a jamais répondu : vous ne deviez pas exposer la religion chrétienne à de si horribles rétorsions.

XIX.

Vous avouez qu'il y a eu souvent de la fraude et des illusions dans les possessions et dans les exorcismes; et, après cet aveu, vous voulez prouver que Jésus envoya le diable, du corps de deux possédés, dans le corps de deux mille cochons qui allèrent se noyer dans le lac de Génézareth. Ainsi un diable se trouva dans deux mille corps à la fois, ou, si vous voulez, deux diables dans mille corps, ou bien Dieu envoya deux mille diables.

Pour peu que vous eussiez eu de prudence, vous n'auriez pas parlé d'un tel miracle, vous n'auriez pas excité les risées de tous les gens de bon sens; vous auriez dit avec le grand Origène que ce sont des types, des paraboles; vous vous seriez souvenu qu'il n'y eut jamais de cochons chez les Juifs ni chez les Arabes leurs voisins. Vous auriez fait réflexion que si, contre toute vraisemblance, quelque marchand eût conduit deux mille cochons dans ces contrées, Jésus aurait commis une très méchante action de noyer ces deux mille porcs; qu'un tel troupeau est une richesse très considérable. Le prix de deux mille porcs a toujours surpassé celui de dix mille moutons. Noyer ces bêtes ou les empoisonner, c'est la même chose. Que feriez-vous d'un homme qui aurait empoisonné dix mille moutons?

Des témoins oculaires, dites-vous, rapportent cette histoire. Ignorez-vous ce que répondent les incrédules? Ils ne regardent comme vrais témoins oculaires que des citoyens domiciliés dignes de foi, qui, interrogés publiquement par le magistrat sur un fait extraordinaire, déposent unanimement qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont examiné; des témoins qui ne se contredisent jamais; des témoins dont la déposition est conservée dans les archives publiques, revêtue de toutes les formes. Sans ces conditions, ils ne peuvent croire un fait ridicule en lui-même, et impossible dans les circonstances dont on l'accompagne. Ils rejettent avec indignation et avec dédain des témoins dont les livres n'ont été connus dans le monde que plus de cent années après l'événement; des livres dont aucun auteur contemporain n'a jamais parlé; des livres qui se contredisent les uns les autres à chaque page; des livres qui attribuent à Jésus deux généalogies absolument différentes, et qui ne sont que la généalogie de Joseph qui n'est point son père; des livres pour lesquels, disent-ils, vous auriez le plus profond mépris, et que vous ne daigneriez pas réfuter s'ils étaient écrits par des hommes d'une autre religion que la vôtre. Ils croient que vous pensez comme eux dans le fond de votre cœur, et que vous avez la lâcheté de soutenir ce qu'il vous est impossible de croire. Pardonnez-nous de vous rapporter leurs funestes discours. Nous n'en usons ainsi que pour vous convaincre qu'il fallait employer, pour soutenir la religion chrétienne, une méthode toute différente de celle dont on s'est servi jusqu'à présent. Il est évident qu'elle est très mauvaise, puisqu'à mesure qu'on fait un nouveau livre dans ce goût, le nombre des incrédules augmente. L'ouvrage de l'abbé Houteville, qui ne chercha qu'à étaler de l'esprit et des mots nouveaux, a produit une foule de contradicteurs; et nous craignons que le vôtre n'en fasse naître davantage.

XX.

Dieu nous preserve de penser que vous sacrifiez la vérité à un vil intérêt; que vous êtes du nombre de ces malheureux mercenaires qui combattent par des arguments, pour assurer et pour faire respecter les immenses fortunes de leurs maîtres; qui s'exténuent dans la triste recherche de tous les fatras théologiques, afin que de voluptueux ignorants, comblés d'or et d'honneurs, laissent tomber pour eux quelques miettes de leur table! Nous sommes très loin de vous prêter des vues si basses et si odieuses; nous vous regardons comme un homme abusé par la simplicité de sa candeur.

Vous alléguez pour prouver la réalité des possessions que saint Paulin vit un possédé qui se tenait les pieds en haut à la voûte d'une église, et qui marchait la tête en bas sur cette voûte comme un antipode, sans que sa robe se retroussât; vous ajoutez que saint Paulin, surpris d'une marche si extraordinaire, crut mon homme possédé du diable, et envoya vite chercher des reliques de saint Félix de Nole, qui le guérirent sur-le-champ. Cette cure consistait apparemment à le faire tomber de la voûte la tête la première. Est-il possible, monsieur, que, dans un siècle tel que le nôtre, vous osiez rapporter de telles niaiseries qui auraient été sifflées au quinzième siècle!

Vous ajoutez que Sulpice Sévère atteste qu'un homme à qui on avait donné des reliques de saint Martin s'éleva tout d'un coup en l'air, les bras étendus, et y resta long-temps. Voilà sans doute un beau miracle, bien utile au genre humain, bien édifiant! comptez-vous cela, monsieur, parmi les preuves du christianisme?

Nous vous conseillons de laisser ces histoires avec celles de saint Paul l'ermite, à qui un corbeau apporta tous les jours pendant quarante ans la moitié d'un pain, et à qui il apporta un pain entier quand saint Antoine vint dîner avec lui; avec l'histoire de saint Pacome, qui fesait ses visites monté sur un crocodile; avec celle d'un autre saint Paul ermite, qui trouvant un jour un jeune homme couché avec sa femme, lui dit: Couchez avec ma femme tant que vous voudrez, et avec mes enfants aussi; après quoi il alla dans le désert.

XXI.

Enfin, monsieur, vous regrettez que les possessions du diable, les sortiléges et la magie « ne « soient plus de mode (ce sont vos expressions); » nous joignons nos regrets aux vôtres. Nous convenons en effet que l'ancien *Testament* est fondé en partie sur la magie; témoin les miracles des sorciers de Pharaon, la pythonisse d'Endor, les enchantements des serpents, etc. Nous savons aussi que Jésus donna mission à ses disciples de chasser les diables; mais croyez-moi, ce sont là de ces choses dont il est convenable de ne jamais parler. Les papes ont très sagement défendu la lecture de la *Bible;* elle est trop dangereuse pour ceux qui n'écoutent que leur raison: elle ne l'est pas pour vous qui êtes théologien, et qui savez immoler la raison à la théologie; mais quel trouble ne jette-t-elle pas dans un nombre prodigieux d'âmes éclairées et timorées! Nous sommes témoins que votre livre leur imprime mille doutes. Si tous les laïques avaient le bonheur d'être ignorants, ils ne douteraient pas. Ah! monsieur, que le sens commun est fatal!

XXII.

Vous auriez pu vous passer de dire que les apôtres et les disciples ne s'adressèrent pas seulement à la plus vile populace, mais qu'ils persuadèrent aussi quelques grands seigneurs. Premièrement, ce fait est évidemment faux. En second lieu, cela marque un peu trop d'envie de plaire aux grands seigneurs de l'Église d'aujourd'hui; et vous savez trop bien que du temps des apôtres il n'y avait ni évêque intitulé monseigneur et doté de cent mille écus de rente, ni d'abbé crossé, mitré, ni serviteur des serviteurs de Dieu, maître de Rome et de la cinquième partie de l'Italie.

XXIII.

Vous parlez toujours de martyrs. Eh! monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous? Insensés et cruels que nous sommes! quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres? Ah! monsieur, vous n'avez donc pas voyagé; vous n'avez pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer son bûcher par derrière: « Allume par-de-« vant; si j'avais craint les flammes, je ne serais « pas venu ici. » Vous n'avez pas été à Londres, où parmi tant de victimes que fit brûler l'infâme Marie, fille du tyran Henri VIII, une femme accouchant au pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère, par l'ordre d'un évêque.

Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité nommée madame de Lacaille, qui fut brûlée quelques jours après lui! Elle était chargée de fers dans un ca-

chot voisin du sien, et ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des lois. « Laissez là, lui cria-« t-elle, ces indignes formes ; craignez-vous de « mourir pour votre Dieu ? »

Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jésuite Daniel n'a garde de rapporter, et ce que d'Aubigné et les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux, depuis 1546 ? Faut-il vous faire voir mademoiselle de Cagnon, suivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu ? Cette fille, malheureusement persuadée que la religion réformée est la véritable, avait toujours répandu des largesses parmi les pauvres de Lyon ; ils entouraient, en pleurant, la charrette où elle était traînée, chargée de fers. « Hélas ! lui criaient-ils, nous ne recevrons plus « d'aumônes de vous. Eh bien, dit-elle, vous en « recevrez encore, » et elle leur jeta ses mules de velours que ses bourreaux lui avaient laissées.

Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris ? elle fut couverte, sous François Ier, de corps réduits en cendres. Savez-vous comme on les fesait mourir ? on les suspendait à de longues bascules qu'on élevait et qu'on baissait tour à tour sur un vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-temps toutes les horreurs de la mort la plus douloureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons ardents que lorsqu'ils étaient presque entièrement rôtis, et que leurs membres retirés, leur peau sanglante et consumée, leurs yeux brûlés, leur visage défiguré ne leur laissaient plus l'apparence de la figure humaine.

Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un infâme écrivain de ce temps-là, que François Ier dit publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils, s'il donnait dans les opinions des réformés ; personne ne croira qu'un roi, qui ne passait pas pour un Néron, ait jamais prononcé de si abominables paroles. Mais la vérité est que tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices de sauvages, qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais fait de plus horrible, François Ier plaisantait avec ses courtisans, et couchait avec sa maîtresse.

Ce ne sont pas là, monsieur, des histoires de sainte Potamienne, de sainte Ursule, et des onze mille vierges. C'est un récit fidèle de ce que l'histoire a de moins incertain.

Le nombre des martyrs réformés, soit vaudois, soit albigeois, soit évangéliques, est innombrable. Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, Pierre Bergier, fut brûlé à Lyon en 1552 avec Réné Poyet, parent du chancelier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marsac, Étienne de Cravot, et cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si je vous fesais voir la liste des martyrs que les protestants ont conservée.

Pierre Bergier chantait un psaume de Marot en allant au supplice. Dites-nous de bonne foi si vous chanteriez un psaume latin en pareil cas ? Dites-nous si le supplice de la potence, de la roue, ou du feu, est une preuve de la religion ? c'est une preuve sans doute de la barbarie humaine ; c'est une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, et de l'autre des persuadés.

Non, si vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs : nous en avons fait cent fois, mille fois plus que tous les païens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des massacres des Albigeois, des habitants de Mérindol, de la Saint-Barthélemi, de soixante ou quatre-vingt mille Irlandais protestants, égorgés, assommés, pendus, brûlés par les catholiques, de ces millions d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes, aux ordres de quelques moines. Nous frémissons, nous gémissons ; mais il faut le dire, parler de martyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets et de roues à des bourreaux et à des recors.

XXIV.

Que pourrions-nous vous représenter encore, monsieur, après ce tableau aussi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcés de vous tracer de nos mains tremblantes ? Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques assez barbares, des hommes assez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les supplices tous ceux qui ne croient pas à la religion chrétienne que vous avez si mal défendue. C'est ainsi que pensent encore les inquisiteurs ; tandis que les rois et leurs ministres, devenus plus humains, émoussent dans toute l'Europe le fer dont ces monstres sont armés. Un évêque en Espagne a proféré ces paroles devant des témoins respectables de qui nous les tenons : « Le ministre d'état qui a signé l'expul-« sion des jésuites mérite la mort. » Nous avons vu des gens qui ont toujours à la bouche ces mots cruels, *contrainte et châtiment*, et qui disent hautement que le christianisme ne peut se conserver que par la terreur et par le sang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus basse naissance, qui, séduit par un fanatique, s'est expliqué avec plus de fureur qu'on

n'en a jamais reproché aux Dioclétien et aux Décius.

La terre entière s'est élevée contre les jésuites, parce qu'ils étaient persécuteurs ; mais qu'il se trouve quelque prince assez peu éclairé, assez mal conseillé, assez faible, pour donner sa confiance à un capucin, à un cordelier ; vous verrez les cordeliers et les capucins aussi insolents, aussi intrigants, aussi persécuteurs, aussi ennemis de la puissance civile, que les jésuites l'ont été. Il faut que la magistrature soit partout occupée sans cesse à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence et la même fureur que le cordelier Feu-Ardent prêchait du temps de la Ligue.

Quel homme a jamais été plus persécuteur chez ces mêmes cordeliers que leur prédicateur Poisson ? Il exerça sur eux un pouvoir si tyrannique, que le ministère fut obligé de le faire déposer de sa place de provincial et de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques ? Mais cet ardent persécuteur était-il un homme persuadé, un fanatique de religion ? Non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre ; il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le procès de la femme Dumoutier, qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine, existe encore au greffe de la Tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec Ézéchiel [a], vous verrez des serpents, des monstres, et l'abomination dans la maison d'Israël.

XXV.

Si vous avez malheureusement invité nos ennemis à s'irriter de tant de scandales, de tant de cruautés, d'une soif si intarissable de l'argent, des honneurs, et du pouvoir, de cette lutte éternelle de l'Église contre l'état, de ces procès interminables dont les tribunaux retentissent ; ne leur apprêtez point à rire en discutant des histoires qu'on ne doit jamais approfondir. Qu'importe, hélas ! à notre salut que le démon Asmodée ait tordu le cou à sept maris de Sara, et qu'il soit aujourd'hui enchaîné chez les Turcs dans la Haute-Égypte ou dans la Basse ?

Vous auriez pu vous abstenir de louer l'action de Judith, qui assassina Holoferne en couchant avec lui. Vous dites, pour la justifier [b], « que « chez les anciens peuples, comme chez les sau- « vages, le droit de la guerre était féroce et in- « humain. » Vous demandez « en quoi l'action de « Judith est différente de celle de Mutius Scévola ? » Voici la différence, monsieur ; Scévola n'a point couché avec Porsenna, et Tite-Live n'est point mis par le concile de Trente au rang des livres canoniques.

Pourquoi vouloir examiner l'édit d'Assuérus, qui fit publier que dans dix mois on massacrerait tous les Juifs, parce qu'un d'eux n'avait pas salué Aman ? Si ce roi a été insensé, s'il n'a pas prévu que les Juifs auraient pendant dix mois le temps de s'enfuir, quel rapport cela peut-il avoir à nos devoirs, à la piété, à la charité ?

On vous arrêterait à chaque page, à chaque ligne : il n'y en a presque point qui ne prépare un funeste triomphe à nos ennemis.

Enfin, monsieur, nous sommes persuadés que, dans le siècle où nous vivons, la plus forte preuve qu'on puisse donner de la vérité de notre religion est l'exemple de la vertu. La charité vaut mieux que la dispute. Une bonne action est préférable à l'intelligence du dogme. Il n'y a pas huit cents ans que nous savons que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Mais tout le monde sait depuis quatre mille ans qu'il faut être juste et bienfesant. Nous en appelons de votre livre à vos mœurs mêmes, et nous vous conjurons de ne point déshonorer des mœurs si honnêtes par des arguments si faibles et si misérables, etc.

Signé, CHAMBON, DUMOULINS, DESJARDINS, et VERZENOT.

[a] Ézéchiel, ch. VII, v. 7.

[b] Page 154, seconde pièce.

LES QUESTIONS DE ZAPATA,

TRADUITES

PAR LE SIEUR TAMPONNET,

DOCTEUR DE SORBONNE.

1766.

Le licencié Zapata, nommé professeur en théologie dans l'université de Salamanque, présenta ces questions à la junta des docteurs en 1629. Elles furent supprimées. L'exemplaire espagnol est dans la bibliothèque de Brunswick.

SAGES MAÎTRES,

1° Comment dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs, que nous fesons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu ?

2° Pourquoi Dieu, qu'on ne peut sans blasphème regarder comme injuste, a-t-il pu aban-

donner la terre entière pour la petite horde juive, et ensuite abandonner sa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans beaucoup plus petite et plus méprisée?

3° Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhensibles, en faveur de cette chétive nation avant les temps qu'on nomme historiques? Pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques siècles? et pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui sommes le peuple de Dieu?

4° Si Dieu est le Dieu d'Abraham, pourquoi brûlez-vous les enfants d'Abraham? et si vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant? Comment, vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir suivi leur loi?

5° Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Égyptiens, avec celle des Juifs? et comment accorderai-je entre elles quarante manières différentes de supputer les temps chez les commentateurs? Je dirai que Dieu dicta ce livre; et on me répondra que Dieu ne sait donc pas la chronologie.

6° Par quels arguments prouverai-je que les livres attribués à Moïse furent écrits par lui dans le désert? A-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'a jamais passé le Jourdain? On me répondra que Dieu ne sait donc pas la géographie.

7° Le livre intitulé *Josué* dit que Josué fit graver le *Deutéronome* sur des pierres enduites de mortier : ce passage de Josué et ceux des anciens auteurs prouvent évidemment que, du temps de Moïse et de Josué, les peuples orientaux gravaient sur la pierre et sur la brique leurs lois et leurs observations. Le *Pentateuque* nous dit que le peuple juif manquait dans le désert de nourriture et de vêtements; il était peu probable qu'on eût des gens assez habiles pour graver un gros livre, lorsqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conserva-t-on ce gros ouvrage gravé sur du mortier?

8° Quelle est la meilleure manière de réfuter les objections des savants, qui trouvent dans le *Pentateuque* des noms de villes qui n'existaient pas alors, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient alors en horreur, et qui ne gouvernèrent que sept cents ans après Moïse; enfin, des passages où l'auteur, très postérieur à Moïse, se trahit lui-même en disant : « Le lit d'Og qu'on voit encore « aujourd'hui à Ramatha... Le Cananéen était alors « dans le pays?... » etc., etc., etc.

Ces savants, fondés sur des difficultés et sur des contradictions qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9° Le livre de la *Genèse* est-il physique ou allégorique? Dieu ôta-t-il en effet une côte à Adam pour en faire une femme? et comment est-il dit auparavant qu'il le créa mâle et femelle? Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le soleil, comment divisa-t-il la lumière des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière? comment fit-il le jour avant que le soleil fût fait? comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puisqu'il n'y a point de firmament, et que cette fausse notion d'un firmament n'est qu'une imagination des anciens Grecs? Il y a des gens qui conjecturent que la *Genèse* ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaissance de la philosophie erronée des autres peuples, et j'aurai la douleur d'entendre dire que Dieu ne sait pas plus la physique que la chronologie et la géographie.

10° Que dirai-je du jardin d'Eden, dont il sortait un fleuve qui se divisait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phison, qu'on croit le Phase, le Géhon [1], qui coule dans le pays d'Éthiopie, et qui par conséquent ne peut être que le Nil, et dont la source est distante de mille lieues de la source de l'Euphrate? On me dira encore que Dieu est un bien mauvais géographe.

11° Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la science, et il me semble que la défense d'en manger est étrange; car Dieu ayant donné la raison à l'homme, il devait l'encourager à s'instruire. Voulait-il n'être servi que par un sot? Je voudrais parler aussi au serpent, puisqu'il a tant d'esprit; mais je voudrais savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien, ce grand philosophe, le demanda au grand saint Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question, mais qui répondit à ce sage empereur, C'est vous qui êtes le serpent. Saint Cyrille n'était pas poli; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La *Genèse* dit que le serpent mange de la terre; vous savez que la *Genèse* se trompe, et que la terre seule ne nourrit personne. A l'égard de Dieu qui venait se promener familièrement tous les jours à midi dans le jardin, et qui s'entretenait avec Adam et Ève et avec le serpent, il serait fort doux d'être en quatrième. Mais comme je vous crois plus faits pour la compagnie que Joseph et Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous proposerai point un voyage au jardin d'Éden, surtout depuis que la porte en est gardée par un chérubin armé jusqu'aux dents. Il est vrai que, selon les rabbins, *chérubin* signifie bœuf. Voilà

[1] Nommé depuis l'Araxe.

un étrange portier De grâce, dites-moi au moins ce que c'est qu'un chérubin.

12° Comment expliquerai-je l'histoire des anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, et qui engendrèrent les géants? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait est tiré des fables païennes? Mais puisque les Juifs inventèrent tout dans le désert, et qu'ils étaient fort ingénieux, il est clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur science. Homère, Platon, Cicéron, Virgile, n'ont rien su que par les Juifs. Cela n'est-il pas démontré?

13° Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel, qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique, et des terres australes, enfermés dans un grand coffre avec leurs provisions pour boire et pour manger pendant un an, sans compter le temps où la terre, trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture? Comment le petit ménage de Noé put-il suffire à donner à tous ces animaux leurs aliments convenables? Il n'était composé que de huit personnes.

14° Comment rendrai-je l histoire de la tour de Babel vraisemblable? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Égypte, puisque Dieu laissa bâtir les pyramides. Allait-elle jusqu'à Vénus ou du moins jusqu'à la lune?

15° Par quel art justifierai-je les deux mensonges d'Abraham, le père des croyants, qui, à l'âge de cent trente-cinq ans à bien compter, fit passer la belle Sara pour sa sœur en Égypte et à Gérare, afin que les rois de ce pays-là en fussent amoureux, et lui fissent des présents? Fi! qu'il est vilain de vendre sa femme!

16° Donnez-moi des raisons qui m'expliquent pourquoi Dieu ayant ordonné à Abraham que toute sa postérité fût circoncise, elle ne le fut point sous Moïse.

17° Puis-je par moi-même savoir si les trois anges à qui Sara servit un veau tout entier à manger avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un? et comment il se peut faire que Dieu ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites voulussent commettre certain péché avec ces anges? Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth le juste offrit-il ses deux filles à la place des deux anges aux Sodomites? Quelles commères! elles couchèrent un peu avec leur père. Ah! sages maitres, cela n'est pas honnête!

18° Mon auditoire me croira-t-il quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une statue de sel? Que répondrai-je à ceux qui me diront que c'est peut-être une imitation grossière de l'ancienne fable d'Eurydice, et que la statue de sel ne pouvait pas tenir à la pluie?

19° Que dirai-je quand il faudra justifier les bénédictions tombées sur Jacob le juste, qui trompa Isaac son père, et qui vola Laban son beau-père? Comment expliquerai-je que Dieu lui apparut au haut d'une échelle? et comment Jacob se battit-il toute la nuit contre un ange? etc., etc.

20° Comment dois-je traiter le séjour des Juifs en Égypte, et leur évasion? L'*Exode* dit qu'ils restèrent quatre cents ans en Égypte; et en fesant le compte juste, on ne trouve que deux cent cinq ans. Pourquoi la fille de Pharaon se baignait-elle dans le Nil, où l'on ne se baigne jamais à cause des crocodiles? etc., etc.

21° Moïse ayant épousé la fille d'un idolâtre, comment Dieu le prit-il pour son prophète sans lui en faire des reproches? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïse, excepté ceux de couvrir le pays de poux et de vermine? Comment changèrent-ils en sang toutes les eaux qui étaient déjà changées en sang par Moïse? Comment Moïse, conduit par Dieu même, et se trouvant à la tête de six cent trente mille combattants, s'enfuit-il avec son peuple, au lieu de s'emparer de l'Égypte, dont tous les premiers-nés avaient été mis à mort par Dieu même? L'Égypte n'a jamais pu rassembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il est fait mention d'elle dans les temps historiques. Comment Moïse, en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Gessen, au lieu d'aller en droite ligne dans le pays de Canaan, traversa-t-il la moitié de l'Égypte, et remonta-t-il jusque vis-à-vis de Memphis, entre Baal-Séphon et la mer Rouge? Enfin, comment Pharaon put-il le poursuivre avec toute sa cavalerie, puisque, dans la cinquième plaie de l'Égypte, Dieu venait de faire périr tous les chevaux et toutes les bêtes, et que d'ailleurs l'Égypte, coupée par tant de canaux, eut toujours très peu de cavalerie?

22° Comment concilierai-je ce qui est dit dans l'*Exode* avec le discours de saint Étienne dans les *Actes des apôtres*, et avec les passages de Jérémie et d'Amos? L'*Exode* dit qu'on sacrifia à Jéhova pendant quarante ans dans le désert; Jérémie, Amos, et saint Étienne, disent qu'on n'offrit ni sacrifice ni hostie pendant tout ce temps-là. L'*Exode* dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance; et saint Etienne, dans les *Actes*, dit qu'on portait le tabernacle de Moloch et de Remphan.

23° Je ne suis pas assez bon chimiste pour me tirer heureusement du veau d'or, que l'*Exode* dit avoir été formé en un seul jour, et que Moïse réduisit en cendre. Sont-ce deux miracles? Sont-ce deux choses possibles à l'art humain.

24° Est-ce encore un miracle que le conduc-

teur d'une nation dans un désert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une seule des douze tribus, et que vingt-trois mille hommes se soient laissé massacrer sans se défendre?

25° Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de justice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entre eux avait couché avec une Madianite, tandis que Moïse lui-même avait pris une Madianite pour femme? et ces Hébreux, qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de se laisser ainsi égorger pour des filles? et à propos de filles, pourrai-je tenir mon sérieux, quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante et un mille ânes? Ce n'est pas deux ânes par pucelle.

26° Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre, « parce qu'il rumine « et qu'il n'a pas le pied fendu, » tandis que les lièvres ont le pied fendu, et ne ruminent pas? Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de Dieu un mauvais géographe, un mauvais chronologiste, un mauvais physicien; il ne le fait pas meilleur naturaliste. Quelles raisons donnerai-je de plusieurs autres lois non moins sages, comme celle des eaux de jalousie, et de la punition de mort contre un homme qui a couché avec sa femme dans le temps qu'elle a ses règles? etc., etc. Pourrai-je justifier ces lois barbares et ridicules, qu'on dit émanées de Dieu même?

27° Que répondrai-je à ceux qui seront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire passer le Jourdain, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait si aisément franchir avec le moindre radeau, et qui était guéable en tant d'endroits, témoin les quarante-deux mille Éphraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères?

28° Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jéricho tombèrent au seul son des trompettes, et pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29° Comment excuserai-je l'action de la courtisane Rahab qui trahit Jéricho sa patrie? en quoi cette trahison était-elle nécessaire, puisqu'il suffisait de sonner de la trompette pour prendre la ville? et comment sonderai-je la profondeur des décrets divins, qui ont voulu que notre divin Sauveur Jésus-Christ naquît de cette courtisane Rahab, aussi bien que de l'inceste que Thamar commit avec Juda son beau-père, et de l'adultère de David et de Bethzabée? tant les voies de Dieu sont incompréhensibles?

30° Quelle approbation pourrai-je donner à Josué, qui fit pendre trente et un roitelets dont il usurpa les petits états, c'est-à-dire les villages?

31° Comment parlerai-je de la bataille de Josué contre les Amorrhéens à Béthoron sur le chemin de Gabaon? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de grosses pierres, depuis Béthoron jusqu'à Azéca; il y a cinq lieues de Béthoron à Azéca; ainsi les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'espace de cinq lieues. L'Écriture dit qu'il était midi; pourquoi donc Josué commande-t-il au soleil et à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le temps d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi? comment le soleil et la lune restèrent-ils un jour à la même place? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire?

32° Que dirai-je de Jephté qui immola sa fille, et qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Éphraïm, qui ne pouvaient pas prononcer *Schiboleth?*

33° Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenses après la mort? Comment se peut-il que ni Moïse ni Josué n'aient parlé de l'immortalité de l'âme, dogme connu des anciens Égyptiens, des Chaldéens, des Persans, et des Grecs; dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, et que les saducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'est pas dans le *Pentateuque?*

34° Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'histoire du lévite qui, étant venu sur son âne à Gabaa, ville des Benjamites, devint l'objet de la passion sodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer? Il leur abandonna sa femme, avec laquelle les Gabaonites couchèrent pendant toute la nuit: elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de Loth au lieu des deux anges, en seraient-elles mortes?

35° J'ai besoin de vos enseignements pour entendre ce verset 19 du premier chapitre des *Juges:* « Le Seigneur accompagna Juda, et il se rendit « maître des montagnes; mais il ne put défaire les « habitants de la vallée, parce qu'ils avaient une « grande quantité de chariots armés de faux. » Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le Dieu du ciel et de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, et suspendu les lois éternelles en faveur de son peuple juif, ne put venir à bout de vaincre les habitants d'une vallée, parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme plusieurs savants le prétendent, que les Juifs regardassent alors leur Dieu comme une divinité locale et protectrice, qui tantôt était plus puissante que les dieux ennemis, et tantôt était moins puissante? et cela n'est-il pas encore prouvé par cette réponse de Jephté: « Vous possédez de

« droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné ; « souffrez donc que nous prenions ce que notre « Dieu Adonaï nous a promis? »

56° J'ajouterai encore qu'il est difficile de croire qu'il y eût tant de chariots armés de faux dans un pays de montagnes, où l'Écriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté sur un âne.

57° L'histoire d'Aod me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs presque toujours asservis, malgré le secours de leur Dieu, qui leur avait promis avec serment de leur donner tout le pays qui est entre le Nil, la mer, et l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient sujets d'un roitelet, nommé Églon, lorsque Dieu suscita en leur faveur Aod, fils de Géra, qui se servait de la main gauche comme de la main droite. Aod, fils de Géra, s'étant fait faire un poignard à deux tranchants, le cacha sous son manteau comme firent depuis Jacques Clément et Ravaillac. Il demande au roitelet une audience secrète; il dit qu'il a un mystère de la dernière importance à lui communiquer de la part de Dieu. Églon se lève respectueusement, et Aod, de la main gauche, lui enfonce son poignard dans le ventre. Dieu favorisa en tout cette action, qui, dans la morale de toutes les nations de la terre, paraît un peu dure. Apprenez-moi quel est l'assassinat le plus divin, ou celui de ce saint Aod, ou de saint David, qui fit assassiner son cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon, qui, ayant sept cents femmes et trois cents concubines, assassina son frère Adonias, parce qu'il lui en demandait une, etc., etc., etc., etc.

58° Je vous prie de me dire par quelle adresse Samson prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, et leur attacha des flambeaux allumés au cul pour mettre le feu aux moissons des Philistins. Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, et il semble assez difficile de prendre trois cents renards en vie, et de les attacher par la queue. Il est dit ensuite qu'il tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne, et que d'une des dents de cette mâchoire il sortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'âne, vous me devez des éclaircissements.

59° Je vous demande les mêmes instructions sur le bonhomme Tobie, qui dormait les yeux ouverts, et qui fut aveuglé par une chiasse d'hirondelle; sur l'ange qui descendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le juif Gabel devait à Tobie père; sur la femme à Tobie fils, qui avait eu sept maris à qui le diable avait tordu le cou; et sur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poisson. Ces histoires sont curieuses, et il n'y a rien de plus digne d'attention, après les romans espagnols : on ne peut leur comparer que les histoires de Judith et d'Esther. Mais pourrai-je bien interpréter le texte sacré, qui dit que la belle Judith descendait de Siméon, fils de Ruben, quoique Siméon soit frère de Ruben, selon le même texte sacré, qui ne peut mentir?

J'aime fort Esther, et je trouve le prétendu roi Assuérus fort sensé d'épouser une Juive, et de coucher avec elle six mois sans savoir qui elle est; et comme tout le reste est de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plait, vous qui êtes mes sages maîtres.

40° J'ai besoin de votre secours dans l'histoire des *Rois*, autant pour le moins que dans celle des *Juges*, et de Tobie, et de son chien, et d'Esther, et de Judith, et de Ruth, etc., etc. Lorsque Saül fut déclaré roi, les Juifs étaient esclaves des Philistins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées ni des lances; ils étaient même obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le soc de leurs charrues et leurs cognées. Cependant Saül donne une bataille aux Philistins, et remporte sur eux la victoire : et dans cette bataille il est à la tête de trois cent trente mille soldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille âmes; car il n'avait alors que le tiers de la Terre-Sainte tout au plus; et ce pays stérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitants. Le surplus était obligé d'aller gagner sa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41° Je ne sais comment je justifierai l'action de Samuel, qui trancha en morceaux le roi Agag, que Saül avait fait prisonnier, et qu'il avait mis à rançon.

Je ne sais si notre roi Philippe, ayant pris un roi maure prisonnier, et ayant composé avec lui, serait bien reçu à couper en pièces ce roi prisonnier.

42° Nous devons un grand respect à David, qui était un homme selon le cœur de Dieu; mais je craindrais de manquer de science pour justifier, par les lois ordinaires, la conduite de David, qui s'associe quatre cents hommes de mauvaise vie, et accablés de dettes, comme dit l'Écriture; qui marche pour aller saccager la maison de Nabal, serviteur du roi, et qui, huit jours après, épouse sa veuve; qui va offrir ses services à Achis, ennemi de son roi, et qui met à feu et à sang les terres des alliés d'Achis, sans pardonner ni au sexe ni à l'âge; qui, dès qu'il est sur le trône, prend de nouvelles concubines; et qui, non content encore de ses concubines, ravit Bethzabée à son mari, et fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à imaginer que Dieu naisse

ensuite en Judée de cette femme adultère et homicide que l'on compte entre les aïeules de l'Être éternel. Je vous ai déjà prévenus sur cet article qui fait une peine extrême aux âmes dévotes.

43° Les richesses de David et de Salomon, qui se montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraissent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, et avec l'état où étaient réduits les Juifs sous Saül, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiser leurs socs et leurs cognées. Nos colonels de cavalerie lèveront les épaules, si je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais et où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le représenter.

44° S'il me faut parcourir l'histoire des cruautés effroyables de presque tous les rois de Juda et d'Israël, je crains de scandaliser les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces rois-là s'assassinent un peu trop souvent les uns les autres. C'est une mauvaise politique, si je ne me trompe.

45° Je vois ce petit peuple presque toujours esclave sous les Phéniciens, sous les Babyloniens, sous les Perses, sous les Syriens, sous les Romains; et j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de misères avec les magnifiques promesses de leurs prophètes.

46° Je sais que toutes les nations orientales ont eu des prophètes, mais je ne sais comment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la vision d'Ézéchiel, fils de Buzi, près du fleuve Chobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces et quatre ailes avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-dessus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de Dieu donné à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, de se faire lier, de demeurer couché sur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, et sur le côté droit pendant quarante jours, et de manger son pain couvert de ses excréments? Je ne peux pénétrer le sens caché de ce que dit *Ezéchiel* au chapitre 16 : « Lorsque votre gorge s'est formée, « et que vous avez eu du poil, je me suis étendu « sur vous, j'ai couvert votre nudité, je vous ai « donné des robes, des chaussures, des ceintures, « des ornements, des pendants d'oreilles; mais « ensuite vous vous êtes bâti un b..., et vous « vous êtes prostituée dans les places publiques : » et au chapitre 23 le prophète dit, « qu'Ooliba a « désiré avec fureur la couche de ceux qui ont le « membre viril comme les ânes, et qui répandent « leur semence comme les chevaux. » Sages maîtres, dites-moi si vous êtes dignes des faveurs d'Ooliba.

47° Mon devoir sera d'expliquer la grande prophétie d'Isaïe qui regarde notre Seigneur Jésus-Christ; c'est, comme vous savez, au chapitre 7. Razin, roi de Syrie, et Phacée, roitelet d'Israël, assiégeaient Jérusalem. Achaz, roitelet de Jérusalem, consulte le prophète Isaïe sur l'événement du siége; Isaïe lui répond : « Dieu vous donnera « un signe; une fille ou femme concevra et en-« fantera un fils qui s'appellera Emmanuel. Il « mangera du beure et du miel avant qu'il soit « en âge de discerner le mal et le bien. Et avant « qu'il soit en état de rejeter le mal et de choisir « le bien, le pays sera délivré des deux rois... et « le Seigneur sifflera aux mouches qui sont à l'ex-« trémité des fleuves d'Égypte, et aux abeilles « du pays d'Assur... et dans ce jour le Seigneur « prendra un rasoir de louage dans ceux qui sont « au-delà du fleuve, et rasera la tête et le poil du « pénil et toute la barbe du roi d'Assyrie. »

Ensuite, au chapitre 8, le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prophétesse; elle enfanta un fils; et le Seigneur dit à Isaïe : « Vous appellerez ce fils Maher-Salal-has-bas, « *hâtez-vous de prendre les dépouilles, courez* « *vite au butin :* et avant que l'enfant sache nom-« mer son père et sa mère, la puissance de Damas « sera renversée. » Je ne puis sans votre secours expliquer nettement cette prophétie.

48° Comment dois-je entendre l'histoire de Jonas, envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point israélite, et il semble que Jonas devait l'instruire de la loi judaïque avant de l'induire à cette pénitence. Le prophète, au lieu d'obéir au Seigneur, s'enfuit à Tharsis; une tempête s'élève, les matelots jettent Jonas dans la mer pour apaiser l'orage. Dieu envoie un grand poisson qui avale Jonas; il demeure trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Dieu commande au poisson de rendre Jonas, le poisson obéit; Jonas débarque sur le rivage de Joppé. Dieu lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle sera renversée si elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toutes ces histoires ne demandent-elles pas des connaissances supérieures qui me manquent? Je voudrais bien confondre les savants qui prétendent que cette fable est tirée de la fable de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine; mais il y fit bonne chère, car il mangea sur le gril le foie de la baleine. Jonas ne fut pas si adroit.

49° Enseignez-moi l'art de faire entendre les premiers versets du prophète Osée. Dieu lui ordonne expressément de prendre une p...., et de lui faire des fils de p.....

Le prophète obéit ponctuellement; il s'adresse à

la dona Gomer, fille de don Debelaïm ; il la garde trois ans et lui fait trois enfants, ce qui est un type. Ensuite Dieu veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec une autre cantonera qui soit mariée, et qui ait déjà planté cornes au front de son mari. Le bonhomme Osée, toujours obéissant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère, et il ne lui en coûte que quinze dragmes et une mesure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enseigner combien la dragme valait alors chez le peuple juif, et ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50° J'ai encore plus besoin de vos sages instructions sur le nouveau *Testament;* j'ai peur de ne savoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de Jésus. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joseph, et que Luc le fait fils d'Héli, et que cela est impossible, à moins qu'on ne change *he* en *ja*, et *li* en *cob*. On me demandera comment l'un compte cinquante-six générations, et comment l'autre n'en compte que quarante-deux, et pourquoi ces générations sont toutes différentes, et encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promises il ne s'en trouve que quarante-une ; et enfin pourquoi cet arbre généalogique est celui de Joseph, qui n'était pas le père de Jésus? J'ai peur de ne répondre que des sottises, comme ont fait tous mes prédécesseurs. J'espère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Êtes-vous de l'avis de saint Ambroise, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata est ;* ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la semence dans sa copulation avec le Saint-Esprit? la question est curieuse; le sage Sanchez ne doute pas que le Saint-Esprit et la sainte Vierge n'aient fait tous deux une émission de semence au même moment : car il pense que cette rencontre simultanée des deux semences est nécessaire pour la génération. On voit bien que Sanchez sait plus sa théologie que sa physique, et que le métier de faire des enfants n'est pas celui des jésuites.

51° Si j'annonce, d'après Luc, qu'Auguste avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut grosse, et que Cyrénius ou Quirinus, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, et que Joseph et Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer; et si on me rit au nez ; si les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain ; que c'était Quintilius Varus, et non pas Cyrénius, qui était alors gouverneur de la Syrie ; que Cyrénius ne gouverna la Syrie que dix ans après la naissance de Jésus ; je serai très embarrassé, et sans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un seul mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré?

52° Quand j'enseignerai que la famille alla en Égypte selon Matthieu, on me répondra que cela n'est pas vrai, et qu'elle resta en Judée selon les autres évangélistes; et si alors j'accorde qu'elle resta en Judée, on me soutiendra qu'elle a été en Égypte. N'est-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela est arrivé à saint François Xavier, et à plusieurs autres saints?

53° Les astronomes pourront bien se moquer de l'étoile des trois rois qui les conduisit dans une étable. Mais vous êtes de grands astrologues; vous rendrez raison de ce phénomène. Dites-moi surtout combien d'or ces rois offrirent : car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois et des peuples. Et à l'égard du quatrième roi, qui était Hérode, pourquoi craignait-il que Jésus, né dans cette étable, devînt roi des Juifs? Hérode n'était roi que par la grâce des Romains ; c'était l'affaire d'Auguste. Le massacre des innocents est un peu bizarre. Je suis fâché qu'aucun historien romain n'ait parlé de ces choses. Un ancien martyrologe très véridique (comme ils le sont tous) compte quatorze mille enfants martyrisés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54° Vous me direz comment le diable emporta Dieu et le percha sur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à Dieu, pourvu que Dieu adore le diable, pourra scandaliser beaucoup d'honnêtes gens, pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

55° Je vous prie, quand vous irez à la noce, de me dire de quelle manière Dieu, qui allait aussi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

56° En mangeant des figues à votre déjeuner à la fin de juillet, je vous supplie de me dire pourquoi Dieu, ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de mars, quand ce n'était pas le temps des figues.

57° Après avoir reçu vos instructions sur tous les prodiges de cette espèce, il faudra que je dise que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais si on me répond que jamais il ne fut question du péché originel, ni dans l'ancien *Testament*, ni dans le nouveau ; qu'il est seulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la science, mais qu'il n'en mourut pas; et qu'Augustin, évêque d'Hippone, ci-devant manichéen, est le premier qui ait établi le système du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des

gens d'Hippone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup sans rien dire. Car, lorsque certains disputeurs sont venus me remontrer qu'il était impossible que Dieu fût supplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort; impossible qu'en rachetant le genre humain il ne le rachetât pas et le laissât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à cela que du verbiage, et j'allais me cacher de honte.

58° Communiquez-moi vos lumières sur la prédiction que fait notre Seigneur dans saint Luc, au ch. XXI. Jésus y dit expressément « qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération à laquelle il parle soit passée. » Il n'en a rien fait, il n'est point venu dans les nuées; s'il est venu dans quelques brouillards, nous n'en savons rien; dites-moi ce que vous en savez. Paul apôtre dit aussi à ses disciples thessaloniciens « qu'ils iront dans les nuées avec lui au-devant de Jésus. » Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troisième ciel? Je vous demande pardon, mais j'aime mieux les Nuées d'Aristophane que celles de Paul.

59° Dirai-je avec Luc que Jésus est monté au ciel, du petit village de Béthanie? insinuerai-je, avec Matthieu, que ce fut de la Galilée, où les disciples le virent pour la dernière fois? en croirai-je un grave docteur qui dit que Jésus avait un pied en Galilée et l'autre à Béthanie? Cette opinion me paraît la plus probable, mais j'attendrai sur cela votre décision.

60° On me demandera ensuite si Pierre a été à Rome; je répondrai, sans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans: et la grande raison que j'en rapporterai, c'est que nous avons une épître de ce bonhomme, qui ne savait ni lire ni écrire, et que cette lettre est datée de Babylone; il n'y a pas de réplique à cela, mais je voudrais quelque chose de plus fort.

61° Instruisez-moi pourquoi le *Credo*, qu'on appelle le *Symbole des apôtres*, ne fut fait que du temps de Jérôme et de Rufin, quatre cents ans après les apôtres. Dites-moi pourquoi les premiers pères de l'Église ne citent jamais que les évangiles appelés aujourd'hui apocryphes. N'est-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits?

62° N'êtes-vous pas fâchés comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux sibylles; qu'ils aient forgé des lettres de saint Paul à Sénèque, des lettres de Jésus, des lettres de Marie, des lettres de Pilate; et qu'ils aient ainsi établi leur secte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre? Ces fraudes sont aujourd'hui reconnues de tous les savants. On est réduit à les appeler pieuses. Mais n'est-il pas triste que votre vérité ne soit fondée que sur des mensonges?

63° Dites-moi pourquoi Jésus n'ayant point institué sept sacrements, nous avons sept sacrements? pourquoi Jésus n'ayant jamais dit qu'il est *Trin*, qu'il a deux natures avec deux volontés et une personne, nous le fesons *Trin* avec une personne et deux natures? pourquoi avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous instruire des dogmes de la religion chrétienne?

Et pourquoi, lorsqu'il a dit que parmi ses disciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monsieur l'archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je suis réduit à une portion congrue?

64° Je sais bien que l'Église est infaillible; mais est-ce l'Église grecque, ou l'Église latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Danemarck et de Suède, ou celle de la superbe ville de Neuchâtel, ou celle des primitifs appelés quakers, ou celle des anabaptistes, ou celle des moraves? L'Église turque a aussi du bon, mais on dit que l'Église chinoise est beaucoup plus ancienne

65° Le pape est-il infaillible quand il couche avec sa maîtresse ou avec sa propre fille, et qu'il apporte à souper une bouteille de vin empoisonnée pour le cardinal Adriano di Corneto *?

Quand deux conciles s'anathématisent l'un l'autre, comme il est arrivé vingt fois, quel est le concile infaillible?

66° Enfin ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes et prêcher simplement la vertu? Quand Dieu nous jugera, je doute fort qu'il nous demande si la grâce est versatile ou concomitante; si le mariage est le signe visible d'une chose invisible; si nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf; si le pape est au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du pape. Sera-ce un crime à ses yeux de lui avoir adressé des prières en espagnol quand on ne sait pas le latin? serons-nous les objets de son éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravédis de mauvaise viande un certain jour? et serons-nous récompensés à jamais si nous avons mangé avec vous, sages maîtres, pour cent piastres de turbots, de soles, et d'esturgeons? Vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs; vous pensez que Dieu nous jugera selon nos œuvres, et non selon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

* L'auteur voulait apparemment parler du pape Alexandre VI. Voyez *Essai sur les mœurs*

Ne rendrai-je pas service aux hommes en ne leur annonçant que la morale? Cette morale est si pure, si sainte, si universelle, si claire, si ancienne, qu'elle semble venir de Dieu même, comme la lumière qui passe parmi nous pour son premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour-propre pour veiller à leur conservation; la bienveillance, la bienfesance, la vertu, pour veiller sur l'amour-propre; les besoins mutuels pour former la société; le plaisir pour en jouir; la douleur qui avertit de jouir avec modération; les passions qui nous portent aux grandes choses, et la sagesse qui met un frein à ces passions?

N'a-t-il pas enfin inspiré à tous les hommes réunis en société l'idée d'un Être suprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet Être soit le plus fort lien de la société? Les sauvages qui errent dans les bois n'ont pas besoin de cette connaissance; les devoirs de la société qu'ils ignorent ne les regardent point; mais sitôt que les hommes sont rassemblés, Dieu se manifeste à leur raison : ils ont besoin de justice, ils adorent en lui le principe de toute justice. Dieu, qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme nécessaires pour eux et non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts, sans lesquels toute société périt, il leur donne l'esprit de religion, la première des sciences et la plus naturelle, science divine dont le principe est certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conséquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Espagnols?

67° Si vous voulez que je cache cette vérité; si vous m'ordonnez absolument d'annoncer les miracles de saint Jacques en Galice, et de Notre-Dame d'Atocha, et de Marie d'Agréda qui montrait son cul aux petits garçons dans ses extases, dites-moi comment j'en dois user avec les réfractaires qui oseront douter : faudra-t-il que je leur fasse donner, avec édification, la question ordinaire et extraordinaire? Quand je rencontrerai les filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler? et lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles catholiques?

J'attends l'honneur de votre réponse.

DOMINICO ZAPATA,
y verdadero, y honrado, y caricativo.

Zapata, n'ayant point eu de réponse, se mit à prêcher Dieu tout simplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, punisseur, et pardonneur. Il dégagea la vérité des mensonges, et sépara la religion du fanatisme; il enseigna et il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfesant, modeste; et fut rôti à Valladolid, l'an de grâce 1631. Priez Dieu pour l'âme de frère Zapata.

ÉPITRE AUX ROMAINS,

TRADUITE

DE L'ITALIEN DE M. LE COMTE DE CORBERA.

1768.

ARTICLE PREMIER.

Illustres Romains, ce n'est pas l'apôtre Paul qui a l'honneur de vous écrire; ce n'est pas le digne Juif né à Tarsus, selon les *Actes des apôtres*, et à Giscala, selon Jérôme et d'autres pères : dispute qui a fait croire, selon quelques docteurs, qu'on peut être né en deux endroits à la fois, comme il y a chez vous de certains corps qui sont créés tous les matins avec des mots latins et qui se trouvent en cent mille lieux au même instant.

Ce n'est pas cette tête chauve et chaude, au long et large nez, aux sourcils noirs, épais, et joints, aux grosses épaules, aux jambes torses [a]; lequel ayant enlevé la fille de Gamaliel son maître, et étant mécontent d'elle la première nuit de ses noces [b], la répudia, et se mit par dépit à la tête du parti naissant des disciples de Jésus, si nous en croyons les livres juifs contemporains

Ce n'est pas ce Saul Paul qui, lorsqu'il était domestique de Gamaliel, fit massacrer à coups de pierres le bon Stéphano, patron des diacres et des lapidés, et qui pendant ce temps gardait les manteaux des bourreaux, digne emploi de valet de prêtre. Ce n'est pas celui qui tomba de cheval, aveuglé par une lumière céleste en plein midi, et à qui Dieu dit en l'air, comme il dit tous les jours à tant d'autres : *Pourquoi me persécutes-tu?* Ce n'est pas celui qui écrivit aux demi-juifs demi-chrétiens des boutiques de Corinthe : « N'avons-« nous pas le droit d'être nourris à vos dépens, « et d'amener avec nous une femme [c]? Qui est-ce « qui va jamais à la guerre à ses dépens? » Belles paroles dont le R. P. Menou, jésuite, apôtre de la Lorraine, a si bien profité, qu'elles lui ont valu à Nanci vingt-quatre mille livres de rente, un palais, et plus d'une belle femme.

a Voyez les *Actes de sainte Thècle*, écrits dès le premier siècle par un disciple de saint Paul, reconnus pour canoniques par Tertullien, par saint Cyprien, par Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, etc.

b *Anciens Actes des apôtres*, ch. XXI. — c I. *Aux Corinthiens*, ch. IX, v. 4 et 5

Ce n'est pas celui qui écrivit au petit troupeau de Thessalonique que *l'univers allait être détruit* [a], moyennant quoi ce n'était pas la peine, *ce n'était pas métier*, comme vous dites en Italie, de garder de l'argent chez soi ; car Paul disait : « [b] Aussitôt « que l'archange aura crié, et que la trompette « de Dieu aura sonné, Jésus descendra du ciel. « Les morts qui sont à Christ ressusciteront les « premiers, et nous qui vivons et qui vivrons jus- « qu'à ce temps-là, nous serons emportés en l'air « au-devant de Jésus. »

Et remarquez, généreux Romains, que Saul Paul n'annonçait ces belles choses aux fripiers et épiciers de Thessalonique qu'en conséquence de la prédiction formelle de Luc, qui avait assuré publiquement [c], c'est-à-dire à quinze ou seize élus de la populace, que la génération ne passerait pas sans que le fils de l'homme vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. O Romains, si Jésus ne vint pas dans les nuées avec une grande puissance, du moins les papes ont eu cette grande puissance ; et c'est ainsi que les prophéties s'accomplissent.

Celui qui écrit cette épître aux Romains n'est pas, encore une fois, ce Saul Paul, moitié Juif, moitié chrétien, qui ayant prêché Jésus, et ayant annoncé la destruction de la loi mosaïque, alla non seulement judaïser dans le temple de Hershalaïm, nommé vulgairement Jérusalem, mais encore y observer d'anciennes pratiques rigoureuses par le conseil de son ami Jacques [d], et qui fit précisément ce que la sainte inquisition chrétienne punit aujourd'hui de mort.

Celui qui vous écrit n'a été ni valet de prêtre, ni meurtrier, ni gardeur de manteaux, ni apostat, ni feseur de tentes, ni englouti au fond de la mer comme Jonas pendant vingt-quatre heures, ni emporté au troisième ciel comme Élie, sans savoir ce que c'est que ce troisième ciel.

Celui qui vous écrit est plus citoyen que ce Saul Paul, qui se vante, dit-on, de l'être, et qui certainement ne l'était pas ; car s'il était de Tarsus, cette ville ne fut colonie romaine que sous Caracalla ; s'il était né à Giscala en Galilée, ce qui est bien plus vraisemblable, puisqu'il était de la tribu de Benjamin, on sait assez que ce bourg juif n'était pas une ville romaine ; on sait que ni à Tarsus ni ailleurs on ne donnait la bourgeoisie romaine à des Juifs. L'auteur des *Actes des apôtres* [e] avance que ce Juif Paul et un autre Juif nommé Silas furent saisis par la justice dans la ville de Philippe en Macédoine (ville fondée par le père d'Alexandre, et près de laquelle la bataille entre Cassius et Brutus d'un côté, et Antoine et Octave de l'autre, décida de votre empire). Paul et Silas furent fouettés pour avoir ému la populace, et Paul dit aux huissiers [a] : « On nous a fouet- « tés, nous qui sommes citoyens romains. » Les commentateurs avouent bien que ce Silas n'était pas citoyen romain. Ils ne disent pas que l'auteur des *Actes* en a menti ; mais ils conviennent qu'il a dit la chose qui n'est pas ; et j'en suis fâché pour le Saint-Esprit qui a sans doute dicté les *Actes des apôtres*.

Enfin celui qui écrit aux descendants des Marcellus, des Scipion, des Caton, des Cicéron, des Titus, des Antonin, est un gentilhomme romain, d'une ancienne famille transplantée, mais qui chérit son antique patrie, qui gémit sur elle, et dont le cœur est au Capitole.

Romains, écoutez votre concitoyen, écoutez Rome et votre ancien courage.

« . . . . . . L'antico valore
« Negl' italici cor non è ancor morto. »

PETRARC., Canz. XXIX.

ARTICLE II.

J'ai pleuré dans mon voyage chez vous, quand j'ai vu des Zoccolanti occuper ce même Capitole où Paul-Émile mena le roi Persée, le descendant d'Alexandre, lié à son char de triomphe ; ce temple où les Scipions firent porter les dépouilles de Carthage, où Pompée triompha de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe ; mais j'ai versé des larmes plus amères quand je me suis souvenu du festin que donna César à nos ancêtres, servi à vingt-deux mille tables, et quand j'ai comparé ces *congiaria*, ces distributions immenses de froment, avec le peu de mauvais pain que vous mangez aujourd'hui, et que la chambre apostolique vous vend fort cher. Hélas ! il ne vous est pas permis d'ensemencer vos terres sans les ordres de ces apôtres ; mais avec quoi les ensemenceriez-vous ? Il n'y a pas un citadin parmi vous, excepté quelques habitants du quartier Transtevère, qui possède une charrue. Votre Dieu a nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq pains et deux goujons, selon saint Jean, et quatre mille hommes selon Matthieu [b]. Pour vous, Romains, on vous fait avaler le goujon sans vous donner du pain ; et les successeurs de Lucullus sont réduits à la sainte pratique du jeûne.

a I. *Aux Thessalonic.*, ch. IV, v. 16 et 17. — b I. *Ibid.*, ch. IV. — c Luc, ch. XXI. — d *Actes*, ch. XXI. — e Chap. XVI, v. 37.

a *Actes*, ch. XVI, v. 37.

b Matthieu, au chapitre XIV, compte cinq mille hommes et cinq pains, et au chapitre XV, quatre mille hommes et cinq pains ; apparemment ce sont deux miracles qui font en tout neuf mille hommes et neuf mille femmes pour le moins ; et si vous y ajoutez neuf mille petits enfants, le tout se monte à vingt-sept mille déjeunés ; cela est considérable.

Votre climat n'a guère changé, quoi qu'on en dise. Qui donc a pu changer à ce point votre terrain, vos fortunes, et vos esprits? D'où vient que la campagne, depuis les portes de Rome à Ostie, n'est remplie que de reptiles? Pourquoi de Montefiascone à Viterbe, et dans tout le terrain par lequel la voie Appienne vous conduit encore à Naples, un vaste désert a-t-il succédé à ces campagnes autrefois couvertes de palais, de jardins, de moissons, et d'une multitude innombrable de citoyens? J'ai cherché le Forum Romanum de Trajan, cette place pavée de marbre en forme de réseau, entourée d'un péristyle à colonnades chargées de cent statues; j'ai trouvé Campo Vaccino, le marché aux vaches, et malheureusement aux vaches maigres et sans lait. J'ai dit : Où sont ces deux millions de Romains dont cette capitale était peuplée? J'ai vérifié qu'année commune il n'y naît aujourd'hui que 3500 enfants; de sorte que sans les Juifs, les prêtres, et les étrangers, Rome ne contiendrait pas cent mille habitants. Je demandai : A qui appartient ce bel édifice que je vois entouré de masures? on me répondit : A des moines; c'était autrefois la maison d'Auguste, ici logeait Cicéron, là demeurait Pompée : des couvents sont bâtis sur leurs ruines.

O Romains! mes larmes ont coulé, et je vous estime assez pour croire que vous pleurez avec moi.

ARTICLE III.

On m'a fait comprendre qu'un vieux prêtre élu pape par d'autres prêtres ne peut avoir ni le temps ni la volonté de soulager votre misère. Il ne peut songer qu'à vivre. Quel intérêt prendrait-il aux Romains? Rarement est-il Romain lui-même. Quel soin prendra-t-il d'un bien qui ne passera point à ses enfants? Rome n'est pas son patrimoine comme il était devenu celui des césars : c'est un bénéfice ecclésiastique : la papauté est une espèce d'abbaye commendataire, que chaque abbé ruine pendant sa vie. Les césars avaient un intérêt réel à rendre Rome florissante; les patriciens en avaient un bien plus grand du temps de la république; on n'obtenait les dignités qu'en charmant le peuple par des bienfaits, en forçant ses suffrages par l'apparence des vertus, en servant l'état par des victoires : un pape se contente d'avoir de l'argent et du pain azyme, et ne donne que des bénédictions à ce peuple qu'on appelait autrefois *le peuple roi.*

Votre premier malheur vint de la translation de l'empire de Rome à l'extrémité de la Thrace. Constantin, élu empereur par quelques cohortes barbares au fond de l'Angleterre, triompha de Maxence élu par vous. Maxence, noyé dans le Tibre au fort de la mêlée, laissa l'empire à son concurrent; mais le vainqueur alla se cacher au rivage de la mer Noire; il n'aurait pas fait plus s'il avait été vaincu. Souillé de débauches et de crimes, assassin de son beau-père, de son beau-frère, de son neveu, de son fils, et de sa femme; en horreur aux Romains, il abandonna leur ancienne religion sous laquelle ils avaient conquis tant d'états, et se jeta dans les bras des chrétiens qui lui avaient fourni l'argent auquel il était redevable du diadème : ainsi il trahit l'empire dès qu'il en fut possesseur; et en transplantant sur le Bosphore ce grand arbre qui avait ombragé l'Europe, l'Afrique et l'Asie mineure, il en dessécha les racines. Votre seconde calamité fut cette maxime ecclésiastique citée dans un poëme français très célèbre, intitulé *le Lutrin,* mais trop sérieusement véritable :

> Abîme tout plutôt; c'est l'esprit de l'Église.

L'Église combattit l'ancienne religion de l'empire en déchirant elle-même ses entrailles, en se divisant avec autant de fureur que d'imprudence, sur cent questions incompréhensibles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Les sectes chrétiennes, se poursuivant l'une l'autre à feu et à sang, pour des chimères métaphysiques, pour des sophismes de l'école, se réunissaient pour ravir les dépouilles des prêtres fondés par Numa : elles ne se donnèrent point de repos qu'elles n'eussent détruit l'autel de la victoire dans Rome.

Saint Ambroise, de soldat devenu évêque de Milan, sans avoir été seulement diacre, et votre Damase, devenu par un schisme évêque de Rome, jouirent de ce funeste succès. Ils obtinrent qu'on démolît l'autel de la Victoire, élevé dans le Capitole depuis près de huit cents ans; monument du courage de vos ancêtres, qui devait perpétuer la valeur de leurs descendants. Il s'en faut bien que la figure emblématique de la Victoire fût une idolâtrie comme celle de votre Antoine de Padoue, qui « exauce ceux que Dieu n'exauce pas; » celle de François d'Assise, qu'on voyait sur la porte d'une église de Reims en France, avec cette inscription, « A François et Jésus, tous deux crucifiés; » celle de saint Crépin, de sainte Barbe, et tant d'autres; et le sang d'une vingtaine de saints qui se liquéfie dans Naples à jour nommé, à la tête desquels est le patron Gennaro, inconnu au reste de la terre; et le prépuce et le nombril de Jésus; et le lait de sa mere, et son poil, et sa chemise, supposé qu'elle en eût, et son cotillon [1].

[1] Et son saint mancheron (manche de robe), qui est à Sens.

Voilà des idolâtries aussi plates qu'avérées ; mais pour la Victoire posée sur un globe et déployant ses ailes, une épée dans la main et des lauriers sur la tête, c'était la noble devise de l'empire romain, le symbole de la vertu. Le fanatisme vous enleva le gage de votre gloire.

De quel front ces nouveaux énergumènes ont-ils osé substituer des Roch, des Fiacre, des Eustache, des Ursule, des Nicaise, des Scholastique, à Neptune qui présidait aux mers, à Mars le dieu de la guerre, à Junon dominatrice des airs, sous l'empire du grand Zeus, de l'éternel Démiourgos, maître des éléments, des dieux et des hommes? Mille fois plus idolâtres que vos ancêtres, ces insensés vous ont fait adorer des os de morts. Ces plagiaires de l'antiquité ont pris l'eau lustrale des Romains et des Grecs, leurs processions, la confession pratiquée dans les mystères de Cérès et d'Isis, l'encens, les libations, les hymnes, tout, jusqu'aux habits des prêtres. Ils dépouillèrent l'ancienne religion, et se parèrent de ses vêtements. Ils se prosternent encore aujourd'hui devant des statues et des images d'hommes ignorés, en reprochant continuellement aux Périclès, aux Solon, aux Miltiade, aux Cicéron, aux Scipion, aux Caton, d'avoir fléchi les genoux devant les emblèmes de la Divinité.

Que dis-je? y a-t-il un seul événement dans l'ancien et le nouveau *Testament* qui n'ait été copié des anciennes *Mythologies* indiennes, chaldéennes, égyptiennes, et grecques? Le sacrifice d'Idoménée n'est-il pas visiblement l'origine de celui de Jephté? La biche d'Iphigénie n'est-elle pas le bélier d'Isaac? Ne voyez-vous pas Eurydice dans Édith, femme de Loth? Minerve et le cheval Pégase en frappant des rochers en firent sortir des fontaines : on attribue le même prodige à Moïse : Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec avant lui, et il avait arrêté le soleil et la lune avant Josué. Mêmes fables, mêmes extravagances de tous les côtés.

Il n'y a pas un seul fait miraculeux dans les *Évangiles* que vous ne trouviez dans des écrivains bien antérieurs. La chèvre Amalthée avait sa corne d'abondance avant qu'on eût dit que Jésus avait nourri cinq mille hommes sans compter les femmes, avec deux poissons. Les filles d'Anius avaient changé l'eau en vin et en huile, quand on n'avait pas encore parlé des noces de Cana. Athalie, Hippolyte, Alceste, Pélops, Hérès, étaient ressuscités quand on ne parlait pas encore de la résurrection de Jésus ; et Romulus était né d'une vestale plus de sept cents ans avant que Jésus passât pour être né d'une vierge. Comparez et jugez.

ARTICLE IV.

Quand on eut détruit votre autel de la Victoire, les barbares vinrent, qui achevèrent ce que les prêtres avaient commencé. Rome devint la proie et le jouet des nations qu'elle avait si longtemps ou gouvernées ou réprimées.

Toutefois vous aviez encore des consuls, un sénat, des lois municipales ; mais les papes vous ont ravi ce que les Huns, les Hérules, les Goths, vous avaient laissé.

Il était inouï qu'un prêtre osât affecter les droits régaliens dans aucune ville de l'empire. On sait assez dans toute l'Europe, excepté dans votre chancellerie, que jusqu'à Grégoire VII, votre pape n'était qu'un évêque métropolitain, toujours soumis aux empereurs grecs, puis aux empereurs francs, puis à la maison de Saxe, recevant d'eux l'investiture, obligé d'envoyer leur [1] profession de foi à l'évêque de Ravenne et à celui de Milan, comme on le voit expressément dans votre *Diarium Romanum*. Son titre de patriarche en Occident lui donnait un très grand crédit, mais aucun droit à la souveraineté. Un prêtre roi était un blasphème dans une religion dont le fondateur a dit en termes exprès dans l'*Évangile* : « Il « n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. » Romains, pesez bien ces autres paroles qu'on met dans la bouche de Jésus [a] : « Il ne dépend pas de « moi de vous mettre à ma droite ou à ma gau- « che, mais seulement de mon père, etc. » Sachez d'ailleurs que tous les Juifs appelaient et qu'ils appellent encore fils de Dieu un homme juste : demandez-le aux huit mille Juifs qui vendent des haillons parmi vous, comme ils en ont toujours vendu ; et observez avec toute votre attention les paroles suivantes [b] : « Que celui qui « voudra devenir grand parmi vous soit réduit à « vous servir. Le fils de l'homme n'est pas venu « pour être servi, mais pour servir. ».

En vérité, ces mots clairs et précis signifient-ils que le pape Boniface VIII a dû écraser la maison Colonne? qu'Alexandre VI a dû empoisonner tant de barons romains? et qu'enfin l'évêque de Rome a reçu de Dieu dans des temps d'anarchie le duché de Rome, celui de Ferrare, le Bolonais, la Marche d'Ancône, le duché de Castro et Ronciglione, et tout le pays depuis Viterbe jusqu'à Terracine, contrées ravies à leurs légitimes possesseurs? Romains, serait-ce pour le seul Rezzonico [2] que Jésus aurait été envoyé de Dieu sur la terre?

[1] Il faudrait *sa* au lieu de *leur*. — a Matthieu, ch. XX, v. 23. — b Matth., ch. XX, v. 26, 27, et 28. — [2] Clément XIII.

ARTICLE V.

Vous m'allez demander par quels ressorts cette étrange révolution s'est pu opérer contre toutes les lois divines et humaines. Je vais vous le dire; et je défie le plus emporté fanatique auquel il restera une étincelle de raison, et le plus déterminé fripon qui aura conservé dans son âme un reste de pudeur, de résister à la force de la vérité, s'il lit avec l'attention que mérite un examen si important.

Il est certain, et personne n'en doute, que les premières sociétés galiléennes, nommées depuis chrétiennes, furent cachées dans l'obscurité, et rampèrent dans la fange; il est certain que lorsque les chrétiens commencèrent à écrire, ils ne confiaient leurs livres qu'à des initiés à leurs mystères; on ne les communiquait pas même aux catéchumènes, encore moins aux partisans de la religion impériale. Nul Romain ne sut jusqu'à Trajan qu'il y avait des *Évangiles;* aucun auteur grec ou romain n'a jamais cité ce mot *évangile*: Plutarque, Lucien, Pétrone, Apulée, qui parlent de tout, ignorent absolument qu'il y eût des *Évangiles;* et cette preuve, parmi cent autres preuves, démontre l'absurdité des auteurs qui prétendent aujourd'hui, ou plutôt qui feignent de prétendre que les disciples de Jésus moururent pour soutenir la vérité de ces *Évangiles*, dont les Romains n'entendirent jamais parler pendant deux cents années. Les Galiléens demi-juifs demi-chrétiens, séparés des disciples de Jean, des thérapeutes, des esséniens, des judaïtes, des hérodiens, des saducéens et des pharisiens, grossirent leur petit troupeau dans le bas peuple, non pas assurément par le moyen des livres, mais par l'ascendant de la parole, mais en catéchisant des femmes [a], des filles, des enfants, mais en courant de bourgade en bourgade; en un mot, comme toutes les sectes s'établissent.

En bonne foi, Romains, qu'auraient répondu vos ancêtres, si saint Paul, ou Simon Barjone, ou Mathias, ou Matthieu, ou Luc, avaient comparu devant le sénat, s'ils avaient dit: Notre Dieu Jésus, qui a passé toute sa vie pour le fils d'un charpentier, est né l'an 752 de la fondation de Rome, sous le gouvernement de Cyrénius [b], dans un village juif nommé Bethléem, où son père Joseph et sa mère Mariah étaient venus se faire inscrire, quand Auguste ordonna le dénombrement de l'univers. Dieu naquit dans une étable entre un bœuf et un âne [c]; les anges descendirent du ciel à sa naissance, et en avertirent tous les paysans; une étoile nouvelle éclata dans les cieux, et conduisit vers lui trois rois ou trois mages d'Orient, qui lui apportèrent en tribut de l'encens, de la myrrhe, et de l'or, et malgré cet or, il fut pauvre toute sa vie. Hérode, qui se mourait alors, Hérode que vous aviez fait roi, ayant appris que le nouveau-né était roi des Juifs, fit égorger quatorze mille enfants nouveau-nés des environs, afin que ce roi fût compris dans leur nombre [a]. Cependant un de nos écrivains inspirés de Dieu dit [b] que l'enfant Dieu et roi s'enfuit en Égypte, et un autre écrivain, non moins inspiré de Dieu, dit que l'enfant resta à Bethléem [c]: un des mêmes écrivains sacrés et infaillibles lui fait une généalogie royale; un autre écrivain sacré lui compose une généalogie royale entièrement contraire. Jésus prêche des paysans; Jésus garçon de la noce change l'eau en vin pour des paysans déjà ivres [d]. Jésus est emporté par le diable sur une montagne. Jésus chasse les diables, et les envoie dans le corps de deux mille cochons dans la Galilée où il n'y eut jamais de cochons. Jésus dit des injures atroces aux magistrats. Le préteur Pontius le fait pendre. Il manifeste sa divinité sitôt qu'il est pendu; la terre tremble, tous les morts sortent de leurs tombeaux, et se promènent dans la ville, aux yeux de Pontius. Il se fait une éclipse centrale du soleil en plein midi, dans la pleine lune, quoique la chose soit impossible. Jésus ressuscite secrètement, monte au ciel, et envoie publiquement un autre Dieu, qui tombe en plusieurs langues de feu sur les têtes de ses disciples. Que ces mêmes langues tombent sur vos têtes, pères conscripts, faites-vous chétiens.

Si le moindre huissier du sénat avait daigné répondre à ce discours, il leur aurait dit: Vous êtes des fourbes insensés, qui méritez d'être renfermés dans l'hôpital des fous. Vous en avez menti quand vous dites que votre Dieu naquit en l'an de Rome 752, sous le gouvernement de Cyrénius, proconsul de Syrie; Cyrénius ne gouverna la Syrie que plus de dix ans après; nos registres en font foi: c'était Quintilius Varus qui était alors proconsul de Syrie.

Vous en avez menti quand vous dites qu'Auguste ordonna le dénombrement de l'univers. Vous êtes des ignorants qui ne savez pas qu'Auguste

a *Actes*, ch. XVI, v. 13 et 14. — b Luc, ch. II, v. 1, 2, 3, etc.

c Il est reçu dans toute la chrétienté que Jésus naquit dans une étable, entre un bœuf et un âne; cependant il n'en est pas dit un mot dans les Évangiles; c'est une imagination de Justin; Lactance en parle, ou du moins l'auteur d'un mauvais poëme sur *la Passion*, attribué à ce Lactance.

Hic mihi fusa dedit bruta inter inertia primum
Arida in angustis præsepibus herba cubile.

a Matthieu, ch. II, v. 16. — b *Idem*, v. 14. — c Luc, ch. II, v. 39. — d Jean, ch. II, v. 10.

n'était pas le maître de la dixième partie de l'univers. Si vous entendez par l'univers l'empire romain, sachez que ni Auguste ni personne n'a jamais entrepris un tel dénombrement. Sachez qu'il n'y eut qu'un seul cens des citoyens de Rome et de son territoire sous Auguste, et que ce cens se monta à quatre millions de citoyens; et à moins que votre charpentier Joseph et sa femme Mariah n'aient fait votre Dieu dans un faubourg de Rome, et que ce charpentier juif n'ait été un citoyen romain, il est impossible qu'il ait été dénombré.

Vous en avez ridiculement menti avec vos trois rois et la nouvelle étoile, et les petits enfants massacrés, et avec vos morts ressuscités et marchant dans les rues à la vue de Pontius Pilatus, qui ne nous en a jamais écrit un seul mot, etc., etc.

Vous en avez menti avec votre éclipse du soleil en pleine lune; notre préteur Pontius Pilatus nous en aurait écrit quelque chose, et nous aurions été témoins de cette éclipse avec toutes les nations de la terre. Retournez à vos travaux journaliers, paysans fanatiques, et rendez grâces au sénat, qui vous méprise trop pour vous punir.

ARTICLE VI.

Il est clair que les premiers chrétiens demi-juifs se gardèrent bien de parler aux sénateurs de Rome, ni à aucun homme en place, ni à aucun citoyen au-dessus de la lie du peuple. Il est avéré qu'ils ne s'adressèrent qu'à la plus vile canaille; c'est devant elle qu'ils se vantèrent de guérir les maladies des nerfs, les épilepsies, les convulsions de matrice, que l'ignorance regardait partout comme des sortiléges, comme des obsessions des mauvais génies, chez les Romains ainsi que chez les Juifs, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Syriens. Il était impossible qu'il n'y eût quelque malade de guéri; les uns l'étaient au nom d'Esculape; et l'on a même retrouvé depuis peu à Rome un monument d'un miracle d'Esculape avec les noms des témoins : les autres étaient guéris au nom d'Isis ou de la déesse de Syrie; les autres au nom de Jésus, etc. La canaille guérie en ce nom croyait à ceux qui l'annonçaient.

ARTICLE VII.

Les chrétiens s'établissaient parmi le peuple par ce moyen qui séduit toujours le vulgaire ignorant; ils avaient encore un ressort bien plus puissant; ils déclamaient contre les riches, ils prêchaient la communauté des biens; dans leurs associations secrètes ils engageaient leurs néophytes à leur donner le peu d'argent gagné à la sueur de leur front, ils citaient le prétendu exemple de Saphira et d'Ananias [a], que Simon Barjone surnommé Céphas, qui signifie Pierre, avait fait mourir de mort subite pour avoir gardé un écu, premier et détestable exemple des rapines ecclésiastiques.

Mais ils n'auraient pu parvenir à tirer ainsi l'argent de leurs néophytes, s'ils n'avaient prêché la doctrine des philosophes cyniques, qui était l'esprit de désappropriation : cela ne suffisait pas encore pour établir un troupeau nombreux; il y avait long-temps que la fin du monde était annoncée; vous la trouverez dans Épicure, dans Lucrèce, son plus illustre disciple; Ovide du temps d'Auguste avait dit :

« Esse quoque in fatis reminiscitur, affore tempus,
« Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
« Ardeat, et mundi moles operosa laboret. »

Métam., I, 256

Selon les autres un concours fortuit d'atomes avait formé le monde, un autre concours fortuit devait le démolir.

« Quod superest, nunc me huc rationis detulit ordo,
« Ut mihi, mortali consistere corpore mundum
« Nativumque simul, ratio reddenda sit esse. »

Lucr., v. 65

Cette opinion venait originairement des brachmanes de l'Inde : plusieurs Juifs l'avaient embrassée du temps d'Hérode; elle est formellement dans l'*Evangile* de Luc, comme vous l'avez vu; elle est dans les *Épîtres* de Paul; elle est dans tous ceux qu'on appelle pères de l'Église. Le monde allait donc être détruit; les chrétiens annonçaient une nouvelle Jérusalem, qui paraissait dans les airs pendant la nuit [b]. On ne parlait chez les Juifs que d'un nouveau royaume des cieux; c'était le système de Jean-Baptiste, qui avait remis en vogue dans le Jourdain l'ancien baptême des Indiens dans le Gange, baptême reçu chez les Égyptiens, baptême adopté par les Juifs. Ce nouveau royaume des cieux où les seuls pauvres devaient aller, et dont les riches étaient exclus, fut prêché par Jésus et ses adhérents : on menaçait de l'enfer éternel ceux qui ne croiraient pas au nouveau royaume des cieux : cet enfer inventé par le premier Zoroastre fut ensuite un point principal de la théologie égyptienne; c'est d'elle que vinrent la barque à Caron, Cerbère, le fleuve Léthé, le Tartare, les Furies; c'est d'Égypte que cette idée passa en Grèce, et de là chez les Romains; les Juifs ne la connurent jamais jusqu'au temps où les phari-

a *Actes*, ch. v, v. 1 jusqu'au 11.
b Voyez l'*Apocalypse*, attribuée à Jean; voyez aussi Justin et Tertullien.

siens la prêchèrent un peu avant le règne d'Hérode : une de leurs contradictions était d'admettre un enfer en admettant la métempsycose ; mais peut-on chercher du raisonnement chez les Juifs? ils n'en ont jamais eu qu'en fait d'argent. Les saducéens, les samaritains, rejetèrent l'immortalité de l'âme, parce qu'en effet elle n'est dans aucun endroit de la loi mosaïque.

Voilà donc le grand ressort dont les premiers chrétiens, tous demi-juifs, se servirent pour donner de l'activité à la machine nouvelle : communauté de biens, repas secrets, mystères cachés, Évangiles lus aux seuls initiés, paradis aux pauvres, enfer aux riches, exorcismes de charlatans ; voilà, dis-je, dans l'exacte vérité, les premiers fondements de la secte chrétienne. Si je me trompe, ou plutôt si je veux tromper, je prie le Dieu de l'univers, le Dieu de tous les hommes, de sécher ma main qui écrit ce que je pense, de foudroyer ma tête convaincue de l'existence de ce Dieu bon et juste, et de m'arracher un cœur qui l'adore.

ARTICLE VIII.

Romains, développons maintenant les artifices, les fourberies, les actes de faussaires, que les chrétiens eux-mêmes ont appelés fraudes pieuses ; fraudes qui vous ont enfin coûté votre liberté et vos biens, et qui ont plongé les vainqueurs de l'Europe dans l'esclavage le plus déplorable. Je prends encore Dieu à témoin que je ne vous dirai pas un seul mot qui ne soit prouvé. Si je voulais employer toutes les armes de la raison contre le fanatisme, tous les traits perçants de la vérité contre l'erreur, je vous parlerais d'abord de cette quantité prodigieuse d'Évangiles qui se sont contredits, et qu'aujourd'hui vos papes mêmes reconnaissent pour faux : ce qui démontre qu'au moins il y a eu des faussaires parmi les premiers chrétiens ; mais c'est une chose assez connue. Il faut vous montrer des impostures plus communément ignorées, et mille fois plus funestes.

PREMIÈRE IMPOSTURE.

C'est une superstition bien ancienne que les dernières paroles des vivants étaient des prophéties, ou du moins des maximes sacrées, des préceptes respectables. On croyait que l'âme, prête à se dégager des liens du corps, et à moitié réunie avec la Divinité, voyait l'avenir et la vérité qui se montrait alors sans nuage. Suivant ce préjugé, les judéo-christicoles forgent dès le premier siècle de l'Eglise le *Testament des douze patriarches*, écrit en grec, qui doit servir de prédiction et de préparation au nouveau royaume de Jésus. On trouve dans le *Testament* de Ruben ces paroles : προσκυνήσετε τῷ σπέρματι αὐτοῦ, ὅτι ὑπὲρ ὑμῶν ἀποθανεῖται ἐν πολέμοις ὁρατοῖς καὶ ἀοράτοις, καὶ ἔσται ἐν ὑμῖν βασιλεὺς αἰώνιων. « Adorez son sperme ; car il mourra pour vous « dans des guerres visibles et invisibles, et il sera « votre roi éternellement. » On applique cette prophétie à Jésus, selon la coutume de ceux qui écrivirent cinquante-quatre Évangiles en divers lieux, et qui presque tous tâchèrent de trouver dans les écrivains juifs, et surtout dans ceux qu'on appelle prophètes, des passages qu'on pouvait tordre en faveur de Jésus. Ils en supposèrent même plusieurs évidemment reconnus pour faux. L'auteur de ce *Testament des patriarches* est donc le plus effronté et le plus maladroit faussaire qui ait jamais barbouillé du papier d'Égypte : car ce livre fut écrit dans l'école d'un nommé Marc.

SECONDE IMPOSTURE PRINCIPALE.

Ils supposèrent des lettres du roi d'Edesse à Jésus, et de Jésus à ce prétendu prince, tandis qu'il n'y avait point de roi à Édesse, ville soumise au gouvernement de Syrie, et que jamais le petit prince d'Édesse ne prit le titre de roi ; tandis qu'enfin il n'est dit dans aucun *Évangile* que Jésus sût écrire ; tandis que s'il avait écrit, il en aurait laissé quelque témoignage à ses disciples. Aussi ces prétendues lettres sont aujourd'hui déclarées actes de faussaires par tous les savants.

TROISIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE QUI EN CONTIENT PLUSIEURS.

On forge des actes de Pilate, des lettres de Pilate, et jusqu'à une histoire de la femme de Pilate : mais surtout les lettres de Pilate sont curieuses ; en voici un fragment :

« Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié, que « les Juifs, par leur envie, se sont attiré une cruelle « condamnation ; leur Dieu leur ayant promis de « leur envoyer son saint du haut du ciel, qui serait « leur roi à bien juste titre, et ayant promis qu'il « serait fils d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a « envoyé en effet, moi étant président en Judée. « Les principaux des Juifs me l'ont dénoncé comme « un magicien ; je l'ai cru, je l'ai bien fait fouetter, je le leur ai abandonné, ils l'ont crucifié, ils « ont mis des gardes auprès de sa fosse ; il est ressuscité le troisième jour. »

Je joins à cette supposition celle du rescrit de Tibère au sénat, pour mettre Jésus au rang des dieux de l'empire, et les ridicules lettres du philosophe Sénèque à Paul, et de Paul à Sénèque,

écrites en un latin barbare, et les lettres de la vierge Marie à saint Ignace; et tant d'autres fictions grossières dans ce goût. Je ne peux pas trop étendre ce dénombrement d'impostures, dont la liste vous effraierait si je les comptais une à une.

QUATRIÈME IMPOSTURE.

La supposition la plus hardie, peut-être, et la plus grossière, est celle des prophéties attribuées aux sibylles qui prédisent l'incarnation de Jésus, ses miracles et son supplice en vers acrostiches. Ces bêtises ignorées des Romains étaient l'aliment de la foi des catéchumènes. Elles ont eu cours pendant huit siècles parmi nous, et nous chantons encore dans une de nos hymnes : *teste David cum sibylla,* témoin David et la sibylle.

Vous vous étonnez sans doute qu'on ait pu adopter si long-temps ces méprisables facéties, et mener les hommes avec de pareilles brides; mais les chrétiens ayant été plongés quinze cents ans dans la plus stupide barbarie, les livres étant très rares, les théologiens étant très fourbes, on a tout osé dire à des malheureux capables de tout croire.

CINQUIÈME IMPOSTURE.

Illustres et infortunés Romains, avant d'en venir aux funestes mensonges qui vous ont coûté votre liberté, vos biens, votre gloire, et qui vous ont mis sous le joug d'un prêtre; et avant de vous parler du prétendu pontificat de Simon Barjone, qui siégea, dit-on, à Rome pendant vingt-cinq années, il faut que vous soyez instruits des *Constitutions apostoliques;* c'est le premier fondement de cette hiérarchie qui vous écrase aujourd'hui.

Au commencement du second siècle il n'y avait point de surveillant, d'épiscopos, d'évêque revêtu d'une dignité réelle pour sa vie, attaché irrévocablement à un certain siége, et distingué des autres hommes par ses habits; tous les évêques mêmes furent vêtus comme des laïques jusqu'au milieu du cinquième siècle. L'assemblée était dans la salle d'une maison retirée. Le ministre était choisi par les initiés, et exerçait tant qu'on était content de son administration. Point d'autel, point de cierge, point d'encens : les premiers pères de l'Église ne parlent qu'avec horreur des autels et des temples [a]. On se contentait de faire des collectes d'argent, et de souper ensemble. La société chrétienne s'étant secrètement multipliée, l'ambition voulut faire une hiérarchie; comment s'y prend-on? Les fripons qui conduisaient les enthousiastes leur font accroire qu'ils ont découvert les *Constitutions apostoliques* écrites par saint Jean et par saint Matthieu; « quæ ego Matthæus et Joannes vobis « tradidimus [a]. » C'est là qu'on fait dire à Matthieu : « Gardez-vous de juger votre évêque; car « il n'est donné qu'aux prêtres d'être juges [b]. » C'est là où Matthieu et Jean disent : « Autant que « l'âme est au-dessus du corps, autant le sacer- « doce l'emporte sur la royauté; regardez votre « évêque comme un roi, comme un maître absolu, « *Dominum :* donnez-lui vos fruits, vos ouvrages, « vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les pré- « mices, les décimes de votre vin, de votre huile, « de vos blés, etc. [c]. Que l'évêque soit un dieu pour « vous, et le diacre un prophète [d]. Dans les fes- « tins, que le diacre ait double portion, et le prê- « tre le double du diacre; et s'ils ne sont pas à « table, qu'on envoie les portions chez eux [e]. »

Vous voyez, Romains, l'origine de l'usage où vous êtes de mettre la nappe pour donner des indigestions à vos pontifes; et plût à Dieu qu'ils ne s'en fussent tenus qu'au péché de la gourmandise!

Au reste, dans cette imposture des *Constitutions des Apôtres,* remarquez bien attentivement que c'est un monument authentique des dogmes du second siècle, et que cet ouvrage de faussaire rend hommage à la vérité, en gardant un silence absolu sur des innovations qu'on ne pouvait prévoir, et dont vous avez été inondés de siècle en siècle. Vous ne trouverez dans ce monument du second siècle, ni trinité, ni consubstantialité, ni transsubstantiation, ni confession auriculaire. Vous n'y trouverez point que la mère de Jésus soit mère de Dieu, que Jésus eût deux natures et deux volontés, que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Tous ces singuliers ornements de fantaisie, étrangers à la religion de l'*Évangile,* ont été ajoutés depuis au bâtiment grossier que le fanatisme et l'ignorance élevaient dans les premiers siècles.

Vous y trouverez bien trois personnes, mais jamais trois personnes en un seul Dieu. Lisez avec la sagacité de votre esprit, seule richesse que vos tyrans vous ont laissée, lisez la prière commune que les chrétiens fesaient dans leurs assemblées au second siècle par la bouche de l'épiscope :

« O Dieu tout puissant, inengendré, inaccessi- « ble, seul vrai Dieu, et père du Christ ton fils uni- « que, Dieu au Paraclet, Dieu de tous, toi qui as « constitué docteurs les disciples par Christ, etc. [f]. »

Voilà clairement un seul Dieu qui commande à

[a] Justin et Tertullien.

[a] *Constitutions apostoliques*, liv. II, ch. LVII. — [b] Liv. II, ch. XXXVI. — [c] Liv. II, ch. XXXIV. — [d] *Ibid.*, ch. XXX. — [e] *Ibid.* ch. XXXVIII. — [f] Ibid., liv. VIII, ch. VI.

Christ et au Paraclet. Jugez si cela ressemble à la trinité, à la consubstantialité établie depuis à Nicée, malgré la réclamation constante de dix-huit évêques et de deux mille prêtres [a].

Dans un autre endroit, le même auteur, qui est probablement un évêque secret des chrétiens à Rome, dit formellement, le Père est Dieu par-dessus tout [b].

C'était la doctrine de Paul, qui éclate en tant d'endroits de ses Épîtres. « Ayons la paix en Dieu « par notre Seigneur Jésus-Christ [c]. »

« Nous avons été reconciliés avec Dieu par la « mort du fils [d]. »

« Si, par le péché d'un seul, plusieurs sont « morts, le don de Dieu s'en est plus répandu, « grâces à un seul homme, qui est Jésus-Christ [e]. »

« Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers « de Jésus-Christ [f]. »

« Supportez-vous les uns les autres comme Jésus « vous a supportés pour la gloire de Dieu [g]. »

« A Dieu le seul sage honneur et gloire par Jésus-« Christ [h]. »

« Jésus nous a été donné de Dieu. »

« Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, « le père de gloire, vous donne l'esprit de sa-« gesse [i]. »

C'est ainsi que le Juif chrétien saint Paul s'explique toujours; c'est ainsi qu'on fait parler Jésus lui-même dans les *Évangiles* [j]. « Mon père est plus « grand que moi, » c'est-à-dire Dieu fait ce que les hommes ne peuvent faire; car tous les Juifs, en parlant de Dieu, disaient mon père.

La patenôtre commence par ces mots : « Notre « père. » Jésus dit : « Nul ne le sait que le père. Nul « autre que mon père ne sait ce jour, pas même « les anges [k]. Cela ne dépend pas de moi, mais « seulement de mon père [l]. » Il est encore très remarquable que Jésus craignant d'être appréhendé au corps, et suant de peur sang et eau, s'écria : « Mon père, que ce calice s'éloigne de moi [m]. » C'est ce qu'un polisson de nos jours appelle mourir en Dieu. Enfin aucun Évangile ne lui a mis dans la bouche ce blasphème, qu'il était Dieu, consubstantiel à Dieu.

Romains, vous m'allez demander pourquoi, comment on en fit un Dieu dans la suite des temps? Et moi je vous demande pourquoi et comment on fit des dieux de Bacchus, de Persée, d'Hercule, de Romulus : encore ne poussa-t-on pas le sacrilége jusqu'à leur donner le titre de Dieu suprême, de Dieu créateur; ce blasphème était réservé pour la secte échappée de la secte juive.

a Voyez l'*Histoire de l'Église de Constantinople et d'Alexandrie*, bibliothèque bodléienne.
b *Constitutions apostoliques*, liv. III, ch. XVII. — c *Épître aux Romains*, ch. V, v. 1. — d *Idem*, 1, 10. — e *Idem*, 1, 15. — f *Idem*, VIII, 17. — g *Idem*, XV, 7. — h *Épître aux Galates*, ch. I. — i *Épître aux Éphésiens*, 1, 17. — j Jean, XIV, 28. — k Matthieu, XXIV, 36. — l Matthieu, XX, 23 — m Luc, XX, 42, 44.

SIXIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE.

Je passe sous silence les innombrables impostures des voyages de Simon Barjone, de l'Évangile de Simon Barjone, de son Apocalypse, de l'Apocalypse de Cérinthe, ridiculement attribuée à Jean, des Épîtres de Barnabé, de l'Évangile des douze apôtres, de leurs Liturgies, des Canons du concile des apôtres, de la Confection du *Credo* par les apôtres, les voyages de Matthieu, les voyages de Thomas, et de tant de rêveries reconnues enfin pour être de la main d'un faussaire, qui les fit passer sous des noms révérés des chrétiens.

Je n'insisterai pas beaucoup sur le roman du prétendu pape saint Clément, qui se dit successeur immédiat de saint Pierre; je remarquerai seulement que Simon Barjone [a] et lui rencontrèrent un vieillard qui leur dit que sa femme l'a fait cocu, et qu'elle a couché avec son valet? Clément demande au vieillard comment il a su qu'il était cocu. Par l'horoscope de ma femme, lui dit le bonhomme, et encore par mon frère, avec qui ma femme a voulu coucher, et qui n'a point voulu d'elle [b]. A ce discours, Clément reconnaît son père dans le cocu, et ce même Clément apprend de Pierre qu'il est du sang des Césars. O Romains! c'est donc par de pareils contes que la puissance papale s'est établie.

SEPTIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE SUR LE PRÉTENDU PONTIFICAT DE SIMON BARJONE, SURNOMMÉ PIERRE.

Qui a dit le premier que Simon, ce pauvre pêcheur, était venu de Galilée à Rome, qu'il y avait parlé latin, lui qui ne pouvait savoir que le patois de son pays, et qu'enfin il avait été pape de Rome vingt-cinq ans? C'est un Syrien nommé Abdias, qui vivait sur la fin du premier siècle, qu'on dit évêque de Babylone (c'est un bon évêché). Il écrivit en syriaque; nous avons son ouvrage traduit en latin par Jules Africain. Voici ce que cet écrivain sensé raconte; il a été témoin oculaire; son témoignage est irréfragable. Écoutez bien.

Simon Barjone Pierre ayant ressuscité la Tabite, ou la Dorcas, couturière des apôtres; ayant été mis en prison par l'ordre du roi Hérode (quoique alors il n'y eût point de roi Hérode); et un ange lui ayant ouvert les portes de la prison (selon la coutume des anges), ce Simon rencontra dans Césarée l'autre Simon de Samarie, surnommé le magicien, qui fesait aussi des miracles; là ils commencèrent tous deux à se morguer. Simon le Sa-

a *Récognitions de saint Clément*, liv, IX, n° 32, 33. — b *Ibid.*, n° 34 et 35.

maritain s'en alla à Rome auprès de l'empereur Néron; Simon Barjone ne manqua pas de l'y suivre; l'empereur les reçut on ne peut pas mieux. Un cousin de l'empereur vint à mourir : aussitôt c'est à qui ressuscitera le défunt; le Samaritain a l'honneur de commencer la cérémonie; il invoque Dieu; le mort donne des signes de vie, et branle la tête. Simon Pierre invoque Jésus-Christ, et dit au mort de se lever; le mort se lève et vient l'embrasser. Ensuite vient l'histoire connue des deux chiens : puis Abdias raconte comment Simon vola dans les airs, comment son rival Simon Pierre le fit tomber. Simon le magicien se cassa les jambes, et Néron fit crucifier Simon Pierre la tête en bas pour avoir cassé les jambes de l'autre Simon.

Cette arlequinade a été écrite non seulement par Abdias, mais encore par je ne sais quel Marcel et par un Hégésippe qu'Eusèbe cite souvent dans son histoire. Observez, judicieux Romains, je vous en conjure, comment ce Simon Pierre peut avoir régné spirituellement vingt-cinq ans dans votre ville. Il y vint sous Néron, selon les plus anciens écrivains de l'Église; il y mourut sous Néron : et Néron ne régna que treize années.

Que dis-je? lisez les *Actes des apôtres;* y est-il seulement parlé d'un voyage de Pierre à Rome? il n'en est pas fait la moindre mention. Ne voyez-vous pas que lorsque l'on imagina que Pierre était le premier des apôtres, on voulut supposer qu'il n'y avait eu que la ville impériale digne de sa présence? Voyez avec quelle grossièreté on vous a trompés en tout : serait-il possible que le fils de Dieu, Dieu lui-même, n'eût employé qu'une équivoque de polisson, une pointe, un quolibet absurde, pour établir Simon Barjone chef de son Église : Tu es surnommé Pierre, et sur cette *pierre* j'établirai mon Église. Si Barjone s'était appelé Potiron, Jésus lui aurait dit : Tu es Potiron, et Potiron sera appelé le roi des fruits de mon jardin.

Pendant plus de trois cents ans le successeur prétendu d'un paysan de Galilée fut ignoré dans Rome. Voyons enfin comment les papes devinrent vos maîtres.

HUITIÈME IMPOSTURE.

Il n'y a aucun homme instruit dans l'histoire des Églises grecque et latine, qui ne sache que les siéges métropolitains établirent leurs principaux droits au concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'ordre de l'empereur Marcien et de Pulchérie, composé de six cent trente évêques. Les sénateurs qui présidaient au nom de l'empereur avaient à leur droite les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, et à leur gauche, celui de Constantinople, et les députés du patriarche de Rome. Ce fut par les canons de ce concile que les siéges épiscopaux participèrent à la dignité des villes dans lesquelles ils étaient situés. Les évêques des deux villes impériales, Rome et Constantinople, furent déclarés les premiers évêques avec des prérogatives égales, par le célèbre vingt-huitième canon.

« Les Pères ont donné avec justice des prérogatives au siége de l'ancienne Rome, comme à une ville régnante, et les cent cinquante évêques du premier concile de Constantinople, très chéris de Dieu, ont par la même raison attribué les mêmes priviléges à la nouvelle Rome; ils ont justement jugé que cette ville, où résident l'empire et le sénat, doit lui être égale dans toutes les choses ecclésiastiques. »

Les papes se sont toujours débattus contre l'authenticité de ce canon; ils l'ont défiguré, ils l'ont tordu de tous les sens. Que firent-ils enfin pour éluder cette égalité, et pour anéantir avec le temps tous les titres de sujétion qui les soumettaient aux empereurs comme tous les autres sujets de l'empire? ils forgèrent cette fameuse Donation de Constantin, laquelle a été tenue pour si véritable pendant plusieurs siècles, que c'était un péché mortel, irrémissible, d'en douter; et que le coupable encourait, *ipso facto*, l'excommunication majeure.

C'était une chose bien plaisante que cette donation de Constantin à l'évêque Silvestre.

« Nous avons jugé utile, dit l'empereur, avec tous nos satrapes, et tout le peuple romain, de donner aux successeurs de saint Pierre une puissance plus grande que celle de notre sérénité. » Ne trouvez-vous pas, Romains, que le mot de satrape est bien placé là?

C'est avec la même authenticité que Constantin dans ce beau diplôme dit : « Qu'il a mis les apôtres Pierre et Paul dans de grandes châsses d'ambre, qu'il a bâti les églises de saint Pierre et de saint Paul, et qu'il leur a donné de vastes domaines en Judée, en Grèce, en Thrace, en Asie, etc., pour entretenir le luminaire; qu'il a donné au pape son palais de Latran, des chambellans, des gardes-du-corps, et qu'enfin il lui donne en pur don, à lui et à ses successeurs, la ville de Rome, l'Italie, et toutes les provinces d'Occident; le tout pour remercier le pape Silvestre de l'avoir guéri de la ladrerie, et de l'avoir baptisé, » quoiqu'il n'ait été baptisé qu'au lit de la mort par Eusèbe, évêque de Nicomédie.

Il n'y eut jamais ni pièce plus ridicule d'un bout à l'autre, ni plus accréditée dans les temps d'ignorance où l'Europe a croupi si long-temps après la chute de votre empire.

NEUVIÈME IMPOSTURE.

Je passe sous silence un millier de petites impostures journalières, pour arriver vite à la grande imposture des décrétales.

Ces fausses décrétales furent universellement répandues dans le siècle de Charlemagne. C'est là, Romains, que pour mieux vous ravir votre liberté, on en dépouille tous les évêques; on veut qu'ils n'aient pour juge que l'évêque de Rome. Certes s'il est le souverain des évêques, il devait bientôt devenir le vôtre, et c'est ce qui est arrivé. Ces fausses décrétales abolissaient les conciles, elles abolirent bientôt votre sénat, qui n'est plus qu'une cour de judicature, esclave des volontés d'un prêtre. Voilà surtout la véritable origine de l'avilissement dans lequel vous rampez. Tous vos droits, tous vos priviléges, si long-temps conservés par votre sagesse, n'ont pu vous être ravis que par le mensonge. Ce n'est qu'en mentant à Dieu et aux hommes qu'on a pu vous rendre esclaves; mais jamais on n'a pu éteindre dans vos cœurs l'amour de la liberté. Il est d'autant plus fort que la tyrannie est plus grande. Ce mot sacré de liberté se fait encore entendre dans vos conversations, dans vos assemblées, et jusque dans les antichambres du pape.

ARTICLE IX.

César ne fut que votre dictateur; Auguste ne fut que votre général, votre consul, votre tribun. Tibère, Caligula, Néron, vous laissèrent vos comices, vos prérogatives, vos dignités; les barbares même les respectèrent. Vous eûtes toujours votre gouvernement municipal. C'est par votre délibération, et non par l'autorité de votre évêque Grégoire III, que vous offrîtes la dignité de patrice au grand Charles Martel, maître de son roi, et vainqueur des Sarrasins en l'année 741 de notre fautive ère vulgaire.

Ne croyez pas que ce fut l'évêque Léon III qui fit Charlemagne empereur; c'est un conte ridicule du secrétaire Éginhard, vil flatteur des papes qui l'avaient gagné. De quel droit et comment un évêque sujet aurait-il fait un empereur qui n'était jamais créé que par le peuple ou par les armées qui se mettaient à la place du peuple?

Ce fut vous, peuple romain, qui usâtes de vos droits, vous qui ne voulûtes plus dépendre d'un empereur grec, dont vous n'étiez pas secourus; vous qui nommâtes Charlemagne, sans quoi il n'eût été qu'un usurpateur. Les annalistes de ce temps conviennent que tout était arrangé entre Carolo et vos principaux officiers (ce qui est en effet de la plus grande vraisemblance). Votre évêque n'y eut d'autre part que celle d'une vaine cérémonie, et la réalité de recevoir de grands présents. Il n'avait d'autre autorité légale dans votre ville, que celle du crédit attaché à sa mitre, à son clergé, et à son savoir-faire.

En vous donnant à Charlemagne, vous restâtes les maîtres de l'élection de vos officiers, la police fut entre leurs mains, vous demeurâtes en possession du môle d'Adrien, si ridiculement appelé depuis le château Saint-Ange, et vous n'avez été pleinement asservis que quand vos évêques se sont emparés de cette forteresse.

Ils sont parvenus pas à pas à cette grandeur suprême, si expressément proscrite pour eux par celui qu'ils regardent comme leur dieu, et dont ils osent s'appeler les vicaires. Jamais sous les Othons ils n'eurent de juridiction dans Rome. Les excommunications et les intrigues furent leurs seules armes; et lorsque dans les temps d'anarchie ils ont été en effet souverains, ils n'ont jamais osé en prendre le titre. Je défie tous les gens habiles qui vendent chez vous des médailles aux étrangers, d'en montrer une seule où votre évêque soit intitulé votre souverain. Je défie même les plus habiles fabricateurs de titres dont votre cour abonde, d'en montrer un seul où le pape soit traité de prince par la grâce de Dieu. Quelle étrange principauté que celle qu'on craint d'avouer!

Quoi! les villes impériales d'Allemagne qui ont des évêques sont libres; et vous, Romains, vous ne l'êtes pas! Quoi! l'archevêque de Cologne n'a pas seulement le droit de coucher dans cette ville, et votre pape vous permet à peine de coucher chez vous! Il s'en faut beaucoup que le sultan des Turcs soit aussi despotique à Constantinople que le pape l'est devenu à Rome.

Vous périssez de misère sous de beaux portiques. Vos belles peintures dénuées de coloris, et dix ou douze chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ne vous procureront jamais ni un bon dîner ni un bon lit. L'opulence est pour vos maîtres, et l'indigence est pour vous: le sort d'un esclave des anciens Romains était cent fois au-dessus du vôtre, car il pouvait acquérir de grandes fortunes; mais vous, nés serfs, vous mourez serfs, et vous n'avez d'huile que celle de l'extrême-onction. Esclaves de corps, esclaves d'esprit, vos tyrans ne souffrent pas même que vous lisiez dans votre langue le livre sur lequel on dit que votre religion est fondée.

Éveillez-vous, Romains, à la voix de la liberté, de la vérité, et de la nature. Cette voix éclate dans l'Europe, il faut que vous l'entendiez; rompez les chaînes qui accablent vos mains généreuses, chaînes forgées par la tyrannie dans l'antre de l'imposture.

DISCOURS
DE
L'EMPEREUR JULIEN,
CONTRE LES CHRÉTIENS,

TRADUIT PAR M. LE MARQUIS D'ARGENS;

AVEC DE NOUVELLES NOTES DE DIVERS AUTEURS.

AVIS AU LECTEUR.

Nous commencerons cette nouvelle édition par le PORTRAIT DE JULIEN, peint d'une main qui n'a jamais déguisé la vérité. Nous parlerons ensuite de son ouvrage, auquel Cyrille, évêque d'Alexandrie, crut avoir répondu. Ensuite nous donnerons le texte de l'empereur Julien, avec des remarques nouvelles qui confondront les fourbes, qui feront frémir les fanatiques, et que nous soumettons aux sages.

PORTRAIT
DE L'EMPEREUR JULIEN,

TIRÉ DE L'AUTEUR DU MILITAIRE PHILOSOPHE[1].

On rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques, parlent du barbare et de l'efféminé Constantin comme d'un dieu, et traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les autres, copistes des premiers, répètent la flatterie et la calomnie. Elles deviennent presque un article de foi. Enfin le temps de la saine critique arrive; et au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu et des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parents, et il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien, on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément; mais il n'était pas chrétien, on l'a regardé long-temps comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monuments, les écrits de Julien, ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les galiléens sous le règne du barbare Constance, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, et on admire. « Les galiléens, dit-il, ont « souffert sous mes prédécesseurs l'exil et les pri- « sons; on a massacré réciproquement ceux qui « s'appellent tour à tour hérétiques; j'ai rappelé « leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu « leurs biens aux proscrits, je les ai forcés de « vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète « des galiléens, qu'ils se plaignent de ne pouvoir « plus se dévorer les uns les autres. » Quelle lettre? quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur!

Enfin, quiconque a discuté les faits avec impartialité, convient que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si long-temps pardonné aux Grecs et aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniâtreté et sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, et aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion. Enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle, le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à Jésus-Christ: « Tu as vaincu, Gali- « léen, » comme s'il eût combattu contre Jésus en fesant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe, qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu Jésus; comme s'il eût cru que Jésus était en l'air et que l'air était le ciel! Ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Église ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme fesaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée, et la manière dont il marchait. Mais M. l'abbé de La Bletterie, vous ne l'avez pas vu marcher, et vous avez lu ses lettres et ses lois, monuments de ses vertus. Qu'im-

[1] Naigeon composa *le Militaire philosophe*, qu'il publia en 1767 sans nom d'auteur. Le *Portrait de l'empereur Julien* n'est point extrait de ce livre comme le titre pourrait le faire croire. Ce morceau est de Voltaire, ainsi que le *supplément au discours de Julien*, qu'on trouvera ci-après.

porte qu'il eût la barbe sale et la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime, et que tous ses pas tendissent à la vertu.

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reproche à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jésus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, et que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alypius, intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour : et là-dessus l'abbé de La Bletterie s'exprime ainsi : « Lui et les philosophes de sa « cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils savaient de physique pour dérober à la divinité « un prodige si éclatant. La nature fut toujours la « ressource des incrédules ; mais elle sert la religion si à propos qu'ils devraient au moins la « soupçonner de collusion »

Premièrement, il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'*Évangile* que jamais le temple juif ne serait rebâti. L'*Évangile* de Matthieu, écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus, prophétise, il est vrai, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode ; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti. Il est très faux qu'il n'en resta pas pierre sur pierre quand Titus le fit abattre. Il conserva tous les fondements, une muraille tout entière, et la tour Antonia.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs et des vaches ?

Troisièmement, on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux, qui selon quelques uns brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jésus aurait brûlé les ouvriers de l'empereur Julien, et qu'il ne brûla point ceux du calife Omar, qui long-temps après bâtit une mosquée sur les ruines du temple ; ni ceux du grand Saladin qui rétablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans ?

Quatrièmement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas défendu de la rebâtir.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement. Il prédit la fin du monde et son avénement dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore, et durera vraisemblablement assez long-temps [a].

Sixièmement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, et firent accroire que les ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple, et il mourut avant de pouvoir commencer cet édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté par Ammien Marcellin, qui était païen. Il est très possible que ce soit une interpolation des chrétiens : on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées !

Mais il n'est pas moins vraisemblable que, dans un temps où on ne parlait que de prodiges et de contes de sorciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, les autres contemporains rapportent que dans le même temps il y eut en Syrie un grand tremblement de terre, qu'elle s'enflamma en plusieurs endroits, et engloutit plusieurs villes. Alors plus de miracle.

Neuvièmement, si Jésus fesait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on rebâtît un temple où lui-même sacrifia, et où il fut circoncis ? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiens tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt pour rendre plus doux et plus humains ses chrétiens, qui depuis Arius et Athanase jusqu'aux Roland et aux cavaliers des Cévennes, ont versé des torrents de sang, et se sont conduits en cannibales ?

De là je conclus que la *nature* n'est point en *collusion* avec le *christianisme*, comme le dit La Bletterie, mais que La Bletterie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien, *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat*.

La Bletterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand homme en disant que sa mort fut un effet « de la vengeance divine. » Si cela est, tous les héros morts jeunes, depuis Alexandre jusqu'à Gustave Adolphe, ont été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien, qui lui succéda, régna bien moins long-temps que lui, et régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, et je ne vois plus dans La Bletterie qu'un déclamateur de mauvaise foi. Mais où sont les hommes qui osent dire la vérité ?

Le stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares ; il célébra le brave et clément Julien devant

[a] Luc, ch. XXI.

Théodose le meurtrier des Thessaloniciens; mais le sieur Le Beau et le sieur La Bletterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

On a reproché à Julien d'avoir quitté le christianisme, dès qu'il le put faire sans risquer sa vie. C'est reprocher à un homme pris par des voleurs, et enrôlé dans leur bande, le couteau sur la gorge, de s'échapper des mains de ces brigands. L'empereur Constance, non moins barbare que son père Constantin, s'était baigné dans le sang de toute la famille de Julien. Il venait de tuer le propre frère de ce grand homme. L'impératrice Eusébie eut beaucoup de peine à obtenir que Constance permît au jeune Julien de vivre. Il fallut que ce prince infortuné se fît tondre en moine, et reçût ce qu'on appelle les quatre mineurs, pour n'être pas assassiné. Il imita Junius Brutus, qui contrefit l'insensé pour tromper les fureurs de Tarquin. Il fut bête jusqu'au temps où, se trouvant dans les Gaules à la tête d'une armée, il devint homme et grand homme. Voilà celui qui est appelé apostat par les apostats de la raison, si on peut appeler ainsi ceux qui ne l'ont jamais connue.

Montesquieu dit: « Malheur à un prince ennemi « d'une faction qui lui survit! » Supposons que Julien eût achevé de vaincre les Persans, et que dans une vieillesse longue et paisible il eût vu son antique religion rétablie, et le christianisme anéanti avec les sectes des pharisiens, des saducéens, des récabites, des esséniens, des thérapeutes, avec le culte de la déesse de Syrie, et tant d'autres dont il ne reste nulle trace, alors que de louanges tous les historiens auraient prodiguées à Julien! au lieu du surnom d'apostat il aurait eu celui de restaurateur, et le titre de divin n'aurait pas paru exagéré.

Voyez comme tous nos indignes compilateurs de l'histoire romaine sont à genoux devant Constantin et Théodose; avec quelle lâcheté ils pallient leurs forfaits! Néron n'a jamais rien fait sans doute de comparable au massacre de Thessalonique. Le Cantabre Théodose feint de pardonner aux Thessaloniciens; et au bout de six mois il les fait inviter à des jeux dans le cirque de la ville. Ce cirque contenait quinze mille personnes au moins; et il est bien sûr qu'il fut rempli; on connaît assez la passion du peuple pour les spectacles; les pères et les mères y amènent leurs enfants qui peuvent marcher à peine. Dès que la foule est arrivée, l'empereur chrétien envoie des soldats chrétiens qui égorgent vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfants, sans en épargner un seul. Et ce monstre est exalté par tous nos compilateurs plagiaires, parce que, disent-ils, il a fait pénitence. Quelle pénitence, grand Dieu! Il ne donna pas une obole aux parents des morts. Mais il n'entendit point la messe. Il faut avouer qu'on souffre horriblement quand on ne va point à la messe, que Dieu vous en sait un gré infini, que cela rachète tous les crimes.

L'infâme continuateur de Laurent Echard [1] appelle le massacre ordonné par Théodose une vivacité.

Les mêmes misérables qui barbouillent l'histoire romaine d'un style ampoulé et plein de solécismes vous disent que Théodose, avant que de livrer bataille à son compétiteur Eugène, vit saint Jean et saint Philippe, vêtus de blanc, qui lui promettaient la victoire. Que de tels écrivains chantent des hymnes à Jean et à Philippe, mais qu'ils n'écrivent point l'histoire.

Lecteur, rentrez ici en vous-même. Vous admirez, vous aimez Henri IV; mais s'il avait succombé au combat d'Arques, où ses ennemis étaient dix contre un, et où il ne fut vainqueur que parce qu'il fut un héros dans toute l'étendue du terme, vous ne le connaîtriez pas; il ne serait que le Béarnais, un carabin, un relaps, un apostat. Le duc de Mayenne serait un homme envoyé de Dieu; le pape l'aurait canonisé (tout attaqué qu'il était de la vérole, saint Philippe et saint Jean lui seraient apparus plus d'une fois. Et toi, jésuite Daniel, comme tu aurais flatté Mayenne dans ta sèche et pauvre histoire! comme il aurait *poursuivi sa pointe!* comme il aurait toujours battu le Béarnais *à plate couture!* comme l'Église aurait *triomphé* [2]!

« Careat successibus opto,
« Quisquis ab eventu facta notanda putat. »
OVID., Herold., II, v. 85.

EXAMEN DU DISCOURS
DE L'EMPEREUR JULIEN,

CONTRE LA SECTE DES GALILÉENS.

On ne sait dans quel temps l'empereur Julien composa cet ouvrage, qui eut une très grande vogue dans tout l'empire par la nature du sujet et par le rang de l'auteur. Un tel écrit aurait pu renverser la religion chrétienne établie par Constantin, si Julien eût vécu long-temps pour le bonheur du monde: mais après lui le fanatisme triompha; et les livres étant fort rares, ceux des philosophes ne restèrent que dans très peu de mains, et surtout en des mains ennemies. Dans la suite, les chrétiens se firent un devoir de supprimer, de brûler tous les livres écrits contre eux. C'est pourquoi nous

1 L'abbé Guyon.
2 Expression du P. Daniel.

n'avons plus les livres de Plotin, de Jamblique, de Celse, de Libanius; et ce précieux ouvrage de Julien serait ignoré, si l'évêque Cyrille, qui lui répondit quarante ans après, n'en avait pas conservé beaucoup de fragments dans sa réfutation même.

Ce Cyrille était un homme ambitieux, factieux, turbulent, fourbe et cruel, ennemi du gouverneur d'Alexandrie, voulant tout brouiller pour tout soumettre, s'opposant continuellement aux magistrats, excitant les partisans de l'ancienne religion contre les Juifs, et les chrétiens contre eux tous.

Ce fut lui qui fit massacrer, par ses prêtres et par ses diocésains, cette jeune Hypatie si connue de tous ceux qui aiment les lettres. C'était un prodige de science et de beauté. Elle enseignait publiquement la philosophie de Platon dans Alexandrie : fille et disciple du célèbre Théon, elle eut pour son disciple Synésius, depuis évêque de Ptolémaïde, qui, quoique chrétien, ne fit nulle difficulté d'étudier sous une païenne, et d'être ensuite évêque dans une religion à laquelle il déclara publiquement ne point croire. Cyrille, jaloux du prodigieux concours des Alexandrins à la chaire d'Hypatie, souleva contre elle des meurtriers qui l'assassinèrent dans sa maison, et traînèrent son corps sanglant dans la ville. Tel fut l'homme qui écrivit contre un empereur philosophe : tel fut Cyrille, dont on a fait un saint.

Observons ici, et n'oublions jamais que ces mêmes chrétiens avaient égorgé toute la famille de Dioclétien, de Galérius, et de Maximin, dès que Constantin se fut déclaré pour leur religion. Redisons cent fois que le sang a coulé par leurs mains depuis quatorze cents ans, et que l'orthodoxie n'a presque jamais été prouvée que par des bourreaux. Ceux qui ont eu le pouvoir de brûler leurs adversaires ont eu par conséquent le pouvoir de se faire reconnaître dans leur parti pour les seuls vrais chrétiens.

Une chose assez singulière, c'est que Julien était platonicien et les chrétiens aussi. Quand je parle des chrétiens, j'entends ceux qui avaient quelque science, car pour la populace elle n'est rien; ce n'est qu'un ramas d'ânes aveugles à qui ses maîtres font tourner la meule.

Le clergé grec, qui fut le vrai fondateur du christianisme, appliqua l'idée du logos et des demi-dieux créés par le grand Démiourgos, à Jésus et aux anges. Ils étaient platoniciens en fanatiques et en ignorants. Julien s'en tint à la seule doctrine de Platon. Ce n'est au fond qu'une dispute de métaphysique. Il est étrange qu'un empereur toujours guerrier trouvât du temps pour se jeter dans ces disputes de sophismes. Mais ce prodige ne nous étonne plus depuis que nous avons vu un plus grand guerrier que lui [1] écrire avec encore plus de force contre les préjugés [2].

Nous avons eu des princes qui ont écrit contre les superstitions et les usurpations de la cour de Rome, comme Jacques Ier d'Angleterre, et quelques princes d'Allemagne; mais aucune tête couronnée, excepté le héros dont je parle, n'a osé attaquer le poison dans sa source, non pas même le grand empereur Frédéric II, qui résista avec tant de courage aux persécutions, aux fourberies des papes, et au fanatisme de son siècle.

DISCOURS
DE L'EMPEREUR JULIEN,

TRADUIT PAR M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Il m'a paru convenable d'exposer à tous les yeux les raisons qui m'ont persuadé que la secte des Galiléens est une fourberie malicieusement inventée pour séduire les esprits faibles, amoureux des fables, en donnant une fausse couleur de vérité à des fictions prodigieuses.

Je parlerai d'abord des différents dogmes des chrétiens, afin que si quelques uns de ceux qui liront cet ouvrage veulent y répondre, ils suivent la méthode établie dans les tribunaux, qu'ils n'agitent pas une autre question, et qu'ils n'aient pas recours à une récrimination inutile, s'ils n'ont auparavant détruit les accusations dont on les charge, et justifié les dogmes qu'ils soutiennent. En suivant cette maxime, leur défense, si elle est bonne, en sera plus claire, et plus capable de confondre nos reproches.

Il faut d'abord établir d'où nous vient l'idée d'un Dieu, et quelle doit être cette idée. Ensuite nous comparerons la notion qu'en ont les Grecs avec celle des Hébreux; et après les avoir examinées toutes les deux, nous interrogerons les Galiléens, qui ne pensent ni comme les Grecs, ni comme les Hébreux. Nous leur demanderons sur quoi ils se fondent pour préférer leurs sentiments aux nôtres, d'autant qu'ils en ont changé souvent, et qu'après s'être éloignés des premiers, ils ont embrassé un genre de vie différent de celui de tous les autres hommes. Ils prétendent qu'il n'y a rien de bon et d'honnête chez les Grecs et chez les Hébreux; cependant ils se sont approprié, non

[1] Le roi de Prusse, Frédéric II.
[2] Voyez le Discours qui est à la tête de l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de Fleury.

les vertus, mais les vices de ces deux nations. Ils ont puisé chez les Juifs la haine implacable contre toutes les différentes religions des nations, et le genre de vie infâme et méprisable qu'ils pratiquent dans la paresse et dans la légèreté, ils l'ont pris des Grecs : c'est là ce qu'ils regardent comme le véritable culte de la divinité.

Il faut convenir que, parmi le bas peuple, les Grecs ont cru et inventé des fables ridicules, même monstrueuses. Ces hommes simples et vulgaires ont dit que Saturne, ayant dévoré ses enfants, les avait vomis ensuite; que Jupiter avait fait un mariage incestueux, et donné pour époux à sa propre fille un enfant qu'il avait eu d'un commerce criminel. A ces contes absurdes on ajoute ceux du démembrement de Bacchus et du replacement de ses membres. Ces fables sont répandues parmi le bas peuple; mais voyons comment pensent les gens éclairés.

Considérons ce que Platon écrit de Dieu et de son essence, et fesons attention à la manière dont il s'exprime lorsqu'il parle de la création du monde, et de l'Être suprême qui l'a formé. Opposons ensuite ce philosophe grec à Moïse [a], et voyons qui des deux a parlé de Dieu avec plus de grandeur et de dignité. Nous découvrirons alors aisément quel est celui qui mérite le plus d'être admiré, et de parler de l'Être suprême, ou Platon qui admit les temples et les simulacres des dieux, ou Moïse qui, selon l'Écriture, conversait face à face et familièrement avec Dieu.

« Au commencement, dit cet Hébreu [b], Dieu « fit le ciel et la terre; la terre était vide et sans « forme, et les ténèbres étaient sur la surface de « l'abîme; et l'esprit de Dieu était porté sur la sur « face des eaux. Et Dieu dit que la lumière soit, « et la lumière fut; et Dieu vit que la lumière était « bonne; et Dieu sépara la lumière des ténèbres; « et Dieu appela la lumière jour, et il appela les « ténèbres la nuit. Ainsi fût le soir, ainsi fut le « matin : ce fut le premier jour. Et Dieu dit qu'il « y ait un firmament au milieu des eaux, et « Dieu nomma le firmament le ciel : et Dieu dit « que l'eau qui est sous le ciel se rassemble afin « que le sec paraisse; et cela fut fait. Et Dieu dit « que la terre porte l'herbe et les arbres. Et Dieu « dit qu'il se fasse deux grands luminaires dans

[a] Il paraît que Julien n'était pas aussi profondément savant dans la critique de l'histoire qu'il était ingénieux et éloquent. Cet esprit de critique fut absolument inconnu à toute l'antiquité; on recevait toutes les histoires, et on ne discutait rien. Il est très douteux qu'il y ait jamais eu un Moïse dont la vie entière, depuis son berceau flottant sur les eaux jusqu'à sa mort arrivée à six-vingts ans sur une montagne inconnue, est un tissu d'aventures plus fabuleuses que les *Métamorphoses* d'Ovide.

[b] 1° Il n'est pas croyable que la horde des Juifs ait eu l'usage de l'écriture dans un désert au temps où l'on place Moïse.

2° Toute son histoire est tirée, presque mot pour mot, de la fable de l'ancien Bacchus, qu'on appelait *Misem* ou *Mosem*, sauvé des eaux. Cette fable, qu'on chantait en Grèce dès le temps d'Orphée, fut recueillie depuis par Nonnus.

3° Flavius Josèphe, qui a ramassé tout ce qu'il a pu trouver chez les auteurs égyptiens pour établir l'antiquité de la race juive, n'a pas pu trouver le moindre passage qui eût le plus léger rapport aux prodiges prétendus de Moïse, prodiges qui auraient dû être l'éternel entretien des Égyptiens et des nations voisines.

4° Ni Herodote, qui a consacré un livre entier à l'histoire d'Égypte, ni Diodore de Sicile, ne parlent d'aucun de ces miracles ridicules attribués à Moïse.

5° Sanchoniathon, dont Eusèbe a recueilli les principaux passages, Sanchoniathon, auteur phénicien, ne parle pas plus d'un Moïse que les autres; et certainement, pour peu qu'il en eût dit un mot, le prolixe romancier Eusèbe se serait appuyé de ce témoignage, lui qui cite jusqu'aux romans de Papias, d'Hermas, de Clément, d'Abdias, de Marcel, et d'Hégésipe.

6° S'il y a eu un Moïse auteur du *Pentateuque*, ou ce Moïse a menti, ou Jérémie, Amos, Etienne le disciple de Jésus et les *Actes des apôtres* ont menti. Cela est démontré. Moïse ordonne des sacrifices, Aaron sacrifie au Seigneur, et Jérémie dit expressément, ch. VII, v. 22: « Je n'ai point « ordonné à vos pères, au jour que je les ai tirés d'Égypte, « de m'offrir des holocaustes et des victimes. » Moïse ne parle d'aucune autre idolâtrie que de celle du veau d'or que son frère jeta en fonte en une seule nuit, quoiqu'il faille plus de six mois pour une telle opération; Amos, sans parler du veau d'or, dit, chap. V, v. 25 et 26 : « Maison d'Is- « raël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans « le désert pendant quarante ans ? Vous y avez porté le ta- « bernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles et l'étoile « de votre Dieu. » Saint Etienne, chap. VII, v. 42 et 43 des *Actes des apôtres*, dit la même chose, et nomme *Remphan* le Dieu dont on a porté l'étoile.

Depuis que les chrétiens admirent un *Agion Pneuma*, un Saint-Esprit, ils assurèrent que le même Saint-Esprit avait inspiré tous les livres saints; le Saint-Esprit mentit donc quand il inspira *Moïse*, ou quand il inspira *saint Etienne*, *Amos*, et *Jérémie*.

7° Tout homme de bon sens un peu attentif n'a qu'à considérer les fautes énormes de géographie et de chronologie, les noms des villes qui n'existaient pas alors, les préceptes donnés aux rois quand il n'y avait point de rois, et surtout ces paroles de la *Genèse*, chap XXXVI, v. 31 : « Voici les « rois qui régnèrent dans le pays d'Édom, avant que les en- « fants d'Israël eussent un roi. » Il n'y a, dis-je, qu'à ouvrir les yeux pour voir que ces livres n'ont pu être composés que long-temps après que les Juifs eurent une capitale et des espèces de monarques.

En effet, on voit au liv. IV des *Rois*, ch. XXII, v. 8, et au liv. II des *Paralipomènes*, ch. XXXIV, v. 14, que le premier exemplaire fut trouvé sous le roi Josias, environ sept cents ans après Moïse; si l'on peut supputer un peu juste dans la confusion de cette malheureuse chronologie.

Une remarque très importante, c'est qu'aucun prophète, aucun historien, aucun moraliste n'a jamais cité le moindre passage des livres attribués à Moïse. Comment se peut-il faire que des interprètes de la loi n'aient jamais cité la loi, n'aient jamais dit : « Comme il est écrit dans le Deutéro- « nome, comme il est rapporté dans les Nombres, etc. »

Enfin il est de la plus grande vraisemblance que ces malheureux Juifs supposèrent un Moïse, comme les Anglais ont supposé un Merlin, et les Français un Francus. C'est ainsi que les Indiens imaginèrent un Brama, les Égyptiens un Oshiret, les Arabes un Bak ou Bacchus.

Mais, dira-t-on, les Musulmans n'ont point supposé un Mahomet, les Romains eurent en effet un Numa. Oui : mais les Vies de Mahomet et de Numa ne révoltent point le bon sens comme la Vie de Moïse. Tout est très vraisemblable dans Numa et dans Mahomet. Ils se sont vantés l'un et l'autre d'avoir des inspirations divines : c'est un artifice auquel ont eu recours tous ceux qui en ont voulu imposer au peuple, et le grand Scipion lui-même se disait inspiré. Toutes les actions de Mahomet et de Numa sont très ordinaires.

« l'étendue des cieux pour éclairer le ciel et la « terre. Et Dieu les plaça dans le firmament du « ciel, pour luire sur la terre et pour faire la nuit « et le jour. »

Remarquons d'abord [a] que dans toute cette narration Moïse ne dit pas que l'abîme ait été produit par Dieu ; il garde le même silence sur l'eau et sur les ténèbres ; mais pourquoi, ayant écrit que la lumière avait été produite par Dieu, ne s'est-il pas expliqué de même sur les ténèbres, sur l'eau et sur l'abîme? Au contraire il paraît les regarder comme des êtres préexistants, et ne fait aucune mention de leur création De même il ne dit pas un mot des anges ; dans toute la relation de la création il n'en est fait aucune mention. On ne peut rien apprendre qui nous instruise, quand, comment, de quelle manière, et pourquoi ils ont été créés. Moïse parle cependant amplement de la formation de tous les êtres corporels qui sont contenus dans le ciel et sur la terre ; en sorte qu'il semble que cet Hébreu ait cru que Dieu n'avait créé aucun être incorporel, mais qu'il avait seulement arrangé la matière qui lui était assujettie. Cela paraît évident par ce qu'il dit de la terre : « Et la terre était vide et sans forme. » On comprend aisément que Moïse a voulu dire que la matière était une substance humide, informe, et éternelle, et qui avait été arrangée par Dieu [a].

Comparons la différence des raisons pour lesquelles le Dieu de Platon et le Dieu de Moïse crée le monde. Dieu dit, selon Moïse : « Fesons l'homme « à notre image et à notre ressemblance, pour « qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les « oiseaux des cieux, et sur les bêtes, et sur toute « la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la « terre. Et Dieu fit l'homme à son image, et il les « créa mâle et femelle, et il leur dit : Croissez, « multipliez, remplissez la terre ; commandez « aux poissons de la mer, aux volatiles des cieux, « à toutes les bêtes, à tous les bestiaux, et à toute « la terre. »

Entendons actuellement parler le Créateur de l'univers par la bouche de Platon [b]. Voyons les discours que lui prête ce philosophe. « Dieux ! « moi qui suis votre Créateur et celui de tous les « êtres, je vous annonce que les choses que j'ai « créées ne périront pas, parce que les ayant pro- « duites je veux qu'elles soient éternelles. Il est « vrai que toutes les choses construites peuvent « être détruites ; cependant il n'est pas dans l'or- « dre de la justice de détruire ce qui a été pro- « duit par la raison. Ainsi, quoique vous ayez été « créés immortels, vous ne l'êtes pas invincible- « ment et nécessairement par votre nature, mais « vous l'êtes par ma volonté. Vous ne périrez donc « jamais, et la mort ne pourra rien sur vous, car « ma volonté est infiniment plus puissante pour « votre éternité que la nature et les qualités que « vous reçûtes lors de votre formation. Apprenez « donc ce que je vais vous découvrir. Il nous reste

L'un est un homme persécuté qui résista avec courage, et qui devint un conquérant par son génie et par son épée ; l'autre est un législateur paisible : mais tous les événements de la vie de Moïse sont plus extraordinaires que ceux de Gargantua. Si Moïse avait existé, l'auteur de sa Vie nous aurait dit du moins dans quelle époque de l'histoire égyptienne il aurait vécu Le romancier qui écrivit cette fable n'a pas même l'attention de nommer le roi sous lequel il fait naître Moïse, ni le roi sous lequel Moïse s'enfuit quatre-vingts ans après avec six cent trente mille combattants. Il n'est fait mention d'aucun ministre, d'aucun capitaine égyptien. Quand on veut tromper, il faut savoir mieux tromper.

Supposé qu'il y ait eu un Moïse, il est démontré qu'il ne peut avoir écrit les livres qu'on lui attribue, mais Julien veut bien supposer un Moïse. Car que lui importe que ce personnage ou un autre ait composé l'absurde fatras du *Pentateuque ?* Ce qui indigne un esprit sensé, ce n'est pas le nom de l'auteur, c'est l'insolence des fourbes qui veulent nous faire adorer les romans juifs, en disant anathème aux Juifs ; qui exigent nos respects et notre argent en se moquant de nous ; qui prétendent nous fouler a leurs pieds au nom de Dieu, et faire trembler les rois et les peuples. C'est pour diviniser les plus infâmes fourberies qu'on fait languir dans la misère le cultivateur nourri d'un pain noir trempé de ses larmes, afin que M. l'abbé du Mont-Cassin et messieurs les abbés de cent autres abbayes nagent dans l'or et dans la mollesse ; afin que les évêques allemands disent la messe une fois par an entourés de leurs grands officiers et de leurs gardes ; afin qu'un prétendu successeur d'un Juif, nommé Simon, surnommé Pierre, soit à Rome sur le trône des césars, au nom de ce même Pierre, qui n'a jamais été à Rome.

O nations qui commencez à vous éclairer, jusqu'à quand souffrirez-vous cette exécrable tyrannie? jusqu'à quand vous laisserez-vous écraser par un monstre engraissé de votre substance, nourri de votre sang, et qui insulte à vos larmes ? Vous gémissez sous l'idole qui vous accable ; tout le monde le dit, tout le monde se plaint. Et on ne fait que de faibles efforts pour vous soulager ! on se contente d'inonder l'Italie de jésuites. On empêche des fainéants de moines qui ont des millions de rentes d'ajouter quelques ducats à ces millions. On donne des arrêts en papier contre le papier de la bulle *In cœna Domini*. Est-ce à ces fadaises que se sont bornés les peuples sensés du Danemarck, de la Norwege, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, du nord de l'Allemagne?

Du moins, du temps de Julien, il n'y avait point d'évêque qui osât se dire le maître des rois, point d'abbé crossé, mitré, appelé monseigneur. La tyrannie sacerdotale n'était pas montée au comble d'impudence.

N. B. Cette note, de feu M. Damilaville, convient à toutes les pages de ce livre.

a Il s'en faut beaucoup que Julien se serve ici de ses avantages. La physique était, de son temps, moins avancée encore que la critique en histoire Plus la nature a été connue, plus la *Genèse hébraïque* est devenue ridicule. Qu'est-ce que séparer les ténèbres de la lumière ? Qu'est-ce qu'un firmament au milieu des eaux, et toutes les autres absurdités grossières dont ce livre fourmille.

a Il est évident en effet que la *Genèse* suppose que Dieu arrangea la matière, et ne la créa pas : car le mot hébreu répond au mot grec [illegible] que les sculpteurs mettaient au bas de leurs ouvrages ; *fecit, sculpsit*. Et, par une absurdité digne des Juifs, il y a dans le texte les *dieux fit* le ciel et la terre. *Fit* en cette place est pour firent ; c'est un trope très commun chez les Grecs.

b Avouons avec Cicéron que ce morceau de Platon est sublime, et qu'il demande grâce pour le galimatias dont il a inondé ses ouvrages. Quoi de plus beau que le grand Être créant des êtres immortels comme lui, qui sont ses ministres, et qui arrangent tout ce qui est périssable ? Quoi de plus beau qu'un Dieu qui ne peut communiquer que l'immortalité? Ce qui est mortel ne parait pas digne de lui.

« trois différents genres d'êtres mortels. Si nous les « oublions ou que nous en omettions quelqu'un, « la perfection de l'univers n'aura pas lieu, et tous « les différents genres d'êtres qui sont dans l'ar-« rangement du monde ne seront pas animés. Si « je les crée avec l'avantage d'être doués de la vie, « alors ils seront nécessairement égaux aux dieux. « Afin donc que les êtres d'une condition mortelle « soient engendrés, et cet univers rendu parfait, « recevez, pour votre partage, le droit d'engen-« drer des créatures, imitez dès votre naissance « la force de mon pouvoir. L'essence immortelle « que vous avez reçue ne sera jamais altérée lors-« qu'à cette essence vous ajouterez une partie mor-« telle; produisez des créatures, engendrez, nour-« rissez-vous d'aliments, et réparez les pertes de « cette partie animale et mortelle [a]. »

Considérons si ce que dit ici Platon doit être traité de songe et de vision. Ce philosophe nomme des dieux que nous pouvons voir, le soleil, la lune, les astres et les cieux : mais toutes ces choses ne sont que les simulacres d'êtres immortels, que nous ne saurions apercevoir [b]. Lorsque nous considérons le soleil, nous regardons l'image d'une chose intelligible et que nous ne pouvons découvrir ; il en est de même quand nous jetons les yeux sur la lune ou sur quelque autre astre. Tous ces corps matériels ne sont que les simulacres des êtres, que nous ne pouvons concevoir que par l'esprit. Platon a donc parfaitement connu tous ces dieux invisibles, qui existent par le Dieu et dans le Dieu suprême, et qui ont été faits et engendrés par lui ; le Créateur du ciel, de la terre, et de la mer, étant aussi celui des astres, qui nous représentent les dieux invisibles, dont ils sont les simulacres.

Remarquons avec quelle sagesse s'explique Platon dans la création des êtres immortels. « Il man-« que, dit-il, trois genres d'êtres mortels, celui « des hommes, des bêtes, et des plantes (car ces « trois espèces sont séparées par leurs différentes « essences). Si quelqu'un de ces genres d'êtres est « créé par moi, il faut qu'il soit absolument et né-« cessairement immortel. » Or si le monde que nous apercevons, et les dieux, ne jouissent de l'immortalité que parce qu'ils ont été créés par le Dieu suprême, de qui tout ce qui est immortel doit avoir reçu l'être et la naissance, il s'ensuit que l'âme raisonnable est [a] immortelle par cette même raison. Mais le Dieu suprême a cédé aux dieux subalternes le pouvoir de créer ce qu'il y a de mortel dans le genre des hommes : ces dieux, ayant reçu de leur père et de leur créateur cette puissance, ont produit sur la terre les différents genres d'animaux, puisqu'il eût fallu, si le Dieu suprême eût été également le créateur de tous les êtres, qu'il n'y eût eu aucune différence entre le ciel et l'homme, entre Jupiter et les serpents, les bêtes féroces, les poissons. Mais puisqu'il y a un intervalle immense entre les êtres immortels et les mortels, les premiers ne pouvant être ni améliorés, ni détériorés, les seconds étant soumis au contraire aux changements en bien et en mal, il fallait nécessairement que la cause qui a produit les uns fût différente de celle qui a créé les autres.

Il n'est pas nécessaire que j'aie recours aux Grecs et aux Hébreux pour prouver qu'il y a une différence immense entre les dieux créés par l'Être suprême et les êtres mortels produits par ces dieux créés. Quel est, par exemple, l'homme qui ne sente en lui-même la divinité du ciel, et qui n'élève ses mains vers lui, lorsqu'il prie et qu'il adore l'Être suprême ou les autres dieux ? Ce n'est pas sans cause que ce sentiment de religion en faveur du soleil et des autres astres est établi dans l'esprit des hommes. Ils se sont aperçus qu'il n'arrivait jamais aucun changement dans les choses célestes ; qu'elles

a Parce que, selon Platon, le Dieu suprême ne peut rien créer ni former qui ne soit nécessairement immortel. Julien expliquera bientôt l'opinion de ce philosophe.

b L'empereur est ici dans l'illusion de toute l'antiquité. Il croit que le soleil et les planètes sont des dieux secondaires. C'est une erreur, mais assurément plus pardonnable que celle des Juifs. Les pères de l'Église ont même attaché des anges à ces grands corps. Ce que nous appelons des anges est précisément ce que l'antiquité appela des dieux.

a Cette immortalité de l'âme, ce beau dogme qui est le plus sûr rempart de la vertu, et qui établit un commerce entre l'homme et la Divinité, n'était point connu des Juifs avant Platon. Ils ne l'admirent que lorsqu'ils commencèrent, dans Alexandrie, à cultiver un peu les lettres sous les Ptolémées ; encore la secte entière des saducéens réprouva toujours cette respectable idée, et les pharisiens la défigurèrent par la métempsycose. Il n'en est fait aucune mention dans les livres attribués à Moïse. Tout est temporel chez ce peuple usurier et sanguinaire. L'auteur du *Pentateuque* (qui le croirait!) fait descendre Dieu sur la terre pour enseigner aux Juifs la manière d'aller à la garde-robe et pour ne leur rien révéler sur l'immortalité. C'est à ce sujet qu'un philosophe moderne * a très bien remarqué que le législateur des Juifs songea plutôt à leur derrière qu'à leur âme. Voici l'ordre que les Juifs supposent que Dieu lui-même leur donna pour leurs excréments, *Deutéronome*, ch. XXIII, v. 12, 13, et 14 : « Vous porterez un boyau à votre ceinture, vous fe-« rez un trou rond dans la terre, et quand vous aurez fait, « vous le recouvrirez. » C'est dommage que Rabelais n'ait pas approfondi cette matière dans le chapitre *des Torche-culs;* les Juifs, dans le désert, n'avaient ni eau, ni éponge, ni coton, ni eau de lavande. A l'égard d'une âme, il est fort douteux qu'ils en eussent une, puisque ni le *Pentateuque*, ni Rabelais n'en parlent. Mais après avoir ri, il faut s'indigner qu'on ose encore vanter la sagesse de la loi mosaïque, loi puérile tout ensemble et sanguinaire, loi de voleurs et d'assassins, dans laquelle on n'admet ni récompense ni châtiment après la mort, tandis que ce dogme était si antique chez les Babyloniens, les Perses, les Égyptiens. Des esprits faux, comme Abbadie, ont tâché de pallier cette grossièreté juive ; mais ils ont en vain cherché quelque passage du *Pentateuque* qui pût supposer l'immortalité de l'âme, ils ne l'ont pas trouvé.

* Swift.

n'étaient sujettes ni à l'augmentation ni à la diminution ; qu'elles allaient toujours d'un mouvement égal, et qu'elles conservaient les mêmes règles (les lois du cours de la lune, du lever, du coucher du soleil, ayant toujours lieu dans les temps marqués). De cet ordre admirable les hommes ont conclu avec raison que le soleil était un dieu ou la demeure d'un dieu. Car une chose qui est par sa nature à l'abri du changement ne peut être sujette à la mort : et ce qui n'est point sujet à la mort doit être exempt de toute imperfection. Nous voyons qu'un être qui est immortel et immuable ne peut être porté et mu dans l'univers que par une âme divine et parfaite qui est dans lui, ou par un mouvement qu'il reçoit de l'Être suprême, ainsi qu'est celui que je crois qu'a l'âme des hommes.

Examinons à présent l'opinion des Juifs sur ce qui arriva à Adam et à Ève dans ce jardin, fait pour leur demeure, et qui avait été planté par Dieu même [a]. « Il n'est pas bon, dit Dieu, que « l'homme soit seul. Fesons-lui une compagne qui « puisse l'aider et qui lui ressemble [b]. » Cependant cette compagne, non seulement ne lui est d'aucun secours, mais elle ne sert qu'à le tromper, à l'induire dans le piége qu'elle lui tend, et à le faire chasser du paradis. Qui peut, dans cette narration, ne pas voir clairement les fables les plus incroyables ? Dieu devait sans doute connaître que ce qu'il regardait comme un secours pour Adam ferait sa perte, et que la compagne qu'il lui donnait était un mal plutôt qu'un bien pour lui.

Que dirons-nous du serpent qui parlait avec Ève ? de quel langage se servit-il ? fut-ce de celui de l'homme ? y a-t-il rien de plus ridicule dans les fables populaires des Grecs ?

N'est-ce pas la plus grande des absurdités de dire que Dieu, ayant créé Adam et Ève, leur interdit la connaissance du bien et du mal [c] ? Quelle est la créature qui puisse être plus stupide que celle qui ignore le bien et le mal, et qui ne saurait les distinguer ? Il est évident qu'elle ne peut, dans aucune occasion, éviter le crime ni suivre la vertu, puisqu'elle ignore ce qui est crime et ce qui est vertu. Dieu avait défendu à l'homme de goûter du fruit qui pouvait seul le rendre sage et prudent. Quel est l'homme assez stupide pour ne pas sentir que sans la connaissance du bien et du mal, il est impossible à l'homme d'avoir aucune prudence ?

Le serpent n'était donc point ennemi du genre humain, en lui apprenant à connaître ce qui pouvait le rendre sage ; mais Dieu lui portait envie, car lorsqu'il vit que l'homme était devenu capable de distinguer la vertu du vice, il le chassa du paradis terrestre, dans la crainte qu'il ne goûtât du bois de l'arbre de vie, en lui disant [a] : « Voici « Adam, qui est devenu comme l'un de nous, sa« chant le bien et le mal ; mais pour qu'il n'étende « pas maintenant sa main, qu'il ne prenne pas « du bois de la vie, qu'il n'en mange pas, et qu'il « ne vienne pas à vivre toujours, l'Éternel Dieu « le met hors du jardin d'Éden. » Qu'est-ce qu'une semblable narration ? on ne peut l'excuser qu'en disant qu'elle est une fable allégorique, qui cache un sens secret. Quant à moi, je ne trouve dans tout ce discours que beaucoup de blasphèmes [b] contre la vraie essence et la vraie nature de Dieu, qui ignore que la femme qu'il donne pour compagne et pour secours à Adam sera la cause de son crime ; qui interdit à l'homme la connaissance du bien et du mal, la seule chose qui pût régler ses mœurs ;

a *Genèse*, ch. II, v. 18.

b L'empereur oublie que le Dieu des Juifs avait déjà créé la femme, *Masculum et feminam creavit eos*. *Genèse*, ch. Ier, v. 27. Il ne relève pas cette contradiction. Il dédaigne de s'appesantir sur le ridicule du jardin d'Eden et des quatre grands fleuves qui sortent de ce jardin, et des promenades de Dieu à midi dans ce jardin, et de ses plaisanteries avec Adam, et du serpent condamné à marcher sur le ventre, comme s'il avait auparavant marché sur ses jambes, et comme si sa figure comportait des cuisses, des jambes et des pieds. Chaque mot est une sottise ; on ne pouvait les spécifier toutes.

c L'empereur a très grande raison. Rien n'est plus absurde que la défense de manger du fruit de l'arbre prétendu de la science du bien et du mal. Il fallait, au contraire, ordonner d'en manger beaucoup, afin que l'homme et la femme apprissent à éviter le mal et à faire le bien. Qui ne voit que la fable de la pomme est une grossière et plate imitation de la *Boîte de Pandore*. C'est un rustre qui copie un bel esprit. Remarquez attentivement combien ces premiers chapitres de la *Genèse* sont absurdes, révoltants, blasphématoires. Il fut défendu de les lire chez les Juifs avant l'âge de vingt-cinq ans. Il eût bien mieux valu les supprimer. Cette défense est ridicule. Si vous supposez qu'on aura assez de bon sens à vingt-cinq ans pour les mépriser, pourquoi les transcrire ? Si vous voulez qu'on les révère, faites-les lire à sept ans. Il en est de ces contes juifs comme des moines. Si vous voulez qu'il y ait des moines, permettez qu'on fasse des vœux avant l'âge de raison. Si vous voulez extirper la moinerie, ordonnez qu'on ne fasse des vœux que quand on sera majeur.

Voyez, lecteur sage, pesez ces raisons. Jugez d'un livre qu'on prétend dicté par Dieu même, livre qui contient la religion de Jérusalem et de Rome, et qu'on défendait de lire dans Jérusalem comme on défend encore aujourd'hui de le lire dans Rome.

a *Genèse*, ch. III, v. 22.

b Le mot de blasphème n'est point trop fort. Attribuer à Dieu des choses aussi injustes que ridicules, et dont on ne voudrait pas charger les derniers des hommes, c'est un véritable blasphème ; et si l'on y prend bien garde, l'histoire des Juifs est d'un bout à l'autre un blasphème continuel contre l'Être suprême. On y voit partout la protection du ciel accordée au meurtre, au larcin, à l'inceste. C'est pour protéger des voleurs que la mer s'ouvre ; c'est pour encourager le meurtre que le soleil et la lune s'arrêtent en plein midi ; c'est enfin de la prostituée Rahab, de l'impudente Ruth, de l'incestueuse Thamar, de l'adultère Bethsabée qu'on fait descendre Jésus-Christ, afin qu'il change l'eau en vin à des noces pour des convives déjà ivres.

On ose avancer que Dieu, dans tout le *Pentateuque*, ne commande pas une seule action juste et raisonnable. Oui, je défie qu'on m'en montre une seule. Misérables fanatiques, songez qu'une seule absurdité, une seule contradiction, une seule injustice suffirait pour décréditer, pour déshonorer ce livre. Et il en fourmille ! et on ose le supposer écrit par Dieu même ! O comble de la démence et de l'horreur !

et qui craint que ce même homme, après avoir pris de l'arbre de vie, ne devienne immortel. Une pareille crainte et une envie semblable conviennent-elles à la nature de Dieu?

Le peu de choses raisonnables que les Hébreux ont dites de l'essence de Dieu, nos pères, dès les premiers siècles, nous en ont instruits : et cette doctrine qu'ils s'attribuent est la nôtre. Moïse ne nous a rien appris de plus ; lui qui, parlant plusieurs fois des anges qui exécutent les ordres de Dieu, n'a rien osé nous dire, dans aucun endroit, de la nature de ces anges : s'ils sont créés ou s'ils sont increés, s'ils ont été faits par Dieu ou par une autre cause, s'ils obéissent à d'autres êtres. Comment Moïse a-t-il pu garder, sur tout cela, un silence obstiné, après avoir parlé si amplement de la création du ciel et de la terre, des choses qui les ornent et qui y sont contenues? Remarquons ici que Moïse dit que Dieu ordonna que plusieurs choses fussent faites, comme le jour, la lumière, le firmament ; qu'il en fit plusieurs lui-même, comme le ciel, la terre, le soleil, la lune, et qu'il sépara celles qui existaient déjà, comme l'eau et l'aride. D'ailleurs Moïse n'a osé rien écrire ni sur la nature ni sur la création de l'esprit [a]. Il s'est contenté de dire vaguement *qu'il était porté sur les eaux.* Mais cet esprit porté sur les eaux était-il créé, était-il increé?

Comme il est évident que Moïse n'a point assez examiné et expliqué les choses qui concernent le Créateur et la création de ce monde, je comparerai les différents sentiments des Hébreux et de nos pères sur ce sujet. Moïse dit que le Créateur du monde choisit pour son peuple [b] la nation des Hébreux, qu'il eut pour elle toute la prédilection possible, qu'il en prit un soin particulier, et qu'il négligea pour elle tous les autres peuples de la terre. Moïse, en effet, ne dit pas un seul mot pour expliquer comment les autres nations ont été protégées et conservées par le Créateur, et par quels dieux elles ont été gouvernées : il semble ne leur avoir accordé d'autres bienfaits de l'Être suprême que de pouvoir jouir de la lumière du soleil et de celle de la lune. C'est ce que nous observerons bientôt. Venons actuellement aux Israélites et aux Juifs, les seuls hommes, à ce qu'il dit, aimés de Dieu. Les prophètes ont tenu à ce sujet le même langage que Moïse. Jésus de Nazareth les a imités, et Paul, cet homme qui a été le plus grand des imposteurs [a], et le plus insigne des fourbes, a suivi cet exemple. Voici donc comment parle Moïse [b] : « Tu diras à Pharaon, Israël mon fils premier-né... J'ai dit, « Renvoie mon peuple, afin qu'il me serve, mais « tu n'as pas voulu le renvoyer... Et ils lui dirent : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, nous « partirons pour le désert, et nous ferons un chemin de trois jours, pour que nous sacrifiions à « notre Dieu... Le Seigneur le Dieu des Hébreux « m'a envoyé auprès de toi, disant : Renvoie mon « peuple pour qu'il me serve dans le désert. » Moïse et Jésus n'ont pas été les seuls qui disent que Dieu dès le commencement avait pris un soin tout particulier des Juifs, et que leur sort avait été toujours fort heureux. Il paraît que c'est là le sentiment de Paul, quoique cet homme ait toujours

[a] L'empereur semble confondre ici l'idée de vent, de souffle, avec l'idée de l'âme. *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux*, signifie le vent de Dieu, le souffle de Dieu était porté sur les eaux. Ce vent est un des attributs de l'ancien chaos. Les Hébreux disaient vent de Dieu, montagne de Dieu, pour exprimer grand vent, grande montagne; fils de Dieu, pour exprimer un homme puissant ou juste. Ce grand vent porté sur les eaux augmentait encore l'horreur du chaos. Cette idée du chaos était prise de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens qui précédèrent les Juifs de tant de siècles, et qui furent même très-antérieurs aux Grecs, puisqu'ils leur enseignèrent l'alphabet. Les mots grecs *chaos* et *érèbe* sont originairement phéniciens. Sanchoniathon appelle le chaos *chaut-éreb*, confusion et nuit.

[b] Ce que dit ici l'empereur Julien est digne de son esprit juste et de son cœur magnanime. Rien n'est plus bas et plus ridicule que d'imaginer l'Être suprême, le Dieu de la nature entière, uniquement occupé d'une horde de brigands et d'usuriers, et oubliant pour elle tout le reste de la terre. Il faut convenir que du moins il n'oubliait pas les Persans et les Romains, quand sa providence punissait parmi eux, et exterminait ou chargeait de fers ce peuple abominable.

Mais il faut aussi considérer que ce peuple n'eut jamais un système de théologie suivi et constant, et quelle religion a jamais eu un système fixe? Dans cent passages des livres Juifs, vous trouvez un Dieu universel qui commande à toute la terre ; dans cent autres passages, vous ne trouvez qu'un dieu local, un dieu juif qui combat contre un dieu philistin, contre un dieu moabite, comme les dieux de Troie, dans Homère, combattent contre les dieux de la Grèce.

Jephté dit aux Ammonites, chap. XI, v. 24, des *Juges :* « Ne possédez-vous pas de droit ce que votre Dieu Chamos « vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre « que notre Dieu Adonaï nous a promise. » Jérémie, ch. XLIX, v. 1, demande : « Quelle raison a eue le Dieu Melchom pour « s'emparer du pays de Gad? » Il est donc évident que les Juifs reconnaissaient Melchom et Chamos pour dieux. Aussi représentent-ils toujours leur dieu phénicien Adoni ou Adonaï comme jaloux des autres dieux. Tantôt ils le disent plus puissant que les dieux voisins, tantôt ils le disent plus faible. Sont-ils battus dans une vallée, ils disent que leur dieu est le dieu des montagnes, et qu'il n'est pas le dieu des vallées; et ch. Ier des *Juges*, v. 19, qu'il n'a pu vaincre en rase campagne, parce que les ennemis avaient des chariots de guerre. Quelle pitié! des chars de guerre dans le pays montagneux de la Palestine, où il n'y avait que des ânes; où la magnificence des fils d'Abimélech était d'avoir chacun un âne; où le brigand David, à qui l'on a fait l'honneur de l'appeler roi, n'avait pas un âne en propre quand il fut oint; où le prétendu roi Saül courait après les deux ânesses de son père quand il fut oint, avant David! Il eût été à souhaiter que l'empereur Julien eût la patience d'entrer dans ces détails. Un homme à sa place n'en a pas le loisir, le catalogue des absurdités était trop immense.

[a] Pour peu qu'on lise avec attention les *Épîtres* de Paul et les *Actes des apôtres* et ceux de Thècle, on ne trouvera pas les expressions de l'empereur trop fortes. Voici ce que dit de Paul le savant lord Bolingbroke :

« Quand les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, etc. » (*Voyez* tout le ch. XII de l'*Examen important de milord Bolingbroke.*)

[b] *Exod.*, ch. IV, v. 22, 23; ch. V, v. 3; ch. VII, v. 16.

été vacillant dans ses opinions, et qu'il en ait changé si souvent sur le dogme de la nature de Dieu : tantôt soutenant que les Juifs avaient eu seuls l'héritage de Dieu, et tantôt assurant que les Grecs y avaient eu part; comme lorsqu'il dit [a] : « Est-ce qu'il était seulement le Dieu des Hébreux, « ou l'était-il aussi des nations? certainement il « l'était des nations. » Il est donc naturel de demander à Paul pourquoi, si Dieu a été non seulement le Dieu des Juifs, mais aussi celui des autres peuples, il a comblé les Juifs de biens et de grâces, il leur a donné Moïse, la loi, les prophètes, et fait en leur faveur plusieurs miracles, et même des prodiges qui paraissent fabuleux. Entendez les Juifs, ils disent : « L'homme a mangé le pain « des anges [b] . » Enfin Dieu a envoyé aux Juifs Jésus, qui ne fut, pour les autres nations, ni un prophète, ni un docteur, ni même un prédicateur de cette grâce divine et future, à laquelle à la fin ils devaient avoir part. Mais avant ce temps il se passa plusieurs milliers d'années, où les nations furent plongées dans la plus grande ignorance, rendant, selon les Juifs, un culte criminel au simulacre des dieux. Toutes les nations qui sont situées sur la terre depuis l'orient à l'occident, et depuis le midi jusqu'au septentrion, excepté un petit peuple habitant depuis deux mille ans une partie de la Palestine, furent donc abandonnées de Dieu. Mais comment est-il possible, si ce Dieu est le nôtre comme le vôtre, s'il a créé également toutes les nations, qu'il les ait si fort méprisées, et qu'il ait négligé tous les peuples de la terre? Quand même nous conviendrions avec vous que le Dieu de toutes les nations a eu une préférence marquée pour la vôtre, et un mépris pour toutes les autres, ne s'ensuivra-t-il pas de là que Dieu est envieux, qu'il est partial? Or comment Dieu peut-il être sujet à l'envie, à la partialité, et punir, comme vous le dites, les péchés des pères sur les enfants innocents? Est-il rien de si contraire à la nature divine, nécessairement bonne par son essence?

a *Épître aux Romains*, ch. III, v. 29.

b Ce passage, dont l'empereur se moque avec tant de raison, est tiré du psaume LXXVII, v. 25. Ces psaumes sont un recueil d'hymnes qui ne sont qu'un éternel galimatias. On n'y voit que des montagnes qui reculent ou qui bondissent, la mer qui s'enfuit avec la lune, le Seigneur qui aiguise ses flèches, qui met son épée sur sa cuisse. Et le but, le fond de presque tous ces hymnes, est d'exterminer ses voisins, d'éventrer les femmes, et d'écraser contre les murs les enfants à la mamelle.

Voici le passage dont il s'agit : « Et il envoya aux nuées « d'en haut, et il ouvrit les portes du ciel, et la manne plut « pour manger, et il leur donna le pain du ciel, et l'homme « mangea le pain des anges. » Cela prouve manifestement que ces idiots reconnaissaient les anges corporels, mangeant, buvant, et engendrant comme les hommes. Les livres juifs disent très souvent que les anges mangèrent, que les anges couchèrent avec les filles des hommes, qu'ils firent naître des géants, etc.

Mais considérez de nouveau ces choses chez nous. Nous disons que le Dieu suprême, le Dieu créateur, est le roi et le père commun de tous les hommes; qu'il a distribué toutes les nations à des dieux, à qui il en a commis le soin particulier, et qui les gouvernent de la manière qui leur est la meilleure et la plus convenable : car dans le Dieu suprême, dans le Père, toutes les choses sont parfaites et unes; mais les dieux créés agissent, dans les particulières qui leur sont commises, d'une manière différente. Ainsi Mars gouverne les guerres dans les nations, Minerve leur distribue et leur inspire la prudence, Mercure les instruit plutôt de ce qui orne leur esprit que de ce qui peut les rendre audacieuses. Les peuples suivent les impressions et les notions qui leur sont données par les dieux qui les gouvernent. Si l'expérience ne prouve pas ce que nous disons, nous consentons que nos opinions soient regardées comme des fables, et les vôtres comme des vérités. Mais si une expérience toujours uniforme et toujours certaine a vérifié nos sentiments et montré la fausseté des vôtres auxquels elle n'a jamais répondu, pourquoi conservez-vous une croyance aussi fausse que l'est la vôtre? Apprenez-nous, s'il est possible, comment les Gaulois et les Germains sont audacieux, les Grecs et les Romains policés et humains, cependant courageux et belliqueux. Les Égyptiens sont ingénieux et spirituels; les Syriens, peu propres aux armes, sont prudents, rusés et dociles. S'il n'y a pas une cause et une raison de la diversité des mœurs et des inclinations de ces nations, et qu'elle soit produite par le hasard [a], il faut nécessairement en conclure qu'aucune providence ne gouverne le monde. Mais si cette diversité si marquée est toujours la même et est produite par une cause, qu'on m'apprenne d'où elle vient, si c'est directement par le Dieu suprême.

Il est constant qu'il y a des lois établies chez tous les hommes, qui s'accordent parfaitement aux notions et aux usages de ces mêmes hommes. Ces lois sont humaines et douces chez les peuples qui sont portés à la douceur : elles sont dures et

a J'oserais n'être pas entièrement ici de l'avis de l'empereur Julien. Il me semble que ce n'est pas dans les caractères différents des peuples qu'on doit chercher les grandes preuves de la providence générale de l'Être suprême. On pourrait dire qu'un Romain et un Scythe diffèrent non seulement par le climat, mais surtout par leur gouvernement et leur éducation. Ces deux causes qui rendirent autrefois ces deux nations respectables ayant absolument changé, les peuples ont changé aussi. La Providence générale éclate, ce me semble, dans les lois immuables qu'elle a prescrites à la nature, dans la profonde géométrie avec laquelle l'univers est arrangé, dans le mécanisme inimitable des corps organisés, dans le prodige sans cesse renaissant des générations, dans le nombre prodigieux des moyens certains qui opèrent des fins certaines. Voilà ce que les Juifs et les chrétiens ignoraient, et ce que les philosophes ne savaient que très confusément.

même cruelles chez ceux dont les mœurs sont féroces. Les différents législateurs, dans les instructions qu'ils ont données aux nations, se sont conformés à leurs idées ; ils ont fort peu ajouté et changé à leurs principales coutumes. C'est pourquoi les Scythes regardèrent Anacharsis comme un insensé, parce qu'il avait voulu introduire des lois contraires à leurs mœurs.

La façon de penser des différentes nations ne peut jamais être changée entièrement. L'on trouvera fort peu de peuples situés à l'occident qui cultivent la philosophie et la géométrie, et qui même soient propres à ce genre d'étude, quoique l'empire romain ait étendu si loin ses conquêtes. Si quelques uns des hommes les plus spirituels de ces nations sont parvenus sans étude à acquérir le talent de s'énoncer avec clarté et avec quelque grâce, c'est à la simple force de leur génie qu'ils en sont redevables. D'où vient donc la différence éternelle des mœurs, des usages, des idées des nations?

Venons actuellement à la variété des langues, et voyons combien est fabuleuse la cause que Moïse lui donne. Il dit que les fils des hommes, ayant multiplié, voulurent faire une ville, et bâtir au milieu une grande tour [a] : Dieu dit alors qu'il descendrait, et qu'il confondrait leur langage. Pour qu'on ne me soupçonne pas d'altérer les paroles de Moïse, je les rapporterai ici [b]. « Ils « dirent (les hommes), venez, bâtissons une ville « et une tour dont le sommet aille jusqu'au ciel, « et acquérons-nous de la réputation avant que « nous soyons dispersés sur la surface de la terre. « Et le Seigneur descendit pour voir la ville et « la tour que les fils des hommes avaient bâties : « et le Seigneur dit : Voici, ce n'est qu'un même « peuple, ils ont un même langage, et ils com« mencent à travailler, et maintenant rien ne les « empêchera d'exécuter ce qu'ils ont projeté. Or « çà, descendons et confondons leur langage, « afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de « l'autre. Ainsi le Seigneur les dispersa de là par « toute la terre, et ils cessèrent de bâtir leur « ville. » Voilà les contes fabuleux auxquels vous voulez que nous ajoutions foi : et vous refusez de croire ce que dit Homère des Aloïdes, qui mirent trois montagnes l'une sur l'autre pour se faire un chemin jusqu'au ciel. Je sais que l'une et l'autre de ces histoires sont également fabuleuses ; mais puisque vous admettez la vérité de la première, pourquoi refusez-vous de croire à la seconde ? Ces contes sont également ridicules : je pense qu'on ne doit pas ajouter plus de foi aux uns qu'aux autres ; je crois même que ces fables ne doivent pas être proposées comme des vérités à des hommes ignorants. Comment peut-on espérer de leur persuader que tous les hommes habitant dans une contrée, et se servant de la même langue, n'aient pas senti l'impossibilité de trouver, dans ce qu'ils ôteraient de la terre, assez de matériaux pour élever un bâtiment qui allât jusqu'au ciel? Il faudrait employer tout ce que les différents côtés de la terre contiennent de solide, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'orbe de la lune. D'ailleurs quelle étendue les fondements et les premiers étages d'un semblable édifice ne demanderaient-ils pas? Mais supposons que tous les hommes de l'univers se réunissant ensemble, et parlant la même langue, eussent voulu épuiser la terre de tous les côtés, et en employer toute la matière pour élever un bâtiment ; quand est-ce que ces hommes auraient pu parvenir au ciel, quand même l'ouvrage qu'ils entreprenaient eût été de la construction la plus simple? Comment donc pouvez-vous débiter et croire une fable aussi puérile? et comment pouvez-vous vous attribuer la connaissance de Dieu, vous qui dites qu'il fit naître la confusion des langues, parce qu'il craignit les hommes? peut-on avoir une idée plus absurde de la Divinité?

Mais arrêtons-nous encore quelque temps sur ce que Moïse dit de la confusion des langues. Il l'attribue à ce que Dieu craignit que les hommes, parlant un même langage, ne vinssent l'attaquer jusque dans le ciel. Il en descendit donc apparemment pour venir sur la terre ; car où pouvait-il descendre ailleurs? c'était mal prendre ses précautions : puisqu'il craignait que les hommes ne l'attaquassent dans le ciel, à plus forte raison devait-il les appréhender sur la terre. A l'occasion de cette confusion des langues, Moïse ni aucun autre prophète n'a parlé de la cause de la différence des mœurs et des lois des hommes, quoiqu'il

a L'empereur Julien nous paraît aujourd'hui bien bon d'avoir daigné réfuter la fable absurde de la tour de Babel. Mais comme celle des géants qui firent la guerre aux dieux, et qui entassèrent Ossa sur Pélion, n'est pas moins extravagante, il fait très bien de les comparer l'une avec l'autre. La seule différence est que les Grecs et les Romains ne croyaient rien de leur mythologie, et que les chrétiens étaient persuadés de la leur. La mythologie n'était point la religion de la Grèce et de Rome ; mais, par un renversement d'esprit presque inconcevable, tous les livres juifs étaient devenus la religion des juifs et des chrétiens. Tout ce qu'un misérable scribe avait transcrit dans Jérusalem, et qui était compris dans le canon hébraïque, était réputé dicté par Dieu même. Ceux qu'on a depuis si ridiculement nommés *païens* ne tombèrent point dans cet excès qui déshonore la raison. Ils n'attribuèrent point aux dieux les fables absurdes d'Hésiode et d'Orphée. Les *Métamorphoses* d'Ovide n'ont jamais passé pour un livre sacré ; et, parmi nous, l'histoire de Loth couchant avec ses deux filles, sa femme Édith changée en statue de sel, et la tour de Babel, sont des ouvrages du Saint-Esprit.

La première éducation de nos enfants est de leur apprendre ces sottises, qu'ils méprisent bientôt. Misérables que vous êtes ! apprenez-leur à connaître un seul Dieu, à l'aimer, à êtres justes. Voulez-vous qu'ils soient honnêtes gens, empêchez-les de lire la *Bible*.

b *Genèse*, ch. XI, v. 1-8.

y ait encore plus d'oppositions et de contrariétés dans les mœurs et dans les lois des nations, que dans leur langage. Quel est le Grec [a] qui ne regarde comme un crime de connaître charnellement sa mère, sa fille, et même sa sœur? Les Perses pensent différemment; ces incestes ne sont point criminels chez eux. Il n'est pas nécessaire, pour faire sentir la diversité des mœurs, que je montre combien les Germains aiment la liberté, avec quelle impatience ils sont soumis à une domination étrangère; les Syriens, les Perses, les Parthes, sont au contraire doux, paisibles, ainsi que toutes les autres nations qui sont à l'orient et au midi. Si cette contrariété de mœurs, de lois, chez les différents peuples, n'est que la suite du hasard, pourquoi ces mêmes peuples, qui ne peuvent rien attendre de mieux de l'Être suprême, honorent-ils et adorent-ils un être dont la providence ne s'étend point sur eux? car celui qui ne prend aucun soin du genre de vie, des mœurs, des coutumes, des réglements, des lois, et de tout ce qui concerne l'état civil des hommes, ne saurait exiger un culte de ces mêmes hommes qu'il abandonne au hasard, et aux âmes desquels il ne prend aucune part. Voyez combien votre opinion est ridicule dans les biens qui concernent les hommes: observons ici que ceux qui regardent l'esprit sont bien au-dessus de ceux du corps. Si donc l'Être suprême a méprisé le bonheur de nos âmes, n'a pris aucune part à ce qui pouvait rendre notre état heureux, ne nous a jamais envoyé, pour nous instruire, des docteurs, des législateurs, mais s'est contenté d'avoir soin des Hébreux, de les faire instruire par Moïse et par les prophètes, de quelle espèce de grâce pouvons-nous le remercier? Loin qu'un sentiment aussi injurieux à la divinité suprême soit véritable, voyez combien nous lui devons de bienfaits qui vous sont inconnus. Elle nous a donné des dieux et des protecteurs qui ne sont point inférieurs à celui que les Juifs ont adoré dès le commencement, et que Moïse dit n'avoir eu d'autre soin que celui des Hébreux. La marque évidente que le Créateur de l'univers a connu que nous avions de lui une notion plus exacte et plus conforme à sa nature que n'en avaient les Juifs, c'est qu'il nous a comblés de biens, nous a donné en abondance ceux de l'esprit et ceux du corps, comme nous le verrons dans peu. Il nous a envoyé plusieurs législateurs dont les moindres n'étaient pas inférieurs à Moïse, et les autres lui étaient bien supérieurs.

S'il n'est pas vrai que l'Être suprême a donné le gouvernement particulier de chaque nation à un dieu, à un génie qui régit et protége un certain nombre d'êtres animés, qui sont commis à sa garde, aux mœurs et aux lois desquels il prend part, qu'on nous apprenne d'où vient, dans les lois et les mœurs des hommes, la différence qui s'y trouve. Répondre que cela se fait par la volonté de Dieu, c'est ne nous apprendre rien. Il ne suffit pas d'écrire dans un livre, « Dieu a dit, et « les choses ont été faites; » car il faut voir si ces choses qu'on dit avoir été faites par la volonté de Dieu ne sont pas contraires à l'essence des choses: auquel cas elles ne peuvent avoir été faites par la volonté de Dieu, qui ne peut changer l'essence des choses. Je m'expliquerai plus clairement. Par exemple, Dieu commanda que le feu s'élevât, et que la terre fût au-dessous. Il fallait donc que le feu fût plus léger et la terre plus pesante. Il en est ainsi de toutes les choses. Dieu ne saurait faire que l'eau fût du feu, et le feu de l'eau en même temps, parce que l'essence de ces éléments ne peut permettre ce changement, même par le pouvoir divin. Il en est de même des essences divines que des mortelles, elles ne peuvent être changées. D'ailleurs il est contraire à l'idée que nous avons de Dieu de dire qu'il exécute des choses qu'il sait être contraires à l'ordre, et qu'il veut détruire ce qui est bien selon sa nature. Les hommes peuvent penser d'une manière aussi peu juste, parce qu'étant nés mortels, ils sont faibles, sujets aux passions et portés au changement. Mais Dieu étant éternel, immuable, ce qu'il a ordonné doit l'être aussi. Toutes les choses qui existent sont produites par leur nature, et conformes à cette même nature. Comment est-ce que la nature pourrait donc agir contre le pouvoir divin, et s'éloigner de l'ordre dans lequel elle doit être nécessairement? Si Dieu

[a] Il faut ou qu'on ait altéré le texte de Julien, ou qu'il se soit trompé: car il était permis aux Grecs d'épouser leurs sœurs consanguines, et non pas leurs sœurs utérines. Il n'était point du tout permis chez les Perses d'épouser sa mère, comme Julien le dit. C'était un bruit populaire, accrédité chez les Romains pour rendre plus odieux les Persans, leurs ennemis. Jamais les Romains ne connurent les mœurs persanes, parce qu'ils n'apprirent jamais la langue. Ils avaient des notions aussi fausses sur les Perses, que les Italiens en eurent sur les Turcs au seizième siècle.

Mais le raisonnement de l'empereur est très concluant. Si Dieu a été assez indigne de la divinité pour n'aimer que la horde juive, pour ne vouloir être servi, être connu que par elle, les autres nations ne lui doivent rien. Elles sont en droit de lui dire: Régnez sur Issachar et sur Zabulon. Nous ne vous connaissons pas. C'est un blasphème horrible, de quelque côté qu'on se tourne.

Il est certain que la Providence a pris le même soin de tous les hommes, qu'elle a mis entre eux les différences qui viennent du climat, qu'elle a tout fait ou que tout s'est fait sans lui. Dieu est le Dieu de l'univers, ou il n'y a point de Dieu. Celui qui nie la Divinité est un insensé. Mais celui qui dit: « Dieu n'aime que moi et il méprise tout le reste, » est un barbare détestable et l'ennemi du genre humain. Tels étaient les Juifs; et il y a bien paru. Les chrétiens qui leur ont succédé, ont senti, malgré leurs absurdités, toute l'horreur de ce système. Pour diminuer cette horreur, ils ont dit: Tout le monde sera chrétien Pour y parvenir, ils ont prêché, persécuté, et tué. Mais ils ont été exterminés, chassés de l'Asie, de l'Afrique, et de la plus belle partie de l'Europe. Les Arabes et les Turcs ont vengé, sans le savoir, l'empereur Julien.

donc avait voulu que non seulement les langues des nations, mais leurs mœurs et leurs lois fussent confondues et changées tout à coup, cela étant contraire à l'essence des choses, il n'aurait pu le faire par sa seule volonté ; il aurait fallu qu'il eût agi selon l'essence des choses : or il ne pouvait changer les différentes natures des êtres qui s'opposaient invinciblement à ce changement subit. Ces différentes natures s'aperçoivent non seulement dans les esprits, mais encore dans les corps des hommes nés dans différentes nations. Combien les Germains et les Scythes ne sont-ils pas entièrement différents des Africains et des Éthiopiens ? Peut-on attribuer une aussi grande différence au simple ordre qui confondit les langues ? et n'est-il pas plus raisonnable d'en chercher l'origine dans l'air, dans la nature du climat, dans l'aspect du ciel, et chez les dieux qui gouvernent ces hommes dans des climats opposés l'un à l'autre ?

Il est évident que Moïse a connu cette vérité ; mais il a cherché à la déguiser et à l'obscurcir. C'est ce qu'on voit clairement, si l'on fait attention qu'il a attribué la division des langues non à un seul Dieu, mais à plusieurs. Il ne dit pas que Dieu descendit seul ou accompagné d'un autre, il écrit *qu'ils descendirent plusieurs*. Il est donc certain qu'il a cru que ceux qui descendirent avec Dieu étaient d'autres dieux. N'est-il pas naturel de penser que s'ils se trouvèrent à la confusion des langues, et s'ils en furent la cause, ils furent aussi celle de la diversité des mœurs et des lois des nations lors de leur dispersion ?

Pour réduire en peu de mots ce dont je viens de parler amplement, je dis que si le dieu de Moïse est le Dieu suprême, le Créateur du monde, nous l'avons mieux connu que le législateur hébreu, nous qui le regardons comme le père et le roi de l'univers, dont il a été le créateur. Nous ne croyons pas que parmi les dieux qu'il a donnés aux peuples, et auxquels il en a confié le soin, il ait favorisé l'un beaucoup plus que l'autre. Mais quand même Dieu en aurait favorisé un, et lui aurait attribué le gouvernement de l'univers, il faudrait croire que c'est à un de ceux qu'il nous a donnés, à qui il a accordé cet avantage. N'est-il pas plus naturel d'adorer à la place du Dieu suprême celui qu'il aurait chargé de la domination de tout l'univers, que celui auquel il n'aurait confié le soin que d'une très petite partie de ce même univers ?

Les Juifs vantent beaucoup les lois de leur *Décalogue* [a]. « Tu ne voleras point. Tu ne tueras « pas. Tu ne rendras pas de faux témoignage. » Ne voilà-t-il pas des lois bien admirables, et auxquelles il a fallu beaucoup penser pour les établir ! Plaçons ici les autres préceptes du *Décalogue*, que Moïse assure avoir été dictés par Dieu même. « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui « t'ai retiré de la terre d'Égypte. Tu n'auras point « d'autre Dieu que moi. Tu ne te feras pas des « simulacres. » En voici la raison. « Je suis le « Seigneur ton Dieu, qui punis les péchés des « pères sur les enfants ; car je suis un Dieu jaloux. « Tu ne prendras pas mon nom en vain. Souviens-« toi du jour du Sabbat. Honore ton père et ta « mère. Ne commets pas d'adultère. Ne tue point. « Ne rends pas de faux témoignage, et ne desire « pas le bien de ton prochain. » Quelle est la nation qui connaisse les dieux, et qui ne suive pas tous ces préceptes, si l'on en excepte ces deux, « Souviens-toi du Sabbat, et n'adore pas les « autres dieux ? » Il y a des peines ordonnées par tous les peuples contre ceux qui violent ces lois. Chez certaines nations ces peines sont plus sévères que chez les Juifs ; chez d'autres elles sont les mêmes que parmi les Hébreux : quelques peuples en ont établi de plus humaines.

Mais considérons ce passage, « Tu n'adoreras « point les dieux des autres nations. » Ce discours est indigne de l'Être suprême, qui devient, selon Moïse, un dieu jaloux [a]. Aussi cet Hébreu dit-il dans un autre endroit : *Notre dieu est un feu*

[a] *Deutéronome*, chap. v. Julien a très grande raison sur le *Décalogue*. Il n'y a point de peuple policé qui n'ait eu des lois semblables et beaucoup plus détaillées. Les lois données par le premier Zoroastre, confirmées par le second, et rédigées dans le *Sadder*, sont d'une morale cent fois plus utile et plus sublime. En voici les principaux articles :

Évitez les moindres péchés.
Connaissez-vous vous-même.
Ne désesperez point de la miséricorde divine.
Cherchez toutes les occasions de faire le bien.
Abhorrez la pédérastie.
Récitez des prières avant de manger votre pain, et partagez-le avec les pauvres.
Ne négligez pas l'expiation du baptême.
Priez Dieu en vous couchant.
Gardez vos promesses.
Quand vous doutez si une chose est juste, abstenez-vous-en.
Donnez du pain à vos chiens, puisqu'ils vous servent.
N'offensez jamais votre père qui vous a élevé, ni votre mère qui vous a porté neuf mois dans son sein.
(Ce précepte est bien éloigné de la prétendue permission de commettre un inceste avec sa mère.)

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison des lois persanes avec les hébraïques. Nous dirons seulement que les lois de Zaleucus sont bien supérieures, et la morale de Marc-Aurèle et d'Épictète supérieure encore à celle de Zaleucus.

[a] Julien prouve très bien que la qualité de dieu jaloux déshonore la Divinité. De plus, ce terme de jaloux marque évidemment que les Juifs reconnaissaient d'autres dieux sur lesquels il voulait l'emporter.

Si leur dieu était jaloux, il était donc faible, impuissant. On n'est point jaloux quand on a l'empire suprême. Il n'y a rien à répliquer à ce que dit l'empereur Julien. C'est en vain qu'on répond, Dieu est jaloux de nos hommages, jaloux de notre amour. C'est faire de Dieu une coquette qui veut que son amant n'ait point d'autre maîtresse. Mais cette jalousie suppose qu'en effet cette femme a des rivales. Si elle n'en a point, elle est folle de les craindre.

dévorant. Je vous demande si un homme jaloux et envieux ne vous paraît pas digne de blâme : comment pouvez-vous donc croire que Dieu soit susceptible de haine et de jalousie, lui qui est la souveraine perfection ? Est-il convenable de parler aussi mal de la nature de l'essence de Dieu, de mentir aussi manifestement? Montrons plus clairement l'absurdité de vos opinions. Si Dieu est jaloux, il s'ensuit nécessairement que les autres dieux sont adorés malgré lui : cependant ils le sont par toutes les autres nations. Or, pour contenter sa jalousie, pourquoi n'a-t-il pas empêché que les hommes ne rendissent un culte à d'autre Dieu qu'à lui? En agissant ainsi, ou il a manqué de pouvoir, ou au commencement il n'a pas voulu défendre le culte des autres dieux ; il l'a toléré, et même permis. La première de ces propositions est impie; car qui peut borner la puissance de Dieu? La seconde soumet Dieu à toutes les faiblesses humaines : il permet une chose, et la défend ensuite par jalousie ; il souffre pendant long-temps que toutes les nations tombent dans l'erreur. N'est-ce pas agir comme les hommes les moins louables, que de permettre le mal pouvant l'empêcher ? Cessez de soutenir des erreurs qui vous rendent odieux à tous les gens qui pensent.

Allons plus avant. Si Dieu veut être seul adoré, pourquoi, Galiléens, adorez-vous ce prétendu fils que vous lui donnez, qu'il ne connut jamais[a], et dont il n'a aucune idée? Je ne sais par quelle raison vous vous efforcez de lui donner un substitut, et de mettre un autre à sa place.

Il n'est aucun mortel aussi sujet à la violence des passions que le Dieu des Hébreux. Il se livre sans cesse à l'indignation, à la colère, à la fureur; il passe dans un moment d'un parti à l'autre. Ceux qui parmi vous, Galiléens, ont lu le livre auquel les Hébreux donnent le nom de *Nombres*, connaissent la vérité de ce que je dis. Après que l'homme qui avait amené une Madianite qu'il aimait, eut été tué, lui et cette femme, par un coup de javeline, Dieu dit à Moïse[a] : « Phinées, « fils d'Éléazar, fils d'Aaron le sacrificateur, a « détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, « parce qu'il a été animé de mon zèle au milieu « d'eux, et je n'ai point consumé et réduit en « cendres les enfants d'Israël par mon ardeur. » Peut-on voir une cause plus légère que celle pour laquelle l'écrivain hébreu représente l'Être suprême livré à la plus terrible colère? et que peut-on dire de plus absurde et de plus contraire à la nature de Dieu? Si dix hommes, quinze si l'on veut, mettons-en cent, allons plus avant, mille, ont désobéi aux ordres de Dieu, faut-il pour punir dix hommes, et même mille, en faire périr vingt-quatre mille[b], comme il arriva dans cette occasion? Combien n'est-il pas plus conforme à la nature de Dieu de sauver un coupable avec mille innocents, que de perdre un coupable en perdant mille innocents! Le Créateur du ciel et de la terre se livre à de si grands excès de colère, qu'il a voulu plusieurs fois détruire entièrement la nation des Juifs, cette nation qui lui était si chère. Si la violence d'un génie, si celle d'un simple héros peut être funeste à tant de villes, qu'arriverait-il donc aux démons, aux anges, à tous les hommes sous un Dieu aussi violent et aussi jaloux que celui de Moïse?

Comparons maintenant non Moïse, mais le Dieu de Moïse, à Lycurgue, qui fut un législateur sage, à Solon qui fut doux et clément, aux Romains qui usèrent de tant de bonté et de tant d'équité envers les criminels.

Apprenez, Galiléens, combien nos lois et nos mœurs sont préférables aux vôtres. Nos législateurs et nos philosophes nous ordonnent d'imiter les dieux autant que nous pouvons; ils nous prescrivent, pour parvenir à cette imitation, de contempler et d'étudier la nature des choses. C'est dans la contemplation, dans le recueillement, et les réflexions de l'âme sur elle-même,

a Jusqu'au temps du fougueux Athanase, on ne reconnut jamais Jésus pour Dieu. On ne lui fait point prononcer ce blasphème dans les Evangiles. *Fils de Dieu* signifiait un homme attaché à la loi de Dieu, comme *fils de Bélial* signifiait un homme débauché, un pervers. Loin d'oser l'égaler à Dieu, on lui fait dire : Mon père est plus grand que moi ; il n'y a que mon père qui sache ces choses ; je vais à Dieu, je vais à mon père.

Paul lui-même ne dit jamais que Jésus soit Dieu, il dit tout le contraire. « Le don de Dieu s'est répandu sur nous « par un seul homme, qui est Jésus-Christ. — A Dieu, qui « est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Nous, les « héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. — Tout lui est « assujetti, en exceptant sans doute Dieu. »

On ne peut dire ni plus positivement ni plus souvent que Jésus n'était qu'un homme. On s'enhardit peu à peu. D'abord on le fait oint, messie, puis fils de Dieu, puis enfin Dieu. On était encouragé à ce comble de hardiesse par les Grecs et les Romains, qui divinisèrent tant de héros. C'est ainsi que tout s'établit. Le premier pas effraie ; le dernier ne coûte plus rien.

a *Nombres*, ch. XXV, v. 10-12. Rien n'est plus horrible que les assassinats sacrés dont les livres juifs fourmillent. On en compte plus de trois cent mille, et cela pour les causes les plus légères. Heureusement tant d'assassinats sont incroyables. Il faut que ceux qui se plurent à les écrire eussent des âmes aussi insensées qu'atroces. Tous ces contes sont infiniment au-dessous de l'histoire de Gargantua, qui avalait sept pèlerins en mangeant des laitues. Du moins Rabelais donnait son extravagant roman pour ce qu'il était; et on ose faire Dieu auteur du roman où il est dit qu'on tue en un jour vingt-quatre mille Juifs pour une Madianite!

b Voyez : Un homme des enfants d'Israël vint, et amena à ses frères une Madianite : ce que Phinées, fils d'Éléazar, ayant vu, il se leva du milieu de l'assemblée, et prit une javeline en main ; et il entra vers l'homme israélite dans la tente, et les transperça tous deux par le ventre, l'homme israélite et la femme ; et la plaie fut arrêtée, et il y en eut vingt-quatre mille qui moururent de cette plaie. *Nombres*, ch. XXV, v. 6 et suiv.

que l'on peut acquérir les vertus qui nous approchent des dieux, et nous rendent, pour ainsi dire, semblables à eux. Mais qu'apprend chez les Hébreux l'imitation de leur dieu? elle enseigne aux hommes à se livrer à la fureur, à la colère, et à la jalousie la plus cruelle. « Phinées, dit le Dieu « des Hébreux, a apaisé ma fureur, parce qu'il a « été animé de mon zèle contre les enfants d'Is« raël. » Ainsi le Dieu des Hébreux cesse d'être en colère s'il trouve quelqu'un qui partage son indignation et son chagrin. Moïse parle de cette manière en plusieurs endroits de ses écrits.

Nous pouvons prouver évidemment que l'Être suprême ne s'en est pas tenu à prendre soin des Hébreux, mais que sa bonté et sa providence se sont étendues sur toutes les autres nations; elles ont même reçu plus de grâces que les Juifs. Les Égyptiens ont eu beaucoup de sages qui ont fleuri chez eux, et dont les noms sont connus. Plusieurs de ces sages ont succédé à Hermès; je parle de cet Hermès qui fût le troisième de ce nom qui vint en Égypte. Il y a eu chez les Chaldéens et chez les Assyriens un grand nombre de philosophes depuis Annus [a] et Bélus; et chez les Grecs une quantité considérable depuis Chiron, parmi lesquels il y a eu des hommes éclairés, qui ont perfectionné les arts, et interprété les choses divines. Les Hébreux se vantent ridiculement d'avoir tous ces grands hommes dans un seul. Mais David et Samson méritent plutôt le mépris que l'estime des gens éclairés. Ils ont d'ailleurs été si médiocres dans l'art de la guerre, et si peu comparables aux Grecs, qu'ils n'ont pu étendre leur domination au-delà des bornes d'un très petit pays.

Dieu a donné à d'autres nations qu'à celles des Hébreux la connaissance des sciences et de la philosophie. L'astronomie, ayant pris naissance chez les Babyloniens, a été perfectionnée par les Grecs; la géométrie, inventée par les Égyptiens pour faciliter la juste division des terres, a été poussée au point où elle est aujourd'hui par ces mêmes Grecs. Ils ont encore réduit en art et fait une science utile des nombres, dont la connaissance avait commencé chez les Phéniciens. Les Grecs se servirent ensuite de la géométrie, de l'astronomie, de la connaissance des nombres, pour former un troisième art. Après avoir joint l'astronomie à la géométrie, et la propriété des nombres à ces deux sciences, ils y unirent la modulation, formèrent leur musique, la rendirent mélodieuse, harmonieuse, capable de flatter l'oreille par les accords et par la juste proportion des sons.

Continuerai-je de parler des différentes sciences qui ont fleuri dans toutes les nations, ou bien ferai-je mention des hommes qui s'y sont distingués par leurs lumières et par leur probité? Platon, Socrate, Aristide, Simon, Thalès, Lycurgue, Agésilas, Archidamus; enfin, pour le dire en un mot, les Grecs ont eu un peuple de philosophes, de grands capitaines, de législateurs, d'habiles artistes; et même les généraux d'armée qui parmi eux ont été regardés comme les plus cruels et les plus scélérats, ont agi, envers ceux qui les avaient offensés, avec beaucoup plus de douceur et de clémence que Moïse à l'égard de ceux de qui il n'avait reçu aucune offense.

De quel règne glorieux et utile aux hommes vous parlerai-je? sera-ce de celui de Persée, d'Éaque, ou de Minos, roi de Crète? Ce dernier purgea la mer des pirates, après avoir mis les barbares en fuite, depuis la Syrie jusqu'en Sicile. Il établit sa domination non seulement sur toutes les villes, mais encore sur toutes les côtes maritimes. Le même Minos, ayant associé son frère à son royaume, lui donna à gouverner une partie de ses sujets. Minos établit des lois admirables, qui lui avaient été communiquées par Jupiter; et c'était selon ces lois que Rhadamante exerçait la justice.

Mais qu'a fait votre Jésus, qui, après avoir séduit quelques Juifs des plus méprisables, est connu seulement depuis trois cents ans? Pendant le cours de sa vie il n'a rien exécuté dont la mémoire soit digne de passer à la postérité, si ce n'est que l'on ne mette au nombre des grandes actions qui ont fait le bonheur de l'univers la guérison de quelques boiteux et de quelques démoniaques [a] des petits villages de Bethsaïda et de Béthanie.

Après que Rome eut été fondée elle soutint plusieurs guerres, se défendit contre les ennemis qui

[a] Il est à souhaiter que Julien nous eût dit quels étaient cet Hermès, cet Annus, et ce Bélus. Hermès n'est point un nom égyptien. Annus et Bélus ne sont point des noms chaldéens. Hermès était l'ancien Thaut, que Sanchoniathon dit avoir vécu huit cents ans avant lui, et dont il cite les ouvrages. Or Sanchoniathon était contemporain de Moïse tout au moins, s'il n'était pas plus ancien. Nous n'avons aucun fragment de l'antiquité qui parle des livres de Bel, qu'on a nommé Bélus. Pour Annus, il est absolument inconnu.

[a] C'est ici ce qu'on appelle un argument *ad hominem*. « Je vous passe la guérison de quelques boiteux, de quel« ques démoniaques. » Il semble qu'en effet Julien avait le faible de croire à toutes les guérisons miraculeuses d'Esculape, et qu'avec tous les Grecs et tous les Romains il reconnaissait des démoniaques. Toutes les maladies inconnues étaient attribuées aux mauvais génies chez les Romains et chez les Grecs. Les Juifs n'avaient pas manqué d'ajouter cette superstition à toutes celles dont ils étaient accablés. L'exorcisme était établi depuis long-temps chez eux comme chez les Grecs. Julien dit donc aux chrétiens: Vous exorcisez, et nous aussi; vous guérissez des boiteux, et nous aussi. Il pouvait même ajouter: Vous avez ressuscité des morts, et nous aussi. Car, chez les Grecs, Pélops, Hippolyte, Eurydice, furent ressuscités. Apollon fut chassé du ciel pour avoir ressuscité trop de morts. Il semble que les nations aient disputé à qui dirait le plus de sottises.

l'environnaient, et en vainquit une grande partie; mais le péril étant augmenté, et par conséquent le secours lui étant devenu plus nécessaire, Jupiter lui donna Numa, qui fut un homme d'une vertu admirable, qui, se retirant souvent dans des lieux écartés, conversait avec les dieux familièrement, et recevait d'eux des avis très salutaires sur les lois qu'il établit et sur le culte des choses religieuses.

Il paraît que Jupiter donna lui-même une partie de ces institutions divines à la ville de Rome, par des inspirations à Numa, par la sibylle, et par ceux que nous appelons devins. Un bouclier [a] tomba du ciel; on trouva une tête en creusant sur le mont capitolin, d'où le temple du grand Jupiter prit son nom. Mettrons-nous ces bienfaits et ces présents des dieux au nombre des premiers ou des seconds qu'ils font aux nations? Mais vous, Galiléens, les plus malheureux des mortels par votre prévention, lorsque vous refusez d'adorer le bouclier tombé du ciel, honoré depuis tant de siècles par vos ancêtres comme un gage certain de la gloire de Rome, et comme une marque de la protection directe de Jupiter et de Mars, vous adorez le bois d'une croix, vous en faites le signe sur votre front, et vous le placez dans le plus fréquenté de vos appartements. Doit-on haïr, ou plaindre et mépriser ceux qui passent chez vous pour être les plus prudents, et qui tombent cependant dans des erreurs si funestes? Ces insensés, après avoir abandonné le culte des dieux éternels, suivi par leurs pères, prennent pour leur dieu un homme mort chez les Juifs.

L'inspiration divine que les dieux envoient aux hommes n'est le partage que de quelques uns, dont le nombre est petit; il est difficile d'avoir part à cet avantage, et le temps n'en peut être fixé. Ainsi les oracles et les prophéties non seulement n'ont plus lieu chez les Grecs, mais même chez les Égyptiens. L'on voit des oracles fameux cesser dans la révolution des temps: c'est pourquoi Jupiter, le protecteur et le bienfaiteur des hommes, leur a donné l'observation des choses qui servent à la divination, afin qu'ils ne soient pas entièrement privés de la société des dieux, et qu'ils reçoivent, par la connaissance de cette science, les choses qui leur sont nécessaires.

Peu s'en est fallu que je n'aie oublié le plus grand des bienfaits de Jupiter et du soleil: ce n'est pas sans raison que j'ai différé d'en parler jusqu'à présent. Ce bienfait ne regarde pas les seuls Grecs, mais toutes les nations qui y ont eu part. Jupiter ayant engendré Esculape [a] (ce sont des vérités couvertes par la fable, et que l'esprit peut seul connaître), ce dieu de la médecine fut vivifié dans le monde par la fécondité du soleil. Un dieu si salutaire aux hommes étant donc descendu du ciel, sous la forme humaine, parut d'abord à Épidaure; ensuite il étendit une main secourable par toute la terre. D'abord Pergame se ressentit de ses bienfaits, ensuite l'Ionie et Tarente; quelque temps après Rome, l'île de Cos, et les régions de la mer Égée. Enfin toutes les nations eurent part aux faveurs de ce dieu, qui guérit également les maladies de l'esprit et celles du corps, détruit les vices du premier et les infirmités du second.

Les Hébreux peuvent-ils se vanter d'avoir reçu un pareil bienfait de l'Être suprême? Cependant, Galiléens, vous nous avez quittés, et vous avez, pour ainsi dire, passé comme des transfuges auprès des Hébreux. Du moins vous eussiez dû, après vous être joints à eux, écouter leurs discours, vous ne seriez pas actuellement aussi malheureux que vous l'êtes; et quoique votre sort soit beaucoup plus mauvais que lorsque vous étiez parmi nous, on pourrait le regarder comme supportable, si, après avoir abandonné les dieux, vous en eussiez du moins reconnu un, et n'eussiez pas adoré un simple homme comme vous faites aujourd'hui. Il est vrai que vous auriez toujours été malheureux d'avoir embrassé une loi remplie de grossièreté et de barbarie; mais, quant au culte que vous auriez, il serait bien plus pur et plus raisonnable que celui que vous professez: il vous est arrivé la même chose qu'aux

[a] Julien pouvait se passer de citer ce bouclier tombé du ciel. S'il est abominable d'adorer une croix, il est ridicule de révérer un bouclier.

Tous les peuples ont adopté de pareilles rêveries. On gardait dans Jérusalem un boisseau de la manne céleste. Les rois francs ont eu leur ampoule apportée par un pigeon, et leur oriflamme leur fut donnée par un ange. La maison de Lorette est venue par les airs. Ces bêtises sont inventées dans des temps grossiers. On en rit ensuite, et on les laisse subsister pour la populace qui les aime. Mais il vient un temps où le plus bas peuple n'en veut plus. Les savetiers de Stockholm, d'Amsterdam, de Londres, de Berlin, les réprouvent. Il est temps que le reste de l'Europe devienne raisonnable.

[a] Il faut plaindre Julien, s'il a cru de bonne foi à Esculape. Mais il dit: « Ce sont des vérités couvertes par la fable. » Il semble que le fond de sa pensée soit seulement que la médecine est un don de Dieu, que la Providence a mis sur la terre des remèdes à côté des maux, et que cette même Providence accorde à quelques hommes le talent très rare d'être de bons médecins. Il faut du génie dans cet art comme dans tous les autres. Hippocrate était certainement un homme de génie; et quand l'empereur reproche aux Hébreux de n'avoir jamais eu de pareils hommes, le reproche est très juste. Ils n'eurent d'artistes en aucun genre. Ils avouent eux-mêmes que quand ils voulurent enfin avoir un temple comme les autres nations, au lieu de promener un coffre de bourgade en bourgade, leur magnifique roi Salomon fut obligé de demander des ouvriers au roi de Tyr: ce qui cadre fort mal avec la prétendue sculpture et la prétendue dorure de leur coffre dans le désert. Il faut avoir des forgerons et des menuisiers avant d'avoir des médecins. Le peuple juif fut toujours le plus ignorant des peuples de Syrie: aussi fut-il le plus superstitieux et le plus barbare.

sangsues; vous avez tiré le sang le plus corrompu, et vous avez laissé le plus pur.

Vous n'avez point recherché ce qu'il y avait de bon chez les Hébreux, vous n'avez été occupés qu'à imiter leur mauvais caractère et leur fureur : comme eux vous détruisez les temples et les autels. Vous égorgez non seulement ceux qui sont chrétiens, auxquels vous donnez le nom d'hérétiques [a], parce qu'ils ont des dogmes différents des vôtres sur le Juif mis à mort par les Hébreux ; mais les opinions que vous soutenez sont des chimères que vous avez inventées ; car ni Jésus ni Paul ne vous ont rien appris sur ce sujet. La raison en est toute simple ; c'est qu'ils ne se sont jamais figuré que vous parvinssiez à ce degré de puissance que vous avez atteint. C'était assez pour eux de pouvoir tromper quelques servantes et quelques pauvres domestiques ; de gagner quelques femmes et quelques hommes du peuple comme Cornelius et Sergius [b]. Je consens de passer pour un imposteur si, parmi tous les hommes qui, sous le règne de Tibère et de Claude, ont embrassé le christianisme, on peut en citer un qui ait été distingué ou par sa naissance ou par son mérite.

Je sens un mouvement qui paraît m'être inspiré, et qui m'oblige tout à coup, Galiléens, à vous demander pourquoi vous avez déserté les temples de nos dieux pour vous sauver chez les Hébreux. Est-ce parce que les dieux ont donné à Rome l'empire de l'univers, et que les Juifs, si l'on excepte un très court intervalle, ont toujours été les esclaves de toutes les nations ? Considérons d'abord Abraham [a] ; il fut étranger et voyageur dans un pays dont il n'était pas citoyen. Jacob ne servit-il pas en Syrie, ensuite dans la Palestine, et enfin dans sa vieillesse en Égypte ? Mais, dira-t-on, est-ce que Moïse ne fit pas sortir d'Égypte les descendants de Jacob, et ne les arracha-t-il pas de la maison de servitude ? A quoi servit aux Juifs, quand ils furent dans la Palestine, leur délivrance d'Égypte ? est-ce que leur fortune en devint meilleure, elle changea aussi souvent que la couleur du caméléon. Tantôt soumis à leurs juges, tantôt à des étrangers, ensuite à des rois, que leur Dieu ne leur accorda pas de bonne grâce, forcé par leur importunité, il consentit à leur donner des souverains, les avertissant qu'ils seraient plus mal sous leurs rois qu'ils ne l'avaient été auparavant. Cependant, malgré cet avis, ils cultivèrent et habitèrent plus de quatre cents ans leur pays. Ensuite ils furent esclaves des Assyriens, des Mèdes, des Perses ; et ils sont les nôtres aujourd'hui.

Ce Jésus que vous prêchez, ô Galiléens ! fut un sujet de César. Si vous refusez d'en convenir, je vous le prouverai bientôt, et même dès à présent. Ne dites-vous pas qu'il fut compris, avec son père et sa mère, dans le dénombrement sous Cyrénius [b] ? Dites-moi, quel bien a-t-il fait, après sa naissance, à ses concitoyens, et quelle utilité en

a C'est ici où Julien triomphe. La conduite réciproque des athanasiens et des ariens est monstrueuse, et malheureusement les chrétiens ont toujours été agités de cette même fureur, dont les massacres de Paris et d'Irlande ont été la suite exécrable.

Telle a été la funeste contradiction qui fait la base du christianisme, que cette secte a toujours cru aux livres juifs en abhorrant, en massacrant les Juifs. Phinées fait tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes ; donc nous devons tuer tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Moïse en fait égorger un jour vingt-trois mille. Samson met le feu aux moissons de ses maîtres avec trois cents renards liés par la queue. Jahel assassine Sizara. Aod assassine son roi Eglon. Judith assassine dans son lit son amant Holopherne. Le sage Salomon assassine son frère Adonias ; donc nous devons tuer, brûler, assassiner tous les hérétiques, et les Juifs même qui nous ont enseigné ces homicides.

Or il y a toujours eu chez les chrétiens plusieurs sectes différentes depuis Jésus ; toutes se sont appelées hérétiques réciproquement : ainsi chacune a exercé le brigandage et le meurtre de droit divin.

« Tantum religio potuit suadere malorum ! »
Lucr., l. I, 102.

O nature ! ô sainte philosophie ! éclairez donc enfin ces malheureux, adoucissez leurs abominables mœurs ; changez ces monstres en hommes.

b On a reproché beaucoup à l'empereur Julien d'avoir dit que ce Sergius était un homme du peuple. On lui oppose les *Actes des Apôtres*, qui disent que Sergius était proconsul de l'île de Chypre ; mais ce n'est pas Julien qui se trompe ; c'est le chrétien, demi-juif, auteur des *Actes des apôtres*, quel qu'il soit. Il n'y eut jamais de proconsul en Chypre. Cette île était de la dépendance du proconsul de Cilicie. Ce sont là des choses dont un empereur est mieux instruit qu'un feseur d'actes d'apôtres. Le nom de Sergius est romain. Il n'est pas probable qu'un Romain se soit fait chrétien tout d'un coup sur la parole d'un énergumène tel que Paul, qui lui parlait pour la première fois, et qui ne savait pas la langue latine. Enfin, entre un empereur et un homme moitié chrétien, moitié juif, il n'y a pas à balancer. Certainement un empereur aussi instruit que Julien devait mieux connaître les usages des Romains qu'un demi-juif de la lie du peuple, qui écrit les faits et gestes de Paul de Simon, d'André, et de Philippe

a L'empereur bat toujours les Galiléens par leurs propres armes. Il suppose avec eux qu'ils descendaient d'Abraham, quoique cette généalogie n'ait aucune vraisemblance. Comment un Chaldéen aurait-il quitté un si beau pays pour aller s'établir dans les rochers de la Palestine par ordre de Dieu ? Toute l'histoire d'Abraham est aussi fabuleuse que celle de Moïse. Le fils d'un potier de Mésopotamie qui se transplante vers Hébron, et qui de là va à la cour de Pharaon chercher du blé à cinq cents milles, est bien extraordinaire. Mais qu'il vende en quelque sorte sa vieille femme au roi d'Égypte, ce n'est qu'une extravagance dégoûtante. Il ne manquait à ces plates aventures que de vendre encore sa belle femme, âgée de soixante et quinze ans, à un prétendu roi du désert de Gérare ; et c'est à quoi la *Bible* ne manque pas. Toute l'histoire d'Abraham est absurde. Julien n'en relève pas le ridicule, parce que son principal objet est le ridicule des Galiléens.

b Remarquez attentivement que l'empereur ne dit pas que Jésus soit né sous Cyrénius ; ce serait une ignorance impardonnable. Il dit que les chrétiens le font naître sous ce proconsul. En effet, c'est ce qu'on lit dans l'évangile attribué à Luc, ch. II, v. 2 Or rien n'est plus faux. Il est constant par tous les monuments de l'histoire que c'était Varus qui gouvernait alors la Syrie, et que Cyrénius n'eut cette place que dix ans après l'année où l'on place la naissance de Jé-

ont-il retirée? ils n'ont pas voulu croire en lui, et ont refusé de lui obéir. Mais comment est-il arrivé que ce peuple, dont le cœur et l'esprit avaient la dureté de la pierre, ait obéi à Moïse et qu'il ait méprisé Jésus, qui, selon vos discours, commandait aux esprits, marchait sur la mer, chassait les démons, et qui même, s'il faut vous en croire, avait fait le ciel et la terre? Il est vrai qu'aucun de ses disciples n'a jamais osé dire rien qui concerne ce dernier article, si ce n'est Jean [a], qui s'est même expliqué là-dessus d'une manière très obscure et très énigmatique : mais enfin convenons qu'il a dit clairement que Jésus avait fait le ciel et la terre. Avec tant de puissance, comment n'a-t-il pu faire ce que Moïse avait exécuté, et par quelle raison n'a-t-il pas opéré le salut de sa patrie, et changé les mauvaises dispositions de ses concitoyens?

Nous reviendrons dans la suite à cette question, lorsque nous examinerons les prodiges et les mensonges dont les *Évangiles* sont remplis. Maintenant je vous demande quel est le plus avantageux, de jouir perpétuellement de la liberté, de commander à la plus grande partie de l'univers, ou d'être esclave et soumis à une puissance étrangère? Personne n'est assez insensé pour choisir ce dernier parti; car quel est l'homme assez stupide pour aimer mieux être vaincu que de vaincre à la guerre? Ce que je dis étant évident, montrez-moi chez les Juifs quelque héros qui soit comparable à Alexandre et à César. Je sais que j'outrage ces grands hommes de les comparer à des Juifs, mais je les ai nommés parce qu'ils sont très illustres. D'ailleurs je n'ignore pas qu'il y a des généraux qui, leur étant bien inférieurs, sont encore supérieurs aux Juifs les plus célèbres, et un seul de ces hommes est préférable à tous ceux que la nation des Hébreux a produits.

Passons de la guerre à la politique : nous verrons que les lois civiles, la forme des jugements, l'administration des villes, les sciences et les arts n'eurent rien que de misérable et de barbare chez les Hébreux [a], quoique Eusèbe veuille qu'ils aient connu la versification, et qu'ils n'aient pas ignoré

sus. Cet anachronisme démontre le mensonge. Il est visible que Julien releva cette impertinence, et que Cyrille, n'ayant rien à répondre, la retrancha des fragments qu'il osait vouloir réfuter.

« Ne dites-vous pas qu'il fut compris avec ses père et mère « dans le dénombrement sous Cyrénius? » Il est naturel qu'après ces mots Julien en montre toute la turpitude, et qu'il fasse voir qu'il n'y eut alors ni de Cyrénius ni de dénombrement. Mais point du tout; vous trouvez tout de suite ces mots : « Dites-moi quel bien il a fait après sa naissance? » Cela n'est point lié, cela n'a point de sens. Quel rapport le bien que Jésus n'a pas fait après sa naissance peut-il avoir avec Cyrénius et un faux dénombrement? Il est clair qu'il y a ici une grande lacune. Julien a dû dire : Vous êtes des imposteurs ignorants; vous ne savez ni en quelle année votre Jésus est né, ni sous quel proconsul. Vous imaginez, dans le galetas où vous avez écrit ce tissu d'absurdités, qu'il y eut un dénombrement universel, ce qui est très faux; mais en quelque temps et en quelque endroit que Jésus soit né, quel bien a-t-il fait?

Tel est le sens clair et naturel du texte.

Quel bien a-t-il fait? Ce n'est pas assurément aux Juifs, qui sont devenus le plus malheureux peuple du globe; ce n'est pas à l'empire romain, dont les tristes débris languissent sur les bords du Danube; ce n'est pas aux chrétiens, qui se sont continuellement déchirés. Si, pendant sa vie, on suppose, pour lui faire honneur, qu'il a chassé du temple des marchands qui devaient y être; qu'il a ruiné un marchand de cochons en les noyant; qu'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté des figues, « quand ce n'était pas le « temps des figues; » que le diable l'a emporté sur le haut d'une montagne, etc., etc., voilà certes de grands biens faits à la terre! voilà des actions dignes d'un Dieu!

a L'empereur n'examine pas si cet évangile est en effet de Jean. Il n'entre dans aucune discussion critique sur ces évangiles qui furent si ignorés des Romains pendant près de trois cents ans, qu'aucun auteur romain ne cite jamais le mot d'*évangile*. Il y en avait cinquante-quatre faits en divers temps par les différentes sectes des chrétiens. Il est évident que celui qui fut attribué à Jean fut composé par un platonicien qui n'était que médiocrement au fait de la secte juive : car il fait dire à Jésus beaucoup de choses que Jésus n'a jamais pu dire. Entre autres celle-ci, ch. XIII, v. 34 : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est « que vous vous aimiez les uns les autres. » Ce commandement était fort ancien. La loi mosaïque avait dit, *Lévitique*, ch. XIX, v. 18 : « Tu aimeras ton prochain comme toi-« même. »

Observons que le mot de *verbe*, la doctrine du verbe, furent entièrement inconnus aux Juifs et aux premiers chrétiens. Quelques Juifs attendaient toujours un libérateur, un messie, mais jamais un verbe. La doctrine du premier chapitre attribué à Jean est probablement d'un chrétien platonicien d'Alexandrie. Si tous ces différents évangiles se contredisent, ce n'est pas merveilles. Ils étaient tous faits secrètement dans de petites sociétés éloignées les unes des autres, on ne les communiquait pas même aux catéchumènes. C'était un secret religieux; pendant près de deux siècles, aucun Romain n'en eut connaissance. Et après cela, des Abbadie, des Houteville, auront l'impudence de nous dire que les évangiles ont été authentiques! Fourbes insensés, montrez-moi un seul historien romain qui ait connu le mot d'*évangile*.

a Les Juifs furent toujours plongés dans la plus crasse ignorance jusqu'au neuvième siècle de notre ère vulgaire, où ils apprirent quelque chose dans les écoles des Arabes.

Les mots même de géométrie, d'astronomie, ne se trouvent dans aucun de leurs livres antérieurs à cette époque. Ils avaient de la musique, mais à la manière des sauvages, sans clef, sans mode. L'art de noter les tons leur était inconnu. Ils apprenaient par routine des chants qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. Quiconque les a entendus dans leurs synagogues a cru entendre chanter les diables. Leurs hurlements, qu'ils appellent musique, sont si insupportables aux oreilles les moins délicates, qu'on appelle communément sabbat un bruit discordant et désagréable. Quand des clameurs confuses se font entendre, on dit : Quel sabbat! A l'égard d'écoles de médecine, ils n'en eurent jamais. Il aurait fallu connaître l'anatomie, et ce nom fut autant ignoré d'eux que les termes de géométrie, d'astronomie, de physique, et même de chirurgie. Il y eut chez eux des charlatans, mais jamais des médecins qui eussent étudié le corps humain et la matière médicale. Leur chirurgie consistait à panser les blessures avec du vin et de l'huile. L'usage de quelques simples préparés par des femmes leur tenait lieu de tous médicaments; et en cela seul ils étaient peut-être plus heureux que nous. Dans leurs maladies graves, ils avaient recours à leurs prêtres, à leurs devins, à leurs voyants, qu'ils appelèrent depuis prophètes, comme les caraïbes à leurs jongleurs. Quand les Juifs connurent les diables, ils leur attribuèrent toutes les maladies : donc elles ne pouvaient être guéries que par les prêtres. Celui qui réchappait croyait que le prêtre l'avait guéri; celui qui mourait était enterré.

la logique. Quelle école de médecine les Hébreux ont-ils eue semblable à celle d'Hippocrate, et à plusieurs autres qui furent établies après la sienne?

Mettons en parallèle le très sage Salomon avec Phocylide, avec Théognis, ou avec Isocrate; combien l'Hébreu ne sera-t-il pas inférieur au Grec! Si l'on compare les *Avis* d'Isocrate avec les *Proverbes* de Salomon, l'on verra aisément que le fils de Théodore l'emporte beaucoup sur le roi très sage. Mais, dira-t-on, Salomon avait été instruit divinement dans le culte et la connaissance de son Dieu; qu'importe! le même Salomon n'adora-t-il pas nos dieux, trompé [a], à ce que disent les Hébreux, par une femme? Ainsi donc le très sage Salomon ne put vaincre la volupté; mais les discours d'une femme vainquirent le très sage Salomon. O grandeur de vertu! ô richesses de sagesse! Galiléens, si Salomon s'est laissé vaincre par une femme, ne l'appelez plus sage : si au contraire vous croyez qu'il a été véritablement sage, ne pensez pas qu'il se soit laissé honteusement séduire. C'est par prudence, par sagesse, par l'ordre même de son Dieu, que vous croyez s'être révélé à lui, qu'il a honoré les autres dieux. L'envie est une passion indigne des hommes vertueux, à plus forte raison des anges et des dieux. Quant à vous, Galiléens, vous êtes fortement attachés à un culte particulier : c'est là une vaine ambition, et une gloire ridicule dont les dieux ne sont pas susceptibles.

Pourquoi étudiez-vous dans les écoles des Grecs, si vous trouvez toutes les sciences abondamment dans vos Écritures? Il est plus nécessaire que vous éloigniez ceux qui sont de votre religion des écoles de nos philosophes, que des sacrifices et des viandes offertes aux dieux : car votre Paul dit [a], *Celui qui mange ne blesse point*. Mais, dites-vous, la conscience de votre frère, qui vous voit participer aux sacrifices, est offensée : ô les plus sages des hommes! « pourquoi la conscience de votre frère « n'est-elle pas offensée d'une chose bien plus dangereuse pour votre religion? » car par la fréquentation des écoles de nos maîtres et de nos philosophes, quiconque est né d'une condition honorable parmi vous abandonne bientôt vos impiétés. Il vous est donc plus utile d'éloigner les hommes des sciences des Grecs que des victimes. Vous n'ignorez pas d'ailleurs combien nos instructions sont préférables aux vôtres pour acquérir la vertu et la prudence. Personne ne devient sage et meilleur

[a] L'empereur Julien n'examine pas si l'histoire de Salomon est vraie, et s'il a écrit les livres qu'on lui attribue. Il s'en tient à ce que les Juifs en disent. L'immensité de ses richesses, et le nombre de ses femmes, et ses livres, étonnent les pauvres gens de ce siecle. Mille femmes dans sa maison, à deux servantes seulement pour chaque dame, c'était trois mille femmes sous le même toit. S'il fesait, comme Doujat et Tiraqueau, un enfant à chaque femme et un livre par an, voilà de quoi peupler et de quoi instruire toute la terre.

Il n'était pas moins grand mangeur que grand auteur. Le troisième livre des *Rois*, ch. IV, v. 22 et 23, nous apprend qu'on consommait par jour, pour sa seule table, « quatre « vingt-dix tonneaux de farine, trente bœufs, cent moutons, « autant de gibier, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs « sauvages, et de volaille. » Il n'est point parlé du vin; mais puisque Salomon mangeait quatre-vingt-dix tonneaux de farine chaque jour, il est à croire qu'il avalait quatre-vingt-dix queues de vin. Ses écuries étaient encore plus admirables que ses cuisines; car le Saint-Esprit assure positivement, v. 26, « qu'il avait quarante mille écuries pour « ses chevaux de carrosse, et douze mille chevaux de selle. » Il est vrai que le même Saint-Esprit, dans les *Paralipomènes*, liv. II, chap. I, v. 14, avoue ingénument que Salomon n'eut « que quatorze cents carrosses et douze mille « chevaux de selle; » mais aussi il faut considérer que ce même Saint-Esprit, se repentant de lui avoir donné si peu de chevaux au ch. I, lui en accorde « quarante mille pour « ses écuries, au ch. IX, v. 25, outre douze mille cavaliers. » Il faut avouer que de tous les rois qui ont fait des livres, il n'y en a aucun qui ait eu autant de carrosses que Salomon, pas même le roi de Prusse; mais je crois que ce roi, tout huguenot qu'il est, a une meilleure cavalerie que Salomon. J'accorde en récompense qu'il a fait moins de proverbes; mais il a fait des lois. Il a écrit l'histoire de son pays, qui vaux mieux que l'histoire juive.

A l'égard des livres de Salomon, qui connut tout depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, on pourrait les mettre avec ses sept cents épouses et ses trois cents concubines. Il est fort vraisemblable que quelque bel esprit juif donna ses rêveries sous le nom de Salomon, long-temps après le règne de ce prince. Il n'y a pas dans les *Proverbes* une sentence qui fasse apercevoir que c'est un roi qui parle.

« La divination est sur les lèvres du roi, et sa bouche ne « trompera point dans ses jugements. » (Quel est le souverain assez fat pour parler ainsi de lui-même?)

« La colère du roi est un avant-coureur de la mort, l'homme « sage tâchera de l'apaiser. »

« La vie est dans la gaieté du visage du roi, et sa clémence est comme une pluie du soir. » (Ne sont-ce pas là des discours d'esclave? est-ce ainsi qu'un prince s'explique?)

« Celui qui cache son blé est maudit des peuples, et ceux « qui vendent leurs blés sont bénis. » (Ce proverbe est apparemment d'un boulanger.)

« L'espérance de celui qui attend est une perle très agréable: « de quelque côté qu'il se tourne, il agit prudemment. » (On ne voit pas trop en quoi consiste la beauté de ce proverbe, il ressemble à « Fiche ton nez dans mon épaule, et tu y trou- « veras du beurre salé. »)

La description, au ch. VII, d'une gourgandine qui attend un jeune homme au coin d'une rue, n'est pas assurément d'une grande finesse. Julien ne se trompe pas en disant que les Grecs écrivaient mieux.

Les chrétiens ont poussé la sottise, non seulement jusqu'à croire ou à tâcher de croire ces livres d'un petit peuple detesté et persécuté par eux, mais jusqu'à admirer le style plat et grossier dans lequel ils sont écrits. C'est du sublime, à ce que disent les pédants de collége. Virgile n'a fait rien de si beau que ce verset d'un psaume: « Ouvre la bouche « bien grande, et tu la trouveras remplie de viande. » Tibulle n'a rien écrit de si délicat que le *Cantique des cantiques;* car il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, du doigt mis dans l'ouverture, et du ventre qui éprouve de petits tressaillements. Il faut absolument que ce soit le roi Salomon qui ait composé cette églogue ordurière. Il n'y a qu'un roi qui ait pu parler d'amour avec tant de finesse et de grâce. Et encore faut-il que ce soit un roi inspiré par Dieu même: car les ordures dont le *Cantique des cantiques* est plein sont visiblement le mariage de Jésus et de son Église. Julien ne nie pas qu'elle ait épousé Jésus, et qu'elle ait eu pour dot le sang des peuples : mais il nie que le paillard Salomon soit un grand écrivain.

[a] *Epître aux Romains*, ch. XIV, v. 3.

dans vos écoles, et n'en rapporte aucune utilité : dans les nôtres, les tempéraments les plus vicieux et les caractères les plus mauvais sont rendus bons, malgré les oppositions que peuvent apporter à cet heureux changement la pesanteur de l'âme et le peu d'étendue de l'esprit. S'il se rencontre dans nos écoles une personne d'un génie heureux, il paraît bientôt comme un présent que les dieux font aux hommes pour leur instruction, soit par l'étendue de ses lumières, soit par les préceptes qu'il donne, soit en mettant en fuite les ennemis de sa patrie, soit en parcourant la terre pour être utile au genre humain, et devenant par là égal aux plus grands héros... Nous avons des marques évidentes de cette vérité. Il n'en est pas de même parmi vos enfants, et surtout parmi ceux que vous choisissez pour s'appliquer à l'étude de vos Écritures. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, ils sont un peu au-dessus des esclaves. Vous pensez, quand je vous parle ainsi, que je m'éloigne de la raison ; cependant vous en êtes vous-mêmes si privés, et votre folie est si grande, que vous prenez pour des instructions divines celles qui ne rendent personne meilleur, qui ne servent ni à la prudence, ni à la vertu, ni au courage ; et lorsque vous voyez des gens qui possèdent ces vertus, vous les attribuez aux instructions de Satan, et à celles de ceux que vous dites l'adorer.

Esculape guérit nos corps, les muses instruisent notre âme ; Apollon et Mercure nous procurent le même avantage ; Mars et Bellone sont nos compagnons et nos aides dans la guerre : Vulcain nous instruit de tout ce qui a rapport aux arts ; Jupiter et Pallas, cette vierge née sans mère, règlent toutes ces choses. Voyez donc par combien d'avantages nous sommes supérieurs : par les conseils, par la sagesse, par les arts, soit que vous considériez ceux qui ont rapport à nos besoins, soit que vous fassiez attention à ceux qui sont simplement une imitation de la belle nature, comme la sculpture, la peinture : ajoutons à ces arts l'économie et la médecine, qui, venant d'Esculape, s'est répandue par toute la terre et y a apporté de grandes commodités, dont ce dieu nous fait jouir. C'est lui qui m'a guéri de plusieurs maladies, et qui m'a appris les remèdes qui étaient propres à leur guérison : Jupiter en est le témoin [a]. Si nous sommes donc plus avantagés que vous des dons de l'âme et du corps, pourquoi, en abandonnant toutes ces qualités si utiles, avez-vous embrassé des dogmes qui vous en éloignent ?

Vos opinions sont contraires à celles des Hébreux [a] et à la loi qu'ils disent leur avoir été donnée par Dieu. Après avoir abandonné la croyance de vos pères, vous avez voulu suivre les écrits des prophètes, et vous êtes plus éloignés aujourd'hui de leurs sentiments que des nôtres. Si quelqu'un examine avec attention votre religion, il trouvera que vos impiétés viennent en partie de la férocité et de l'insolence des Juifs, et en partie de l'indifférence et de la confusion des Gentils. Vous avez pris des Hébreux et des autres peuples ce qu'ils avaient de plus mauvais, au lieu de vous approprier ce qu'ils avaient de bon. De ce mélange de vices vous en avez formé votre croyance. Les Hébreux ont plusieurs lois, plusieurs usages, et plusieurs préceptes utiles pour la conduite de la vie. Leur législateur s'était contenté d'ordonner de ne rendre aucun hommage aux dieux étrangers, et d'adorer le seul Dieu ; « dont la portion est son peuple, et « Jacob le lot de son héritage. » A ce premier précepte Moïse en ajoute un second [b], « Vous ne

[a] Il est triste que Julien atteste le maître des dieux qu'il a appris la médecine d'Esculape. Il regarde comme des inspirations d'Esculape quelques remèdes qu'il a découverts par la sagacité de son génie. Il est bien vrai qu'à parler rigoureusement on peut regarder tout comme un don de Dieu. Toute découverte que fait un homme de génie n'est que le résultat des idées que Dieu nous donne : car nous ne nous donnons rien nous-mêmes, nous recevons tout. Homère reçut de Dieu le don de l'invention et de l'harmonie en poésie ; Archimède reçut le don de l'invention en mathématiques ; Hippocrate celui du pronostic en médecine ; mais le texte de Julien semble supposer une inspiration particulière. Ce passage pris à la lettre serait moins d'un philosophe que d'un enthousiaste. Nous pensons qu'il ne faut l'entendre que dans un sens philosophique, et que Julien ne veut dire autre chose, sinon que tous les dons du génie sont des dons de la Divinité.

[a] Julien met ici le doigt dans la plaie. Il est démontré que de son temps les dogmes des chrétiens étaient absolument contraires non seulement à ceux des Juifs, mais à ceux de Jésus. Rien ne s'écarte plus de la loi du Christ que le christianisme. Jésus fut circoncis, Jésus recommanda l'observation de la loi mosaïque, Jésus ne mangea point de cochon, il ne dit pas un mot de la trinité, pas un mot du péché originel. On ne voit pas que Jésus ait jamais dit la messe. Le mot de sacrement ne se trouve pas plus dans l'*Évangile* que dans le *Pentateuque*. Les chrétiens ont changé de siècle en siècle toute sa religion, et ce qui est très étrange, mais très vrai, c'est que le mahométisme approche beaucoup plus de la religion de Jésus que le christianisme : car les musulmans sont circoncis comme lui, s'abstiennent du cochon comme lui, croient en un seul Dieu comme lui ; ils n'ont point imaginé de sacrements, ils n'ont point de simulacres. Si Jésus revenait au monde, et qu'il entrât dans la cathédrale de Rome chargée de peintures et de sculptures, retentissante des voix de deux cents châtrés, s'il y voyait un homme coiffé de trois couronnes, adoré sur un autel, et s'imaginant commander aux rois, de bonne foi reconnaîtrait-il sa religion ?

[b] Il est dit expressément dans l'*Exode*, ch. XXII, v. 28 : « Vous ne maudirez point les dieux ; » mais on ne sait pas trop ce que ce passage signifie. Les anciens Juifs, comme Flavius Josèphe et Philon, l'entendent à la lettre : Vous ne maudirez point les dieux étrangers, de peur qu'ils ne maudissent le vôtre. C'est le sentiment d'Origène. On a prétendu depuis que par les dieux il faut entendre les juges du peuple d'Israël ; mais il semble bien ridicule de d nner le nom de dieux à des juges. Lorsqu'on donne des lois, on ne se sert point de métaphores si recherchées. On emploie le mot propre, on ne trompe point par des équivoques ceux à qui l'on parle. Toutefois il faut avouer que la langue hébraïque était si pauvre, si confuse, si mal ordonnée, qu'il n'y a presque pas un passage important dans les livres juifs qui ne soit susceptible de trois ou quatre sens différents ; c'est la langue

« maudirez point les dieux : » mais les Hébreux dans la suite, voulant, par un crime et une audace détestables, détruire les religions de toutes les autres nations, tirèrent du dogme d'honorer un seul Dieu la pernicieuse conséquence qu'il fallait maudire les autres. Vous avez adopté ce principe cruel, et vous vous en êtes servis pour vous élever contre tous les dieux, et pour abandonner le culte de vos pères, dont vous n'avez retenu que la liberté de manger de toutes sortes de viandes. S'il faut que je vous dise ce que je pense, vous vous êtes efforcés de vous couvrir de confusion : vous avez choisi, parmi les dogmes que vous avez pris, ce qui convient également aux gens méprisables de toutes les nations : vous avez pensé devoir conserver, dans votre genre de vie, ce qui est conforme à celui des cabaretiers, des publicains, des baladins, et de cette espèce d'hommes qui leur ressemblent.

Ce n'est pas aux seuls chrétiens qui vivent aujourd'hui à qui l'on peut faire ces reproches : ils conviennent également aux premiers, à ceux mêmes qui avaient été instruits par Paul. Cela paraît évident par ce qu'il leur écrivait; car je ne crois pas que Paul eût été assez impudent pour reprocher, dans ses lettres, des crimes à ses disciples dont ils n'avaient pas été coupables. S'il leur eût écrit des louanges et qu'elles eussent été fausses, il aurait pu en avoir honte, et cependant tâcher, en dissimulant, d'éviter le soupçon de flatterie et de bassesse; mais voici ce qu'il leur mandait sur leurs vices [a] : « Ne tombez pas dans « l'erreur : les idolâtres, les adultères, les paillards, ceux qui couchent avec les garçons; les « voleurs, les avares, les ivrognes, les querelleurs, ne possèderont pas le royaume des cieux. « Vous n'ignorez pas, mes frères, que vous aviez « autrefois tous ces vices, mais vous avez été « plongés dans l'eau, et vous avez été sanctifiés « au nom de Jésus-Christ. » Il est évident que Paul dit à ses disciples qu'ils avaient eu les vices dont il parle, mais qu'ils avaient été absous et purifiés par une eau qui a la vertu de nettoyer, de purger, et qui pénètre jusqu'à l'âme. Cependant l'eau du baptême n'ôte point la lèpre, les dartres, ne détruit pas les mauvaises tumeurs, ne guérit ni la goutte ni la dyssenterie, ne produit enfin aucun effet sur les grandes et les petites maladies du corps, mais elle détruit l'adultère, les rapines, et nettoie l'âme de tous ses vices.

Les chrétiens soutiennent qu'ils ont raison de s'être séparés des Juifs. Ils prétendent être aujourd'hui les vrais Israélites, et les seuls qui croient à Moïse, et aux prophètes qui lui ont succédé dans la Judée. Voyons donc en quoi ils sont d'accord avec ces prophètes : commençons d'abord par Moïse, qu'ils prétendent avoir prédit la naissance de Jésus. Cet Hébreu dit, non pas une seule fois, mais deux, mais trois, mais plusieurs, qu'on ne doit adorer qu'un dieu, qu'il appelle le Dieu suprême; il ne fait jamais mention d'un second dieu suprême. Il parle des anges, des puissances célestes, des dieux des nations : il regarde toujours le Dieu suprême comme le Dieu unique; il ne pensa jamais qu'il y en eût un second qui lui fût semblable, ou qui lui fût inégal, comme le croient les chrétiens. Si vous trouvez quelque chose de pareil dans Moïse, que ne le dites-vous? vous n'avez rien à répondre sur cet article; c'est même sans fondement que vous attribuez au fils de Marie ces paroles [a] : « Le Seigneur votre Dieu vous sus-

de la confusion, c'est la véritable tour de Babel, et c'est dans ce cloaque d'équivoques que des fourbes ambitieux ont puisé des dogmes qui ont répandu sur une grande partie de la terre cet esprit de dispute, de fourberie, de méchanceté qui arma tant de peuples les uns contre les autres, et qui fit répandre des torrents de sang.

[a] C'est dans la première épître aux Corinthiens, ch. VI, v. 9-11. Plusieurs anciens exemplaires grecs portent, « Vous « avez été tout cela, καὶ ταῦτά τινες ἦτε; » mais tous les anciens exemplaires latins portent, *Et hæc quidem fuistis*, et non pas *quidam fuistis*. Il importe peu de savoir si les garçons de boutique de Corinthe à qui Paul écrit cette lettre avaient tous été ivrognes, voleurs, paillards, et sodomites, ou si la plus grande partie avait eu toutes ces belles qualités. La question est de savoir si de l'eau fraiche peut laver tant de crimes; c'est là de quoi il est question.

« Ah nimium faciles, qui tristia crimina cædis
« Fluminea tolli posse putatis aquâ! »
OVID., Fast., II, 45.

Les expiations furent le principal objet de toutes les religions. Les charlatans de tous les pays firent aisément accroire à la populace qu'on lave l'âme comme on lave le corps. On croit que les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent ces ablutions. Les prêtres égyptiens baptisaient tous leurs initiés; les Juifs prirent bientôt cette coutume ainsi que tant d'autres cérémonies égyptiennes. Non seulement on arrosait les prêtres quand on les consacrait, mais on arrosait les lépreux quand on les supposait guéris. Le baptême des prosélytes se fesait par l'immersion totale du corps. Une femme étrangère enceinte qui embrassait la religion juive était mise toute nue dans l'eau; il fallait même qu'elle y plongeât la tête, et alors l'enfant dont elle accouchait était réputé juif.

D'ordinaire il n'appartenait qu'aux prêtres de baptiser; mais ceux qui se disaient prophètes, sans être prêtres, se mêlaient de baptiser aussi. Jean le baptiseur, se donnant pour prophète, se mit à baptiser dans le Jourdain tous ceux qui voulaient expier leurs crimes, et il eut même des disciples qui firent une secte nouvelle, laquelle subsiste encore vers l'Arabie. Jésus fut baptisé par lui, et ne baptisa jamais personne. Les chrétiens attachèrent depuis à leur baptême une vertu singulière. Le vol, le meurtre, le parricide, tout était expié au nom de leur Trinité; c'est ce que Julien semble avoir ici principalement en vue; il se souvenait que Constantin son grand-père et Constance son oncle avaient attendu l'heure de leur mort pour être baptisés, dans la ridicule espérance qu'un bain d'eau froide leur donnerait une vie éternellement heureuse, après s'être souillés à loisir d'incestes, de rapines, de meurtres, et de parricides.

[a] Le raisonnement de l'empereur est très convaincant. Ce passage du *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 15, ne peut guère regarder que Josué, qui succéda à Moïse. On ne peut s'étonner assez de l'audace des premiers chrétiens, qui corrompaient tous les passages des anciens livres juifs pour y trouver des prédictions de leur Jésus. Si Issachar est comparé à un âne,

« citera un prophète, tel que moi, dans vos frères, « et vous l'écouterez. » Cependant, pour abréger la dispute, je veux bien convenir que ce passage regarde Jésus. Voyez que Moïse dit qu'il sera semblable à lui, et non pas à Dieu ; qu'il sera pris parmi les hommes, et non pas chez Dieu. Voici encore un autre passage, dont vous vous efforcez de vous servir : « Le prince ne manquera point dans Juda, « et le chef d'entre ses jambes. » Cela ne peut être attribué à Jésus, mais au royaume de David qui finit sous le roi Zédéchias. D'ailleurs l'Écriture, dans ce passage que vous citez, est certainement interpolée, et l'on y lit le texte de deux manières différentes [a] : « Le prince ne manquera « pas dans Juda, et le chef d'entre ses jambes ; jusques à ce que les choses qui lui ont été réservées « arrivent ; » mais vous avez mis à la place de ces dernières paroles, « jusques à ce que ce qui a été « réservé arrive. » Cependant de quelque manière que vous lisiez ce passage, il est manifeste qu'il n'y a rien là qui regarde Jésus, et qui puisse lui convenir : il n'était pas de Juda, puisque vous ne voulez pas qu'il soit né de Joseph ; vous soutenez qu'il a été engendré par le Saint-Esprit. Quant à Joseph, vous tâchez de le faire descendre de Juda, mais vous n'avez pas eu assez d'adresse pour y parvenir, et l'on reproche avec raison à Matthieu et à Luc d'être opposés l'un à l'autre dans la généalogie de Joseph.

Nous examinerons la vérité de cette généalogie dans un autre livre [a] et nous reviendrons actuellement au fait principal. Supposons donc que Jésus soit un prince sorti de Juda, il ne sera pas « un dieu venu de Dieu, » comme vous le dites ; ni toutes les choses n'ont pas été faites par lui, « et rien n'aura été fait sans lui. » Vous répliquerez qu'il est dit dans le livre des *Nombres* [b] : « Il « se lèvera une étoile de Jacob et un homme d'Is« raël. » Il est évident que cela concerne David et ses successeurs, car David était fils de Jessé. Si cependant vous croyez pouvoir tirer quelque avantage de ces deux mots, je consens que vous le fassiez : mais pour un passage obscur, que vous m'opposerez, j'en ai un grand nombre de clairs que je citerai, qui montrent que Moïse n'a jamais parlé que d'un seul et unique dieu ; du Dieu d'Israël [c]. Il dit dans le *Deutéronome :* « Afin que tu « saches que le Seigneur ton Dieu est seul et

cela veut dire que Jésus entrera dans Jérusalem sur un âne. Si le prophète Isaïe dit qu'une femme ou fille accouchera d'un garçon qui s'appellera *partagez vite les dépouilles*, cela signifie que Marie, femme du charpentier Joseph, qui avait déjà deux enfants, accouchera de Jésus et demeurera vierge. Il ne faut pourtant pas s'étonner que de pareilles allusions, de pareilles prédictions, trompassent les ignorants et les faibles. Des enthousiastes leur disaient : Tenez, lisez, voyez, Jésus a été prédit partout, Jésus est Dieu, il viendra bientôt dans une nuée pour vous juger. Le monde va finir, il l'a prédit lui-même ; donnez-nous votre argent et vous aurez le royaume des cieux. Les femmelettes de tous les pays se laissent prendre à ces piéges. La canaille s'attroupe autour du charlatan, et enfin les grands sont obligés de suivre cette canaille devenue trop formidable.

» L'empereur a évidemment raison, et de telles absurdités devaient le mettre en colère. C'était une ancienne erreur asiatique d'imaginer que les dernières paroles des mourants étaient des espèces de prédictions. Dans cette idée, l'auteur de la fable de la *Genèse* imagine que Jacob fait un testament prophétique, et c'est sur ce modèle qu'un chrétien du premier siècle fabriqua aussi le testament des douze patriarches que nous avons encore tout entier, et qui est aussi absurde que le testament du père Jacob. Ce Jacob assemble donc ses enfants autour de lui, *Genèse*, ch. XLIX ; il dit à Ruben qu'il ne sera pas fort riche, parce qu'il a couché avec sa belle-mère. Il maudit Siméon et Lévi, et cependant Lévi eut le meilleur partage, puisqu'il eut la dîme. Il fait la meilleure part a Juda, et il faut bien que ce soit quelqu'un de la tribu de Juda qui ait forgé ce beau testament.

« Juda est un jeune lion, il ira à la proie, ses frères le « loueront, la verge d'entre les cuisses ne sera point ôtée de « Juda jusqu'à ce que Silo vienne : Juda liera son ânon et « son ânesse à la vigne, il lavera sa robe dans le vin. »

« Zabulon sera sur le bord de la mer. » (En cela le bonhomme se trompa ; Zabulon n'eut jamais de port.)

« Issachar sera comme un âne. » (Quand Jacob en aurait dit autant des onze autres tribus, il ne se serait pas trompé.)

« Dan sera une couleuvre dans le chemin, et mordra le « pied du cheval. » (Remarquez que plusieurs Pères ont cru que l'antechrist viendrait de la tribu de Dan.)

« Gad sera troussé pour combattre et pour s'enfuir. »

« Nephtali est un cerf donnant des discours de beauté. »

« Le fils de Joseph croit, et les filles ont couru sur la muraille. »

« C'est de là que sort le pasteur, caillou d'Israël. »

Si on y avait songé, le pasteur caillou d'Israël aurait bien plus désigné Jésus, qu'on appelle le bon pasteur et la pierre angulaire, que non pas le lion de Juda : car en quoi Jésus a-t-il été un lion ? C'est donc la verge et le chef d'entre les cuisses qui, selon les Pères grecs, est une prophétie de Jésus. Quelle pitié et quel comble de bêtise ! Les centuries de Nostradamus ne sont-elles pas cent fois plus raisonnables ?

Voyez avec quelle force ces extravagances sont réfutées par le curé Meslier. Ce curé était véritablement le bon pasteur. Il donna tous les ans à ses pauvres paroissiens ce qu'il avait épargné sur son modique revenu. Il demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le christianisme. Son testament, qui a été imprimé plusieurs fois, vaut mieux sans doute que le testament de Jacob. Il rend raison avec une simplicité naïve de son horreur pour la religion sophistique. Il montre le ridicule de toutes ces prétendues prophéties, de tous ces miracles, de tous ces engins dont des scélérats se sont servis pour enlacer des imbéciles, et pour les rendre quelquefois aussi méchants, aussi barbares qu'eux-mêmes.

a Nous n'avons plus de livre de Julien, dans lequel il daigna examiner cette épouvantable et ridicule contradiction entre la généalogie donnée par Matthieu et celle donnée par Luc. Il releva sans doute avec son éloquence ordinaire la misérable absurdité de ces deux généalogistes, qui sont entièrement opposés sur le nombre et les noms des prétendus ancêtres de Jésus, et qui, pour comble d'impertinence, font la généalogie de Joseph, qui, selon eux, n'est pas père de ce Jésus, au lieu de faire la généalogie de Marie, qui, selon eux, ne fut engrossée que par le Saint-Esprit. Avec quelle force ce judicieux empereur dut-il faire voir l'abrutissement des misérables qui cherchent à pallier des mensonges si grossiers et si détestables ! Mais que ne dut-il point dire de ces monstres qui persécutent, qui livrent aux bourreaux, au fer, aux flammes, des hommes dont l'unique crime est de ne pas croire ces mensonges ! « Luc et Matthieu, deux « demi-juifs demi-chrétiens, se contredisent : crois qu'ils « ont parlé tous deux de même, ou je t'égorge. Tu ne peux « le croire : dis que tu le crois, ou je te fais brûler. » Dieu de bonté ! jusqu'à quand cette inconcevable fureur régnera-t-elle dans une partie de la terre ?

b *Nombres*, ch. XXIV, v. 17. — c *Deutéronome*, ch. V et VI.

« unique, et qu'il n'y en a point d'autre que lui ; » et peu après : « Sache donc et rappelle dans ton « esprit que le Seigneur ton Dieu est au ciel et « sur la terre, et qu'il n'y en a point d'autre que « lui... Entends, Israël, le Seigneur notre Dieu ; « il est le seul Dieu... » Enfin Moïse, fesant parler le Dieu des Juifs, lui fait dire : « Voyez qui je « suis; il n'y a point d'autre Dieu que moi. » Voilà des preuves de l'évidence la plus claire que Moïse ne reconnut et n'admit jamais d'autre dieu que le Dieu d'Israël, le Dieu unique. Les Galiléens répondront peut-être qu'ils n'en admettent ni deux ni trois; mais je les forcerai de convenir du contraire, par l'autorité de Jean, dont je rapporterai le témoignage [a] : « Au commencement « était le verbe, et le verbe était chez Dieu, et « Dieu était le verbe. » Remarquez qu'il est dit que celui qui a été engendré de Marie était en Dieu : or soit que ce soit un autre Dieu (car il n'est pas nécessaire que j'examine à présent l'opinion de Photin : je vous laisse, ô Galiléens, à terminer les disputes qui sont entre vous à ce sujet), il s'ensuivra toujours que puisque ce verbe a été avec Dieu, et qu'il y a été dès le commencement, c'est un second dieu qui lui est égal. Je n'ai pas besoin de citer d'autre témoignage de votre croyance, que celui de Jean : comment donc vos sentiments peuvent-ils s'accorder avec ceux de Moïse? vous répliquerez qu'ils sont conformes aux écrits d'Ésaïe, qui dit « Voici une vierge dont la ma- « trice est remplie, et elle aura un fils. » Je veux supposer que cela a été dit par l'inspiration divine, quoiqu'il ne soit rien de moins véritable ; cela ne conviendra pas cependant à Marie : on ne peut regarder comme vierge, et appeler de ce nom, celle qui était mariée, et qui avant d'enfanter avait couché avec son mari. Passons plus avant, et convenons que les paroles d'Ésaïe regardent Marie. Il s'est bien gardé de dire que cette vierge accoucherait d'un Dieu : mais vous, Galiléens, vous ne cessez de donner à Marie le nom de mère de Dieu. Est-ce qu'Ésaïe a écrit que celui qui naîtrait de cette vierge serait « le fils unique engendré de « Dieu, et le premier-né de toutes les créatures? » Pouvez-vous, ô Galiléens ! montrer, dans aucun prophète, quelque chose qui convienne à ces paroles de Jean [b] : « Toutes choses ont été faites par « lui, et sans lui rien n'a été fait? » Entendez au contraire comme s'expliquent vos prophètes. « Sei- « gneur notre Dieu, dit Ésaïe [c], sois notre protec- « teur ; excepté toi, nous n'en connaissons point « d'autre. » Le même Ésaïe, introduisant le roi Ézéchias priant Dieu, lui fait dire : « Seigneur, « Dieu d'Israël, toi qui es assis sur les chérubins, « tu es le seul Dieu. » Voyez qu'Esaïe ne laisse pas la liberté d'admettre aucun autre Dieu.

Si le verbe est un dieu, venant de Dieu, ainsi que vous le pensez, s'il est produit par la substance de son père, pourquoi appelez-vous donc Marie la mère de Dieu? et comment a-t-elle enfanté un dieu, puisque Marie était un homme ainsi que nous? De même comment est-il possible, lorsque Dieu dit lui-même dans l'Écriture, « Je suis le seul « Dieu et le seul conservateur, » qu'il y ait un autre conservateur? Cependant vous osez donner le nom de Sauveur à l'homme qui est né de Marie. Combien ne trouvez-vous pas de contradictions entre vos sentiments et celui des anciens écrivains hébreux !

Apprenez, Galiléens, par les paroles mêmes de Moïse, qu'il donne aux anges le nom de dieu. « Les enfants de Dieu, dit-il, voyant que les filles « des hommes étaient belles, ils en choisirent « parmi elles, dont ils firent leurs femmes ; et les « enfants de Dieu ayant connu les filles des « hommes, ils engendrèrent les géants qui ont été « des hommes renommés dans tous les siècles. » Il est donc manifeste que Moïse parle des anges, cela n'est ni emprunté ni supposé. Il parait encore par ce qu'il dit, qu'ils engendrèrent des géants et non pas des hommes. Si Moïse eût cru que les géants avaient eu pour pères des hommes, il ne leur en eût point cherché chez les anges, qui sont d'une nature bien plus élevée et bien plus excellente. Mais il a voulu nous apprendre que les géants avaient été produits par le mélange d'une nature mortelle et d'une nature immortelle. Considérons à présent que Moïse, qui fait mention des mariages des enfants des dieux, auxquels il donne le nom d'anges, ne dit pas un seul mot du fils de Dieu. Est-il possible de se persuader que s'il avait connu le verbe, le fils unique engendré de Dieu (donnez-lui le nom que vous voudrez), il n'en eût fait aucune mention, et qu'il eût dédaigné de le faire connaître clairement aux hommes, lui qui pensait qu'il devait s'expliquer avec soin et avec ostentation sur l'adoption d'Israël, et qui dit [a] : « Israël mon fils premier-né? » Pourquoi n'a-t-il donc pas dit la même chose de Jésus? Moïse enseignait qu'il n'y avait qu'un Dieu qui avait plusieurs enfants ou plusieurs anges, à qui il avait distribué les nations, mais il n'avait jamais eu aucune idée de « ce fils premier-né, de ce verbe « Dieu, » et de toutes les fables que vous débitez à ce sujet, et que vous avez inventées. Écoutez ce même Moïse, et les autres prophètes qui le suivirent [b] : « Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, « et vous ne servirez que lui. » Comment est-il

[a] *Evangile de Jean*, ch. I.
[b] Jean, I. — [c] Isaïe, XXVI et XXVII.

[a] *Exod.*, ch. IV. — [b] *Deut.*, ch. VI.

possible que Jésus ait dit à ses disciples [a] : « Allez « enseigner les nations, et les baptisez au nom « du Père, du Fils, et du Saint-Esprit? » Il ordonnait donc que les nations devaient l'adorer avec le Dieu unique? et vous soutenez cette erreur, puisque vous dites que « le fils est Dieu « ainsi que le père. »

Pour trouver encore plus de contrariété entre vos sentiments et ceux des Hébreux, auprès desquels, après avoir quitté la croyance de vos pères, vous vous êtes réfugiés, écoutez ce que dit Moïse des expiations [b]. « Il prendra deux boucs en of- « frande pour les péchés, et un bélier pour l'holo- « causte : et Aaron offrira son veau en offrande pour « les péchés, et il priera pour lui et pour sa mai- « son; et il prendra les deux boucs et les présen- « tera devant le Seigneur, à l'entrée du tabernacle « d'assignation. Et puis Aaron jettera le sort sur « les deux boucs, un sort pour le Seigneur, et un « sort pour le bouc qui doit être chargé des iniqui- « tés, afin qu'il soit renvoyé dans le désert. Il « égorgera aussi l'autre bouc, celui du peuple, « qui est l'offrande pour le péché, et il portera « son sang au-dedans du voile, et il en arrosera « la base de l'autel, et il fera expiation pour le « sanctuaire des souillures des enfants d'Israël et « de leurs fautes selon tous leurs péchés. » Il est évident, par ce que nous venons de rapporter, que Moïse a établi l'usage des sacrifices, et qu'il n'a pas pensé ainsi que vous, Galiléens, qui les regardez comme immondes. Écoutez le même Moïse [c] : « Quiconque mangera de la chair du sacrifice de « prospérité, laquelle appartient au Seigneur, et « qui aura sur lui quelque souillure, sera retran- « ché d'entre son peuple. »

L'on voit combien Moïse fut attentif et religieux dans tout ce qui regardait les sacrifices.

Il est temps actuellement de venir à la raison qui nous a fait parcourir toutes les opinions que nous venons d'examiner. Nous avons eu le dessein de prouver qu'après nous avoir abandonnés, pour passer chez les Juifs, vous n'avez point embrassé leur religion, et n'avez pas adopté leurs sentiments les plus essentiels. Peut-être quelque Galiléen mal instruit répondra : Les Juifs ne sacrifient point. Je lui répliquerai qu'il parle sans connaissance : premièrement, parce que les Galiléens n'observent aucun des usages et des préceptes des Juifs; secondement, parce que les Juifs sacrifient aujourd'hui en secret, et qu'ils se nourrissent encore de victimes, qu'ils prient avant d'offrir les sacrifices, et qu'ils donnent l'épaule droite des victimes à leurs prêtres. Mais comme ils n'ont point de temples, d'autels, et de ce qu'ils appellent communément *sanctuaire*, ils ne peuvent point offrir à leur Dieu les prémices des victimes. Vous autres, Galiléens, qui avez inventé un nouveau genre de sacrifices et qui n'avez pas besoin de Jérusalem, pourquoi ne sacrifiez-vous donc pas comme les Juifs, chez lesquels vous avez passé en qualité de transfuges? Il serait inutile et superflu si je m'étendais plus long-temps sur ce sujet, puisque j'en ai déjà parlé amplement lorsque j'ai voulu prouver que les Juifs ne diffèrent des autres nations que dans le seul point de la croyance d'un Dieu unique. Ce dogme, étranger à tous les peuples, n'est propre qu'à eux. D'ailleurs toutes les autres choses sont communes entre eux et nous, les temples, les autels, les lustrations, plusieurs cérémonies religieuses; dans toutes ces choses nous pensons comme les Hébreux, ou nous différons de fort peu de chose en quelques unes.

Pourquoi, Galiléens, n'observez-vous pas la loi de Moïse dans l'usage des viandes? Vous prétendez qu'il vous est permis de manger de toutes, ainsi que de différentes sortes de légumes. Vous vous en rapportez à Pierre, qui vous a dit [a] : « Ne « dis point que ce que Dieu a purifié soit immonde. » Mais par quelle raison le Dieu d'Israël a-t-il tout à coup déclaré pur ce qu'il avait jugé immonde pendant si long-temps? Moïse parlant de quadrupèdes dit [b] : « Tout animal qui a l'ongle séparé, qui ru- « mine, est pur; tout autre animal est immonde. » Si depuis la vision de Pierre, le porc est un animal qui rumine, nous le croyons pur : et c'est un grand miracle si ce changement s'est fait dans cet animal après la vision de Pierre; mais si au contraire Pierre a feint qu'il avait eu, chez le tanneur où il logeait, cette *révélation* (pour me servir de vos expressions), pourquoi le croirons-nous sur sa parole, dans un dogme important à éclaircir? En effet quel précepte difficile ne vous eût-il pas ordonné, si, outre la chair de cochon, il vous eût défendu de manger des oiseaux, des poissons, et des animaux aquatiques, assurant que tous ces animaux, outre le cochon, avaient été déclarés immondes et défendus par Dieu?

Mais pourquoi m'arrêter à réfuter ce que disent les Galiléens, lorsqu'il est aisé de voir que leurs raisons n'ont aucune force? Ils prétendent que Dieu, après avoir établi une première loi, en a donné une seconde : que la première n'avait été faite que pour un certain temps, et que la seconde lui avait succédé, parce que celle de Moïse n'en avait été que le type. Je démontrerai par l'autorité de Moïse qu'il n'est rien de si faux que ce que disent les Galiléens. Cet Hébreu dit expressément, non pas dans dix endroits, mais dans mille, que

a Math., XXVII. — b *Lévit.*, XVI. — c Ibid., v. 15-16.

a *Actes*, X, 15. — b *Lévit* XI, et *Deut.* XIV.

la loi qu'il donnait serait éternelle. Voyons ce qu'on trouve dans l'*Exode* [a] : « Ce jour vous « sera mémorable, et vous le célèbrerez pour le « Seigneur dans toutes les générations. Vous le « célèbrerez comme une fête solennelle par or- « donnance perpétuelle. Vous mangerez pendant « sept jours du pain sans levain, et dès le premier « jour vous ôterez le levain de vos maisons. » Je passe un nombre de passages, que je ne rapporte pas pour ne point trop les multiplier, et qui prouvent tous également que Moïse donna sa loi comme devant être éternelle. Montrez-moi, ô Galiléens! dans quel endroit de vos Ecritures il est dit ce que Paul a osé avancer, « que le Christ était la fin « de la loi. » Où trouve-t-on que Dieu ait promis aux Israélites de leur donner dans la suite une autre loi que celle qu'il avait d'abord établie chez eux? Il n'est parlé dans aucun lieu de cette nouvelle loi, il n'est pas même dit qu'il arriverait aucun changement, à la première. Entendons parler Moïse lui-même [b] : « Vous n'ajouterez rien « aux commandements que je vous donnerai, et « vous n'en ôterez rien. Observez les commande- « ments du Seigneur votre Dieu, et tout ce que « je vous ordonnerai aujourd'hui. Maudits soient « tous ceux qui n'observent pas tous les comman- « dements de la loi. » Mais vous, Galiléens, vous comptez pour peu de chose d'ôter et d'ajouter ce que vous voulez aux préceptes qui sont écrits dans la loi [c]. Vous regardez comme grand et glorieux de manquer à cette même loi; agissant ainsi, ce n'est pas la vérité que vous avez pour but, mais vous vous conformez à ce que vous voyez être approuvé du vulgaire.

Vous êtes si peu sensés, que vous n'observez pas même les préceptes que vous ont donnés les apôtres. Leurs premiers successeurs les ont altérés par une impiété et une méchanceté qui ne peuvent être assez blâmées. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus fût un Dieu; mais lorsque Jean eut appris que dans plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie beaucoup de personnes parmi le peuple étaient tombées dans cette erreur; sachant d'ailleurs que les tombeaux de Pierre et de Paul commençaient d'être honorés, qu'on y priait en secret, il s'enhardit jusqu'à

a *Exod.* XII, 14 et 15. — b *Deut.*, IV, 2, et XXVII, 26.

c C'est ici peut-être l'argument le plus fort de l'empereur Julien. Il est dit dans cent endroits qu'il faut suivre en tout la loi mosaïque. Les Juifs, en aucun temps, n'en ont jamais retranché un mot, et n'y ont jamais ajouté une syllabe. Jésus l'a accomplie dans tous ses points; il est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif; il a été condamné à la potence pour avoir outragé les pharisiens et les scribes, pour les avoir appelés race de vipères, sépulcres blanchis, pour leur avoir reproché de prévariquer contre la loi. Ceux qu'on appelle les apôtres ont observé cette loi; ils ont mangé l'agneau pascal avec Jésus, ils ont prié dans le temple de Jérusalem. En un mot, les chrétiens qui brûlent les Juifs n'ont aucun prétexte pour n'être pas Juifs.

Voici comme s'exprime le théologien Théoro dans sa lettre à un autre théologien, imprimée en 1765 à Amsterdam : « Un bourgmestre me demandait hier pourquoi Jésus avait « fait des miracles en Galilée. Je lui répondis que c'était « pour convertir la Hollande. Pourquoi donc, me dit-il, les « Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents « années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette « religion? Elle consiste à croire le péché originel; et Jésus « n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire « que Dieu a été homme; et Jesus n'a jamais dit qu'il était « Dieu et homme tout ensemble : à croire que Jésus avait « deux natures; et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : « à croire qu'il est né d'une vierge; et il n'a jamais dit lui- « même qu'il fût né d'une vierge; au contraire, il appelle sa « mère *femme*, il lui dit durement, *Femme, qu'y a-t-il « entre vous et moi?* à croire que Dieu est né de David; et « il se trouve qu'il n'est point né de David : à croire sa généa- « logie; et on lui en a fait deux qui se contredisent absolu- « ment.

« Cette religion consiste encore dans certains rites dont il « n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos Évangiles « que Jésus naquit Juif, vécut Juif, mourut Juif : et je « suis fort étonné que vous ne soyez pas Juif. Il accomplit « tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez- « vous?

« On lui fait dire même dans un Évangile : *Je ne suis pas « venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or est-ce accomplir « la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? « Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du « lièvre, et du boudin. En quel endroit de l'Évangile Jesus « vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites et vous croyez « tout ce qui n'est pas dans l'Évangile. Comment donc pou- « vez-vous dire qu'il est votre règle? Les apôtres de Jésus « observaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean mon- « tèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison* (*Actes « des Apôtres*, ch. III, 1). Paul alla long-temps après ju- « daïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil « de Jacques. Il dit à Festus : Je suis pharisien. Aucun apô- « tre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïse.* Pourquoi donc « les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite « des temps?

« Comment Dieu serait-il venu mourir sur la terre par le « plus grand et le plus infâme des supplices, pour ne pas « annoncer lui-même sa volonté, pour laisser ce soin à des « conciles qui ne s'assembleraient qu'après plusieurs siècles, « qui se contrediraient, qui s'anathématiseraient les uns les « autres, et qui feraient verser le sang par des soldats et « par des bourreaux?

« Quoi! Dieu vient sur la terre, il y naît d'une vierge, il « y habite trente-trois ans, il y périt du supplice des es- « claves, pour nous enseigner une nouvelle religion; et il « ne nous l'enseigne pas! il ne nous apprend aucun de ses « dogmes! il ne nous commande aucun rite! tout se fait, « tout s'établit, se détruit, se renouvelle avec le temps à « Nicée, à Calcédoine, à Éphèse, à Antioche, à Constanti- « nople, au milieu des intrigues les plus tumultueuses et « des haines les plus implacables! Ce n'est enfin que les « armes à la main qu'on tient le pour et le contre de tous « ces dogmes nouveaux.

« Dieu, quand il était sur la terre, a fait la pâque en man- « geant un agneau cuit dans des laitues; et la moitié de l'Eu- « rope, depuis plus de huit siècles, croit faire la pâque en « mangeant Jésus-Christ lui-même, en chair et en os. Et la « dispute sur cette façon de faire la pâque a fait couler plus « de sang que les querelles des maisons d'Autriche et de France, « des guelfes et des gibelins, de la rose blanche et de la rose « rouge, n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été « couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont « été hérissées d'échafauds pendant la paix. Il semble que « les pharisiens, en assassinant le Dieu des chrétiens sur « la croix, aient appris à ses suivants à s'assassiner les uns « les autres, sous le glaive, sur la potence, sur la roue, « dans les flammes. Persécutés et persécuteurs, martyrs et « bourreaux tour à tour, également imbéciles, également « furieux, ils tuent et ils meurent pour des arguments « dont les prélats et les moines se moquent en recueil- « lant les dépouilles des morts et l'argent comptant des vi- « vants. »

dire que Jésus était Dieu. « Le verbe, dit-il, s'est « fait chair et a habité parmi nous. » Mais il n'a pas osé expliquer de quelle manière; car en aucun endroit il ne nomme ni Jésus ni Christ, lorsqu'il nomme *Dieu* et le *Verbe*. Il cherche à nous tromper d'une manière couverte, imperceptiblement, et peu à peu. Il dit que Jean-Baptiste avait rendu témoignage à Jésus, et qu'il avait déclaré que c'était lui qui était le verbe de Dieu.

Je ne veux point nier que Jean-Baptiste n'ait parlé de Jésus dans ces termes, quoique plusieurs irréligieux parmi vous prétendent que Jésus-Christ n'est point le verbe dont parle Jean. Pour moi, je ne suis pas de leur sentiment, puisque Jean dit, dans un autre endroit, que le verbe qu'il appelle Dieu, Jean-Baptiste a reconnu que c'était ce même Jésus. Remarquons actuellement avec combien de finesse, de ménagement, et de précaution, se conduit Jean. Il introduit avec adresse l'impiété fabuleuse qu'il veut établir; il sait si bien se servir de tous les moyens que la fraude peut lui fournir, que parlant derechef d'une façon ambiguë, il dit : « Personne n'a jamais vu Dieu. « Le fils unique, qui est au sein du père, est celui « qui nous l'a révélé. » Il faut que ce fils, qui est dans le sein de son père, soit, ou le Dieu verbe, ou un autre fils. Or si c'est le verbe, vous avez nécessairement vu Dieu, puisque « le verbe a habité parmi vous, et que vous avez vu sa gloire. » Pourquoi Jean dit-il donc « que jamais personne « n'a vu Dieu? » Si vous n'avez pas vu Dieu le père, vous avez certainement vu Dieu le verbe. Mais si Dieu, ce fils unique, est un autre que le *verbe* Dieu, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs de votre religion, Jean ne semble-t-il pas, dans ses discours obscurs, oser dire encore quelque chose de semblable, et rendre douteux ce qu'il dit ailleurs?

On doit regarder Jean comme le premier auteur du mal, et la source des nouvelles erreurs que vous avez établies, en ajoutant au culte du Juif mort que vous adorez celui de plusieurs autres. Qui peut assez s'élever contre un pareil excès! Vous remplissez tous les lieux de tombeaux, quoiqu'il ne soit dit dans aucun endroit de vos Écritures que vous deviez fréquenter et honorer les sépulcres. Vous êtes parvenus à un tel point d'aveuglement, que vous croyez sur ce sujet ne devoir faire aucun cas de ce que vous a ordonné Jésus de Nazareth. Écoutez ce qu'il dit des tombeaux : « Malheur à vous, scribes, pharisiens, « hypocrites, parce que vous êtes semblables à « des sépulcres reblanchis : au-dehors le sépulcre « paraît beau, mais en dedans il est plein d'osse- « ments de morts et de toutes sortes d'ordures [1]. »

[1] Matth., XXIII, 27.

Si Jésus dit que les sépulcres ne sont que le réceptacle des immondices et des ordures, comment pouvez-vous invoquer Dieu sur eux? Voyez ce que Jésus répondit à un de ses disciples, qui lui disait : « Seigneur, permettez, avant que je parte, « que j'ensevelisse mon père. Suivez-moi, répliqua « Jésus, et laissez aux morts à enterrer leurs « morts [a]. »

Cela étant ainsi, pourquoi courez-vous avec tant d'ardeur aux sépulcres? voulez-vous en savoir la cause? je ne la dirai point, vous l'apprendrez du prophète Isaïe [b] « Ils dorment dans les sépul- « cres, et dans les cavernes à cause des songes. » On voit clairement par ces paroles que c'était un ancien usage chez les Juifs de se servir des sépulcres comme d'une espèce de charme et de magie pour se procurer des songes. Il est apparent que vos apôtres, après la mort de leur maître, suivirent cette coutume, et qu'ils l'ont transmise à vos ancêtres, qui ont employé cette espèce de magie beaucoup plus habilement que ceux qui vinrent après eux, qui exposèrent en public les lieux (et pour ainsi dire les laboratoires) où ils fabriquaient leurs charmes.

Vous pratiquez donc ce que Dieu a défendu, soit par Moïse, soit par les prophètes. Au contraire, vous craignez de faire ce qu'il a ordonné par ces mêmes prophètes : vous n'osez sacrifier et offrir des victimes sur les autels. Il est vrai que le feu ne descend plus du ciel, comme vous dites qu'il descendit du temps de Moïse, pour consumer la victime; mais cela, de votre aveu, n'est arrivé qu'une fois sous Moïse [c], et une autre fois long-

[a] Math., VIII, 21, 22. — [b] Isaïe, LXV, 4.

[c] Remarquez mon cher lecteur, qu'on vous dit tous les jours qu'il se fesait des miracles autrefois, mais qu'il ne s'en fait plus actuellement, parce qu'ils ne sont plus nécessaires, et que le messie étant venu, le christianisme (que jamais Jésus n'a prêché) est répandu aujourd'hui sur toute la terre. Oui, misérables, vos papes ont fait ce qu'ils ont pu pour étendre leur puissance aux bornes du monde, mais leurs émissaires imposteurs ont été chassés du Japon, de la Chine, du Tunquin, de la Cochinchine; enfin la religion des papes est en horreur dans toute l'Asie, dans toute l'Afrique, dans le vaste empire russe. Ce qu'ils appellent le catholicisme ne règne pas dans la dix-neuvième partie de la terre.

Ne dites donc pas que vous n'avez plus besoin de miracles; vous en avez tant de besoin que vous en supposez encore tous les jours, et vous ne canonisez pas un seul de vos prétendus saints, que vous ne lui attribuiez des miracles. Toutes les nations en supposèrent autrefois par centaine, et le peuple hébreu étant le plus sot de tous, il eut bien plus de miracles que tous les autres.

Celui d'Élie, dont parle ici l'empereur Julien, est sans doute un des plus impertinents; faire descendre le feu du ciel et monter ensuite au ciel dans un char à quatre chevaux enflammés; c'est une imagination plus extravagante encore que celle de la femme de Loth changée en statue de sel.

Mais qui était cet Élie? quand a-t-on écrit son histoire? de quel pays était-il? les livres hébreux n'en disent rien. Ne voit-on pas clairement que la fable d'Élie se promenant dans les airs sur un char de feu à quatre chevaux est une gros-

temps après sous Élie, natif de Thèbes; d'ailleurs je montrerai que Moïse a cru qu'on devait apporter le feu d'un autre lieu, et que le patriarche Abraham avait eu long-temps avant lui le même sentiment. A l'histoire du sacrifice d'Isaac, « qui portait lui-même le bois et le feu, » je joindrai celle d'Abel, dont les sacrifices ne furent jamais embrasés par le feu du ciel, mais par le feu qu'Abel avait pris. Peut-être serait-ce ici le lieu d'examiner par quelle raison le Dieu des Hébreux approuva le sacrifice d'Abel, et réprouva celui de Caïn, et d'expliquer en même temps ce que veulent dire ces paroles : « Si tu offres bien et que tu divises « mal, n'as-tu pas péché? » Quant à moi, je pense que l'offrande d'Abel fut mieux reçue que celle de Caïn, parce que le sacrifice des victimes est plus digne de la grandeur de Dieu que l'offre des fruits de la terre.

Ne considérons pas seulement ce premier passage; voyons-en d'autres qui ont rapport aux prémices offertes à Dieu par les enfants d'Adam. « Dieu « regarda Abel et son oblation, mais il n'eut point « d'égard à Caïn, et il ne considéra pas son oblation. Caïn devint fort triste, et son visage fut « abattu. Et le Seigneur dit à Caïn : Pourquoi es-« tu devenu triste, et pourquoi ton visage est-il « abattu? Ne pèches-tu pas, si tu offres bien et « que tu ne divises pas bien? » Voulez-vous savoir quelles étaient les oblations d'Abel et de Caïn : « Or il arriva, après quelques jours, que Caïn « présenta au Seigneur les prémices des fruits de « la terre, et Abel offrit les premiers-nés de son « troupeau et leur graisse » Ce n'est pas le sacrifice, disent les Galiléens, mais c'est la division que Dieu condamna, lorsqu'il adressa ces paroles à Caïn : « N'as-tu pas péché, si tu as bien offert et « si tu as mal divisé? » Ce fut là ce que me répondit à ce sujet un de leurs évêques, qui passe pour être un des plus sages. Alors l'ayant prié de me dire quel était le défaut qu'il y avait eu *dans la division* [a] de Caïn, il ne put jamais le trouver, ni donner la moindre réponse un peu satisfesante et vraisemblable. Comme je m'aperçus qu'il ne savait plus que dire, il est vrai, lui répondis-je, que Dieu a condamné avec raison ce que vous dites qu'il a condamné : la volonté était égale dans Abel et dans Caïn, l'un et l'autre pensaient qu'il fallait offrir à Dieu des oblations; mais, quant à la division, Abel atteignit au but, et l'autre se trompa. Comment cela arriva-t-il? me demanderez-vous. Je vous répondrai que parmi les choses terrestres les unes sont animées, et les autres sont privées de l'âme : les choses animées sont plus dignes d'être offertes que les inanimées au Dieu vivant et auteur de la vie, parce qu'elles participent à la vie, et qu'elles ont plus de rapport avec l'esprit. Ainsi Dieu favorisa celui qui avait offert un sacrifice parfait, et qui n'avait point péché dans la division.

Il faut que je vous demande, Galiléens, pour-

gère imitation de la fable allégorique des Grecs sur le char du soleil nommé en grec Ηλιος. Les Juifs, comme on l'a déjà dit, pouvaient-ils faire autre chose que de déguiser stupidement les fables grecques et asiatiques à mesure qu'ils en entendaient parler? Par quel exécrable prestige y a-t-il encore des idiots qui se laissent tromper par ces fadaises rabbiniques? Mettez tous les contes hébraïques sous des noms indiens, il n'y a personne parmi vous qui ne les regarde avec le mépris le plus dédaigneux; mais cela s'appelle la *Bible*, la *Sainte-Écriture*, des fripons l'enseignent, des sots la croient, et cette crédulité enrichit des tyrans perfides. C'est pour s'engraisser de notre substance et de notre sang qu'on nous fait révérer ces contes de vieille.

Je parle comme Julien parlait, parce que je pense comme lui. Je crois avec lui que jamais la divinité n'a été si déshonorée que par ces fables absurdes.

a Cela prouve incontestablement que l'Église grecque, qui est la mère de toutes les autres, n'entendait pas autrement ce passage. La traduction latine que nous avons de la *Bible* est très infidèle. Les savants y ont remarqué plus de douze mille fautes. Mais que veut dire *tu as mal divisé?* cela signifie, ce me semble, tu n'as pas fait les portions égales, tu as mal coupé l'agneau ou le chevreau que tu as offert. L'évêque qui ne sut que répondre à Julien, et qui se tenait confondu, avait bien raison de l'être : car il est évident que le prêtre, quel qu'il soit, qui écrivit le *Pentateuque* sous le nom de Moïse, veut insinuer, par la fable de Caïn et d'Abel, qu'il faut, quand on offre une victime, donner la meilleure part aux prêtres. Il n'osait pas donner cette explication à Julien, qui lui aurait répondu : Vous avouez donc que vous êtes des fripons, vous avouez donc que le faussaire auteur du *Pentateuque*, tout rempli de l'idée des sacrifices qu'on fesait de son temps, impute maladroitement à Caïn ce qu'on reprocha dans la suite des temps aux indévots qui ne fesaient pas les parts des prêtres assez bonnes : car enfin s'il n'y avait eu qu'Adam, Ève, Caïn et Abel sur la terre, pourquoi Caïn aurait-il mal divisé? Est-ce pour son père et pour sa mère? Cela n'intéresse guère les prêtres Les commentateurs n'expliquent point ce passage. Calmet, qui dit tant de choses inutiles, n'en dit mot.

Il y a des choses plus importantes à considérer dans ce chapitre de la *Genèse*. Dieu reçoit avec plaisir la graisse des agneaux que lui offre Abel, et rejette les fruits de Caïn. Pourquoi Dieu aime-t-il plus la graisse et le sang qu'une gerbe de blé? Quelle abominable gourmandise on lui impute! Quoi! selon la *Genèse*, voilà donc l'origine des sacrifices sanglants! Et après avoir immolé des agneaux et des chevreaux, on immolera bientôt nos fils et nos filles.

Il est triste qu'un sage comme Julien tombe ici dans le ridicule de croire qu'un agneau est une offrande plus digne de Dieu que du froment ou de l'orge. Apparemment qu'en attaquant les prêtres galiléens, il voulait ménager les prêtres païens.

Julien ne parle pas de la contradiction qui suit un moment après. Caïn, dans sa conversation avec Dieu, lui dit : « Je « serai vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me « tuera. » Or il n'y avait alors sur la terre qu'Adam, Ève et Caïn, suivant le texte. Mais l'auteur inconsidéré de cette rapsodie ne sent pas la contradiction dans laquelle il tombe : il fait parler Caïn comme dans le temps où la terre était couverte d'hommes. Elle l'était sans doute, mais non pas suivant la *Genèse*. Dieu met un signe à Caïn pour empêcher que les hommes qui n'existaient pas ne le tuent! quelle bêtise mais quelle horreur! Dieu protége un fratricide, damne le genre humain pour une pomme. Et pour quelle pomme encore! pour une pomme qui donnait la science. Bien des gens disent que c'est prodiguer sa raison que de combattre ainsi des choses qui n'en ont point; mais la plupart des hommes ou ne lisent point la *Bible*, ou la lisent avec stupidité. Il faut donc réveiller cette stupidité et leur dire : Lisez avec attention. Lisez *la Bible* et *les Mille et une Nuits*, et comparez.

quoi ne circoncisez-vous pas? Vous répondez, Paul a dit que la circoncision du cœur était nécessaire, mais non pas celle du corps : selon lui celle d'Abraham ne fut donc pas véritablement charnelle, et nous nous en rapportons sur cet article à la décision de Paul et de Pierre. Apprenez, Galiléens, qu'il est marqué dans vos Écritures que Dieu a donné à Abraham la circoncision de la chair, comme un témoignage et une marque authentique. « C'est ici mon alliance entre moi et vous, entre « ta postérité dans la suite des générations. Et vous « circoncirez la chair de votre prépuce, et cela « sera pour signe de l'alliance entre moi et vous, « et entre moi et la postérité. »

Jésus n'a-t-il pas ordonné lui-même d'observer exactement la loi? « Je ne suis point venu, dit-il, « pour détruire la loi et les prophètes, mais pour « les accomplir. » Et dans un autre endroit ne dit-il pas encore : « Celui qui manquera au plus « petit des préceptes de la loi, et qui enseignera « aux hommes à ne pas l'observer, sera le dernier « dans le royaume du ciel ? » Puisque Jésus a ordonné expressément d'observer soigneusement la loi, et qu'il a établi des peines pour punir celui qui péchait contre le moindre commandement de cette loi, vous, Galiléens, qui manquez à tous, quelle excuse pouvez-vous justifier? Ou Jésus ne dit pas la vérité, ou bien vous êtes des déserteurs de la loi.

Revenons à la circoncision. La *Genèse* dit[1] : *La circoncision sera faite sur la chair.* Vous l'avez entièrement supprimée, et vous répondez: *Nous sommes circoncis par le cœur.* Ainsi donc chez vous, Galiléens, personne n'est méchant, ou criminel, *vous êtes tous circoncis par le cœur* [a]. Fort bien. Mais les azymes, mais la pâque? Vous répliquez : Nous ne pouvons point observer la

[1] Saint Cyrille, qui réfute quelquefois avec beaucoup d'érudition les erreurs de Julien, me paraît avoir donné des raisons très faibles de la suppression de la circoncision par les premiers chrétiens. « Voyons, dit saint Cyrille, à quoi « est bonne la circoncision charnelle, lorsque nous en re- « jetterons le sens mystique. S'il est nécessaire que les « hommes circoncisent le membre qui sert à la procréation « des enfants, et si Dieu désapprouve et condamne le pré- « puce, pourquoi dès le commencement ne l'a-t-il pas sup- « primé, et pourquoi n'a-t-il pas formé ce membre comme « il croyait qu'il devait l'être? A cette première raison de « l'inutilité de la circoncision, joignons-en une autre. Dans « tous les corps humains qui ne sont point gâtés et altérés « par quelques maladies, on ne voit rien qui soit ou superflu « ou qui y manque : tout y est arrangé par la nature d'une « manière utile, nécessaire et parfaite : et je pense que les « corps seraient défectueux s'ils étaient dépourvus de quel- « ques unes des choses qui sont pour ainsi dire innées avec « eux. Est-ce que l'auteur de l'univers n'a pas connu ce qui « était utile et décent, est-ce qu'il ne l'a point employé dans « le corps humain, puisque partout ailleurs il a formé les « autres créatures dans leur état de perfection? Quelle est « donc l'utilité de la circoncision? Peut-être quelqu'un ap- « portera, pour en autoriser l'usage, le ridicule prétexte « dont les Juifs et plusieurs idolâtres se servent pour le sou- « tenir : c'est afin, disent-ils, que le corps soit exempt de « crasse et de souille : il est donc nécessaire de dépouiller le « membre viril des téguments qui le couvrent? Je ne suis pas « de cet avis. Je pense que c'est outrager la nature, qui n'a « rien de superflu et d'inutile. Au contraire, ce qui paraît « en elle vicieux et déshonnête est nécessaire et convenable, « surtout si l'on fuit les impuretés charnelles; qu'on en souf- « fre les incommodités, comme on supporte celles de la « chair, celles des choses qui sont la suite de cette chair, et « qu'on laisse couverte par le prépuce la fontaine d'où dé- « coulent les enfants; car il convient plutôt de s'opposer « fermement à l'écoulement de cette fontaine impure, et d'en « arrêter le cours, que d'offenser ses conduits par des sec- « tions et des coupures. La nature du corps, lors même « qu'elle sort des lois ordinaires, ne souille pas l'esprit. »

Saint Cyrille demande à quoi est bonne la circoncision, si on en ôte le sens mystique. Julien aurait pu lui répondre : A rien, si vous voulez; mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de savoir si le Dieu d'Abraham a ordonné à ce patriarche la circoncision, comme une marque éternelle et certaine de son alliance entre lui et la postérité de ce même Abraham. Il est évident par l'Écriture que cela a été l'intention de Dieu, et qu'il s'est expliqué là-dessus de la manière la plus claire et la plus forte. Moïse renouvela dans la suite la loi de la circoncision dans celle qu'il établit par l'ordre de Dieu. Jésus-Christ, qui nous a appris qu'il était venu pour accomplir et non pas pour détruire la loi, n'a jamais rien dit qui tendît à la suppression de la circoncision. Les évangélistes n'ont fait aucune mention de ce qu'il eût voulu interrompre l'usage de cette cérémonie. Par quelle raison donc les chrétiens, quelque temps après la mort de leur divin législateur, se crurent-ils dispensés de la pratiquer? Saint Paul lui-même, qu'on cite pour autoriser la cessation de la circoncision, la fit à son disciple Timothée : il la crut donc nécessaire. Pourquoi changea-t-il de sentiment dans la suite? fut-ce par une révélation? il ne dit point qu'il en ait eu aucune à ce sujet : fut-ce parce qu'il devint plus instruit? il avait donc été dans l'ignorance lorsqu'il était apôtre pendant un assez long temps. *(Note de M. d'Argens.)*

[a] Ajoutons à cette excellente note de M. le marquis d'Argens que les naturalistes n'ont pas donné des raisons plausibles de la circoncision. Ils ont prétendu qu'elle prévenait les ordures qui pourraient se glisser entre le gland et le prépuce. Apparemment qu'ils n'avaient jamais vu circoncire. On ne coupe qu'un très petit morceau du prépuce qui ne l'empêche point du tout de recouvrir le gland assez souvent dans l'état du repos. Pour prévenir les saletés, il faut se laver les parties de la génération comme on se lave les mains et les pieds. Cela est beaucoup plus aisé que de se couper le bout de la verge, et beaucoup moins dangereux, puisque des enfants sont quelquefois morts de cette opération.

Les Hébreux, dit-on, habitaient un climat trop chaud; leur loi voulut éviter les suites d'une chaleur excessive qui pouvait causer des ulcères à la verge. Cela n'est pas vrai. Le pays montueux de la Palestine n'est pas plus chaud que celui de Provence. La chaleur est beaucoup plus grande en Perse, vers Ormus, dans les Indes, à Canton, en Calabre, en Afrique. Jamais les nations de ce pays n'imaginèrent de se couper le prépuce par principe de santé. La véritable raison est que les prêtres de tous les pays ont imaginé de consacrer à leurs divinités quelques parties du corps, les uns en se fesant des incisions comme les prêtres de Bellone ou de Mars; les autres en se fesant eunuques comme les prêtres de Cybèle. Les talapoins se sont mis des clous dans le cul; les fakirs un anneau à la verge. D'autres ont fouetté leurs dévotes comme le jésuite Girard fouettait la Cadière. Les Hottentots se coupent un testicule en l'honneur de leur divinité, et mettent à la place une boulette d'herbes aromatiques. Les superstitieux Égyptiens se contentèrent d'offrir à Osiris un bout de prépuce. Les Hébreux, qui prirent d'eux presque toutes leurs cérémonies, se coupèrent le prépuce, et se le coupent encore.

Les Arabes et les Éthiopiens eurent cette coutume de temps immémorial en l'honneur de la divinité secondaire qui présidait à l'étoile du petit chien. Les Turcs, vainqueurs des Arabes, ont pris d'eux cette coutume, tandis que chez les chrétiens on jette de l'eau sur un petit enfant, et qu'on lui souffle dans la bouche. Tout cela est également sensé, et doit plaire beaucoup à l'Être suprême.

fête des azymes ni celle de la pâque : Christ s'est immolé pour nous une fois pour toutes, et il nous a défendu de manger des azymes. Je suis *ainsi que vous* un de ceux qui condamnent les fêtes des Juifs, et qui n'y prennent aucune part : cependant j'adore le Dieu qu'adorèrent Abraham, Isaac, et Jacob, qui, étant Chaldéens, et de race sacerdotale, et ayant voyagé chez les Égyptiens, en prirent l'usage de leur circoncision. Ils honorèrent un Dieu qui leur fut favorable, de même qu'il l'est à moi et à tous ceux qui l'invoquent ainsi qu'Abraham. Il n'y a qu'à vous seuls à qui il n'accorde pas ses bienfaits, puisque vous n'imitez point Abraham, soit en lui élevant des autels, soit en lui offrant des sacrifices.

Non seulement Abraham sacrifiait souvent ainsi que nous, mais il se servait de la divination comme l'on fait chez les Grecs. Il se confiait beaucoup aux augures, et sa maison trouvait sa conservation dans cette science. Si quelqu'un parmi vous, ô Galiléens ! refuse de croire ce que je dis, je vous le prouverai par l'autorité de Moïse. Écoutez-le parler: « Après ces choses, la parole du Seigneur fut adres- « sée à Abraham dans une vision, en disant : Ne « crains point, Abraham, je te protége, et ta récom- « pense sera grande. Abraham dit : Seigneur, que « me donnerez-vous? je m'en vais sans laisser « d'enfants, et le fils de ma servante sera mon « héritier. Et d'abord la voix du Seigneur s'adresse « à lui et lui dit : Celui-ci ne sera pas ton héritier ; « mais celui qui sortira de toi, celui-là sera ton « héritier. Alors il le conduisit dehors, et lui dit: « Regarde au ciel et compte les étoiles, si tu « peux les compter ; ta postérité sera de même. « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut réputé à « justice. » Dites-moi actuellement, pourquoi celui qui répondit à Abraham, soit que ce fût un ange, soit que ce fût un dieu, le conduisit-il hors de son logis? car quoiqu'il fût auparavant dans sa maison, il n'ignorait pas la multitude innombrable d'étoiles qui luisent pendant la nuit. Je suis assuré que celui qui fesait sortir Abraham voulait lui montrer le mouvement des astres, pour qu'il pût confirmer sa promesse, par les décrets du ciel qui régit tout, et dans lequel sont écrits les événements.

Afin qu'on ne regarde pas comme forcée l'explication du passage que je viens de citer, je la confirmerai par ce qui suit ce même passage [a]. « Le « Seigneur dit à Abraham : Je suis ton Dieu, qui « t'ai fait sortir du pays des Chaldéens pour te « donner cette terre en héritage. Abraham répon- « dit : Seigneur, comment connaîtrai-je que j'hé- « riterai de cette terre? Le Seigneur lui répondit: « Prends une génisse de trois ans, une chèvre « de trois ans, un bélier de trois ans, une tour- « terelle, et un pigeon. Abraham prit donc toutes « ces choses, et les partagea au milieu, et mit « chaque moitié vis-à-vis l'une de l'autre ; mais « il ne partagea pas les oiseaux. Et une volée « d'oiseaux descendit sur ces bêtes mortes, et « Abraham se plaça avec elles. » Remarquez que celui qui conversait avec Abraham, soit que ce fût un ange, soit que ce fût un dieu, ne confirma pas sa prédiction légèrement, mais par la divination et les victimes : l'ange, ou le dieu qui parlait à Abraham, lui promettait de certifier sa promesse par le vol des oiseaux. Car il ne suffit pas d'une promesse vague pour autoriser la vérité d'une chose; mais il est nécessaire qu'une marque certaine assure la certitude de la prédiction qui doit s'accomplir dans l'avenir.

[a] *Genèse*, ch. XV, v. 7, 8, 9, 10, et 11.

SUPPLÉMENT
AU DISCOURS DE JULIEN,
PAR L'AUTEUR DU *MILITAIRE PHILOSOPHE* [1].

Un empereur qui se prépare à combattre les Perses avec l'épée n'a guère le temps d'employer sa plume à confondre tous les dogmes inventés par des chrétiens cent ans et deux cents ans avant lui, dogmes dont le Juif Jésus n'avait jamais parlé, dogmes entassés les uns sur les autres avec une impudence qui fait frémir, et une absurdité qui fait rire. Si Dieu avait donné une plus longue vie à ce grand homme, il eût sans doute fait rechercher tous ces monuments de fraude que les premiers chrétiens forgèrent dans leur obscurité, et qu'ils cachèrent pendant deux siècles aux magistrats romains avec un secret religieux ; il eût étalé à tous les yeux ces instruments du mensonge, comme on représente aux faux-monnayeurs les poinçons et les marteaux dont ils se sont servis pour frapper leurs espèces trompeuses.

Il eût tiré de la poussière le *Testament des douze patriarches* composé au premier siècle ; ce livre ridicule dans lequel on ose faire prédire Jésus-Christ par Jacob.

Il eût exposé les romans d'Hégésippe, de Marcel, et d'Abdias, où l'on voit Simon Barjone, surnommé Pierre, allant à Rome avec Simon,

[1] Ce morceau est réellement de Voltaire, quoiqu'il soit ici attribué à Naigeon, l'auteur du *Militaire philosophe*.

l'autre magicien, disputer devant Néron à qui ferait le plus de prodiges; l'un ressuscitant un parent de Néron à moitié, l'autre le ressuscitant tout à fait; l'un volant dans les airs, l'autre cassant les jambes de son rival, après s'être fait tous deux des compliments par leurs chiens qui parlaient très bon latin.

Il eût montré les fausses lettres de Pilate, les fausses lettres de Jésus-Christ à un prétendu Abgare, roi d'Édesse, dans le temps qu'il n'y avait point de roi à Édesse; les fausses lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul; les fausses Constitutions apostoliques, dans lesquelles il est dit que lorsqu'on donne un bon souper, il faut porter deux portions au diacre et quatre à l'évêque, parce que l'évêque est au-dessus de l'empereur: enfin de mauvais vers grecs attribués aux sibylles, dans lesquels on prédit Jésus-Christ en acrostiches.

Cet amas de turpitudes, dont je n'ai pas spécifié ici la dixième partie, eût sans doute porté l'indignation et le mépris dans tous ceux qui réfléchissaient. On eût reconnu l'esprit de la faction galiléenne, qui a commencé par la fraude, et qui a fini par la tyrannie.

Que n'eût-il point dit, s'il avait daigné examiner à fond les prodiges rapportés dans cinquante-quatre évangiles! un dieu fait homme pour aller à la noce chez des paysans et pour changer l'eau en vin en faveur des garçons de la noce déjà ivres; un dieu fait homme pour aller sécher un figuier en avouant que ce n'est pas le temps des figues; un dieu fait homme pour envoyer le diable dans un troupeau de deux mille cochons, et cela dans un pays qui n'eut jamais de cochons en aucun temps; un dieu que le diable emporte sur le haut d'un temple et sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre; un dieu qui se transfigure pendant la nuit, et cette transfiguration consiste à avoir un habit blanc, et à causer avec Moïse et Élie qui viennent lui rendre visite; un dieu législateur qui n'écrit pas un seul mot, un dieu qui est pendu en public, et qui ressuscite en secret; un dieu qui prédit qu'il reviendra dans la génération présente avec une grande majesté dans les nuées, et qui ne paraît pas dans les nuées comme il l'avait promis; une foule de trépassés qui ressuscitent et qui se promènent dans Jérusalem à la mort de ce dieu, sans qu'aucun sénateur romain ait jamais été instruit d'aucune de ces aventures, dans le temps que le sénat de Rome était le maître de la Judée, et se faisait rendre un compte exact de tout par le gouverneur et par les préposés. Quoi! des prodiges qui auraient occupé l'attention de la terre entière auraient été ignorés de la terre entière! Quoi! le nom même d'*évangile* aurait été inconnu des Romains pendant plus de deux siècles!

Certes, si Julien avait eu assez de loisir pour rassembler toutes ces absurdités, et pour en faire un tableau frappant, il aurait anéanti cette secte enthousiaste.

Il aurait montré par quels degrés on parvint à ce point d'aveuglement et d'insolence; comment on entassa secrètement livres sur livres, contes sur contes, mensonges audacieux sur mensonges absurdes. Il eût fait voir comment le christianisme se guinda peu à peu sur les épaules du platonisme, comment il parvint à séduire les esprits sous l'ombre d'une initiation plus parfaite que les autres initiations: comment le serment de ne jamais révéler le secret au gouvernement servit à former un parti considérable dans l'état, et subvertit enfin le gouvernement auquel il s'était long-temps caché.

L'histoire fidèle de l'enthousiasme des premiers chrétiens, de leurs fraudes qu'ils appelaient pieuses, de leurs cabales, de leur ambition, se trouve parfaitement développée dans l'*Examen important de feu milord Bolingbroke*.

On exhorte tous ceux qui veulent s'instruire à lire cet excellent ouvrage. On les exhorte à adorer Dieu en esprit et en vérité, à fouler aux pieds toutes les affreuses superstitions sous lesquelles on nous accable.

Quiconque réfléchira verra évidemment que le but de tant de fourberies a été uniquement de s'enrichir à nos dépens, et d'établir le trône de l'ambition sur le marche-pied de notre sottise. On a employé pendant seize siècles la fourberie, le mensonge, les prestiges, les prisons, les tortures, le fer et la flamme, pour que tel moine eût quarante mille ducats de rente; pour que tel évêque dît une fois l'an une messe en latin qu'il n'entend point, après quoi il va faire la revue de son régiment ou s'enivrer avec sa maîtresse tudesque; pour que l'évêque de Rome usurpât le trône des césars; pour que les rois ne régnassent que sous le bon plaisir d'un scélérat adultère et empoisonneur tel qu'Alexandre VI, ou d'un débauché tel que Léon X, ou d'un meurtrier tel que Jules II, ou d'un vieillard imbécile tel qu'on en a vu depuis.

Il est temps de briser ce joug infâme que la stupidité a mis sur notre tête, que la raison secoue de toutes ses forces; il est temps d'imposer silence aux sots fanatiques gagés pour annoncer ces impostures sacriléges, et de les réduire à prêcher la morale qui vient de Dieu, la justice qui est dans Dieu, la bonté qui est l'essence de Dieu, et non les dogmes impertinents qui sont l'ouvrage des hommes. Il est temps de consoler la terre que des cannibales déguisés en prêtres et en

juges ont couverte de sang. Il est temps d'écouter la nature qui crie depuis tant de siècles : Ne persécutez pas mes enfants pour des inepties. Il est temps enfin de servir Dieu sans l'outrager.

LA BIBLE

ENFIN EXPLIQUÉE

PAR PLUSIEURS AUMONIERS

DE S. M. L. R. D. P.

1776.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'explication de ces quatre lettres L. R. D. P. a embarrassé plusieurs savants. Quelques uns ont cru qu'elles désignaient le vainqueur de Molwitz et de Lissa, quoique ce prince n'ait guère d'aumôniers, et qu'il fasse sa prière tout seul comme il gouverne ses états et commande ses armées. Mais l'avertissement suivant, placé à la tête de la troisième édition, lève tous les doutes.

Quatre savants théologiens du palatinat de Sandomir [1] ayant composé ces commentaires sur la *Bible*, ils furent d'abord imprimés en latin, à Francfort sur l'Oder, en 1775 ; on n'en tira que très peu d'exemplaires; ensuite un académicien de Berlin les traduisit en langue française ; et on en fit plusieurs éditions, qui toutes pèchent par beaucoup de fautes de typographie. L'édition que nous présentons en est exempte ; et si on la compare avec le latin, on la trouvera plus ample et plus fidèle. C'est ce qu'il sera aisé de vérifier en jetant seulement les yeux sur la dernière page, qui, dans cette édition, diffère de toutes les autres, et en conférant les commencements de chaque livre : nous n'avons rien épargné pour rendre cette édition correcte et utile.

[1] Ceci fait connaître que ces initiales signifient *le roi de Pologne*, et non *le roi de Prusse*.

ANCIEN TESTAMENT.

GENÈSE.

Du commencement les dieux fit [a] le ciel et la terre : or, la terre était *tohu bohu* [b], et le vent de Dieu courait sur les eaux.

Et Dieu dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite [c]. Il vit que la lumière était bonne.

[a] Le texte hébreu, c'est-à-dire phénicien, syriaque, porte expressément, les dieux fit, et non pas, Dieu créa, *Deus creavit*, comme le porte la *Vulgate*. C'est une phrase commune aux langues orientales, et souvent les Grecs ont employé ce trope, cette figure de mots.

[b] *Tohu bohu* signifie à la lettre sens dessus dessous. C'est proprement le *Chaut-ereb* de Sanchoniathon le Phénicien, dont les Grecs prirent leur Chaos et leur Érèbe. Sanchoniathon écrivit incontestablement avant le temps où l'on place Moïse.

On ne voit pas de chaos expressément marqué chez les Persans : les Égyptiens semblent ne l'avoir pas connu : les Indiens encore moins. Il n'y a rien dans les écrits chinois venus jusqu'à nous qui ait le moindre rapport à ce chaos, à son débrouillement, à la formation du monde. De tous les peuples policés, les Chinois paraissent les seuls qui aient reçu le monde tel qu'il est, sans vouloir deviner comment il fut fait ; n'ayant point de révélation comme nous, ils se turent sur la création : ce furent les Phéniciens qui parlèrent les premiers du chaos. Voyez Sanchoniathon, cité par Eusèbe, évêque de Césarée, comme un auteur authentique.

[c] L'auteur sacré place ici la formation de la lumière quatre jours avant la formation du soleil ; mais toute l'antiquité a cru que le soleil ne produit pas la lumière, qu'il ne sert qu'à la pousser, et qu'elle est répandue dans l'espace. Descartes même fut long-temps dans cette erreur. C'est Roemer le Danois qui le premier a démontré que la lumière émane du soleil, et en combien de minutes. Les critiques osent dire que si Dieu avait d'abord répandu la lumière dans les airs pour être poussée par le soleil, et pour éclairer le monde, elle ne pouvait être poussée, ni éclairer, ni être séparée des ténèbres, ni faire un jour du soir au matin, avant que le soleil existât : cette théorie est contraire, disent-ils, à toute physique, et à toute raison : mais ils doivent songer que l'auteur sacré n'a pas prétendu faire un traité de philosophie et un cours de physique expérimentale. Il se conforma aux opinions de son temps, et se proportionna en tout aux esprits grossiers des Juifs, pour lesquels il écrivait : sans quoi il n'aurait été entendu de personne. Il est vrai que la *Genèse* est encore difficile à entendre : aussi les Juifs en défendirent la lecture avant l'âge de vingt-cinq ans ; et cette défense fut aisément exécutée dans un pays où les livres furent toujours extrêmement rares.

Ce dogme, que Dieu commença par la création de la lumière, est entièrement conforme à l'opinion de l'ancien Zoroastre et des premiers Persans : ils divisèrent la lumière des ténèbres ; jusque-là les Hébreux et les Persans furent d'accord, mais Zoroastre alla bien plus loin. La lumière et les ténèbres furent ennemis, et Arimane, dieu de la nuit, fut toujours révolté contre Oromaze, le dieu du jour ; c'était une allégorie sensible, et d'une philosophie profonde. *Voy.* Hyde, chap. IX.

Il a paru, en 1774, un ouvrage sur les six jours de notre création, par le docteur Chrisander, professeur en théologie. Il assure que Dieu créa, le second jour, la matière électrique, et ensuite la lumière : « qu'alors la vénérable Trinité, qui « n'avait point reçu de dehors l'idée exemplaire de la lu« mière, vit que la lumière était bonne, et avait sa per« fection. » Tout le commentaire de M. Chrisander est dans ce goût ; il en faut féliciter notre siècle.

Et il divisa la lumière des ténèbres. Il fit un soir et un matin qui fit un jour.

Dieu dit encore : Que le ferme, le firmament soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux [a]... Et Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le petit pour présider à la nuit, et diviser la lumière des ténèbres et du jour.

Et du soir au matin se fit le quatrième jour.

Dieu dit aussi : Que les eaux produisent des reptiles d'une âme vivante, et des volatiles sur la terre sous le ferme du ciel...

Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Fesons l'homme à notre image et ressemblance [b]. Et qu'il préside aux poissons de la mer, et aux volatiles du ciel, et aux bêtes, et à la terre universelle, et aux reptiles qui se meuvent sur terre.

Et il fit l'homme à son image, et il le fit mâle et femelle; et du soir au matin se fit le sixième jour [c].

Et il acheva entièrement l'ouvrage le septième jour, et il se reposa le septième jour, ayant achevé tous ses ouvrages.

Et il bénit le septième jour, parce qu'il avait cessé tout ouvrage ce jour-là et l'avait créé pour le faire [d].

Ce sont là les générations du ciel et de la terre; et le Seigneur n'avait point fait encore pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'hommes pour cultiver la terre.

Mais une fontaine sortait de la terre et arrosait la surface universelle de la terre [a].

Et le Seigneur Dieu forma donc un homme du limon de la terre.

Et il lui souffla sur la face (en hébreu, dans les narines) un souffle de vie [b].

Or, le Seigneur Dieu avait planté du commencement un jardin dans Éden [c].

Le Seigneur Dieu avait aussi produit du limon tout arbre beau à voir, et bon à manger.

Et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bon et du mauvais [d].

De ce lieu d'Éden un fleuve sortait pour arroser le jardin.

a *Racach* signifie le solide, le ferme, le firmament. Tous les anciens croyaient que les cieux étaient solides, et on les imagina de cristal, puisque la lumière passait à travers. Chaque astre était attaché à son ciel épais et transparent : mais comment un vaste amas d'eau pouvait-il se trouver sur ces firmaments? ces océans célestes auraient absorbé toute la lumière qui vient du soleil et des étoiles, et qui est réfléchie des planètes. La chose était impossible : n'importe, on était assez ignorant pour penser que la pluie venait de ces cieux supérieurs, de cette plaque, de ce firmament. C'est le sentiment d'Origène, de saint Augustin, de saint Cyrille, de saint Ambroise, et d'un nombre considérable de docteurs.

Pour avoir de la pluie il fallait que l'eau tombât du firmament. On imagina des fenêtres, des cataractes qui s'ouvraient et se fermaient : c'est ainsi que dans l'Amérique septentrionale les pluies étaient formées par les querelles d'un petit garçon céleste et d'une petite fille céleste qui se disputaient une cruche remplie d'eau ; le petit garçon cassait la cruche, et il pleuvait.

b C'était encore une idée universellement répandue dans notre Occident que l'homme était formé à l'image des dieux.

« Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum. »
Ovid., Met., 1, 83.

L'antiquité profane était anthropomorphite. Ce n'était pas l'homme qu'elle imaginait semblable aux dieux, elle se figurait des dieux semblables aux hommes. C'est pourquoi tant de philosophes disaient que si les chats s'étaient forgé des dieux, ils les auraient fait courir après les souris. La *Genèse*, en ce point comme en plusieurs autres, se conforme toujours à l'opinion vulgaire, pour être à la portée des simples.

c Voilà l'homme et la femme créés; et cependant quand tout l'ouvrage de la création est complet, le Seigneur fait encore l'homme, et il lui prend une côte pour en faire une femme. Ce n'est point sans doute une contradiction : ce n'est qu'une manière plus étendue d'expliquer ce qu'il avait d'abord annoncé.

d *Il l'avait créé pour le faire* : c'est une expression hébraïque qu'il est difficile de rendre littéralement. Elle ressemble à ces phrases fort communes : en s'en allant, ils s'en allèrent; en pleurant, ils pleurèrent.

Une remarque plus importante est que le premier Zoroastre fit créer l'univers en six temps qu'on appela les six gahambârs ; ces six temps, qui n'étaient pas égaux, composèrent une année de trois cent soixante et cinq jours. Il y manquait six heures ou environ, mais c'était beaucoup que dans des temps si reculés Zoroastre ne se fût trompé que de six heures ; nous ne croyons pas que le premier Zoroastre eût neuf mille ans d'antiquité, comme on l'a dit : mais il est incontestable que la religion des Persans existait depuis très long-temps.

a Ce ne peut être sur tout le globe que cette fontaine versait ses eaux. Il faut apparemment entendre par *toute la terre* l'endroit où était le Seigneur. Il n'y avait point encore de pluie, mais il y avait des eaux inférieures; et il faut que ces eaux inférieures eussent produit cette fontaine.

b *Dieu lui souffla un souffle*, prouve qu'on croyait que la vie consiste dans la respiration. Elle en fait effectivement une partie essentielle. Ce passage fait voir, ainsi que tous les autres, que Dieu agissait comme nous, mais dans une plénitude infinie de puissance : il parlait, il donnait ses ordres, il arrangeait, il soufflait, il plantait, il pétrissait, il se promenait, il fesait tout de ses mains.

c Ce jardin, ce verger d'Éden était nécessaire pour nourrir l'homme et la femme. D'ailleurs dans les pays chauds où l'auteur écrivait, le plus grand bonheur était un jardin avec des ombrages. Long-temps avant l'irruption des Bédouins juifs en Palestine, les jardins de la Saana auprès d'Aden où Éden, dans l'Arabie, étaient très fameux; les jardins des Hespérides en Afrique l'étaient encore davantage. La province de Bengale, à cause de ses beaux arbres et de sa fertilité, s'appelle toujours le jardin par excellence; et aujourd'hui même encore le grand mogol dans ses édits nomme toujours le Bengale le *Paradis terrestre*.

On trouve aussi un jardin, un paradis terrestre dans l'ancienne religion des Persans ; ce paradis terrestre s'appelait *Shang-dizoucho* : il est appelé *Iraurigi* dans le *Sadder*, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

Les brachmanes avaient un pareil jardin de temps immémorial. Le R. P. dom Calmet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Idulphe, dit en propres mots : « Nous ne doutons point que le lieu où fut planté le paradis « terrestre ne subsiste encore. »

d Cet arbre de vie, et cet arbre de la science, ont toujours embarrassé les commentateurs. L'arbre de vie a-t-il quelque rapport avec le breuvage de l'immortalité, qui de temps immémorial eut tant de vogue dans tout l'Orient? Il est aisé d'imaginer un fruit qui fortifie, et qui donne de la santé : c'est ce qu'on a dit des cocos, des dattes, de l'ananas, du ginseng, des oranges; mais un arbre qui donne la science du

Et de là se divisait en quatre fleuves; l'un a nom Phison. C'est celui qui tourne dans tout le pays d'Évilath, qui produit l'or [a]; et l'or de cette terre est excellent, et on y trouve le bdellium et l'onyx.

Le second fleuve est le Géhon, qui coule tout autour de l'Ethiopie [b].

Le troisième est le Tigre, qui va contre les Assyriens.

Le quatrième est l'Euphrate.

Le Seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit dans le jardin pour travailler et le garder.

Et il lui ordonna, disant : Mange de tout bois du paradis; mais ne mange point du bois de la science du bon et du mauvais [c].

Car le même jour que tu en auras mangé, tu mourras de mort très certainement [d].

Et le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Fesons-lui un aide qui soit semblable à lui.

Donc le Seigneur Dieu ayant formé de terre tous les animaux, et tous les volatiles du ciel, il les amena à Adam, pour voir comment il les nommerait.

Car le nom qu'Adam donna à chaque animal est son vrai nom [a].

Mais il ne trouva point parmi eux d'aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc un profond sommeil à Adam; et lorsqu'il fut endormi, le Seigneur Dieu lui arracha une de ses côtes, et mit de la chair à la place [b].

Et le Seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait ôtée à Adam, et il la présenta à Adam.

Or, Adam et sa femme étaient tout nus, et n'en rougissaient pas [c].

Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre que le Seigneur Dieu avait faits [d].

bien et du mal est une chose extraordinaire. On a dit du vin qu'il donnait de l'esprit,

« Fecundi calices quem non fecere disertum? »
Hor., l. I, ep. v.

mais jamais le vin n'a fait un savant : il est difficile de se faire une idée nette de cet arbre de la science : on est forcé de le regarder comme une allégorie. Le champ de l'allégorie est si vaste, que chacun y bâtit à son gré : il faut donc s'en tenir au texte sacré, sans chercher à l'approfondir.

a Les commentateurs conviennent assez que Phison est le Phase : c'est un fleuve de la Mingrélie qui a sa source dans une des branches les plus inaccessibles du Caucase. Il y avait sûrement beaucoup d'or dans ce pays, puisque l'auteur sacré le dit. C'est aujourd'hui un canton sauvage, habité par des barbares qui ne vivent que de ce qu'ils volent. A l'égard du *bdellium*, les uns disent que c'est du baume; les autres, que ce sont des perles.

b Pour le Géhon, s'il coule en Ethiopie, ce ne peut être que le Nil; et il y a environ dix-huit cents lieues des sources du Nil à celles du Phase. Adam et Ève auraient eu bien de la peine à cultiver un si grand jardin. Les sources du Tigre et de l'Euphrate ne sont qu'à soixante lieues l'une de l'autre mais dans les parties du globe les plus escarpées et les plus impraticables : tant les choses sont changées!

Ce Tigre, qui va chez les Assyriens, prouve que l'auteur vivait du temps du royaume d'Assyrie; mais l'établissement de ce royaume est un autre chaos. Remarquons seulement ici que le fameux rabbin Benjamin de Tudele, qui voyagea dans le douzième siècle en Afrique et en Asie, donne le nom de Phison au grand fleuve d'Éthiopie; nous parlerons de ce Benjamin quand nous en serons à la dispersion des dix tribus.

c L'empereur Julien, notre ennemi, dans son trop éloquent discours réfuté par saint Cyrille, dit que le seigneur Dieu devait au contraire ordonner à l'homme, sa créature, de manger beaucoup de cet arbre de la science du bien et du mal; que non seulement Dieu lui avait donné une tête pensante qu'il fallait nécessairement instruire, mais qu'il était encore plus indispensable de lui faire connaître le bien et le mal, pour qu'il remplit ses devoirs; que la défense était tyrannique et absurde, que c'était cent fois pis que si on lui avait fait un estomac pour l'empêcher de manger. Cet empereur abuse des apparences, qui sont ici en sa faveur, pour accabler notre religion de mépris et d'horreur; mais notre sainte religion n'étant pas la juive, elle s'est soutenue par les miracles contre les raisons de la philosophie : d'ailleurs la mythologie était aussi absurde que la *Genèse* le parut à l'empereur Julien, et sa religion n'avait pas comme la nôtre une suite continue de miracles et de prophéties qui ont soutenu mutuellement ce divin édifice.

d Ce n'était sans doute qu'une peine comminatoire, puisque Adam et Ève mangèrent de ce fruit, et vécurent encore neuf cent trente années. Saint Augustin, dans son premier livre *des Mérites des pécheurs*, dit qu'Adam serait mort dès ce jour-là, s'il n'avait pas fait pénitence.

Le premier Zoroastre avait aussi placé un homme et sa femme dans le paradis terrestre. Le premier homme était Micha, et la premiere femme Mishana. Chez Sanchoniathon ce sont d'autres noms. Chez les brachmanes, c'est Adimo et Procriti. Chez les Grecs, c'est Prométhée et Pandore; mais des sectes entières de philosophes ne reconnurent pas plus un premier homme qu'un premier arbre. Chaque nation fit son système, et toutes avaient besoin de la révélation de Dieu même pour connaître ces choses sur lesquelles on dispute encore, et qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître.

a Cela suppose qu'il y avait déjà un langage très abondant, et qu'Adam, connaissant tout d'un coup les propriétés de chaque animal, exprima toutes les propriétés de chaque espèce par un seul mot; de sorte que chaque nom était une définition. Ainsi le mot qui répond à cheval devait annoncer un quadrupède avec ses crins, sa queue, son encolure, sa vitesse, sa force. Le mot qui répond à éléphant exprimait sa taille, sa trompe, son intelligence, etc. Il est triste qu'une si belle langue soit entièrement perdue. Plusieurs savants s'occupent à la retrouver. Ils y auront de la peine.

On a demandé si Adam nomma aussi les poissons. Plusieurs Pères croient qu'il ne nomma que ceux des quatre fleuves du jardin; mais tous les poissons du monde pouvaient venir par ces quatre fleuves; les baleines pouvaient arriver de l'Océan par l'embouchure de l'Euphrate.

b Saint Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes : car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux : il serait difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentit, si cela ne nous était pas révélé. Il est aisé de voir que cette femme formée de la côte d'un homme est un symbole de l'union qui doit régner dans le mariage : cela n'empêche pas que Dieu ne formât Ève de la côte d'Adam réellement et à la lettre; un fait allégorique n'en est pas moins un fait.

c Plusieurs peuplades sont encore sans aucun vêtement. Il est très probable que le froid fit inventer les habits. Les femmes surtout se firent des ceintures pour recevoir le sang de leurs règles. Quand tout le monde est nu, personne n'a honte de l'être. On ne rougit que par vanité : on craint de montrer une difformité que les autres n'ont pas.

d Le serpent passait en effet, du temps de l'auteur sacré, pour un animal très intelligent et très fin. Il était le symbole

Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du bois du jardin ?

La femme lui répondit : Nous mangeons de tout fruit, de tout arbre du jardin ; mais de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur qu'en le touchant nous ne mourions.

Le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ; car dès que vous aurez mangé de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme les dieux [a], sachant le bon et le mauvais.

La femme donc vit que le fruit de ce bois était bon à manger, et beau aux yeux, d'un aspect délectable ; prit de ce fruit, en mangea, et en donna à son mari, qui en mangea.

Et les yeux de tous deux s'ouvrirent ; et connaissant qu'ils étaient nus, ils cousirent des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

Le Seigneur Dieu se promenait dans le jardin [b] au vent qui souffle après midi ; et Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu, au milieu des bois du jardin.

Et le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : Adam, où es-tu [c] ?

Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le paradis, et j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché.

Et Dieu lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu ? Il faut que tu aies mangé ce que je t'avais ordonné de ne pas manger.

Et Adam dit : La femme que tu m'as donnée m'a donné du fruit du bois, et j'en ai mangé.

Et Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé.

Et le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et bêtes de la terre ; tu marcheras sur ton ventre [a] dorénavant, et tu te nourriras de terre toute ta vie.

Et je mettrai des inimitiés en tes enfants et les enfants de la femme : tu chercheras à les mordre au talon, et ils chercheront à t'écraser la tête.

Il dit aussi à la femme : Je multiplierai tes misères et tes enfantements. Tu feras des enfants en douleur, et tu seras sous la domination de ton mari [b].

Et il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du bois que je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite en ton travail, et tu mangeras en tes travaux tous les jours de ta vie, et la terre portera épines et chardons, et tu mangeras l'herbe de la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage [c], jusqu'à ce que tu retournes en

de l'immortalité chez les Egyptiens. Plusieurs peuplades l'adoraient en Afrique. L'empereur Julien demande quelle langue il parlait. Les chevaux d'Achille parlaient grec ; et le serpent d'Ève devait parler la langue primitive. La conversation de la femme et du serpent n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle, ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle ; et nous ne devons point être surpris que les serpents, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlassent encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'Euphrate pour prêcher le peuple. On a recherché si le serpent d'Ève était une couleuvre, ou une vipère, ou un aspic, ou une autre espèce ; mais on n'a aucune lumière sur cette question.

a Il est difficile de savoir ce que le serpent entendait par des dieux ; de savants commentateurs ont dit que c'étaient les anges : on leur a répondu qu'un serpent ne pouvait connaître les anges ; mais par la même raison il ne pouvait connaître les dieux. Quelques uns ont cru que la malignité du serpent voulait par là introduire déjà la pluralité des dieux dans le monde ; mais il vaut mieux s'en tenir à la simplicité du texte que de se perdre dans des systèmes.

b Le Seigneur se promène ; le Seigneur parle ; le Seigneur souffle ; le Seigneur agit toujours comme s'il était corporel. L'antiquité n'eut point d'autre idée de la Divinité. Platon passe pour le premier qui ait fait Dieu d'une substance déliée, qui n'était pas tout à fait corps. Les critiques demandent sous quelle forme Dieu se montrait à Adam, à Ève, à Caïn, à tous les partriarches, à tous les prophètes, à tous ceux auxquels il parla de sa propre bouche. Les Pères répondent qu'il avait une forme humaine, et qu'il ne pouvait se faire connaître autrement ayant fait l'homme à son image : c'était l'opinion des anciens Grecs, adoptée par les anciens Romains.

c Il est palpable que tout ce récit est dans le style d'une histoire véritable, et non dans le goût d'une invention allégorique. On croit voir un maître puissant à qui son serviteur a désobéi : il appelle le serviteur qui se cache, et qui ensuite s'excuse. Rien n'est plus simple et plus circonstancié ; tout est historique. Quand l'Esprit saint daigne se servir d'un apologue, il a soin de nous en avertir. Joathan, dans le livre des *Juges*, assemble le peuple sur la montagne de Garizim, et lui conte la fable des Arbres qui voulurent se choisir un roi, comme Ménénius raconta au peuple romain la fable de l'Estomac et des Membres. Mais, dans la *Genèse*, il n'y a pas un mot qui fasse sentir que l'auteur débite un apologue. C'est une histoire suivie, détaillée, circonstanciée d'un bout à l'autre.

On trouve dans le *Zenda-Vesta* l'histoire d'une couleuvre tombée du ciel en terre pour y faire du mal. Dans la mythologie, le serpent Ophionée fit la guerre aux dieux. Un autre serpent régna avant Saturne. Jupiter se fit serpent pour jouir de Proserpine sa propre fille : toutes allégories difficiles à entendre, supposé qu'elles soient allégories.

a Une preuve indubitable que la *Genèse* est donnée pour une histoire réelle, c'est que l'auteur rend ici raison pourquoi le serpent rampe. Cela suppose qu'il avait auparavant des jambes et des pieds avec lesquels il marchait. On rend aussi raison de l'aversion qu'ont presque tous les hommes pour les serpents. Il est vrai que les serpents ne mangent point de terre : mais on le croyait, et cela suffit.

b L'auteur rend aussi raison des douleurs de l'enfantement, et de l'empire de l'homme sur la femme. Il est vrai que ces punitions ne sont pas générales, et qu'il y a beaucoup de femmes qui accouchent sans douleur, et beaucoup qui ont un pouvoir absolu sur leurs maris : mais c'est assez que l'énoncé de l'auteur sacré se trouve communément véritable.

c L'auteur écrivait en Palestine, où l'on mangeait du pain ; et en effet les laboureurs ne le mangent qu'à la sueur de leur visage, mais tous les riches le mangent plus à leur aise. L'auteur se serait exprimé autrement s'il avait vécu dans les vastes pays où le pain était inconnu, comme dans les Indes, dans l'Amérique, dans l'Afrique méridionale, et dans les autres pays où l'on vivait de châtaignes et d'autres fruits. Le pain est encore inconnu dans plus de quinze cents lieues

terre, d'où tu as été pris; et parce que tu es poudre, tu retourneras en poudre.

Alors Adam nomma sa femme Héva, parce qu'elle était mère de tous les vivants.

Et le Seigneur Dieu fit pour Adam et pour sa femme des chemisettes de peau [a]; il les en habilla, et il dit: Eh bien! voilà donc comme Adam est devenu l'un de nous, sachant le bon et le mauvais! Maintenant, pour qu'ils ne mettent plus la main sur l'arbre de vie, et qu'ils n'en mangent, et qu'ils ne vivent éternellement, il le chassa du jardin d'Éden, pour aller labourer la terre dont il avait été pétri.

Et après qu'il l'eut mis dehors, il mit un Chérub, un bœuf [b] au-devant du jardin, et une épée flamboyante pour garder l'arbre de vie.

de côtes de la mer Glaciale: mais l'auteur, écrivant pour des Juifs, ne pouvait parler que de leurs usages.

On fait une autre objection: c'est qu'il n'y avait point de pain du temps d'Adam, que par conséquent si Dieu lui parla, s'il l'habilla lui et sa femme, s'il les chassa du jardin d'Éden, il ne put les condamner à manger à la sueur de leur front un pain qu'ils ne mangèrent pas. Mais on verra que l'auteur sacré parle presque toujours par anticipation.

a Nous avons vu que tout est historique dans la *Genèse*. Il est positif que Dieu daigna faire de ses mains un petit habillement pour Adam et Ève, comme il est positif qu'il leur parla, qu'il se promena dans le jardin. L'ironie amère dont il se sert en leur parlant cette fois est de la même vérité. Il eût été trop hardi à l'écrivain sacré de mettre dans la bouche de Dieu ces paroles insultantes, si Dieu ne les avait pas effectivement prononcées. Ce serait une profanation. Aussi nos commentateurs déclarent que tout se passa mot à mot comme il est dit dans la sainte Écriture. Ce changement, arrivé dans la race humaine, a été regardé depuis par les fondateurs de la théologie chrétienne comme un effet de la malice du diable, quoique le diable soit entièrement inconnu dans la *Genèse*. Les savants commencent à croire que la vraie origine du diable est dans un ancien livre des brachmanes qui a près de cinq mille ans d'antiquité, nommé *le Shasta*. Il n'a été découvert que depuis peu par M. Dow, colonel au service de la compagnie anglaise des Indes, et par M. Holwell, sous-gouverneur de Calcuta. M. Holwell a traduit plusieurs passages importants de ce livre, qui contient l'ancienne religion des brachmanes, et l'origine de toutes les autres: c'est là que l'Éternel crée tous les demi-dieux, non par la parole, par le *logos*, comme l'a dit Platon dans la suite des temps, mais par un seul acte de sa volonté, comme il parait plus digne de l'essence divine. Parmi ces demi-dieux il se trouva un rebelle nommé Moisazor, qui fut condamné à un enfer très long, et qui pervertit ensuite la terre après avoir perverti le ciel. C'est l'Arimane des Perses; c'est le Typhon des Égyptiens; c'est l'Encelade des Grecs: ce fut enfin le diable des pharisiens; ils l'admirent dans le temps de l'établissement du sanhédrin par le grand Pompée. Ce diable fut regardé alors comme un ange rebelle chassé du ciel, et venant tenter les hommes. On sait assez qu'il courut, en ce temps-là, un livre sur la chute des anges qui fut attribué à Enoch: il est cité dans une épître de saint Pierre. Nous n'avons que des fragments de ce livre, il en sera parlé ailleurs.

b *Chérub* signifie un bœuf, *Charab*, labourer. Les Juifs, ayant imité plusieurs usages des Égyptiens, sculptèrent grossièrement des bœufs dont ils firent des espèces de sphinx, des animaux composés, tels qu'ils en mirent dans le saint des saints. Ces figures avaient deux faces, une d'homme, une de bœuf, et des ailes, des jambes d'homme, et des pieds de bœuf. Aujourd'hui les peintres nous représentent les chérubins avec des têtes d'enfant sans corps, et ces têtes ornées de deux petites ailes; c'est ainsi qu'on les voit dans plusieurs de nos églises.

Et Adam connut sa femme Eve, qui conçut et enfanta Caïn, et ensuite elle enfanta son frère Abel.

Or, Abel fut pasteur de brebis, et Caïn fut agriculteur.

Un jour il arriva que Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre. Abel offrit aussi des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse; et Dieu fut content d'Abel et de ses présents; mais il ne fut point content de Caïn et de ses présents [a].

Et Caïn se mit fort en colère, et son visage fut abattu, et le Seigneur lui dit: Pourquoi es-tu en colère, et que ton visage est abattu? et Caïn dit à son frère Abel: Sortons dehors; et Caïn attaqua son frère Abel et le tua [b]; et Dieu dit à Caïn: Où est ton frère Abel? Et Caïn lui répondit: Je n'en sais rien: est-ce que je suis le gardien de mon frère?...

Et Dieu dit à Caïn: Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois; et le Seigneur mit un signe à Caïn, pour que ceux qui le trouveraient ne le tuassent pas [c].

Et Caïn coucha avec sa femme, et il bâtit une ville [d], et il appela sa ville du nom de son fils Énoch.

Énoch engendra Irad, et Irad engendra Ma-

a Tous les anciens prêtres prétendirent que les dieux préféraient des offrandes de viandes à des offrandes de fruits. On commença par des fruits; mais bientôt on en vint aux moutons, aux bœufs; et, ce qui est exécrable, à la chair humaine. L'auteur sacré n'entre point ici dans ce détail. Il ne dit pas même que Dieu mangeait les agneaux présentés par Abel; mais vous verrez bientôt dans l'histoire d'Abraham que les dieux mangèrent chez lui.

b Il n'y a rien d'allégorique, encore une fois, dans tout ce récit. Dieu rejette positivement ce que l'aîné Caïn lui donne, et agrée les viandes du cadet; l'aîné s'en fâche, et tue son frère à quelques pas de Dieu même. Dieu emploie la même ironie dont il s'était servi avec Adam et Ève; et Caïn répond insolemment comme un méchant valet qui n'a nulle crainte de son maître.

c Il est étonnant, disent les critiques, que Dieu pardonne sur-le-champ à Caïn l'assassinat de son frère, et qu'il le prenne sous sa protection.

Il est étonnant qu'il lui donne une sauvegarde contre tous ceux qui pourraient le tuer, lorsqu'il n'y avait que trois personnes sur la terre, lui, son père et sa mère.

Il est étonnant qu'il protège un assassin, un fratricide, lorsqu'il vient de punir à jamais et de condamner aux tourments de l'enfer tout le genre humain, parce qu'Adam et Ève ont mangé du bois de la science du bien et du mal.

Mais il faut considérer qu'il n'est jamais question dans le *Pentateuque* de cette damnation du genre humain, ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'âme, ni d'aucun de ces dogmes sublimes qui ne furent développés que si long-temps après. On tira ces notions en interprétant les Écritures, et en les allégorisant. L'écrivain sacré ne donne d'autre punition à Adam que de manger son pain à la sueur de son corps, quoiqu'il n'y eût pas encore de pain. Le châtiment d'Ève est d'accoucher avec douleur; et tous les deux doivent mourir au bout de plusieurs siècles; ce qui suppose qu'ils étaient nés pour être immortels.

d Caïn bâtit une ville aussitôt après avoir tué son frère. On demande quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels arts et quels instruments pour construire des maisons.

Il est clair que l'écrivain sacré suppose beaucoup d'événements intermédiaires, et n'écrit point selon notre méthode, qui n'a été employée que très tard.

viael, et Maviael engendra Mathusael, et Mathusael engendra Lamech.

Lamech prit deux femmes, Ada et Sella. Ada enfanta Jabel, qui fut père des pasteurs qui demeurent dans des tentes. Le nom de son frère fut Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue...

Or, Lamech dit à ses deux femmes Ada et Sella : Femmes de Lamech, écoutez ma voix : J'ai tué un homme par ma blessure, et un jeune homme par ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois pour Caïn, et pour moi Lamech soixante et dix fois sept fois [a]...

Or, voici la génération d'Adam. Du jour que Dieu fit l'homme à sa ressemblance, il les créa mâle et femelle, il les unit et les appela du nom d'*Adam*, au jour qu'ils furent faits. Or, Adam vécut cent trente ans, et il engendra un fils à son image [b] et ressemblance, et il le nomma Seth ; et après la naissance de Seth, Adam vécut encore huit cents ans, et il engendra encore des fils et des filles ; et tout le temps que vécut Adam fut de neuf cent trente ans [c], et il mourut.

Et Jared (*le septième descendant d'Adam dans la ligne masculine*), à l'âge de soixante et cinq ans, devint père de Mathusalem : il marcha avec Dieu ; il vécut trois cents ans après la naissance de Mathusalem ; et les jours d'Énoch [d] furent de trois cent soixante et cinq ans. Il se promena avec Dieu, et il ne parut plus depuis, parce que Dieu l'enleva [a].

Et les hommes ayant commencé à multiplier sur la terre, et ayant eu des filles, les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux toutes celles qui leur avaient plu [b] ; et Dieu dit : Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme, parce qu'il est chair, et sa vie ne sera plus que de six-vingts ans [c].

Or, en ce temps il y avait des géants sur la terre [d] ; car les fils de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent ces géants fameux dans le siècle...

Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre ; et, pénétré de douleur dans son cœur, il dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai formé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux ; car je me repens de les avoir faits [e].

a On n'a jamais su ce que Lamech entendait par ces paroles. L'auteur ne dit ni quel homme il avait tué, ni par qui il fut blessé, ni pourquoi on vengera sa mort soixante et dix fois sept fois. Il semble que les copistes aient passé plusieurs articles qui liaient ces premiers événements de l'histoire du genre humain. Mais le peu qui nous reste des théogonies phéniciennes, persanes, syriennes, indiennes, égyptiennes, n'est pas mieux lié. Le Saint-Esprit, comme nous l'avons dit, se conformait aux usages du temps. On ne sait pas précisément en quel temps le *Pentateuque* fut écrit. Il y a sur cette époque plus de quatre-vingts opinions différentes.

b L'auteur sacré revient à ce qu'il a déjà dit. Peut-être les copistes ont fait ici quelque transposition, comme plusieurs Pères l'ont soupçonné ; mais le point le plus important, c'est que Dieu ayant fait Adam à son image et ressemblance, Adam engendre Seth à son image et ressemblance aussi. C'est la preuve la plus forte que les Juifs croyaient Dieu corporel, ainsi que les peuples voisins dont ils apprirent à lire et à écrire. Il serait difficile de donner un autre sens à ces paroles. Adam ressemble à Dieu, Seth ressemble à Adam, donc Seth ressemble à Dieu.

c On a cru qu'Adam fut enterré à Hébron, parce qu'il est dit dans l'histoire de Josué qu'Adam, *le plus grand des géants, y est enterré*. La plupart des premiers descendants d'Adam vécurent comme lui plus de neuf siècles. C'était l'opinion des peuples de l'Orient et des Égyptiens, que la vie des premiers hommes avait été vingt fois, trente fois plus longue que la nôtre, parce que la nature étant plus jeune avait alors plus de force ; mais il n'y a que la révélation qui puisse nous l'apprendre. Au reste, aucune autre nation que la juive ne connut Adam, et les Arabes ne connurent ensuite Adam que par les Juifs.

d Voilà deux Enoch : le premier, fils de Caïn ; et le second, fils d'Adam par Seth et Jared.

a Les Pères et les commentateurs affirment qu'en effet Enoch fils de Jared est encore en vie. Ils disent qu'Enoch et Élie, qui sont transportés hors du monde, reviendront avant le jugement dernier pour prêcher contre l'antechrist pendant douze cent soixante jours ; mais qu'Élie ne prêchera qu'aux Juifs, et qu'Enoch prêchera à tous les autres hommes.

Plusieurs savants ont prétendu qu'Enoch était l'Anach des Phrygiens, lequel vécut trois cents ans. D'autres ont dit qu'Enoch était le soleil ; d'autres que c'était Saturne, et qu'Adam signifiait en Asie le premier jour de la semaine, et Énoch le septième jour.

Les Juifs, dans la suite, débitèrent qu'Enoch avait écrit un livre de la chute des anges ; et saint Jude en parle dans son épître. On sait assez que ce livre est supposé ; que la chute des anges est une ancienne fable des Indiens, et qu'elle ne fut connue des Juifs que du temps d'Auguste et de Tibère ; qu'ils supposèrent alors le livre d'Enoch, septième homme après Adam.

b C'était l'opinion de toute l'antiquité, que les planètes étaient habitées par ces êtres puissants appelés dieux, et que ces dieux venaient faire souvent des enfants aux filles des hommes. Toute la terre fut remplie de ces imaginations. Les fables de Bacchus, de Persée, de Phaéton, d'Hercule, d'Esculape, de Minos, d'Amphitryon, l'attestent assez. Origène, saint Justin, Athénagore, Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, assurent que les anges, amoureux de nos filles, enfantèrent non des géants, mais des démons.

c Cependant il est dit que Noé vécut neuf cents ans ; mais il faut l'excepter de la sentence portée contre le genre humain, parce qu'il était un homme juste. Il faut encore avouer que plusieurs autres vécurent long-temps après jusqu'à quatre et cinq cents ans ; et que depuis le temps de la tour de Babel jusqu'à celui d'Abraham, la vie commune était de quatre à cinq cents années. Il n'est pas aisé de concilier toutes ces choses, mais il faut lire l'Écriture avec un esprit de soumission.

d Les filles eurent donc ces géants de leur commerce avec les anges. On ne nous dit point de quelle taille étaient ces géants. On nous rapporte que Sertorius trouva le corps du géant Anthée, qui était long de quatre-vingt-dix pieds. Le R. P. dom Calmet nous instruit qu'on trouva de son temps le corps du géant Teutobocus ; mais sa taille n'approchait pas de celle du géant Anthée : celle du géant Og était aussi très médiocre en comparaison ; son lit n'était que de treize pieds et demi.

e Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît ; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre. Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face

Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur... Il dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi ; la terre est remplie des iniquités de leur face, et je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche... et voici comme tu la feras : elle aura trois cents coudées de long, cinquante de large, et trente de haut, etc... [a].

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge, et je tuerai toute chair qui a souffle de vie sous le ciel : je ferai alliance avec toi, et tu entreras dans l'arche, toi, ta femme, et les enfants de tes fils...

Les fontaines du grand abîme furent rompues ; les cataractes des cieux s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits [b]... et les eaux prévalurent si fort sur la terre, que toutes les hautes montagnes de l'univers sous le ciel en furent couvertes, et l'eau fut plus haute que les montagnes, de quinze coudées... Tous les hommes moururent, et tout ce qui a souffle de vie sur la terre mourut [c]...

Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours, et alors les fontaines de l'abîme et les cataractes du ciel furent fermées, et les pluies du ciel furent arrêtées... Les quarante jours étant passés, Noé, ouvrant la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, renvoya le corbeau, qui sortait et ne revenait point, jusqu'à ce que les eaux se séchassent. Il envoya aussi la colombe, etc. [a].

Et Dieu dit à Noé et à ses enfants : Croissez, multipliez, et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre tremblent devant vous, aussi bien que tous les oiseaux du ciel, et tout ce qui a mouvement sur la terre. Je vous ai donné tous les poissons ; et tout ce qui a mouvement et vie sera votre nourriture, aussi bien que les légumes verts ; je vous les ai donnés tous, excepté que vous ne mangerez point leur chair avec leur sang et leur âme ; car je redemanderai le sang de vos âmes à la main des bêtes qui vous auront mangés [b], et je redemanderai l'âme de l'homme de la main de l'homme et de son frère. Quiconque répandra le sang humain, on répandra le sien ; car l'homme est fait à l'image de Dieu... Je ferai mon pacte avec vous et avec votre postérité, après vous avec toute âme vivante, tant oiseaux que bêtes de somme, bestiaux et tout ce qui est sorti de l'arche, et toutes les bêtes de l'univers. Mon pacte avec vous sera de telle sorte que je ne tuerai plus de chair, et qu'il n'y aura plus jamais de déluge [c]... Je mettrai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe

de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché.

a Bérose le Chaldéen rapporte que l'arche bâtie par le roi Xissutre avait trois mille six cent vingt-cinq pieds de long, et quatorze cent cinquante de largeur ; et qu'il bâtit cette arche par l'ordre des dieux, qui l'avertirent d'une inondation prochaine du Pont-Euxin. Cette arche se reposa sur le mont Ararat comme celle de Noé : et plusieurs particularités de la conduite de ce roi sont semblables à celles dont la sainte Ecriture nous parle. Le roi Xissutre avait plus de monde dans son arche que Noé, lequel n'avait avec lui que sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles. M. Le Pelletier, marchand de Rouen, a supputé dans un petit livre imprimé avec les Pensées de Pascal, que l'arche pouvait contenir tous les animaux de la terre : mais il ne les a pas comptés, et il a oublié de dire de quoi on nourrissait la prodigieuse quantité d'animaux carnassiers, et de nous apprendre comment huit personnes purent suffire pendant un an à donner à manger et à boire à tous ces animaux, et à vider leurs excréments.

Au reste, il y a eu plusieurs inondations sur le globe : celle du temps de Xissutre ; celle du temps de Noé, qui ne fut connue que des Juifs ; celle d'Ogygès et de Deucalion, célèbre chez les Grecs ; celle de l'île Atlantide, dont les Egyptiens firent mention dans leurs annales.

b Les critiques incrédules, qui nient tout, nient aussi ce déluge, sous prétexte qu'il n'y a point en effet de fontaines du grand abîme, et de cataractes des cieux, etc., etc. Mais on le croyait alors, et les Juifs avaient emprunté ces idées grossières des Syriens, des Chaldéens, et des Egyptiens. Des accessoires peuvent être faux, quoique le fond soit véritable. Ce n'est pas avec les yeux de la raison qu'il faut lire ce livre, mais avec ceux de la foi.

c L'eau ne pouvait à la fois s'élever de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, qu'en cas qu'il se fût formé plus de douze océans l'un sur l'autre, et que le dernier eût été vingt-quatre fois plus grand que celui qui entoure aujourd'hui les deux hémisphères. Aussi tous les sages commentateurs regardent ce miracle comme le plus grand qui ait jamais été fait, puisqu'il fallut créer du néant tous ces océans nouveaux, et les anéantir ensuite. Cette création de tant d'océans n'était pas nécessaire pour le déluge du Pont-Euxin du temps du roi Xissutre, ni pour celui de Deucalion, ni pour la submersion de l'île Atlantide. Ainsi le miracle du déluge de Noé est bien plus grand que celui des autres déluges.

a La même chose est racontée dans le Chaldéen Bérose, de l'arche du roi Xissutre. Les incrédules prétendent que cette histoire est prise de ce Bérose, qui pourtant n'écrivit que du temps d'Alexandre ; mais ils disent que les livres juifs étaient alors inconnus de toutes les nations. Ils disent qu'un aussi petit peuple que les Juifs, et aussi ignorant, qui n'avait jamais fréquenté la mer, devait imiter ses voisins, plutôt qu'être imité par eux ; que ses livres furent écrits très tard ; que probablement Bérose avait trouvé l'histoire de l'inondation du Pont-Euxin dans les anciens livres chaldéens, et que les Juifs avaient puisé à la même source. Tout cela n'est qu'une supposition, une conjecture qui doit disparaître devant l'authenticité des livres saints.

b L'expression qui donne ici une main aux bêtes carnassières au lieu de griffe est remarquable ; et l'opinion générale que les bêtes avaient de la raison comme nous n'est pas contestée. Dieu fait ici un pacte avec les bêtes comme avec les hommes. Les tigres, les lions, les ours, et la maison de Jacob, n'ont guère observé ce pacte. Un auteur allemand a écrit que c'était un pacte de famille. C'est pourquoi, dans le *Lévitique*, on punit également les bêtes et les hommes qui ont commis ensemble le péché de la chair. Aucune bête ne pouvait travailler le jour du sabbat. L'*Ecclésiaste* dit *que les hommes sont semblables aux bêtes, qu'ils n'ont rien de plus que les bêtes*. Jonas dans Ninive fait jeûner les hommes et les bêtes, etc.... On voit même que les bêtes parlaient souvent comme les hommes dans toute l'antiquité.

c Le texte sacré ne dit pas, Mon arc qui est dans les nuées sera désormais le signe de mon pacte, mais, Je mettrai mon arc dans les nuées ; ce qui suppose qu'auparavant il n'y avait point eu d'arc-en-ciel. C'est ce qui a fait supposer qu'avant le déluge universel il n'y avait point encore eu de pluie, puisque l'arc-en-ciel n'est formé que par les réfractions et les réflexions des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. Encore une fois, il est clair que la *Bible* ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la géométrie et la physique.

de mon pacte entre moi et la terre... et mon arc sera dans les nuées; et quand je le verrai, je me souviendrai de mon pacte entre moi, Dieu, et toute âme de chair vivante qui est sur la terre...

Et comme Noé était laboureur, il planta une vigne; et ayant bu du vin, il s'enivra, et s'étendit tout nu dans sa tente [a]...

Cham, père de Canaan, ayant vu les parties viriles de son père Noé, en alla avertir ses frères hors de la tente. Sem et Japhet apportèrent un manteau, et, en marchant à rebours, couvrirent les parties viriles de leur père. Noé s'étant éveillé, maudit Canaan, fils de Cham; il dit : Que Canaan soit maudit, qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères !...

Voici le dénombrement des fils de Noé qui sont Sem, Cham, et Japhet [b]. Ils partagèrent entre eux les îles des nations, chacun selon sa langue et selon son peuple [c]...

Les fils de Cham sont Chus, Mesraïm, Pluth, et Canaan... Or, Chus fut père de Nembrod, qui fut un géant sur la terre; et c'était un puissant chasseur devant Dieu. Il commença de régner en Babylone, en Arach, en Achad, et en Chalanne... Assur sortit de ce pays-là, et il bâtit Ninive et les places de la ville et Chalé...

Canaan engendra Sidon et les Éthéens, et les Jébuséens, et les Amorrhéens, et les Hévéens, et les Aracéens, et les Samariens, et les Amathéens... Ce sont là les fils de Cham selon leur parenté, leurs langues, leurs générations, leurs terres, et leurs peuples [a]...

Sem, frère aîné de Japhet, fut père de tous les enfants d'Héber... Or, Arpaxad engendra Salé qui fut père d'Héber. Héber eut deux fils dont l'un eut nom Phaleg, parce que la terre fut divisée de son temps, et son frère eut nom Jectan.

Or, la terre n'avait qu'une lèvre, et tout langage était semblable [b]. Les hommes, en partant de l'Orient, trouvèrent les campagnes de Sennaar, et y habitèrent [c]; et ils se dirent chacun à son voisin : Venez, fesons des briques, cuisons-les par le feu; et ils prirent des briques au lieu de pierres, et du bitume au lieu de ciment; et ils dirent : Venez, fesons-nous une cité, et une tour dont le comble touche au ciel, et célébrons notre nom avant que nous soyons divisés dans toutes les terres.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville [d] et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient; et il dit : Voilà un peuple qui est tout d'une lèvre : ils ont commencé cet ouvrage, et ils ne cesseront point jusqu'à ce qu'ils l'aient exécuté. Venez donc, descendons, et confondons leur langage, afin que personne n'entende ce que lui dira son voisin; et

a Noé ne passa pour être l'inventeur de la vigne que chez les Juifs; car c'était chez toutes les autres nations Bak ou Bacchus qui avait le premier enseigné l'art de faire du vin. Il est surprenant que Noé, le restaurateur du genre humain, ait été ignoré de toute la terre; mais il est encore plus étrange qu'Adam, le père de tous les hommes, ait été aussi ignoré de tous les hommes que Noé.

Des commentateurs prétendent que Cham n'avait que dix ans lorsqu'il trouva son père ivre, et qu'il vit ses parties viriles. Mais le texte dit positivement qu'il avait un fils marié, lequel fils est Canaan. Il semble que l'auteur veuille justifier par là les malédictions portées contre le peuple de Canaan, et l'irruption des Arabes juifs qui mirent depuis le Canaan à feu et à sang, et qui exterminèrent dans plus d'un lieu les hommes et les bêtes. L'auteur juif insiste souvent sur cette malédiction portée contre les Cananéens, pour s'en faire un droit sur ce pays, à ce que prétend Spinosa. Mais Spinosa est trop suspect : les Juifs d'Amsterdam l'avaient excommunié et assassiné; il lui est pardonnable de ne les avoir point aimés.

Un autre Juif, bien plus ancien et non moins savant, ne reconnait point Noé pour l'inventeur du vin. C'est Philon. Voici comme il parle dans le récit de sa députation à l'empereur Caius Caligula. « Bacchus le premier planta la vigne, « et en tira une liqueur si utile et si agréable au corps et à « l'esprit, qu'elle leur fait oublier leurs peines, les réjouit, « et les fortifie. »

Comment se peut-il faire que Philon, si attaché à sa secte, ne reconnût pas Noé pour l'inventeur du vin?

b Sem, Cham et Japhet sont représentés comme ayant régné sur l'Europe l'Asie, et l'Afrique : car Eusèbe dit que Noé, par son testament, donna toute la terre à ses trois fils; l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, et l'Europe à Japhet. Or ce n'était pas certainement maudire Cham que de lui donner la troisième partie du monde. Il paraît impossible de concilier la malédiction avec une si prodigieuse bénédiction. Il est encore difficile de comprendre comment les trois enfants de Noé quittèrent leur père, qui s'enivra probablement en Arménie, pour aller régner dans des parties du monde où il n'y avait personne. Avant qu'on règne sur un peuple, il faut que ce peuple existe : c'est une anticipation. Nous passons ici tous les petits-fils de Noé inconnus long-temps au reste du monde, ainsi que leur père. Toutes ces vérités seront développées dans la suite.

c *Chacun selon sa langue*, semble montrer que les descendants de Noé parlaient déjà chacun une langue différente; et cela semble contredire l'histoire qui va suivre des nouvelles langues formées tout d'un coup à Babylone. Ce sont toujours des obscurités à chaque page. Ces nuages ne peuvent être dissipés que par une soumission parfaite à la *Bible* et à l'Église.

a Toutes ces nations dont on fait le dénombrement ne composent qu'un petit peuple dans la Palestine. C'est en partie ce pays dont les Juifs s'emparèrent. Il est vrai qu'on ne voit pas comment les descendants de Cham allèrent s'entasser dans cette petite région, au lieu d'occuper les rivages fertiles de l'Afrique, et surtout de l'Égypte; mais il ne faut point demander compte des œuvres de Dieu.

b Comment la terre pouvait-elle n'avoir qu'une lèvre? comment tous les hommes parlaient-ils une même langue, après que l'auteur a dit que chaque peuple avait sa langue différente? et comment tant de peuples purent-ils exister après le déluge, du vivant même de Noé? L'esprit humain ne peut trouver de solution à ces difficultés. Le seul parti qui reste aux savants est de supposer qu'il y a eu des fautes de copistes; et la seule ressource des simples est de se soumettre avec vénération.

c On demande encore comment l'auteur peut dire que tous les hommes partirent de l'Orient après avoir dit qu'ils peuplèrent l'Occident, le Midi, et le Nord.

d Le texte fait effectivement descendre Dieu pour voir cet ouvrage. Les dieux, dans tous les systèmes, descendaient sur la terre pour s'informer de tout ce qui s'y passait, comme des seigneurs qui visitent leur domaine. Ce n'était point une manière de parler, c'était à la lettre; et cette idée était si commune, qu'il n'est pas surprenant que l'auteur sacré s'y soit conformé toujours.

Dieu les sépara ainsi dans toutes les terres, et ils cessèrent de bâtir la cité [a].

Or, Tharé, descendant de Sem, à l'âge de soixante et dix ans engendra Abram, et Nachor, et Aran; et Tharé, ayant vécu deux cent cinq ans, mourut à Haran, et Dieu dit à Abram : Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai une grande nation, et je magnifierai ton nom et tu seras béni, et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre universelle seront bénies en toi. Ainsi Abram s'en alla comme Dieu le lui commandait, et il s'en alla avec Loth. Il avait soixante et quinze ans quand il sortit d'Haran [b].

Et il prit Saraï sa femme, et Loth son neveu, et toute la substance qu'il possédait, et les âmes qu'il avait faites en Haran, et ils sortirent pour aller dans la terre de Canaan [c]... Abram s'avança jusqu'à Sichem et à la vallée illustre. Or, le Cananéen était alors dans cette terre [d]... et le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai à ta postérité cette terre. Abram dressa un autel au Seigneur qui lui était apparu... Or, la famine étant dans le pays, Abram descendit en Égypte; car la famine prévalait sur la terre [a]; et comme il était près de l'Égypte; il dit à Saraï sa femme : Je sais que tu es belle femme, et quand les Égyptiens te verront, ils me tueront, et ils te garderont : dis donc que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, et que mon âme vive à cause de ta grâce... Abram étant ainsi entré en Égypte, les Égyptiens virent que cette femme était trop belle, et les princes l'annoncèrent au pharaon, et la vantèrent à lui, et elle fut enlevée dans le palais du pharaon [b], et on fit du bien à Abram à cause d'elle, et il en eut des brebis, des bœufs, et des ânes, et des serviteurs, et des servantes, et des ânesses, et des chameaux [c]; mais le Seigneur affligea le pharaon de plaies très grandes, et sa maison, à cause de Saraï, femme d'Abram; et pharaon appela Abram, et lui dit: Pourquoi m'as-tu fait cela? pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta femme? et puisque c'est ta femme, prends-la et va-t'en; et le pharaon ordonna à ses gens, et ils l'emmenèrent lui et sa femme et tout ce qu'il avait.

Abram monta donc de l'Egypte, et sa femme et tout ce qu'il avait, et Loth avec lui, vers la contrée du Midi [d]. Il était très riche en or et en argent [e], et il revint par le chemin qu'il était venu du Midi à Béthel... Abram demeura dans le pays

a Saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que la tour de Babel avait déjà quatre mille pas de hauteur; ce qui ferait vingt mille pieds si c'étaient des pas géométriques. Elle était donc dix fois plus élevée que les pyramides d'Égypte. Plusieurs auteurs juifs lui donnent encore une plus grande élévation. La *Genèse* place cette prodigieuse entreprise cent dix-sept ans après le déluge. Si la population du genre humain avait suivi l'ordre qu'elle suit aujourd'hui, il n'y aurait eu ni assez d'hommes, ni assez de temps pour inventer tous les arts nécessaires dont un ouvrage si immense exigeait l'usage. Il faut donc regarder cette aventure comme un prodige, ainsi que celle du déluge universel.

Un prodige non moins grand est la formation subite de tant de langues. Les commentateurs ont recherché quelles langues-mères naquirent tout d'un coup de cette dispersion des peuples; mais ils n'ont jamais fait attention à aucune des langues anciennes qu'on parle depuis l'Indus jusqu'au Japon. Il serait curieux de compter le nombre des différents langages qui se parlent aujourd'hui dans tout l'univers. Il y en a plus de trois cents dans ce que nous connaissons de l'Amérique, et plus de trois mille dans ce que nous connaissons de notre continent. Chaque province chinoise a son idiome, le peuple de Pékin entend très difficilement le peuple de Kanton; et l'Indien des côtes du Malabar n'entend point l'Indien de Bénarès. Au reste toute la terre ignora le prodige de la tour de Babel; il ne fut connu que des écrivains hébreux.

b Il semble d'abord évident, par le texte, que Tharé ayant engendré Abraham à soixante et dix ans, et étant mort à deux cent cinq, Abraham avait cent trente-cinq ans et non pas soixante et quinze quand il quitta la Mésopotamie. Saint Étienne suit ce calcul dans son discours aux Juifs. Cette difficulté a paru inexplicable à saint Jérôme et à saint Augustin. Nous nous garderons bien de croire entendre ce que ces grands saints n'ont point entendu.

c Il y a d'Haran à Canaan deux cents lieues environ : il fallait un ordre exprès de Dieu pour quitter le pays le plus fertile et le plus beau de la terre, et pour entreprendre un si long voyage vers un pays moins bon, habité par quelques barbares dont Abraham ne pouvait entendre la langue.

d Ces mots, *or, le Cananéen était alors dans cette terre*, ont été le sujet d'une grande dispute entre les savants. Il semble en effet que les Cananéens avaient été chassés de cette terre lorsque l'auteur sacré écrivait. Cependant ils y étaient du temps de Moïse; et Josué ne saccagea qu'une trentaine de bourgs des Cananéens : les Juifs furent depuis tantôt esclaves, tantôt maîtres d'une partie du pays, jusqu'à David. C'est ce qui a fait conjecturer que la *Genèse* n'a pu être écrite du temps de Moïse, mais après David. Nous dirons, en leur lieu, les autres raisons de cette opinion : mais nous avertissons qu'il faut s'en rapporter à l'Église, dont les décisions (comme on sait) sont infaillibles, tandis que les opinions des doctes ne sont que probables.

a La Palestine, en effet, est un pays montagneux, qui n'a jamais porté beaucoup de blé. Elle ressemble à la Corse, qui a des olives, des pâturages, et peu de froment.

b Puisqu'il y avait un roi d'Égypte, ce pays était donc déjà très peuplé. Pharaon était le nom générique du roi. *On* signifiait en égyptien le soleil, et *phara*, le maître ou l'élève. Presque tous les rois orientaux se sont intitulés frères ou cousins du soleil et de la lune. Bochart dit que pharaon signifiait un crocodile, mais il y a loin d'un crocodile au soleil.

c Cette conduite d'Abraham a été sévèrement censurée; mais saint Augustin l'a défendue dans son livre contre le mensonge. Plusieurs critiques se sont étonnés que Sara, femme du fils d'un potier, âgée de soixante et cinq ans, ayant fait le voyage d'Égypte à pied, ou tout au plus sur son âne, ait paru si belle à toute la cour du roi d'Égypte, et ait été mise dans le sérail de ce monarque.

Ces choses n'arriveraient pas aujourd'hui; mais elles étaient fréquentes alors, puisque nous verrons Sara enlevée par un autre roi long-temps après, pour sa beauté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

d Puisqu'il revenait d'Égypte dans le Canaan, il est clair qu'il remontait juste vers le nord, et non pas vers le midi. Ces petites méprises, qui sont probablement des copistes, ne dérobent rien à la véracité de l'auteur sacré.

e C'était donc l'or et l'argent que lui avait donnés le pharaon d'Égypte; car il n'y avait pas d'apparence que le fils d'un potier eût apporté beaucoup d'or en Canaan.

de Canaan, et Loth dans les villes qui étaient auprès du Jourdain, et habita dans Sodome... En ce temps, Amraphel, roi de Sennaar, et Arioch, roi de Pont, et Chodorlahomor, roi des Élamites, et Thadal, roi des nations [a], firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, et contre Bersa, roi de Gomorrhe, contre Sannaab, roi d'Adama, et contre Séméber, roi de Séboïm, et contre le roi de Bala, autrement Ségor... et ils prirent toute la substance des Sodomites et de Gomorrhe, et tout ce qu'il y avait à manger, et s'en allèrent. Ils prirent aussi toute la substance de Loth, fils du frère d'Abram, qui habitait à Sodome... Abram ayant entendu que son frère Loth était pris, dénombra trois cent dix-huit de ses valets [b], et poursuivit les rois vainqueurs jusqu'à Dan, et les ramena jusqu'à Hoba, qui est à la gauche de Damas; et il ramena toute la substance, et Loth son frère, et les femmes, et tout le peuple...

Or, Saraï, femme d'Abram, n'avait point engendré d'enfants; mais ayant sa servante égyptienne, nommée Agar, elle dit à son mari : Dieu m'a fermée, afin que je n'enfantasse pas; couche avec ma servante, peut-être que j'en aurai des enfants; et Abram acquiesça à cette prière [c]; mais Agar voyant qu'elle avait conçu méprisa sa maîtresse. Saraï dit à Abram : Tu agis iniquement contre moi : j'ai mis ma servante dans ton sein, et voyant qu'elle a conçu, elle me méprise. Que Dieu juge entre moi et toi. A quoi Abram répondit : La servante est en tes mains; fais-en ce que tu voudras. Saraï la battit, et Agar s'enfuit. L'ange du Seigneur l'ayant trouvée dans le désert près de la fontaine d'eau qui est dans la solitude, dans le chemin de Sur au désert, lui dit : Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, où vas-tu? Laquelle répondit : Je m'enfuis de la face de Saraï ma maîtresse; l'ange du Seigneur lui dit : Retourne à ta maîtresse, humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta race en la multipliant, et on ne pourra la compter à cause de sa multitude. Tu as conçu et tu enfanteras un fils, tu l'appelleras Ismaël, parce que Dieu a écouté ton affliction; il sera comme un âne sauvage; ses mains seront contre tous, et les mains de tous contre lui [a]. Or, Agar appela le Dieu qui lui parlait, *Dieu qui m'a vue;* car certainement, dit-elle, j'ai vu le derrière de celui qui m'a vue [b].

Abram ayant commencé sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut, et lui dit : Je suis le Dieu Sadaï [c]; marche devant moi, et sois sans taches : je ferai un pacte avec toi, et je te multiplierai prodigieusement. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham [d]... Voici mon pacte qui sera observé entre moi et tes descendants. On coupera la chair de ton prépuce, afin que ce soit un signe de mon pacte. L'enfant de huit jours sera

a Puisqu'il y avait un grand roi d'Egypte, il pouvait y avoir aussi de grands rois de Sennaar, de Pont, de Perse, et des autres rois des nations. Il paraît étrange que de si puissants monarques se soient ligués de si loin contre des chefs de cinq petites bourgades, qui habitaient un pays aride, sauvage et désert.

L'auteur sacré dit ici que ces grands rois se donnèrent rendez-vous dans la vallée des bois, qui est aujourd'hui le lac Asphaltide, ou la mer salée. Vous verrez qu'ensuite il ne dit point que cette vallée des bois ait été changée en mer salée, et qu'il insinue même le contraire.

b On fait ici plusieurs difficultés. On demande comment Abraham, qui n'avait pas un pouce de terre dans ce pays, avait pourtant un assez grand nombre de domestiques pour en choisir trois cent dix-huit? et comment, avec cette poignée de valets, il défit les armées de cinq rois si puissants, et les poursuivit jusqu'à Dan, qui n'était pas encore bâti? Quelques interprètes ont substitué Damas à Dan; mais il y a un chemin de cent milles du pays de Sodome à Damas; et le texte dit ensuite qu'il les poursuivit jusqu'auprès de Damas.

Cette guerre d'Abraham contre tant de rois semble avoir quelque rapport avec les anciennes traditions persanes, dont on trouve des vestiges dans le savant Hyde. Les Persans prétendaient qu'Abraham avait été leur prophète et leur roi, et qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il est constant, comme nous l'observons ailleurs, qu'ils appelèrent leur religion Milat Abraham, ou Ibrahim; Kish Abraham, ou Ibrahim. On a prétendu qu'il était le Brama des Indiens; qu'ensuite les Persans l'adoptèrent, et qu'enfin les Juifs, qui vinrent et qui écrivirent très long-temps après, s'approprièrent Abraham. Il résulte que ce nom avait été fameux dans l'Orient de temps immémorial.

Nous nous en tenons ici à l'histoire hébraïque. Peut-être un jour ceux qui voyagent dans l'Inde, et qui apprennent la langue sacrée des anciens brachmanes, nous en apprendront-ils davantage.

c Cette adoption était fort commune en Orient. Un père ou une mère mettait l'enfant d'un autre sur ses genoux; et cela suffisait pour le légitimer. La polygamie d'ailleurs était en usage dans la sainte Ecriture. Lamech avait eu deux femmes. Mais on dispute pour savoir si Agar était une seconde femme, ou simplement une concubine. L'opinion la plus commune est qu'Agar ne fut que concubine; car si elle avait été la seconde femme d'Abraham, son enfant n'aurait pu appartenir à Sara; il serait demeuré à la véritable mère. De plus, Abraham n'aurait pas chassé Agar son épouse, et son fils aîné Ismaël, en leur donnant pour tout viatique un pain et un pot d'eau. Il est cruel sans doute de renvoyer ainsi sa servante et l'enfant qu'on lui a fait; mais il eût été plus abominable de chasser ainsi sa femme, dont l'Ecriture ne dit point qu'il eût à se plaindre.

a On a remarqué que cet ange du Seigneur qui ramène Agar à Abraham étant grosse d'Ismaël, ne la ramène plus quand elle est chassée avec son fils.

b C'était une opinion fort ancienne qu'on ne pouvait voir le visage d'un Dieu sans mourir. Vous verrez même dans l'*Exode* que Dieu ne se laissa voir que par-derrière à Moïse par la fente d'un rocher, quoiqu'il soit dit que Moïse voyait Dieu face à face.

c Sadaï était le nom que quelques peuples de Syrie donnaient à Dieu. Ils l'appelaient tantôt Sadaï, tantôt Adonaï, tantôt Jehovah, ou El, ou Eloa, ou Melch, ou Bel, selon les différents dialectes. On prétend que Sadaï signifiait l'exterminateur : d'autres disent que c'était le Dieu des champs, et d'autres le Dieu des mamelles. Il faut consulter Calmet, car il sait tout cela.

d On connaît peu la différence d'Abram à Abraham. On a prétendu qu'Abram signifiait père illustre, et Abraham père de plusieurs. Les Persans crurent toujours qu'il y avait eu un Abram surnommé Zerdust, qui leur avait enseigné la religion; et les Grecs l'appelèrent Zoroastre. Des savants ont cru qu'Abram n'était autre que le Brama des Indiens; et que la religion des Indiens, qui subsiste encore, était la plus ancienne de toutes. Mais il est difficile de pénétrer dans ces ténèbres; et le meilleur parti est d'en croire le texte et l'Eglise.

circoncis parmi vous, tant le valet né dans la maison, que celui qui est acheté, et tout ce qui n'est point de votre race, et mon pacte sera dans votre chair à tout jamais. Tout mâle dont la chair ne sera point circoncise, sera exterminé, parce qu'il aura violé mon pacte [a]...

Dieu dit aussi à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Saraï, mais Sara [b]. Je la bénirai ; elle te donnera un fils que je bénirai : il sera sur les nations, et les rois des peuples sortiront de lui. Abraham tomba sur sa face, et se mit à rire, disant dans son cœur : Pense-t-il qu'un homme de cent ans fera un fils, et qu'une femme de quatre-vingt-dix ans accouchera [c]? et il dit à Dieu : Plût à Dieu qu'Ismaël vécût devant toi ! et Dieu répondit à Abraham : Ta femme t'engendrera un fils que tu appelleras Isaac. Je ferai un pacte avec lui et avec sa race à jamais ; et à l'égard d'Ismaël, je t'ai exaucé ; je le bénirai, je le multiplierai beaucoup : il engendrera douze chefs, et j'en ferai une grande nation... Alors Abraham prit son fils et tous ses esclaves qu'il avait achetés, et généralement tous les mâles de sa maison, et il leur coupa la chair du prépuce, comme le dieu Sadaï l'avait ordonné. Abraham se coupa la chair de son prépuce lui-même, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ismaël avait treize ans accomplis quand il fut circoncis [d]. Abraham et Ismaël furent circoncis le même jour, et tous les hommes de sa maison, tant les natifs que les achetés, tout fut circoncis.

Or, Dieu vint trouver Abraham dans la vallée de Mambré, assis devant sa tente dans la chaleur du jour ; et Abraham ayant levé les yeux, vit trois hommes à côté de lui, et les ayant vus, il courut au plus vite et les salua jusqu'à terre ; et il leur dit : Messeigneurs, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux [a], ne passe pas au-delà de l'habitation de ton serviteur ; mais j'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds ; reposez-vous sous l'arbre. Je vous donnerai une bouchée de pain ; confortez-vous ; après cela vous passerez ; car c'est pour manger que vous êtes venus vers votre serviteur ; et ils lui répondirent : Fais comme tu l'as dit. Abraham entra vite dans la tente de Sara, et lui dit : Dépêche-toi, pétris quatre-vingt-sept pintes de farine [b], et fais des pains cuits sous la cendre. Pour lui il courut au troupeau où il prit un veau très tendre et très bon, et il le donna à un valet pour le faire cuire. Il prit aussi du kaimak et du lait, et le veau cuit, il se tint debout sous l'arbre vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara ta femme ? Et il répondit : Elle est dans sa tente. L'un d'eux lui dit : Je reviendrai dans un an en revenant, si je suis en vie [c], et ta femme Sara aura un fils. Sara ayant entendu cela derrière la porte de la tente, se mit à rire, car ils étaient tous deux bien vieux ; et Sara n'avait plus ses règles. Elle rit donc en se cachant, et dit : Après que je suis devenue vieille, et que mon seigneur est si vieux, j'aurai encore du plaisir ! Mais Dieu dit à Abraham : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en disant : Puis-je enfanter étant si vieille ? est-ce qu'il y a quelque chose de difficile à Dieu ? Je reviendrai à toi dans un an, comme je te l'ai dit, si je suis en vie [d], et Sara aura un fils. Sara, toute tremblante, dit : Je n'ai point ri. Dieu lui dit : Si fait, tu as ri [e].

a Cela contredit tous les écrivains de l'antiquité, qui s'accordent à dire que les Egyptiens et les Ethiopiens inventèrent la circoncision : mais il n'y eut en Egypte que les prêtres et les initiés qui se firent couper le prépuce, comme un signe d'association qui les distinguait du genre humain. Les Arabes prirent cette coutume. On prétend qu'en Ethiopie on circoncisait aussi les filles. Dieu ordonne ici de faire mourir quiconque n'aura pas eu le prépuce coupé. Cependant la circoncision ne fut point observée par les Juifs en Egypte pendant deux cent cinq ans ; et les six cent trente mille combattants que le texte dit avoir suivi Moïse ne furent point circoncis dans le désert.

b On ne sait pas précisément quelle différence essentielle est entre Saraï et Sara. Les commentateurs ont dit que Saraï signifiait madame, et Sara la dame

c Si Tharé, en effet, avait engendré Abraham à soixante et dix ans, et si Abraham fût parti d'Haran à l'âge de cent trente-cinq, et si on y ajoutait les huit ans qui s'écoulèrent de son arrivée en Canaan, jusqu'à cette entrevue de Dieu et de lui, il avait alors cent quarante-trois ans, et c'est une raison de plus pour rire. Cependant vous le verrez se marier dans trente ans, après la mort de Sara sa femme.

d Les mahométans, qui se croient descendus d'Ismaël, ou qui représentent la race d'Ismaël, coupent encore le prépuce à leurs enfants, quand ils ont treize ans ; mais les Juifs le coupent au bout de huit jours.

a Voici un nouvel exemple du singulier joint avec le pluriel. Il y a ici trois hommes, et ces trois hommes sont trois dieux, et Abraham ne parle qu'à un seul, et ensuite il parle à tous trois. Quelques uns ont cru que cela signifiait la sainte Trinité. Cette explication a été combattue, parce que le mot de trinité ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture. Il ne nous appartient pas d'approfondir cette question.

b Trois *sata* de farine font un *épha* ; et si l'épha contient vingt-neuf pintes, trois éphata de farine font quatre-vingt-sept pintes. C'était prodigieusement de pain. L'usage était chez les Orientaux de servir d'un seul plat en grande quantité. Le *kema* ou *kaimak* qu'Abraham fit lui-même, était une espèce de fromage à la crème dont la mode a été chez les mahométans : ils ont un conte intitulé le *Kaimak et le Serpent*, dont ils font grand cas, et qui a été traduit par Senecé, valet de chambre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il est dit dans l'histoire des Arabes qu'on servit du kaimak au repas de noces de Mahomet avec Cadishé.

c *Si je suis en vie*, est une façon de parler ordinaire. Ni un ange ni un Dieu ne pouvait douter qu'il ne dût être en vie dans un an. Et comme ces voyageurs ne se donnaient point pour des dieux, ils pouvaient emprunter le langage des hommes, mais puisqu'ils prédirent l'avenir, ils se donnaient au moins pour prophètes.

d C'est Dieu même ici qui parle, et qui dit, *Je reviendrai si je suis en vie*. C'est qu'il ne se donne encore à Abraham que pour un homme.

Dom Calmet trouve une ressemblance visible entre l'aventure d'Abraham et celle du bonhomme Irius à qui Jupiter, Neptune et Mercure accordèrent un enfant en jetant leur semence sur un cuir de bœuf dont l'enfant naquit. Il est bien clair, dit Calmet, que le nom d'Irius est le même que celui d'Abraham.

e Cette conversation de Dieu et d'Abraham et tous ces

Les trois voyageurs s'étant levés de là, dirigèrent leurs yeux vers Sodome, et Abraham marchait en les menant; et le Seigneur dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'il sera père d'une nation grande et robuste, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui [a]? car je sais qu'il ordonnera à lui et à toute sa famille de marcher dans la voie du Seigneur, et de faire jugement et justice. Dieu dit donc : La clameur des Sodomites et de Gomorrhe s'est multipliée, et le péché s'est appesanti. Je descendrai donc pour voir, et je verrai si la clameur, qui est venue à moi, est égalée par leurs œuvres, pour savoir si cela est, ou si cela n'est pas; et ils partirent de là, et ils s'en allèrent à Sodome; mais Abraham resta encore avec Dieu, et, s'approchant de lui, il lui dit : Est-ce que tu perdras le juste avec l'impie? S'il y avait cinquante justes dans la cité, périront-ils aussi? et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes?... Dieu lui dit : Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai pour l'amour d'eux... Et Abraham répliqua : S'il manque cinq de cinquante justes, détruiras-tu la ville pour ces cinq-là? Et Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve quarante-cinq; et Abraham continua : Peut-être ne s'en trouvera-t-il que quarante... Dieu répondit : Je ne la détruirai point pour l'amour de ces quarante... Abraham dit : Et trente? Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve trente... Et vingt?... Et dix... Je ne la détruirai point, s'il y en a dix... Et Dieu se retira après cet entretien, et Abraham se retira chez lui.

Sur le soir les deux anges vinrent à Sodome; et Loth, assis aux portes de la ville, les ayant vus, se leva, les salua, prosterné en terre, et leur dit. Messieurs, passez dans la maison de votre serviteur, demeurez-y, lavez vos pieds, et demain vous passerez votre chemin; et ils lui dirent : Non, mais nous resterons dans la rue. Loth les pressa instamment, et les obligea de venir chez lui. Il leur fit à souper, cuisit des azymes, et ils mangèrent.

Mais avant qu'ils allassent coucher, les gens de la ville, les hommes de Sodome, environnèrent la maison, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils appelèrent Loth, et lui dirent : Où sont ces gens qui sont entrés chez toi cette nuit? amène-les-nous, afin que nous en usions. Loth étant sorti vers eux, et, fermant la porte derrière lui, leur dit : Je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal; j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme, je vous les amènerai; abusez d'elles tout comme il vous plaira; mais ne faites point de mal à ces deux hommes; car ils sont venus à l'ombre de mon toit; mais ils lui dirent : Retire-toi de là [a] : cet étranger est-il

détails sont de la plus grande naïveté. L'auteur rend compte de tout ce qui s'est fait, et de tout ce qui s'est dit, comme s'il y avait été présent. Il a donc été inspiré sur tous les points par Dieu même; sans quoi il ne serait qu'un conteur de fables. Ceux qui ont dit que toute cette histoire n'était qu'allégorique ont été bien hardis. Ils ont prétendu que Dieu et les deux anges qui vinrent chez Abraham ne mangèrent point, mais firent semblant de manger. Or si cela était, on pourrait en dire autant de toute la sainte Écriture : rien ne serait arrivé de ce qu'on raconte : tout n'aurait été qu'en apparence : l'Écriture serait un rêve perpétuel, ce qu'il n'est pas permis d'avancer.

a Il n'est pas vrai à la lettre que toutes les nations de la terre descendent d'Abraham, puisqu'il y avait déjà, dès long-temps, de grands peuples établis, et que lui-même avait battu cinq grands rois avec trois cent dix-huit valets. On ne peut pas entendre non plus par toutes les nations les gens de Canaan, puisqu'on suppose qu'ils furent tous massacrés. Il est difficile d'entendre par toutes les nations, les mahométans et les chrétiens, qui sont les ennemis mortels des Juifs. On peut dire que le christianisme a été prêché dans la plupart des nations; que le christianisme vient du judaïsme, et que le judaïsme vient d'Abraham. Mais tous les peuples qui n'ont point reçu le christianisme, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Turcs, ne peuvent être regardés comme bénis. Ce sont de petites difficultés qui se rencontrent souvent, et par-dessus lesquelles il faut passer pour aller à l'essentiel. Cet essentiel est la piété, la foi, la soumission entière au chef de l'Eglise et aux conciles œcuméniques. Sans cette soumission, qui pourrait comprendre par son seul entendement comment Dieu l'entretenait si familièrement avec Abraham, sur le point d'abîmer et de brûler cinq villes entières? quelle langue Dieu parlait? comment il fit rire Sara? comment il mangea? Chaque mot peut faire naître un doute dans l'âme la plus fidèle. Ne lisons donc point l'Ecriture dans la vaine espérance de l'entendre parfaitement, mais dans la ferme résolution de la vénérer, en n'y entendant pas plus que les commentateurs.

a Nous avouons que le texte confond ici plus qu'ailleurs l'esprit humain. Si ces deux anges, ces deux dieux étaient incorporels, ils avaient donc pris un corps d'une grande beauté pour inspirer des desirs abominables à tout un peuple. Quoi! les vieillards et les enfants, tous les habitants, sans exception, viennent en foule pour commettre le péché infâme avec ces deux anges! Il n'est pas dans la nature humaine de commettre tous ensemble publiquement une telle abomination, pour laquelle on cherche toujours la retraite et le silence. Les Sodomites demandent ces deux anges comme on demande du pain en tumulte dans un temps de famine. Il n'y a rien dans la mythologie qui approche de cette horreur inconcevable. Ceux qui ont dit que les trois dieux dont deux étaient allés à Sodome, et un était reste avec Abraham, étaient Dieu le père, le Fils, et le Saint-Esprit, rendent encore le crime des Sodomites plus exécrable, et cette histoire plus incompréhensible.

La proposition de Loth aux Sodomites de coucher tous avec ses deux filles pucelles, au lieu de coucher avec ces deux anges, ou ces deux dieux, n'est pas moins révoltante. Tout cela renferme la plus détestable impureté dont il soit fait mention dans aucun livre.

Les interprètes trouvent quelques rapports entre cette aventure et celle de Philémon et de Baucis; mais celle-ci est bien moins indécente, et beaucoup plus instructive. C'est un bourg que les dieux punissent d'avoir méprisé l'hospitalité; c'est un avertissement d'être charitable; il n'y a nulle impureté. Quelques uns disent que l'auteur sacré a voulu renchérir sur l'histoire de Philémon et de Baucis, pour inspirer plus d'horreur d'un crime fort commun dans les pays chauds. Cependant les Arabes voleurs, qui sont encore dans ce desert sauvage de Sodome, stipulent toujours que les caravanes qui passent par ce désert leur donneront des filles nubiles, et ne demandent jamais de garçons.

Cette histoire de ces deux anges n'est point traitée ici en allégorie, en apologue, tout est au pied de la lettre, et on ne voit pas quelle allégorie on en pourrait tirer pour l'ex-

venu chez nous pour nous juger? Va, nous t'en ferons encore plus qu'à eux, et ils firent violence à Loth, et se préparèrent à rompre les portes. Les deux voyageurs firent rentrer Loth chez lui, et fermèrent la porte. Ils frappèrent d'aveuglement tous les Sodomites, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte...

Les anges dirent à Loth : As-tu ici quelqu'un de tes gens, soit gendre, soit fils ou fille ; fais sortir de la ville tout ce qui t'appartient ; car nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri s'est élevé devant le Seigneur qui nous a envoyés pour les détruire. Loth étant donc sorti, parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles ; il leur dit : Levez-vous et sortez de ce lieu, parce que le Seigneur va détruire cette ville ; et ils crurent qu'il se moquait d'eux [a].

Dès le point du jour, les deux anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant : Prends ta femme et tes filles, de peur que tu ne périsses pour le crime de la ville. Comme Loth tardait, ils le prirent par la main, et ils prirent la main de sa femme et de ses filles, parce que le Seigneur les épargnait... et l'ayant tiré de sa maison, ils le mirent hors la ville, et lui dirent : Sauve ta vie ; ne regarde point derrière toi ; sauve-toi sur la montagne de peur que tu ne périsses.

Le Seigneur donc fit tomber sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu qui tombait du ciel, et il détruisit ces villes et tout le pays d'alentour, et tous les habitants et toutes les plantes... La femme de Loth, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel [b]...

Abraham s'étant levé de grand matin, vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur ; et, jetant les yeux sur Sodome, sur Gomorrhe, et sur tout le pays d'alentour, il ne vit plus rien que des étincelles et de la fumée qui s'élevait de la terre, comme la fumee d'un four [a]...

Loth monta de Ségor, et demeura sur la montagne dans une caverne avec ses deux filles [b]. L'aîné dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n'est resté aucun homme sur la terre qui puisse entrer à nous, selon la coutume de toute la terre ; venez, enivrons notre père avec du vin, couchons avec lui, afin de pouvoir susciter de la semence de notre père ; et cette aiuée alla coucher avec

plication du nouveau *Testament*, dont l'ancien est une figure, selon tous les pères de l'Église.

a L'auteur ne dit point ce que devinrent les deux gendres de Loth qui ne demeuraient point dans sa maison avec ses filles, et qui ne les avaient pas encore épousées. Il faut qu'ils aient été enveloppés dans la destruction générale. Cependant l'auteur ne dit point que ces deux gendres de Loth fussent coupables du même excès d'impureté abominable pour laquelle les Sodomites furent brûlés avec la ville. Il ne paraît point, par le texte, qu'ils fussent de la troupe qui voulut violer les deux anges. Mais pourquoi ne suivirent-ils pas les deux filles et leur beau-père? pourquoi ne viennent-ils pas faire des enfants à leurs deux épouses? et pourquoi laissent-ils ce soin à leur propre père, qui les engrosse étant ivre?

La proposition du père Loth d'abandonner ses deux filles à la lubricité des Sodomites, semble presque aussi insoutenable que la furieuse passion de tout ce peuple pour ces deux anges.

b Cette métamorphose d'Édith, femme de Loth, en statue de sel, a été encore une grande pierre d'achoppement. L'historien Josèphe assure, dans ses *Antiquités*, qu'il a vu cette statue, et qu'on la montrait encore de son temps. L'auteur du livre de la *Sagesse* dit qu'elle subsiste comme un monument d'incrédulité. Benjamin de Tudèle, dans son fameux voyage, dit qu'on la voit à deux *parasanges* de Sodome. Saint Irénée dit qu'elle a ses règles tous les mois. Aujourd'hui les voyageurs ne trouvent rien de tout cela. Quand les Romains prirent Jérusalem, ils ne furent point curieux de voir la statue de sel Ni Pompée, ni Titus, ni Adrien, n'avaient jamais entendu parler de Loth, de sa femme Edith, et de ses deux filles, ni d'Abraham, ni d'aucun homme de cette famille. Le temps n'était pas encore venu où elle devait être connue des nations.

Les commentateurs disent que la fable d'Eurydice est prise de l'histoire d'Edith, femme de Loth. D'autres croient que la fable de Niobé changée en statue fut pillée de ce morceau de la *Genèse*. Les savants assurent qu'il est impossible que les Grecs aient jamais rien pris des Hébreux, dont ils ignoraient la langue, les livres, et jusqu'à l'existence, et que les Grecs ne purent savoir qu'il y avait une Judée que du temps d'Alexandre. L'historien Flavius Josèphe l'avoue dans sa réponse à Apion. Les Grecs, les Romains, les rois de Syrie, et les Ptolémée d'Egypte surent que les Juifs étaient des Barbares et des usuriers, avant de savoir qu'ils eussent des livres.

a Le texte ne dit point que la ville de Sodome et les autres furent changées en un lac : au contraire il dit qu'Abraham ne vit que « des étincelles, de la cendre, et de la fumée « comme celle d'un four dans toute cette terre. » Il faut donc que Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes qui formaient la *Pentapole*, fussent bâties au bout du lac. Ce lac, en effet, devait exister, et former le dégorgement du Jourdain. La plus grande difficulté est de concevoir comment il y avait cinq villes si riches et si débauchées dans ce désert affreux qui manque absolument d'eau potable, et où l'on ne trouve jamais que quelques hordes vagabondes d'Arabes voleurs, qui viennent dans le temps des caravanes. On est toujours surpris qu'Abraham et sa famille aient quitté le beau pays de la Chaldée pour venir dans ces déserts de sable et de bitume, où il est impossible aux hommes et aux animaux de vivre. Nous ne prétendons point éclaircir toutes ces obscurités ; nous nous en tenons respectueusement au texte.

b Ségor était une ville du voisinage. Quelques commentateurs la placent à quarante-cinq milles de Sodome ; et Loth quitta Ségor pour aller dans une caverne avec ses deux filles. Le texte ne dit point d'ailleurs ce qu'il fit lorsqu'il vit sa femme changée en statue de sel. Il ne dit point non plus le nom de ses filles. L'idée d'enivrer leur père pour coucher avec lui dans la caverne est singulière. Le texte ne dit point où elles trouvèrent du vin ; mais il dit que Loth jouit de ses filles sans s'apercevoir de rien, soit quand elles couchèrent avec lui, soit quand elles s'en allèrent. Il est très difficile de jouir d'une femme sans le sentir, surtout si elle est pucelle. C'est un fait que nous ne hasardons pas d'expliquer.

Il est vrai que cette histoire a quelque rapport avec celle de Myrrha et de Cyniras. Les deux filles de Loth eurent de leur père les Moabites et les Ammonites. Myrrha avait eu, dans l'Arabie, Adonis de son père Cyniras. Au reste, on ne voit pas pourquoi les filles de Loth craignaient que le monde ne finit, puisque Abraham avait déja engendré Ismaël de sa servante, que toutes les nations étaient dispersées, et que la ville de Ségor dont ces filles sortaient, et la ville de Tsohar, étaient tout auprès. Il y a là tant d'obscurités, que le seul parti est toujours de se soumettre, sans oser rien approfondir.

son père qui ne sentit rien, ni quand il se coucha, ni quand il se releva; et le jour suivant, cette aînée dit à la cadette : Voilà que j'ai couché hier avec mon père; donnons-lui à boire cette nuit, et tu coucheras avec lui, afin que nous gardions de la semence de notre père. Elles lui donnèrent donc encore du vin à boire, et la petite fille coucha avec lui qui n'en sentit rien, ni quand elle concourut avec lui, ni quand elle se leva. Ainsi, les deux filles de Loth furent grosses de leur père. L'aînée enfanta Moab, qui fut père des Moabites jusqu'à aujourd'hui, et la cadette fut mère d'Ammon, qui veut dire *fils de mon peuple*. C'est le père des Ammonites jusqu'à aujourd'hui.

De là Abraham alla dans les terres australes, et il habita entre Cadès et Sur, et il voyagea en Gérare, et il dit que sa femme Sara était sa sœur; c'est pourquoi Abimélech, roi de Gérare, enleva Sara; mais le Seigneur vint par un songe, pendant la nuit, vers Abimélech, et lui dit : Tu mourras à cause de cette femme; car elle a un mari [a]; mais Abimélech ne l'avait point touchée; et il dit : Seigneur, ferais-tu mourir des gens innocents et ignorants? Ne m'a-t-il pas dit lui-même : *Elle est ma sœur*? Ne m'a-t-elle pas dit : *Il est mon frère?* J'ai fait cela dans la simplicité de mon cœur, et dans la pureté de mes mains... Dieu lui répondit : Je sais que tu l'as fait avec un cœur simple, c'est pourquoi je t'ai empêché de la toucher. Rends donc la femme à son mari, parce que c'est un prophète, et qui priera pour toi, et tu vivras; mais si tu ne veux pas la rendre, sache que tu mourras, toi et tout ce qui est à toi. Aussitôt Abimélech se lève au milieu de la nuit; il appela tous ses gens, qui furent saisis de crainte. Il appela aussi Abraham, et lui dit : Qu'as-tu fait? Quel mal t'avions-nous fait pour attirer sur moi et sur mon royaume le châtiment d'un si grand crime? Tu n'as pas dû faire ainsi envers nous. Abraham répondit : J'ai pensé en moi-même qu'il n'y avait peut-être point de crainte de Dieu dans ce pays-ci, et qu'on me tuerait pour avoir ma femme. D'ailleurs ma femme est aussi ma sœur, fille de mon père, mais non pas fille de ma mère... Mais depuis que les dieux me font voyager loin de la maison de mon père, j'ai toujours dit à ma femme : Fais-moi le plaisir de dire partout où nous irons que je suis ton frère...

Abimélech donna donc des brebis et des bœufs, et des garçons et des servantes à Abraham, et lui dit, Va-t'en, et habite où tu voudras; et il dit à Sara, Voici mille pièces d'argent pour ton frère, pour t'acheter un voile; et partout où tu iras, souviens-toi que tu y as été prise [a].

Or Dieu avait fermé toutes les vulves [b] à cause de Sara, femme d'Abraham; et à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abimélech, et sa femme, et ses servantes, et elles enfantèrent.

Or Dieu visita Sara, comme il l'avait promis, et elle enfanta un fils dans sa vieillesse, dans le temps que Dieu avait prédit; et Abraham nomma ce fils Isaac... et il le circoncit le huitième jour, comme Dieu l'avait ordonné; et il avait alors cent ans [c].

L'enfant prit sa croissance, et il fut sevré; mais Sara voyant le fils d'Agar l'Égyptienne jouer avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chassez-moi cette servante avec son fils; car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils Isaac; et Abraham, ayant consulté Dieu, se leva du matin,

a Voici qui est aussi extraordinaire que tout le reste, quoique d'un autre genre. Premièrement, on voit un roi dans Gérare, desert horrible où depuis ce temps il n'y a eu aucune habitation. Secondement, Sara est encore enlevée pour sa beauté, ainsi qu'en Égypte, quoique l'Écriture lui donne alors quatre-vingt-dix ans. Troisièmement, elle était grosse dans ce temps-là même de son fils Isaac. Quatrièmement, Abraham se sert de la même adresse qu'en Égypte, et il dit que sa femme est sa sœur. Cinquièmement, il dit qu'en effet il avait épousé sa sœur fille de son père, et non de sa mère. Sixièmement, les commentateurs disent qu'elle était sa nièce. Septièmement, Dieu avertit en songe le roi de Gérare que Sara est la femme d'Abraham. Huitièmement, ce roi ou ce chef d'Arabes Bédouins donne à Abraham, ainsi que le roi d'Égypte, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent. Neuvièmement, le dieu des Hébreux apparaît à Abimélech, roi ou chef des Arabes de Gérare aussi bien qu'à Abraham et à Loth. Cependant Abimélech, roi de Gérare, n'était point de la religion d'Abraham : Dieu n'avait fait un pacte qu'avec Abraham et sa semence. Dixièmement, Loth, que Dieu sauva miraculeusement de l'incendie miraculeux de Sodome, n'était pas non plus de la semence d'Abraham. Il est, par son double inceste, père de deux nations idolâtres. Ce sont autant de nouvelles difficultés pour les doctes, et autant d'objets de docilité et de soumission pour nous.

a Si la conduite d'Abraham paraît extraordinaire, si sa crainte d'être tué à cause de la beauté d'une femme nonagénaire paraît la chose du monde la plus chimérique, la conduite du chef des Arabes de Gérare paraît bien généreuse, et son discours très sage. Mais pourquoi Abraham dit-il les dieux, et non pas Dieu; Eloïm, et non pas Eloï? Les commentateurs disent que c'est parce que trois Eloïm lui étaient apparus, et non pas un seul Eloï ou Eloa.

b Il faut que ce roi du désert ait retenu Sara long-temps, pour que ces femmes se soient aperçues qu'elles avaient toutes la matrice fermée, et qu'elles ne pouvaient enfanter. La maladie dont elles furent affligées n'est pas spécifiée. On ne sait si Dieu se contenta de les rendre stériles, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout de quelques années; ou si Dieu les rendit inhabiles à recevoir les embrassements d'Abimélech. Cette expression *fermer la vulve* peut signifier l'un et l'autre. Mais dans les deux cas il paraît qu'Abimélech voulut leur rendre ou leur rendit le devoir conjugal, et qu'il n'était point tenté de donner la préférence à une femme de quatre-vingt-dix ans. Tout cela est, encore une fois, un grand sujet de surprise, et un grand objet de la soumission de notre entendement.

c Nous avons déjà dit qu'en supputant le temps où Abraham naquit, il devait avoir cent soixante ans au moins, au rapport de saint Étienne, et selon la lettre du texte. Mais selon le cours de la nature humaine, il est aussi rare de faire des enfants à cent ans qu'à cent soixante. Aussi la naissance d'Isaac est un miracle évident, puisque Sara n'avait plus ses règles lorsqu'elle devint grosse.

et prenant du pain et une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, et la renvoya ainsi elle et son fils [a], et Agar s'en alla errante dans le désert de Bersabée; et l'eau ayant manqué dans son outre, elle laissa son fils couché sous un arbre : elle s'éloigna de lui d'un trait d'arc, et s'assit en le regardant, et en pleurant, et en disant : Je ne verrai point mourir mon enfant...Dieu écouta la voix de l'enfant. L'ange de Dieu appela Agar du haut du ciel, et lui dit : Agar, que fais-tu là? Ne crains rien; car Dieu a entendu la voix de l'enfant : lève-toi, prends le petit par la main, car j'en ferai une grande nation; et Dieu ouvrit les yeux d'Agar, laquelle ayant vu un puits d'eau, remplit sa cruche, et donna à boire à l'enfant, et Dieu fut avec lui; il devint grand, demeura dans le désert; il fut un grand archer, et il habita le désert de Pharan, et sa mère lui donna une femme d'Égypte.

Après cela, Dieu tenta Abraham, et lui dit : Abraham! Abraham! Et il répondit : Me voilà; et Dieu lui dit : Prends ton fils unique Isaac que tu aimes, mène-le dans la *terre de la vision*, et tu m'offriras ton fils en sacrifice sur une montagne que je te montrerai... [b] Abraham donc se levant la nuit, sangla son âne, et emmena avec lui deux jeunes gens et Isaac son fils; et ayant coupé du bois pour le sacrifice, il alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller; et le troisième jour, il vit de loin le lieu, et il dit aux jeunes gens : Attendez ici avec l'âne. Nous ne ferons qu'aller jusque-là, mon fils et moi; et après avoir adoré, nous reviendrons... Il prit le bois du sacrifice, il le mit sur le dos de son fils; et pour lui il portait en ses mains du feu et un sabre. Comme ils marchaient ensemble, Isaac dit à son père : Mon père! Abraham lui répondit : Que veux-tu, mon fils? Voilà, dit Isaac, le feu et le bois, où est la victime du sacrifice? Abraham dit : Dieu pourvoira à la victime du sacrifice, mon fils. Ils s'avancèrent donc ensemble, et ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham : il y éleva un autel, arrangea le bois par-dessus, lia Isaac son fils, et le mit sur le bois; il étendit sa main et prit son glaive; et voilà que l'ange de Dieu cria du haut du ciel, disant, Abraham! Abraham! qui répondit, Me voici. L'ange lui dit : N'étends pas la main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, et tu n'as pas pardonné à ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux, et il aperçut derrière lui un bélier embarrassé par ses cornes dans un buisson, et le prenant, il l'offrit en sacrifice pour son fils... Or l'ange du Seigneur appela Abraham du ciel pour la seconde fois. J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, que parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as point épargné ton

a Si Abraham était un seigneur si puissant, s'il avait été vainqueur de cinq rois avec trois cent dix-huit hommes de l'élite de ses domestiques, si sa femme lui avait valu tant d'argent de la part du roi d'Egypte et du roi de Gérare, il paraît bien dur et bien inhumain de renvoyer sa concubine et son premier-né dans le désert, avec un morceau de pain et une cruche d'eau, sous prétexte que ce premier-né jouait avec le fils de Sara. Il exposa l'un et l'autre à mourir dans le désert. Il fallut que Dieu lui-même montrât un puits à Agar pour l'empêcher de mourir. Mais comment tirer l'eau de ce puits? Lorsque les Arabes vagabonds trouvaient quelque source saumâtre sous terre dans cette solitude sablonneuse, ils avaient grand soin de la couvrir et de la marquer avec un bâton. Quel emploi pour le Créateur du monde, dit M. Boulanger, de descendre du haut de son trône éternel pour aller montrer un puits à une pauvre servante à qui on a fait un enfant dans un pays barbare que les Juifs nomment Canaan!

Nous pourrions dire à ces détracteurs que Dieu voulut par là nous enseigner le devoir de la charité. Mais la réponse la plus courte est qu'il ne nous appartient ni de critiquer ni d'expliquer la sainte Ecriture, et qu'il faut tout croire sans rien examiner.

b On ne sait point ce que c'est que la terre *de la vision*. L'hébreu dit *dans la terre de Moria*. Or Moria est la montagne sur laquelle on bâtit depuis le temple de Jérusalem. C'est ce qui a fait croire depuis à quelques savants téméraires que la *Genèse* ne put être écrite dans le désert par Moïse, qui, n'étant point entré dans le Canaan, ne pouvait connaître la montagne Moria. On a recherché si dans le temps où l'on place Abraham les hommes étaient déjà dans l'usag de sacrifier des enfants à leurs dieux. Sanchoniathon nous apprend qu'Iléus avait déjà immolé son fils Jéhud longtemps auparavant. Mais depuis, l'histoire est remplie du récit de ces horribles sacrifices. On remarque qu'Abraham avait intercédé pour les habitants de Sodome qui lui étaient étrangers, et qu'il n'intercéda pas pour son propre fils. On accuse aussi Abraham d'un nouveau mensonge, quand il dit à ses deux valets, nous ne ferons qu'aller mon fils et moi, et nous reviendrons. Puisqu'il allait sur la montagne pour égorger son fils, il ne pouvait, dit-on, avoir l'intention de revenir avec lui. Et on a osé avancer que ce mensonge était d'un barbare, si les autres avaient été d'un avare et d'un lâche qui prostituait sa femme pour de l'argent. Mais nous devons regarder ces accusations contre Abraham comme des blasphèmes.

D'autres critiques audacieux ont témoigné leur surprise qu'Abraham, âgé de cent soixante ans, ou au moins de cent, ait coupé lui-même le bois au bas de la montagne Moria pour brûler son fils après l'avoir égorgé. Il faut pour brûler un corps une grande charrette pour le moins de bois sec; un peu de bois vert ne pourrait suffire. Il est dit qu'il mit lui-même le bois sur le dos de son fils Isaac. Cet enfant n'avait pas encore treize ans. Il a paru à ces critiques aussi difficile que cet enfant portât tout le bois nécessaire, qu'il aurait été difficile à Abraham de le couper. Le réchaud que portait Abraham pour allumer le feu ne pouvait contenir que quelques charbons qui devaient être éteints avant d'arriver au lieu du sacrifice. Enfin on a poussé la critique jusqu'à dire que la montagne Moria n'est qu'un rocher pelé, sur lequel il n'y a jamais eu un seul arbre; que toute la campagne des environs de Jérusalem a toujours été remplie de cailloux, et qu'il fallut dans tous les temps y faire venir le bois de très loin. Toutes ces objections n'empêchent pas que Dieu n'ait éprouvé la foi d'Abraham, et que ce patriarche n'ait mérité la bénédiction de Dieu par son obéissance.

Voyez ci-dessous le sacrifice de la fille de Jephté, et voyez ensuite les reproches qu'Isaïe fait aux Juifs d'immoler leurs enfants à leurs dieux, et de leur écraser saintement la tête sur des pierres dans des torrents. (Isaïe, ou Esaïa, chap. 57.) Alors on sera convaincu que les Juifs furent de tout temps de sacrés parricides. Pourquoi? c'est qu'ils abandonnaient souvent Dieu, et que Dieu les abandonnait à leur sens réprouvé.

propre fils à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le bord de la mer; ta semence possèdera les portes de tes ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta semence, parce que tu as obéi à ma voix [a].

Or Sara, ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbée qui est Hébron dans la terre de Canaan [b]; et Abraham vint pour crier, et pour la pleurer; et s'étant levé, après avoir fait le devoir des funérailles, il dit aux enfants de Heth: Je suis chez vous étranger; donnez-moi droit de sépulture chez vous, afin que j'enterre ma morte; et les fils de Heth lui répondirent en disant: Tu es prince de Dieu chez nous, enterre ta morte dans nos plus beaux sépulcres; personne ne t'en empêchera. Abraham s'étant levé, et ayant adoré le peuple, il leur dit: S'il plaît à vos âmes que j'enterre ma morte, parlez pour moi à Éphron, fils de Séor; qu'il me donne sa caverne double à l'extrémité de son champ, qu'il me la cède devant vous, et que je sois en possession du sépulcre... Et Éphron dit: La terre que tu demandes vaut quatre cents sicles d'argent; c'est le prix entre toi et moi; ensevelis ta morte [c].

Abraham ayant entendu cela, pesa l'argent qu'Éphron lui demandait, et lui paya quatre cents sicles de monnaie courante publique... Or Abraham était vieux de beaucoup de jours. Il dit au plus vieux serviteur de sa maison, qui présidait sur les autres serviteurs: Mets ta main sous ma cuisse, afin que je t'adjure, au nom du ciel et de la terre, que tu ne prendras aucune fille des Cananéens pour faire épouser à mon fils; mais que tu iras dans la terre de ma famille, et que tu y prendras une fille pour mon fils Isaac [a]... Ce serviteur mit donc la main sous la cuisse d'Abraham son maître, et jura sur son discours. Il prit dix chameaux des troupeaux de son maître; il partit chargé des biens de son maître, et alla en Mésopotamie, à la ville de Nachor... Étant arrivé le soir, au temps où les filles vont chercher de l'eau [b], il vit Rébecca, fille de Bathuel, fils de

[a] C'est encore ici une nouvelle promesse de bénir toutes les nations de la terre comme descendantes d'Abraham, quoiqu'elles n'en descendissent point. On peut entendre par toutes les nations de la terre la postérité de Jacob, qui fut assez nombreuse. Tous les incrédules regardent ces histoires sacrées comme des contes arabes, inventés d'abord pour bercer les petits enfants, et n'ayant aucun rapport à l'essentiel de la loi juive. Ils disent que ces contes ayant été peu à peu insérés dans le catalogue des livres juifs, devinrent sacrés pour ce peuple, et ensuite pour les chrétiens qui lui succédèrent.

[b] Si Sara mourut à cent vingt-sept ans, et si elle mourut immédiatement après qu'Abraham avait voulu égorger son fils unique Isaac, ce fils avait donc trente-sept ans, et non pas treize, quand son père voulut l'immoler au Seigneur: car sa mère avait accouché de lui à quatre-vingt-dix ans. Or la foi et l'obéissance d'Isaac avaient été encore plus grandes que celles d'Abraham, puisqu'il s'était laissé lier et étendre sur le bûcher par un vieillard de cent ans pour le moins. Toutes ces choses sont au-dessus de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui. Saint Paul, dans l'Épître aux Galates, dit que Sara est la figure de l'Église. Le R. P. dom Calmet assure qu'Isaac est la figure de Jésus-Christ, et qu'on ne peut pas s'y méprendre.

[c] On voit à la vérité qu'Abraham, tout grand prince qu'il était, ne possédait pas un pouce de terre en propre, et on ne conçoit pas comment, avec tant de troupes et tant de richesses, il n'avait pu acquérir le moindre terrain. Il faut qu'il achète une caverne pour enterrer sa femme. On lui vend un champ et une caverne pour quatre cents sicles. Le sicle a été évalué à trois livres quatre sous de notre monnaie. Ainsi quatre cents sicles vaudraient douze cent quatre-vingts livres. Cela paraît énormément cher dans un pays aussi stérile et aussi pauvre que celui d'Hébron, qui fait partie du désert dont le lac Asphaltide est entouré, et où il ne paraît pas qu'il y eût le moindre commerce. Il est dit qu'il paya ces quatre cents sicles en bonne monnaie courante. Mais non seulement il n'y avait point alors de monnaie dans Canaan, mais jamais les Juifs n'ont frappé de monnaie à leur coin. Il faut donc entendre que ces quatre cents sicles avaient la valeur de la monnaie qui courait du temps que l'auteur sacré écrivait. Mais c'est encore une difficulté, puisqu'on ne connaissait point la monnaie au temps de Moïse.

[a] Ce serviteur, nommé Éliézer, mit donc la main sous la cuisse d'Abraham. Plusieurs savants prétendent que ce n'était pas sous la cuisse, mais sous les parties viriles, très révérées par les Orientaux, surtout dans les anciens temps, non seulement à cause de la circoncision qui avait consacré ces parties à Dieu, mais parce qu'elles sont la source de la propagation du genre humain, et le gage de la bénédiction du Seigneur. Par *cuisse* il faut toujours entendre ces parties. Un chef sorti de la cuisse de Juda signifie évidemment un chef sorti de la semence ou de la partie virile de Juda. Abraham fit donc jurer son serviteur qu'il ne prendrait point une Cananéenne pour femme à Isaac son fils. L'auteur sacré manque peu l'occasion d'insinuer que les habitants du pays sont maudits, et de préparer à l'invasion que les Juifs firent de cette terre sous Josué et sous David.

[b] Il nous paraît toujours étrange que les anciens fassent travailler les filles des princes comme des servantes; que dans Homère, les filles du roi de Corfou aillent en charrette faire la lessive. Mais il faut considérer que ces prétendus rois chantés par Homère n'étaient que des possesseurs de quelques villages; et qu'un homme qui n'aurait pour tout bien que l'île d'Itaque ferait une mince figure à Paris et à Londres. Rébecca vient avec une cruche sur son épaule, et donne à boire aux chameaux. Éliézer lui présente deux pendants de nez ou deux pendants d'oreilles d'or de deux sicles. Ce n'était qu'un présent de six livres huit sous, et les présents qu'on fait aujourd'hui à nos villageoises sont beaucoup plus considérables. Les bracelets valaient trente-deux livres, ce qui paraît plus honnête. Il est inutile de remarquer si les pendants étaient pour les oreilles ou pour le nez. Il est certain que dans les pays chauds, où l'on ne se mouche presque jamais, les femmes avaient des pendants de nez. Elles se fesaient percer le nez comme nos femmes se font percer les oreilles. Cette coutume est encore établie en Afrique, et dans l'Inde.

Aben Hezra avoue qu'il y a très loin du Canaan en Mésopotamie, et il s'étonne qu'Abraham ayant fait une si prodigieuse fortune en Canaan, étant devenu si puissant, ayant vaincu cinq grands rois avec ses seuls valets, n'ait pas fait venir dans ses états ses parents et amis de Mésopotamie, et ne leur ait pas donné de grandes charges dans sa maison.

M. Fréret est encore plus étonné que ce grand prince Abraham ait été si pauvre qu'il ne fut jamais possesseur d'une toise de terrain en Canaan, jusqu'à ce qu'il eût acheté un petit coin pour enterrer sa femme. S'il était riche en troupeaux, dit M. Fréret, que n'allait-il s'établir lui et son fils dans la Mésopotamie, où les pâturages sont si bons? S'il fuyait les Chaldéens comme idolâtres, les Cananéens étaient idolâtres aussi, et Rébecca était idolâtre.

M. Fréret ne songe pas que Dieu avait promis le Canaan

Melcha, et de Nachor, frère d'Abraham, qui vint avec une cruche d'eau sur l'épaule. C'était une fille très agréable, une vierge très belle qui n'avait point connu d'homme, et elle s'en retournait à la maison avec sa cruche. Le serviteur d'Abraham alla à elle, et lui dit : Donne-moi à boire de l'eau de ta cruche ; et elle lui dit : Bois, mon bon seigneur : elle mit sa cruche sur son bras, et après qu'il eut bu elle ajouta : Je m'en vais tirer aussi de l'eau du puits pour tes chameaux, afin qu'ils boivent tous... Et après que les chameaux eurent bu, le serviteur tira deux pendants d'or pour le nez, qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets, qui pesaient dix sicles... Le serviteur d'Abraham dit au maître de la maison : Je bénis le Dieu d'Abraham mon maître, qui m'a conduit par le droit chemin, afin que je prisse la fille du frère à mon maître pour femme à son fils...

Puis Éliézer, serviteur d'Abraham, dit : Renvoyez-moi, et que j'aille à mon maître... Les frères et la mère de Rébecca répondirent : Que cette fille demeure au moins dix jours avec nous, et elle partira... Et ils dirent : Appelons la fille, et interrogeons sa bouche [a]. Étant appelée, elle vint ; ils lui demandèrent : Veux-tu partir avec cet homme? Elle répondit : Je partirai. Ils l'envoyèrent donc avec sa nourrice et le serviteur d'Abraham et ses compagnons, lui souhaitant prospérité, et lui disant : Tu es notre sœur ; puisses-tu croître en mille et mille, et que ta semence possède les portes de tes ennemis [b] !

Ainsi donc Rébecca et ses compagnes, montées sur des chameaux, suivirent cet homme qui s'en retourna en grande diligence vers son maître... Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara sa mère [c] ; il la prit en femme, et il l'aima tant, que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée.

Or Abraham prit une autre femme, nommée Cetura, qui lui enfanta Zamram, Jecsan, Madan, Madian, et Jesboc, et Suhé [d]. Or les jours d'Abraham furent de cent soixante et quinze années, et il mourut de faiblesse dans une bonne vieillesse, plein de jours, et il fut réuni à son peuple... Isaac et Ismaël ses fils l'ensevelirent dans la caverne double qui est dans le champ d'Éphron, fils de Séor l'Éthéen, vis-à-vis Mambré... Isaac, âgé de quarante ans, ayant donc épousé Rébecca, fille de Bathuel le Syrien de Mésopotamie, et sœur de Laban, Isaac pria le Seigneur pour sa femme, parce qu'elle était stérile, et le Seigneur l'exauça en fesant concevoir Rébecca ; mais les deux enfants dont elle était grosse se battaient dans son ventre l'un contre l'autre [a] ; et elle dit : Si cela est ainsi, pourquoi ai-je conçu? et elle alla consulter le Seigneur qui lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples sortiront de ta matrice, ils se diviseront ; un peuple surmontera l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit... Le temps d'enfanter étant venu, voilà qu'on trouva deux jumeaux dans sa matrice. Le premier qui sortit était roux et hérissé de poil [b] comme un manteau ; son nom est Ésaü ; l'autre, sortant aussitôt, tenait son frère par le pied avec la main ; et on l'appela Jacob. Isaac avait soixante ans quand ces deux petits naquirent. Lorsqu'ils furent adultes, Ésaü fut homme habile à la chasse et laboureur : Jacob, homme simple, habitait dans les tentes.

Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier de sa chasse ; mais Rébecca aimait Jacob. Un jour Jacob fit cuire une fricassée, et Ésaü étant arrivé, fatigué des champs, lui dit : Donne-moi, je t'en prie, de cette fricassée rousse, parce que je suis très fatigué. C'est pour cela qu'on l'appela depuis Ésaü le Roux. Jacob lui dit : Vends-moi donc ton droit d'aînesse [c]. Ésaü répondit :

et la Mésopotamie aux Juifs, et qu'il fallait s'établir vers le lac de Sodome, avant de conquérir les bords de l'Euphrate.

[a] On a observé que Rébecca voulut partir sur-le-champ sans demander la bénédiction de ses père et mère, sans faire le moindre compliment à sa famille. On a cru qu'elle avait une grande impatience d'être mariée ; mais l'auteur sacré n'était pas obligé d'entrer dans tous ces détails.

[b] Nouvelle insinuation que les Cananéens deviendraient les ennemis des Juifs, après avoir reçu leur père avec tant d'hospitalité.

[c] Il veut dire la tente qui avait appartenu à Sara : car il y avait trois ans que Sara était morte. Calmet dit qu'Abraham envoya chercher une fille pour son fils chez les idolâtres, parce que Jesus-Christ n'a point prêché lui-même aux gentils, mais qu'il y a envoyé ses apôtres.

[d] On croit que Cetura était Cananéenne. Cela serait étrange, après avoir dit tant de fois qu'il ne fallait point se marier à des Cananéennes. Il est encore plus étrange qu'il se soit remarié à deux cents ans, ou au moins à cent quarante ans, d'autant plus que Sara elle-même l'avait trouvé trop vieux à cent ans pour engendrer. Cependant il fait encore six enfants à Cetura. Ces six enfants régnèrent, dit-on, dans l'Arabie déserte. Ce n'aurait pas été un fort beau royaume ; mais il se trouverait par là que les enfants de Cetura auraient été pourvus dans le temps que les enfants de Sara, auxquels Dieu avait promis toute la terre, ne possédaient rien du tout. Ils ne se rendirent maitres de la terre de Jéricho que quatre cent soixante et dix ans après, selon la computation hébraïque.

[a] Il est difficile que deux enfants se battent dans une matrice, et surtout dans le commencement de la grossesse. Une femme peut sentir des douleurs, mais elle ne peut sentir que ses deux fils se battent. On ne dit point comment et où Rébecca alla consulter le Seigneur sur ce prodige ; ni comment Dieu lui répondit : « Deux peuples sont dans ton ventre, et l'un vaincra « l'autre. » Il n'y avait point encore d'endroit privilégié où l'on consultât le Seigneur : il apparaissait quand il voulait ; et c'est probablement dans une de ces apparitions fréquentes que Rébecca le consulta.

[b] Il est rare qu'un enfant naisse tout velu, Esaü en est le seul exemple. Il n'est pas moins rare qu'un enfant, en naissant, en tienne un autre par le pied. Ce sont de ces choses qui n'arrivent plus aujourd'hui, mais qui pouvaient arriver alors.

[c] Il n'y avait pas encore de droit d'aînesse, puisqu'il n'y avait point de loi positive. Ce n'est que très long-temps après, dans le *Deutéronome*, qu'on trouve que l'aîné doit avoir une double portion, c'est-à-dire le double de ce qu'il aurait dû prendre, si on avait partagé également. On s'est encore servi

Je me meurs de faim ; de quoi mon droit d'aînesse me servira-t-il [a] ? Jure-le-moi donc, dit Jacob. Ésaü le jura, et lui vendit sa primogéniture ; et ayant pris la fricassée de pain et de lentilles, il mangea et but, et s'en alla, se souciant peu d'avoir vendu sa primogéniture.

Or, une grande famine étant arrivée sur la terre, après la famine arrivée du temps d'Abraham, Isaac s'en alla vers Abimélech, roi des Philistins, dans la ville de Gérare [b] ; et Dieu lui apparut et lui dit : Ne descends point en Egypte ; mais repose-toi dans la terre que je te dirai, et voyage dans cette terre ; je serai avec toi, je te bénirai ; car je donnerai à toi et à ta semence tous ces pays ; j'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham ton père [c]. Je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel ; je donnerai à ta postérité toutes les terres, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence ; et cela parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a observé mes préceptes, mes ordonnances, mes cérémonies, et mes lois [d] ... Isaac demeura donc à Gérare. Les habitants de ce lieu l'interrogeant sur sa femme, il leur répondit : C'est ma sœur [e] ; car il craignait d'avouer qu'elle était sa femme, pensant qu'ils le tueraient à cause de la beauté de sa femme ; et comme ils avaient demeuré plusieurs jours en ce lieu, Abimélech, roi des Philistins, ayant vu par la fenêtre Isaac qui caressait sa femme, il le fit venir, et lui dit : Il est clair qu'elle est ta femme, pourquoi as-tu menti en disant qu'elle est ta sœur ? Isaac répondit : J'ai eu peur qu'on ne me tuât à cause d'elle. Abimélech lui dit : Pourquoi nous as-tu trompés ? Il s'en est peu fallu que quelqu'un n'ait couché avec ta femme [a], et tu nous aurais attiré un grand péché ; et il fit une ordonnance à tout le peuple, disant : Quiconque touchera la femme de cet homme, mourra de mort.

Or, Isaac sema dans cette terre ; et dans la même année il recueillit le centuple [b] ; et le Seigneur le bénit, et il s'enrichit, profitant de plus en plus, et devint très grand ; et il eut beaucoup de brebis et de grands troupeaux, et de serviteurs, et de servantes. Les Philistins lui portant beaucoup d'envie, ils bouchèrent avec de la terre tous les puits que son père Abraham avait creusés. Abimélech lui-même dit à Isaac : Retire-toi de nous ; car tu es devenu plus puissant que nous ; et Isaac s'en allant vint au torrent de Gérare, et y habita, et y fit de nouveau creuser les puits que les gens de son père y avaient creusés ; et ayant creusé dans le torrent, ils y trouvèrent de l'eau vive [c] ; mais il y eut encore une querelle entre les pasteurs de Gérare et les pasteurs d'Isaac, disant : Cette eau est à nous [d] ; c'est pourquoi Isaac appela ce puits *le puits de la calomnie*... et les serviteurs d'Isaac vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un puits ; c'est pourquoi Isaac nomma ce puits l'*abondance*.

Et Ésaü, âgé de quarante ans, épousa Judith fille de Beer, Éthéen [e], et Basemath, fille d'Élon,

de ce passage pour tâcher de prouver que la *Genèse* n'avait pu être écrite que lorsque les Juifs eurent un code de lois. Mais en quelque temps qu'elle ait été écrite, elle est toujours infiniment respectable.

a La plupart des Pères ont condamné Ésaü, et ont justifié Jacob, quoiqu'il paraisse, par le texte, qu'Ésaü périssait de faim, et que Jacob abusait de l'état où il le voyait. Le nom de Jacob signifiait supplantateur. Il semble, en effet, qu'il méritait ce nom, puisqu'il supplanta toujours son frère. Il ne se contente pas de lui vendre ses lentilles si chèrement, il le force de jurer qu'il renonce à ses droits prétendus ; il le ruine pour un dîner de lapins, et ce n'est pas le seul tort qu'il lui fera. Il n'y a point de tribunal sur la terre où Jacob n'eût été condamné.

b On a cru que la ville de Gérare ne signifie que le passage de Gérare, le désert de Gérare, et qu'il n'y a jamais eu de ville dans cette solitude, excepté Pétra, qui est beaucoup plus loin. Observez qu'il y a toujours famine dans ce malheureux pays. Dieu ne donne point de pain à Isaac, mais il lui donne des visions.

c Remarquez que l'auteur sacré ne perd pas une seule occasion de promettre à la horde hébraïque errante dans ces déserts l'empire du monde entier.

d Nous ne voyons point que Dieu ait donné de loi particulière à Abraham, aucun précepte général, excepté celui de la circoncision.

e Voilà le même mensonge qu'on reproche à Abraham ; et c'est pour la troisième fois. C'est dans le même pays ; c'est le même Abimelech, à ce qu'il paraît ; car il a le même capitaine de ses armées que du temps d'Abraham. Il enlève Rebecca comme il avait enlevé Sara, sa belle-mère. Mais, si cela est, il y aura eu quatre-vingts ans, selon le comput hébraïque, que cet Abimélech avait enlevé Sara, quoique ce comput soit encore très fautif. Supposons qu'il eût alors trente ans ; il y avait quatre-vingts ans entre le mensonge d'Abraham et le mensonge d'Isaac ; donc Abimelech avait cent dix ans au temps du voyage d'Isaac.

a Il semble toujours, par le texte, que les gens de Gérare reconnaissaient le même Dieu qu'Isaac et Abraham. Nous marchons à chaque ligne sur des difficultés insurmontables à notre faible entendement.

b On ne voit pas comment Isaac put semer dans une terre qui n'était pas à lui. On voit encore moins comment il put semer dans un désert de sable, tel que celui de Gérare. On ne comprend pas davantage comment il put avoir une récolte de cent pour un. Les plus fertiles terres de l'Égypte, de la Mésopotamie, de la Sicile, de la Chine, ont rarement produit vingt-cinq pour un : et quiconque aurait de telles récoltes posséderait des richesses immenses. Les contes qu'on nous fait du terrain de Babylone, qui produisait trois cents pour un, sont absurdes. Il arrive souvent que dans un jardin un grain de blé, tombé par hasard, en produise une centaine, et davantage ; mais jamais cela n'est arrivé dans un champ entier.

c Il n'y a point de torrent dans ce pays, si ce n'est quelques filets d'eau saumâtre qui s'échappent quelquefois des puits qu'on a creusés lorsque le lac Asphaltide étant enflé, et se filtrant dans la terre, en fait sortir ses eaux, dont à peine les hommes et les animaux peuvent boire. Les caravanes qui passent par ce désert sont obligées de porter de l'eau dans des outres. Quand ils ont trouvé par hasard un puits, ils le cachent très soigneusement : et il y a eu plusieurs voyageurs que la soif a fait mourir dans ce pays inhabitable.

d Ces disputes continuelles, pour un puits, confirment ce que nous venons de dire sur la disette d'eau et sur la stérilité du pays.

e Malgré les défenses positives du Seigneur d'épouser des

du même lieu, qui, toutes deux, offensèrent Isaac et Rébecca.

Isaac devenu vieux, ses yeux s'obscurcirent; il ne pouvait plus voir. Il appela donc Ésaü son fils aîné, et il lui dit : Mon fils. Ésaü répondit : Me voilà. Son père lui dit : Tu vois que je suis vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. Prends ton carquois et ton arc ; va-t'en aux champs ; apporte-moi ce que tu auras pris ; fais-m'en un ragoût comme tu sais que je les aime ; apporte-le-moi, afin que j'en mange, et que mon âme te bénisse avant que je meure. Rébecca ayant entendu cela, et qu'Ésaü était aux champs selon l'ordre de son père, dit à Jacob son fils : J'ai entendu Isaac ton père qui disait à ton frère Ésaü : Apporte-moi de ta chasse, fais-en un ragoût, afin que j'en mange, et que je te bénisse devant le Seigneur avant de mourir. Suis donc mes conseils, va-t'en au troupeau; apporte-moi deux des meilleurs chevreaux, afin que j'en fasse à ton père un plat que je sais qu'il aime; et quand tu les auras apportés et qu'il en aura mangé, qu'il te bénisse avant qu'il meure. Jacob lui répondit : Tu sais que mon frère est tout velu [a], et que j'ai la peau douce. Si mon père vient à me tâter, je crains qu'il ne pense que j'ai voulu le tromper, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rébecca lui dit : Que cette malédiction soit sur moi, mon fils; entends seulement ma voix, et apporte ce que j'ai dit. Il y alla; il l'apporta à sa mère qui prépara le ragoût que son père aimait [b]. Elle habilla Jacob des bons habits d'Ésaü, qu'elle avait à la maison; elle lui couvrit les mains et le cou avec les peaux des chevreaux, puis lui donna la fricassée et les pains qu'elle avait cuits. Jacob les ayant apportés à Isaac, lui dit : Mon père. Isaac répondit : Qui es-tu, mon fils? Jacob répondit : Je suis Ésaü ; j'ai fait ce que tu m'as commandé : lève-toi, assieds-toi, mange de ma chasse, afin que ton âme me bénisse. Isaac dit à son fils : Comment as-tu pu si tôt trouver du gibier? Jacob répondit : La volonté de Dieu a été que je trouvasse sur-le-champ du gibier. Isaac dit : Approche-toi que je te touche, et que je m'assure si tu es mon fils ou non. Jacob s'approcha de son père; et Isaac l'ayant tâté, dit : La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü ; et il ne le connut point, parce que ses mains étant velues parurent semblables à celles de son fils aîné. Il le bénit donc, et lui dit : Es-tu mon fils Ésaü? Jacob répondit : Je le suis. Isaac dit : Apporte-moi donc de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse. Jacob lui présenta donc à manger ; il lui présenta aussi du vin qu'il but, et lui dit : Approche-toi de moi et baise-moi, mon fils ; et il s'approcha et baisa Isaac, qui ayant senti l'odeur de ses habits, lui dit en le bénissant : Voilà l'odeur de mon fils comme l'odeur d'un champ tout plein béni du Seigneur.

Et il dit [a] : Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, abondance de blé et de vin ! Que les peuples te servent ! Que les tribus t'adorent ! Sois le seigneur de tes frères. Que les enfants de ta mère soient courbés devant toi... A peine Isaac avait fini son discours, que Jacob étant sorti, Ésaü arriva, apportant à son père la fricassée de sa chasse, en lui disant : Lève-toi, mon père, afin que tu manges de la chasse de ton fils, et que ton âme me bénisse. Isaac lui dit : Qui es-tu? Ésaü répondit : Je suis ton premier-né Ésaü. Isaac fut tout épouvanté et tout stupéfié ; et admirant la chose plus qu'on ne peut croire, il dit : Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse? j'ai mangé de tout avant que tu vinsses ; je l'ai béni, et il sera béni. Ésaü ayant entendu ce discours, se mit à braire d'une grande clameur ; et consterné, il dit : Bénis-moi aussi, mon père. Isaac dit : Ton frère est venu frauduleusement, et a attrapé ta bénédiction. Esaü repartit : C'est justement qu'on l'appelle Jacob; car il m'a supplanté deux fois; il m'a pris mon droit d'aînesse, et à présent il me dérobe ta bénédiction. N'y a-t-il point aussi de bénédiction pour moi [b]? Isaac répondit : Je l'ai établi ton maître,

filles cananéennes, voilà pourtant Esaü qui en épouse deux à la fois, et Dieu ne lui en fait nulle réprimande.

a Cette supercherie de Rébecca et de Jacob est regardée comme très criminelle; mais le succès n'en est pas concevable. Il paraît impossible qu'Isaac, ayant reconnu la voix de Jacob, ait été trompé par la peau de chevreau dont Rébecca avait couvert les mains de ce fils puîné. Quelque poilu que fût Esaü, sa peau ne pouvait ressembler à celle d'un chevreau. L'odeur de la peau d'un animal fraîchement tué devait se faire sentir. Isaac devait trouver que les mains de son fils n'avaient point d'ongles. La voix de Jacob devait l'instruire assez de la tromperie ; il devait tâter le reste du corps. Il n'y a personne qui puisse se laisser prendre à un artifice si grossier.

b Rébecca paraît encore plus méchante que Jacob : c'est elle qui prépare toute la fraude : mais elle accomplissait les décrets de la Providence sans le savoir. On punirait dans nos tribunaux Jacob et Rébecca comme ayant commis un crime de faux : mais la sainte Ecriture n'est pas faite comme nos lois humaines. Jacob exécutait les arrêts divins, même par ses fautes.

a On demande comment Dieu put attacher ses bénédictions à celles d'Isaac, extorquées par une fraude si punissable, et si aisée à découvrir? C'est rendre Dieu esclave d'une vaine cérémonie, qui n'a par elle-même aucune force. La bénédiction d'un pere n'est autre chose qu'un souhait pour le bonheur de son fils. Tout cela, encore une fois, étonne l'esprit humain, qui n'a, comme nous l'avons dit souvent, d'autre parti à prendre que de soumettre sa raison à la foi. Car puisque la sainte Église, en abhorrant les Juifs et le judaïsme, adopte pourtant toute leur histoire, il faut croire aveuglément toute cette histoire.

b Esaû a toujours raison; cependant son pére lui dit qu'il servira Jacob. Esaû ne fut point assujetti à Jacob. Une partie de ceux que l'on croit les descendants d'Esaû furent vaincus

et je lui ai soumis tous ses frères; il aura du blé et du vin ; que puis-je après cela faire pour toi? Ésaü dit : Père, n'as-tu qu'une bénédiction? bénis-moi, je t'en prie. Et il pleurait en jetant de grands cris.

Isaac ému lui dit : Eh bien! dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel sera ta bénédiction. Tu vivras de ton épée; et tu serviras ton frère, et le temps viendra que tu secoueras le joug de ton cou...

AVIS DE L'EDITEUR.

« Ici le commentateur s'est arrêté, et celui qui « lui a succédé, voyant que cet ouvrage serait trop « volumineux si on continuait à traduire et à com- « menter ainsi presque tout l'ancien et le nouveau « *Testament*, s'est restreint à ne donner que les « principaux endroits qui semblent exiger des « notes, en liant seulement par des transitions le « précis de la *Bible*, et en conservant le texte, sans « jamais l'altérer. »

Jacob étant arrivé en un certain endroit, et voulant s'y reposer après le soleil couché, prit une pierre, la mit sous sa tête, et il dormit en ce lieu. Il vit en songe une échelle appuyée d'un bout sur la terre, et l'autre bout touchait au ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle, et Dieu était appuyé sur le haut de l'échelle, lui disant : Je suis le Seigneur de ton père Abraham, et Dieu d'Isaac : je te donnerai la terre où tu dors, à toi et à ta semence, et ta semence sera comme la poussière de la terre [a] : je te donnerai l'Occident et l'Orient, le Nord et le Midi : toutes les nations seront bénies en toi et en ta semence : je serai ton conducteur partout où tu iras.

Jacob s'étant éveillé, dit : Vraiment le Seigneur est en ce lieu, et je n'en savais rien, et tout épouvanté, il dit : Que ce lieu est terrible! C'est la maison de Dieu et la porte du ciel. Jacob se levant donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il l'érigea en monument, répandant de l'huile sur elle; il appela Béthel la ville qui se nommait auparavant Luza [a], et il fit un vœu au Seigneur, disant : Dieu demeure avec moi; s'il me conduit dans mes voyages, s'il me donne du pain pour manger et des habits pour me couvrir, et si je reviens sain et sauf chez mon père, le Seigneur alors sera mon Dieu [b] ; et cette pierre que j'ai érigée en monument s'appellera la maison de Dieu, et je te donnerai la dîme de ce que tu m'auras donné [c].

Jacob étant donc parti de ce lieu, il vit un puits dans un champ, près duquel étaient couchés trois troupeaux de brebis. Rachel arriva avec les troupeaux de son père, car elle gardait ses moutons. Il abreuva son troupeau et baisa Rachel, et lui dit qu'il était le frère de son père et le fils de Rébecca. Or Laban avait deux filles: l'aînée était Lia, et la cadette était Rachel ; mais Lia avait les yeux chassieux, et Rachel était belle et bien faite. Jacob l'aima, et dit à Laban : Je te

à la vérité par la race des Asmonéens; mais ils prirent toujours leur revanche. Ils aidèrent Nabuchodonosor à ruiner Jérusalem. Ils se joignirent aux Romains. Hérode, Iduméen, fut créé par les Romains roi des Juifs, et long-temps après ils s'associèrent aux Arabes de Mahomet. Ils aidèrent Omar, et ensuite Saladin, à prendre Jérusalem; ils en sont encore les maîtres en partie, et ils ont bâti une belle mosquée sur les mêmes fondements qu'Hérode avait établis pour élever son superbe temple. Ils partagent avec les Turcs toute la seigneurie de ce pays, depuis Joppé jusqu'à Damas. Ainsi, presque dans tous les temps, c'est la race d'Ésaü qui a été véritablement bénie; et celle de Jacob a été tellement infortunée, que les deux tribus et demie qui lui restèrent sont aujourd'hui aussi errantes, aussi dispersées et beaucoup plus méprisées que les anciens Parsis, et que ne l'ont été les restes des prêtres isiaques.

a Les savants critiques en histoires anciennes remarquent que toutes les nations avaient des oracles, des prophéties, et même des talismans, qui leur assuraient l'empire de la terre entière. Chacune appelait l'univers le peu qu'elle connaissait autour d'elle. Et depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée, et même dans la Grèce, tout peuple qui avait bâti une ville l'appelait la ville de Dieu, la ville sainte, qui devait subjuguer toutes les autres. Cette superstition s'étendit ensuite jusque chez les Romains. Rome eut son bouclier sacré qui tomba du ciel, comme Troie eut son palladium. Les Hébreux n'ayant alors ni ville, ni même aucune possession en propre, et étant des Arabes vagabonds qui paissaient quelques troupeaux dans des déserts, virent Dieu au haut d'une échelle; et ces visions de Dieu, qui leur parlait au plus haut de cette echelle, leur tinrent lieu des oracles et des monuments dont les autres peuples se vantèrent. Dieu daigna toujours se proportionner, comme nous l'avons déja dit, à la simplicité grossière et barbare de la horde juive, qui cherchait à imiter comme elle pouvait les nations voisines.

a Il n'y avait alors ni ville de Luza ni ville de Béthel dans ce désert. Béthel signifie en chaldéen *habitation de Dieu*, comme Babel, Balbec, et tant d'autres villes de Syrie. C'est ce qui a fait croire à plusieurs critiques que la *Genèse* fut écrite long-temps après l'établissement des Arabes Hébreux dans la Palestine. Beth étant un mot qui signifie habitation, il y a un nombre prodigieux de villes dont le nom commence par *Beth*.

A l'égard de la pierre servant de monument, c'est encore un usage de la plus haute antiquité. On appelait ces monuments grossiers *béthilles*, soit pour marquer des bornes, soit pour indiquer des routes. Elles étaient réputées consacrées, les unes au soleil, les autres à la lune ou aux planètes. Les statues ne furent substituées à ces pierres que long-temps après. *Sanchoniathon* parle des *béthilles*, qui étaient déja sacrées de son temps.

b Ce vœu de Jacob a paru fort singulier aux critiques. « Je t'adorerai si tu me donnes du pain et un habit, etc., » semble dire : Je ne t'adorerai pas si tu ne me donnes rien. Les profanes ont comparé ce discours de Jacob aux usages de ces peuples qui jetaient leurs idoles dans la rivière, lorsqu'elles ne leur avaient pas accordé de la pluie. Les mêmes critiques ont dit que ces paroles de Jacob étaient tout à fait dans son caractère, et qu'il fesait toujours bien ses marchés.

c Les mêmes critiques ont observé qu'il est parlé déja deux fois de dîmes offertes au Seigneur : la première, quand Abraham donne la dîme à Melchisédech, prêtre, roi de Salem; et la seconde, quand Jacob promet la dîme de tout ce qu'il gagnera : ce qui a fait conjecturer mal à propos que cette histoire avait été composée par quelqu'un qui recevait la dîme.

servirai sept ans pour Rachel, la plus jeune de tes filles. Laban lui dit : Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre ; demeure avec moi. Jacob servit donc Laban sept ans pour Rachel, et il dit à Laban : Donne-moi ma femme, mon temps est accompli ; je veux entrer à ma femme [a].

Laban invita un grand nombre de ses amis au festin et fit les noces ; mais le soir il lui amena Lia au lieu de Rachel [b] ; et Jacob ne s'en aperçut que le lendemain matin. Il dit à son beau-père : Pourquoi as-tu fait cela? ne t'ai-je pas servi pour Rachel? pourquoi m'as-tu trompé? Laban répondit : Ce n'est pas notre coutume dans ce lieu de marier les jeunes filles avant les aînées. Achève ta première semaine le mariage avec Lia, et je te donnerai Rachel pour un nouveau travail de sept ans.

Jacob accepta la proposition, et au bout de la semaine il épousa Rachel ; et Jacob ayant fait les noces avec Rachel qu'il aimait, servit encore Laban pendant sept autres années [c].

Mais Dieu voyant que Jacob méprisait Lia, ouvrit sa matrice, tandis que Rachel demeurait stérile. Lia fit quatre enfants de suite, Ruben, Siméon, Lévi, et Juda.

Rachel dit à son mari : Fais-moi des enfants, ou je mourrai. Jacob en colère répondit : Me prends-tu donc pour un dieu? Est-ce moi qui t'ôte le fruit de ton ventre? Rachel lui dit : J'ai Bala ma servante ; entre dans elle [d] ; qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aie des fils d'elle ; et Jacob ayant pris Bala, elle accoucha de Dan. Bala fit encore un autre enfant, et Rachel dit : Le Seigneur m'a fait combattre contre ma sœur, c'est pourquoi le nom de cet enfant sera Nephthali.

Lia, voyant qu'elle ne fesait plus d'enfants, donna Zelpha sa servante à son mari ; et Zelpha ayant accouché, Lia dit : Cela est heureux, et appela l'enfant Gad. Zelpha accoucha encore, et Lia dit : Ceci est encore plus heureux, c'est pourquoi on appellera l'enfant Azer.

Or, Ruben étant allé dans les champs pendant la moisson du froment, il trouva des mandragores [a]. Rachel eut envie d'en manger, et dit à Lia : Donne-moi de tes mandragores. Lia répondit : N'est-ce pas assez que tu m'aies pris mon mari, sans vouloir encore manger mes mandragores que mon fils m'a apportées? Rachel lui dit : Eh bien ! je te cède mon mari ; qu'il dorme avec toi cette nuit, et donne-moi de tes mandragores [b].

Lia alla donc au-devant de Jacob qui revenait des champs, et lui dit : Tu entreras dans moi cette nuit, parce que je t'ai acheté pour prix de mes mandragores ; et Jacob coucha avec elle cette nuit-là. Dieu écouta la prière de Lia ; elle fit un cinquième fils, et elle dit : Dieu m'a donné ma récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari [c].

Jacob, après cela, dit à son beau-père : Tu sais comme je t'ai servi ; tu étais pauvre avant que je vinsse à toi ; maintenant tu es devenu

a Ce marché fait par Jacob avec Laban fait voir évidemment que Jacob n'avait rien, et que Laban avait très peu de chose. L'un se fait valet pendant sept ans pour avoir une fille ; et l'autre ne donne à sa fille aucune dot. Un pareil mariage ne semble pas présager l'empire de la terre entière que Dieu avait promis tant de fois à Abraham, à Isaac, et à Jacob.

b Jacob, qui avait trompé son père, trouve aussi un beau-père qui le trompe à son tour. Mais on ne conçoit pas plus comment Jacob ne s'aperçut pas de la friponnerie de Laban en couchant avec Lia, qu'on ne conçoit comment Isaac ne s'était pas aperçu de la friponnerie de Jacob. On n'attraperait personne aujourd'hui avec de pareilles fraudes ; mais ces temps-là n'étaient pas les nôtres.

c Voilà donc Jacob, le père de la nation juive, qui se fait valet pendant quatorze ans pour avoir une femme. Les origines de toutes les nations sont petites et barbares, mais il n'en est aucune qui ressemble à celle-ci.

d Non seulement Jacob épouse à la fois deux sœurs, dans un temps où l'on suppose que la terre était très peuplée ; mais il joint à cet inceste l'incontinence de coucher avec la servante de Rachel, et ensuite avec la servante de Lia. On a prétendu que tout cela était permis par les coutumes des Juifs ; mais il n'y a point de loi positive qui le dise ; nous n'en avons que des exemples. On épousait les deux sœurs ; on épousait sa propre sœur, on couchait avec ses servantes ; telles étaient les mœurs juives ; nos lois sont différentes.

a Dans des temps très postérieurs, les racines de mandragores ont passé pour être prolifiques. C'est une erreur de l'ancienne médecine ; c'est ainsi qu'on a cru que le satyrion et les mouches cantharides * excitaient à la copulation ; mais de pareilles rêveries ne furent débitées que dans les grandes villes où la débauche payait le charlatanisme. C'est encore une des raisons qui ont fait penser aux critiques que les événements de la *Genèse* n'avaient pu arriver, et qu'ils n'avaient pu être écrits dans le temps où l'on fait vivre Moïse ; mais cette critique nous paraît la plus faible de toutes. Nous pensons que des gardeurs de moutons et de chèvres, tels qu'on nous peint les patriarches, pouvaient avoir imaginé la prétendue propriété des mandragores tout aussi bien que les charlatans des grandes villes. Ces plantes chevelues pouvaient être aisément taillées en figures d'hommes et de femmes avec les parties de la copulation ; et peut-être est-ce la première origine des priapes.

b Tous ces marchés sont assez singuliers. Esaü cède son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Rachel cède son mari à sa sœur pour une racine qui ressemble imparfaitement au membre viril. Quelques personnes ont été scandalisées de toutes ces histoires ; elles les ont prises pour des fables grossières, inventées par des Arabes grossiers aux dépens de la raison, de la bienséance et de la vraisemblance. Elles n'ont pas songé combien ces temps-là étaient différents des nôtres ; elles ont voulu juger des mœurs de l'Arabie par les mœurs de Londres et de Paris : ce qui n'est ni honnête ni vraisemblable de notre temps, a pu être l'un et l'autre dans les temps qu'on nomme héroïques. Nous voyons des choses non moins extraordinaires dans toute la mythologie grecque et dans les fables arabes. Nous l'avons déjà dit, et nous devons le répéter : ce qui fut bon alors ne l'est plus.

c On croirait en effet que les mandragores opérèrent dans Lia puisqu'elle conçut un fils après en avoir mangé, et qu'elle en remercia le Seigneur. Cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations et dans tous les temps. On sait que Machiavel a fait une comédie établie sur ce préjugé vulgaire.

* Les cantharides ont un effet très réel, mais elles n'agissent qu'en causant une irritation violente dans l'urètre, irritation qui cause souvent des maladies graves.

riche; il est juste que je pense aussi à mes affaires. Je serai encore ton valet, paissant tes troupeaux. Mettons à part toutes les brebis tachetées et marquées de diverses couleurs; et désormais toutes les brebis et les chèvres qui naîtront bigarrées seront à moi, et celles qui naîtraient d'une seule couleur me convaincraient de t'avoir friponné. Laban dit : J'y consens. Or Jacob prit des branches de peuplier, d'amandier, et de plane, toutes vertes, les dépouilla d'une partie de leur écorce, en sorte qu'elles étaient vertes et blanches. Lors donc que les brebis et les chèvres étaient couvertes au printemps par les mâles, Jacob mettait ces branches bigarrées sur les abreuvoirs, afin que les femelles conçussent des petits bigarrés. Par ce moyen Jacob devint très riche : il eut beaucoup de troupeaux, de valets et de servantes, de chameaux et d'ânes [a].

Or Jacob ayant entendu les enfants de Laban qui disaient, Jacob a volé tout ce qui était à notre père; et le Seigneur ayant dit surtout à Jacob, Sauve-toi dans le pays de tes pères et vers ta parenté, et je serai avec toi, il appela Rachel et Lia, les fit monter sur des chameaux, et partit; et prenant tous ses meubles avec ses troupeaux, il alla vers Isaac son père au pays de Canaan. Ayant passé l'Euphrate, Laban le poursuivit pendant sept jours, et l'atteignit enfin vers la montagne de Galaad; mais Dieu apparut en songe à Laban, et lui dit : Garde-toi bien de rien dire contre Jacob [b].

Or, Laban étant allé tondre ses brebis, Rachel, avant de fuir, avait pris ce temps pour voler les Théraphim, les idoles de son père; et Laban ayant enfin atteint Jacob, il lui dit : Je pourrais te punir; mais le Dieu de ton père m'a dit hier : Prends garde de molester Jacob. Eh bien! veux-tu t'en aller voir ton père Isaac? soit; mais pourquoi m'as-tu volé mes dieux? Jacob lui répondit : Je craignais que tu ne m'enlevasses tes filles par violence; mais pour tes dieux, je consens qu'on fasse mourir celui qui les aura volés [a].

Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia, et des servantes, et ne trouva rien; et étant entré dans les tentes de Rachel, elle cacha promptement les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus, et dit à son père : Ne te fâche pas, mon père, si je ne puis me lever, car j'ai mes ordinaires. Alors Jacob et Laban se querellèrent et se raccommodèrent, puis firent un pacte ensemble. Ils élevèrent un monceau de pierres pour servir de témoignage, et l'appelèrent le monceau du témoin, chacun dans sa langue.

Comme il était seul en chemin pendant la nuit, voici qu'un fantôme lutta contre lui du soir jusqu'au matin; et ce fantôme ne pouvant le terrasser, lui frappa le nerf de la cuisse qui se sécha aussitôt; et le fantôme l'ayant ainsi frappé, lui dit : Laisse-moi aller, car l'aurore monte. Je ne te lâcherai point, répondit Jacob, que tu ne m'aies béni. Le spectre dit : Quel est ton nom? Il lui répondit : On m'appelle Jacob. Le spectre dit alors : On ne t'appellera plus Jacob; car si tu as pu

a « Quoi qu'en dise le texte, cette nouvelle fraude de Jacob « ne devait pas l'enrichir. Il y a eu des hommes assez simples « pour essayer cette méthode; ils n'y ont pas plus réussi que « ceux qui ont voulu faire naître des abeilles du cuir d'un « taureau, et une verminière du sang de bœuf. Toutes ces « recettes sont aussi ridicules que la multiplication du blé « qu'on trouve dans la *Maison rustique* et dans le *Petit Al-* « *bert*. S'il suffisait de mettre des couleurs devant les yeux « des femelles pour avoir des petits de même couleur, toutes « les vaches produiraient des veaux verts; et tous les agneaux, « dont les mères paissent l'herbe verte, seraient verts aussi. « Toutes les femmes qui auraient vu des rosiers auraient des « familles couleur de rose. Cette particularité de l'histoire « de Jacob prouve seulement que ce préjugé impertinent « est très ancien. Rien n'est si ancien que l'erreur en tout « genre. Calmet croit rendre cette recette recevable, en al- « léguant l'exemple de quelques merles blancs. Nous lui « donnerons un merle blanc, quand il nous fera voir des « moutons verts »

Cette remarque est de M. Fréret. Nous la donnons telle que nous l'avons trouvée. Elle est bonne en physique, et mauvaise en théologie.

b Il y a bien des choses dignes d'observation. D'abord Dieu défend à Abraham, à Isaac, et à Jacob, d'épouser des filles idolâtres, et tous trois, par l'ordre de Dieu même, épousent des filles idolâtres, car ils épousent leurs parentes idolâtres, petites-filles de Tharé, potier de terre, feseur d'idoles. Laban est idolâtre; Rachel et Lia sont idolâtres. Ensuite Laban et Jacob son gendre ne sont occupés, pendant vingt ans, qu'à se tromper l'un l'autre. Jacob s'enfuit avec ses femmes et ses concubines, comme un voleur; et il traine de l'Euphrate avec lui douze enfants, qui sont les douze patriarches qu'il a eus des deux sœurs et de leurs deux servantes. Dieu prend son parti, et avertit Laban l'idolâtre de ne point molester Jacob. C'est, dit-on, une figure de l'Eglise chrétienne. Nous respectons cette figure, et nous ne sommes ni assez savants pour la comprendre, ni assez téméraires pour entrer dans les jugements de Dieu.

a On ne voit dans toute cette histoire que des larcins. L'idolâtre Rachel, quoiqu'elle soit la figure de l'Eglise, vole les Théraphim, les idoles de son père. Était-ce pour les adorer? Pour avoir une sauvegarde contre les recherches, elle feint d'avoir ses ordinaires pour ne se point lever devant Laban; comme si une femme qui passait sa vie à garder les troupeaux ne pouvait se lever dans le temps de ses règles.

On demande ce que c'était que ces Théraphim ? C'étaient sans doute de ces petites idoles, telles qu'en faisait Thare le potier; c'étaient des pénates. Les hommes de tous les temps et de tous les pays ont été assez fous pour avoir chez eux de petites figures, des anneaux, des amulettes, des images, des caractères, auxquels ils attachaient une vertu secrète. Le pieux Énée, en fuyant de Troie au milieu des flammes, ne manque pas d'emporter avec lui ses Théraphim, ses pénates, ses petits dieux. Quand Genseric, Totila, et le connétable de Bourbon, prirent Rome, les vieilles femmes emportaient ou cachaient les images en qui elles avaient le plus de dévotion.

Il reste à savoir comment l'auteur sacré, qui plusieurs siècles après écrivit cette histoire, a pu savoir toutes ces particularités, tous ces discours, et l'anecdote des ordinaires de Rachel. C'est sur quoi le professeur de médecine Astruc a écrit un livre intitulé : *Conjectures sur l'ancien Testament* : mais ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait.

combattre contre Dieu, combien seras-tu plus fort contre les hommes[a] !

Jacob étant donc revenu de Mésopotamie, vint à Salem, et acheta des enfants d'Hémor, père du jeune prince Sichem, une partie d'un champ pour cent agneaux, ou pour cent dragmonim.

Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes du pays de Sichem; et le prince Sichem, fils d'Hémor, roi du pays, l'aima, l'enleva, et coucha avec elle, et lui fit de grandes caresses, et son âme demeura jointe avec elle. Et courant chez son père Hémor, il lui dit : Mon père, je t'en conjure, donne-moi cette fille pour femme[b].

Hémor alla en parler à Jacob, et il en parla aussi aux enfants de Jacob. Il leur dit : Allions-nous ensemble par des mariages; donnez-nous vos filles, et prenez les nôtres; demeurez avec nous. Cette terre est à vous : cultivez-la, possédez-la, faites-y commerce. Sichem parla de même; il dit : Demandez la dot que vous voudrez, les présents que vous voudrez, vous aurez tout, pourvu que j'aie Dina.

Les fils de Jacob répondirent frauduleusement à Sichem et à son père : Il est illicite et abominable parmi nous de donner notre sœur aux incirconcis; rendez-vous semblables à nous, coupez vos prépuces, et alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres, et nous ne ferons qu'un peuple. La proposition fut agréable à Sichem, à Hémor, et au peuple. Tous les mâles se firent couper le prépuce; et au troisième jour de l'opération, Siméon et Lévi, frères de Dina, entrèrent dans la ville, massacrèrent tous les mâles, tuèrent surtout le roi Hémor et le prince Sichem; après quoi tous les autres fils de Jacob vinrent dépouiller les morts, saccagèrent la ville, prirent les moutons, les bœufs, et les ânes, ruinèrent la campagne, et emmenèrent les femmes et les enfants captifs.

Sur ces entrefaites Dieu dit à Jacob[a] : Lève-toi, va à Béthel, habite-s-y, dresse un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais ton frère Ésaü. Jacob ayant rassemblé tous ses gens, leur dit : Jetez loin de vous tous les dieux étrangers qui sont parmi vous; purifiez-vous, et changez d'habits. Ils lui donnèrent donc tous les dieux qu'ils avaient, et les ornements qui étaient aux oreilles

a Ici vous voyez la paix faite entre le beau-père et le gendre, qui s'accusaient mutuellement de vol. Ensuite Jacob lutte toute la nuit contre un spectre, un fantôme, un homme; et cet homme, ce spectre, c'est Dieu même. Dieu, en se battant contre lui, le frappe au nerf de la cuisse. Mais il y a six sortes de nerfs qui se perdent dans le nerf crural antérieur et dans le postérieur. Il y a, outre ces nerfs, le grand nerf sciatique qui se partage en deux. C'est ce nerf qui cause la goutte sciatique, et qui peut rendre boiteux. L'auteur ne pouvait entrer dans ces détails; l'anatomie n'était pas connue C'est un usage immémorial chez les Juifs d'ôter un nerf de la cuisse des gros animaux dont ils mangent, quoique la loi ne l'ordonne pas.

Une autre observation, c'est que la croyance que tous les spectres s'enfuient au point du jour est immémoriale. L'origine de cette idée vient uniquement des rêves qu'on fait quelquefois pendant la nuit, et qui cessent quand on s'éveille le matin.

Quant au nom de Jacob changé en celui d'Israël, il est à remarquer que ce nom est celui d'un ange chaldéen. Philon, juif très savant, nous dit que ce nom chaldéen signifie *Voyant Dieu*, et non pas *Fort contre Dieu*. Ce nom de *Fort contre Dieu* semblerait ne convenir qu'à un mauvais ange.

Il est surprenant que Jacob, frappé à la cuisse, et cette cuisse étant desséchée, ait encore assez de force pour lutter contre Dieu, et pour lui dire : Je ne te lâcherai point que tu ne m'aies béni. Tout cela est inexplicable par nos faibles connaissances.

b Maimonide fut le premier qui remarqua les contradictions résultantes de cette aventure de Dina. Il crut que cette fille avait été mariée au même Job, à cet Arabe iduméen dont nous avons le livre, qui est le plus ancien monument de nos antiquités. Depuis ce temps, Aben Hezra, et ensuite Alphonse, évêque d'Avila, dans son *Commentaire sur la Genèse*, le cardinal Cajetan, presque tous les nouveaux commentateurs, et surtout Astruc, ont prouvé, par la manière dont les livres saints sont disposés, qu'en suivant l'ordre chronologique, Dina ne pouvait tout au plus être âgée que de six ans quand le prince Sichem fut si éperdument amoureux d'elle; que Siméon ne pouvait avoir qu'onze ans, et son frère Lévi dix, quand ils tuèrent eux seuls tous les Sichémites; que par conséquent cette histoire est impossible, si on laisse la *Genèse* dans l'ordre où elle est. Une réforme paraîtrait donc nécessaire pour laver le peuple de Dieu de l'opprobre éternel dont cette horrible action l'a souillé. Il n'y a personne qui ne souhaite que deux patriarches n'aient pas assassiné tout un peuple, et que les autres patriarches n'aient pas fait un désert d'une ville qui les avait reçus avec tant de bonté. Le crime est si exécrable que Jacob même le condamne expressément. Les savants nient absolument toute cette aventure de Dina et de Sichem. Mais aussi comment nier ce que le Saint-Esprit a dicté? Pourra-t-on adopter une partie de l'ancien *Testament*, et rejeter l'autre? Si l'atrocité horrible des Hébreux révolte le lecteur dans l'histoire de Dina, nous lui verrons commettre d'autres horreurs, qui rendent celle-ci vraisemblable. Dieu, qui conduisit ce peuple, ne le rendit pas impeccable. On sait assez combien il était grossier et barbare. Quel que fût l'âge de Dina et des patriarches enfants de Jacob, le Saint-Esprit déclare qu'ils mirent à feu et à sang toute une ville où ils avaient été reçus comme frères; qu'ils massacrèrent tout, qu'ils pillèrent tout, qu'ils emportèrent tout, et que jamais assassins ne furent ni plus perfides, ni plus voleurs, ni plus sanguinaires, ni plus sacriléges. Il faut absolument ou croire cette histoire, ou refuser de croire le reste de la *Bible*.

a Plusieurs critiques ont remarqué, avec étonnement et avec douleur, que le Dieu de Jacob ne marque ici aucun ressentiment du massacre des Sichémites, lui qui menaça de punir sept fois celui qui tuerait Caïn, et septante fois sept fois ceux qui tueraient Lamech.

On ne dit point quels étaient ces dieux étrangers que ces domestiques avaient amenés de Mésopotamie; on croit qu'ils étaient les mêmes que les Théraphim de Rachel.

Dieu bénit encore Jacob, et lui promet que des rois sortiront de ses reins. Des critiques ont supposé que Dieu seul étant roi des Hébreux, Moïse, qui était le lieutenant de Dieu, ne pouvait regarder comme une bénédiction la promesse de faire sortir des rois des reins de Jacob, attendu que lorsque dans la suite les Juifs eurent des rois, le prophète Samuël regarda ce changement comme une malédiction, et dit expressément au peuple que c'était trahir Dieu, et renoncer à lui, que de reconnaître un roi. De là ces censeurs conclurent témérairement qu'il est impossible que Moïse ait écrit le *Pentateuque*. Nous ne nous arrêterons point à de telles critiques : seulement nous remarquerons encore que les Iduméens, fils d'Ésaü, furent toujours plus puissants, plus nombreux, plus riches, que les descendants de Jacob, qui furent si souvent esclaves.

de ces dieux ; et Jacob les enfouit au pied d'un térébinthe, derrière la ville de Sichem. Quand ils furent partis, Dieu jeta la terreur dans toutes les villes des environs, et personne n'osa les poursuivre dans leur retraite.

Dieu apparut une seconde fois à Jacob, depuis son retour de Mésopotamie, et Dieu lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais ton nom sera Israël ; et il lui dit : Je suis le Dieu très puissant, je te ferai croître et multiplier ; tu seras père de plusieurs nations, et des rois sortiront de tes reins.

Jacob partit ensuite de Béthel, et vint au printemps au pays qui mène à Éphrata, Rachel étant près d'accoucher. Ses couches furent si douloureuses qu'elles la mirent à la mort. Son âme étant près de sortir, elle donna à son fils le nom de Benoni, le fils de ma douleur. Mais Jacob l'appela Benjamin, le fils de ma droite. Rachel mourut, et fut enterrée sur le chemin qui mène à Éphrata, c'est-à-dire à Bethléem. Jacob mit une pierre sur le lieu de la sépulture, qu'on voit encore aujourd'hui.

Or, étant parti de ce lieu, il transporta ses tentes dans un endroit appelé la tour des troupeaux, et ce fut là que Ruben, fils aîné de Jacob, coucha avec Bala[a], femme ou concubine de son père.

Or Jacob avait douze fils. Les fils de Lia sont Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, et Zabulon. Les fils de Rachel sont Dan et Nepthali. Les fils de la servante Zalpha sont Gad et Azer. Voilà les fils qui sont nés à Jacob en Mésopotamie.

Or voici les générations d'Esaü, qui sont nées d'Esaü qui est le même qu'Édom. Ésaü épousa des filles cananéennes, Ada, Oolibama, Basémath, et il en eut plusieurs fils qui furent princes, et qui firent paître des ânes.

(*Ici l'auteur sacré, après avoir nommé tous ces princes arabes, ajoute :*) Ce sont là les rois qui régnèrent dans le pays d'Édom, avant que les enfants d'Israël eussent un roi[a].

Or Jacob habita dans la terre de Canaan, où son père avait voyagé ; et voici les affaires de la famille de Jacob. Joseph, âgé de seize ans[1], menait paître le troupeau de ses frères, et il accusa ses frères auprès de son père d'un très grand crime. Or, Israël aimait son fils Joseph plus que tous ses enfants, parce qu'il l'avait engendré étant vieux ; et même il lui avait donné une tunique bigarrée ; c'est pourquoi ses frères le haïssaient.

Il arriva aussi qu'il leur raconta un songe qui le fit haïr encore davantage. Il leur dit : Écoutez mon songe : J'ai songé que nous étions occupés ensemble à lier des gerbes, que ma gerbe s'élevait et que vos gerbes adoraient ma gerbe. J'ai songé encore un autre songe ; c'est que le soleil et la lune et onze étoiles m'adoraient... Et ses frères se disaient : Tuons notre songeur, et nous dirons qu'une bête l'a mangé, et nous verrons de quoi lui auront servi ses songes... Et, s'étant assis ensuite pour manger leur pain, ils virent des Ismaélites qui venaient de Galaad avec des chameaux chargés d'aromates ; ils vendirent à ces marchands leur frère Joseph qu'ils avaient jeté tout nu dans un puits sec, après l'avoir dépouillé de sa belle robe bigarrée, et ils le vendirent vingt pièces d'argent[b]. Alors ils prirent la tunique de Joseph, et

[a] Ce que dit le texte de la ville d'Ephrata et du bourg de Bethléem donne encore occasion aux critiques de dire que Moïse n'a pu écrire le *Pentateuque*. Leur raison est que la ville d'Ephrata ne reçut ce nom que de Caleb du temps de Josué, et que ni Bethléem ni Jérusalem n'existaient encore. Bethléem reçut ce nom de la femme de Caleb, qui se nommait Éphrata. Cette nouvelle critique est forte ; nous y répondons ce que nous avons déjà répondu aux autres.

Nous avouons qu'il est étrange que Ruben, le premier des patriarches, prenne précisément le temps de la mort de Rachel pour coucher avec la concubine ou la femme de son pere, sans que la sainte Ecriture marque son horreur pour ce nouveau crime. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres. La servante Bala, souillée de cet inceste, est la première des prostituées dont il soit parlé dans l'Ecriture ; elle est femme de ce même Jacob dont Jésus-Christ lui-même a daigné naître, pour montrer, sans doute, qu'il lavait tous les pechés. Jacob ne témoigne ici aucune colère de cette abomination. Il attendit l'article de sa mort pour reprocher à Ruben sa turpitude, et le massacre des Sichémites à Siméon et à Lévi. On lui fait dire à Ruben en mourant : « Mon fils premier-né, tu « étais ma force, mais la cause de ma douleur : tu t'es ré« pandu comme l'eau : tu ne croîtras point, parce que tu as « monté sur le lit de ton père, et que tu as maculé sa cou« che. » Et il ajouta : « Les deux fréres Siméon et Lévi ont été « des vases belliqueux d'iniquités ; que leur fureur soit mau« dite, etc. »

[a] Ce passage de l'auteur sacré a enhardi plus qu'aucun autre les critiques à soutenir que Moïse ne pouvait être l'auteur de ce livre : ils ont dit qu'il était de la plus grande évidence que ces mots « avant que les enfants d'Israël eussent un roi, » n'ont pu être écrits que sous les rois d'Israël. C'est le sentiment du savant Leclerc, de plusieurs théologiens de Hollande, d'Angleterre, et même du grand Newton. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que si la *Bible* était un livre ordinaire, écrit par les hommes avec cette scrupuleuse exactitude qu'on exige aujourd'hui, ce passage aurait été tourné autrement. Il est certain que si un auteur moderne avait écrit, « Voici les rois qui ont régné en Espagne avant que « l'Allemagne eût sept électeurs, » tout le monde conviendrait que l'auteur écrivait du temps des électeurs. Le Saint-Esprit ne se règle pas sur de pareilles critiques ; il s'élève au-dessus des temps et des lois de l'histoire ; il parle par anticipation ; il mêle le présent et le passé avec le futur. En un mot ce livre ne ressemble à aucun autre livre ; et les faits qui y sont contenus ne ressemblent à aucun des autres événements qui se sont passés sur la terre.

[1] Voyez le *Dictionnaire philosophique*, art. JOSEPH.

[b] Le peuple de Dieu n'était alors composé que de quatorze hommes, Isaac, Jacob et ses douze enfants, dans le temps qu'on voyait partout de grandes nations. Les Pères ont remarqué que c'est la figure du petit nombre des élus ; mais, parmi ces élus, Jacob trompe son père et son frère, et il vole son beau-père. Il couche avec ses servantes. Ruben couche avec sa belle-mère. Deux enfants de Jacob égorgent tous les mâles de Sichem. Les autres enfants pillent la ville. Ces mêmes enfants veulent assassiner leur frere Joseph, et ils le vendent pour esclave à des marchands. Cette famille semble bien abominable aux critiques. Mais le R. P. dom Calmet

l'ayant arrosée du sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à leur père, et lui firent dire : Nous avons trouvé cela ; vois si c'est la robe de ton fils ou non ; et Jacob ayant déchiré ses vêtements, il se revêtit d'un cilice, pleurant long-temps son fils ; et il dit : Je descendrai avec mon fils dans l'enfer ; et il continua de pleurer.

Les Ismaélites ou Madianites vendirent Joseph en Égypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, et maître de la milice [a].

En ce temps-là Juda alla en Canaan, et ayant vu la fille d'un Cananéen nommée Sue, il la prit pour sa femme et entra dans elle, et en eut un fils nommé Her, et un autre fils nommé Onan, et un troisième appelé Séla [a].

Or Juda donna pour femme à son fils Her une fille nommée Thamar.

Or son premier-né Her étant méchant devant le Seigneur, Dieu le tua. Juda dit donc à Onan son second fils : Prends pour femme la veuve de ton frère, entre dans elle, et suscite la semence de ton frère. Mais Onan sachant que les enfants qu'il ferait ne seraient point à lui, mais seraient réputés être les enfants de feu son frère, en entrant dans sa femme, répandait sa semence par terre ; c'est pourquoi le Seigneur le tua aussi.

C'est pourquoi Juda dit à Thamar sa bru : Va-t'en ; reste veuve dans la maison de ton père, jus-

prouve que Joseph, vendu par ses frères pour vingt pièces d'argent, annonce évidemment Jésus-Christ vendu trente pièces par Juda Iscariote. Encore une fois, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

A l'égard des songes qui attirèrent à Joseph la haine de ses frères, ils ont toujours été regardés comme envoyés du ciel; et dans toutes les nations il se trouva des charlatans qui les expliquaient. Cette explication des songes est expressément défendue dans le *Lévitique*, chap. XIX ; et il est dit dans le chap. XIII du *Deutéronome*, que le songeur de songes doit être mis à mort dans certains cas. Mais pour Joseph, on verra qu'il ne réussit en Egypte, et qu'il ne fut le soutien de sa famille, qu'à cause de ses songes.

Quant aux marchands ismaélites, on voit qu'ils fesaient déjà un grand commerce d'aromates et d'esclaves : ce qui marque une extrême population. Les douze enfants d'Ismaël avaient déjà produit un peuple immense, et les douze enfants de son neveu Jacob paraissaient être encore dans la misère, réduits à garder les moutons, malgré les richesses que le sac de la ville de Sichem devait leur avoir procurées.

a Les enfants de Jacob mettent le comble à leur crime en désolant leur père par la vue de cette tunique ensanglantée. Jacob s'écrie dans sa douleur : J'en mourrai, je descendrai en enfer avec mon fils. Le mot *Shéol*, qui signifie la fosse, le souterrain, la sépulture, a été traduit dans la *Vulgate*, par le mot d'enfer, *Infernum*, qui veut dire proprement le tombeau, et non pas le lieu appelé par les Egyptiens et par les Grecs, Tartare, Tenare, *Adès*, séjour du Styx et de l'Achéron, lieu où vont les âmes après leur mort, royaume de Pluton et de Proserpine, caverne des damnés, champs Elysées, etc... Il est indubitable que les Juifs n'avaient aucune idée d'un pareil enfer, et qu'il n'y a pas un seul mot dans tout le *Pentateuque* qui ait le moindre rapport ou avec l'enfer des anciens, ou avec le nôtre, ou avec l'immortalité de l'âme, ou avec les peines et les récompenses après la mort. Ceux qui ont voulu tirer de ce mot *Shéol*, traduit par le mot *Infernum*, une induction que notre enfer était connu de l'auteur du *Pentateuque*, ont eu une intention très louable et que nous révérons ; mais c'est au fond une ignorance très grossière ; et nous ne devons chercher que la vérité.

Le cilice dont se revêt Jacob, après avoir déchiré ses vêtements, a fourni de nouvelles armes aux critiques, qui veulent que le *Pentateuque* n'ait été écrit que dans des siècles très postérieurs. Le cilice était une étoffe de Cilicie; et la Cilicie n'était pas connue des Hébreux avant Esdras. Il y avait deux sortes d'étoffes nommées cilices, l'une très fine et très belle, tissue de poil d'antilope ou de chèvre sauvage, appelée *mo* dans l'Asie mineure, d'où nous vient la véritable moire, à laquelle nous avons substitué une étoffe de soie calandree. L'autre cilice était une étoffe plus grossière, faite avec du poil de chèvre commune, et qui servit aux paysans et aux moines. Les critiques disent qu'aucune de ces étoffes n'étant connue des premiers Juifs, c'est une nouvelle preuve évidente que le *Pentateuque* n'était ni de Moïse ni d'aucun auteur de ces temps-là. Nous répondons toujours que l'auteur sacré parle par anticipation, et qu'aucune critique, quelque vraisemblable qu'elle puisse être, ne doit ébranler notre foi.

Il leur paraît encore improbable que les rois d'Egypte eussent déjà des eunuques. Ce raffinement affreux de volupté et de jalousie est, à la vérité, fort ancien ; mais il suppose de grands royaumes très peuplés et très riches. Il est difficile de concilier cette grande population de l'Égypte du temps de Jacob avec le petit nombre du peuple de Dieu qui ne consistait qu'en quatorze mâles. On a déjà répondu à cette question par le petit nombre des élus.

a Le Seigneur a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles cananéennes, ils en prennent souvent. Juda, après la mort de son fils aîné Her, donne la veuve à son second fils Onan, afin qu'Onan lui fasse des enfants qui hériteront du mort. Cette coutume n'était point encore établie dans la race d'Abraham et d'Isaac; et l'auteur sacré parle par anticipation, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois.

Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris ; que Her, le premier, la traitait en sodomite, et que le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Her traitait sa femme à la manière des sodomites ; mais il se sert de la même expression qui est employée pour désigner le crime de Sodome. A l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé.

C'est une chose bien singulière que Thamar, ayant été si fort maltraitée par les deux enfants de Juda, veuille ensuite coucher avec le père, sous prétexte qu'il ne lui a point donné son troisième fils Séla, qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais, au contraire, le voile était et fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort connue, les filles de joie vont attendre les passants dans les petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise. Mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie, dans le misérable pays de Canaan, fût à la campagne, dans un chemin fourchu.

Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin, et s'expose à être pris sur le fait par tous les passants.

Le comble de l'impossibilité est que Juda, étranger dans Canaan, et n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa belle-fille dès qu'il sait qu'elle est grosse ; et que sur-le-champ on prépare un bûcher pour la brûler, comme s'il était le juge et le maître du pays.

Cette histoire a quelque rapport à celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopée, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les Juifs écrivirent trop tard, et qu'ils copièrent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie mineure. Josèphe et Philon avouent que les livres Juifs n'étaient connus de personne, et que les livres grecs étaient connus de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de singulier dans l'aventure de Thamar, c'est que notre Seigneur Jésus-Christ naquit, dans la suite des temps, de son inceste avec le patriarche Juda. « Ce n'est pas sans de bonnes raisons, dit le R. P. dom « Calmet, que le Saint-Esprit a permis que l'histoire de « Thamar, de Rahab, de Ruth, et de Bethzabée, se trouve « mèlée dans la généalogie de Jésus-Christ. »

qu'à ce que mon troisième fils Séla soit en âge ; elle s'en alla donc, et habita chez son père.

Or, Juda étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile, et s'assit sur un chemin fourchu ; et Juda l'ayant aperçue, crut que c'était une fille de joie ; car elle avait caché son visage ; et s'approchant d'elle, il lui dit : Il faut que je couche avec toi ; car il ne savait pas que c'était sa bru, et elle lui dit : Que me donneras-tu pour coucher avec moi ? Je t'enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau ; elle répliqua : Je ferai ce que tu voudras ; mais donne-moi des gages. Que demandes-tu pour gages ? dit Juda. Thamar répliqua : Donne-moi ton anneau, ton bracelet, et ton bâton. Il n'y eut que ce coït entre Juda et Thamar ; elle fut engrossée sur-le-champ ; et ayant quitté son habit, elle reprit son habit de veuve.

Juda envoya par son valet le chevreau promis pour reprendre ses gages. Le valet, ne trouvant point la femme, demanda aux habitants du lieu : Où est cette fille de joie qui était assise sur le chemin fourchu ? Ils répondirent tous : Il n'y a point eu de filles de joie en ce lieu. Juda dit : Eh bien ! qu'elle garde mes gages ; elle ne pourra pas au moins m'accuser de n'avoir pas voulu la payer.

Or trois mois après on vint dire à Juda : Ta bru a forniqué ; car son ventre commence à s'enfler. Juda dit : Qu'on l'aille chercher au plus vite, et qu'on la brûle. Comme on la conduisait au supplice, elle renvoya à Juda son anneau, son bracelet, et son bâton ; disant : Celui à qui cela appartient m'a engrossée. Juda, ayant reconnu ses gages, dit : Elle est plus juste que moi.

Cependant Joseph fut conduit en Égypte, et Putiphar l'Égyptien, eunuque de Pharaon et prince de l'armée, l'acheta des Ismaélites ; et après plusieurs jours, la femme de Putiphar ayant regardé Joseph, lui dit : Couche avec moi. Lequel ne consentant point à cette action mauvaise, lui dit : Voilà que mon maître m'a confié tout son bien, en sorte qu'il ne sait pas ce qu'il a dans sa maison ; il m'a rendu le maître de tout, excepté de toi qui es sa femme. Cette femme sollicitait tous les jours ce jeune homme, et il refusait de commettre l'adultère. Il arriva un certain jour que Joseph étant dans la maison, et fesant quelque chose sans témoin, elle le prit par son manteau, et lui dit : Couche avec moi. Joseph, lui laissant son manteau, s'enfuit dehors. La femme voyant ce manteau dans ses mains, et qu'elle était méprisée, montra ce manteau à son mari, comme une preuve de sa fidélité, et lui dit : Cet esclave hébreu que tu as amené est entré à moi pour se moquer de moi, et m'ayant entendue crier, il m'a laissé son manteau que je tenais, et s'en est enfui [a].

Après cela, il arriva que deux autres eunuques du roi d'Égypte, son échanson et son pannetier [a], furent mis dans la prison du prince de l'armée, dans laquelle prison Joseph était enchaîné, et ils eurent chacun un songe dans la même nuit ; ils dirent à Joseph : Nous avons eu chacun un songe, et il n'y a personne pour l'expliquer ; et Joseph leur dit [b] : N'est-ce pas Dieu qui interprète les songes ? Raconte-moi ce que tu as vu. Le grand échanson du roi lui répondit. J'ai vu une vigne : il y avait trois branches qui ont produit des boutons, des fleurs, et des raisins mûrs ; je tenais dans ma main la coupe du roi ; j'ai pressé dans sa coupe le jus des raisins, et j'en ai donné à boire au roi. Joseph lui dit : Voici l'interprétation de ce songe : Les trois branches sont trois jours, après lesquels Pharaon te rendra ton emploi, et tu lui serviras à boire comme à l'ordinaire. Je te prie seulement de te souvenir de moi, afin que le pharaon me fasse sortir de cette prison, car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et j'ai été mis dans une citerne.

Le grand pannetier dit à Joseph : J'ai eu aussi un

a Cette histoire a beaucoup de rapport à celle de Bellérophon et de Prœtus, à celle de Thésée et d'Hippolyte, et à beaucoup d'autres histoires grecques et asiatiques. Mais ce qui ne ressemble à aucune fable des mythologies profanes, c'est que Putiphar était eunuque et marié. Il est vrai que dans l'Orient il y a quelques eunuques, et même des eunuques noirs, entièrement coupés, qui ont des concubines dans leurs harem : parce que ces malheureux, à qui on a coupé toutes les parties viriles, ont encore des yeux et des mains. Ils achètent des filles, comme on achète des animaux agréables pour mettre dans une ménagerie. Mais il fallait que la magnificence des rois d'Égypte fût parvenue à un excès bien rare, pour que les eunuques eussent des sérails, ainsi qu'ils en ont aujourd'hui à Constantinople et à Agra.

a Il se peut que dans des temps très postérieurs le mot eunuque fût devenu un titre d'honneur, et que les peuples accoutumés à voir ces hommes dépouillés des marques de l'homme, parvenus aux plus grandes places pour avoir garde des femmes, se soient accoutumés enfin à donner le nom d'eunuques aux principaux officiers des rois orientaux : on aura dit l'eunuque du roi, au lieu de dire le grand écuyer, le grand échanson du roi ; mais cela ne peut être arrivé dans des temps voisins du déluge. Il faut donc croire que Putiphar, et ses deux officiers qualifiés eunuques, l'étaient véritablement.

b L'explication des songes doit être encore plus ancienne que l'usage de châtrer les hommes que les rois admettaient dans l'intérieur de leur palais. C'est une faiblesse naturelle d'être inquiet d'un songe pénible ; et quiconque manifeste sa faiblesse trouve bientôt un charlatan qui en abuse. Un songe ne signifie rien ; et si par hasard il signifiait quelque chose, il n'y aurait que Dieu qui le sût et qui pût le révéler. Il est défendu dans le *Lévitique* d'expliquer les songes ; mais le *Lévitique* n'était pas fait du temps de Joseph. On doit croire que Dieu même l'instruisit, puisqu'il dit que Dieu est l'interprète des songes

Ce qui peut embarrasser, c'est qu'il semble ici que le pharaon, et ses officiers, et Joseph, reconnaissent le même Dieu. Car, lorsque Joseph leur dit que Dieu envoie les songes et les explique, ils ne répliquent rien ; ils en conviennent. Cependant l'Égypte et les enfants de Jacob n'avaient pas la même religion ; mais on peut reconnaître le même Dieu, et différer dans les dogmes. Les catholiques romains et les catholiques grecs, les luthériens et les calvinistes, les Turcs et les Persans, ont le même Dieu, et ne sont point d'accord ensemble.

songe. J'avais trois paniers de farine sur ma tête, et les oiseaux sont venus la manger. Joseph lui répondit : Les trois corbeilles signifient trois jours, après quoi Pharaon te fera pendre, et les oiseaux te mangeront.

Trois jours après arriva le jour de la naissance de Pharaon : il fit un grand festin à ses officiers, et se ressouvint à table de son grand échanson et de son grand pannetier. Il rétablit l'un pour lui donner à boire, et fit pendre l'autre, afin de vérifier l'explication de Joseph ; mais le grand échanson étant rétabli oublia l'interprète de son rêve.

Deux ans après Pharaon eut un songe. Il crut être sur le bord d'un fleuve d'où sortaient sept vaches belles et grasses, et ensuite sept maigres et vilaines, et ces vilaines dévorèrent les belles. Il se rendormit, et vit sept épis très beaux à une même tige, et sept autres épis desséchés qui mangèrent les autres épis. Saisi de terreur, il envoya dès le matin chercher tous les sages et tous les devins ; nul ne put lui expliquer son rêve. Alors le grand échanson se souvint de Joseph ; il fut tiré de prison par ordre du roi, et présenté à lui, après qu'on l'eut rasé et habillé.

Joseph répondit : Les deux songes du roi signifient la même chose. Les sept belles vaches et les sept beaux épis signifient sept ans d'abondance ; les sept vaches maigres et les sept épis desséchés signifient sept années de stérilité. Il faut donc que le roi choisisse un homme sage et habile qui gouverne toute la terre d'Égypte, et qui établisse des préposés qui gardent chaque année la cinquième partie des fruits. Le conseil plut à Pharaon et à ses ministres. Le roi leur dit : Où pouvons-nous trouver un homme aussi rempli que lui de l'esprit de Dieu ? Et il dit à Joseph : Puisque Dieu t'a montré tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi, et semblable à toi [a] ? Il lui donna son anneau, le revêtit d'une robe de fin lin, il lui mit au cou un collier d'or, le fit monter sur un char ; un héros criait : Que tout le monde fléchisse le genou devant le gouverneur de l'Égypte ! Il changea aussi son nom ; il l'appela Zaphnat-Paeneah, et lui fit épouser Aseneth, fille de Putiphar, qui était prêtre d'Héliopolis.

Avant que la famine commençât, Joseph eut deux fils de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, et il nomma l'aîné Manassé, et l'autre Ephraïm [a].

Or Jacob, ayant appris qu'on vendait du blé en Égypte, dit à ses enfants : Allez acheter en Égypte du blé... Ils vinrent donc se présenter devant Joseph. Joseph les ayant reconnus, ses frères ne le reconnurent pas, quoiqu'il les eût bien reconnus ; et il leur dit : Vous êtes des espions. Ils répliquèrent : Nous sommes douze frères et vos serviteurs, tous enfants d'un même père, et l'autre n'est plus au monde. Allez, allez, leur dit Joseph, vous êtes des espions. Envoyez quelqu'un de vous chercher votre petit frère, et vous resterez en prison jusqu'à ce que je sache si vous avez dit vrai ou faux. Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, et le troisième jour il les fit sortir, et leur dit : Qu'un seul de vos frères demeure dans les liens en prison ; vous autres, allez-vous-en, et emportez le froment que vous avez acheté ; mais amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je voie si vous m'avez trompé, et que vous ne mouriez point. Et ayant fait prendre Siméon, il le fit lier en leur présence. Il ordonna à ses gens d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans leurs sacs leur argent, et de leur donner encore des vivres pour leur voyage. Les frères de Joseph partirent donc avec leurs ânes chargés de froment, et étant arrivés à l'hôtellerie [b], l'un d'eux ouvrit son sac pour donner à manger à son âne ; et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent, le voici dans mon sac ; et ils furent tous saisis d'étonnement [c]. Étant arrivés

[a] Le pharaon déclare ici deux fois que l'esclave hébreu est inspiré de Dieu : il ne dit pas, de son Dieu particulier; il dit, de Dieu, en général. Il semble donc ici que, malgré toutes les superstitions qui dominaient, malgré la magie et les sorcelleries auxquelles on croyait, le Dieu universel était reconnu à Memphis comme dans la famille d'Abraham, du moins au temps de Joseph. Mais comment savoir ce que croyaient les Égyptiens ? ils ne le savaient pas eux-mêmes.

On fait une autre question moins importante. On demande comment sept épis de blé en purent manger sept autres ? Nous n'entreprendrons point d'expliquer ce repas.

[a] Ceci est singulier. Joseph, petit-fils d'Abraham, épouse Aseneth, fille de la femme d'un eunuque qui l'avait mis dans les fers. Quel était le père d'Aseneth? Ce n'était pas l'eunuque Putiphar. L'*Alcoran*, au sura Joseph, conte, d'après d'anciens auteurs juifs, que cette Aseneth était un enfant au berceau lorsque la femme de Putiphar accusa Joseph de l'avoir voulu violer. Un domestique de la maison dit qu'il fallait s'en rapporter à cet enfant, qui ne pouvait encore parler : l'enfant parla. Ecoutez, dit-elle à Putiphar : si ma mère a déchiré le manteau de Joseph par-devant, c'est une preuve que Joseph voulait la prendre à force; mais si ma mère a pris et déchiré le manteau par-derrière, c'est une preuve qu'elle courait après lui.

[b] Les critiques assurent qu'il n'y avait point encore d'hôtelleries dans ce temps-là. Ils ajoutent cette objection à tant d'autres, pour faire voir que Moïse n'a pu être l'auteur de la *Genèse*. Il est vrai que nous ne connaissons point d'hôtelleries chez les Grecs, et qu'il n'y en eut point chez les premiers Romains. On conjecture que l'usage des hôtelleries était aussi inconnu chez les Egyptiens que dans la Palestine; mais on n'en a pas de preuves certaines. Il n'est pas impossible que des marchands arabes eussent établi quelques hangars, quelques cabanes, comme depuis on a établi des caravanserails. Il est même vraisemblable que des rois d'Egypte, qui avaient bâti des pyramides, n'avaient pas négligé de construire quelques édifices en faveur du négoce.

[c] On dit que si les patriarches chargèrent leurs ânes, il est à croire qu'ils marchèrent à pied depuis le Canaan jusqu'à Memphis, ce qui fait un chemin d'environ cent lieues. On infère de là qu'ils étaient fort pauvres, ne possédant aucun domaine considérable, et ne vivant que comme des Arabes du désert, voyageant sans cesse, et plantant leurs tentes où ils pouvaient. Cependant le pillage de Sichem devait les avoir enrichis. La seule difficulté est de savoir comment Jacob et ses onze enfants avaient pu être soufferts dans un pays où

chez leur père en la terre de Canaan, ils lui contèrent tout ce qui leur était arrivé. Jacob leur dit : S'il est nécessaire que j'envoie mon fils Benjamin, faites ce que vous voudrez. Prenez les meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, un peu de résine, de miel, de storax, du térébinthe et de la menthe ; portez aussi avec vous le double de l'argent que vous avez porté à votre voyage, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise...

Ils retournèrent donc en Égypte avec l'argent. Ils se présentèrent devant Joseph, qui les ayant vus et Benjamin avec eux, dit à son maître d'hôtel : Faites-les entrer, tuez des victimes ; préparez un dîner : car ils dîneront avec moi à midi [a]. Joseph ayant levé les yeux et ayant remarqué son frère utérin, il leur demanda : Est-ce là votre petit frère dont vous m'avez parlé ? Et il lui dit : Dieu te favorise, mon fils ! Et il sortit promptement, parce que ses entrailles étaient émues sur son frère, et que ses larmes coulaient.

On servit à part Joseph, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui, et les frères de Joseph aussi à part : car il est défendu aux Égyptiens de manger avec des Hébreux ; ces repas seraient regardés comme profanes. Les fils de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, selon l'ordre de leur naissance, et ils furent fort surpris qu'on donnât une part à Benjamin cinq fois plus grande que celle des autres...

Or Joseph donna ordre à son maître d'hôtel d'emplir les sacs des Hébreux de blé, et de mettre leur argent dans leurs sacs, et de placer à l'entrée du sac de Benjamin non seulement son argent, mais encore la coupe même du premier ministre. On les laissa partir le lendemain matin avec leurs ânes ; puis on courut après eux ; on fit ouvrir leurs sacs, et on trouva la coupe et l'argent au haut du sac de Benjamin. Le maître d'hôtel leur dit : Ah ! quel mal avez-vous rendu pour le bien qu'on vous a fait ? Vous avez volé la tasse dans laquelle monseigneur boit, sa tasse divinatoire dans laquelle il prend ses augures [a].

Joseph ne pouvait plus se retenir devant le monde ; ainsi il ordonna que tous les assistants sortissent dehors, afin que personne ne fût témoin de la reconnaissance qui allait se faire. Et élevant la voix avec des gémissements que les Égyptiens et toute la maison de Pharaon entendirent, il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ? Ses frères ne pouvaient répondre, tant ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi ; et lors ils s'approchèrent. Oui, dit-il, je suis votre frère Joseph que vous avez vendu en Égypte. Ne craignez rien ; ne vous troublez point pour m'avoir vendu dans ces contrées. C'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en Egypte. Ce n'est point par vos desseins que j'ai été conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu le père, le sauveur du pharaon, et qui m'a fait prince de toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père ; dites-lui ces paroles : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte ; venez et ne tardez point [b].

ils avaient commis une action si horrible, et où toutes les hordes cananéennes devaient se réunir pour les exterminer.

Au reste, si la famine forçait les enfants d'Israël d'aller à Memphis, tous les Cananéens, qui manquaient de blé, devaient y aller aussi.

[a] Les Egyptiens avaient en horreur tous les etrangers, et se croyaient souillés s'ils mangeaient avec eux. Les Juifs prirent d'eux cette coutume inhospitalière et barbare. L'Église grecque a imité en cela les Juifs, au point qu'avant Pierre-le-Grand il n'y avait pas un Russe parmi le peuple qui eût voulu manger avec un luthérien, ou avec un homme de la communion romaine. Aussi nous voyons que Joseph, en qualité d'Egyptien, fit manger ses frères a une autre table que la sienne; il leur parlait même par interprète. La différence du culte, en ne reconnaissant qu'un même Dieu, paraît ici évidemment. On immole des victimes dans la maison même du premier ministre, et on les sert sur table. Cependant il n'est jamais question ni d'Isis, ni d'Osiris, ni d'aucun animal consacré. Il est bien étrange que l'auteur hebreu de l'histoire hébraïque, ayant ete élevé dans les sciences des Egyptiens, semble ignorer entièrement leur culte. C'est encore une des raisons qui ont fait croire à plusieurs savants que Mose, ou Moïse, ne peut être l'auteur du *Pentateuque*.

[a] Quoi qu'en dise Grotius, il est clair que le texte donne ici Joseph pour un magicien; il devinait l'avenir en regardant dans sa tasse. C'est une très ancienne superstition, très commune chez les Chaldéens et chez les Egyptiens; elle s'est même conservée jusqu'a nos jours. Nous avons vu plusieurs charlatans et plusieurs femmes employer ce ridicule sortilége. Boyer Bandol, dans la regence du duc d'Orleans, mit cette sottise à la mode; cela s'appelait lire dans le verre. On prenait un petit garçon ou une petite fille, qui pour quelque argent voyait dans ce verre plein d'eau tout ce qu'on voulait voir. Il n'y a pas là grande finesse. Les tours les plus grossiers suffisent pour tromper les hommes, qui aiment toujours à être trompés. Les tours et les impostures des convulsionnaires n'ont pas été plus adroits; et cependant on sait quelle prodigieuse vogue ils ont eue long-temps. Il faut que la charlatanerie soit bien naturelle, puisqu'on a trouvé en Amérique et jusque chez les nègres de l'Afrique ces mêmes extravagances, dont notre ancien continent a toujours été rempli.

Il est tres vraisemblable que si Joseph fut vendu par ses frères en Egypte etant encore enfant, il prit toutes les coutumes et toutes les superstitions de l'Egypte, ainsi qu'il en apprit la langue

[b] Ce morceau d'histoire a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité. Nous n'avons rien dans Homère de si touchant. C'est la première de toutes les reconnaissances dans quelque langue que ce puisse être. Il n'y a guère de théâtre en Europe où cette histoire n'ait été representée. La moins mauvaise de toutes les tragédies qu'on ait faites sur ce sujet interessant est, dit-on, celle de l'abbe Genest, jouee sur le théâtre de Paris, en 1711. Il y en a eu une autre depuis par un jesuite nommé Arthus, imprimée en 1749; elle est intitulee, *La reconnaissance de Joseph, ou Benjamin, tragédie chrétienne en trois actes en vers, qui peut se représenter dans tous les colléges, communautés, et maisons bourgeoises.* Il est singulier que l'auteur ait appele tragédie *chrétienne* une pièce dont le sujet est d'un siecle si antérieur a Jesus-Christ.

Presque tous les romans que nous avons eus, soit anciens, soit modernes, et une infinité d'ouvrages dramatiques, ont été fondés sur des reconnaissances. Rien n'est plus naïf que

Vous demeurerez dans la terre de Gessen, ou Gossen : car il reste encore cinq années de famine. Je vous nourrirai, de peur que vous ne mouriez de faim, vous et toute votre famille. Vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin sont témoins que ma bouche vous parle votre langue. Et il baisa Benjamin et tous ses frères qui pleurèrent, et qui enfin osèrent lui parler. Le bruit s'en répandit partout dans la cour du roi. Les frères de Joseph y vinrent. Le pharaon s'en réjouit ; il dit à Joseph d'ordonner qu'ils chargeassent leurs ânes, et qu'ils amenassent leur père et tous leurs parents : je leur donnerai, dit-il, tous les biens de l'Égypte [a], et ils mangeront la moelle de la terre. Dites qu'ils prennent des voitures d'Égypte pour amener leurs femmes et les petits enfants ; car toutes les richesses de l'Égypte seront à eux.

Israël étant parti avec tout ce qui était à lui, vint au puits du jurement. Et ayant immolé les victimes au Dieu de son père Isaac, il entendit Dieu dans une vision pendant la nuit, lequel lui dit : Jacob ! Jacob ! Et il répondit : Me voilà. Dieu ajouta : Je suis le très fort, le Dieu de ton père ; ne crains point ; descends en Égypte ; car je te ferai père d'un grand peuple : j'y descendrai avec toi, et je t'en ramènerai [b].

Tous ceux qui vinrent en Egypte avec Jacob, et qui sortirent de sa cuisse, étaient au nombre de soixante et six, sans compter les femmes de ses enfants.

Jacob étant arrivé, Joseph monta sur son chariot, vint au-devant de son père, et pleura en l'embrassant. Et il dit à ses frères et à toute la famille de son père : Lorsque le pharaon vous fera venir et qu'il vous demandera quel est votre métier, vous lui répondrez : Nous sommes des pasteurs, vos serviteurs sont nourris dans cette profession dès leur enfance, nos pères y ont été nourris ; et vous direz tout cela afin que vous puissiez habiter dans la terre de Gessen. Car les Égyptiens ont en horreur tous les pasteurs de brebis [a].

Le roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères sont venus à toi ; toute la terre d'Égypte est devant tes yeux. Fais-les habiter dans le meilleur endroit, et donne-leur la terre de Gessen ; et si tu connais des hommes entendus, donne-leur l'intendance de mes troupeaux [b]. Après cela Joseph introduisit son père devant le roi, qui lui demanda : Quel âge as-tu ? Et il lui répondit : Ma vie a été de cent trente ans, et je n'ai pas eu un jour de bon [c].

celle de Joseph et de ses frères. Les critiques y reprennent quelques répétitions : ils trouvent mauvais que les onze patriarches, étant venus deux fois de suite de la part de Jacob, Joseph leur demande si son père vit encore. Cette censure peut paraître outrée, comme le sont presque toutes les censures. La piété filiale peut faire dire à Joseph plus d'une fois : Mon père est-il encore en vie ? ne reverrai-je pas mon père ?

a Il est étonnant que le pharaon dise : Je donnerai à ces étrangers tous les biens de l'Égypte. M. Boulanger soupçonne que toute cette histoire de Joseph ne fut insérée dans le canon juif que du temps de Ptolémée Evergète. En effet, ce fut sous ce roi Ptolémée qu'il y eut un Joseph fermier général. Boulanger imagine que le roi de Syrie Antiochus-le-Grand, ayant fait brûler tous les livres en Judée, et les Samaritains ayant abjuré la secte juive, on ne traduisit un exemplaire de l'ancien Testament en grec que long-temps après, et non pas sous Ptolémée Philadelphe ; qu'on inséra l'histoire du patriarche Joseph dans l'exemplaire hébreu et dans la traduction ; qu'alors les Samaritains, redevenus demi-juifs, l'insérèrent dans leur *Pentateuque*. Cette conjecture téméraire paraît destituée de tout fondement.

b Les mêmes critiques, dont nous avons tant parlé, prétendent qu'il y a ici une contradiction, et que Dieu n'a pas pu dire à Jacob : Je te ramènerai, puisque Jacob et tous ses enfants moururent en Égypte. On répond à cela que Dieu le ramena après sa mort. C'était une tradition chez les Juifs que Moïse, en partant de l'Égypte, avait trouvé le tombeau de Joseph, et l'avait porté sur ses épaules. Cette tradition se trouve encore dans le livre hébreu intitulé, *De la vie et de la mort de Moïse*, traduit en latin par le savant Gaulmin.

a Les critiques ne cessent de dire qu'il n'y a pas de raison à conseiller à des étrangers de s'avouer pour pasteurs, parce que dans le pays on déteste les pasteurs ; et qu'il fallait au contraire leur dire : gardez-vous bien de laisser soupçonner que vous soyez d'un métier qu'on a ici en exécration. Si une colonie de Juifs venait se présenter pour s'établir en Espagne, on lui dirait sans doute : Gardez-vous bien d'avouer que vous êtes Juifs, et surtout que vous avez de l'argent ; car l'inquisition vous ferait brûler pour avoir votre argent.

On demande ensuite pourquoi les Egyptiens détestaient une classe aussi utile que celle des pasteurs. C'est qu'en effet on prétend que les Arabes Bedouins, dont les Juifs étaient évidemment une colonie, et qui viennent encore tous les ans faire paître leurs moutons en Egypte, avaient autrefois conquis une partie de ce pays. Ce sont eux qu'on nomme *les rois pasteurs*, et que Manéthon dit avoir régné cinq cents ans dans le Delta. On a cru même que cette irruption des voleurs de l'Arabie pétrée et de l'Arabie déserte, dont les Juifs étaient descendus, avait été faite plus de cent ans avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie ne cadrerait pas avec celle de la Bible, et ce serait une nouvelle difficulté à éclaircir. Il faudrait que ces pasteurs eussent régné en Egypte avant le temps où nous plaçons le déluge universel. La Genèse compte la naissance d'Abraham de l'année deux mille du monde, selon la *Vulgate*. Jacob arrive en Egypte l'an deux mille deux cent quatre-vingts, ou environ. Si les Arabes s'emparèrent de l'Egypte cent ans avant la naissance d'Abraham, ils avaient donc régné environ trois cent quatre-vingts ans. Or ils furent les maîtres de l'Egypte cinq cents ans ; donc ils régnèrent encore cent vingt ans depuis l'arrivée de Jacob. Donc, loin de détester les pasteurs, les maîtres de l'Egypte devaient au contraire les chérir, puisqu'ils étaient pasteurs eux-mêmes. Il n'est guère possible de débrouiller ce chaos de l'ancienne chronologie.

b Ce roi, qui offre l'intendance de ses troupeaux, semble marquer qu'il était de la race des rois pasteurs : c'est ce qui augmente encore les difficultés que nous avons à résoudre, car si ce roi a des troupeaux, et si tout son peuple en a aussi, comme il est dit après, il n'est pas possible qu'on detestât ceux qui en avaient soin.

c Cette réponse qu'on met dans la bouche de Jacob est d'une triste vérité ; elle est commune à tous les hommes. La *Vulgate* dit : Mes années ont été courtes et mauvaises. Presque tout le monde en peut dire autant ; et il n'y a peut-être point de passage, dans aucun auteur, plus capable de nous faire rentrer en nous-mêmes avec amertume. Si on veut bien y faire réflexion, on verra que tous les pharaons du monde, et tous les Jacobs, et tous les Josephs, et tous ceux qui ont des blés et des troupeaux, et surtout ceux qui n'en ont pas, ont des années très malheureuses, dans lesquelles on goûte à peine quelques moments de consolation et de vrais plaisirs.

Joseph donna donc à son père et à ses frères la possession du meilleur endroit appelé Ramessès, et il leur fournit à tous des vivres; car le pain manquait dans tout le monde, et la faim désolait principalement l'Égypte et le Canaan.

Joseph ayant tiré tout l'argent du pays pour du blé, mit cet argent dans le trésor du roi; et les acheteurs n'ayant plus d'argent, tous les Égyptiens vinrent à Joseph : Donnez-nous du pain; faut-il que nous mourions de faim, parce que nous n'avons point d'argent? Et il leur répondit : Amenez-moi tout votre bétail, et je vous donnerai du blé en échange. Les Égyptiens amenèrent donc leur bétail [a], et il leur donna de quoi manger pour leurs chevaux, leurs brebis, leurs bœufs, et leurs ânes.

Les Égyptiens étant venus l'année suivante, ils dirent : Nous ne cacherons point à monseigneur que n'ayant plus ni argent ni bétail, il ne nous reste que nos corps et la terre; faudra-t-il que nous mourions à tes yeux? Prends nos personnes et nos terres, fais-nous esclaves du roi, et donne-nous des semailles; car le cultivateur étant mort, la terre se réduit en solitude. Joseph acheta donc toutes les terres et tous les habitants de l'Égypte d'une extrémité du royaume à l'autre, excepté les seules terres des prêtres, qui leur avaient été données par le roi. Ils étaient en outre nourris des greniers publics; c'est pourquoi ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres. Alors Joseph dit aux peuples : Vous voyez que le pharaon est le maître de toutes vos terres et de toutes vos personnes. Maintenant voici des semailles : ensemencez les champs, afin que vous puissiez avoir du blé et des légumes. La cinquième partie appartiendra au roi; *je vous permets* les quatre autres pour semer et pour manger, à vous et à vos enfants; et ils lui répondirent : Notre salut est en tes mains; que le roi nous regarde seulement avec bonté, et nous le servirons gaiement [a].

Joseph, après la mort de Jacob, ordonna aux médecins ses valets de l'embaumer avec leurs aromates, et ils employèrent quarante jours à cet ouvrage; et toute l'Égypte pleura Jacob pendant soixante et dix jours; et Joseph alla enterrer son père dans le Canaan, avec tous les chefs de la maison du pharaon, toute sa maison et tous ses frères, accompagnés de chariots et de cavaliers en grand nombre; et ils portèrent Jacob dans la terre de Canaan, et ils l'ensevelirent dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Éphron l'Éthéen, vis-à-vis de Mambré [b].

a Ceci fait bien voir la vérité de ce que nous venons de dire, que les hommes mènent une vie dure et malheureuse dans les plus beaux pays de la terre. Mais aussi les Egyptiens paraissent peu avisés de se défaire de leurs troupeaux pour avoir du blé. Ils pouvaient se nourrir de leurs troupeaux et des légumes qu'ils auraient semés; et en vendant leurs troupeaux ils n'avaient plus de quoi jamais labourer la terre. Joseph semble un très mauvais ministre, à ce que disent les critiques, ou plutôt un tyran ridicule et extravagant, de mettre toute l'Égypte dans l'impossibilité de semer du blé. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'auteur ne dit pas un mot de l'inondation périodique du Nil; et il ne donne aucune raison pour laquelle Joseph ait empêché qu'on ne semât et qu'on ne labourât la terre.

C'est ce qui a porté les lords Herbert et Bolingbroke, les savants Fréret et Boulanger, à supposer témérairement que toute l'histoire de Joseph ne peut être qu'un roman : il n'est pas possible, disent-ils, que le Nil ne se soit pas débordé pendant sept années de suite. Tout ce pays aurait changé de face pour jamais; il aurait fallu que les cataractes du Nil eussent été bouchées, et alors toute l'Ethiopie n'aurait été qu'un vaste marais. Ou, si les pluies qui tombent régulièrement chaque année dans la zone torride avaient cessé pendant sept années, l'intérieur de l'Afrique serait devenu inhabitable. Nous répondons que les pluies cessèrent tout aussi aisément, qu'Élie ordonna depuis qu'il n'y aurait pendant sept ans ni pluie ni rosée, et que l'un n'est pas plus difficile que l'autre.

a C'est ici que les critiques s'élèvent avec plus de hardiesse. Quoi! disent-ils, ce bon ministre Joseph rend toute une nation esclave! Il vend au roi toutes les personnes et toutes les terres du royaume! C'est une action aussi infâme et aussi punissable que celle de ses frères qui égorgèrent tous les Sichémites. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire du monde d'une pareille conduite d'un ministre d'état. Un ministre qui proposerait une telle loi en Angleterre porterait bientôt sa tête sur un échafaud. Heureusement une histoire si atroce n'est qu'une fiction. Il y a trop d'absurdité à s'emparer de tous les bestiaux, lorsque la terre ne produisait point d'herbe pour les nourrir. Et si elle avait produit de l'herbe elle aurait pu produire aussi du blé. Car, de deux choses l'une : le terrain de l'Egypte étant de sable, les inondations régulières du Nil peuvent seules faire produire de l'herbe; ou bien ces inondations manquant pendant sept années, tous les bestiaux doivent avoir péri. De plus, on n'était alors qu'à la quatrième année de la stérilité prétendue. A quoi aurait servi de donner au peuple des semailles pour ne rien produire pendant trois autres années? Ces sept années de stérilité, ajoutent-ils, sont donc la fable la plus incroyable que l'imagination orientale ait jamais inventée. Il semble que l'auteur ait tiré ce conte de quelques prêtres d'Egypte. Ils sont les seuls que Joseph ménage : leurs terres sont libres quand la nation est esclave, et ils sont encore nourris aux dépens de cette malheureuse nation. Il faut que les commentateurs d'une telle fable soient aussi absurdes et aussi lâches que son auteur.

C'est ainsi que s'explique mot à mot un de ces téméraires. Un seul mot peut les confondre. L'auteur était inspiré, et l'Eglise entière, après un mûr examen, a reçu ce livre comme sacré.

b On voit par là que les embaumements, si fameux dans l'Egypte, étaient en usage depuis très long-temps. La plupart des drogues qui servaient à embaumer les morts ne croissent point en Egypte : il fallait les acheter des Arabes, qui les allaient chercher aux Indes à dos de chameau, et qui revenaient par l'isthme de Suez les vendre en Egypte pour du blé. Hérodote et Diodore rapportent qu'il y avait trois sortes d'embaumements, et que la plus chère coûtait un talent d'Egypte, évalué, il y a plus de cent ans, à 2,600 livres de France, et qui par conséquent en vaudrait aujourd'hui à peu près le double. On ne rendait pas cet honneur au pauvre peuple. Avec quoi l'aurait-il payé, surtout dans ce temps de famine? Les rois et les grands voulaient triompher de la mort même; ils voulaient que leurs corps durassent éternellement. Il est vraisemblable que les pyramides furent inventées dès que la manière d'embaumer fut connue. Les rois, les grands, les principaux prêtres, firent d'abord de petites pyramides pour tenir les corps sèchement dans un pays couvert d'eau et de boue pendant quatre mois de l'année. La superstition y eut encore autant de part que l'orgueil. Les Egyptiens croyaient qu'ils avaient une âme, et que cette âme reviendrait animer leur corps au bout de trois mille ans, comme nous l'avons déjà dit. Il fallait donc précieusement

Joseph, revenu dans l'Egypte avec toute la maison de son père, il vit Éphraïm, et les enfants d'Éphraïm, et ceux de Manassé son autre fils, jusqu'à la troisième génération, et il mourut âgé de cent dix ans, et on l'embauma, et on mit son corps dans un coffre en Egypte [a].

AVERTISSEMENT.

« Il est triste pour les curieux que l'auteur des livres juifs ne nous ait pas dit un seul mot des anciens monuments de l'Egypte, des mœurs, des lois, de la religion, des usages d'un peuple si antique et autrefois si renommé : tout postérieur qu'il est au vaste empire des Indes et à celui de la Chine, il fut si anciennement policé avant tous les autres peuples de notre Occident, qu'il attirera toujours nos regards, fût-il dans un abaissement encore plus avilissant que celui où il croupit sous la domination turque.

« On doit d'abord l'admirer de ce qu'il existait. Quels travaux ne fallut-il pas pour forcer le Nil à lui servir de défenseur et de nourricier, après avoir été désolé par ce fleuve pendant tant de siècles ! Il fallut ensuite transporter sur des canaux des masses énormes de marbre de toutes espèces, pour bâtir ces superbes villes qui firent l'étonnement de toutes les nations. Leur religion était sublime avant qu'elle dégénérât en ridicule. Ils n'adoraient qu'un Dieu maître de toute la nature.

« Le savant Prideaux avoue qu'ils ne fesaient aucun sacrifice sanglant : ils ressemblaient en cela aux brachmanes, regardés dans l'antiquité comme les plus sages et les plus heureux des hommes.

« Les anciennes lois de l'Égypte ont mérité d'être célébrées par l'éloquent Bossuet, et nous leur rendons un continuel hommage par notre impuissance d'atteindre à leur sagesse. Les siècles où l'auteur sacré nous annonce que quelques Juifs arrivèrent en Égypte, et où une foule innombrable de ces émigrants s'enfuit au travers de la mer, étaient les temps où les arts furent le plus cultivés dans ce beau climat, et où les prodiges de l'architecture, de la sculpture, et de la peinture, quoique grossières, auraient dû fixer l'attention de tout écrivain profane ; mais l'auteur, uniquement occupé du peuple israélite, néglige tout le reste. Il n'a devant les yeux que les déserts consacrés dans lesquels il va conduire ces émigrants, et où ils vont mourir. Nous restons dans une ignorance entière de toutes les choses dont il aurait pu nous instruire. Nous sommes avec lui en Égypte, et nous ne la connaissons pas. Contentons-nous de bien connaître les Juifs ; mais déplorons la perte de sept cent mille volumes amassés dans les siècles suivants par les rois d'Égypte. Ils auraient instruit l'univers. Il ne nous reste que l'incertitude et les regrets. »

EXODE.

Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient au nombre de soixante et dix personnes, quand Joseph demeurait en Égypte [a]. Après sa mort et celle de ses frères, et celle de toute cette race, les enfants d'Israël s'accrurent, se multiplièrent comme des plantes, se fortifièrent, et remplirent cette terre.

Or, il s'éleva un nouveau roi dans l'Égypte qui ignorait Joseph [b], et il dit à son peuple :

conserver les corps des grands seigneurs, afin que leurs âmes les retrouvassent : car pour les âmes du peuple, on ne s'en embarrasse jamais ; on le fit seulement travailler aux sépulcres de ses maîtres. C'est donc pour perpétuer les corps des grands qu'on bâtit ces hautes pyramides qui subsistent encore, et dans lesquelles on a trouvé de nos jours plusieurs momies.

Il est de la plus grande vraisemblance que plusieurs pyramides existaient lorsqu'on embauma Jacob ; et il est étonnant que l'auteur n'en parle pas, et qu'il n'en soit jamais fait la moindre mention dans l'Écriture. Le seul Flavius Josèphe, historien juif, dit que Pharaon fesait travailler les Hébreux à bâtir des pyramides.

a Non seulement on déposait les corps dans les pyramides, mais on les gardait long-temps dans les maisons, enfermés dans des coffres ou cercueils de bois de cèdre ; ensuite on les portait dans une pyramide, soit petite, soit grande. Les petites ont été détruites par le temps ; les grandes ont résisté. L'auteur *De mirabilibus sacræ scripturæ* dit qu'on dressa une figure de veau sur le coffre où l'on mit Joseph, et qu'on rendit des honneurs divins à cette figure. Des commentateurs ont voulu qu'il fût Sérapis ; et ils se sont fondés sur ce que Sérapis passait pour avoir délivré l'Egypte de la famine. On a été chercher dans Plutarque le nom d'Osiris qui s'appelait Arsaphe : on a cru trouver dans le mot Arsaphe l'etymologie du mot Joseph : cependant ce Joseph ne s'appelle point Joseph chez les Orientaux, mais Joussouph. Un auteur moderne a prétendu que Joseph est la même chose que Salomon, ou, selon les Orientaux, Soleiman ; et que Joseph est encore le même que Loqman ou qu'Esope. Ce n'est pas la peine d'examiner sérieusement des imaginations si bizarres : nous nous en tenons au texte divin.

a Il n'est pas aisé de nombrer ces soixante et dix personnes sorties de Jacob. Cependant saint Etienne, dans son discours, en compte soixante et quinze.

b Il y a une grande dispute entre les savants pour savoir quel était ce nouveau roi. Manéthon dit qu'il vint de l'Orient des hommes inconnus qui détrônèrent la race des Pharaons, du temps d'un nommé Timaüs ; que ce roi s'appelait Salathis ; qu'il s'établit à Memphis, c'est-à-dire à Moph, nommé Memphis par les Grecs, et que les rois de la race de Salathis régnèrent deux cent cinquante ans ; mais ensuite il dit qu'ils possédèrent l'Egypte cinq cent onze ans, après quoi ils furent chassés. L'historien Flavius Josèphe dit tout le contraire, et prétend que cette nation, venue d'Orient, était celle des Israélites. Lorsque les événements sont obs-

Voilà le peuple des enfants d'Israël qui est plus fort que nous; venez, opprimons-les sagement, de peur qu'ils ne se multiplient, et si nous avons une guerre, qu'ils ne se joignent à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Égypte[a].

Il établit donc sur eux des intendants de leurs travaux, et il leur fit bâtir les villes de Phiton et de Ramessès[b]. Le roi parla aussi aux accoucheuses des Hébreux, dont l'une était appelée Séphora, et l'autre Phua, et il leur commanda ainsi : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, tuez l'enfant si c'est un mâle; si c'est une fille, qu'on la conserve. Ces sages-femmes craignirent Dieu et n'obéirent point au roi; mais elles conservèrent les mâles. Le roi les ayant appelées, leur dit : Qu'avez-vous fait? vous avez conservé les garçons. Elles répondirent : Les Israélites ne sont pas comme les Égyptiennes; elles ont la science d'accoucher, et elles enfantent avant que nous soyons venues[c]. Alors le pharaon commanda à son peuple, disant : Que tout ce qui naîtra masculin soit jeté dans le fleuve[d]; conservez le féminin.

Après cela un homme de la famille de Lévi se maria, sa femme conçut et enfanta un fils; et voyant que cet enfant était beau, elle le tint caché pendant trois mois; mais voyant qu'elle ne pouvait pas le cacher plus long-temps, elle prit une corbeille de joncs, l'enduisit de bitume et de poix-résine, et l'exposa au milieu des roseaux sur le bord du fleuve; et elle dit à la sœur de cet enfant de se tenir loin et de voir ce qui arriverait. La fille du roi étant venue pour se baigner dans le fleuve, ses suivantes marchant sur la rive, elle aperçut la corbeille, et elle aperçut l'enfant qui poussait des vagissements. Elle en eut pitié; elle dit : C'est sans doute un des enfants des Hébreux. Sa sœur qui était là dit à la princesse : Voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux pour le nourrir? Elle répondit : Allez-y; et la fille fit venir sa mère, qui nourrit son fils, et qui le rendit à la princesse quand il fut en âge[a].

Mosé étant devenu grand, alla voir les Hébreux ses frères; et ayant rencontré un Égyptien qui outrageait un Hébreu, il tua l'Égyptien et l'enterra dans le sable. Le lendemain, craignant d'être découvert, et que le roi ne le fît mourir,

curs dans une histoire, que faire? il faut les regarder comme obscurs.

a Ce roi-là tient un singulier discours. Il semble qu'au lieu de craindre que les Israélites vainqueurs ne s'en allassent, il devait craindre qu'ils ne restassent et qu'ils ne régnassent à sa place. On ne s'enfuit guère d'un beau pays dont on s'est rendu le maître.

b Apparemment que la ville de Ramessès tira son nom de l'endroit où il est dit que Joseph avait établi ses frères.

c On peut remarquer que les femmes israélites furent exceptées en Egypte de la malédiction prononcée dans la *Genèse* contre toutes les femmes condamnées à enfanter avec douleur. On a dit que deux accoucheuses ne suffisaient pas pour aider toutes les femmes en mal d'enfant, et pour tuer tous les mâles. On suppose que ces deux sages-femmes en avaient d'autres sous elles.

d Si la terre de Gessen était dans le Nome arabique, entre le mont Casius et le désert d'Ethan, comme on l'a prétendu, il ne laisse pas d'y avoir loin de là au Nil; il fallait faire plusieurs lieues pour aller noyer les enfants.

a Les critiques ont dit que la fille d'un roi ne pouvait se baigner dans le Nil, non seulement par bienséance, mais par la crainte des crocodiles. De plus, il est dit que la cour était à Memphis, au-delà du Nil. Et de Memphis à la terre de Gessen, il y a plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas. Mais il se peut que la princesse fût venue dans ces quartiers avec son père.

L'auteur de l'ancienne Vie de Mosé, en trente-six parties, laquelle paraît écrite du temps des rois, dit que soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon vit en songe un vieillard tenant en main une balance. Tous les habitants de l'Egypte étaient dans la balance, et dans l'autre il n'y avait qu'un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitants de l'Egypte. Le roi appela tous ses mages. L'un d'eux lui dit que sans doute cet enfant était un Hébreu qui serait fatal à son royaume. Il y avait alors en Egypte un lévite nommé Amran, qui avait épousé sa sœur utérine, appelée Jocabed. Il en eut d'abord une fille nommée Marie : ensuite Jocabed lui donna Aaron, ainsi appelé parce que le roi avait ordonné de noyer tous les enfants hébreux. Trois ans après il eut un fils très beau qu'il cacha dans sa maison pendant trois mois.

L'auteur raconte ensuite l'aventure de la princesse qui adopta l'enfant et qui l'appela Mose, sauvé des eaux : mais son père l'appela Chabar, sa mère l'appela Jéchotiel, sa tante Jared; Aaron le nomma Abisanah, et ensuite les Israélites lui donnèrent le nom de Nathanael. Mosé n'avait que trois ans lorsque le roi se maria et qu'il donna un grand festin; sa femme était à sa droite, et sa fille était avec le petit Mosé à sa gauche; cet enfant, en se jouant, prit la couronne du roi et se la mit sur la tête. Le mage Balaam, eunuque du roi, lui dit : Seigneur, souviens-toi de ton rêve; certainement l'esprit de Dieu est dans cet enfant. Si tu ne veux que l'Egypte soit détruite, il faut le faire mourir. Cet avis plut beaucoup au roi.

On était près de tuer le petit Mosé, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui prit la figure d'un des princes de la cour de Pharaon, et dit au roi : Je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, mais il faut l'éprouver : présentons-lui à choisir d'une perle ou d'un charbon ardent; s'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, et qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale; mais s'il prend la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement, et alors on pourra le tuer. Aussitôt on met devant Mosé un charbon ardent et une perle : Mosé allait prendre la perle, mais l'ange lui arrêta la main subitement; et lui fit prendre le charbon qu'il porta lui-même à sa langue. L'enfant se brûla la langue et la main, et c'est ce qui le rendit bègue pour le reste de sa vie *.

L'historien Flavius Josèphe avait lu, sans doute, l'auteur juif que nous citons; car il dit dans son livre second, chapitre v, qu'un des mages égyptiens, un des grands prophètes du pharaon, lui dit qu'il y avait un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait un prodige, qu'il relèverait sa nation, et qu'il humilierait l'Egypte entière. Ensuite Flavius Josèphe raconte comment le petit Mosé, à l'âge de trois ans, prit le diadème du roi et marcha dessus; et comment un prophète du pharaon conseilla au roi de le faire mourir.

Toutes ces différentes leçons ont fait dire aux savants qu'il en a été de l'histoire sacrée de Mosé comme de l'histoire profane d'Hercule, à quelques égards; et que chaque auteur qui en a parlé y a mis beaucoup du sien, en ajoutant à la sainte Ecriture des aventures dont elle ne parle pas.

* Cette histoire a déjà été racontée dans ce même volume, mais avec quelques variations.

il s'en fut dans le pays de Madian, et s'assit auprès d'un puits [a].

Or il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, qui vinrent au puits pour prendre de l'eau et abreuver les troupeaux de leur père. Il survint des pasteurs qui chassèrent ces filles. Mosé prit leur défense et abreuva leurs brebis [b]... Leur père donna du pain et une de ses filles, nommée Séphora, en mariage à Mosé. Séphora enfanta Gersam, et ensuite enfanta Éliézer...

Long-temps après le roi d'Égypte mourut. Or, Mosé paissait les brebis de Jethro son beau-père près de Madian; et ayant conduit son troupeau dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de Dieu, nommée Horeb [c]. Dieu lui apparut en forme de flamme au milieu d'un buisson; et Mosé voyant que le buisson était enflammé et ne brûlait pas... Dieu l'appelle du milieu du buisson, et lui dit: Mosé! Mosé! Et il répondit: Me voilà. N'approche

a L'auteur hébreu, cité ci-dessus, dit au contraire que Mosé alla en Ethiopie, étant alors âgé de treize ans, mais grand, bien fait, et vigoureux; qu'il combattit pour le roi d'Ethiopie contre les Arabes, et qu'après la mort du roi d'Ethiopie, Necano, la veuve de ce monarque épousa Mosé, qui fut élu roi. Ce jeune homme, dit l'auteur, honteux de coucher avec la reine, dont il avait été le domestique et le soldat, n'osa jamais prendre la liberté de lui rendre le devoir conjugal, sachant, d'ailleurs, que Dieu avait défendu aux Israélites d'épouser des étrangères. Il eut toujours la précaution de mettre une épée dans le lit entre lui et la reine, afin de n'en point approcher. Ce manége dura quarante ans. Et enfin la reine, ennuyée d'un mari qui mettait toujours une grande épée entre lui et elle, résolut de renvoyer Mosé, et de faire couronner le fils qu'elle avait eu du roi Necano. Les grands du royaume assemblés renvoyèrent Mosé avec quelques présents, et il se retira alors chez Jéthro dans le pays de Madian. Flavius Josephe raconte cette histoire tout autrement; mais il assure que Mosé fit la guerre en Ethiopie, et qu'il épousa la fille du roi.

Remarquons seulement ici que l'auteur juif, cité ci-dessus, rapporte beaucoup de miracles faits en Ethiopie par Mosé et par les deux fils du mage Balaam, nommés Jannès et Mambrès, dont il est parlé dans l'Ecriture. Remarquons encore que ce Jannès et ce Mambrès étaient les enfants d'un eunuque; ce qui était le plus grand des miracles. Nous en verrons bientôt d'aussi incompréhensibles et de plus respectables. N'oublions pas d'observer que Flavius Josèphe fait arriver Mosé dans le Madian, sur le rivage de la mer Rouge. Mais il est difficile de prouver qu'il y ait eu un pays nommé Madian, sur cette mer. La sainte Ecriture ne parle que du Madian situé à l'orient du lac Asphaltide, ou lac de Sodome, qui est en effet l'un des déserts de l'Arabie Pétrée. Ce fut là que Mosé, roi d'Ethiopie, arriva seul à pied, après une marche de trois cents lieues, s'il était parti d'Ethiopie.

b Tous les héros de l'antiquité marchent à pied quand ils n'ont pas de chevaux ailés, et prennent toujours la défense des filles, qu'on leur donne souvent en mariage. On croirait que les auteurs de ces romans auraient copié les vérités hébraïques, s'ils avaient pu les connaître. Nous avons déjà remarqué une grande conformité entre l'histoire sacrée du peuple de Dieu et les fables profanes.

c On sait qu'Horeb n'est pas le mont Sinaï, mais qu'il en est fort proche; qu'il n'y a point d'eau au mont Sinaï, mais qu'au mont Horeb il y a trois fontaines: nous nous en rapportons aux voyageurs qui ont été dans ces pays affreux. Il est triste qu'ils se contredisent presque tous. Flavius Josèphe ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buisson ardent. Il supprime ou il exténue souvent les miracles que les livres saints rapportent, et nous croyons aux livres saints plus qu'à lui.

pas, dit Dieu, ôte tes souliers [a]; car cette terre est sainte.

Je suis descendu pour délivrer les Israélites de la main des Égyptiens, et je les amènerai dans une terre bonne et spacieuse où coulent le lait et le miel, dans le pays des Cananéens, des Éthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens, et des Jébuséens [b].

Viens donc, et je t'enverrai à Pharaon... Mosé répondit: J'irai vers les enfants d'Israël, et je leur dirai: Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous; mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je? Dieu dit à Mosé: Je

a On n'entrait point dans les temples avec des souliers en Asie et en Egypte; c'est une coutume qui s'est conservée dans tout l'Orient. Quelques critiques infèrent encore de là que ce livre fut écrit après que les Juifs eurent bâti un temple; car, disent-ils, qu'importait à Dieu que Mosé marchât chaussé ou nu-pieds dans l'horrible désert d'Horeb? Ils ne considèrent pas que c'est de là peut-être qu'est venu l'usage dans les pays chauds d'entrer dans les temples sans souliers.

b Nous ne demandons pas ici, comme les impies, pourquoi Dieu ne donne pas la superbe et fertile Egypte à son peuple chéri, mais ce petit pays assez mauvais, où il est dit qu'il coule des fleuves de lait et de miel, et qui, tout petit qu'il est, n'a jamais été possédé ni entièrement, ni paisiblement par les Juifs, où même ils furent esclaves à plusieurs reprises, l'espace de cent quatre ans, selon leurs propres livres. Nous n'avons pas la criminelle insolence d'interroger Dieu sur ses desseins. Nous produirons seulement ici la lettre de saint Jérôme à Dardanus, écrite l'an 414 de notre ère; c'est la lettre 85. Voici la traduction fidèle faite par les bénédictins de Saint-Maur.

« Je prie ceux qui prétendent que le peuple juif après sa « sortie de l'Égypte prit possession de ce pays, de nous « faire voir ce que ce peuple en a possédé. Tout son domaine « ne s'étendait que depuis Dan jusqu'à Bersabée (cinquante- « trois lieues de long). J'ai honte de dire quelle est la largeur « de la terre promise. On ne compte que quinze lieues de- « puis Joppé jusqu'à Bethléem, après quoi on ne trouve plus « qu'un affreux désert habité par des nations barbares..... « Vous me direz peut-être, ô Juifs, que par la terre promise « on doit entendre celle dont Moïse fait la description dans « le livre des *Nombres*, mais vous ne l'avez jamais possédée.... « et on me promet à moi dans l'Évangile la possession du « royaume du ciel, dont il n'est fait aucune mention dans « votre ancien Testament... Vous êtes devenus esclaves de « tous les peuples que vous avez eus pour voisins. »

Nous pouvons ajouter à la lettre de saint Jérôme que nous avons vu plus de vingt voyageurs qui ont été à Jérusalem, et qui nous ont tous assuré que ce pays est encore plus mauvais qu'il ne l'était du temps de saint Jérôme, parce qu'il n'y a plus personne qui le cultive, et qui porte de la terre sur les montagnes arides dont il est hérissé, pour y planter de la vigne comme autrefois.

Nous avons peine à concevoir comment un docteur anglican, nommé Shaw, qui n'a fait que passer à Jérusalem, peut être d'un avis contraire à saint Jérôme, qui demeura vingt ans à Bethléem, et qui était d'ailleurs le plus savant des pères de l'Eglise. Il ose opposer les fictions de Pietro della Valle au témoignage irréfragable de saint Jérôme. Si ce Shaw avait bien vu, il ne chercherait pas à s'appuyer des mensonges d'un voyageur tel que Pietro della Valle.

Tout ce que nous pouvons dire sur la Judée, c'est que les Juifs, à force de soins et des plus pénibles travaux, parvinrent à recueillir du vin, de l'orge, du seigle, des olives, et des herbes odoriférantes, qui se plaisent dans les pays chauds et arides. Mais dès que cette terre a été rendue à elle-même elle a repris sa première stérilité; il s'en faut beaucoup qu'elle vaille aujourd'hui la Corse, à laquelle elle ressemble parfaitement.

m'appelle Eheieh. Tu diras aux enfants d'Israël : Eheieh m'envoie à vous [a]. Dieu dit encore à Mosé: Tu diras aux enfants d'Israël : Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, m'a envoyé à vous. Ce sera là mon nom à jamais de génération en génération. Ils écouteront ta voix, et tu iras avec les anciens d'Israël devant le roi d'Égypte, et tu lui diras : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, et il faut que nous allions à trois journées dans le désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu [b] ; mais je sais que le roi d'Égypte ne permettra point qu'on y aille si on ne le contraint par une main forte... Chaque femme demandera à sa voisine ou à son hôtesse des vases d'argent et d'or, et de beaux habits, dont elles revêtiront leurs fils et leurs filles ; et ainsi elles dépouilleront l'Égypte [c]. Mosé répondit à Dieu : Ils ne me croiront pas ; ils me diront que tu ne m'es point apparu. Et Dieu lui dit : Que tiens-tu là à la main ? Il répondit : C'est ma verge. Dieu dit : Jette ta verge en terre. Il jeta sa verge, et elle fut changée sur-le-champ en couleuvre [a]. Mosé s'enfuit de peur. Dieu dit encore à Mosé : Mets ta main dans ton sein ; il la mit dans son sein, et il l'en retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Et Dieu dit : Si les Égyptiens ne croient pas à ces deux signes, et s'ils n'écoutent pas ta voix, prends de l'eau du Nil, et elle se convertira en sang.

Mais, dit Mosé à Dieu, j'ai un empêchement de langue, tu sais que je suis bègue ; et tout ce que tu me dis me rend plus bègue encore. Envoie, je te prie, un autre que moi. Dieu se mit alors en colère, et lui dit : Eh bien, j'enverrai Aaron ton frère, qui n'a point d'empêchement à la langue ; je serai dans sa bouche et dans la tienne : il parlera pour toi au peuple, il sera ta bouche, et tu l'instruiras de tout ce qui regarde Dieu. Reprends ta verge.

Mosé s'en alla donc chez son beau-père Jethro. Il lui dit : Je m'en vais en Égypte. Jethro lui dit : Allez en paix. Dieu parla encore à Mosé, et lui dit : Va-t'en donc en Égypte, car tous ceux qui voulaient te faire mourir sont morts [b].

Mosé, ayant donc pris sa femme et ses enfants, les met sur son âne, marche en Égypte avec sa

a Les critiques reprennent Mosé d'avoir demandé à Dieu son nom. Ils disent que, puisqu'il le reconnaissait pour le Dieu du ciel et de la terre, il ne devait pas supposer qu'il eût un nom appellatif comme on en a donné aux hommes et aux villes ; que Dieu ne s'appelle ni Jean ni Jacques, et que les Israélites ne l'auraient pas plus reconnu à ce nom de Eheieh qu'à tout autre nom. Ce mot de Eheieh est ensuite changé en celui de Jéovah, qui signifie, dit-on, destructeur, et que quelques uns croient signifier créateur. Les Egyptiens le prononçaient Jaou ; et quand ils entraient dans le temple du soleil, ils portaient un phylactère sur lequel Jaou était écrit. Origène, dans son premier livre contre Celse, dit qu'on se servait de ce mot pour exorciser les esprits malins. Saint Clément d'Alexandrie, dans son cinquième livre des *Stromates*, assure qu'il n'y avait qu'à prononcer ce mot à l'oreille d'un homme pour le faire trouver mal, et que Moïse l'ayant prononcé à l'oreille de Nechèfre, roi d'Egypte, ce monarque tomba en léthargie.

Ce mot *Jaou* signifiait Dieu chez les anciens Arabes : et c'est encore le mot sacré dans les prières des mahométans. Sanchoniathon, le plus ancien des auteurs dans cette partie du monde, écrit Jevo. Origène et Jérôme veulent qu'on prononce Jao. Les Samaritains, qui s'éloignaient en tout des autres Juifs, prononçaient Javé. C'est de là que vient le nom de Jovis, Jovispiter, Jupiter, chez les anciens Toscans et chez les Latins. Les Grecs firent de Jéhova leur Zeus, qui était le premier des dieux, le grand dieu. C'est ainsi qu'ils prononcèrent *Theos*, les Latins *Deus*, et nous *Dieu* ; c'est ainsi que les Allemands prononcent *Gott*, les peuples de Scandinavie *Gud*, les Anglais *God*. Origène est fermement persuadé qu'on ne peut faire aucune opération magique qu'avec le nom de Jéhova. Il affirme que si on se sert de tout autre nom, il sera impossible de produire aucun enchantement.

b Plusieurs commentateurs disputent ici sur la prescience, sur la liberté, et sur le futur contingent. Dieu sait positivement que Pharaon n'écoutera point Mosé, et cependant le pharaon sera libre de l'écouter. On a fait un très grand nombre de volumes sur cette question, qu'on a toujours creusée, et dont on n'a pas encore aperçu le fond. Il suffit de savoir que Dieu est tout-puissant, et que l'homme est libre pour mériter ou démériter. Qu'on soit libre ou qu'on ne le soit pas, les hommes agiront toujours comme s'ils l'étaient.

c Les critiques disent qu'il y a dans cette conduite un vol manifeste. Le curé Meslier, et Woolston après lui, reprochent aux Juifs que tous leurs ancêtres sont des voleurs ; qu'Abraham vola le roi d'Egypte et le roi de Gérare, en leur fesant accroire que Sara n'était que sa sœur, et en extorquant d'eux des présents ; qu'Isaac vola le même roi de Gérare par la même fraude ; que Jacob vola à son frère Esaü son droit d'aînesse ; que Laban vola Jacob son gendre, lequel vola son beau-père ; que Rachel vola à Laban son père jusqu'à ses dieux ; que tous ses enfants volèrent les Sichémites après les avoir égorgés ; que leurs descendants volèrent les Egyptiens, et qu'ensuite ils allèrent voler les Cananéens. On ferme la bouche à ces détracteurs, par ces seuls mots : Dieu est le maître de nos biens et de nos vies. C'est en vain qu'ils répondent que tous les voleurs de la terre en pourraient dire autant : Dieu n'a pas inspiré les voleurs, mais il a inspiré les Juifs.

On connaît d'ailleurs assez l'histoire apocryphe du procès que les Egyptiens firent aux Juifs par-devant Alexandre lorsqu'il passa par Gaza. Les Juifs redemandaient le paiement des corvées qu'ils avaient faites pour bâtir les pyramides, et qu'on ne leur avait point payées. Leurs adversaires redemandaient aux Juifs tout ce qu'ils avaient volé en s'enfuyant d'Egypte. Alexandre jugea que l'un irait pour l'autre, et les renvoya hors de cour et de procès, dépens compensés.

a Tous les magiciens, ou ceux qui passèrent pour tels, eurent une verge. Les magiciens de Pharaon avaient la leur. Tous les joueurs de gobelets ont leur verge. C'est partout le signe caractéristique des sorciers. On voit que le mensonge imite toujours la vérité.

b Il y a ici quelques petites difficultés. Mosé, au lieu d'obéir à Dieu et d'aller en Egypte, s'en va dans le Madian, chez son beau-père. Et Dieu, qui lui avait commandé de faire trembler le roi d'Egypte en son nom, va lui dire en Madian que ce roi est mort, et qu'il peut aller en Egypte en sûreté. C'était donc à un nouveau roi que Mosé devait porter les ordres de Dieu. Mais le texte ne nous apprend ni le nom du roi dernier mort, ni celui de son successeur. Quelques commentateurs ont dit que ce successeur était Aménophis ; mais ils n'en donnent aucune preuve, et c'est ce qui leur arrive assez souvent.

Il est vrai que Mosé aurait risqué sa vie en allant en Egypte ; il était coupable du meurtre d'un Egyptien, c'était un crime capital dans un Israélite. Il aurait pu être exécuté si Dieu ne l'avait pas pris sous sa protection, dont il semblait pourtant se défier malgré les miracles de la verge changée en couleuvre et de la main lépreuse. C'est encore un beau miracle que Dieu veuille tuer Mosé dans un cabaret.

verge. Dieu lui dit en chemin : Ne manque pas de faire devant le pharaon tous les prodiges que je t'ai ordonné de faire : car j'endurcirai son cœur, et il ne laissera point aller mon peuple. Or, Mosé étant en chemin, Dieu le rencontra dans un cabaret, et voulut le tuer : mais Séphora lui sauva la vie en coupant le prépuce de son fils avec une pierre aigüe [a].

Mosé et Aaron allèrent se présenter au pharaon, et dirent : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert. Le pharaon répondit : Qui est donc ce Seigneur pour que j'entende sa voix [b] ? Je ne laisserai point partir Israël... Or, Mosé avait quatre-vingts ans, et Aaron quatre-vingt-trois, lorsqu'ils parlèrent au pharaon... Mosé et Aaron allèrent donc trouver le pharaon, et ils firent comme Dieu avait ordonné. Aaron jeta sa verge, et elle fut changée en serpent. Pharaon ayant fait venir les sages et les magiciens, ils firent la même chose par leurs enchantements.

Et le Seigneur dit à Mosé : Je ne frapperai plus le pharaon et l'Égypte que d'une plaie. Dis donc à tout le peuple que les hommes et les femmes demandent à leurs voisins et à leurs voisines tous leurs vases d'or et d'argent... et je mettrai à mort dans le pays tous les premiers-nés, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'à celui de l'esclave ; mais, parmi les enfants d'Israël, on n'entendra pas même un chien aboyer, afin qu'on voie par quel miracle Dieu sépare Israël de l'Égypte [a].

Dieu dit aussi à Mosé et à Aaron : Parle à tout le peuple d'Israël ; que chacun prépare le dix du mois un agneau par famille ou un chevreau. On les gardera jusqu'au quatorze, et on les mangera le soir avec du pain sans levain et des laitues sauvages... Je passerai par l'Égypte, et je frapperai de mort tous les premiers-nés des hommes et des bêtes, et je ferai justice de tous les dieux de l'Égypte ; car je suis le Seigneur.

Vous mangerez pendant sept jours du pain azyme. Quiconque mangera du pain levé pendant ces sept jours périra de mort. Vous tremperez une poignée d'hysope dans le sang de l'agneau, et vous mettrez de ce sang sur les poteaux et le linteau de votre porte, car le Seigneur passera en frappant les Égyptiens ; et lorsqu'il verra ce sang sur les deux poteaux de vos portes, il passera outre, et ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer dans vos maisons [b].

Et sur le milieu de la nuit, le Seigneur égorgea tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le prince fils aîné du pharaon assis sur son trône, jusqu'au

[a] Nos critiques ne cessent de s'étonner que l'ambassadeur de Dieu, qui va faire le destin d'un grand empire, marche à pied sans valet, et mette toute sa famille sur une bourique. Ils sont révoltés que Dieu dise : J'endurcirai le cœur de Pharaon. Cela leur paraît d'un génie malfesant plutôt que d'un Dieu. Le lord Bolingbroke s'en explique aigrement dans ses œuvres posthumes. Dieu, qui rencontre Mosé dans un cabaret, et qui veut le tuer parce qu'il n'a pas circoncis son fils, excite toute la mauvaise humeur de Bolingbroke, d'autant plus que nul Juif ne fut circoncis en Egypte, et qu'il n'est dit nulle part que Mosé eut le prépuce coupé. Ce lord avait un grand génie ; on lui reproche d'avoir usé à l'excès de la liberté de son pays, et d'avoir été plus souvent au cabaret que l'auteur sacré n'y fait aller Dieu.

[b] Il est évident ici que l'Egypte ne reconnaissait plus le Dieu des Hébreux. On croit qu'en ce cas Pharaon n'est point coupable de dire : Qui est donc ce Dieu ? Il ne devient criminel que lorsque les miracles de Mosé et d'Aaron, supérieurs aux miracles de ses mages, ne purent le toucher. Cependant quand on songe que ces mages d'Egypte changent leurs verges en serpents, et toutes les eaux en sang, tout aussi bien que les ambassadeurs du vrai Dieu, quand ils font naître des grenouilles ainsi qu'eux, on est tenté de pardonner à l'embarras où se trouva le roi. Ce ne fut que quand les deux Hébreux firent naître des poux, que les mages commencèrent à ne pouvoir plus les imiter. On pourrait donc dire que le roi crut, avec quelque apparence, que tout cela n'était qu'un combat entre des magiciens, et que les enchanteurs hébreux en savaient plus que ceux de l'Egypte. Dieu pouvait, nous dit-on, ou donner l'Egypte à son peuple, ou le conduire dans le désert sans tant de peine et sans tant de miracles. On est surpris que le Dieu de la nature entière s'abaisse à disputer de prodiges avec des sorciers. De sages théologiens ont répondu que c'est précisément parce que Dieu est le maître de la nature qu'il accordait aux magiciens Egyptiens le pouvoir de disposer de la nature, et qu'il bornait ce pouvoir à trois ou quatre miracles. Cette réponse ne satisfait pas les incrédules, parce que rien de ce qui est dans ce livre sacré ne les contente. Ils trouvent surtout que Pharaon n'était point coupable, puisque Dieu prenait le soin lui-même d'endurcir son cœur. Enfin ils nient toute cette histoire d'un bout à l'autre. *Contra negantem principia non est disputandum.* Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur.

[a] Les critiques sont encore plus hardis sur cette partie de l'histoire sacrée que sur toutes les autres. Ils ne peuvent souffrir d'abord que Dieu recommande si souvent et si expressément de commencer par voler tous les vases d'or et d'argent du pays, et ensuite que Dieu, selon la lettre du texte, égorge de sa propre main tous les premiers-nés des hommes et des animaux, depuis le fils aîné du roi jusqu'au premier-né du plus vil des animaux. A quoi bon, disent-ils, tuer aussi les bêtes ? Et pourquoi surtout les enfants à la mamelle qui étaient les premiers-nés des jeunes femmes ? pourquoi cette exécrable boucherie exécutée par la main du Dieu du ciel et de la terre ? Le seul fruit qu'il en retire est d'aller conduire et faire mourir son peuple dans un désert.

Nous avouons que la faible raison humaine pourrait s'effrayer de cette histoire, s'il falloit s'en tenir à la lettre ; mais tous les pères conviennent que c'est une figure de l'Eglise de Jésus-Christ ; et la pâque, dont nous allons parler, en est une preuve merveilleuse.

[b] Il est défendu de manger du pain levé pendant la semaine de Pâques, sous peine de mort. Cette loi semble abrogée chez nous. L'Eglise même ne commande plus qu'on mange l'agneau pascal ; de même qu'elle n'ordonne plus qu'on mette du sang à sa porte. Ce sang était une marque pour avertir Dieu de ne point entrer dans la maison et de n'y tuer personne.

Il est difficile de calculer le nombre des enfants que Dieu massacra cette nuit. Les Hébreux qui s'enfuirent du pays de Gessen étaient au nombre de six cent mille combattants : ce qui suppose six cent mille familles. Le pays de Gessen est la quarantième partie de l'Egypte depuis Méroé jusqu'à Péluse. On peut donc supposer que le reste de l'Egypte contenait vingt-quatre millions de familles, par la règle de trois : ainsi Dieu tua de sa main ce nombre épouvantable de premiers-nés, et beaucoup plus d'animaux. Cela peut n'être regardé que comme une figure.

premier-né de l'esclave, et jusqu'au premier-né des animaux... Pharaon s'étant donc levé la nuit, il y eut une clameur de désolation dans l'Égypte; car il n'y avait pas maison où il n'y eût quelqu'un d'égorgé.

Pharaon envoya vite chercher Mosé et Aaron pendant la nuit, et leur dit : Partez au plus tôt, vous et les enfants d'Israël[a]. Alors les enfants d'Israël firent comme Mosé leur avait enseigné. Ils empruntèrent des Égyptiens des vases d'or et d'argent, et des habits ; et étant partis de Ramessès, ils vinrent au nombre de six cent mille hommes de pied ; une troupe innombrable se joignit encore à eux, et ils avaient prodigieusement de brebis et de bêtes à cornes.

Le temps de la demeure des enfants d'Israël dans l'Égypte fut de quatre cent trente ans.

Or, Pharaon ayant ainsi laissé aller les Israélites, Dieu ne voulut pas les conduire dans le Canaan par la terre des Palestins ou Philistins, qui est toute voisine[b] ; mais il leur fit faire un long circuit dans le désert qui est sur la mer Rouge ; et ils sortirent ainsi en armes de l'Egypte... Or, le Seigneur marchait devant eux, et leur montrait le chemin pendant le jour par une colonne de nuée, et la nuit par une colonne de feu[c].

Or, Dieu parla à Mosé, disant : Dites aux enfants d'Israël qu'ils aillent camper vis-à-vis de Baal-séphon, sur le rivage de la mer ; car Pharaon va dire : Ils sont enfermés dans le désert, et j'endurcirai son cœur[d]..

a Alors donc le pharaon se laisse fléchir, et permet aux Israélites d'aller sacrifier à leur Dieu dans le désert. Remarquons que les Egyptiens alors n'avaient pas le même Dieu que les Israélites, puisqu'il est dit que Dieu fit justice de tous les dieux de l'Égypte. On dispute sur la nature de ces dieux : étaient-ils des animaux, ou de mauvais génies, ou de simples statues? La plus commune opinion est que les Egyptiens consacraient déjà des bêtes dans leurs temples, et même des légumes. Sanchoniathon, qui vivait long-temps avant Moïse (comme Cumberland le prouve), le dit expressément, et leur en fait un grand reproche.

b Il paraît fort extraordinaire que Dieu, ayant promis si souvent la terre de Canaan aux Israélites, ne les y mène pas tout droit, mais les conduise par un chemin opposé dans un désert où il n'y a ni eau ni vivres. Calmet dit que c'est de peur que les Cananéens ne les battissent. Cette raison de Calmet est fort mauvaise ; car il était aussi facile à Dieu d'égorger tous les premiers-nés cananéens que les premiers-nés égyptiens. Il vaut bien mieux dire que les desseins de Dieu sont impénétrables.

c Les incrédules ont dit que cette colonne de nuée était inutile pendant le jour, et ne pouvait servir qu'à empêcher les Juifs de voir leur chemin. C'est une objection très frivole. Dieu même était leur guide, et ils ne savaient pas où ils allaient.

d Tous les géographes ont placé Baal-séphon, ou Beel-séphon au-dessus de Memphis sur le bord occidental de la mer Rouge, plus de cinquante lieues au-dessus de Gessen, d'où les Juifs étaient partis. Dieu les ramenait donc tout au milieu de l'Egypte au lieu de les conduire à ce Canaan tant promis ; mais c'était pour faire un plus grand miracle, car il dit expressément : Je veux manifester ma gloire en perdant Pharaon et toute son armée ; car je suis le Seigneur.

Pharaon fit donc atteler son char, et prit avec lui tout son peuple avec six cents chars de guerre choisis[a], et tous les chefs de l'armée ; car le Seigneur avait endurci le cœur du pharaon, roi d'Égypte... et le Seigneur dit à Mosé : Pourquoi cries-tu à moi? dis aux enfants d'Israël qu'ils marchent[b]; et Mosé ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur enleva la mer par un vent brûlant toute la nuit, et la mer fut à sec et l'eau fut divisée, et les Israélites entrèrent au milieu de la mer séchée, car l'eau était comme un mur à leur droite et à leur gauche... En ce jour, les Israélites virent les corps morts des Égyptiens, et l'exécution grande que la main du Seigneur avait faite. Alors Mosé et les enfants d'Israël chantèrent un cantique au Seigneur .. Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour à la main ; toutes les autres femmes dansèrent avec elle[c].

a S'il y avait environ vingt-quatre millions de familles en Egypte, l'armée de Pharaon dut être de vingt-quatre millions de combattants, en comptant un soldat par famille : mais Dieu avait déjà tué le premier-né de chaque famille : il faut donc supposer que tous les puînés étaient en âge de porter les armes pour former tout le peuple en corps d'armée.

A l'égard des chevaux, il est dit que toutes les bêtes de somme avaient péri par la sixième plaie, et que tous les premiers-nés étaient morts par la dernière, mais il pouvait rester quelques chevaux encore.

b Les incrédules, et même plusieurs commentateurs, ont voulu expliquer ce miracle.

L'historien Flavius Josèphe le réduit à rien, en disant qu'il en arriva presque autant au grand Alexandre quand il côtoya la mer de Pamphylie ; et dans la crainte que les Romains ne prissent le miracle du passage de la mer Rouge pour un mensonge et ne s'en moquassent, il dit qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. Il faut bien qu'un historien laisse à son lecteur la liberté de le croire et de ne pas le croire, de l'approuver ou d'en rire : on la prendrait bien sans lui. L'auteur sacré est bien loin d'employer les ménagements et les subterfuges du Juif Flavius Josèphe, d'ailleurs très respectable. Il vous donne le passage des six cent mille Juifs à travers les eaux de la mer suspendues, et tant de millions d'Egyptiens engloutis, comme un des plus signalés prodiges que Dieu ait faits en faveur de son peuple.

On a dit qu'un autre prodige est qu'aucun auteur égyptien n'ait jamais parlé de ce miracle épouvantable, ni des autres plaies d'Egypte ; qu'aucune nation du monde n'ait jamais entendu parler ni de cet événement, ni de tout ce qui l'a précédé ; que personne ne connut jamais ni Aaron, ni Séphora, ni Joseph fils de Jacob, ni Abraham, ni Seth, ni Adam. Ils affirment que tout cela ne commença à être un peu connu que long-temps après la traduction attribuée aux Septante, comme nous l'avons déjà remarqué. Les desseins de Dieu n'ont pu être accomplis que dans les temps marqués par sa providence.

c Les critiques font des difficultés sur ce cantique ; ils disent qu'il n'est guère probable qu'environ trois millions de personnes, en comptant les vieillards, les femmes, et les enfants, à peine échappés d'un si grand péril, aient pu aussitôt chanter un cantique, et que Mosé l'ait composé dans l'instant même. Ils demandent en quelle langue était ce cantique. Ils disent qu'il ne pouvait être qu'en égyptien. C'est une objection bien frivole. Il y avait une remarque plus singulière à faire : c'est que l'ancien livre apocryphe de la Vie de Mosé dit que le Pharaon échappa, et alla régner à Ninive. On a raison de traiter cette imagination de ridicule.

Si vous en croyez dom Calmet, Manéthon dit que le pharaon échappa de ce péril ; mais Manéthon, dont on ne connaît un petit nombre de passages que par la réponse de

Mosé étant parti de la mer Rouge, les Israélites allèrent dans le désert de Sur, et ayant marché dans cette solitude, ils ne trouvèrent point d'eau, et ils arrivèrent à Mara, où l'eau était extrêmement amère. Mosé cria au Seigneur, qui lui montra un bois, lequel ayant été jeté dans l'eau, elle devint douce.

Le quinzième jour du second mois, depuis la sortie d'Égypte, le peuple vint au désert de Sin, entre Élim et Sinaï, et ils murmurèrent dans ce désert contre Mosé et Aaron. Ils dirent : Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur! Nous étions assis sur des marmites de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions [a].

Alors Dieu dit à Mosé : Je vais leur faire pleuvoir des pains du ciel... Et Mosé dit à Aaron : Dites à l'assemblée des enfants d'Israël qu'ils se présentent devant le Seigneur; et ils virent la gloire du Seigneur qui parut dans une nuée; et Dieu dit à Mosé : Dis-leur que ce soir ils mangeront de la chair, et demain matin ils seront rassasiés, et vous saurez tous que je suis le Seigneur votre Dieu : et le soir donc tout le camp fut couvert de cailles, et le matin tous les environs furent chargés d'une rosée qui ressemblait à la bruine qui tombe sur la terre; et les enfants d'Israël ayant vu cela, se disaient l'un à l'autre *Manhu;* et Mosé leur dit : C'est le pain que Dieu vous a donné à manger [b].

Cependant Amalec vint attaquer Israël au camp de Raphidim, et Mosé dit à Josué : Choisissez des combattants, et sortez du camp pour combattre Amalec; demain je me tiendrai sur le haut de la montagne avec la verge de Dieu dans ma main. Josué fit comme Mosé l'avait dit, et il combattit contre Amalec. Or Mosé, Aaron et Ur s'en allèrent au haut de la colline, et quand Mosé levait ses mains en haut, Israël était vainqueur; mais quand il laissait tomber un peu ses mains, Amalec l'emportait... Or Aaron et Ur lui soutinrent les mains des deux côtés; Josué donc mit en fuite Amalec et tua toute son armée; et Dieu dit à Mosé : Écrivez cela dans un livre, et dites la chose aux oreilles de Josué; car j'abolirai la mémoire d'Amalec sous le ciel [a].

Flavius Josèphe, ne dit point du tout que l'armée du pharaon fut submergée dans la mer entr'ouverte; il dit qu'un roi d'Égypte, nommé Aménophis (qui n'a jamais existé), alla au devant d'une armée de brigands arabes établis en Palestine, qu'il n'osa en venir aux mains, et qu'il se retira en Éthiopie.

a Les incrédules ne cessent de nous reprocher insolemment que nous leur contons des fables absurdes. Ils ne peuvent pas comprendre que Dieu n'ait pas donné à son peuple cet excellent pays de l'Égypte, où il n'y avait plus que des femmes et des enfants. « Comment, disent-ils, Mosé, à « l'âge de plus de quatre-vingts ans, peut-il conduire, dans « le plus affreux des déserts, trois millions d'hommes, au « lieu de les mener du moins dans le pays de Canaan en pas« sant par l'Idumée? Les déserts de Sur, de Mara, d'Élim, « de Sin, de Raphidim, d'Horeb, de Sinaï, de Pharan, de « Cadès-Barné, d'Oboth, de Cadenoth, dans lesquels ils « errèrent quarante années, ne pourraient pas nourrir trente « voyageurs pendant quatre jours, s'ils ne portaient de l'eau « et des provisions. Il y a quelques fontaines, à la vérité, « au mont Horeb : mais tout le reste est sec et impraticable; « plusieurs Arabes y tombent quelquefois morts de soif et « de faim. Le premier devoir d'un législateur, tel qu'on « nous représente Mosé, est de pourvoir à la subsistance « de son peuple. »

Nous avouons à ces incrédules que, selon les règles de la prudence humaine, un général d'armée aurait tort de conduire sa troupe par des déserts : mais il ne s'agit point ici de raison, de prudence, de vraisemblance, de possibilité physique. Tout est au-dessus de nous dans ce livre, tout est divin, tout est miracle; et puisque les Juifs étaient le peuple de Dieu, il ne devait rien leur arriver de ce qui est commun aux autres hommes. Ce qui paraîtrait absurde dans une histoire ordinaire est admirable dans celle-ci.

b Diodore de Sicile, liv. I, chap. LX, raconte qu'un roi d'Égypte, nommé Actisanès, fit autrefois couper le nez à une troupe de voleurs, qui avaient infesté de leurs brigandages toute l'Égypte dans le temps des guerres civiles, qu'il les relégua vers Rhinocolure à l'entrée de tous ces déserts. Rhinocolure en grec signifie *nez coupé*, et apparemment ce mot fut depuis la traduction du mot égyptien. Diodore dit qu'ils habitèrent le désert de Sin, et qu'ils firent des filets pour prendre des cailles dans le temps qu'elles passent vers ces climats.

Les incrédules, abusant également du texte de Diodore et de celui de l'Écriture sainte, croient apercevoir dans ce récit la véritable histoire des Juifs. Ils disent que les Juifs sont des voleurs de leur propre aveu : qu'il est très naturel qu'un roi d'Égypte, soit Actisanès, soit un autre, les ayant relégués dans un désert après leur avoir fait couper le nez, leur race ait conçu une haine implacable contre les Égyptiens, et qu'elle ait continué le métier de brigands qu'elle tenait de ses pères.

Pour la manne ils n'y trouvent rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elle est un purgatif : ils disent que ce purgatif peut être moins fort que la manne de la Calabre, et qu'on peut s'y accoutumer à la longue; qu'on trouve encore de la manne dans ces déserts, mais que c'est une nourriture qui ne peut sustenter personne; et enfin ils nient le miracle de la manne comme tous les autres. Ils prétendent qu'il était aussi aisé à Dieu de les bien nourrir que de les mal nourrir; que si les hommes, les femmes et les enfants marchèrent trois jours entiers, dans les sables brûlants du désert de Sin sans boire, les femmes et les enfants durent expirer par la soif; que non seulement Dieu se serait contredit lui-même en les conduisant ainsi lorsqu'il se déclarait leur protecteur et leur père, mais qu'il était leur cruel homicide, qu'il est impossible d'admettre dans Dieu tant de déraison et tant de cruauté. Quelques raisons qu'on leur dise, ils persistent dans leurs blasphèmes, et nous ne pouvons que les plaindre.

a Amalec était petit-fils d'Ésaü, et il occupa une partie de l'Idumée. Ses descendants devinrent la principale horde de l'Arabie déserte, et l'on prétend que ce fut la horde dont descendait Hérode qu'Antoine fit roi de Judée. Ces Amalécites furent très long-temps sans avoir de villes; mais leur vie errante endurcissait leurs corps et les rendait redoutables. Les critiques disent que ce n'était pas la peine de faire mourir dans des déserts le peuple juif, de peur qu'ils ne fussent attaqués par les Cananéens, puisqu'ils furent attaqués par des Arabes; et que cette bataille contre Amalec fut très inutile, puisque aucun des Israélites qui combattirent n'entra dans la terre promise, excepté deux personnes : ils trouvent d'ailleurs que Mosé, Aaron et Ur, se conduisirent en lâches, en se cachant sur une montagne pendant que leur peuple exposait sa vie. Ils ne songent pas que Mosé était un vieillard de quatre-vingts ans, et qu'Aaron en avait quatre-vingt-trois : que d'ailleurs Mosé tenait sa verge à la main, et qu'en levant les mains au Seigneur, il rendait plus de services que tous les combattants ensemble.

Le chevalier Folard, qui a fait graver toutes les batailles

Au troisième mois depuis la sortie d'Égypte, les enfants d'Israël vinrent dans le désert de Sinaï; et Mosé monta vers Dieu, et Dieu l'appela du haut de la montagne, et Dieu lui dit: Va-t'en dire aux enfants d'Israël: Si vous écoutez ma voix, et si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier par-dessus les autres peuples... Je viendrai donc à toi dans une nuée épaisse, afin que ce peuple m'entende parlant à toi, et qu'il te croie à jamais. Va donc vers ce peuple, et qu'aujourd'hui et demain il lave ses vêtements; et lorsqu'ils seront prêts pour le troisième jour, Dieu descendra en présence de tout le peuple sur le mont de Sinaï, et tu diras au peuple: Gardez-vous de monter sur la montagne, et de toucher même au pied de la montagne; quiconque touchera la montagne mourra de mort... Le troisième jour étant arrivé, voilà qu'on entendit des tonnerres, que les éclairs brillèrent, que la trompette fit un bruit épouvantable, et le peuple fut épouvanté, et Mosé parlait à Dieu, et Dieu lui répondait, et Mosé étant descendu vers le peuple, lui raconta tout, et Dieu parla de cette manière [a]:

Tu ne feras aucun ouvrage de sculpture, ni aucune image de tout ce qui est dans le ciel en haut, ni dans la terre en bas, ni dans les cieux sous la terre...

Je suis ton Dieu fort, je suis le Dieu jaloux, punissant les iniquités des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération de tous ceux qui me haïssent, fesant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment...

Tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin de ne point découvrir ta nudité...

Si quelqu'un frappe son esclave ou sa servante, et s'ils meurent entre ses mains, il sera coupable d'un crime; mais si son esclave survit un jour ou deux, il ne sera sujet à aucune peine, parce que l'esclave est le prix de son argent...

Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied...

Si un taureau frappe de ses cornes un homme ou une femme, on lapidera le taureau, et on ne mangera point sa chair...

Vous punirez de mort les magiciens, celui qui aura fait le coït avec une bête, celui qui sacrifie aux dieux...

Tu ne diras point de mal des dieux, et tu ne maudiras point les princes de ton peuple...

Tu ne différeras point à payer les dîmes [b]...

J'enverrai la terreur de mon nom au-devant de

dont le dictionnaire de dom Calmet est orné, a dessiné la bataille d'Amalec, et a placé Mosé, Aaron et Ur, sur le sommet du mont Horeb. On voit dans la campagne des troupes disposées à peu près comme elles le sont aujourd'hui, des étendards semblables aux nôtres, et des chariots dont les roues sont armées de faux; ce qui n'est guère praticable dans ce désert.

Le texte nous apprend que Dieu ordonna à Mosé d'écrire cette bataille dans un livre. Il n'en faut point chercher d'autres que l'*Exode* même. C'est toujours beaucoup qu'il nous soit resté deux livres aussi anciens que la *Genèse* et l'*Exode*. En quelque temps qu'ils aient été écrits, ce sont des monuments très précieux; les critiques ne peuvent empêcher qu'on n'y retrouve une peinture des mœurs antiques et barbares. Il est à croire que si nous avions quelques monuments des anciens Toscans, des Latins, des Gaulois, des Germains, nous les lirions avec la curiosité la plus avide.

a Nos critiques remarquent d'abord que la bataille d'Amalec ne fut d'aucune utilité aux Juifs, et qu'il semble que cette bataille, dont ils doutent, ne soit rapportée dans l'*Exode* que pour inspirer de la haine contre les Amalécites, qui furent leurs ennemis du temps des rois. Ils fondent leurs sentiments sur ce que Dieu même, en parlant à Mosé, ne lui dit pas un mot de ce prétendu combat, et qu'il ne lui parle que de ce qu'il a fait aux Égyptiens. On lui fait proposer, disent-ils, les conditions de son pacte avec les Hébreux, de la même manière que les hommes font entre eux des alliances. On fait descendre Dieu au son des trompettes, comme si Dieu avait des trompettes. On fait parler Dieu comme on ferait parler un crieur d'arrêts. Et il faut supposer que Dieu parlait égyptien, puisque les Hébreux ne parlaient pas d'autre langue, et qu'il est dit dans le psaume LXXX que les Juifs furent étonnés de ne point entendre la langue qu'on parlait au-delà de la mer Rouge. Toland assure qu'il est visible que tous ces livres ne furent écrits que long-temps après par quelque prêtre oisif, comme il y en a tant eu, dit-il, parmi nous aux douzième, treizième et quatorzième siècles; et qu'il ne faut pas ajouter plus de foi au *Pentateuque* qu'aux livres des sibylles, qui furent regardés comme sacrés pendant des siècles.

Tous ces blasphèmes font horreur à toute âme persuadée et timorée. Il n'est pas plus surprenant que Dieu ait parlé sur le mont Sinaï au son des trompettes, qu'il ne l'est d'ouvrir la mer Rouge pour faire enfuir son peuple, et pour submerger toute l'armée égyptienne. Si on nie un prodige, on est forcé de les nier tous. Or il n'est pas possible, selon les commentateurs les plus accrédités, que tous ces livres ne soient qu'un tissu de mensonges grossiers. Il est vrai que les premières histoires théologiques des brachmanes, des prêtres de Zoroastre, de ceux d'Isis, de ceux de Vesta, ne sont que des recueils de fables absurdes; mais il ne faut pas juger des livres hébreux comme des autres. On a beau dire que si le *Pentateuque* fut écrit dans le désert, il ne pouvait l'être qu'en égyptien; et que les Hébreux n'étant point encore entrés dans le pays des Cananéens, ils ne purent savoir la langue de ces peuples, qui fut depuis la langue hébraïque. En quelque langue que Mosé ou Moïse ait écrit dans le désert, il est aisé de supposer que le *Pentateuque* fut traduit après dans la langue de la Palestine, qui était un idiome du syriaque, puisqu'il fut traduit ensuite en chaldéen, en grec, en latin, et long-temps après en ancien gothique. Les objections des incrédules sont récentes; et ce livre aurait 2200 ans d'antiquité, quand même il n'aurait était compilé que du temps d'Esdras, comme les critiques le prétendent. Il serait presque aussi ancien que la république romaine établie après les Tarquins. Les incrédules répondent qu'un livre, pour être ancien, n'en est pas plus vrai; qu'au contraire, presque tous les anciens livres étant écrits par des prêtres, et étant extrêmement rares, chaque auteur se livrait à son imagination, et que la saine critique était entièrement inconnue. Cette manière de penser renverserait tous les fondements de l'ancienne histoire dans tous les pays du monde; on ne saurait plus sur quoi compter. Il faudrait douter de l'histoire de Cyrus, de Crésus, de Pisistrate, de Romulus, de tout ce qui s'est passé dans la Grèce avant les Olympiades; et ce scepticisme universel ne ferait qu'un chaos indébrouillable de toute l'antiquité.

a Nous n'avons spécifié ici, de toutes les premières lois juives, que celles contre lesquelles nos adversaires s'élèvent avec le plus de témérité. Si on les en croit, la défense de faire aucune image n'a jamais été observée. Mosé lui-même fit sculpter des chérubs, des bœufs ou des veaux, qu'il plaça

vous ; j'exterminerai tous les peuples chez lesquels vous irez. J'enverrai d'abord des frelons et des guêpes, qui mettront en fuite le Hévéen, le Cananéen, l'Éthéen [a]. Les limites de votre terre seront depuis la mer Rouge jusqu'à la mer de la Palestine, et jusqu'au fleuve de l'Euphrate : je livrerai entre vos mains tous les habitants de la terre, et je les chasserai de devant votre face... Quand tu feras le dénombrement des enfants d'Israël, ils donneront tout le prix de leur âme au Seigneur, et il n'y aura point de plaie parmi eux quand ils auront été dénombrés ; et tous ceux qui auront été dénombrés donneront la moitié d'un sicle, selon la valeur du sicle du temple [a]. Le sicle vaut vingt oboles, et la moitié du sicle sera offerte au Seigneur.

Prenez des aromates, pour le poids de cinq cents sicles de myrrhe, deux cent cinquante sicles de cinnamome, pour deux cent cinquante sicles de canne, cinq cents sicles de casse [1] ; vous en ferez une huile sainte selon l'art du parfumeur ; quiconque y touchera sera sanctifié, et quiconque en fera de pareille, et en donnera à un étranger, sera exterminé.

Dieu dit aussi à Mosé : Prends tous ces aromates, ajoute-s-y du stacté, de l'onyx, du galbanum, de l'encens... Tout homme qui en fera de semblable, pour en sentir l'odeur, sera exterminé [b]...

sur l'arche ambulatoire. Il fit faire un serpent d'airain. Salomon mit des veaux de bronze dans le temple qu'il fit bâtir.

Les incrédules ne peuvent souffrir que Dieu s'annonce comme puissant et jaloux. Ils disent que rien ne rabaisse l'Être tout puissant, comme de lui faire dire toujours qu'il est puissant ; et que c'est bien pis de lui faire dire qu'il est jaloux ; que ce livre ne parle jamais de Dieu que comme d'une divinité locale qui veut l'emporter sur les autres divinités, et qu'on nous le représente comme les dieux des Grecs, jaloux les uns des autres.

La punition dont on menace la troisième et quatrième génération innocente d'un aïeul coupable leur semble une injustice atroce ; et ils prétendent que cette vengeance exercée sur les enfants est une des preuves que les Juifs n'ont jamais connu l'immortalité de l'âme et les peines après la mort, que vers le temps des pharisiens. C'est l'opinion du docteur Warburton, et de plusieurs théologiens qui ont abusé de leur science. Arnauld dit positivement la même chose, quoiqu'il n'en tire pas les mêmes conséquences que l'absurde Warburton.

La peine de mort contre les magiciens prouve que les Juifs croyaient à la magie ; et comment n'y auraient-ils pas cru, s'ils avaient vu les miracles des magiciens de Pharaon, et si Joseph avait fait des opérations magiques avec sa tasse.

On tire de la punition du coït avec des bêtes une preuve que les Juifs étaient fort enclins à cette abomination.

On croit trouver de la contradiction entre l'ordre de mettre à mort ceux qui auront sacrifié aux dieux, et la défense de parler mal des dieux.

On prétend que l'ordre de payer exactement les décimes, avant qu'il y eût des lévites et des décimes, est une preuve que cela fut écrit dans des temps postérieurs par quelques prêtres intéressés à la dîme.

La vengeance exercée sur la quatrième génération semblerait abolie dans le *Deutéronome* : « Les pères ne mourront « point pour leurs enfants, ni les enfants pour leurs pères. » La première loi est une menace de Dieu ; et la seconde est une loi positive qui suppose qu'on ne doit point faire pendre le fils pour le père : mais cette loi n'empêche pas que Dieu ne soit toujours supposé punir jusqu'à la quatrième génération.

La défense de dire du mal des dieux peut s'entendre des juges et des prêtres, qui sont souvent appelés dieux dans l'Écriture.

[a] Dieu ne cesse de promettre aux Juifs qu'il combattra pour eux, et que tout fuira devant eux. Il ajoute qu'il enverra des frelons et des guêpes pour leur préparer la victoire. Ce n'est point une figure dont se sert l'auteur sacré ; car Josué, avant de mourir, dit expressément que Dieu a envoyé devant eux des frelons et des guêpes. Le livre de la *Sagesse* le dit aussi long-temps après. L'histoire ancienne parle en effet de plusieurs peuples d'Asie, qui furent obligés de quitter leur pays où ces animaux s'étaient excessivement multipliés. On a dit même que les peuples de la Chalcide avaient été chassés par des mouches. On en a dit autant des peuples de la Mysie. Il y a eu deux provinces de Chalcide en Syrie : on ne sait dans laquelle le fléau des mouches put chasser les habitants. Il y a eu aussi plusieurs Mysies dans l'Asie Mineure et dans le Péloponèse. Il n'est pas croyable que les peuples d'aucune de ces provinces se soient laissé chasser par des mouches : mais ce qui est fable dans la mythologie peut devenir une vérité historique dans les livres saints, parce que Dieu fesait pour son peuple ce qu'il ne fesait pas pour des peuples profanes, qui lui étaient étrangers.

Dieu promet ici aux Juifs qu'il les rendra maîtres de tout le pays depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate : or il y a vingt degrés en longitude, dans la latitude du trentième degré, depuis la Méditerranée par la terre de Canaan jusqu'à l'Euphrate. Et quand on ne compterait que vingt lieues par degré, cela devait composer un empire de quatre cents lieues de long. Il est démontré, disent les critiques, que les Juifs ont été bien loin de posséder un si vaste pays. Cela est vrai : mais aussi Dieu tantôt promet, et tantôt menace ; et il se relâche de ses menaces, et il retranche de ses promesses, selon sa miséricorde ou sa justice. Ainsi il ne faut pas prendre toujours à la lettre ce qui est annoncé dans l'Écriture, mais considérer que les prédictions sont conditionnelles. Les critiques ne sont pas contents de cette explication, qui est pourtant la seule qu'on puisse donner.

[a] On demande comment le sicle dans le désert peut être évalué par le sicle du temple, qui ne fut bâti que cinq cents ans après, selon la supputation hébraïque ? On croit qu'il y a ici un prodigieux anachronisme, et que c'est une nouvelle preuve que tous ces livres ne furent écrits qu'après que le temple fut bâti. On répond que par le mot du temple il faut entendre le tabernacle de l'arche de l'alliance : et si les critiques répliquent que l'arche d'alliance n'avait pas encore été construite, il est aisé de dire qu'on parle ici par anticipation ; et alors on ne trouvera aucune contradiction dans le texte.

[1] *Casia* ne signifie certainement pas de la casse. Claudien, épithalame d'Honorius, met dans l'appartement de Vénus, *casiæ matura seges*. Il n'eût certainement pas songé à l'approvisionner de casse. On s'accorde à reconnaître que *casia* signifie de la cannelle. REN.

[b] On fait des difficultés sur cette prodigieuse quantité de parfums, et sur leur nature. Le cinnamome n'est pas connu. On prétend que c'est de la cannelle : mais plusieurs auteurs disent que la cannelle est la canne ; d'autres disent que c'est la casse, *casia*, qui est la cannelle véritable. La plupart de ces drogues viennent des Indes. On est en peine de savoir comment les Juifs, dans leurs déserts, purent avoir tant de marchandises précieuses ? La réponse est qu'ils les avaient emportées d'Égypte. La peine de mort pour quiconque ferait une composition de ces parfums, seulement pour avoir le plaisir innocent de les sentir, semble une loi injuste et barbare ; mais c'est sans doute parce que ces drogues, étant destinées pour le tabernacle qu'on devait faire, ne devaient point être profanées.

Les deux tables de pierre, écrites ou gravées par le doigt de Dieu même, ont donné lieu à d'étranges blasphèmes. « Dieu, a-t-on dit, est toujours représenté dans ce livre « comme un homme qui parle aux hommes, qui va, qui « vient, qui se venge, qui est jaloux, qui donne des lois, et

Et le Seigneur ayant achevé tous ces discours sur le mont Sinaï, donna à Mosé deux tables de pierre contenant son témoignage, écrit avec le doigt de Dieu.

Or le peuple, voyant que Mosé tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et dit : Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous : car nous ignorons ce qui est arrivé à cet homme qui nous a fait sortir de l'Égypte; et Aaron leur dit : Prenez vos boucles d'oreille, et celles de vos fils et de vos filles ; et le peuple ayant apporté ses boucles d'oreilles, il en fit un veau d'or en fonte, et ils dirent : Voilà tes dieux, ô Israël !... et Aaron dressa un autel devant le veau ; et dès le matin on lui offrit des holocaustes. Alors le Seigneur parla à Mosé, et lui dit : Va, et descends [a]. Et lorsque Mosé fut arrivé près du camp il vit le veau et les danses ; et de colère il jeta les tables et les brisa ; et prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit au feu, et le réduisit en poudre, et répandit cette poudre dans l'eau, et en donna à boire aux fils d'Israël ; puis Mosé se mit à la porte du camp, et dit : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi : et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui, et il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur : Allez, et revenez d'une porte à l'autre par le milieu du camp, et que chacun tue son frère, son ami, et son prochain [a].

Le Seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau qu'avait fait Aaron [b] ; et le Seigneur

« enfin qui les écrit ; rien ne paraît plus grossier et plus fa-« buleux ; ces deux tables de pierre sont une imitation des « deux marbres sur lesquels l'ancien Bacchus avait écrit « ses lois, comme le passage de la mer Rouge est une imi-« tation visible de la fable de Bacchus, qui passa la mer « Rouge à pied sec pour aller aux Indes avec toute son ar-« mée. Les fables arabes sont prodigieusement antérieures à « celles de Mosé. Bacchus avait été élevé dans ces déserts « avant que Mosé les parcourût. Il fit tous les miracles que « les Juifs s'attribuent, et deux rayons lui sortaient de la « tête comme à Mosé, en témoignage de son commerce con-« tinuel avec les dieux ; ils portèrent tous deux ce nom de « Mosé, qui signifie *échappé de l'eau*. Les Juifs qui n'ont « jamais rien inventé, ont tout copié très tard. » C'est ce que les critiques objectent.

Il est vrai qu'on retrouve dans la fable de Bacchus beaucoup de traits qui sont dans l'histoire juive depuis Noé jusqu'à Josué ; mais il vaut mieux croire que les Arabes et les Grecs ont été les copistes, que de penser que les Hébreux ne furent que des plagiaires. La fable de Bacchus ne fut pas d'abord donnée pour une histoire sacrée ; elle ne fut le fondement des lois ni en Arabie ni en Grèce : au lieu que la loi de l'*Exode* est encore celle des Juifs. Nous avouons que Bacchus fut adoré et eut des prêtres : mais nous préférons un ministre du Dieu de vérité à ceux qui sont devenus les dieux du mensonge.

a Le texte hébreu porte : Il fit un veau au burin, et il le jeta en fonte ; mais c'est une transposition ; on jette d'abord en fonte, et ensuite on répare au burin, ou, pour parler plus proprement, au ciseau. Il est très vrai qu'il est impossible de jeter un veau d'or en fonte, et de le réparer en une nuit. Il faut au moins trois mois d'un travail assidu pour achever un tel ouvrage, et il n'y a pas d'apparence que les Juifs, dans un désert, eussent des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans de grandes villes : il n'est pas concevable que trois millions de Juifs, qui venaient de voir et d'entendre Dieu lui-même au milieu des trompettes et des tonnerres, voulussent si tôt, et en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau. Nous ne dirons pas comme les incrédules que c'est une fable absurde, imaginée après plusieurs siècles par quelque lévite pour donner du relief à ses confrères, qui punirent si violemment le crime des autres Israélites. A Dieu ne plaise que nous adoptions jamais de tels blasphèmes ! Quelque difficulté que nous trouvions à expliquer un événement si hors de la nature, nous ne pouvons soupçonner un lévite d'avoir ajouté quelque chose au texte sacré. Nous regardons seulement cette histoire prodigieuse comme les autres choses encore plus prodigieuses que Dieu fit pour exercer sa justice et sa miséricorde sur son peuple juif, le seul peuple avec lequel il habitait continuellement, délaissant pour lui tous les autres peuples.

a Cet article n'est pas le moins difficile de la sainte Ecriture. Il faut convenir d'abord que l'on ne peut réduire l'or en poudre en le jetant au feu ; c'est une opération impossible à tout l'art humain : tous les systèmes, toutes les suppositions de plusieurs ignorants qui ont parlé au hasard des choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance, sont bien loin de résoudre ce problème. L'or potable dont ils parlent, c'est de l'or qu'on a dissous dans de l'eau régale ; et c'est le plus violent des poisons, à moins qu'on n'en ait affaibli la force ; encore ne dissout-on l'or que très imparfaitement ; et la liqueur dans laquelle il est mêlé est toujours très corrosive : on pourrait aussi dissoudre de l'or avec du soufre ; mais cela ferait une liqueur détestable qu'il serait impossible d'avaler. Si donc on demande par quel art Mosé fit cette opération, on doit répondre que c'est par un nouveau miracle que Dieu daigna faire, comme il en fit tant d'autres. Tout ce que dit là-dessus dom Calmet est d'un homme qui ne sait aucun principe de chimie.

Mosé fait ici une autre action, qui n'est pas absolument impossible : il se met à la tête de la tribu de Lévi, et tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui tous sont supposés être bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les Amalécites. Jamais un peuple entier ne s'est laissé égorger ainsi sans se défendre : il n'est point dit que les lévites fussent exempts de la faute de tout le peuple ; il n'est point dit qu'ils eussent un ordre exprès de Dieu de massacrer leurs frères ; et un ordre exprès de Dieu semble nécessaire pour justifier cette boucherie incroyable. Le texte porte que les lévites passèrent d'une porte du camp à l'autre : il n'est guère possible que trois millions de personnes aient été dans un camp, et que ce camp eût des portes dans un désert où il n'y eut jamais d'arbres ; mais c'est une faible remarque en comparaison de la barbarie avec laquelle Mosé dit aux lévites : Vous avez consacré aujourd'hui vos mains au Seigneur, chacun de vous a tué son fils ou son frère afin que Dieu vous bénisse. Il eût été plus beau sans doute à Mosé de se dévouer pour son peuple, comme on le dit des Codrus et des Curtius. Adorons humblement les voies du Seigneur : mais gardons-nous de louer la fureur abominable de ces lévites, qui ne doit jamais être imitée pour quelque cause que ce puisse être.

b Le texte dit expressément que Dieu frappa tout le peuple pour le péché d'Aaron ; et non seulement Aaron est épargné, mais il est fait ensuite grand-prêtre : ce n'est point là l'idée que nous avons de la justice ordinaire. Ce sont des profondeurs que nous devons adorer. Plusieurs théologiens ont observé que les deux premiers pontifes de l'ancienne loi et de la nouvelle ont tous deux commencé par une apostasie. Leur repentir leur a tenu lieu d'innocence ; mais il n'est point dit expressément qu'Aaron eût demandé pardon à Dieu de son crime ; au lieu qu'il est dit que saint Pierre expia le sien par ses larmes, quoiqu'il fût infiniment moins coupable qu'Aaron.

Quelques uns ont remarqué, non sans malignité, que Dieu dit d'abord qu'il enverra un ange pour chasser les Cananéens, et qu'ensuite il dit qu'il ira lui-même ; mais il n'y a point là de contradiction : au contraire, c'est peut-être un redoublement de bienfaits pour consoler le peuple de la perte de vingt-trois mille hommes qu'on vient d'égorger.

Il n'est pas si aisé d'expliquer ce que l'auteur entend quand Mosé demande à Dieu de lui faire voir sa gloire. Il

parla donc à Mosé, et lui dit : Va, pars de ce lieu, et entre dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et j'enverrai un ange pour chasser les Cananéens, les Amorrhéens, les Ethéens, les Hévéens, les Phéréséens et les Jébuséens... Or le Seigneur parlait à Mosé face à face, comme un homme parle à son ami... Puis le Seigneur lui dit : Je marcherai devant toi, et je te procurerai du repos... Mosé repartit : Fais-moi voir ta gloire. Dieu répondit : Je te montrerai tous les biens, et en passant devant toi, je te ferai voir ma gloire : je crierai moi-même en prononçant mon nom ; je ferai miséricorde à qui je voudrai; et il dit de plus : Tu ne pourras voir ma face : car nul homme ne me verra sans mourir ; mais il y a une façon de me voir : tu te mettras sur le rocher, et quand ma gloire passera, je te mettrai dans une fente du rocher, et je te cacherai de ma main : tu verras mon derrière; mais tu ne pourras pas voir mon visage.

Lorsque Mosé sortait du tabernacle, les Israélites voyaient que sa face était cornue [a]; mais il couvrait son visage quand il avait à leur parler... Tout l'or que l'on employa pour les ouvrages du sanctuaire, et tout ce qui fut offert par le peuple, fut de vingt-neuf talents sept cent trente sicles, selon l'évaluation du sanctuaire ; et il fut offert, par tous ceux qui étaient au-dessus de vingt ans, la somme de cent talents d'argent... On fit aussi les vêtements, dont Aaron devait se revêtir, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate, et de lin, et on lui fit un éphod d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate, et de lin ; et on coupa des feuilles d'or qu'on réduisit en fil d'or mince, et on tailla deux pierres d'onyx enchâssées dans de l'or, sur lesquelles on grava les noms des enfants d'Israël. Le rational fut orné de quatre rangs de pierres précieuses enchâssées dans de l'or : sardoine, topaze, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure, agate, améthyste, chrysolite, onyx, et béril.

....

LÉVITIQUE.

Le Seigneur parla encore à Mosé, et lui dit : Prends Aaron avec ses enfants, et assemble tout le peuple ; et Mosé posa la tiare sur la tête d'Aaron, et lui mit sur le front la lame d'or sacrée... et Mosé ayant égorgé un bélier, en mit le sang sur le bout de l'oreille d'Aaron et de ses fils, et des autres prêtres, et sur les pouces de leur main droite, et sur les pouces de leur pied droit, et répandit le reste du sang autour de l'autel [a].

semble qu'il l'a vue assez pleinement et d'assez près, quand il a conversé avec Dieu pendant quarante jours sur la montagne, qu'il a vu Dieu face à face, et que Dieu lui a parlé comme un ami à un ami. Dieu lui répond : Vous ne pouvez voir ma face, « car nul homme ne me verra sans mourir. » C'était en effet l'opinion de toute l'antiquité, comme nous l'avons vu, qu'on mourait quand on avait vu les dieux. S'il est permis de joindre ici le profane au sacré, on peut remarquer que Semélé mourut pour avoir voulu voir Zeus, que nous nommons Jupiter, dans toute sa gloire. Il faut supposer que quand Mosé parla à Dieu face a face, comme un ami à un ami, il y avait entre eux une nue pareille à celle qui conduisait les Hébreux dans le desert ; autrement ce serait une contradiction inexplicable : car ici Dieu ne lui permet point de voir sa face sans voile, il lui permet seulement de voir son derrière. Ces choses sont si éloignées des opinions, des usages, des mœurs qui règnent aujourd'hui sur la terre, qu'il faut, en lisant cet ouvrage divin, se regarder comme dans un autre monde. Nous sommes bien loin d'oser comparer les poëmes d'Homère à l'Ecriture sainte, quoique Eustathe l'ait fait avec succès ; mais nous osons dire que dans Homère il n'y a pas deux actions qui aient la moindre ressemblance avec ce que nous voyons de nos jours ; et c'est cela même qui rend les poëmes d'Homère très précieux. L'ancien *Testament* l'est plus encore.

a Les interprètes entendent par cornue, des rayons. C'est ici que plusieurs commentateurs, et surtout Vossius, Bochart et Huet, comparent ce qu'on dit de Bacchus avec ce qui est vrai de Mosé. Nous avons déjà observé qu'il sortait des rayons du front de Bacchus : ils trouvent entre ces deux héros de l'antiquité une ressemblance entière. Calmet pousse le parallèle encore plus loin qu'eux. Il dit que Mosé, Bacchus et Chose, divinité arabe, ne sont qu'une même personne. Il est constant que Bacchus était une divinité arabe : il descendait, dit-on, de Chus, et on l'appelait Bacchus ou Jacchus, ce qui signifiait le dieu Chus. *Voyez notre remarque*, pages 173-174.

Pour construire l'arche d'alliance, qui était de bois de setim, de trois pieds et demi de long, de deux pieds de large, et de deux pieds et demi de haut, le texte dit qu'on donna vingt-neuf talents et sept cent trente sicles d'or, et cent talents d'argent. Or, le talent d'or est évalué aujourd'hui à cent quarante mille livres, et le talent d'argent six mille livres de France. Cela composait la somme exorbitante de quatre millions six cent soixante et huit mille sept cent soixante livres, sans compter les pierres précieuses ; mais il faut considérer qu'il est dit qu'on entoura cette arche d'ornements d'or, que le chandelier était d'or, que tous les vases étaient d'or, qu'il y avait un autel des parfums couvert d'or, et que les bâtons qui portaient cet autel et cette arche étaient aussi couverts d'or, et que l'ouvrage surpassait encore la matière. Les lecteurs sont surpris de voir dans un désert, où l'on manquait de pain et d'habits, une magnificence que l'on ne trouverait pas chez les plus grands rois : c'est encore un prétexte aux incrédules de supposer que la description de ce superbe tabernacle fut prise en partie du temple de Salomon, et qu'encore même le sanctuaire de ce temple ne fut jamais si superbe, et que les Juifs ont toujours tout exagéré. Cependant, si l'on accorde que les Juifs avaient volé tous les vases d'or et d'argent de la Basse-Egypte, et qu'ils avaient chez eux d'excellents ouvriers formés à l'école des maîtres égyptiens, alors l'impossibilité physique disparaîtra. Et d'ailleurs tout est miraculeux, comme nous l'avons dit, chez le peuple de Dieu. C'est là le grand point, et si les Philistins, dans la suite, ne prirent pas toutes ces richesses quand ils battirent le peuple de Dieu et qu'ils prirent leur coffre sacré, c'est encore un grand miracle ; car les Philistins étaient aussi brigands que les Juifs : et de plus, le coffre sacré juif appartenait à leur vainqueurs.

a Il ne faut pas s'étonner que Mosé ou Moïse installe son frère et le consacre, et qu'il sanctifie toutes ces cérémonies communes à toutes les nations. Car il n'y avait guère alors que l'Inde, et la Chine inconnue, qui ne sacrifiassent pas des animaux à la Divinité. Toutes les cérémonies des autres peuples se ressemblaient pour le fond : les prêtres se couvraient de sang ; ils fesaient l'office de bouchers ; et ils prenaient pour eux la meilleure partie des bêtes immolées. Cal

Dieu parla encore à Mosé, et dit : Va déclarer aux enfants d'Israël que voici de tous les animaux de la terre ceux qu'ils pourront manger... Le lièvre est impur, quoiqu'il rumine, parce qu'il n'a pas le pied fendu. Le cochon est aussi impur, parce qu'ayant le pied fendu il ne rumine pas. Vous ne mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni milan, ni cormoran, ni onocrotale ; ce qui vole et marche sur quatre pieds vous sera en abomination... vous ne mangerez point de sauterelles [a].

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Tout homme dont la peau et la chair aura changé de couleur, avec des pustules comme luisantes, sera amené devant Aaron le prêtre, ou à quelqu'un de ses enfants, lequel, quand il aura vu la lèpre sur la peau, et les poils devenus blancs, et les marques de la lèpre plus enfoncées que le reste de la chair, il jugera que c'est la lèpre [b].

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant: Quand vous serez en Canaan, s'il se trouve un bâtiment infecté de lèpre, le maître de la maison en avertira le prêtre... si la lèpre persévère et si la maison est impure, elle sera détruite aussitôt, et on en jettera les pierres, les bois, et toute la poussière hors de la ville dans un endroit immonde [a].

Si quelqu'un des enfants d'Israël veut prendre à la chasse quelque oiseau dont il est permis de manger, qu'il en répande tout le sang, car l'âme de toute chair est dans le sang ; c'est pourquoi vous ne mangerez le sang d'aucun animal, parce que l'âme de toute chair est dans le sang, et quiconque en mangera sera puni de mort [b].

met dit sur cet article, que la consécration du grand-prêtre des Romains se fesait avec des cérémonies encore plus extraordinaires. Ce pontife, « couvert d'un habit tout de soie, « était conduit dans un souterrain, où il recevait tout le « sang d'un taureau par des trous faits à des planches, etc., » et il cite sur cela des vers de Prudence. Calmet prend ici la cérémonie du taurobole pour la consécration du *Pontifex Maximus*. Jamais aucun prêtre, chez les Romains, ne porta un habit de soie : la soie ne commença à être un peu connue que sur la fin de l'empire d'Auguste.

a Les Égyptiens furent, dit-on, les premiers qui firent cette distinction des animaux purs et des impurs, soit par principe de santé, soit par économie, soit par superstition. Le cochon était impur chez eux, non pas parce qu'il ne rumine point, mais parce qu'il est souvent attaqué d'une espèce de lèpre, et que l'on crut qu'il était la première cause de la peste à laquelle l'Égypte est si sujette.

Le lièvre fut regardé comme impur chez les Juifs : ils se trompèrent en croyant qu'il rumine, et en prenant le mouvement de ses lèvres pour l'action de ruminer.

La loi déclare abominable ce qui marche sur quatre pattes et qui vole : il faut entendre que s'il y avait de tels animaux ils seraient déclarés impurs : car nous ne connaissons point de telles bêtes. Il n'y en a jamais eu que dans l'invention des peintres et des sculpteurs qui ont représenté des hiéroglyphes.

On ne sait pas pourquoi la sauterelle est déclarée impure, puisque saint Jean-Baptiste s'en nourrissait dans le désert.

Le texte parle encore de beaucoup d'animaux qu'on ne connait point, comme du griffon, de l'ixion, qui sont des animaux fabuleux.

b Il y a plus de trente maladies de la peau, et le nom de lèpre est un nom général : depuis la simple grattelle jusqu'au cancer, toutes ces maladies prennent des noms différents. Les critiques ont trouvé étrange qu'on envoyât les lépreux aux prêtres, au lieu de les envoyer aux médecins : ce qui fait voir, disent-ils, qu'il n'y avait point de médecins dans un pays aride, et dans un climat malsain qui produit tant de maladies. Les Juifs surtout devaient être infectés de diverses sortes de lèpres dans des déserts de sables où l'on ne trouvait que quelques puits d'une eau bitumineuse et nitreuse, qui augmentait encore ces maladies dégoûtantes. Dom Calmet, dans sa dissertation sur la lèpre, prétend que ces maladies sont causées par « de petits vers qui se glissent « entre cuir et chair. » Calmet n'était pas médecin ; les œufs des vers dont la terre est pleine, se mettent quelquefois dans les ulcères de la chair, mais ils n'en sont pas la cause... Nous avons eu plusieurs charlatans qui ont fait accroire que toutes les maladies étaient causées par des vers, et que chaque espèce d'animaux étant dévorée par une autre espèce ; on pouvait faire manger les vers de l'apoplexie et de l'épilepsie par des vers anti-apoplectiques et anti-épileptiques. Que de charlatans de toute espèce ! et que n'a-t-on pas inventé pour tromper les hommes, et pour se rendre maître de leurs corps et de leurs âmes !

a Il faut pardonner à un peuple aussi grossier et aussi ignorant que le peuple juif, cette imagination de la lèpre des maisons. Il n'y a point de muraille qui ne change de couleur, et dans laquelle il ne se loge quelques petits insectes. On voit même dans nos villes plusieurs de ces murs noircis, et remplis de ces animaux presque imperceptibles, comme le sont presque tous nos fromages au bout d'un certain temps; car les œufs de tous ces petits animaux innombrables sont portés par le vent, éclosent ensuite dans toutes les viandes, dans les fruits, dans l'écorce des arbres, dans les feuilles, dans les sables, dans les pierres, dans les cailloux. Rien ne serait plus ridicule que de couper ces arbres, et d'abattre ces maisons, parce que ces petits animaux microscopiques, qui vivent très peu de temps, s'y sont cachés. Ce n'est point d'ailleurs dans les pays chauds que les murailles se couvrent quelquefois d'une moisissure à laquelle des insectes innombrables s'attachent ; c'est dans nos pays humides qu'une mousse imperceptible croît sur les vieilles murailles, et sert de logement et d'aliment à des insectes, lesquels d'ailleurs ne sont nullement dangereux.

L'idée de dom Calmet que l'espèce de lèpre la plus maligne était la vérole, et que Job en était attaqué, est encore plus insoutenable : la vérole était incontestablement une maladie particulière aux îles de l'Amérique si long-temps inconnues. Le professeur Astruc l'a démontré.

C'est une chose plaisante de voir Calmet donner la torture à quelques anciens auteurs, pour leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit ; il va jusqu'à vouloir trouver la *vérole* dans ces vers de Juvénal :

« . . . . Sed podice levi
« Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ. »
Sat. II, v. 12.

Il ne voit pas que ces vers ne signifient autre chose qu'une opération faite par un médecin à un infâme débauché, dont l'anus avait contracté des ecchymoses par les efforts d'un autre libertin, qui avait blessé ce misérable en commettant le péché contre nature ; ce qui n'a pas plus de rapport à la vérole qu'un cor au pied. Il tord un passage de la trente-septième ode d'Horace,

« Contaminato cum grege turpium
« Morbo virorum. »
L. I, od. 37.

Horace peint ici Cléopâtre accompagnée de ses eunuques, et ne prétend point du tout que cette reine et ses eunuques eussent la vérole. César et Antoine, aussi débauchés qu'elle, n'en furent jamais soupçonnés.

b Les critiques disent qu'il est impossible d'obéir à cette loi. En effet, quelque soin qu'on prenne de saigner un ani-

Les enfants d'Israël ne sacrifieront plus d'hosties aux velus avec lesquels ils ont forniqué [a].

Si vous ne m'écoutez point, si vous n'exécutez pas mes ordres... voici ce que je vous ferai (chap. XXVI, v. 14 et suiv.) : Je vous affligerai de pauvreté, je vous donnerai des fluxions cuisantes sur les yeux... Si après cela vous ne m'obéissez pas, je vous châtierai sept fois davantage, je briserai votre dureté superbe ; la terre ne vous produira plus de grain, vos arbres de fruits, le ciel d'en haut sera de fer, et la terre d'airain (v. 19). Si vous marchez encore contre moi, et si vous ne voulez pas m'écouter, je multiplierai vos plaies sept fois davantage ; j'enverrai contre vous des bêtes qui vous mangeront, vous et vos troupeaux. Si après cela vous ne recevez point ma discipline, et si vous marchez encore contre moi, je marcherai aussi contre vous, et je vous frapperai sept fois davantage ; je ferai venir sur vous l'épée qui vengera mon pacte... Je vous enverrai la peste.... dix femmes cuiront du pain dans le même four... et si après cela vous ne m'écoutez point encore, et si vous marchez contre moi, je marcherai encore contre vous, et je vous châtierai par sept plaies, de sorte que vous mangerez vos fils et vos filles [a].

Tout ce qui aura été offert par consécration de l'homme au Seigneur ne se rachètera point, mais mourra de mort [b].

mal, il reste nécessairement une grande partie de son sang dans les petits vaisseaux, laquelle n'a plus la force de passer par les valvules, et qui, ne circulant plus, reste dans toutes les petites veines.

Une remarque plus importante, est que l'âme est toujours prise dans le *Pentateuque* pour la vie; tout animal qui perd tout ce qu'il peut perdre de son sang est mort. D'ailleurs l'âme de tous les animaux, et même celle de l'homme, étant toujours mise à la place de la vie, cela semble justifier le système audacieux de l'évêque Warburton, que l'immortalité de l'âme était absolument inconnue aux premiers Juifs. Si ce système était vrai, ce serait une nouvelle preuve de la grossièreté de ce peuple. Car toutes les nations puissantes dont il était entouré, Égyptiens, Syriens, Chaldéens, Persans, Grecs, poussaient la créance de l'immortalité de l'âme jusqu'à la superstition. Ils admettaient tous des récompenses et des peines après la mort, comme nous l'avons dit. C'est le plus beau et le plus utile dogme de tous les législateurs. Il est difficile de rendre raison pourquoi les lois portées dans l'*Exode*, dans le *Lévitique*, dans le *Deutéronome*, ne parlent jamais de ce dogme terrible, qui seul peut mettre un frein aux crimes secrets. C'est surtout cette ignorance de l'immortalité de l'âme, qui a fait croire à quelques critiques que les Juifs n'avaient jamais rien su de la théologie égyptienne, et qu'ils n'en avaient vu que quelques cérémonies dans la basse Égypte orientale, vers le mont Casius et vers le lac Sirbon : que ces Juifs n'étaient originairement que des voleurs arabes, qui, ayant été chassés, allèrent s'emparer avec le temps d'une partie de la Palestine, et composèrent ensuite leur histoire comme toute histoire ancienne a été composée, c'est-à-dire très tard, et avec des fictions tantôt ridicules, tantôt atroces. Nous insistons sur cette idée, parce qu'elle est malheureusement très répandue, et que de très savants hommes, abusant de leur science et de leur esprit, ont rendu cette idée trop vraisemblable à ceux qui ne sont pas éclairés par la grâce. Cette opinion de tant de savants sur le malheureux peuple juif est trop dangereuse à la religion chrétienne pour que nous ne la réfutions pas. Ils disent que le christianisme et le mahométisme étant fondés sur le judaïsme, sont des enfants superstitieux d'un père plus superstitieux encore : que Dieu, le créateur et le père de tous les hommes, n'a pu se communiquer familièrement à une horde d'Arabes voleurs, et abandonner si long-temps le reste du genre humain ; ils croient que c'est offenser Dieu de penser qu'il parla continuellement à des Juifs, et qu'il fit un pacte avec eux. Nous renvoyons ces incrédules aux preuves convaincantes que nous ont données tous les Pères; et parmi les modernes, aux écrits des Sherlock, des Abbadie, des Jaquelot, des Houteville.

a C'est ici un des passages de la sainte Écriture les plus délicats à commenter. On entend par les velus les boucs auxquels on sacrifiait dans le nome de Mendès en Égypte. On ne doute pas que plusieurs Égyptiennes n'aient adoré le bouc de Mendès, et n'aient poussé leur infamie superstitieuse jusqu'à soumettre leurs corps à des boucs, tandis que les hommes commettaient le péché d'impureté avec les chèvres. Cette dépravation a été fort commune dans les pays chauds, où les troupeaux de chèvres sont gardés par de jeunes gens, ou par de jeunes filles. Toute l'antiquité a cru que ces conjonctions abominables produisirent les satyres, les égipans, les faunes. Saint Jérôme n'en doute pas; et on ne tarit point sur des histoires de satyres. Il n'est pas impossible qu'un homme avec une chèvre, et une femme avec un bouc, aient produit des monstres qui n'auront point eu de postérité. On peut révoquer en doute l'histoire du minotaure de Pasiphaé, et toutes les fables semblables : mais on ne peut douter de la copulation de quelques femmes juives avec des bêtes. Le *Lévitique* en parle plus d'une fois, et défend ce crime sous peine de mort.

On a cru que l'antique adoration du bouc de Mendès fut la première origine de ce que nous appelons encore chez nous le sabbat des sorciers. Les malheureux infatués de cette horreur se mettaient à genoux vis-à-vis d'un bouc dans leurs assemblées, et le baisaient au derrière; et la nouvelle initiée, qui se donnait au diable, se soumettait à la lascivité de ce puant animal, qui rarement daignait condescendre aux désirs de la femme. Ces infamies n'ont jamais été commises que par les personnes les plus grossières de la lie du peuple; et dans tous les procès de sortilége on ne voit que bien rarement le nom d'un homme un peu qualifié.

Le *Lévitique* dit expressément que la bestialité était fort commune dans le pays de Canaan.

Il n'y a guère de tribunaux en Europe qui n'aient condamné au feu des misérables convaincus ou accusés de cette turpitude : elle existe; mais elle est très rare en Europe. On a beaucoup agité la question, si la peine du feu n'est pas aujourd'hui trop barbare pour de jeunes paysans, qui seuls sont coupables de cette infamie, et qui ne diffèrent guère des animaux avec lesquels ils s'accouplent.

a Des menaces à peu près semblables se trouvent dans le *Deutéronome*, au chapitre XXVIII. Sur quoi les critiques remarquent toujours que jamais on ne parle aux Juifs de peines et de récompenses dans une autre vie. Ils mangeront dans celle-ci leurs enfants. Cette menace est terrible; et c'est la plus grande que des législateurs ignorant le dogme de l'immortalité de l'âme, et n'ayant aucune idée saine de l'âme, purent imaginer alors.

Ce ne fut que vers le temps où Jésus-Christ vint au monde que ce grand dogme des âmes immortelles fut connu des Juifs. Encore l'école entière des saducéens le niait absolument. Les critiques osent ajouter à cette réflexion, qu'ils ne reconnaissent pas la majesté divine dans les discours qu'on lui fait tenir. Mais qui de nous peut savoir quel est le langage de Dieu ? C'est à nous de révérer ce que les livres saints mettent dans sa bouche : ce langage, quel qu'il soit, ne peut avoir rien de proportionné au nôtre; et toute la suite nous convaincra de cette vérité.

b C'est ici le fameux passage sur lequel tant de savants se sont exercés. C'est de là qu'ils ont conclu que les Juifs immolaient des hommes à leur Dieu, comme ont fait tant d'autres nations dans leurs dangers et dans leurs calamités. Ils se fondent sur ces paroles, et sur le texte de Jephté, comme nous le verrons en son lieu. Les Juifs appelaient cette consécration le dévouement, l'anathème. Ainsi nous verrons qu'Acan fut dévoué avec toute sa famille et son bé-

NOMBRES.

Le Seigneur parla à Mosé, disant : Ordonne aux enfants d'Israël de jeter hors du camp tout lépreux, et ceux qui ont la gonorrhée, et quiconque aura assisté à l'enterrement d'un mort, soit homme, soit femme, afin qu'il ne souille point le lieu où il demeure avec vous...

Le Seigneur parla encore à Mosé, disant : Lorsqu'une femme méprisant son mari aura couché avec un autre, et que son mari n'aura pu la surprendre, et que des témoins ne pourront la convaincre d'adultère, on la mènera devant le prêtre... et il prendra de l'eau sainte dans une cruche de terre, et de la terre, du pavé du tabernacle, et il adjurera la femme, en lui disant : Si tu n'as pas couché avec un étranger, et si tu n'es pas pollue, cette eau amère ne te nuira pas ; mais si tu as couché avec un autre que ton mari, et si tu es pollue, sois un exemple au peuple ; que Dieu te maudisse, qu'il fasse pourrir ta cuisse, que ton ventre enfle et qu'il crève [a].

Le Seigneur parla à Moïse, disant : Parle aux enfants d'Israël, disant : Lorsqu'un homme ou une femme auront fait vœu de se sanctifier, et de se consacrer au Seigneur particulièrement, ils ne boiront ni vin ni vinaigre, et ne mangeront point de raisin ; le rasoir ne passera point sur leur tête pendant tout le temps de leur vœu, et ils seront saints pendant que leur chevelure croîtra ; ils auront le soin de ne se point rendre impurs, de ne se point souiller en assistant à des funérailles, fussent celles de leur père, ou mère, ou frère, ou sœur...

Le Seigneur parla encore à Moïse, disant : Faites deux trompettes d'argent ductile, afin que vous puissiez convoquer la multitude quand il faudra décamper... Les premiers qui décampèrent furent les enfants de Juda, distingués par troupes... Alors Mosé dit à Obad, frère de Séphora sa femme : Viens avec nous, nous te ferons du bien... ne nous abandonne pas, car tu connais tous les endroits de ce désert ; tu nous diras où nous devons camper, et tu nous serviras de guide, et lorsque tu seras arrivé avec nous, nous te donnerons la meilleure part de ce que Dieu nous aura attribué [a].

Or, une grande populace, qui était venue avec les Hébreux, demanda avec eux à manger de la viande... et un vent s'étant élevé par le Seigneur, apporta des cailles de la mer Rouge dans le camp... Mais la chair de ces cailles (chap. II) étant encore entre leurs dents, la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple, et il le frappa d'une très grande plaie, et on appela ce lieu le sépulcre des murmures ou de concupiscence [b].

En ce temps, Marie et Aaron parlèrent contre Mosé... Aussitôt le Seigneur descendit dans la co-

tail. Les pères pouvaient dévouer leurs enfants. Tout cela s'expliquera dans la suite.

On a passé dans le Lévitique tout ce qui ne regarde que les cérémonies ; et on s'est attaché principalement à l'historique : c'est ainsi qu'on en usera dans tout le reste de cet ouvrage, excepté quand ce qui est rite, précepte, cérémonie, tient à l'histoire et à la connaissance des mœurs.

[a] Il semble d'abord qu'on ne devrait pas être chassé du camp pour avoir aidé à ensevelir un mort, ce qui était une très bonne action.

La gonorrhée n'est point une maladie contagieuse qui puisse se gagner ; c'est un écoulement involontaire de semence causé par le relâchement des muscles de la verge et par quelques âcretés dans les prostates ; c'est à peu près ce qu'on nomme fleurs * blanches dans les femmes : cette maladie se guérit par un bon medecin. L'auteur de ces remarques en a guéri plusieurs sans les séquestrer de la société civile. De l'oseille, de la scolopendre, et de l'ortie blanche, suffisent quelquefois contre cette maladie dans les hommes et dans les femmes. Il y a une autre sorte de gonorrhée virulente, qui se nomme la chaudep..., et que l'on guérit sûrement par des injections, par la saignée, par un opial de savon et de mercure doux : cette maladie n'était point connue dans notre continent avant la fin de notre quinzième siècle : on sait assez qu'elle est contagieuse par l'accouplement, et que si elle est négligée elle est suivie immanquablement de la v......

L'eau amère de jalousie qu'on fesait boire aux femmes accusées d'adultère, est probablement le premier exemple qui nous reste de ces épreuves pratiquées par toute la terre : elles ont été variées en bien des manières, et fort usitées dans les temps d'ignorance. Philon et l'historien Josèphe nous assurent que l'épreuve des eaux amères était en usage dans leur temps. Les livres saints ne nomment personne à qui on ait fait boire de ces eaux ; mais le protévangile de saint Jacques, qui est lu dans quelques églises d'Orient, tout apocryphe qu'il est, dit, au chapitre XVI, que le grand-prêtre fit boire des eaux de jalousie à saint Joseph et à la vierge Marie : ils en burent l'un et l'autre, et furent déclarés également innocents.

* On écrit aujourd'hui *Flueurs*

[a] Les nazaréens semblent la première origine des vœux, du moins parmi nous : ils font vœu de mener une vie particulière, de ne boire ni vin ni vinaigre. Le peu de vinaigre qu'on jetait dans l'eau était la boisson du petit peuple et du soldat dans l'antiquité ; il faut observer que les mères vouaient leurs enfants au nazaréat, et qu'au lieu que nos moines se tondent, ceux-là étalaient leur chevelure : on fesait aussi quelquefois d'autres vœux, comme de ne point boire de vin, et de ne rien manger à l'huile pendant quelque temps. Les savants disent que le mot syriaque *secar* signifie du vin, et Calmet dit qu'il signifie du sucre. Il est fort douteux que les Juifs, dans le désert, eussent du sucre, qui vient des Indes.

Quelques troupes distinguées dans les maisons des rois ont des trompettes d'argent ; et puisqu'il est dit que le tabernacle qu'on portait sur un char dans le désert avait pour plus de deux millions d'ornements, il ne faut pas s'étonner que les trompettes fussent d'argent. Les interprètes disent que c'était de l'argent battu ; il est plus croyable qu'on les jetait au moule ; et il est plus difficile qu'on ne pense de faire de bonnes trompettes.

[b] Les critiques nous disent qu'il n'est pas étrange que des malheureux n'ayant pour nourriture que la rosée nommée manne, aient demandé à manger, et qu'il paraîtrait cruel de les faire mourir pour cette faute, et pour avoir mangé des cailles que Dieu même leur envoya. Apparemment qu'ils en mangèrent trop ; ce qui arrive presque toujours après un long jeûne.

lonne de nuée ; il se mit à la porte du tabernacle, et il dit à Aaron et à Marie : S'il y a entre vous un prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe ; mais il n'en est pas ainsi de Mosé mon serviteur ; car je lui parle de bouche à bouche ; il me voit clairement, sans énigme et sans figure : pourquoi donc avez-vous mal parlé de mon serviteur Mosé ? Ayant dit cela, il s'en alla en colère. La nuée, qui était sur le tabernacle, se retira (chap. XII, v. 10), et Marie fut couverte de lèpre [a].

Et Aaron la voyant lépreuse, dit à Mosé son frère : Je te prie, ne nous punis pas du péché que nous avons commis follement et que Marie ne meure pas ; car la lèpre lui a déjà mangé la moitié du corps... Marie fut donc jetée hors du camp (chap. XII, v. 15) pendant sept jours [b].

Et Mosé envoya du désert de Pharan douze hommes pour considérer la terre de Canaan... et ces hommes montèrent du côté du midi, et vinrent à Hébron, qui a été bâti sept ans avant Tanis, ville d'Egypte [c].

Et s'étant avancés, ils coupèrent une branche avec son raisin, que deux hommes portèrent sur une voiture avec des grenades et des figues [d] ; d'autres, qui avaient été dans ce pays, dirent : La terre que nous avons parcourue dévore ses habitants ; et ils sont d'une grandeur démesurée ; ce sont des monstres de la race des géants, devant qui nous ne paraissons que comme des sauterelles ; et ils se dirent l'un à l'autre : Établissons-nous un autre chef, et retournons en Egypte [a].

Et Dieu dit à Mosé : Aucun des Israélites ne verra la terre que j'ai promis par serment de donner à leurs pères ; mais pour Caleb mon serviteur, je le ferai entrer dans ce pays dont il a fait le tour ; et sa semence le possédera ; mais parce que les Amalécites et les Cananéens habitent dans les vallées, ne montez pas par les montagnes, et retournez-vous-en tous dans les déserts vers la mer Rouge... Vous n'entrerez point dans le pays dans lequel j'ai juré de vous faire entrer, excepté Caleb, fils de Séphoné, et Josué, fils de Nun... et les Cananéens et les Amalécites, qui habitaient sur les montagnes, descendirent contre eux, les battirent et les poursuivirent jusqu'à Horma [b].

Or un homme ayant ramassé du bois un jour de sabbat... Dieu dit à Mosé : Que cet homme meure et soit lapidé (ch. XV, v. 35). On le mena hors du camp, il fut lapidé, et il mourut comme l'avait ordonné le Seigneur. Le Seigneur parla aussi à Mosé, et lui dit : Parle aux enfants d'Israël (ch. XV, v. 38), dis-leur de faire des franges au

[a] Le texte dit que la femme de Mosé était Ethiopienne ; l'histoire ancienne de Mosé, dont nous avons déjà parlé, dit qu'il avait épousé la reine d'Ethiopie ; mais que, loin que cette reine le suivit dans cet horrible désert où il erra quarante ans, elle le chassa de ses états. L'Écriture dit que Mosé avait épousé Séphora la Madianite, fille de Jéthro. Il se peut qu'il ait eu plusieurs femmes comme tous les autres patriarches ; et il est naturel que Marie se soit brouillée avec cette Éthiopienne.

Le Seigneur venge Mosé des injures de Marie et d'Aaron. Mais Marie est seule punie, et Aaron ne l'est jamais.

[b] Cette espèce de lèpre était donc un cancer : car la lèpre, qui n'est qu'une forte gale, ne détruit par les chairs en si peu de temps.

Dieu déclare ici qu'il parle toujours bouche à bouche à Mosé : cela semble contraire à ce qui est dit ailleurs, que Dieu ne lui permit de le voir que par derrière. Marie dit aussi que Dieu lui a parlé tout comme à son frère. On concilie ces contradictions apparentes aisément.

[c] On ne peut guère excuser la méprise des copistes, qui, sans doute, ont pris ici le nord pour le midi. On va droit au nord du désert de Sin à celui de Pharan, de Pharan à Cades-Barné, à Azéroth, de ces déserts à celui de Bersabée ou pays de Canaan.

[d] Plusieurs interprètes disent que ces espions n'apportèrent qu'un seul raisin ; mais on peut entendre que cette branche portée par deux hommes était chargée de plusieurs grappes. Dom Calmet cite des moines qui ont vu dans la Palestine des raisins si prodigieux, que deux hommes n'en auraient pu porter un seul : ainsi un raisin aurait donné un quartaut de vin comme dans la Jérusalem céleste ; mais les raisins de ce pays-là ne sont pas si gros aujourd'hui.

[a] Ces deux rapports des espions juifs sont entièrement contradictoires. On demande, d'ailleurs, comment ces géants si redoutables laissèrent prendre et emporter leurs raisins, leurs grenades et leurs figues par des étrangers qui ne leur venaient pas à la ceinture. Ceux qui virent ces raisins ne virent pas apparemment les gros raisins ; et s'ils voulurent choisir un autre chef que Mosé, ils ne firent que ce que font encore aujourd'hui tous les Arabes et les Maures de Tunis, d'Alger et de Tripoli, qui déposent leurs chefs, et qui souvent les tuent quand ils en sont mécontents. Mais on est surpris que des gens qui voyaient tous les jours Dieu même parler à Mosé, et qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, pussent imaginer de déposer ce même Mosé déclaré si souvent le ministre de Dieu, et qui était armé de toute sa puissance. On peut bien conspirer contre un chef à qui on espère de succéder ; mais personne ne pouvait se flatter d'obtenir de Dieu les mêmes faveurs qu'il avait faites à Mosé son représentant. Les mœurs de ce temps-là sont bien différentes des mœurs modernes : on le voit à chaque ligne.

[b] Nous voyons qu'il était ordinaire chez les anciens que les dieux fissent serment comme les hommes. Il y en a des exemples dans tous les poëtes héroïques. Les critiques ne peuvent concilier ce que Dieu dit ici, que les Cananéens et les Amalécites habitent les vallées, avec ce qui est dit le moment d'après, qu'ils descendirent des montagnes. La chose cependant est très possible. Mais ils trouvent Mosé aussi mauvais général que mauvais législateur : car, disent-ils, en supposant que Mosé fût à la tête de six cent mille combattants, il devait s'emparer de tout le pays en se montrant ; il avait assez de monde pour se saisir de tous les défilés : et il se laisse battre en rase campagne par une poignée d'Amalécites ; il ne fait plus ensuite qu'errer pendant quarante ans, aller de désert en désert, et revenir sur ses pas, sans aucun projet de campagne. Ils ne reçoivent point pour excuse les décrets de Dieu ; ils disent qu'il est trop aisé de supposer qu'on n'a été battu que pour avoir offensé Dieu ; ils ajoutent que quand on est errant pendant quarante ans sans avoir pu prendre une seule ville, ce ne peut être que par sa faute ; et après avoir regardé Mosé comme un homme très mal entendu dans son métier, ils persistent à dire que toute cette histoire ne peut être qu'une fable encore plus mal inventée. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes leurs objections auxquelles nous avons déjà répondu. Il se peut que Mosé, à l'âge de cent ans, ait été un très mauvais capitaine et un législateur ignorant ; mais s'il obéissait à Dieu, nous devons le respecter.

coin de leurs manteaux, et d'y mettre des rubans couleur d'hyacinthe [a].

En ce temps-là (ch. XVI, v. 1), Coré, fils d'Isaar, Dathan et Abiron, fils d'Éliab, et Hon, fils de Phéleth, s'élevèrent contre Mosé et Aaron avec deux cent cinquante des principaux de la synagogue, et s'étant présentés devant Mosé, ils lui dirent : Qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints, et que le Seigneur est dans eux ; pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu ? Ce que Mosé ayant entendu, il tomba par terre : puis il dit à Coré et à toute sa troupe : Demain, Dieu fera connaître ceux qui sont à lui... que chacun prenne son encensoir, toi Coré et tous tes adhérents, et demain mettez du feu sur vos encensoirs devant le Seigneur ; et celui qu'il aura choisi sera saint : vous êtes trop insolents, enfants de Lévi.

Mosé étant donc extrêmement en colère... dit à Coré : Présente-toi demain avec toute ta troupe d'un côté, et Aaron se présentera de l'autre [b].

Prenez chacun vos encensoirs, mettez-y de l'encens, présentez à Dieu vos encensoirs [1], et qu'Aaron tienne aussi son encensoir. Ce que Coré et sa troupe ayant fait en présence de Mosé et d'Aaron, la gloire du Seigneur apparut à tous. Et le Seigneur parla à Mosé et à Aaron, et leur dit : Séparez-vous de leur assemblée, afin que je les

[1] Dans les éditions antérieures à celle de Kehl, on lit : Présentez a Dieu vos *deux cent cinquante encensoirs*.

[a] S'il était permis de juger des lois du Seigneur par les lois de nos peuples polices, on trouverait peut-être un peu de dureté à faire périr un homme pour avoir ramassé un peu de bois dont il avait probablement besoin pour faire bouillir le lait de ses enfants, ou pour préparer le diner de sa famille ; il n'est pas dit que cet homme ramassa un fagot en dérision de la loi. Ce n'est pas à nous à interroger Dieu, et à lui demander pourquoi il fait Aaron grand pontife immédiatement après qu'il a jeté le veau d'or en fonte, et qu'il l'a fait adorer ; et pourquoi il condamne à mort un homme qui n'a commis d'autre crime que de ramasser un petit fagot pour son usage. Dieu fait miséricorde a qui il lui plait.

Plusieurs incrédules soupçonnent que ce livre fut écrit par Samuel ; et on sait que Samuel fut un homme dur : c'est le sentiment du grand Newton. Mais quelque respect que nous ayons pour Newton, nous respectons encore plus l'Eglise.

Les critiques sont revoltés de voir un article de franges et de rubans joint immédiatement à une condamnation a mort. Cela leur parait incohérent ; ils ne croient pas qu'un peuple qui manquait de tout, et dont Dieu fut obligé de conserver les habits par miracle, ait mis des franges et des rubans à ses robes dans un désert. Mais si Dieu conserva leurs habits par miracle, pendant quarante ans, il put aussi leur donner des franges par miracle, et surtout empêcher que six cent mille combattants de son peuple ne fussent battus par une troupe d'Amalécites.

[b] Si l'on en croit les savants hardis dont nous avons déjà tant parlé, cette histoire de Coré, Dathan et Abiron fut écrite après le retour des Juifs de la captivité de Babylone, lorsqu'on se disputait dans Jérusalem la place de grand-prêtre avec plus de fureur que n'en ont jamais déployé les anti-papes. Les frères alors tuaient leurs frères pour parvenir au souverain pontificat ; et il n'y eut jamais plus de troubles chez les Juifs que quand ils furent gouvernés par leurs pontifes avant et après les conquêtes d'Alexandre.

On suppose donc qu'alors quelque Juif, pour rendre le sacerdoce plus vénérable, écrivit cette histoire, qui ne tient point au reste du *Pentateuque*, et l'inséra dans le Canon. Nous croyons que c'est une conjecture hasardée. D'autres la rejettent absolument, comme incompatible avec l'éloge qu'on donne à Mosé dans le *Pentateuque* d'avoir été le plus doux des hommes.

Il n'est pas surprenant, disent-ils, que Coré, arrière-petit-fils du patriarche Lévi, Dathan, Abiron et Hon, descendants de Ruben, fussent mécontents de la supériorité que Mosé affectait sur eux, puisque Aaron son frère, et Marie sa sœur, avaient montré les mêmes sentiments.

Les deux cent cinquante Juifs qui étaient de leur parti etaient les premiers de la nation ; c'était un schisme dans toutes les formes. Ces savants prétendent que le terme de synagogue, dont l'auteur sacré se sert ici, prouve que ce livre fut fait dans le temps de la synagogue, et non pas dans le désert, où il n'y avait point de synagogue. Ils disent que ce mot a échappé au faussaire qui a mis cet ouvrage sous le nom de Mosé lui-même, et qui s'est trahi par cette inadvertance.

Ils croient voir tant de cruauté et tant de prodiges dans cette aventure, qu'ils la regardent comme une fiction ; ils ne parlent qu'avec horreur de quatorze mille sept cents hommes mourant par le feu du ciel, et de deux cent cinquante chefs du peuple engloutis dans la terre.

Toland et Woolston ont la hardiesse de traiter ce châtiment divin de roman diabolique.

Quelques commentateurs ont cru, en lisant le mot *Infernum* qui est dans la *Vulgate* pour la fosse, qu'il signifiait l'enfer, tel que nous l'admettons, enfer que les Juifs ne connaissaient pas. Ces mots, *descenderunt viri in infernum* (chap. XVI, v. 33), signifient qu'ils descendirent vivants dans le souterrain ; c'est ce que nous avons déja remarqué. Cette équivoque, qui n'est que dans la *Vulgate*, a occasioné bien des méprises. Les commentateurs ont pris souvent *infernum*, la fosse, la sépulture, pour l'enfer ; et *lucifer*, l'étoile du matin, pour le diable.

Cette histoire a révolté plusieurs Juifs, au point qu'un d'eux écrivit l'origine de la querelle entre Mosé et ses adversaires pour la rendre odieuse et ridicule. C'est le seul ouvrage de plaisanterie qui nous soit venu des anciens Juifs. On ne sait pas dans quel temps il fut écrit. Il est intitulé : *Livre des choses omises par Mosé* On l'imprima à Venise en hébreu sous le titre *Maynshioth*, sur la fin du quinzième siècle. Le savant Gilbert Gaulmin le traduisit en latin ; et Albert Fabricius l'inséra * dans sa Collection en 1714. En voici la traduction en notre langue : « Le commencement de « la querelle vint par une veuve ; elle n'avait qu'une brebis « qu'elle voulut tondre. Aaron vint et emporta la laine, en « disant qu'elle lui appartenait par la loi, dans laquelle il « est écrit : Tu donneras à Dieu les prémices de la laine de « ton troupeau. La veuve alla implorer Coré avec des larmes « et des gémissements. Coré alla vers Aaron, mais il ne put « le fléchir ; alors prenant pitié de la veuve, il lui donna « quatre pièces d'argent, et s'en retourna fort en colère. Quelque temps après, la même brebis mit bas son premier « agneau ; dès qu'Aaron le sut, il courut chez la femme, « prit l'agneau et l'emporta. La pauvre veuve alla encore « pleurer chez Coré ; celui-ci conjura Aaron une seconde fois « de rendre a la veuve son seul bien. Je ne le puis, répon« dit le prêtre Aaron, car il est écrit : Tout mâle premier-né « du troupeau sera offert au Seigneur. Il retint l'agneau pour « lui, et Coré le quitta furieux. La femme désespérée tua la « brebis ; Aaron vint sur-le-champ, et prit pour lui l'épaule, « le cou, et le ventre. Coré retourna vers Aaron, et lui fit de « nouveaux reproches ; il est écrit, répondit le pontife : Tu « donneras l'épaule, le cou, et le ventre au prêtre. La veuve, « poussée à bout, jura et dit : Que ma brebis soit anathème. « Aaron l'ayant su, prit la brebis entière pour lui, en disant : « il est écrit : Tout anathème dans Israël t'appartiendra. » L'auteur dit ensuite que Coré, Dathan et Abiron formèrent un parti considérable contre Aaron, mais qu'ils ne furent pas les plus forts et que quatorze mille des leurs périrent dans une bataille.

On a conjecturé que cette satire juive, la seule qui nous

* Cet ouvrage n'est point dans le recueil des apocryphes donné par Fabricius. A la page 823, art. CLIV, il annonce les trois opuscules sur Moïse, publiés et traduits par Gaulmin, en 1626 ; il témoigne quelque regret de ne pas les introduire dans son recueil, et n'en donne même aucun extrait. *Totos eos hic... libenter addidissem, nisi molem hujus Codicis apocryphi noluissem nimis excrescere*. REN.

détruise tout à coup. Mosé s'étant levé, s'avança vers Dathan et Abiron, suivi des anciens d'Israël. Il dit au peuple : Retirez-vous des tentes de ces impies... vous allez reconnaître que c'est Dieu qui m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez : si ces hommes meurent d'une mort ordinaire, et de quelque plaie dont les autres hommes sont frappés, Dieu ne m'a pas envoyé ; mais si le Seigneur fait une chose nouvelle, si la terre s'ent'rouvrant les engloutit et tout ce qui leur appartient, et qu'ils descendent dans la fosse tout vivants, vous saurez qu'ils ont blasphémé le Seigneur. Et dès qu'il eut cessé de parler, la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds, et ouvrant la gueule, elle les dévora avec toute leur substance.

Et ils descendirent tout vivants dans la fosse couverts de terre, et ils périrent du milieu du peuple ; et tout Israël, qui était là en cercle, s'enfuit aux cris des mourants, de peur que la terre ne les engloutît aussi. En même temps un feu sortit du Seigneur, et tua les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens. Et Dieu parla à Mosé, disant : Commande au prêtre Éléazar, frère d'Aaron, de prendre tous ces encensoirs, et de jeter le feu de côté et d'autre, car ils sont sanctifiés par la mort des pécheurs ; qu'il les réduise en lames, et qu'il les attache à l'autel, car ils sont sanctifiés.

Le lendemain toute la multitude d'Israël murmura contre Mosé et Aaron, disant : C'est vous qui avez tué les gens du peuple de Dieu. Et la sédition augmentant, Mosé et Aaron s'enfuirent au tabernacle du pacte. Quand ils y furent entrés, la nuée le couvrit, et la gloire du Seigneur parut. Dieu dit à Mosé : Retire-toi du milieu de cette multitude, je m'en vais les exterminer dans le moment. Ils se jetèrent tous par terre. Mosé dit à Aaron : Prends ton encensoir, mets-y du feu de l'autel, et va vite au peuple, prie pour eux ; car la colère est sortie du Seigneur, et la plaie a commencé. Ce qu'ayant fait Aaron, et ayant couru à la multitude que le feu embrasait, il offrit de l'encens, et se tenant entre les morts et les vivants, il pria pour le peuple, et la plaie cessa. Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui étaient morts avec Coré dans la sédition.

Le Seigneur (ch. XIX, v. 1) parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Voici la religion de la victime. Commande que les enfants d'Israël amènent une vache rousse, d'un âge parfait, sans tache, et qui n'ait jamais porté le joug. On la donnera au prêtre Éléazar, qui la mènera hors du camp et l'immolera devant le peuple. Il trempera le doigt dans son sang, et il en aspergera les portes du tabernacle. Il la brûlera devant tout le monde, tant la peau et les chairs que le sang et la bouse... Il jettera dans le feu du bois de cèdre, de l'hysope, et de la pourpre deux fois teinte. Il reviendra au camp, et sera impur jusqu'au soir. Un homme qui sera pur amassera les cendres de la vache, et les mettra hors du camp dans un lieu très pur, pour en faire une eau d'aspersion [a].

Le roi d'Arad, prince cananéen qui habitait vers le midi (ch. XXI, v. 1), ayant appris qu'Israël était venu pour reconnaître son pays, vint le combattre, et en fut vainqueur, et en emporta les dépouilles. Mais Israël s'obligea par un vœu au Seigneur : Si tu me livres ce peuple, je détruirai ses villes. Et Dieu exauça le vœu d'Israël, et lui livra le roi cananéen, qu'ils firent mourir ; et ils nommèrent ce lieu Horma, c'est-à-dire anathème.

Ensuite ils partirent de la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge [b]

soit parvenue, fut écrite lorsque le grand-prêtre Jean, disputant la tiare à son frère Jésu, le tua dans le temple même, du temps du roi Artaxerxès. Nous n'entrons point dans cette vaine dispute ; nous devons rejeter tout ce qui n'est point contenu dans les livres saints dont nous commentons avec respect les principaux endroits, sans oser en approfondir le sens Nous dirons seulement que de tout temps il y eut des esprits hardis qui se piquèrent d'être au-dessus des préjugés du vulgaire ; il y en a beaucoup aujourd'hui à Rome, à Constantinople, à Londres, dans Amsterdam, dans Paris, dans Pékin ; mais ils ne forment point de factions, et par là ils ne sont pas dangereux. Or le parti de Dathan, Coré et Abiron, paraît avoir été une faction considérable réprimée par ceux qui avaient le pouvoir en main.

[a] Ce sacrifice et cette eau de la vache rousse furent longtemps en usage chez les Juifs. Le chevalier Mersham fait voir dans son *Canon égyptiaque*, aussi bien que Spencer, que cette cérémonie est entièrement prise des Égyptiens, ainsi que le bouc émissaire et presque tous les rites hébreux.

Kircher dit qu'on croirait que les Hébreux ont tout imité des Égyptiens, ou que les Égyptiens ont hébraïsé ; plusieurs pensent qu'il est vraisemblable que le petit peuple se soit modelé sur la grande nation sa voisine, quoiqu'il fût son ennemi. Les uns croient que les Égyptiens immolaient une vache à Isis ; les autres croient que c'était un taureau. Ce n'était point une contradiction d'avoir un taureau consacré dans un temple, et d'immoler les autres. Au contraire, dit-on, la même religion qui ordonnait la consécration du taureau, symbole de l'agriculture, ordonnait qu'on immolât des taureaux et des vaches à Isheth, que les Grecs nommèrent Isis, inventrice de l'agriculture.

Calmet dit que la vache rousse marque assez Jésus-Christ dans son agonie.

[b] Les copistes ont fait encore ici une très grande faute ; car on ne peut en soupçonner l'auteur sacré : c'est de prendre toujours le nord pour le midi. Arad est précisément à l'extrémité orientale où les Hébreux parvinrent, selon le texte, en partant du désert de Sin. Ils sont battus vers Adar, ou Arada, qui est dans le désert de Bersabée ; ils battent ensuite ce petit chef qu'on appelle roi d'un peuple cananéen. Voilà le pays que Dieu leur a promis ; mais, loin d'en jouir, ils détruisent ses villes et s'en retournent au midi vers la mer Rouge. Cela est incompréhensible. Le peuple de Dieu devait être plus nombreux au bout de trente-huit ans que lorsqu'il partit d'Égypte ; la bénédiction du Seigneur était dans le grand nombre des enfants ; et si chaque femme a eu seulement deux mâles, il devait y avoir douze cent mille combattants, sans compter les vieillards qui pouvaient être encore en vie. Il est vrai que le Seigneur en avait fait tuer vingt-

Et le peuple commença à s'ennuyer du chemin et de la fatigue; et il parla contre Dieu et Mosé. Il dit : Pourquoi nous as-tu tirés d'Égypte, pour nous faire mourir dans ce désert, où nous n'avons ni pain ni eau? la manne, cette vile nourriture, nous fait soulever le cœur.

C'est pourquoi le Seigneur envoya des serpents ardents; plusieurs en furent blessés et en moururent. Le peuple vint à Mosé; ils dirent : Nous avons péché, prie Dieu qu'il nous délivre de ces serpents. Mosé pria pour le peuple. Le Seigneur dit à Mosé : Fais un serpent d'airain pour servir de signe; et ceux qui auront été mordus le regarderont, et ils vivront a.

Israël demeura dans le pays des Amorrhéens; et il envoya des batteurs d'estrade pour considérer le pays de Jazer, dont ils prirent les villages et les habitants; et ils se détournèrent pour aller vers le chemin de Basan. Et Og, roi de Basan, vint avec tout son peuple pour combattre dans Édraï; et Dieu dit à Israël : Ne le crains point, car je l'ai livré entre tes mains avec tout son peuple et son pays. Ils le frappèrent donc lui et tout son peuple; tout fut tué, et ils se mirent en possession de sa terre. Et étant partis de ce lieu, ils campèrent dans les plaines de Moab (ch. XXII, v. 1), où est situé Jéricho, au-delà du Jourdain. Or Balac, fils de Séphor, ayant vu tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens, et considérant que les Moabites le craignaient et ne pouvaient lui résister, Balac, roi de Moab, envoya des députés à Balaam, fils de Béor; c'était un devin qui demeurait sur le fleuve du pays des Ammonites a.

Il lui fit dire: Voilà un peuple sorti de l'Égypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s'est campé vis-à-vis de moi; viens donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi; car je sais que ce que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit.

Les anciens de Moab et ceux de Madian s'en allèrent donc, portant dans leurs mains de quoi payer le prophète... Dieu dit à Balaam : Garde-toi bien d'aller avec eux et de maudire ce peuple, car il est béni. Balaam leur répondit donc : Quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais dire ni plus ni moins que ce que le Seigneur m'a ordonné... Dieu étant venu encore à Balaam, lui dit : Si ces hommes sont venus encore à toi, marche et va avec eux, à condition que tu m'obéiras.

Balaam s'étant levé au matin, sella son ânesse,

trois mille pour le veau d'or; comme depuis vingt-quatre mille pour une Madianite, et quatorze mille pour la querelle de Coré, de Dathan et d'Abiron, avec Mosé; mais certainement il en restait assez pour conquérir le petit pays de Canaan, et surtout pour l'affamer. Il n'est pas naturel qu'il s'enfuie alors vers la mer Rouge : nous ne pouvons expliquer cette étrange marche; nous nous en rapportons au texte, sans pouvoir en aplanir les difficultés : nous ne répondrons rien aux guerriers, qui disent hardiment que cette marche de Mosé est d'un imbécile; nous répondrons encore moins aux incrédules qui ne regardent ce livre que comme un amas de contes sans raison, sans ordre, sans vraisemblance : il faudrait des volumes pour résoudre toutes les objections : quelques uns l'ont tenté, personne n'a pu y réussir. Le Saint-Esprit, qui a seul dicté ce livre, peut seul le défendre.

a Les Égyptiens avaient dans leur temple de Memphis un serpent d'argent qui se mordait la queue, et qui était, selon les prêtres d'Égypte, un symbole de l'éternité. On voit encore des figures de ce serpent sur quelques monuments qui nous restent. C'est une nouvelle preuve, si l'on en croit les savants, que les Hébreux furent en beaucoup de choses les copistes des Égyptiens.

On ne sait pas trop ce que c'est que ces serpents ardents; mais la grande difficulté est d'expliquer comment cette figure peut s'accorder avec la loi, qui défendait si expressément de faire aucune figure. Il est aisé de détruire cette objection en montrant que le législateur peut se dispenser de la loi. Grotius dit que l'airain est contraire à ceux qui ont été mordus des serpents, et que le danger du malade redouble si on lui montre seulement l'image de l'animal qui l'a mordu. Grotius n'était pas grand physicien. Il se peut que l'imagination de tout malade se trouble à la vue de toute figure qui lui représentera l'animal qui cause son mal, de quelque espèce que cet animal puisse être. Si Grotius avait raison, Mosé serait allé contre son but, et en élevant un serpent d'airain il aurait augmenté le mal au lieu de le guérir.

Les incrédules trouvent mauvais que Dieu envoie des serpents à son peuple, au lieu du pain qu'il lui demande; et ils disent que le serpent d'airain ne ressuscita pas ceux que les serpents avaient tués. Ce qui pourrait confondre les incrédules, c'est que le serpent d'airain érigé par le grand Mosé est soigneusement conservé à Milan; et cela est d'autant plus admirable, que, selon la sainte Écriture, le roi juif Ézéchias avait fait fondre ce serpent, comme un monument d'idolâtrie et de magie qui souillait le temple juif.

a Tout ce pays des Moabites, et d'Og, roi de Basan, est le désert qui conduit à Damas, et par lequel les Arabes passent encore pour aller en Syrie. Ce désert est à la gauche du Jourdain, près des montagnes de la Célésyrie. La terre promise, qui contient Jéricho, Sichem, Samarie, Jérusalem, est à la droite de ce petit fleuve.

Il n'y a point d'autre fleuve dans le pays, il n'y a que des torrents; aussi le texte hébreu ne dit point que Balaam demeura sur le fleuve des Ammonites; il dit que Balac envoya des députés à Balaam, à Petura (Pethor), situé sur le fleuve de la patrie de Balaam, et les commentateurs conviennent que le texte hébreu est corrompu dans la *Vulgate*. Le *Deutéronome*, au chap. XXIII, dit formellement que Balaam, fils de Béor, était de Mésopotamie de Syrie. Ce fleuve, dont il est parlé dans les *Nombres*, ne peut donc être que l'Euphrate; et les doctes conviennent que, suivant le texte chaldéen, Balaam demeurait vers l'Euphrate. Mais nous avons déjà remarqué qu'il y a plus de trois cents milles de l'Euphrate à l'endroit où étaient alors les Hébreux; cela forme une nouvelle difficulté. Comment le petit roitelet Balac, le petit chef d'une horde d'Arabes, poursuivi par douze cent mille hommes, pouvait-il, pour tout secours, envoyer chercher un prophète en Chaldée à cent cinquante lieues de chez lui?

Les critiques demandent encore de quel droit et par quelle fureur douze cent mille étrangers venaient ravager et mettre à feu et à sang un petit pays qu'ils ne connaissaient pas. Si on répond que ces douze cent mille hommes étaient les enfants de Jacob et d'Abraham, les critiques répliquent qu'Abraham n'avait jamais possédé qu'un champ, et que ce champ était en Hébron de l'autre côté du Jourdain, et que les Moabites et les Ammonites, descendants, selon l'Écriture, de Loth, neveu d'Abraham, n'avaient rien à démêler avec les Juifs. Ou ils les connaissaient, ou ils ne les connaissaient pas : si les Juifs les connaissaient, ils venaient détruire leurs parents; s'ils ne les connaissaient pas, quelle raison avaient-ils de les attaquer?

et se mit en chemin avec eux [a]. Mais Dieu entra en colère contre lui, et l'ange du Seigneur se mit dans le chemin vis-à-vis Balaam, qui était sur son ânesse.

L'ânesse voyant l'ange qui avait un glaive à la main, se détourna du chemin; et comme Balaam la frappait et la voulait faire retourner, l'ange se mit dans un chemin étroit entre deux murailles qui entouraient des vignes; et l'ânesse, voyant l'ange, se serra contre le mur et froissa le pied de son cavalier, qui continuait à la battre. L'ange se mit dans ce lieu étroit, où l'ânesse ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. L'ânesse s'abattit sous Balaam; et Balaam en colère la frappa encore plus fort avec un bâton. Le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle dit à Balaam: Que t'ai-je fait? Pourquoi m'as-tu frappée trois fois? Balaam lui répondit: C'est parce que tu l'as mérité, et que tu t'es moquée de moi; que n'ai-je une épée pour t'en frapper!

L'ânesse lui dit: Ne suis-je pas ta bête que tu as coutume de monter jusqu'à aujourd'hui; dis-moi si je t'ai jamais rien fait. Jamais, dit Balaam.

Aussitôt Dieu ouvrit les yeux à Balaam, et il vit l'ange qui avait tiré son sabre, et l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit: Pourquoi as-tu battu trois fois ton ânesse? Je suis venu à toi, parce que ta voix est perverse et contraire à moi; et si ton ânesse ne s'était pas détournée de la voie, je t'aurais tué, et j'aurais laissé la vie à ton ânesse...

Or, Balac alla au-devant de Balaam dans une ville des Moabites, sur les confins de l'Arnon. Ils allèrent donc ensemble jusqu'à l'extrémité de sa terre; et Balac ayant fait tuer des bœufs et des brebis, envoya des présents à Balaam et aux princes qui étaient avec lui.

Et Balaam (chap. XXIII, v. 1) dit à Balac: Fais-moi dresser sept autels, et prépare sept veaux et sept moutons; et Balac et Balaam mirent ensemble sur l'autel un veau et un bélier, et Balaam s'en allant promptement, Dieu alla au-devant de lui; et Balaam lui dit: J'ai dressé sept autels, et j'ai mis un veau et un bélier sur chacun. Alors le Seigneur lui dit: Retourne à Balac, et dis-lui ces choses. Balaam étant retourné, trouva Balac debout près de son holocauste [a], et tous les princes des Moabites; et s'échauffant dans sa parabole, il dit: Balac, roi des Moabites, m'a appelé des montagnes d'Orient: Viens au plus vite, m'a-t-il dit, maudis Jacob et déteste Israël. Comment mau-

[a] Les interprètes ne sont pas d'accord entre eux sur ce prophète Balaam: les uns veulent que ce fût un idolâtre de la Chaldée; les autres prétendent qu'il était de la religion des Hébreux. Le texte favorise puissamment cette dernière opinion, puisque Balaam, en parlant du Dieu des Juifs, dit toujours, le Seigneur mon Dieu, et qu'il ne prophétise rien que Dieu n'ait mis dans sa bouche. Il est étonnant, à la vérité, qu'il y eût un prophète de Dieu chez les Chaldéens. Abraham, né de parents idolâtres en Chaldée, fut le plus grand serviteur de Dieu. Il est dit que Dieu lui-même vint parler à Balaam pendant la nuit, et lui ordonna d'aller avec les députés du roi Balac. Cependant Dieu se met en colère contre lui sur le chemin; et l'ange du Seigneur tire son épée contre l'ânesse qui portait le prophète. Le texte ne dit pas pourquoi Dieu était en colère, et pourquoi l'ange vint à l'ânesse l'épée nue; ce n'est pas un des endroits de l'Écriture sainte les plus aisés à expliquer. Balaam semble ne frapper son ânesse que parce qu'elle se détourne du chemin qu'il prenait pour obéir au Seigneur.

Ce qui passe pour le plus merveilleux, c'est le colloque du prophète et de l'ânesse; mais il est certain que dans ces temps-là c'était une opinion généralement reçue, que les bêtes avaient de l'intelligence et qu'elles parlaient. Le serpent avait déjà parlé dans le jardin d'Eden; et Dieu même avait parlé au serpent. Dom Calmet dit, sur cet article, ces propres mots: « Si le démon a pu autrefois faire parler « des animaux, des arbres, des fleuves, pourquoi le Sei- « gneur ne pouvait-il pas faire la même chose? Cela est-il « plus difficile que de voir l'âne de Bacchus qui lui parle? « Le bélier de Paryxus, le cheval d'Achille, un agneau en « Égypte sous le règne de Bocchoris, l'éléphant du roi Po- « rus, des bœufs en Sicile et en Italie, n'ont-ils pas autre- « fois parlé, si on en croit les historiens? Les arbres même « ont proféré des paroles; comme le chêne de Dodone, qui « rendait, dit-on, des oracles, et l'orme qui salua Apollo- « nius de Tyane. On dit même que le fleuve Caucase salua « Pythagore. Nous ne voudrions pas garantir tous ces évé- « nements; mais qui oserait les rejeter tous, lorsqu'ils sont « rapportés dans un très grand nombre d'historiens très « graves et très judicieux? »

La remarque de dom Calmet est très singulière. Mais on ne sait ce que c'est que ce fleuve Caucase qui salua Pythagore. On ne connaît que le mont Caucase, et point de rivière de ce nom. Stanley, qui a recueilli tout ce que les historiens et les philosophes ont dit de Pythagore, ne parle point d'une rivière appelée Caucase; et nul géographe n'a cité cette rivière. Mais Diogène de Laërce, Jamblique et Élien disent que ce fut la rivière Causan * qui salua Pythagore à haute et intelligible voix. Porphyre et Jamblique disent que Pythagore ayant vu auprès de Tarente un bœuf qui mangeait des fèves, il l'exhorta à s'abstenir de cette nourriture. Le bœuf répondit qu'il ne pouvait manger d'herbe. Mais enfin Pythagore le persuada; et il retrouva son bœuf plusieurs années après dans le temple de Junon, qui mangeait tout ce qu'on lui présentait, excepté des fèves. Il eut aussi un entretien avec un aigle qui volait sur sa tête aux jeux olympiques; mais on ne nous a pas rendu compte de cette conversation.

Au reste il est visible que Dieu préféra l'ânesse à Balaam, puisqu'il dit qu'il aurait tué le prophète et laissé l'ânesse en vie.

[a] Remarquez que Dieu ne prend soin d'instruire et de conduire aucun prophète dans l'ancien *Testament* avec plus d'empressement qu'il n'en montre envers Balaam. On croirait que toutes les nations avaient alors la même religion, si le contraire n'était pas dit dans plusieurs autres passages.

Il faut encore observer que les bénédictions et les malédictions étaient regardées partout comme des oracles, comme des arrêts de la destinée auxquels on ne pouvait échapper. Le sort de tout un peuple était attaché à des paroles; et quand ces paroles étaient dites, on ne pouvait plus se rétracter. Vous avez vu que quand Jacob surprit la bénédiction d'Isaac son père, quoique par une fraude aussi criminelle que grossière, Isaac ne put la rétracter: il est dit que cette bénédiction eut son effet au moins pour quelque temps.

Ici Dieu même prend soin de diriger toutes les bénédictions, toutes les prophéties de Balaam, comme si un mot de mauvais augure devait empêcher l'effet de la conjuration et en détruire le charme. Ces idées prévalurent long-temps chez les Orientaux.

* Elle est nommée *Cosas* par Élien et Diogène de Laërce; *Caucase*, par Porphyre et saint Cyrille.

dirais-je celui que Dieu n'a point maudit? Comment détesterais-je celui que Dieu ne déteste pas?.. Qui pourra nombrer la poussière de Jacob, et le nombre de la quatrième partie d'Israël?... Il n'y a point d'iniquité dans Jacob, ni de travail dans Israël. Sa force est semblable à celle du rhinocéros... (ch. XXIV, v. 10). Balac, en colère contre Balaam, et frappant des mains, lui dit : Je t'ai fait venir pour maudire mes ennemis, et tu les as bénis; retourne en ton pays; j'avais résolu de te donner un honoraire magnifique, et le Seigneur t'en a privé [a].

Balaam répondit à Balac (ch. XXIV, v. 12) : N'ai-je pas dit à tes députés : Quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or, je ne pourrais pas passer les ordres du Seigneur mon Dieu?

Voici donc ce que dit l'homme dont l'œil est ouvert, celui qui entend les discours de Dieu a dit : Celui qui connaît la doctrine du très haut et la vision du puissant, qui, en tombant, a les yeux ouverts; je le verrai, mais pas si tôt; je le regarderai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, et une verge s'élèvera d'Israël, et elle frappera les chefs de Moabe, et elle ruinera tous les enfants de Seth [b].

Et Balaam ayant jeté les yeux sur le pays d'Amalec, il reprit son discours parabolique, et dit : Amalec a été l'origine des nations; mais ses extrémités seront détruites, et fussiez-vous l'élu de la race de Cin, Assur vous prendra, et ils viendront du pays de Kithim dans des vaisseaux; ils vaincront les Assyriens, ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes.

Or Israël (ch. XXV, v. 1) était alors à Settim, et il forniqua avec les filles de Moab; elles appelèrent les Hébreux à leurs sacrifices : ils adorèrent les mêmes dieux, Israël embrassa le culte de Belphégor. Le Seigneur fut en colère; il dit à Mosé : Prends tous les princes du peuple, et pends-les à des potences contre le soleil, afin que ma fureur se détourne d'Israël. Mosé dit donc aux juges : Que chacun tue ses proches, qui sont initiés à Belphégor [a].

Et voici qu'un des Israélites était entré dans un b... des Madianites à la vue de Mosé et de tous les enfants d'Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle [b].

Ce que Phinées, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, ayant vu, il prit un poignard, entra dans le b... et transperça l'homme et la femme par les génitoires, et la plaie d'Israël cessa aussitôt, et il y eut vingt-quatre mille hommes de tués; et le Seigneur dit à Mosé : Phinées, fils d'Éléazar, détourne ma colère...; c'est pourquoi le sacerdoce lui sera donné par un pacte éternel [c].

a Non seulement tous ces passages indiquent que le prophète Balaam était le prophete du Dieu des Hébreux, et inspiré par lui seul; mais le roi ou chef Balac déclare positivement que c'est ce même Dieu qui prive Balaam de la récompense.

Dieu inspire tellement ce Balaam, que lui qui ne pouvait connaître ni le nom de Jacob, ni celui d'Israël sans révélation, lui qui demeurait au-delà de l'Euphrate, à cent cinquante ou deux cents lieues, prononce ces noms avec enthousiasme, et dit que Jacob est fort comme un rhinocéros. Calmet, dans ses remarques, prouve par plusieurs passages qu'il y a des rhinocéros; la chose n'a jamais été douteuse, et le rhinocéros qu'on nous a montré depuis peu en Hollande et en France en est une preuve assez convaincante.

b Cette étoile de Jacob, jointe avec cette verge, fait voir que Balaam était supposé né dans la Chaldée, où l'on crut, et où l'on croit encore, que chaque nation est sous la protection d'une étoile : ainsi l'étoile de Jacob devait l'emporter sur l'étoile de Moab; et la verge d'Israël devait vaincre les autres verges, comme la verge de Mosé vainquit la verge de Jannès et de Mambrès, magiciens du pharaon d'Égypte. On n'entend point le sens de ces paroles, « elle ruinera tous les « enfants de Seth. » Ces enfants étaient les Juifs eux-mêmes. Tout cela fait soupçonner à plusieurs savants que l'histoire de Balaam, insérée dans le *Pentateuque*, n'a été écrite que très tard, et après les conquêtes d'Alexandre. Ce qui semble favoriser un peu cette opinion hasardée, c'est que l'auteur parle de Kithim, qu'on prétend être la Grèce; et qu'Alexandre avait une flotte dans sa guerre contre le roi Darah, que nous appelons Darius.

a Les critiques se sont élevés principalement contre cette partie de l'histoire des anciens Juifs. On voit, disent-ils, une armée innombrable d'Hébreux, prête à tomber sur les Ammonites et les Madianites : un prophète est arrivé de cent cinquante lieues pour prédire une victoire complète à l'étoile de Jacob sur l'étoile de Moab et de Madian; et voilà qu'au lieu de se battre, le peuple juif se mêle familièrement au peuple madianite et moabite; ils couchent tout d'un coup avec leurs filles; et ils adorent leur Dieu Belphégor; et cela sans que la paix soit faite, sans trêve, sans le moindre préliminaire : rien ne paraît plus incroyable.

b Le Seigneur en colère commence par ordonner à Mosé de faire pendre tous les princes sans forme de procès, c'est-à-dire de les attacher à des potences après les avoir tués, car les Juifs n'avaient pas l'usage de pendre en croix les hommes vivants; il n'y en a pas un seul exemple. Mosé va plus loin; il ordonne que chacun tue tous ses parents qui ont sacrifié à Belphégor. *Bel* est le nom de Dieu dans toute la Syrie. Balac, ce chef des Arabes moabites, a reconnu le Dieu des Juifs pour Dieu en parlant tout à l'heure à Balaam : il est donc probable que les Hébreux et ces peuples avaient le même Dieu. Mais il est très probable aussi qu'ils n'entendaient point par Belphégor l'Adonaï des Hébreux.

Les critiques ajoutent qu'il n'est pas possible qu'il y eût un lieu public de prostitution dans ce désert sablonneux, où il n'y a jamais eu que quelques Arabes errants et pauvres; que ces lieux de débauche n'ont jamais été connus que dans les grandes villes, où ils sont tolérés pour prévenir un plus grand mal.

c Ces mêmes critiques continuent, et disent que cette nouvelle boucherie est aussi difficile à exécuter qu'à croire; que ce Phinées aurait été le plus fanatique, le plus fou, et le plus barbare des hommes. Selon Flavius Josèphe, le Juif et la femme madianite étaient mariés. Les parties génitales des gens mariés étaient sacrées; et le crime de l'assassin Phinées était exécrable. Si les Juifs, au lieu de combattre contre Madian, épousèrent sur-le-champ des filles de Madian, cela peut être absurde; mais cela ne mérite pas qu'on empale deux époux par les parties sacrées, et qu'on massacre vingt-quatre mille innocents. De quel front Mosé, à l'âge de près de six-vingts ans, pouvait-il faire tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes pour s'être unis à des filles madianites, lui qui en avait épousé une, lui dont les enfants avaient un Madianite pour grand-père! Quoi! encore une fois, Aaron apostat est fait sur-le-champ grand-prêtre, et vingt-quatre mille citoyens sont égorgés pour la chose la moins criminelle! et le sacerdoce est donné éternellement à la race d'Aaron pour

Après que le sang des criminels eut été répandu (ch. XXV, v. 1), le Seigneur dit à Mosé et à Éléazar, fils d'Aaron *qui était mort :* Nombrez tous les enfants d'Israël depuis vingt ans et au-dessus par familles ; tous ceux qui peuvent aller à la guerre... ; et le dénombrement étant achevé, il s'en trouva six cent et un mille sept cent trente [a].

Le Seigneur parla ensuite à Mosé, disant (ch. XXXI, v. 1) : Venge premièrement les enfants d'Israël des Madianites, et après cela tu mourras, et tu seras réuni à ton peuple aussitôt. Mosé dit au peuple : Faites prendre les armes, afin qu'on venge le Seigneur des Madianites ; prenez mille hommes de chaque tribu. Ils choisirent donc mille hommes de chaque tribu, douze mille hommes prêts à combattre. Ils combattirent donc contre les Madianites et tuèrent tous les mâles, et leur roi Évi, Récem, Sur, Hur, et Rébé, et Balaam, fils de Béor ; et ils prirent leurs femmes, leurs petits enfants, leurs troupeaux, tous leurs meubles, et ils pillèrent tout, et ils brûlèrent villes, villages, châteaux...

Et Mosé se mit en colère contre les tribuns et les centurions, et leur dit : Pourquoi avez-vous épargné les femmes? ne sont-ce pas elles qui ont séduit les enfants d'Israël, selon le conseil de Balaam... ? Tuez tous les enfants, égorgez toutes les femmes qui ont connu le coït ; mais réservez-vous toutes les filles et toutes les vierges...

Et on trouva que le butin que l'armée avait pris était de six cent soixante et quinze mille brebis, de soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, de trente-deux mille pucelles [a], dont trente-deux furent réservées pour la part du Seigneur.

(Chap. XXXV, v. 1.) Le Seigneur dit encore à Mosé dans les plaines de Moab, le long du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho : Ordonne aux enfants d'Israël que des villes qu'ils possèdent, *ex possessionibus suis,* ils en donnent aux lévites..., et que de ces villes il y en ait six de refuge, où les homicides puissent se retirer, et quarante-deux en outre pour les lévites, c'est-à-dire qu'ils aient en tout quarante-huit villes [b].

sa récompense ! Encore cette race d'Aaron n'eut-elle le sacerdoce que du temps de Salomon, et jusqu'aux Machabées. Une foule d'incrédules pensent que tout cela ne peut avoir été écrit que par quelque lévite très ignorant, qui compila au hasard ces absurdités en faveur de sa tribu, comme nos moines mendiants ont écrit les histoires de leurs fondateurs : nous regardons ces discours comme des blasphèmes ; mais nous sommes obligés de les rapporter.

Dom Calmet dit que « Phinées crut que tout homme sage « devait en user ainsi : » c'est-à-dire que tout homme sage doit percer par les génitoires les hommes et les femmes qu'il trouvera couchés ensemble, et ensuite égorger tout ce qu'il rencontrera dans son chemin jusqu'au nombre de vingt-quatre mille.

a Nous avions compté que les Israélites étant sortis d'Égypte au nombre de plus de six cent mille combattants, le nombre des femmes étant à peu près égal à celui des hommes, et tous les Juifs se mariant, tous étant nourris par un miracle, l'armée pouvait être au bout de quarante ans de douze cent mille hommes. On n'en trouve cependant ici qu'environ six cent mille. Il faut considérer qu'il en était mort beaucoup dans la marche pénible et continuelle au milieu des déserts : le Seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or ; quatorze mille deux cent cinquante pour Coré et Dathan ; vingt-quatre mille pour les filles madianites : somme totale, soixante et un mille deux cent cinquante ; sans compter les princes d'Israël que le Seigneur fit mourir pour le péché commis avec les Madianites, et ceux qui moururent de maladie : outre cela, le Seigneur voulut que toute la race qui avait murmuré dans le désert fût entièrement détruite, et n'entrât point dans la terre promise. Ainsi trois millions d'hommes sortis d'Égypte moururent dans ces déserts, et six cent mille qui étaient nés dans ces mêmes déserts, restèrent pour conquérir le petit pays de Canaan.

a Les critiques jettent les hauts cris sur cette colère de Mosé, qui n'est pas content qu'on ait tué tous les mâles descendants de la famille d'Abraham comme lui, et chez lesquels il avait pris femme : il veut encore qu'on tue toutes les mères, toutes les femmes qui auront couché avec leur mari, et tous les enfants mâles à la mamelle, s'il en reste encore.

Ils ne peuvent comprendre que dans le camp des Madianites le butin ait été de six cent soixante et quinze mille brebis, de soixante et un mille ânes, de soixante et douze mille bœufs : ils disent qu'on n'aurait pas pu trouver tant d'animaux dans toute l'Égypte. Si on donna trente-deux mille filles aux vainqueurs, ils demandent ce qu'on fit des trente-deux filles réservées pour la part du Seigneur : il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs : la virginité était regardée chez eux comme un opprobre. Comment donc trente-deux pucelles furent-elles la part du Seigneur ? En fit-on un sacrifice ? ces critiques osent l'assurer. Il faut leur pardonner d'être saisis d'horreur à la vue de tant de massacres de femmes et d'enfants. On conçoit difficilement comment il se trouva tant de femmes et d'enfants dans une bataille ; mais rien ne nous apprend que les trente-deux filles offertes au Seigneur aient été immolées. Que devinrent-elles ? le texte ne le dit pas, et nous ne devons pas ajouter une horreur de plus à ces rigueurs qui soulèvent le cœur des incrédules, et qui font détester le peuple juif à ceux mêmes qui lisent l'Écriture avec le plus de respect et de foi.

Le texte dit encore qu'on trouva une immense quantité d'or en bagues, en anneaux, en bracelets, en colliers, et en jarretières. On n'en trouverait certainement pas tant aujourd'hui dans ce désert effroyable ; nous avons déjà dit que ces temps-là ne ressemblaient en rien aux nôtres.

M. Fréret et le lord Bolingbroke croient démontrer que ce fut un lévite ignorant et avide qui composa, disent-ils, ce livre dans des temps d'anarchie. Les lévites, disent ces philosophes, n'avaient d'autres possessions que la dîme. « Jamais le peuple juif, dans ses plus grandes prospérités, n'eut quarante-huit villes murées. On ne croit pas même qu'Hérode, leur seul roi véritablement puissant, les possédât. Jérusalem, du temps de David, était l'unique habitation des Juifs qui méritât le nom de ville ; mais c'était alors une bicoque qui n'aurait pas pu soutenir un siége de quatre jours. Elle ne fut bien fortifiée que par Hérode. Ces auteurs, et quelques autres, s'efforcent de faire voir que les Juifs n'eurent aucune ville, ni sous Josué, ni sous les juges. Comment ce petit peuple, errant et vagabond jusqu'à Saül, aurait-il pu donner quarante-huit villes à des lévites, lui qui fut sept fois réduit en esclavage, de son propre aveu ? Peut-on ne se pas indigner contre le lévite faussaire qui ose dire qu'il faut donner quarante-huit villes à ses compagnons par ordre de Dieu ? apparemment on devait leur donner ces quarante-huit villes quand les Juifs seraient maîtres du monde entier, et que les rois d'Occident, d'Orient, du Sud, et du Nord, viendraient adorer à Jérusalem, comme il est prédit tant de fois. Ce faussaire prétend encore qu'il devait y avoir six villes de refuge pour les homicides. Voilà assurément une belle police : voilà un bel encouragement aux plus grands crimes. On ne sait ce qui doit révolter davantage, ou de l'absurdité qui fait donner quarante-huit villes dans un désert

DEUTÉRONOME.

Voici les paroles que Mosé parla à tout Israël (ch. I, v. 1) au-delà du Jourdain dans le désert près de la mer Rouge, entre Pharan et Thophel, et entre Laban et Hazeroth, où il y a beaucoup d'or. En la quarantième année, le onzième mois, le premier jour du mois, Mosé dit aux fils d'Israël tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de leur dire. Après que le Seigneur eut frappé Séhon, roi des Amorrhéens, qui habitait en Hesebon, et Og, roi de Basan, qui demeurait à Astaroth et à Edraï qui est au-delà du Jourdain dans la terre de Moab; et Mosé commença à expliquer la loi et à dire :

Le Seigneur notre Dieu nous parla en Horeb, disant : Il vous suffit d'avoir demeuré sur cette montagne, retournez à la montagne des Amorrhéens, et à tous les lieux voisins dans les campagnes [a], et les montagnes vers le midi, et le long des côtes de la mer, terre des Cananéens et du Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate... [a] et je vous ordonnai alors tout ce que vous deviez faire; et étant partis d'Oreb, nous passâmes par ce grand et effroyable désert.

(Chap. VIII, v. 4.) Voici la quarantième année que vous êtes en chemin, et cependant les vêtements dont vous étiez couverts ne sont point usés de vétusté, et vos pieds n'ont point été déchaussés... [b] (chap. IX, v. 1). Écoute, Israël : Tu passeras aujourd'hui le Jourdain pour te rendre maî-

ou de six villes de refuge dans ce même désert pour y attirer tous les scélérats. »

Nos critiques ajoutent encore à ces reproches les contradictions évidentes qui se trouvent dans les mesures de ces villes, rapportées au livre des *Nombres*.

Nous finissons à regret notre commentaire sur ce livre par cette puissante objection, à laquelle nous croyons pouvoir répondre assez solidement, en disant que ces quarante-huit villes sont annoncées par l'écrivain sacré comme une prédiction de ce qui devait se faire un jour, quand le peuple de Dieu aurait assez de villes pour en céder quarante-huit aux lévites. Nous devons supposer que chaque tribu devait en posséder autant. Ainsi le pays de la Judée aurait eu cinq cent soixante et seize villes considérables. Mais comme les péchés du peuple empêchèrent toujours l'effet des prédictions, celle-ci ne fut pas plus accomplie que les autres; et loin que les Juifs jouissent de cinq cent soixante et seize villes avec les faubourgs, ce peuple, réduit à deux misérables tribus et demie tout au plus, perdit le peu qu'il avait, et fut, ainsi que les Parsis et les Banians, et la moitié des Arméniens, réduit à faire le commerce partout, sans avoir d'habitation fixe nulle part.

a Le savant Lacroze s'explique ainsi sur ce commencement du *Deutéronome* dans son manuscrit qui est à Berlin : « Autant de paroles, autant de faussetés puériles, et autant de preuves sautant aux yeux qu'il est impossible que Moïse ait pu composer aucun des livres que l'ignorance lui attribue.

« Il est faux que Moïse ait parlé au-delà du Jourdain, puisqu'il ne le passa jamais, et qu'il mourut sur le mont Nébo, loin, et à l'orient du Jourdain, à ce que dit l'Écriture elle-même.

« Il est faux et impossible qu'il pût être alors dans l'autre désert de Pharan, puisque l'auteur vient de dire qu'il gagna une bataille dans ce temps-là même dans le désert de Moab, à plus de cinquante lieues de Pharan.

« Il est faux et impossible qu'il ait été dans ce désert de Pharan, proche de la mer Rouge, puisqu'il y a encore plus de cinquante lieues de la mer Rouge à ce Pharan.

« Il est faux qu'il y ait beaucoup d'or à Hazeroth près de ce Pharan. Ce misérable pays, loin de porter de l'or, n'a jamais porté que des cailloux.

« Dom Calmet répète en vain les explications de quelques commentateurs, assez impudents pour dire qu'au-delà du Jourdain signifiait au-deçà du Jourdain. Il vaut autant dire que dessus signifie dessous, que dedans signifie dehors, et que les pieds signifient la tête.

« L'auteur, quel qu'il soit, fait parler Moïse sur le bord de la mer Rouge, dans la quarantième année et onze mois après la sortie d'Égypte, pour donner plus de poids à son récit par le soin de marquer les dates; mais ce soin même le trahit et constate tous ses mensonges. Moïse sortit d'Égypte à l'âge de quatre-vingts ans; et l'Écriture dit qu'il mourut à cent vingt. Il était donc déjà mort lorsque le *Deutéronome* le fait parler; et il le fait parler dans un endroit où il n'était pas, et où il ne pouvait être. »

Ces critiques hardies, imputées au savant Lacroze, peuvent n'être point de lui. On n'y reconnaît point son caractère; il a toujours parlé avec respect de la sainte Écriture.

« Nous avouons au célèbre Lacroze, ou à celui qui a pris son nom, qu'il y a de grandes difficultés dans ce commencement du *Deutéronome ;* Calmet en convient. « Nos meilleurs « critiques, dit-il, reconnaissent qu'il y a dans ces livres des « additions qu'on y a mises pour expliquer quelques endroits « obscurs, ou pour suppléer ce qu'on croit y manquer pour « une parfaite intelligence. »

Ce discours du commentateur Calmet ne rend pas l'intelligence plus parfaite. Si on a, selon lui, ajouté aux livres saints, le Saint-Esprit n'a donc pas tout dicté; et si tout n'est pas du Saint-Esprit, comment distinguera-t-on son ouvrage de celui des hommes? Peut-on supposer que Dieu ait dicté un livre pour l'instruction du genre humain, et que ce livre ait besoin d'additions et de corrections? On ne peut se tirer de ce labyrinthe qu'en recourant à l'Église, qui peut seule dissiper tous nos doutes par ses décisions infaillibles.

b La *Bible* grecque, attribuée aux Septante, traduit : « Vos « pieds n'ont point eu de calus; » mais le *Deutéronome*, en un autre endroit, répète encore que les souliers des Hébreux ne se sont point usés dans le désert pendant quarante ans. Ce miracle est aussi miracle que tous les autres. Collins suppute que le peuple de Dieu étant parti du beau pays de l'Égypte au nombre d'environ trois millions de personnes pour aller mourir dans les déserts dans l'espace de quarante années, ce fut trois millions de vestes et de robes, et trois millions de paires de souliers à vendre, et que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, pouvaient gagner beaucoup à revendre ces effets à Babylone, à Damas, ou à Tyr. Mais puisqu'il restait six cent un mille sept cent trente combattants par le dénombrement que Mosé ordonna, si on suppose que chaque combattant avait une femme, et que chaque mari et femme eussent un père et une mère, et que chaque ménage eût deux enfants, cela ferait quatre millions huit cent treize mille huit cent quarante personnes à chausser et à vêtir; en ce cas, le miracle aurait été beaucoup plus grand, et il aurait fallu que le Seigneur eût donné à son peuple un million huit cent treize mille huit cent quarante paires de souliers de plus.

Pour répondre plus sérieusement à Collins, nous le renverrons à saint Justin, qui, dans son dialogue avec Tryphon, soutient que non seulement les habits des Hébreux ne s'usèrent point dans leur marche de quarante années au soleil et à la pluie, et en couchant sur la dure, mais que ceux des enfants croissaient avec eux, et s'élargissaient merveilleusement à mesure qu'ils avançaient en âge. Nous le renverrons encore à saint Jérôme, qui ajoute dans une épître, laquelle est la trente-huitième de la nouvelle édition, ces propres mots : « En vain les barbiers apprirent leur art dans « le désert pendant quarante années; ils savaient que les « cheveux et les ongles des Israélites ne croissaient pas. »

tre des grandes nations plus fortes que toi, qui ont de grandes villes et des murailles jusqu'au ciel, et un peuple grand et sublime, des géants que tu as vus et que tu as entendus, et à qui nul ne peut résister [a].

(Chap. XII, v. 19.)... Prenez bien garde d'avoir soin du lévite dans tout le temps que vous demeurerez sur la terre...

(Chap. XIII, v. 1.) S'il s'élève parmi vous un prophète qui dise avoir vu des visions et des songes, et s'il prédit des signes et des miracles, et si les choses qu'il aura prédites arrivent, et qu'il vous dise, Allons, suivons des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les, vous n'écouterez pas ce prophète, ce songeur de songes; car c'est le Seigneur votre Dieu qui vous tente, afin qu'il voie si vous l'aimez ou non de toute votre âme... Ce prophète, ou ce songeur de songes sera mis à mort. Si votre frère, fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos bras, vous dit en secret : Allons, servons des dieux étrangers; tuez aussitôt votre frère, ou votre fils, ou votre femme; qu'ils recoivent le premier coup de votre main, et que tout le peuple frappe après vous [b].

(Chap. XIII, v. 12.) Si vous apprenez que dans une de vos villes des gens méchants ont dit : Allons, servons des dieux à vous inconnus; vous passerez aussitôt au fil de l'épée tous les habitants de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qu'elle possède, jusqu'aux bêtes [a].

[1] Lorsque vous aurez un chemin trop long à faire, vous apporterez toutes les dîmes au Seigneur... Vous les vendrez toutes, et vous achèterez de cet argent tout ce que vous voudrez, bœuf, brebis, vin, bière, et vous en mangerez avec le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, et qui n'a point d'autres possessions sur la terre... Gardez-vous d'abandonner le lévite [b]...

Chap. XVII, v. 14.) Quand vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera, et que vous la possèderez, et que vous direz : Nous vou-

a Aujourd'hui ne signifie pas ce jour-là même, puisque le peuple de Dieu ne passa le Jourdain qu'un mois après.

Pour ce qui concerne les géants, les critiques y trouvent une contradiction, parce qu'il est dit dans le même *Deutéronome*, que Og était resté le seul de la race des géants. Mais Og demeurait à l'orient du Jourdain; et il pouvait y avoir d'autres géants à l'occident. Mais dans cet endroit où il est dit que Og était resté seul de la race des géants, l'auteur ajoute : « On montre encore son lit de fer dans Rabath, « qui est une ville des enfants d'Ammon, et il a neuf cou« dées de long, et quatre de large. » C'est encore une des raisons pour lesquelles on a prétendu que Mosé ne pouvait avoir écrit les livres qui sont sous son nom, parce que ces mots : « On montre encore son lit, » prouvent que l'auteur n'était pas contemporain; et Mosé, dit-on, ne pouvait l'avoir vu dans Rabath, qui ne fut prise que long-temps après par David.

b Le premier président de Harlai, sachant qu'on avait abusé de ce passage de l'Ecriture, et de quelques autres passages pareils, pour faire assassiner Henri III par le jacobin Jacques Clément, écrivit dans un petit Mémoire, qui nous a été montré par un magistrat de sa maison, ces propres mots : « Il serait expédient de ne laisser lire aux jeunes prêtres aucun des livres de l'ancien *Testament*, dans lesquels pourraient se rencontrer semblables instigations qui ont induit maints esprits faibles et méchants au parricide et régicide. Il vaut mieux ne point lire, que de tourner en poison ce qui doit être nourriture de vie. »

On peut appliquer à ce passage du *Deutéronome* la réflexion du président de Harlai. Il est aisé à un fanatique de se persuader que sa femme et son fils veulent le faire apostasier; et s'il les tue sur ce prétexte, il se croira un saint.

Ravaillac avoue, dans son interrogatoire, qu'il n'a assassiné Henri IV que parce qu'il ne croyait pas que ce grand et adorable monarque fût bon catholique.

On a cru voir encore un autre danger dans ces versets du *Deutéronome*, et le voici. Si un prophète prédit des choses miraculeuses, et si ces choses miraculeuses arrivent, c'est donc la Divinité elle-même qui l'a inspiré; et s'il vous dit ensuite, Je suis autorisé par mes miracles à vous prêcher le culte d'un nouveau dieu, ce nouveau dieu est donc le véritable. Cet argument, sans doute, n'est pas aisé à réfuter, à moins que vous ne disiez qu'un fripon scélérat peut faire de véritables miracles. Mais alors vous faites un dieu de ce fripon scélérat : et s'il est votre père ou votre frère, comme vous le supposez, si vous le tuez, vous commettez non seulement un parricide, mais un déicide. Vous n'avez plus d'autre réponse à faire, que d'avoir recours à la magie, et de dire qu'il est au pouvoir des prétendus magiciens de faire de vrais miracles. Ainsi, quelque chose que vous répondiez, vous êtes absurde ou barbare.

Cette objection est spécieuse. On la résout en disant que Dieu ne permet jamais qu'un faux prophète fasse autant de miracles qu'un vrai prophète.

a Le lord Bolingbroke parle sur cet article avec plus de force encore que le président de Harlai. « C'est le comble « dit-il, de la barbarie en démence, de massacrer tous les ha« bitants d'une ville qui vous appartient, et d'y détruire tout, « jusqu'aux bêtes, parce que quelques citoyens de cette ville « ont eu un culte différent du vôtre. Ce serait un peuple cou« pable de cette exécrable cruauté qu'il faudrait détruire, « comme nous avons détruit les loups en Angleterre. »

Pour tâcher d'apaiser ceux qui pensent comme le président de Harlai et comme le lord Bolingbroke, nous dirons que ces passages du *Deutéronome* ne sont probablement que comminatoires; et nous dirons à ceux qui sont persuadés qu'Esdras, ou quelque autre lévite composa ce livre, qu'il ne voulut qu'inspirer une forte horreur pour le culte des Babyloniens, et pour celui des Persans. Mais nous conviendrons qu'il ne faut jamais lire l'Ecriture qu'avec un esprit de paix et de charité universelle.

Nous avouons, d'ailleurs, que cela n'a pu être écrit que dans un temps où les Hébreux eurent des villes, et où chaque ville voulut avoir son dieu et son culte, pour être plus indépendante de ses voisines. La haine fut extrême entre tous les habitants de cette partie de la Syrie. La superstition et l'esprit de rapine envenimèrent cette haine; et tant qu'il y eut des Juifs, leur histoire fut l'histoire des Cannibales : mais c'est que Dieu voulait les éprouver. D'ailleurs, la loi juive ne nous importe point; nous sommes chrétiens et non pas juifs.

[1] Je n'ai trouvé cet alinéa, ainsi que la note b de la page suivante, qui s'y rapporte, que dans l'édition de M. Renouard. E. A. L.

b Les critiques prétendent que ce passage prouve trois choses : la première, que c'est évidemment un lévite qui écrivit ce livre quand les Juifs eurent des villes; la seconde, que les lévites n'eurent jamais quarante-huit villes à eux appartenantes; la troisième, que les Israélites ne furent pas nourris simplement de manne dans le désert, puisqu'ils doivent manger du bœuf et du mouton, et boire du vin et de la bière avec le lévite. Cette critique nous paraît bien rigoureuse. L'auteur sacré veut dire, probablement, que les Juifs doivent manger du bœuf et du mouton, et boire de la bière et du vin avec le lévite, quand ils en auront.

lons choisir un roi comme en ont les autres nations qui nous environnent, vous ne pourrez prendre pour roi qu'un homme de votre nation, un de vos frères, et quand il sera établi roi, il n'aura pas un grand nombre de chevaux, il ne ramènera point le peuple en Egypte, il n'aura point cette multitude de femmes qui enchantent son esprit, ni de grands monceaux d'or et d'argent [a]... Après qu'il sera assis sur son trône, il écrira pour lui ce *Deutéronome* sur un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi.

Lorsque vous combattrez vos ennemis, si Dieu les livre entre vos mains, et si vous voyez parmi vos captifs une belle femme pour laquelle vous aurez de l'amour, et si vous voulez l'épouser, vous l'amènerez en votre maison; elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles; elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise, et pleurera dans votre maison son père et sa mère pendant un mois; ensuite vous entrerez dans elle, vous dormirez avec elle, et elle sera votre femme [b].

Lorsque vous marcherez contre vos ennemis, si un homme a été pollu en songe, il sortira hors du camp (chap. XXIII, v. 10) et il n'y rentrera que le soir après s'être lavé d'eau [c]... Il y aura un lieu hors du camp pour faire vos nécessités (chap. XXIII, v. 12). Vous porterez une petite bêche à votre ceinture; vous ferez un trou rond autour de vous, et quand vous aurez fait, vous couvrirez de terre vos excréments [a]...

(Chap. XXVIII.) Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur, le Seigneur vous réduira à la pauvreté, et vous aurez la fièvre... Vous vous marierez, et un autre couchera avec votre femme... On vous prendra votre âne, et on ne vous le rendra point... Le Seigneur vous frappera d'un ulcère malin dans les genoux et dans le gras des jambes... Le Seigneur vous emmènera vous et votre roi dans un pays que vous ignoriez, et vous y servirez des dieux étrangers... L'étranger vous prêtera à usure, et vous ne lui prêterez point à usure... Le Seigneur fera venir d'un pays reculé, et des extrémités de la terre, un peuple dont vous n'entendrez point le langage, afin qu'il mange les petits de vos bestiaux, et qu'il ne vous laisse ni blé, ni vin, ni huile... Vous mangerez vos propres enfants, et l'homme le plus luxurieux refusera à son frère et à sa femme la chair de ses propres fils, qu'il mangera pendant le siége de votre ville, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger, etc. [b].

a Ceux qui croient qu'un lévite du temps des rois est l'auteur du *Deutéronome*, sont confirmés dans leur opinion par cet article. Il y a, selon la *Vulgate*, trois cent cinquante-six ans de la mort de Mosé à l'élection du roi Saül, et bien davantage selon d'autres calculs. Comment se pourrait-il que Mosé parlât des rois, lorsque Dieu était le seul roi des Juifs? On a soupçonné que le *Pentateuque* entier fut écrit par quelques lévites, huit cent vingt-sept ans après Mosé, selon la *Vulgate*, du temps du roi Josias. Ce livre, alors ignoré, fut trouvé au fond d'un coffre par le grand-prêtre Helcias lorsqu'il comptait de l'argent. Ce fut vers ce temps-là que quelques Juifs se réfugièrent en Égypte, sous le roi Néchao; ainsi le lévite auteur du *Pentateuque* avertit ici les rois de ne point laisser passer leur sujets chez les Egyptiens. Tout semblerait concourir à rendre cette opinion vraisemblable, si d'ailleurs on n'était pas convaincu que Mosé seul est l'auteur du *Pentateuque*.

La défense d'avoir un grand nombre de femmes et de chevaux semble regarder principalement Salomon, qu'on accuse d'avoir eu sept cents femmes et trois cents concubines, et quarante mille écuries; car pour Saül, il ne fut choisi pour roi que dans le temps qu'il cherchait ses ânesses.

b Plusieurs personnes se sont scandalisées de cet article. Les Juifs dans le désert, ou dans le Canaan, ne pouvaient avoir de guerre que contre les étrangers. Il leur était défendu, sous peine de mort, de s'unir à des femmes étrangères; et voilà que le *Deutéronome* leur permet d'épouser ces femmes; et la seule cérémonie des épousailles est de coucher avec elles. On a remarqué que ce n'est point ainsi qu'Alexandre et Scipion en usèrent. C'est encore une raison en faveur de ceux qui croient que le *Pentateuque* fut écrit du temps des rois, parce que dans les guerres civiles de rois de Juda contre les rois d'Israël, il était permis d'épouser les filles des vaincus, les deux partis descendant également d'Abraham. Tout semble donc concourir à prouver qu'aucun livre juif ne fut écrit que du temps de David, ou long-temps après lui: mais l'opinion de tous les Pères et de toute l'Église doit prévaloir contre les raisons des savants, quelque plausibles qu'elles puissent être.

c Plusieurs gens de guerre ont dit que les pollutions pendant la nuit arrivaient principalement aux jeunes gens vigoureux, et que l'ordre de les éloigner de l'armée du matin au soir était très dangereux, parce que c'est d'ordinaire du matin au soir que se donnent les batailles; que cet ordre n'était propre qu'à favoriser la poltronnerie; qu'il était plus aisé de se laver dans sa tente, où l'on est supposé avoir au moins une cruche d'eau, que d'aller se laver hors du camp, où l'on pouvait fort bien n'en pas trouver. Nous ne regardons pas cette remarque comme bien importante.

a L'ordre que le Seigneur lui-même donne sur la manière de faire ses nécessités a paru indigne de la majesté divine au célèbre Collins; et il s'est emporté jusqu'à dire que Dieu avait plus de soin du derrière des Israélites que de leurs âmes; que ces mots *immortalité de l'âme* ne se trouvaient dans aucun endroit de l'ancien *Testament*; et qu'il est bien bas de s'attacher à la manière dont on doit aller à la garde-robe. C'est s'exprimer avec bien peu de respect. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le peuple juif était grossier, et que de nos jours même la populace de cette nation est si malpropre et si puante que ses législateurs furent obligés de descendre dans les plus petits et les plus vils détails: la police ne neglige pas les latrines dans les grandes villes.

b Les critiques continuent à trouver dans les malédictions du Seigneur de nouvelles preuves que jamais les Juifs ne connurent que des peines temporelles. La plus forte est celle d'être réduits à manger leurs enfants; et c'est ce que leur histoire assure leur être arrivé pendant le siége de Samarie. Or, le grand-prêtre Helcias ne trouva le *Pentateuque* qu'environ quatre-vingts ans après ce siége. C'est ce qui achève de persuader ces critiques, qu'un lévite composa surtout le *Deutéronome*, et qu'il lui fut aisé de prédire les horreurs du siége de Samarie après l'événement.

« Nous croyons fermement que Mosé, appelé chez nous « Moïse, est le seul auteur du *Pentateuque*, comme l'Église « le croit, et qu'il n'y a que le recit de sa mort qui ne soit « pas écrit par lui. Nous avons seulement exposé avec can« deur l'opinion de nos adversaires. »

JOSUÉ.

Et après la mort de Mosé (chap. I, v. 1), serviteur de Dieu, il arriva que Dieu parla à Josué, fils de Nun, et lui dit : Mon serviteur Mosé est mort; lève-toi, passe le Jourdain, toi et tout le peuple avec toi... Tous les lieux où tu mettras les pieds, je te les donnerai, comme je l'ai promis à Mosé, depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate; nul ne pourra te résister tant que tu vivras [a].

Josué, fils de Nun, envoya donc secrètement de Setim deux espions... Ils partirent, et entrèrent dans la ville de Jéricho, dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, et y passèrent la nuit. Le roi de Jéricho en fut averti; il envoya chez Rahab la prostituée, disant : Amène-nous les espions qui sont dans ta maison, mais cette femme les cacha, et dit : Ils sont sortis pendant qu'on fermait les portes, et je ne sais où ils sont allés [b]...

(Chap. III, v. 14.) Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres, qui portaient l'arche du pacte, marchaient devant lui; et quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds furent mouillés d'eau au temps de la moisson, le Jourdain étant à pleins bords [a], les eaux descendantes s'arrêtèrent à un même

[a] Le Seigneur promet plusieurs fois avec serment de donner le fleuve de l'Euphrate au peuple juif; cependant il n'eut jamais que le fleuve du Jourdain. S'il avait possédé toutes les terres depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, il aurait été le maître d'un empire plus grand que celui d'Assyrie. C'est ce que n'a pas compris Warburton, quand il dit que les Juifs ne devaient haïr que les peuples du Canaan. Il est certain qu'ils devaient haïr tous les peuples idolâtres du Nil et de l'Euphrate.

Si on demande pourquoi Josué, fils de Nun, ne ravagea pas et ne conquit pas toute l'Égypte, toute la Syrie, et le reste du monde, pour y faire régner la vraie religion, et pourquoi il ne porta le fer et la flamme que dans cinq ou six lieues de pays tout au plus, et encore dans un très mauvais pays, en comparaison des campagnes immenses arrosées du Nil et de l'Euphrate, ce n'est pas à nous à sonder les décrets de Dieu. Il nous suffit de savoir que depuis Mosé et Josué, les Juifs n'approchèrent jamais du Nil et de l'Euphrate que pour y être vendus comme esclaves, tant les jugements de Dieu sont impénétrables. Dieu ne cesse jamais de parler à Mosé et à Josué; Dieu conduit tout; Dieu fait tout; il dit plusieurs fois à Josué : Sois robuste, ne crains rien, car ton Dieu est avec toi. Josué ne fait rien que par l'ordre exprès de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

[b] Les critiques demandent pourquoi Dieu ayant juré à Josué, fils de Nun, qu'il serait toujours avec lui, Josué prend cependant la précaution d'envoyer des espions chez une *meretrix*. Quel besoin avait-il de cette misérable, quand Dieu lui avait promis son secours de sa propre bouche; quand il était sûr que Dieu combattait pour lui, et qu'il était à la tête d'une armée de six cent mille hommes, dont il détacha, selon le texte, quarante mille pour aller prendre le village de Jéricho, qui ne fut jamais fortifié, les peuples de ce pays-là ne connaissant pas encore les places de guerre, et Jéricho étant dans une vallée où il est impossible de faire une place tenable?

M. Fréret traite Calmet d'imbécile, et se moque de lui de ce qu'il perd son temps à examiner si le mot *zonah* signifie toujours une femme débauchée, une prostituée, une gueuse, et si Rahab ne pourrait pas être regardée seulement comme une cabaretière.

Dom Calmet examine aussi avec beaucoup d'attention si cette cabaretière ne fut pas coupable d'un petit mensonge en disant que les espions juifs étaient partis, lorsqu'ils étaient chez elle; il prétend qu'elle fit une très bonne action. «Étant informée, dit-il, du dessein de Dieu, qui voulait détruire les Cananéens et livrer leur pays aux Hébreux, elle n'y pouvait résister sans tomber dans le même crime de rébellion à l'égard de Dieu, qu'elle aurait voulu éviter envers sa patrie; de plus, elle était persuadée des justes prétentions de Dieu, et de l'injustice des Cananéens : ainsi elle ne pouvait prendre un parti ni plus équitable, ni plus conforme aux lois de la sagesse.»

M. Fréret répond que si cela est, Rahab était donc inspirée de Dieu même, aussi bien que Josué; et que le crime abominable de trahir sa patrie pour des espions d'un peuple barbare dont elle ne pouvait entendre la langue, ne peut être excusé que par un ordre exprès de Dieu, maître de la vie et de la mort. Rahab, dit-il, était une infâme qui méritait le dernier supplice. Nous savons que le nouveau *Testament* compte cette Rahab au nombre des aïeules de Jésus-Christ; mais il descend aussi de Betzabée et de Tamar, qui n'étaient pas moins criminelles. Il a voulu nous faire connaître que sa naissance effaçait tous les crimes. Mais l'action de la prostituée Rahab n'en est pas moins punissable selon le monde.

Collins soutient que Josué sembla se défier de Dieu en envoyant des espions chez cette femme, et que puisqu'il avait avec lui Dieu et quarante mille hommes pour se saisir d'un petit bourg dans une vallée, et que la palissade qui enfermait ce petit bourg tomba au son des trompettes, on n'avait pas besoin d'envoyer chez une gueuse deux espions qui risquaient d'être pendus.

Nous citons à regret ces discours des incrédules, mais il faut faire voir jusqu'où va la témérité de l'esprit humain.

[a] Les incrédules disent qu'il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité; que le prodige du passage du Jourdain est superflu après le passage de la mer Rouge. Ils remarquent que l'auteur fait passer le Jourdain dans notre mois d'avril au temps de la moisson, mais que la moisson ne se fait dans ce pays-là qu'au mois de juin. Ils assurent que jamais au mois d'avril le Jourdain n'est à pleins bords, que ce petit fleuve ne s'enfle que dans les grandes chaleurs par la fonte des neiges du mont Liban; qu'il n'a dans aucun endroit plus de quarante-cinq pieds de large, excepté à son embouchure dans la mer Morte; et qu'on peut le passer à gué dans plusieurs endroits. Ils prouvent qu'il y a plusieurs gués par l'aventure funeste de la tribu d'Éphraïm, qui combattit depuis contre Jephté, capitaine des Galaadites. Ceux de Galaad se saisirent, dit le texte sacré, des gués du Jourdain par lesquels les Éphraïmites devaient repasser, et quand quelque Éphraïmite échappé de la bataille venait aux gués et disait à ceux de Galaad : Je vous conjure de me laisser passer, ceux de Galaad disaient à l'Éphraïmite : N'es-tu pas d'Éphraïm? Non, disait l'Éphraïmite : Eh bien, disaient les Galaadites, prononce *schiboleth*, et l'Éphraïmite, qui grasseyait, prononçait *siboleth;* et aussitôt on le tuait; et on tua ainsi ce jour-là quarante-deux mille Éphraïmites.

Ce passage, disent les critiques, fait voir qu'il y avait plusieurs gués pour traverser aisément ce petit fleuve.

Ils s'étonnent ensuite que le roi prétendu de Jéricho, et tous les autres Cananéens que l'auteur sacré a dépeints comme une race de géants terribles, et auprès de qui les Juifs ne paraissaient que des sauterelles, ne vinrent pas exterminer ces sauterelles qui venaient ravager leur pays. Il est vrai, disent-ils, que l'auteur sacré nous assure que le roi Og était le dernier des géants; mais il nous assure aussi qu'il en restait beaucoup au-delà du Jourdain dans le pays de Canaan; et géants ou non, ils devaient disputer le passage de la rivière.

On répond à cela que l'arche passait la première : que la gloire du Seigneur était visiblement sur l'arche; que Dieu marchait avec Josué et quarante mille hommes choisis; et que les habitants durent être consternés d'un miracle dont ils n'avaient point d'idée.

lieu, s'élevant comme une montagne; et les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer du désert qui s'appelle aujourd'hui la mer Morte; et le peuple s'avançait toujours contre Jéricho, et tout le peuple passait par le lit du fleuve à sec.

(Chap. v, v. 1.) Tous les rois des Amorrhéens qui habitaient la rive occidentale du Jourdain, et tous les rois cananéens qui possédaient les rivages de la grande mer (Méditerranée), ayant appris que le Seigneur avait séché le Jourdain, eurent le cœur dissous, tant ils craignaient l'invasion des fils d'Israël...

Or le Seigneur dit à Josué (chap. v, v. 2): Fais-toi des couteaux de pierre, et circoncis encore les enfants d'Israël [a]. Josué fit comme le Seigneur lui commanda, et circoncit tous les enfants d'Israël sur la colline des prépuces...; car le peuple né dans le désert, pendant quarante années de marche dans ces vastes solitudes, n'avait point été circoncis... et ils furent circoncis par Josué, parce qu'ils avaient encore leur prépuce, et ils demeurèrent au même lieu jusqu'à ce qu'ils fussent guéris... Alors le Seigneur dit à Josué: Aujourd'hui j'ai ôté l'opprobre de l'Égypte de sur vous [b].

Et ils firent la pâque le quatorzième jour du mois dans la plaine de Jéricho..., et après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre, la manne cessa [c].

Or Josué, étant dans un champ de Jéricho, vit un homme debout devant lui tenant à la main une épée nue. Il lui dit: Es-tu des nôtres, ou un ennemi? Lequel répondit: Non; mais je suis le prince de l'armée du Seigneur, et j'arrive; et Josué tomba prosterné en terre, et l'adorant il dit: Que veut mon Seigneur de son serviteur? Ote tes souliers de tes pieds, dit-il, parce que le lieu où tu es est saint; et Josué ôta ses souliers [a].

(Chap. vi, v. 2.) Et le Seigneur dit à Josué: Je t'ai donné Jéricho, et son roi, et tous les hommes forts. Que toute l'armée hébraïque fasse le tour de la ville pendant six jours. Qu'au septième jour les prêtres prennent sept cornets; qu'ils marchent devant l'arche du pacte sept fois autour de la ville, et que les prêtres sonnent du cornet; et lorsque les cornets sonneront le son le plus long et le plus court, que tout le peuple jette un grand cri, et alors les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondements [b].

... Et pendant que les prêtres sonnaient du cornet au septième jour, Josué dit à tout Israël: Criez, car le Seigneur vous a donné la ville; que cette ville soit dévouée en anathème. Ne sauvez que la prostituée Rahab avec tous ceux qui seront dans sa maison; que tout ce qui sera d'or, d'argent, d'airain et de fer, soit consacré au Seigneur, et mis dans ses trésors... Ils prirent ainsi la ville, et ils tuèrent tout ce qui était en Jéricho, hommes, femmes, enfants, vieillards, bœufs, brebis, et ânes; ils les frappèrent par la bouche du

[a] Puisque Dieu fit circoncire tout son peuple après avoir passé le Jourdain, il y eut donc six cent un mille combattants circoncis ces jours-là; et si chacun eut deux enfants, cela fit dix-huit cent trois mille prépuces coupés, qui furent mis en un tas dans la colline appelée des prépuces. Mais comment tous les géants de Canaan, et tous les peuples de Biblos, de Béryte, de Sidon, de Tyr, ne profitèrent-ils pas de ce moment favorable pour égorger tous ces agresseurs affaiblis par cette plaie, comme les patriarches Siméon et Lévi avaient seuls égorgé tous les Sichémites, après les avoir engagés à se circoncire? comment Josué fut-il assez imprudent pour exposer son armée, incapable d'agir, à la vengeance de tous ces géants et de tous ces rois? C'est une réflexion du comte de Boulainvilliers. C'était, dit-il, une très grande imprudence; il fallait attendre qu'on eût pris Jéricho. Que dirait-on aujourd'hui d'un général d'armée qui ferait prendre médecine à tous ses soldats devant l'ennemi?

Nous lui disons que Josué ne fesait pas la guerre selon les règles de la prudence humaine, mais selon les ordres de Dieu. Et d'ailleurs tous les géants et tous les rois pouvaient très bien ignorer ce qu'on fesait dans le camp des Israélites.

[b] Quelque peine que les commentateurs aient prise pour expliquer comment les prépuces entiers des Hébreux en Palestine étaient l'*opprobre de l'Égypte*, nous avouons qu'ils n'ont pas réussi. Les Égyptiens n'étaient pas tous circoncis; il n'y avait que les prêtres et les initiés aux mystères qui eussent cette marque sacrée, pour les distinguer des autres hommes: mais Dieu voulut que tout son peuple eût cette même marque, parce que tout son peuple était saint, et que le moindre Juif était plus sacré que le grand-prêtre de l'Égypte.

[c] Quelques commentateurs recherchent comment le petit pays de Jéricho, qui ne produit que quelques plantes odoriférantes, et qui alors n'avait qu'un petit nombre de palmiers et d'oliviers, put suffire à nourrir une multitude affamée qui n'avait mangé que de la manne pendant si long-temps. On fait monter cette multitude à plus de quatre millions de personnes, si l'on compte vieillards, enfants et femmes. Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de nourrir son peuple avec quelques dattes qu'avec de la manne.

[a] Les critiques demandent pourquoi ce prince de la milice céleste? à quoi bon cette apparition, lorsque Dieu était continuellement avec Josué comme avec Mosé? Cette apparition leur paraît inutile. Mais apparemment ce prince de la milice céleste était Dieu même, qui voulait donner des marques évidentes de sa protection sous une autre forme. L'ordre d'ôter ses souliers est conforme à l'ordre de Dieu quand il apparut à Mosé dans le buisson ardent. Ce fut toujours une grande irrévérence de paraître devant Dieu avec des souliers.

[b] Plus d'un savant persiste à croire qu'il n'y avait aucune ville fermée de murailles dans ces quartiers. Ils se fondent sur ce que Jérusalem elle-même, qui devint dans la suite la capitale des Juifs, n'était pas une ville. Ils prétendent que les villes étaient vers la mer, comme Tyr, Sidon, Béryte, Biblos, villes très anciennes. Calmet compte pour des villes les deux méchants villages de Bethhoron, parce que saint Jérôme en parle. Calmet ne songe pas qu'un village pouvait être devenu une ville au bout de deux mille ans. Il n'y avait pas une seule ville murée du temps de Charlemagne au-delà du Rhin. Jéricho pouvait n'être qu'un bourg entouré de palissades; et cela suffit pour le miracle.

Il est raconté dans une chronique samaritaine que Josué étant attaqué par quarante-cinq rois d'Orient, et se trouvant enfermé entre sept murailles de fer par une magicienne, mère d'un de ces rois, il fut délivré par Phinées, fille d'Aaron, qui sonna sept fois de son cornet. On a fort agité la question si le récit de Josué était antérieur au récit samaritain. L'un et l'autre sont merveilleux, mais il faut donner la préférence au livre de Josué.

glaive.... ; après cela ils brûlèrent la ville et tout ce qui était dedans. Or Josué sauva Rahab la prostituée, et la maison de son père avec tout ce qu'il avait, et ils ont habité au milieu d'Israël *jusqu'à aujourd'hui* [a].

Alors Josué dit : Maudit soit devant le Seigneur celui qui relèvera et rebâtira Jéricho... [b].

(Chap. VII, v. 1.) Or les enfants d'Israël prévariquèrent contre l'anathème, et ils prirent du réservé par l'anathème; car Achan, fils de Charmi, déroba quelque chose de l'anathème, et Dieu fut en colère contre les enfants d'Israël ; et comme Josué envoya de Jéricho contre Haï près de Béthel, il dit : Il suffit qu'on envoie deux ou trois mille hommes contre Haï. Trois mille guerriers allèrent donc ; mais ils s'enfuirent, et ils furent poursuivis par les hommes de Haï qui les tuèrent comme ils fuyaient ; et les Juifs furent saisis de crainte, et leur cœur se fondit comme de l'eau ; et Dieu dit à Josué : Israël a péché, il a prévariqué contre mon pacte, ils ont dérobé de l'anathème, ils ont volé, et ils ont menti ; vous ne pouvez tenir contre vos ennemis jusqu'à ce que celui qui s'est souillé de ce crime soit exterminé.

Josué se levant donc (chap. VII, v. 16) de grand matin, fit venir toutes les tribus d'Israël, et le sort tomba sur la tribu de Juda, puis sur la famille de Zaré...., puis sur Achan, fils de Charmi, fils de Zabdi, fils de Zaré... ; et Achan répondit : Il est vrai, j'ai péché contre le Dieu d'Israël ; et ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate fort bon, deux cents sicles d'argent, et une règle d'or de cinquante sicles, je les pris et je les cachai dans ma tente.... ; et Josué lui dit : Puisque tu nous as troublés, que Dieu te trouble en ce jour ; et tout Israël le lapida, et tout ce qu'il possédait fut brûlé par le feu [a].

(Chap. VIII, v. 3.) Josué se leva donc, et toute l'armée avec lui, pour marcher contre Haï, et on choisit trente mille hommes des plus vaillants... Josué brûla la ville, et y fit pendre à une potence le roi qui avait été tué ; puis on jeta son corps à l'entrée de la ville, et on mit dessus un grand tas de pierres, qui y est encore aujourd'hui [b].

(Chap. X, v. 1.) Adonisédec, roi de Jérusalem, ayant appris ce que Josué avait fait dans Haï et

a C'est avec douleur que nous rapportons, sur cet événement, les réflexions du lord Bolingbroke, lesquelles M. Mallet fit imprimer après la mort de ce lord.

« Est-il possible que Dieu, le père de tous les hommes, « ait conduit lui-même un barbare à qui le cannibale le plus « féroce ne voudrait pas ressembler? Grand Dieu ! venir d'un « désert inconnu pour massacrer toute une ville inconnue ! « égorger les femmes et les enfants contre toutes les lois de la « nature ! égorger tous les animaux ! brûler les maisons et les « meubles contre toutes les lois du bon sens, dans le temps « qu'on n'a ni maisons ni meubles ! ne pardonner qu'à une vile « putain digne du dernier supplice ! Si ce conte n'était pas le « plus absurde de tous, il serait le plus abominable. Il n'y a « qu'un voleur ivre qui puisse l'avoir écrit, et un imbécile ivre « qui puisse le croire. C'est offenser Dieu et les hommes, que « de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables dans « lesquelles il n'y a pas un mot qui ne soit ou le comble du « ridicule, ou celui de l'horreur. »

Milord était bien échauffé quand il écrivit ce morceau violent. On doit plus de respect à un livre sacré. Il ajoute que ces mots, *jusqu'à aujourd'hui*, montrent que ce livre n'est pas de Josué. Mais quel que soit son auteur, il est dans le Canon des Juifs, il est adopté par toutes les Églises chrétiennes. Nous savons bien que les rigueurs de Josué révoltent la faiblesse humaine ; qu'il serait affreux de les imiter, soit que les habitations qu'il détruisit, et qui nagèrent dans le sang, fussent des villes ou des villages. Nous ne nions pas que si un peuple étranger venait nous traiter ainsi, cela ne parût exécrable à toute l'Europe. Mais n'est-ce pas précisément la manière dont on en usa envers les Américains au commencement de notre seizième siècle? Josué fut-il plus cruel que les dévastateurs du Mexique et du Pérou ? Et si l'histoire des barbaries européanes est vraie, pourquoi celle des cruautés de Josué ne le serait-elle pas ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Dieu commanda et opéra lui-même la ruine de Canaan, et qu'il n'ordonna pas la ruine de l'Amérique.

b La sentence contre Jéricho ne fut pas exécutée. Jéricho existait sous David et du temps des Romains, et existe encore tel qu'il fut toujours, c'est-à-dire un petit hameau à six lieues de Jérusalem.

a M. Boulanger s'exprime encore plus violemment, s'il est possible, que le lord Bolingbroke sur ces morceaux de l'histoire de Josué. « Non seulement on nous représente Josué « comme un capitaine de voleurs arabes, qui vient tout ravager et tout mettre à sang dans un pays qu'il ne connait pas; « mais ayant, dit-on, six cent mille hommes de troupes réglées, il trouve le secret d'être battu par deux ou trois cents « paysans à l'attaque d'un village. Et pour achever de peindre « ce général d'armée, on en fait un sorcier qui devine qu'on « a été battu parce qu'un de ses soldats a pris pour lui précédemment une part du butin, et s'est approprié un bon manteau rouge et un bijou d'or. On se sert, pour découvrir le « coupable, d'un sortilége dont les petits enfants se moqueraient aujourd'hui : c'est de tirer la vérité aux dés, ou à « la courte paille, ou à quelque autre jeu semblable. Achan « n'est pas heureux à ce jeu. On le brûle vif, lui, ses fils, ses « filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis ; et on brûle encore « le manteau d'écarlate, et le bijou d'or que l'on cherchait. Si « Cartouche, continue M. Boulanger, avait fait un pareil tour, « madame Oudot l'aurait imprimé dans sa *Bibliothèque bleue*. « Nos histoires de voleurs et de sorciers n'ont rien de semblable. »

Ce discours blasphématoire, ces dérisions de M. Boulanger *, pourraient faire quelque impression s'il s'agissait d'une histoire ordinaire arrivée et écrite de nos jours, mais ne peuvent rien contre un livre sacré miraculeusement écrit et miraculeusement conservé pendant tant de siècles. Dieu était le maître d'exterminer les Cananéens, qui étaient de grands pécheurs. Il n'appartenait qu'à lui de choisir la manière du châtiment. Il voulut que tout le butin fût également partagé entre les enfants d'Israël exécuteurs de ses vengeances. Il se servit toujours de la voie du sort dans l'ancien et le nouveau *Testament*, parce qu'il est le maître du sort. La place de Judas même, de ce Judas qui fut cause de la mort de notre Seigneur, a été tirée au sort. Voilà pourquoi saint Augustin a toujours distingué la cité de Dieu de la cité mondaine. Dans la cité mondaine tout est conforme à notre faible raison, à nos faux préjugés : dans la cité de Dieu tout est contraire à nos préjugés et à notre raison.

b Ces mots, « un grand tas de pierres qui y est encore « aujourd'hui, » semblent indiquer que ce livre de Josué n'est pas écrit par les contemporains. Mais en quelque temps qu'il ait été fait, il est sûr qu'il a été inspiré. Jamais un homme abandonné à lui-même n'aurait osé écrire de pareilles choses.

* Voltaire savait bien, en 1776, lorsqu'il publia ces commentaires, que Boulanger n'était pas l'auteur du *Christianisme dévoilé*, d'où est tiré ce passage. Ren.

dans Jéricho, envoya vers le roi d'Hébron, vers Pharam, roi de Jérimoth, etc...[a].

Josué tomba donc tout d'un coup sur eux tous, et le Seigneur les épouvanta, et il en fit un grand carnage près de Gabaon. Josué les poursuivit par la voie de Bethboron, et les tailla tous en pièces; et lorsque les fuyards furent dans la descente de Bethhoron, le Seigneur fit pleuvoir du haut du ciel sur eux de grosses pierres, et en tua beaucoup plus que le glaive d'Israël n'en avait mis à mort...[b]. Alors Josué parla au Seigneur le jour auquel il avait livré les Amorrhéens entre ses mains, en présence des enfants d'Israël, et il dit en leur présence: Soleil, arrête-toi vis-à-vis de Gabaon; lune, n'avance pas contre la vallée d'Aïalon; et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis... Cela n'est-il pas écrit dans le livre des Justes? Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se coucha point l'espace d'un jour[c].

Jamais jour, ni devant ni après, ne fut si long que celui-là... Les cinq rois s'étant sauvés dans une caverne de la ville de Macéda... Josué les fit amener en sa présence, et dit aux principaux officiers de son armée: Mettez le pied dessus le cou de ces rois (ch. x, v. 24); et tandis qu'ils leur mettaient le pied sur la gorge, Josué leur dit: N'ayez point peur, confortez-vous, soyez robustes; car c'est ainsi que Dieu traitera ceux qui combattront contre nous. Après cela, Josué frappa ces rois et les tua, et les fit ensuite attacher à cinq potences[a].

Josué ravagea donc tout le pays des montagnes et du midi, toute la plaine, et il tua tous les rois et les fit tous pendre. Il tua tout ce qui avait vie, comme le Seigneur le lui avait commandé.

(Chap. xi.) Il poursuivit tous les rois qui restaient, et il tua tout sans en rien laisser échapper, et il coupa les jarrets à leurs chevaux; il brûla leurs chariots, et il prit Asor et en tua le roi, et il égorgea tous les habitants d'Asor et toutes les bêtes, et réduisit le tout en cendres....

[a] Les critiques disent qu'il n'y avait point de roi de Jérusalem alors. Ils prétendent même que le mot de Jérusalem était inconnu. C'était un village des Jebuséens, qui touche au grand désert de l'Arabie Pétrée, un lieu fort propre à bâtir une forteresse sur le passage des Arabes. Ce sont trois montagnes dans un pays aride. Nous disons, avec les commentateurs les plus approuvés, que Josué n'écrivit point cette histoire. Les Samaritains ont un livre de Josué très différent de celui-ci. Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de Leyde; mais nous ne reconnaissons que celui qui est admis dans le Canon. C'est indubitablement le seul sacré et le seul inspiré.

[b] Toute l'antiquité a parlé de pluies de pierres. La première est celle que Jupiter envoya au secours d'Hercule contre les fils de Neptune. Dom Calmet assure « que c'est un fait constant qu'on a vu autrefois de fort grosses pierres s'enflammer en l'air et retomber sur la terre, et qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute le prodige raconté par Josué. »

On remarque seulement ici que ces pierres étant fort grosses, durent écraser tous les Amorrhéens qui étaient poursuivis par l'armée de Josué, et qu'il est difficile qu'il en soit resté un seul en vie. C'est ce qui fait que plusieurs savants sont étonnés que Josué ait encore eu recours au grand miracle d'arrêter le soleil et la lune.

[c] Grotius prétend que le texte ne signifie pas que le soleil et la lune s'arrêtèrent, mais que Dieu donna le temps à Josué de tuer tout ce qui pouvait rester d'ennemis avant que le soleil et la lune se couchassent. Leclerc décide nettement que le soleil ne s'arrêta pas, mais parut s'arrêter. Mais tous les autres commentateurs, parmi lesquels nous ne comptons point Spinosa, qui ne doit pas être compté, conviennent que le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi. On aurait eu le temps de tuer tous les fuyards depuis midi jusqu'au soir, supposé que la pluie de pierres en eût épargné quelques uns; mais il se peut aussi qu'il y en eût qui coururent si vite, qu'il fallût huit à neuf heures pour les attraper et les tuer tous.

Les profanes remarquent que Bacchus avait déjà fait arrêter le soleil et la lune, et que le soleil recula d'horreur à la vue du festin d'Atrée et de Thyeste. Sur quoi M. Boulanger ose dire « que si le miracle de Josué était vrai, c'est que le soleil se serait arrêté d'horreur en voyant un brigand si barbare qui égorgeait les femmes, les enfants, et les rois, et les bœufs, et les moutons, et les ânes, et qui ne voulait pas qu'un seul animal vivant, soit roi, soit brebis, échappât à son inconcevable cruauté. »

Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrêta sa course; et comment cette journée, qui fut le double des autres journées, put s'accorder avec le mouvement des planètes et la régularité des éclipses. Le R. P. dom Calmet dit « qu'il ne fallait que faire aller d'une vitesse égale, par-dessus et par-dessous la terre, la matière céleste qui la frotte par là, en l'avançant d'un côté et la retardant de l'autre, le tournoiement de la terre sur son centre ne venant que de l'inégalité de ce frottement. » Cette réponse ingénieuse, savante et nette, ne résout pas entièrement la question.

Nous sera-t-il permis, à propos de ce grand miracle, de raconter ce qui arriva à un disciple de Galilée, traduit devant l'inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil? On lui lisait sa sentence; elle disait qu'il avait blasphémé, attendu que Josué avait arrêté le soleil dans sa course. « Eh, messeigneurs, leur dit-il, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil ne marche plus. »

A l'égard du livre des *Justes*, qui est cité comme garant de la vérité de cette histoire, le lord Bolingbroke insiste beaucoup sur ce livre, qui dans les *Bibles* protestantes est appelé le livre du *Droiturier*. Cela démontre, dit-il, que c'est du livre du *Droiturier* que l'histoire de Josué est prise. Mais ce même livre du *Droiturier* est cité dans le second livre des *Chroniques des rois*. Or, comment le même livre peut-il avoir été écrit du temps des rois et avant Josué? Cette difficulté est grande. Dom Calmet y répond en disant « que ce livre est entièrement perdu. »

[a] Leclerc et quelques théologiens de Hollande n'ont pas ici tout à fait le même emportement que Bolingbroke et Boulanger à propos de ces cinq rois, sur le cou desquels les princes de l'armée juive mettent le pied jusqu'à ce que Josué vienne les tuer de sang-froid. Nous avouerons toujours que tout cela n'est pas dans nos mœurs, que nous fesons aujourd'hui la guerre plus généreusement: mais aussi nous ne la fesons pas par ordre exprès du Seigneur; et il ne nous a pas commandé expressément, comme à Josué, de tuer tous les rois que sa providence voulait punir. On ne fait plus pendre tous les rois qui ont été pris à la guerre, parce qu'il n'y en a plus qui prévariquent contre le Seigneur comme les rois du Canaan avaient prévariqué. L'objection des savants qui prouvent qu'il n'y avait aucun roi dans ce pays, composé seulement de quelques villages où un peuple innocent cultivait une terre sèche et ingrate, portant très peu de blé et hérissée de montagnes, cette objection, dis-je, est peu de chose; car soit qu'on appelât les principaux de ces villages, rois ou maires, ou syndics, cela revient au même; on leur mit à tous le pied sur le cou, parce qu'ils avaient tous prévariqué.

Et il marcha contre les géants des montagnes, et les tua (chap. XI, v. 21), et il ne laissa aucun de la race des géants, excepté dans Gaza, Geth, et Azot[a].

Et il fit pendre (chap. XII, v. 24) en tout trente et un rois[b].

(Chap. XV, v. 15.) Josué bénit Caleb, et lui donna Hébron en possession; et depuis ce temps, Hébron a été à Caleb, fils de Jéphoné. Or l'ancien nom d'Hébron était Cariath-Arbé, et Adam, le plus grand des géants de la race des géants, est enterré dans Hébron...[c].

Caleb extermina dans la ville de Cariath-Arbé trois fils de géants; et de ce lieu il monta à Dabir, qui s'appelait auparavant Cariath-Sépher, c'est-à-dire la ville des lettres, la ville des archives...[d]; et Caleb dit: Je donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra la ville des lettres; et Othoniel, jeune frère de Caleb, la prit, et il lui donna sa fille Axa pour femme...

a Voici encore une légère difficulté. Le peuple de Dieu marche contre les géants, après que le texte a dit qu'il n'y avait plus de géants, et lorsque Caleb, le moment d'après, au chapitre XIV, va, selon le texte, conquérir des villes grandes et fortes remplies de géants, au pays d'Hébron. On peut répondre que le pays d'Hébron n'était qu'à quelques lieues de Gaza et d'Azot.

b Trente et un rois de pendus, c'est beaucoup dans un aussi petit pays; mais remarquons toujours qu'on ne les mit en croix qu'après les avoir tués. On leur mettait d'abord le pied sur le cou. Et nous avons déjà observé que le supplice d'attacher à la potence, ou à la croix, des hommes en vie, ne fut jamais connu des Juifs en aucun temps.

c Plusieurs savants hommes ont douté qu'Adam fût enterré dans la ville du géant Arbé, appelée Cariath-Arbé. Les moines portugais qui accompagnèrent les Albuquerques après la découverte des grandes Indes, et qui entrèrent dans l'île de Ceylan, nommèrent la plus grande montagne de cette île le *Pic d'Adam*. Ensuite ils trouvèrent l'empreinte de son pied, et jugèrent par là de sa taille, qui devait être d'une centaine de coudées. Le Pic d'Adam est encore marqué sur nos cartes; et les savants moines portugais ont cru qu'Adam y était enterré. Les Hollandais, qui dominent dans le Ceylan, et qui recueillent toute la cannelle, doutent qu'Adam repose dans cette île. Les habitants même ne savent pas que nous donnons le nom de *Pic d'Adam* à leur montagne, et ont le malheur d'ignorer qu'il y ait jamais eu un Adam. La *Genèse* ne dit point qu'Adam ait été un géant, ni qu'il soit enterré à Hébron.

d Les Phéniciens avaient, en effet, quelques villes où l'on gardait les archives et les comptes des marchands. On sait qu'ils avaient inventé l'alphabet, et que dans leurs voyages sur mer ils communiquèrent cet alphabet aux Grecs. Cariath-Sépher est entre Hébron et la mer Méditerranée; c'est le commencement de la Phénicie. L'historien Josèphe avoue que les Juifs ne possédèrent jamais rien sur cette côte Les Phéniciens en furent toujours les maîtres. Sanchoniathon le Phénicien, né à Béryte, avait déjà écrit une *Cosmogonie* long-temps avant les époques de Mosé et de Josué. Car Eusèbe, qui rapporte un grand nombre de passages de cette *Cosmogonie*, n'en cite aucun concernant les Hébreux; et s'il y en avait eu, il est clair qu'Eusèbe en aurait fait mention comme d'un témoignage rendu par le plus ancien de nos auteurs à la vérité des livres juifs Il est donc certain que Sanchoniathon écrivit, et qu'il ne connut point ces Hébreux qui ne vinrent que depuis lui s'établir auprès de son pays. Nous pourrions tirer de là une conséquence, que si les Phéniciens avaient depuis si long-temps des villes où l'on cultivait quelques sciences, les Cananéens, qui demeuraient entre la mer et le Jourdain, pouvaient avoir aussi quelques villes dont la horde des Hébreux s'empara, et où elle commit plusieurs cruautés.

Mais les enfants de Juda (chap. XV, v. 63) ne purent exterminer les Jébuséens, habitants de Jérusalem: ils restèrent à Jérusalem, et ils y sont encore aujourd'hui avec les enfants de Juda....[a].

Et Josué parla au peuple assemblé dans Sichem, et lui dit... Maintenant (chap. XXIV, v. 15), s'il vous semble mal de servir le Seigneur notre Dieu, le choix vous est laissé. Vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira, et voir si vous aimez mieux servir les dieux qui furent les dieux de vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez aujourd'hui la terre. Pour moi et ma maison, nous servirons notre Dieu... Le peuple répondit à Josué: Nous servirons notre Dieu, et nous obéirons à ses préceptes[b].

Josué mourut âgé de cent dix ans[c]. (Ch. XXIV, v. 29.)

a Cette déclaration, que Josué ne s'empara jamais du village de Jérusalem, est expresse. Et l'aveu, que les Jébuséens, à qui ce village appartenait, « y sont encore aujourd'hui avec les enfants de Juda, » démontre que ce livre ne put être écrit qu'après que David eut commencé à faire une ville de Jérusalem, et que les anciens habitants se joignirent aux nouveaux pour peupler la ville. Les critiques concluent de tous ces aveux semés dans plusieurs endroits, que les Hébreux étaient une horde d'Arabes Bédouins qui errèrent long-temps entre les rochers du mont Liban et les déserts; qui tantôt subsistèrent de leur brigandage, et tantôt furent esclaves; et qui enfin ayant eu des rois, conquirent un petit pays dont ils furent chassés. Voilà leur histoire selon le monde. Celle selon Dieu est différente. Et si Dieu la dicta, il la faut adopter malgré toutes les répugnances de la raison.

b Cette proposition de Josué, de choisir entre le seigneur Adonai et les autres dieux que leurs pères adorèrent en Mésopotamie, ferait croire qu'Abraham, Isaac et Jacob, leurs pères, avaient commencé par avoir un autre culte. Et en effet, Tharé, père d'Abraham, était potier d'idoles; et Jacob épousa deux filles idolâtres, quoiqu'il soit dit souvent que le même Dieu était reconnu vers l'Euphrate et chez les enfants de Jacob. Mais ici, comment Josué peut-il laisser le choix au peuple, après tant de miracles? Il y aurait donc eu beaucoup d'Hébreux qui n'auraient rien vu de ces miracles, ou qui n'y auraient ajouté aucune foi. Il se peut que ce texte signifie: Vous voyez ce que Dieu a fait pour vous, et combien il serait dangereux d'en adorer un autre.

c Toland fait le railleur sur Mosé et sur Josué. Il dit que jamais il n'y eut de vieillards de plus mauvaise humeur. L'un fait tuer vingt-quatre mille des siens, sans forme de procès, pour avoir aimé des filles madianites, compatriotes de sa femme; l'autre fait pendre trente et un rois avec lesquels il n'avait rien à démêler.

Les commentateurs recherchent avec beaucoup de soin dans quel pays se réfugièrent les sujets de ces prétendus rois. Un nommé Serrarius les transporte en Germanie, où ils apportèrent la langue allemande. Un nommé Hornius ne doute pas qu'ils ne se soient réfugiés en Cappadoce. Grotius trouve très vraisemblable qu'ils allèrent d'abord dans les îles Canaries, et de là en Amérique. Chacun donne de profondes raisons de son système.

Le R. P. dom Calmet avoue que « l'opinion qui a le plus « d'apparence et de partisans est celle qui place les Cananéens en Afrique. » Il cite Procope, qui a vu dans l'ancienne ville de Tangis deux grandes colonnes de pierre blanche avec une inscription en caractères phéniciens, que personne

JUGES.

(Chap. I, v. 1.) Après la mort de Josué, les enfants d'Israël consultèrent le Seigneur, disant : Qui montera avec nous contre les Cananéens, et sera chef de guerre? Le Seigneur dit : Ce sera Juda qui montera ; car je lui ai donné cette terre. Juda monta donc, et Dieu lui livra le Cananéen au nombre de dix mille hommes[a].

Puis Juda et Siméon son frère rencontrèrent le roi Adonibézec dans Bézec ; ils le prirent et lui coupèrent les mains et les pieds. Alors Adonibézec dit : J'ai fait couper les mains et les pieds à soixante et dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de mon dîner ; Dieu m'a traité comme j'ai traité tous ces rois[b].

Dieu était avec Juda, et il se rendit maître des montagnes ; mais il ne put vaincre les habitants des vallées (chap. I, v. 19), parce qu'ils avaient des chariots de guerre armés de faux[c].

(Chap. III, v. 5.) Les enfants d'Israël habitèrent donc au milieu des Cananéens, des Éthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens, et des Jébuséens. Ils épousèrent leurs filles, et firent le mal aux yeux du Seigneur, et ils adorèrent Baal et Astaroth[a].

Le Seigneur étant donc en colère contre Israël, les livra entre les mains de Chuzan Razarthaïm, roi de Mésopotamie, dont ils furent esclaves pendant huit ans[b].

ne put jamais entendre, portant ces propres mots : « Nous « sommes ceux qui nous sommes enfuis devant le voleur Jo« sué fils de Nun. »

Si nous nous en tenons au texte, il est difficile que Josué ait laissé à ces peuples le temps et la facilité de s'enfuir, puisqu'il tuait tout sans miséricorde, selon que le Seigneur l'avait ordonné positivement. Mais ce qui étonne bien davantage, c'est qu'après la mort de Josué on retrouve ces mêmes Cananéens exterminés plus puissants que jamais, et tenant les Juifs dans le plus rude esclavage pendant plus de cent années, jusqu'au temps de Saül et de David.

a Le lecteur peut s'étonner, après avoir vu Josué, à la tête de six cent mille combattants, mettre à feu et à sang tout le pays de Canaan, de voir encore ces mêmes vainqueurs obligés de combattre contre ces mêmes vaincus. La réponse est que quelques uns avaient échappé, puisqu'en voilà déjà dix mille que Dieu donne à tuer à Juda. On dispute si c'est à un capitaine nommé Juda, ou à la tribu de ce nom : mais, capitaine ou tribu, c'est une victoire de surérogation.

b Le lecteur croirait encore peut-être qu'il suffisait de trente et un rois pendus, mais en voilà encore soixante et dix non moins maltraités dans un pays de sept à huit lieues : car il paraît, par les autres endroits du texte, que le peuple juif n'en possédait pas alors davantage. On demande comment le roi Adonibézec, dont on ignore le royaume, pouvait avoir sous sa table soixante et dix rois qui mangeaient sans mains. De plus il fallait que cette table eût au moins six-vingts pieds de long. Enfin les critiques trouvent ici cent et un rois dans un pays un peu serré. Chaque roi ne pouvait avoir un royaume d'un demi-quart de lieue. Ce sont des critiques frivoles, et des détails qui ne touchent point au fond des choses, toujours très respectable.

c Les savants critiques ont élevé une grande dispute sur ce fameux passage. La plupart ont assuré qu'il est impossible de faire manœuvrer des chariots de guerre dans ce pays, tout couvert de montagnes et de cailloux.

Secondement, ils disent que le pays ne nourrissait point de chevaux, et ils en apportent pour preuve tous les endroits de l'Écriture où il est raconté que la plus grande magnificence était de monter sur de beaux ânes. Et jusqu'au temps des rois on voit que Saül courait après les ânesses de son père quand il fut couronné.

Troisièmement, il n'est point dit que ces peuples, cachés dans leurs montagnes et dans leurs cavernes, eussent jamais fait la guerre à personne avant que les Israélites vinssent mettre tout leur pays à feu et à sang ; par conséquent ils ne pouvaient avoir des chariots de fer armés en guerre. Ces chariots ne furent inventés que dans les grandes plaines qui sont vers l'Euphrate. Ce sont les Babyloniens et les Persans qui mirent cette invention en pratique deux ou trois siècles après Josué

Quatrièmement, on reproche à l'auteur sacré d'avoir laissé entendre que le Seigneur pouvait beaucoup sur les montagnes, mais qu'il ne pouvait rien dans les vallées ; et que les Juifs ne regardaient leur dieu que comme un dieu local, comme le dieu d'un certain district, n'ayant aucun crédit sur celui des autres ; semblable en cela à la plupart des dieux des autres nations. Mais le Dieu du ciel et de la terre s'était choisi, selon tous les interprètes, un peuple particulier, et un lieu particulier pour y exercer justice et miséricorde

a Les critiques ne comprennent pas comment, tous les Cananéens ayant été exterminés par une armée de six cent mille Israélites, et tout ayant été passé au fil de l'épée sans miséricorde, les Hébreux cependant épousèrent leurs filles, et donnèrent les leurs aux enfants de ces peuples. M. Fréret soutient que le texte est corrompu. Cette contradiction, dit-il, est trop forte. On fait dire dans le livre des *Juges* tout le contraire de ce qu'on a dit dans le livre de *Josué*. Le livre des *Juges* se contredit lui-même ; il est énoncé « que les « Jébuséens demeurèrent dans Jérusalem avec les enfants de « Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui. » Et il est dit dans *Josué*, « que les enfants de Juda ne purent exter« miner les habitants de Jérusalem, et que le Jébuséen y « habita avec les enfants de Juda jusqu'à aujourd'hui » C'est sur quoi M. l'abbé de Tilladet, et surtout M l'abbé de Longuerue, avaient proposé de remettre dans leur ordre tous les passages de l'Écriture qui semblent se contredire, et principalement les premiers chapitres des *Juges* et les derniers chapitres de *Josué*. Mais il n'y avait que l'Église seule, assemblée en concile, qui pût entreprendre un ouvrage si hardi et si pénible. Il eût fallu confronter tous les exemplaires des Bibles, toutes les différentes fautes des copistes, toutes les différentes leçons. Il a paru plus prudent de laisser l'ivraie avec le bon grain, que de s'exposer à perdre l'un et l'autre à la fois. Il ne reste aux fidèles qu'à se défier de ce qui est intelligible, et à ne point chercher l'explication de ce qui est trop obscur. Le médecin Astruc lui-même y a échoué.

b Woolston ose déclarer nettement que l'histoire des Juges est fausse, ou que celle de Josué l'est d'un bout à l'autre. Il n'est pas possible, dit-il, que les Juifs aient été esclaves immédiatement après avoir détruit tous les habitants du Canaan avec une armée de six cent mille hommes. Quel est ce Chuzan Razarthaïm, roi de Mésopotamie, qui vient tout d'un coup mettre à la chaîne tous les enfants d'Israël? Comment est-il venu de si loin, sans qu'on dise rien de sa marche? Le texte dit bien, à la vérité, que c'est un châtiment du Seigneur pour avoir donné leurs filles en mariage aux Cananéens, et pour en avoir reçu des filles : mais il est trop aisé de dire que lorsqu'on a été vaincu, c'est parce qu'on a péché, et que quand on a été vainqueur, c'est parce qu'on a été fidèle. Il n'y a aucune nation ni aucune bourgade de sauvages qui n'en puisse dire autant Il sera toujours impossible de comprendre comment six cent mille hommes peuvent avoir été réduits en servitude dans le même pays qu'ils venaient de conquérir : de même qu'il est impossible qu'ils aient exterminé tous les anciens habitants, et qu'ensuite ils se soient alliés avec eux. Cette foule de contradictions n'est pas soutenable. Il est dit qu'au bout de huit ans d'escla-

Les enfants d'Israël (chap. III, v. 14) furent esclaves d'Églon, roi des Moabites, pendant dix-huit ans.... Les enfants d'Israël envoyèrent un jour des tributs à Églon, roi des Moabites, par Aod, fils de Géra. Aod se fit un poignard à deux tranchants, ayant au milieu une poignée de la longueur d'une palme, et le mit sous sa tunique sur sa cuisse droite... Et il dit au roi dans sa chambre d'été : J'ai un mot à vous dire de la part de Dieu. Et le roi se leva de son trône, et Aod ayant porté sa main gauche sur son poignard à son côté droit (chap. III, v. 21), le lui enfonça dans le ventre si vigoureusement, que le manche suivit le fer et fut recouvert de la graisse d'Églon, qui était fort gras. Et aussitôt les excréments du roi, qui étaient dans son ventre, sortirent par en bas[a]....

Aod se sauva pendant que tout le monde était troublé, et il sonna de la trompette sur la montagne d'Ephraïm. Les Israélistes suivirent Aod : ils se saisirent des gués du Jourdain par où l'on passe au pays des Moabites, et ils en tuèrent environ dix mille, et aucun n'échappa[a].

Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans... Après Aod fut Sangar, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et qui défendit Israël.

Et après la mort d'Aod (chap. IV, v. 1), les fils d'Israël recommencèrent à faire le mal aux yeux du Seigneur, et le Seigneur les livra à Jabin, roi des Cananéens, dont la capitale était Asor[b].

Les fils d'Israël crièrent donc au Seigneur, car Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faux, et il les opprima avec véhémence pendant vingt ans[c].

Or, il y avait une prophétesse nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple... Elle envoya donc chercher Barac, et lui dit : Le Seigneur Dieu d'Israël t'ordonne d'aller et de mener dix mille combattants sur le mont Thabor[d].

vage ils chassérent et tuèrent ce Chuzan Razarthaïm, roi de Syrie et de Mésopotamie; mais on ne nous instruit point d'une guerre qui dut être considérable, et le lecteur reste dans l'incertitude.

Nous avons avoué, dans toutes nos remarques, que le texte de l'Ecriture est très difficile à entendre. Il peut y avoir des transpositions de copistes; et une seule suffit quelquefois pour répandre de l'obscurité dans toute l'histoire. Nous redisons que le mieux est de s'en rapporter aux interprètes approuvés par l'Eglise.

a C'est cette aventure si célèbre qui a été tant de fois citée chez plus d'un peuple chrétien, et dont on a tant abusé pour exciter les fanatiques au parricide et à l'assassinat des rois. On sait assez que du temps de la ligue en France les prédicateurs criaient en chaire : « Il nous faut un Aod. Grand Dieu, donnez-nous un Aod! la sainte Eglise n'aura-t-elle jamais un Aod! »

On sait comme le moine Jacques Clément fut béatifié, comme on mit son portrait sur l'autel, comme on l'invoqua; et on en aurait fait autant de Ravaillac, si Henri IV s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Henri III. Les Romains ont toujours révéré Scévola, qui voulut assassiner leur roi Tarquin. Les Athéniens dressèrent des statues à Harmodius et a Aristogiton, assassins des enfants de Pisistrate. Henri de Transtamare a été loué des historiens espagnols pour avoir assassiné son propre frère et son roi légitime désarmé dans sa tente. Philippe II, roi d'Espagne, donna la noblesse, non seulement de mâle en mâle, mais de fille en fille, à la famille de Balthazar Gérard, assassin de Guillaume, prince d'Orange.

Milton a fait un livre entier pour justifier l'assassinat juridique du roi Charles I; et dans ce livre il parcourt tous les meurtres des rois rapportés dans l'histoire sainte et dans l'histoire profane. On peut regarder ce livre comme le dictionnaire des assassinats.

Gordon, dans ses notes, est pénétré d'une respectueuse admiration pour l'assassinat de Jules César, tué en plein sénat par vingt pères conscrits qu'il avait comblés de biens et d'honneurs. Ces assassins avaient le même prétexte qu'Aod, la liberté.

Il n'est point spécifié, dans la sainte Ecriture, que Dieu ait ordonné a cet Aod d'aller enfoncer son poignard dans le ventre de son roi : mais Aod, pour recompense, fut juge du peuple de Dieu. Cet exemple ne peut tirer à conséquence : un jugement particulier du Seigneur ne peut prévaloir contre les lois du genre humain émanées de Dieu même Aod était inspiré par le Seigneur, et le moine Jacques Clément ne fut inspiré que par la rage du fanatisme.

a Les Moabites ont été détruits par Josué, et ils reparaissent et reparaîtront encore : Aod en tue dix mille. Il faut remarquer que ce petit pays de Moab n'est point situé dans le Canaan propre, mais fort loin dans le désert de Syrie; qu'il n'y a jamais eu dans ce désert qu'une très petite horde d'Arabes vagabonds; que jamais il n'y eut ni ville ni habitation fixe; que le pays n'est qu'un sable stérile, que ce n'est qu'un passage pour aller vers Damas.

b Qu'entend l'auteur par un repos de quatre-vingts ans? Ces mots ne peuvent signifier que les Juifs furent les maîtres de la contrée pendant ce grand nombre d'années, mais seulement qu'on ne les inquiéta pas. Il faut bien pourtant qu'on les inquiétât, puisque Sangar, successeur d'Aod, tue six cents Palestins, ou Philistins, ou Phéniciens, avec le fer d'une charrue. Il fallait que ce Sangar fût aussi fort que Samson.

Immédiatement après, les Juifs sont réduits en esclavage pour la troisième fois par ces mêmes Cananéens qui avaient été exterminés jusqu'au dernier. Ce chaos historique est bien difficile à débrouiller. L'auteur sacré écrivait pour des Juifs, qui probablement étaient instruits des particularités de leur histoire, et qui entendaient aisément ce que nous ne pouvons comprendre.

c On n'a point encore entendu parler de ce roi Jabin, qui régnait dans le Canaan envahi par Josué, et qui avait neuf cents chariots de guerre. Nous ne pouvons dire de ces chariots que ce que nous avons déjà dit. Diodore de Sicile nous conte que le prétendu Sésostris alla conquérir le monde avec dix-huit cents chariots. Le roi Jabin n'en pouvait conquérir que la moitié. Mais où avait-il pris ces neuf cents chariots? Et toujours la même question : Comment les six cent mille soldats de Josué, qui en avaient dû engendrer douze cent mille autres, furent-ils esclaves, et leurs enfants aussi? esclaves dans ce petit terrain que Dieu leur avait promis par serment? *O altitudo!*

d Débora est la seconde prophétesse, car Marie, sœur de Mosé, le fut avant elle; mais Débora fut la première et la seule qui fut juge. On est surpris de ne trouver ni dans le *Lévitique*, ni dans le *Deutéronome*, ni dans l'*Exode*, ni dans les *Nombres*, aucune loi qui permette aux femmes de juger les hommes. Il y a eu de tout temps, et dans toutes les histoires anciennes, des femmes qui ont prédit l'avenir, mais on ne leur attribua jamais de juridiction.

Le mont Thabor est très loin au septentrion de cette ville d'Asor où demeurait le roi Jabin, dans la Basse-Galilée. Il fallait donc que le roi Jabin eût conquis tout le Canaan. Aussi quelques auteurs juifs lui donnent une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers, et de trois mille chariots.

Le mont Thabor est une montagne très célèbre dans l'Ecri-

Or, Sisara (capitaine des armées du roi Jabin) fut saisi de terreur. Le Seigneur renversa tous ses chariots et tous ses soldats dans la bouche du glaive, de sorte que Sisara descendit de son chariot pour mieux fuir à pied...

Sisara ainsi fuyant parvint à la tente de Jahel, femme de Haber Cinéen; car il y avait paix alors entre Jabin, roi d'Asor, et la famille de Haber le Cinéen.

Jahel étant donc venue au-devant du capitaine Sisara, lui dit: Entrez dans ma tente, ne craignez rien. Il entra dans la tente, et elle le couvrit d'un manteau; et il lui dit: Donne-moi, je t'en prie, à boire; car j'ai grande soif. Elle lui donna du lait plein une peau de bouc; et Sisara s'étant endormi, Jahel, femme de Haber, prenant un grand clou de sa tente avec un marteau, rentra tout doucement, et enfonça le clou à coups de marteau dans la tempe et dans la cervelle de Sisara jusqu'en terre; et le sommeil de Sisara se joignit au sommeil de la mort[a].

Or les enfants d'Israël (chap. VI, v. 1) firent encore le mal devant le Seigneur, et il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites, et ils furent très opprimés. Ils se creusèrent des antres dans les cavernes et dans les montagnes pour se cacher...; et ils crièrent au Seigneur, lui demandant du secours contre les Madianites...

Or, l'ange du Seigneur vint s'asseoir sous un chêne à Éphra, appartenant à Joas le chef de la famille d'Esri; et Gédéon son fils battait et vannait son blé dans le pressoir. L'ange du Seigneur lui apparut donc, et lui dit, Dieu est avec toi...; tu délivreras Israël de la puissance des Madianites; et Gédéon lui dit: Si j'ai trouvé grâce devant toi, donne-moi un signe que c'est toi qui parles à moi; reste ici jusqu'à ce que je revienne t'apporter un sacrifice. Gédéon étant donc rentré chez lui, fit cuire un chevreau et des galettes de pain. Il mit le jus dans un pot, et l'apporta sous le chêne. L'ange du Seigneur étendit la verge qu'il tenait à sa main, et un feu sortit de la pierre sur laquelle était le chevreau et les galettes; il consuma tout, et l'ange disparut[a].

... Donc tout le Madian et Amalec, et tous les peuples orientaux s'assemblèrent et passèrent le Jourdain... Mais l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui sonna du cornet et assembla toute la maison d'Abiézer...; et Gédéon dit à Dieu: Si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l'as dit, je vais mettre une toison dans mon aire; et si la rosée ne tombe que sur la toison, le reste étant sec, je connaîtrai que tu veux sauver Israël par ma main; et il fut fait ainsi; car se levant la nuit, il pressa sa toison, et il en remplit une tasse de rosée.

Il dit encore à Dieu: Ne te fâche pas si je demande encore un signe pour gage; je te prie que la toison seule soit sèche, et que la terre d'alentour soit humide; et Dieu fit cette nuit comme Gédéon avait demandé; la toison fut sèche, et la terre d'alentour fut humide[b].

(Chap. VII, v. 19)... Gédéon entra donc dans le camp des ennemis avec trois cents hommes à la première veille; et ayant éveillé les gardes, ils se mirent à sonner du cornet, à casser leurs cruches (dans lesquelles ils avaient mis leurs lampes), et tout le camp des Madianites en fut troublé, et ils s'enfuirent en hurlant (chap. VIII, v. 10)... Or, il ne resta à ce peuple oriental que quinze mille hommes; car on en tua cent vingt mille dans la bataille[c].

ture sainte, par la splendeur qui brilla sur la robe de Jésus-Christ, et par l'entretien qu'il eut avec Mosé et Élie.

[a] L'action de Jahel a été regardée, par les critiques, comme plus horrible encore que l'assassinat du roi Églon par Aod; car Aod pouvait avoir au moins quelque excuse de tuer un prince qui avait rendu sa nation esclave; mais Jahel n'était point Juive, elle était femme d'un Cinéen qui était en paix avec le roi Jabin. Nous n'examinons pas ici comment le texte peut dire qu'un particulier était en paix avec un roi qui avait trois cent mille hommes sous les armes. Nous n'examinons que la conduite de Jahel, qui assassine le capitaine Sisara à coups de marteau, et qui cloue sa cervelle à terre. On ne dit point quelle récompense les Juifs lui donnèrent. Seulement on lui donne des éloges dans le cantique de Débora. Elle n'aurait aujourd'hui chez nous ni récompense ni éloge. Les temps sont changés. Il est vrai que dans la guerre des fanatiques des Cévennes, ces malheureux avaient une prophétesse nommée *la grande Marie*, qui, dès que l'esprit lui avait parlé, condamnait à la mort les captifs faits à la guerre; mais c'était un abus horrible des livres sacrés. C'est le propre des fanatiques qui lisent l'Ecriture sainte de se dire à eux-mêmes: Dieu a tué, donc il faut que je tue: Abraham a menti, Jacob a trompé, Rachel a volé; donc je dois voler, tromper et mentir. Mais, malheureux! tu n'es ni Rachel, ni Jacob, ni Abraham, ni Dieu: tu n'es qu'un fou furieux; et les papes qui défendirent la lecture de la *Bible* furent très sages.

[a] Vorstius rejette l'histoire de Gédéon, et la croit insérée dans le Canon par une main étrangère. Il la déclare indigne de la majesté du peuple de Dieu. Ce n'est pourtant pas à nous à décider de ce qui en est digne. Gédéon ne fait ici que ce que fit Abraham. Dieu donna aussi un signe à Mosé. Dieu donne des signes à presque tous les prophètes juifs. Que ce soit dans un palais ou dans une grange, il n'importe. Dieu gouverna les Juifs immédiatement par lui-même; il leur parla toujours lui-même, soit pour les favoriser, soit pour les châtier; il leur donna toujours des signes lui-même; il agit toujours lui-même. Il apparaissait toujours en homme. Mais à quoi pouvait-on le reconnaître?

[b] Le curé Jean Meslier, dans son Testament, tourne toute cette histoire en ridicule, et le pot rempli de jus, et l'aire et le pressoir de Gédéon, et ce pauvre homme qui est esclave dans un pays que son grand-père avait conquis, étant un des six cent mille vainqueurs de la Palestine, et sa défiance quand il est sûr que c'est Dieu même qui lui parle, et ses discours avec Dieu, et les réponses de Dieu, et la toison, tantôt sèche, tantôt humide.

Tout cela cependant n'est pas plus extraordinaire que le reste. Calmet a raison de dire que si on se révolte contre le merveilleux, il faudra se révolter contre toute la *Bible*. C'est pousser les incrédules au pied du mur. Ils ne veulent jamais comprendre que ces temps-là n'ont aucun rapport avec les nôtres.

[c] A la vérité, les gens de guerre de nos jours ne hasarde-

Gédéon eut soixante et dix fils sortis de sa cuisse (chap. VIII, v. 30), parce qu'il avait eu plusieurs femmes ; et une concubine qu'il avait à Sichem lui enfanta encore un fils nommé Abimélech.

Et les Sichémites lui donnèrent soixante et dix sicles (chap. VIII, v. 4) d'argent qu'ils tirèrent du temple de Baal-Bérith ; et Abimélech, avec cet argent, leva une troupe de gueux et de vagabonds ; et il vint à la maison de son père (qui était mort), et il égorgea sur une même pierre ses soixante et dix frères, fils de Gédéon ; et il ne resta que Joatham le dernier des enfants, qui fut caché[a].

Et tous les hommes de Sichem et de Mello, ou du Creux, allèrent établir roi Abimélech près du chêne qui était dans Sichem ; et Joatham, l'ayant appris, se mit sur le haut de la montagne Garizim, et dit aux gens de Sichem :

Les arbres allèrent un jour pour oindre un roi, et ils dirent à l'olivier : Commande sur nous. L'olivier répondit : Puis-je laisser mon huile, dont les dieux et les hommes se servent?... Puis au figuier, puis à la vigne, qui répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu et des hommes?... Puis au buisson, qui dit : Si vous me voulez pour roi, mettez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson, et qu'il dévore les cèdres du Liban... Puis Joatham s'enfuit... Abimélec gouverna donc trois ans Israël[a].

... Le Seigneur, étant en colère contre les Israélites, les livra aux Philistins et aux enfants d'Ammon, et ils furent violemment opprimés et affligés pendant dix-huit ans[b].

Il y avait en ce temps-là (chap. XI, v. I) un homme très fort et bon guerrier, nommé Jephté le Galaadite, fils d'une prostituée et de Galaad. Or Galaad ayant eu d'autres fils de sa femme, ceux-ci étant devenus grands chassèrent Jephté de la maison comme fils d'une mère indigne ; et Jephté s'enfuit dans la terre de Tob, et se mit à la tête d'une troupe de gueux et de voleurs qui le suivirent[c].

raient pas un pareil stratagème. Ce n'est point avec trois cents cruches qu'on gagne à présent des batailles. Le texte dit que chacun des trois cents combattants tenait une lampe de la main gauche, et un cornet de la main droite. Ces armes sont faibles ; leurs lampes ne pouvaient servir qu'à faire discerner leur petit nombre. Celui qui tient une lampe est vu plutôt qu'il ne voit, à moins qu'il n'ait une lanterne sourde. C'est là ce que disent les critiques.

Aussi cette victoire de Gédéon doit être regardée comme un miracle, et non comme un bon stratagème de guerre. Ce qui rend le miracle évident, c'est que ces trois cents hommes armés d'une lampe et d'un cornet tuèrent cent vingt mille Madianites. Nous passons ici sous silence les peuples de Soccoth, dont Gédéon brisa les os avec les épines du désert, pour avoir refusé des rafraichissements à ses troupes fatiguées d'un si grand carnage. Nous verrons David en faire autant. Les Juifs, et peuples et chefs, et rois et prêtres, ne sont pas trop miséricordieux

a Les critiques se soulèvent contre cette multitude abominable de fratricides. Ils disent que ce crime est aussi improbable qu'odieux. La raison d'état, cette infâme excuse des tyrans, ne pouvait être connue, selon eux, de la petite horde juive à peine sortie d'esclavage, et qui ne possédait pas alors une ville. Ces cruautés n'ont été exercées, dit-on, que dans de vastes empires, pour prévenir les révoltes des frères. Si Clotaire et Childebert, fils de Clotilde, assassinèrent deux petits enfants de Clotilde presque au berceau, si Richard III en Angleterre assassina ses deux neveux, si Jean-sans-Terre assassina le sien, nous étions tous des barbares en ces temps-là ; mais ces horreurs n'approchent pas de celle d'Abimélech, qui fut commise sans être excitée par un grand intérêt. Il semble que les Juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce et le plus imbécile à la fois qui ait souillé et ensanglanté la terre.

Mais remarquons que les livres sacrés ne louent point cette action comme ils louent celles d'Aod et de Jahel.

Les critiques reprochent encore au peuple de Dieu de n'avoir point eu de temple, lorsque les Phéniciens en avaient à Baal-Bérith, à Sidon, à Tyr, à Gaza. Ils ne peuvent concevoir comment le Dieu jaloux ne voulut pas avoir un temple aussi, et donner à son peuple de quoi en bâtir un, après lui avoir tant juré qu'il lui donnerait tous les royaumes, de la mer Méditerranée à l'Euphrate. Ils demandent toujours compte à Dieu de ses actions ; et nous nous bornons à les révérer.

a Voici le premier apologue qui soit parvenu jusqu'à nous ; car il y en a de plus anciens chez les Arabes, les Persans, et les Indiens. Les censeurs qui ont objecté que les arbres ne marchent pas devaient considérer que si la fable les fait parler, elle peut les faire marcher. Cet apologue est tout à fait dans le goût oriental.

Le seul défaut de cette fable est qu'elle ne produit rien : au contraire, Abimelech n'en règne pas moins sur les Hébreux : c'est là le grand reproche de tous les critiques. Ils ne peuvent souffrir que le guide, l'ami, le Dieu de Mosé, de Josué, le conducteur de son peuple, fasse régner un aussi grand scélérat qu'Abimelech. Jean Meslier s'emporte jusqu'à dire que la fable du règne d'Abimelech est bien plus fable que celle des arbres, et d'une morale bien plus condamnable, et qu'on ne sait quel est le plus cruel de Mosé, de Josué, et d'Abimélech.

Woolston prétend que les Juifs étaient alors idolâtres ; et sa raison est que l'olivier dit que son jus plait aux dieux et aux hommes. Il veut prouver d'après les prophètes et d'après saint Étienne (*Act. des Ap.*, chap. 7, v 43-51), qu'ils furent toujours idolâtres dans le désert, où ils n'adorèrent que les dieux Remphan et Kium ; et il conclut de là que la religion juive ne fut véritablement formée qu'après la dispersion des dix tribus et après la captivité de Babylone. Il est vrai que les Juifs, de leur propre aveu, furent très souvent idolâtres ; mais aussi c'est pour cela sans doute qu'ils furent si malheureux.

b Voilà encore, disent les critiques, les Juifs errants ou en esclavage pendant dix-huit ans. C'est la sixième servitude dans laquelle ils croupirent, après s'être rendus maîtres de tout le pays avec une armée de six cent mille hommes. Il n'y a point d'exemple d'une contradiction pareille dans l'histoire profane.

c Toland, Tindal, Woolston, le lord Bolingbroke, Mallet son éditeur, prétendent prouver que les Hébreux n'étaient que des Arabes voleurs, sans foi, sans loi, sans principes d'humanité, dont la seule demeure était dans les cavernes dont ce pays est rempli, et qu'ils en sortaient quelquefois pour aller piller ; et que les peuples voisins les poursuivirent comme des bêtes sauvages, tantôt les punissant par le dernier supplice, tantôt les mettant en esclavage. Les Juifs même avouent, dans les livres supposés par eux si long-temps après, que Jephté n'était qu'un chefs de voleurs, Abimelech un autre chef de voleurs, souillé du sang de toute sa famille. Ces critiques n'ont pas honte de mettre Josué, Caleb, Eléazar, et Mosé lui-même, au nombre de ces voleurs. Le lord Bolingbroke dit, après Marsham, que toutes les hordes arabes de ce pays-là avaient coutume de voler au nom de leurs dieux, et que c'était un ancien proverbe arabe, *Dieu me l'a donné*, pour signifier *je l'ai volé*. Ils soutiennent qu'il n'y avait point d'autre juris-

En ce même temps les enfants d'Ammon combattant contre les enfants d'Israël, et les poursuivant vivement, les Israélites se réfugièrent vers Jephté, et lui dirent : Soyez notre prince, et combattez pour nous. Ils s'en allèrent donc avec lui en Galaad, et tout le peuple l'élut pour prince...

Jephté envoya des députés aux enfants d'Ammon, et leur fit dire : Le Seigneur Dieu d'Israël a détruit les Amorrhéens combattant contre son peuple ; et maintenant vous voulez posséder les terres des Armorhéens !... [a].

Quoi donc ! ce que votre Dieu Chamos possède (chap. XI, v. 24) n'est-il pas à vous de droit? Laissez-nous donc en possession de ce que notre Dieu a obtenu par ses victoires. Nous avons habité pendant trois cents ans dans le pays *conquis;* pourquoi, dans tout ce temps-là, n'avez-vous pas réclamé vos droits [b] ?...

Après cela l'esprit du Seigneur fut sur Jephté. Il courut tout le pays, et il voua un vœu au Seigneur, disant : Si tu me livres les enfants d'Ammon, je te sacrifierai en holocauste (au Seigneur) le premier qui sortira des portes de ma maison, et qui viendra au-devant de moi... Jephté passa ensuite dans les terres des enfants d'Ammon, que Dieu livra entre ses mains, et il ravagea vingt villes... Mais lorsque Jephté revint dans sa maison, à Maspha, sa fille unique courut au-devant de lui en dansant au son du tambour. Et Jephté l'ayant vue, déchira ses vêtements, et lui dit : Hélas ! ma fille, tu m'as trompé, et tu t'es trompée toi-même ; car j'ai fait un vœu au Seigneur, et il faut que j'accomplisse mon vœu [a].

A quoi elle répondit : Mon père, si tu as fait un

prudence parmi ces barbares, et que le fond même de toutes les lois du *Pentateuque* se rapporte au brigandage, puisque la prétendue famille d'Abraham étant venue des bords de l'Euphrate ne pouvait avoir rien acquis vers le Jourdain que par usurpation.

Nous repondons qu'il fallait bien que les Hébreux eussent déjà des lois, quand même ils auraient été aussi barbares et aussi voleurs que ces critiques les représentent ; car Jephté est chassé de la maison de son père comme fils d'une prostituée. Ils répliquent qu'il n'y a aucune loi dans le *Pentateuque* même contre les enfants des prostituées, et que, selon le texte, les enfants des servantes de Rachel et de Lia héritèrent comme les enfants de leurs maîtresses ; que par conséquent aucune jurisprudence n'était encore établie chez le peuple juif ; qu'il n'y eut jamais de véritable loi dans ce temps-là parmi ces peuples vagabonds, que la loi du partage des dépouilles, et qu'enfin toute cette histoire n'est qu'un récit confus de vols et de brigandages. Calmet, sur ce passage de Jephté, avoue expressément « que le nom de « voleur n'était pas aussi odieux autrefois qu'aujourd'hui. » Aucune de ces raisons pour et contre ne détruit le grand principe, que Dieu donne les biens à qui il lui plaît. C'est là, selon notre avis, le grand dénouement qui résout toutes les difficultés des incrédules.

a Cette députation et ce discours montrent évidemment qu'il y avait déjà chez ces peuples un droit des gens reconnu. Jephté, tout chef de voleurs qu'il est, agit en prince légitime dès qu'il est reconnu chef des Hébreux. Il envoie des ambassadeurs pour représenter ses raisons avant de les soutenir par les armes.

Nos adversaires ne répondent à cet argument qu'en niant tous les anciens livres hébreux, et qu'en soutenant toujours qu'ils n'ont pu être compilés que par des lévites ignorants dans des siècles très éloignés de ces temps sauvages. Comme les Juifs, s'étant enfin établis à Jérusalem, eurent toujours la guerre avec les peuples voisins, ils voulurent enfin établir quelques anciens droits sur les terres qu'on leur disputait, et ce fut alors, disent les critiques, que les lévites compilèrent ces livres sur d'anciennes traditions ; plus ils les remplirent de faits extraordinaires, de l'intervention continuelle de la Divinité, et de prodiges entassés sur d'autres prodiges, plus ils éblouirent leur peuple superstitieux et barbare. L'intérêt personnel de ces lévites, auteurs de ces livres, était qu'on crût fermement tous les faits qu'ils annonçaient au nom de Dieu, puisque c'était sur la croyance de ces faits mêmes que leur subsistance était fondée.

Remarquons que ce système des incrédules n'est établi que sur une conjecture ; et qu'une supposition, quand même elle serait très vraisemblable, ne suffit pas pour constater les faits.

b Nous sommes obligés de réfuter les critiques presque à chaque ligne. C'est ici leur plus grand triomphe. Ils croient voir une égalité parfaite entre Chamos, dieu des Ammonites, et Adonaï, dieu des Juifs. Ils sont convaincus que chaque petit peuple avait son dieu, comme chaque armée a son général. Salomon même bâtit un temple à Chamos. Ils croient que Kiom, Phégor, Belréem, Belzébuth, Adonis, Thammus, Moloch-Melchom, Baalméon, Adad, Amalec, Malachel, Adramalec, Astaroth, Dagon, Dercéto, Atergati, Marnas, Turo, etc., étaient des noms différents qui signifiaient tous la même chose, le seigneur du lieu. Chacun avait son seigneur du lieu ; et c'était à qui l'emporterait sur les autres seigneurs. Chaque peuple combattait sous l'étendard de son dieu, comme les peuples barbares de l'Europe combattirent sous les étendards de leurs saints après la destruction de l'empire romain.

Nos incrédules soutiennent que cette vérité est pleinement reconnue par Jephté. Ce que Chamos vous a donné est à vous, ce qu'Adonaï nous a donné est à nous. Il n'y a point de sophisme qui puisse détruire un aveu si clair et si clairement énoncé. Calmet dit « que c'est une figure de discours « qu'on appelle concession. » Mais il n'y a point là de figure de discours, c'est un principe que Jephté établit nettement, et sur lequel il raisonne. Il faut ou rejeter entièrement le livre des *Juges*, ou convenir que Jephté admet deux dieux également puissants.

La meilleure réponse, à notre avis, serait que le texte est corrompu dans cet endroit par des copistes, et qu'il n'était pas possible que Jephté, qui avait entendu parler de tous les miracles du Dieu des Juifs en faveur de son peuple, pût croire qu'il y eût un autre dieu aussi puissant que lui : *Non est deus sicut Deus noster*.

On pourrait encore dire que Jephté était fils d'un adorateur de Baal, et que peut-être il n'était pas encore assez instruit de la religion du peuple juif, qui l'avait choisi pour son chef.

a Ce mot seul, « je te sacrifierai en holocauste, » décide la question si long-temps agitée entre les commentateurs, si Jephté promit un vrai sacrifice ou simplement une oblation qu'on pouvait évaluer à prix d'argent. S'il ne s'était agi que de quelques sicles, de quelques drachmes, ce capitaine n'aurait pas déchiré ses vêtements en voyant sa fille, il n'aurait pas dit en gémissant : J'ai fait un vœu, il faut que je l'accomplisse. Il est statué expressément au chap. XXVII du *Lévitique*, « que tout ce qui sera voué au Seigneur, soit « homme, soit animal, ne sera point racheté, mais mourra « de mort. »

Nous sommes donc obligés malgré nous de convenir que, selon le texte indisputable des livres sacrés, Dieu, maître absolu de la vie et de la mort, permit les sacrifices de sang humain. Il les ordonna même. Il commanda à Abraham de sacrifier son fils unique ; et il reçut le sang de la fille unique de Jephté. S'il arrêta le bras d'Abraham, c'est que son fils devait produire la race des Juifs ; et s'il n'arrêta pas le bras de Jephté, c'est probablement parce que le peuple juif était déjà nombreux. Nous ne proposons cette solution qu'avec défiance, sachant bien que ce n'est pas à nous de deviner les desseins et les raisons de Dieu.

vœu, fais-moi selon ton vœu, puisque cela t'a fait remporter la victoire sur tes ennemis; je ne te demande qu'une grâce; laisse-moi descendre sur les montagnes afin que je pleure ma virginité pendant deux mois avec mes compagnes... Jephté lui répondit : Va; et elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes. Et après deux mois elle revint chez son père; et son père lui fit comme il avait voué, étant encore vierge. Et de là vient que la coutume est encore parmi les filles d'Israël, de s'assembler tous les ans, et de pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté [a].

... Cependant les hommes d'Éphraïm se mirent à crier, et passèrent au septentrion, disant : Pourquoi, allant contre les Ammonites, ne nous a-t-on pas appelés? Nous allons donc mettre le feu à ta maison... Jephté combattit donc contre Éphraïm; et ceux de Galaad défirent ceux d'Éphraïm... Ils se saisirent des gués du Jourdain par où les Éphraïmites devaient s'enfuir. Et lorsqu'un Éphraïmite, fuyant de la bataille, venait sur le bord de l'eau, et disait : Laissez-moi passer, je vous prie, on lui répondait : Prononce *schiboleth*; et comme ils prononçaient *siboleth*, on les tuait aussitôt au passage du Jourdain. Et il y en eut quarante-deux mille de tués [a].

... Abdon, fils d'Illel de Pharathon, fut juge d'Israël. Il eut quarante fils, et de ces fils trente petits-fils, qui montaient sur soixante et dix ânons...

(Chap. XIII, v. I.) Et les enfants d'Israël firent encore le mal devant le Seigneur, et ils furent esclaves des Philistins pendant quarante ans...

Or il y avait un homme de la tribu de Dan, nommé Manué, dont la femme était stérile; et l'ange du Seigneur apparut à sa femme, et lui dit : Tu es stérile, tu concevras, et tu enfanteras un fils; prends garde de ne boire du vin et de la bière; tu ne mangeras rien d'immonde..., le rasoir ne passera point sur la tête de ton fils; car il sera nazaréen de Dieu dès son enfance et dès le ventre de sa mère... Elle enfanta donc un fils, et elle l'appela Samson [b]...

[a] La fille de Jephté demande de pleurer sa virginité avant de mourir. C'était le plus grand malheur pour les filles de cette nation de mourir vierges; de là vient qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs. Le mot « descendre sur les « montagnes » n'est qu'une faute de copiste, une inadvertance.

Les mots, « il lui fit comme il avait voué, » marquent trop clairement que le père immola sa fille. Il avait voué un holocauste.

Calmet traduit très infidèlement le texte par ces mots : « elle demeura vierge : » il y a : « étant encore vierge, igno« rant l'homme. » Cette faute est d'autant plus impardonnable à Calmet, que dans sa note il dit tout le contraire. La voici : « il l'immola au Seigneur; elle était encore vierge. » Et dans sa dissertation sur le vœu de Jephté, il avoue que cette fille fut immolée.

Une raison non moins forte que Calmet devait alléguer, c'est que les filles juives pleurèrent tous les ans la fille de Jephté pendant quatre jours; « et cette coutume dure en« core, » dit le texte. Or, certainement on n'aurait point pleuré tous les ans une fille qui n'aurait été qu'offerte au Seigneur, consacrée, religieuse.

Il résulte de cette histoire que les Juifs immolaient des hommes, et même leurs enfants; c'est une chose incontestable.

Le même commentateur dit que le sacrifice d'Iphigénie est pris de celui de la fille de Jephté. Rien n'est plus mal imaginé; jamais les Grecs ne connurent les livres des Juifs; et les fables grecques eurent toujours cours dans l'Asie.

Si le livre des *Juges* fut écrit du temps d'Esdras, il y avait alors cinq cents ans que l'aventure d'Iphigénie, vraie ou fausse, était publique. Si ce livre fut écrit du temps de Saül, comme quelques uns le prétendent, il y a plus de deux cents ans entre la guerre de Troie et l'élection du roi Saül.

Lenglet, dans toutes ses Tables chronologiques, dit que Jephté fit un vœu indiscret de consacrer sa fille à une virginité perpétuelle. Rien n'est plus mal imaginé encore. Où serait l'indiscrétion si la virginité n'avait pas été une espèce d'opprobre chez les Juifs? Le P. Pétau, plus sincère, dit : *unicam filiam mactavit*.

Flavius Josèphe, le seul Juif qui ait écrit avec quelque ombre de méthode, dit positivement que Jephté immola sa fille. Cela ne prouve pas que l'histoire de Jephté soit vraie, mais que c'était l'opinion commune des Juifs. Un historien profane, qui n'est pas contemporain, n'est que le secrétaire des bruits publics; et Flavius Josèphe est un auteur profane.

[a] M. Boulanger prétend que Jephté n'était point un Hébreu : « Qu'il n'est dit nulle part qu'il fût Hébreu; que c'était un paysan des montagnes de Galaad, qui ne furent point alors possédées par les Juifs; que s'il avait été prince des Hébreux, la querelle de la tribu d'Éphraïm n'aurait pas eu la moindre vraisemblance; que d'ailleurs les gués du Jourdain prouvent que le reflux du Jourdain vers sa source, du temps de Josué, est un miracle inutile et absolument faux; que la fable de quarante-deux mille hommes tués l'un après l'autre aux gués du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer *schiboleth*, est une des plus grandes extravagances qu'on ait jamais écrites; que si quatre ou cinq fuyards seulement avaient été tués à ces passages pour n'avoir pu bien prononcer, les quarante-deux mille suivants ne s'y seraient pas hasardés. Et de plus, dit-il, jamais ni la tribu d'Éphraïm, ni toutes les tribus ensemble de ce misérable peuple, ne purent avoir une armée de quarante mille hommes : tout est exagéré et absurde dans l'histoire juive; et il est aussi honteux de la croire que de l'avoir écrite. »

Il faut avouer que nul homme n'a parlé avec plus d'horreur et de mépris pour la nation juive que M. Boulanger, excepté, peut-être, milord Bolingbroke. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes les objections, sans en rien diminuer, parce que nous sommes sûrs qu'elles ne peuvent faire aucun tort au texte.

Nous ne déciderons point dans quel temps l'histoire sacrée de Jephté fut écrite; il suffit qu'elle soit reconnue pour canonique.

[b] Nous voici à cette fameuse histoire de Samson, l'éternel sujet des plaisanteries des incrédules. D'abord ils parlent de cette servitude de quarante années comme des autres. C'est leur continuel argument contre la protection de Dieu accordée à ce peuple, et contre les miracles faits en sa faveur. Jamais, disent-ils, on ne vit rien de plus injurieux à la Divinité que de faire son peuple toujours esclave. Et il n'y a pas de plus mauvaise excuse que d'imputer son esclavage à ses péchés; car les vainqueurs étaient des idolâtres beaucoup plus pécheurs encore, s'il est possible. On répond que Dieu châtiait ses enfants plus sévèrement qu'un autre peuple, parce que ayant plus fait pour eux, ils étaient plus criminels.

Le rasoir qui ne devait point passer sur la tête de Samson forme une petite difficulté. On ne rasait point les Juifs; ils portaient tous leurs cheveux. On consacrait quelquefois une petite partie de ces cheveux à tous les dieux de l'antiquité

(Chap. XIV, v. 1). Samson descendit à Thamnata; et voyant des filles de Philistins, il dit à son père et à sa mère : J'ai vu des filles de Philistins; j'en veux épouser une; donnez-moi celle-là, parce qu'elle a plu à mes yeux... .

Il vit en chemin un jeune lion furieux et rugissant; il le déchira comme un chevreau, n'ayant rien dans ses mains.

Et quelques jours après, il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion, et un rayon de miel... [b].

(Chap. XV, v. 4.) Après cela, il continua son chemin, et il prit trois cents renards; il les lia l'un à l'autre par la queue, et y attacha des flambeaux au milieu; et, ayant allumé les flambeaux, il lâcha les renards qui brûlèrent tous les blés des Philistins, tant ceux qui étaient dans l'aire que ceux qui étaient sur pied, et les vignes et les oliviers... [a].

... Et ayant trouvé une machoire d'âne qui était à terre, il tua mille hommes avec cette mâchoire [b].

Et le Seigneur ouvrit une des dents molaires de la mâchoire d'âne, et il en sortit une fontaine; et Samson ayant bu reprit ses forces... Et Samson jugea vingt ans le peuple d'Israël... [c].

(Chap. XVI, v. 1.) Il alla à Gaza, y vit une prostituée, et entra dans elle... Il prit les deux portes de la ville de Gaza, et les porta en la montagne d'Hébron... [d].

... En ce temps-là il y eut un homme du mont Ephraïm, nommé Michas (chap. XVII, v. 1), qui dit à sa mère : Les onze cents pièces d'argent que vous aviez serrées, et qu'on vous avait prises, je les ai; elles sont entre mes mains. Sa mère lui répondit :

On mettait un peu de ces cheveux sur les tombeaux : et pour se couper les cheveux il semble qu'il fallait plutôt des ciseaux qu'un rasoir. Cependant on se rasait entièrement chez presque toutes les nations, quand on venait remercier les dieux d'être échappé d'un grand péril. La plupart de ces coutumes viennent d'Égypte, où les prêtres étaient rasés.

Les nazaréens chez les Juifs ne se rasaient point la tête pendant le temps de leur nazaréat, mais ils se rasaient le premier jour de cette consécration. Or ici il est dit que Samson ne se rasa jamais. C'était donc une sorte de nazaréat différent de celui qui était en usage. Sa force singulière, pour laquelle il était si renommé, consistait en ses cheveux.

L'ancienne fable du cheveu de Nisus, roi de Mégare, et de Cometho, fille de Ptérélas, est, selon nos critiques, la source dans laquelle une partie de l'histoire de Samson est puisée. Ils croient que le reste est pris de la fable d'Hercule, qui eut autant de force que Samson, et qui succomba comme lui à l'amour des femmes. Le P. Petau fait naître Hercule douze cent quatre-vingt neuf ans avant notre ère, et il ne paraît pas vraisemblable à nos critiques que l'histoire de Samson ait été écrite auparavant. C'est sur quoi ils fondent leur sentiment, que toutes les histoires juives, comme nous l'avons déjà dit, sont évidemment prises et grossièrement imitées des anciennes fables qui avaient cours dans le monde.

Le même Pétau, qui fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère, ne fait commencer les exploits de Samson que onze cent trente-cinq ans avant la même ère. Supposé qu'il eût commencé à vingt-cinq ans, il serait donc né en 1110. Hercule était donc né cent soixante et dix-neuf ans avant Samson. Il est donc démontré, selon ces critiques, que la fable de Samson trahi par les femmes est une imitation de la fable d'Hercule. Les sages commentateurs répondent qu'il est possible que les deux aventures soient vraies, et que l'une ne soit point prise de l'autre; que dans tous les pays on a vu des hommes d'une force extraordinaire, et que plus on est vigoureux, plus on se livre aux femmes, et qu'alors on abrége ses jours.

a Le curé Meslier s'emporte à son ordinaire contre cette histoire sacrée, et plus violemment encore que contre les autres. « Quelle pitoyable sottise, dit-il, de commencer la « vie de Samson, nazaréen, particulièrement consacré au dieu « des Juifs, par la contravention la plus formelle à la loi « juive! Il était rigoureusement défendu aux Juifs d'épouser « des étrangères, et encore plus d'épouser une Philistine. Ce- « pendant Manué et sa femme, qui ont consacré Samson dès « sa naissance, lui donnent une Philistine en mariage, et cela « dans une prétendue ville de Thamnatha qui n'a jamais existé. « Je voudrais bien savoir comment les Philistins pouvaient « s'abaisser jusqu'à donner leurs filles à un de leurs esclaves! »

b Meslier trouve l'aventure du lion aussi ridicule que le mariage à Thamnatha. Il dit que les abeilles qui font ensuite du miel dans la gueule de ce lion sont la chose du monde la plus impertinente; que les abeilles ne font jamais leur cire et leur miel que dans des ruches; qu'elles ne bâtissent leurs ruches que dans les creux des arbres, et qu'il faut une année entière pour qu'on trouve du miel dans ces ruches; qu'elles ont une aversion insurmontable pour les cadavres, et que l'auteur de ce misérable conte était aussi ignorant que dom Calmet, qui rapporte sérieusement la fable des abeilles nées du cuir d'un taureau. Quand on a de telles impertinences à commenter, dit Meslier, il ne faut point les commenter, il faut se taire.

a Il parle avec la même indécence de l'aventure des trois cents renards. Elle lui paraît un conte absurde, qui ne saurait même amuser les enfants les plus imbéciles. Calmet a beau dire que la populace de Rome faisait courir un renard avec un flambeau allumé sur le dos. Bochart a beau dire que cet amusement de la canaille était une imitation de l'aventure des renards de Samson, Meslier n'en démord point; il soutient qu'il est impossible de trouver à point nommé trois cents renards, et de les attacher ensemble par la queue; qu'il faudrait un temps trop considérable pour trouver ces trois cents renards, et qu'il n'y a point de renardier qui pût attacher ainsi trois cents renards. Si on trouvait, dit-il, un pareil conte dans un auteur profane, quel mépris n'aurait-on pas pour lui!

b La mâchoire d'âne avec laquelle Samson tue mille Philistins ses maîtres, est ce qui enhardit le plus Meslier dans ses sarcasmes aussi insolents qu'impies. Il va jusqu'à dire (nous le répétons avec horreur) qu'il n'y a de mâchoire d'âne dans cette fable que celle de l'auteur qui l'inventa. Nous répondrons à la fois à toutes les criminelles injures de ce mauvais prêtre, à la fin de cet article de Samson.

c Cet indigne curé se moque de la fontaine que Dieu fait sortir d'une dent molaire, comme de tout le reste. Il dit qu'un mauvais roman dépourvu de raison, n'en est pas plus respectable pour avoir été écrit par un Juif inconnu; que *la Légende dorée* et *le Pédagogue chrétien* n'ont aucun miracle qui approche de cette foule d'absurdités.

d Les portes de Gaza emportées par Samson sur ses épaules, achèvent d'aigrir la bile de cet homme. Et sur ce que le lieu d'Hébron est à douze lieues de la ville de Gaza, il nie qu'un homme puisse pendant la nuit y porter les portes d'une ville depuis minuit, temps auquel Samson s'éveilla, jusqu'au matin, fût-ce pendant l'hiver.

Nous répondons qu'il n'est point dit qu'il les porta en une seule nuit; que s'il aima une courtisane, c'est de cela même que Dieu le punit. Nous n'avons pas parlé de la critique que fait Meslier de Samson reconnu pour juge des Hébreux tandis qu'ils étaient esclaves. Cette critique porte trop à faux. Les Philistins pouvaient très bien permettre aux Juifs de se gouverner selon leurs lois, quoique dans l'esclavage. C'est une chose dont on a des exemples.

Pour les prodiges étonnants opérés par Samson, ce sont des miracles qui montrent que Dieu ne veut pas abandonner son peuple. Nous avons dit vingt fois que ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivait fréquemment dans ces temps-là. Nous croyons cette réponse suffisante.

Que mon fils soit béni du Seigneur ! Michas rendit donc ces pièces d'argent à sa mère, qui lui dit : J'ai voué cet argent au Seigneur, afin que mon fils le reçoive de ma main, et qu'il en fasse une image sculptée, jetée en fonte; et voilà que je te le donne. Le fils rendit cet argent à sa mère, qui en prit deux cents pièces d'argent qu'elle donna à un ouvrier en argent pour en faire un ouvrage de sculpture, jeté en fonte, qu'on mit dans la maison de Michas. Il fit aussi un éphod et des téraphim, c'est-à-dire des vêtements sacerdotaux et des idoles... Il remplit la main d'un de ses enfants, et en fit son prêtre [a]. Il n'y avait point de roi alors en Israël; mais chacun fesait ce qui lui semblait bon.

Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethléem qui est en Juda, qui était son parent, et il était lévite, et il habitait dans Bethléem; et étant sorti de Bethléem pour voyager et chercher fortune, quand il vint au mont Éphraïm, il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas... Interrogé par Michas d'où il venait, il répondit : Je suis lévite de Bethléem de Juda : je cherche à habiter où je pourrai.

Michas lui dit : Demeure chez moi, tu me seras père et prêtre; je te donnerai par an dix pièces d'argent et deux tuniques avec la nourriture...

Et en ce temps-là (chap. XVIII, v. 1), il n'y avait point de roi en Israël [b]..., et la tribu de Dan cherchait des terres pour y habiter... Ayant donc choisi cinq hommes des plus forts pour servir d'espions et reconnaître le pays, les cinq hommes vinrent à la montagne d'Éphraïm... Ils entrèrent chez Michas, et ayant reconnu le lévite à son accent, ils le prièrent de consulter le Seigneur pour savoir si leur entreprise serait heureuse. Il leur répondit : Allez en paix; le Seigneur a regardé votre voie et le voyage que vous faites...

Donc les cinq espions s'en allèrent à Laïs. Ils y virent les habitants, qui étaient sans nulle crainte, en repos et en sécurité comme les Sidoniens, personne ne leur résistant, extrêmement riches, éloignés de Sidon, et séparés du reste des hommes [a].

Ils revinrent donc vers leurs frères, auxquels ils dirent : Montons vers ces gens-là; car la terre est très riche et très grasse... Il partit donc alors de la tribu de Dan un corps de six cents hommes retroussés en armes belliqueuses... Ils passèrent en la montagne d'Éphraïm, et étant venus dans la maison de Michas... emportèrent l'image taillée, l'éphod, les idoles, et l'image jetée en fonte. Le prêtre lévite leur dit : Que faites-vous-là ? Et ils répondirent : Tais-toi; ne vaut-il pas mieux pour toi d'être prêtre de toute une tribu d'Israël, que d'être prêtre chez

[a] L'histoire de Michas semble entièrement isolée. Elle ne tient à aucun des événements précédents. On voit seulement qu'elle fut écrite du temps des rois juifs, ou après ces rois, par quelque lévite, ou par quelque scribe. C'est une des plus singulières du Canon juif, et des plus propres à faire connaître l'esprit de cette nation avant qu'elle eût une forme régulière de gouvernement. Nous ne nous arrêterons point à concilier les petites contradictions du texte; mais nous remarquerons, avec l'abbé de Tilladet, que Michas et sa mère font des dieux, des idoles sculptées, et tombent précisément dans le même péché qu'Aaron et les Israélites, sans que le Dieu d'Israël y fasse la moindre attention. Il croit que ce n'est point un lévite qui a écrit cette histoire, parce que, dit-il, s'il avait été lévite, il aurait marqué au moins quelque indignation contre un tel sacrilège.

Le savant Fréret pense que chaque livre fut écrit en différents temps, par différents lévites ou scribes, qui ne se communiquaient point leurs ouvrages; et même que l'aventure de Michas peut fort bien avoir été écrite avant que la *Genèse* et l'*Exode* fussent publiés. Sa raison est qu'on trouve ici des aventures à peu près semblables à celles de l'*Exode* et de la *Genèse*, mais beaucoup moins merveilleuses : ce qui fait penser que l'auteur de la *Genèse* et de l'*Exode* a voulu enchérir sur l'auteur de Michas.

Ce sentiment du docte Fréret nous semble trop téméraire; mais il est très vraisemblable que la horde juive, qui erra si long-temps dans les déserts et dans les rochers, se fit de petits dieux et de petites idoles mal sculptées avec des instruments grossiers, et que chaque famille avait ses idoles dans sa maison, comme Rachel avait les siennes. Ce fut l'usage de presque tous les peuples, comme nous l'avons déjà observé.

[b] Selon Fréret, cette histoire, très curieuse, prouve que de tout temps il y eut des pères de famille qui voulurent avoir chez eux des espèces de chapelains et d'aumôniers. Il prétend, avec plusieurs autres, que l'esclavage où les Juifs étaient réduits dans la terre de Canaan, n'était pas un esclavage tel que celui qu'on essuie à Maroc et dans le pays d'Alger et de Tunis; que c'était une espèce de mainmorte telle qu'elle a été établie dans toutes les provinces chrétiennes. Il était permis à ces hordes hébraïques de cultiver les terres, et ils en partageaient les fruits avec leurs maîtres. Ainsi il pouvait y avoir quelques familles riches parmi ces esclaves, qui dans la suite des temps s'emparèrent d'une partie du pays et se firent des chefs que nous nommons rois.

La veuve Michas et ses enfants étaient des paysans à leur aise. Il est naturel qu'un lévite pauvre, et n'ayant point de profession, ait couru le pays pour chercher à gagner du pain. Ce jeune lévite était un des esclaves demeurants à Bethléem, petit village auprès du village de Jérusalem, dans le pays des Jébuséens; et il est à croire que les Hébreux n'avaient jamais eu en ce temps-là aucune terre en propre. Bethléem et Jérusalem sont, comme on sait, le plus mauvais pays de la Judée. Ainsi il n'est pas étonnant que ce lévite allât chercher fortune ailleurs.

[a] Il est assez difficile de comprendre comment la horde hébraïque, dispersée et esclave dans ces pays, osait envoyer des espions à Laïs, qui était une ville appartenante aux Sidoniens. Mais enfin la chose est possible. Les esclaves des Romains firent de bien plus grandes entreprises sous leur chef et compagnon Spartacus. Les mainmortables d'Allemagne, de France et d'Angleterre, prirent plus d'une fois les armes contre ceux qui les avaient asservis. La guerre des paysans d'Allemagne, et surtout de Munster, est mémorable dans l'histoire. C'est là, dit Fréret, le dénouement de toutes les difficultés de l'histoire juive. Les Hébreux errèrent très long-temps dans la Palestine. Ils furent manœuvres, régisseurs, fermiers, courtiers, possesseurs de terres mainmortables, brigands, tantôt cachés dans des cavernes, tantôt occupant des défilés de montagnes; et enfin cette vie dure leur ayant donné un tempérament plus robuste qu'à leurs voisins, ils acquirent en propre, par la révolte et par le carnage, le pays où ils n'avaient été d'abord reçus que comme les Savoyards qui vont en France, et comme les Limousins et les Auvergnats qui vont faire les moissons en Espagne. Cette explication du docte Fréret serait très plausible, si elle n'était pas contraire aux livres saints. L'Écriture n'est pas un ouvrage qui puisse être soumis à la raison humaine.

un seul homme ?.. Le lévite se rendit à leurs discours. Il prit l'éphod, les idoles et les images de sculpture, et il s'en alla avec eux... [a], et Michas courut après eux en criant. Ils dirent à Michas : Que veux-tu ? pourquoi cries-tu ? Michas répondit : Vous m'enlevez mes dieux que je me suis faits, et mon prêtre, et vous me demandez pourquoi je crie !...

Les enfants de la tribu de Dan lui dirent : Prends garde, ne parle pas si haut, de peur qu'il ne vienne à toi des gens peu endurants, qui pourraient te faire périr, toi et ta maison...

Ils continuèrent donc leur chemin les six cents hommes et le prêtre ; et ils vinrent dans la ville de Laïs, chez ce peuple tranquille qui ne se défiait de rien : ils firent périr par la bouche du glaive tous les habitants, et brûlèrent la ville... [b].

Ils s'approprièrent donc les idoles de sculpture, et ils établirent pour prêtre Jonathan, fils de Gersom, fils de Moïse, pour être leur prêtre, lui et ses enfants dans la tribu de Dan jusqu'au jour où elle fut captive ; et l'idole de Michas demeura parmi eux tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo [c].

(Chap. XVIII, v. 14.) Un lévite avec sa femme ne voulurent point passer par Jébus (qui fut depuis Jérusalem). Ils allèrent à Gabaa pour y demeurer ; et y étant entrés, ils s'assirent dans la place publique, et personne ne voulut leur donner l'hospitalité. Un vieillard les fit entrer dans sa maison, et donna à manger à leur âne ; et quand ils eurent lavé leurs pieds, il leur fit un festin...

Pendant le souper, il vint des méchants de la ville, gens sans frein, qui environnèrent la maison du vieillard, frappant à la porte et criant : Faisnous sortir ce lévite, afin que nous en abusions. Le vieillard allant à eux, leur dit : Mes frères, ne faites point ce mal ; cet homme est mon hôte ; ne consommez pas cette folie ; j'ai une fille vierge, et cet homme a sa concubine avec lui : je vous les amènerai pour que vous les mettiez sous vous, et que vous assouvissiez votre débauche [a] : seule-

[a] Il n'est donc point absolument contre la vraisemblance que six cents hommes des hordes hébraïques aient passé en pleine paix par les défilés continuels des montagnes de la Palestine, pour aller faire un coup de main sur les frontières des Sidoniens, et piller la petite ville de Laïs. Chemin fesant ils trouvent le prêtre de la famille Michas : ce prêtre se disait devin, et telles sont les contradictions de l'esprit humain, que presque tous les voleurs sont superstitieux. Les bandits qui ravageaient l'Italie dans les derniers siècles ne manquèrent jamais de faire dire des messes pour le succès de leurs entreprises. Les Corses, en dernier lieu, se confessaient avant d'aller assassiner leur prochain, et ils avaient toujours un prêtre à leur tête dans leurs brigandages.

Les six cents voleurs juifs prirent donc le lévite de Michas et ses ornements sacrés. Michas court après ses dieux, comme Laban après les siens lorsque sa fille Rachel les lui vola. Nous avons observé qu'Énée, en fuyant de Troie vers le temps où le livre de Michas fut écrit, ne manqua pas d'emporter ses petits dieux avec lui. Il y a de très grandes ressemblances dans toute l'histoire ancienne.

L'auteur sacré n'approuve ni Michas, ni son lévite, ni la tribu de Dan.

[b] Il est étrange, dit l'abbé de Tilladet, que la horde juive, dès qu'elle prend une ville ou un village, mette tout à feu et à sang, massacre tous les hommes, toutes les femmes mariées, tous les bestiaux, et brûle tout ce qui pouvait leur servir dans un pays dont ils étaient sûrs d'être un jour les maîtres, puisque Dieu le leur avait promis par serment. Il y a non seulement une barbarie abominable à tout égorger, mais une folie incompréhensible à se priver d'un butin dont ils avaient un besoin extrême.

Nous répondrons à l'objection pressante de M. l'abbé de Tilladet, que sans doute les Juifs ne brûlaient que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, comme maisons et meubles qui n'étaient pas à leur usage, mais qu'ils emmenaient avec eux les filles, les vaches, les moutons et les chèvres, avec quoi ils se retiraient dans les cavernes profondes qui sont si communes dans ces montagnes, et qui peuvent tenir jusqu'à quatre à cinq mille hommes. S'ils égorgèrent jusqu'aux filles dans Jéricho, c'était par un ordre exprès du Seigneur, qui voulait punir Jéricho.

[c] Il faut toujours un prêtre à ces voleurs. Mais ce que M. l'abbé de Tilladet ne peut croire, c'est qu'un petit-fils de Moïse fut lui-même grand-prêtre des idoles dans une caverne de scélérats. Cela seul, dit-il, serait capable de lui faire rejeter du Canon ce livre de Michas. Cela montre, dit Fréret, la décadence trop ordinaire dans les grandes familles. Le fils du roi Persée fut greffier dans la ville d'Albe ; et nous avons vu les descendants des plus grandes maisons demander l'aumône.

Le texte dit que l'idole de Michas demeura dans la tribu de Dan jusqu'à la captivité, pendant que la maison de Dieu était à Silo. Silo était un petit village, qui appartint depuis à la tribu d'Éphraïm. La maison de Dieu, dont il est parlé ici, est le coffre, ou l'arche, le tabernacle du Seigneur. Il faut donc que les Hébreux, esclaves alors, eussent obtenu des maîtres du pays la permission de mettre leur arche dans un de leurs villages. Cette permission même, dit M. Fréret, serait le comble de leur avilissement. Des gens pour qui Dieu avait ouvert la mer Rouge et le Jourdain, et arrêté le soleil et la lune en plein midi, pouvaient-ils ne pas posséder une superbe ville en propre, dans laquelle ils auraient bâti un temple pour leur arche ?

On répond que ce temple fut en effet bâti plusieurs années après dans Jérusalem, et qu'un siècle de plus ou de moins n'est rien dans les conseils de la Providence.

Il est difficile d'entendre le sens de l'auteur sacré, quand il dit que l'idole de Michas resta dans la tribu de Dan jusqu'au temps de la captivité. Plusieurs commentateurs croient que l'aventure de Michas arriva immédiatement après Josué.

Or Josué mourut, selon le comput hébraïque, l'an du monde 2561 ; et la grande captivité fut achevée par le roi Salmanazar, en l'an 3283. Les idoles de Michas et leur service seraient donc dans la tribu de Dan sept cent vingt-deux ans. Cette histoire, comme on voit, n'est pas sans de grandes difficultés ; et la seule soumission aux décisions de l'Église peut les résoudre.

Ce qu'on peut recueillir de ces histoires détachées, qui semblent toutes se contredire, c'est que le culte hébraïque ne fut jamais uniforme ni fixe jusqu'au temps d'Esdras.

[a] L'histoire du lévite et de sa femme ne présente pas moins de difficultés. Elle est isolée comme la précédente, et rien ne peut indiquer en quel temps elle est arrivée. Ce qui est très extraordinaire, c'est qu'on y trouve une aventure à peu près semblable à une de celles qui sont consignées dans la *Genèse* ; et c'est ce que nous allons bientôt examiner.

Le lévite qui arrive dans Gabaa, et avec qui les Gabaïtes ont la brutalité de vouloir consommer le péché contre nature, semble d'abord une copie de l'abomination des Sodomites qui voulurent violer deux anges. Nous verrons ces deux crimes infâmes punis, mais d'une manière différente. Le lord Bolingbroke en prend occasion d'invectiver contre le peuple juif, et de le regarder comme le plus exécrable des peuples. Il dit qu'il était presque pardonnable à des Grecs voluptueux, à de jeunes gens parfumés, de s'abandonner dans un moment de débauche à des excès très condamnables,

ment, je vous prie, ne commettez pas ce péché contre nature avec cet homme.

Or le lévite, voyant qu'ils n'acquiesçaient pas à cette proposition, leur amena lui-même sa concubine; il la mit entre leurs mains, et ils en abusèrent toute la nuit. Quand les ténèbres furent dissipées, la femme retourna à la porte de la maison et tomba par terre... Le lévite s'étant levé pour continuer sa route, trouva sa femme sur le seuil, étendue et morte. Ayant reconnu qu'elle était morte, il la mit sur son âne, et s'en retourna à sa maison; et étant venu chez lui, il prit un couteau et coupa le cadavre de sa femme en douze parts avec les os, et envoya douze parts aux douze tribus d'Israël... [a]

(Chap. xx, v. 4.) Alors tous les enfants d'Israël s'assemblèrent comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, devant le Seigneur à Maspha; et ils envoyèrent des députés à toute la tribu de Benjamin pour leur dire: Pourquoi avez-vous souffert un si grand crime parmi vous? Livrez-nous les hommes de Gabaa coupables, afin qu'ils meurent. Les Benjamites ne voulurent point écouter cette députation; mais ils vinrent de toutes leurs villes en Gabaa pour la secourir, et combattre contre tout le peuple d'Israël. Il y avait vingt-cinq mille combattants de la tribu de Benjamin, outre ceux de Gabaa qui étaient sept cents hommes très vaillants..., et les enfants d'Israël étaient quatre cent mille hommes portant les armes [b].

Les enfants d'Israël, marchant dès la pointe du jour, vinrent se camper près de Gabaa; mais les enfants de Benjamin, étant sortis de Gabaa, tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes des enfants d'Israël [a].

Et les enfants d'Israël montèrent devant le Seigneur et pleurèrent devant lui, et le consultèrent, disant: Devons-nous combattre encore? Et le Seigneur leur répondit: Allez combattre; ils allèrent donc combattre, et les Benjamites leur tuèrent encore dix-huit mille hommes [b]...; et l'arche du Seigneur était en ce lieu... Enfin, le Seigneur tailla en pièces aux yeux des enfants d'Israël vingt-cinq mille et cent Benjamites ou grands guerriers... Puis les Benjamites, étant entourés de leurs ennemis, perdirent dix-huit mille hommes en cet endroit, tous gens de guerre et très robustes... Ceux qui étaient restés prirent la fuite; mais on en tua encore cinq mille; et, ayant passé plus loin, on en tua encore deux mille... [c].

Les enfants d'Israël, étant retournés du combat, tuèrent tout ce qui restait dans Gabaa, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et une flamme dévorante détruisit toutes les villes et les villages de Benjamin...

dont on a horreur dans la maturité de l'âge: mais il prétend qu'il n'est guère possible qu'un prêtre marié, et par conséquent ayant une grande barbe à la manière des Orientaux et des Juifs, arrivant de loin sur son âne accompagné de sa femme, et couvert de poussière, pût inspirer des desirs impudiques à toute une ville. Il n'y a rien, selon lui, dans les histoires les plus révoltantes de toute l'antiquité, qui approche d'une infamie si peu vraisemblable. Encore les deux anges de Sodome étaient dans la fleur de l'âge, et pouvaient tenter ces malheureux Sodomites.

Ici les Gabaites prennent un parti que les Sodomites refusèrent. Loth proposa ses deux filles aux Sodomites, qui n'en voulurent point: mais les Gabaites assouvissent leur brutalité sur la femme du prêtre, au point qu'elle en meurt. Il est à croire qu'ils la battirent après l'avoir déshonorée, à moins que cette femme ne mourût de l'excès de la honte et de l'indignation qu'elle dut ressentir; car il n'y a point d'exemple de femme qui soit morte sur-le-champ de l'excès du coït.

La maison du lévite, dans laquelle le lévite ramena le cadavre sur son âne, était devers la montagne d'Ephraïm, et sa femme était du village de Bethléem; on ne sait s'il rapporta sa femme à Bethléem ou à Ephraïm.

a L'idée d'envoyer un morceau du corps de sa femme à chaque tribu est encore sans exemple, et fait frémir. Il fallut donc envoyer douze messagers chargés de ces horribles restes. Mais où étaient alors ces douze tribus? On croit que cette scène sanglante se passa pendant une des servitudes des Juifs.

Et puisque cette histoire du lévite est placée dans le Canon apres celle de Michas, il faut qu'elle soit du temps de la dernière servitude, qui dura quarante ans. Mais nous verrons dans ce système une difficulté presque insurmontable.

b Si cette aventure arriva durant la grande servitude de quarante ans, on est embarrassé de savoir comment les douze tribus s'assemblèrent, et comment leurs maitres le souffrirent. C'était naturellement aux possesseurs du pays qu'on devait s'adresser pour punir un crime commis chez eux. C'est le droit de tous les souverains, dont ils ont été extrêmement jaloux dans tous les temps.

Le texte donne vingt-cinq mille combattants à la tribu de Benjamin, qui prit le parti des coupables, et quatre cent mille combattants aux onze autres tribus. En supposant la population égale, chaque tribu aurait eu trente-cinq mille quatre cent seize soldats. Et en ajoutant les vieillards, les femmes et les enfants, chaque tribu devait être composée de cent quarante-un mille six cent soixante et quatre personnes, qui font pour les douze tribus un million six cent-quatre vingt-dix-neuf mille neufcent soixante et huit personnes.

Or, pour qu'on tînt en servitude un nombre si prodigieux d'hommes, parmi lesquels il y en avait quatre cent vingt-cinq mille en armes, il aurait fallu au moins huit cent mille hommes en armes pour les contenir. Et comment les maitres laissent-ils des armes à leurs esclaves? quand il est dit au livre des *Rois*, chap. XIII, que les Philistins ne permettaient pas aux Juifs « d'avoir un seul forgeron, de « peur qu'ils ne fissent des épées et des lances, et que tous « les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour « faire aiguiser le soc de leurs charrues, leurs hoyaux, leurs « cognées, et leurs serpettes. »

Cette difficulté est grande. Nous ne dissimulons rien.

a On est encore étonné ici que le Seigneur protégeât les Benjamites, qui étaient du parti le plus coupable, contre tous les Israélites, qui étaient du parti le plus juste.

b On est étonné bien davantage qu'après avoir marché une seconde fois par l'ordre exprès de Dieu, les Israélites soient battus une seconde fois, et qu'ils perdent dix-huit mille hommes: mais aussi ils sont ensuite entièrement vainqueurs. Tout ce qui peut faire un peu de peine, c'est le nombre effroyable d'Israélites égorgés par leurs frères, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à ces guerres intestines.

c Il semble que les Benjamites, qui n'étaient que vingt-cinq mille en armes, en aient pourtant perdu cinquante mille; mais on peut aisément entendre que le texte parle d'abord en général de vingt-cinq mille hommes tués et dit ensuite en détail comment ils ont été tués.

(Chap. XXI, v. I.) Or, les enfants d'Israël avaient juré à Maspha, disant : Nul de nous ne donnera ses filles en mariage aux fils de Benjamin. Ils vinrent donc tous en la maison de Dieu à Silo, et ils commencèrent à braire et à pleurer, disant : Pourquoi un si grand mal est-il arrivé? Faudra-t-il qu'une de nos tribus périsse?... Où nos frères de Benjamin prendront-ils des femmes [a] ? car nous avons juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles!... Ils dirent alors : Il n'y a qu'à voir qui sont ceux de toutes les tribus qui ne se sont point trouvés au rendez-vous de l'armée à Maspha ; et il se trouva que ceux de Jabès ne s'y étaient point trouvés. Ils envoyèrent donc dix mille hommes très robustes avec cet ordre : Allez et frappez dans la bouche du glaive tous les habitants de Jabès, tant les femmes que les petits enfants ; tuez tous les mâles et les femmes qui ont connu des hommes, et réservez les filles... Or il se trouva dans Jabès quatre cents filles qui étaient encore vierges. On les amena au camp de Silo dans la terre de Canaan [b].

Alors les enfants de Benjamin revinrent, et on leur donna pour femmes ces quatre cents filles de Jabès ; mais il en fallait encore deux cents, et on ne pouvait les trouver. Voici donc la résolution que les Israélites prirent. Voici une fête qui va se célébrer au Seigneur dans Silo : Benjamites, cachez-vous dans les vignes ; et, lorsque vous verrez les filles de Silo venir danser en rond selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes, que chacun prenne une fille pour sa femme, et allez au pays de Benjamin.

Les fils de Benjamin firent selon qu'il leur avait été prescrit ; chacun prit une des filles qui dansaient en rond, et ils allèrent rebâtir leurs villes et leurs maisons [a].

a Ceux qui nient la possibilité de tous ces événements doivent pourtant convenir que le caractère des Juifs est bien marqué dans cette douleur qu'ils ressentent, au milieu de leurs victoires, de voir qu'une de leurs tribus court risque d'être anéantie ; ce qui aurait détruit les prophéties et les prédictions de l'empire des douze tribus sur la terre entière.

La destruction de la ville de Gabaa, de tous les hommes et de toutes les bêtes, selon leur coutume, ne les effarouche pas ; mais la perte d'une de leurs tribus les attendrit. Rien n'est plus naturel dans une nation qui espérait que ses douze tribus asserviraient un jour toute la terre.

b Cette manière de repeupler une tribu a paru bien singulière à tous les critiques. Tout le peuple juif est ici supposé égorger tous les habitants d'une de ses propres villes, pour donner des filles à ses ennemis. On massacre les mères pour marier leurs filles. Le curé Meslier dit que ces fables de sauvages feraient dresser les cheveux à la tête si elles ne faisaient pas rire. Nous avouons que cet expédient pour rétablir la tribu de Benjamin est d'une barbarie singulière ; mais Dieu ne l'ordonna pas. Ce n'est point à lui qu'on doit s'en prendre de tous les crimes que commet son peuple. Ce sont des temps d'anarchie.

Les critiques insistent ; ils disent que Dieu fut consulté pendant cette guerre, que son arche y était présente : mais on ne trouve point dans le texte que Dieu ait été consulté quand ils tuèrent tous les habitants de Jabès avec toutes les femmes et les petits enfants.

RUTH.

(Chap. I, v. I.)... Dans les jours d'un juge, quand les juges présidaient, il y eut famine sur la terre ; et un homme de Bethléem de Juda voyagea chez les Moabites avec sa femme et ses deux enfants. Il s'appelait Hélimélech, et sa femme Noémi. Étant donc venus au pays des Moabites, ils y demeurèrent...

Hélimélech, mari de Noémi, resta avec ses deux fils... Ils prirent pour femmes des filles de Moab, dont l'une s'appelait Orpha et l'autre Ruth.

Après la mort des deux fils de Noémi, elle demeura seule, ayant perdu son mari et ses deux fils... Elle se mit en chemin avec ses deux brus pour revenir du pays des Moabites dans sa patrie [b]...

... Orpha s'en retourna ; mais Ruth resta avec sa belle-mère.

a Nous ne savons comment excuser cette nouvelle manière de compléter le nombre des six cents filles qui manquaient aux Benjamites. C'est précisément devant l'arche qui était à Silo, selon le texte, c'est dans une fête célébrée en l'honneur du Seigneur, c'est sous ses yeux que l'on ravit deux cents filles. Les Israélites joignent ici le rapt à l'impiété la plus grande. On doit convenir que tout cet amas d'atrocités du peuple de Dieu est difficile à justifier.

Ce dernier rapt a quelque ressemblance avec l'enlèvement des Sabines dans Rome. Il y a, dans l'établissement de tous les peuples, quelque chose de si féroce, qu'il semblerait qu'on dût pardonner aux critiques qui révoquent en doute toutes les histoires anciennes ; mais nous ne pouvons pas douter de celle des Juifs. S'il y a des choses embarrassantes et révoltantes pour le commun des lecteurs, ce qu'il y a de divin doit nous fermer la bouche.

b Comme il s'agit, dans le livre de *Ruth*, du bisaïeul de David, on peut conjecturer aisément le temps où vivait Booz, mari de Ruth. Il faut compter quatre générations de lui à David : cela forme environ cent vingt ans ; et la chose doit être arrivée dans le commencement de la grande servitude de quarante ans.

Cette histoire est bien différente des précédentes : elle n'a rien de toutes les cruautés que nous avons vues ; elle est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : « J'irai avec vous ; et partout où vous resterez « je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre dieu sera « mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez. »

Il y a du sublime dans cette simplicité. Les critiques ont beau dire que cet empressement de quitter le dieu de son père pour le dieu de sa belle-mère marque une indifférence de religion condamnable ; ils ont beau inférer de là que la religion juive, exclusive de toutes les autres, n'était pas encore formée ; que chaque canton d'Arabie et de Syrie avait son dieu ou son étoile ; qu'il était égal d'adorer le dieu de Moab, ou le dieu de Gaza, ou le dieu de Sidon, ou le dieu des Juifs ; quand même on eût pensé ainsi dans ces temps d'anarchie, cela n'empêcherait pas que le discours de Ruth à Noémi ne méritât les éloges de tous ceux qui ont un cœur sensible.

... Noémi dit à Ruth : Voilà votre sœur qui s'en est retournée à son peuple et à ses dieux ; allez-vous-en avec elle.

Ruth lui répondit : J'irai avec vous ; et partout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple ; votre dieu sera mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez... Étant donc parties ensemble, elles arrivèrent à Bethléem...

C'est ainsi que Noémi, étant revenue avec Ruth la Moabite sa bru, retourna à Bethléem, quand on moissonnait les orges...

(Chap. II.) Or, il y avait un parent d'Hélimélech, nommé Booz, homme puissant et très riche [a]. Ruth la Moabite dit à sa belle-mère : Si vous me le permettez, j'irai glaner dans quelque champ, et je trouverai peut-être quelque père de famille devant qui je trouverai grâce. Noémi lui répondit : Va, ma fille. Ruth s'en alla donc glaner derrière les moissonneurs... Or il se trouva que le champ où elle glanait appartenait à Booz, parent d Hélimélech (beau-père de Ruth)... Booz dit à un jeune homme, chef des moissonneurs : Qui est cette fille ? Lequel répondit : C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays des Moabites... Booz dit à Ruth : Écoute, fille, ne va point glaner dans un autre champ ; mais joins-toi à mes moissonneuses ; car j'ai ordonné à mes gens de ne te point faire de peine, et même, quand tu auras soif, bois de l'eau dont boivent mes gens. Ruth tombant sur sa face, et l'adorant à terre, lui dit : D'où vient cela que j'ai trouvé grâce devant tes yeux, et que tu daignes regarder une étrangère ?

Booz lui répondit : On m'a conté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari [b], et que tu as quitté tes parents et la terre de Moab où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas...

Quand l'heure de manger sera venue, viens manger du pain et le tremper dans du vinaigre... [a].

Ruth s'assit donc à côté des moissonneurs, mangea de la bouillie, fut rassasiée, et emporta les restes ; elle glana encore ; et ayant battu ses épis d'orge, elle en tira environ trois boisseaux ; et retournant chargée à Bethléem, elle donna à sa belle-mère les restes de sa bouillie (chap. III)... Noémi dit à sa fille : Ma fille, Booz est notre proche parent, et cette nuit il vannera son orge ; lave-toi donc, oins-toi, prends tes plus beaux habits, et va-t'en à son aire ; et quand Booz ira dormir, remarque bien l'endroit où il dormira ; découvre sa couverture du côté des pieds, et tu demeureras là ; il te dira ce que tu dois faire.

Ruth lui répondit : Je ferai ce que vous me commandez... Elle alla donc dans l'aire de Booz, et fit comme sa belle-mère avait dit... ; et Booz ayant bu et mangé, étant devenu plus gai, s'alla coucher contre un tas de gerbes ; et Ruth vint tout doucement, et ayant levé la couverture aux pieds, elle se coucha là [b].

Au milieu de la nuit, Booz fut tout étonné de trouver une femme à ses pieds, et lui dit : Qui es-tu ? Elle répondit : Je suis Ruth, ta servante : étends-toi sur ta servante ; car tu es mon proche parent... Booz lui dit : Ma fille, Dieu te bénisse ; tu vaux encore mieux cette nuit que ce matin ; car tu n'as point été chercher des jeunes gens, soit riches, soit pauvres... Ne crains rien ; car je ferai tout

[a] On voit, dans tout ce morceau, quelle était cette simplicité de la vie champêtre qu'on menait alors. Mais ce qu'il y a d'étrange et de triste, c'est que cette simplicité s'accorde avec les mœurs féroces dont nous venons de voir tant d'exemples. Ces mêmes peuples chez lesquels il se trouve un aussi bon homme que Booz, et une aussi bonne femme que Ruth, sont pourtant pires que les suivants d'Attila et de Genseric. Tout ce petit pays en deçà et en delà du Jourdain, jusqu'aux terres des opulents Sidoniens enrichis par le commerce, et jusqu'aux villes florissantes de Damas et de Balbec, était habité par des gens très pauvres et très simples. Booz est appelé un homme puissant et riche parce qu'il a quelques arpents de terre qui produisent de l'orge. Il couche dans sa grange sur la paille ; il vanne son orge lui-même, quoique déjà avancé en âge. Nous avons dit bien souvent que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal. Leur esprit n'est point notre esprit ; leur bon sens n'est point notre bon sens. C'est pour cela même que le *Pentateuque*, les livres de *Josué* et des *Juges*, sont mille fois plus instructifs qu'Homère et Hérodote.

[b] Il n'y a pas, dira-t-on, une grande générosité à un homme puissant et très riche, tel que Booz est représenté, de permettre de glaner et de boire de l'eau à une femme dont on lui a déjà parlé, dont il devait savoir qu'il était parent, quoiqu'elle fût Moabite. Mais une cruche d'eau était un régal dans ce désert auprès de Bethléem : et nous avons remarqué que plusieurs voyageurs, et même plusieurs Arabes, y sont morts faute d'eau potable S'il y a quelques ruisseaux, comme le torrent de Cédron auprès de Jérusalem, il est à sec dans le temps de la moisson. Tout ce qui environne Bethléem est une plaine de sable et de cailloux. C'est beaucoup si, à force de culture, elle produit un peu d'orge.

[a] Le meilleur pain qu'on eût dans ce pays-là était fait d'orge et de seigle qu'on cuisait sous la cendre. On le trempait un peu dans de l'eau et du vinaigre ; ce fut la coutume des peuples d'Orient, et même des Grecs et des Romains ; les soldats n'étaient pas nourris autrement. Ruth, qui était venue à pied du pays de Moab, et qui avait passé le grand désert si elle n'avait pas traversé le Jourdain, ne devait pas être accoutumée à une nourriture fort délicate. Pour peu que l'on ait vu les habitants des Pyrénées et des Alpes, pour peu qu'on ait lu les voyageurs qui ont passé par les monts Krapacs et par le Caucase, on sera convaincu que la moitié des hommes ne se nourrit pas autrement, et que la pauvreté et la grossièreté, mère de la simplicité, ont toujours été leur partage.

[b] Si les critiques trouvent mauvais que Booz, cet homme si puissant et si riche, s'aille coucher contre un tas de gerbes ou sur un tas de gerbes, comme font encore nos manœuvres après la moisson, ils trouvent encore plus mauvais que Ruth aille se coucher tout doucement dans le lit de Booz. Si ce Booz, disent-ils, devait en qualité de parent épouser cette Ruth, c'était à Noémi, sa mère, à faire honnêtement la proposition du mariage : elle ne devait pas persuader à sa bru de faire le métier de coureuse.

De plus, Noémi devait savoir qu'il y avait un parent plus proche que Booz. C'était donc à ce parent plus proche que l'on devait s'adresser.

ce que tu as dit ; car on sait que tu es une femme de bien... J'avoue que je suis ton parent ; mais il y en a un autre plus proche que moi... Reste ici cette nuit, et si demain matin le proche parent veut te prendre, à la bonne heure ; s'il n'en veut rien faire, je te prendrai sans nulle difficulté, comme Dieu est vivant... Dors jusqu'au matin...

Elle se leva avant que le jour parût ; et Booz lui dit : Prends bien garde que personne ne sache que tu es venue ici ; étends ta robe ; tiens-la des deux mains ; elle étendit sa robe et la tint des deux mains, et il y mit six boisseaux d'orge qu'elle emporta à Bethléem... [a].

(Chap. IV.) Le proche parent de Ruth n'ayant pas voulu l'épouser, Booz dit à ce proche parent : Ote ton soulier ; et le parent ayant ôté son soulier [b]... Booz prit Ruth en femme ; il entra en elle, et Dieu lui donna de concevoir et d'enfanter un fils... Ils l'appelèrent Obed ; c'est lui qui fut père d'Isaï, père de David [c].

ROIS.

LIVRE PREMIER.

(Chap. II, v. 12.)... Les enfants d'Héli, grand-prêtre, étaient des enfants de Bélial qui ne connaissaient point le Seigneur, et qui violaient le devoir des prêtres envers le peuple ; car qui que ce fût qui immolât une victime, un valet de prêtre venait pendant qu'on cuisait la chair, tenant à la main une fourchette à trois dents, il la mettait dans la chaudière, et tout ce qu'il pouvait enlever était pour le prêtre...; et si celui qui immolait, lui disait : Fesons d'abord brûler la graisse comme de coutume, et puis tu prendras de la viande autant que tu en voudras ; le valet répondait : Non, tu m'en donneras à présent, ou j'en prendrai par force... [a].

Or Héli était très vieux (*Rois*, liv. 1er, ch. II, v. 22) ; et il apprit que ses fils fesaient toutes ces choses, et qu'ils couchaient avec toutes les femmes qui venaient à la porte du tabernacle...

(Chap. III, v. 1.) Or le jeune Samuel servait le Seigneur auprès du grand-prêtre Héli... La parole du Seigneur était alors très rare, et il n'y avait point de grande vision... Il arriva un certain jour qu'Héli couchait dans son lieu (ch. III, v. 2) ; ses yeux étaient obscurcis et il ne pouvait voir... [b].

Samuel dormait dans le temple du Seigneur, où était l'arche de Dieu ; et avant que la lampe, qui brûlait dans le temple, fût éteinte, le Seigneur appela Samuel, et Samuel répondit : Me voici. Il courut aussitôt vers le grand-prêtre Héli, et lui dit : Me voici ; car vous m'avez appelé.

[a] Le conseil que donne Booz à Ruth de se lever avant le jour, et de prendre garde qu'on ne la voie, fait croire qu'au moins Ruth a fait une action plus qu'imprudente. Le texte dit que Booz était devenu plus gai après avoir bu. Cette circonstance, jointe à la hardiesse de cette femme de s'aller mettre dans le lit d'un homme, peut faire penser que le mariage fut consommé avant d'avoir été proposé. Nos mœurs ne sont pas plus chastes, mais elles sont plus décentes. Il semble que les six boisseaux d'orge soient une récompense des plaisirs de la nuit : mais quelle récompense que de l'orge dans son tablier !

Notre réponse, à ces censures, est qu'il se peut très bien que Booz n'ait rien fait à Ruth cette nuit-là, et que le conseil de s'évader avant le jour n'ait été qu'une précaution pour dérober Ruth aux railleries des moissonneurs.

[b] La loi portée dans le *Deutéronome*, chap. 25, était qu'une femme veuve, que le frère de son mari refusait d'épouser, était en droit de le déchausser et de lui cracher au visage. Mais c'était à la femme seule à s'acquitter de cette cérémonie, et on ne pouvait cracher qu'au visage de son beau-frère. Il devait épouser sa belle-sœur ; et il n'est point dit qu'un autre parent dût l'épouser. Il n'est pas permis parmi les catholiques romains d'épouser la veuve de son frère, à moins d'une dispense du pape. On sait que le pape Clément VII fut cause du schisme de l'Angleterre pour n'avoir pas voulu souffrir les prétendus remords du roi Henri VIII d'avoir épousé sa belle-sœur, et que le pape Alexandre VII donna toutes les dispenses qu'on voulut, quand la princesse de Nemours, reine de Portugal, fit casser son mariage avec le roi Alphonse, et épousa le prince Pierre, frère d'Alphonse, après avoir détrôné et enfermé son mari.

[c] On trouve extraordinaire que Ruth, dont descendent David et Jésus-Christ, soit une étrangère, une Moabite, une descendante de l'inceste de Loth avec ses filles. Cet événement prouve, comme nous l'avons dit, que Dieu est le maître des lois, que nul n'est étranger à ses yeux, et qu'il n'a acception de personne.

[a] On ne sait pas quel est l'auteur du livre de *Samuel*. Le grand Newton croit que c'est Samuel lui-même ; qu'il écrivit tous les livres précédents, et qu'il y ajouta tout ce qui regarde le grand-prêtre Héli et sa famille. Newton, qui avait étudié d'abord pour être prêtre, savait très bien l'hébreu ; il était entré dans toutes les profondeurs de l'histoire orientale : son système cependant n'a paru qu'une conjecture.

Si Samuel n'a pas écrit une partie de ce petit livre, c'est sans doute quelque lévite qui lui était très attaché. Le savant Fréret reproche à l'auteur, quel qu'il soit, un défaut dans lequel aucun historien de nos jours ne tomberait : c'est de laisser le lecteur dans une ignorance entière de l'état où était alors la nation. Il est difficile de savoir quel est le lieu de la scène, quelle étendue de pays possédaient alors les Juifs, s'ils étaient encore esclaves ou simplement tributaires des Phéniciens nommés Philistins. L'auteur paraît être un prêtre, qui n'est occupé que de sa profession, et qui compte tout le reste pour peu de chose.

Nous pensons qu'il y avait alors quelques tribus esclaves vers le nord de la Palestine ; et d'autres, vers le midi, seulement tributaires, comme celle de Juda, qui était la plus considérable, et celle de Benjamin, réduite à un très petit nombre : il nous semble que les Juifs ne possédaient pas encore une seule ville en propre.

[b] L'auteur ne nous dit point où résidait ce grand-prêtre Héli, que les Phéniciens toléraient ; il paraît que c'était dans le village appelé Silo, et que l'arche des Juifs était cachée dans ce village, qui appartenait encore aux Philistins, et dans lequel les Juifs avaient permission de demeurer et d'exercer entre eux leur police et leur religion. L'auteur fait entendre que les Juifs étaient si misérables, que Dieu ne leur parlait plus fréquemment comme autrefois, et qu'ils n'avaient plus de visions : c'était l'idée de toutes ces nations grossières, que quand un peuple était vaincu, son dieu était vaincu aussi ; et que, lorsqu'il se relevait, son dieu se relevait avec lui.

Héli lui dit : Je ne t'ai point appelé, et il dormit.

Le seigneur appela encore Samuel, qui, s'étant levé, courut à Héli, et lui dit : Me voici... [a].

Or Samuel ne savait point encore distinguer la voix du Seigneur ; car le Seigneur ne lui avait point encore parlé...

Le Seigneur appela donc encore Samuel pour la troisième fois, il s'en alla toujours à Héli, et lui dit, me voici...

Le Seigneur vint encore, et il l'appela, en criant deux fois, Samuel ! Samuel !... et le Seigneur lui dit : Tiens, je vais faire un verbe dans Israël (chap. III, v. 11), que quiconque l'entendra, les oreilles lui corneront... J'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents [b].

(Chap. IV, v. 1.) Et il arriva dans ces jours que les Philistins s'assemblèrent pour combattre...; et dès le commencement du combat, Israël tourna le dos, et on en tua environ quatre mille. Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on amena l'arche du pacte du Seigneur des armées, assis sur les chérubins ; et lorsque l'arche du Seigneur fut arrivée au camp, tout le peuple jeta un grand cri qui fit retentir la terre ; et les Philistins ayant entendu la voix de ce cri, disaient : Quelle est donc la voix de ce cri au camp hébraïque ? Confortez-vous, Philistins, soyez hommes, de peur que vous ne deveniez esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres [c].

Donc les Philistins combattirent, et Israël s'enfuit, et on tua trente mille hommes d'Israël.

L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils du grand-prêtre Héli, Ophni et Phinées, furent tués... Héli avait alors quatre-vingt-dix-huit ans... ; et quand il eut appris que l'arche de Dieu était prise, il tomba de son siége à la renverse ; et, s'étant cassé la tête, il mourut...

(Chap. V, v. 1.) Les Philistins ayant donc pris l'arche, ils la menèrent dans Azot, et la placèrent dans leur temple de Dagon auprès de Dagon... Le lendemain les habitants d'Azot s'étant levés au point du jour, voilà que Dagon était par terre devant l'arche du Seigneur ; ils prirent Dagon et le remirent à sa place.

Le surlendemain, s'étant levés au point du jour, ils trouvèrent encore Dagon par terre devant l'arche du Seigneur ; mais la tête de Dagon et ses mains coupées étaient sur le seuil. Or le tronc seul de Dagon était demeuré en son lieu ; et c'est pour cette raison que les prêtres de Dagon, et tous ceux qui entrent dans son temple, ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui [a].

[a] Les critiques téméraires ne peuvent souffrir que le créateur de l'univers vienne appeler quatre fois un enfant pendant la nuit. Milord Bolingbroke traite le lévite, auteur de la *Vie de Samuel*, avec le même mépris qu'il traite les derniers de nos moines, et que nous traitons nous-mêmes les auteurs de *la Légende dorée* et de *la Fleur des saints* ; c'est continuellement la même critique, la même objection ; et nous sommes obligés d'y opposer la même réponse.

[b] Woolston trouve l'auteur sacré excessivement ridicule de dire que le petit Samuel « ne savait pas encore distinguer « la voix du Seigneur, parce que le Seigneur ne lui avait « point encore parlé. » Effectivement, on ne peut reconnaître à la voix celui qu'on n'a point encore entendu : c'est d'ailleurs supposer que Dieu a une voix comme chaque homme a la sienne. Boulanger en tire une preuve que les Juifs ont toujours fait Dieu corporel, et qu'ils ne le regardèrent que comme un homme d'une espèce supérieure, demeurant d'ordinaire dans une nuée, venant sur la terre visiter ses favoris, tantôt prenant leur parti, tantôt les abandonnant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, tel, en un mot, que les dieux d'Homère. Il ne nie pas que l'Écriture ne donne souvent des idées sublimes de la puissance divine ; mais il prétend qu'Homère en donne de plus sublimes encore, qu'on en trouve de plus belles dans l'ancien Orphée, et même dans les mystères d'Isis et de Cérès. Ce système monstrueux est suivi par Fréret, par Dumarsais, et même par le savant abbé de Longuerue : mais c'est abuser de son érudition, et vouloir se tromper soi-même, que d'égaler les vers d'Homère aux psaumes des Juifs, et la fable à la *Bible*.

[c] L'auteur sacré ne nous apprend ni comment les Hébreux s'étaient révoltés contre les Philistins leurs maîtres, ni le sujet de cette guerre, ni quelle place avaient les Hébreux, ni où l'on combattit ; il nous parle seulement de trente-quatre mille Juifs tués malgré la présence de l'arche. Comment concevoir qu'un peuple esclave, qui a essuyé de si grandes et de si fréquentes pertes, puisse si tôt s'en relever ? Les critiques ont toujours osé soupçonner l'auteur d'un peu d'exagération, soit dans les succès, soit dans les revers ; il vaut mieux soupçonner les copistes d'inexactitude. L'auteur semble beaucoup plus occupé de célébrer Samuel que de débrouiller l'histoire juive ; on s'attend en vain qu'il donnera une description fidèle du pays, de ce que les Juifs en possédaient en propre sous leurs maîtres, de la manière dont ils se révoltèrent, des places ou des cavernes qu'ils occupèrent, des mesures qu'ils prirent, des chefs qui les conduisirent : rien de toutes ces choses essentielles ; c'est de là que milord Bolingbroke conclut que le lévite, auteur de cette histoire, écrivait comme les moines écrivirent autrefois l'histoire de leur pays.

Nous pouvons dire que Samuel étant devenu un prophète, et Dieu lui parlant déjà dans son enfance, était un objet plus considérable que les trente mille hommes tués dans la bataille, qui n'étaient que des profanes, à qui Dieu ne se communiquait pas ; et qu'il s'agit dans la sainte Écriture des prophètes juifs plus que du peuple juif.

[a] Le lord Bolingbroke fait sur cette aventure des réflexions trop critiques. « La ressource des vaincus, dit-il, est tou« jours de supposer des miracles qui punissent les vainqueurs. « Ces mots, *ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot « jusqu'à aujourd'hui*, prouvent deux choses : que ce miracle « pitoyable ne fut imaginé que long-temps après, et que l'au« teur ignorait les coutumes des Phéniciens, dont il ne parle « qu'au hasard. Il ne sait pas que les Phéniciens, les Syriens, « les Égyptiens, les Grecs, et les Romains, consacraient le « seuil de tous les temples, qu'il n'était pas permis d'y poser « le pied ; et qu'on le baisait en entrant dans le temple. »

Il fait une critique beaucoup plus insultante. Quoi ! dit-il, Dagon avait un temple ; Ascalon, Accaron, Sidon, Tyr, en avaient ; et le Dieu d'Israël n'avait qu'un coffre, encore ses ennemis l'avaient-ils pris !

Nous avons déjà réfuté cette critique blasphématoire, en fesant voir que le temple du Seigneur devait être bâti à Jérusalem dans le temps marqué par la Providence, et que c'est par un autre dessein de la Providence qu'il fut détruit par les Babyloniens ; ensuite par Hérode, qui en bâtit un plus beau ; que le temple d'Hérode fut détruit par les Romains ; et que les Mahométans ont enfin élevé une mosquée

Or la main du Seigneur s'aggrava sur les Azotiens, et il les démolit, et il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, et les campagnes bouillirent, et les champs aussi au milieu de cette région, et il naquit des rats, et il fut fait une grande confusion de morts dans la cité.

Or ceux d'Azot voyant ces sortes de plaies, dirent : Que le coffre du Dieu d'Israël ne demeure plus chez nous et sur Dagon notre dieu ; et ils assemblèrent tous les princes philistins, et ils dirent : Que ferons-nous de l'arche du Dieu d'Israël ? Les Géthéens dirent : Qu'on la promène ; et ils promenèrent l'arche du Dieu d'Israël.

Et comme ils la promenaient de ville en ville, la main de Dieu se fesait sur eux, et il tuait grand nombre d'hommes, et le boyau du fondement sortait à tous les habitants tant grands que petits, et leur fondement sorti dehors se pourrissait...

(Chap. VI, v. 4.) L'arche du Seigneur fut dans le pays des Philistins pendant sept mois [a] ; et les Philistins firent venir leurs prêtres et leurs prophètes, et leur direñt : Que ferons-nous de l'arche du Seigneur ? dites-nous comment nous la renverrons en son lieu ? Ils répondirent : Si vous renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, ne la renvoyez pas vide ; mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché... Faites cinq anus d'or et cinq rats d'or, selon le nombre des provinces des Philistins... Pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme l'Égypte et Pharaon endurcirent leur cœur ? Pharaon ayant été puni, ne renvoya-t-il pas les Hébreux ? ne s'en allèrent-ils pas ? Prenez donc une charrette toute neuve, et deux vaches nourrissant leurs veaux, et à qui on n'a pas encore mis le joug, et renfermez leurs veaux dans l'étable. Vous prendrez l'arche du Seigneur, et vous la mettrez sur la charrette avec les figures d'or dans un panier pour votre péché, et laissez aller la charrette, afin qu'elle aille... ; et vous la regarderez aller, et si elle va à Bethsamès, ce sera le Dieu d'Israël qui nous aura fait ces grands maux [a].

Si elle n'y va point, nous saurons que ce n'est pas lui qui nous a frappés, et que tout est arrivé par hasard.

Ils firent donc ainsi, et prenant deux vaches qui allaitaient leurs veaux, ils les attelèrent à la charrette, et enfermèrent leurs veaux dans l'étable, et ils mirent l'arche de Dieu sur la charrette, et le panier où étaient les rats d'or, et les figures de l'anus (ou du fondement)... [b].

La charrette vint dans le champ de Josué de Bethsamès, et s'arrêta là. Il y avait là une grande pierre..., et ils coupèrent les bois de la charrette, et ils immolèrent les deux vaches au Seigneur en holocauste.

Les lévites déposèrent l'arche du Seigneur et le panier sur la grande pierre, et les gens de Bethsamès offrirent des holocaustes, et immolèrent des victimes au Seigneur.

... Or le Seigneur punit de mort ceux de Bethsamès, parce qu'ils avaient vu l'arche du Seigneur ; et il fit mourir soixante et dix hommes du peuple, et cinquante mille de la populace [c].

sur la même plate-forme, et sur les mêmes fondements construits par l'Iduméem Hérode.

Nous n'entrerons point dans la question que propose dom Calmet, si le grand-prêtre Héli est damné : il n'appartient point aux hommes de damner les hommes. Laissons à Dieu seul ses jugements.

[a] Les incrédules, qui ne lisent les livres du Canon juif que comme les autres livres, ne peuvent concevoir ni que le Seigneur n'eût qu'un coffre pour temple, ni qu'il laissât prendre ce temple par ses ennemis, ni qu'ayant vu prendre ce temple portatif, il ne se vengeât qu'en envoyant des rats dans les champs des Philistins, et des hémorrhoïdes dans la plus secrète partie des fesses de ses vainqueurs. Mais qu'ils considèrent que c'est ainsi à peu près que le Seigneur en usa quand Sara fut enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante-cinq ans, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; il ferma toutes les vulves, toutes les matrices de la cour d'Abimelech, roi d'un désert. Il y a peu de différence entre ce châtiment et celui des Philistins.

La commune opinion est que le Seigneur donna des hémorrhoïdes aux vainqueurs des Juifs. Nous sommes d'un sentiment contraire : les hémorrhoïdes, soit internes, soit externes, ne font point tomber le boyau rectum, qui d'ailleurs tombe très rarement. La chute du fondement est une toute autre maladie.

[a] Il est étrange que les prophètes des Philistins, peuple maudit, soient ici regardés comme de vrais prophètes ; mais chaque pays avait les siens ; et l'auteur étant prophète lui-même, respecte son caractère jusque dans les étrangers maudits qui en font profession. Le Seigneur inspire quand il veut les prophètes des faux dieux, témoin Balaam, comme il accorde le don des miracles aux magiciens, témoin les magiciens d'Égypte Jannes et Mambrès, qui firent les mêmes miracles que Moïse.

Les vaches qui ramenèrent l'arche sont une espèce de miracle : elles vont d'elles-mêmes à Bethsamès, village qui semble appartenir en propre aux Hébreux. Il semble que ces vaches fussent prophétesses aussi.

[b] Les rats d'or et les anus d'or dans un panier sont les présents que les Philistins font au Dieu d'Iraël leur ennemi. Les critiques prétendent qu'il n'est pas possible de forger une figure qui ressemble au trou qu'on nomme anus plus qu'à tout autre trou rond, et que ces figures ne pouvaient être que de petits cercles, de petits anneaux d'or. Mais qu'importe l'exactitude de la figure ? un anus mal fait peut servir d'expiation tout aussi bien qu'un anus fait au tour. Il ne s'agit ici que d'une offrande qui marque le respect que le Seigneur imposait aux vainqueurs même de son peuple.

[c] Le célèbre docteur Kennicott dit que l'évêque d'Oxford et lui « sont bien revenus de leurs préjugés en faveur « du texte. Les Juifs et les chrétiens, dit-il, ne se sont « point fait scrupule d'exprimer leur répugnance à croire « cette destruction de cinquante mille soixante et dix « hommes. »

Le Seigneur ne punit ses ennemis qu'en leur donnant une maladie « dans la plus secrète partie des fesses, » pour avoir pris son arche ; et il tue cinquante mille soixante et dix hommes de son propre peuple pour l'avoir regardée ? une telle providence semble impénétrable. Nous avons déjà vu tant de milliers de ce peuple tués par ordre du Seigneur, que nous ne devons plus nous étonner. Plusieurs savants ont soutenu que ces phrases hébraïques, « Dieu les frappa, « Dieu les fit mourir de mort, Dieu les arma, Dieu les con- « duisit, signifient simplement, ils moururent, ils s'armè- « rent, ils allèrent ; » c'est ainsi que dans l'Écriture un

Et le peuple pleura, parce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie... Ils envoyèrent donc aux habitants de Cariathiarim (chap. VII, v. 1); et ceux de Cariathiarim ramenèrent l'arche du Seigneur en Gabaa dans la maison d'Abinadab...

Et l'arche du Seigneur demeura donc à Cariathiarim, et elle y était depuis vingt ans, quand la maison d'Israël se reposa après le Seigneur.

(Chap. VIII, v. 1.) Il arriva que Samuel, étant devenu vieux, établit ses enfants juges sur Israël...; mais ils ne se promenèrent point dans ses voies; ils déclinèrent vers l'avarice; ils reçurent des présents; ils pervertirent la justice [a].

Ainsi donc tous les anciens d'Israël assemblés vinrent vers Samuel à Ramatha, et lui dirent: Voilà que tu es vieux; tes enfants ne se promènent point dans tes voies; donne-nous donc un melch, un *roitelet*, comme en ont tous nos voisins, afin qu'il nous juge.

Ce discours déplut dans les yeux de Samuel, parce qu'ils avaient dit: Donne-nous un roitelet, et Samuel pria au Seigneur.

Et le Seigneur lui dit: Tu entends la voix de ce peuple qui t'a parlé; ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi; ils ne veulent plus que je règne sur eux [b].

C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis que je les ai tirés d'Égypte; ils m'ont délaissé; ils ont servi d'autres dieux; ils t'en font autant.

A présent, rends-toi à leur voix; mais apprends-leur et prédis-leur quels seront les usages de ce roi qui régnera sur eux.

Samuel rapporta donc le discours de Dieu au peuple qui lui avait demandé un roi, et lui dit: Voyez quel sera l'usage du roi qui vous commandera.

Il prendra vos fils pour en faire ses charretiers, et il en fera des cavaliers, et il en fera des tribuns et des centurions, et des laboureurs de ses champs, et des moissonneurs de ses blés, des forgerons pour lui faire des armes et des chariots; et il fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinières, et ses boulangères; et il prendra vos meilleurs champs, vos meilleures vignes, et vos meilleurs plants d'oliviers [a], et les donnera à ses valets. Il prendra la dîme de vos blés et de vos vignes pour donner à ses eunuques, et il prendra vos serviteurs et vos servantes, et vos jeunes gens et vos ânes, et les fera travailler pour lui [b].

Et vous crierez alors contre la face de votre roi; et le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi.

Or le peuple ne voulut point entendre ce discours de Samuel, et lui dit: Non, nous aurons un roi sur nous; nous serons comme les autres peuples, et notre roi marchera à notre tête, et il combattra nos combats pour nous.

Samuel, ayant entendu les paroles du peuple, les rapporta aux oreilles du Seigneur; et le Seigneur lui dit: Fais ce qu'ils te disent; établis un roi sur eux. Et Samuel dit aux enfants d'Israël: Que chacun s'en retourne dans sa bourgade.

(Chap. IX, v. 1.) Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Cis, fort vigoureux, il avait un fils appelé Saül, d'une belle figure, et qui surpassait le peuple de toute la tête.

Cis, père de Saül, avait perdu ses ânesses. Et Cis, père de Saül, dit à son fils: Prends un petit valet avec toi, et va me chercher mes ânesses.

Après avoir cherché, le petit valet dit: Voici

vent de Dieu veut dire un *grand vent*, une *montagne de Dieu*, une *grande montagne*. Mais cette explication ne résout pas la difficulté: on demande toujours pourquoi ces cinquante mille soixante et dix hommes moururent subitement. Calmet, il faut l'avouer, ne dit rien de satisfesant. Convenons qu'il y a dans l'Ecriture bien des passages qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre: il est bon de nous humilier.

a Il est manifeste que les enfants de Samuel furent aussi corrompus que les enfants d'Héli son prédécesseur; cependant Samuel conserva toujours son pouvoir sur le peuple.

b Ce peuple lui demande enfin un roi; et Samuel fait dire expressément à Dieu: « Ce n'est point toi qu'il rejette, c'est « moi. » On fait sur cette parole de Dieu une difficulté: il est certain, dit le docteur Arbuthnot, que Dieu pouvait gouverner aussi aisément son peuple par un roi que par un prêtre; ce roi pouvait lui être aussi subordonné que Samuel; la théocratie pouvait également subsister. M. Huet, petit-neveu de l'évêque d'Avranches, que nous connaissons sous le nom de Hut, établi en Angleterre, dit dans son livre intitule *The man after God's own heart*, qu'il est évident que Samuel voulait toujours gouverner; qu'il fut très fâché de voir que le peuple voulait un roi; que toute sa conduite dénote un fourbe ambitieux et méchant. Il n'est pas permis d'avoir cette idée d'un prophète, d'un homme de Dieu. M. Huet le juge selon nos lois modernes; il le faut juger selon les lois juives, ou plutôt ne le point juger. Nous en parlerons ailleurs.

a Cette énumération de toutes les tyrannies qu'un roi peut exercer sur son peuple semble prouver que M. Huet pourrait être excusable de penser que Samuel voulait inspirer au peuple de l'horreur pour la royauté, et du respect pour le pouvoir sacerdotal. C'est, dit Arbuthnot, le premier exemple des querelles entre l'empire et le sacerdoce. Samuel, dit-il, *conatur evincere reges fieri non jure divino, sed jure diabolico*.

Il est vrai que dans une histoire profane la conduite du prêtre Samuel pourrait être un peu suspecte; mais elle ne peut l'être dans un livre canonique.

b *Pour donner à ses eunuques*, semble marquer qu'il y avait déjà des eunuques dans la terre de Canaan, ou que du moins les princes voisins fesaient châtrer des hommes pour garder leurs femmes et leurs concubines. Cet usage barbare est bien plus ancien, s'il est vrai que les pharaons d'Egypte eurent des eunuques du temps de Joseph.

Ceux qui pensent que tous les livres de la sainte Ecriture, jusqu'au livre des *Rois* inclusivement, ne furent écrits que du temps d'Esdras, disent que les rois de Babylone furent les premiers qui firent châtrer des hommes, après qu'on eut châtré des animaux pour rendre leur chair plus tendre et plus délicate. Les empereurs chrétiens ne prirent cette coutume que du temps de Constantin.

un village où il y a un homme de Dieu ; c'est un homme noble ; tout ce qu'il prédit arrive infailliblement ; allons à lui, peut-être il nous donnera des indications sur notre voyage... Saül dit au petit valet : Nous irons ; mais que porterons-nous à l'homme de Dieu ? Le pain a manqué dans notre bissac, et nous n'avons rien pour donner à l'homme de Dieu [a].

Et le petit valet répondit : Voilà que j'ai trouvé le quart d'un sicle par hasard, dans ma main ; donnons-le à l'homme de Dieu pour qu'il nous montre notre chemin.

Autrefois en Israël ceux qui allaient consulter Dieu se disaient : Allons consulter le voyant. Car celui qui s'appelle aujourd'hui prophète, s'appelait alors le voyant [b].

Et Saül dit au petit valet : Tu parles très bien, viens, allons. Et ils entrèrent dans le bourg où était l'homme de Dieu ; et comme ils montaient la colline du bourg, ils rencontrèrent des filles qui allaient puiser de l'eau. Ils dirent à ces filles : Y a-t-il ici un voyant ? Les filles lui répondirent : Le voilà devant toi ; va vite... Or le Seigneur avait révélé la veille à l'oreille de Samuel, que Saül arriverait, en lui disant : Demain, à cette même heure, j'enverrai un homme de Benjamin ; et tu le sacreras duc sur mon peuple d'Israël ; et il sauvera mon peuple de la main des Philistins, parce que j'ai regardé mon peuple, et que son cri est venu jusqu'à moi.

Samuel ayant donc envisagé Saül, Dieu lui dit : Voilà l'homme dont je t'avais parlé ; ce sera lui qui dominera sur mon peuple.

Saül s'étant donc approché de Samuel au milieu de la porte, lui dit : Enseigne-moi, je te prie, la maison du voyant. Samuel répondit à Saül, disant : C'est moi qui suis le voyant ; monte avec moi au lieu haut, afin que tu manges aujourd'hui avec moi ; et je te renverrai demain matin, et je te dirai tout ce que tu as sur le cœur...

(Chap. x, v. 1.) Or Samuel prit une petite fiole d'huile, et il la répandit sur la tête de Saül, et le baisa, et dit : Voilà que le Seigneur t'a oint en prince ; et tu délivreras son peuple de la main de ses ennemis [a].

Et voici le signe qui t'apprendra que Dieu t'a oint en prince. Tu rencontreras, en t'en retournant, deux hommes près du sépulcre de Rachel ; et ils te diront qu'on a retrouvé tes ânesses... Tu viendras après à l'endroit nommé colline de Dieu, où il y a garnison philistine ; et quand tu seras entré dans le bourg, tu rencontreras un troupeau de prophètes descendant de la montagne avec des psaltérions, des flûtes, et des harpes.... Et l'esprit du Seigneur tombera sur toi, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme... Et lorsque Saül fut venu à la colline, il rencontra une troupe de prophètes ; et l'esprit de Dieu tomba sur lui, et il prophétisa au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient vu hier et avant-hier, disaient : Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül est-il devenu prophète [b] ?

Après cela, Samuel assembla le peuple à Mas-

[a] Les incrédules prétendent que ce seul passage prouve que les prêtres et les prophètes juifs n'étaient que des gueux entièrement semblables à nos devins de village qui disaient la bonne aventure pour quelque argent, et qui fesaient retrouver les choses perdues. Milord Bolingbroke, M. Mallet son éditeur, et M. Huet, en parlent comme des charlatans de Smithfields. Dom Calmet, bien plus judicieux, dit que si on leur donnait de l'argent ou des denrées, c'était uniquement par respect pour leur personne.

[b] Ces messieurs prennent occasion de ce demi-sicle, de ce schelling donné par un petit garçon gardeur de chèvres au prophète Samuel, pour couvrir de mépris la nation juive. Saül et son valet demandent dans un petit village la demeure du voyant, du devin qui leur fera retrouver deux ou trois ânesses, comme on demande où demeure le savetier du village. Ce nom de devin, de voyant, qu'on donnait à ceux qu'on a depuis nommés prophètes ; ces huit ou neuf sous présentés à celui qu'on prétend avoir été juge et prince du peuple, sont, selon ces critiques, les témoignages les plus palpables de la grossière stupidité de l'auteur juif inconnu. Les sages commentateurs pensent tout le contraire ; la simplicité du petit gardeur de chèvres n'ôte rien à la dignité de Samuel ; s'il reçoit huit sous d'un petit garçon, cela ne l'empêchera pas d'oindre deux rois et d'en couper un troisième par morceaux : ces trois fonctions annoncent un très grand seigneur.

[a] Le savant dom Calmet examine d'abord si l'huilier que Samuel avait dans sa poche était un pot de terre, un godet, ou une fiole de verre, quoique les Juifs ne connussent point le verre, et il ne résout point cette question.

Non seulement Samuel a une révélation que les ânesses de Saül sont retrouvées, mais il répand une bouteille d'huile sur la tête de Saül en signe de sa royauté ; et c'est de là que tout roi juif s'est depuis nommé *Oint*, *Christ*, dans les traductions grecques, et que les Juifs ont appelé les grands rois de Babylone et de Perse, du nom d'*Oint*, de *Christ*, d'*Oint* du Seigneur, *Christ* du Seigneur.

Il est dit dans le *Lévitique*, qu'Aaron, tout prévaricateur, tout apostat qu'il était, fut oint par Mosé en qualité de grand-prêtre. Il se peut en effet que dans le désert, au milieu d'une disette affreuse, on eût trouvé une cruche d'huile que Mosé répandit sur les cheveux, la barbe et les habits d'Aaron : cette cérémonie convenait à un peuple pauvre, et puisque le Dieu du ciel et de la terre y présidait, elle était sacrée. Les grands-prêtres juifs furent installés depuis avec la même onction d'huile. Toute cérémonie doit être publique ; Samuel pourtant n'huila pas d'abord la tête de Saül devant le peuple ; il crut apparemment qu'il ne pouvait imprimer un caractère plus auguste à Saül qu'en l'oignant de la même huile dont on prétend que lui, Samuel, avait été oint : cependant il n'est point dit que Samuel fut oint.

Quoi qu'il en soit, les rois juifs furent les seuls qui reçurent cette marque de la royauté. On ne connaît dans l'antiquité aucun prince oint par ses sujets. On prit cette coutume en Italie ; et l'on croit que ce furent les usurpateurs lombards, qui, devenus chrétiens, voulurent sanctifier leur usurpation en fesant répandre de l'huile sur leur tête par la main d'un évêque. Clovis ne fut pas oint, mais l'usurpateur Pepin le fut. On oignit quelques rois espagnols ; mais il y a longtemps que cet usage est aboli en Espagne.

On sait qu'un ange apporta du ciel une bouteille sainte pleine d'huile pour sacrer les rois de France ; mais l'histoire de cette bouteille, appelée *sainte ampoule*, est révoquée en doute par plusieurs doctes ; c'est une grande question.

[b] L'huile de Saül eut quelque chose de divin, puisqu'elle le rendit prophète tout d'un coup ; ce qui était bien au-dessus de la dignité de roi.

phath, et il dit aux enfants d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : J'ai tiré Israël de l'Égypte... Mais aujourd'hui vous avez rejeté votre Dieu, qui seul vous avait sauvés ; vous m'avez répondu, Non ; vous m'avez dit : Donnez-nous un roi. Eh bien ! présentez-vous donc devant le Seigneur par tribus et par familles...

Et Samuel ayant jeté le sort sur toutes les tribus et sur toutes les familles, il tomba enfin jusque sur Saül, fils de Cis[a].

Samuel prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, qu'il écrivit dans un livre, et la mit en dépôt devant le Seigneur[b].

(Chap. II, v. 1.) Environ un mois après, Naas l'Ammonite combattit contre Galaad. Et les gens de Jabès en Galaad dirent à Naas : Reçois-nous à composition, et nous te servirons.

Naas l'Ammonite leur répondit : Ma composition sera de vous arracher à tous l'œil droit. Les anciens de Jabès lui dirent : Accordez-nous sept jours, afin que nous envoyions des messagers dans tout Israël ; et si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à toi.

Or Saül (*revenant du labourage*) ayant fait la revue à Bézec, il trouva que son armée était de trois cent mille hommes des enfants d'Israël, et trente mille de Juda. Le lendemain il divisa son armée en trois corps, et ne cessa d'exterminer Ammon jusqu'à midi[c].

Alors Samuel dit à tout le peuple d'Israël (ch. XII, v. 1) : Vous voyez que j'ai écouté votre voix, comme vous m'avez parlé : je vous ai donné un roi ; pour moi, je suis vieux, mes cheveux sont blancs.... Et *il se retira*[a].

Or Saül était le fils de l'année (ch. XIII, v. 1) lorsqu'il commença à régner ; et il régna deux ans sur Israël[b].

Les Philistins s'assemblèrent pour combattre contre Israël avec trente mille chariots de guerre, six mille cavaliers, et une multitude comme le sable de la mer, et ils se campèrent à Machmas, à l'orient de Béthaven[c].

Quand ceux d'Israël se virent ainsi pressés, ils se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les citernes[d]. Les autres passèrent le Jourdain, et vinrent au pays de Gad et de Galaad... Et comme Saül était encore à Galgal, tout le peuple qui le suivait fut effrayé.

Saül attendit sept jours selon l'ordre de Samuel ; mais Samuel ne vint point à Galgal, et tout le peuple l'abandonnait.

Saül dit donc alors : Qu'on m'apporte l'holocauste pacifique. Et il offrit l'holocauste ; et à peine eut-il fini d'offrir l'holocauste, voici que

a Les critiques trouvent mauvais que Samuel oigne Saül roi, et le fasse christ avant d'avoir assemblé le peuple et d'avoir obtenu son suffrage : s'il suffisait d'une bouteille d'huile pour régner, il n'y a personne qui ne pût se faire oindre roi par le vicaire de son village. Cette objection est forte en certains pays ; mais Samuel, qui était le voyant, savait bien que quand le peuple tirerait un roi au sort, le sort tomberait sur Saül, et qu'alors le peuple reconnaîtrait son légitime souverain déjà oint.

b Ils soutiennent encore que de jouer un roi aux dés (comme dit Boulanger) est une chose ridicule ; que le sort peut très aisément tomber sur un homme incapable ; qu'on n'a jamais tiré ainsi un monarque qu'au gâteau des rois ; que chez les Grecs et chez les Romains on tirait aux dés un roi du festin, mais que dans une affaire sérieuse on devait procéder sérieusement. La réponse déjà faite à cette critique est que Dieu conduisait le sort, et qu'il disposait non seulement du tirage, mais aussi de la volonté du peuple.

Pour la loi du royaume, que Samuel prononça, on dispute si c'est le *Lévitique* ou le *Deutéronome*. Quelques commentateurs pensent que ce fut une loi faite par Samuel.

c Les incrédules ne sont pas surpris que Saül revint du labourage ; mais ils ne peuvent consentir à le voir à la tête de trois cent trente mille combattants, dans le même temps que l'auteur dit que les Juifs étaient en servitude, qu'ils n'avaient pas une lance, pas une épée ; que les Philistins, leurs maîtres, ne leur permettaient pas seulement un instrument de fer pour aiguiser leurs charrues, leurs hoyaux, leurs serpettes. *Notre Gulliver*, dit le lord Bolingbroke, « a de « telles fables, mais non de telles contradictions. »

Nous avouons que le texte est embarrassant, qu'il faut distinguer les temps ; que probablement les copistes ont fait des transpositions. Ce qui était vrai dans une année peut ne l'être pas dans une autre. Peut-être même ces trois cent trente mille soldats peuvent se réduire à trois mille : il est aisé de se méprendre aux chiffres. Le R. P. dom Calmet s'exprime en ces mots : « Il est fort croyable qu'il y a un peu d'exagé- « ration dans ce qui est dit de Saül et de Jonathas. »

a M. Huet de Londres dit encore que la retraite de Samuel, en voyant Saül si bien accompagné, prouve assez son dépit de ne plus gouverner. Mais quand cela serait, quand Samuel aurait eu cette faiblesse, quel est le chef d'une église qui ne serait pas un peu fâché de perdre son pouvoir ? Nous verrons cependant que le pouvoir de Samuel ne diminua pas.

b Le même M. Huet se récrie ici sur la contradiction et sur l'anachronisme : dans d'autres endroits, dit-il, l'Écriture marque que Saül régna quarante ans. Il est vrai qu'il y a là une apparence de contradiction ; et dom Calmet lui-même n'a pu concilier les textes. Il se peut qu'il y ait là une erreur de copiste.

c MM. Leclerc, Fréret, Boulanger, Mallet, Bolingbroke, Middleton, se récrient sur ces trente mille chariots de guerre. Le docteur Stackhouse, dans son *Histoire de la Bible*, rejette ce passage. « Calmet dit que ce nombre de chariots « de guerre paraît incroyable, et qu'on n'en a jamais tant « vu à la fois. » Pharaon, continue-t-il, n'en avait que six cents ; Jabin, roi d'Asor, neuf cents ; Sésac, roi d'Egypte, douze cents ; Zarar, roi d'Ethiopie, trois cents, etc.

Les critiques contestent encore à Calmet les neuf cents chariots du roi d'Asor. Tous conviennent, d'ailleurs, que tout le pays de Canaan ne connut la cavalerie que très tard. Nous avons observé que dans ce pays montueux, entrecoupé de cavernes, on ne se servit jamais que d'ânes. Quand nous mettrions trois mille chariots au lieu de trente mille, nous ne contenterions pas encore les incrédules. Nous ne connaissons point de manière d'expliquer cet endroit. Nous pourrions hasarder de dire que le texte est corrompu ; mais alors on nous répondrait que le Seigneur, qui a dicté ce texte, doit en avoir empêché l'altération. Alors nous répondrions qu'il a prévenu en effet les fautes de copistes dans les choses essentielles, mais non pas dans les détails de guerre, qui ne sont point nécessaires au salut.

d Les critiques disent que si Saül avait trois cent trente mille soldats et un prophète, et étant prophète lui-même, il n'avait rien à craindre ; qu'il ne fallait pas s'enfuir dans les cavernes, quoique le pays en soit rempli. Il est à croire qu'on n'avait point alors des armées soudoyées qui restassent continuellement sous le drapeau.

Samuel arriva ; et Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Samuel lui dit : Qu'as-tu fait ? Saül lui répondit : Voyant que tu ne venais point au jour que tu m'avais dit, et les Philistins étant en armes à Machmas, contraint par la nécessité, j'ai offert l'holocauste. Samuel dit à Saül : Tu as fait follement ; tu n'as pas gardé les commandements du Seigneur : si tu n'avais pas fait cela, le Seigneur aurait affermi pour jamais ton règne sur Israël ; mais ton règne ne subsistera point : le Seigneur a cherché un homme selon son cœur ; et il l'a destiné à régner sur son peuple, parce que tu n'as pas observé les commandements du Seigneur[a].

Samuel s'en alla ; et Saül ayant fait la revue de ceux qui étaient avec lui, il s'en trouva environ six cents[b].

Même il ne se trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Israël. Car les Philistins le leur avaient défendu, de peur que les Hébreux ne forgeassent une épée ou une lance ; et tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour aiguiser le soc de leurs charrues, leurs cognées, leurs hoyaux, et leurs serpettes[c].

Et lorsque le jour du combat fut venu, il ne se trouva pas un Hébreu qui eût une épée ou une lance, hors Saül et Jonathas son fils.

(Chap. XIV, v. 1.) Un certain jour il arriva que Jonathas, fils de Saül, dit à son écuyer : Viens-t'en avec moi, et passons jusqu'au camp des Philistins. Et il n'en dit rien à son père... Jonathas monta, grimpant des pieds et des mains, et son écuyer derrière lui... De façon qu'une partie des ennemis tomba sous la main de Jonathas ; et son écuyer, qui le suivait, tua les autres. Ils tuèrent vingt hommes dans la moitié d'un arpent ; et ce fut la première défaite des Philistins...[d].

Et les Israélites se réunirent. Saül fit alors ce serment : Maudit sera l'homme qui aura mangé du pain de toute la journée, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. Et le peuple ne mangea point de pain....

En même temps ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Or, Jonathas n'avait pas entendu le serment de son père ; il étendit sa verge qu'il tenait en main, et la trempa dans un rayon de miel ; et l'ayant portée à sa bouche, ses yeux furent illuminés[a].

Saül consulta donc le Seigneur, et lui dit : Poursuivrai-je les Philistins ? et les livreras-tu entre les mains d'Israël dans ce jour ? Et Dieu ne répondit point....

Et Saül dit au Seigneur : Seigneur d'Israël ! prononce ton jugement ; pourquoi n'as-tu pas répondu aujourd'hui à ton serviteur ? Découvre-nous si l'iniquité est dans moi ou dans mon fils Jonathas ; et si l'iniquité est dans le peuple, donne la sainteté... Jonathas fut découvert aussi bien que Saül, et le peuple échappa... Et Saül dit : Qu'on jette le sort entre moi et mon fils ; et le sort prit Jonathas.

Saül dit à Jonathas : Dis-moi ce que tu as fait ? Jonathas répondit : En tâtant j'ai tâté un peu de miel au bout de ma verge ; et voilà que je meurs[b]...

Et le peuple dit à Saül : Quoi ! Jonathas mourra, lui qui a fait le grand salut d'Israël ! cela n'est pas permis. Vive Dieu ! il ne tombera pas un poil de sa tête. Ainsi le peuple sauva Jonathas, afin qu'il ne mourût point[c]...

a M. Huet de Londres déclare que Samuel ne découvre ici que sa mauvaise volonté. Il prétend, avec Estius et Calmet, que Samuel n'était point grand-prêtre, qu'il n'était que prêtre et prophète ; que Saül l'était comme lui, qu'il avait prophétisé dès qu'il avait été oint, et qu'il était en droit d'offrir l'holocauste. Samuel, dit-il, semble avoir manqué exprès de parole pour avoir occasion de blâmer Saül et de le rendre odieux au peuple. Nous ne voyons pas que Samuel mérite cette accusation. Huet peut lui reprocher un peu de dureté, mais non pas de la fourberie. Cela serait bon s'il avait été prêtre partout ailleurs que chez les Juifs.

b Le lecteur est bien surpris de ne plus trouver Saül accompagné que de six cents hommes, lorsque le moment d'auparavant il en avait trois cent trente mille. Nous en avons dit la raison ; les armées n'étaient point soudoyées ; elles se débandaient au bout de quelques jours, comme du temps de notre anarchie féodale.

c Nous avons parlé de cette puissante objection ; mais elle n'est pas contre les trois cent trente mille hommes, qui peut-être n'avaient point d'armes ; elle n'est que contre les six cents hommes qui restaient à Saül, et qui devaient être aussi désarmés. Le texte dit positivement que la victoire de Jonathas fut un miracle ; et cela répond à toutes les critiques.

d Ce combat de deux hommes, qui n'ont qu'une lance et une épée, contre toute une armée, est fort extraordinaire : mais aussi le texte nous apprend qu'il y avait là du miracle ; et nous devons nous souvenir que Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne dans le commencement de sa servitude.

a Boulanger ne peut digérer ce serment de Saül. L'Écriture, dit-il, nous le donne pour un homme attaqué de manie : il était, sans doute, dans un de ses accès quand il défendit à ses soldats de manger de toute la journée. La critique de Boulanger tombe à faux : car Saül n'était pas encore fou alors : il ne le devint que quelque temps après.

La terre couverte de miel a paru à d'autres critiques une trop grande exagération. Les abeilles ne font leurs ruches que dans des arbres. Les voyageurs assurent qu'il n'y a aucun arbre dans cette partie de la Palestine, excepté quelques oliviers dans lesquels les abeilles ne logent jamais. Cette critique ne regarde que l'histoire naturelle, et ne touche point au fond des choses ; d'ailleurs Jonathas peut avoir trouvé une ruche dans le chêne de Mambré, qui subsistait encore du temps de Constantin, à ce qu'on dit.

b Cette résolution de Saül, d'immoler son fils pour avoir mangé un peu de miel, a quelque chose de semblable au serment de Jephté, qui fut forcé de sacrifier sa fille. Saül dit en propres mots à son fils : Que Dieu me fasse tout le mal possible, et qu'il y ajoute encore, si tu ne meurs aujourd'hui, mon fils Jonathas.

Les savants allèguent encore cet exemple, pour prouver qu'il était très commun d'immoler des hommes à Dieu. Mais les exemples de Saül et de Jephté ne concluent pas que les Juifs fissent si souvent des sacrifices de sang humain.

c On demande pourquoi le peuple n'empêcha pas Jephté d'immoler sa fille, comme il empêcha Saül d'immoler son

Après cela Saül se retira ; il ne poursuivit point les Philistins, et les Philistins se retirèrent en leur lieu...

Et Samuel dit à Saül (ch. xv, v. 1) : Le Seigneur m'a envoyé pour t'oindre en roi sur le peuple d'Israël ; écoute donc maintenant la voix du Seigneur ; voici ce que dit le Seigneur des armées : Je me souviens qu'autrefois Amalec s'opposa à Israël dans son chemin quand il s'enfuyait d'Égypte ; c'est pourquoi marche contre Amalec, frappe Amalec, et détruis tout ce qui est à lui ; ne lui pardonne point, ne convoite rien de tout ce qui lui appartient, tue tout, depuis l'homme jusqu'à la femme (chap. xv, v. 3), et le petit enfant qui tette[a], le bœuf, la brebis, le chameau et l'âne. Donc Saül commanda au peuple ; et l'ayant assemblé comme des agneaux, il trouva deux cent mille hommes de pied, et dix mille hommes de Juda...

Et il marcha à la ville d'Amalec, et il dressa des embuscades le long du torrent...

Et Saül frappa Amalec depuis Hévila jusqu'à Sur, vis-à-vis de l'Égypte, et il prit vif Agag, roi des Amalécites, et tua tout le peuple dans la bouche du glaive... Mais Saül et les Israélites épargnèrent Agag et l'élite des brebis, des bœufs, des béliers, et de ce qu'il y avait de plus beau en meubles et en vêtements ; ils ne démolirent que ce qui parut vil et méprisable...[b].

Alors le Verbe du Seigneur fut fait à Samuel, disant : Je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné. Samuel en fut enflammé, et cria au Seigneur toute la nuit.

Donc s'étant levé avant le jour pour aller chez Saül au matin, on lui annonça que Saül était venu sur le mont Carmel, où il s'érigeait un monument, un four triomphal, et que de là il était descendu à Galgal. Samuel vint donc à Saül, et Saül offrait au Seigneur un holocauste des prémices du butin pris sur Amalec.

Samuel lui dit : Le Seigneur t'a oint roi sur Israël ; le Seigneur t'a mis en voie, et t'a dit : Va, tue tous les pécheurs amalécites, et combats jusqu'à ce que tout soit tué : pourquoi donc n'as-tu pas tout tué[a] ? Obéissance vaut mieux que victime ; il y a de la magie et de l'idolâtrie à ne pas obéir : ainsi donc, puisque tu as rejeté la parole de Dieu, Dieu te rejette et ne veut plus que tu sois roi...[b].

Et Samuel se retourna pour s'en aller... ; mais Saül le prit par le haut de son manteau, qu'il déchira.

fils. Nous n'en savons pas bien précisément la raison ; mais nous oserons dire que le peuple, ayant mangé ce jour-là de la chair et du sang malgré la défense, craignait apparemment que le sort ne tombât sur lui comme il était tombé sur Jonathas, et qu'il devait être très en colère contre Saül, qui avait été assez imprudent pour défendre à ses troupes de reprendre un peu de forces un jour de combat.

a La foule des critiques ne parle de ce passage qu'avec horreur. Quoi ! s'écrie surtout le lord Bolingbroke, faire descendre le Créateur de l'univers dans un coin ignoré de ce misérable globe, pour dire à des Juifs : A propos, je me souviens qu'il y a environ quatre cents ans qu'un petit peuple vous refusa le passage ; allons, vous avez une guerre terrible avec vos maîtres les Philistins, contre lesquels vous vous êtes révoltés, laissez là cette guerre embarrassante ; allez-vous-en contre ce petit peuple, qui ne voulut pas autrefois que vous vinssiez tout ravager chez lui en passant ; tuez hommes, enfants, vieillards, femmes, filles, bœufs, vaches, chèvres, brebis, ânes ; car, comme vous êtes en guerre avec le peuple puissant des Philistins, il est bon que vous n'ayez ni bœufs ni moutons à manger, ni ânes pour porter le bagage.

Ces paroles nous font frémir ; et assurément si c'était un homme qui parlât, nous ne l'approuverions point : mais c'est Dieu qui parle ; et ce n'est pas à nous de savoir quelle raison il avait pour ordonner qu'on tuât tous les Amalécites, leurs moutons et leurs ânes.

b Toujours les mêmes objections sur ces prodigieuses armées, que le prétendu roi d'une horde d'esclaves lève en un moment. Les Turcs ont bien de la peine à conduire aujourd'hui une armée de quatre-vingt mille combattants complète. On demande encore ce que sont devenus les autres cent vingt mille soldats du melch Saül, lesquels étaient venus combattre sans avoir une seule épée, une seule flèche. Tout à l'heure, dit le fameux curé Meslier, l'armée de Saül était de trois cent trente mille hommes ; et il ne lui en reste plus que deux cent dix mille ; le reste apparemment est allé conquérir le monde sur les pas de Sésostris.

Ces railleries indécentes du curé Meslier ne sont pas des raisons. Il était fort difficile de nourrir de si grandes armées dans un petit pays tel que la Judée : on était obligé de licencier ses troupes au bout de peu de jours ; ainsi il ne serait pas surprenant que Saül eût été un jour suivi de trois cent mille hommes, et un autre de deux cent mille : il est vrai qu'il faut au moins quelques épées, quelques flèches à tant de soldats, et que selon le texte ils n'en n'avaient point ; mais ils pouvaient se servir de frondes et de massues.

a Les déclamations de lord Bolingbroke sur ce passage sont plus violentes que jamais. Si un prêtre, dit-il, avait été assez insolent et assez fou pour parler ainsi, je ne dis pas à notre roi Guillaume, mais au duc de Marlborough, on l'aurait pendu sur-le-champ au premier arbre. Samuel, ajoute-t-il, n'est point un prêtre de Dieu, c'est un prêtre du diable.

Toutes ces exclamations de tant de critiques partent du même principe ; ils jugent les Juifs comme ils jugeraient les autres hommes. « Pourquoi n'as-tu pas tout tué ? » serait ailleurs un discours infernal ; mais ici c'est Dieu qui parle par la bouche de Samuel ; et il est sans doute le maître de punir comme il veut, et quand il veut.

Les incrédules insistent ; ils disent qu'il n'est que trop vrai qu'on s'est toujours servi du nom de Dieu pour excuser, si l'on pouvait, les crimes des hommes. Ils ont raison quand ils parlent des autres religions ; mais ils ont tort quand il s'agit de la religion juive. Il leur semble absurde que Dieu ordonne qu'on tue toutes les brebis et tous les ânes ; mais on leur dira toujours que ce n'est pas à eux de juger la Providence.

b La querelle entre le sceptre et l'encensoir, qui a troublé si long-temps tant de nations, est ici bien marquée, nous ne pouvons en disconvenir. Samuel dit au roi que sa désobéissance aux ordres que ce prince a reçus de lui, de la part de Dieu, est aussi coupable que le seraient la magie et l'idolâtrie ; et il déclare à Saül : Dieu ne veut plus que tu règnes. C'est une question épineuse si Saül devait l'en croire sur sa parole.

M. Fréret prétend que Saül pouvait lui dire : Donne-moi un signe, fais-moi un miracle, pour me prouver que Dieu veut me détrôner, comme tu me donnas un signe quand tu me fis oint ; tu me fis alors retrouver mes ânesses ; fais au moins quelque chose de semblable.

Les commentateurs sont d'une autre opinion : ils disent que dès qu'un prophète a donné une fois un signe, il n'est pas obligé d'en donner d'autres.

Et Samuel dit : Comme tu as déchiré mon manteau, Dieu déchire aujourd'hui le royaume d'Israël, et le donne à un autre qui vaut mieux que toi... Saül lui dit : J'ai péché ; mais au moins rends-moi quelque honneur devant les anciens du peuple...

Samuel dit : Qu'on m'amène Agag, roi d'Amalec ; et on lui amena Agag, qui était fort gras et tout tremblant ; et Samuel lui dit : Comme ton épée a ravi des enfants à des mères, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les femmes ; et il le coupa en morceaux à Galgal...[a].

(Chap. XVI, v. 4.) Or Samuel vint à Bethléem selon l'ordre du Seigneur ; et les anciens de Bethléem, tout surpris, lui dirent : Viens-tu ici en homme pacifique? Et il répondit : Je viens en pacifique pour immoler au Seigneur ; purifiez-vous, et venez avec moi pour que je sacrifie[b].

Samuel purifia donc Isaï et ses enfants, et il les appela au sacrifice...

Et Samuel dit à Isaï : Sont-ce là tous tes enfants? Isaï lui répondit : Il en reste encore un petit qui garde les brebis ; et Samuel dit à Isaï, Fais-le venir ; car nous ne nous mettrons à table que quand il sera venu... On l'amena donc : il était roux et très beau ; et Dieu dit à Samuel : C'est celui-là que tu dois oindre. Samuel prit donc une corne pleine d'huile, et oignit David au milieu de ses frères ; et le souffle du Seigneur vint sur David, et le souffle du Seigneur se retira de Saül, et Dieu envoya à Saül un mauvais esprit...[c].

Et les officiers de Saül lui dirent : Tu vois qu'un mauvais souffle de Dieu te trouble ; s'il te plaît, tes serviteurs iront chercher un joueur de harpe, afin que, quand le mauvais souffle de Dieu te troublera le plus, il touche de la harpe avec sa main, et qu'il te soulage... Saül dit à ses serviteurs : Allez-moi chercher quelqu'un qui sache bien harper ; et l'un de ses serviteurs lui dit : J'ai vu un des fils d'Isaï de Bethléem, qui harpe fort bien ; c'est un jeune homme très fort et belliqueux, prudent dans ses paroles, fort beau, et Dieu est avec lui[a].

Saül fit donc dire à Isaï : Envoie-moi ton fils qui est dans les pâturages. Isaï prit aussitôt un âne avec des pains, une cruche de vin, et un chevreau, et les envoya à Saül par la main de son fils David...

Saül aima fort David, et il le fit son écuyer ; et toutes les fois que le mauvais souffle du Seigneur rendait Saül maniaque, David prenait sa harpe, il en jouait, Saül était soulagé, et le souffle malin s'en allait[b].

(Chap. XVII, v. 1.) Cependant les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour le combat. Saül et les enfants d'Israël s'assemblèrent aussi. Les Philistins étaient sur une montagne, et les Juifs étaient d'un autre côté sur une montagne.

Et il arriva qu'un bâtard sortit du camp des

a Plusieurs personnes excusent les emportements du lord Bolingbroke quand ils lisent ce passage. Un prêtre, un ministre de paix, un homme qui serait souillé pour avoir touché seulement un corps mort, couper un roi en morceaux comme on coupe un poulet à table! Faire de sa main ce qu'un bourreau tremblerait de faire! Il n'y a personne que la lecture de ce passage ne pénètre d'horreur. Enfin, quand on est revenu du frissonnement qu'on a éprouvé, on est tenté de croire que cette abomination est impossible; un vieillard tel que Samuel aura eu difficilement la force de hacher en pièces un homme.

Calmet dit que « le zèle arma Samuel dans cette occasion « pour venger la gloire du Seigneur, » il veut dire apparemment la *justice*. Peut-être qu'Agag avait mérité la mort; car quelle gloire peut revenir à Dieu de ce qu'un prêtre coupe un souverain en morceaux? Nous tremblons en examinant cette barbarie absurde : adorons la Providence sans raisonner.

b Il semble étrange que les habitants de Bethléem demandent à Samuel : Viens-tu ici avec un esprit de paix? Bethléem n'appartenait donc pas à Saül; et cela est très vraisemblable : car Jérusalem, qui est tout auprès, n'était point à lui. Il y avait donc dans Bethléem des Cananéens qui dominaient, et des Juifs tributaires. C'est aux Juifs pourtant que Samuel s'adressa : « Purifiez-vous et venez avec moi. » Jamais histoire ne fut plus divine; mais aussi elle est très obscure aux yeux des hommes.

c Calmet observe que c'était une beauté chez les Juifs d'être roux, et que l'époux ou l'amant du Cantique des cantiques était rousseau. Nous ne sommes pas de cette opinion. L'amant du Cantique des cantiques était d'un blanc mêlé de rouge, *candidus et rubicundus*.

Mais le sacre de David est un objet plus important. C'est d'abord une chose remarquable que Dieu parle à Samuel chez le père de David même, en présence de toute la maison. Il faut croire qu'il lui parlait intérieurement; mais alors comment les assistants pouvaient-ils deviner qu'il avait une mission particulière et divine? Tous les Juifs devaient savoir que Saül régnait, parce que Samuel lui avait répandu de l'huile sur la tête. Or, quand il en fait autant à David, son père, sa mère, ses frères et les assistants, devaient s'apercevoir qu'il fesait un roi nouveau, et que par là il exposait toute la famille à la vengeance de Saül. Il y a là quelque difficulté; mais elle disparaît dès qu'on sait que Samuel était inspiré.

Boulanger dit qu'il n'y a jamais eu de scène du théâtre italien plus comique que celle d'un prêtre de village qui vient chez un paysan, avec une bouteille d'huile dans sa poche, oindre un petit garçon rousseau, et faire une révolution dans l'état : mais il ajoute que cet état et ce petit garçon rousseau ne méritaient pas un autre historien. Nous laissons ces blasphèmes pour ce qu'ils valent.

a Les commentateurs exaltent ici le pouvoir de la musique. Calmet regarde que Terpandre apaisa une sédition en jouant de la lyre; et il cite Henri Estienne, qui vit dans la tour d'Angleterre un lion quitter son dîner pour entendre un violon. Ces exemples sont assez étrangers à la maladie de Saül.

Le souffle malin de Dieu, c'est-à-dire un souffle très malin, une espèce de possession, l'avait rendu maniaque, et, selon plusieurs commentateurs, Dieu l'avait abandonné au diable. Mais il est prouvé que les Juifs ne connaissaient point encore d'esprit malin, de diable qui s'emparât du corps des hommes; c'était une doctrine des Chaldéens et des Persans; et jusqu'ici il n'en est pas encore question dans les livres saints.

b Les commentateurs remarquent que c'était un don particulier, communiqué de Dieu à David, de guérir les accès de folie dont Saül était attaqué. Mais en même temps ils veulent expliquer si ce don était la suite de son sacre et de l'huile que Samuel avait répandue sur sa tête.

Philistins; il était de Geth; et il avait six coudées et une palme de haut (douze pieds et demi), et il avait des bottes d'airain, et un grand bouclier d'airain sur les épaules. La hampe de sa lance était comme un grand bois des tisserands, et le fer de sa lance pesait six cents sicles (vingt livres), et son écuyer marchait devant lui..., et il venait crier devant les phalanges d'Israël, et il disait : Si quelqu'un veut se battre contre moi [a], et s'il me tue, nous serons vos esclaves; mais si je le tue, vous serez nos esclaves... Saül et tous les Israélites, entendant le verbe de ce Philistin, étaient stupéfaits, et tremblaient de peur.

Or David était fils d'un homme d'Éphrata, dont il a été parlé; son nom était Isaï, qui avait huit fils, et qui était fort vieux et très âgé parmi les hommes.

Les trois plus grands de ses fils s'en allèrent après Saül pour le combat; David était le plus petit, et il avait quitté Saül pour venir paître les troupeaux à Bethléem [b].

Cependant ce Philistin se présentait au combat le matin et le soir, et resta là debout pendant quarante jours...

Or Isaï dit à David son fils : Tiens, prends un litron de farine d'orge et dix pains, et cours à tes frères dans le camp. Porte aussi dix fromages à leur capitaine, visite tes frères, et vois comme ils se comportent... David se leva dès la pointe du jour, laissa son troupeau à un autre, et s'en alla tout chargé comme son père lui avait dit, et vint au lieu de Magala, où l'armée s'était avancée pour donner bataille, et qui criait déjà bataille... David, ayant donc laissé au bagage tout ce qu'il avait apporté, courut au lieu de la bataille voir comment ses frères se comportaient [a]; et comme il parlait encore, voilà que le bâtard, nommé Goliath, Philistin de Geth, vint recommencer ses bravades, et tous les Israélites qui l'entendaient se mirent à fuir devant sa face en tremblant de peur...; et un homme d'Israël se mit à dire : Voyez-vous ce Philistin qui vient insulter Israël? S'il se trouve quelqu'un qui puisse le tuer, le roi l'enrichira de grandes richesses, et lui donnera sa fille, et sa famille sera affranchie de tout péage en Israël. Et David disait à ceux qui étaient auprès de lui : Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin? Et le peuple lui répétait les mêmes discours...

Or ces paroles de David, ayant été entendues, furent rapportées au roi; et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi [b] : Que personne n'ait le cœur troublé à cause de Goliath; car j'irai, moi ton serviteur, et je combattrai ce Philistin... Et Saül lui dit : Tu ne saurais résister à ce Philistin, parce que tu n'es qu'un enfant, et qu'il est homme de guerre dès sa jeunesse... Et David ajouta : Le Seigneur, qui m'a délivré de la main d'un lion et de la main d'un ours, me délivrera de la main de ce Philistin [c]... Saül dit donc à David : Va, et que le Seigneur soit avec toi; et il lui donna ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain, et sur le corps une cuirasse... Et David, ayant ceint l'épée par-dessus sa tunique, commença à essayer s'il pouvait marcher avec ces armes; car il n'y était point accoutumé. David dit donc à Saül : Je ne puis marcher avec ces armes, car je n'en ai pas l'habitude; et il quitta ses armes: il prit le bâton qu'il avait coutume de porter, et il prit dans le torrent cinq pierres, et les mit dans sa pannetière; et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avança aussi, et s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer; et lorsqu'il eut regardé David, voyant que c'était un adolescent roux et beau à voir, il le méprisa, et lui dit: Suis-je un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton?...

Et David mit la main dans sa pannetière, prit

[a] On remarque qu'en cet endroit l'histoire est interrompue, et que l'auteur sacré passe rapidement de la folie de Saül à des opérations de guerre. Rarement il se sert de transitions. Quelques uns même affirment que c'est une marque infaillible de l'inspiration, de passer rapidement d'un objet à un autre. La cause, l'objet, et les détails de cette guerre ne sont pas exprimés selon notre méthode; c'est à nous à nous conformer à celle de l'auteur.

Ce géant Goliath, qui avait douze pieds et demi de haut, ne doit pas paraître une chose extraordinaire après les géants que nous avons vus dans la *Genèse*. Il est vrai que nous ne voyons plus aujourd'hui des hommes de cette taille; telle est même la constitution du corps humain, que cette excessive hauteur, en dérangeant toutes les proportions, rendrait ce géant très faible et incapable de se soutenir. Il faut regarder Goliath comme un prodige que Dieu suscitait pour manifester la gloire de David.

La *Vulgate* se sert ici du mot *phalange*, qui ne fut connu que long-temps après; c'est une anticipation.

[b] M. Huet de Londres dit qu'il n'est pas naturel que David ayant été fait écuyer du roi, le quittât pour aller paître des troupeaux au milieu de la guerre. Il convient que chez les anciens peuples, et surtout chez les premiers Romains, il n'était pas rare de passer de la charrue au commandement des armées; mais il soutient que personne ne quitta jamais l'armée pour mener des brebis paître. Il se peut cependant que le père de David l'eût appelé auprès de lui pour quelque autre raison, et qu'étant chez son père il lui eût rendu les mêmes services qu'auparavant.

[a] On fait toujours la même question, pourquoi l'écuyer du roi l'avait abandonné? Nous y avons déjà répondu.

[b] Les critiques disent que ces histoires de géants vaincus par des hommes d'une taille médiocre sont très communes dans l'antiquité, soit qu'elles aient été véritables, soit qu'elles aient été inventées. Un fait n'est pas toujours romanesque pour avoir l'air romanesque. Ils censurent ces paroles de David, « que donnera-t-on? » Il semble que David ne combatte pas par amour pour la patrie, mais par l'espoir du gain. Mais il est permis de désirer une juste récompense.

[c] Il y a des naturalistes qui prétendent qu'on ne voit point d'ours dans les pays qui nourrissent des lions. Nous ne sommes pas assez instruits de cette particularité pour les réfuter; l'histoire sacrée est plus croyable qu'eux.

une pierre, la lança avec sa fronde; la pierre s'enfonça dans le front du Philistin, et il tomba le visage contre terre... David courut, et se jeta sur le Philistin, prit son épée, la tira du fourreau, le tua, et coupa sa tête [a].

Les Philistins voyant que le plus fort d'entre eux était mort, ils s'enfuirent...

Et David prit la tête du Philistin; il la porta dans Jérusalem, et il mit ses armes dans sa tente...

Or, lorsque Saül avait vu que David marchait contre le Philistin, il dit à Abner, prince de sa milice: Qui est ce jeune homme? de quelle famille est-il? Abner lui répondit: Vive ton âme! ô roi! je n'en sais rien. Le roi lui dit: Va l'interroger; il faut savoir de qui cet enfant est fils... Et lorsque David fut retourné du combat après avoir tué le Philistin, Abner le présenta au roi, tenant en sa main la tête de Goliath... Et Saül lui dit: De quelle famille es-tu? David lui dit: Je suis un des fils d'Isaï, ton serviteur de Bethléem [b].

(Ch. XVIII, v. 6.) Or, quand David revenait après avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël, chantant en chœur et dansant au-devant du roi Saül, avec des flûtes, des tambours, et des instruments à trois cordes; elles chantaient dans leurs chansons: Saül en a tué mille, et David dix mille.

Cette chanson mit Saül dans une grande colère... Le lendemain le souffle malin du Seigneur s'empara de Saül; il prophétisait au milieu de sa maison; et David jouait de la harpe devant lui comme à l'accoutumée; et Saül tenait sa lance; il la jeta contre David pour le clouer à la muraille. David se détourna et évita le coup deux fois [c]...

Le temps étant venu que Saül devait donner Mérob, sa fille, en mariage à David, il la donna en mariage à Hadriel, Molathite. Mais Michol, autre fille de Saül, était amoureuse de David; cela fut rapporté à Saül, et il en fut bien aise; car il dit: Je lui donnerai celle-ci; elle lui sera pierre d'achoppement, elle le fera tomber dans les mains des Philistins. Or donc, dit-il à David, tu seras mon gendre à deux conditions... Et ensuite il lui fit dire par ses officiers: Le roi n'a point besoin de présent de noces pour sa fille, il ne te demande que cent prépuces des Philistins... Quelques jours après David marcha avec ses soldats; il tua deux cents Philistins, et apporta au roi deux cents prépuces, qu'il compta devant lui; et Saül lui donna sa fille Michol...

Alors Saül ordonna (chap. XIX, v. 1) à Jonathas, son fils, et à tous ses serviteurs, de tuer David; mais Jonathas aimait beaucoup David, et il lui donna avis que son père voulait le tuer... [a].

Or il arriva que le souffle malin du Seigneur se saisit encore de Saül; et Saül étant dans sa maison comme David harpait de la harpe, il voulut le clouer contre la muraille avec sa lance; et David s'enfuit...

Saül envoya ses gardes dans la maison de David pour le tuer le lendemain matin... Michol, sa femme, le fit sauter par une fenêtre, et il s'enfuit...

Michol aussitôt prit un téraphim, le coucha dans son lit à la place de David, et lui mit sur la tête une peau de chèvre... [b].

David s'enfuit donc et se sauva, et alla trouver Samuel à Ramatha. Cela fut rapporté à Saül, qui envoya des archers pour prendre David. Mais les archers ayant vu une troupe de prophètes qui prophétisaient, et Samuel qui prophétisait par-dessus eux, ils furent saisis eux-mêmes du souffle du Seigneur, et ils prophétisèrent aussi...

Saül en ayant été averti envoya d'autres archers; et ils prophétisèrent de même.

Il en envoya encore; et ils prophétisèrent tout comme les autres. Enfin il y alla lui-même; et le souffle du Seigneur fut sur lui, et il prophétisa pendant tout le chemin... Il se dépouilla de ses habits, prophétisa avec tous les autres devant Samuel, et resta tout nu le jour et la nuit. C'est

a D'autres critiques disent qu'un caillou lancé de bas en haut contre un casque d'airain ne peut s'enfoncer dans le front; c'est une objection vaine.

b Il est plus difficile de répondre à ceux qui ne peuvent comprendre comment Saül ignore quel est ce David, comment il ne reconnaît point son joueur de harpe, son écuyer, qui portait ses armes. Nous n'avons point de solution pour cette difficulté; mais considérons que ces contradictions ne sont qu'historiques, et qu'elles ne touchent ni à la foi ni aux bonnes mœurs.

On ne peut comprendre encore comment David porta la tête de Goliath à Jérusalem, qui n'appartenait point alors au peuple de Dieu; mais c'est une anticipation; il se peut que David, s'étant emparé plusieurs années après de la place de Jérusalem, y ait porté le crâne de Goliath.

c L'auteur sacré nous représente ici Saül dans un accès de folie. Quelques commentateurs disent que ce n'était qu'un accès de colère, et qu'il était jaloux de la chanson qu'on chantait à l'honneur de David, et surtout de ce qu'il avait été oint en secret.

a M. Huet d'Angleterre trouve de la contradiction dans la conduite de Saül, qui veut toujours tuer David, qui est jaloux de lui, et qui lui donne sa fille Michol en mariage. Mais il est dit que Saül était possédé d'un esprit malin. Lorsque le roi de France, Charles VI, donna sa fille au roi d'Angleterre son ennemi, on avoue qu'il était fou. A l'égard des deux cents prépuces, chaque pays a ses usages: on apporte aux Turcs des têtes, on apportait aux Scythes des crânes, on apporte aux Iroquois des chevelures.

b Voilà la guerre déclarée entre Saül et David: le beau-père craint toujours que le gendre ne le détrône; cela ne peut être autrement. Quand Samuel a oint deux rois, deux christs, il a excité nécessairement une guerre civile. Michol sauve son mari en mettant une figure dans son lit, coiffée d'une peau de chèvre: cette peau de chèvre était-elle le bonnet de nuit ordinaire de David? c'était un téraphim, mais un téraphim était, dit-on, une idole. Michol fesait-elle coucher des idoles avec elle? voulait-elle que les satellites envoyés par Saül prissent cette idole pour son mari? voulait-elle que la peau de chèvre fût prise pour la chevelure rousse de David? C'est sur quoi les commentateurs ne s'accordent pas.

de là qu'est venu le proverbe : Saül est donc aussi devenu prophète [a]...

David s'enfuit donc (chap. XXII, v. 1), et tous les gens qui étaient mal dans leurs affaires, chargés de dettes, et d'un naturel amer, s'assemblèrent autour de lui dans la caverne d'Odollam ; et il fut leur prince.

Or il y avait dans le désert de Maon (ch. XXV, v. 2) un homme très riche, nommé Nabal, qui possédait sur le Carmel trois mille brebis et mille chèvres ; et il fit tondre ses brebis sur le mont Carmel. Sa femme Abigaïl était prudente et fort belle à voir. David envoya dix de ses gens à Nabal lui dire : Nous venons dans un bon jour ; donnez à vos serviteurs et à votre fils David le plus que vous pourrez. Nabal répondit : Qui est ce David ? On ne voit que des serviteurs qui fuient leur maître ; vraiment oui ! j'irai donner mon pain, mon eau et mes moutons à des gens que je ne connais pas [b] !

Alors David dit à ses garçons : Que chacun prenne son épée. Et David prit aussi son épée ; et il marcha vers Nabal avec quatre cents soldats, et en laissa deux cents au bagage.

Mais la belle Abigaïl prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons cuits, cinq boisseaux de farine d'orge, cent paquets de raisins secs, et deux cents cabas de figues, et les mit sur des ânes.

Abigaïl, ayant aperçu David, descendit aussitôt de son âne, tomba sur sa face devant David, l'adora, et lui dit : Que ces petits présents apportés à Monseigneur par sa servante pour lui et pour ses garçons, soient reçus avec bonté de Monseigneur... David lui répondit : Sois bénie toi-même ; car sans cela, vive Dieu ! si tu n'étais venue promptement, Nabal ne serait pas en vie (ch. XXV, v. 34), et il ne serait pas resté un de ses gens qui pût pisser contre les murailles.

Or, dix jours après, le Seigneur frappa Nabal, et il mourut... Abigaïl monta vite sur son âne avec cinq servantes à pied, et David l'épousa le jour même [c].

a L'auteur sacré a déjà donné une autre origine à ce proverbe. M. Boulanger compare ici téméraireme Saül à un juge de village en Basse-Bretagne, nommé Kerlotin, qui envoya chercher un témoin par un huissier ; le témoin buvait au cabaret, et l'huissier resta avec lui à boire ; il dépêche un second huissier, qui reste à boire avec eux ; il y va lui-même, il boit et s'enivre, et le procès ne fut point jugé.

b M. Huet de Londres déclare la conduite de David insoutenable ; il ose le comparer à un capitaine de bandits qui a ramassé six cents coupe-jarrets, et qui court les champs avec cette troupe de coquins, ne distinguant ni amis ni ennemis, rançonnant, pillant tout ce qu'il rencontre. Mais cette expédition n'est pas approuvée dans la sainte Écriture : l'auteur sacré ne lui donne ni louange ni blâme ; il raconte le fait simplement.

c M. Huet continue, et dit que si on avait voulu écrire l'histoire d'un brigand, d'un voleur de grand chemin, on ne s'y serait pas pris autrement ; que ce Nabal, qui, après avoir été pillé, meurt au bout de peu de jours, et David qui épouse sur-le-champ sa veuve, laissent de violents soupçons. Si David, dit-il, a été selon le cœur de Dieu, ce n'est pas dans cette occasion.

Nous confessons qu'aujourd'hui une telle conduite ne serait point approuvée dans un oint du Seigneur. Nous pouvons dire que David fit pénitence, et que cette aventure fut comprise dans les sept psaumes pénitentiaux implicitement. Nous n'osons prétendre que David fût impeccable.

David épousa aussi Achinoam ; et l'une et l'autre furent ses femmes.

Saül, voyant cela, donna sa fille Michol, femme de David, à Phalti.

David s'en alla avec six cents hommes (ch. XXVII, v. 2) chez Achis, Philistin, roi de Geth. Achis lui donna la ville de Ciceleg ; et David demeura dans le pays des Philistins un an et quatre mois... Il fesait des courses avec ses gens sur les alliés d'Achis à Gessuri, à Gerzi, sur les Amalécites. Il tuait tout ce qu'il rencontrait (*idem*, v. 9), sans pardonner ni à homme ni à femme, enlevant brebis, bœufs, ânes, chameaux, meubles, habits ; et revenait vers Achis [a].

Et lorsque le roi Achis lui disait : Où as-tu couru aujourd'hui ? David lui répondait : J'ai couru au midi vers Juda... Or David ne laissait en vie (*idem*, v. 11) ni homme ni femme, disant : Je les tue, de peur qu'ils ne parlent contre nous.

Achis se fiait donc à lui, disant : Il fait bien du mal à Israël : il me sera toujours fidèle...

(Chap. XXVIII, v. 2.) Et il dit à David : Je ne confierai qu'à toi la garde de ma personne... [b].

Or, les Philistins s'étant assemblés, Saül ayant aussi assemblé ses gens vers Gelboé, et ayant vu les Philistins, il trembla de peur. Il consulta le Seigneur ; mais il ne lui répondit rien, ni par les

a M. Huet remarque que d'abord David contrefit le fou et l'imbécile devant le roi Achis, chez lequel il s'était réfugié. Ce n'est pas une excellente manière d'inspirer la confiance à un roi qu'on se propose de servir à la guerre ; mais la manière dont David sert ce roi son bienfaiteur est encore plus extraordinaire : il lui fait accroire qu'il fait des courses contre les Israélites, et c'est contre les propres amis de son bienfaiteur qu'il fait ces courses sanguinaires ; il tue tout, il extermine tout, jusqu'aux enfants, de peur, dit-il, qu'ils ne parlent. Mais comment ce roi pouvait-il ignorer que David combattait contre lui-même sous prétexte de combattre pour lui ? Il fallait que ce roi Achis fût plus imbécile que David n'avait feint de l'être devant lui. M. Huet déclare David et Achis également fous, et David le plus scélérat de tous les hommes. Il aurait dû, dit-il, parler de cette action abominable dans ses psaumes.

On peut répondre à M. Huet que David, dans cette guerre civile, ne portait pas au moins le ravage chez ses compatriotes ; qu'il ne trahissait et qu'il n'égorgeait que ses alliés, lesquels étaient des infidèles.

Il y a aussi des commentateurs éclairés qui, regardant David comme l'exécuteur des vengeances de Dieu, l'absolvent de tout péché dans cette occasion.

b Voilà David qui, d'écuyer et de gendre de Saül son roi, devient formellement capitaine des gardes de l'ennemi d'Israël. Il est difficile, nous l'avouons avec douleur, de justifier cette conduite selon le monde ; mais selon les desseins inscrutables de Dieu, et selon la barbarie abominable de ces temps-là, nous devons suspendre notre jugement, et tâcher d'être justes dans le temps où nous sommes, sans examiner ce qui était juste ou injuste alors.

songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes [a].

Et il dit à un de ses gens (*idem*, v. 7) : Va me chercher une femme (une ventriloque) qui ait un ob, un esprit de Python [b] ... La femme lui dit : Qui voulez-vous que j'évoque? Saül lui dit : Évoque-moi Samuel [c]. Or, comme la femme eut vu Samuel, elle cria d'une voix grande : Pourquoi m'as-tu trompée ; car tu es Saül? Le roi lui dit : Ne crains rien : qu'as-tu vu? Elle répondit : J'ai vu des dieux montant de la terre. Saül lui dit : Comment est-il fait? Elle dit : C'est un vieillard qui est monté ; il est vêtu d'un manteau. Et Saül vit bien que c'était Samuel. Et il s'inclina la face en terre, et il l'adora.

Samuel dit à Saül : Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant évoquer? Saül lui dit : Je suis très embarrassé ; les Philistins me font la guerre ; Dieu s'est retiré de moi ; il n'a voulu m'exaucer ni dans la main des prophètes, ni par les songes ; ainsi je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce que je dois faire [a].

Samuel lui dit : Pourquoi m'interroges-tu quand Dieu s'est retiré de toi? Il livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins ; demain, toi et tes fils vous serez avec moi [b].

a Il est défendu dans le *Deutéronome* d'expliquer les songes ; mais Dieu se réservait le droit de les expliquer lui-même. Aujourd'hui, un général d'armée qui déterminerait ses opérations de campagne sur un songe, ne serait pas regardé comme un homme bien sensé. Mais, nous l'avons déja dit, ces temps-là n'ont rien de commun avec les nôtres.

b Les devins, les sorciers, les pythonisses, les prophètes, dans tous les pays, ont toujours affecté de parler du creux de la poitrine, et de former des sons qui ont quelque chose de sombre et de lugubre : ils se disaient tous agités d'un esprit qui les fesait parler autrement que les autres hommes, et la populace se laissait prendre à ces infâmes simagrées, qui effrayaient les femmes et les enfants. Les premiers prophètes des Cévennes, vers l'an 1704, parlaient tous du creux de la poitrine, et traînaient un peuple fanatique après eux. Il n'en était pas ainsi des vrais prophètes du Seigneur.

Saül demande une femme qui ait un *ob* ; la *Vulgate* dit un esprit de Python. Les profonds mythologistes, qui ont sérieusement examiné l'histoire de Typhon, frère d'Osiris et d'Isis, ont conclu savamment qu'il était le même que le serpent Python. Le judicieux Bochart assure pourtant que Typhon était le même qu'Encelade. Leur histoire est aussi confuse que le reste de la mythologie.

Il n'est pas aisé de savoir si Jupiter se battit contre Typhon et le foudroya, ou si Apollon tua Python à coups de flèches. Quoi qu'il en soit, la pythie, ou la pythonisse de Delphes, rendait des oracles de temps immémorial. Non seulement elle était ventriloque, mais elle recevait l'inspiration dans son ventre. Elle s'asseyait sur un triangle de bois ou de fer ; une exhalaison qui sortait de la terre, et qui entrait dans sa matrice, lui fesait connaître le passé et l'avenir. La réputation de cet oracle pénétra dans l'Asie mineure, dans la Syrie, et enfin jusque dans la Palestine. Il est très vraisemblable que la pythonisse d'Endor était une de ces gueuses qui tâchaient de gagner leur vie à imiter comme elles pouvaient la pythie de Delphes.

Le texte nous dit donc que Saül se déguisa pour aller consulter cette misérable. Il n'y a rien que de très ordinaire dans cette conduite de Saül. Nous avons vu dans plusieurs endroits qu'il n'y a point de pays où la friponnerie n'ait abusé de la crédulité ; point d'histoire ancienne qui ne soit remplie d'oracles et de prédictions. Long-temps avant Balaam on a prédit l'avenir ; depuis Balaam on le prédit toujours ; et depuis Nostradamus on ne le prédit plus guère.

c Il y avait un an ou deux que Samuel était mort, lorsque Saül s'adressa à la pythonisse pour évoquer ses mânes, son ombre. Mais comment évoquait-on une ombre? Nous croyons avoir prouvé ailleurs que rien n'était plus naturel ni plus conforme à la sottise humaine. On avait vu dans un songe son père, ou sa mère, ou ses amis, après leur mort ; ils avaient parlé dans ce songe ; nous leur avions répondu ; nous avions voulu, en nous éveillant, continuer la conversation, et nous n'avions plus trouvé à qui parler. Cela était désespérant ; car il nous paraissait très certain que nous avions parlé à des morts, que nous les avions touchés ; il y avait donc quelque chose d'eux qui subsistait après la mort, et qui nous avait apparu : ce quelque chose était une âme, c'était une ombre, c'étaient des mânes. Mais tout cela s'enfuyait au point du jour ; le chant du coq fesait disparaître toutes les ombres. Il ne s'agissait plus que de trouver quelqu'un d'assez habile pour les rappeler pendant le jour, et le plus souvent pendant la nuit. Or, sitôt que des imbéciles voulurent voir des âmes et des ombres, il y eut bientôt des charlatans qui les montrèrent pour de l'argent. On cacha souvent une figure dans le fond d'une caverne, et on la fit paraître par le moyen d'un seul flambeau derrière elle.

La pythonisse d'Endor n'y fait pas tant de façon : elle dit qu'elle voit une ombre ; et Saül la croit sur sa parole. Partout ailleurs que dans la sainte Ecriture, cette histoire passerait pour un conte de sorcier assez mal fait : mais puisqu'un auteur sacré l'a écrite, elle est indubitable : elle mérite autant de respect que tout le reste. Saint Justin ne doute pas, dans son Dialogue contre Tryphon, que les magiciens n'évoquassent quelquefois les âmes des justes et des prophètes qui étaient tous en enfer, et qui y demeurèrent jusqu'à ce que Jésus-Christ vint les en tirer, comme l'assurent plusieurs pères de l'Eglise.

Origène est fortement persuadé que la pythonisse d'Endor fit venir Samuel en corps et en âme.

Le plus grand nombre des commentateurs croit que le diable apparut sous la figure de Samuel. Nous ne prenons parti ni pour ni contre le diable

Le R. P. dom Calmet prouve la vérité de l'histoire de la pythonisse, par l'exemple d'un Anglais qui avait le secret de parler du ventre. M. Boulanger dit que Calmet devait s'en tenir à ses vampires.

a Puisque Saül et l'ombre de Samuel ont ensemble une grande conversation, on peut inférer de là que c'était Samuel lui-même qui était monté de la terre. Samuel se plaint qu'on ait troublé son repos en enfer ; il parle au nom de Dieu ; c'est un fort préjugé que cette ombre n'était point le diable. Encore une fois nous n'osons rien décider dans une question si ardue. Quelques critiques se sont enquis pourquoi l'ombre de Samuel était venue de l'enfer avec son manteau. Ils demandent si on a des manteaux en enfer ; si les âmes sont habillées quand elles sont évoquées. Ce sont des questions plus ardues encore.

b L'ombre de Samuel prédit réellement à Saül qu'il perdra la bataille, qu'il y sera tué avec ses fils. Pourquoi donc Saül donne-t-il cette bataille? il ne croyait donc pas aux prédictions de Samuel.

Saint Ephrem dit que cette obstination de combattre, malgré les prédictions d'une ombre, est une preuve que ce roi était tout à fait fou. Le père Quesnel en tire un grand argument en faveur de la prédestination. Le père Doucin soutient que Saül était libre de refuser la bataille après que l'ombre lui avait promis qu'il serait tué.

On dispute sur une autre question. Samuel dit à Saül : Tu seras demain avec moi. Saül sera-t-il sauvé? sera-t-il damné? Samuel est en enfer, mais il n'est pas probablement dans l'enfer des damnés, il est dans l'enfer des élus. Saül sera-t-il élu? nous protestons que nous n'en savons rien.

Des incrédules demandent s'il y a jamais eu un Saül et un Samuel. Ils disent qu'il n'y a que les livres juifs qui en parlent, et que les annales de Tyr ont parlé de Salomon et n'ont jamais parlé de David. Un pareil scepticisme ruinerait toutes les histoires particulières. Ces incrédules ont beau traiter de fable le combat de David et de Goliath, les deux cents prépuces philistins présentés à Saül, Agag haché en

Or la pythonisse avait un veau gras pour la Pâque; elle alla le tuer, prit de la farine, fit des azymes, et donna à souper à Saül [a].

(Cap. XXXI, v. 2.) Or, les Philistins fondirent sur Saül et sur ses enfants, et ils tuèrent Jonathas, et Abinadab, et Melchisna, les fils de Saül... ; et tout le poids du combat fut sur Saül ; et les sagittaires le poursuivirent, et il fut grièvement blessé par les sagittaires ; et Saül dit à son écuyer : Tire ton épée et achève-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne me tuent en m'insultant. Son écuyer effrayé n'en voulut rien faire ; ainsi Saül tira son épée et tomba sur elle [b].

ROIS.

LIVRE II.

Isboseth, fils de Saül (chap. II, v. 10), avait quarante ans lorsqu'il commença à régner sur Israël, et il régna deux ans, et il n'y avait que la tribu de Juda qui suivît le parti de David, et David demeura à Hébron sept ans et demi...

Il y eut donc une longue guerre (chap. III, v. 1) entre la maison de Saül et la maison de David...

Or Saül avait eu une concubine nommée Respha, fille d'Aja ; et le roi Isboseth dit à son capitaine Abner : Pourquoi es-tu entré dans la concubine de mon père? Le capitaine Abner, en colère, répondit au roi Isboseth : Comment donc! tu me traites aujourd'hui comme une tête de chien! moi qui t'ai soutenu contre la tribu de Juda après la chute de ton père et de tes frères! il t'appartient bien de me chercher querelle pour une femme [a]! Que Dieu me traite encore plus mal que toi, si je ne donne à David ton trône comme Dieu a juré de le lui donner, et si je ne transfère le règne de la maison de Saül à celle de David, depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Isboseth n'osa répondre à Abner, parce qu'il le craignait... Après cela, Abner parla aux anciens d'Israël... Il alla trouver David à Hébron, et il arriva accompagné de vingt hommes... ; et David lui fit un festin... Mais Joab, étant sorti d'auprès de David, envoya après Abner, sans que David le sût ; et lorsqu'il fut arrivé à Hébron, il tira Abner à part, et le tua en trahison en le perçant par les parties génitales...

Le roi Isboseth, fils de Saül (ch. IV ,v. 1), ayant appris qu'Abner avait été tué à Hébron, perdit courage [b]... Or Isboseth avait à son service deux capitaines de voleurs, dont l'un s'appelait Baana, et l'autre Rechab.

Or Rechab et Baana entrèrent la nuit dans la maison d'Isboseth, et le tuèrent dans son lit, et ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils présentèrent à David la tête d'Isboseth, fils de Saül... David commanda à ses gens de les tuer, et ils les tuèrent... [c].

Alors le roi David, avec ses suivants (chap. V, v. 6), marcha contre Jérusalem, habitée par des Jébuséens...

morceaux par un prêtre âgé d'environ cent ans, et enfin l'histoire de la pythonisse d'Endor; tous ces faits, même indépendamment de la révélation, sont aussi certains qu'aucune autre histoire ancienne.

a Voilà la première fois que des sorcières donnent à souper à ceux qui les consultent.

Nous n'en dirons pas davantage sur la pythonisse d'Endor. Le lecteur peut consulter, s'il veut, tous les livres qu'on a écrits sur les sorciers, il n'en sera pas plus instruit.

b Il est étrange que, le moment d'après, l'auteur sacré raconte la mort de Saül d une manière toute différente; car il dit qu'un Amalécite vint se présenter à David, lui disant : Saül m'a prié de le tuer, et je l'ai tué ; et je t'apporte son diadème et son bracelet à toi mon maître. Laquelle de ces deux leçons devons-nous adopter ? L'auteur donne une autorité pour la seconde leçon, il cite le livre des *Justes*, le *Droiturier* (Rois, liv. II, chap. I, v. 18).

Il y a encore là une terrible difficulté que nous n'avons pas la témérité de résoudre. Comment ce même livre des *Justes*, que nous avons vu écrit du temps de Josué, peut-il avoir été écrit du temps de David? Il faudrait, disent les critiques, que l'auteur eût vécu environ quatre cents ans.

Les commentateurs répondent que c'était un livre où les lévites inscrivaient tous les noms des justes, ou tout ce qui concernait la justice. Il est triste qu'un tel livre, qui devait être fort curieux, ait été perdu sans ressource.

a Tout rentre ici pour la première fois dans le train des choses ordinaires. L'intervention du ciel ne dispose plus du gouvernement, on ne voit plus de ces aventures que les incrédules traitent de romanesques, et dans lesquelles les sages commentateurs reconnaissent la simplicité des temps antiques ; tout se fait, comme partout ailleurs, par les passions humaines. Le roi Isboseth est mécontent de son général Abner ; et Abner, mécontent de son roi, le trahit pour se donner à David. Joab, général de David, est jaloux d'Abner, il craint d'être supplanté par lui, et il l'assassine. Deux chefs de voleurs qui ont vendu leurs services au roi Isboseth, l'ayant massacré, croient qu'ils obtiendront une grande récompense de David son compétiteur. David, pour se dispenser de les payer, les fait assassiner eux-mêmes. Il semble qu'on lise l'histoire des successeurs d'Alexandre, que signalèrent les mêmes perfidies et les mêmes cruautés sur un plus grand théâtre.

b Il faut qu'il y ait ici quelque méprise de la part des copistes ; car il n'est pas possible que le roi Isboseth ait perdu courage uniquement parce qu'on avait assassiné son nouvel ennemi Abner : il perdit sans doute courage quand son général Abner l'abandonna pour passer au service de son compétiteur David : il y a quelque chose d'oublié ou de transposé dans le texte. Plusieurs incrédules nous reprochent de recourir si fréquemment à la ressource d'imputer tant de fautes aux copistes : ils affirment qu'il était aussi aisé à l'Esprit Saint de conduire la plume des scribes que celle des auteurs. Nous les confondons en disant que les scribes n'étaient pas sacrés, et que les auteurs juifs l'étaient.

c C'est une excellente politique; on pourrait la comparer à celle de César, qui fit mourir les assassins de Pompée, s'il était permis de comparer les petits événements d'un pays aussi chétif que la Palestine aux grandes révolutions de la république romaine. Il est vrai qu'Isboseth est fort peu de chose devant Pompée; mais l'histoire de Pompée et de César n'est que profane; et l'on sait que la juive est divine. Cela est sans réponse.

Or David habita dans la forteresse, et il l'appela la cité de David, et il bâtit des édifices tout autour...

Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David avec du bois de cèdre, des charpentiers et des maçons pour lui faire une maison...

Il prit donc encore de nouvelles concubines et de nouvelles femmes; et il en eut des fils et des filles... [a].

David assembla de nouveau (chap. VI, v. 1) toute l'élite, au nombre de trente mille hommes, et alla, accompagné de tout le peuple de Juda, pour amener l'arche de Dieu sur laquelle on invoque le Dieu des armées qui s'assied sur l'arche et sur les chérubins. On mit donc l'arche de Dieu sur une charrette toute neuve, et ils prirent l'arche qui était au bourg de Gabaa, dans la maison d'Abinadab...; et les enfants d'Abinadab, nommés Oza et Ahio, conduisirent la charrette qui était toute neuve...; mais lorsqu'on fut arrivé près de la grange de Nachon, les bœufs s'empêtrèrent, et firent pencher l'arche. Oza la retint en y portant la main. La colère de Dieu s'alluma contre Oza; Dieu le frappa à cause de sa témérité. Oza tomba mort sur la place devant l'arche de Dieu...

Alors David craignit Dieu dans ce jour, disant: Comment l'arche de Dieu entrera-t-elle chez moi?

Et on la fit entrer dans la maison d'un Géthéen, nommé Obed-Édom [b].

Après cela, David battit les Philistins (chap. VIII, v. 1), et les humilia, et il affranchit le peuple d'Israël...

Et il défit aussi les Moabites; et les ayant vaincus, il les fit coucher par terre et mesurer avec des cordes. Une mesure de corde était pour la mort, et une autre était pour la vie, et Moab fut asservi au tribut.

David défit aussi Adarézer, roi de Soba en Syrie. Il lui prit sept cents cavaliers et vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets à tous les chevaux des chariots, et n'en réserva que pour cent chariots.

Les Syriens de Damas vinrent au secours d'Adarézer, roi de Soba, et David en tua vingt-deux mille... La Syrie entière lui paya tribut; il prit les armes d'or des officiers d'Adarézer, et les porta à Jérusalem... [a].

[a] A cette époque de la prise de Jérusalem commence le véritable établissement du peuple juif, qui jusque-là n'avait jamais été qu'une horde vagabonde, vivant de rapine, courant de montagne en montagne, et de caverne en caverne, sans avoir pu s'emparer d'une seule place considérable, forte par son assiette. Jérusalem est située auprès du désert sur le passage de tous les Arabes qui vont trafiquer en Phénicie. Le terrain, à la vérité, n'est que de cailloux, et ne produit rien; mais les trois montagnes sur lesquelles est bâtie la ville en fesaient une place très importante. On voit que David manquait de tout pour y bâtir des maisons convenables à une capitale, puisque Hiram, roi de Tyr, lui envoya du bois, des charpentiers, et des maçons; mais on ne voit pas comment David put payer Hiram, ni quel marché il fit avec lui. David était à la tête d'une nation longtemps esclave, qui devait être très pauvre. Le butin qu'il avait fait dans ses courses ne devait pas l'avoir beaucoup enrichi, puisqu'il n'est parlé d'aucune ville opulente qu'il ait pillée. Mais enfin, quoique l'histoire juive ne nous donne aucun détail de l'état où était alors la Judée, quoique nous ne sachions point comment David s'y prit pour gouverner ce pays, nous devons toujours le regarder comme le seul fondateur.

Dès qu'il se vit maître de la forteresse de Jérusalem, et de quinze à vingt lieues de pays, il commença par avoir de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, à l'imitation des plus grands rois de l'Orient.

[b] L'auteur sacré, qui était sans doute un prêtre, recommence ici à parler des choses qui sont de son ministère. Il dit que le Dieu des armées est assis sur l'arche et sur des chérubins. Cette arche, quoique divine, ne devait pas tenir une grande place, puisqu'elle n'occupait qu'une simple charrette, laquelle devait être fort étroite, puisqu'elle passait par les défilés qui règnent de la montagne de Gabaa à la montagne de Jérusalem. On ne conçoit pas comment des prêtres ne l'accompagnaient pas, et comment on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de tomber. On comprend encore moins pourquoi la colère de Dieu s'alluma contre le fils aîné de celui qui avait gardé l'arche si longtemps dans sa grange, ni comment cet Oza fut puni de mort subite pour avoir empêché l'arche de tomber.

Les incrédules révoquent en doute ce fait, qu'ils prétendent être injurieux à la bonté divine. Il leur paraît que, s'il y avait quelqu'un de coupable, c'étaient les lévites qui abandonnaient l'arche, et non pas celui qui la soutenait. Le lord Bolingbroke conclut qu'il est évident que tout cela fut écrit par un prêtre qui ne voulait pas que d'autres que des prêtres pussent jamais toucher à l'arche. On la mit pourtant dans la grange d'un laïque nommé Obed-Edom; et encore ce laïque pouvait être un Philistin.

Ces commencements grossiers du règne de David prouvent que le peuple juif était encore aussi grossier que pauvre, et qu'il ne possédait pas encore une maison assez supportable pour y déposer l'objet de son culte avec quelque décence.

Nous convenons que ces commencements sont très grossiers. Nous avons remarqué que ceux de tous les peuples ont été les mêmes, et que Romulus et Thésée ne commencèrent pas plus magnifiquement. Ce serait une chose très curieuse de bien voir par quels degrés les Juifs parvinrent à former comme les autres peuples, des villes, des citadelles, et à s'enrichir par le commerce et par le courtage. Les historiens ont toujours négligé ces ressorts du gouvernement, parce qu'ils ne les ont jamais connus; ils s'en sont tenus à quelques actions des chefs de la nation, et ont noyé ces actions, toujours ridiculement exagérées dans des fatras de prodiges incroyables: c'est ce que dit positivement le lord Bolingbroke. Nous soumettons ces idées à ceux qui sont plus éclairés que lui et que nous.

[a] On est bien étonné que David, après la conquête de Jérusalem, ait payé encore tribut aux Philistins, et qu'il ait fallu de nouvelles victoires pour affranchir les Juifs de ce tribut. Cela prouve que le peuple était encore un très petit peuple.

La manière dont David traite les Moabites ressemble à la fable qu'on a débitée sur Busiris, qui fesait mesurer ses captifs à la longueur de son lit. On leur coupait les membres qui débordaient et on allongeait par des tortures les membres qui n'étaient pas assez longs. L'horrible cruauté de David fait de la peine à dom Calmet: « Cette exécution, dit-il, « fait frémir; mais les lois de la guerre de ces temps-là « permettaient de tuer les captifs. »

Nous osons dire à dom Calmet qu'il n'y avait point de lois de la guerre; que les Juifs en avaient moins qu'aucun peuple, et que chacun suivait ce que sa cruauté ou son intérêt lui dictait. On ne voit pas même que jamais des peuples ennemis des Juifs les aient traités avec une barbarie qui approche de la barbarie juive: car lorsque les Amalécites prirent la bourgade Siceleg, où David avait laissé ses femmes et ses enfants, il est dit *qu'ils ne tuèrent personne*, ils ne

Et en revenant de Syrie il tailla en pièces dix-huit mille hommes dans la vallée des Salines... et les enfants de David étaient prêtres... [c].

Cependant il arriva que David (ch. XI, v. 2) s'étant levé de son lit après midi, se promenait sur le toit de sa maison royale; et il vit une femme qui se lavait sur son toit vis-à-vis de lui. Or cette femme était fort belle. Le roi envoya donc savoir qui était cette femme, et on lui rapporta que c'était Bethsabée, fille d'Éliam, femme d'Urie l'Éthéen.

David l'envoya prendre par ses gens, et dès qu'elle fut venue, il coucha avec elle; après quoi, en se lavant, elle se sanctifia, se purifiant de son impureté...

Et après que David eut fait tuer Urie, la femme d'Urie ayant appris que son mari était mort, le pleura... Et après qu'elle eut pleuré, David la prit grosse de lui dans sa maison, et l'épousa [b].

Le Seigneur envoya donc Nathan vers David... (chap. XII, v. 1). Et Nathan lui dit : Tu as fait mourir Urie l'Éthéen, et tu lui as pris sa femme; c'est pourquoi le glaive ne sortira jamais de ta maison dans toute l'éternité, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris pour toi la femme d'Urie l'Éthéen... Je prendrai donc tes femmes à tes yeux, je les donnerai à un autre, et il dormira avec elles devant les yeux de ce soleil; car tu as fait la chose secrètement, et moi je la ferai ouvertement à la face d'Israël et à la face du soleil... Et David dit à Nathan : J'ai péché contre le Seigneur. Et Nathan dit à David : Ainsi Dieu a transféré ton péché, et tu ne mourras point... [a].

Et l'enfant qu'il avait eu de Bethsabée étant mort, il consola Bethsabée, sa femme; il entra vers elle, et engendra un fils qu'il appela Salomon, et Dieu l'aima... [b].

Or David assembla tout le peuple, et marcha contre Rabbath, et ayant combattu il la prit. Il ôta de la tête du roi son diadème, qui pesait un talent d'or, avec des perles précieuses; et ce diadème fut mis sur la tête de David. Il rapporta aussi un très grand butin de la ville... Et s'étant fait amener tous les habitants, il les scia en deux (chap. XII, v. 31) avec des scies, et fit passer sur eux des chariots de fer; il découpa des corps avec des couteaux, et les jeta dans des fours à cuire la brique [c].

mesurèrent point les captifs avec des cordes, et ne firent point périr dans les supplices ceux dont les corps ne s'ajustaient pas avec cette mesure.

Plusieurs savants nient formellement ces victoires de David en Syrie et jusqu'à l'Euphrate. Ils disent qu'il n'en est fait aucune mention dans les histoires; que si David avait étendu sa domination jusqu'à l'Euphrate, il eût été un des plus grands souverains de la terre. Ils regardent comme une exagération insoutenable ces prétendues conquêtes du chef d'une petite nation, maitresse d'une seule ville qui n'était pas même encore bâtie.

Comme nous n'avons que des Juifs qui aient écrit l'histoire juive, et que les historiens orientaux qui auraient pu nous instruire sont perdus, nous ne pouvons décider sur cette question. Il n'est pas improbable que David ait fait quelques courses jusque auprès de Damas.

a Des commentateurs que Calmet a suivis prétendent que *prêtres* signifie *princes*. Il est plus probable que David voulut joindre dans sa maison le sacerdoce avec l'empire; rien n'est plus politique. Au reste, ces mots *étaient prêtres* n'ont aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit : c'est une marque assez commune de l'inspiration.

b L'aventure de Bethsabée est assez connue, et n'a pas besoin de long commentaire. Nous remarquerons que la maison d'Urie devait être très voisine de la maison de David, puisqu'il voyait de son toit Bethsabée se baignant sur le sien. La maison royale était donc fort peu de chose, n'étant pas séparée des autres par des murailles élevées, par des tours et des fossés, selon l'usage.

Il est remarquable que l'écrivain sacré se sert du mot *sanctifier* pour exprimer que Bethsabée se lava après le coït. On était légalement impur chez les Juifs, quand on était malpropre. C'était un grand acte de religion de se laver; la négligence et la saleté étaient si particulières à ce peuple, que la loi l'obligeait à se laver souvent, et cela s'appelait se *sanctifier*.

Le mariage de Bethsabée, grosse de David, est déclaré nul par plusieurs rabbins et par plusieurs commentateurs. Parmi nous une femme adultère ne peut épouser son amant, assassin de son mari, sans une dispense du pape : c'est ce qui a été décidé par le pape Célestin III. Nous ignorons si le pape peut en effet avoir un tel pouvoir; mais il est certain que chez aucune nation policée il n'est permis d'épouser la veuve de celui qu'on a assassiné.

Il y a une autre difficulté : si le mariage de David et de Bethsabée est nul, on ne peut donc dire que Jésus-Christ est descendant légitime de David comme il est dit dans sa généalogie. Si on décide qu'il en descend légitimement, on foule aux pieds la loi de toutes les nations : si le mariage de David et de Bethsabée n'est qu'un nouveau crime, Dieu est donc né de la source la plus impure. Pour échapper à ce triste dilemme, on a recours au repentir de David qui a tout réparé. Mais en se repentant il a gardé la veuve d'Urie; donc, malgré son repentir, il a encore aggravé son crime : c'est une difficulté nouvelle. La volonté du Seigneur suffit pour calmer tous ces doutes qui s'élèvent dans les âmes timorées. Tout ce que nous savons, c'est que nous ne devons être ni adultères, ni homicides, ni épouser les veuves des maris que nous aurions assassinés.

a On demande si le prophète Nathan, en parlant au prophète David de ses femmes et de ses concubines, avec lesquelles Absalon, son fils, coucha sur la terrasse du palais, lui parlait avant ou après cette aventure. Il nous semble que le discours de Nathan précède de quelques années l'affront que fit Absalon à son père David, en couchant avec toutes ses femmes l'une après l'autre sur la terrasse du palais.

b Les critiques prétendent que le Seigneur ne fut point fâché que David eût épousé la veuve d'Urie, puisqu'il aima tant Salomon, né de David et de cette veuve. Nathan a prévenu cette critique, en disant que Dieu a transféré le péché de David. Ce fut le premier-né sur lequel le péché fut transporté; cet enfant mourut, et Dieu pardonna à son père : mais la menace de faire coucher toutes ses femmes et toutes ses filles avec un autre, sur la terrasse de sa maison, subsista entièrement.

c On prétend qu'un talent d'or pesait environ quatre-vingt-dix de nos livres de seize onces; il n'est guère possible qu'un homme ait porté un tel diadème, il aurait accablé Polyphème et Goliath. C'est là où Calmet pouvait dire encore que l'auteur sacré se permet quelques exagérations. Le diadème, d'ailleurs, n'était qu'un petit bandeau.

Il est à souhaiter que les inconcevables barbaries exercées sur les citoyens de Rabbath soient aussi une exagération. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'une cruauté si énorme et si réfléchie. M. Huet de Londres ne manque pas de la peindre avec les couleurs qu'elle semble mériter. Calmet dit « qu'il est à présumer que David ne suivit que les lois « communes de la guerre; que l'Ecriture ne reproche rien

Immédiatement après, Amnon, fils de David, aima sa sœur appelée Thamar (chap. XIII, v. 1), sœur aussi d'Absalon, fils de David; et il l'aima si fort qu'il en fut malade; car comme elle était vierge, il était difficile qu'il fît rien de malhonnête avec elle... Or Amnon avait un ami fort prudent, qui s'appelait Jonadab, et qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon : Pourquoi maigris-tu, fils de roi? que ne m'en dis-tu la cause? Amnon lui dit : C'est que j'aime ma sœur Thamar, sœur de mère de mon frère Absalon [a].

Jonadab lui ayant donné conseil..., et Thamar étant venue chez son frère Amnon qui était couché dans son lit... Amnon se saisit d'elle, et lui dit : Viens, couche avec moi, ma sœur. Elle lui répondit : Non, mon frère, ne me violente pas : cela n'est pas permis dans Israël; ne me fais pas de sottises; car je ne pourrais supporter cet opprobre, et tu passerais pour un fou dans Israël... Demande-moi plutôt au roi en mariage, et il ne refusera pas de me donner à toi...

Amnon ne voulut point se rendre à ses prières; étant plus fort qu'elle, il la renversa et coucha avec elle; et ensuite il conçut pour elle une si grande haine, que sa haine était plus grande que ne l'avait été son amour; et il lui dit : Lève-toi et va-t'en. Thamar lui dit : Le mal que tu me fais à présent est encore plus fort que le mal que tu m'as fait. Mais Amnon, ayant appelé un valet, lui dit : Chasse de ma chambre cette fille, et ferme la porte sur elle... [b].

Absalon, fils de David, ne parla à son frère Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal; mais il le haïssait beaucoup, parce qu'il avait violé sa sœur Thamar...

Et il donna ordre à ses valets que, dès qu'ils verraient Amnon pris de vin dans un festin, ils l'assassinassent en gens de cœur... Les valets firent à Amnon ce qu'Absalon leur avait commandé, et aussitôt tous les enfants du roi s'enfuirent chacun sur sa mule [a].

(Chap. XIV, v. 25.) Or il n'y avait point d'homme dans tout Israël plus beau qu'Absalon; il n'avait pas le moindre défaut depuis les pieds jusqu'à la tête; et lorsqu'il tondait ses cheveux, qu'il ne tondait qu'une fois l'an, parce que le poids de ses cheveux l'embarrassait, le poids de ses cheveux était de deux cents sicles...

Absalon demeura deux ans à Jérusalem sans voir la face du roi... Ensuite il fit dire à Joab de venir le trouver, pour le prier de le remettre entièrement dans les bonnes grâces du roi son père; mais Joab ne voulut pas venir chez Absalon...; et étant mandé une seconde fois, il refusa encore de venir... Absalon dit alors à ses gens : Vous savez que Joab a un champ d'orge auprès de mon champ; allez, et mettez-y le feu... Et les gens d'Absalon brûlèrent la moisson de Joab... Joab alla trouver Absalon dans sa maison, et lui dit : Pourquoi tes valets ont-ils mis le feu à mon orge? Absalon répondit à Joab : Je t'ai fait prier de me venir voir,

« sur cela à David, et qu'elle lui rend même le témoignage « exprès que, hors le fait d'Urie, sa conduite a été irréprochable. » Cette excuse serait bonne dans l'histoire des tigres et des panthères. « Quel homme, s'écrie M. Huet, s'il « n'a pas le cœur d'un vrai Juif, pourra trouver des expressions convenables à une pareille horreur? » Est-ce là l'homme selon le cœur de Dieu? *bella, horrida bella!*

Nous croirions outrager la nature, si nous prétendions que Dieu agréa cette action affreuse de David; nous aimons mieux douter qu'elle ait été commise

a M. Huet s'exprime bien violemment sur cet inceste d'Amnon, et sur tous les crimes qui en résultèrent. « On ne sort, « dit-il, d'une horreur que pour en rencontrer une autre « dans cette famille de David. »

L'histoire profane rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon; et il n'est pas à présumer que les uns aient été copiés des autres; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop communes chez toutes les nations. Mais ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin-germain Jonadab. Il fallait que la famille de David fût bien dissolue, pour qu'un de ses fils, qui pouvait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, et que son cousin-germain lui en facilitât les moyens.

b Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frère : « Demande-moi en mariage, etc. » Le *Lévitique* défend expressément, au chap. XVIII, de révéler la turpitude de sa sœur. Mais quelques Juifs prétendent qu'il était permis d'épouser la sœur de père, et non pas de mère. C'était tout le contraire chez les Athéniens et chez les Egyptiens : ils ne pouvaient épouser que leur sœur de mère; il en fut de même, dit-on, chez les Perses.

Il fallait bien que les Hébreux fussent dans l'usage d'épouser leurs sœurs, puisque Abraham dit à deux rois qu'il avait épousé la sienne. Il se peut que plusieurs Juifs aient fait depuis comme le père des croyants disait qu'il avait fait. Le chapitre XVIII du *Lévitique*, après tout, ne défend que de révéler la turpitude de sa sœur; mais quand il y a mariage, il n'y a plus turpitude. Le *Lévitique* pouvait très bien avoir été absolument inconnu des Juifs pendant leurs sept servitudes; et ce peuple, qui n'avait pas de quoi aiguiser ses serpettes, et qui n'avait eu si long-temps ni feu ni lieu, pouvait fort bien n'avoir point de libraire, puisqu'on ne trouva que long-temps après le *Pentateuque*, sous le melch Josias.

a C'est une grande impureté de coucher avec sa sœur, c'est une extrême brutalité de la renvoyer ensuite avec outrage : mais c'est sans doute un crime encore beaucoup plus grand d'assassiner son frère dans un festin. Il est triste de ne voir que des forfaits dans toute l'histoire de Saül et de David.

Tous les frères d'Absalon, témoins de ce fratricide, sortent de table et montent sur leurs mules, comme s'ils craignaient d'être assassinés ainsi que leur frère Amnon.

C'est la première fois qu'il est parlé de mulets dans l'histoire juive. Tous les princes d'Israël, avant ce temps, sont montés sur des ânes. Le père Calmet dit que « les mulets « de Syrie ne sont pas produits de l'accouplement d'un âne « et d'une jument, et qu'ils sont engendrés d'un mulet et « d'une mule. » Il cite Aristote; « mais il vaudrait mieux, « sur cette affaire, consulter un bon muletier. » Nous avons vu plusieurs voyageurs qui assurent qu'Aristote s'est trompé, et qu'il a trompé Calmet. Il n'y a point de naturaliste aujourd'hui qui croie aux prétendues races de mulets.

Un bourriquet fait un beau mulet à une cavale; la nature s'arrête là, et le mulet n'a pas le pouvoir d'engendrer. Pourquoi donc la nature lui a-t-elle donné l'instrument de la génération? On dit qu'elle ne fait rien en vain; cependant l'instrument du mulet devient la chose du monde la plus vaine : il en est des parties du mulet comme des mamelles des hommes; ces mamelles sont très inutiles, et ne servent qu'à figurer

afin de me raccommoder avec le roi; je t'en prie, fais-moi voir la face du roi, et s'il se souvient encore de mon iniquité, qu'il me tue [a].

Joab alla donc parler au roi, qui appela Absalon; et Absalon s'étant prosterné, le roi le baisa...

(Chap. xv, v. 1). Ensuite Absalon se fit faire des chariots; il assembla des cavaliers, et cinquante hommes qui marchaient devant lui... Et il fit une grande conjuration, et le peuple s'attroupa auprès d'Absalon...

Et quarante ans après, Absalon dit à David : il faut que j'aille à Hébron, pour accomplir un vœu que j'ai voué au Seigneur dans Hébron. Et David dit à Absalon : Va-t'en en paix. Et Absalon s'en alla dans Hébron; et Absalon fit publier dans tout Israël, au son de la trompette, qu'il régnait dans Hébron.

David dit à ses officiers qui étaient avec lui à Jérusalem : Allons, enfuyons-nous vite, hâtons-nous de sortir, de peur qu'on ne nous frappe dans la bouche du glaive... Le roi David sortit donc avec tout son monde, en marchant avec ses pieds, laissant seulement dix de ses concubines pour garder la maison... Ainsi étant sorti avec ses pieds, suivi de tout Israël, il s'arrêta loin de sa maison, et tous ses officiers marchaient auprès de lui; et les troupes des Céréthins, des Phélétins, et six cents Géthéens, très courageux, marchaient à pied devant lui [b]...

Tout le peuple pleurait à haute voix; et le roi passa le torrent de Cédron; et tout le peuple s'en allait dans le désert [c]...

Après que David fut monté au haut du mont (chap. xvi, v. 1), Siba, intendant de la maison de Miphiboseth, petit-fils de Saül, vint au-devant de lui avec deux ânes chargés de deux cents pains, de cent cabas de figues, de cent paquets de raisins secs, et d'une peau de bouc pleine de vin.

Le roi lui dit : Où est Miphiboseth, le fils de votre ancien maître Jonathas? Siba répondit au roi : Miphiboseth est resté dans Jérusalem, disant : Aujourd'hui Israël me rendra le royaume de mon père. Le roi dit à Siba : Eh bien! je te donne tous les biens de Miphiboseth.

Or, le roi David étant venu jusqu'à Bahurim, il sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui le maudit et lui jeta des pierres et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les guerriers marchaient à côté du roi à droite et à gauche... Et il maudissait le roi, en lui disant : Va-t'en, homme de sang; va-t'en, homme de Bélial.

Cependant Absalon entra dans Jérusalem avec tout le peuple de son parti, et accompagné de son conseiller Achitophel... Et Achitophel dit à Absalon : Crois-moi, entre dans toutes les concubines de ton père, qu'il a laissées pour la garde de sa maison, afin que, quand tous les Israélites sauront que tu as ainsi déshonoré ton père, ils en soient plus fortement attachés à toi. Absalon fit donc tendre (chap. xvi, v. 22) un tabernacle sur le toit de la maison, et entra dans toutes les concubines de son père devant tout Israël [a].

[a] M. Huet dit que cette conduite d'Absalon avec Joab est moins horrible que tout le reste, mais qu'elle est excessivement ridicule; que jamais on ne s'est avisé de brûler les orges d'un général d'armée, d'un secrétaire d'état, pour avoir une conversation avec lui; que ce n'est pas là le moyen d'avoir des audiences. Il va jusqu'à la raillerie : il dit que le capitaine Joab ne fit pas ses orges avec Absalon. Cette plaisanterie est froide; il ne faut pas tourner la sainte Écriture en raillerie.

[b] Le lord Bolingbroke raconte que le général Widers, qui s'était tant signalé à la fameuse bataille de Bienheim, entendant un jour son chapelain lire cet endroit de la *Bible*, lui arracha le livre, et lui dit : Par D..., chapelain, voilà un grand poltron et un grand misérable que ton David, de s'en aller pieds nus avec son beau régiment de Géthéens : par D..., j'aurais fait volte-face; jarni D..., j'aurais couru à ce coquin d'Absalon; mord..., je l'aurais fait pendre au premier poirier.

Le discours et les jurements de ce Widers sont d'un soldat; mais il avait raison dans le fond, quoique ses paroles soient fort irrévérencieuses.

[c] Si l'auteur sacré n'avait été qu'un écrivain ordinaire, il aurait détaillé la rébellion d'Absalon; il aurait dit quelles étaient les forces de ce prince; il nous aurait appris pourquoi David, ce grand guerrier, s'enfuit de Jérusalem avant que son fils y fût arrivé. Jérusalem était-elle fortifiée, ne l'était-elle pas? Comment tout le peuple qui suit David ne fait-il pas résistance? Est-il possible qu'un homme aussi impitoyable que David, qui vient de scier en deux, d'écraser sous des herses, de brûler dans des fours ses ennemis vaincus, s'enfuie de sa capitale en pleurant comme un sot enfant, sans faire la moindre tentative pour réprimer un fils criminel? Comment, étant accompagné de tant d'hommes d'armes, et de tous les habitants de Jérusalem, ce Séméi lui jeta-t-il des pierres impunément tout le long du chemin?

C'est sur de telles incompatibilités que les Tilladet, les Leclerc, les Astruc, ont pensé que nous n'avons que des extraits informes des livres juifs. Les auteurs de ces extraits écrivaient pour des Juifs qui étaient au fait des affaires; ils ne savaient pas que leurs livres seraient lus un jour par des Bretons et par des Gaulois.

A l'égard de ce pauvre Miphiboseth, fils de Jonathas, fils de Saül, comment ce boiteux espérait-il de régner? Comment David qui n'a plus rien, qui ne peut plus disposer de rien, donne-t-il tout le bien du prince Miphiboseth à son domestique Siba? Fréret dit que si ce prince Miphiboseth avait un intendant (ce qui est difficile à croire), cet intendant se serait emparé du bien de son maître sans attendre la permission du roi David.

[a] Les critiques disent que ce n'est pas un moyen bien sûr de s'attacher tout un peuple, que de commettre en public une chose si indécente.

Les incrédules refusent de croire qu'Absalon, tout jeune qu'il était, ait pu consommer l'acte avec dix femmes devant tout le peuple : mais le texte ne dit pas qu'Absalon ait commis ces dix incestes tout de suite; il est naturel qu'il ait mis quelque intervalle à sa lubricité.

Les mauvais plaisants sont inépuisables en railleries sur ces prouesses du bel Absalon : ils disent que, depuis Hercule, on ne vit jamais un plus beau fait d'armes. Nous ne répéterons pas leurs sarcasmes et leurs prétendus bons mots qui alarmeraient la pudeur autant que les dix incestes consécutifs d'Absalon.

Les sages se contentent de gémir sur les barbaries de Da-

Or, du temps de David (chap. XXI, v. 1) il arriva une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur, et le Seigneur dit : C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire, parce qu'il tua des Gabaonites. Le roi ayant fait appeler des Gabaonites, leur rapporta l'oracle... Or les Gabaonites n'étaient point des Israélites, ils étaient des restes des Amorrhéens, et les Israélites avaient autrefois juré la paix avec eux, et Saül voulut les détruire dans son zèle, comme pour servir les enfants d'Israël et de Juda...

David dit donc aux Gabaonites : Que ferai-je pour vous? comment vous apaiserai-je, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur? Ils lui répondirent : Nous devons détruire la race de celui qui nous opprima injustement, de façon qu'il ne reste pas un seul homme de la race de Saül dans toutes les terres d'Israël [a].

Donnez-nous sept enfants de Saül, afin que nous les fassions pendre au nom du Seigneur dans Gabaa; car Saül était de Gabaa, et il fut l'élu du Seigneur... ; et le roi David leur dit : Je vous donnerai les sept enfants... ; et il prit les deux enfants de Saül et de Respha, fille d'Aja, qui s'appelaient Armoni et Miphiboseth, et cinq fils que Michol, fille de Saül, avait eus de son mari Hadriel [1]... ; et il mit ces sept enfants entre les mains des Gabaonites (chap. XXI, v. 9), qui les pendirent devant le Seigneur, et ils furent pendus tous ensemble au commencement de la moisson des orges [b].

Et la fureur du Seigneur (chap. XXIV, v. 1) se joignit à sa fureur contre les Israélites, et elle excita David contre eux, en lui disant : Va, dénombre Israël et Juda... Le roi dit donc à Joab, chef de son armée : Promène-toi dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée : dénombre le peuple, afin que je sache son nombre... Et Joab ayant parcouru toute la terre pendant neuf mois et vingt jours, il donna au roi le dénombrement du peuple, et l'on trouva dans les tribus d'Israël huit cent mille hommes robustes tirant l'épée, et dans Juda cinq cent mille combattants... Le lendemain au matin, David s'étant levé, la parole de Dieu s'adressa au prophète Gad, lequel était le devin, le voyant de David... Dieu dit à Gad : Va, et parle ainsi à David. Voici ce que dit le Seigneur : De trois choses choisis-en une, afin que je te la fasse : ou tu auras la famine sur la terre pendant sept ans; ou tes ennemis te battront, et tu fuiras pendant trois mois; ou la peste sera dans ta terre pendant trois jours : délibère, et vois ce que tu veux que je dise à Dieu qui m'a envoyé [a].

vid, sur son adultère avec Bethsabée, sur son mariage infâme avec elle, sur la lâcheté qu'il montre en fuyant pieds nus, quand il peut combattre, sur l'inceste de son fils Amnon, sur les dix incestes de son fils Absalon, sur tant d'atrocités et de turpitudes, sur toutes les horribles abominations des règnes du melch Saül et du melch David.

[a] Ce passage a fort embarrassé tous les commentateurs. Il n'est dit en aucun endroit de la sainte Écriture, que Saül eût fait le moindre tort aux Gabaonites; au contraire il était lui-même un des habitants de Gabaa; et il est naturel qu'il ait favorisé ses compatriotes, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs.

Quant à la famine qui désola trois ans le pays du temps du melch David, rien ne fut si commun dans ce pays qu'une famine. Les livres saints parlent très souvent de famine; et quand Abraham vint en Palestine, il y trouva la famine.

On ne sort point de surprise lorsque Dieu lui-même dit à David que cette famine n'est envoyée qu'à cause de Saül, qui était mort si long-temps auparavant, et parce que Saül avait eu de mauvaises intentions contre un peuple qui n'était pas le peuple de Dieu.

[1] Dans l'hébreu comme dans la *Vulgate*, il y a très probablement ici confusion de noms, et Michol est mise pour Mérob. C'est cette dernière qui fut mariée par Saül à Hadriel le Molathite (*Rois*, I, 18). Michol, mariée d'abord à David, l'avait été ensuite à Phalti, fils de Laïs (*Rois*, I, 25), et point à Hadriel; au moins n'y en a-t-il aucune mention dans l'Écriture. David aurait donc donné à pendre les fils de sa belle-sœur, et non pas les fils de celle qui avait été sa femme. REN.

[b] Le lord Bolingbroke, MM. Fréret et Huet, s'élèvent contre cette action avec une force qui fait trembler : ils décident que de tous les crimes de David celui-ci est le plus exécrable. David, dit M. Huet, cherche un infâme prétexte pour détruire, par un supplice infâme, toute la race de son roi et de son beau-père; il fait pendre jusqu'aux enfants que sa propre femme Michol eut d'un autre mari, lorsqu'il la répudia; il les livre, pour être pendus, entre les mains d'un petit peuple qui ne devait nullement être à craindre, puisque alors David est supposé être vainqueur de tous ses ennemis. Il y a dans cette action non seulement une barbarie qui ferait horreur aux sauvages, mais une lâcheté dont le plus vil de tous les hommes ne serait pas capable. A cette lâcheté et à cette fureur David joint encore le parjure, car il avait juré à Saül de ne jamais ôter la vie à aucun de ses enfants. Si, pour excuser ce parjure, on dit qu'il ne les pendit pas lui-même, mais qu'il les donna aux Gabaonites pour les pendre, cette excuse est aussi lâche que la conduite de David même, et ajoute encore un degré de scélératesse.

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve dans toute cette histoire que l'assemblage de tous les crimes, de toutes les perfidies, de toutes les infamies, au milieu de toutes les contradictions.

Ces reproches sanglants font dresser les cheveux à la tête. Le R. P. dom Calmet repousse ces invectives en disant « que « David avait ordre de la part de Dieu qu'il avait consulté, « et que David ne fut ici que l'exécuteur de la volonté de « Dieu; » et il cite Estius, Grotius, et les Antiquités de Flavius Josèphe.

[a] Il y a beaucoup de choses importantes à remarquer dans cet article. D'abord le texte de la *Vulgate* dit expressément que la fureur de Dieu redoublée inspira David, et le porta, par un ordre positif, à faire ce dénombrement, que Dieu punit ensuite par le fléau le plus destructif. C'est ce qui fournit un prétexte à tant d'incrédules de dire que Dieu est souvent représenté chez les Juifs comme ennemi du genre humain, et occupé de faire tomber les hommes dans le piége.

Secondement, le Seigneur a lui-même ordonné trois dénombrements dans le *Pentateuque*.

Troisièmement, rien n'est plus utile et plus sage, comme rien n'est plus difficile, que de faire le dénombrement exact d'une nation; et non seulement cette opération de David est très prudente, mais elle est sainte, puisqu'elle lui est ordonnée par la bouche de Dieu même.

Quatrièmement, tous les incrédules crient à l'exagération, à l'imposture, au ridicule, d'admettre à David treize cent mille soldats dans un si petit pays; ce qui ferait, en comptant seulement pour soldats le cinquième du peuple, six millions cinq cent mille âmes, sans compter les Cananéens et les Philistins qui venaient tout récemment de livrer quatre batailles à David, et qui étaient répandus dans toute la Palestine.

Cinquièmement, le livre des *Paralipomènes*, qui contre-

David dit à Gad : Je suis dans un grand embarras ; mais il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu par la peste, que dans la main des hommes ; car ses miséricordes sont grandes.

Aussitôt Dieu envoya la peste en Israël. Depuis le matin jusqu'au troisième jour, et depuis Dan jusqu'à Bersabée, il mourut du peuple soixante et dix mille mâles.

Et comme l'ange du Seigneur étendait encore sa main sur Jérusalem pour la perdre, le Seigneur eut pitié de l'affliction, et il dit à l'ange qui frappait : C'est assez ; à présent arrête ta main. Or l'ange du Seigneur était alors tout vis-à-vis d'Areuna le Jébuséen... ; et David, voyant l'ange qui frappait toujours le peuple, dit au Seigneur : C'est moi qui ai péché : j'ai agi injustement ; ces gens, qui sont des brebis, qu'ont-ils fait ? Je te prie que ta main se tourne contre moi et contre la maison de mon père [a].

Alors Gad vint à David, et lui dit : Monte, et dresse un autel dans l'aire d'Areuna le Jébuséen.

dit très souvent le livre des *Rois*, compte quinze cent soixante et dix mille soldats ; ce qui monterait à un nombre bien plus prodigieux encore et plus incroyable.

Les commentateurs succombent sous le poids de ces difficultés ; et nous aussi. Nous ne pouvons que prier l'Esprit saint qu'il daigne nous éclairer.

Sixièmement, les critiques malintentionnés, comme Meslier, Boulanger et autres, pensent qu'il y a une affectation puérile, ridicule, indigne de la majesté de Dieu, d'envoyer le prophète Gad au prophète David, pour lui donner à choisir l'un des trois fléaux pendant sept ans, ou pendant trois mois, ou pendant trois jours. Ils trouvent dans cette cruauté une dérision, et je ne sais quel caractère de conte oriental qui ne devrait pas être dans un livre où l'on fait agir et parler Dieu à chaque page.

a Une peste qui extermine en trois jours soixante et dix mille mâles, *viros*, doit avoir tué aussi soixante et dix mille femelles. Il paraît affreux aux critiques que Dieu tue cent quarante mille personnes de son peuple chéri, auquel il se communique tous les jours, avec lequel il vit familièrement ; et cela parce que David a obéi à l'ordre de Dieu même, et a fait la chose du monde la plus sage.

Ils trouvent encore mauvais que l'arche du Seigneur soit dans la grange d'un étranger. David, selon eux, devait au moins la loger dans sa maison.

Enfin M. Fréret pense que l'auteur sacré imite visiblement Homère, quand le Seigneur arrête la main de l'ange exterminateur. Selon lui, il est très probable que l'auteur, qu'il croit être Esdras, avait entendu parler d'Homère. En effet Homère, dans son premier chant de l'Iliade, peint Apollon descendant des sommets de l'Olympe, armé de son carquois, et lançant ses flèches sur les Grecs, contre lesquels il était irrité.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. Fréret. Nous pensons qu'Esdras lui-même ne connut jamais les Grecs, et que jusqu'au temps d'Alexandre il n'y eut jamais le moindre commerce entre la Grèce et la Palestine. Ce n'est pas que quelque Juif ne pût dès le siècle d'Esdras, aller exercer le courtage dans Corinthe et dans Athènes ; mais les gens de cette espèce ne composaient pas l'histoire des Israélites

Pour les autres objections, il faut avouer que Calmet y répond trop faiblement.

Nous ne croyons pas que le choix des trois fléaux soit puéril : au contraire, cette rigueur nous semble terrible. Mais qui peut juger les jugements de Dieu ?

ROIS.

LIVRE III.

Or le roi David avait vieilli (chap. 1er, v. 1), ayant beaucoup de jours ; et quoiqu'on le couvrît de plusieurs robes, il ne se réchauffait point. Ses officiers dirent donc, allons chercher une jeune fille pour le seigneur notre roi, et qu'elle reste devant le roi, et qu'elle le caresse, et qu'elle dorme avec le Seigneur notre roi ; et ayant trouvé Abisag de Sunam, qui était très belle, ils l'amenèrent au roi, et elle coucha avec le roi, et elle le caressait, et le roi ne forniqua pas avec elle [a].

Cependant Adonias, fils de David, disait : Ce sera moi qui règnerai... Il avait dans son parti Joab le général des armées, et Abiathar le grand-prêtre ; mais un autre grand-prêtre, nommé Sadoc, et le capitaine Banaias, et le prophète Nathan et Séméi, n'étaient pas pour Adonias...

Ce prince donna un grand festin à tous ses frères et aux principaux de Juda ; mais il n'invita ni son frère Salomon, ni le prophète Nathan, ni Banaias, ni les autres prêtres.

Alors Nathan dit à Bethsabée, mère de Salomon : N'avez-vous pas ouï dire qu'Adonias s'est déjà fait roi, et que notre seigneur David n'en sait rien ? Allez vite vous présenter au roi David... Pendant que vous lui parlerez, je surviendrai après vous, et je confirmerai tout ce que vous aurez dit... [b].

a Le R. P. dom Calmet observe qu'une jeune fille fort belle est très propre à ranimer un homme de soixante et dix ans ; c'était alors l'âge de David. Il dit qu'un médecin juif conseilla à l'empereur Frédéric Barberousse de coucher avec de jeunes garçons et de les mettre sur sa poitrine. Mais on ne peut pas toute la nuit tenir sur sa poitrine un jeune garçon. On emploie, ajoute-t-il, de petits chiens au même usage. Il faut que Salomon crût que son père avait mis la belle Abisag à un autre usage, puisqu'il fit assassiner (comme nous le verrons) son frère aîné Adonias, pour lui avoir demandé Abisag en mariage, comme s'il avait voulu épouser la veuve ou la concubine de son père.

b M. Huet ne passe pas sous silence cette intrigue de cour ; il s'élève violemment contre elle. On ne voit point, dit-il, le Seigneur ordonner d'abord que l'on verse de l'huile sur la tête de Salomon, et qu'il soit oint et christ ; tout se fait ici par cabales. L'ordre de la succession n'était pas encore bien établi chez les Juifs : mais il était naturel que le fils aîné succédât à son père, d'autant plus qu'il n'était point né d'une femme adultère, comme Salomon. L'auteur sacré ne présente pas Nathan comme un prophète inspiré de Dieu dans cette occasion, mais comme un homme qui est à la tête d'un parti, qui fait une brigue avec Bethsabée pour ravir la couronne à l'aîné, et qui emploie le mensonge pour parvenir à ses fins ; car il accuse Adonias de s'être fait roi ; et ce prince avait dit seulement : J'espère d'être roi ; son droit était reconnu par les deux principales têtes du royaume, un grand-prêtre et un général d'armée. C'est une chose étonnante qu'il y ait deux grands-prêtres à la fois. La loi en cela

... Le roi David dit : Faites-moi venir le prophète Sadoc, le prophète Nathan, et le capitaine Banaias ; prenez avec vous mes officiers ; mettez mon fils Salomon sur ma mule, chantez avec la trompette, et vous direz : Vive le roi Salomon !...

Les convives d'Adonias se levèrent de table, et chacun s'en alla de son côté, et Adonias alla se réfugier à la corne de l'autel...

(Chap. II, v. 1.) Or, la mort de David approchant, il recommanda à Salomon, en lui disant : Tu sais ce qu'a fait autrefois Joab, qui mit du sang autour de ses reins, et dans les souliers qu'il avait aux pieds. Tu ne permettras pas que ses cheveux blancs descendent en paix au tombeau, je compte sur ta sagesse... J'ai juré à Séméi que je ne le ferais point périr par le glaive ; mais tu es sage, tu sauras ce qu'il faut faire ; ne permets pas que ses cheveux blancs descendent dans la fosse autrement que par une mort sanglante [a] ; et David s'endormit avec ses pères.

Salomon prit possession du trône de son père, et affermit son règne... Adonias alla implorer la protection de sa belle-mère Bethsabée, et lui dit : Vous savez que le règne m'appartenait comme à l'aîné, et que, de plus, tout Israël m'avait choisi pour roi ; mais mon royaume a été transporté à mon frère, et le Seigneur l'a constitué ainsi : je ne demande qu'une grâce ; le roi Salomon ne vous refusera rien ; je vous prie qu'il me laisse épouser Abisag la Sunamite. . Bethsabée dit donc à Salomon son fils : Je te prie, donne pour femme Abisag la Sunamite à ton frère Adonias. Le roi Salomon répondit à sa mère : Pourquoi demandes-tu Abisag la Sunamite pour Adonias ? Demande donc aussi le royaume ; car il est mon frère aîné, et il a pour lui Abiathar le grand-prêtre, et le capitaine Joab [a]... Salomon jura donc (chap. II, v. 23 et 24) par Dieu... disant : Je jure par Dieu, qui m'a mis sur le trône de David mon père, qu'aujourd'hui Adonias mon frère sera mis à mort ; et le roi Salomon envoya le capitaine Banaias, fils de Joïada, qui assassina Adonias, et il mourut... Cette nouvelle étant venue au capitaine Joab, qui était attaché au prince Adonias, il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et embrassa la corne de l'autel... On vint dire au roi Salomon que Joab s'était réfugié dans le tabernacle de Dieu, et qu'il s'y tenait à l'autel ; et le roi Salomon envoya aussitôt le capitaine Banaias, fils de Joïada, disant : Cours vite, va tuer Joab... Banaias alla donc au tabernacle de Dieu, et dit à Joab : Sors d'ici, que je te tue. Joab lui répondit : Je ne sortirai point ; je mourrai ici... Le capitaine Banaias alla rapporter la chose au roi. Le roi lui répondit : Fais comme je l'ai dit [b], assassine Joab et l'enterre, et je ne serai pas responsable, ni moi, ni la maison de mon père, du sang innocent répandu par Joab ; que le Seigneur donne une paix éternelle à David, à sa semence, à sa maison, et à son trône... Donc le capitaine Banaias, fils de Joïada, retourna vers Joab, et l'assassina à l'autel, et il enterra Joab en sa maison dans le désert.

Le roi envoya aussi vers Séméi, et lui dit : Bâtis-toi une maison dans Jérusalem, et n'en sors point pour aller d'un côté ni d'un autre ; si tu en sors ja-

était violée ; et deux grands-prêtres opposés l'un à l'autre devaient nécessairement exciter des troubles.

M. Huet excuse un peu David, qui était affaibli par l'âge ; mais il ne pardonne ni à Salomon ni à Bethsabée, encore moins au prophète Nathan, auquel il donne les épithètes les plus injurieuses. Nous ne pouvons nous empêcher de voir qu'il y avait en effet une grande cabale pour Salomon contre Adonias ; mais enfin le doigt de Dieu est partout : il se sert des moyens humains comme des plus divins.

[a] M. Huet dit, sans détour, que David meurt comme il a vécu. Il a l'horrible ingratitude d'ordonner qu'on tue son général d'armée auquel il devait sa couronne. Il se parjure avec Séméi, après lui avoir fait serment de ne jamais attenter à sa vie. Enfin il est assassin et perfide jusque sur les bords du tombeau.

Le R. P. dom Calmet justifie David par ces paroles remarquables : « David avait reçu de grands services de Joab, et « l'impunité qu'il lui avait accordée pendant si long-temps « était une espèce de récompense de ses longs travaux : mais « cette considération ne dispensait pas David de l'obligation « de punir le crime et d'exercer la justice contre Joab. Enfin « les raisons de reconnaissance ne subsistaient pas à l'égard « de Salomon ; et ce prince avait un motif particulier de « faire mourir Joab, qui est, qu'il avait conspiré de donner le « royaume à Adonias, à son exclusion. »

AVIS DE L'ÉDITEUR.

« Le commentateur qui avait entrepris de continuer cet ouvrage s'est arrêté ici, ayant été appelé à la cour d'un grand prince pour être son aumônier. Un troisième commentateur s'est présenté, et a continué avec la même érudition et la même impartialité, mais avec trop de véhémence peut-être, et trop de hardiesse. »

[a] En tâchant de suivre mes deux prédécesseurs, j'observe d'abord que cette histoire n'a rien de commun ni avec nos saints dogmes, ni avec la foi, ni avec la charité. Le jeune Adonias demande à son frère puîné, devenu roi par la brigue de Bethsabée et du prophète Nathan, une seule grâce, qui ne tire à aucune conséquence : il veut, pour tout dédommagement du royaume qu'il a perdu, une jeune fille, une servante, qui réchauffait son vieux père ; il est si simple et de si bonne foi, qu'il implore, pour obtenir cette fille, la protection de la mère de Salomon, de cette même Bethsabée qui lui a fait perdre la couronne ; et, pour toute réponse le sage Salomon jure par Dieu qu'il fera assassiner son frère Adonias ; et sur-le-champ, sans consulter personne, il commande au capitaine Banaias d'aller tuer ce malheureux prince. Est-ce là l'histoire du peuple de Dieu ? Est-ce l'histoire du sérail du grand Turc ? Est-ce celle des voleurs de grands chemins ?

[b] Si l'on peut ajouter un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son règne, il y ajoute un sacrilége. Le capitaine Banaias lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le tabernacle, et qu'il embrasse la corne de l'autel. Cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché ; il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel même. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu qui a fait périr cinquante mille hommes de la populace, et soixante et dix hommes du peuple, pour avoir regardé son arche, ne venge point ce coffre sacré, sur lequel on a égorgé le plus grand capitaine des Juifs, à qui David devait sa couronne.

mais, et si tu passes le torrent de Cédron, je te ferai tuer au même jour.

Séméi dit au roi : Cet ordre est très juste. Mais, au bout de trois ans, il arriva que les esclaves de Séméi s'enfuirent vers Achis, roi de Geth. Séméi fit aussitôt sangler son âne, et s'en alla vers Achis à Geth pour redemander ses esclaves, et les ramena de Geth...

Et Salomon, en ayant été averti, commanda à Banaias, fils de Joïada, d'aller tuer Séméi ; et le capitaine Banaias y alla sur-le-champ, et il assassina Séméi, qui mourut... [a].

Cependant le Seigneur apparut (chap. III, v. 5) à Salomon, en songe, disant : Demande ce que tu veux que je te donne... Et Salomon dit au Seigneur : Je te prie de me donner un cœur docile, afin que je puisse juger ton peuple, et discerner entre le bon et le mauvais ; car qui pourra juger ce peuple, qui est fort nombreux ?

... Et Dieu lui dit dans ce songe : Parce que tu as demandé cette parole, et que tu n'as pas requis longues années, ni richesse, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé sagesse pour discerner justice, je ferai selon ton discours, je te donne un cœur intelligent, de sorte que jamais homme, ni avant toi, ni après toi, n'aura été semblable à toi [b]. Mais je te donnerai en outre richesses et gloire que tu n'as point demandées ; de sorte que nul ne sera semblable à toi en gloire et en richesses. Salomon se réveilla ; et il vit que c'était un songe.

Salomon [c] avait donc sous sa domination (ch. IV, v. 21) tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'aux Philistins et à la terre d'Égypte. Et il y avait pour la nourriture de Salomon, chaque jour, trente muids de fleur de farine, et soixante muids de farine commune, dix gros bœufs engraissés, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, et grande quantité de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages, et d'oiseaux de toute espèce ; car il avait tout le pays au-delà du fleuve d'Euphrate depuis Taphsa jusqu'à Gaza [a].

Et Salomon avait (chap. IV, v. 26) quarante mille écuries pour les chevaux de ses chars, et douze mille chevaux de selle [b]... Et la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens ; il était plus sage que tous les hommes, plus sage qu'Éthan Ezrahite, et que Héman, et que Chalcol, et que Dorda [c].

Salomon composa trois mille paraboles, et il fit mille et cinq cantiques...

Hiram, roi de Tyr (ch. V, v. 1), envoya ses serviteurs vers Salomon, ayant appris qu'il avait été oint et christ à la place de son père. Et Salomon envoya aussi à Hiram, disant : J'ai dessein de bâtir un temple au nom de mon Dieu Adonaï, comme Adonaï l'avait dit à mon père ; commande donc à tes serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban ; car tu sais que je n'ai pas un seul homme parmi mon peuple qui puisse couper du bois comme les Sidoniens... Hiram donna donc à Salomon des bois de cèdre et de sapin ; et Salomon donna à Hiram, pour la nourriture de sa maison, vingt mille muids de froment par année, et vingt mille muids d'huile très pure chaque année [d]...

a A peine Salomon, cruel fils de l'infâme Bethsabée, s'est-il signalé par l'assassinat, par le sacrilége et par le fratricide, qu'il tend un piége à ce Séméi, conseiller d'état du roi son père. Il attend que ce pauvre vieillard ait sellé son âne pour aller redemander son bien, et qu'il ait passé le torrent de Cédron, pour le faire tuer sous couleur de justice. Qu'on lise l'histoire de Caligula et de Néron, et qu'on voie si ces monstres ont commencé ainsi leur règne par de tels crimes. On dit que Dieu punit Salomon pour avoir offert de l'encens aux dieux de ses femmes et de ses maîtresses ; et moi j'ose croire que s'il fut enfin puni, ce fut pour ses assassinats.

b C'est cependant immédiatement après cette foule de crimes que Dieu parle à Salomon. Dieu venir continuellement sur la terre pour s'entretenir avec des Juifs ! mais passons. Cette fois-ci Dieu n'apparaît à Salomon que dans un rêve : comment l'a-t-on su ? Il le dit donc à quelque autre Juif ; et c'est sur la foi de cet autre Juif qu'un scribe juif a écrit cette histoire singulière ! histoire fondée sur un rêve comme toutes les aventures de Joseph et du pharaon sont fondées sur des rêves !

S'il se pouvait qu'un ministre du Dieu suprême fût descendu du haut des cieux pour dire à Salomon devant tout le peuple : « Demande à Dieu ce que tu veux, il te l'accor« dera, » que Salomon lui eût demandé la sagesse, et que Dieu, en la lui donnant, y eût ajouté les trésors et la puissance, ce serait un très bel apologue : mais le rêve gâte tout.

c Je dirai hardiment que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. Je ne ménage point le mensonge, comme ont fait mes deux prédécesseurs ; mon indignation ne me permet pas cette lâche complaisance. Qui jamais avait entendu dire que des Juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée ? Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des rochers et des cavernes de la Palestine, depuis le désert de Bersabée jusqu'à Dan (voyez la lettre de saint Jérôme) ; mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrain. Le roi d'Égypte possédait de grands domaines dans la Palestine ; plusieurs cantons cananéens n'obéissaient pas à Salomon : où est donc cette prétendue puissance ?

a Ce pauvre Calmet, copiste de toutes les fadaises qu'on a compilées avant lui, a beau nous dire que les rois de Babylone nourrissaient tous leurs officiers ; un roi juif était auprès d'un roi de Babylone, ce qu'était le roi de Corse Théodore en comparaison d'un roi d'Espagne, ou le roi d'Yvetot vis-à-vis un roi de France. Quatre-vingt-dix muids de farine et trente bœufs par jour ! en vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua.

b Les quarante mille écuries de Salomon valent mieux encore que les quatre-vingt-dix muids de farine. Au reste, les commentateurs permettent de prendre quarante mille juments, au lieu de quarante mille écuries. On peut choisir.

c Je ne sais point qui étaient ce Dorda et ce Chalcol, et personne ne le sait : mais pour les trois mille paraboles, et les mille cinq cantiques, il nous en reste quelques uns qu'on attribue à ce Salomon. Flavius Josèphe, ce transfuge juif, ce hâbleur épargné par Vespasien, dit que Salomon composa trois mille volumes de paraboles ; et la mauvaise traduction dite des *Septante* attribue à Salomon cinq mille odes. Plût à Dieu qu'il eût toujours fait des odes hébraïques au lieu d'assassiner son frère !

d L'historien juif Flavius Josèphe n'est pas d'accord avec

Le roi Salomon choisit dans Israël trente mille ouvriers..., soixante et dix mille manœuvres et portefaix, quatre-vingt mille tailleurs de pierre, et trois mille trois cents intendants des ouvrages... [a].

Or on commença à bâtir le temple du Seigneur (chap. VI, v. 1) quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte [b].

Or cette maison, que le roi Salomon bâtit au Seigneur, avait soixante coudées en longueur, vingt coudées en largeur, et trente coudées en hauteur...

Et il fit au temple des fenêtres de côté; et il fit sur la muraille du temple des échafauds tout autour; et l'échafaud d'en bas avait cinq coudées de large, et celui du milieu avait six coudées de large, et le troisième échafaud avait sept coudées de large... et il plaça des poutres tout autour, afin qu'ils ne touchassent pas à la muraille... et il fit un étage sur toute la maison, qui avait cinq coudées de hauteur [c]. Il fit l'oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre le coffre du pacte. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt de large, et vingt de haut. Il fit, dans l'oracle, des chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut; une aile de chérubin avait cinq coudées de longueur, et l'autre avait aussi cinq coudées [d].

Il fit aussi un grand bassin de fonte (chap. VII, v. 23), nommé *la mer,* de dix coudées d'un bord à l'autre, et elle était toute ronde.

Et il y avait une mer, et douze bœufs sur cette mer...

Or le roi et tout Israël avec lui (chap. VIII, v. 5) immolèrent des victimes devant le Seigneur; et Salomon égorgea et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs gras et six vingt mille brebis... Ainsi le roi et le peuple dédièrent le temple au Seigneur... [a].

Et Hiram, roi de Tyr (ch. IX, v. 11), lui envoyait tous les bois de cèdre et de sapin, et tout l'or dont il avait besoin; et Salomon donna à Hiram vingt villes dans la Galilée... Hiram, roi de Tyr, vint voir ces villes; mais il n'en fut point du tout content, et il dit à Salomon: Mon frère, voilà de pauvres villes que vous m'avez données là!... [b].

Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Asiongaber, auprès d'Ailat, sur le rivage de la mer, au pays d'Idumée; et Hiram lui envoya de bons hommes de mer...; et étant allés en Ophir, ils en rapportèrent quatre cent vingt talents d'or au roi Salomon [c].

La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon (chap. X, v. 1), vint le tenter par des énigmes [d].

l'écrivain que nous commentons sur les mesures de vin et d'huile; mais il affirme que les lettres de Salomon et d'Hiram existaient encore de son temps. Serait-il possible que les archives tyriennes eussent subsisté après la destruction de Tyr par Alexandre, et les Juifs après la ruine du temple sous Nabuchodonosor?

a Tout ce détail semble terriblement exagéré. Cent quatre-vingt-trois mille trois cents hommes employés aux seuls préparatifs d'un temple qui ne devait avoir que quatre-vingt-onze pieds de face, révoltent quiconque a la plus légère connaissance de l'architecture. Cinquante ouvriers bâtissent en Angleterre une belle maison de cette dimension en six mois. Au reste, les mesures du livre des *Rois*, des *Paralipomènes*, d'Ézéchiel et de Josèphe, ne s'accordent pas, et cette différence entre les trois auteurs est assez extraordinaire.

b Les auteurs ne s'accordent pas davantage sur la chronologie de ce temple. Les prétendus *Septante* le disent bâti quatre cent quarante ans après la fuite d'Égypte; Josèphe, cinq cent quatre-vingt-douze ans; et parmi les modernes on trouve vingt opinions différentes; cette question n'est d'aucune importance; mais dans un livre sacré l'exactitude ne nuirait pas.

c Il paraît que le surintendant des bâtiments de Salomon n'était ni un Michel-Ange, ni un Bramante: on ne sait ce que c'est que ces fenêtres de côté, ces fenêtres obliques. D'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que ces temples eussent la moindre ressemblance avec les nôtres. C'étaient des cloîtres au milieu desquels était un petit sanctuaire: on fesait de ces cloîtres une citadelle; les murs étaient solides, et les prêtres avaient leurs maisons adossées à l'intérieur de ces murs: ces trois échafauds, ces trois étages, dans l'intérieur du temple, bâtis pour les prêtres, étaient de bois, et avançaient d'une coudée l'un sur l'autre. Nous avons encore d'anciennes villes bâties de cette manière barbare.

d On a remarqué que ces figures de veaux dans le sanctuaire, et ces douze veaux qui soutenaient la cuve appelée la Mer, où les prêtres se lavaient, étaient une transgression formelle contre la loi.

a Il ne fallait pas faire souvent de pareils sacrifices: on aurait bientôt été réduit à la famine. Comptez pour chaque bœufs gras quatre cents livres de viande: voilà huit millions huit cent mille livres de bœuf, et douze cent mille livres de mouton; ajoutez-y le pain et le vin, c'est un grand repas.

b On ne sait pas trop où Salomon aurait pris ces vingt villes. Samarie n'existait pas. Jéricho n'était qu'une masure. Sichem, Béthel, n'étaient pas rebâties; elles ne le furent que sous Jéroboam. C'étaient apparemment des villages que Salomon donna au roi de Tyr; et que ce Tyrien en ait été content ou non, cela est fort indifférent.

c Ce voyage d'Ophir est peu de chose. Si vous comptez le talent d'or à cent vingt mille livres de la monnaie de France, ce n'est qu'une affaire de cinquante millions quatre cent mille livres. Les *Paralipomènes* vont bien plus loin; ce livre assure que David, avant sa mort, donna à son fils cent mille talents d'or de ses épargnes et un million de talents d'argent. Nous comptons le talent d'or à quarante mille écus, et le talent d'argent à deux mille, ce qui fait juste six milliards d'écus, dix-huit milliards de France. Ce que Salomon amassa pouvait bien aller à une somme aussi forte. Il est comique de voir un melch, un roitelet juif, avoir à sa disposition trente-six milliards de livres françaises, ou neuf milliards d'écus d'Allemagne, ou environ un milliard et demi sterling. On est dégoûté de tant d'exagérations puériles; cela ressemble à la Jérusalem céleste, qui descend du ciel dans l'*Apocalypse*, et que le bonhomme saint Justin vit pendant quarante nuits consécutives: les murailles étaient de jaspe, la ville était d'or, les fondements de pierres précieuses, et les portes de perles.

d La reine de Saba, qui vient proposer des énigmes à Salomon, et qui lui fait un petit présent de seize millions huit cent mille livres de France, ou de quatre millions deux cent mille écus d'Allemagne, est bien une autre dame que l'Impératrice de Russie. Salomon, qui était fort galant, dut lui faire des présents qui valaient au moins le double.

La reine de Saba donna au roi Salomon six vingts talents d'or, une quantité très grande d'aromates et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté, depuis ce temps-là, tant de parfums à Jérusalem...

Le poids de l'or qu'on apportait chaque année à Salomon était du poids de six cent soixante et six talents d'or.

Le roi Salomon eut aussi deux cents boucliers d'or pur, et trois cents autres boucliers d'or pur.

Le roi Salomon fit aussi un trône d'ivoire revêtu d'un or très pur.

Tous les vases dans lesquels Salomon buvait étaient aussi d'or; et toute sa vaisselle, et tous les meubles de sa maison du Liban étaient d'un or très pur.

On lui amenait aussi un quadrige d'Égypte pour six cents sicles d'argent, et chaque cheval pour cent cinquante sicles [a].

Cependant le roi Salomon (chap. XI, v. 1) aima plusieurs femmes étrangères, et la fille aussi de Pharaon, et des Moabites, et des Ammonites, et des Iduméennes, et des Sidoniennes, et des Éthéennes... Salomon eut donc copulation avec ces femmes d'un amour véhémentissime...

Et il eut sept cents femmes qui étaient reines, et trois cents concubines...

Et comme il était déjà vieux, elles séduisirent son cœur pour lui faire adorer des dieux étrangers...

Il bâtit alors un temple à Chamos sur la montagne qui est auprès de Jérusalem [b].

Or le Seigneur suscita Adad l'Iduméen, de race royale, qui était dans Edom... Dieu suscita aussi pour ennemi à Salomon, Razon, fils d'Éliada... qui fut ennemi d'Israël pendant tout le règne de Salomon, et qui régna en Syrie [c].

Jéroboam, fils de Nabath (chap. XI, v. 26), leva aussi la main contre le roi. Or, Jéroboam était un homme courageux, fort et puissant.

Et il arriva dans ce temps-là que Jéroboam, sortant de Jérusalem, rencontra dans son chemin Abias le prophète, qui avait un manteau tout neuf; et Abias coupa son manteau en douze morceaux et dit à Jéroboam : Prends pour toi dix morceaux de mon manteau; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je diviserai le royaume, et je t'en donnerai dix tribus, et il ne restera qu'une tribu à Salomon, à cause de David mon serviteur, et de la ville de Jésusalem que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël. [a]...

Or Salomon voulut faire assassiner Jéroboam ..; et Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la ville de David son père [b].

Roboam, fils de Salomon (chap. XII, v. 1), vint à Sichem; car toutes les tribus y étaient assemblées pous l'établir roi; mais Jéroboam, fils de Nabath, ayant appris en Égypte la mort du roi Salomon, revint de l'Égypte. Il se présenta donc avec tout le peuple d'Israël devant Roboam, disant : Ton père nous avait chargés d'un joug très dur : diminue donc à présent un peu de l'extrême dureté de ton père, et nous te servirons... [c]. Roboam, ayant consulté des jeunes gens de sa cour, répondit au peuple : Le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon père; si mon père vous a imposé un joug pesant, j'y ajouterai un joug plus pesant; si mon père vous a fouettés (ch. XII, v. 11) avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions.

La dîme de tout cet argent appartient aux prêtres. On cherche ce royaume de Saba; il était sans doute dans le pays d'*Utopie*.

a Mettons le sicle d'argent à un écu de France de trois livres. Salomon n'achetait pas cher ses chevaux dans un temps où l'on marchait sur l'or et sur l'argent dans les rues de Jérusalem. L'Égypte ne nourrissait guère de chevaux. Que ne les fesait-il venir d'Arabie et de Perse? Ne savait-il pas que la plupart des chevaux d'Égypte deviennent tous aveugles en peu de temps?

b Il semble assez prouvé que les Juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé. S'ils en avaient eu, Jacob et Ésaü n'auraient point épousé des filles idolâtres; Samson n'aurait point épousé une Philistine; Jephté n'aurait point dit que tout ce que le dieu Chamos avait conquis pour son peuple lui appartenait de droit. Il est très vraisemblable qu'aucun des livres juifs, tels qu'ils nous sont parvenus, n'était encore écrit. Il était fort indifférent que Salomon adorât un dieu sous le nom de Chamos, ou de Moloch, ou de Milkon, ou d'Adonaï, ou de Sadaï, ou de Jéhova.

c Ce Razon, roi de Syrie, qui fit tant de peine à Salomon pendant tout son règne en Judée, démontre évidemment que l'auteur sacré se contredit grossièrement quand il dit que Salomon régna de l'Euphrate à la Méditerranée. Les contradictions sont fréquentes dans l'auteur sacré.

a Nous avons déjà vu un lévite qui coupa sa femme en douze morceaux, parce qu'elle était morte de lassitude d'avoir été violée en Gabaa; et maintenant voici un prophète, nommé Abias, qui ne coupe que son manteau en douze parts, pour signifier au rebelle Jéroboam que des douze tribus d'Israël il en aurait dix. Il aurait pu comploter contre Salomon avec ce rebelle sans qu'il lui en coutât un bon manteau tout neuf; le Dieu d'Israël ne donnait pas beaucoup de manteaux à ses prophètes; on sait que leur garde-robe était mal fournie; apparemment que Jéroboam lui paya la valeur de son manteau.

b Si Salomon voulut faire assassiner ce Jéroboam, il parait qu'en effet Dieu lui avait donné la sagesse; il est toujours fort vilain d'assassiner; mais enfin il s'agissait d'un royaume qui, dit-on, s'étendait de l'Euphrate à la mer. Salomon ne put venir à bout de son dessein, il mourut; et de bonnes gens disputent encore s'il est damné. Les prophètes juifs n'agitèrent point cette question. Il n'y avait point encore d'enfer de leur temps.

c Ce Salomon était donc le plus avare Juif qui fût parmi les Juifs; et son contrôleur général des finances méritait d'être pendu.

Quoi! de son temps on marchait sur l'or et l'argent dans les rues; nous avons vu qu'il possédait environ trente-six milliards d'argent comptant; et le cancre accablait encore son peuple d'impôts, après lui avoir fait manger en un jour cent quatre-vingt-neuf millions deux cent mille livres de viande à seize onces la livre! On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si avare qu'un prodigue.

Pour Roboam, qui dit que Salomon avait fouetté son peuple avec des verges, et qu'il le fouetterait avec des scorpions, c'est la réponse d'un tyran. Roboam méritait pis que ce qui lui arriva.

Le peuple voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'entendre, lui répondit : Qu'avons-nous à faire à David, ton grand-père? quel héritage avons-nous à partager avec le fils d'Isaï? Allons, Israël, allons-nous-en dans nos tentes. Adieu, David; pourvois à ta maison comme tu pourras, et tout Israël s'en alla dans ses tentes [a].

Roboam ne régna donc que dans les bourgs de la tribu de Juda.

Or le roi Roboam envoya l'intendant de ses tribus, nommé Aduram; mais tout le peuple le lapida, et il en mourut... Le roi Roboam monta aussitôt sur sa charrette et s'enfuit à Jérusalem; et tout Israël se sépara de la maison de David, comme il en est séparé encore aujourd'hui [b].

Or tout Israël, sachant que Jéroboam était revenu, le constitua roi; et personne ne suivit la maison de David, excepté la maison de Juda.

Roboam, étant donc à Jérusalem, assembla la tribu de Juda et celle de Benjamin, et vint avec cent quatre-vingt mille soldats choisis [c] pour combattre contre la maison d'Israël, et pour réduire tout le royaume de Roboam, fils de Salomon.

Alors Dieu parla à Séméias, homme de Dieu, disant : Va parler à Roboam, fils de Salomon, roi de Juda, et à toute la maison de Juda et de Benjamin, disant : Voici ce que commande le Seigneur : Vous ne monterez point contre vos frères les enfants d'Israël; que chacun s'en retourne chez soi; car c'est moi qui ai dit cette parole. Ils écoutèrent tous ce discours de Dieu, et ils s'en retournèrent comme le Seigneur l'avait ordonné... [d].

[a] Tout Israël avait grande raison. Une nation entière n'aime point à être fouettée avec des scorpions. La maison de David n'était pas meilleure qu'une autre : c'était le fils de l'habitant d'un village; et les autres familles avaient autant de droit que la sienne de se servir de scorpions pour fouetter le peuple; mais Dieu choisit la famille de David.

[b] Ces mots, « comme il en est séparé encore aujourd'hui » (*usque in præsentem diem*), prouvent que l'auteur sacré écrivait très long-temps après l'événement. Cela prouve encore que, s'il n'était qu'un homme ordinaire, on pourrait douter de tout ce qu'il raconte; mais il était inspiré, comme on sait.

Cette scission entre Israël et Juda dura toujours jusqu'à la dispersion des dix tribus, et recommença ensuite entre Samarie et Jérusalem. De là toutes les prophéties en faveur de Juda par les prophètes du parti de Juda; de là toutes ces invectives contre les ennemis de Juda, et toutes ces prédictions de la grandeur de Juda, qu'on a ensuite appliquées à Jésus fils de Marie, quand la religion chrétienne a été établie avec tant de peine et de temps sur les ruines de la religion judaïque.

[c] Voilà une des exagérations incroyables qui se sont glissées dans les livres saints du peuple de Dieu (sans doute par la faute des copistes). Un misérable roitelet de la dixième partie d'un petit pays barbare pouvait-il avoir une armée de cent quatre-vingt mille combattants Les exagérations précédentes, dit-on, sont encore plus incroyables. Il est vrai, et j'en suis très fâché Mes deux prédécesseurs ont dit avec raison que dans ces temps-là rien ne se fesait comme aujourd'hui.

[d] Tous les bons critiques soupçonnent quelqu'un de ces rabbi, de ces roé, de ces prophètes, d'avoir écrit tous ces livres juifs. L'auteur représente toujours un prophète prédisant l'avenir et disposant du présent : mais de quelle autorité ce Juif inconnu, nommé Séméias, était-il donc revêtu pour dissiper tout d'un coup une armée de cent quatre-vingt mille hommes? Ce prophète-là n'était pas de la faction de Juda; aussi n'était-il point compté parmi ceux qui ont prédit Jésus fils de Marie en Bethléem.

Or Jéroboam fit bâtir Sichem dans les montagnes d'Éphraïm...

Et il disait en lui-même : Le royaume pourrait bien retourner à la maison de David; si ce peuple monte en la maison du Seigneur à Jérusalem pour y sacrifier, le cœur de ce peuple se tournera à la fin vers Roboam, roi de Juda; ils me tueront et reviendront à lui : donc, après y avoir bien pensé, il fit faire deux veaux dorés, et il dit à son peuple : Gardez-vous de monter à Jérusalem; voilà vos dieux qui vous ont tirés de l'Égypte; et il mit ces deux veaux, l'un à Béthel, et l'autre à Dan [a].

En même temps Addo *le voyant*, le prophète, l'homme de Dieu [b], vint de Juda en Béthel (chap. XIII, v. 1), quand Jéroboam était monté sur l'autel, et qu'il jetait de l'encens; et il cria contre l'autel dans le verbe de Dieu; et Il dit : Autel! autel! voici ce que dit le Seigneur : il naîtra un jour un fils de la maison de David, qui s'appellera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des autres lieux qui, à présent, brûlent sur toi de l'encens, et il brûlera sur toi les os des hommes; et aussitôt il donna un signe, disant : Ceci sera le signe que c'est Dieu qui a parlé. Voici que l'autel va se fendre, et que la cendre qui est dessus va se répandre.

Le roi ayant entendu cet homme qui criait contre son autel en Béthel, étendit sa main et cria : Qu'on saisisse cet homme-là; mais sa main, qu'il

[a] Nouvelle preuve que la religion judaïque n'était point fixée. Cette misérable nation juive change de culte à tout moment, depuis sa singulière évasion d'Égypte jusqu'au temps d'Esdras. Remarquez son goût pour les veaux d'or ou dorés. Il en coûta vingt-trois mille hommes pour le veau d'Aaron. Le Seigneur Adonaï, ou bien Sadaï, ou Sabbahoth, ou Jéhova, ou Jhao, devait naturellement égorger quarante-six mille Israélites pour les deux veaux de Jéroboam.

Au reste, ce Jéroboam était fort sensé de ne vouloir pas que son peuple allât sacrifier en Jérusalem. Les rois de Perse ne souffrent pas que les Persans aillent baiser la pierre noire à la Mecque; et le roi de Prusse n'envoie point ses grenadiers demander des pardons à Rome.

[b] C'est l'historien Flavius Josephe qui appelle ce prophète Addo, les sacrés cahiers ne le nomment pas. Le Seigneur Adonaï donne à son prophète Addo un pouvoir plus qu'humain. Dès que le roitelet Jéroboam veut faire saisir ce prophète de malheur, sa main se sèche, et son bras reste étendu sans pouvoir remuer. Cependant Adonaï avait lui-même envoyé un autre prophète à ce même Jéroboam pour lui donner dix parts sur douze de ce beau royaume de quarante-cinq lieues de long sur quinze de large.

Le miracle de cette main séchée est bien peu de chose en comparaison de la mer Rouge fendue en deux et du soleil s'arrêtant un jour entier sur Gabaon, comme la lune sur Aialon. Mais nous verrons d'aussi beaux miracles quand nous serons parvenus au temps du devin Élie et du roitelet Achab [a].

[a] Ce troisième commentateur s'exprime en termes trop peu mesurés

avait étendue, devint paralytique sur-le-champ, et il ne put la retirer à lui...

L'autel se fendit, et la cendre se répandit, selon le signe que l'homme de Dieu avait prédit dans le verbe de Dieu...

Alors le roi dit à l'homme de Dieu : Conjure la face du Seigneur ton Dieu, et prie pour moi, afin qu'il me rende ma main. L'homme de Dieu pria la face du Seigneur Dieu, et le roi reprit sa main.

Le roi dit donc à l'homme de Dieu : Viens-t'en dîner avec moi dans ma maison, et je te ferai des présents.

L'homme de Dieu répondit au roi : Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irai point avec toi, et je ne mangerai point de pain, ni ne boirai point d'eau ici; car le Seigneur, qui m'a envoyé ici, m'a ordonné en m'ordonnant : Tu ne mangeras point de pain, et tu ne boiras point d'eau en ce lieu-là, et tu ne retourneras point par le chemin que tu es venu... [a]. Addo, le prophète, s'en retourna donc par un autre chemin.

Or il y avait un vieux prophète qui demeurait à Béthel; et ses enfants contèrent au vieux prophète leur père tout ce que l'homme de Dieu venait de faire. Et leur père leur dit : Quel chemin a-t-il pris pour s'en aller? Et ils lui montrèrent le chemin; et il dit à ses fils : Sanglez-moi mon âne. Et ils lui sanglèrent son âne; et il monta dessus; et il trouva Addo, l'homme de Dieu, assis sous un térébinthe; et il lui dit : Es-tu l'homme de Dieu qui est venu de Juda. Et Addo répondit : C'est moi. Le vieux prophète lui dit : Viens-t'en avec moi pour manger du pain. Addo répondit : Je ne peux m'en retourner, ni venir avec toi, ni manger du pain, ni boire de l'eau en ce lieu; car le Seigneur m'a parlé dans le verbe du Seigneur, disant : Tu ne mangeras pain ni ne boiras eau en ce lieu, et tu ne t'en retourneras pas par la même voie [b].

Le vieux *voyant* lui repartit : Écoute; je suis prophète aussi, et semblable à toi; et un ange m'est venu parler dans le verbe du Seigneur, disant : Ramène-moi cet homme-là dans ta maison, afin qu'il mange pain et qu'il boive eau. Et ainsi il le trompa, et le ramena avec lui; et Addo mangea pain et but eau. Et lorsqu'ils étaient assis à table, le verbe du Seigneur se fit entendre au prophète qui avait ramené le prophète Addo; et ensuite le même verbe cria au prophète Addo : Homme de Dieu, qui viens de Juda, voici ce que dit le Seigneur : Parce que tu n'as pas été obéissant à la bouche du Seigneur, et que tu n'as point gardé le commandement que le Seigneur t'a commandé, et que tu t'en es retourné, et que tu as mangé pain et que tu as bu eau dans le lieu où je t'ai défendu de manger pain et de boire eau, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes pères...

Donc après qu'Addo, homme de Dieu, eut bu et mangé, le vieux devin sangla son âne pour le ramener...

Et comme Addo, homme de Dieu, était en chemin, il fut rencontré par un lion qui le tua; son corps demeura dans le chemin; et l'âne se tenait auprès de lui d'un côté, et le lion de l'autre [a].

DÉCLARATION DU COMMENTATEUR.

« Dans la crainte où je suis que cette histoire et ce commentaire ne causent au lecteur un ennui aussi mortel qu'à moi, je passerai tous les assassinats des rois de Juda et d'Israël, qui ne forment qu'un tableau dégoûtant et monotone de guerres civiles entre deux petits pays barbares, dont les capitales n'étaient qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre. Je ne parlerai de ces roitelets qu'autant qu'ils auront quelque rapport aux grands miracles que Dieu daignait faire continuellement dans ce coin du monde ignoré. Ces miracles, opérés par les prophètes juifs, soutiennent l'attention que l'uniformité des guerres lasserait infailliblement. Je n'entrerai dans quelques détails que lorsqu'à la fin les rois de Babylone viendront venger la terre des abominations de ce peuple non moins cruel que superstitieux, lorsqu'ils brûleront Jérusalem, qu'ils disperseront dix tribus, dont on n'entendra jamais plus parler, et qu'ils mettront les deux autres dans les fers. »

En ce temps (ch. XIV, v. 1) Ahia, fils de Jéroboam, tomba malade. Et le roi Jéroboam dit à sa femme : Ma femme, déguise-toi, change d'habit; va-t'en au village de Silo, où est le prophète Ahias; prends avec toi dix pains, un petit gâteau, un pot de miel, et va-t'en trouver le prophète; car il te dira tout ce qui arrivera au petit

a Cette défense de manger sur les terres de Jéroboam prouve encore que ces terres n'étaient pas fort étendues. Un bon piéton pouvait aisément déjeuner à Samarie, et souper à Jérusalem; à plus forte raison un prophète, accoutumé à une vie sobre, pouvait se passer de déjeuner à Béthel, qui était encore plus près de Jérusalem que de Samarie.

b Remarquez que dès qu'un homme se disait prophète en Israël ou en Juda on le croyait sur sa parole. Nous avons vu qu'il y avait du temps de Saül des troupes de prophètes; mais on n'était point reçu dans ces bandes comme on est reçu licencié à Salamanque et à Coïmbre. Dès que le vieillard se dit prophète, Addo le reconnaît pour tel, et se met à manger sans difficulté.

a Sans l'aventure du lion et de l'âne qui restèrent tous deux en sentinelles à côté du mort, nous n'aurions fait aucun commentaire sur le prophète Addo, qui n'a pas fait une grande figure dans le monde, et à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir eu faim et d'avoir déjeuné mal à propos dans un endroit plutôt que dans un autre. On ne peut le ranger que parmi les petits prophètes.

enfant... Or le prophète Abias, que la vieillesse avait rendu aveugle, entendit le bruit des souliers de la reine, qui était à sa porte en Silo, et lui dit : Entre, entre, femme de Jéroboam ; pourquoi te déguises-tu ?... Ceux de la maison de Jéroboam, qui demeurent dans la ville, seront mangés par les chiens, et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux... Va-t'en donc ; et sitôt que tu auras mis le pied dans la ville, l'enfant mourra [a].

Or Juda fit aussi le mal devant le Seigneur : car ils firent aussi des autels, et des statues, et des bois consacrés, sur les hauts. Il y eut aussi des Sodomites prostitués, et des abominations.

Mais la cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, s'empara de Jérusalem, et il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur et les trésors du roi ; il pilla tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait faits... [b].

Or Asa, petit-fils de Roboam, marcha droit devant le Seigneur (chap. XV, v. 11) ; il chassa les Sodomites prostitués... et empêcha Maacha, sa mère, de sacrifier à Priape, et il brisa le simulacre honteux de Priape, et le brûla dans le torrent de Cédron. Cependant il ne détruisit pas les hauts lieux. Mais son cœur était parfait devant le Seigneur... [c].

[1] Abia eut guerre avec Jéroboam. Il avait quatre cent mille combattants bien choisis et très vaillants. Et Jéroboam avait huit cent mille combattants bien choisis aussi et très vaillants... Et il y eut cinq cent mille hommes des plus vaillants tués dans la bataille du côté d'Israël.. [a].

Abia, voyant donc son royaume affermi, épousa quatorze femmes, dont il eut vingt-deux fils et seize filles...

Asa, fils d'Abia, fit ce qui était bon et agréable devant le Seigneur. Il leva dans Juda une armée de trois cent mille hommes portant boucliers et piques, et dans Benjamin deux cent quatre-vingt mille hommes portant boucliers et carquois...

Et Zara, roi d'Ethiopie, vint l'attaquer avec un million de combattants et trois cents chariots de guerre... ; et les Éthiopiens furent entièrement défaits ; car c'était le Seigneur qui les frappait.

Or Amri acheta (chap. XVI, v. 24) la montagne de Samarie d'un Hébreu nommé Somer, pour deux talents d'argent, et il bâtit la ville de Samarie du nom de ce Somer, à qui la montagne avait appartenu.

Et Hiel, natif de Béthel, rebâtit la ville de Jéricho [b].

En ce temps-là Elie le Thesbite (chap. XVII, v. 1), habitant de Galaad [c], dit à Achab, roi

[a] Ce prophète Ahias n'est pas consolant. Mais observez qu'il n'est que prophète d'Israël, et que par conséquent il est hérétique. Le peuple d'Israël était plongé dans l'hérésie ; il sacrifiait chez lui ; il ne sacrifiait point à Jérusalem. Et il n'est point exprimé que le prophète Ahias fût de la faction de Juda. Mais il y a eu de tout temps des prophètes chez les hérétiques. Jurieu l'était en Hollande ; il prophétisa contre Louis XIV. Le nommé Carré de Montgeron prophétisa en faveur des jansénistes. Il y a des prophètes partout.

[b] Le lion de Juda, dont la verge ne devait jamais sortir d'entre ses jambes jusqu'à ce que Silo vint, sent cette fois-ci ses ongles rognés de bien près ; et sa verge n'a pas grand pouvoir. Sésac vient d'Egypte piller tous les trésors prétendus qui étaient dans le temple de Salomon.

De graves savants prouvent que Sésac était le grand Sésostris ; d'autres graves savants prouvent que Sésostris naquit mille ans avant Sésac ; des savants encore plus graves prouvent qu'il n'y eut jamais de Sésostris.

Une raison qui ferait croire que ce ne fut pas Sésostris qui pilla Jérusalem, c'est qu'il ne pilla point Sichem, Jéricho, Samarie, et les deux veaux d'or hérétiques ; car Hérodote dit que ce grand Sésostris pilla toute la terre.

[c] L'auteur sacré (chap. XV, v. 2 et 13) dit que la reine Maacha était mère du roitelet Abia ; et ensuite il dit qu'elle était mère du roitelet Asa ; mais il ne dit point ce que c'était que ces Priapes dont la mère Maacha était grande-prêtresse à Jérusalem. On ne sort point de surprise quand on voit des Priapes adorés par la maison de David et par les enfants de Jacob. Y a-t-il une plus forte preuve que la religion judaïque ne fut jamais fixée jusqu'au temps d'Esdras ?

Quant aux jeunes Sodomites chassés par le roi Asa ou par le roi Abia, il est étonnant qu'il y eût encore de ces gens-là après le terrible exemple de Sodome et Gomorrhe. Il est souvent parlé de ces jeunes Sodomites dans le troisième livre des *Rois*.

[1] Cet alinéa et les trois suivants sont des *Paralipomènes*, liv. II, chap. 13 et 14.

[a] Je ne puis ni concilier les contradictions énormes qui se trouvent entre le livre des *Rois* et celui des *Paralipomènes* ni éclaircir leurs obscurités. Je donne seulement ce petit exemple concernant le roitelet de Juda, nommé Abia, et le roitelet Jéroboam.

Que dites-vous, mon cher lecteur, des vingt-deux fils de cet Abia et de ses seize filles, dont ces quatorze femmes accouchent en deux ans de temps ? Que dites-vous de son armée de cinq cent quatre-vingt mille hommes, et de celle du roi d'Étiophie qui se montait à un million ? Vous savez qu'il y a un peu loin de l'Ethiopie à Jérusalem. Par où était venu ce roi d'Éthiopie ? Comment le roi d'Égypte, Sésac ou Sésostris, l'avait-il laissé passer ?

Je n'insiste pas sur ces prodiges ; nous en avons vu et nous en verrons bien d'autres : prenons courage.

[b] Ces grands rois d'Israël ne possédaient pas une ville passable avant qu'on eût bâti Samarie, Jéricho et Sichem. Jéricho fut une place importante contre les irruptions des Arabes et des Syriens : ainsi Josué n'avait pas agi en politique lorsqu'il la détruisit entièrement ; et l'anathème prononcé contre elle ne subsista pas.

[c] C'est ici où l'on parle pour la première fois d'Elie le Thesbite, cet homme unique, qui n'avait pas de pain à manger sur la terre, et qui monta au ciel dans un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu. On ne connait guère plus le bourg de Thesbe, sa patrie, que sa personne ; et le voilà qui annonce tout d'un coup qu'il ne pleuvra que par son ordre. Remarquons d'abord que Dieu ne l'emploie que chez les Israélites hérétiques, comme nous l'avons déjà insinué.

Adonaï lui ordonne de s'asseoir, non pas au bord du torrent, mais dans le torrent même ; et c'est là que les corbeaux viennent le nourrir de la part de Dieu. Cette idée de nourrir les saints par des corbeaux fut imitée depuis dans l'histoire des pères du désert. Un corbeau nourrit pendant soixante ans l'ermite Paul dans une caverne de la Thébaïde, et lui apportait chaque jour la moitié d'un pain dans son bec. Paul n'avait que cent treize ans lorsque l'ermite Antoine, âgé de quatre-vingt-dix, vint lui faire une visite. Alors le corbeau apporta un pain entier pour le déjeuner des deux saints, comme saint Jérôme l'atteste.

d'Israël : Vive Dieu ! il ne tombera pas pendant sept ans une goutte de rosée et de pluie, si Dieu ne l'ordonne par ma bouche..

Le Seigneur Adonaï s'adressa ensuite à Elie, et lui dit : Retire-toi d'ici ; va-t'en vers l'orient ; cache-toi dans le torrent de Carith ; j'ai ordonné aux corbeaux de ce pays-là de te nourrir... Elie fit comme le verbe d'Adonaï lui avait dit ; il se mit dans le torrent de Carith, qui est contre le Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le matin du pain et de la viande, et le soir encore du pain et de la viande, et il buvait de l'eau du torrent.

Quelques jours après le torrent se sécha ; car il ne pleuvait point sur la terre. Le verbe d'Adonaï se fit donc encore entendre à lui, en disant : Lève-toi, va-t'en à Sarepta, village des Sidoniens, et demeure là ; car j'ai commandé à une veuve de te nourrir... Élie alla aussitôt à Sarepta ; et quand il fut à la porte, une veuve se mit à ramasser quelques brins de bois. Il lui dit : Donne-moi un peu d'eau dans un gobelet, et une bouchée de pain. La veuve répondit : Vive Adonaï ton dieu ! Je n'ai point de pain ; je n'ai qu'un petit pot de farine qui n'en contient qu'autant qu'il en peut tenir dans ma main, et un peu d'huile dans un petit vase ; et je viens ici ramasser deux brins de bois pour faire manger mon fils et moi, après quoi nous mourrons. Élie lui dit : Cela ne fait rien ; fais comme je t'ai dit : fais-moi cuire un petit pain sous la cendre, apporte-le-moi ; tu en feras après un autre pour ton fils et pour toi [a] ; car voici ce que dit Adonaï, dieu d'Israël : Le pot de farine ne manquera point, et le pot d'huile ne diminuera point, jusqu'à ce qu'Adonaï fasse tomber de la pluie sur la face de la terre... La veuve s'en alla donc, et fit ce qu'Élie lui avait dit. Elie mangea, elle aussi, et sa maison aussi ; et la farine du pot ne manqua point, et l'huile du petit huilier ne diminua point...

Or il arriva après que l'enfant de cette veuve, mère de famille, fut si malade, qu'il ne respirait plus. Cette femme dit donc à Élie : Homme de Dieu, es-tu venu chez moi pour faire mourir mon fils ? Élie lui dit : Donne-moi ton fils, et il le prit du sein de la veuve, et le porta dans la salle à manger où il demeurait. Il se mit par trois fois sur l'enfant en le mesurant, et il cria à Adonaï : Mon Seigneur, fais, je te prie, que l'âme de cet enfant revienne dans ses entrailles ; et Adonaï exauça la voix d'Élie, l'âme de l'enfant revint, et il ressuscita [a].

Après plusieurs jours (chap. XVIII, v. 1), le verbe d'Adonaï fut fait à Élie, disant : Va, montre-toi au roi Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la face de la terre. Élie alla donc pour se montrer au roi Achab... Or il y avait alors grande famine sur la terre [b]. Achab vint aussitôt devant Élie, et lui dit : N'es-tu pas celui qui trouble Israël ? Elie lui répondit : Ce n'est pas moi qui trouble Israël ; c'est toi et la maison de ton père, quand vous avez tous abandonné Adonaï et suivi Baal... Fais assembler tout le peuple sur le mont Carmel [c], avec tes quatre cent cinquante prophètes de Baal, et avec tes quatre cents prophètes des bocages, qui mangent de la table de ta femme Jézabel...

Achab fit donc venir tous les enfants d'Israël, et il assembla ses prophètes sur le mont Carmel... Élie dit : Qu'on me donne deux bœufs (chap. XVIII, v. 23), qu'ils en choisissent un pour eux, et que l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur le bois, sans mettre du feu par-dessous, et moi je prendrai l'autre bœuf ; je le mettrai sur du bois, sans mettre du feu par-dessous... Invoquez tous le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom du mien. Que le Dieu qui exaucera par le feu, soit Dieu ! Tout le monde lui répondit : Très bonne proposition.

Les prophètes d'Achab, ayant donc pris leur bœuf, invoquèrent le nom de Baal jusqu'à midi,

a Le Seigneur envoie Elie du milieu des hérétiques chez les infidèles. Le prophète commence par deviner qu'une femme qui ramasse du bois est veuve ; il commence par demander pour lui le seul morceau de pain qui reste à cette femme, bien sûr qu'il lui en donnera d'autre. Mais il n'est pas dit que cette femme sidonienne se soit convertie, et ait quitté le dieu de Sidon pour le dieu de Juda, malgré tous les miracles que fait Élie en sa faveur ; mais sa conversion peut se supposer. De plus, un grand nombre de savants supposent, et nous l'avouons souvent, que tous les peuples reconnaissent un Dieu suprême qui communiquait une partie de son pouvoir à ceux qu'il voulait favoriser, tantôt à des mages d'Égypte, tantôt à des mages de Perse ou de Babylone, à des hérétiques samaritains, à des idolâtres même, comme Balaam. Si vous en croyez ces savants, chacun conservait ses rites, son culte, ses dieux secondaires, en adorant le Dieu universel. Ainsi le pharaon qui vit les miracles de Moïse reconnut la puissance de Dieu, et ne changea point de culte : ainsi la veuve de Sarepta, dont Elie multiplia l'huile et la farine et ressuscita l'enfant, resta dans sa religion ; car il n'est point dit qu'Elie l'engagea à judaïser.

a Quelques commentateurs ont remarqué qu'Elisée, valet d'Elie et son successeur en prophétie, fit la même chose en faveur d'un petit enfant qu'il ne ressuscita qu'après s'être étendu sur lui. L'enfant bâilla sept fois et ouvrit les yeux. Les impies ont prétendu conclure qu'Elisée lui-même était le père de cet enfant, parce que le mari de la mère était fort vieux, et que Giézi, valet d'Élisée, qui lui amena cette femme dans sa chambre, lui dit : Ne vois-tu pas ce qu'elle te demande ? Mais il n'est pas permis de soupçonner ainsi un prophète.

Nous ne répondrons point à ceux qui nient absolument tous les miracles d'Elie et d'Elisée, et jusqu'à l'existence de ces deux hommes. *Contra negantem principia non est disputandum.*

b Toujours la famine dans la terre de promission. Il y a encore une autre famine du temps d'Elisée. A peine Abraham y était-il arrivé qu'il y eut famine ; et il y avait encore famine lorsque Joseph le Juif gouvernait l'Egypte despotiquement.

c Le mont Carmel appartenait aux Sidoniens. On sait que c'est sur cette montagne que le prophète Elie fonda les carmes. Ces savants moines ont plus d'une fois traité d'hérétiques ceux qui ont osé combattre cette vérité.

disant, Baal, exauce-nous; et Baal ne disait mot. Ils sautaient par-dessus l'autel; il était déjà midi, et Élie se moquait d'eux, en disant : Criez plus fort, car Baal est un Dieu; il parle peut-être à quelqu'un, ou il est au cabaret, ou il voyage, ou il dort, et il faut le réveiller. Ils se mirent donc à crier encore plus; ils se firent des incisions selon leurs rites avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang [a].

Élie rétablit l'autel d'Adonaï en prenant douze pierres, et fesant une rigole tout autour, arrangea son bois, coupa son bœuf par morceaux. Il fit répandre par trois fois quatre cruches d'eau sur son holocauste et sur le bois, et il dit : Adonaï ! dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! fais voir aujourd'hui que tu es le dieu d'Israël, et que je suis ton serviteur, et que c'est par ton ordre que j'ai fait tout cela.

Et en même temps le feu d'Adonaï descendit du ciel et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la cendre, et l'eau qui était dans les rigoles.

Ce que voyant le peuple, il cria : Adonaï est dieu ! Adonaï est dieu !

Alors Élie leur dit : Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul; et le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, et les y massacra tous [b].

Elie dit ensuite au roi Achab : Allez, mangez, et buvez; car j'entends le bruit d'une grande pluie...; et il tomba une grande pluie. Achab monta donc sur sa charrette...; et Élie s'étant ceint les reins, courut devant Achab jusqu'au village de Jesrahel [a].

Le roi Achab ayant rapporté à Jézabel (chap. XIX, v. 1) ce qu'Élie avait fait, et comme il avait massacré ses prophètes, la reine Jézabel envoya un messager à Élie, disant : Les dieux m'exterminent, si demain je ne tue ton âme, comme tu as tué l'âme de mes prophètes!

Elie trembla de peur, et s'enfuit dans le désert et il se jeta par terre et s'endormit. L'ange de Dieu le toucha et lui dit : Lève-toi et mange. Élie se retourna, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un pot d'eau. Il mangea et but, et marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb, montagne de Dieu... et il se cacha dans une caverne. Le Seigneur Adonaï lui dit : Que fais tu là? Sors et va sur la montagne. Puis le Seigneur passa, et on entendit devant le Seigneur un grand vent, qui déracinait les montagnes et qui brisait les roches; et le Seigneur n'était point dans le vent. Puis, après le vent, il se fit un grand tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement; et après ce tremblement de terre, il s'alluma un grand feu, et Dieu n'était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le sifflement d'un petit vent, et Dieu était dans ce sifflement [b], et Adonaï dit à Élie : Retourne dans le désert de Damas (ch. XIX, v. 15), et tu oindras Hazael pour être roi de Syrie, et tu oindras Jéhu, fils de Namsi, pour être roi sur Israël; tu oindras aussi le bouvier Elisée pour être prophète. Quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu sera tué par Élise [c].

[a] Il est évident par l'acceptation universelle et soudaine que les Israélites font de l'offre d'Elie, qu'ils étaient dans la bonne foi.

Il n'est pas moins évident que leurs prêtres avaient une confiance aussi grande dans leur dieu Baal, qu'Elie dans le vrai Dieu, puisqu'ils se donnaient des coups de couteau, et qu'ils fesaient couler leur sang pour obtenir le feu du ciel.

Il semble même que le peuple d'Israël et le peuple de Juda adoraient le même dieu sous des noms differents. Israël avait des veaux d'or; mais Juda avait ses bœufs d'or, placés par Salomon dans le sanctuaire avant que Sésac vint piller Jérusalem et le temple. Il est clair, par le texte, qu'Israël n'adorait point ses veaux, puisqu'il n'adorait que Baal. Or ce mot, Bal, Bel, Baal, signifiait le Seigneur, comme Adonaï, Eloa, Sabbaoth, Sadaï, Jéhova signifiait aussi le Seigneur. Les rites, les sacrifices, étaient entièrement les mêmes; les intérêts seuls étaient differents. L'hérésie d'Israël ne consistait donc qu'en ce que les Israélites ne voulaient pas porter leur argent à Jérusalem, dont la tribu de Juda était en possession.

[b] Quelques savants prétendent qu'Élie n'est qu'un personnage allégorique, et qu'il n'y eut jamais d'Élie. Mais si Élie exista, les critiques disent que jamais Juif ne fut plus barbare. Les prophètes de Baal étaient aussi devots à leur dieu que lui au sien; leur foi était aussi grande que la sienne. Ils n'étaient donc pas coupables; ils étaient fidèles à leur dieu et à leur roi. Il y avait donc une injustice horrible à leur faire souffrir la mort. Et comment le roi d'Israël permit-il cette exécution? c'était se condamner soi-même à assister à la potence. De plus, Élie devait espérer que le miracle inouï de la foudre qui vint en temps serein brûler les pierres de son autel, la cendre de son bois et l'eau de ses rigoles, convertirait infailliblement les hérétiques. Il devait donc porter sur ses épaules les brebis égarées. Il devait vouloir le repentir des pécheurs et non leur mort. Mais il les massacra lui-même. *Interfecit eos* (chap. 18, v. 40). C'était un rude homme que cet Élie, qui égorgeait tout seul huit cent cinquante prophètes ses confrères : car il est dit qu'il les tua tous.

Mes prédécesseurs, dans l'explication de la sainte Ecriture, n'ont pu répondre aux critiques, ni moi non plus. Puisse seulement cette exécrable boucherie d'Elie ne point encourager les persécuteurs!

[a] Nos critiques ne cessent de s'étonner de voir le plus grand des prophètes, le premier ministre de l'Eternel, courir comme un valet de pied devant la charrette du roi d'Israël.

Il est dit dans l'*Histoire de François Xavier*, apôtre des Indes, qu'il courait, comme Elie, devant la charrette qui mena ses compagnons de Rome en Espagne. Nos critiques s'étonnent bien davantage que la reine Jézabel soit assez sotte pour faire avertir Elie, par un messager, qu'elle le fera pendre le lendemain. C'était lui donner un jour pour se sauver. Ils ne conçoivent pas qu'un homme qui ressuscitait des morts, qui disposait des nuées et de la foudre, soit assez poltron pour s'enfuir sur les menaces d'une femme. Dieu ne l'assiste qu'avec un petit pain cuit et de l'eau. L'ange qui lui donna ce pain et cette eau était apparemment l'ange qui donna à boire au petit Ismael et à sa mère Agar.

[b] Dieu qui n'était pas dans ce grand vent, mais qui était dans ce petit vent, fournit de belles réflexions aux commentateurs, et surtout au profond Calmet. Il soupçonne, après de grands hommes, que le grand vent signifie l'ancien *Testement*, et que le petit vent signifie le nouveau.

[c] Ce petit morceau est le plus important de tous. Dieu or-

Or, Elie ayant rencontré Élisée qui labourait avec vingt-quatre bœufs, il mit son manteau sur lui...

Bénadad, roi de Syrie (chap. xx, v. 1), ayant assemblé toute son armée et sa cavalerie, et ses chars de guerre, et trente-deux rois avec lui, marcha contre Samarie et l'assiégea.

Le roi d'Israël (chap. xxii, v. 6) assembla ses prophètes au nombre de quatre cents, et leur dit : Dois-je aller à la guerre en Ramoth de Galaad? Et ils lui répondirent : Marche à la guerre dans la ville de Galaad, et le Seigneur la mettra dans ta main.

Le roi Josaphat, roi de Juda (l'ami et l'allié du roi d'Israël Achab), dit aussi : N'y a-t-il point quelque autre prophète pour prophétiser? Achab répondit au roi Josaphat : Il y en a encore un par qui nous pourrions interroger Adonaï ; mais je hais cet homme-là, parce qu'il ne prophétise jamais rien de bon; c'est Michée, fils de Jemla...*.

Cependant Achab, roi d'Israël, fit venir Michée. Le roi d'Israël et le roi de Juda étaient dans l'aire d'une grange, chacun sur son trône, vêtus à la royale, près de Samarie; et tous les prophètes

donne à Elie de faire un oint, un christ, un messie d'Hazael, de le sacrer roi, oint de Syrie ; et d'oindre, de sacrer pareillement Jéhu, roi d'Israël ; et d'oindre, de sacrer aussi le bouvier Elisée en qualité de prophète, titre qui est bien au-dessus du titre de roi. Cet Elisée est le premier prophète pour lequel l'Ecriture ait jamais employé ce mot d'oint, de christ. Milord Bolingbroke dit que pour faire deux rois et un prophète il ne faut qu'un demi-setier d'huile. Cependant nous ne voyons pas qu'Elisée ait été jamais oint. Nous voyons encore moins qu'Elisée ait égorgé ceux qui échappèrent à l'épée de Jéhu. On nous a épargné les meurtres dont Elisée devait décorer son ministère. C'est bien assez des huit cent cinquante prophètes tués de la propre main d'Elie.

* Mes prédécesseurs, dans le travail épineux et désagréable de ce commentaire, se sont appliqués à citer et à réfuter milord Herbert, Woolston, Tindal, Toland, l'abbé de Tilladet, l'abbé de Longuerue, le curé Meslier, Boulanger, Freret, Dumarsais, le comte de Boulainvilliers, milord Bolingbroke, Huet et tant d'autres. Nous nous en tiendrons ici à milord Bolingbroke ; et nous croirons, en le réfutant, avoir réfuté tous les critiques. Voici donc comme il s'exprime dans son livre aussi profond que hardi, donné au public par l'écossais M. Mallet, son secrétaire et son disciple.

« Je suis bien aise de voir un roi qui se dit catholique, « comme Josaphat, et un roi hérétique, comme Achab, réunis « contre l'ennemi commun, contre un infidèle tel que le roi « de Syrie, souillé du crime d'adorer Dieu sous le nom d'Adad « et de Remnon, au lieu de l'adorer sous le nom d'Adonaï ou « de Sabbaoth. Mais je suis fâché de voir le roi d'Israël assez « imbécile pour appeler à son conseil de guerre quatre cents « gueux de la lie du peuple, qui se disaient prophètes. Je ne « sais même où il put trouver ces quatre cents énergumènes, « après qu'Elie avait eu la condescendance d'en tuer huit cent « cinquante de sa main ; savoir, quatre cent cinquante pro- « phètes commensaux de la reine Jezabel, et quatre cents pro- « phètes des bocages.

« Quoique je sache bien que les rois d'Israël et de Juda « n'étaient pas riches, et que la ville de Samarie était alors « fort peu de chose, cependant je n'aime point à voir deux « rois vêtus à la royale, assis chacun sur un trône dans une « aire où l'on bat du blé. Ce n'est pas là un lieu propre à tenir « un conseil.

« Le prophète Sédekias, fils de Chanaana, pouvait pré- « dire aux deux rois des choses agréables sans se mettre deux « cornes de fer sur la tête. C'eût été un beau spectacle, si tous « les autres prophètes et tous les officiers de l'armée s'étaient « mis des cornes pour opiner.

« Michée ne se met point de cornes ; mais il est assez fou « pour dire qu'il vient d'assister au conseil de Dieu, et qu'il « a vu Dieu assis sur son trône, environné de toutes les « troupes célestes.

« Ce furieux insensé ose attribuer à Dieu deux choses « également abominables et ridicules : l'une, de vouloir trom- « per Achab, roi d'Israël ; l'autre, de ne savoir comment « s'y prendre.

« Mais le comble de l'extravagance est de faire entrer un « esprit malin, un diable, dans le conseil de Dieu, quoique « le peuple hébreu n'eût jamais encore entendu parler du « diable, et que ce diable n'eût été inventé que par les « Perses, avec qui ce peuple n'avait encore aucune commu- « nication.

« Dieu ne sait comment le diable s'y prendra. Le diable, « qui a plus d'esprit que lui, et plus de puissance, lui dit qu'il « se mettra dans la bouche de tous les prophètes pour les faire « mentir.

« Du moins, lorsque dans le second livre de l'*Iliade*, Ju- « piter cherche des expédients pour relever la gloire d'Achille « aux dépens d'Agamemnon, il trouve un expédient de lui- « même : c'est de tromper Agamemnon par un songe men- « teur. Il ne consulte point le diable pour cela ; il parle lui- « même au songe ; il lui donne ses ordres. Il est vrai qu'Ho- « mère fait jouer là un rôle bien bas et bien ridicule à son « Jupiter.

« Il se peut que, les livres juifs ayant été écrits très tard, « le prêtre qui compila les rêveries hébraïques ait imité cette « rêverie d'Homère. Car dans toute la *Bible* le dieu des Juifs « est très inférieur au dieu des Grecs, il est presque toujours « battu ; il ne songe qu'à obtenir des offrandes, et son peuple « meurt toujours de faim. Il a beau être continuellement pré- « sent, et parler lui-même, on ne fait rien de ce qu'il veut. « Si on lui bâtit un temple, il vient un Sésac, roi d'Egypte, « qui le pille et qui emporte tout. S'il donne en songe la sa- « gesse à Salomon, ce Salomon se moque de lui, et l'aban- « donne pour d'autres dieux. S'il donne la terre promise à son « peuple, ce peuple y est esclave depuis la mort de Josué jus- « qu'au règne de Saül. Il n'y a point de Dieu ni de peuple « plus malheureux.

« Les compilateurs des fables hébraïques ont beau dire « que les Hébreux n'ont toujours été misérables que parce « qu'ils ont toujours été infidèles ; nos prêtres anglicans en « pourraient dire autant de nos Irlandais et de nos monta- « gnards d'Ecosse. Rien n'est plus aisé que de dire : Si tu as « été battu c'est que tu as manqué aux devoirs de ta religion : « si tu avais donné plus d'argent à l'Eglise, tu aurais été « vainqueur. Cette infâme superstition est ancienne ; elle a « fait le tour de la terre. »

On peut dire à milord Bolingbroke que les écrivains sacrés n'ont pas plus connu Homère que les Grecs n'ont connu les livres des Juifs. Jupiter, qui trompe Agamemnon, ressemble, il est vrai, au dieu Sabbaoth qui trompe le roi Achab. Mais l'un n'est point emprunté de l'autre. C'était une créance commune dans tout l'Orient, que les dieux se plaisaient à tendre des piéges aux hommes, et à ouvrir sous leurs pas des précipices dans lesquels ils les plongeaient. Les poëmes d'Homère et les tragédies grecques portent sur ce fondement. D'ailleurs, l'exemple de la mort d'Achab rentre dans les exemples ordinaires d'une justice divine, qui venge le sang innocent. Achab était très coupable, et méritait que Dieu le punit. Il avait pris dans la ville de Samarie la vigne de Naboth sans la payer ; et il avait fait condamner injustement Naboth à la mort. Il n'est donc ni étonnant ni absurde que Dieu le punisse, de quelque manière qu'il s'y prenne.

A l'égard du luxe d'Achab et de sa maison d'ivoire, ou ornée d'ivoire, cela prouve que les caravanes arabes apportaient depuis long-temps des marchandises des Indes et de l'Afrique. Quelques ornements d'ivoire aux chaises curules furent long-temps la seule magnificence que les Romains connurent. Quoique les commentateurs reprochent aux écrivains hébreux des hyperboles et de l'exagération, cependant il faut bien que les chefs de la nation hébraïque eussent quelque sorte de décoration.

prophétisaient devant eux. Le prophète Sédékias, fils de Chanaana, se mit des cornes de fer sur la tête, et dit : Ces cornes frapperont la Syrie jusqu'à ce qu'elle soit détruite.

Tous les prophètes prophétisaient de même, et disaient aux deux rois : Montez contre Ramoth en Galaad ; et le Seigneur vous la livrera... Mais Michée, étant interrogé, dit : J'ai vu le Seigneur assis sur son trône (ch. XXII, v. 19), et toute l'armée du ciel rangée à sa droite et à sa gauche, et le Seigneur a dit : Qui de vous ira tromper Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad, et qu'il y périsse? Et un ange autour du trône disait une chose, et un autre ange en disait une autre... Alors un méchant ange s'est avancé, et se présentant devant le Seigneur, il lui a dit : C'est moi qui tromperai Achab. Et Adonaï lui a dit : Comment t'y prendras-tu? Et l'ange malin a répondu : Je serai un esprit menteur dans la bouche des prophètes ; Adonaï lui a reparti : Oui, tu le tromperas, et tu prévaudras ; va-t'en, et fais cela ainsi.

Le reste des discours d'Achab (ch. XXII, v. 39) et de tout ce qu'il fit, et la maison d'ivoire qu'il construisit, et toutes les villes qu'il bâtit, tout cela n'est-il pas écrit dans le livre des discours et des jours des rois d'Israël?

ROIS.

LIVRE IV.

Or il arriva qu'Ochozias, roi d'Israël, étant tombé par les barreaux d'une salle à manger, en Samarie (ch. I, v. 1), en fut très mal. Et il dit à ses domestiques : Allez consulter Béelzébub, ou Belzébuth, le dieu d'Accaron, pour savoir si je pourrai en réchapper...

En même temps un ange du Seigneur parla à Élie le Thesbite, et lui dit : Va-t'en aux gens du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un dieu en Israël? pourquoi consultez-vous un dieu en Accaron? c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï : O roi, tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort. Et ayant parlé ainsi, Élie s'en alla. Les gens du roi retournèrent donc vers lui, et lui dirent : Il est venu un homme qui nous a dit : Tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort... *. Cet homme est très poiloux, et il a une ceinture de cuir sur les reins. Ah ! c'est Élie le Thesbite, dit le roi. Et aussitôt il envoya un capitaine avec cinquante soldats pour prendre Élie qui était sur le haut d'une montagne. Le capitaine dit à Élie : Homme de Dieu, le roi t'ordonne de descendre de la montagne. Élie lui répondit : Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore toi et tes cinquante hommes ! Et la foudre descendit du ciel, et dévora les cinquante hommes et le capitaine.

Le roi Ochozias envoya aussitôt un autre capitaine avec cinquante autres soldats. Le capitaine dit à Elie : Allons, allons, homme de Dieu, descends vite. Élie lui répondit : Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore toi et tes cinquante ! Et la foudre descendit, et dévora encore ce capitaine et cette cinquantaine *.

Les enfants des prophètes, qui étaient à Jéricho, vinrent dire à Élisée (ch. II, v. 1) : Ne sais-tu pas que le Seigneur doit enlever aujourd'hui Élie? Élisée répondit : Je le sais ; n'en dites mot... Et cinquante enfants des prophètes suivirent Élie et Élisée jusqu'au bord du Jourdain. Alors Elie prit son manteau ; et l'ayant roulé, il en frappa les eaux du Jourdain, qui se divisèrent en deux parts ; et Élie et Élisée passèrent à sec. Quand ils furent passés, Élie dit à Elisée : Demande-moi ce que tu voudras avant que je sois enlevé d'avec toi. Élisée lui répondit : Je te prie que ton double esprit soit fait en moi. Élie lui dit : Tu me

* Nous n'examinerons ici que les objections de milord Bolingbroke. Selon lui, « Élie le Thesbite est un personnage, « imaginaire ; et Thesbe, sa patrie, est aussi inconnue que « lui. » Ses premières paroles confirment que chaque bourgade, dans tous ces pays-là, avait son dieu qui en valait bien un autre. Il était indifférent au roi Ochozias d'envoyer chez le dieu Adonaï, ou chez le dieu Béelzébub. Il paraît qu'Elie était très connu du roi Ochozias, puisque, lorsque ses gens lui dirent qu'il est venu un fou poiloux avec une ceinture de cuir, il dit tout d'un coup : C'est Elie. Il ne crut pas devoir consulter un homme que toute sa cour regardait avec dérision.

* Milord Bolingbroke continue ainsi : « Cet Elie, qui fait « descendre deux fois la foudre sur deux capitaines, et sur « deux compagnies de soldats envoyées de la part de son roi, « ne peut être qu'un personnage chimérique ; car s'il pouvait « se battre ainsi à coups de foudre, il aurait infailliblement « conquis toute la terre en se promenant seulement avec son « valet. C'est ce qu'on disait tous les jours aux sorciers : Si « vous êtes sûrs que le diable, avec qui vous avez fait un « pacte, fera tout ce que vous lui ordonnerez, que ne lui ordonnez-vous de vous donner tous les empires du monde, « tout l'argent, et toutes les femmes? On pouvait dire de « même à Elie : Tu viens de tuer deux capitaines et deux compagnies de gens d'armes à coups de tonnerre ; et tu t'enfuis « comme un lâche, et comme un sot, dès que la reine Jézabel « te menace de te faire pendre ! Ne pouvais-tu pas foudroyer « Jézabel, comme tu as foudroyé ces deux pauvres capitaines? » Quelle impertinente contradiction fait de toi tantôt un dieu, « et tantôt un goujat? Quel homme sensé peut supporter « ces détestables contes, qui font rire de pitié et frémir d'horreur? »

Ces invectives terribles seraient à leur place contre les prêtres des faux dieux ; mais non pas contre un prophète du Seigneur, qui ne parle et n'agit jamais de lui-même, et qui n'est que l'instrument du Seigneur. Il n'a point fait son marché avec Dieu, comme les sorciers prétendaient en avoir fait un avec le diable.

demandes là une chose bien difficile : cependant, si tu me vois quand je serai enlevé, tu l'auras ; mai si tu ne me vois point, tu ne l'auras pas [a].

Et comme ils continuaient leur chemin en causant ensemble, voici qu'un char de feu et des cheveaux de feu descendirent et séparèrent Élie et Élisée ; et Élie fut enlevé au ciel dans un tourbillon [b].

Élisée ramassa le manteau qu'Élie avait laissé tomber par terre, il prit le manteau, et il en frappa les eaux du Jourdain ; mais elles ne se divisèrent pas. Élisée dit : Eh bien! où est donc ce Dieu d'Élie? Mais en frappant les eaux une seconde fois, elles se divisèrent à droite et à gauche, et Élisée passa à pied sec.

Or Élisée monta de là à Béthel ; et comme il marchait dans le chemin, de petits enfants étant sortis de la ville, se moquèrent de lui en lui disant : Monte, monte, chauve. Elisée, se retournant, les anathématisa au nom du Seigneur, et en même temps deux ours sortirent d'un bois, et déchirèrent quarante-deux enfants [c].

Or le roi d'Israël (chap. III, v. 4), Joram, fils d'Achab, régnant dans Samarie, et le roi Josaphat régnant dans Jérusalem, et un autre roi régnant dans l'Idumée, s'étant joints ensemble contre un roi de Moab, ayant marché par le désert pendant sept jours, et n'ayant d'eau ni pour leur armée ni pour leurs bêtes, le roi d'Israël Joram dit : Hélas! hélas! le Seigneur nous a ici joints trois rois ensemble pour nous livrer daus les mains de Moab.

Le roi Josaphat dit : N'y aurait-il point ici quelque prophète d'Adonaï pour prier Adonaï? Un des gens du roi répondit : Il y a ici le bouvier Élisée, fils de Saphat, lequel était valet d'Élie. Et Josaphat dit : La parole du Seigneur est dans lui. Alors Joram, roi de Samarie, Josaphat, roi de Jérusalem, et le roi d'Edom, allèrent trouver Élisée [a].

Joram, roi de Samarie, dit à Elisée : Dis-nous pourquoi le Seigneur a assemblé trois rois pour les livrer aux mains du roi de Moab? Élisée lui répondit : Vive Adonaï Sabbaoth, si je n'avais de respect [b] pour la face de Josaphat, roi de Juda, je ne t'aurais pas seulement écouté, et je n'aurais pas daigné te regarder ; mais maintenant qu'on m'amène [c] un harpeur. Et le harpeur vint chanter des chansons sur sa harpe ; et la main d'Adonaï fut sur Élisée... Les Israélites battirent les Moabites, qui s'enfuirent... Le roi de Moab, ayant vu cela, prit son fils aîné qui devait régner [d] après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille, et les Israélites, étant épouvantés, s'en retournèrent chacun chez soi.

Un certain jour (chap. IV, v. 8) Élisée passait

a L'enlèvement admirable d'Elie au ciel se prépare ; mais d'où ces fils de prophètes le savaient-ils? Pourquoi Elie roule-t-il son manteau? Pourquoi diviser les eaux du Jourdain, comme avait fait Josué? le char de feu dans lequel Elie monta ne pouvait-il pas l'enlever aussi bien à la droite qu'à la gauche du Jourdain?

« Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus. »
Hor., de Art. poet.

On s'est beaucoup tourmenté pour savoir ce que c'est que ce double souffle, ou ce double esprit, qu'Elisée, valet et successeur d'Elie, demande à son maître. Il lui demande un esprit aussi puissant que le sien, un esprit qui en vaut deux ; c'est le *duplici panno* d'Horace ; c'est, comme disent nos distillateurs, de l'eau de fleur d'orange double.

A l'égard de la réponse d'Elie, les commentateurs ne l'ont jamais expliquée. Torniel pense qu'elle signifie : Si tu as les yeux assez bons pour me distinguer quand je serai dans mon char de feu environné de lumière, ce sera signe que tu auras autant de génie que moi ; mais si tu ne peux me voir, ce sera signe que tu seras toujours médiocre. Sur quoi Toland dit que le savant Torniel est encore plus médiocre qu'Elisée. Nous n'approuvons pas ces écarts de Toland.

b Ce char de lumière, ces quatre chevaux de feu, ce tourbillon dans les airs, ce nom d'Elie, ont fait penser au lord Bolingbroke et à M. Boulanger que l'aventure d'Elie était imitée de celle de Phaéton qui s'assit sur le char du soleil. La fable de Phaéton fut originairement égyptienne : c'est du moins une fable morale, qui montre les dangers de l'ambition. Mais que signifie le char d'Elie? Les écrivains juifs, dit le lord Bolingbroke, ne sont jamais que des plagiaires grossiers et maladroits.

c Si l'histoire des quarante-deux petits garçons était vraie, dit encore milord Bolingbroke, « Elisée ressemblerait à un « valet qui vient de faire fortune, et qui fait punir quiconque « lui rit au nez. Quoi! exécrable valet de prêtre, tu ferais « dévorer par des ours quarante-deux enfants innocents pour « t'avoir appelé chauve! Heureusement il n'y a point d'ours « en Palestine ; ce pays est trop chaud, et il n'y a point de « forêt. L'absurdité de ce conte en fait disparaître l'horreur. » C'est ainsi que s'exprime un Anglais, qui avait cet esprit puissant, ce double génie que demandait Elisée, mais qui avait aussi double hardiesse.

Je n'oserais assurer qu'il n'y ait point d'ours en Galilée, c'est un pays plein de cavernes, où ces animaux, venus de loin, auraient pu se retirer.

a C'est toujours milord Bolingbroke qui parle : « Si on « voyait trois rois, l'un papiste, et les deux autres protes-« tants, aller chez un capucin pour obtenir de lui de la pluie, « que dirait-on d'une pareille imbécillité? Et si un frère ca-« pucin écrivait un pareil conte dans les annales de son ordre, « ne conviendrait-on pas de la vérité du proverbe : *Orgueil-« leux comme un capucin?* »

Ces paroles du lord Bolingbroke ne peuvent faire aucun tort à Elisée. On peut dire qu'Élisée entendait qu'un orthodoxe ne doit parler à un hérétique que pour tâcher de le convertir.

b M. Collins et milord Bolingbroke disent que cette réponse d'Elisée est bien d'un bouvier qui a fait fortune. Mais le jacobin Torquemada dit que c'est la noble fierté d'un prophète qui daigne s'abaisser à parler à un roi hérétique qu'il aurait pu mettre à l'inquisition.

c Pourquoi Elisée ne peut-il prophétiser sans le secours d'un ménétrier? Ces insolents Anglais le comparent *to an old lecher who cannot suit if he does not fumble.* Nous nous garderons bien de traduire ces paroles infâmes

d L'action du roi de Moab est d'une autre nature que celle du prophète Elisée, qui ne peut prophétiser si on ne joue du violon ou de la harpe : elle prouve que les Juifs ne furent pas les seuls de ces cantons qui sacrifièrent leurs enfants. Mais devaient-ils s'enfuir parce que leur ennemi, le roi de Moab, fesait une action abominable qu'ils commirent souvent eux-mêmes? Au contraire ils devaient presser le siége, ils devaient abolir cette horrible coutume, comme les Romains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes, et comme César le défendit aux sauvages Gaulois.

par le village de Sunam, et il y avait une grande dame dans ce village qui lui donna du pain… Cette femme dit à son mari : Je vois que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de Dieu ; fesons-lui faire une petite chambre ; mettons-y un petit lit, une table, une chaise, et une lampe.

Un jour donc Élisée étant venu dans le village de Sunam, il alla loger dans cette chambre ; et il dit à son valet Giézi : Fais-moi venir cette Sunamite ; et elle vint. Élisée dit à son valet : Demande-lui ce qu'elle veut que je fasse pour elle, si elle a quelque affaire, et si elle veut que je parle au roi d'Israël Joram, ou au prince de sa milice ; que faut-il que je fasse pour elle[a] ?

Son valet Giézi lui répondit : Est-ce que cela se demande? ne vois-tu pas que son mari est vieux, et qu'elle n'a point d'enfant? Élisée la fit donc revenir, puis lui dit : Tu auras[b] un enfant dans ta matrice, si Dieu plaît, dans un an… Cette femme eut donc un fils au bout de l'année… L'enfant mourut. La mère fit seller son ânesse, et alla trouver l'homme de Dieu sur le mont Carmel[c]. Cette femme ayant fait des reproches à Élisée, il dit à Giézi son valet : Mets ta ceinture, prends ton bâton, et marche : si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point ; si on te salue, ne réponds point : mets ton bâton sur le visage de l'enfant pour le ressusciter.

Giézi courut donc, et mit son bâton sur le visage de l'enfant ; mais l'enfant ne branla point, et la parole et le sentiment ne lui revinrent point. Giézi revint donc dire à son maître que l'enfant ne voulait pas ressusciter. Elisée entra donc dans la maison, et trouva l'enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et se courba sur l'enfant. Et la chair de l'enfant se réchauffa, et Elisée descendant du lit se promena dans la maison par-ci par-là, et puis il remonta, et se courba sur lui, et l'enfant bâilla sept fois, et ouvrit les yeux[a].

Élisée revint ensuite à Galgala ; il y avait une grande famine[b]. Les enfants des prophètes demeuraient avec lui ; et il dit à un valet : Prends une grande marmite, et fais à manger pour les enfants des prophètes. Le valet ayant trouvé des coloquintes, les mit dans sa marmite… Les prophètes, en ayant goûté, s'écrièrent : Homme de Dieu, la mort est dans la marmite. Oh bien donc! dit Élisée, apportez-moi de la farine. Ils apportèrent de la farine ; il la mit dans la marmite, et il n'y eut plus d'amertume dans le pot.

Or il vint un homme de Baal-Salisa, qui portait des prémices et vingt pains d'orge, avec du froment nouveau dans sa poche… Le cuisinier lui répondit : Il n'y en a pas là pour servir à cent convives. Elisée dit : Donne, donne cela au peuple, afin qu'il mange ; car Adonaï dit : Ils mangeront, et il y en aura de reste. Le cuisinier servit donc ces pains devant le peuple ; ils mangèrent, et il y en eut de reste, selon la parole d'Adonaï[c].

Or Naaman (chap. v, v. 1), prince de la milice du roi de Syrie, était un homme grand et honoré chez son maître ; car c'était par lui qu'Adonaï avait sauvé la Syrie : il était vaillant et riche, mais lépreux.

Or des voleurs de Syrie ayant fait captive une fille d'Israël, cette fille était au service de la femme de Naaman ; cette fille dit à sa maîtresse : Plût à Dieu que monseigneur eût été vers le prophète qui est à Samarie !

Donc Naaman alla au roi son maître, et lui raconta le discours de cette fille. Le roi de Syrie lui répondit : Va, j'écrirai pour toi au roi d'Israël. Il partit donc de Syrie ; il prit avec lui dix talents d'argent, six mille pièces d'or, et dix robes… Naaman vint donc avec ses chariots et ses chevaux,

a Dès qu'Elisée est logé et nourri par une dévote, il oublie qu'il est infiniment au-dessus du roi Joram, auquel il disait tout à l'heure qu'il ne daignait le regarder ni lui parler. Il se dit ici son favori, et demande s'il peut rendre service à sa dévote auprès du roi Joram.

« Qualis ab incepto processerit, et sibi constet. »
Hor., de Art. poet.

Il semble qu'Elisée change ici de caractère ; on peut dire qu'il préfère au maintien de la dignité de son ministère le plaisir de rendre service.

b Nous ne sommes pas de ces gausseurs impies qui prétendent que le texte insinue que le prophète fit un enfant à sa dévote ; nous sommes bien loin de soupçonner une chose si incroyable d'un disciple de prophète, devenu prophète lui-même, et auquel il n'a manqué qu'un char de feu et quatre chevaux de feu pour égaler Elie.

c On demande pourquoi Elisée envoie son valet ressusciter le petit garçon avec son bâton, puisqu'il savait bien que son valet ne le ressusciterait pas. On demande pourquoi il lui ordonne de ne saluer personne en chemin. Il est clair que c'est pour aller plus vite ; et Calmet remarque que Jésus-Christ ordonne la même chose à ses apôtres dans *saint Luc*. Mais pourquoi courir si vite pour ne rien faire ?

a Les incrédules se moquent de ce miracle d'Élisée et de toutes ses simagrées, et de toutes ses contorsions ; ils disent que ce n'est là qu'une fade imitation du miracle d'Elie, qui ressuscita le fils de la veuve de Sarepta. Mais il y a un sens mystique ; et ce sens est qu'il faut se proportionner aux petits pour leur faire du bien. Le R. P. dom Calmet, profond dans l'intelligence de l'Ecriture, ne doute pas, après plusieurs autres pères, que le bâton du valet d'Elisée ne soit évidemment la Synagogue, et qu'Elisée ne soit l'Eglise romaine.

b Et encore famine, et toujours famine ; et toujours preuve que ce beau pays de Canaan, avec ses montagnes pelées, ses cavernes, ses précipices, son lac de Sodome et son désert de sable et de cailloux, n'était pas tout à fait aussi fertile que de bonnes gens le chantent ; et qu'il en faut croire saint Jérôme plutôt que les espions de Josué, qui rapportèrent sur une civière un raisin que deux hommes avaient bien de la peine à soulever.

c Ce passage semble indiquer bien des choses : mais la plus remarquable est que des évangiles racontent la même chose de Jésus-Christ, afin que l'ancien *Testament* fût en tout une figure du nouveau.

et se tint à la porte de la maison d'Élisée : et Élisée lui envoya dire : Lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera nette[a].

Il s'en alla donc, se lava sept fois dans le Jourdain, et sa chair devint comme celle d'un enfant...

Naaman dit donc à Elisée : Certainement il n'y a point d'autre dieu dans toute la terre, si ce n'est le Dieu d'Israël... Je ne ferai plus d'holocaustes à d'autres dieux ; mais je te demande de prier ton Dieu pour ton serviteur ; car lorsque le roi mon maître viendra dans le temple de Remnon pour adorer, et que je lui donnerai la main, si j'adore aussi dans le temple de Remnon, il faut que ton Dieu me le pardonne. Élisée lui répondit : Va-t'en en paix... [b].

Quelque temps après, Bénadad, roi d'Assyrie (chap. VI, v. 24), assembla toute son armée ; il monta, et vint assiéger Samarie... Or il y avait grande famine en Samarie, et la tête d'un âne se vendait quatre-vingts écus, et un quart de boisseau de crotins de pigeons cinq écus [c].

Et le roi d'Israël passant par les murailles, une femme s'écria, et lui dit : O roi monseigneur ! sauve-moi ; et le roi lui répondit : Comment puis-je te sauver ? je n'ai ni pain ni vin, que veux-tu me dire ? Et la femme repartit : Voilà ma voisine qui m'a dit : Donne-moi ton fils, afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé ; je lui ai dit le lendemain : Fesons cuire aussi ton fils, afin que nous le mangions ; elle n'en veut rien faire ; elle a caché son enfant.

Le roi, ayant entendu cela, déchira ses vêtements, et passa vite la muraille ; il dit : Que Dieu m'extermine si la tête d'Élisée, fils de Saphat, demeure aujourd'hui sur ses épaules ! car c'est lui qui nous a envoyé la famine [d].

Or Élisée était assis dans sa maison. Des vieillards étaient avec lui. Le roi envoya donc vers lui un homme ; mais Élisée dit à ses amis : Prenez garde ; quand cet homme viendra pour me couper le cou, fermez bien la porte... Comme il disait cela, le bourreau arriva, et lui dit : Voilà un grand mal ; que pourr..ns-nous attendre du Seigneur ?

Elisée lui répondit (chap. VII, v. 1) : Ecoute la parole du Seigneur ; car voici ce que dit le Seigneur : Demain à cette même heure le sac de farine se vendra trente-deux sous, et deux sacs d'orge se donneront pour trente-deux sous.

Or pendant ce temps-là le Seigneur fit entendre un grand bruit de chariots, de chevaux, et d'une grande armée dans le camp des Syriens ; et tous les Syriens s'enfuirent pendant la nuit, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et ne songeant qu'à sauver leur vie... Tout le peuple aussitôt sortit [a] de Samarie et pilla le camp des Syriens, et le sac de farine fut vendu trente-deux sous, et deux sacs d'orge trente-deux sous, selon la parole d'Adonaï...

Or Elisée (chap. VIII, v. 1) parla à la femme dont il avait ressuscité l'enfant, et il lui dit : Va-t'en, toi et ta famille, où tu pourras ; car Adonaï a appelé la famine ; elle sera sur la terre pendant sept ans...

Pour Élisée, il s'en alla à Damas. Bénadad, roi de Syrie, était alors malade ; ses gens vinrent en hâte lui dire : Voici l'homme de Dieu ; sur quoi le roi dit à Hazael : Qu'on aille vite au-devant de l'homme de Dieu avec des présents ; qu'on le consulte, si je pourrai relever de maladie... Hazael alla donc vers Élisée avec quarante chameaux chargés de présents ; et quand il fut devant Élisée, il lui dit : Ton fils le roi de Syrie m'a envoyé à toi avec ces présents, disant : Pourrai-je guérir de ma maladie [b] ?

a Naaman fut fort étonné qu'on lui ordonnât de se baigner pour la gale. Il y avait de beaux fleuves à Damas qui pouvaient le guérir ; mais ces fleuves n'avaient pas la vertu du Jourdain, purifiante par la vertu d'Elisée.

b Il est bien juste que le général du roi de Syrie, ayant été guéri de la gale par Elisée, confesse que le Dieu d'Israël est le plus grand de tous les dieux, et jure qu'il n'en servira jamais d'autres ; mais il est bien étrange que dans le même moment il demande la permission d'adorer le dieu Remnon Il est encore plus étrange que le Juif Elisée lui donne cette licence sans restriction, sans modification. Si c'est par esprit de tolérance, Elisée soit béni ! salut à Elisée ! Ce n'est pourtant pas le premier Juif qui ait trouvé bon qu'on adorât d'autres dieux qu'Adonaï. Jacob avait trouvé bon que son beau-père et ses deux femmes et ses deux servantes eussent d'autres dieux ; un petit-fils de Mosé ou Moïse avait été prêtre des dieux de Michas dans la tribu de Dan ; Salomon, et presque tous ses successeurs, adoraient des dieux étrangers ; et, malgré les lévites, malgré l'atroce et cruelle stupidité de la nation, les Juifs furent souvent plus tolérants qu'on ne pense.

c Et toujours famine dans la terre promise !

d Il faut avouer que si Elisée avait envoyé la famine par malice dans la terre promise, le roi Joram aurait été excusable de lui faire couper le cou, puisque Elisée aurait été cause que les mères mangeaient leurs enfants.

Pour la femme qui avait donné la moitié de son fils pour souper à sa voisine, c'est une grande question, dit Dumarsais, si elle avait le droit de manger à son tour la moitié de l'enfant de cette commère, selon son marché ; il y a de grandes autorités pour et contre.

Ce passage de Dumarsais fait trop voir qu'il ne croyait point cette aventure, et qu'il la regardait comme une de ces exagérations que les Juifs se permettaient si souvent.

a Dieu merci, si Elisée a envoyé la famine, il envoie aussi l'abondance ; et un grand sac de farine ne coûtera que trente-deux sous. On est seulement un peu surpris que le roi de Syrie s'enfuie tout d'un coup sans raison ; mais c'est encore un miracle d'Elisée.

b La conduite d'Elisée ne paraît pas cette fois si édifiante. Il dit au capitaine Hazael : Capitaine, va dire au roi qu'il guérira : mais je sais qu'il mourra Il est difficile d'excuser le prophète sans une direction d'intention. La solution de cette difficulté est peut-être que le prophète ne veut pas effrayer le roi, mais il veut que la parole du Seigneur s'accomplisse.

Élisée lui dit : Va-t'en, dis-lui qu'il guérira. Cependant le Seigneur m'a dit qu'il mourra ; et l'homme de Dieu, disant cela, se mit à pleurer. Hazael lui dit : Pourquoi monseigneur pleure-t-il ? Élisée lui dit : C'est que je sais que tu feras grand mal aux fils d'Israël ; tu brûleras leurs villes, tu tueras avec le glaive les jeunes gens, tu fendras le ventre aux femmes grosses...

Hazael lui dit : Comment veux-tu que je fasse de si grandes choses, moi qui ne suis qu'un chien? Élisée répondit : C'est qu'Adonaï m'a révélé que tu seras roi de Syrie... Le lendemain Hazael, ayant quitté Élisée, vint retrouver Bénadad son maître, qui lui dit : Eh bien ! que t'a dit Élisée ? Il répondit : O roi ! il m'a dit que tu guériras. Alors il prit une peau de chèvre mouillée, la mit sur le visage du roi et l'étouffa. Le roi mourut, et Hazael régna à sa place [a].

En ce temps-là le prophète Elisée appela un des enfants des prophètes (chap. IX, v. 1), et lui dit : Prends une petite bouteille d'huile, et va-t'en à Ramoth de Galaad ; quand tu seras là, tu verras Jéhu, fils de Josaphat, fils de Namsi, et tu lui répandras en secret ta bouteille sur la tête, en lui disant : Voici comme parle Adonaï : Je t'oins roi d'Israël. Aussitôt tu ouvriras la porte, et tu t'enfuiras. Le jeune prophète alla donc en Ramoth de Galaad..., et versa sa bouteille d'huile sur la tête de Jéhu, lui disant : Je t'ai oint roi sur le peuple d'Israël de la part du Seigneur, à condition que tu vengeras le sang des prophètes, etc...

Or Jéhu frappa le roi Joram son maître d'une flèche entre les épaules, qui lui perça le cœur, et il tomba mort de son chariot.

Ochozias, roi de Juda, son ami, qui était venu le voir, s'enfuit par le jardin. Jéhu le poursuivit, et dit : Qu'on le tue aussi celui-là, et il fut tué...

... Et Jéhu leva la tête vers une fenêtre où était Jézabel, veuve du roi d'Israël Achab..., et il dit : Qu'on la jette par la fenêtre, et on la jeta par la fenêtre, et la muraille fut mouillée de son sang...

Or Achab (ch. X, v. 1) avait eu soixante et dix fils dans Samarie ; et Jéhu écrivit aux chefs de Samarie, et leur manda : Coupez les têtes des fils de votre roi, et venez nous les apporter demain dans Israël... Dès que les premiers de la ville de Samarie eurent reçu ces lettres du roi Jéhu, ils prirent les soixante et dix fils du roi Achab, leur coupèrent le cou, et mirent leurs têtes dans des corbeilles...

Jéhu fit mourir ensuite tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous ses amis, tous ses officiers, tous les prêtres ; de sorte qu'il ne resta plus personne.

Après cela, il vint à Samarie ; il rencontra les frères d'Ochozias, roi de Juda ; il leur demanda : Qui êtes-vous? Ils lui répondirent : Nous sommes quarante-deux frères d'Ochozias, roi de Juda ; et Jéhu dit à ses gens : Eh bien ! qu'on les prenne tout vifs ; et, les ayant pris vifs, il fit égorger tous les quarante-deux dans une citerne, et il n'en resta rien...

Athalie, mère d'Ochozias (chap. XI, v. 1), voyant son fils mort, *et les quarante-deux frères d'Ochozias morts*, fit tuer tous les princes du sang royal ; mais Josaba, sœur d'Ochozias, cacha le petit Joas, fils d'Ochozias..., et sept ans après, Joïada, grand-prêtre, fit tuer par le glaive Athalie [a].

La vingt-troisième année de Joas (chap. XIII, v. 1), fils d'Ochozias, roi de Juda, la fureur du Seigneur s'alluma contre Israël, et il les livra entre les mains d'Hazael, roi de Syrie...

Et Élisée étant tombé malade, un autre Joas,

[a] « Nous voilà retombés dans dans cet épouvantable labyrinthe d'assassinats multipliés que nous voulions éviter. Les rois de Syrie disputent de crimes avec les roitelets de Juda et d'Israël. Le Seigneur avait ordonné à Elisée d'oindre Hazael christ et roi de Syrie : il n'en fait rien ; mais Hazael n'est pas moins roi pour avoir étouffé son souverain avec une peau de chèvre

Elisée avait aussi un ordre exprès d'Adonaï d'aller oindre Jéhu roi, christ d'Israël ; il envoie à sa place un petit prophète ; et dès que Jéhu est oint, il devient plus méchant que tous les autres : il assassine son roi Joram ; il assassine le roi de Juda Ochozias, qui était venu faire une visite à son ami Joram : « il assassine sa reine Jézabel, qui ne valait pas mieux que lui, et la donne à manger aux chiens ; il assassine soixante et dix fils du roi Achab, mari de Jézabel, et on met leurs têtes dans des corbeilles ; il assassine quarante-deux frères d'Ochozias, roitelet de Jérusalem. Athalie, grand'mère du petit Joas, assassine tous ses petits-fils dans Jérusalem, à ce que dit l'histoire, à la réserve du petit Joas, qui échappe ; elle avait près de cent ans, selon la computation judaïque, et n'avait d'ailleurs aucun intérêt à les égorger : elle ne commet tous ces prétendus assassinats que pour le plaisir de les commettre, et pour donner un prétexte au grand-prêtre Joïada de l'assassiner elle-même. Enfin c'est une scène de meurtres et de carnage dont on ne pourrait trouver d'exemples que dans l'histoire des fouines, si quelque coq de basse-cour avait fait leur histoire. »

Ce sont les propres paroles du curé Meslier : nous ne pouvons les réfuter qu'en avouant cette multitude effroyable de crimes, et qu'en redisant ce que mes deux prédécesseurs et moi avons toujours dit, que le Seigneur n'abandonna son peuple aux mains des ennemis que pour le punir de cette persévérance dans la cruauté, depuis l'assassinat du roitelet de Sichem et de tous les Sichemites, jusqu'à l'assassinat du grand-prêtre Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada, par le roi Joas, petit-fils de la reine Athalie ; ce qui fait une période d'assassinats d'environ neuf cents années presque sans interruption ; et les mœurs de ce peuple, depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu'à Adrien, ne sont pas moins barbares.

[a] Les critiques disent qu'il ne profita point aux Hébreux d'être le peuple de Dieu, et que, s'ils avaient été expressément le peuple du diable, ils n'auraient jamais pu être plus méchants ni plus malheureux. Il est vrai que ce peuple est d'autant plus coupable, que Dieu ne cesse jamais d'être avec lui, soit pour le favoriser soit pour le punir. Les autres nations, et jusqu'aux Romains même, se vantèrent aussi d'avoir leurs dieux présents parmi elles, mais de loin à loin, et rarement en personne ; mais depuis le temps d'Abraham le Seigneur Adonaï habita presque toujours avec les Hébreux, leur parlant de sa bouche, les conduisant par sa main ; de sorte que le plus grand des prodiges opérés sur cette petite nation, c'est qu'elle ait persévéré, presque sans relâche, dans l'apostasie et dans le crime.

roi d'Israël, vint le voir; Élisée dit au roi Joas : Apporte-moi des flèches. Puis il dit : Ouvre la fenêtre à l'orient; jette une flèche par la fenêtre...; frappe la terre avec tes flèches... Le roi Joas ne frappa la terre que trois fois. L'homme de Dieu se mit en colère contre le roi Joas, et lui dit : Si tu avais frappé la terre cinq fois, six fois, ou sept fois, tu aurais exterminé la Syrie; mais puisque tu n'as frappé la terre que trois fois, tu ne battras les Syriens que trois fois... Puis Élisée mourut, et il fut enterré [a].

Or il arriva que des gens qui portaient un corps mort en terre aperçurent des voleurs, et, s'enfuyant, ils jetèrent le corps mort dans le sépulcre d'Élisée... Dès que le corps mort toucha le corps d'Élisée, il ressuscita sur-le-champ, et se dressa sur ses pieds [b].

Pendant le règne de Phacée, roi d'Israël (chap. XV, v. 29), Téglathphalasar, roi des Assyriens, vint en Israël; il prit toute la Galilée et le pays de Nephtali, et en transporta tous les habitants en Assyrie... [c].

Salmanazar, roi des Assyriens (chap. XVII, v. 3), marche contre Osée, fils d'Éla, qui régnait sur Israël à Samarie; et Osée fut asservi à Salmanazar, et lui paya tribut [d].

Mais Osée ayant voulu se révolter contre lui, il fut pris et mis en prison, chargé de chaînes (chap. XVII, v. 4)... Salmanazar dévasta tout le pays; et étant venu à Samarie, il l'assiégea pendant trois ans, et la neuvième année d'Osée, Salma-

a Les critiques cherchent en vain à comprendre pourquoi le melch de Samarie Joas aurait exterminé les Syriens s'il avait jeté sept flèches par la fenêtre. Élisée savait donc, non seulement ce qui devait arriver, mais encore ce qui devait ne pas arriver, et le futur absolu et le futur contingent. Songeons que la prophétie est une chose si surnaturelle, que nous ne devons jamais l'examiner selon les règles de la sagesse humaine.

b Les critiques ne se lassent point de faire des objections. Ils demandent pourquoi le Seigneur ne ressuscita pas Élisée lui-même, au lieu de ressusciter un inconnu que des porteurs avaient jeté dans sa fosse. Ils demandent ce que devint cet homme qui se dressa sur ses pieds. Ils demandent si c'était une vertu secrète, attachée aux os d'Élisée, de ressusciter tous les morts qui les toucheraient. A tout cela que pouvons-nous répondre? que nous n'en savons rien.

c Enfin voici le dénouement de la plus grande partie de l'histoire hébraïque. C'est ici que commence la destruction des dix tribus entières, et bientôt la captivité des deux autres : c'est à quoi se terminent tant de miracles faits en leur faveur. Les sages chrétiens voient, avec douleur, le désastre de leurs pères qui leur ont frayé le chemin du salut. Les critiques voient, avec une secrète joie, l'anéantissement de presque tout un peuple qu'ils regardent comme un vil ramas de superstitieux enclins à l'idolâtrie, débauchés, brigands, sanguinaires, imbéciles, et impitoyables. On dirait, à entendre ces critiques, qu'ils sont au nombre des vainqueurs de Samarie et de Jérusalem.

Cette révolution nous offre un tableau nouveau, et de nouveaux personnages. Quels étaient ces peuples et ces rois d'Assyrie qui vinrent de si loin fondre sur le petit peuple qui avait habité près de la Célésyrie, de Dan jusqu'à Bersabée, dans un terrain d'environ cinquante lieues de long sur quinze de large, et qui espéra dominer sur l'Euphrate, sur la Méditerranée, et sur la mer Rouge?

d Qui étaient ce Téglathphalasar et ce Salmanazar par qui commença l'extinction de la lampe d'Israël? Ces rois régnaient-ils à Ninive ou à Babylone? A qui croire, de Ctésias ou d'Hérodote, d'Eusèbe ou du Syncelle extrait par Photius? Y a-t-il eu chez les Orientaux un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, un Ninias, qui sont des noms grecs? Tonaas Concoleros est-il le même que Sardanapale? Et ce Sardanapale était-il un fainéant voluptueux ou un héros philosophe? Chiniladam était-il le même personnage que Nabuchodonosor?

Presque toute l'histoire ancienne trompe notre curiosité : nous éprouvons le sort d'Ixion en cherchant la vérité; nous voulons embrasser la déesse, et nous n'embrassons que des nuages.

Dans cette nuit profonde, que dois-je faire? On m'a chargé de commenter une petite partie de la *Bible*, et non pas l'histoire de Ctésias et d'Hérodote. Je m'en tiens à ce que les Hébreux eux-mêmes racontent de leurs disgrâces et de leur état déplorable. Un roi d'Orient, qu'ils appellent Salmanazar, vient enlever dix tribus hébraïques sur douze, et les transporte dans diverses provinces de ses vastes états. Y sont-elles encore? en pourrait-on trouver quelques vestiges? Non, ces tribus sont ou anéanties ou confondues avec les autres Juifs. Il est vraisemblable, et presque démontré, qu'elles n'avaient aucun livre de leur loi lorsqu'elles furent amenées captives dans des déserts en Médie et en Perse; puisque la tribu de Juda elle-même n'en avait aucun sous le règne du roi Josias, environ soixante et dix ans avant la dispersion des dix tribus; et que, dans cet espace de temps, tout le peuple fut continuellement affligé de guerres intestines et étrangères, qui ne lui permirent guère de lire.

Il peut se trouver encore quelques uns des descendants des dix tribus vers les bords de la mer Caspienne, et même aux Indes, et jusqu'à la Chine; mais les prétendus descendants des Juifs, qu'on dit avoir été retrouvés en très petit nombre dans ces pays si éloignés, n'ont aucune preuve de leur origine : ils ignorent jusqu'à leur ancienne langue; ils n'ont conservé qu'une tradition vague, incertaine, affaiblie par le temps.

Les deux autres tribus de Juda et de Benjamin, qui revinrent à Jérusalem avec quelques lévites après la captivité de Babylone, ne savent pas même aujourd'hui de quelle famille ils peuvent être.

Si donc les Juifs qui avaient habité dans Jérusalem depuis Cyrus jusqu'à Vespasien n'ont pu jamais connaître leurs familles, comment les autres Juifs, dispersés depuis Salmanazar vers la mer Caspienne et en Scythie, auraient-ils pu retrouver leur arbre généalogique? Il y eut des Juifs qui régnaient dans l'Arabie Heureuse sur un petit canton de l'Yémen, du temps de Mahomet dans notre septième siècle, et Mahomet les chassa bientôt : mais c'étaient sans doute des Juifs de Jérusalem, qui s'étaient établis dans ce canton pour le commerce, à la faveur du voisinage. Les dix tribus, anciennement dispersées vers la Mingrélie, la Sogdiane, et la Bactriane, n'avaient pu de si loin venir fonder un petit état en Arabie.

Enfin, plus on a cherché les traces des dix tribus, et moins on les a trouvées.

On sait assez que le fameux Juif espagnol Benjamin de Tudèle, qui voyagea en Europe, en Asie, et en Afrique, au commencement de notre douzième siècle, se vanta d'avoir eu des nouvelles de ces dix tribus que l'on cherchait en vain. Il compte environ sept cent quarante mille Juifs vivants de son temps dans les trois parties de notre hémisphère, tant de ses frères dispersés par Salmanazar, que de ses frères dispersés depuis Titus et depuis Adrien. Encore ne dit-il pas si dans ces sept cent quarante mille sont compris les enfants et les femmes; ce qui ferait, à deux enfants par famille, deux millions neuf cent soixante mille Juifs. Or, comme ils ne vont point à la guerre, et que les deux grands objets de leur vie sont la propagation et l'usure, doublons seulement leur nombre depuis le douzième siècle, et nous aurons aujourd'hui dans notre continent quatre millions neuf cent vingt mille Juifs, tous gagnant leur vie par le commerce; et il faut avouer qu'il y en a d'extrêmement riches depuis Bassora jusque dans Amsterdam et dans Londres.

D'après ce compte très modéré, il se trouverait que le

nazar prit Samarie, transporta tous les Israélites au pays des Assyriens dans Hala, dans Habor, dans les villes des Mèdes, vers le fleuve Gozan..., et cela arriva, parce que les enfants d'Israël avaient péché contre leur Dieu Adonaï [a].

Or le roi d'Assyrie fit venir (chap. XVII, v. 24) des habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Émath, de Sépharvaïm, et les établit dans les villes de la Samarie, à la place des enfants d'Israël... Quand ils y furent établis, ils ne craignirent point Adonaï; mais Adonaï leur envoya des lions, qui les égorgeaient [b]

peuple d'Israël serait non seulement plus nombreux que les anciens Parsis ses maîtres, dispersés comme lui depuis Omar, mais plus nombreux qu'il ne le fut lorsqu'il s'enfuit d'Égypte en traversant à pied la mer Rouge.

Mais aussi il faut considérer qu'on accuse le voyageur Benjamin de Tudèle d'avoir beaucoup exagéré, suivant l'usage de sa nation et de presque tous les voyageurs.

La relation du rabbi Benjamin ne fut traduite en notre langue qu'en 1729, à Leyde; mais cette traduction étant fort mauvaise, on en donna une meilleure en 1734, à Amsterdam. Cette dernière traduction est d'un enfant de onze ans, nommé Baratier, Français d'origine, né dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. C'était un prodige de science, et même de raison, tel qu'on n'en avait point vu depuis le prince Pic de La Mirandole. Il savait parfaitement le grec et l'hébreu dès l'âge de neuf ans: et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à son âge il avait déjà assez de jugement pour n'être point l'admirateur aveugle de l'auteur qu'il traduisait; il en fit une critique judicieuse: cela est plus beau que de savoir l'hébreu.

Nous avons quatre dissertations de lui, qui feraient honneur à Bochart, ou plutôt qui l'auraient redressé. Son père, ministre du saint Évangile, l'aida un peu dans ses travaux; mais la principale gloire est due à cet enfant.

Peut-être même ce singulier traducteur, et ce plus singulier commentateur, méprise trop l'auteur qu'il traduit; mais enfin il fait voir qu'au moins Benjamin de Tudèle n'a point vu tous les pays que ce Juif prétend avoir parcourus. Benjamin s'en rapporta sans doute dans ses voyages aux discours exagérés, emphatiques et menteurs, que lui tenaient des rabbins asiatiques, empressés à faire valoir leur nation auprès d'un rabbin d'Europe. Il ne dit pas même qu'il ait vu certaines contrées imaginaires, dans lesquelles on disait que les Juifs de la première dispersion avaient fondé des états considérables.

« La ville de Théma, dit Benjamin, est la capitale des « Juifs au nord des plaines de Sennaar; leur pays s'étend à « seize journées dans les montagnes du nord: c'est là qu'est « le rabbi Hanan, souverain de ce royaume. Ils ont de grandes « villes bien fortifiées; et de là ils vont piller jusqu'aux terres « des Arabes leurs alliés: ils sont craints de tous leurs voisins. « Leur empire est très vaste; ils donnent la dîme de tout ce « qu'ils ont aux disciples des sages qui demeurent toujours « dans l'école, aux pauvres d'Israël et aux pharisiens, c'est-« à-dire à leurs dévots.

« Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs; « leur ville de Tanaï a quinze milles en longueur et autant en « largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville « est très belle, ornée de jardins et de vergers, etc. »

Benjamin ne dit point du tout qu'il ait été dans ce pays de Théma ni dans cette ville de Tanaï: il ne nous apprend pas non plus de quels Juifs il tient cette relation chimérique. Il est sûr qu'on ne peut le croire; mais il est sûr aussi que, s'il est un Juif ridiculement trompé par des Juifs de Bagdad et de Mésopotamie, il n'est point un menteur qui dit avoir vu ce qu'il n'a point vu.

Benjamin, probablement, alla jusqu'à Bagdad et à Bassora: c'est là qu'il apprit des nouvelles de l'île de Ceylan: et on l'a condamné très mal à propos d'avoir dit que l'île de Ceylan, qui est sous la ligne, est sujette à d'extrêmes chaleurs.

Enfin, son livre est plein de vérités et de chimères, de choses très sages et très impertinentes; et en tout, c'est un ouvrage fort utile pour quiconque sait séparer le bon grain de l'ivraie.

Benjamin ne parle point des Parsis, qui sont aussi dispersés que la nation judaïque, et en aussi grand nombre; il n'est occupé que de ses compatriotes.

Le résultat de toutes ces recherches est que les Juifs sont partout, et qu'ils n'ont de domination nulle part, ainsi que les Parsis sont répandus dans les Indes, dans la Perse, et dans une partie de la Tartarie.

Si les calculs chimériques du jésuite Pétau, de Wiston, et de tant d'autres, avaient la moindre vraisemblance, la multitude des Juifs et des Parsis couvrirait aujourd'hui toute la terre.

Revenons maintenant à l'état où étaient les deux hordes, les deux factions hébraïques de Samarie et de Jérusalem. Achaz régnait sur les deux tribus de Juda et de Benjamin: cet Achaz, à l'âge de dix ans, selon le texte, engendra le roi Ezéchias; c'est de bonne heure. Il fit depuis passer un de ses enfants par le feu, sans que le texte nous apprenne s'il brûla réellement son fils en l'honneur de la Divinité, ou s'il le fit simplement passer entre deux bûchers, selon l'ancienne coutume qui dura chez tant de nations superstitieuses jusqu'à Savonarole dans notre seizième siècle.

Les *Paralipomènes* (livre II, ch. XXVIII, v. 6 et 8) disent qu'un certain roitelet d'Israël, nommé Phacée, lui tua un jour cent vingt mille hommes dans un combat, et lui fit deux cent mille prisonniers: c'est beaucoup.

Cet Achaz était alors, lui et son peuple, dans une étrange détresse: non seulement il était vexé par les Samaritains, mais il l'était encore par le roi de Syrie, nommé Rafin, et par les Iduméens. Ce fut dans ces circonstances que le prophète Isaïe vint le consoler, comme il le dit lui-même aux chap. VII et VIII de sa grande prophétie, en ces termes: « Le Seigneur continuant de parler à Achaz, lui dit: De-« mande un signe, soit dans le bas de la terre, soit dans les « hauts au-dessus. Et Achaz dit: Je ne demanderai point de « signe, je ne tenterai point Adonaï. Eh bien! dit Isaïe, Ado-« naï te donnera lui-même un signe, une femme concevra *; « elle enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel; et avant « qu'il mange de la crème et du miel, et qu'il sache con-« naître le bien et le mal, ce pays que tu détestes sera délivré « de ces deux rois (Rafin et Phacée): et dans ces jours Ado-« naï sifflera aux mouches qui sont au haut des fleuves d'É-« gypte et du pays d'Assur; Adonaï rasera avec un rasoir de « louage la tête et le poil d'entre les jambes, et toute la barbe « du roi d'Assur, et de tous ceux qui sont dans son pays... Et « Adonaï me dit: Écris sur un grand rouleau avec un stylet « d'homme, Maher-salal-has-bas, *qu'on prenne vite les dé-« pouilles.* » C'est dans ce discours d'Isaïe que des commentateurs, appelés *figuristes*, ont vu clairement la venue de Jésus-Christ, qui pourtant ne s'appela jamais ni Emmanuel, ni Maher-salal-has-bas, « prends vite les dépouilles. » Poursuivons nos recherches sur la destruction des dix tribus.

a Nous voyons que de tous temps, quand des peuples barbares et indisciplinés se sont emparés d'un pays, ils s'y sont établis. Ainsi les Goths, les Lombards, les Francs, les Suèves, se fixèrent dans l'empire romain, les Turcs dans l'Asie mineure, et enfin dans Constantinople; les Tartares quittèrent leur patrie pour dominer dans la Chine. Les grands princes, au contraire, et les républiques qui avaient des capitales considérables, ne se transplantèrent point dans les pays conquis, mais en transportèrent souvent les habitants, et établirent à leur place des colonies.

Cet usage, qui changea en grande partie la face du monde, se conserva jusqu'à Charlemagne; il fit transporter des familles de Saxons jusqu'à Rome. Ces transportations des peuples paraissaient un moyen sûr pour prévenir les révoltes. Il ne faut donc point s'étonner que Salmanazar donna les terres du royaume d'Israël à des cultivateurs babyloniens, et à d'autres de ses sujets.

b Les critiques demandent pourquoi Dieu n'envoya pas des lions pour dévorer Salmanazar et son armée, au lieu de faire manger par ces animaux les émigrants innocents qui

* Le mot hébreu *alma* signifie tantôt fille, tantôt femme, quelquefois même prostituée. Ruth étant veuve est appelée *alma*. Dans le Cantique des Cantiques et dans Joël, le nom d'*alma* est donné à des concubines.

Cela fut rapporté (chap. XVII, v. 26) au roi des Assyriens, auquel on dit : Les peuples que tu as transportés dans la Samarie, et auxquels tu as commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le dieu de ce pays-là veut être adoré, et ce dieu leur a détaché des lions ; et voilà que ces lions les tuent, parce qu'ils ignorent la religion du dieu du pays. Alors le roi des Assyriens donna cet ordre, disant : Qu'on envoie en Samarie l'un des prêtres captifs ; qu'il retourne, et qu'il apprenne aux habitants le culte du dieu du pays [a]...

Ainsi l'un des prêtres captifs de Samarie y étant revenu, leur apprit la manière dont ils devaient adorer Adonaï [b]...

Ainsi chacun de ces peuples se forgea son dieu, et ils mirent leurs dieux dans leurs temples et dans les hauts lieux. Chaque peuplade mit le sien dans les villes où elle habitait.

Les Babyloniens firent leur Sochothbénoth, les Cuthéens leur Nergel, les Émathiens leur Asima, les Hévéens leurs Nébahaz et Tharthac ; pour ceux de Sépharvaïm, ils brûlèrent leurs enfants en l'honneur d'Adramélech et d'Anamélech.

Or tous ces peuples adoraient Adonaï, et ils prirent les derniers venus pour prêtres des hauts lieux..., et comme ils adoraient Adonaï, ils servaient aussi leurs dieux, selon la coutume des nations transplantées en Samarie...

La quatorzième année (chap. XVIII, v. 13) du roi Ézéchias, roi de Juda, Sennachérib [a], roi des Assyriens, vint attaquer toutes les villes fortifiées de Juda, et les prit... Alors Ézéchias envoya des messagers au roi des Assyriens, disant : J'ai péché envers toi ; retire-toi de moi ; je porterai tous les fardeaux que tu m'imposeras. Le roi d'Assyrie lui ordonna donc de payer trois cents talents d'argent et trente talents d'or... Ézéchias donna tout l'argent qui était dans la maison d'Adonaï et dans les trésors du roi.

Or les serviteurs du roi Ézéchias (chap. XIX, v. 5) allèrent trouver Isaïe le prophète, et Isaïe leur dit : Dites à votre maître : Voici ce que dit Adonaï : Ne crains point les paroles blasphématoires des officiers du roi d'Assyrie ; car je vais lui envoyer un certain esprit, un certain souffle, et il apprendra une nouvelle, après laquelle il retournera dans son pays, et je le frapperai dans son pays par le glaive. . Cette même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes... ; et Sennachérib, roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et s'en retourna aussitôt.

En ce temps-là (chap. XX, v. 1), Ezéchias, roi de Juda, fut malade à la mort. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint lui dire : Voici ce que dit le dieu Adonaï : Mets ordre à tes affaires ; car tu mourras, et tu ne vivras pas... Alors Ézéchias tourna sa face contre la muraille, et pria Dieu,

venaient cultiver une terre ingrate devenue déserte. Si on leur répond que c'était pour les forcer à connaître le culte du Seigneur, ils disent que les lions sont de mauvais missionnaires ; que ceux qui avaient été mangés ne pouvaient se convertir, et que le prêtre hébreu qui vint les prêcher de la part du roi de Babylone ne suffisait pas pour enseigner le catéchisme à toute une province. Mais probablement ce prêtre avait des compagnons qui l'aidèrent dans sa mission. Si on veut s'informer chez les commentateurs qui étaient ces peuples de Cutha, d'Avah, d'Emath, plus ils en parlent, moins vous êtes instruit. C'étaient des peuplades syriennes ; on n'en sait pas davantage. Nous ne connaissons par l'origine des Francs qui s'établirent dans la Gaule celtique, ni des pirates qui se transplantèrent en Normandie. Qui me dira de quel buisson sont partis les loups dont mes moutons ont été dévorés ?

a C'est une chose bien digne de remarque, que cette opinion des Grecs, *A chaque pays son dieu*, fût déjà reçue chez les peuples de Babylone, comme cette maxime en Allemagne et en France, *Nulle terre sans seigneur*. Mais comment fesaient ceux qui adoraient le soleil, ou qui du moins révéraient dans le soleil l'image du Dieu de l'univers ? Nous dirons que les Persans étaient alors les seuls qui professaient ouvertement cette religion, et qu'ils ne l'avaient point encore portée à Babylone ; elle n'y fut introduite que par le conquérant Kir ou Kosrou, que nous nommons Cyrus.

b On reste stupéfait quand on voit qu'aussitôt que cette nouvelle peuplade fut instruite du culte d'Adonaï, elle adora une foule de dieux asiatiques inconnus, Sochothbénoth, Nergel, Asima, Tharthac, Adramélech, Anamélech, et qu'on brûla des enfants aux autels de ces dieux étrangers. M. Basnage, dans ses *Antiquités judaïques*, nous apprend que, selon plusieurs savants, ce fut ce prêtre hébreu, envoyé aux nouveaux habitants de Samarie, qui composa le *Pentateuque*. Ils fondent leur sentiment sur ce qu'il est parlé dans le *Pentateuque* de l'origine de Babylone, et de quelques autres villes de la Mésopotamie que Moïse ne pouvait connaître ; sur ce que ni les anciens Samaritains ni les nouveaux n'auraient voulu recevoir le *Pentateuque* de la main des Hébreux de la faction de Juda, leurs ennemis mortels ; sur ce que le *Pentateuque* samaritain est écrit en hébreu, langue que ce prêtre parlait, n'ayant pu avoir le temps d'apprendre le chaldéen ; sur les différences essentielles entre le *Pentateuque* samaritain et le nôtre. Nous ne savons pas qui sont ces savants, M. Basnage ne les nomme pas.

a Hérodote (livre II) parle d'un Sennachérib qui vint porter la guerre sur les frontières de l'Égypte, et qui s'en retourna parce qu'une maladie contagieuse se mit dans son armée ; il n'y a rien là que dans l'ordre commun. Que le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi Sennachérib, qu'il lui paie trois cents talents d'argent et trente talents d'or, c'est une somme très forte dans l'état où était alors la Judée ; cependant ce n'est point une chose absolument hors de toute vraisemblance. Mais que le prophète Isaïe vienne de la part de Dieu dire à Ézéchias que le roi Sennachérib a blasphémé ; qu'un ange vienne du haut du ciel frapper et tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes d'une armée chaldéenne ; et que cette exécution, aussi épouvantable que miraculeuse, soit inutile, qu'elle n'empêche point la ruine de Jérusalem : c'est là ce qui semblerait justifier l'incrédulité des critiques, si quelque chose pouvait les rendre excusables. Ils ne comprennent pas comment le Seigneur, protégeant la tribu de Juda et tuant cent quatre-vingt-cinq mille de ses ennemis, abandonne sitôt après cette tribu dont la verge devait dominer toujours, laisse détruire son temple, et voie impunément cette tribu et celle de Benjamin, avec tant de lévites, plongées dans les fers. *O altitudo !* humilions-nous sous les décrets impénétrables de la Providence ; mais qu'il nous soit permis de ne point admettre les explications ridicules que tant d'auteurs ont données à ces événements inexplicables.

disant : Seigneur, souviens-toi, je te prie, comment j'ai marché dans la vérité et dans un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui t'a plu ; et il sanglota avec de grands sanglots...

Et Isaïe n'était pas encore à la moitié de l'antichambre, qu'Adonaï revint lui faire un discours, disant : Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : Voici ce que dit Adonaï, dieu de David ton père : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; je t'ai guéri, et dans trois jours tu monteras au temple d'Adonaï, et j'ajouterai encore quinze années à tes jours... [a]. Bien plus, je te délivrerai, toi et cette ville, du roi des Assyriens ; et je protégerai cette ville à cause de moi et de David mon serviteur.

Alors Isaïe dit : Qu'on m'apporte une marmelade de figues. On lui apporta la marmelade ; on la mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri.

Mais Ézéchias ayant dit à Isaïe : Quel signe aurai-je que le Seigueur me guérira, et que j'irai dans trois jours au temple d'Adonaï ? Et Isaïe lui dit : Voici le signe du Seigneur, comme quoi le Seigneur fera la chose qu'il t'a dite : Veux-tu que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés ? Ézéchias lui dit : Il est aisé que l'ombre croisse de dix degrés ; ce n'est pas ce que je veux qu'on fasse ; mais que l'ombre retourne en arrière de dix degrés. Le prophète Isaïe invoqua donc Adonaï, et il fit que l'ombre retourna en arrière de dix degrés, dont elle était déjà descendue dans l'horloge d'Achaz [b]...

Manassé, fils d'Ezéchias, avait douze ans (ch. XXI, v. 1) lorsqu'il commença à régner... Il dressa des autels à Baal... et à toute l'armée du ciel dans les deux parvis du temple d'Adonaï... Il fit passer son fils par le feu, il prédit l'avenir ; il observa les augures ; fit des pythons et des aruspices... [a]. Il s'endormit enfin avec ses pères, et fut enseveli dans le jardin de sa maison...

Josias avait huit ans (chap. XXII, v. 1) lorsqu'il commença à régner, et il régna trente et un ans, et il fit ce qui est agréable au Seigneur...

Or un jour le grand-prêtre Helcias (chap. XXII, v. 8) dit à Saphan, secrétaire : J'ai trouvé le livre de la *Loi* dans le temple du Seigneur *en fesant fondre de l'argent...* [b].

Saphan secrétaire, dit au roi : Le grand-prêtre Helcias m'a donné ce livre ; et il le lut devant le roi.

Et le roi Josias déchira ses vêtements... ; et il dit au grand-prêtre Helcias, et à Saphan, sécrétaire : Allez, consultez Adonaï sur moi et sur le peuple touchant les paroles de ce livre qu'on a trouvé.

a Les critiques, comme milord Bolingbroke et M. Boulanger, prétendent que le prophète Isaïe joue ici un rôle très triste et très indécent, de venir dire à son prince, dès qu'il est malade : Tu vas mourir. Ezéchias est représenté comme un prince lâche et pusillanime, qui se met à pleurer et à sangloter quand un inconnu a l'indiscrétion de lui dire qu'il est en danger, et à peine cet Isaïe est-il sorti de la chambre du roi, que Dieu lui-même vient dire au prophète : Le roi vivra encore quinze ans. Sous quelle forme était Dieu quand il vint annoncer à Isaïe son changement de volonté dans l'antichambre ? Ces incrédules ne se lassent point de censurer toute cette histoire ; il faut combattre contre eux depuis le premier verset de la *Bible* jusqu'au dernier.

b Une nuée d'autres incrédules fond sur cette marmelade de figues, et sur cette horloge. Tous ces censeurs disent que le mal d'Ezéchias était bien peu de chose, puisqu'on le guérit avec un emplâtre de figues. Ezéchias leur paraît un imbécile de croire qu'il est plus aisé d'avancer l'ombre que de la reculer. Dans l'un et l'autre cas, les lois de la nature sont également violées, et tout l'ordre du ciel également interrompu. La rétrogradation de l'ombre ne leur paraît qu'une copie renforcée du miracle de Josué. La plupart des interprètes croient que le soleil s'arrêta pour Josué, et recula pour Ezéchias. Isaïe même, au chap XXXII de sa prophétie, dit : Le soleil recula de dix lignes ; ce qui probablement signifie dix heures. Mais il est clair qu'Isaïe se trompe ; l'ombre est toujours opposée au soleil ; si l'astre est à l'orient, l'ombre est à l'occident ; pour que l'ombre reculât de dix heures vers le matin, il aurait fallu que le soleil se fût avancé de dix heures vers le soir. De plus, si ces degrés, ces heures signifient le nombre des années qui sont réservées à Ezéchias, pourquoi l'ombre du style ne rétrograde-t-elle que de dix degrés et non pas de quinze ? Le plus long jour de l'année en Palestine n'est que de quatorze heures : c'eût été encore un miracle de plus ; car il est impossible que le soleil paraisse quinze heures et plus, quand il n'est que quatorze heures sur l'horizon.

Une autre difficulté encore, c'est que non seulement les Juifs ne comptaient point le jour par heures comme nous, mais que de plus ils n'eurent ni cadrans ni horloges. Enfin, il y aurait eu un jour entier de perdu dans la nature, et une nuit de trop. Ce sont là des embarras où se jettent des ignorants téméraires qui imaginent des miracles, et qui même les expliquent.

Telles sont les réflexions de plusieurs physiciens. On peut leur dire que le prophète Isaïe n'était pas obligé d'être astronome, et même que dom Calmet, qui a voulu expliquer dans une dissertation cette rétrogradation, a fait beaucoup plus de bévues qu'Isaïe. On est obligé de dire qu'il n'entend rien du tout à la matière, et que, dans tous ses commentaires, il n'a fait souvent que copier des auteurs absurdes qui n'en savaient pas plus que lui.

a Ou Manassé, roitelet de Juda, n'avait jamais entendu parler du miracle du cadran de son père, et des autres miracles d'Isaïe ; ou il ne regardait Adonaï que comme un dieu local, un dieu d'une petite nation, qui fesait quelquefois des prodiges, mais qui était inférieur aux autres dieux ; ou Manassé était tout à fait fou : car il n'y a qu'un fou qui puisse, après des miracles sans nombre, nier ou mépriser le Dieu qui les a faits. Cette inconcevable incrédulité de Manassé, fils d'Ezéchias, peut faire penser qu'en effet le *Pentateuque*, à peine écrit par ce prêtre hébreu qui vint enseigner les Samaritains, n'était pas encore connu, la religion judaïque n'était pas encore débrouillée, rien n'était constaté, rien n'était fait : autrement il serait impossible d'imaginer comment le culte changea tant de fois depuis la création jusqu'à Esdras.

b Nouvelle preuve, ou du moins nouvelle vraisemblance très forte, que le prêtre hébreu, venu à Samarie, avait enfin achevé son *Pentateuque*, et que le grand-prêtre juif en avait un exemplaire. Tout ce qui peut nous étonner, c'est que ce prêtre ne le porta pas lui-même au roi, et l'envoya avec très peu d'empressement et de respect par le secrétaire Saphan. S'il avait cru que ce livre fût écrit par Moïse, il l'aurait porté avec la pompe la plus solennelle ; on aurait institué une fête pour éterniser la découverte de la loi de Dieu et de l'histoire des premiers siècles du genre humain ; c'eût été une nouvelle occasion de dire *que la lumière soit, et la lumière fut ;* car le peuple hébreu était plongé dans les plus épaisses ténèbres.

Et le roi assembla tous les prêtres (chap. XXIII, v. 8) des villes de Juda, et il souilla tous les hauts lieux... ; il souilla aussi la vallée de Topheth, afin que personne ne sacrifiât plus son fils [a] ou sa fille à Moloch... Il ôta aussi les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil à l'entrée du temple... Il tua tous les prêtres des hauts lieux qui étaient à Béthel... ; et brûla sur ces autels des os de morts... ; puis il dit à tout le peuple : Célébrez la pâque en l'honneur d'Adonaï votre dieu, selon ce qui est écrit dans ce livre du pacte avec Dieu [b] ...

Il n'y eut point avant Josias de roi semblable, qui revînt au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme, et de toute sa force, et on n'en a point vu non plus après lui...

Cependant l'extrême fureur d'Adonaï ne s'apaisa point, parce que Manassé, père de Josias, l'avait fort irrité. C'est pourquoi Adonaï dit : Je rejetterai Juda de ma face, comme j'ai rejeté Israël ; et je rejetterai Jérusalem et la maison que j'ai choisie [c].

En ce temps-là (chap. XXIII, v. 29) le pharaon Néchao, roi d'Égypte, marcha contre le roi des Assyriens au fleuve de l'Euphrate ; et Josias marcha contre lui, et il fut tué dès qu'il parut.

Pharaon Néchao prit Joachaz, le fils de Josias, et l'enchaîna dans la terre d'Émath, afin qu'il ne régnât point à Jérusalem, et il condamna Jérusalem à payer cent talents d'argent et un talent d'or...

Et Pharaon Néchao établit roi à Jérusalem Éliacin, autre fils de Josias, et lui changea son nom en celui de Joachim [a].

En ce temps-là (chap. XXIV, v. 1) Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha contre Juda ; et Joachim fut son esclave pendant trois ans, après quoi il se révolta...

Alors le Seigneur envoya des troupes de brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, d'Ammon, contre Juda, pour l'exterminer selon le verbe que le Seigneur avait fait entendre par ses serviteurs les prophètes... [b]. Et Joachim s'endormit avec ses pères ; et son fils Joachim régna à sa place.

a Ce petit article est curieux. D'abord ce Josias souille les hauts lieux : souiller un lieu réputé sacré, c'était le remplir d'immondices, y répandre des excréments et de l'urine. La vallée de Lopeth était auprès du petit torrent de Cédron ; c'était là que l'on jetait les corps des suppliciés à la voirie, et qu'on sacrifiait ses enfants.

C'est la première fois qu'il est parlé dans l'Ecriture de chevaux consacrés au soleil. Cette coutume était visiblement prise du culte des Perses. Presque chaque ligne concourt à prouver que jamais la religion hébraïque n'eut une forme stable qu'après le retour de la captivité ; les Juifs empruntèrent tous leurs rites, toutes leurs cérémonies, des Egyptiens, des Syriens, des Chaldéens, des Perses.

Il n'est pas aisé de concevoir comment ce Josias tua tous les prêtres de Béthel ; car Béthel, tout voisin qu'il était de Jérusalem, ne lui appartenait pas : c'était à Béthel que s'était établi ce prêtre qui était envoyé aux Samaritains, et qu'on suppose avoir écrit le *Pentateuque*. S'il amena avec lui d'autres missionnaires pour enseigner aux Samaritains la religion israélite, le melch Josias, en les tuant, ne fut donc qu'un assassin, qu'un tyran abominable.

La coutume de brûler des os de morts, et surtout de bêtes mortes, pour souiller des lieux consacrés, était un usage des sorciers : on voit dans la vie du dernier des Zoroastres que ses ennemis cachèrent dans sa chambre un petit sac plein d'os de bêtes, afin de le faire passer pour un magicien. *Voyez* HYDE.

b Si Josias propose de faire la pâque selon le rite indiqué dans ce livre du pacte avec Dieu, dans ce livre unique, trouvé par le grand-prêtre au fond d'un coffre et donné au roi par le secrétaire Saphan, on n'avait donc point fait la pâque auparavant ; et en effet aucun des livres de l'Ecriture ne parle d'une célébration de pâque (voyez *Rois*, liv. IV, ch. XXII, v. 3 et 8, et *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXIV, v. 18) sous aucun roi de Juda ou d'Israël, ni sous aucun des juges : c'est encore une confirmation de cette opinion très répandue et très vraisemblable, que la religion hébraïque n'était point formée ; que les livres judaïques n'avaient jamais été rassemblés ; et, selon tant de doctes, qu'ils n'avaient point été écrits ; que tout s'était fait d'après des traditions vagues et changeantes ; et que c'est ainsi que tout s'est fait dans le monde.

c L'auteur du livre des *Rois* nous dit que jamais roi ne fut si pieux, n'aima tant Dieu que Josias, et il ajoute que Dieu, pour récompense, rejette sa maison et Jérusalem, parce que Manassé, père de Josias, l'avait offensé. C'est sur quoi tous les critiques se récrient. Le prêtre de Juda, disent-ils, qui écrivait ce livre, veut insinuer que tous les rois de la terre n'auraient pu prendre Jérusalem, si le Seigneur ne la leur avait pas livrée ; mais pour que le Seigneur leur permette de détruire cette Jérusalem qui devait durer éternellement, il faut qu'il soit en colère contre elle : il ne peut être en colère contre Josias ; il l'est donc contre son père. C'est puissamment raisonner : aussi ne répliquons-nous rien à cet argument.

a Si Polybe et Xénophon avaient écrit cette histoire, convenons qu'ils l'auraient écrite autrement. Nous saurions ce que c'était que ce grand empire d'Assyrie, qui est l'instant d'après anéanti dans l'empire de Babylone ; nous apprendrions pourquoi ce Josias, favori du Seigneur, se déclara contre Néchao, roi d'Egypte. C'était un grand spectacle que la puissance égyptienne combattant contre l'Asie ; c'étaient de grands intérêts, et qui méritaient d'être au moins exposés clairement. Les *Paralipomènes* nous apprennent que le pharaon d'Egypte envoya dire au melch Josias : « Qu'y a-« t-il entre toi et moi, melch de Juda ? Je ne marche point « contre toi, c'est contre une autre maison que Dieu m'a or-« donné d'aller au plus vite ; ne t'oppose point à Dieu qui « est avec moi, de peur qu'il ne te tue. » (Liv. II, ch. XXV, v. 21.)

Remarquez, lecteurs attentifs et sages, que toutes les nations adoraient un Dieu suprême, quoiqu'il y eût mille dieux subalternes, mille cultes différents : c'est une vérité dont vous trouverez des traces dans tous les livres grecs et latins, comme dans les livres hébreux, et dans le peu qui nous reste du *Zenda-Vesta* et des *Védams*. Le roi d'Egypte Néchao dit : Dieu est avec moi. Le roi de Ninive en avait dit autant. Le roi de Babylone disait : Dieu est avec moi. Voyez l'*Iliade* d'Homère ; chaque héros y a un dieu qui combat pour lui.

b Le Juif qui a écrit cette histoire court bien rapidement sur le plus grand et le plus fatal événement de sa patrie ; il semble qu'il n'ait voulu faire que des notes pour aider sa mémoire. Cette destruction de Jérusalem, cette captivité de la tribu de Juda, ces rois de Babylone et d'Egypte qui semblent se disputer cette proie ; ces brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, et d'Ammon, qui se réunissent tous contre une misérable horde de Juda sans défense : tout cela n'est ni annoncé ni expliqué ; cette histoire est plus sèche et plus confuse que tous les commentaires qu'on en a faits.

La saine critique demandait (humainement parlant) que l'auteur débrouillât d'abord les deux empires de Ninive et de Babylone, qu'il nous instruisît des intérêts que ces deux puissances eurent à démêler avec l'Egypte et avec la Syrie ; comment la petite province de Judée, enclavée dans la Syrie,

Et Nabuchodonosor vint avec ses gens pour prendre Jérusalem. Joachim, roi de Juda, sortit de la ville, et vint se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes, ses eunuques, la huitième année de son règne...

Et le roi Nabuchodonosor emporta tous les trésors de Jérusalem, ceux de la maison d'Adonaï, et ceux de la maison du roi : il brisa tous les vases d'or que Salomon avait mis dans le temple selon le verbe d'Adonaï...Il transporta toute la ville de Jérusalem • tous les princes, tous les hommes vigoureux de l'armée, au nombre de dix mille, et tous les hommes ouvriers, et tous les orfévres... Il fit transporter à Babylone Joachim, et la mère de Joachim, et ses femmes, et ses eunuques, et les juges de la terre de Juda en captivité, et sept mille hommes robustes de Juda, et tous les ouvriers robustes ; ils furent tous captifs à Babylone...

Et il établit roitelet tributaire Mathanias, oncle de Joachim, qu'il appela Sédécias...

La colère d'Adonaï s'alluma plus que jamais contre Jérusalem et Juda ; il les rejeta de sa face. Et Sédécias se révolta contre le roi de Babylone...

Donc le roi de Babylone marcha avec toute son armée contre Jérusalem (chap. XXV, v. 1), et il l'entoura tout autour... Et le neuvième jour du mois il y eut grande famine en Jérusalem, et le peuple n'avait point de pain... Tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte du jardin du roi ; et Sédécias s'enfuit par un autre chemin. Et l'armée des Chaldéens poursuivit le roi, et le prit dans la plaine de Jéricho... Ils l'amenèrent devant le roi de Babylone, dans Réblatha ; et le

subit le sort des peuples vaincus par le roi de Babylone. L'auteur nous dit bien que Dieu avait prédit tout cela par ses prophètes ; mais il fallait écrire un peu plus clairement pour les hommes. Au moins, quand Flavius Josèphe raconte l'autre destruction de Jérusalem dont il fut témoin, il développe très bien l'origine et les évènements de cette guerre ; mais quand, dans ses *Antiquités judaïques* (livre X, chap. VII), il parle de Nabuchodonosor qui brûle Jérusalem en passant, il ne nous en dit pas plus que le livre que nous cherchons en vain à commenter. Flavius Josèphe n'avait point d'autres archives que nous. Tous les documents de Babylone périrent avec elle, tous ceux de l'Egypte furent consumés dans l'incendie de ces bibliothèques. Trois peuples malheureux, opprimés et subjugués, ont conservé quelques histoires informes : les Parsis ou Guèbres, les descendants des anciens brachmanes, et les Juifs. Ceux-ci, quoique infiniment moins considérables, nous touchent de plus près, parce qu'une révolution inouïe a fait naître parmi eux la religion qui a passé en Europe. Nous fesons tous nos efforts pour démêler l'histoire de cette nation dont nous tenons l'origine de notre culte, et nous ne pouvons en venir à bout.

• Nous ne pouvons dire aucune particularité de cette destruction de Jérusalem, puisque les livres juifs ne nous en disent pas davantage : mais il y a une observation aussi importante que hardie, faite par milord Bolingbroke et par M. Fréret ; ils prétendent que les prophètes étaient chez la nation juive ce qu'étaient les orateurs dans Athènes ; ils remuaient les esprits du peuple. Les orateurs athéniens employaient l'éloquence auprès d'un peuple ingénieux ; et les orateurs juifs employaient la superstition et le style des oracles, l'enthousiasme, l'ivresse de l'inspiration, auprès du peuple le plus grossier, le plus enthousiaste, et le plus imbécile qui fût sur la terre. Or, disent ces critiques, s'il arriva quelquefois que les rois de Perse gagnèrent les orateurs grecs, les rois de Babylone avaient gagné de même quelques prophètes juifs.

La tribu de Juda avait ses prophètes qui parlaient contre les tribus d'Israël ; et la faction d'Israël avait ses prophètes qui déclamaient contre Juda. Les critiques supposent donc que les nouveaux Samaritains, étant attachés par leur naissance à Nabuchodonosor, suscitèrent Jérémie pour persuader à la tribu de Juda de se soumettre à ce prince. Voici sur quoi est fondée cette opinion. Jérusalem est sur le chemin de Tyr, que le roi de Babylone voulait prendre. Si Jérusalem se défendait, quelque faible qu'elle fût, sa résistance pouvait consumer un temps précieux au vainqueur ; il était donc important de persuader au peuple de se rendre à Nabuchodonosor, plutôt que d'attendre les extrémités où il serait réduit par un siége qui ne pouvait jamais finir que par sa ruine entière.

Jérémie prit donc le parti du puissant roi Nabuchodonosor contre le faible et le petit melch de Jérusalem, qui pourtant était son souverain.

Cette idée fait malheureusement du prophète Jérémie un traître ; mais ils croient prouver qu'il l'était, puisqu'il voulait toujours que non seulement la petite province de Juda se rendît à Nabuchodonosor, mais encore que tous les peuples voisins allassent au-devant de son joug. En effet, Jérémie se mettait un joug de bœuf (chap. XXVII) ou un bât d'âne sur les épaules, et criait dans Jérusalem : Voici ce que dit le Seigneur roi d'Israël : « C'est moi qui ai fait la terre, « et les hommes, et les bêtes de somme, dans ma force « grande et dans mon bras étendu ; et j'ai donné la face de « la terre à celui qui a plu à mes yeux ; j'ai donné la terre à la « main de Nabuchodonosor mon serviteur, et je lui ai donné « encore toutes les bêtes des champs ; et tous les peuples de « la terre le serviront, lui et son fils, et les fils de ses fils ; et « ceux qui ne mettront pas leur cou sous un joug et sous un « bât devant le roi de Babylone, je les ferai mourir par le « glaive, par la famine, et par la peste, dit le Seigneur. » (Jérémie, ch. XXVII, v. 5-8.)

Jamais il ne s'est rien dit de plus fort en faveur d'aucun roi juif. Jérémie fait dire à Dieu même que ce Nabuchodonosor, qui fut depuis changé en bœuf, est le serviteur de Dieu, et que Dieu lui donne toute la terre à lui et à sa postérité. Ainsi donc (humainement parlant) Jérémie est un traître et un fou aux yeux de ces critiques : un traître, parce qu'il veut soulever le peuple contre son roi, et le livrer aux ennemis ; un fou, par toutes ses actions et par toutes ses paroles qui n'ont ni liaison, ni suite, ni la moindre apparence de raison. Ils allèguent surtout la fameuse lettre de Seméia au pontife Sophonie : « Dieu vous a établi pour faire fouetter à « coups de nerf de bœuf ce fou de Jérémie qui fait le pro- « phète. » Ce qui les confirme encore dans leur opinion, c'est que les Juifs retirés en Egypte, où Jérémie se retira aussi, le punirent de mort comme un perfide qui avait vendu son maître et sa patrie aux Babyloniens. Mais c'est la seule tradition qui nous apprend que Jérémie fut lapidé par les Juifs dans la ville de Taphni ; les livres juifs ne nous en disent rien. A l'égard de tant de prisonniers de guerre que Nabuchodonosor, serviteur de Dieu, fit mourir impitoyablement, ce sont là des mœurs bien féroces. Les Juifs avouent qu'ils ne traitèrent jamais autrement les autres petits peuples qu'ils avaient pu subjuguer ; ainsi l'histoire ancienne, ou véritable ou fausse, n'est que l'histoire des bêtes sauvages dévorées par d'autres bêtes.

M. Dumarsais, dans son *Analyse*, fait une réflexion accablante sur cette première destruction de Jérusalem, et sur les suivantes. Quoi ! dit-il, l'Éternel prodigue les miracles, les plaies et les meurtres, pour tirer les Juifs de cette féconde Egypte où il avait des temples sous le nom d'*Iaho*, le grand Être ; sous le nom de *Knef*, l'Être universel ; il conduit son peuple dans un pays où ce peuple ne peut lui ériger un temple pendant plus de cinq siècles ; et enfin, quand les Juifs ont ce temple, il est détruit ! Cela effraie le jugement et l'imagination ; on reste confondu quand on a lu cette inconcevable histoire : il faut se consoler en disant qu'apparemment les Juifs n'avaient point péché quand l'Eternel les tira d'Egypte, et qu'ils avaient péché quand l'Eternel perdit son temple et sa ville.

roi de Babylone lui prononça son arrêt... On tua ses enfants en sa présence, on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes, et on l'emmena à Babylone...

Nabuzardan, général du roi Nabuchodonosor, brûla la maison d'Adonaï et la maison du roi, et toutes les maisons dans Jérusalem.. Il transporta captif à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville; il laissa seulement les plus pauvres du pays pour labourer les champs et cultiver les vignes.

Nabuzardan emmena aussi Saraïas, le grand-prêtre, et Sophonie, le second prêtre, trois portiers, et un capitaine eunuque, et cinq eunuques de la chambre du roi Sédécias, et Sopher, capitaine qui commandait l'exercice, et soixante chefs qu'on trouva dans la ville... Et Nabuchodonosor, roi de Babylone, les fit tous mourir dans Réblatha.

TOBIE.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

« Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de *Tobie* dans leur *Canon*; ni Josèphe ni Philon n'en parlent; il est rejeté de notre communion. Les savants le prétendent composé neuf cents ans après la dispersion. Le concile de Trente l'a décidé canonique; nous ne le croyons que curieux; et c'est à ce titre que nous en allons donner une courte analyse. Nous le plaçons immédiatement après les livres des *Rois*, et avant *Esdras*, parce qu'en effet l'aventure des deux Tobies est supposée arrivée avant Esdras, dans les premiers temps de la dispersion des dix tribus captives vers la Médie. Il faut supposer aussi que Salmanazar était alors maître de la Médie; ce qui serait difficile à prouver.

« Le livre de *Tobie* est tout merveilleux. Calmet, dans sa Préface, dit ce grand mot sans y penser: « S'il fallait rejeter le merveilleux et l'extraordi-« naire, où serait le livre sacré qu'on pût conser-« ver? »

Tobie de la tribu de Nephthali (*Tobie*, ch. I, v. 1), fut mené captif du temps de Salmanazar, roi des Assyriens...[a]. Et il vint à Ragès, ville des Mèdes, ayant dix talents d'argent des dons dont il avait été honoré par le roi...[a]. Et voyant que Gabélus, de sa tribu, était fort pauvre, à Ragès, il lui prêta dix talents d'argent sur son billet... Il arriva qu'un jour (ch. II, v. 10), s'étant lassé à ensevelir des morts, il revint en sa maison, et s'endormit[b] contre une muraille; et pendant qu'il dormait, il tomba de la merde chaude d'un nid d'hirondelles sur ses yeux, et il devint aveugle... Pour ce qui est de sa femme, elle allait tous les jours travailler à faire de la toile, et gagnait sa vie[c].

En ce même jour (chap. III, v. 7), il arriva que Sara, fille de Raguël, en Ragès, ville des Mèdes, fut très émue d'un reproche que lui fit une servante de la maison... Sara avait déjà eu sept maris, et un diable nommé Asmodée les avait tous tués dès qu'ils étaient entrés en elle. Cette servante lui dit donc: Ne veux-tu pas me tuer aussi comme tu as tué tes sept maris[d]?

a Il serait heureux pour les commentateurs, que Salmanazar eût fait lever de bonnes cartes géographiques de ses états; car on a bien de la peine à débrouiller comment, étant roi de Ninive sur le Tigre, il avait pu passer par-dessus le royaume de Babylone pour aller enchaîner les habitants des bords du Jourdain, et conquérir jusqu'aux voisins de la mer d'Hyrcanie: on ne comprend rien à ces empires d'Assyrie et de Babylone. Mais passons.

a Les critiques voudraient que l'auteur, quel qu'il soit, de l'histoire de Tobie, eût dit comment ce pauvre homme avait gagné dix talents d'argent auprès du roi Salmanazar, dont il ne pouvait pas plus approcher qu'un esclave chrétien ne peut approcher du roi de Maroc. Dix talents d'argent ne laissent pas de faire vingt mille écus au moins, monnaie de France. C'est beaucoup assurément pour le mari d'une blanchisseuse. Il s'en va à Ragès en Médie, à quatre cents lieues de Ninive, pour prêter ses vingt mille écus au Juif Gabélus, qui était fort pauvre, et qui probablement serait hors d'état de les lui rendre: cela est fort beau.

b Revenu à Ninive, il s'endort au pied d'un mur. Un homme assez riche pour prêter vingt mille écus dans Ragès, devrait au moins avoir une chambre à coucher dans Ninive.

c Les critiques naturalistes disent que la merde d'hirondelle ne peut rendre personne aveugle; qu'on en est quitte pour se laver sur-le-champ; qu'il faudrait dormir les yeux ouverts pour qu'une chiasse d'hirondelle pût blesser la conjonctive ou la cornée, et qu'enfin il aurait fallu consulter quelque bon médecin avant d'écrire tout cela.

Pour ce qui est de Sara, que M. Basnage soutient, dans ses *Antiquités judaïques*, avoir été blanchisseuse et ravaudeuse, nous n'avons rien à en dire. Il n'en est pas de même de Sara fille de Raguël, Juive captive en Ragès.

d Jamais les Juifs, jusqu'alors, n'avaient entendu parler d'aucun diable ni d'aucun démon; ils avaient été imaginés en Perse dans la religion des Zoroastres; de là ils passèrent dans la Chaldée, et s'établirent enfin en Grèce, où Platon donna libéralement à chaque homme son bon et son mauvais démon. Shamadaï, que l'on traduit par *Asmodée*, était un des principaux diables. Dom Calmet dit dans sa dissertation sur Asmodée, « qu'on sait qu'il y a plusieurs sortes « de diables, les uns princes et maîtres démons, les autres « subalternes et assujettis. »

Tout semble servir à prouver que les Hébreux ne furent jamais qu'imitateurs, qu'ils prirent tous leurs rites les uns après les autres chez leurs voisins et chez leurs maîtres, et non seulement leurs rites, mais tous leurs contes.

Les termes dont se sert l'auteur du livre de *Tobie* insinuent qu'Asmodée était amoureux et jaloux de Sara. Cette idée est conforme à l'ancienne doctrine des génies, des sylphes, des anges, des dieux de l'antiquité; tous ont été amoureux de nos filles. Vous voyez dans la *Genèse* les enfants de Dieu amoureux des filles des hommes, leur faire des géants. La fable a dominé partout.

Nous ne répéterons point ce qu'on a dit dans ce commentaire sur les démons incubes et succubes, sur les hommes

Or Tobie dit à Tobie son fils : Je t'avertis (chap. IV, v. 21) que lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, je donnai dix talents d'argent à Gabélus sur sa promesse, dans Ragès, ville des Mèdes : c'est pourquoi va le trouver, retire mon argent, et rends-lui son billet...

Tobie fils rencontra (chap. V, v. 5) alors un jeune homme très beau, dont la robe était retroussée à sa ceinture... ; et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, il le salua, et lui dit : D'où es-tu, mon bon adolescent (chap. VI, v. 1)...? Et il se mit en chemin avec l'ange Raphael, et il fut suivi du chien de la maison... [a].

... Tobie étant donc sorti pour laver ses pieds, un énorme poisson sortit de l'eau pour le dévorer. L'ange lui dit de prendre ce monstre par les ouïes... Si tu mets un petit morceau du cœur sur des charbons, la fumée chasse tous les démons, soit d'homme, soit de femme. Le fiel est bon pour oindre les yeux quand il y a des taies [b].

... Ils entrèrent ensuite chez Raguël (ch. VII, v. 1), qui les reçut avec joie; et Raguël, en regardant Tobie, dit à sa femme : Anne, ma femme, que ce jeune homme ressemble à mon cousin !...

Et ayant pris du carton, ils dressèrent le contrat de mariage...

Puis le jeune Tobie tira de son sac le foie du poisson (chap. VIII, v. 2), et le mit sur des charbons ardents...

L'ange Raphael saisit le démon Asmodée, et l'alla enchaîner dans le désert de la Haute-Égypte [a]...

... S'étant donc levés, ils prièrent Dieu instamment de leur donner la santé ; et Tobie dit : Seigneur, tu fis Adam du limon de la terre, et tu lui donnas Héva pour compagne... [b].

... Le jeune Tobie, étant revenu chez son père, prit du fiel de son poisson (chap. XI, v. 13), en frotta les yeux de son père, et au bout d'une demi-heure, une peau albugineuse comme du blanc d'œuf sortit de ses yeux, et aussitôt il recouvra la vue [c].

miraculeux, nés de ces copulations chimériques ; sur tous ces diables entrant dans les corps des garçons et des filles en vingt manières différentes ; sur les moyens de les faire venir et de les chasser; enfin sur toutes les superstitions dont la fourberie s'est servie dans tous les temps pour tromper l'imbécillité.

a C'est la première fois qu'un ange est nommé dans l'Écriture. Tous les commentateurs avouent que les Juifs prirent ces noms chez les Chaldéens : Raphael, médecin de Dieu ; Uriel, feu de Dieu ; Jesrael, race de Dieu ; Michael, semblable à Dieu ; Gabriel, homme de Dieu. Les anges persans avaient des noms tout différents. Ma, Kur, Dubadur, Bahman, etc. Les Hébreux, étant esclaves chez les Chaldéens et non chez les Persans, s'approprièrent donc les anges et les diables des Chaldéens, et se firent une théurgie toute nouvelle à laquelle ils n'avaient pas pensé encore. Ainsi l'on voit que tout change chez ce peuple, selon qu'il change de maîtres. Quand ils sont asservis aux Cananéens, ils prennent leurs dieux ; quand ils sont esclaves chez les rois qu'on appelle *assyriens*, ils prennent leurs anges.

b Les critiques et les plaisants qui se sont égayés sur ce livre, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu pour canonique, ont dit que ce serait une chose fort curieuse qu'un poisson capable de dévorer un homme, et qu'on pût cependant prendre par les ouïes, comme on suspend un lapin par les oreilles.

Il y a des poissons dont la laite ou le foie sont fort bons à manger, comme la laite de carpe et le foie de lotte; mais on n'en connaît point encore dont le foie grillé sur des charbons ait la vertu de chasser les diables.

Dès que les hommes furent assez fous pour imaginer des êtres bienfesants et malfaisants répandus dans les quatre éléments, on se crut très sage de chercher les moyens de s'attirer l'amitié des bons génies, et de faire enfuir les mauvais. Tout ce qui était agréable eut son petit dieu, et tout ce qui nuisait eut son diable. Tel est le principe de toute théurgie, de toute magie, de toute sorcellerie. Si on brûlait de doux parfums pour les bons génies, il fallait conséquemment brûler ce qu'on avait de plus puant pour les mauvais démons.

Au reste, si l'ange Raphael conseilla au jeune Tobie de prendre ce poisson par ce qu'on appelle les ouïes, Raphael, fort savant dans la connaissance des substances célestes, l'était peu dans celles des animaux aquatiques. Les ouïes des poissons, très improprement nommées, sont les poumons.

Depuis la décision de Raphael qui déclare que le fiel des poissons de rivière guérit les aveugles, quelques médecins ont tenté d'enlever des taches, des taies sur des yeux, avec du fiel de brochet : mais le plus sûr moyen d'enlever ces petites taches blanches qui se forment rarement sur la conjonctive, est d'employer des fomentations douces, et de rejeter toute liqueur âcre et corrosive. D'ailleurs ce qu'on prenait pour des taies extérieures, était presque toujours de vraies cataractes, pour lesquelles le fiel de tous les animaux était fort inutile.

a Il est plus aisé de soutenir qu'on peut chasser un diable avec de la fumée, qu'il n'est aisé de rendre la vue à un aveugle en oignant ses yeux avec du fiel, par la raison que nos chirurgiens ont abaissé plus de cataractes avec une aiguille, que nous n'avons vu d'anges faire enfuir de diables en grillant un foie. Il est vrai que nous ne pourrions prouver à un ange que la chose est impossible; car s'il nous répondait qu'il en a fait l'expérience, et qu'il faut l'en croire sur sa parole, qu'aurions-nous à lui répliquer ?

L'ange Raphael court après le diable, et va l'enchaîner dans la Haute-Égypte, où il est encore. Paul Lucas l'a vu, l'a manié; on peut se rendre à son témoignage. D'ailleurs il ne faut pas s'étonner si un ange va du mont Taurus au grand Caire en un clin d'œil, et revient de même à Ragès pour reconduire ensuite Tobie fils, avec sa femme et son chien, à Ninive, chez Tobie père.

b On peut remarquer que, depuis le troisième et le quatrième chapitre de la *Genèse*, où l'on parle d'Ève, son nom ne se retrouve dans aucun endroit de l'ancien *Testament*.

Cette observation en fait naître une autre : c'est qu'aucun des livres juifs ne cite une loi, un passage direct du *Pentateuque*, en rappelant les phrases dont l'auteur du *Pentateuque* s'est servi. Il est à croire que si Moïse avait écrit le *Pentateuque*, ses lois, ses expressions même, auraient été dans la bouche de tout le monde; on les aurait citées en toute occasion, chaque Juif aurait su par cœur le livre du divin législateur jusqu'à la moindre syllabe. Ce silence si long et si universel peut servir à favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que les livres juifs furent tous écrits vers le temps de la captivité.

c La peau albugineuse que ce fiel fait tomber, et un aveugle guéri en une demi-heure, sont des choses aussi extraordinaires qu'un aveuglement causé par une chiasse d'hirondelle.

Je ne dirai plus qu'un mot sur l'histoire de Tobie, c'est que sa légende rapporte expressément que, quand il mourut de vieillesse, ses enfants l'enterrèrent avec joie. Passe encore si ses héritiers avaient été des collatéraux.

Au reste, plus d'un commentateur, et surtout Calmet, prétend que le diable Asmodée est la synagogue, et que Raphael est Jésus-Christ.

JUDITH.

OBSERVATION DU COMMENTATEUR SUR JUDITH.

« Le livre de *Judith* n'étant pas plus dans le *Canon* juif que celui de *Tobie*, on peut se permettre avec cette Judith un peu de familiarité. Ce n'est pas seulement à cause des contradictions inconciliables dont cette histoire est pleine ; car tantôt la scène est sous Nabuchodonosor, tantôt après la captivité : mais c'est parce que Judith est bien moins édifiante que Tobie.

« Un géographe serait bien empêché à placer Béthulie, tantôt on la met à quarante lieues au nord de Jérusalem, tantôt à quelques milles au midi : mais une honnête femme serait encore plus embarrassée à justifier la conduite de la belle Judith. Aller coucher avec un général d'armée pour lui couper la tête : cela n'est pas modeste. Mettre cette tête toute sanglante, de ses mains sanglantes, dans un petit sac, et s'en retourner paisiblement avec sa servante, à travers une armée de cent cinquante mille hommes, sans être arrêtée par personne ; cela n'est pas commun.

« Une chose encore plus rare, c'est d'avoir demeuré cent cinq ans après ce bel exploit dans la maison de feu son mari, comme il est dit au chapitre XVI, v. 28. Si nous supposons qu'elle était âgée de trente ans quand elle fit ce coup vigoureux, elle aurait vécu cent trente-cinq années. Calmet nous tire d'embarras en disant qu'elle en avait soixante-cinq lorsque Holopherne fut épris de son extrême beauté : c'est le bel âge pour tourner et pour couper des têtes. Mais le texte nous replonge dans une autre difficulté : il dit que personne ne troubla Israël tant qu'elle vécut ; et malheureusement ce fut le temps de ses plus grands désastres.

« Quelques partisans de Judith ont soutenu qu'il y avait quelque chose de vrai dans son aventure, puisque les Juifs célébraient tous les ans la fête de cette prodigieuse femme. On leur a répondu que quand même les Juifs auraient institué douze fêtes par an à l'honneur de sainte Judith, cela ne prouverait rien.

« Les Grecs auraient eu beau célébrer la fête du cheval de Troie, il n'en serait pas moins faux et moins ridicule que Troie eût été prise par ce grand cheval de bois. Presque toutes les fêtes des Grecs et des anciens Romains célébraient des aventures fabuleuses. Castor et Pollux n'étaient point venus du ciel et des enfers pour se mettre à la tête d'une armée romaine ; et cependant on fêtait ce beau miracle. On fêtait la vestale Sylvia, à qui le dieu Mars fit deux enfants pendant son sommeil, lorsque les Latins ne connaissaient ni le dieu Mars ni les Vestales. Chaque fable avait sa fête à Rome comme dans Athènes. Chaque monument était une imposture. Plus ils étaient sacrés, et plus il est sûr qu'ils étaient ridicules.

« Et sans chercher des exemples trop loin, n'avons-nous pas encore, dans l'Église grecque, la fable des Sept Dormants, et dans l'Église romaine la fable des Onze mille Vierges ? Y a-t-il rien de plus célèbre dans notre Occident que l'Epiphanie, et ces trois rois, Gaspard, Melchior et Balthazar, qui viennent à pied des extrémités de l'Orient au village de Bethléem, conduits par une étoile ? On en peut dire autant de Judith et d'Holopherne.

« Mais il y a une réponse encore meilleure à faire : c'est qu'il est faux que jamais les Juifs aient eu la fête de Judith. C'est un faussaire, un moine dominicain nommé Jean Nanni, connu sous le nom d'Annius de Viterbe, qui fit imprimer au seizième siècle de prétendus ouvrages de Philon et Bérose, dans lesquels cette prétendue fête de Judith est supposée.

« C'est ainsi que se sont établies mille opinions ; plus elles étaient ridicules, et plus elles ont eu de vogue. Les mille et une nuits règnent dans le monde. Nous n'en dirons pas plus sur Judith ; et nous en avons trop dit sur Tobie. »

ESDRAS.

On demande si lorsque les Juifs eurent obtenu du conquérant Cosrou, que nous nommons Cyrus, et ensuite de Dara, fils d'Hystaspe, que nous nommons Darius, la permission de rebâtir Jérusalem, Esdras écrivit son livre et le *Pentateuque*, etc., en caractères chaldéens ou hébraïques. Ce ne devrait pas être une question. Il ne faut qu'un coup d'œil pour voir qu'il se servit du caractère chaldéen, qui est encore celui dont tous les Juifs se servent.

Il est d'ailleurs plus que probable que ces deux tribus, de Juda et de Benjamin, captives vers l'Euphrate, occupées aux emplois les plus vils, mêlèrent beaucoup de mots de la langue de leurs maîtres au phénicien corrompu qu'ils parlaient auparavant. C'est ce qui arrive à tous les peuples transplantés.

On fait une autre question plus embarrassante : Esdras a-t-il rétabli de mémoire tous les livres saints jusqu'à son temps ? Si nous en croyons toute l'Église grecque, mère, sans contredit, de la latine, Esdras a dicté tous les livres saints, pendant quarante jours et quarante nuits de suite, à cinq scribes qui écrivaient continuellement sous lui, comme il est dit dans le quatrième livre d'*Esdras*, adopté par l'Église grecque. S'il est vrai qu'Esdras ait en effet parlé pendant

quarante fois vingt-quatre heures sans interruption, c'est un grand miracle : Esdras fut certainement inspiré.

Mais s'il fut inspiré en parlant, ses cinq secrétaires ne le furent pas en écrivant. Le premier livre (ch. II, v. 64) dit que la multitude des Juifs, qui revint dans la terre promise, se montait à quarante-deux mille trois cent soixante personnes; et il compte toutes les familles, et le nombre de chaque famille pour plus grande exactitude. Cependant, quand on a additionné le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-huit âmes. Il y a loin de ce calcul à celui d'environ trois millions d'Hébreux qui s'enfuirent d'Égypte et qui vécurent de la rosée de manne dans le désert.

Pour comble, le dénombrement de Néhémie (ch. VII, v. 66) est tout aussi erroné; et c'est une chose assez extraordinaire de se tromper ainsi, en comptant si scrupuleusement le nombre de chaque famille. Les scribes qui écrivirent ne furent donc pas si bien inspirés qu'Esdras, qui dicta pendant neuf cent soixante heures sans reprendre haleine.

Les critiques dont nous avons tant parlé élèvent d'autres objections contre les livres d'Esdras. L'édit de Cyrus, qui permet aux Juifs de rebâtir leur temple, ne leur paraît pas vraisemblable. Un roi de Perse, selon eux, n'a jamais pu dire (chap. I, v. 2) : « Adonaï le Dieu du ciel m'a « donné tous les royaumes de la terre, et m'a « commandé de lui bâtir une maison dans Jéru- « salem, qui est en Judée. » C'est précisément, selon eux, comme si le grand-turc disait : Saint Pierre et saint Paul m'ont commandé de leur bâtir une chapelle dans Athènes qui est en Grèce.

Il n'est pas possible que Cyrus, dont la religion était si différente de celle des Juifs, ait reconnu le Dieu des Juifs pour son Dieu dans le préambule d'un édit. Il n'a pu dire : Ce Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que les Juifs, esclaves chez les Babyloniens, ayant trouvé grâce devant le conquérant de Babylone, obtinrent, par des présents faits à propos aux grands de la Perse, une permission conçue en termes convenables.

Les paroles suivantes de l'édit contredisent les premières (ch. I, v. 3) : « Que tout Juif monte à « Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « la maison d'Adonaï Dieu d'Israël. » Il n'est pas croyable que le nom d'Israël fût connu du conquérant Cyrus.

(*Ib.* v. 4.) « Et que tous les Juifs habitants des « autres lieux assistent ceux qui retourneront à « Jérusalem, en or, en argent, en meubles, en « bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement « au temple de Dieu, lequel est à Jérusalem. »

On voit clairement par ces paroles que le petit nombre de Juifs qui revint dans la ville, voulut être assisté par ceux qui n'y revinrent point. Ils prétextaient un ordre de Cyrus. Il n'est pas naturel que la chancellerie de Babylone ait ordonné à des Juifs de donner de l'or et de l'argent à d'autres Juifs pour les aider à bâtir.

Voici quelque chose de bien plus fort. Le premier livre d'*Esdras* raconte qu'on retrouva dans Ecbatane un mémoire dans lequel étaient écrits ces mots (ch. V, v. 13; et VI, v. 3 et 4) : « La « première année du règne du roi Cyrus, le roi « Cyrus a ordonné que la maison de Dieu, qui « est à Jérusalem, fût rebâtie pour y offrir des « hosties; qu'il y eût trois rangs de pierres brutes, « et trois rangs de bois, etc. »

Si les Juifs avaient le diplôme de Cyrus donné à Babylone, pourquoi en chercher un autre dans Ecbatane? Que veut dire, la première année du règne du roi Cyrus? Il régna dans Ecbatane avant de prendre Babylone; il ne pouvrait rien ordonner concernant les Juifs esclaves à Babylone, lorsqu'il n'était que roi des Mèdes. Il y a là une contradiction palpable.

De plus, un roi, soit babylonien, soit hyrcanien, ne s'embarrasse guère si un temple juif sera bâti de trois rangs de pierres de taille ou brutes, et s'il y aura par-dessus ces pierres trois rangs de planches. Enfin, ce n'est pas là un temple, c'est une très pauvre et très mauvaise grange; et cette mesquinerie grossière ne s'accorde guère avec les cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent que Cyrus, roi de Perse, fit rendre aux Juifs dans le premier chapitre. On voit l'esprit juif dans toutes ces exagérations; son orgueil perce à travers sa misère; et dans cet orgueil, et dans cette misère, les contradictions se glissent en foule.

Esdras fait rendre à ces malheureux cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent par Cyrus; et le moment d'après c'est Artaxerce qui les donne. Or, entre le commencement du règne de Cyrus dans Ecbatane, et celui d'Artaxerce à Babylone, on compte environ six vingts ans. Supputez, lecteurs, et jugez.

ESTHER.

AVIS DU COMMENTATEUR.

« Ce livre d'Esther étant reconnu par les Juifs, nous allons en rassembler les traits les plus curieux : et nous les commenterons le plus succinctement qu'il sera possible. Ce que nous craignons le plus, c'est le verbiage. »

(Chap. I, v. 1.) Dans les jours d'Assuérus, qui régnait de l'Inde à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces[a], il s'assit sur son trône. Et Suse était la capitale de son empire. Il fit un grand festin à tous les princes... Le festin dura cent quatre-vingts jours...[b].

... Sur la fin du repas, le roi invita tout le peuple de Suse pendant sept jours, depuis le plus grand jusqu'au plus petit... Sous des voiles de couleur bleu céleste, des lits d'or et d'argent étaient rangés sur des pavés d'émeraudes[c]... Le septième jour le roi, étant plus gai que de coutume à cause du trop de vin qu'il avait bu, commanda aux sept princes eunuques qui le servaient de faire venir la reine Vasthi (toute nue suivant le texte chaldéen), le diadème au front, pour montrer sa beauté à tous ses peuples; car elle était fort belle...[d].

... Le roi, transporté de fureur, consulta sept sages[a]... Mamuchan parla le premier, et dit : Roi, s'il te plaît, il faut qu'il sorte un édit de ta face, par lequel la reine Vasthi ne se présentera plus devant toi ; que son diadème sera donné à une qui vaudra mieux qu'elle ; et qu'on publie dans tout l'empire qu'il faut que les femmes soient obéissantes à leurs maris...[b].

Le roi envoya l'édit dans toutes les provinces de son empire...

(Chap. II, v. 2)... Alors les ministres du roi dirent : Qu'on cherche partout des filles pucelles et belles; et celle qui plaira le plus aux yeux du roi sera reine au lieu de Vasthi...

Or il y avait dans Suse un Juif nommé Mardochée... oncle d'Esther... Et Esther était très belle et très agréable...

Et Esther plut au roi. Ainsi il commanda à un eunuque de l'admettre parmi les filles, et de lui donner son contingent avec sept belles filles de chambre, et de la bien parer elle et ses filles de chambre...

Et Esther ne voulut point dire de quel pays elle était; car Mardochée lui avait défendu de le dire...[c].

... On préparait les filles destinées au roi pendant un an. Les six premiers mois on les frottait d'huile et de myrrhe, et les six derniers mois de parfums et d'aromates... Et le roi aima Esther par-dessus les autres filles; et il lui mit un diadème sur le front, et il la fit reine à la place de Vasthi...

(Chap. III, v. 1.) Après cela le roi éleva en dignité Aman, fils d'Amadath de la race d'Agag,

a On ne sait quel était cet Assuérus. Des doctes assurent que ce nom était le titre que prenaient tous les rois de Perse; ils s'intitulaient *Achawerosh*, qui voulait dire héros, guerrier invisible; et de cet *Achawerosh* les Grecs firent *Assuérus*. Mais cette étymologie ne nous apprend pas qui était ce grand prince.

b Les critiques obstinés, tels que les Bolingbroke, les Fréret, les Dumarsais, les Tilladet, les Meslier, les Boulanger, etc., traitent ce début de conte des *Mille et une Nuits*. Un festin de cent quatre-vingts jours leur paraît bien long. Ils citent la loi d'un peuple fort sobre, qui ordonne qu'on ne soit jamais plus de dix heures à table.

c Les voiles de bleu céleste, les lits d'or, et le pavé d'émeraude, leur paraissent dignes du coq d'Aboulcassem. C'est peut-être une allégorie, une figure, un type; nous n'osons en décider.

d Si le texte chaldéen porte que le roi voulut que sa femme parût toute nue, son ivresse semble rendre cette extravagance vraisemblable. Le commencement de cette histoire a quelque rapport avec celle de Candaule et de Gygès, racontée par Hérodote.

On peut observer que pendant le festin de cent quatre-vingts jours que le roi donnait aux seigneurs, la reine Vasthi en donnait un aussi long aux dames de Babylone. L'historien Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*, liv. XI, chap. VI) remarque que ce n'était pas la coutume en Perse que les femmes mangeassent avec les hommes; et que même il ne leur était jamais permis de se laisser voir aux étrangers. Cette remarque sert à détruire la fable incroyable d'Hérodote, que les femmes de Babylone étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers dans le temple de Milita. Ceux qui ont tâché de soutenir l'erreur d'Hérodote doivent se rendre au témoignage de Flavius Josèphe.

a Des doctes ont prétendu que ces sept principaux officiers du roi de Perse représentaient les sept planètes; que c'est de là que les Juifs prirent leurs sept anges qui sont toujours debout devant le Seigneur; et d'autres prouvent que c'est l'origine des sept électeurs.

b Ceux qui prétendent que les femmes ne furent soumises à leurs maris que depuis cet édit ne connaissent guère le monde. Les femmes étaient gardées depuis très long-temps par des eunuques, et par conséquent étaient plus que soumises. Les princes de l'Asie n'avaient guère que des concubines. Ils déclaraient princesses celles de leurs esclaves qui prenaient le plus d'ascendant sur eux. Telle a été et telle est encore la coutume des potentats asiatiques. Ils choisissent leurs successeurs avec la même liberté qu'ils en ont choisi les mères.

c Les critiques ont dit que jamais le sultan des Turcs, ni le roi de Maroc, ni le roi de Perse, ni le grand Mogol, ni le roi de la Chine ne reçoit une fille dans son sérail sans qu'on apporte sa généalogie et des certificats de l'endroit où elle a été prise. Il n'y a pas un cheval arabe dans les écuries du grand-seigneur, dont la généalogie ne soit entre les mains du grand-écuyer. Comment Assuérus n'aurait-il pas été informé de la patrie, de la famille, et de la religion d'une fille qu'il déclarait reine? C'est un roman, disent les incrédules; et il faut qu'un roman ait quelque chose de vraisemblable jusque dans les aventures les plus chimériques. On peut supposer, à toute force, qu'Assuérus ait épousé une Juive; mais il doit avoir su qu'elle était Juive

Cette objection a du poids. Tout ce qu'on peut répliquer, c'est que Dieu disposa du cœur du roi, et qu'il laissa son esprit dans l'ignorance.

et mit son trône au-dessus du trône de tous les satrapes ; et tous les serviteurs du roi pliaient les genoux devant lui, et l'adoraient (le saluaient en lui baisant la main, ou le saluaient en portant leur main à leur bouche). Le seul Mardochée ne pliait pas les genoux devant lui, et ne portait pas sa main à sa bouche... Aman, ayant appris qu'il était Juif, voulut exterminer toute la nation juive...[a].

... Et on jeta le sort devant Aman, pour savoir quel mois et quel jour on devait tuer tous les Juifs ; et le sort tomba sur le douzième mois, etc...[b].

Le roi commanda qu'on allât chez tous les Juifs dans tout l'empire ; qu'on leur ordonnât de s'assembler, et de tuer tous leurs ennemis avec leurs femmes et leurs enfants, et de piller leurs dépouilles le treizième jour du mois d'Adar...

(Chap. IX, v. 12.) Et le roi dit à la reine Esther: Vos Juifs ont tué aujourd'hui cinq cents personnes dans ma ville de Suse... Combien voulez-vous qu'ils en tuent encore? Et la reine répondit : S'il plait au roi, il en sera massacré autant demain qu'aujourd'hui ; et que les dix enfants d'Aman soient pendus. Et le roi commanda que cela fût fait[a].

a C'est une coutume très antique en Asie de se prosterner devant les rois, et même devant leurs principaux officiers. Nous avons traduit dans notre langue cette salutation par le mot *adoration*, qui ne signifie autre chose que baiser sa main. Mais ce mot *adoration* étant aussi employé pour marquer le respect dû à la Divinité, a produit une équivoque chez plusieurs nations. Les peuples occidentaux, toujours très mal informés des usages de l'Orient, se sont imaginé qu'on saluait un roi de Perse comme on adore la Divinité. Mardochée, né et nourri dans l'Orient, ne devait pas s'y méprendre ; il ne devait pas refuser de faire au satrape Aman une révérence usitée dans le pays. On lui fait dire, dans ce livre, qu'il ne voulait pas rendre au ministre du roi un honneur qui n'était dû qu'à Dieu ; ce n'est là que la grossièreté orgueilleuse d'un homme impoli qui se glorifie secrètement d'être oncle d'une reine. Il est vrai qu'il paraît bien improbable qu'on ne sût pas dans le sérail qu'Esther était sa nièce. Mais si on se prête à cette supposition, si Mardochée n'est regardé que comme un pauvre Juif de la lie du peuple, pourquoi ne salue-t-il pas Aman comme tous les autres Juifs le saluent ?

Pour cet Aman qui veut faire pendre toute une nation, parce qu'un pauvre de cette nation ne lui a pas fait la révérence, avouons que jamais une folie si ridicule et si horrible ne tomba dans la tête de personne. Les Juifs ont pris cette histoire au pied de la lettre : ils ont institué une fête en l'honneur d'Esther ; ils ont pris le conte allégorique d'Esther pour une aventure véritable, parce que la prétendue élévation d'une Juive sur le trône de Perse était une consolation pour ce peuple presque toujours esclave.

Si Aman était en effet de la race de ce roi Agag que le prophète Samuel avait haché en morceaux de ses propres mains, il pouvait être excusable de détester une nation qui avait traité ainsi l'un de ses aïeux ; mais on n'égorge point tout un peuple pour une révérence omise.

b Les critiques trouvent, avec quelque apparence de raison, Aman bien imbecile de faire afficher et de publier dans tout l'empire le mois et le jour où l'on devra tuer tous les Juifs. C'était les avertir trop à l'avance, et leur donner tout le temps de s'enfuir, et même de se venger : c'est une trop grande absurdité. Tout le reste de cette histoire est dans le même goût ; il n'y a pas un seul mot de vraisemblable. Où l'écrivain de ce roman a-t-il pris qu'on coupait le cou à toute femme ou concubine du roi qui entrait chez lui sans être appelée? Cet Aman pendu à la potence dressée pour Mardochée, et tous les épisodes de ce conte du Tonneau, ne sont-ils pas *ægri somnia ?* Mais voici le plus rare du texte.

a Il faut pardonner aux critiques s'ils ont exprimé toute l'horreur que leur inspirait l'exécrable cruauté de cette douce Esther, et en même temps leur mépris pour un conte si dépourvu de sens commun. Ils ont crié qu'il était honteux de recevoir cette histoire comme vraie et sacrée. Que peut avoir de commun, disent-ils, la barbarie ridicule d'Esther avec la religion chrétienne, avec nos devoirs, avec le pardon des injures, recommandé par Jésus-Christ? N'est-ce pas joindre ensemble le crime et la vertu, la démence et la sagesse, le plat mensonge et l'auguste vérité? Les Juifs admettent la fable d'Esther ; sommes-nous Juifs? et parce qu'ils sont amateurs des fables les plus grossières, faut-il que nous les imitions? Parce qu'en tout temps ils furent sanguinaires, faut-il que nous le soyons, nous qui avons voulu substituer une religion de clémence et de fraternité à leur secte barbare, nous qui au moins nous vantons d'avoir des préceptes de justice, quoique nous ayons eu le malheur d'être si souvent et si horriblement injustes?

Nous n'ignorons pas que la fable d'Esther a un côté séduisant ; une captive devenue reine, et sauvant de la mort tous ses concitoyens, est un sujet de roman et de tragédie. Mais qu'il est gâté par les contradictions et les absurdités dont il regorge! qu'il est déshonoré par la barbarie d'Esther, aussi contraire aux mœurs de son sexe qu'à la vraisemblance!

PROPHÈTES.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

« Ce fut dans les querelles entre les tribus, et pendant la captivité en Babylone, que les voyants, les devins, les prophètes, parurent. Nous avons déjà parlé d'Élie, d'Élisée, d'Isaïe, de Jérémie : nous dirons des autres ce qui paraît nécessaire, sans entrer dans le détail de leurs déclamations. Nous ne sommes pas assez habiles pour comprendre leurs discours, pour sentir le mérite de leurs répétitions continuelles, pour distinguer le sens littéral, le sens mystique, le sens analogique, de leurs phrases hébraïques ou chaldéennes, que la traduction rend encore plus obscures. Nous tâcherons au moins d'être courts en parlant de ces livres si longs.

« Les Juifs ne lisent point les prophètes dans leurs synagogues, ou du moins les lisent très rarement. Les chrétiens, pour la plupart, ne les connaissent que par quelques citations. Nous choisirons les morceaux les plus curieux et les plus singuliers. Commençons par Dauiel, dont les aventures sont du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs. »

DANIEL.

Les critiques osent affirmer que le livre de *Daniel* ne fut composé que du temps d'Antiochus Épiphanes; que toute l'histoire de Daniel n'est qu'un roman, comme ceux de Tobie, de Judith, et d'Esther. Voici leurs raisons, qui ne sont fondées que sur les lumières naturelles, et qui sont détruites par la décision de l'Église, laquelle est au-dessus de toute lumière.

1° Il est dit (chap. 1) que Daniel, esclave dès son enfance à Babylone avec Sidrach, Misach et Abdénago, fut fait eunuque avec ses trois compagnons, et élevé parmi les eunuques; ce qui le mettait dans l'impuissance de prophétiser.

On répond qu'il n'est pas dit expressément qu'on châtra Daniel, mais seulement qu'on le mit sous la direction d'Asphénez, chef des eunuques. Il est très vraisemblable que Daniel subit cette opération, comme tous les autres enfants esclaves réservés pour servir dans la chambre du roi. Mais enfin il pouvait être destiné à d'autres emplois. Les bostangis ne sont point châtrés dans le sérail du Grand-Turc. Un eunuque ne pouvait être prêtre chez les Juifs : mais il n'est dit nulle part qu'il ne pouvait être prophète; au contraire, plus il était délivré de ce que nous avons de terrestre, plus il était propre au céleste.

(Chap. II.) 2° Daniel commence non seulement par expliquer un songe, mais encore par deviner quel songe a fait le roi. Le texte dit que le roi Nabuchodonosor fut épouvanté de son rêve, et qu'aussitôt il l'oublia entièrement. Il assembla tous les mages, et leur dit : Je vous ferai tous pendre, si vous ne m'apprenez ce que j'ai rêvé. Ils lui remontrèrent qu'il leur ordonnait une chose impossible. Aussitôt le grand Nabuchodonosor ordonna qu'on les pendît. Daniel, Sidrach, Misach et Abdénago, allaient être pendus aussi en qualité de novices-mages, lorsque Daniel leur sauva la vie en devinant le rêve. Les critiques osent traiter ce récit de puérilité ridicule.

(Chap. III.) 3° Ensuite vient l'histoire de la fournaise ardente, dans laquelle Sidrach, Misach, et Abdénago, chantèrent. On ne traite pas cette aventure avec plus de ménagement.

(Chap. IV.) 4° Ensuite Nabuchodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans, après quoi il redevient homme et reprend sa couronne. C'est sur quoi nos critiques s'égaient inconsidérément.

(Chap. V.) 5° Ils ne sont pas moins hardis sur Balthazar, prétendu fils de Nabuchodonosor, et sur cette main qui va écrivant trois mots en caractères inconnus sur la muraille. Ils protestent que Nabuchodonosor n'eut d'autre fils qu'Évilmérodac, et que Balthazar est inconnu chez tous les historiens.

6° L'auteur juif fait succéder à Balthazar Darius le Mède : mais ce Darius le Mède n'a pas plus existé que Balthazar. C'est Cyaxare, oncle de Cyrus, que l'auteur transforme en Darius de Médie.

(Chap. VI.) 7° L'auteur raconte que ce Darius, ayant ordonné qu'on ne priât aucun dieu pendant trente jours dans tout son empire, et Daniel ayant prié le Dieu des Juifs, on le fit jeter dans la fosse aux lions. Le roi courut le lendemain à la fosse, et appela Daniel, qui lui répondit. Les lions ne l'avaient pas touché. Le roi fit jeter à sa place ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants, que les lions dévorèrent.

(Chap. VII.) 8° Vient ensuite la vision des quatre bêtes, et Daniel avait eu cette vision du temps du prétendu roi Balthazar. C'est cette vision des quatre bêtes qui paraît interpolée aux yeux des critiques hardis. Ils la soutiennent écrite du temps d'Antiochus Épiphanes. En effet, c'est à cet Antiochus que le prophète s'arrête, parce que l'écrivain, disent-ils, ne pouvait prophétiser que ce qu'il voyait. Ils le comparent à ce Flamand nommé Arnould Wion, qui dédia à Philippe II les prétendues prophéties et les logogriphes de l'Irlandais saint Malachie; logogriphes qu'il disait écrits au douzième siècle, et qui prédisaient les noms de tous les papes jusqu'à la fin du monde. Nous sommes bien loin de penser ainsi de la prophétie de Daniel; mais on nous a fait une loi de rapporter toutes les critiques.

9° Après la vision des quatre bêtes, l'ange Gabriel, que les Juifs ne connurent que pendant leur captivité, vient visiter Daniel, et lui révèle, « Que le temps de soixante et dix semaines est abrégé sur tout le peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché reçoive sa fin, que l'iniquité s'efface, que la justice éternelle soit amenée, que la vision et la prophétie soient accomplies, et que le sanctuaire soit oint.

« Sache donc et pense que de l'ordre donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'à l'oint chef du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les murailles seront bâties dans des temps fâcheux; et après soixante-deux semaines le chef oint sera tué. »

Voilà cette fameuse prophétie que les uns ont appliquée à Judas Machabée, regardé comme un messie, un oint, un libérateur, et qui l'était en effet; les autres, au grand-prêtre Onias; les au-

tres, enfin, à notre Seigneur Jésus-Christ lui-même; mais qu'aucun interprète n'a pu faire cadrer avec le temps auquel il en fait l'application. Ce passage, ainsi que tant d'autres, nous laisse dans une obscurité profonde, que les phrases de l'abbé Houteville, secrétaire du cardinal Dubois, n'ont pas éclairée.

10° Après cette prophétie de soixante-deux semaines, plus sept semaines, l'ange Gabriel avertit Daniel qu'il a résisté pendant vingt et un jours à l'ange des Perses; mais que l'ange Michel ou Michael est venu à son secours. Ce passage prouve que les fables grecques de dieux combattant contre des dieux avaient déjà pénétré chez le peuple juif.

(Chap. XIII.) 11° L'histoire de Suzanne et des deux vieillards débauchés et calomniateurs ne tient point au reste de l'histoire de Daniel : saint Jérôme ne la regarde que comme une fable rabbinique.

(Chap. XIV.) 12° L'histoire du dragon qu'on nourrissait dans le temple de Bel a eu autant de contradicteurs que celle de Suzanne; et saint Jérôme n'est guère plus favorable aux unes qu'aux autres. Il avoue que ni Suzanne, ni le dragon, ni la chanson chantée dans la fournaise, ne sont authentiques : il traite surtout de fable le potage d'Habacuc, et l'ange qui lui commande de porter son potage de Jérusalem à Babylone, dans la fosse aux lions, et enfin cet ange qui prend Habacuc par les cheveux, et qui le transporte dans l'air à Babylone avec son potage.

Ce n'est pas que saint Jérôme nie la possibilité de ces aventures; car rien n'est impossible à Dieu : mais il montre qu'elles ne s'accordent pas avec la chronologie. Il admet tout le reste de la prophétie de Daniel. Nous avons connu un homme qui niait la vérité de trois chapitres de Rabelais, mais qui admettait tous les autres.

EZÉCHIEL.

Ezéchiel, captif sur les bords du fleuve Chobar, voit d'abord au milieu d'un feu quatre animaux ayant chacun quatre faces d'homme, quatre ailes, des pieds de veau, et des mains d'homme, de lion, de bœuf, et d'aigle.

Il y avait près d'eux une roue à quatre faces; lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient aussi...

Après ce spectacle, dont nous ne donnons qu'une très légère esquisse, le Seigneur présente au prophète un livre, un rouleau de parchemin, et lui dit (ch. III) : Mange ce livre; et Ézéchiel le mange; puis le Seigneur lui dit : Va te faire lier dans ta maison; et le prophète va se faire lier.

Puis le Seigneur lui dit (chap. IV) : « Prends une brique; dessine dessus la ville de Jérusalem, et autour d'elle une armée qui l'assiége. Prends une poêle de fer, et mets-la contre un mur de fer...; » et le prophète fait tout cela.

Ensuite le Seigneur lui dit : « Couche-toi pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et pendant quarante jours sur le côté droit; mange pendant trois cent quatre-vingt-dix jours ton pain couvert de merde d'homme, devant tous les Juifs; car c'est ainsi qu'ils mangeront leur pain tout souillé parmi les nations chez lesquelles je les chasserai. »

Ce sont là les ordres positifs que donne le Seigneur; ce sont là les propres termes dont il se sert. A quoi Ézéchiel répond : Ah! ah! ah! (ou pouah! pouah!) Seigneur, jamais rien d'impur n'est entré dans ma bouche. Le Seigneur lui répond : « Eh bien! je te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d'homme, et tu la mêleras avec ton pain; je vais briser dans Jérusalem le bâton du pain, et on ne mangera de pain, et on ne boira d'eau, que par mesure. »

Le Seigneur continue, et dit à Ezéchiel (chap. V) : « Prends un fer tranchant, et coupe-toi les cheveux et la barbe; brûle le tiers de ces poils au milieu de la ville, selon le nombre des jours du siége. Coupe avec une épée le second tiers autour de la ville, et jette au vent le tiers restant...; car voici ce que dit le Seigneur : Parce que Jérusalem n'a pas marché dans mes préceptes, et n'a pas opéré selon le jugement de ceux qui l'environnent, j'irai à elle, j'exercerai mes jugements aux yeux des nations... Les pères mangeront leurs enfants, et les enfants mangeront leurs pères. Un tiers du peuple mourra de peste et de faim; un tiers tombera sous le glaive dans la ville; un tiers sera dispersé, et je le poursuivrai l'épée nue. »

Il s'est élevé une grande dispute entre les interprètes. Tant de choses extraordinaires, si opposées à nos mœurs et à notre raison, se sont-elles passées en visions ou en réalité? Ézéchiel raconte-t-il cette histoire comme un songe, ou comme une action véritable? Les derniers commentateurs, et surtout dom Calmet, ne doutent pas que tout ne se soit réellement passé comme le dit Ézéchiel. Voici comme dom Calmet s'en explique

« Nous ne voyons aucune nécessité de recourir au miracle. Il n'est nullement impossible qu'un homme demeure enchaîné et couché sur le dos

pendant trois cent quatre-vingt-dix jours... Prado témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié et couché sur son côté pendant plus de quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, comment les Juifs de la captivité auraient-ils compris ce que leur voulait dire Ézéchiel? Comment ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu? il faut donc dire aussi qu'il ne dressa point le plan de Jérusalem, qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea son pain qu'en esprit et en idée. »

On doit donc croire qu'effectivement tout se passa comme Ézéchiel le raconte; et cela n'est pas plus surprenant que les aventures réelles d'Elie, d'Élisée, de Samson, de Jephté, de Gédéon, de Josué, de Moïse, de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève. Mes prédécesseurs ont remarqué que dans les livres judaïques rien ne s'est fait de ce qui se fait aujourd'hui.

De tous les passages d'Ézéchiel, celui qui a excité le plus de murmures parmi les critiques, et qui a le plus embarrassé les commentateurs, est l'article d'Oolla et d'Ooliba. Le prophète fait parler ainsi le Seigneur à Oolla: « Je t'ai fait croître comme l'herbe qui est dans les champs; tu es parvenue au temps où les filles aiment les ornements; tes tétons sont enflés; ton poil a poussé; tu étais toute nue et pleine de confusion; j'ai passé auprès de toi; je t'ai vue. Voilà le temps des amants. Je me suis étendu sur toi; j'ai couvert ton ignominie; j'ai juré un pacte avec toi, et tu as été mienne... Je t'ai donné des robes de plusieurs couleurs; je t'ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton... Tu as été parée d'or et d'argent, nourrie de bon pain, de miel, et d'huile; et après cela, tu as mis ta confiance en ta beauté; tu as forniqué en ton nom, et tu as exposé ta fornication à tous les passants; tu t'es bâti un mauvais lieu, et tu t'es prostituée dans les rues... On paie les filles de joie, et tu as payé tes amants pour forniquer avec toi... »

Ensuite le Seigneur s'adressa à Ooliba: il dit qu'Ooliba a exposé à nu ses fornications, « et in-
« sanivit libidine super concubitum eorum quo-
« rum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut
« fluxus equorum fluxus eorum. »

Ce n'est point là le récit d'une aventure réelle comme celle du prophète Osée avec la Gomer; ce n'est qu'une pure allégorie exprimée avec une naïveté qu'aujourd'hui nous trouverions trop grossière, et qui peut-être ne l'était point alors.

Les Juifs firent beaucoup de difficultés pour insérer cette prophétie dans leur Canon; et lorsqu'ils l'admirent, ils n'en permirent la lecture qu'à l'âge de trente ans. Une des raisons qui les portèrent à cette sévérité fut qu'Ézéchiel, dans sa prophétie, fait dire au Seigneur: « J'ai donné
« à mon peuple des préceptes qui ne sont pas
« bons, et je leur ai donné des ordonnances dans
« lesquelles ils ne trouveront point la vie. » On eut peur que ce passage ne diminuât le respect des Juifs pour la loi de Moïse.

On peut encore remarquer sur Ezéchiel la prédiction qu'il fait au chapitre XXXIX pour consoler les Juifs captifs. Il fait inviter par le Seigneur même tous les oiseaux et tous les quadrupèdes à venir manger la chair des guerriers qu'il immolera, et à boire le sang des princes.

Et ensuite il dit, aux versets 19 et 20: « Vous mangerez de la chair grasse jusqu'à satiété; vous boirez le sang de la victime que je vous prépare; vous vous rassasierez à ma table de la chair des chevaux et des cavaliers, et de tous les gens de guerre. J'établirai ma gloire parmi les nations; elles connaîtront ma main puissante; et dans ce jour la maison d'Israël saura que c'est moi qui suis le Seigneur. »

On a cru que la première promesse, de manger la chair des guerriers et de boire le sang des princes, était faite pour les oiseaux; et que la seconde, de manger le cheval et le cavalier, était faite pour les guerriers juifs. Il y avait en effet dans les armées des Perses beaucoup de Scythes qui mangeaient de la chair humaine, et qui s'abreuvaient de sang dans le crâne de leurs ennemis. Le Seigneur pouvait dire aux Juifs qu'ils traiteraient un jour les Scythes comme les Scythes les avaient traités. Le Seigneur pouvait bien leur dire: Vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur; mais il ne pouvait le dire aux quadrupèdes et aux oiseaux, qui n'en ont jamais rien su.

Nous ne prétendons point entrer dans toutes les profondeurs mystérieuses de tous les prophètes, ni examiner les divers sens qu'on a donnés à leurs paroles: nous nous bornons à montrer seulement ce qu'il y a de plus singulier dans leurs aventures, et ce qui est le plus éloigné de nos mœurs.

OSÉE.

Osée est peut-être celui qui doit le plus étonner des lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs antiques. Il était né chez les Samaritains, un peu avant la dispersion des dix tribus; par conséquent il était dans le rang des schismatiques, à moins qu'une grâce particulière de Dieu ne l'attachât au culte de Jérusalem. Voici le commencement de sa prophétie.

Le Seigneur dit à Osée : « Va, prends une femme de fornication, et fais-toi des enfants de fornication, parce que la terre, en forniquant, forniquera contre le Seigneur. Osée s'en alla, et prit la prostituée Gomer, fille de Debelaïm ; il l'engrossa, et elle lui enfanta un fils. Et le Seigneur dit à Osée : Appelle l'enfant Jezrahel, parce que dans peu de temps je visiterai le sang de Jezrahel sur la maison de Jéhu... Et Gomer enfanta encore une fille ; et le Seigneur lui dit : Appelle-la *sans pitié*, parce qu'à l'avenir je n'aurai plus de pitié de la maison d'Israël.

« Gomer enfanta encore un fils ; et le Seigneur dit à Osée : Tu l'appelleras *non mon peuple*, parce que les Israélites ne seront plus mon peuple, et que je ne serai plus leur Dieu...

« Après cela le Seigneur dit à Osée : Va, prends une femme qui ait déjà un amant et qui soit adultère... Osée acheta cette femme quinze drachmes d'argent et un boisseau et demi d'orge. Il la creusa, et lui dit : Tu m'attendras long-temps, tu ne forniqueras point avec d'autres ; et moi je t'attendrai, parce que les enfants d'Israël attendront long-temps sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans éphod, et sans téraphims. »

Tous ces faits ne se passent point en vision : ce ne sont point de simples allégories, de simples apologues ; ce sont des faits réels. Osée n'a point eu trois enfants de Gomer en vision ou en songe ; mais ces faits, quoique arrivés en effet, n'en sont pas moins des types, des signes, des figures, de ce qui arrive au peuple d'Israël. Toute action d'un prophète est un type. C'est ainsi qu'Isaïe marche entièrement nu dans la ville de Jérusalem. Le Seigneur lui dit, au chapitre XX de sa prophétie : Va, détache ton sac de tes reins, et tes souliers de tes pieds. Isaïe fit ainsi, marchant nu et déchaussé. Et le Seigneur dit : Comme mon serviteur a marché nu et déchaussé, c'est un signe pour l'Égypte et pour l'Éthiopie. Le roi des Assyriens emmènera d'Égypte et d'Éthiopie les jeunes et les vieux, nus et déchaussés, les fesses découvertes, pour l'ignominie de l'Égypte.

On ne peut trop répéter qu'il ne faut pas juger de ces siècles par notre siècle, des Juifs par les Français et par les Anglais, des mœurs juives par les nôtres, de leur style par notre style.

JONAS.

Si les histoires d'Osée, d'Ézéchiel, de Jérémie, d'Isaïe, d'Elisée, d'Elie, étonnent l'entendement humain, celle de Jonas ne l'accable pas moins. Calmet commence sa Préface sur Jonas par ces mots : L'histoire des douze petits prophètes ne nous fournit rien qui approche tant du merveilleux que la vie de Jonas.

C'était un Galiléen, de la tribu de Zabulon, par conséquent né parmi les hérétiques, et Dieu l'envoie prêcher dans Ninive, à ceux qu'on nomme idolâtres. Il est le seul qui ait eu une telle commission. En quelle langue prêcha-t-il ? Il y avait environ quatre cents lieues de sa patrie à Ninive.

Le prophète, au lieu d'obéir, voulut s'enfuir à Tharsis en Cilicie [1] ; mais il s'embarque au petit port de Joppé, encore plus éloigné du lieu de sa mission. Il se jette dans une barque. Une tempête horrible survient. Cette tempête endort Jonas. Les mariniers le prient d'invoquer son Dieu pour apaiser l'orage. Jonas n'en fait rien. Alors les matelots jettent le sort pour savoir qui on doit précipiter dans la mer, ne doutant pas que ce ne soit un secret infaillible pour apaiser les vents. Le sort tombe sur Jonas ; on le jette dans l'eau, et la tempête cesse dans le même instant : ce qui inspire un grand respect aux matelots de Joppé pour le Dieu de Juda, sans qu'ils se convertissent. (Ch. II.) Le Seigneur envoie dans le moment un grand poisson qui avale Jonas, et qui le garde trois jours et trois nuits dans son ventre ; Jonas, étant dans les entrailles de cet animal, chante un cantique assez long au Seigneur ; et le Seigneur ordonne au poisson de rendre Jonas, et de le rejeter sur le rivage. Le poisson obéit.

Les critiques incrédules prétendent que tout ce récit est une fable prise des fables grecques. Homère, dans son livre XX, parle du monstre marin qui se jeta sur Hercule. Lycophron raconte qu'Hercule resta trois jours et trois nuits dans son ventre ; qu'il se nourrit de son foie après l'avoir mis sur le gril ; qu'au bout de trois jours il sortit de sa prison en victorieux, et qu'ensuite il passa la mer dans son gobelet pour aller d'Espagne en Mauritanie.

La mission d'Hercule avait été tout autre que celle de Jonas. Le prophète hébreu devait prêcher dans Ninive ; et Hercule, bien inférieur à Jonas, devait délivrer Hésione, fille de Priam, exposée à un chien marin. Cette délivrance fut mise au rang des plus beaux travaux de ce héros, lesquels

[1] Le mot *Tharsis*, employé jusqu'à douze fois dans l'ancien *Testament*, et point dans le nouveau, y signifie toujours *la mer*, et nullement *une ville*, *une contrée*. C'est l'opinion de saint Jérôme, savamment confirmée par une Dissertation de M. Gosselin, pages 126-158 de sa *Géographie des anciens*, tome II. Voltaire a ici et plusieurs fois encore confondu ce mot avec *Tarsus*, *Tarse*, ville de Cilicie, fort connue, patrie de saint Paul, et qui subsiste encore. Elle est mentionnée quatre fois dans les *Actes des apôtres*, et point dans l'ancien *Testament*. REN.

surpassent de beaucoup le nombre de douze qu'on lui attribue.

La fable d'Arion jeté dans la mer par des mariniers et sauvé des flots par un de ces marsouins appelés par nous *dauphins*, qui le porta sur son dos dans Lesbos sa patrie, paraît moins absurde, parce qu'en effet quelques naturalistes ont prétendu qu'on pouvait apprivoiser les dauphins; mais ils n'ont jamais dit qu'on pût rester trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, et griller son foie pendant ce temps-là.

Comme l'absurde est quelquefois permis dans la poésie burlesque, le célèbre Arioste a imité dans son poëme d'*Orlando furioso* quelque chose de l'aventure d'Hercule; et en dernier lieu un prélat de Rome a enchéri encore sur l'Arioste dans son *Ricciardetto*. Ainsi les fables, déguisées en mille manières, ont fait le tour du monde, comme autrefois les masques couraient dans les rues sous des ajustements différents.

Les orthodoxes nous enseignent que tous les contes de poissons, soit baleines, soit chiens marins, qui ont avalé des héros, et qui ont été vaincus par eux, depuis Persée jusqu'à Ricciardetto, ont été imités de l'histoire véritable de Jonas.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE HÉBRAÏQUE[1].

LES MACHABÉES.

Il ne faut point mépriser la curiosité que les Juifs nous inspirent. Tout superstitieux, tout inconstants, tout ignorants, tout barbares, et enfin tout malheureux qu'ils ont été et qu'ils sont encore, ils sont pourtant les pères des deux religions qui partagent aujourd'hui le monde, de Rome au Thibet, et du mont Atlas au Gange. Les Juifs sont les pères des chrétiens et des musulmans. L'Évangile, dicté par la vérité, et l'Alcoran, écrit par le mensonge, sont également fondés sur l'histoire juive. C'est une mère infortunée, respectée et opprimée par ses deux filles; par elles détrônée, et cependant sacrée pour elles. Voilà mon excuse de la peine fastidieuse de continuer ces recherches, entreprises par trois hommes plus savants que moi, mais à qui je ne cède point dans l'amour de la vérité.

Les Juifs respirèrent sous Alexandre pendant dix années. Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques. Il est encore plus triste que ces fables soient répétées de nos jours, et même par des compilateurs estimables. A commencer par l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine, je ne puis lire sans scrupule dans Prideaux (*Histoire des Juifs*, livre VII), que Philippe, père d'Alexandre, fut assassiné par un de ses gardes qui lui avait demandé inutilement justice contre un de ses capitaines, *par lequel il avait été violé*. Quoi donc! un soldat est assez intrépide, assez furieux pour poignarder son roi au milieu de ses courtisans, et il n'a ni assez de force ni assez de courage pour résister à un vieux sodomite! Il se laisse violer comme une jeune fille faible de corps et d'esprit! Mais c'est Diodore de Sicile qui le raconte au bout de trois cents ans. Diodore dit que ce garde était ivre. Mais, ou il consentit dans le vin à cette infamie trop commune chez les Thraces, ou le vin devait exciter sa colère et augmenter ses forces. Ce fut dans l'ivresse qu'Alexandre tua Clitus.

Justin copie Diodore; Plutarque les copie tous deux. Prideaux et Rollin copient de notre temps ces anciens auteurs; et quelque autre compilateur en fera autant, si des scrupules pareils aux miens ne l'arrêtent. Modernes perroquets, qui répétez des paroles anciennes, cessez de nous tromper en tout genre.

Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l'âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grèce qu'avait eu son père, soumettant d'abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général, conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains, enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parce que c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perses avaient faits si long-temps aux Grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes, et jusque dans les Indes; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie.

[1] Ici, le troisième commentateur s'est arrêté; et un quatrième a continué l'histoire hébraïque d'une manière différente des trois autres.

J'oserais lui rendre grâces au nom du genre humain.

Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre.

Ainsi les déclamations de quelques poëtes contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme, et les filles de Darius ses prisonnières. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siége de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal de Richelieu au siége de La Rochelle.

S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais; mais j'excuserais peut-être cette vengeance atroce contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jeté leurs corps dans la mer. Je me rappellerais que César traita de même six cents des principaux citoyens de Vannes, bien moins coupables, et je plaindrais les nations si souvent en proie à de si horribles calamités.

Mais je ne croirais point que Dieu suscita Alexandre, et lui livra l'opulente ville de Tyr uniquement pour faire plaisir à Jérusalem, avec qui elle n'eut jamais de guerre particulière. Prideaux, et après lui Rollin, ont beau rapporter des passages de Joël et d'Ézéchiel, dans lesquels ils se réjouissent de la première chute de Tyr sous Nabuchodonosor, comme des esclaves fouettés par leurs maîtres insultent à d'autres esclaves fouettés à leur tour; ces passages, si ridiculement appliqués, ne me feraient jamais croire que le Dieu de l'univers, qui a laissé prendre tant de fois Jérusalem et son temple, n'a fait marcher Alexandre à la conquête de l'Asie que pour consoler quelques Juifs.

Je ne croirais pas davantage à la fable absurde que Flavius Josèphe (liv. XI, chap. VIII) ose raconter. Selon ce Juif, le pontife juif, nommé Jaddus, ou plutôt Jadduah, avait apparu en songe à Alexandre dix ans auparavant; il l'avait exhorté à la conquête de l'empire persan, et l'avait assuré que le Dieu des Juifs le conduirait lui-même par la main. Quand ce grand-prêtre vint en tremblant, suivi d'une députation juive, adorer Alexandre, c'est-à-dire se prosterner devant lui et demander ses ordres, Alexandre, voyant le mot *Jaho* gravé sur la tiare de ce prêtre, reconnut Jaddus au bout de dix ans, se prosterna lui-même, comme s'il avait su l'hébreu. Et voilà donc comment on écrivait l'histoire!

Les Juifs et les Samaritains demi-Juifs furent sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été de Darius. Ce fut pour eux un temps de repos. Les Hébreux des dix tribus dispersées par Salmanazar et par Asarhaddon, revinrent en foule et s'incorporèrent dans la tribu de Juda. Rien n'est en effet plus vraisemblable. Tel est le dénouement naturel de cette difficulté qu'on fait encore tous les jours: Que sont devenues les dix tribus captives? Celle de Juda, possédant Jérusalem, s'arrogea toujours la supériorité, quoique cette capitale fût située dans le territoire de Benjamin. C'est pourquoi tous les prophètes juifs ne cessaient de dire que la verge resterait toujours dans Juda, malgré la jalousie des Samaritains établis à Sichem. Mais quelle domination! ils furent toujours assujettis à des étrangers.

Il y eut quelques Juifs dans l'armée d'Alexandre lorsqu'il eut conquis la Perse; du moins si nous en croyons le petit livre de Flavius Josèphe contre Apion. Ces soldats étaient probablement de ceux qui étaient restés vers Babylone après la captivité, et qui avaient mieux aimé gagner leur vie chez leurs vainqueurs, que d'aller relever les ruines du temple de Jérusalem. Alexandre voulut les faire travailler comme les autres à rebâtir un autre temple, celui de Bélus à Babylone. Josèphe assure qu'ils ne voulurent jamais employer leurs mains à un édifice profane, et qu'Alexandre fut obligé de les chasser. Plusieurs Juifs ne furent pourtant pas si difficiles, lorsque trois cents ans après ils travaillèrent sous Hérode à bâtir un temple dans Césarée à un mortel, à l'empereur Auguste leur souverain: tant le gouvernement change quelquefois les mœurs des hommes les plus obstinés!

On n'a point assez remarqué que le temps d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable, sans doute, à celle que les Newton et les Locke ont répandue de nos jours sur le genre humain, du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de grâces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient Grecs, cultivèrent les beaux-arts jusque dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent, peu à peu, à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre

et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décents leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes même. Il y eut moins de prodiges, quoique la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle. Les Juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine.

Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'âme, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands priviléges dans Alexandrie, et de là chez les Pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que *la vie* par le mot d'*âme;* ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'Être suprême aux âmes des bons, et aux méchants qui survivaient à leurs corps: tout avait été jusque-là temporel, matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique.

Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolémées et sous les Séleucides. Les livres des *Machabées* en sont une preuve. Nous n'en connaissons pas les auteurs. Nous nous contentons d'observer qu'en général ils sont écrits d'un style un peu plus humain que toutes les histoires précédentes, et plus approchant quelquefois (si on l'ose dire) de l'éloquence des Grecs et des Romains.

C'est dans le second livre des *Machabées* qu'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint bientôt le dogme des Pharisiens. Un des sept frères Machabées, qui sont supposés martyrisés avec leur mère par le roi de Syrie Antiochus Épiphanes, dit à ce prince (liv. II, ch. VII, v. 9): « Tu nous « arraches la vie présente, méchant prince; mais « le roi du monde nous rendra une vie éternelle, « en nous ressuscitant quand nous serons morts « pour ses lois. »

On remarque encore dans ce second livre la croyance anticipée d'une espèce de purgatoire. Judas Machabée, en fesant enterrer les morts après une bataille, trouve dans leurs vêtements des dépouilles consacrées à des idoles. L'armée ne doute point que cette prévarication ne soit la cause de leur mort (liv. II, ch. XII, v. 43). « Judas fait une « quête de douze mille drachmes, et les envoie à « Jérusalem, afin qu'on offre un sacrifice pour les « péchés des morts; tant il avait de bons et « de religieux sentiments touchant la résurrec- « tion. »

Il est évident qu'il n'y avait qu'un Pharisien nouvellement persuadé de la résurrection qui pût s'exprimer ainsi.

Nous ne dissimulerons point les raisons qu'on apporte contre l'authenticité et la véracité des livres des *Machabées*.

I. On nie d'abord le supplice des sept frères Machabées et de leur mère, parce qu'il n'en est point fait mention dans le premier livre, qui va bien loin par-delà le règne d'Antiochus Épiphanes, ou l'illustre Mathathias, père des Machabées, n'avait que cinq fils, qui tous se signalèrent pour la défense de la patrie. L'auteur du second livre, qui raconte le supplice des Machabées, ne dit point en quel lieu Antiochus ordonna cette exécution barbare, et il l'aurait dit si elle avait été vraie. Antiochus semblait incapable d'une action si cruelle, si lâche, et si inutile. C'était un très grand prince, qui avait été élevé à Rome. Il fut digne de son éducation, valeureux et poli, clément dans la victoire, le plus libéral des princes et le plus affable: on ne lui reproche qu'une familiarité outrée qu'il tenait de la plupart des grands de Rome, dont la coutume était de gagner les suffrages du peuple en s'abaissant jusqu'à lui. Le titre d'*Illustre* que l'Asie lui donna, et que la postérité lui conserve, est une assez bonne réponse aux injures, lâche ressource des faibles, que les Juifs ont prodiguées à sa mémoire, et que des compilateurs indiscrets ont répétées de nos jours par un zèle plus emporté que judicieux.

Il était roi de Jérusalem, enclavée dans ses vastes états de Syrie. Les Juifs se révoltèrent contre lui. Ce prince, vainqueur de l'Égypte, revint les punir; et comme la religion était l'éternel prétexte de toutes les séditions et des cruautés de ce peuple, Antiochus, lassé de sa tolérance qui les enhardissait, ordonna enfin qu'il n'y aurait plus qu'un seul culte dans ses états, celui des dieux de Syrie. Il priva les rebelles de leur religion et de leur argent, deux choses qui leur étaient également chères. Antiochus n'en avait pas usé ainsi en Égypte, conquise par ses armes; au contraire, il avait rendu ce royaume à son roi, avec une générosité qui n'avait d'exemple que dans la grandeur d'âme avec laquelle on a dit que Porus fut traité par Alexandre. Si donc il eut plus de sévérité pour les Juifs, c'est qu'ils l'y forcèrent. Les Samaritains lui obéirent; mais Jérusalem le brava, et de là naquit cette guerre sanglante dans laquelle Judas Machabée et ses quatre frères firent de si belles choses avec de très petites armées. Donc l'histoire du supplice des prétendus sept Machabées et de leur mère n'est qu'un roman.

II. Le romanesque auteur commence (chap. I) ses mensonges par dire qu'Alexandre partagea ses états à ses amis de son vivant. Cette erreur, qui

n'a pas besoin d'être réfutée, fait juger de la science de l'écrivain.

III. Presque toutes les particularités rapportées dans ce premier livre des *Machabées* sont aussi chimériques. Il dit que Judas Machabée, lorsqu'il fesait la guerre de caverne en caverne dans un coin de la Judée, voulut être l'allié des Romains (chap. VIII); « ayant appris qu'il y avait bien loin « un peuple romain, lequel avait subjugué les « Galates; » mais cette nation des Galates n'était pas encore asservie; elle ne le fut que par Cornélius Scipio.

IV. Il continue et dit qu'Antiochus-le-Grand, dont Antiochus Epiphanes était fils, *avait été captif des Romains*. C'est une erreur évidente: Il fut vaincu par Lucius Scipio, surnommé *l'Asiatique;* mais il ne fut point prisonnier; il fit la paix, se retira dans ses états de Perse, et paya les frais de la guerre. On voit ici un auteur juif mal instruit de ce qui se passe dans le reste du monde, et qui parle au hasard de ce qu'il ne sait point. Calmet dit, pour rectifier cette erreur: « Ce prince se « soumit au vainqueur ni plus ni moins que s'il « eût été captif. »

V. L'écrivain des *Machabées* ajoute que cet Antiochus-le-Grand « céda aux Romains les Indes, « la Médie et la Lydie. » Ceci devient trop fort. Une telle impertinence est inconcevable. C'est dommage que l'auteur juif n'y ait pas ajouté la Chine et le Japon.

VI. Ensuite, voulant paraître informé du gouvernement de Rome, il dit qu'*on y élit tous les ans un souverain magistrat, auquel seul on obéit.* L'ignorant ne savait pas même que Rome eût deux consuls.

VII. Judas Machabée et ses frères, si on en croit l'auteur, envoient une ambassade au sénat romain; et les ambassadeurs, pour toute harangue, parlent ainsi: « Judas Machabée, et ses frères, « et les Juifs, nous ont envoyés à vous pour faire « avec vous société et paix. »

C'est à peu près comme si un chef de parti de la république de Saint-Marin envoyait des ambassadeurs au grand-turc pour faire société avec lui. La réponse des Romains n'est pas moins extraordinaire. S'il y avait eu en effet une ambassade à Rome d'une république palestine bien reconnue, si Rome avait fait un traité solenuel avec Jérusalem, Tite-Live et les autres historiens en auraient parlé. L'orgueil juif a toujours exagéré; mais il n'a jamais été plus ridicule.

VIII. On voit bientôt après une autre fanfaronnade; c'est la prétendue parenté des Juifs et des Lacédémoniens. L'auteur suppose qu'un roi de Lacédémone, nommé Arius, avait écrit au grand-prêtre juif, Onias troisième, en ces termes (ch. XII): « Il a été trouvé dans les Ecritures, touchant les « Spartiates et les Juifs, qu'ils sont frères, étant « tous de la race d'Abraham; et à présent que nous « le connaissons, vous faites bien de nous écrire « que vous êtes en paix; et voici ce que nous avons « répondu: Nos vaches et nos moutons et nos « champs sont à vous; nous avons ordonné qu'on « vous apprît cela. »

On ne peut traiter sérieusement des inepties si hors du sens commun. Cela ressemble à Arlequin qui se dit curé de Domfront; et quand le juge lui fait voir qu'il a menti: « Monsieur, dit-il, je « croyais l'être. » Ce n'est pas la peine de montrer qu'il n'y eut jamais de roi de Sparte nommé Arius; qu'il y eut à la vérité un *Aretes* du temps d'Onias premier; et qu'au temps d'Onias troisième, Lacédémone n'avait plus de rois. Ce serait trop perdre son temps de montrer qu'Abraham fut aussi inconnu dans Sparte et dans Athènes que dans Rome.

IX. Nous osons ajouter à ces puérilités si méprisables l'aventure merveilleuse d'Héliodore, racontée dans le second livre au chapitre III. C'est le seul miracle mentionné dans ce livre; mais il n'a pas paru croyable aux critiques. Séleucus Philopator, roi de Syrie, de Perse, de la Phénicie et de la Palestine, est averti par un Juif, intendant du temple, qu'il y a dans cette forteresse un trésor immense. Séleucus, qui avait besoin d'argent pour ses guerres, envoie Héliodore, un de ses officiers, demander cet argent, comme le roi de France François Ier a demandé depuis la grille d'argent de Saint-Martin. Héliodore vient exécuter sa commission, et s'arrange avec le grand-prêtre Onias. Comme ils parlaient ensemble dans le temple, on voit descendre du ciel un grand cheval portant un cavalier brillant d'or. Le cheval donne d'abord des ruades avec les pieds de devant à Héliodore; et deux anges, qui servaient de palefreniers au cheval, armés chacun d'une poignée de verges, fouettent Héliodore à tour de bras. Onias, le grand-prêtre, eut la charité de prier Dieu pour lui. Les deux anges palefreniers cessèrent de fouetter. Ils dirent à l'officier: Rends grâce à Onias; sans ses prières, nous t'aurions fessé jusqu'à la mort. Après quoi ils disparurent.

On ne dit pas si après cette flagellation Onias s'accommoda avec son roi Séleucus, et lui prêta quelques deniers.

Ce miracle a paru d'autant plus impertinent aux critiques, que ni le roi d'Égypte Sésac, ni le roi de l'Asie Nabuchodonosor, ni Antiochus l'illustre, ni Ptolémée Soter, ni le grand Pompée, ni Crassus, ni la reine Cléopâtre, ni l'empereur Titus, qui tous emportèrent quelque argent du temple

juif, ne furent pas cependant fouettés par des anges.

Il est bien vrai qu'un saint moine a vu l'âme de Charles-Martel que des diables conduisaient en enfer dans un bateau, et qu'ils fouettaient pour s'être approprié quelque chose du trésor de Saint-Denis. Mais ces cas-là arrivent rarement.

X. Nous passons une multitude d'anachronismes, de méprises, de transpositions, d'ignorances, et de fables qui fourmillent dans les livres des *Machabées*, pour venir à la mort d'Antiochus l'Illustre, décrite au chap. IX du livre second. C'est un entassement de faussetés, d'absurdités et d'injures qui font pitié. Selon l'auteur, Antiochus entre dans Persépolis pour piller la ville et le temple. On sait assez que cette capitale, nommée Persépolis, par les Grecs, avait été détruite par Alexandre. Les Juifs, toujours isolés parmi les nations, toujours occupés de leurs seuls intérêts et de leur seul pays, pouvaient bien ignorer les révolutions de la Chine et des Indes : mais pouvaient-ils ne pas savoir que cette ville, appelée Persépolis par les seuls Grecs, n'existait plus ? Son nom véritable était Sestekar. Si c'était un Juif de Jérusalem qui eût écrit les *Machabées*, il n'eût pas donné au séjour des rois de Perse un nom si étranger. De là on conclut que ces livres n'ont pu être écrits que par un de ces Juifs hellénistes d'Alexandrie qui commençait à vouloir devenir orateur. Que de raisons en faveur des savants et des premiers pères de l'Église qui proscrivent l'histoire des Machabées !

Mais voici bien d'autres raisons de douter. Le premier livre de cette histoire dit qu'Antiochus mourut l'an 189 [1] de l'ère des Séleucides, que les Juifs suivaient comme sujets des rois de Syrie ; et dans le second livre, qui est une lettre prétendue écrite de Jérusalem aux hellénistes d'Alexandrie, l'auteur date de l'an des Séleucides 188. Ainsi il parle de la mort d'Antiochus un an avant qu'elle soit arrivée.

Au premier livre il est dit que ce roi voulut s'emparer des boucliers d'or laissés par Alexandre-le-Grand dans la ville d'Élimaïs sur le chemin d'Ecbatane, qui est la même que Ragès ; qu'il mourut de chagrin dans ces quartiers, en apprenant que les Machabées avaient résisté à ses troupes en Judée.

Au second livre il est dit qu'il tomba de son char, qu'il fut tellement froissé de sa chute que son corps fourmilla de vers ; qu'alors ce roi de Syrie demanda pardon au Dieu des Juifs. C'est là qu'est ce verset si connu, et dont on a tant fait d'usage : « Le scélérat implorait la miséricorde du Seigneur, « qu'il ne devait pas obtenir. »

L'auteur ajoute qu'Antiochus promit à Dieu de se faire juif. Ce dernier trait suffit : c'est comme si Charles-Quint avait promis de se faire turc.

[1] La date de 189 est une erreur, bien qu'on la voie dans toutes les éditions de cet ouvrage. Le texte des *Machabées* porte très positivement 149 dans l'hébreu, les *Septante*, et dans la *Vulgate*. Ren.

DU

TROISIÈME LIVRE DES MACHABÉES.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième livre des *Machabées*, et rien du quatrième, jugés pour apocryphes par toutes les Églises.

Voici une historiette du troisième ; la scène est en Égypte. Le roi Ptolémée Philopator est fâché contre les Juifs, qui commerçaient en grand nombre dans ses états ; il en ordonne le dénombrement ; et selon Philon ils composaient un million de têtes. On les fait assembler dans l'hippodrome d'Alexandrie. Le roi promulgue un édit, par lequel ils seront tous livrés à ses éléphants pour être écrasés sous leurs pieds. L'heure prise pour donner ce spectacle, Dieu, qui veille sur son peuple, endort le roi profondément. Ptolémée, à son réveil, remet la partie au lendemain ; mais Dieu lui ôte la mémoire : Ptolémée ne se souvient plus de rien. Enfin le troisième jour, Ptolémée, bien éveillé, fait préparer ses Juifs et ses éléphants. La pièce allait être jouée, lorsque soudain les portes du ciel s'ouvrent : deux anges en descendent ; ils dirigent les éléphants contre les soldats qui devaient les conduire ; les soldats sont écrasés, les Juifs sauvés, le roi converti. Voilà cette fois

. . . . . dignus vindice nodus.

Hor., de Art. poet.

On écrivait plaisamment l'histoire dans ce pays-là.

SOMMAIRE

DE L'HISTOIRE JUIVE,

DEPUIS LES MACHABÉES

JUSQU'AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

Il faut remarquer d'abord que ces enfants de Mathathias, nommés Machabées, étaient de la race de Lévi, et sacrificateurs dans un petit village

nommé Modin, à quelques milles de Jérusalem, vers la mer Morte. Ils firent une révolution; ils obtinrent bientôt la puissance sacerdotale, et enfin la royale. Nous avons vu combien cet événement confondait toutes ces vaines prophéties que la tribu de Juda avait toujours faites en sa faveur par la bouche de ses prophètes, et cette éternelle durée de la maison de David tant prédite et si fausse. Il n'y avait plus personne de la race du roi David; du moins aucun livre juif ne marque aucun descendant de ce prince depuis la captivité.

Si les enfants du lévite Mathathias, nommés d'abord Machabées, et ensuite Asmonéens, eurent l'encensoir et le sceptre, ce fut pour leur malheur. Leurs petits-fils souillèrent de crimes l'autel et le trône, et n'eurent jamais qu'une politique barbare, qui causa la ruine entière de leur patrie.

S'ils eurent dans le commencement l'autorité pontificale, ils n'en furent pas moins tributaires des rois de Syrie. Antiochus Eupator composa avec eux; mais ils furent toujours regardés comme sujets. Cela se démontre par la déclaration de Démétrius Nicanor, rapportée dans Flavius Josèphe : « Nous ordonnons que les trois villages, Aphe- « rima, Lydda et Ramatha, seront ôtés à la Sa- « marie et joints à la Judée. »

C'est le langage d'un souverain reconnu. Le dernier des frères Machabées, nommé Simon, se révolta contre le roi Antiochus Soter, et mourut dans cette guerre civile.

Hircan, fils de ce grand-prêtre Simon, fut grand-prêtre et rebelle comme son père. Le roi Antiochus Soter l'assiégea dans Jérusalem. On prétend qu'Hircan apaisa le roi avec de l'argent; mais où le prit-il? C'est une difficulté qui arrête à chaque pas tout lecteur raisonnable. D'où pouvaient venir tous ces prétendus trésors qu'on retrouve sans cesse dans ce temple de Jérusalem pillé tant de fois? L'historien Josèphe a le front de dire qu'Hircan fit ouvrir le tombeau de David, et qu'il y trouva trois mille talents. C'est ainsi qu'on a imaginé des trésors dans les sépulcres de Cyrus, de Rustan, d'Alexandre, de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, le Juif se soumit et obtint sa grâce.

Ce fut cet Hircan qui, profitant des troubles de la Syrie, prit enfin Samarie, l'éternelle ennemie de Jérusalem, rebâtie ensuite par Hérode, et appelée Sébaste. Les Samaritains se retirèrent à Sichem, qui est la Naplouse de nos jours. Ils furent encore plus près de Jérusalem; et la haine entre les deux peuples en fut plus implacable. Jérusalem, Sichem, Jéricho, Samarie, qui ont fait tant de bruit parmi nous, et qui en ont fait si peu dans l'Orient, furent toujours de petites villes voisines assez pauvres, dont les habitants allaient chercher fortune au loin, comme les Arméniens, les Parsis, les Banians.

L'historien Josèphe, ivre de l'ivresse de sa patrie, comme le sont tous les citoyens des petites républiques, ne manque pas de dire que cet Hircan Machabée fut un conquérant et un prophète, et que Dieu lui parlait très souvent face à face.

Si l'on en croit Josèphe, une preuve incontestable que cet Hircan était prophète, c'est qu'ayant deux fils qu'il aimait et qui étaient des monstres de perfidie, d'avarice et de cruauté, il leur prédit que s'ils persistaient ils pourraient faire une mauvaise fin. De ces deux scélérats l'un était Aristobule, l'autre Antigone. Les Juifs avaient déjà la vanité de prendre des noms grecs. Dieu vint voir Hircan une nuit, et lui montra le portrait d'un autre de ses enfants, qui d'abord ne s'appelait que Jean, ou Jannée, c'est-à-dire Jeannot, et qui depuis eut la confiance de prendre le nom d'Alexandre. Celui-là, dit Dieu, aura un jour la place de grand *shoen*, de grand-prêtre juif. Hircan, sur la parole de Dieu, fit mourir son fils Jeannot, de peur que cet oracle ne s'accomplît, à ce que dit l'historien. Mais apparemment que Jeannot, ou Jannée, ne mourut pas tout à fait, ou que Dieu le ressuscita, car nous le verrons bientôt *shoen*, grand-prêtre et maître de Jérusalem. En attendant il faut voir ce qui arrive aux deux frères bien-aimés Aristobule et Antigone, fils d'Hircan, après la mort d'Hircan leur père.

Le prêtre Aristobule fait assassiner le prêtre Antigone, son frère , dans le temple, et fait étrangler sa propre mère dans un cachot. C'est de ce même Aristobule que le Thucydide juif dit qu'il était un prince très doux. Ce doux prêtre étant mort, son frère Jannée Alexandre ressuscite et lui succède. On l'avait sans doute gardé en prison au lieu de le tuer.

C'est dans ce temps surtout que les Ptolémées, rois d'Égypte, et les Séleucides, rois de Syrie, se disputaient la Phénicie, et la Judée enclavée dans cette province. Cette querelle, tantôt violente, tantôt ménagée, durait depuis la mort du véritable Alexandre-le-Grand. Le peuple juif se fortifiait un peu par les désastres de ses maîtres. Les prêtres, qui gouvernaient cette petite nation, changeaient de parti chaque année, et se vendaient au plus fort.

Ce Jannée Alexandre commença son sacerdoce par assassiner celui de ses frères qui restait encore, et qui ne ressuscita point comme lui. Josèphe ne nous dit point le nom de ce frère; et peu importe ce nom dans le catalogue de tant de crimes. Jannée se soutint dans son gouvernement à la faveur des troubles de l'Asie. Ce gouvernement était à la

fois sacerdotal, démocratique, aristocratique, une anarchie complète.

Josèphe rapporte qu'un jour le peuple dans le temple jeta des pommes et des citrons à la tête de son prêtre Jannée qui s'érigeait en souverain, et que cet Alexandre fit égorger six mille hommes de son peuple. Ce massacre fut suivi de dix ans de massacres. A qui les Juifs payaient-ils tribut dans ce temps-là? Quel souverain comptait cette province dans ses états? Josèphe n'effleure pas seulement cette question; il semble qu'il veuille faire croire que la Judée était une province libre et souveraine. Cependant il est certain, autant qu'une vraisemblance historique peut l'être, que les rois d'Egypte et ceux de Syrie se la disputèrent jusqu'à ce que les Romains vinrent tout engloutir.

Après ce Jannée, si indigne du grand nom d'Alexandre, deux fils de ce prêtre qui avait affecté le titre de roi, prirent aussi ce titre, et déchirèrent, par une guerre civile, ce royaume qui n'avait pas dix lieues d'étendue en tous sens. Ces deux frères étaient l'un Hircan second, et l'autre Aristobule second. Ils se livrèrent bataille vers le bourg de Jéricho, non pas avec des armées de trois, de quatre, de cinq, et de six cent mille hommes; on n'osait plus alors écrire de tels prodiges, et même l'exagérateur Josèphe en aurait eu honte; les armées alors étaient de trois à quatre mille soldats. Hircan fut battu, et Aristobule second resta le maître.

On peut connaître ce que c'était que ce royaume d'Aristobule par un trait qui échappe à l'historien Josèphe, malgré son zèle à faire valoir son pays. « Dieu, dit-il, envoya un vent si violent, qu'il « ruina tous les fruits de la terre; en sorte qu'un « muid [a] de froment se vendait dans Jérusalem « onze drachmes. » Notre muid de blé contient douze setiers [1]. Il se trouverait, par le compte de Josèphe, que le setier, dans les temps des famines si fréquentes de la Judée, n'aurait pas valu dix sous, en évaluant à dix sous la drachme juive. Qu'on juge par là de ces richesses dont on a voulu nous éblouir [b].

C'est dans ces temps que les Romains, sans trop s'embarrasser de leur prétendue société amicale avec les Machabées, portaient leurs armes victorieuses dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, et jusqu'au mont Caucase. Les Séleucides n'étaient plus. Tigrane, roi d'Arménie, beau-père de Mithridate, avait conquis une partie de leurs états. Le grand Pompée avait vaincu Tigrane; il venait de réduire Mithridate à se donner la mort; il fesait de la Syrie une province romaine. Les livres des Machabées ne parlent ni de ce grand homme, ni de Lucullus, ni de Sylla, on n'en sera pas étonné.

Hircan, chassé par son frère Aristobule, s'était réfugié chez un chef d'Arabes, nommé Aréah ou Arétas. Jérusalem avait toujours été si peu de chose, que ce capitaine de voleurs vint assiéger Aristobule dans cette ville.

Pompée passait alors par la Basse-Syrie. Aristobule obtint la protection de Scaurus, l'un de ses lieutenants. Scaurus ordonne à l'Arabe de lever le siége, et de ne plus oser commettre d'hostilités sur les terres des Romains; car la Syrie étant incorporée à l'empire, la Palestine l'était aussi. Tel était le pacte de société que la république avait pu faire avec la Judée.

Josèphe écrit qu'Aristobule envoya une vigne d'or à Pompée, du prix de cinq cents talents, c'est-à-dire environ trois millions; et il cite Strabon. Mais Strabon ne dit point que le melch Aristobule fit ce présent à Pompée; il dit que ce fut Alexandre son père. Nous osons croire que Strabon se trompe sur le prix de cette vigne, et que jamais aucun melch de Judée ne fut en état de faire un tel présent, si ce n'est peut-être Hérode, à qui les Romains accordèrent bientôt après une étendue de pays cinq ou six fois plus grande que le territoire d'Aristobule. Les deux frères, Aristobule et Hircan, qui se disputaient la qualité de grand-prêtre, vinrent plaider leur cause devant Pompée pendant sa marche. Il allait prononcer lorsque Aristobule s'enfuit. Pompée, irrité, alla assiéger Jérusalem. Nous avons déjà observé que l'assiette en est forte. Elle pourrait être une des meilleures places de l'Orient entre les mains d'un ingénieur habile. Du moins le temple, qui était la véritable citadelle, pourrait devenir inexpugnable, étant bâti sur la cime d'une montagne escarpée entourée de précipices.

Pompée fut obligé de consumer près de trois mois à préparer et à faire mouvoir ses machines de guerre; mais dès qu'elles purent agir, il entra dans cette forteresse par la brèche. Un fils du dictateur Sylla y monta le premier; et pour rendre cette journée plus mémorable, ce fut sous le consulat de Cicéron.

Josèphe dit qu'on tua douze mille Juifs dans le temple. Nous le croirions s'il n'avait pas toujours exagéré. Nous ne pouvons le croire quand il dit qu'on y trouva deux mille talents d'argent, et qu'on

[a] C'est ainsi qu'Arnauld d'Andilly traduit.

[1] Ce muid était une assez petite mesure du poids d'environ vingt de nos livres, et de laquelle Pline dit, liv. XVIII, *Siligineæ farinæ modius gallicæ, XXII libras panis reddit*. On voit qu'il n'est ici aucunement question d'une mesure équivalant à douze de nos setiers. RED.

[b] Il est vraisemblable que c'est une erreur de chiffre, et que le texte portait onze cents drachmes. Mais ces onze cents drachmes ne feraient que 550 livres de France; et le prix du setier ne serait que de 45 livres, ce qui ne serait pas exorbitant en temps de famine. Il est des provinces en Allemagne et en France où c'est le prix commun du blé assez ordinairement.

en tira dix mille de la ville : car enfin ce temple ayant été pris tant de fois si aisément, tant de fois pillé et saccagé, il était impossible qu'on y gardât deux mille talents, qui feraient douze millions; et encore plus extravagant qu'on taxât un si petit pays, si épuisé et si pauvre, à dix mille talents, soixante millions de livres. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui lisent sans examen et à l'aventure, ainsi que tant d'auteurs ont écrit. Un homme sensé lève les épaules, quand il sait qu'Alexandre ne put ramasser que trente talents pour aller combattre Darius, et qu'il voit douze mille talents dans les caisses des Juifs, outre trois mille dans le tombeau de David.

Il est certain que Pompée ne prit rien pour lui, et qu'il ne fit payer aux Juifs que les frais de la guerre. Cicéron loue ce désintéressement; mais Rollin dit que « rien ne réussit depuis à Pompée, « à cause de la curiosité sacrilége qu'il avait eue « de voir le sanctuaire du temple juif. » Rollin ne songe pas que Pompée ne pouvait guère savoir s'il était défendu d'entrer là ; que la défense pouvait être pour les Juifs et non pour Pompée; que les charpentiers, les menuisiers, les autres ouvriers, y entraient quand il y avait quelques réparations à faire. On pourrait ajouter que c'était autrefois l'arche qui rendait ce lieu sacré, et que cette arche était perdue depuis Nabuchodonosor. César serait entré tout comme Pompée dans cet endroit de trente pieds de long. Si Pompée fut malheureux à la bataille de Pharsale, il se peut que ce fût pour avoir été curieux à Jérusalem ; mais il y en eut aussi d'autres raisons, et le génie de César y contribua beaucoup. On pourrait encore observer que c'est un plus grand sacrilége d'égorger douze mille hommes dans un temple, que d'entrer dans une sacristie où il n'y avait rien du tout.

Au reste, Pompée ayant pris Aristobule, l'envoya captif à Rome.

Pour ne pas quitter le fil des actions de Pompée en Judée, n'oublions pas de dire que, même après la défaite de Pharsale, il ordonna à un descendant des Scipions, son lieutenant en Syrie, de faire couper le cou au fils d'Aristobule, qui avait pris le nom d'Alexandre et de roi.

Cet événement achève de faire voir quelle était l'alliance de couronne à couronne que les Juifs se vantaient d'avoir avec les Romains, et quel fond on peut faire sur les récits d'un tel peuple.

Pour mettre la dernière main à ce tableau, et pour montrer de quel respect l'empire romain était pénétré pour les Juifs, il suffira de dire que, quelques années après, le triumvir Marc-Antoine condamna dans Antioche un autre roi juif, un autre fils d'Aristobule, nommé Antigone, à mourir du supplice des esclaves; il le fit fouetter et crucifier, comme nous le verrons.

Disons encore que Pompée, avant de quitter la Judée, y établit un gouvernement aristocratique sous l'autorité des Romains. Il fut le premier instituteur de ce sanhédrin que les rabbins font remonter jusqu'à Moïse. Gabinius, l'un des grands hommes que Rome ait produits, fut chargé de tout régler. Ainsi ce Pompée, que Rollin appelle sacrilége, fut proprement le législateur des Juifs.

Ce mot *sanhédrin* est corrompu du mot grec *synedria*, qui signifie assemblée. Les Juifs hellénistes avaient apporté quelques termes grecs à Jérusalem.

Cependant Crassus succéda à Pompée dans le gouvernement de l'Asie; et il alla faire contre les Parthes cette fameuse guerre qui fut tant blâmée, parce qu'elle fut malheureuse.

Josèphe dit qu'en passant par Jérusalem avec son armée, il pilla encore le temple et la ville; mais il ne dit point de quoi les Juifs étaient accusés, et pourquoi on leur fit payer l'amende. Cette amende était forte. Le temple seul paya huit mille talents, et fournit encore un lingot d'or pesant quinze cents marcs, qu'on avait, dit Josèphe, caché dans une poutre évidée. Il faut avouer que le temple juif était la poule aux œufs d'or; plus on lui en prenait, plus elle pondait.

On nous pardonnera de n'avoir pas eu pour l'hyperbolique romancier Josèphe, et pour les livres apocryphes, le même respect que pour les volumes sacrés. Quand nous avons rapporté sincèrement les objections des critiques sur quelques endroits de la sainte Écriture, nous les avons réfutées par notre soumission à l'Église; mais quand le transfuge juif, le flatteur de Vespasien, parle, nous ne lui devons pas le sacrifice de notre raison.

Nous allons maintenant voir qui était cet Hérode, roi de Judée par la grâce du peuple romain, très différent en tout du peuple juif.

NOUVEAU TESTAMENT.

D'HÉRODE.

Quelques ténèbres que la science des commentateurs ait répandues sur l'origine d'Hérode, il est clair qu'il n'était pas Juif; et cela suffit pour faire voir que les Romains distribuaient des cou-

ronnes à leur gré, comme Alexandre avait donné celle de Sidon au jardinier Abdolonyme.

Tous ceux qui s'intéressent aux événements de son règne conviennent que sa famille était iduméenne ; elle est très ancienne dans le sens que tous les hommes sont de la race de Noé, et que les Iduméens descendaient d'Ésaü. Hérode recouvra son droit d'aînesse dont Ésaü s'était dépouillé, et traita durement la maison de Jacob ; mais, dans le sens ordinaire, sa famille était de la lie du genre humain. Son grand-père Antipas fut, selon Eusèbe, un pauvre païen, et sacristain d'un temple d'Ascalon, fait esclave dans sa jeunesse par des voleurs iduméens. Son fils Antipater, esclave comme lui, sut plaire au brigand Arétas, chef des Arabes nabathéens, qui étaient venus pour piller Jésusalem, et que Pompée renvoya dans leurs déserts. Antipater quitta le service des Arabes pour celui des Romains. Il devint leur munitionnaire, et fit une grande fortune dans les vivres. Voilà l'unique origine de la grandeur de sa maison. Il était riche, et tous les Juifs de Jérusalem étaient pauvres. C'est ainsi que les Tarquins furent souverains dans Rome, et les Médicis à Florence.

L'application infatigable d'Antipater à s'enrichir a fait penser à quelques uns qu'il était Juif ; mais on n'a jamais su au juste de quelle religion il fut, lui et Hérode son fils. C'était un des hommes les plus entreprenants et les plus rusés. Il se rendit nécessaire aux Romains dans leur guerre contre Aristobule ; il contribua beaucoup à l'accabler, parce qu'il gagnait à sa perte. Il s'intrigua sans cesse avec les commandants romains, les Juifs et les Arabes, les fesant tous servir à ses intérêts, et prêtant de l'argent par avarice à quiconque pouvait l'aider dans ses exactions.

Il épousa une fille riche d'Arabie, nommée Cypros, dont il eut quatre enfants. Hérode n'était que le second ; mais ayant toutes les qualités et tous les vices de son père dans un plus haut degré, il devait faire une bien grande fortune.

Antipater établit si bien son crédit, que tantôt Pompée, et tantôt César, eurent besoin de lui pour faire subsister leurs troupes. C'était enfin un de ces hommes qui doivent devenir princes ou être pendus.

César, en passant d'Egypte en Syrie, lui accorda sa protection : il ne haïssait pas de tels caractères. Antipater eut l'audace de lui demander le gouvernement de Jérusalem et de la Galilée et l'obtint aisément. Il partagea les deux provinces entre deux de ses fils, Phazaël et Hérode : quoique Hérode ne fût âgé que de quinze ans, il eut la Galilée, Phazaël eut Jérusalem.

Hérode, quelques années après, fut le premier qui éprouva le pouvoir et la mauvaise volonté de ce fameux sanhédrin établi par Pompée. Quelque puissant qu'il fût par lui-même et par son père, on l'accusa devant ce tribunal. Il vint répondre, mais bien accompagné. On lui imputait des malversations et des meurtres. Il soutint qu'il n'avait fait mourir que des brigands. Il fut traité de brigand lui-même, et condamné à la mort. Il se retira avec ses satellites ; et dans la suite, lorsqu'il fut roi, il fit mourir tous les conseillers du sanhédrin, excepté un seul nommé Saméas qui l'avait absous. Ce Saméas était le prédécesseur d'Hillel, et de Gamaliel, maître de saint Paul.

Pendant que ces petites convulsions agitaient ce coin de terre, l'Asie et l'Europe étaient en armes. L'assassinat de César dans le Capitole par des hommes chargés de ses bienfaits, les horreurs des proscriptions, la funeste concorde d'Octave et d'Antoine, leur discorde encore plus fatale, la guerre où périrent Brutus et Cassius, tenaient l'Europe en alarmes, et les Parthes, vainqueurs de Crassus, épouvantaient l'Asie.

Un Antigone, un homme de la race des Machabées, un fils de cet Aristobule, grand-prêtre des Juifs, frère de cet Alexandre que Pompée avait condamné à perdre la tête, appelle les Parthes à son secours jusque dans Jérusalem. Il disputait le bonnet de grand-prêtre, et même le vain titre de roi des Juifs, à Hircan, son oncle, frère d'Aristobule. C'était le jeune Hérode qui était roi en effet par ses intrigues, par son argent, par le pouvoir qu'il usurpait, par la faveur des Romains. Antigone promet, dit Josèphe, mille talents et cinq cents filles aux Parthes, s'ils veulent venir le seconder, et lui assurer sa place de pontife. Quel prêtre que cet Antigone, et quel successeur de Judas Machabée ! Les Parthes viennent chercher l'argent et les filles à Jérusalem. Ils entrent dans cette ville si souvent prise et saccagée. Hérode et son frère Phazaël résistent autant qu'ils le peuvent aux Parthes et aux soldats d'Antigone. On combat aux portes du temple, dans les rues, dans les maisons. Les temps de Nabuchodonosor n'étaient pas plus affreux. On parlemente au milieu du carnage. Phazaël, frère d'Hérode, se laisse séduire aux promesses des Parthés ; il a l'imprudence de se mettre dans leurs mains ; on l'enchaîne, et il se casse la tête contre le mur de sa prison. Hérode fuit de la ville avec ce qui lui restait de soldats, et se réfugie en Arabie.

Ce malheur, qui devait le détruire sans ressource, fut ce qui lui valut le royaume de Judée. Il marche en Égypte, s'embarque au port d'Alexandrie, et va implorer dans Rome la protection d'Antoine et d'Octave, réunis alors pour un peu de temps. Antoine, près de partir pour aller faire la guerre aux Parthes, et sentant le besoin qu'on

avait d'un tel homme, disposa le sénat en sa faveur. Octave le seconda. Hérode fut déclaré roi de Judée en plein sénat. David et Salomon ne s'étaient pas doutés que, du fond de l'Italie, deux citoyens d'une ville qui n'était pas encore bâtie, nommeraient un jour leurs successeurs dans Jésalem.

Hérode ne fut que roi tributaire, et dépendant des Romains; mais il fut maître absolu chez lui. Antoine envoya d'abord Sosius à son secours avec une armée. Hérode, sous les ordres de Sosius, vint chasser les Parthes, et assiéger Jérusalem, tandis que Ventidius, lieutenant d'Antoine, poursuivit les Parthes dans la Syrie, et qu'Antoine lui-même se préparait à porter la guerre jusque dans le sein de la Perse.

Tout le peuple de Jérusalem avait pris le parti d'Antigone. C'était un devoir religieux de soutenir un Asmonéen, un Machabée, contre un Arabe d'Idumée, fils d'un païen, et qui leur apportait des fers de la part de Rome. Les Juifs des autres villes, et même d'Alexandrie, étaient venus défendre leur ancienne capitale. Sosius et Hérode entrèrent par les brèches au bout de quarante jours. Le temple extérieur fut brûlé, et jamais le carnage ne fut plus grand. Le Machabée Antigone vint se jeter en tremblant aux pieds de Sosius, qui l'appela Antigona par mépris; et ce fut alors qu'Hérode obtint qu'on fît mourir ce pontife du supplice des esclaves.

Cependant Hérode avait épousé la nièce de ce même pontife, la célèbre Mariamne; mais les nœuds de l'alliance le retenaient encore moins qu'ils ne retinrent Pompée et César, Antoine et Octave. L'histoire de la plupart des princes est l'histoire des parents immolés les uns par les autres.

Cette nouvelle prise de Jérusalem, qui ne fut pas à beaucoup près la dernière, arriva trente-trois ans avant notre ère vulgaire.

Souvenons-nous ici de ce vieux Hircan, compétiteur du grand-prêtre Aristobule, par qui commença cette foule de désastres. Il avait été livré aux Parthes par Antigone son neveu, qui se contenta de lui faire couper les oreilles pour le rendre incapable d'exercer jamais le sacerdoce, attendu qu'il était dit dans le *Lévitique* que les prêtres doivent avoir tous leurs membres. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, obtint sa liberté des Parthes, et revint auprès d'Hérode, qui avait épousé sa petite-fille Mariamne. Hérode le fit mourir, sous prétexte qu'il avait reçu quatre chevaux du chef des Arabes. La véritable raison était qu'il voulait se sauver des mains de son tyran. Un frère de Mariamne demandait le sacerdoce; Hérode le fit noyer. Il avait créé grand-pontife un homme de la lie du peuple, nommé Ananel. Ainsi il fut réellement le chef de l'Église juive, tout étranger qu'il était.

On sait par quelle barbarie ce chef de l'Église fit tuer sa femme Mariamne, et Alexandra, mère de Mariamne; et comment il fit ensuite égorger les deux enfants qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa dernière maladie, et cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfants nommé Antipater, aussi méchant que lui. Néron fut un homme doux et clément en comparaison d'Hérode. Ce mot célèbre d'Auguste, qu'il valait mieux être son cochon que son fils, n'était que trop juste : car le même homme, qui trempait ses mains dans le sang de sa famille et de ses amis, n'aurait pas osé manger une perdrix lardée en présence de ses sujets.

Ce n'est pas la peine de retracer ici ses autres barbaries; il est triste que la nature ait produit de tels hommes. Il fallait que son sang fût d'une âcreté qui le rendait semblable aux bêtes farouches. Cette acrimonie, qui augmente avec l'âge, le réduisit enfin, si l'on en croit Josèphe, à un état qui semblait la punition de ses crimes : les vers rongeaient tout son corps; les insectes sortaient de ses parties viriles. Nous ne connaissons point une telle maladie. On en dit autant de Sylla et de Philippe II; ce sont des bruits populaires. Ces bruits ont fait croire aussi qu'Hérode fesait égorger des enfants pour se baigner dans leur sang, et adoucir, par ce remède, la virulence de ses humeurs. Il est vrai que le charlatanisme de l'ancienne médecine a été assez insensé pour imaginer que le bain dans le sang des enfants pouvait corriger le sang des vieillards. On a cru que Louis XI, attaqué d'une maladie mortelle au Plessis-les-Tours, fesait saigner des enfants pour lui composer un bain. Cet usage odieux et rare était fondé sur l'ancien axiome, *les contraires guérissent les contraires*; et cette idée a produit enfin la tentative de la transfusion, expérience que plusieurs croient trop légèrement abandonnée.

DES MONUMENTS D'HÉRODE, ET DE SA VIE PRIVÉE.

Ce monstre composé d'artifice et de barbarie, qui joignit toujours la peau de renard à celle du lion, était pourtant voluptueux, et aimait la gloire:

il voulait plaire à Auguste son maître, et même aux Juifs qu'il tyrannisait.

Son affectation de flatter Auguste en tout fut constante et extrême. Césarée fut bâtie à l'honneur de cet empereur sur la côte auprès de Joppé, territoire qu'Hérode tenait de la libéralité des Romains. Il y construisit des palais, un port de marbre blanc, un théâtre, un amphithéâtre, et enfin un temple dédié à Auguste, seul dieu d'Hérode. Il lui éleva encore un autre temple auprès des sources du Jourdain. Il rebâtit Samarie, et la nomma Sébaste, qui signifie la même chose qu'Auguste en grec; et c'est une preuve que la langue grecque commençait à prévaloir en Judée sur l'idiome des Juifs, qui n'était qu'un mélange grossier de phénicien, de chaldéen, de syriaque.

C'est ainsi qu'Hérode signala son idolâtrie pour l'empereur, et qu'il fit pour lui ce qu'il aurait fait pour un assassin d'Auguste, si cet assassin fût monté sur le trône de Rome.

Il voulut enfin gagner l'esprit des Juifs : après avoir bâti des temples à l'auteur des proscriptions, il en bâtit un pour le dieu qu'on adorait à Jérusalem. Celui de Zorobabel était petit, bas, mesquin, sans proportions, sans architecture; il ne méritait pas la curiosité de Pompée.

Celui d'Hérode était réellement fort beau; un tyran peut avoir du goût. Ne craignons pas de répéter qu'on se figure d'ordinaire les temples anciens semblables à nos églises, une longue nef; un chœur pour les chanoines, et un autel au bout; le tout avec des cordes pour sonner les cloches. C'étaient de grands emplacements entourés de portiques et de colonnades. On arrivait à ces temples isolés par de longues avenues. Le temple contenait dans ses quatre faces les logements des prêtres. La statue du dieu était élevée au milieu de l'enceinte intérieure. A l'entrée de cette enceinte étaient des fontaines où l'on se lavait; ce qui s'appelait purification. Tel était le temple de Jupiter Ammon, de Memphis, d'Éphèse, de Delphes, d'Olympie, telles sont encore les anciennes pagodes des Indes. Imaginez la colonnade de Saint-Pierre qui règnerait tout autour de l'édifice, au lieu qu'elle n'occupe qu'un côté, vous aurez alors l'idée du plus beau monument de la terre.

Un tel dessein ne pouvait s'exécuter sur la montagne alors escarpée du Capitole à Rome, ni sur la montagne Moria dans Jérusalem : mais Hérode corrigea autant qu'il le put l'inégalité du terrain; il aplanit la cime de la montagne, combla un abîme, éleva un temple intérieur, qui, à la vérité, n'avait que cent cinquante pieds de long, mais qui était entouré d'un péristyle formé de quatre rangs de colonnes d'ordre corinthien, de quatre cent vingt-cinq pas géométriques à chaque face. Le grand défaut de ce temple était dans les rues étroites qui l'avoisinaient. C'est le défaut des portails de Saint-Gervais et de Saint-Sulpice à Paris. Point de temple, point de palais bien entendu, sans une belle vue et sans une grande place.

Les gens qui réfléchissent demandent toujours si Hérode possédait les mines, je ne dis pas d'Ophir, mais du Potosi, pour subvenir à tant de dépenses. Il tenait des bienfaits d'Auguste, Gaza, Joppé, et le port de Straton, où il bâtit Césarée, qui pouvait être une ville aussi commerçante que Tyr. Il obtint encore de son bienfaiteur la Trachonite, pays qui s'étendait du mont Hermon jusqu'auprès de Damas, l'Iturie et la Chalcide, entre le Liban et l'Anti-Liban, et surtout la ferme des mines de cuivre de l'île de Chypre, qui valait mieux que ces provinces. Ainsi Hérode put consommer en magnificence ce qu'il acquérait par son habileté, et ce qu'il entassait par les impôts excessifs établis sur tous ses sujets, dont il était autant respecté qu'abhorré.

Ce temple fut, malgré sa tyrannie, le plus brillant de la Judée.

DES SECTES DES JUIFS
VERS LE TEMPS D'HÉRODE.

SADUCÉENS.

Du temps d'Hérode on disputa beaucoup en Judée sur la religion. C'était la passion d'un peuple oisif soumis aux Romains, et qui jouissait de la paix avec presque tout le reste de l'empire depuis la bataille d'Actium. La philosophie de Platon, tirée en partie des anciens livres égyptiens, avait occupé Alexandrie, ville raisonneuse quoique commerçante, et avait percé, comme nous l'avons dit, jusqu'à Jérusalem.

Il paraît qu'il y eut dans tous les temps, chez les nations un peu policées, des hommes qui s'occupèrent à rechercher au moins des vérités, s'ils ne furent pas assez heureux pour en découvrir. Ils formèrent des écoles, des sociétés, qui subsistèrent au milieu du fracas et des horreurs des guerres étrangères et civiles. On en vit à la Chine, dans les Indes, en Perse, en Égypte, chez les Grecs, chez les Romains, et même chez les Juifs. Parmi toutes ces sectes il y en eut de religieuses, et d'autres purement philosophiques. On connaît assez les trois principales de la Judée, les saducéens, les pharisiens, les esséniens. La secte saducéenne était la plus ancienne. Tous les commen-

tateurs, tous les savants conviennent qu'elle n'admit jamais l'immortalité de l'âme, par conséquent ni enfer ni paradis chez elle, encore moins de résurrection. C'était en ce point la doctrine d'Épicure. Mais en niant une autre vie, ils voulaient une justice rigoureuse dans celle-ci, et ils joignaient la sévérité stoïque aux dogmes épicuriens.

Ceux qui professeraient hautement parmi nous de tels dogmes, approuvés en Grèce et à Rome, seraient persécutés, condamnés par les tribunaux, suppliciés, mis à mort; et il y en a des exemples. Comment donc étaient-ils non seulement tolérés chez le peuple le plus cruellement superstitieux de la terre, mais honorés, dominants, supérieurs aux pharisiens mêmes, admis aux plus grandes dignités, et souvent élevés à celle de grand-prêtre? C'est en vertu de cette superstition même dont le peuple juif était possédé. Ils étaient respectés parce qu'on respectait Moïse. Nous avons vu que le *Pentateuque* ne parle en aucun endroit de récompenses ni de peines après la mort, d'immortalité des âmes, de résurrection. Les saducéens s'en tenaient scrupuleusement à la lettre de Moïse.

Il faut être étrangement absurde, ou d'une mauvaise foi bien intrépide; il faut se jouer indignement de la crédulité humaine, pour s'efforcer de tordre quelques passages du *Pentateuque*, et d'en corrompre le sens au point d'y trouver l'immortalité de l'âme et un enfer qui n'y furent jamais. On a osé entendre, ou faire semblant d'entendre par le mot *shéol*, qui signifie la fosse, le souterrain, un vaste cachot qui ressemblait au Tartare. On a cité ce passage du *Deutéronome* (chap. XXXII), en le tronquant: « Ils m'ont « provoqué dans leur vanité; et moi je les pro- « voquerai dans celui qui n'est pas peuple; je les « irriterai dans la nation insensée. Il s'est allumé « un feu dans ma fureur, et il brûlera jusqu'aux « fondements de la terre, et il dévorera la terre « jusqu'à son germe, et il brûlera la racine des « montagnes; j'assemblerai sur eux les maux, et « je remplirai mes flèches sur eux, et ils seront « consumés par la faim; les oiseaux les dévore- « ront par des morsures amères; je lâcherai sur « eux les dents des bêtes qui se traînent avec fureur « sur la terre, et des serpents. »

Voilà où l'on a cru trouver l'enfer, le séjour des diables; on a saisi ces seules paroles, *il s'est allumé un feu dans sa fureur;* et, les détachant du reste, on a inféré que Moïse pouvait bien avoir par là sous-entendu le Phlégéton brûlant, et les flammes du Tartare.

Quand on veut se prévaloir de la décision d'un législateur, il faut que cette décision soit précise et claire. Si l'auteur du *Pentateuque* avait voulu annoncer que l'âme est une substance immatérielle unie au corps, laquelle ressusciterait avec ce corps, et serait éternellement punie de ses péchés avec ce corps dans les enfers, il eût fallu le dire en propres mots. Or, aucun auteur juif ne l'a dit avant les pharisiens, et encore aucun pharisien ne l'a dit expressément. Donc il était très permis aux saducéens de n'en rien croire.

Ces saducéens avaient sans doute des mœurs irréprochables, puisque nos Évangiles ne rapportent aucune parole de Jésus-Christ contre eux; non plus que contre les esséniens, dont la vertu était encore plus épurée et plus respectable.

ESSÉNIENS.

Les esséniens étaient précisément ce que sont aujourd'hui les dunkars en Pensylvanie, des espèces de religieux, dont quelques uns étaient mariés, volontairement asservis à des règles rigoureuses, vivant tous en commun entre eux, soit dans des villes, soit dans des déserts, partageant leur temps entre la prière et le travail, ayant banni l'esprit de propriété, ne communiquant qu'avec leurs frères, et fuyant le reste des hommes. C'est d'eux que Pline le naturaliste a dit: *Nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.* Il croyait qu'ils ne se mariaient jamais, et en cela seul il se trompait.

Il est beau qu'il se soit formé une société si pure et si sainte dans une nation telle que la juive, presque toujours en guerre avec ses voisins ou avec elle-même, opprimante ou opprimée, toujours ambitieuse et souvent esclave, passant rapidement du culte d'un dieu à un autre, et souillée de tous les crimes dont leur propre histoire fait un aveu si formel.

La religion des esséniens, quoique juive, tenait quelque chose des Perses. Ils révéraient le soleil, soit comme Dieu, soit comme le plus bel ouvrage de Dieu, et ils craignaient de souiller ses rayons en satisfesant aux besoins de la nature.

Leur croyance sur les âmes leur était particulière. Les âmes, selon eux, étaient des êtres aériens, qu'un attrait invincible attirait dans les corps organisés. Elles allaient, au sortir de leur prison, dans un climat tempéré et agréable au-delà de l'Océan, si elles avaient bien vécu: les âmes des méchants allaient dans un pays froid et orageux. On a cru cette société une branche de celle des thérapeutes égyptiens, dont nous parlerons.

PHARISIENS.

Les pharisiens formaient une école plus nombreuse et plus puissante dans l'état. Ils étaient

le contraire des esséniens, entrant dans toutes les affaires autant que les esséniens s'en abstenaient. On pourrait en cela seul les comparer aux jésuites, et les esséniens aux chartreux.

Cette secte, très étendue, ne fit pas un corps à part, quoique leur nom signifiât séparés : point de collége, de lieu d'assemblée, de dignité attachée à leur ordre, de règle commune, rien en un mot qui désignât une société particulière. Ils avaient un très grand crédit; mais c'était comme en Angleterre, où tantôt les wighs et tantôt les torys dominèrent, sans qu'il y eût un corps de torys ou de wighs.

Ces pharisiens ajoutaient à la loi du *Pentateuque* la tradition orale, et par là ils acquirent la réputation de savants. C'est sur cette tradition orale qu'ils admettaient la métempsycose, et c'est sur cette doctrine de la métempsycose qu'ils établirent que les esprits malins, les âmes des diables, pouvaient entrer dans le corps des hommes. Toutes les maladies inconnues (et quelle maladie au fond ne l'est pas?) leur parurent des possessions de démons. Ils se vantèrent de chasser ces diables avec des exorcismes et une racine nommée barath. L'un d'eux forgea un livre intitulé : *La clavicule de Salomon*, qui renfermait ces secrets. On peut juger si leur pouvoir de chasser les diables, pouvoir dont Jésus-Christ lui-même convient dans l'*Evangile* de saint Matthieu [1], augmenta leur crédit. On les révérait comme les interprètes de la loi : on s'empressait de s'initier à leurs mystères : ils enseignaient la résurrection et le royaume des cieux.

Nos Évangiles nous apprennent avec quelle véhémence Jésus-Christ se déclara contre eux. Il les appelait *hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères*. Ces paroles ne s'adressaient pas à tous. Tous n'étaient pas sépulcres et vipères. Il n'y a guère eu de société dont tous les membres fussent méchants; mais plusieurs pharisiens l'étaient évidemment, puisqu'ils trompaient le peuple qu'ils voulaient gouverner.

THÉRAPEUTES.

Les thérapeutes étaient une vraie société, semblable à celle des esséniens, établie en Égypte au midi du lac Mœris. On connaît le beau portrait que fait d'eux le Juif Philon, leur compatriote. Il n'est pas étonnant qu'après toutes les querelles, souvent sanglantes, que les Juifs, transplantés en Égypte, eurent avec les Alexandrins, leurs rivaux dans le commerce, il y en eût plusieurs qui se retirassent loin des troubles du monde, et qui embrassassent une vie solitaire et contemplative. Chacun avait sa cellule et son oratoire. Ils s'assemblaient le jour du sabbat dans un oratoire commun, dans lequel ils célébraient leurs quatre grandes fêtes, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre, séparés par un petit mur. Leur vie était à la vérité inutile au monde; mais si pure, si édifiante, qu'Eusèbe dans son histoire les a pris pour des moines chrétiens, attendu qu'en effet plusieurs moines les imitèrent ensuite en Égypte. Ce qui contribua encore à tromper Eusèbe, c'est que les retraites des thérapeutes s'appelaient monastère. Les équivoques et les ressemblances de nom ont été la source de mille erreurs.

Une méprise encore plus singulière a été de croire les thérapeutes descendants des anciens disciples de Pythagore, parce qu'ils gardaient la même abstinence, le même silence, la même aversion pour les plaisirs.

Enfin on prétendit que Pythagore ayant voyagé dans la Judée, et s'étant fait essénien, alla fonder les thérapeutes en Egypte. Ce n'est pas tout; étant retourné à Samos, il s'y fit carme; du moins les carmes en ont été long-temps convaincus. Ils ont soutenu, en 1682, des thèses publiques à Beziers, dans lesquelles ils prouvèrent contre tout argumentant, que Pythagore était un moine de leur ordre [1].

HÉRODIENS.

Il y eut une secte d'hérodiens. On dispute si elle commença du temps de ce barbare Hérode, surnommé *le Grand*, ou du temps d'Hérode II; mais quelle que soit l'époque de cette institution, elle prouve qu'Hérode avait un parti considérable malgré ses cruautés. Le peuple fut plus frappé de sa magnificence qu'indigné de ses barbaries. Ses grands monuments, et surtout le temple parlaient aux yeux, et fesaient oublier ses fureurs. Ce nom de grand qu'on lui donna, et qui est toujours prodigué d'abord par la populace, atteste assez qu'il subjugua l'esprit du public, en étant abhorré des grands et des sages : c'est ainsi qu'est fait le vulgaire. On avait été en paix sous son règne; il avait bâti un temple, plus beau que celui de Salomon; et ce temple, selon les Juifs, devait un jour être celui de l'univers : voilà pourquoi ils l'appelèrent messie. Nous avons vu que c'était un nom qu'ils prodiguaient à quiconque leur avait fait du bien. Ainsi, tandis que la plupart des pharisiens célébraient le jour de sa mort comme un jour de délivrance, les hérodiens fêtaient son avénement au trône comme l'époque de la félicité publique. Cette secte qui reconnut Hérode pour un bienfaiteur, pour un messie, dura jusqu'à la destruction de Jérusalem, mais en s'affaiblissant de jour en jour. Les Juifs de Rome,

[1] Saint Matthieu, chap. XXIII.

[1] Voyez Basnage, *Histoire des Juifs*, liv. III, chap. VII.

pour lesquels il avait obtenu de grands priviléges, avaient une fête en son honneur; Perse en parle dans ses satires : *Herodis venere dies*. A quoi sert donc la vertu, si l'on voit tant de méchants honorés?

DES AUTRES SECTES, ET DES SAMARITAINS.

Les caraïtes étaient encore une grande secte des Juifs. Ils se sont perpétués au fond de la Pologne, où ils exercent le métier de courtiers, et croient expliquer l'ancien *Testament*. Les rabanites, leurs adversaires, les combattent par la tradition.

Un Judas éleva une autre secte du temps de Pilate. Ces judaïtes regardaient comme un grand péché d'obéir aux Romains : ils excitèrent une sédition furieuse contre ce Pilate, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu. Ces fanatiques furent même une des causes de la mort de Jésus-Christ; car Pilate, ne voulant pas exciter parmi eux une sédition nouvelle, aima mieux faire supplicier Jésus que d'irriter des esprits si farouches.

Outre ces sectes principales, il y en avait beaucoup d'obscures, formées par des enthousiastes de la lie du peuple; des gorthéniens, des masbothées, des baptistes, des génistes, des méristes, dont les noms seuls sont à peine connus. C'est ainsi que nous avons eu des gomaristes, des arminiens, des voétiens, des jansénistes, des molinistes, des thomistes, des piétistes, des quiétistes, des moraves, des millénaires, des convulsionnaires, etc., dont les noms se précipiteront dans un éternel oubli.

Il n'en fut pas ainsi des Samaritains, qui formaient une nation très différente de celle de Jérusalem. Nous avons vu que les Israélites qui habitaient la province de Samarie, ayant été enlevés par Salmanazar, son successeur Asarhaddon envoya d'autres colonies à leur place. Ces colonies embrassèrent une partie de la religion juive, et rejetèrent l'autre; ils ne voulurent point surtout aller sacrifier ni porter leur argent dans Jérusalem : ainsi les Juifs furent toujours leurs ennemis, et le sont encore; leur division a survécu à leur patrie. La capitale des Samaritains est Sichem, à dix de nos lieues de Jérusalem. Le voisinage fut une raison de plus pour ces deux peuples de se haïr.

Quoique les Samaritains aient eu chez eux des prophètes, ils n'en admettent aucun dans leurs livres sacrés, et se contentent de leur *Pentateuque*. Ils ont les mêmes quatre grandes fêtes que les autres Juifs, la même circoncision; d'ailleurs très pauvres et très misérables, et réduits à un petit nombre sous le gouvernement turc, qui n'est pas encourageant.

Toutes ces sectes furent contenues par l'autorité d'Hérode, et tout se taisait dans l'empire romain devant la puissance suprême d'Auguste.

Hérode avait déclaré, par son testament, Archélaüs, l'un de ses fils, son successeur, sous le bon plaisir de l'empereur. Il fallut qu'Archélaüs allât à Rome faire confirmer le testament de son père. Mais avant qu'il fît ce voyage, les Juifs, qui ne l'aimaient pas, chassèrent ses officiers de leur temple à coups de pierre pendant leur fête de pâque. Les officiers et les soldats s'armèrent; environ trois mille séditieux furent tués aux portes du temple. Archélaüs partit, s'embarqua au port de Césarée bâti par son père, et alla se jeter aux genoux d'Auguste. Antipas, son frère, fit le même voyage de son côté pour lui disputer la couronne; c'était pendant l'enfance de Jésus-Christ. Varus était depuis long-temps gouverneur de Syrie; il avait envoyé Sabinus à Jérusalem avec une légion; cette légion fut attaquée par les séditieux aux portes du temple. Les Romains renversèrent et brûlèrent les portiques magnifiques de cet édifice destiné à être toujours la proie des flammes. Tout le pays fut en armes, et rempli de brigands. Varus fut obligé d'accourir lui-même avec des forces supérieures, et de punir les rebelles.

Pendant que Varus pacifiait la Judée, Hérode Archélaüs et son frère Hérode Antipas plaidaient leur cause aux pieds d'Auguste. Il la perdirent tous deux; aucun ne fut roi. L'empereur donna Jérusalem et Samarie à Archélaüs; il ne lui accorda que le titre d'ethnarque, et lui promit de le faire roi s'il s'en rendait digne. Hérode Antipas obtint la Galilée et quelques terres au-delà du Jourdain. Un troisième Hérode leur frère, surnommé *Philippe*, eut les montagnes de la Trachonite, et le pays stérile de Bathanée.

Josèphe, qui ne perd pas une occasion de vanter son pays, dit que le revenu d'Archélaüs fut de quatre cents talents; celui d'Hérode Antipas, de deux cents; et le troisième, de cent. Ainsi tout le royaume aurait valu sept cents talents (quatre millions cent mille livres de net), après avoir payé le tribut à l'empereur. Toute la Judée ne vaut pas cinq cent mille livres aux Turcs; il y a loin de là aux vingt-cinq milliards de David et de Salomon.

Auguste, neuf ans après, exila l'ethnarque Archélaüs à Vienne dans les Gaules, et réduisit son état en province romaine sous le gouvernement de la Syrie.

Après la mort d'Auguste, il parut sous l'empire de Tibère un petit-fils d'Hérode-le-Grand, qui avait pris le nom d'Agrippa. Il cherchait quelque fortune à Rome; il n'y trouva d'abord que la prison dans laquelle Tibère le fit enfermer. Caligula lui donna la petite tétrarchie d'Hérode Philippe

son oncle, et enfin lui accorda le titre de roi. C'est lui qui fit mettre aux fers saint Pierre, et qui condamna saint Jacques-le-Majeur à la mort.

Nous voici donc parvenus aux temps de Jésus-Christ, et de l'établissement du christianisme. Dans notre profonde vénération pour ces objets, contents d'adorer Jésus, et fuyant toute dispute, nous nous bornerons aux faits indisputables, divinement consignés dans le nouveau *Testament*. Nous traiterons après en particulier des Évangiles nommés apocryphes, dont plusieurs ont passé chez les savants pour être plus anciens que les quatre reconnus par l'Église. Nous ne voulons rien mêler d'étranger à ces quatre qui sont sacrés.

Dans ces quatre nous ne choisissons que l'historique, et nous n'en prenons que les passages les plus importants, pour tâcher d'être courts sur un sujet inépuisable.

SOMMAIRE HISTORIQUE
DES QUATRE ÉVANGILES.

I. Βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαβὶδ, υἱοῦ Ἀβραάμ.

« Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, etc. » (*Matth.*, ch. I.)

Cette génération de Jésus, fils de David, a fait naître d'interminables disputes entre les doctes. Je ne parle pas des incrédules, à qui ces mots, *fils de David*, ont paru une affectation, et qui ont dit que si Jésus avait été réellement le fils de Dieu même, il n'était pas nécessaire de le faire sortir de David; et qu'un roi et un berger sont égaux devant la Divinité : je parle de ceux qui ne veulent avoir que des idées nettes des faits, et c'est ce que nous allons exposer.

II. Πᾶσαι οὖν αἱ γενεαὶ ἀπὸ Ἀβραὰμ ἕως Δαβὶδ γενεαὶ δεκατέσσαρες.

« Toutes les générations d'Abraham à David sont quatorze, etc. » (*Matth.*, ch. I, v. 17.)

L'auteur en compte encore quatorze de David à la transportation en Babylonie; et quatorze encore de la transportation à Jésus : ainsi il suppose quarante-deux générations d'Abraham à David en deux mille ans; mais en comptant après lui exactement, on n'en trouve que quarante et une.

La controverse la plus forte est ici entre saint Matthieu et saint Luc. Le premier fait naître Jésus-Christ par Joseph fils de Jacob, fils de Mathan, fils d'Éléazar, fils d'Éliud, etc... Le second lui donne pour père Joseph fils d'Éli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Melchi, fils de Janna, etc... De sorte qu'un homme peu au fait serait tenté de croire que ce n'est pas le même Joseph dont il est question.

Il y a une difficulté non moins embarrassante : Luc compte treize générations de plus que Matthieu de Joseph à Abraham; et ces générations sont encore différentes.

Ce n'est pas tout. Quand ils s'accordent tous deux, c'est alors que l'embarras devient plus grand. Il se trouve qu'ils n'ont point fait la généalogie de Jésus, mais celle de Joseph qui n'est point son père.

Pour concilier ces contradictions apparentes, voyez Abbadie, Calmet, Houteville, Thoinart.

III. Μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσὴφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς, εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ Πνεύματος Ἁγίου.

« Marie, la mère de Jésus, étant fiancée, avant de se conjoindre avec Joseph, fut trouvée portant dans son ventre par le saint souffle (le Saint-Esprit). » (*Matth.*, ch. I, v. 18.)

Or, l'auteur sacré n'ayant point encore parlé du Saint-Esprit, on a prétendu qu'il y avait là quelque chose d'oublié.

L'auteur du commentaire imparfait de saint Matthieu dit que Joseph ayant fait de violents reproches à sa femme, elle lui répondit : En vérité, je ne sais qui m'a fait cet enfant.

On voit dans l'*Évangile de saint Jacques*, que sur la plainte de Joseph contre sa femme, le grand-prêtre fit boire à tous deux des eaux de jalousie; et que leur ventre n'ayant point crevé, Joseph reprit son épouse.

Nous n'entrons point ici dans le mystère de l'incarnation de Dieu : nous révérons trop les mystères pour en parler.

IV. Καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτὴν, ἕως οὗ ἔτεκε τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.

« Et il n'approcha pas d'elle jusqu'à ce qu'elle enfanta son premier-né. » (*Matth.*, ch. I, v. 25.)

C'est ce qui a fait croire à plusieurs chrétiens déclarés hérétiques que Marie eut ensuite d'autres enfants qui sont même nommés dans l'Évangile *frères* de Jésus-Christ.

V. Ἰδοὺ μάγοι ἀπὸ Ἀνατολῶν παρεγένοντο.

« Voilà que des mages arrivèrent d'Orient, etc. » (*Matth.* ch. II, v. 1.)

Anatole signifiait l'orient. Voilà pourquoi les Grecs nommèrent l'Asie *Anatolie*. Nous devons remarquer à cette occasion que la plupart des auteurs et des imprimeurs ont grand tort d'imprimer presque toujours *la Natolie*, au lieu d'*Anatolie*.

Ce qu'il faut remarquer davantage, c'est l'arrivée de ces trois mages qu'on a transformés en trois rois. L'auteur dit que l'enfant étant né du temps du roi Hérode, les mages arrivèrent un mois après, et demandèrent : Où est le nouveau-né roi des Juifs? car nous avons vu son étoile dans l'Anatolie, etc.

Toute cette aventure des trois mages, ou des trois rois, a beaucoup occupé les critiques. On a recherché quelle était cette étoile; pourquoi il n'y eut que ces trois mages qui la virent; pourquoi ils prirent un enfant né dans l'étable d'une taverne pour le roi des Juifs; comment Hérode, âgé de soixante et dix ans, et qui avait autant d'expérience que de bon sens, put croire une si étrange nouvelle. On a fait sur tout cela beaucoup d'hypothèses. Des commentateurs ont dit que la chose avait été prédite par Zoroastre. On trouve dans Origène que l'étoile s'arrêta sur la tête de l'enfant Jésus. La commune opinion fut que l'étoile se jeta dans un puits; on prétend que ce puits est encore montré aux pèlerins qui ne sont pas astronomes. Ils devraient descendre dans ce puits, car la vérité y est.

Ces discussions occupent les savants. Il n'y a point de dispute sur la morale; elle est à la portée des esprits les plus simples.

Il est étrange que la commémoration des trois rois ou des trois mages soit parmi les catholiques un objet de culte et de dérision tout ensemble, et qu'on ne connaisse guère ce miracle que par le gâteau de la fève, et par les chansons comiques qu'on fait tous les ans sur la mère et l'enfant, sur Joseph, sur le bœuf et l'âne, et sur les trois rois.

VI. Ἰδοὺ, ἄγγελος Κυρίου φαίνεται κατ' ὄναρ τῷ Ἰωσὴφ, λέγων· Ἐγερθεὶς παράλαβε τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ, καὶ φεῦγε εἰς Αἴγυπτον.

« Voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : Éveille-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte. » (*Matth.*, ch. II, v. 13.)

Ce qui a le plus embarrassé les commentateurs, c'est que ni saint Jean, ni Marc, ni Luc qui a écrit si tard, et qui dit avoir tout écrit diligemment et par ordre, non seulement ne parle point de cette fuite en Égypte, mais que Luc dit expressément le contraire. Car après avoir montré la multitude d'anges qui apparut aux bergers dans Bethléem, et dont saint Matthieu ne dit rien, et après avoir négligé le voyage et les présents des trois rois dont saint Matthieu parle, il dit positivement que Marie alla se purifier au temple, et qu'elle s'en retourna en Galilée à Nazareth avec son mari et son fils.

Ainsi Luc paraît contraire à Matthieu dans les circonstances qui accompagnent la naissance de Jésus, dans sa généalogie, dans la visite des mages, dans la fuite en Égypte.

Les interprètes concilient aisément ces prétendues contradictions, en remarquant que les différents rapports ne sont pas toujours contraires; qu'un historien peut raconter un fait, et un second historien un autre fait, sans que ces faits se détruisent.

VII. Καὶ ἀποστείλας ἀνεῖλε πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεὲμ.

« Et ayant dépêché des apôtres (des envoyés), il fit tuer tous les enfants de Bethléem, etc. » (*Matth.*, ch. II, v. 16.)

Les critiques ne cessent de s'étonner que les autres évangélistes se taisent sur un fait si extraordinaire, sur une cruauté si inouïe, dont il n'est aucun exemple chez aucun peuple. Ils disent que plus ce massacre est affreux, plus les évangélistes en devraient parler. Ils ne conçoivent pas comment un prince honoré du nom de grand, un roi favori d'Auguste, a été assez imbécile pour croire, à soixante et dix ans, qu'il était né dans une étable un enfant de la populace, lequel était roi des Juifs, et qui allait alors le détrôner. Il ne paraît pas moins incroyable aux critiques que cet Hérode ait été en même temps assez follement barbare pour faire tuer tous les enfants du pays.

Cependant l'ancienne liturgie grecque compte quatorze mille enfants d'égorgés : c'est beaucoup. Les critiques ajoutent que Flavius Josèphe, historien qui entre dans tous les détails de la vie d'Hérode, Flavius Josèphe, parent de Mariamne, aurait parlé de cette aventure horrible si elle avait été vraie, ou seulement vraisemblable.

On répond que le témoignage de saint Matthieu suffit : il affirme, et les autres ne nient pas, ils omettent. Personne n'a contredit le rapport de saint Matthieu. On allègue même le témoignage de Macrobe, qui vécut à la vérité plus de quatre cents ans après, mais qui dit qu'Hérode fit tuer plusieurs enfants avec son propre fils. Macrobe confond les temps; Hérode fit mourir son fils Antipater avant le temps où l'on place le massacre des innocents. Mais enfin il parle d'enfants tués : on peut dire qu'il entend les enfants massacrés sous

Hérode dans la sédition excitée par un maître d'école, sédition rapportée dans Josèphe. Quoi qu'il en soit, le témoignage de Macrobe n'est pas comparable à celui de saint Matthieu.

VIII. Καὶ ἐλθῶν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρὲτ, ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν, ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται.

« Et quand il fut venu, il habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été prédit par les prophètes : on l'appellera Nazaréen. » (*Matth.*, ch. II, v. 23.)

Les critiques se récrient sur ce verset. Ils attestent tous les prophètes juifs, dont aucun n'a dit que le messie serait appelé Nazaréen. Ils prennent occasion de cette fausseté prétendue, pour insinuer que l'auteur de l'Évangile selon saint Matthieu a été un chrétien du commencement de notre second siècle, qui a voulu trouver toutes les actions de Jésus prédites dans l'ancien *Testament*. Ils croient en voir la preuve dans le soin même que prend l'évangéliste de dire que le massacre des enfants est prédit dans Jérémie par ces paroles : « Une voix, une grande plainte, un grand hurlement s'est entendu dans Rama ; Rachel pleurant ses fils n'a pas voulu être consolée parce qu'ils ne sont plus. » (Matth., ch. II, v. 18.)

Ces paroles de Jérémie regardent visiblement les tribus de Juda et de Benjamin, menées captives à Babylone. Rachel n'a rien de commun avec Hérode, Rama rien de commun avec Bethléem. Ce n'est, disent-ils, qu'une comparaison que fait l'auteur entre d'anciennes cruautés exercées par les Babyloniens, et les barbaries qu'on suppose à Hérode. Ils osent prétendre qu'il en est de même quand l'auteur, au premier chapitre, fait parler aussi l'ange de Joseph pendant son sommeil. Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur a dit par le prophète, disant : « Voilà qu'une fille ou femme sera grosse, elle enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, ainsi interprété, Avec nous le Seigneur. »

Ils soutiennent que cette aventure d'Isaïe, qui fit un enfant à sa femme, ne peut avoir le moindre rapport avec la naissance de Jésus ; que ni le fils d'Isaïe, ni le fils de Marie, n'eurent nom Emmanuel : que le fils du prophète s'appela MAHER-SALAL-HAS-BAS, *partagez vite les dépouilles ;* que le butin et les dépouilles ne peuvent être comparés, par les allusions même les plus fortes, à Jésus-Christ qui a prêché dans Kapernaüm ; qu'enfin cette application continuelle à détourner le sens des anciens livres juifs est un artifice grossier. C'est ainsi que s'expliquent une foule d'auteurs nouveaux, qui tous ont marché sur les traces du fameux rabbin Maimonides, et surtout du rabbin Isaac, lequel écrivit son *Rempart de la foi* au commencement du seizième siècle dans la Mauritanie, imprimé depuis dans le recueil de Wagenseil.

S'il ne s'agissait ici que des disputes entre des scoliastes sur quelque auteur profane, comme Cicéron ou Virgile, il serait permis de prendre le parti qui paraîtrait le plus vraisemblable à la faible raison humaine ; mais c'est un livre sacré, c'est le fondement de notre religion ; notre seul parti est d'adorer et de nous taire.

IX. Καὶ βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς, ἀνέβη εὐθὺς ἀπὸ τοῦ ὕδατος· καὶ ἰδοὺ, ἀνεῴχθησαν αὐτῷ οἱ οὐρανοὶ, καὶ εἶδε τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν, καὶ ἐρχόμενον ἐπ' αὐτόν.

« Et Jésus baptisé sortit aussitôt de l'eau ; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et qu'il vit le souffle de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. » (*Matth.*, ch. III, v. 16.)

C'est lorsque Jésus fut baptisé par Jean dans le Jourdain selon les anciennes coutumes judaïques, qui avaient établi le baptême de justice et celui des prosélytes. Cette coutume était prise des Indiens ; les Égyptiens l'avaient adoptée.

Non seulement le ciel s'ouvrit pour Jésus ; non seulement le souffle de Dieu descendit en colombe, mais on entendit une voix du ciel, disant : « Celui-ci est mon fils chéri, en qui je me repose. »

Les incrédules objectent que si en effet les cieux s'étaient ouverts, si un pigeon était descendu du ciel sur la tête de Jésus, si une voix céleste avait crié, *Celui-ci est mon fils chéri*, un tel prodige aurait ému toute la Judée ; la nation aurait été saisie d'étonnement, de respect et de crainte : on eût regardé Jésus comme un Dieu.

On répond à cette objection que les cœurs des Juifs étaient endurcis, et qu'un miracle encore plus grand fut que le Seigneur les aveugla au point qu'ils ne virent pas les prodiges qu'il opérait continuellement à leurs yeux.

X. Πάλιν παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν.

« Derechef le diable emporte Jésus sur une montagne fort haute, etc..... » (*Matth.*, ch. IV, v. 8.)

Jésus-Christ, ayant été baptisé, est d'abord emporté par le Knat-bull dans un désert. Il y reste quarante jours et quarante nuits sans manger ; et le diable lui propose de changer les pierres en pain. Ensuite il le transporte sur les pinacles, les acrotères du temple ; et il l'invite à se jeter en bas. Puis il le porte au sommet d'une montagne,

d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre : Je te les donnerai tous, dit-il, si tu te prosternes devant moi, et si tu m'adores.

Jamais les incrédules n'ont laissé plus éclater leur mécontentement que sur ces trois entreprises du diable, qui s'empare de Dieu même, et qui veut se faire adorer par lui. Nous ne répéterons point les innombrables écrits dans lesquels ils frémissent de surprise et d'indignation. Le comte de Boulainvilliers et le lord Bolingbroke ont dit « qu'il « n'y a point de pays en Europe où la justice ne « condamnât un homme qui viendrait nous dé- « biter pour la première fois de pareilles histoires « de Dieu et du diable ; et que par une démence « inconcevable nous condamnons cruellement ceux « qui, pénétrés pour Dieu de respect et d'amour, « ne peuvent croire que le diable l'ait emporté. »

Ils supposent encore que cette histoire est aussi absurde que blasphématoire, et qu'il est trop ridicule d'imaginer une montagne d'où l'on puisse voir tous les royaumes de la terre.

Nous répondons que ce n'est pas à nous de juger de ce que Dieu peut permettre au diable, qui est son ennemi et le nôtre. « Qui n'est effrayé au seul « récit de ce transport ? » dit le R. P. Calmet ; « et « à quoi les plus justes ne seraient-ils pas exposés « de la part de cet ennemi du genre humain, si « Dieu ne mettait des bornes à sa puissance et à « son envie de nous nuire ! »

XI. Πᾶς ἄντρωπος πρῶτον τὸν καλὸν οἶνον τίθησι, καὶ ὅταν μεθυσθῶσι, τότε τὸν ἐλάσσω.

« Tout homme donne d'abord de bon vin dans un repas ; et ensuite quand les convives sont échauffés, il sert le plus mauvais. » (*Jean*, ch. II, v. 10.)

Nous entremêlons ici saint Jean avec saint Matthieu, afin de ranger de suite les principaux miracles. C'est ici le miracle de l'eau changée en vin, dont saint Jean seul parle, et que les autres évangélistes omettent. Les critiques se sont trop égayés sur ce miracle. Ils trouvent mauvais que Jésus rebute d'abord sa mère lorsqu'elle lui demande du vin pour les gens de la noce ; qu'il lui dise : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » et que le moment d'après il fasse le prodige demandé. Ils lui reprochent de changer l'eau en vin pour des gens déjà ivres (ὅταν μεθυσθῶσι). Ils disent que tout cela est incompatible avec l'essence suprême et universelle, avec le Dieu éternel et invisible, créateur de tous les êtres.

Mais ils ne songent pas que ce Dieu s'est fait homme et a daigné converser avec les hommes. Ils ne songent pas que les dieux mêmes de la fable, s'il est permis de les citer, en firent autant chez Philémon et Baucis long-temps auparavant : ils remplirent de vin la cruche de ces bonnes gens On ne conçoit pas après cela comment Mahomet qui reconnaît Jésus pour un prophète, a pu défendre le vin.

XII. Οἱ δὲ δαίμονης παρεκάλουν αὐτὸν, λέγοντες· Εἰ ἐκβάλλεις ἡμᾶς, ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην τῶν χοίρων, καὶ εἶπεν αὐτοῖς· Ὑπάγετε.

« Et les diables le prièrent, disant : Si tu nous chasses, laisse-nous aller dans le corps de ces cochons. Et il leur dit : Allez, etc. » (*Matth.*, ch. VIII, v. 31 et 32.)

Il s'agit de l'aventure de ces deux diables dont Jésus-Christ daigna délivrer deux possédés au bord du lac de Tibériade, que les Juifs appelaient la mer. Ces mélancoliques, agités de convulsions, passaient alors chez tous les peuples pour être persécutés par des génies malfesants. On les excluait de toute société, comme des enragés, et cela même redoublait leur maladie.

Saint Marc et saint Luc ne spécifient ici qu'un seul possédé, et saint Matthieu en pose deux.

La grande question a été de savoir comment il se trouvait un grand troupeau de cochons dans un pays qui les avait en horreur, dont il était abominable de manger, et dont l'aspect même était une souillure. Saint Marc dit qu'ils étaient au nombre de deux mille. Si ce troupeau allait à Tyr pour la salaison des viandes sur les vaisseaux, la perte était immense pour les marchands qui les fesaient conduire. Il ne paraît pas aux critiques qu'il fût juste de ruiner ainsi ces marchands ; mais ce n'est pas à l'homme à juger les jugements de Dieu.

Ils font encore des difficultés sur la contradiction entre saint Matthieu et le texte de Marc et de Luc, et surtout sur la prétendue impossibilité qu'un ou deux diables entrent dans le corps de deux mille cochons à la fois.

Saint Marc prévient cette objection ; car, selon lui, Jésus demande au diable comment il se nomme, et le diable lui répond : Je m'appelle Légion.

D'ailleurs il ne faut pas chercher à comprendre comment un miracle a pu s'opérer. Si on le comprenait, il ne serait plus miracle.

XIII. Καὶ ἐγθὼν ἐπ' αὐτὴν, οὐδὲν εὗρεν εἰ μὴ φύλλα· οὐ γὰρ ἦν καιρὸς σύκων.

« Et quand il vint au figuier, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figues. » (*Marc*, ch. XI, v. 13.)

Les critiques s'élèvent avec violence contre le miracle que fait Jésus en séchant le figuier qui ne portait pas des figues avant la saison. Dispensons-

nous de rapporter les railleries de Woolston et du curé Meslier; et contentons-nous de dire avec les sages commentateurs que, sans doute, Jésus désignait par là ceux qui ne devaient jamais porter des fruits de pénitence.

XIV. Καὶ ἔσται σημεῖα ἐν ἡλίῳ, — καὶ τότε ὄψονται τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐν νεφέλῃ, μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς.

« Il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les astres. Et ils verront alors le fils de l'Homme venant dans une nuée avec grande majesté et gloire. Quand vous verrez ces choses, connaissez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité : Cette génération ne passera pas que tout cela ne s'accomplisse. » (*Luc*, ch. XXI, v. 25-27.)

Cette prédiction, qui ne s'est pas accomplie encore, a été un grand scandale aux critiques. Ils ont crié que c'était prédire la fin du monde, le jugement dernier, et Jésus venant dans les nuées prononcer ses arrêts sur le genre humain, qui devait périr avec le globe entier sous le règne de Tibère. Les apôtres ont été si persuadés de cette prédiction, que saint Paul dit expressément, dans son Épître aux Thessaloniciens : « Nous qui vi-« vons et qui vous parlons, nous serons emportés « dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur « au milieu de l'air. »

Saint Pierre, dans sa première Épître, dit en propres mots : « L'Évangile a été prêché aux « morts : la fin du monde approche. »

Saint Jude dit : « Voilà le Seigneur avec des « milliers de saints pour juger les hommes. »

Cette idée de la fin du monde, d'une nouvelle terre, et de nouveaux cieux, fut tellement enracinée dans la tête des premiers chrétiens, qu'ils assuraient que la nouvelle Jérusalem était déjà descendue du ciel pendant quarante nuits, et qu'enfin Tertullien la vit lui-même. On fit des vers grecs acrostiches imputés à une sibylle, dans lesquels la Jérusalem nouvelle était prédite.

C'est là ce qui a tant enhardi les critiques et les incrédules : ils n'ont jamais voulu comprendre le véritable sens caché de Jésus-Christ et des apôtres, et ils ont pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure. Il est vrai qu'il y eut dans ces premiers siècles de notre Église une infinité de fraudes pieuses; mais elles n'ont fait aucun tort aux vérités pieuses qui nous ont été annoncées.

XV. Ἀμὴν, ἀμὴν, λεγω ὑμιν, ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν ἀποθάνῃ, αὐτὸς μόνος μένει. ἐὰν δὲ ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt, il reste inutile; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (*Jean*, ch. XII, v. 24.)

Les critiques prétendent que Jésus et tous ses disciples ont toujours ignoré la manière dont toutes les semences germent dans la terre. Ils ne peuvent souffrir que celui qui est venu enseigner les autres ne sache pas ce que les enfants savent aujourd'hui. Ils méprisent sa doctrine, parce qu'il se conformait à l'erreur alors universelle; que les graines doivent pourrir en terre pour lever, et ils soutiennent que Dieu ne peut pas être venu parmi nous pour débiter des absurdités reconnues. Mais on a déjà remarqué que Jésus n'a pas prétendu nous enseigner la physique. Tout l'ancien *Testament* se conforme à l'ignorance et à la grossièreté du peuple pour lequel il fut fait. Les serpents y sont les plus subtils des animaux; on les enchante par la musique; on explique les songes; on chasse les diables avec de la fumée, les ombres apparaissent; l'atmosphère a des cataractes, etc... L'auteur sacré suit en tout les préjugés vulgaires; il ne prétend point enseigner la philosophie. Il en est de même de Jésus.

Mais, disent les critiques, si Jésus ne voulait pas apprendre aux hommes les vérités physiques, il ne devait pas au moins confirmer les hommes dans leurs erreurs; il n'avait qu'à n'en point parler : un homme divin ne doit tromper personne, même dans les choses les plus inutiles. La question alors se réduit à savoir ce que Jésus devait dire et taire. Ce n'est pas certainement à nous d'en décider; et nous taire est notre devoir.

XVI. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωὴ, ἵνα γινώσκωσί σε τὸν μόνον ἀληθινὸν Θεὸν, καὶ ὃν ἀπέστειλας, Ἰησοῦν Χριστόν.

« La vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu et son apôtre Jésus-Christ. » (*Jean*, ch. XVII, v. 3.)

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne parler que de l'historique, nous dirons que c'est là un des principaux passages qui produisirent les fameuses disputes entre les Arius, les Eusèbe, et les Athanase; disputes qui divisent encore sourdement la savante Angleterre et plusieurs autres pays. On prétendit que ce passage annonce manifestement l'unité de Dieu, et qu'il dit clairement que Jésus est un simple homme envoyé de Dieu. On fortifia encore ce verset par celui de saint Jean, ch. XX, v. 17 : « Je monte vers mon « père et votre père, vers mon Dieu et votre « Dieu. » — Et encore plus par celui-ci : *Pater autem major me est;* mon père est plus grand que moi (*saint Jean*, ch. XIV, v. 28). Et cet autre

encore : « Nul ne le sait que le père... » Enfin on éluda les autres passages qui présentaient un sens différent.

Les eusébiens ou ariens écrivirent beaucoup pour persuader, au bout de trois cents ans, qu'il n'était pas possible de croire Jésus consubstantiel à Dieu, après ces aveux formels de Jésus lui-même; et l'on sait quelles guerres furent allumées par ces querelles.

Il parut que d'abord les chrétiens ne reconnurent pas Jésus pour Dieu dans le premier siècle de l'Église, et que le voile qui couvrait sa divinité ne fut levé que par degrés aux faibles yeux des hommes, qui auraient pu être éblouis d'un subit éclat de lumière.

Les adorateurs de Jésus, qui niaient sa divinité, s'appuyèrent sur les *Epîtres* de saint Paul. Ils avaient toujours à la bouche et dans leurs écrits ces épîtres aux Juifs romains dans lesquelles il les exhorte à être bons Juifs, et leur dit expressément : Le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul homme, qui est Jésus ; la mort a régné par le péché d'un seul homme; les justes règneront dans leur vie par un seul homme.

Ils citaient continuellement tous ces témoignages de saint Paul : A Dieu, qui est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Vous êtes à Jésus ; et Jésus est à Dieu (*Corinthiens*, I, ch. III). — Tout est assujetti à Jésus, en exceptant sans doute Dieu qui a assujetti toutes choses (ch. XV).

C'est ainsi que les chrétiens combattirent par des paroles, avant de combattre avec le fer et la flamme. Leurs successeurs les ont trop souvent imités. Puisse enfin une religion de douceur être mieux connue et mieux pratiquée !

XVII. Καὶ τὰ μνημεῖα ἀνεῴχθησαν· καὶ πολλὰ σώματα τῶν κεκοιμημένων ἁγίων ἠγέρθη.

« Et les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui dormaient ressuscitèrent. » (*Matth.*, ch. XXVII, v. 52.)

Le texte ajoute à ce prodige, qu'ils se promenèrent dans la ville sainte. Une foule d'incrédules a prétendu que, si tant de morts étaient ressuscités et s'étaient promenés dans Jérusalem lorsque Jésus expirait, un si terrible miracle, opéré à la vue de toute une ville, aurait fait un effet encore plus sensible et plus grand que la mort de Jésus même. Ils osent affirmer qu'il eût été impossible de résister à un tel prodige; que Pilate l'eût écrit à Rome ; que Josèphe l'historien n'eût pas manqué d'en faire mention dans son histoire très détaillée, toute remplie de prodiges bien moins considérables et moins intéressants : que Philon, contemporain de Jésus, en aurait surement parlé; que leur silence est une preuve de la fausseté.

La réponse est toujours que Dieu endurcissait le cœur des Juifs, comme il avait endurci le cœur de Pharaon, et comme il endurcit tous les impies, qu'aucun miracle ne peut convaincre, et qu'aucune représentation ne peut toucher.

XVIII. Καὶ σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης· καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος.

« Et les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ; et le soleil s'obscurcit. » (*Luc*, ch. XXIII, v. 44 et 45.)

Les critiques disent encore qu'une éclipse centrale du soleil ne pouvait arriver durant la pleine lune, qui était le temps de la pâque juive. Ils ont élevé de longues disputes, et fait de grandes recherches sur la nature de ces ténèbres. On a cité les livres apocryphes de saint Denis l'Aréopagite, et un passage des livres de Phlégon rapporté par Eusèbe. Voici ce texte de Phlégon :

« Il y eut, la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, la plus grande éclipse qui fut jamais : il fut nuit à la sixième heure; on voyait les étoiles. »

Les savants remarquèrent que le supplice de Jésus n'arriva point cette année ; et que l'éclipse de Phlégon, qui n'était point centrale, arriva au mois de novembre ; ce qui ne peut en aucune manière s'accorder avec le supplice de Jésus, qui est de la pleine lune de mars.

Ils remarquèrent aussi que, selon saint Jean, Jésus fut condamné à la sixième heure, et que selon saint Marc, il fut mis en croix à la troisième : ce qui redoublerait encore la difficulté.

Ne nous enfonçons point dans cet abîme plus ténébreux que l'éclipse de Phlégon. Contentons-nous d'être soumis de cœur et d'esprit. Soyons persuadés qu'une bonne œuvre vaut mieux que toute cette science.

XIX. Καὶ τοῦτο εἰπὼν, ἐνεφύσησε, καὶ λέγει αὐτοῖς· Λάβετε Πνεῦμα Ἅγιον.

« Comme il eut dit cela, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. » (*Jean*, ch. XX, v. 22.)

Ces mots, *il souffla sur eux*, ont donné lieu à bien des recherches. On prétendait dans les anciennes théurgies que le souffle était nécessaire pour opérer, et qu'il pouvait communiquer des affections de l'âme. Cette idée même était si commune, que l'auteur sacré de la *Genèse* se sert de ces expressions : « Dieu lui souffla un souffle de « vie dans les narines (selon l'hébreu). » Isaïe dit : Le souffle du Seigneur a soufflé sur lui. Éz-

chiel dit : Je soufflerai dans ma fureur. L'auteur de *la sagesse :* Celui qui lui a soufflé l'esprit.

Avant le temps de Constantin on eut la coutume de souffler sur le visage et sur les oreilles des catéchumènes qu'on allait baptiser ; et par ce souffle on fesait passer dans eux l'esprit de la grâce.

Comme il n'est rien de si innocent et de si saint dont la folie des hommes n'abuse, il arriva que ceux d'entre les mauvais chrétiens qui s'adonnaient à la prétendue théurgie se firent souffler aussi dans la bouche et dans les oreilles par les maîtres de l'art, et crurent recevoir ainsi l'esprit et la puissance des démons, ou plutôt ils rappelèrent les antiques cérémonies de la théurgie chaldéenne et syriaque. Ces cérémonies de nos prétendus magiciens se perpétuèrent de siècle en siècle. De misérables insensés s'imaginèrent que d'autres fous leur avaient soufflé le diable dans la bouche. Il se trouva partout, jusqu'au dernier siècle, des juges assez imbéciles et assez barbares pour condamner au feu ces infortunés. On sait l'histoire du curé Gaufrédi, qui crut avoir forcé Magdeleine La Palud à l'aimer en soufflant sur elle. On sait la fatale et méprisable aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par le souffle du curé Urbain Grandier. Et enfin, à la honte éternelle de la nation, le jésuite Girard a été condamné, de nos jours, au feu par la moitié de ses juges, pour avoir soufflé sur La Cadière ; et on a trouvé des avocats assez imbéciles pour soutenir gravement que rien n'est plus avéré que la force du souffle d'un sorcier.

Cette opinion de la puissance du souffle venait originairement de l'idée répandue dans toute la terre, que l'âme était un petit fantôme aérien. De là on parvint aisément jusqu'à croire qu'on pouvait verser un peu de son âme dans l'âme d'autrui. Ainsi ce qui fut chez les vrais chrétiens un mystère sacré était ailleurs une source d'erreurs.

XX. Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχωμαι, τί πρὸς σέ;

« Jésus dit : Si je veux que celui-ci reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? » (*Jean*, ch. XXI, v. 22.)

C'est ce que dit Jésus à saint Pierre après sa résurrection, quand Pierre lui demanda ce que deviendra Jean. On crut que ces mots, *jusqu'à ce que je vienne*, signifiaient le second avénement de Jésus, quand il viendrait dans les nues. Mais ce second avénement étant différé, on crut que saint Jean vivrait jusqu'à la fin du monde, et qu'il paraîtrait avec Énoch et Élie pour servir d'assesseurs au jugement dernier, et pour condamner l'*antechrist* juridiquement.

Le profond Calmet a trouvé la raison de cette immortalité de saint Jean, et de son assistance au procès qu'on fera à l'*antechrist* quand le monde finira. Voici ses propres mots dans sa Dissertation sur cet *Evangile :*

« Il semble qu'il manquerait quelque chose dans la guerre que le Seigneur doit faire à l'ennemi de son fils, s'il ne lui opposait qu'Énoch et Élie. Il ne suffit pas qu'il y ait un prophète d'avant la loi, et un prophète qui ait vécu sous la loi ; il en faut un troisième qui ait été sous l'Évangile. »

Ainsi, selon ce commentateur, le monde sera jugé par cinq juges, Dieu le père, Dieu le fils, Énoch, Élie, et Jean.

De là il conclut que Jean n'est point mort ; et voici les preuves qu'il en rapporte.

« Si Jean était mort, on nous dirait le temps, le genre, les circonstances de sa mort. On montrerait ses reliques ; on saurait le lieu de son tombeau. Or tout cela est inconnu. Il faut donc qu'il soit encore en vie. En effet on assure que, se voyant fort avancé en âge, il se fit ouvrir un tombeau où il entra tout vivant ; et ayant congédié tous ses disciples, il disparut, et entra dans un lieu inconnu aux hommes. »

Cependant Calmet est du sentiment de ceux qui pensent que saint Jean mourut et fut enterré à Éphèse. Mais il y a encore des difficultés sur cette dernière opinion ; car bien qu'il fût enterré, il ne passa point cependant pour mort. On le voyait remuer deux fois par jour dans sa fosse ; et il s'élevait sur son sépulcre une espèce de farine. Saint Éphrem, saint Jean Damascène, saint Grégoire de Tours, saint Thomas, l'assuraient.

Heureusement, comme nous l'avons dit, ces disputes entre les savants, et même entre les saints, ne touchent point à la morale, qui doit être uniforme d'un bout de la terre à l'autre.

On sait quelles interminables disputes se sont élevées entre les interprètes sur presque tous les passages des *Evangiles*, des *Actes des apôtres*, et des *Epîtres*. On a tant creusé cet abîme que les terres remuées sont retombées sur les travailleurs, et en ont écrasé un grand nombre.

A commencer par ce verset qui regarde la destinée de saint Jean, on a soutenu que ce passage même démontrait que ce saint Jean n'avait écrit ni pu écrire son *Evangile*. Car dans ce passage il est dit sur la fin : « C'est ce même disciple Jean qui atteste ces choses ; et nous savons que son témoignage est vrai (ch. XXI, v. 24). »

Il est évident que Jean n'a pu parler ainsi de lui-même dans son propre ouvrage.

Les contradictions qu'on a cru trouver dans les autres évangélistes ont surtout déterminé les critiques téméraires à rejeter absolument tous ces

écrits, qu'ils attribuent à des auteurs pseudonymes, moitié juifs, moitié chrétiens, comme Abdias, Marcel, Hégésippe et d'autres, qui vivaient sur la fin du premier siècle de l'Église chrétienne.

Nos indomptables critiques, dont nous avons tant parlé, disent qu'ils ne peuvent admettre les *Actes des apôtres*, puisqu'ils sont contraires aux *Évangiles;* et ils disent qu'ils rejettent les *Evangiles,* puisqu'ils sont contraires à la conduite de Jésus rapportée par eux. Voici comme ils soutiennent leur fatale opinion :

« Jésus, par le récit des *Evangiles* mêmes, ne baptisa jamais personne; et cependant ces *Evangiles* annoncent qu'il faut administrer le baptême juif *au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Et après que ces *Evangiles* ont ordonné ce baptême au nom de ces trois personnes, viennent les *Actes* qui font baptiser au nom de Jésus seul en plusieurs passages.

« A qui croire? A rien, continuent ces examinateurs intraitables. Nous ne savons ni quels furent les auteurs de ces livres ni en quels temps ils furent écrits; nous savons seulement qu'ils se contredisent tous les uns les autres, et que tous ensemble contredisent la faible raison humaine, seule lumière que Dieu nous donne pour juger.

« Il nous paraît seulement vraisemblable que Jésus s'étant fait des adhérents, ayant toujours insulté les pharisiens et les prêtres, et ayant succombé sous ses ennemis, qui le firent livrer au dernier supplice, ses adhérents s'en vengèrent en criant partout que Dieu l'avait ressuscité. Bientôt après ils se séparèrent entièrement de la secte juive. Ce ne fut plus un schisme, ce fut une secte nouvelle qui combattait toutes les autres. Ils avaient l'obstination des Juifs et tout l'enthousiasme des novateurs. Ils se répandirent dans l'empire romain, où toute religion était bien reçue de cent peuples différents. Le christianisme s'établit d'abord parmi les pauvres. C'était une association fondée sur l'égalité primitive entre les hommes, et sur la désappropriation des esséniens et des thérapeutes, qui étaient initiés par les premiers partisans de Jésus.

« Mais plus cette société s'étendit, plus elle dégénéra. La nature reprit ses droits. Les chrétiens ne pouvant parvenir aux dignités de l'empire s'adonnèrent au commerce, comme font aujourd'hui tous les dissidents de l'Europe. Ils acquirent des trésors, ils en prêtèrent au père de Constantin. On sait le reste. Leurs querelles funestes pour des chimères métaphysiques troublèrent long-temps tout l'empire romain. Enfin cette religion, chassée de l'Orient, où elle était née, se réfugia dans l'Occident qu'elle inonda de son sang et de celui des peuples. Il est resté à ses principaux pontifes la rosée du ciel et la graisse de la terre. Puissent-ils toujours en jouir en paix! qu'ils aient pitié des malheureux; que jamais ils n'en fassent; et que le fondateur de cette société particulière, devenue une religion dominante, ce fondateur juif, né pauvre et mort pauvre, ne puisse pas toujours lui dire : « Ma fille, que tu ressembles mal à ton père! »

COLLECTION D'ANCIENS ÉVANGILES,

OU MONUMENTS DU PREMIER SIÈCLE DU CHRISTIANISME.

EXTRAITS DE FABRICIUS, GRABIUS, ET AUTRES SAVANTS.

(PAR L'ABBÉ B****. 1769.)

Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu-Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis.

« Ce n'est point en suivant des contes fabuleux que nous vous avons fait connaître la vertu et la presence de notre Seigneur Jesus Christ, mais c'est après avoir été nous-mêmes les contemplateurs de sa grandeur. »

IIe ÉPITRE DE SAINT PIERRE, ch. I, v. 16.

AVANT-PROPOS.

En publiant cette traduction de quelques anciens ouvrages apocryphes, on n'a pas cru devoir justifier par l'exemple de Cicéron, de Virgile et d'Homère, les idiotismes[a] et les répétitions[b] qui choqueraient dans un écrit profane. Jésus ayant expressément déclaré qu'il avait été[c] envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, ses disciples, à son exemple, n'affectèrent jamais le langage étudié d'une sagesse humaine[d].

Saint Luc avoue à Théophile qu'on avait composé plusieurs *Évangiles* avant qu'il lui dédiât le sien et ses *Actes des apôtres*. Cependant les *Constitutions apostoliques* ne recommandent la lecture que[e] des *Évangiles* de Matthieu, de Jean, de Luc, et de Marc. Et la principale raison qu'en donne saint Irénée[f], c'est que le prophète David,

a *Asconius in 2 Verr.* On laisse les citations en latin comme inutiles au commun des lecteurs. — b Macrob *Saturn. lib.* V, ch. XV. — c Luc., IV, v. 18; et Isaias, ch. LXI, v. 1 — d I. *Corinth.*, ch. II, v. 13 — e L. II, ch. LVII. — f L. III, ch. XI.

pour demander l'avénement du verbe, s'écrie[a] : Vous qui êtes assis sur le chérubin, apparaissez. Or, selon *Ézéchiel*[b] et l'*Apocalypse*[c], le chérubin ayant la figure de quatre animaux, le lion désigne la génération royale de Jésus écrite par Jean ; le veau, sa génération sacerdotale décrite par Luc ; l'homme, sa génération humaine racontée par Matthieu ; et l'aigle volant, l'esprit prophétique dont Marc est saisi en commençant son *Évangile*. C'est pour cela qu'il n'y a eu que quatre Testaments donnés au genre humain : le premier avant le déluge, sous Adam ; le second après le déluge, sous Noé ; le troisième, la loi sous Moïse ; et le quatrième, comme le sommaire de tous les autres, renouvelle l'homme et l'élève vers le royaume céleste par l'Évangile. Aussi conclut-il qu'il y aurait autant de vanité que d'ignorance et d'audace à recevoir plus ou moins de quatre *Évangiles*.

Saint Ambroise[d], saint Athanase[e] et saint Augustin[f] font à la vérité chacun une association différente des quatre animaux et des quatre évangélistes ; mais saint Jérôme, qui attribue[g] l'aigle à Jean, le bœuf à Luc, le lion à Marc, et l'homme à Matthieu, a été suivi par Fulgence[h], Eucher de Lyon[i], Sédulius, Théodulphe d'Orléans, Pierre de Riga, et par un très grand nombre d'autres modernes tant latins que grecs, comme il paraît par Germain, patriarche de Constantinople[j] ; en un mot par toute la foule des peintres[k].

Ces quatre Evangiles furent appelés *authentiques* par opposition aux autres nommés *apocryphes*. On trouve ces deux mots grecs dans l'appendice du concile de Nicée[l], où il est dit qu'après avoir placé pêle-mêle les livres apocryphes et les livres authentiques sur l'autel, les Pères prièrent ardemment le Seigneur que les premiers tombassent sous l'autel, tandis que ceux qui avaient été inspirés par le Saint-Esprit resteraient dessus, ce qui arriva sur-le-champ.

Nicéphore[m], Baronius[n] et Aurelius Peruginus[o] nous apprennent d'ailleurs que deux évêques nommés Chrysante et Musonius étant morts pendant la tenue du concile de Nicée, premier œcuménique, il était nécessaire d'avoir leur signature pour la validité dudit concile. On porta sur le tombeau des défunts le livre où étaient renfermés les actes divisés par sessions : on passa la nuit en oraison ; on mit des gardes autour du tombeau, comme on avait fait autour de celui de notre Seigneur ; et le lendemain on trouva (ô chose incroyable !) que les trépassés avaient signé.

Comme le pape Léon Ier fit ensuite[a] livrer aux flammes les écritures apocryphes qui passaient sous le nom des apôtres, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient parvenues jusqu'à nous, et l'on ne connaît plus des autres que les noms et quelques fragments épars dans les écrivains ecclésiastiques. Saint Jérôme, par exemple[b], fait mention de l'*Évangile selon les Egyptiens*, de celui de Thomas, de Mathias, de Barthélemi, des douze apôtres, de Basilides, d'Apelles, et ajoute qu'il serait trop long de faire l'énumération des autres.

Un décret[c] connu sous le nom du pape Gélase, quoique quelques manuscrits l'attribuent au pape Damase et d'autres au pape Hormisdas[d], note comme apocryphes l'*Itinéraire de Pierre apôtre* en dix livres sous le nom de *Saint Clément*, les *Actes* d'*André apôtre*, de *Philippe apôtre*, de *Pierre apôtre*, de *Thomas apôtre ;* l'*Évangile* de *Thaddée*, de *Mathias*, de *Thomas apôtre*, de *Barnabé*, de *Jacques-le-Mineur*, de *Pierre apôtre*, de *Barthélemi apôtre*, d'*André apôtre*, de *Lucien*, d'*Hésyque ;* le *Livre de l'Enfance du Sauveur*, de la *Naissance du Sauveur et de sainte Marie et de sa sage-femme*, du *Pasteur*, de *Lenticius*, les *Actes de Thècle et de Paul apôtre ;* la *révélation de Thomas apôtre*, de *Paul apôtre*, d'*Étienne apôtre ;* le *livre du trépas de sainte Marie ;* ceux qu'on appelle les *Sorts des apôtres, et la louange des apôtres ;* celui des *Canons des apôtres ;* l'*Épître de Jésus au roi Abgare*.

Les *Actes de Pierre*, son *Évangile*, et ceux de *Thaddée*, de *Jacques-le-Mineur*, et d'*André*, ne se trouvent pas dans quelques manuscrits de ce décret. Le savant Fabricius a publié une notice de cinquante *Evangiles* apocryphes, que l'on trouvera dans ce recueil avant la traduction des quatre conservés en entier.

A tant d'écrits dictés[e] par un zèle qui n'était point selon la science, les ennemis du christianisme ne manquèrent pas d'en opposer d'autres qu'ils décoraient des mêmes titres. Pour ne parler d'abord que des *Evangiles*, saint Irénée[f] dit que les disciples de Valentin étaient parvenus à un tel point d'audace, qu'ils donnaient le titre d'*Evangile de vérité* à un écrit qui ne s'accordait en rien avec les *Evangiles* des apôtres ; de

a Ps. LXXIX, v. 2. — b Ch. I, v. 10. — c Ch. IV, v. 7. — d *Præf. in Luc.* — e *In Synopsi scripturæ*, t. II, p. 155. — f L. I, *de consensu Evangelist.*, ch. VI *et alibi*. — g L. I, *adversus Jovinianum, et alibi*. — h *Homil. in natalem Christi*. — i L. I, *instruction*. — j *Theoria ecclesiastica*, p. 160. — k Joh. Molanus, *Histor. sacrar. imagin.*, 3, 15, et 58. — l *Concil. Labb.*, t. I, p. 84. — m L. VIII, ch. XXIII. — n T. IV, n. 82 *ad annum* 325. — o *In annalibus abbreviatis ad annum* 325.

a *Epist.* 93, *ad Turibium*, ch. XV. — b *Proœm. in Matth.* — c *In Jure canon.*, *dist.* 15, *can.* 3. — d Cave, *hist. litterar.*, t. I. — e *Rom.*, ch. X, v. 2. — f L. III, *adversus hæreses*, ch. XI.

sorte, ajoute-t-il, que chez eux l'Évangile même n'est pas sans blasphème.

Tertullien nous apprend[a] que cette infamie avait commencé par les Juifs; et que par eux, et à cause d'eux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations. En effet au rapport de saint Justin[b], d'Eusèbe[c], et de Nicéphore[d], les Juifs de la Palestine avaient envoyé dans toutes les parties du monde, tant par mer que par terre, des écrits remplis de blasphèmes contre Jésus, pour les faire publier et même enseigner à la jeunesse dans les écoles des villes et des champs.

Quoique les empereurs Constantin[e] et Théodose[f] aient donné chacun un édit, portant ordre sous peine de mort de brûler tous les écrits contre la religion des chrétiens, on trouve encore des traces des blasphèmes des Juifs dans les *Actes de Pilate*, mieux connus sous le nom d'*Evangile de Nicodème*. On y lit[g] que les Juifs, en présence de Pilate, reprochèrent à Jésus qu'il était magicien et né de la fornication.

On ne doutera pas que ce ne soit là le blasphème de l'*Evangile de vérité*, si l'on fait attention qu'Origène[h] témoigne que Celse intitulait *Discours de vérité* un ouvrage dans lequel il fesait reprocher par un Juif à Jésus d'avoir supposé qu'il devait sa naissance à une vierge, d'être originaire d'un petit hameau de la Judée, et d'avoir eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé Panther, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrètement de Jésus; que lui, se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer en Égypte, où ayant appris quelques uns de ces secrets[i] que les Égyptiens font tant valoir, il retourna dans son pays, et que, tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

Cet écrit pernicieux, quoique réfuté par Origène, fit cependant une telle impression, que deux Pères écrivirent sérieusement qu'en effet Jésus avait été appelé fils de Panther, et cela, dit saint Épiphane[j], parce que Josèphe était frère de Cléophas fils de Jacques surnommé Panther, engendrés tous les deux d'un nommé Panther. Et selon saint Damascène[k], parce que Marie était fille de Joachim fils de Bar-Panther, fils de Panther.

Comme ces surnoms ne se trouvent point dans les deux généalogies différentes de Jésus, écrites l'une par saint Matthieu[a] l'autre par saint Luc[b], l'Église s'en est tenue au conseil de saint Paul[c], de ne point s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, qui produisent plutôt des doutes que l'édification de Dieu, qui est dans la foi.

Lactance[d] remarque aussi qu'Hiéroclès avait pris le titre d'*amateur de la vérité*, dans deux livres adressés aux chrétiens. Il ajoutait aux blasphèmes de Celse, que le Christ ayant été chassé par les Juifs, rassembla une troupe de neuf cents hommes, avec lesquels il fit le métier de brigand. Ces nouvelles calomnies furent aussi aisément réfutées par Eusèbe de Césarée que celles de Celse l'avaient été par Origène.

J'ai honte de parler ici d'autres ouvrages encore subsistants. L'*Arétin*, par exemple[e] compare Marie à Léda, qui devint enceinte de Jupiter, transformé en cygne, comme si c'était en cette occasion que l'Esprit-Saint eût pris la forme d'un pigeon. Le jésuite Sanchez[f], agitant de bonne foi la question, si la vierge Marie fournit de la semence dans l'incarnation du Christ, s'autorise pour l'affirmative du sentiment de Suarez[g] et de Pero Mato[h]. Ces théologiens ignoraient-ils que tout ce qui concerne ce mystère ineffable est si au-dessus des lumières de notre faible raison, qu'il fallut que Dieu révélât son fils à Pierre[i] et à Paul[j] avant de confier au premier l'*Evangile de la circoncision*, et au second l'*Evangile du prépuce*[k]?

Il en a été des *Actes des apôtres* tout comme des *Evangiles*. L'imposture des méchants et la pieuse curiosité des simples les ont également multipliés. Outre les actes apocryphes mentionnés dans le décret de Gélase, saint Épiphane[l] dit que les ébionites en avaient supposé, dans lesquels ils prétendaient que Paul était né d'un père et d'une mère gentils, et qu'étant venu demeurer à Jérusalem, il devint prosélyte, et fut circoncis dans l'espérance d'épouser la fille du pontife; mais que n'ayant pas eu cette vierge, ou bien *ne l'ayant pas eue vierge*, il en fut si irrité, qu'il écrivit contre la circoncision, contre le sabbat, et contre toute la loi. Cette assertion paraissait fondée sur ce que Paul lui-même se dit[m] natif de Tarse en Cilicie, dans les *Actes authentiques* écrits par

a *Contra Marcion.*, 3, 23. — b *Dialog. cum Tryphone*, p. 234, nos 16 et 17. — c L. IX, *Hist.*, ch. V. — d L. VII, *Hist.*, ch. XXVI. — e Socrates, l. I, ch. IX. Gelas. *Hist. concil. Nicæni*, 2, 36, et *Hist. tripartit.*, 2, 15. — f *Act. Synodi Ephesin*, *a. c.* 435. T. I, *Harduin.*, p. 1720, *et cod. Justinian. de Summa Trin.* — g *Art.* 2. — h L. I, *contra Celsum.*, ch IX. — i Voy. l'*Evangile de l'enfance*, art. 37, note *d*. — j *Hæres.*, 78. — k L. IV. *de fide orthod.*, ch 15.

a Ch. I, v. 1. — b Ch. III, v. 23. — c I. *Timoth.*, ch. 1, v. 4. — d *Institut. divin.*, l. V, ch. II. — e *Quatro libri della humanità di Christo*. Venet. 1538. — f *Tract. de matri.* L. II, *disp.* 21, *n.* 11. — g 3. *p. q.* 31, *a* 1, *disp* 10, *sect.* 1. — h *In Append. ad tract. de Semin.* — i Matth., ch. XVI, v. 17 — j *Galat.*, ch. I, v. 16. — k *Galat.*, ch. II, v. 7. — l *Hæres.*, 30, no 16. — m *Act.*, ch XXII, v. 13

Luc; mais Fabricius[a] en cite un manuscrit grec, dans lequel Paul ne dit pas qu'il est né à Tarse, mais qu'il a été fait citoyen de cette ville; et saint Jérôme lui-même, si savant dans les langues, vient à l'appui de ce sentiment. Dans deux de ses ouvrages[b], il fait naître Paul à Giscala, ville de la Galilée.

Sur ce que le même Paul écrit à Timothée[c], qu'Hermogènes[d] et Démas l'ont abandonné, et qu'il lui parle en même temps[e] des grandes persécutions et des souffrances qu'il avait essuyées à Icone et à Antioche, un de ses disciples, pour suppléer aux *Actes des apôtres*, qui n'en disent qu'un mot[f], composa les *Actes de Thècle et de Paul*. Cet ouvrage a été si célèbre autrefois, que l'on ne sera pas fâché d'en trouver ici le précis avec les noms des Pères qui l'ont cité.

Lorsque Paul, dit l'auteur, après sa fuite d'Antioche, s'en allait à Icone, deux hommes pleins d'hypocrisie, Démas et Hermogènes, se joignirent à lui. Cependant un certain Onésiphore, avec sa femme Lectre et ses enfants Simmie et Zénon, vint l'attendre sur le chemin royal qui conduit à Lystres, pour le recevoir chez lui. Comme il n'avait jamais vu Paul, il le reconnut à sa taille courte, sa[g] tête chauve, ses cuisses courbes, ses grosses jambes, ses sourcils joints, et son nez aquilin. C'était là le signalement que Tite en avait donné.

Comme Paul prêchait à Icone, la vierge Thècle, qui était fiancée à un prince de la ville, nommé Thamyris[h], passait les jours et les nuits à l'écouter de la fenêtre de sa maison, voisine de celle d'Onésiphore, où se tenait l'assemblée. Elle n'avait point encore vu la figure de Paul; mais elle désirait de paraître devant lui, et d'être du nombre des femmes et des vierges qu'elle y voyait entrer. Théoclia, sa mère, fit avertir son gendre qu'il y avait trois jours que Thècle, séduite par les discours trompeurs de cet étranger, oubliait de boire et de manger.

Les tendres représentations de Thamyris pour la détourner des discours de Paul, furent aussi vaines que les larmes de la mère et des servantes[i]. Thamyris alors, voyant sortir d'auprès de Paul deux hommes qui se querellaient vivement, les alla joindre dans la rue et les invita à souper, ce qu'ils acceptèrent. Ces deux hypocrites, Démas et Hermogènes, gagnés par la bonne chère et les grands présents que leur fit Thamyris, lui déclarèrent que Paul empêchait les jeunes gens de se marier, en leur persuadant que la résurrection ne sera que pour ceux qui persévèreront dans la chasteté. Vous n'avez, ajoutèrent-ils, qu'à le faire conduire au gouverneur comme enseignant la nouvelle doctrine des chrétiens; et, suivant le décret de César, on le fera mourir, et vous aurez votre fiancée, à laquelle nous enseignerons[a] que la résurrection que Paul annonce comme à venir est déjà faite dans les enfants que nous avons, et que nous sommes ressuscités lorsque nous avons connu Dieu.

Thamyris, transporté d'amour et de colère, courut le lendemain matin avec des gens armés de bâtons se saisir de Paul; et l'ayant traîné devant le gouverneur Castellius, il l'accusa de détourner les vierges du mariage, et toute la troupe criait: Ce magicien a corrompu toutes nos femmes.

Paul fut mis en prison, et Thècle, pendant la nuit, détacha ses boucles d'oreilles[b], dont elle fit présent au portier de la maison pour se faire ouvrir la porte; et, courant à la prison, elle donna son miroir d'argent au geôlier pour avoir la liberté d'entrer vers Paul, dont elle baisa les chaînes en se tenant debout à ses pieds.

Le gouverneur en étant informé, la fit comparaître avec Paul devant son tribunal, et lui demanda pourquoi elle n'épousait pas Thamyris. Comme Thècle, au lieu de répondre, avait les yeux fixés sur Paul, sa mère criait au gouverneur: Brûlez, brûlez cette malheureuse au milieu du théâtre, afin d'effrayer toutes celles qui ont écouté les enseignements de ce magicien. Alors le gouverneur, très affligé, ordonna que Paul fût fouetté et chassé de la ville, et condamna Thècle à être brûlée. Comme elle parcourait des yeux la foule des spectateurs, elle vit le Seigneur assis[c] sous la forme de Paul et dit en elle-même: Paul est venu me regarder comme si je ne pouvais pas souffrir avec courage; et comme elle tenait les yeux arrêtés sur lui, il s'élevait au ciel en sa présence. Le gouverneur, la voyant nue, ne pouvait retenir ses larmes; il admirait sa rare beauté.

a *Codex apocryp.*, p. 871. — b *De viris illustr.*, ch. v. *Et comment. in epist. ad Philem.* — c II. Timoth, ch. I, v. 15. — d Ibid., ch. IV, v. 9. — e Ibid., ch. III, v. 11. — f *Act.*, ch. XIV, v. 1. — g Grabius (t. I, *Spicileg.*, p. 95) observe que Paul, dans le *Philopatris* de Lucien, est désigné par ces mots: « Ce chauve au nez aquilin, qui a été ravi par les airs jusqu'au troisième ciel *. » — h Saint Grégoire de Nysse cite ce trait dans sa quatorzième Homélie sur le *Cantique*, t. I, p. 676. D. — i Saint Jean-Chrysostôme (*Homil. de Thecla*, t. I. p. 895), et saint Epiphane (*Hæres.* 78, no 16) commentent cet endroit.

* Le *Philopatris* n'est pas de Lucien.

a Saint Hilaire (*Comment. in 2. Timoth.*, ch. XI) semble citer ce passage, quand il dit, en parlant de l'hérésie d'Hyménée et de Philète: Ils prétendent que, *comme nous l'enseigne un autre écrivain*, la résurrection se fait dans les fils. — b Saint Jean-Chrysostôme, Homélie 25 sur les *Actes*, propose cet exemple de Thècle. — c Cette apparition est rapportée par Basile de Séleucie (l. I, *de Thecla*, p. 251) et par d'autres.

Thècle, ayant fait le signe de la croix, monta sur le bûcher. Le peuple y mit le feu qui ne la toucha point, quoiqu'il fût embrasé de tous côtés; parce que Dieu, prenant pitié de Thècle, fit entendre sous terre un grand bruit; un nuage chargé de pluie et de grêle la couvrit, et le sein de la terre s'ouvrant et s'écroulant engloutit plusieurs spectateurs; le feu s'éteignit, et Thècle échappa sans avoir aucun mal.

Cependant Paul, avec Onésiphore, qui avait quitté les richesses mondaines pour le suivre avec sa femme et ses enfants, jeûnait caché dans un monument sur le chemin qui conduit d'Icone à Daphné. Un des enfants étant allé vendre la tunique de Paul pour acheter du pain, aperçut Thècle auprès de la maison de son père, et il la conduisit vers Paul. Et sur ce qu'elle dit : Je vous suivrai où que vous alliez, Paul lui répliqua : Nous sommes dans un temps où règne le libertinage, et vous êtes belle; prenez garde qu'il ne vous survienne une seconde tentation pire que la première.

De là Paul renvoya Onésiphore chez lui avec toute sa famille : et prenant Thècle, il s'en alla à Antioche. Ils n'y furent pas plutôs arrivés, qu'un Syrien nommé Alexandre, qui en avait été gouverneur, voyant Thècle, en fut amoureux, et offrit de grands et riches présents à Paul qui lui dit : Je ne connais pas cette femme dont vous me parlez, et elle n'est point à moi. Le gouverneur l'ayant embrassée et baisée dans la rue, elle courut vers Paul, en criant d'une voix triste : N'insultez point une étrangère, et ne violez point la servante de Dieu. Je suis des premières familles d'Icone, et j'ai été contrainte de quitter la ville parce que je refusais d'épouser Thamyris. Et se saisissant d'Alexandre, elle lui déchira sa tunique, fit tomber la couronne de sa tête, et le renversa par terre devant tout le monde. Alexandre, transporté d'amour et de honte, la conduisit au gouverneur, qui, gagné par un présent d'Alexandre, la condamna aux bêtes.

Thècle, se voyant condamnée, demanda au gouverneur d'être conservée chaste jusqu'au jour qu'elle devait combattre. Elle fut confiée à une veuve fort riche, nommée Trisina ou Tryphena, dont la fille venait de mourir, et qui la regarda comme sa fille.

Thècle fut d'abord exposée à une lionne très cruelle, qui lui léchait les pieds. Et comme Trisina, qui n'avait pas rougi de la suivre, l'eut ramenée dans sa maison, voici que sa fille qui était morte lui apparut en songe, et lui dit : Ma mère, prenez à ma place Thècle, la servante du Christ, et demandez-lui qu'elle prie pour moi, afin que je sois transportée dans un lieu de repos. Thècle, pour calmer les pleurs de la mère, se mit à prier le Seigneur, disant : « Seigneur, Dieu « du ciel et de la terre, Jésus-Christ fils du Très- « Haut, faites que sa fille Falconille vive éternel- « lement. » Ce qu'entendant Trisina, elle pleura davantage, disant : « O jugements injustes! ô « crime indigne, de livrer aux bêtes une telle « personne ! »

Thècle fut exposée une seconde fois aux bêtes, après qu'on l'eut dépouillée de ses habits, et on lâcha contre elle des lions et des ours ; et la cruelle lionne, courant à elle, se coucha à ses pieds. Une ourse l'ayant attaquée, fut arrêtée et mise en pièces par la lionne. Ensuite un lion accoutumé à dévorer des hommes, et qui appartenait à Alexandre, se jeta contre elle. Mais la lionne, en le combattant, tomba morte avec lui. On lâcha ensuite plusieurs bêtes, pendant que Thècle priait debout, les mains étendues vers le ciel. Ses prières étant finies, elle vit la fosse pleine d'eau ; et s'y plongeant précipitamment, elle dit : « Monseigneur Jésus-Christ, c'est en votre nom « que je suis baptisée en mon dernier jour. » Le gouverneur même ne pouvait retenir ses larmes voyant que les veaux marins allaient avaler une telle beauté. Mais toutes les bêtes, frappées d'un éclat de foudre, surnagèrent sans force ; et une nuée de feu entoura Thècle; de sorte que les bêtes ne la touchèrent point et que sa nudité fut cachée.

Or, comme on avait lâché sur Thècle d'autres bêtes redoutables, toutes les femmes poussèrent un cri de tristesse; et ayant jeté sur elle, l'une du nard, l'autre de la casse, celle-ci des aromates, cette autre de l'onguent, toutes les bêtes furent comme accablées de sommeil, et ne touchèrent point Thècle ; de sorte qu'Alexandre dit au gouverneur : J'ai des taureaux fort terribles, nous l'y attacherons. Le gouverneur tout triste lui ayant répondu : Faites ce que vous voudrez ; ils l'attachèrent par les pieds entre deux taureaux, auxquels ils mirent dans l'aine des fers ardents ; mais comme les taureaux s'agitaient et mugissaient horriblement, la flamme brûla autour des membres des taureaux les cordes dont Thècle était liée, et elle resta détachée dans le lieu du combat [a].

Enfin le gouverneur lui fit rendre ses habits; et Thècle ayant appris que Paul était à Myre en Lycie, elle s'habilla en homme pour l'aller rejoindre. Paul la renvoya ensuite à Icone, où elle apprit la mort de Thamyris ; et n'ayant pu con-

a Maxime de Turin, Homélie sur la naissance de sainte Agnès, vers la fin, et saint Grégoire de Naziance, t. II, p. 300, B. de son exhortation aux vierges, disent que Thècle échappa aux flammes et aux bêtes.

vertir sa mère, signant tout son corps, elle prit le chemin de Daphné; et étant entrée dans le monument où elle avait trouvé Paul avec Onésiphore, elle se prosterna et y pleura devant Dieu. Ensuite étant allée à Séleucie, elle en éclaira plusieurs de la parole du Christ, et elle y reposa en bonne paix.

Voilà le précis exact des *Actes de Thècle et de Paul apôtre*. Tertullien, le plus ancien des Pères latins, assure[a] que ce fut un prêtre d'Asie qui composa cet écrit par amour pour Paul. Saint Cyprien d'Antioche[b] fait mention de l'histoire de Thècle; Basile de Séleucie la mit en vers, au rapport de Photius; et saint Augustin[c], en remarquant que les manichéens s'autorisaient de l'exemple de Thècle, ne traite point son histoire de fable, quoiqu'il qualifie de ce nom d'autres écrits apocryphes.

Enfin trois autres disciples écrivirent chacun une *Relation de la mort de Pierre et de Paul*. On traduira à la fin de ce recueil celle de Marcel, et les notes indiqueront en quoi elles diffèrent de celles d'Abdias et d'Hégésippe.

Nous allons commencer par la notice de cinquante *Évangiles* dont nous avons parlé.

NOTICE ET FRAGMENTS
DE CINQUANTE ÉVANGILES.

A l'article de l'*Evangile selon les Égyptiens*, nombre I de la liste alphabétique de Fabricius, et nombre XI de la nôtre, ce judicieux écrivain observe que saint Clément Romain ne nomme ni la personne qui interrogeait le Seigneur, ni l'*Évangile* d'où il a tiré ces paroles que nous rapportons de lui[d]. « Le Seigneur étant interrogé par une certaine personne, quand son règne devait arriver, « lui dit : Lorsque deux seront un, et que ce qui est « dehors sera comme ce qui est dedans, et que le « mâle avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle. » Au lieu que saint Clément d'Alexandrie[e] nomme l'*Évangile selon les Égyptiens*, dans lequel cette question est faite par Salomé; et la réponse du Seigneur commence ainsi : « Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur, et « lorsque deux seront un, etc. » Ainsi la citation dans saint Clément Romain n'est pas exacte.

Il en est de même d'une autre qui se lit dans l'Épître de saint Ignace aux Smyrnéens[f]. « Et « lorsque le Seigneur vint à ceux qui étaient au« tour de Pierre, il leur dit : Tenez-moi et me « touchez, et voyez que je ne suis pas un démon « incorporel. Et aussitôt ils le touchèrent, et ils « crurent, étant convaincus par sa chair et par « l'esprit. »

Eusèbe[a] avoue qu'il ne sait point où le martyr d'Antioche a puisé ce passage; mais saint Jérôme[b] le reconnaît pour être d'un *Évangile* qu'il avait traduit depuis peu, et le rapporte avec quelques différences. « Et lorsqu'il vint à Pierre et à ceux « qui étaient avec Pierre, il leur dit : Voilà, « touchez-moi, et voyez que je ne suis pas un « démon incorporel; et aussitôt ils le touchèrent, « et ils crurent. » Il cite ailleurs[c] ces dernières paroles comme étant de l'*Évangile des Hébreux* dont se servent les nazaréens. Cette citation de saint Ignace n'est pas plus exacte que celle de saint Clément Romain.

Non seulement on peut conclure de là que les *Évangiles* apocryphes ont été cités par les Pères apostoliques, mais en même temps résoudre une grande difficulté touchant les quatre *Évangiles* authentiques. C'est que, comme il est incontestable que les noms de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, ne se trouvent dans aucun des pères apostoliques avant saint Justin, on en infère que leurs *Évangiles* n'existaient pas, et que les seuls apocryphes avaient cours dans ces premiers temps.

Mais si l'on pose en fait que les Pères apostoliques ont cité peu exactement les *Évangiles* authentiques, et les apocryphes, sans en nommer aucun, rien n'empêche de dire que saint Matthieu et saint Luc sont cités dans ce passage de saint Clément Romain[d]. « Car le Seigneur dit : Vous « serez comme des agneaux au milieu des loups; « mais Pierre répondant, dit : Si donc les loups « mettent les agneaux en pièces? Jésus dit à Pierre : « Que les agneaux ne craignent pas les loups après « votre mort; et vous, ne craignez pas ceux qui « vous tuent, et ensuite ne peuvent rien vous faire; « mais craignez celui qui, après que vous serez « morts, a la puissance de l'âme et du corps, et « peut les envoyer dans la géhenne. »

En effet, on lit dans saint Matthieu[e] : « Voilà, je « vous envoie comme des brebis au milieu des « loups[f]. Ne craignez point ceux qui tuent le « corps et ne peuvent tuer l'âme; mais plutôt crai« gnez celui qui peut perdre et l'âme et le corps « dans la géhenne. » On trouve aussi dans saint Luc[g] : « Allez, voilà que je vous envoie comme des « agneaux entre des loups[h]. Or je vous dis, à

a L. de Baptismo, ch. XVII. — b Grabius, *Spicileg.*, p. 88. — c L. XXX, *contra Faustum*, ch. IV. — d Nombre XI, note 2e. — e Ibid., notes 3e et 4e. — f Ch. III.

a *Hist. eccles.*, l. III, p. 37. — b *In catalog. Script. eccles.* — c *Proœm. in l. 18 Isaiæ.* — d *Epist. II*, ch. V. — e Matth., ch. X, v. 16. — f Ibid, v. 28. — g Luc., ch. X, v. 3. — h Ibid., ch. XII, v. 4 et 5.

« *vous qui êtes* mes amis : N'ayez point peur de « ceux qui tuent le corps, et après cela n'ont plus « rien à faire davantage ; mais je vous montrerai « qui il faut que vous craigniez. Craignez celui « qui, après qu'il aura tué, a la puissance d'en-« voyer dans la géhenne ; oui, je vous dis, crai-« gnez celui-là. »

Malgré la ressemblance de ces textes, on insiste sur ce que l'*Évangile de saint Matthieu* parle de Zacharie, fils de Barachie, qui ne fut tué, suivant Josèphe [a], que pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Donc, ajoute-t-on, l'*Évangile de saint Matthieu* fut écrit après cette guerre, qui y paraît prédite [b].

Cette allégation spécieuse semble porter à faux dès que l'*Évangile des nazaréens* [c] nous apprend que le Zacharie dont parle saint Matthieu était fils de Joïada.

Sans nous étendre davantage sur l'utilité des *Évangiles* apocryphes, voyons en peu de mots ce que l'on connaît de ces anciens écrits.

I. ÉVANGILE D'ANDRÉ APÔTRE.

Cet *Évangile* n'est connu que par le décret du pape Gélase, dont on a parlé dans l'avant-propos.

II. ÉVANGILE D'APELLES.

Outre saint Jérôme cité dans l'avant-propos, Bède [d] fait mention de cet *Évangile*, dont saint Épiphane [e] a conservé ce passage : « Le Christ a « dit dans l'Évangile : Soyez d'honnêtes banquiers ; « servez-vous de toutes choses, en choisissant de « chaque écriture ce qui vous sera utile. »

III. ÉVANGILE DES DOUZE APÔTRES.

Saint Jérôme, Origène [f], saint Ambroise [g] et Théophilacte [h] en ont parlé.

IV. ÉVANGILE DE BARNABÉ.

Il est compris dans le décret de Gélase.

V. ÉVANGILE DE BARTHÉLEMI APÔTRE.

Son nom se trouve dans le décret de Gélase, dans saint Jérôme, et dans Bède.

VI. ÉVANGILE DE BASILIDES.

On ne connaît de cet *Évangile* que le nom cité par saint Jérôme, Origène, et saint Ambroise.

a Bell. Jud., l. IV, ch. XIX. — b Matth., ch. XXIV, v. 6. — c Voyez no XXXVI. — d *Comment. in Luc.* — e *Hæres.*, 44, no 2. — f *Homil.*, 1, *in Luc. ex vet. vers.* — g *Procem. Comment. in Luc.* — h *Ad id. Lucæ Procemium.*

VII. ÉVANGILE DE CÉRINTHE.

Saint Épiphane [a] pense que cet *Évangile* est un de ceux dont parle saint Luc en commençant le sien. Il avait insinué auparavant [b] que Cérinthe se servait de l'*Évangile de saint Matthieu.*

VIII. HISTOIRE DE LA FAMILLE DU CHRIST, TROUVÉE SOUS L'EMPEREUR JUSTINIEN.

Cette histoire, qui se trouve dans Suidas, le fit mettre par le pape Paul IV au nombre des livres défendus, au rapport de Possevin qui parle aussi, dans son apparat, de la réfutation qu'Hentenius en publia à Paris, l'an 1547, à la fin du commentaire d'Euthymius Zigabenus sur les quatre évangélistes qu'il avait traduits en latin.

IX. HISTOIRE DES DESPOSYNES SUR LA GÉNÉALOGIE DU CHRIST.

Jules Africain, dans sa lettre à Aristide [c], rapporte qu'Hérode, honteux de son origine ignoble [d], fit brûler tous les monuments des anciennes familles d'Israël ; mais qu'un petit nombre, jaloux de l'antiquité de leur noblesse, suppléèrent à cette perte en se fesant une nouvelle généalogie, soit de mémoire, soit en s'aidant des titres particuliers qui leur restaient. De ce nombre étaient ceux qu'on appela *desposynoi* en grec, parce qu'ils étaient proches parents du Sauveur.

X. ÉVANGILE DES ÉBIONITES.

Saint Épiphane [e] dit qu'ils avaient altéré et tronqué l'*Évangile de saint Matthieu*, qu'ils commençaient ainsi : « Sous le règne d'Hérode roi « de Judée, Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth, « que l'on disait être de la race du prêtre Aaron, « vint baptiser dans le fleuve du Jourdain, du « baptême de la pénitence, et tout le monde allait « à lui. Le peuple ayant été baptisé, Jésus y vint « aussi, et fut baptisé par Jean. Et lorsqu'il fut « sorti de l'eau les cieux s'ouvrirent, et il vit le « Saint-Esprit de Dieu qui descendait sous la « forme d'une colombe, et qui entrait en lui. Et « une voix éclata du ciel, disant : Vous êtes mon « fils bien-aimé, je me suis complu en vous. « Et ensuite : Je vous ai engendré aujourd'hui : « et aussitôt dans ce même lieu brilla une grande « lumière [f]. Ce que Jean ayant vu, lui dit : Qui

a *Hæres.*, 51, no 7. — b *Hæres.*, 30, no 14. — c Euseb., *Hist. eccles.*, l. I, ch. VII, et Nicephor, l. I, ch. II. — d Josèphe, *Hist. des Juifs*, l. XIV, ch. II, avoue cependant qu'il était petit-fils d'Antipas, Iduméen, gouverneur de toute la Judée. — e *Hæres.*, 30, no 13. — f Saint Justin, dans son colloque avec Tryphon, p. 315, dit qu'en ce même temps il parut du feu dans le Jourdain.

« êtes-vous, Seigneur? La voix reprit du ciel : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me « suis complu. A ces mots Jean se jetant à ses « pieds : Seigneur, dit-il, baptisez-moi, je vous « prie ; mais lui l'en empêchait, disant : Laissez, « il est à propos que nous accomplissions ainsi « toutes choses. » Ailleurs[a] les ébionites font dire à Jésus : « Je suis venu pour abroger les sacrifices, « et si vous ne cessez de sacrifier, la colère de « Dieu contre vous ne cessera pas. » Ensuite[b] : « Ai-je désiré de manger la chair, cette pâque « avec vous ? » Paroles que Luc[c] rapporte sans interrogation et sans parler de la chair. Enfin[d], outre l'*Évangile* sous le nom de Matthieu, les mêmes ébionites paraissent en avoir supposé sous celui de Jacques et des autres disciples.

XI. ÉVANGILE SELON LES ÉGYPTIENS.

Saint Jérôme fait mention de cet *Évangile*, et saint Épiphane[e] dit que les sabelliens y puisaient leur erreur ; comme si le Sauveur y déclarait à ses disciples que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit sont le même.

Saint Clément Romain[f] et saint Clément d'Alexandrie en citent ces paroles : « Le Seigneur étant interrogé par une certaine[g] Salomé, quand son règne devait venir, lui dit[h] : Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur, et lorsque deux seront un, et que ce qui est dehors sera comme ce qui est dedans, et que le mâle avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle[i]. Salomé demandant : Jusqu'à quand les hommes mourront-ils ? le Seigneur dit : Tant que vous autres femmes enfanterez. Et lorsqu'elle eut dit : J'ai donc bien fait, moi qui n'ai point enfanté ; le Seigneur répliqua : Nourrissez-vous de toute herbe, mais ne vous nourrissez pas de celle qui a de l'amertume[j]. Enfin, on rapporte que le Sauveur avait dit : « Je suis venu pour détruire les ouvrages de la femme ; c'est-à-dire de la femme de la cupidité ; or ses ouvrages sont la génération et la mort. »

XII. ÉVANGILE DES ENCRATITES.

Saint Épiphane[k] pense que l'*Évangile* dont se servaient les encratites était celui que Tatien avait composé en fondant ensemble les quatre *Évangiles* canoniques ; mais il paraît se tromper lorsqu'il dit que quelques uns l'appelaient *selon les Hébreux :* en effet saint Jérôme, qui traduisit ce dernier en grec et en latin, ne dit nulle part qu'il ait vu celui de Tatien, dont se servaient non seulement ses disciples, mais encore les autres catholiques qui habitaient en Syrie sur les bords de l'Euphrate, comme l'atteste Théodoret[a].

a Epiphan., *Hæres.*, 30, no 16. — b Idem, no 21. — c Ch. XXII, v. 15. — d Epiphan., *Hæres.*, 30, no 25. — e *Hæres.*, 62, no 2. — f *Epist.* II, no 12. — g Clem. Alex., l. III, *Strom.*, p. 465. — h Ibid. — i Idem, l. III, *Strom.*, p. 445. — j *Strom.*, p. 452 — k *Hæres*, 46, no 1.

XIII. ÉVANGILE DE L'ENFANCE DU CHRIST.

Gélase déclare apocryphes les livres de l'enfance du Sauveur. On donnera en français le fragment de celui que Cotelier a traduit du grec en latin, et ensuite un autre complet que Sike de Brême a mis en latin d'après l'arabe. Le savant M. Sinner parle d'un autre manuscrit, n° 377, de la bibliothèque de Berne, dans lequel l'arrivée des mages à Jérusalem est rapportée deux ans après la naissance de Jésus. Il ajoute au voyage de Marie et de Joseph en Égypte, que, « le troisième jour de leur départ, Marie dans le désert se trouva fatiguée de la trop grande ardeur du soleil ; et voyant un palmier, elle dit à Joseph, reposons-nous un peu sous son ombre. Et Joseph se hâtant, la conduisit vers le palmier, et la fit descendre de sa monture. Et lorsque Marie fut assise, regardant les branches du palmier, et les voyant chargées de fruits, elle dit à Joseph : J'ai envie, si cela se pouvait, de manger du fruit de ce palmier. Alors Joseph lui dit : Je suis surpris que vous me disiez cela, puisque vous voyez quelle hauteur ont les rameaux de ce palmier. Pour moi, je suis très en peine où nous prendrons de l'eau pour remplir nos outres qui sont déjà vides, et pour nous ranimer. Alors le petit enfant Jésus d'un air joyeux dans le sein de la vierge Marie sa mère, dit au palmier : Arbre, recourbez-vous, et rafraîchissez ma mère de vos fruits. Aussitôt à cette parole il inclina son sommet jusqu'aux pieds de Marie ; et, cueillant tous les fruits qu'il avait, ils se rafraîchirent. Or, après que tous les fruits furent cueillis, il demeurait incliné, attendant pour se relever l'ordre de celui qui l'avait fait baisser. Alors Jésus lui dit : Palmier, dressez-vous, et vous affermissez, et soyez comme les arbres qui sont dans le paradis de mon seigneur et de mon père. Ouvrez aussi de vos racines la veine qui est cachée en terre : il en coulera des eaux pour nous désaltérer. Aussitôt le palmier se dressa, et des sources d'eau très claires et très douces commencèrent à sortir par ses racines. »

XIV. ÉVANGILE ÉTERNEL.

Comme il est fait mention de l'*Évangile éternel*, dans l'*Apocalypse*[b], les frères mendiants, vers le milieu du treizième siècle, en composèrent un par lequel l'*Évangile du Christ* devait être abrogé.

a *Hæretic. fab*, l. I, ch. XX. — b Ch. XIV, v. 6.

Cet ouvrage fut condamné par le pape Alexandre IV à être brûlé, mais en secret, pour ne pas scandaliser les frères [a].

XV. ÉVANGILE D'ÈVE.

On lisait dans cet *Évangile* [b] : « J'étais arrêté sur une haute montagne, lorsque je vois un homme d'une haute taille et un autre fort court. Ensuite j'entends une voix comme celle du tonnerre. Je m'approche donc de plus près pour écouter, alors il me parla de cette manière : Je suis le même que vous, et vous êtes le même que moi ; et en quelque endroit que vous soyez, j'y suis, et je suis dispersé par toutes choses. Et de quelque endroit que vous voudrez, vous me cueillez. Or en me cueillant, vous vous cueillez vous-même. » Ensuite [c] : « Je vis un arbre portant douze fruits, chaque année, et il me dit : C'est là le bois de vie. » Saint Épiphane, qui rapporte ces deux passages, dit que les gnostiques interprétaient ce dernier des règles des femmes.

XVI. ÉVANGILE DES GNOSTIQUES.

Les gnostiques [d], outre certaines *Interrogations de Marie*, avaient aussi d'autres *Évangiles* sous le nom des disciples.

XVII. ÉVANGILE SELON LES HÉBREUX.

Bède [e] remarque que l'*Evangile selon les Hébreux* ne doit pas être compris parmi les apocryphes, mais parmi les histoires ecclésiastiques, d'autant que saint Jérôme, interprète de l'Écriture sainte, en a pris nombre de témoignages.

XVIII. ÉVANGILE D'HESYCHIUS, OU HÉSYQUE.

Ils sont compris dans le décret de Gélase ; quoique Usserius [f] pense qu'Hesychius, Égyptien, de même que Lucianus, martyr, avaient plutôt entrepris de corriger les livres saints que de les falsifier. Saint Jérôme aussi [g] les cite l'un et l'autre, en rendant compte au pape Damase des tracasseries qu'il avait lui-même à essuyer en pareille conjoncture.

XIX. PROTÉVANGILE DE JACQUES-LE-MINEUR.

Le décret de Gélase en fait mention. Postel l'a traduit de grec en latin, et on le donne en français.

Un *Évangile* de Jacques-le-Majeur, trouvé en Espagne, l'an 1595 [a], fut condamné par Innocent XI, l'an 1682 [b].

Enfin, Cotelier [c] et Labbe [d] parlent d'un *Évangile* manuscrit qui est à la bibliothèque du roi de France, n° 2276, dont voici le titre : « Commence « l'histoire de Joachim et d'Anne, et de la nativité « de la bienheureuse mère de Dieu, Marie tou- « jours vierge, et de l'Enfance du Sauveur. Moi, « Jacques, fils de Joseph, etc. »

XX. ÉVANGILE DE JEAN DU TRÉPAS DE SAINTE MARIE.

Il est nommé dans le décret de Gélase. Quelques manuscrits grecs l'attribuent à Jacques [e].

XXI. ÉVANGILE DE JUDE ISCARIOTH.

Cet *Évangile* n'est connu que par ce qu'en disent saint Irénée [f], saint Epiphane [g], et Théodoret [h].

XXII. ÉVANGILE DE JUDE THADDÉE.

On ne le connaît que par le décret de Gélase.

XXIII. ÉVANGILE DE LUCIUS.

Il est nommé Lenticius, Lentius, Léontius, Lucius, Leicius, Seleucus, dans le décret de Gélase, et saint Augustin [i] l'appelle d'abord Leontius, et ensuite deux fois Leucius. Grabe [j] parle d'un manuscrit de cet *Evangile* qu'il a vu dans la bibliothèque d'Oxford, et le passage qu'il en rapporte se trouve aussi article XLIX de l'*Évangile de l'enfance*. Il s'agit d'un maître d'école qui mourut pour avoir frappé Jésus.

XXIV. ÉVANGILE DE LUCIANUS.

Voyez ce qu'on en dit n° XVIII, article d'Hesychius (même page).

XXV, XXVI, XXVII. ÉVANGILES DES MANICHÉENS.

Le 1[er] est l'*Évangile de Thomas, apôtre*, mentionné dans le décret de Gélase, dans l'*Histoire des manichéens*, de Pierre de Sicile [k], et dans Leontins [l]. Ce dernier y joint l'*Évangile* de Philippe.

Le 2[e] est l'*Évangile vivant* dont parlent Photius [m], Cyrille de Jérusalem [n], et saint Épiphane [o].

a Matth., Paris, *ad ann.* 1257, p. 939. — b Epiphan, *Hæres.*, 26, n° 3. — c Idem, n° 5. — d Epiphan., *Hæres.*, 26, n° 8. — e *Comment. in Luc.* — f *Syntagm. de 70 interpret.*, ch. VII. — g *Præfat. in quatuor Evangelia.*

a Bivarius, p. 57, *not. ad commentitium Chron., Lucio Dextro suppositum A. C.*, 37. — b T. XII, *Act. Sanctor. Maii*, p. 285 et 395. — c *In Not. ad Constit. Apost.*, l. VI, ch. XVII. — d *Bibl. Nov. MSS.*, p. 306. — e Lambecius, *Comment. de Biblioth. Vindobon.*, l. IV. p. 130. — f L. I, *contra hæres.*, c. 35. — g *Hæres*, 28, n° 1. — h L. I, *Hæretic. fabul*, ch. XV. — i L. *de fide contra manichæos.* — j *Ad Irenæum*, l. I, ch. XVII. — k P. 30, *edit. Raderi.* — l *De sectis lect.* III, p. 432. — m MS., l. I, *contra manichæos.* — n *Cathechesi*, VI, p. 57. — o *Hæres.*, 66, n° 2.

Il est nommé le premier avant ceux de Thomas et de Philippe, par Timothée, prêtre de Constantinople [a], ou du moins par celui qui a interpolé tout ce passage qui manque dans quelques éditions, et dans quelques manuscrits.

Le 3[e] enfin, réfuté par Diodore [b], fut écrit, au rapport de Photius [c], par Ada, qui le nomma *Modion*, en fesant allusion au boisseau dont parle saint Marc [d], sous lequel on ne met pas la lumière. Meursius [e] se trompe en disant que ce dernier est le même que l'*Évangile de Thomas*. Tollius [f] et Cotelier [g] nomment expressément l'*écrit* d'Ada avec l'*Évangile vivant* et celui de Thomas, sans parler de celui de Philippe. Le nom d'Ada se trouve aussi dans l'*Évangile de Nicodème*, article XIV.

XXVIII. ÉVANGILE DE MARCION.

C'était l'*Évangile de saint Luc* que Marcion prétendait avoir été écrit par saint Paul, à ce que disent saint Irénée [h], Origène [i], Tertullien [j] et saint Epiphane [k].

XXIX, XXX, XXXI. TROIS LIVRES DE LA NAISSANCE DE SAINTE MARIE.

Saint Epiphane [l], saint Grégoire de Nysse [m] et saint Augustin [n] parlent des deux premiers. On donnera le troisième en français, d'après la traduction latine que saint Jérôme en a faite sur l'hébreu attribué à saint Matthieu.

XXXII. LIVRE DE SAINTE MARIE ET DE SA SAGE-FEMME.

Ce livre, compris dans le décret de Gélase, est réfuté par saint Jérôme [o].

XXXIII, XXXIV. INTERROGATIONS DE MARIE GRANDES ET PETITES.

Saint Epiphane [p] est le seul qui fasse mention de ces deux livres, dont se servaient les gnostiques.

XXXV. LIVRE DU TRÉPAS DE MARIE.

C'est le même dont on a parlé sous le nom de saint Jean, n° XX.

XXXVI. ÉVANGILE HÉBREU DE SAINT MATTHIEU DONT SE SERVAIENT LES NAZARÉENS.

Saint Jérôme [q] dit que le Zacharie tué entre le temple et l'autel y est appelé fils de Joïada comme dans les *Paralipomènes* [a] au lieu de fils de Barachie comme dans saint Matthieu. Eusèbe [b], d'après Papias, croit que cet *Évangile* est le même que celui *selon les Hébreux*, n° XVII, parce que l'histoire d'une femme qui fut accusée de plusieurs crimes devant le Seigneur est rapportée dans l'un et dans l'autre.

XXXVII. ÉVANGILE DE MATHIAS.

Son nom se trouve dans le décret de Gélase, dans saint Jérôme, Origène [c], Eusèbe [d], Bède [e], et saint Ambroise [f].

XXXVIII. ÉVANGILE DE NICODÈME.

On lit au commencement de quelques manuscrits et à la fin de quelques autres, que « l'empereur Théodose trouva dans les archives publiques, dans le prétoire de Ponce Pilate à Jérusalem, cet *Évangile* écrit en hébreu par Nicodème, la dix-neuvième année de l'empereur Tibère César, le 8 des calendes d'avril, qui est le 25 mars, sous le consulat de Rufus et de Léon ; la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, Joseph et Caïphas étant princes des prêtres. »

Au reste, quoique cet *Évangile* soit le seul qui parle du péché originel [g], et de la descente de Jésus aux enfers, il ne faut pas croire que saint Augustin y ait puisé ce qu'il en dit dans une de ses lettres [h]. Ce père nous apprend lui-même [i] qu'il avait su, par révélation, le mystère de la grâce. Un semblable secours suffisait pour expliquer tous les dogmes qui ne sont pas assez clairement énoncés dans l'Écriture authentique.

XXXIX. ÉVANGILE DE PAUL.

Saint Jérôme [j] entend ces mots des Épîtres de *Paul* [k], *Selon mon Évangile*, de l'*Évangile* prêché par cet apôtre, et écrit par son disciple saint Luc. *Voy.* n. XXVIII, l'article de Marcion.

XL. ÉVANGILE DE LA PERFECTION.

On ne le connaît que par ce qu'en dit saint Épiphane [l]. Clément d'Alexandrie [m] fait aussi mention d'un ouvrage de Tatien, sous le titre de *la Perfection selon le Sauveur*. Il est parlé d'un

a *Meursius in variis divinis*, p. 117. — b *In libris 25 adversus manichæos.* — c *In Bibl. cod.*, 85. — d Ch. IV, v. 21. — e *In gloss. græco-barbaro*, p. 172. — f *In insignibus itineris italici*, p., 142. — g Tom. I, *patres Apostol.*, p. 537. — h L. I, ch. XXIX; l. III, ch. XII. — i L. II, *contra Celsum*, p. 77. — j L. IV, *contra Marcionem*, ch. III. — k *Hæres.*, 42. — l *Hæres.*, 26, no 12. — m *Homil. de nativit S. Mariæ virg.*, t. III, p. 346, — n *Contra Faustum*, l. XXIII, ch. IX. — o *Contra Helvidium.* — p *Hæres.*, 26, no 8. — q L. IV, *ad Matth.*, ch. XXIII, v. 35.

a L. II, ch. XXIV, v. 20. — b *Hist. eccles.*, l. III, ch. XXXIX. — c *In Luc. hom.*, I. — d *Hist. eccl.*, l. III, ch. XXV. — e *Comment. in Luc.* — f *Procem. in Luc.* — g Art. XXII. — h *Epist.* 90, *ad Evodium*, *edit. benedict.*, 164. — i *L. de præd. Sanctor.*, ch. IV. — j *In Catalogo.* — k *Rom.*, ch. II, v. 16; *Galat.*, ch. I, v. 8; et II, *Tim.*, ch. II, v. 8. — l *Hæres.*, 26, no 2, — m *Strom.*, l. III, p. 460.

Évangile parfait dans celui de l'*enfance du Christ* [a].

XLI. ÉVANGILE DE PHILIPPE.

Saint Épiphane [b], Timothée, prêtre de Constantinople [c], et Léontius [d], parlent d'un *Evangile de Philippe ;* mais on ignore si c'est du même livre qu'il s'agit, et si on l'attribuait à l'apôtre de ce nom, ou bien à l'un des sept diacres nommé Philippe [e].

XLII. ÉVANGILE DE PIERRE APÔTRE.

Le décret de Gélase, Origène [f], Eusèbe de Césarée [g], et d'autres, font mention d'un *Évangile de Pierre* comme supposé, et très différent de celui de Marc son disciple, qu'on attribuait aussi à Pierre, suivant saint Jérôme [h] et Tertullien [i].

XLIII. LIVRE DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

On ne le connaît que par le décret de Gélase.

XLIV. ÉVANGILE DES SIMONIENS.

Il en est parlé dans les *Constitutions des apôtres* [j], et dans la préface arabique du concile de Nicée [k].

XLV. ÉVANGILE SELON LES SYRIENS.

On n'en sait que le nom qui se trouve dans Eusèbe [l] et saint Jérôme [m]. Fabricius cite aussi [n] une ancienne version syrienne de l'*Évangile de Nicodème*.

XLVI. ÉVANGILE DE TATIEN.

C'est le même que celui des encratites, n° XII.

XLVII. ÉVANGILE DE THADDÉE.

Il en est parlé dans le décret de Gélase et dans Eusèbe [o].

XLVIII. ÉVANGILE DE THOMAS.

C'est le premier des manichéens, n° XXV. Son nom se trouve avec celui de Mathias dans les auteurs cités n° XXXVII.

a Art. XXV. — b *Hæres.*, 26, no 13. — c Voyez no 25. — d Ibid. — e *Act*, ch. VIII, v. 12; et ch. XXI, v. 8. — f *Comment. in Matth.*, l. II, p. 223. — g *Hist. eccl.*, l. III, ch. XXV. — h *Catalog.*, ch. I. — i L. IV, *contra Marcion.*, ch. V. — j L. VI, ch. XVI. — k T. II, *Concilior.*, *edit* Labbe, p. 386. — l *Hist. eccl.*, l. IV, ch. XXII. — m *In Catalogo* T. I, p. 254. — o *Hist.*, l. I, ch. XIII.

XLIX. ÉVANGILE DE VALENTIN.

Voyez ce qu'en dit saint Irénée cité dans la préface.

L. ÉVANGILE VIVANT.

C'est le second *Évangile* des manichéens, n° XXVI.

Voici maintenant l'*Evangile de la naissance de Marie*, dont nous avons parlé, n° XXXI de la notice alphabétique.

ÉVANGILE

DE LA NAISSANCE DE MARIE.

ARTICLE PREMIER.

La bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, de la race royale et de la famille de David, naquit dans la ville de Nazareth, et fut élevée à Jérusalem dans le temple du Seigneur. Son père se nommait Joachim, sa mère Anne. La famille de son père était de Galilée et de la ville de Nazareth. Celle de sa mère était de Bethléem. Leur vie était simple et juste devant le Seigneur, pieuse et irrépréhensible devant les hommes : car ayant partagé tout leur revenu en trois parts, ils dépensaient la première pour le temple et ses ministres ; la seconde, pour les pèlerins et les pauvres, et réservaient la troisième pour eux et leur famille. Ainsi, chéris de Dieu et des hommes, il y avait près de vingt ans qu'ils vivaient chez eux dans un chaste mariage sans avoir des enfants. Ils firent vœu, si Dieu leur en accordait un, de le consacrer au service du Seigneur ; et c'était dans ce dessein qu'à chaque fête de l'année ils avaient coutume d'aller au temple du Seigneur.

II.

Or il arriva que, comme la fête de la dédicace approchait, Joachim monta à Jérusalem avec quelques uns de sa tribu. Le pontife Issachar se trouvait alors de fonction. Et lorsqu'il aperçut Joachim parmi les autres avec son oblation, il le rebuta et méprisa ses dons, en lui demandant comment étant stérile il avait le front de paraître parmi ceux qui ne l'étaient pas. Que puisque Dieu l'avait jugé indigne d'avoir des enfants, il pouvait penser que ses dons n'étaient nulle-

ment dignes de Dieu : l'Écriture déclarant [a] « maudit celui qui n'a point engendré de mâle en « Israël. » Il ajouta qu'il n'avait qu'à commencer à se laver d'abord de la tache de cette malédiction en ayant un enfant, et qu'ensuite il pourrait paraître devant le Seigneur avec ses oblations. Joachim, confus de ce reproche outrageant, se retira auprès des bergers qui étaient avec ses troupeaux dans ses pâturages : car il ne voulut pas revenir à la maison, de peur que ceux de sa tribu qui étaient avec lui ne lui fissent le même reproche outrageant qu'ils avaient entendu de la bouche du prêtre.

III.

Or, quand il y eut passé quelque temps, un jour qu'il était seul, l'ange du Seigneur s'apparut à lui avec une grande lumière. Cette vision l'ayant troublé, l'ange le rassura en lui disant : Ne craignez point, Joachim, et ne vous troublez pas de me voir ; car je suis l'ange du Seigneur : il m'a envoyé vers vous pour vous annoncer que vos prières sont exaucées, et que vos aumônes sont montées jusqu'à lui. Car il a vu votre honte, et il a entendu le reproche de stérilité que vous avez essuyé injustement. Or Dieu punit le péché et non la nature ; c'est pourquoi lorsqu'il rend quelqu'un stérile, ce n'est que pour faire ensuite éclater ses merveilles, et montrer que l'enfant qui naît est un don de Dieu, et non pas le fruit d'une passion honteuse. Sara, la première mère de votre nation, ne fut-elle pas stérile jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans [b] ? Et cependant au dernier âge de la vieillesse elle engendra Isaac, auquel la bénédiction de toutes les nations était promise. De même Rachel [c], si agréable au Seigneur, et si fort aimée du saint homme Jacob, fut long-temps stérile ; et cependant elle engendra Joseph, qui devint le maître de l'Égypte et le libérateur de plusieurs nations prêtes à mourir de faim. Lequel de vos chefs a été plus fort que Samson, ou plus saint que Samuel ? Et cependant ils eurent tous les deux des mères stériles [d]. Si donc la raison ne vous persuade point par mes paroles, croyez par l'effet, que les conceptions long-temps différées et les accouchements stériles n'en sont d'ordinaire que plus merveilleux. Ainsi votre femme Anne vous enfantera une fille que vous nommerez Marie ; elle sera consacrée au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait vœu ; et elle sera remplie du Saint-Esprit, même dès le sein de sa mère [a]. Elle ne mangera ni ne boira rien d'impur, n'aura aucune société avec la populace du dehors ; mais sa conversation sera dans le temple du Seigneur, de peur qu'on ne puisse soupçonner ou dire quelque chose de désavantageux sur son compte. C'est pourquoi en avançant en âge, comme elle-même naîtra d'une mère stérile, de même cette vierge incomparable engendrera le fils du Très-Haut, qui sera appelé Jésus, sera le sauveur de toutes les nations, selon l'étymologie de ce nom [b]. Et voici le signe [c], que vous aurez des choses que je vous annonce. Lorsque vous arriverez à la porte d'or qui est à Jérusalem, vous y trouverez votre épouse Anne qui viendra au-devant de vous, laquelle aura autant de joie de vous voir qu'elle avait eu d'inquiétude du délai de votre retour. Après ces paroles l'ange s'éloigna de lui.

IV.

Ensuite il apparut à Anne son épouse, disant : Ne craignez point, Anne, et ne pensez pas que ce que vous voyez soit un fantôme [d]. Car je suis ce même ange qui ai porté devant Dieu vos prières et vos aumônes [e] ; et maintenant je suis envoyé vers vous pour annoncer qu'il vous naîtra une fille, laquelle étant appelée Marie sera bénie sur toutes les femmes [f]. Elle sera pleine de la grâce du Seigneur. Aussitôt après sa naissance, elle restera trois ans dans la maison paternelle pour être sevrée, après quoi elle ne sortira point du temple où elle sera comme engagée au service du Seigneur jusqu'à l'âge de raison ; enfin y servant Dieu nuit et jour par des jeûnes et des oraisons, elle s'abstiendra de tout ce qui est impur, ne connaîtra jamais d'homme ; mais seule sans exemple, sans tache, sans corruption, cette vierge, sans mélange d'homme, engendrera un fils ; cette servante *enfantera* le Seigneur, le Sauveur du monde par sa grâce, par son nom, et par son œuvre. C'est pourquoi levez-vous, allez à Jérusalem ; et lorsque vous serez arrivée à la porte d'or, ainsi nommée parce qu'elle est dorée, vous aurez pour signe au-devant de vous votre mari dont l'état de la santé vous inquiète. Lors donc que ces choses seront arrivées, sachez que les choses que je vous annonce s'accompliront indubitablement.

V.

Suivant donc le commandement de l'ange, l'un

a Isaïe, ch. IV, v. 1, ne maudit que la femme stérile. — b La Genèse, ch. XVII, v. 17, lui donne alors quatre-vingt-dix ans. — c *Genes.*, ch. XXX, v. 23. — d Jud., ch. XIII, v. 3; et 1, *Reg.*, ch. I, v. 20.

a Luc., ch. I, v. 15. — b Matth., ch. I, v. 21. — c Luc., ch. II, v. 12. — d Matth., ch. XV, v. 26. — e Tob., ch. XII, v. 15; *Apocal.*, ch. VIII, v. 3. — f Luc., ch. I, v. 42.

et l'autre, partant du lieu où ils étaient, montèrent à Jérusalem ; et lorsqu'ils furent arrivés au lieu désigné par la prédiction de l'ange, ils s'y trouvèrent l'un au-devant de l'autre. Alors joyeux de leur vision mutuelle, et rassurés par la certitude de la lignée promise, ils rendirent grâces comme ils le devaient au Seigneur qui élève les humbles [a]. C'est pourquoi ayant adoré le Seigneur, ils retournèrent à la maison où ils attendaient avec assurance et avec joie la promesse divine. Anne conçut donc et accoucha d'une fille; et suivant le commandement de l'ange ses parents l'appelaient Marie.

VI.

Et lorsque le terme de trois ans fut révolu, et que le temps de la sevrer fut accompli, ils amenèrent au temple du Seigneur cette vierge avec des oblations. Or il y avait autour du temple quinze degrés à monter [b] selon les quinze psaumes des degrés. Car, parce que le temple était bâti sur une montagne, il fallait des degrés pour aller à l'autel de l'holocauste qui était par dehors. Les parents placèrent donc la petite bienheureuse vierge Marie sur le premier. Et comme ils quittaient les habits qu'ils avaient eus en chemin, et qu'ils en mettaient de plus beaux et de plus propres selon l'usage, la vierge du Seigneur monta tous [c] les degrés un à un sans qu'on lui donnât la main pour la conduire ou la soutenir, de manière qu'en cela seul on eût pensé qu'elle était déjà d'un âge parfait. Car le Seigneur, dès l'enfance de la vierge, opérait déjà quelque chose de grand, et fesait voir d'avance, par ce miracle, combien grands seraient les suivants. Ayant donc celébré le sacrifice selon la coutume de la loi [d], et accompli leur vœu, ils l'envoyèrent dans l'enclos du temple pour y être élevée avec les autres vierges; et eux retournèrent à la maison.

VII.

Or la vierge du Seigneur, en avançant en âge, profitait en vertus, et, suivant le Psalmiste [e], « son père et sa mère l'avaient délaissée; mais le « Seigneur prit soin d'elle. » Car tous les jours elle était fréquentée par les anges; tous les jours elle jouissait de la vision divine, qui la préservait de tous les maux et la comblait de tous les biens. C'est pourquoi elle vint à l'âge de quatorze ans, sans que non seulement les méchants pussent rien inventer de répréhensible en elle, mais tous les bons qui la connaissaient trouvaient sa vie et sa conversation dignes d'admiration. Alors le pontife [a] annonçait publiquement que les vierges que l'on élevait publiquement dans le temple, et qui avaient cet âge accompli, s'en retournassent à la maison pour se marier selon la coutume de la nation et la maturité de l'âge. Les autres ayant obéi à cet ordre avec empressement, la vierge du Seigneur, Marie, fut la seule qui s'excusa de le faire, disant que non seulement ses parents l'avaient engagée au service du Seigneur, mais encore qu'elle avait voué au Seigneur sa virginité, qu'elle ne voulait jamais violer en habitant avec un homme. Le pontife fort embarrassé, ne pensant pas qu'il fallût enfreindre son vœu, ce qui serait contre l'Écriture qui dit, *Vouez et rendez* [b], ni s'ingérer d'introduire une coutume inusitée chez la nation, ordonna que tous les principaux de Jérusalem et des lieux voisins se trouvassent à la solennité qui approchait, afin qu'il pût savoir par leur conseil ce qu'il y avait à faire dans une chose si douteuse. Ce qui ayant été fait, l'avis de tous fut qu'il fallait consulter le Seigneur sur cela. Et tout le monde étant en oraison, le pontife selon l'usage [c], se présenta pour consulter Dieu. Et sur-le-champ tous entendirent une voix qui sortit de l'oracle et du lieu du propitiatoire [d], qu'il fallait, suivant la prophétie d'Isaïe, chercher quelqu'un à qui cette vierge devait être recommandée et donnée en mariage. Car on sait qu'Isaïe dit [e] : Il sortira une verge de la racine de Jessé; et de cette racine il s'élèvera une fleur sur laquelle se reposera l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété; elle sera remplie de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il prédit donc, selon cette prophétie, que tous ceux de la maison et de la famille de David qui seraient nubiles et non mariées n'avaient qu'à apporter leurs verges à l'autel, et que l'on devait recommander et donner la vierge en mariage à celui dont la verge, après avoir été apportée, produirait une fleur, et au sommet de laquelle l'esprit du Seigneur se reposerait en forme de colombe.

VIII.

Joseph, entre autres, de la maison et de la famille de David, était fort âgé, et tous portant leurs verges selon l'ordre, lui seul cacha la sienne. C'est pourquoi rien n'ayant apparu de con-

[a] Luc., ch. I, v. 52. — [b] Ezéchiel, ch. IV, v. 6, 34, et suiv. — [c] La chose est rapportée un peu différemment, art. IV du *Protévangile de Jacques*. — [d] I, *Sam.*, ch. I, v. 25. [e] *Ps.* XXVII, v. 10

[a] Il est nommé Zacharie dans le *Protévangile de Jacques*. — [b] *Ps.* LXXVI, v. 11. — [c] *Num.*, ch. XXVII, v. 21. [d] *Num.*, ch. VII, v. 8 et 9. — [e] Ch. XI, v. 1.

forme à la voix divine, le pontife pensa qu'il fallait derechef consulter Dieu, qui répondit que celui qui devait épouser la vierge était le seul de tous ceux qui avaient été désignés qui n'eût pas apporté sa verge. Ainsi Joseph fut découvert. Car lorsqu'il eut apporté sa verge, et qu'une colombe venant du ciel se fut reposée sur le sommet, il fut évident à tous que la vierge devait lui être donnée en mariage. Ayant donc célébré le [a] droit des noces selon la coutume, lui se retira dans la ville de Bethléem, pour arranger sa maison, et pourvoir aux choses nécessaires pour les noces. Mais la vierge du Seigneur, Marie, avec sept autres vierges de son âge, et sevrées avec elle, qu'elle avait reçues du prêtre, retourna en Galilée dans la maison de son père.

IX.

Or, en ces jours-là, c'est-à-dire au premier temps de son arrivée en Galilée, l'ange lui fut envoyé de Dieu pour lui raconter qu'elle concevrait le Seigneur, et lui expliquer principalement la manière et l'ordre de la conception. Enfin étant entré vers elle, il remplit la chambre où elle demeurait d'une grande lumière, et la saluant très gracieusement il lui dit : Je vous salue, Marie, vierge du Seigneur, très agréable, vierge pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, bénie par-dessus tous les hommes nés jusqu'à présent. Mais la vierge, qui connaissait déjà bien les visages des anges, et qui était accoutumée à la lumière céleste, ne fut point effrayée de voir un ange, ni étonnée de la grandeur de la lumière; mais son seul discours la troubla, et elle commença à penser quelle pouvait être cette salutation si extraordinaire, ce qu'elle présageait, ou quelle fin elle devait avoir. L'ange divinement inspiré allant au-devant de cette pensée : Ne craignez point, dit-il, Marie, comme si je cachais par cette salutation quelque chose de contraire à votre chasteté. Car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, parce que vous avez choisi la chasteté. C'est pourquoi, étant vierge, vous concevrez sans péché et enfanterez un fils. Celui-là sera grand, parce qu'il dominera [b] depuis la mer jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Et il sera appelé le fils du Très-Haut, parce qu'en naissant humble sur la terre, il règne élevé dans le ciel. Et le Seigneur Dieu lui donnera le siége de David son père, et il règnera à jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Il est lui-même le roi des rois [a], et le Seigneur des seigneurs; et son trône [b] *subsistera* dans le siècle du siècle. La Vierge crut à ces paroles de l'ange, mais voulant savoir la manière, elle répondit : Comment cela pourra-t-il se faire? car, puisque suivant mon vœu je ne connais jamais d'homme, comment pourrai-je enfanter sans l'accroissement de la semence de l'homme? A cela l'ange lui dit : Ne comptez pas, Marie, que vous conceviez d'une manière humaine. Car sans mélange d'homme vous concevrez vierge, vous enfanterez vierge, vous nourrirez vierge. Car le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre contre les ardeurs de l'impureté. C'est pourquoi ce qui naîtra de vous sera le seul saint, parce que seul conçu et né sans péché il sera appelé le Fils de Dieu. Alors Marie étendant les mains et levant les yeux au ciel, dit : Voici la servante du Seigneur (car je ne suis pas digne du nom de maîtresse), qu'il me soit fait selon votre parole. (Il serait trop long et même ennuyeux de rapporter ici tout ce qui a précédé ou suivi la naissance du Seigneur. C'est pourquoi passant ce qui se trouve plus au long dans l'*Évangile*, finissons par ce qui n'y est pas si détaillé.) « Note du faux Jérôme, auquel on attribue la « traduction latine. »

X.

Joseph donc, venant de la Judée dans la Galilée, avait intention de prendre pour femme la Vierge qu'il avait fiancée; car trois mois s'étaient déjà écoulés, et le quatrième approchait, depuis le temps qu'il l'avait fiancée. Cependant le ventre de la fiancée grossissant peu à peu, elle commença à se montrer enceinte, et cela ne put être caché à Joseph; car entrant vers la Vierge plus librement comme époux, et parlant plus familièrement avec elle, il s'aperçut qu'elle était enceinte. C'est pourquoi il commença à avoir l'esprit agité et incertain, parce qu'il ignorait ce qu'il avait à faire de mieux; car il ne voulut point la dénoncer [c], parce qu'il était juste, ni la diffamer par le soupçon de fornication, parce qu'il était pieux; c'est pourquoi il pensait à rompre son mariage secrètement, et à la renvoyer en cachette. Comme il avait ces pensées, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph, fils de David, ne craignez point, c'est-à-dire n'ayez point de soupçon de fornication

a C'est-à-dire les fiançailles, dans lesquelles on écrivait le nom de l'époux et de l'épouse sur des tablettes dans une assemblée solennelle. (*Philo, de leg. special.*, p. 608, édit. Genève.)
b *Ps.* LXXII, v. 8.

a *Deut.*, ch. x, v. 17; et I., *Timot.*, c. VI, v. 15.— b *Ps.* XLV, v. 6. — c Matth., ch. I, v. 19.

contre la Vierge, ou ne pensez rien de désavantageux *à son sujet*, et ne craignez point de la prendre pour femme ; car ce qui est né en elle, et qui tourmente actuellement votre esprit, est l'ouvrage non d'un homme, mais du Saint-Esprit ; car de toutes les vierges, elle seule enfantera le Fils de Dieu, et vous le nommerez Jésus, c'est-à-dire Sauveur, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Joseph donc, suivant le précepte de l'ange, prit la Vierge pour femme : cependant il ne la connut pas [a] ; mais en ayant soin chastement, il la garda ; et déjà le neuvième mois depuis la conception approchait, lorsque Joseph ayant pris sa femme et les autres choses qui lui étaient nécessaires, s'en alla à la ville de Bethléem d'où il était. Or il arriva, lorsqu'ils y furent, que les jours pour accoucher furent accomplis, et [b] elle enfanta son fils premier-né, comme l'ont enseigné les saints *Évangélistes,* notre Seigneur Jésus-Christ, qui étant Dieu avec le Père, et le Fils, et l'Esprit-Saint, vit et règne pendant tous les siècles des siècles.

Pour suivre l'ordre historique des matières, nous plaçons au second rang le Protévangile de Jacques, qui est le dix-neuvième de la notice. Fabricius avertit qu'il a retouché la version de Postel, et qu'il a mis entre deux crochets (....) ce qui ne se trouve pas dans le grec.

a Matth., I, v. 25. — b Luc., II, v. 6 et 7.

PROTÉVANGILE

ATTRIBUÉ A JACQUES, SURNOMMÉ LE JUSTE, FRÈRE DU SEIGNEUR.

ARTICLE PREMIER.

Dans les histoires des douze tribus d'Israël, *on voit* que Joachim était fort riche, et offrait à Dieu des doubles offrandes, disant en soi-même : Que mes facultés soient celles de tout le peuple pour la rémission de mes péchés auprès de Dieu, afin qu'il ait pitié de moi. Or, le grand jour du Seigneur approchait, et les enfants d'Israël offraient leurs dons ; et Ruben s'éleva contre lui, disant : Il ne vous est pas permis d'offrir votre don, parce que vous n'avez point eu d'enfant en Israël. Joachim en fut très attristé, et il s'en alla voir la généalogie des douze tribus d'Israël, disant entre soi : Je verrai dans les tribus d'Israël, si je suis le seul qui n'ai point eu d'enfant en Israël. C'est pourquoi, en examinant, il vit que tous les justes en avaient eu ; et il se ressouvint du patriarche Abraham, à qui, dans ses derniers jours, Dieu avait donné un fils Isaac. Alors Joachim, étant tout triste, n'alla point voir sa femme ; mais il se retira dans le désert, où, ayant dressé des tentes, il jeûna quarante jours et quarante nuits [a], disant en soi-même : Je ne mangerai ni ne boirai jusqu'à ce que le Seigneur mon Dieu m'ait regardé ; mais mon oraison sera ma nourriture [b].

II.

Or son épouse Anne pleurait de deux pleurs et était accablée d'un double chagrin, disant : Je pleure ma viduité et ma stérilité. Le grand jour du Seigneur étant donc arrivé, Judith, sa servante, lui dit : Jusqu'à quand enfin affligerez-vous votre âme ? Il ne vous est pas permis de pleurer, parce que c'est le grand jour du Seigneur [c]. Prenez donc ce diadème que m'a donné la maîtresse où j'allais travailler à la journée, et parez-en votre tête ; car, comme je suis votre servante, vous avez une forme royale ; et Anne lui dit : Laissez-moi [d] ; car je n'en ferai rien : Dieu m'a trop humiliée. Prenez bien garde qu'il ne vous ait été donné par quelque voleur et que Dieu ne m'implique dans votre péché. Judith, sa servante, lui répondit : Que vous dirai-je ? est-ce que je vous souhaite un plus grand mal, puisque vous n'écoutez pas ma voix ? car c'est avec raison que Dieu vous a rendue stérile, pour ne vous point donner de fils en Israël ; et Anne en fut très attristée ; et ayant quitté ses habits de deuil, elle orna sa tête et se vêtit de ses habits de noces [e] ; et sur les neuf heures, elle descendit dans son jardin pour se promener ; et voyant un laurier, elle s'assit dessous et fit ces prières au Seigneur Dieu, disant : Dieu de mes pères, bénissez-moi, et écoutez mon oraison, comme vous avez béni le sein de Sara [f], et lui avez donné un fils Isaac.

III.

Et regardant vers le ciel, elle vit dans le laurier un nid de moineau, et elle se plaignit en elle-même et dit : Hélas ! que je suis malheureuse ! (à qui puis-je être comparée ?) qui est-ce qui m'a engendrée, ou quelle mère m'a enfantée pour que je naquisse ainsi maudite devant les enfants d'Israël ? car ils m'accablent de reproches et d'insultes ; ils m'ont chassée du temple du Seigneur mon Dieu. Hélas ! que je suis malheureuse ! (à

a *Moses*, *Exod.*, c. XXIV, v. 18 ; c. XXXIV, v. 28 ; et *Deut.*, c. XIX, v. 9 et 11 ; *Elias*, III, *Reg.*, c. XIX, v. 8 ; *Jesus*, *Matth.*, c. IV, v. 2. — b Joan, ch. IV, v. 34. — c *Ps.* CXVIII, v. 24. — d Matth., c. IV, v. 10. — e Judith, X, v. 3. — f *Genes.*, XII, v. 2.

qui suis-je devenue semblable? je ne puis point être comparée aux oiseaux du ciel, parce que les oiseaux sont féconds en votre présence, Seigneur; car ce qui est en moi, je le remets en vous. Hélas! que je suis malheureuse! à qui puis-je être comparée?) Je ne puis être comparée avec les animaux mêmes de la terre, parce qu'ils sont féconds en votre présence, Seigneur. Hélas! que je suis malheureuse! à qui suis-je semblable? Je ne puis être comparée avec les eaux, parce qu'elles sont fécondes en votre présence (car les eaux elles-mêmes, tant claires que flottantes, vous louent avec les poissons de la mer). Mais, hélas! que je suis malheureuse! à qui puis-je être comparée? Je ne puis être comparée avec la terre, parce que la terre porte ses fruits en son temps, et vous bénit, Seigneur.

IV.

Et voici que l'ange du Seigneur vola vers elle en lui disant: Anne, Dieu a exaucé votre prière; vous concevrez et vous enfanterez, et votre enfant sera célèbre dans tout le monde; mais Anne dit: Le Seigneur mon Dieu est vivant: soit que j'engendre garçon ou fille, je l'offrirai au Seigneur notre Dieu [a], et il servira dans les choses sacrées tous les jours de sa vie; et voici que deux anges vinrent en lui disant: Joachim, votre mari, vient avec ses troupeaux; car l'ange du Seigneur est descendu vers lui, disant: Joachim, Joachim, le Seigneur a exaucé votre prière, descendez d'ici. Voici que Anne votre femme concevra dans son sein; et Joachim descendit, et il appela ses bergers, disant: Apportez-moi ici dix agneaux femelles (pures et sans tache), et elles seront pour le Seigneur mon Dieu; et amenez-moi douze veaux purs, et ils seront pour les prêtres et pour le clergé, soit pour l'assemblée des vieillards; et apportez-moi cent boucs, et les cent boucs seront pour tout le peuple; et voici que Joachim vient avec ses troupeaux, et Anne se tenait debout sur la porte, et elle vit Joachim qui venait avec ses troupeaux, et accourant, elle s'attacha à son cou, disant: A présent je connais que le Seigneur Dieu m'a extrêmement bénie; car moi qui étais veuve, je ne suis plus veuve, et moi qui étais stérile, j'ai *conçu* dans mon sein, et Joachim se reposa dans sa maison le premier jour.

V.

Le lendemain il offrit ses dons, disant en soi-même: Si le Seigneur Dieu me bénit, la lame du prêtre [a] me le fera connaître; (et Joachim offrit ses dons), et fit attention à la lame (soit à l'éphod ou au rational) du prêtre, lorsqu'il fut admis à l'autel du Seigneur, et il ne vit point de péché en soi; et Joachim dit: A présent j'ai connu que Dieu a eu pitié de moi, et m'a remis tous mes péchés; et il descendit justifié [b] de la maison du Seigneur, et il vint dans sa maison. Ainsi Anne conçut, et ses six mois furent accomplis; mais au neuvième mois Anne enfanta, et dit à la sage-femme: Qu'est-ce que j'ai enfanté? Elle dit: Une femme; et Anne dit: Mon âme est magnifiée à cette heure-ci, et elle se recoucha. Or, les jours étant accomplis, Anne fut purifiée, et elle allaitait sa fille, et nomma son nom Marie.

VI.

Or la petite fille se fortifiait de jour en jour, et lorsqu'elle eut six mois, sa mère la posa par terre pour essayer si elle se tiendrait debout; elle fit sept pas en marchant, et elle vint dans le sein de sa mère; et Anne dit: Le Seigneur mon Dieu est vivant, parce que vous ne marcherez pas sur la terre jusqu'à ce que je vous aie présentée au temple du Seigneur: et elle fit la sanctification dans son lit; et tout ce qui est souillé, elle avait soin de le séparer d'elle à cause d'elle, et elle appela des filles d'Hébreux sans tache, et elles la soignaient. Et la première année de la petite fille s'accomplit: et Joachim fit un grand repas [c]; et il invita les princes des prêtres, et les scribes, et tout le sénat, et tout le peuple d'Israël. Et il offrit (des présents) aux princes des prêtres; et ils le bénirent, disant: Dieu de nos pères, bénissez cette jeune fille, et donnez lui un nom célèbre éternellement dans toutes les générations. Et tout le peuple dit: Soit fait, soit fait, ainsi soit-il. Et il la présenta aux prêtres; et ils la bénirent, disant: Dieu très haut, regardez cette petite fille, et bénissez-la d'une bénédiction qui n'ait point de relâche. Sa mère la prit et lui donna à téter: et [d] Anne fit un cantique au Seigneur Dieu, disant: Je chanterai louange au Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée, et m'a délivrée de l'opprobre de mes ennemis, et le Seigneur Dieu m'a donné un fruit de sa grande miséricorde en sa présence. Qui est-ce qui annoncera aux fils de Ruben qu'Anne allaitait? (Écoutez, écoutez; douze tribus d'Israël, parce que Anne allaite.) Et elle la recoucha dans le lieu de sa sanctification, et elle sortit, et elle les servait. Et ayant achevé le festin, ils se retirèrent tout joyeux (et ils lui donnèrent le nom de Marie) en glorifiant le Dieu d'Israël.

a Samuel, 1, *ult.*

Exod., ch. XXVIII, v. 36. — b Luc, ch. XVIII, v. 14. — c *Genes.*, ch. XXI, v. 8. — d 1. *Sam.*, 2; *Luc*, 1.

VII.

Or la petite fille avançait en âge, et lorsqu'elle eut deux ans, Joachim dit à Anne son épouse : Introduissons-la dans le temple de Dieu, afin que nous rendions notre vœu que nous avons promis, de peur que Dieu ne nous l'enlève ou ne s'irrite contre nous. Et Anne dit : Attendons la troisième année, de peur que la petite fille ne demande son père et sa mère. Et Joachim dit : Attendons. Et la petite fille eut trois ans, et Joachim dit : Appelez des petites filles des Hébreux sans tache, et qu'elles reçoivent en particulier des lampes, et qu'elles soient allumées, de peur que la petite fille ne se retourne en arrière, et que son esprit ne soit détourné du temple de Dieu. Et ils firent ainsi, jusqu'à ce qu'elles entrèrent dans le temple. Et le prince des prêtres la reçut, et la baisa, et dit : Marie, le Seigneur a magnifié votre nom dans toutes les générations, et dans les derniers jours le Seigneur manifestera en vous le prix de sa rédemption [a] aux enfants d'Israël. Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel; et le Seigneur Dieu répandit sa grâce sur elle; et elle tressaillait de joie en dansant avec ses pieds; et toute la maison d'Israël la chérit.

VIII.

Et ses parents descendirent, admirant et louant Dieu, parce que la petite fille ne s'est pas retournée vers eux. Or, Marie était comme une colombe élevée dans le temple du Seigneur, et elle recevait sa nourriture de la main d'un ange. Lorsqu'elle eut douze ans, il se tint (dans le temple du Seigneur) un conseil des prêtres, disant : Voilà que Marie a douze ans dans le temple du Seigneur; que lui ferons-nous, de peur que la sanctification du Seigneur notre Dieu ne soit peut-être souillée? Et les prêtres dirent à Zacharie : Prince des prêtres, présentez-vous à l'autel du Seigneur, et priez pour elle; et tout ce que Dieu nous aura manifesté, nous le ferons. Et le prince des prêtres, ayant pris sa longue tunique à douze clochettes, entra dans le saint des saints, et pria pour elle. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta, lui disant : Zacharie, Zacharie, sortez, et convoquez les veufs du peuple; et qu'ils apportent chacun une verge [b]; et elle sera *donnée* en garde pour femme à celui à qui Dieu aura montré un signe. Or des crieurs le publièrent par toute la région de la Judée, et la trompette du Seigneur sonna [c], et tous accoururent.

a Matth., ch. xx, v. 28. — b *Num.*, xvii. — c *Levit.*, xxv, v. 9.

IX.

Or Joseph, ayant jeté sa hache, sortit au-devant d'eux; et s'étant assemblés ils s'en allèrent au grand-prêtre, ayant pris leurs verges. Ainsi recevant d'eux leurs verges, il entra dans le temple et pria. Et ayant achevé l'oraison, il prit les verges et sortit. Alors il les rendit à chacun d'eux, et il n'y apparut aucun signe. Mais Joseph reçut la dernière verge, et voici qu'une colombe sortit de la verge, et vola sur la tête de Joseph. Et le grand-prêtre dit à Joseph : Vous êtes choisi par le sort divin pour prendre la vierge du Seigneur en garde chez vous. Et Joseph s'en défendait, disant : J'ai des fils, et je suis vieux; mais elle est très jeune : de là je crains de devenir ridicule aux enfants d'Israël. Mais le grand-prêtre dit à Joseph : Craignez le Seigneur votre Dieu, et ressouvenez-vous quelles grandes choses Dieu fit [a] contre Dathan, et Abiron, et Coré; comment la terre s'ouvrit et les dévora à cause de leur contradiction. Maintenant donc craignez Dieu, Joseph, de peur que ces choses ne soient dans votre maison. Joseph, effrayé, la reçut, et lui dit : Marie, voici que je vous prends du temple du Seigneur, et je vous laisserai à la maison, et j'irai pour exercer ma profession de charpentier (et je reviendrai à vous). Et que le Seigneur vous conserve (tous les jours).

X.

Or, il se tint un conseil des prêtres, disant : Fesons un voile (ou un tapis) pour le temple du Seigneur. Et le prince des prêtres dit : Appelez-moi des vierges sans tache, de la tribu de David. S'en allant donc et cherchant, ils trouvèrent sept vierges. Et le prince des prêtres se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David, et sans tache devant Dieu. Et le prince des prêtres dit : Tirez-moi au sort laquelle filera du fil d'or (d'amiante) et de fin lin (et de soie), et d'hyacinthe, et d'écarlate, et de la vraie pourpre; et Zacharie se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David; et la vraie pourpre (et l'écarlate) échut à Marie par le sort; et (les ayant reçues) elle s'en alla dans sa maison. Or, dans ce même temps, Zacharie perdit la parole [b]. Et Samuel prit sa place, jusqu'à ce que Zacharie recommença à parler. Marie ayant reçu la pourpre (et l'écarlate) fila.

XI.

Et ayant pris une cruche, elle sortit puiser de

a *Num.*, xvi. — b Luc., i, v. 20.

l'eau[a]. Et voici une voix qui lui dit : Je vous salue pleine de grâce [b], le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Or Marie regardait à droite et à gauche, pour savoir d'où venait cette voix. Et toute tremblante, elle entra dans sa maison, et quitta sa cruche ; et ayant pris la pourpre, elle s'assit sur sa chaise pour travailler. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta devant elle, disant : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Et l'entendant, Marie s'entretenait en soi-même de ces pensées : Si je concevrai par le Dieu vivant, et j'enfanterai comme chaque femme engendre? Et l'ange du Seigneur dit : Il n'en sera pas ainsi, ô Marie! car le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu du Dieu vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous [c] sera appelé le fils du Dieu vivant. Et vous lui donnerez le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Et voici que votre cousine Élisabeth a conçu son fils dans sa vieillesse : et ce mois-ci est le sixième pour celle qui était appelée *stérile*, parce que tout ce que je vous dis ne sera pas impossible auprès de Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.

XII.

Et ayant achevé la pourpre et l'écarlate, elle l'apporta au grand-prêtre. Il la bénit, et dit : O Marie! votre nom est magnifié, et vous serez bénie dans toute la terre. Marie, ayant conçu une grande joie, s'en alla vers Élisabeth, sa cousine, et frappa à sa porte. Et Élisabeth, l'entendant, accourut à la porte, et lui ouvrit, et dit [d] : Et d'où me vient ce *bonheur* que la mère de mon Seigneur vienne à moi! car ce qui est en moi a tressailli et vous a béni. Or [e] Marie elle-même ignorait ces mystères, dont l'archange Gabriel lui avait parlé. Et regardant le ciel, elle dit : Qui suis-je, pour que toutes les générations me disent ainsi bienheureuse? Mais de jour en jour son ventre grossissait ; et, frappée de crainte, Marie s'en alla dans sa maison, et se cacha des [f] enfants d'Israël. Elle avait seize ans lorsque ces mystères s'accomplissaient.

XIII.

Au bout de son sixième mois, voici que Joseph vint de ses ouvrages de charpente, et entrant dans sa maison, il la vit enceinte, et le visage abattu ; (il se jetta par terre, et pleura amèrement) disant : De quel front regarderai-je le Seigneur Dieu? or quelle prière ferai-je pour cette petite fille, laquelle j'ai reçue vierge du temple du Seigneur Dieu, et je ne l'ai pas gardée? qui m'a trompé? qui a fait ce mal dans ma maison? qui a captivé et séduit la Vierge? ne m'est-il pas arrivé une histoire pareille à celle d'Adam? Car à l'heure de son bonheur, le serpent entra et trouva Eve seule, et il la séduisit : oui, oui, pareille chose m'est arrivée. Et Joseph se releva de terre, et ayant pris Marie, il lui dit : O vous qui étiez si agréable à Dieu, pourquoi avez-vous fait cela, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints? pourquoi avez-vous avili votre âme, vous qui receviez votre nourriture de la main des anges [a]? Pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait très amèrement, disant : Je suis pure, et je n'ai point connu d'homme. Mais Joseph lui dit : Eh! d'où vient donc ce que vous avez dans le sein? Et Marie répondit : Le Seigneur mon Dieu est vivant : Je ne sais d'où cela me vient.

XIV.

Et Joseph fut tout interdit, et persistait dans cette pensée, que ferai-je d'elle? Et Joseph dit en soi-même : Si je cache son péché, je serai trouvé coupable dans la loi du Seigneur [b]; si je la dénonce à la vue de tous les enfants d'Israël, je crains que cela ne soit pas juste, et que je ne sois trouvé livrant le sang innocent à un jugement de mort. Que ferai-je donc d'elle? assurément je l'abandonnerai en cachette : et la nuit le surprit. Et voici que l'ange du Seigneur lui apparait en songe, disant : Ne craignez point de recevoir cette jeune fille, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit ; elle enfantera donc un fils ; et vous lui donnerez le nom de Jésus ; car ce sera lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Joseph se leva donc après ce songe, et glorifia le Dieu d'Israël qui lui a fait cette grâce ; et il garda la jeune fille.

XV.

Or le scribe Annas vint à Joseph, et lui dit : Pourquoi n'avez-vous pas assisté à l'assemblée? Et Joseph lui dit : J'étais fatigué du chemin, et je me suis reposé le premier jour. Et s'étant retourné, le scribe vit Marie enceinte, et s'en alla courant au prêtre, et lui dit : Joseph, à qui vous rendez témoignage, a grandement péché. Et le prêtre dit : Qu'est-ce que c'est? Et il lui dit : Il a souillé la

a *Genes.*, XXIV, v. 15. — b Luc., I, v. 28. — c Luc., I, v. 35. d Luc., I, v. 43. — e Luc., II, v. 33 et 50. — f Luc, I. v. 24.

a *Supra*, ch. VIII. — b *Deut.*, XXII, v. 13.

Vierge qu'il avait reçue du temple du Seigneur, et a dérobé ses noces, et ne les a point déclarées aux enfants d'Israël. Et le prince des prêtres, répondant, dit : Joseph a-t-il fait cela ? et le scribe Annas dit : Envoyez des ministres, et ils la trouveront enceinte. Et les ministres y allèrent, et trouvèrent comme il leur dit : et ils l'amènerent ainsi que Joseph en jugement, et le prêtre dit : Marie, pourquoi avez-vous fait cela ? et pourquoi avez-vous avili votre âme, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints, qui avez reçu votre nourriture de la main de l'ange, qui avez entendu ses mystères (et qui avez tressailli de joie en sa présence) ; pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait amèrement, disant : Le Seigneur mon Dieu est vivant, parce que je suis pure en présence du Seigneur, et je ne connais point d'homme. Et le prêtre dit à Joseph : Pourquoi avez vous fait cela? et Joseph dit : Le Seigneur Dieu est vivant (et son Christ [a] est vivant), parce que je suis pur d'elle. Et le prêtre dit : Ne dites point un faux témoignage [b], mais dites vrai ; vous avez dérobé ses noces, et ne les avez point manifestées aux enfants d'Israël ; et vous n'avez point incliné votre tête sous la main toute-puissante [c] afin que votre race fût bénie. Et Joseph se tut.

XVI.

Et le prêtre lui dit (encore une fois) : Restituez la vierge que vous avez reçue du temple du Seigneur : et Joseph fondait en larmes; et le prêtre dit : Je vous ferai boire de l'eau de conviction [d] ; et votre péché sera manifesté devant vos yeux. Et le prêtre ayant pris de l'eau en fit boire à Joseph, et l'envoya dans les montagnes; et il revint sain : (il en fit aussi boire à Marie, et l'envoya de même dans les montagnes ; et elle revint saine.) Et tout le peuple admira qu'il ne se fût point manifesté en eux de péché. Et le prêtre dit : Dieu n'a point manifesté votre péché, et moi je ne vous juge pas : et il les renvoya absous. Joseph ayant donc reçu Marie, s'en alla dans sa maison tout joyeux, et glorifiant le Dieu d'Israël.

XVII.

Or on publia un décret d'Auguste César pour faire inscrire tous ceux qui étaient à Béthléem [e]. Et Joseph dit : J'aurai soin de faire inscrire mes enfants ; mais que ferai-je de cette petite fille? (Comment l'inscrirai-je ?) l'inscrirai-je comme ma femme? (Elle n'est point ma femme, car je l'ai reçue du temple du Seigneur pour la conserver.) Comme ma fille? mais (tous) les enfants d'Israël savent qu'elle n'est pas ma fille. Qu'en ferai-je? assurément au jour du Seigneur je ferai comme le Seigneur voudra. Et Joseph sella une ânesse, et la fit monter sur l'ânesse. Or Joseph [a] et Simon suivaient à trois milles. Et Joseph se retournant la vit triste, et il dit en soi-même : peut-être que ce qui est en elle l'attriste. Et s'étant retourné une seconde fois, Joseph la vit riante et il lui dit : O Marie, qu'est-ce qui est cause que je vois votre face tantôt joyeuse et tantôt triste? et Marie dit à Joseph : C'est que je vois devant mes yeux deux peuples [b], un qui pleure et qui gémit, mais l'autre qui tressaille de joie et qui rit. Et il vint à mi-chemin ; et Marie lui dit : Descendez-moi de l'ânesse, parce que ce qui est en moi me presse pour sortir. Et il la descendit de l'ânesse et lui dit : Où vous conduirai-je, parce que le lieu est désert? Or, Marie dit encore une fois à Joseph : Emmenez-moi, car ce qui est en moi me presse extrêmement ; et aussitôt il l'emmena.

XVIII.

Et trouvant là une caverne, il l'y fit entrer, et la laissa en garde à son fils, et il sortit pour chercher une sage-femme juive dans la région de Bethléem. Or, comme Joseph était en marche, il vit le pôle ou le ciel arrêté, et l'air tout interdit, et les oiseaux du ciel s'arrêtant au milieu de leur cours. Et regardant à terre il vit une marmite de viande dressée, et des ouvriers assis à table dont les mains étaient dans la marmite ; et mâchant ils ne mâchaient pas, et ceux qui portaient les mains à la tête ne prenaient rien, et ceux qui présentaient à leur bouche n'y portaient rien, mais les faces de tous étaient attentives en haut. Et voici que des brebis étaient dispersées, (elles n'avançaient point, mais) elles étaient arrêtées. Et le berger levant la main pour les frapper avec sa verge, sa main restait en haut. Et, regardant dans le torrent du fleuve, il vit les museaux des boucs qui approchaient à la vérité de l'eau, mais qui ne buvaient pas (enfin toutes choses en ce moment étaient détournées de leur cours).

XIX.

Et voici qu'une femme descendant des montagnes lui dit : Je vous dis, ô homme, où allez-vous? Et il dit : Je cherche une sage-femme juive. Et

a I. *Sam.*, XII, v. 3 et 5. — b *Exod.*, XX, v. 16. — c *Pet. ep.* ch. V, v. 6. — d *Num.*, V, v. 18. — e Luc., II, v. 1.

a Marc, VI, v. 3. Ce Joseph est aussi nommé *Joses*, et les quatre frères de Jésus sont Jacques, Joseph, Judas, et Simon. — b *Genes.*, XXV, v. 23.

elle lui dit : Etes-vous d'Israël, vous? Et il dit: Oui. Mais elle dit : Quelle est celle qui acouche dans la caverne? et il dit : C'est ma fiancée. Et elle dit : N'est-elle pas votre femme? et Joseph dit : Elle n'est point ma femme ; mais c'est Marie, élevée dans le saint des saints, dans le temple du Seigneur ; et elle m'est échue par le sort ; et elle a conçu du Saint-Esprit. Et la sage-femme lui dit : Cela est-il vrai ? Il lui dit : Venez et voyez. Et la sage-femme alla avec lui. Et elle s'arrêta devant la caverne. Et voici qu'une nuée lumineuse ombrageait la caverne ; et la sage-femme dit : Mon âme a été magnifiée aujourd'hui, parce que mes yeux ont vu des choses étonnantes, et le salut est né à Israël. Or tout d'un coup la nuée fut dans la caverne, et une grande lumière, de sorte que leurs yeux ne la supportaient pas ; mais peu à peu la lumière se modéra, de sorte que l'enfant fut aperçu, et il prenait les tétons de sa mère Marie, et la sage-femme s'écria et dit : Ce jour d'aujourd'hui est grand pour moi, parce que j'ai vu ce grand spectacle. Et la sage-femme sortit de la caverne, et Salomé se trouva à sa rencontre. Et la sage-femme dit à Salomé : J'ai un grand spectacle à vous raconter ; une vierge a engendré celui que sa nature ne comporte pas (et cette vierge demeure vierge). Et Salomé dit : Le Seigneur mon Dieu est vivant ; si je n'examine pas sa nature, je ne croirai pas qu'elle a engendré.

XX.

Et la sage-femme entrant, dit à Marie : Couchez-vous, car un grand combat se prépare pour vous. Et lorsque Salomé l'eut touchée dans le lieu même, elle sortit, disant : Malheur à moi impie et perfide, parce que j'ai tenté le Dieu vivant ; et voici que ma main (brûlante de feu) tombe de moi. Et elle fléchit les genoux vers Dieu, et dit : Dieu de nos pères, souvenez-vous de moi, parce que je suis de la race d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob ; et ne me déshonorez pas devant les enfants d'Israël, mais rendez-moi à mes parents ; car vous savez, Seigneur, que c'était en votre nom que j'employais (tous) mes soins (et mes vacations), et je recevais de vous ma récompense. Et l'ange du Seigneur se présenta à elle, disant : (Salomé, Salomé,) le Seigneur vous a exaucée ; présentez votre main à l'enfant, et portez-le ; car il sera pour vous le salut et la joie. Et Salomé s'approcha et le porta, disant : Je l'adorerai, parce qu'il est le grand roi né en Israël. Et (ayant porté l'enfant) tout d'un coup Salomé fut guérie, et la sage-femme sortit de la caverne, justifiée. Et voici qu'une voix lui dit : N'annoncez pas les grandes choses que vous avez vues, jusqu'à ce que l'enfant entre dans Jérusalem. Et Salomé se retira justifiée.

XXI.

Et voici que Joseph fut prêt à sortir (en Judée). Et il se fit un grand tumulte à Bethléem, parce que des mages vinrent d'Orient, disant : Où est le roi des Juifs qui est né? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. Et Hérode l'entendant, il fut extrêmement troublé, et il envoya des ministres aux mages. Et il fit venir les grands-prêtres et les interrogeait, disant : Comment est-il écrit touchant le Christ roi? où naît-il? Ils lui disent : En Bethléem de Juda. Car c'est ainsi qu'il est écrit [a] : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre parmi les princes de Juda, car c'est de vous qu'il me sortira un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. Et il les renvoya, et interrogea les mages, leur disant : Quel signe avez-vous vu touchant le roi engendré? dites-le-moi. Et les mages lui dirent : Sa grande étoile est née, et a brillé sur les étoiles du ciel, de telle sorte qu'elle les a fait disparaître au point qu'on ne les voyait plus. Et ainsi nous avons connu qu'il est né un grand roi à Israël ; et nous sommes venus l'adorer. Or Hérode dit : Allez, et cherchez-le soigneusement : et si vous le trouvez, redites-le-moi, afin que venant moi-même, je l'adore. Et les mages sortirent, et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les conduisit jusqu'à ce que (elle entra dans la caverne ; et) elle s'arrêta sur le haut de la caverne. (Et les mages virent l'enfant avec Marie sa mère ; et ils l'adorèrent.) Et tirant des dons de leurs bourses, ils lui donnèrent de l'or, de l'encens, et de la myrrhe. Et ayant reçu réponse d'un ange de ne pas revenir à Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

XXII.

Mais Hérode, irrité de ce qu'il avait été trompé par les mages, envoya des homicides tuer tous les enfants [b] qui étaient dans Bethléem depuis deux ans et au-dessous ; et Marie apprenant que l'on tuait les enfants, frappée de crainte, prit l'enfant, et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche des bœufs [c], parce qu'il n'y avait point de place pour lui dans l'hôtellerie. Or, Élisabeth apprenant que son fils (Jean) était recherché, elle monta sur les montagnes, et regardait de tous cô-

a Mich., v, v. 1 ; Matth., II, v. 6.

b Les Arabes disent aussi qu'un roi des Perses fit mourir tous les enfants à cause de Daniel. *Bochart, part.* I, *Hieroz.*, liv. et ch. III. — c Luc, II, v. 7.

tés où elle le cacherait, et il n'y avait pas de lieu secret; et Élisabeth, gémissant, dit d'une voix haute : O montagne de Dieu [a], recevez la mère avec le fils; car Élisabeth ne pouvait pas monter; et tout d'un coup la montagne se divisa et la reçut. Une lumière les éclaira; car l'ange du Seigneur était avec eux qui les gardait.

XXIII.

Or Hérode cherchait Jean, et il envoya des ministres à Zacharie (son père), qui servait à l'autel, disant : Où avez-vous caché votre fils? Mais il répondit, disant : Je suis prêtre servant Dieu, et j'assiste au temple du Seigneur, je ne sais point où est mon fils; et les ministres s'en allèrent et rapportèrent toutes ces choses à Hérode; et *étant* en colère, il dit : Son fils doit régner sur Israël; et il envoya une seconde fois à Zacharie, disant : Dites-nous la vérité, où est votre fils? Ne savez-vous pas que votre sang est sous ma main? Et les ministres allèrent, et en firent le rapport à Zacharie même; mais il dit : Dieu est témoin que je ne sais où est mon fils. Si vous voulez, répandez mon sang; car Dieu recevra mon esprit, parce que vous répandez le sang innocent. Zacharie fut tué dans les vestibules du temple de Dieu et de l'autel, auprès de l'enclos, et les enfants d'Israël ne savaient pas quand il avait été tué.

XXIV.

Et les prêtres allèrent à l'heure de la salutation, et selon la coutume; la bénédiction de Zacharie ne vint pas au-devant d'eux, et les prêtres attendaient pour le saluer et bénir le Très-Haut. Or, comme il tardait (ils craignaient d'entrer; mais) un d'eux eut le courage d'entrer dans le saint où était l'autel, et il vit le sang caillé; et voici qu'une voix cria : Zacharie est tué, et son sang ne sera point effacé jusqu'à ce qu'il vienne un vengeur. Ce qu'ayant entendu, il craignit, et étant sorti, il rapporta aux prêtres (que Zacharie est tué; et l'entendant, et devenant plus hardis), ils entrèrent et virent le fait, et les lambris du temple poussant des hurlements, et ils étaient entr'ouverts du haut jusqu'en bas [b]. On ne trouva point son corps; mais son sang dans les vestibules du temple était devenu comme de la pierre; et, tout tremblants, ils sortirent, et annoncèrent au peuple que Zacharie avait été tué; et toutes les tribus du peuple l'apprirent, et portèrent le deuil, et le pleurèrent trois jours et (trois nuits; mais après trois jours) les prêtres tinrent conseil; lequel ils mettraient à sa place; et le sort vint sur Siméon; car il avait été assuré par un oracle du Saint-Esprit qu'il ne verrait point la mort, qu'il ne vît le Christ en chair.

[a] *Apocal.*, VI, v. 16. — [b] Matth., XXVII, v. 51.

XXV.

Et moi, Jacques, qui ai écrit cette histoire, voyant dans Jérusalem un tumulte qu'avait excité Hérode [a], je me retirai dans le désert, jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé dans Jérusalem. Or je glorifie Dieu, qui m'a donné la tâche d'écrire cette histoire; mais que sa grâce soit avec ceux qui craignent le Seigneur (Jésus-Christ), à qui la gloire et la force (avec le Père éternel, et l'Esprit-Saint, bon et vivifique, maintenant et toujours, et) dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ce fragment de l'*Evangile de l'enfance du Christ* étant trop étendu pour entrer dans la notice, nous le ferons précéder l'*Evangile* complet dont nous avons fait mention à son article, n° XIII.

ÉVANGILE
DE L'ENFANCE DU CHRIST.

ARTICLE PREMIER.

Moi, Thomas, j'ai cru nécessaire de faire connaître à tous les Israélites, nos frères entre les nations, les œuvres enfantines et magnifiques du Christ qu'a opérées notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, né dans notre région à Bethléem, en étant moi-même étonné, dont voici le commencement.

II.

L'enfant Jésus avait l'âge de cinq ans. Or, comme il avait plu et que la pluie avait cessé, Jésus, avec d'autres enfants hébreux, jouait au bord d'un ruisseau; et les eaux courantes se rassemblaient dans des fossés. Alors les eaux devinrent incontinent pures et efficaces. Cependant il ne les frappa que de la parole, et elles lui obéissaient entièrement; et ayant pris sur leur rive de la terre molle, il en forma des petits moineaux au nombre de douze. Or il avait avec lui des enfants qui jouaient; et un certain Juif, ayant vu ce que Jésus avait fait avec de la terre un jour de sabbat, s'en alla sur-le-

[a] *Act.* XII, v. 1 et 2.

champ, et l'annonça à son père Joseph, disant : Voici que votre fils, en jouant près d'un ruisseau, a pris de la terre, en a formé douze moineaux, et il profane le sabbat. Joseph donc venant sur le lieu et le voyant, il le gronda en ces termes : Pourquoi faites-vous ces choses un jour de sabbat, puisqu'il n'est pas permis? Mais Jésus, ayant frappé des mains, cria aux moineaux, et leur dit : Allez, volez, et souvenez-vous de moi étant vivants. Alors les petits moineaux s'envolèrent, et sortirent en criant; et les Juifs le voyant, l'admirèrent beaucoup; et s'en allant, ils racontèrent aux principaux d'entre eux le miracle que Jésus avait fait en leur présence.

III.

Or le fils d'Annas le scribe était là avec Joseph; et ayant pris un rameau de saule, il fit écouler les eaux que Jésus avait assemblées. L'enfant Jésus le lui ayant vu faire, il en fut fâché, et lui dit : Sot *que vous êtes*, quel mal vous ont fait ces fossés, pour que vous répandiez les eaux? Voilà sur l'heure que vous séchiez aussi vous-même comme un arbre, et que vous ne portiez ni feuilles, ni rameaux, ni fruits [a]; et tout à coup il devint tout sec : mais Jésus se retira, et s'en alla dans sa maison. Au reste, les parents de celui qui avait séché, l'ayant pris, l'emportèrent en pleurant sa jeunesse, et le conduisirent à Joseph qu'ils accusaient : Pourquoi avez-vous un enfant de cette façon qui opère de telles choses? Ensuite Jésus étant prié par toute l'*assemblée*, le guérit : il lui laissa cependant un petit membre sans [b] mouvement et sans force, pour qu'ils y fissent attention.

IV.

Une autre fois Jésus passait par le village, et un enfant, en courant, se jeta avec violence sur son épaule; de quoi Jésus étant irrité, lui dit : Vous ne finirez pas votre chemin; et aussitôt l'enfant tomba et mourut : mais quelques uns voyant cela, dirent : D'où est né cet enfant, que chacune de ses paroles a un si prompt effet? Et les parents du mort s'approchant de Joseph se plaignaient, disant : Puisque vous avez cet enfant, vous ne pouvez pas habiter avec nous dans notre ville, ou apprenez à votre enfant à bénir au lieu de faire des imprécations, ou sortez avec lui de ces lieux; car il tue nos enfants.

V.

Joseph ayant donc pris l'enfant à part l'avertissait, disant : Pourquoi faites-vous de cette façon, et les faites-vous souffrir, nous haïr, et nous persécuter? Jésus répondit : Je sais que ces paroles ne sont pas de vous; je me tairai cependant à cause de vous; mais ceux qui vous les ont suggérées en porteront la peine éternellement : et sur-le-champ ses accusateurs furent privés des yeux; et ceux qui virent cela en furent tous fort épouvantés, et ils hésitaient, et disaient de lui que tout discours qu'il proférerait, soit bon, soit mauvais, aurait son effet, et ils l'admiraient; mais Joseph ayant vu cette œuvre de Jésus, se levant, lui prit l'oreille et la pinça. L'enfant en fut indigné, et lui dit : Qu'il vous suffise qu'ils cherchent, et qu'ils ne trouvent pas. Vous n'avez point du tout fait sagement. Ne savez-vous pas que je suis à vous? Ne me chagrinez pas.

VI.

Au reste un certain maître d'école nommé Zachée, étant dans un certain lieu, apprit ces choses de Jésus de la bouche de son père, et fut fort étonné de ce qu'un enfant tenait de tels propos. Et peu de jours après il alla vers Joseph, et lui dit : Vous avez un enfant judicieux, qui a de l'entendement; allons donc, confiez-le moi, pour qu'il apprenne les lettres. Et lorsque le maître fut assis pour enseigner les lettres à Jésus, il commença par la première, Aleph. Mais Jésus prononça la seconde Beth et Ghimel, et lui nomma les autres lettres jusqu'à la fin. Et ayant ouvert le livre il enseigna les prophètes au maître d'école, qui resta tout honteux, parce qu'il ne savait pas d'où il avait appris les lettres; et se levant il retourna à la maison, saisi d'admiration, et étonné d'une chose incroyable.

VII..

Après cela, comme Jésus passait son chemin, il vit une boutique, et certain jeune homme qui trempait dans des chaudières des habits et divers morceaux d'étoffe de couleur brune, préparant le tout selon la volonté de chacun. Alors l'enfant Jésus étant entré vers le jeune homme qui était ainsi en ouvrage, il prit aussi des morceaux d'étoffe qui se trouvèrent sous sa main...

a Marc, II, v. 14. — b Une main. Luc, VI, v. 8.

ÉVANGILE DE L'ENFANCE.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit d'un seul Dieu.

Par le secours et à la faveur du grand Dieu, nous commençons à écrire le livre des miracles de notre maître, et Seigneur et sauveur, Jésus-Christ, qui est appelé l'*Évangile de l'enfance*, dans la paix du Seigneur ; ainsi soit-il.

I.

Nous trouvons dans le livre du pontife Joseph, qui vécut au temps du Christ (quelques uns le prennent pour Cajapha, il dit) que Jésus parla même lorsqu'il était au berceau, et qu'il dit à sa mère Marie : Je suis Jésus, fils de Dieu, ce verbe que vous avez enfanté, comme l'ange Gabriel vous l'a annoncé ; et mon père m'a envoyé pour le salut du monde.

II.

Or, l'an trois cent neuf de l'ère d'Alexandre, Auguste ordonna que chacun fût inscrit dans sa patrie. C'est pourquoi Joseph se leva ; et ayant pris Marie sa fiancée, il alla à Jérusalem, et vint à Bethléem pour être inscrit avec sa famille dans la ville de son père. Et quand ils furent arrivés près d'une caverne, Marie dit à Joseph que son temps d'accoucher était proche, et qu'elle ne pouvait point aller jusqu'à la ville : mais, dit-elle, entrons dans cette caverne. Comme Joseph alla vite pour amener une femme qui l'aidât (dans l'accouchement), il vit une vieille Juive, originaire de Jérusalem, et lui dit : Holà ! ma bonne, venez ici, et entrez dans cette caverne, où vous trouverez une femme prête d'accoucher.

II.

Ainsi, après le coucher du soleil, la vieille, et avec elle Joseph, arrivèrent à la caverne, et y entrèrent tous les deux. Et voici, elle était remplie de lumières, qui effaçaient l'éclat des lampes et des chandelles, et étaient plus grandes que la clarté du soleil ; l'enfant, enveloppé de langes, suçait les mamelles de la divine Marie, sa mère, étant couché dans la crèche. Comme ils admiraient tous les deux cette lumière, la vieille demanda à la divine Marie, Êtes-vous la mère de cet enfant ? et la divine Marie fesant signe qu'oui : Vous n'êtes pas, lui dit-elle, semblable aux filles d'Ève. La divine Marie disait : Comme entre tous les enfants il n'y en a point de semblable à mon fils, de même sa mère n'a point sa pareille entre les femmes. La vieille répondant et disant : Ma maîtresse, je suis venue pour acquérir un prix qui durera toujours ; notre divine Marie lui dit : Imposez vos mains à l'enfant ; ce que la vieille ayant fait, dès ce temps elle s'en alla purifiée. C'est pourquoi étant sortie elle disait : Depuis ce temps je serai la servante de cet enfant tous les jours de ma vie.

IV.

Ensuite, lorsque les bergers furent venus, et qu'ayant allumé du feu, ils se réjouissaient grandement, il leur apparut des armées célestes louant et célébrant le Dieu suprême ; et les bergers fesant la même chose : alors cette caverne paraissait très semblable à un temple auguste, parce que les voix célestes de même que les terrestres célébraient et magnifiaient Dieu à cause de la naissance du Seigneur Christ. Or la vieille Juive, voyant ces miracles manifestes, rendait grâces à Dieu, disant : Je vous rends grâces, ô Dieu, Dieu d'Israël, parce que mes yeux ont vu la naissance du Sauveur du monde.

V.

Et lorsque le temps de la circoncision fut arrivé, c'est-à-dire le huitième jour, auquel la loi ordonne de circoncire un enfant [a], ils le circoncirent dans la caverne ; et la vieille Juive prit cette pellicule (mais d'autres disent qu'elle prit la rognure du nombril), et elle la renferma dans un vase d'albâtre plein de vieille huile de nard. Or elle avait un fils parfumeur, à qui elle la remit, lui disant : Prenez garde de vendre ce vase d'albâtre rempli de parfum de nard, quand même on vous en offrirait trois cents deniers. Et c'est là ce vase d'albâtre que Marie la pécheresse acheta, et qu'elle répandit sur la tête et sur les pieds de notre Seigneur Jésus-Christ, et les essuya avec les cheveux de sa tête. Ayant laissé passer l'espace de dix jours, ils le portèrent à Jérusalem, et le quatrième après sa naissance ils le présentèrent dans le temple devant la face du Seigneur, offrant pour lui les dons, ce qui est prescrit par la loi de Moïse [b] ; savoir, tout mâle premier-né sera appelé *le saint de Dieu*.

a *Genes.*, XVII, v. 12 ; et *Levit.*, XII, v. 3. — b *Exod.*, XIII, v. 2 ; et Luc, II, v. 23.

VI.

Et le vieillard Siméon le vit brillant comme une colonne de lumière lorsque la divine vierge Marie sa mère le portait dans ses bras, toute transportée de joie ; et les anges l'entouraient comme un cercle, le célébrant et se tenant comme des gardes auprès d'un roi [a]. C'est pourquoi Siméon s'approchant au plus vite de la divine Marie, et étendant les mains vers elle, il disait au Seigneur Christ [b] : Maintenant, ô mon Seigneur ! votre serviteur s'en va en paix, selon votre parole ; car mes yeux ont vu votre miséricorde que vous avez préparée pour le salut de toutes les nations, la lumière de tous les peuples, et la gloire de votre peuple d'Israël. Anne la prophétesse était aussi là, et s'approchant, elle rendait grâces à Dieu, et vantait le bonheur de la dame Marie.

VII.

Et il arriva lorsque le Seigneur Jésus fut né à Bethléem, ville de Judée, au temps du roi Hérode, voici, des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, comme l'avait prédit Zorodastcht (Zoroastre) ; et ils avaient avec eux des présents, de l'or, de l'encens, et de la myrrhe : et ils l'adorèrent, et lui offrirent leurs présents. Alors la dame Marie prit une des bandelettes dont l'enfant était enveloppé, et la leur donna au lieu de bénédiction ; et ils la reçurent d'elle comme un très beau présent. Et à la même heure il leur apparut un ange en forme de l'étoile qui les avait auparavant conduits dans leur chemin, et dont ils suivirent la lumière en s'en allant, jusqu'à ce qu'ils fussent retournés dans leur patrie.

VIII.

Or il y avait des rois, et leurs princes qui leur demandaient ce qu'ils avaient vu, ou ce qu'ils avaient fait ; comment ils étaient allés et revenus ; enfin quels compagnons de voyage ils avaient eus. Mais eux leur montrèrent cette bandelette que la divine Marie leur avait donnée : c'est pourquoi ils célébrèrent une fête, et, selon leur coutume, ils allumèrent du feu, et l'adorèrent, et y jetèrent cette bandelette ; et le feu la saisit et l'environna. Et le feu étant éteint, ils en retirèrent la bandelette entière, comme si le feu ne l'eût pas touchée. C'est pourquoi ils commencèrent à la baiser, à la mettre sur leurs têtes et sur leurs yeux, disant : C'est certainement ici la vérité indubitable ! Sans doute que c'est une grande chose, que le feu n'a pu la brûler, ou la perdre. Ensuite ils la prirent et la mirent dans leurs trésors avec vénération.

a Matth., IV, v. 11. — b Luc, II, v. 28.

IX.

Mais Hérode, voyant que les mages tardaient et ne revenaient pas vers lui, fit venir les prêtres et les sages [a], et leur dit : Enseignez-moi où le Christ doit naître ; et lorsqu'ils eurent répondu, à Bethléem, ville de Judée, il commença à rouler dans son esprit le massacre du Seigneur Jésus-Christ. Alors l'ange du Seigneur apparut à Joseph en songe, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez en Égypte, vers le chant du coq. C'est pourquoi il se leva et partit.

X.

Et comme il pensait en lui-même quel devait être son voyage, il fut surpris par l'aurore ; et la fatigue du chemin avait rompu la sangle de la selle. Et ils approchaient déjà d'une grande ville dans laquelle était une idole, à qui les autres idoles et les dieux d'Égypte offraient des dons et des vœux ; et auprès de cette idole se tenait un prêtre qui en était le ministre, et qui chaque fois que Satan parlait par *la bouche* de cette idole, le rapportait aux habitants de l'Égypte et de ces contrées. Ce prêtre avait un fils de trois ans [b], obsédé d'une grande multitude de démons, lequel tenait plusieurs propos ; et lorsque les démons se saisissaient de lui, il déchirait ses habits, et courait tout nu en jetant des pierres aux passants. Or, dans le voisinage de cette idole était l'hôpital de cette ville, dans laquelle Joseph et la divine Marie furent à peine entrés, et descendus dans cet hôpital, que ses citoyens furent fort consternés ; et tous les princes et les prêtres de l'idole s'assemblèrent auprès de cette idole, lui demandant : Quelle est cette consternation et cette épouvante qui a saisi notre pays ? L'idole leur répondit : Il est arrivé ici un Dieu inconnu, qui est véritablement Dieu, et pas un autre que lui n'est digne du culte divin, parce qu'il est véritablement fils de Dieu [c] : à sa *seule* renommée cette région a tremblé, et son arrivée la trouble et l'agite, et nous craignons beaucoup de la grandeur de son empire. Et à l'heure même cette idole fut renversée, et tous les habitants d'Égypte, outre les autres, accoururent à sa ruine.

a Matth., II, v. 4. — b Marc, V, v. 9 ; et Luc, VIII, v. 30. — c Marc, V. v. 7 ; Matth., v. 29 ; Luc, IV, v. 41.

XI.

Mais le fils du prêtre, attaqué de sa maladie accoutumée, entra dans l'hôpital, où il offensa Joseph et la divine Marie, que tous les autres avaient abandonnés par la fuite. Et parce que la divine Marie avait lavé les langes du Seigneur Christ, et les avait étendus sur une latte, cet enfant possédé arracha un de ses langes et le mit sur sa tête; et aussitôt les démons commencèrent à sortir de sa bouche, et à fuir sous la figure de corbeaux et de serpents. Depuis ce temps donc par l'empire du Seigneur Christ, l'enfant fut guéri, et commença à chanter des louanges et à rendre grâces au Seigneur qui l'avait guéri. Et son père le voyant rétabli dans sa première santé : Mon fils, dit-il, que vous est il arrivé? et par quel moyen avez-vous été guéri? Le fils répondit : Comme les démons m'agitaient, je suis entré dans l'hôpital, et j'y ai trouvé une femme d'un visage charmant, avec son enfant, dont elle avait étendu sur une latte les langes qu'elle venait de laver : pendant que j'en mettais sur ma tête un que j'avais arraché, les démons se sont enfuis, et m'ont quitté. Le père, transporté de joie, lui dit : Mon fils, il se peut faire que cet enfant soit le fils du Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre; car, aussitôt qu'il est venu vers nous, l'idole a été brisée, et tous les dieux ont été renversés et détruits par une force supérieure.

XII.

Ainsi s'accomplit la prophétie qui dit [a] : J'ai appelé mon fils d'Égypte; car Joseph et Marie, ayant appris que l'idole avait été renversée et détruite, furent tellement saisis de crainte et d'épouvante, qu'ils dirent : Lorsque nous étions dans la terre d'Israël, Hérode a voulu faire mourir Jésus; c'est pour cela qu'il a massacré tous les enfants de Bethléem et de ses environs; et il n'y a point de doute que les Égyptiens ne nous fassent brûler, s'ils apprennent que cette idole a été brisée et renversée.

XIII.

Étant donc sortis de là, ils parvinrent auprès d'un repaire de voleurs, qui, ayant dépouillé des voyageurs de leurs bagages et de leurs habits, les conduisaient enchaînés. Or ces voleurs entendaient un grand bruit, tel qu'est ordinairement celui d'un roi qui sort de sa ville, suivi d'une nombreuse armée et de sa cavalerie au son retentissant des tambours; c'est pourquoi, laissant toute leur proie, ils s'enfuirent. Alors les captifs se levant, détachaient les chaînes l'un de l'autre; et ayant repris leurs bagages et s'en allant, lorsqu'ils virent approcher Joseph et Marie, ils leur demandèrent : Où est ce roi dont les voleurs entendant le bruit de l'arrivée, nous ont laissé échapper sans nous faire aucun mal? Joseph répondit : Il vient après nous.

XIV.

Ensuite ils vinrent dans une autre ville où était une femme possédée, dont Satan, maudit et rebelle, s'était emparé, comme elle était allée une fois de nuit puiser de l'eau. Elle ne pouvait ni souffrir des habits [a] ni rester dans les maisons; et chaque fois qu'on l'attachait avec des chaînes ou des courroies, elle les rompait, et fuyait toute nue dans les lieux déserts; et se tenant dans les carrefours et dans les cimetières, elle jetait des pierres aux hommes, de sorte qu'elle causait beaucoup de dommages à ses proches. La divine Marie l'ayant donc vue, en eut pitié; et tout d'un coup Satan la quitta, et s'enfuyant sous la forme d'un jeune homme, il dit : Malheur à moi à cause de vous, Marie, et de votre fils! Ainsi, cette femme fut délivrée de son tourment : et revenant à son bon sens, et rougissant de sa nudité, elle retourna vers ses proches, évitant la rencontre des hommes; et ayant repris ses habits, elle expliqua la raison de son état à son père et à ses proches, lesquels étant des principaux de la ville, reçurent chez eux la divine Marie et Joseph avec vénération.

XV.

Le jour suivant, ils partirent de chez eux, munis d'une honnête provision pour le voyage, et sur le soir du même jour, ils arrivèrent dans une autre ville où l'on célébrait des noces; mais l'épousée était devenue muette par les tromperies maudites de Satan et par le moyen de la magie; de sorte qu'elle ne pouvait plus ouvrir la bouche. Cette épousée muette, voyant donc la divine Marie lorsqu'elle entrait dans la ville en portant dans ses bras son fils le Seigneur Christ, elle étendit ses mains vers le Seigneur Christ, et l'ayant tiré à soi, elle le prit dans ses bras, et le serrant étroitement, elle lui donna de fréquents baisers, en l'agitant plusieurs fois et l'approchant de son corps. Aussitôt le nœud de sa langue se délia [b],

a *Num.*, XXIV, v. 8; Osée, XI, v. 1; Matth., II, v. 15.

a Luc, VIII, v. 27; et Marc, V, v. 3 — b Marc, VII, v. 35.

et ses oreilles s'ouvrirent, et elle commença à chanter des louanges et des actions de grâces à Dieu, de ce qu'il lui avait rendu la santé. C'est pourquoi il se répandit cette nuit une si grande joie parmi les citoyens de cette ville, qu'ils pensaient [a] que Dieu et ses anges étaient descendus vers eux.

XVI.

Ils y restèrent trois jours, traités avec grande vénération, et reçus avec un splendide appareil. Munis ensuite de provisions pour le voyage, ils les quittèrent, et vinrent dans une autre ville, dans laquelle ils desiraient passer la nuit, parce qu'elle était florissante par la célébrité des hommes. Or il y avait dans cette ville une femme noble, laquelle étant un jour descendue vers le fleuve pour laver, voici que le maudit Satan, en forme de serpent, avait sauté sur elle, et s'était entortillé autour de son ventre, et toutes les nuits il s'étendait sur elle. Cette femme, ayant vu la divine dame Marie et le Seigneur Christ enfant dans son sein, priait la divine dame Marie qu'elle lui remît cet enfant pour le tenir et le baiser; elle y ayant consenti, et ayant à peine approché l'enfant, Satan s'éloigna d'elle, et fuyant, il la laissa; et depuis ce jour cette femme ne le vit jamais. Tous les voisins louaient donc le Dieu suprême; et cette femme les récompensait avec une grande honnêteté.

XVII.

Le jour suivant, la même femme prit de l'eau parfumée pour laver le Seigneur Jésus; et l'ayant lavé, elle mit à part cette eau chez elle. Il y avait là une jeune fille dont le corps était blanc de lèpre, qui, s'étant arrosée et lavée avec cette eau, fut guérie de sa lèpre depuis ce temps-là. Le peuple disait donc : Il n'y a point de doute que Joseph et Marie et cet enfant ne soient des dieux; car ils ne paraissaient pas mortels. Or, comme ils se préparaient à partir, cette jeune fille que la lèpre avait infectée, s'approchant, les priait qu'ils la prissent pour compagne de voyage.

XVIII.

Ils y consentaient, et la jeune fille allait avec eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent dans une ville dans laquelle était la forteresse d'un grand prince, dont le palais n'était pas loin de l'hôtellerie. Ils y allaient, lorsque la jeune fille les quitta, et étant entrée vers l'épouse du prince, et l'ayant trouvée triste et pleurante, elle lui demandait la cause de ses pleurs. Ne vous étonnez point, dit-elle, de mes sanglots; car j'éprouve une grande calamité que je n'oserai raconter à personne. Or la jeune fille dit : Peut-être que, si vous me confiez votre mal secret, le remède s'en trouvera auprès de moi. Tenant donc mon secret caché, répondit l'épouse du prince, vous ne le raconterez à aucun mortel. J'ai été mariée à ce prince qui, comme un roi, a plusieurs terres sous sa domination : ainsi, j'ai long-temps vécu avec lui, et il n'avait point d'enfant de moi. A la fin, je conçus de lui; mais, hélas! j'accouchai d'un fils lépreux, qu'il ne reconnut point pour sien lorsqu'il le vit, et il me dit : Ou tuez-le, ou abandonnez-le à quelque nourrice pour être élevé dans un lieu que je n'en entende jamais parler. D'ailleurs, prenez ce qui est à vous, je ne vous verrai jamais plus. Ainsi, je me suis consumée en déplorant mon affliction et ma condition misérable. Hélas! mon fils! hélas! mon époux! Ne vous ai-je pas dit, reprit la jeune fille, que j'ai trouvé à votre mal un remède dont je vous réponds? car j'ai été aussi lépreuse; mais Dieu, qui est Jésus, fils de la dame Marie, m'a guérie. Or cette femme lui demandant où était ce Dieu dont elle parlait? Il est ici avec vous, dit la jeune fille, dans la même maison; mais comment, dit-elle, cela se peut-il faire? où est-il? Voici, répliqua la jeune fille, Joseph et Marie. Or l'enfant qui est avec eux s'appelle Jésus, et c'est lui qui a guéri ma maladie et mon affliction. Mais comment, dit-elle, avez-vous été guérie de la lèpre? ne me l'indiquerez-vous pas? Pourquoi non, dit la jeune fille : j'ai pris de l'eau dont son corps avait été lavé, je l'ai versée sur moi, et ma lèpre a disparu. C'est pourquoi l'épouse du prince, se levant, les logea chez elle, et prépara à Joseph un festin splendide dans une nombreuse assemblée. Or, le jour suivant, elle prit de l'eau parfumée pour en laver le Seigneur Jésus, et ensuite de la même eau elle arrosa son fils qu'elle avait pris avec elle, et sur-le-champ son fils fut guéri de sa lèpre. Chantant donc des actions de grâces et des louanges à Dieu : Bienheureuse, dit-elle, est [a] la mère qui vous a enfanté, ô Jésus! Est-ce ainsi que de l'eau dont votre corps a été lavé vous guérissez les hommes qui participent avec vous à la même nature? Au reste, elle fit des présents considérables à la dame Marie, et la laissa aller avec un honneur distingué.

XIX.

Étant ensuite arrivés dans une autre ville, ils

[a] *Act.*, XIV, v. 11.

[a] Luc, XI, v. 27.

desiraient y passer la nuit. C'est pourquoi ils entrèrent chez un homme nouvellement marié, mais qui, étant ensorcelé, ne pouvait pas jouir de sa femme; et lorsqu'ils eurent passé cette nuit, son charme fut levé; mais au point du jour, comme ils se préparaient à partir, l'époux les en empêcha, et leur prépara un grand festin.

XX.

Etant donc partis le lendemain et approchant d'une nouvelle ville, ils aperçoivent trois femmes qui revenaient d'un certain tombeau en pleurant beaucoup. La divine Marie, les ayant vues, dit à la jeune fille qui l'accompagnait : Allez, et demandez-leur quelle est leur condition, et quelle calamité leur est arrivée. La fille le leur ayant demandé, elles ne répondirent rien, et lui demandèrent à leur tour : D'où êtes-vous, et où allez-vous? car le jour va finir, et la nuit approche. Nous sommes des voyageurs, dit la jeune fille, et nous cherchons une hôtellerie pour y passer la nuit; elles dirent : Allez avec nous, et passez la nuit chez nous. Les ayant donc suivies, ils furent conduits dans une maison neuve, ornée, et diversement meublée. Or c'était le temps de l'hiver, et la jeune fille étant entrée dans la chambre de ces femmes, les trouva encore qui pleuraient et se lamentaient. Il y avait auprès d'elles un mulet couvert d'une étoffe de soie, ayant un pendant d'ébène à son cou; elles lui donnaient des baisers, et lui présentaient à manger. Or la jeune fille disant : O mes dames, que ce mulet est beau! Elles répondirent en pleurant, et dirent : Ce mulet que vous voyez a été notre frère, né de notre même mère que voilà; et notre père en mourant nous ayant laissé de grandes richesses, comme nous n'avions que ce seul frère, nous lui cherchions un mariage avantageux, desirant lui préparer des noces, suivant l'usage des hommes; mais des femmes, agitées des fureurs de la jalousie, l'ont ensorcelé à notre insu; et une certaine nuit, ayant exactement fermé la porte de notre maison un peu avant l'aurore, nous vîmes que notre frère avait été changé en mulet, comme vous le voyez aujourd'hui. Étant donc tristes, comme vous voyez, parce que nous n'avions point de père pour nous consoler, nous n'avons laissé dans le monde aucun sage, ou mage, ou enchanteur, sans le faire venir; mais cela ne nous a servi de rien du tout. C'est pourquoi, chaque fois que nos cœurs sont accablés de tristesse, nous nous levons, et nous allons avec notre mère que voilà, auprès du tombeau de notre père, et après que nous y avons pleuré, nous revenons.

XXI.

Ce qu'ayant entendu la jeune fille : Reprenez courage, dit-elle, et cessez vos pleurs; car le remède de votre douleur est proche, ou plutôt il est avec vous, et au milieu de votre maison. Car j'ai aussi été lépreuse moi; mais lorsque je vis cette femme et avec elle ce petit enfant qui se nomme Jésus, j'arrosai mon corps de l'eau dont sa mère l'avait lavé, et je fus guérie. Or je sais qu'il peut aussi remédier à votre mal, c'est pourquoi levez-vous, allez voir madame Marie, et l'ayant conduite dans votre cabinet, découvrez-lui votre secret, la priant humblement qu'elle ait pitié de vous. Après que les femmes eurent entendu le discours de la jeune fille, elles allèrent vite vers la divine dame Marie, et l'ayant introduite chez elles, et s'étant assises devant elle en pleurant, elles lui dirent : O notre dame! divine Marie! ayez pitié de vos servantes; car il ne nous reste plus ni vieillard ni chef de famille, ni père ni frère, qui entre et sorte en notre présence; mais ce mulet, que vous voyez, a été notre frère que des femmes, par enchantement, ont rendu tel que vous voyez; c'est pourquoi nous vous prions que vous ayez pitié de nous. Alors la divine Marie, touchée de leur sort, ayant pris le Seigneur Jésus, le mit sur le dos du mulet, et dit à son fils : Hé! Jésus-Christ, guérissez ce mulet par votre rare puissance, et rendez-lui la forme humaine et raisonnable, telle qu'il l'a eue auparavant. A peine cette parole fut-elle sortie de la bouche de la divine dame Marie, que le mulet, changé tout à coup, reprit la forme humaine, et redevint un jeune homme, sans qu'il lui restât la moindre difformité. Alors lui, sa mère, et ses sœurs, adoraient la divine dame Marie, et baisaient l'enfant en l'élevant sur leurs têtes, disant [a] : Bienheureuse est votre mère, ô Jésus! ô Sauveur du monde! bienheureux sont les yeux [b] qui jouissent du bonheur de vous voir!

XXII.

Au reste, les deux sœurs disaient à leur mère : Certainement notre frère a repris sa première forme par le secours du Seigneur Jésus, et par la bénédiction de cette jeune fille qui nous a fait connaître Marie et son fils. Actuellement donc, comme notre frère est garçon il est convenable que nous lui donnions en mariage cette jeune fille, leur servante. En ayant fait la demande à la divine Marie, qui la leur accorda, elles pré-

a Luc, II, v. 27. — b Luc, X, v. 23.

parèrent à cette jeune fille des noces spendides; et changeant leur tristesse en joie, et leurs pleurs en ris, elles commencèrent à se réjouir, à se divertir, à danser et chanter, après s'être parées de leurs habits et de leurs colliers les plus brillants, à cause de l'excès de leur plaisir. Ensuite, en glorifiant et louant Dieu, elles disaient : O Jésus fils de David, qui changez la tristesse en joie, et les pleurs en ris! Et Joseph et Marie y demeurèrent dix jours. Ensuite ils partirent, accablés d'honneurs par ces personnes qui, leur ayant dit adieu et s'en étant retournées, versaient des larmes, et plus que les autres, la jeune fille.

XXIII.

Au sortir de là étant arrivés dans une terre déserte, et ayant appris qu'elle était infestée par les voleurs, Joseph et la divine Marie se préparaient à la traverser de nuit. Et en marchant, voilà qu'ils aperçoivent dans le chemin deux larrons endormis, et avec eux une multitude de larrons qui étaient leurs associés, et ronflaient aussi. Et ces deux larrons qu'ils rencontraient, étaient Titus et Dumachus [a]; et Titus disait à Dumachus : Je vous prie de laisser en aller librement ces *gens-là*, de peur que nos associés ne les aperçoivent. Or, Dumachus le refusant, Titus lui dit une seconde fois : Prenez ces quarante drachmes, et cette ceinture que je vous donne; et qu'il lui présentait plus promptement qu'il ne le disait, de peur qu'il n'ouvrît la bouche, ou qu'il ne parlât. Et la divine dame Marie, voyant que ce larron leur fesait du bien, lui dit : le Seigneur Dieu vous recevra à sa droite, et vous accordera la rémission des péchés. Et le Seigneur Jésus répondit, et dit à sa mère : Après trente ans, ô ma mère, les Juifs me crucifieront à Jérusalem; et ces deux larrons, en même temps que moi, seront élevés en croix, Titus à ma droite et Dumachus à ma gauche, et depuis ce jour-là Titus me précèdera en paradis [b]. Et lorsqu'elle eut dit, Mon fils, que Dieu détourne cela de vous [c], ils allèrent de là à la ville des idoles, laquelle fut changée en collines de sable lorsqu'ils en eurent approché.

XXIV.

De là ils allèrent à ce Sycomore, qui s'appelle aujourd'hui Matarea, et le Seigneur Jésus produisit à Matarea une fontaine dans laquelle la divine Marie lava sa tunique; et de la sueur qui y coula du Seigneur Jésus provint le baume dans cette région.

XXV.

Ensuite ils descendirent à Memphis, et ayant vu Pharaon, ils restèrent trois ans en Égypte, et le Seigneur Jésus fit en Égypte plusieurs miracles (qui ne sont écrits ni dans l'*Évangile de l'enfance* ni dans l'*Évangile parfait*).

XXVI.

Mais les trois ans étant passés, il sortit d'Égypte, et revint; et lorsqu'ils approchèrent de la Judée, Joseph craignit d'y entrer, car apprenant qu'Hérode était mort, et que son fils Archélaüs avait succédé à sa place, il eut peur; et l'ange de Dieu alla en Judée, et lui apparut, et dit : O Joseph! allez dans la ville de Nazareth, et y demeurez. (Chose étonnante, sans doute, que le maître des contrées fût ainsi porté et promené par les contrées.)

XXVII.

Étant ensuite entrés dans la ville de Bethléem, ils y voyaient des maladies nombreuses et difficiles qui incommodaient les yeux des enfants, de sorte que plusieurs mouraient. Il y avait là une femme ayant un fils malade, qu'elle amena à la divine dame Marie comme il était près de mourir, et qui la regarda lorsqu'elle lavait Jésus-Christ. Cette femme disait donc : O madame Marie, regardez mon fils qui souffre de cruels tourments. Et la divine Marie l'entendant : Prenez, dit-elle, un peu de cette eau dont j'ai lavé mon fils, et l'en arrosez. Prenant donc un peu de cette eau comme la divine Marie l'avait ordonné, elle en arrosa son fils, qui, lassé d'une violente agitation, s'assoupit; et lorsqu'il eut un peu dormi, il s'éveilla après, sain et sauf. La mère fut si joyeuse de cet événement, qu'elle alla revoir une seconde fois la divine Marie; et la divine Marie lui disait : Rendez grâces à Dieu, qui a guéri votre fils.

XXVIII.

Il y avait là une autre femme, voisine de celle dont le fils venait d'être guéri. Comme le fils de celle-ci avait la même maladie, et que ses yeux étaient presque fermés, elle se lamentait jour et nuit. La mère de l'enfant guéri lui dit : Pourquoi ne portez-vous pas votre fils vers la divine Marie, comme j'y ai porté mon fils lorsqu'il était à l'agonie de la mort, qui a été guéri avec l'eau dont

[a] Nicodème les appelle *Dimas* et *Gestas*, art. IX de son *Évangile*; et Bède, *Matha* et *Joca*. — [b] Luc, XXIII, v. 43. — [c] Matth, XVI, ch 22.

le corps de son fils Jésus avait été lavé? Ce que cette femme ayant appris d'elle, y alla aussi elle-même; et ayant pris de la même eau, elle en lava son fils, dont le corps et les yeux recouvrèrent leur première santé. La divine Marie ordonna aussi à celle-ci lorsqu'elle lui apporta son fils et lui raconta cet événement, de rendre grâces à Dieu pour la santé que son fils avait recouvrée, et de ne raconter à qui que ce soit ce qui était arrivé [a].

XXIX.

Il y avait dans la même ville deux femmes, épouses d'un homme dont chacune avait un fils malade; l'une se nommait Marie, et le nom de son fils était Kaljufe [b]. Celle-là se leva, et ayant pris son fils, elle alla vers la divine Marie, mère de Jésus, et lui ayant présenté une très belle serviette: O madame Marie! dit-elle, recevez de moi cette serviette, et rendez-moi à la place un de vos langes. Marie le fit, et la mère de Kaljufe s'en allant, en fit une tunique dont elle habilla son fils. Ainsi sa maladie fut guérie; mais le fils de sa rivale mourut. De là vint une mésintelligence entre elles: comme elles avaient le soin du ménage chacune leur semaine, et que c'était le tour de Marie mère de Kaljufe, elle chauffait le four pour cuire du pain; et ayant laissé son fils Kaljufe auprès du four, elle sortit pour aller chercher de la farine. Sa rivale le voyant seul (or le four chauffait à grand feu), le prit et le jeta dans le four, et se retira de là. Marie revenant, et voyant son fils Kaljufe rire couché au milieu du four [c], et le four refroidi comme si on n'y avait point mis de feu, elle connut que sa rivale l'avait jeté dans le feu. L'ayant donc retiré, elle le porta à la divine dame Marie, et lui raconta son accident. Taisez-vous, lui dit-elle, car je crains pour nous, si vous divulguez ces choses. Ensuite sa rivale alla tirer de l'eau au puits, et voyant Kaljufe qui jouait auprès du puits, et qu'il n'y avait personne, elle le prit, et le jeta dans le puits. Et lorsque des personnes furent venues chercher de l'eau au puits, elles virent cet enfant assis sur la surface de l'eau et lui ayant tendu des cordes, ils [1] le retirèrent. Et cet enfant leur causa une si grande admiration, qu'ils [1] glorifiaient Dieu. Or, sa mère étant survenue, elle le prit et le porta vers la divine dame Marie, en pleurant et disant: O madame! voyez ce que ma rivale a fait à mon fils, et comment elle l'a jeté dans un puits; et il n'y a point de doute que quelque jour elle ne lui cause quelque malheur. La divine Marie lui dit: Dieu vengera l'injustice qu'elle vous a faite. Peu de jours après, comme sa rivale allait puiser de l'eau au puits, son enfant s'embarrassa dans la corde, de façon qu'il fut précipité dans le puits; et ceux qui accoururent à son secours, lui trouvèrent la tête cassée et les os brisés. Ainsi il périt misérablement; et ce proverbe d'un auteur s'accomplit en elle [a]: « Ils ont creusé un puits, et ont jeté la terre fort « loin, mais ils sont tombés dans la fosse qu'ils « avaient préparée. »

XXX.

Il y avait une autre femme qui avait deux enfants attaqués de la même maladie: l'un étant mort et l'autre près de mourir, elle le prit dans ses bras, et le porta à la divine dame Marie en fondant en larmes: O madame! dit-elle, aidez-moi, et me donnez du secours; car j'avais deux fils, je viens d'en ensevelir un, et je vois l'autre à deux doigts de la mort; voyez comment je demande grâce à Dieu, et je le prie humblement; et elle commença à dire: O Seigneur! vous êtes clément, miséricordieux et doux; vous m'avez donné deux fils, et comme vous en avez retiré un à vous, laissez-moi au moins celui-ci. C'est pourquoi la divine Marie, voyant la violence de ses larmes, eut pitié d'elle, et lui dit: Hé! mettez votre fils dans le lit de mon fils, et couvrez-le de ses habits. Et lorsqu'elle l'eut mis dans le lit où le Christ était couché (or ses yeux allaient se fermer pour toujours), aussitôt que l'odeur des habits du Seigneur Jésus-Christ eut touché cet enfant, ses yeux s'ouvrirent, et appelant sa mère d'une voix forte [b], il demanda du pain, et quand on lui en eut donné, il le suçait. Alors sa mère dit: O dame Marie! je connais maintenant que la vertu de Dieu habite en vous, de sorte que votre fils guérit les enfants qui deviennent avec lui participants de la même nature, aussitôt qu'ils touchent ses habits. Cet enfant qui fut guéri de cette sorte est celui qui dans l'*Evangile* est appelé Barthélemi [c].

XXXI.

Au reste, il y avait là une femme lépreuse qui, allant voir la divine dame Marie, mère de Jésus, disait: Madame, aidez-moi; et la divine dame Marie répondait: Quel secours demandez-vous? est-ce de l'or ou de l'argent, ou que votre corps soit guéri de la lèpre? Mais qui est-ce, demandait cette femme, qui pourrait me donner cela? La divine Marie lui dit: Attendez un moment,

a Matth., VIII, v. 4; IX, 30; XII, v. 16. — b Caleb.
c Daniel, III, v. 23. — [1] Il faudrait *elles*, comme plus haut.

a *Prov.*, XXVI, v. 27. — b *Act.*, IX, v. 40. — c Matth., X, v. 3. Marc., III, v. 18; et Luc, VI, v. 14.

jusqu'à ce que j'aie lavé mon fils Jésus, et que je l'aie remis au lit. La femme attendait comme on lui avait dit, et Marie, après qu'elle eut mis Jésus au lit, donnant à la femme l'eau dont elle avait lavé son corps : Prenez, dit-elle, un peu de cette eau, et la répandez sur votre corps : ce qu'ayant fait, étant guérie sur-le-champ, elle glorifiait Dieu, et lui rendait grâces.

XXXII.

Elle s'en alla donc après qu'elle eut demeuré trois jours chez elle; et lorsqu'elle fut revenue à la ville, elle y vit un prince qui avait épousé la fille d'un autre prince; mais lorsqu'il eut regardé sa femme, il aperçut entre ses yeux des marques de lèpre, de la forme d'une étoile, de sorte que son mariage fut cassé et déclaré nul. Cette femme les ayant vues dans cet état, chagrines et fondant en pleurs, leur demanda la cause de leur larmes; mais ne vous informez pas, lui dirent-elles, de notre état; car nous ne pouvons raconter notre malheur à aucun mortel, ou le communiquer à aucun étranger. Elle insistait cependant, et les priait de le lui confier, qu'elle leur en montrerait peut-être le remède. Comme ils lui montrèrent donc la jeune femme, et les marques de lèpre qui paraissaient entre ses yeux : Moi, que vous voyez ici, dit la femme, j'ai eu la même maladie, et j'allai à Bethléem pour mes affaires. Y étant entrée dans une certaine caverne, je vis une femme, nommée Marie, laquelle avait un fils qui s'appelait Jésus : me voyant lépreuse, elle me plaignit, et me donna de l'eau dont elle avait lavé le corps de son fils; j'en arrosai mon corps, et j'ai été guérie. Ces femmes disaient donc : O madame, ne vous lèverez-vous pas, et partant avec nous, ne nous montrerez-vous pas la divine dame Marie? Elle y consentant, elles se levèrent, et allèrent vers la divine dame Marie, portant avec elles de magnifiques présents; et lorsqu'elles furent entrées, et lui eurent offert les présents, elles lui montraient cette jeune femme lépreuse qu'elles avaient amenée. La divine Marie disait donc : Que la miséricorde du Seigneur Jésus-Christ habite sur vous; et leur donnant un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de Jésus-Christ, elle ordonnait qu'on en lavât la malade; ce qu'elles firent, et tout d'un coup elle fut guérie, et elle et tous les assistants glorifiaient Dieu. Étant donc joyeuses et de retour dans leur ville, elles chantaient des louanges au Seigneur. Or le prince, apprenant que son épouse était guérie, la reçut chez lui : et célébrant de secondes noces, il rendit grâces à Dieu de ce que son épouse avait recouvré la santé.

XXXIII.

Il y avait aussi une jeune fille tourmentée par Satan; car ce maudit lui apparaissait de temps en temps sous la forme d'un grand dragon, et avait envie de l'avaler; il avait aussi sucé tout son sang; de sorte qu'elle ressemblait à un cadavre. Chaque fois donc qu'il s'approchait d'elle, joignant ses mains sur sa tête, elle criait et disait: Malheur! malheur à moi! parce qu'il n'y a personne qui me délivre de ce très méchant dragon. Or son père et sa mère, et tous ceux qui étaient autour d'elle, ou la voyaient, s'attristaient sur elle, et pleuraient; et tous ceux qui étaient présents pleuraient et se lamentaient, principalement lorsqu'elle pleurait et disait : O mes frères et mes amis! n'y a-t-il personne qui me délivre de cet homicide? Mais la fille du prince, qui avait été guérie de sa lèpre, entendant la voix de cette jeune fille, monta sur le toit de son château, et la vit qui fondait en larmes les mains jointes sur sa tête, et toute l'assemblée qui l'environnait pleurant également. Ainsi, elle demanda au mari de la possédée si la mère de sa femme était vivante. Lui ayant dit que son père et sa mère vivaient, envoyez-moi, dit-elle, sa mère; et lorsqu'elle la vit venir, cette possédée, dit-elle, est-elle votre fille? Oui, dit-elle, triste et pleurante : ô madame! elle est engendrée de moi. La fille du prince répondit : cachez mon secret; car je vous avoue que j'ai été lépreuse; mais la dame Marie, mère de Jésus-Christ, m'a guérie. Que si vous desirez que votre fille recouvre sa première santé, la menant à Bethléem, cherchez Marie, mère de Jésus; et ayez confiance que votre fille sera guérie; car je crois que votre fille étant saine, vous reviendrez joyeuse : elle n'eut pas achevé le mot, qu'elle se leva, et étant partie avec sa fille pour le lieu désigné, elle alla vers la divine dame Marie, et lui apprit l'état de sa fille. La divine Marie ayant entendu sa prière, lui donna un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de son fils Jésus, et ordonna de la répandre sur le corps de la fille; et lui ayant donné une petite bande des langes du Seigneur Jésus : Prenez, dit-elle, cette bande, et faites-la voir à votre ennemi chaque fois que vous le verrez; et elle les renvoya en paix.

XXXIV.

Lorsqu'elles l'eurent quittée et furent de retour dans leur ville, le temps auquel Satan avait coutume de l'épouvanter approchait, et à la même heure ce maudit lui apparut sous la forme d'un

grand dragon ; et la fille le voyant fut saisie de frayeur. O ma fille ! dit sa mère, cessez de craindre, et laissez-le approcher de vous ; alors vous lui opposerez la bande que la dame Marie nous a donnée, et voyons ce qui en arrivera. Ainsi ce Satan approchant en dragon terrible, le corps de la fille fut saisi d'une crainte effroyable ; mais aussitôt qu'elle montra cette bande mise sur sa tête et déployée aux yeux, il sortait de la bande des flammes et des étincelles de feu qui s'élançaient contre le dragon. Ah ! combien grand est ce miracle, qui arrivait à mesure que le dragon regardait la bande du Seigneur Jésus ! car le feu en sortait et se répandait contre sa tête et ses yeux, de sorte qu'il s'écriait d'une voix forte [a] : Qu'ai-je *à faire* avec vous, ô Jésus, fils de Marie ? Où fuirai-je *loin* de vous ? Et étant tout effrayé et se retirant, il laissa la jeune fille. Ainsi il cessa de faire de la peine à cette jeune fille, qui chantait à Dieu des actions de grâces et des louanges, et avec elle tous ceux qui avaient été présents à ce miracle.

XXXV.

Dans ce même endroit était une autre femme dont le fils était tourmenté par Satan. Il se [b] nommait Judas, et chaque fois que Satan s'emparait de lui, il mordait tous ceux qui étaient présents, et s'il ne trouvait personne devant lui, il se mordait les mains et les autres membres. La mère de ce misérable entendant donc parler de la divine Marie et de son fils Jésus, se leva promptement, et ayant pris son fils Judas dans ses bras, elle le porta vers la dame Marie. Cependant Jacques et Joses [c] venaient d'emmener le Seigneur enfant Jésus pour jouer avec les autres enfants ; et étant sortis de la maison, ils s'étaient assis, et avec eux le Seigneur Jésus. Or, Judas le possédé s'approchait, et s'asseyant à la droite de Jésus, comme Satan le tourmentait suivant la coutume, il tâchait de mordre le Seigneur Jésus, et ne pouvant pas l'atteindre, il le frappait au côté droit ; de sorte que Jésus pleurait ; et à la même heure, Satan fuyant, sortit de cet enfant sous la forme d'un chien enragé. Or, cet enfant qui frappa Jésus, et duquel Satan sortit sous la forme d'un chien, fut Judas Iscariote, qui le livra aux Juifs, et les Juifs percèrent d'une lance ce même côté où Judas l'avait frappé.

XXXVI.

Lors donc que le Seigneur Jésus eut sept ans accomplis, un certain jour qu'il était avec d'autres enfants ses camarades du même âge, lesquels en jouant fesaient différentes figures avec de la terre, des ânes, des bœufs, des oiseaux, et autres semblables ; et chacun vantant son ouvrage, tâchait de l'élever au-dessus de celui des autres. Alors le Seigneur Jésus disait aux enfants : Pour moi j'ordonnerai aux figures que j'ai faites qu'elles marchent. Ces enfants lui demandant s'il était le fils du Créateur : le Seigneur Jésus leur commandait qu'elles marchassent ; et à la même heure elles sautaient ; et lorsqu'il leur ordonnait de revenir, elles revenaient. Il avait aussi fait des figures d'oiseaux et de moineaux, lesquelles, lorsqu'il leur ordonnait de voler, volaient, et s'arrêtaient lorsqu'il le leur commandait ; que s'il leur présentait à manger et à boire, elles mangeaient et buvaient. Lorsque ensuite les enfants se furent en allés [1], et eurent rapporté ces choses à leurs parents, leurs pères leur disaient : Gardez-vous, ô mes enfants ! d'aller davantage avec lui, parce qu'il est sorcier ; fuyez-le et l'évitez, et dès ce moment ne jouez jamais avec lui.

XXXVII.

Un certain jour aussi le Seigneur Jésus, jouant et courant avec des enfants, passait devant la boutique d'un teinturier, dont le nom était Salem, et il y avait dans sa boutique plusieurs pièces d'étoffe des citoyens de cette ville, qu'ils voulaient faire teindre de diverses couleurs. Le Seigneur Jésus étant donc entré dans la boutique du teinturier, prit tous ces morceaux d'étoffe et les jeta dans la chaudière de teinture. Salem étant de retour et voyant ses étoffes perdues, commença à crier très fort, et à gronder le Seigneur Jésus disant : Que m'avez-vous fait, ô fils de Marie ! vous avez fait tort à moi et à mes citoyens ; car chacun demande la couleur qui lui convient, et vous êtes venu tout perdre. Le Seigneur Jésus répondait : De quelque pièce d'étoffe que vous vouliez changer la couleur, je vous la changerai ; et aussitôt il commença à tirer de la chaudière les morceaux d'étoffe teints chacun de la couleur que le teinturier desirait, jusqu'à ce qu'il les eût tous sortis [a]. Les Juifs, voyant ce prodige et ce miracle, glorifiaient Dieu.

XXXVIII.

Or, Joseph, qui allait par toute la ville, me-

[a] Marc, I, v. 24 ; Luc, IV, v. 34, etc.—[b] Luc., XXII, v. 3 ; et Jean, XIII, v. 27.—[c] Deux fils de Joseph, fréres de Jésus. Voy. l'art. XVI du *Protévangile de Jacques*. not. a, 2e col., pag. 406

[1] En bon français, *s'en furent allés*.

[a] Pline (liv. XXXV, ch. II, § 42) dit que les teinturiers d'Egypte savaient donner diverses couleurs aux étoffes, en les plongeant dans la même chaudière.

nait avec lui le Seigneur Jésus, lorsqu'à cause de [a] son métier des personnes le demandaient pour leur faire des portes, ou des pots au lait, ou des cribles, ou des coffres, et le Seigneur Jésus l'accompagnait où qu'il allât. Et chaque fois qu'il arrivait à Joseph de faire quelque ouvrage trop long ou trop court, trop large ou trop étroit, le Seigneur Jésus étendait sa main contre, et cela s'arrangeait aussitôt comme Joseph le desirait; de sorte qu'il n'avait pas besoin d'achever aucun ouvrage de sa main, parce qu'il n'était pas fort entendu dans son métier.

XXXIX.

Or, un certain jour Hérode, roi de Jérusalem, le fit venir, et lui dit : Joseph, je veux que vous me construisiez un trône de la mesure de ce lieu où j'ai coutume de m'asseoir. Joseph obéit, et mettant aussitôt la main à l'ouvrage, il demeura deux ans dans le palais, jusqu'à ce qu'il eût achevé la construction de ce trône. Et comme il le posait à sa place, il vit qu'il s'en manquait de chaque côté dix-huit pouces de la mesure fixée : ce qu'ayant vu, le roi se fâchait très fort contre Joseph, et Joseph craignant le colère du roi allait coucher sans souper, n'ayant rien goûté du tout. Alors le Seigneur Jésus lui demandant pourquoi il avait peur; parce que, dit Joseph, j'ai perdu un ouvrage auquel j'ai travaillé deux ans entiers. Et le Seigneur Jésus lui dit : Quittez la crainte et ne vous abattez pas l'esprit; vous prendrez un des côtés de ce trône et moi l'autre, afin que nous le réduisions à la juste mesure. Et lorsque Joseph eut fait comme le Seigneur Jésus avait dit, et que l'un et l'autre tirait fortement de son côté, le trône obéit et fut réduit à la juste mesure de ce lieu. Les assistants qui voyaient ce prodige en étaient étonnés, et glorifiaient Dieu. Or ce trône était fait de ce bois qui avait existé du temps de Soleiman [b], c'est-à-dire d'un bois marqueté de différentes formes et figures.

XL.

Un certain autre jour le Seigneur Jésus étant sorti dans la rue, et ayant vu des enfants qui s'étaient assemblés pour jouer, il se mêla dans la troupe. Ceux-ci l'ayant vu, comme ils se cachaient, pour qu'il les cherchât, le Seigneur Jésus vint à la porte d'une certaine maison, et demanda à des femmes qui étaient là, où ces enfants étaient allés. Et comme elles répondirent qu'il n'y avait personne là, le Seigneur Jésus reprit : Qui sont ceux que vous voyez dans le four? Comme elles répondirent que c'étaient des chevreaux de trois ans, le Seigneur Jésus s'écria et dit : Sortez ici, chevreaux, vers votre pasteur. Et aussitôt les enfants sortaient semblables à des chevreaux, et bondissaient autour de lui; ce que ces femmes ayant vu, elles furent fort étonnées, et la crainte, et le tremblement les saisit. Tout d'un coup donc elles adoraient le Seigneur Jésus, et le priaient, disant : O notre Seigneur Jésus! fils de Marie, votre êtes véritablement ce bon pasteur d'Israël [a]! ayez pitié de vos servantes, qui se tiennent devant vous, et qui ne doutent point que vous, ô notre Seigneur! ne soyez venu pour guérir, mais non pas pour détruire [b]. Ensuite, comme le Seigneur Jésus eut répondu que les enfants d'Israël étaient entre les peuples comme les Éthiopiens [c], les femmes disaient : Seigneur, vous connaissez toutes choses et rien ne vous est caché [d]; maintenant donc nous vous prions, et nous demandons à votre douceur que vous rétablissiez ces enfants, vos serviteurs, dans leur premier état. Le Seigneur Jésus disait donc : Venez, enfants, afin que nous nous en allions et que nous jouions : et sur-le-champ, en présence de ces femmes, les chevreaux furent changés, et revinrent sous la forme d'enfants.

XLI.

Au mois d'Adar [e] Jésus assembla des enfants, et les rangea comme *étant leur roi;* car ils avaient étendu leurs habits [f] par terre pour qu'il s'assît dessus, et avaient mis sur sa tête une couronne de fleurs, et se tenaient à droite et à gauche comme des gardes se tiennent auprès d'un roi. Or, si quelqu'un passait par ce chemin-là, ces enfants l'amenaient par force, disant : Venez ici, et adorez le roi, afin que vous fassiez un bon voyage.

XLII.

Cependant, tandis que ces choses se passaient, des hommes qui portaient un enfant dans une litière approchaient. Car cet enfant était allé sur la montagne chercher du bois avec ses camarades, et y ayant trouvé un nid de perdrix, et y ayant

a Marc, VI. v, 3; et Matth., XIII, v. 55. Justin, pag. 316, de son dialogue avec Tryphon, dit que Jésus avait fait des charrues, des jougs, et autres ouvrages. Théodoret (liv. III, *Hist.*, ch. XXIII) rapporte aussi que Libanius ayant demandé à son précepteur chrétien ce que fesait le charpentier, il lui répondit : Il fait une bière pour Julien

b Salomon.

a Jean, X, v. 11. — b Jean, III, v. 17. — c Jérém., XIII, v. 23. — d Jean, II, v. 24, et suiv.; XVI, v. 30; et XXI, v. 17. — e — C'est le douzième chez les Juifs; il répond a la fin de février et au commencement de mars. — f Matth., XXI, v. 8.

porté la main pour en prendre les œufs, un malin serpent se glissant du milieu du nid, le piqua, de sorte qu'il implorait le secours de ses camarades, lesquels étant accourus promptement, le trouvèrent étendu par terre comme mort; et ses parents étaient venus, et, l'ayant enlevé, ils le reportaient à la ville. Étant donc parvenus à l'endroit où le Seigneur Jésus était assis comme un roi, et les autres enfants l'entouraient comme ses ministres, les enfants couraient au-devant de celui qui avait été mordu du serpent, et disaient à ses proches: Approchez, et saluez le roi. Mais comme ils ne voulaient pas approcher à cause de la tristesse où ils étaient plongés, les enfants les entraînaient malgré eux. Et quand ils furent venus auprès du Seigneur Jésus, il leur demandait pourquoi ils portaient cet enfant. Et comme ils répondaient qu'un serpent l'avait mordu, le Seigneur Jésus disait aux enfants: Allez avec nous, afin que nous tuions ce serpent. Or, les parents de l'enfant demandant qu'on les laissât en aller, parce que leur enfant était à l'agonie de la mort, les enfants répondaient disant: N'avez-vous pas entendu ce que le roi a dit: Allons et tuons le serpent, et vous ne lui obéissez pas? Et ils fesaient ainsi rebrousser chemin à la litière. Et lorsqu'ils furent arrivés auprès du nid, le Seigneur Jésus disait aux enfants: Est-ce là le trou du serpent? Eux disant qu'oui, le serpent ayant été appelé par le Seigneur Jésus, paraissait aussitôt, et se soumettait à lui. Allez, lui dit-il, et sucez tout le venin que vous avez insinué à cet enfant. C'est pourquoi ce serpent se glissant vers l'enfant, enleva de nouveau tout son venin; et alors le Seigneur Jésus le maudit, pour qu'il mourût déchiré sur-le-champ; et il toucha l'enfant de sa main, pour qu'il recouvrât sa première santé. Et comme il commençait à pleurer: Retenez vos larmes, lui dit le Seigneur Jésus; car vous serez bientôt mon disciple: et c'est *lui qui* est Simon le Cananéen, dont il est fait mention dans l'*Evangile*[a].

XLIII.

Un autre jour Joseph avait envoyé son fils Jacques au bois, et le Seigneur Jésus l'avait accompagné; et lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où il y avait du bois, et que Jacques eut commencé à en ramasser, voilà qu'une maligne vipère le mordit, de sorte qu'il commençait à pleurer et à crier. Jésus le voyant donc en cet état, s'approcha de lui, et souffla sur l'endroit où la vipère l'avait mordu, pour qu'il fût guéri sur-le-champ.

a Matth., x, v. 4.

XLIV.

Un certain jour aussi que Jésus se trouvait parmi des enfants qui jouaient sur un toit, un des enfants, tombant d'en haut, mourut tout d'un coup. Or, les autres enfants s'enfuyant, le Seigneur Jésus resta seul sur le toit, et lorsque les parents de cet enfant furent venus, ils disaient au Seigneur Jésus: Vous avez jeté notre fils à bas du toit. Mais lui le niant, ils criaient en disant: Notre fils est mort, et voilà celui qui l'a tué. Le Seigneur Jésus leur dit: Ne m'accusez pas d'une action dont vous ne pourrez nullement me convaincre; mais écoutez, interrogeons l'enfant lui-même, qu'il mette au jour la vérité. Alors le Seigneur Jésus descendant, se tint debout sur la tête de l'enfant, et d'une voix forte: Zeinun[a], dit-il, Zeinun, qui est-ce qui vous a précipité du toit? Alors le mort répondant: Seigneur, dit-il, ce n'est pas vous qui m'avez jeté, mais c'est quelqu'un qui m'en a fait tomber. Et lorsque le Seigneur eut dit aux assistants qu'ils fissent attention à ses paroles, tous ceux qui étaient présents louaient Dieu pour ce miracle.

XLV.

Une fois la divine dame Marie avait ordonné au Seigneur Jésus de s'en aller, et de lui apporter de l'eau d'un puits. Lors donc qu'il fut allé puiser de l'eau, la cruche pleine se brisa en la retirant; mais le Seigneur Jésus étendant sa serviette, en ramassa l'eau et la portait à sa mère, laquelle étonnée d'une chose toute merveilleuse, tenait cependant cachées et conservait dans son cœur[b] toutes celles qu'elle avait vues.

XLVI.

Un autre jour le Seigneur Jésus se trouvait encore avec des enfants sur le bord de l'eau, et ils avaient détourné l'eau de ce ruisseau par des fossés, se construisant de petites piscines; et le Seigneur Jésus avait fait douze moineaux, et les avait arrangés, trois de chaque côté autour de sa piscine. Or, c'était un jour de sabbat; et le fils du juif Hanani, s'approchant et les voyant agir de la sorte: Est-ce ainsi, dit-il, qu'un jour de sabbat vous faites des figures de terre? et accourant promptement il détruisait leurs piscines. Mais lorsque le Seigneur Jésus eut frappé des mains sur les moineaux qu'il avait faits, ils s'envolaient en criant. Ensuite le fils d'Hanani s'appro-

a Zénon. — b. Luc, II, v. 19.

chant aussi de la piscine de Jésus pour la détruire, son eau s'évanouit, et le Seigneur Jésus lui dit : Comme cette eau s'est évanouie, de même votre vie s'évanouira ; et sur-le-champ cet enfant se dessécha.

XLVII.

Dans un autre temps, comme le Seigneur Jésus retournait le soir à la maison avec Joseph, il fut rencontré par un enfant qui courant rapidement, le heurta et le fit tomber. Le Seigneur Jésus lui dit : Comme vous m'avez poussé, de même vous tomberez, et ne vous relèverez pas ; et à la même heure l'enfant tomba et expira.

XLVIII.

Au reste, il y avait à Jérusalem un certain Zachée qui enseignait la jeunesse. Il disait à Joseph : Pourquoi, ô Joseph, ne m'envoyez-vous pas Jésus, pour qu'il apprenne les lettres? Joseph le lui promettait, et le rapportait à la divine Marie. Ils le menaient donc au maître qui aussitôt qu'il l'eut vu, lui écrivit un alphabet, et lui commanda qu'il dît aleph. Et lorsqu'il eut dit aleph, le maître lui ordonnait de prononcer beth. Le Seigneur Jésus lui repartit : Dites-moi premièrement la signification de la lettre aleph, et alors je prononcerai beth. Et comme le maître lui donnait des coups, le Seigneur Jésus expliquait les significations des lettres aleph et beth ; de même quelles figures des lettres étaient droites, obliques, doublées, avaient des points, en manquaient, pourquoi une lettre précédait une autre; et il se mit à détailler et éclaircir plusieurs autres choses que le maître n'avait jamais ni entendues ni lues dans aucun livre. Ensuite le Seigneur Jésus dit au maître : Faites attention à ce que je vais dire : et il commença à réciter clairement et distinctement aleph, beth, ghimel, daleth, jusqu'à la fin de l'alphabet. Ce que le maître admirant, Je pense, dit-il, que cet enfant est né avant Noé; et se tournant vers Joseph : Vous m'avez, dit-il, donné à instruire un enfant plus savant que tous les maîtres. Il dit aussi à la divine Marie : Vous avez là un fils qui n'a besoin d'aucun enseignement.

XLIX.

Ils le menèrent ensuite à un autre maître qui, lorsqu'il le vit : Dites aleph, dit-il. Et lorsqu'il eut dit aleph, le maître lui commandait de prononcer beth. Le Seigneur Jésus lui répondit : Dites-moi premièrement la signification de la lettre aleph, et alors je prononcerai beth. Comme ce maître le frappait de la main, aussitôt sa main sécha et il mourut. Alors Joseph disait à la divine Marie : Dorénavant ne le laissons plus sortir de la maison, parce que qui que ce soit qui le contrarie, il est puni de mort.

L.

Et lorsqu'il eut douze ans, ils le menèrent à Jérusalem à la fête [a]; et la fête passée, ils s'en retournaient : mais le Seigneur Jésus restait en arrière dans le temple, parmi les docteurs et les vieillards, et les savants des enfants d'Israël, à qui il fesait diverses questions sur les sciences, et répondait aux leurs. Car il leur disait : Le messie de qui est-il fils [b]? Ils lui répondaient : Fils de David. Pourquoi donc, dit-il, l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, quand il dit [c] : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, afin que je soumette vos ennemis aux traces de vos pieds?* Alors un certain prince des maîtres l'interrogeait : Avez-vous lu des livres? Et des livres, répondait le Seigneur Jésus, et les choses qui sont renfermées dans les livres; et il expliquait les livres et la loi, et les préceptes, et les statuts, et les mystères contenus dans les livres des prophètes, choses que l'entendement d'aucune créature n'a comprises. Ce maître disait donc : Pour moi, jusqu'à présent je n'ai vu ni entendu une telle science : que pensez-vous que sera cet enfant [d]?

LI.

Et comme il se trouvait là un philosophe savant dans l'astronomie, et qui demandait au Seigneur Jésus s'il avait étudié l'astronomie ; le Seigneur Jésus lui répondait, et expliquait le nombre des sphères et des corps célestes, et leurs natures et opérations ; l'opposition, l'aspect trine, quadrat, et sextil ; leur progression et rétrogradation ; enfin le comput et le prognostic, et autres choses que jamais la raison d'aucun homme n'a approfondies.

LII.

Il y avait aussi parmi eux un philosophe très savant en médecine et en science naturelle, qui comme il demandait au Seigneur Jésus s'il avait étudié en médecine, lui, répondant, lui expliqua la physique et la métaphysique, l'hyperphysique et l'hypophysique, les vertus et les humeurs du

a Luc, II, v. 42. — b Matth., XXII, v. 41 — c Ps. CIX, v. 1 — d Luc, I, v. 66.

corps et leurs effets ; le nombre des membres et des os, des veines, des artères et des nerfs, aussi les tempéraments, le chaud et le sec, le froid et l'humide, et ceux qui en dérivaient ; quelle était l'opération de l'âme sur le corps, ses sensations et ses vertus ; les facultés de parler, de se fâcher et de desirer, enfin la congrégation et la dissipation, et autres choses que jamais l'entendement d'aucune créature n'a pénétrées. Alors ce philosophe se levait et adorait le Seigneur Jésus : O Seigneur Jésus, dit-il, désormais je serai votre disciple et votre serviteur.

LIII.

Comme ils s'entretenaient de ces choses et d'autres, la divine dame Marie arrivait, après avoir couru trois jours en le cherchant avec Joseph : et le voyant assis entre les docteurs [a], les interrogeant et leur répondant tour à tour, elle lui disait : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? voici que moi et votre père vous avons cherché avec une grande fatigue. Mais pourquoi, leur dit-il, me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il convient que je vaque dans la maison de mon père? mais eux ne comprenaient pas les paroles qu'il leur disait. Alors ces docteurs demandaient à Marie s'il était son fils, et elle disant qu'oui : O Marie, disaient-ils, que vous êtes heureuse d'avoir enfanté un tel fils ! Or, il retournait avec eux à Nazareth [b], et il leur obéissait en toutes choses. Et sa mère conservait toutes ses paroles dans son cœur. Et le Seigneur Jésus profitait en taille, et en sagesse, et en grâce devant Dieu et les hommes.

LIV.

Et depuis ce jour il commença à cacher ses miracles et ses secrets, et à s'appliquer à la loi, jusqu'à ce qu'il eût trente ans accomplis [c] ; quand le père le déclara publiquement vers le Jourdain, par cette voix venue du ciel [d] : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais ; le Saint-Esprit présent sous la forme d'une colombe blanche.

LV.

C'est là celui que nous adorons humblement, parce qu'il nous a donné l'essence et la vie, et nous a fait sortir du sein de nos mères [e], qui a pris un corps humain à cause de nous, et nous a rachetés, afin que la miséricorde éternelle nous environnât, et qu'il nous donnât sa grâce par sa libéralité, sa bienfesance, sa générosité, et sa bienveillance, A lui soit gloire et louange, et puissance et empire, depuis ce temps dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Fin de tout l'*Evangile de l'enfance*, par le secours du Dieu suprême, suivant ce que nous avons trouvé dans l'original.

Enfin le quatrième évangile apocryphe qui nous reste en entier est celui de Nicodème, dont nous avons donné le préambule selon quelques manuscrits, ou la conclusion suivant d'autres, n° XXXVIII. En voici donc actuellement la suite.

a Luc, II, v. 46. — b Luc, II, v. 51. — c Luc, III, v. 23. — d Luc, III, v. 22. — e *Ps.* CXXXIII, v. 13.

ÉVANGILE

DU DISCIPLE NICODÈME,

DE LA PASSION ET DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE MAÎTRE ET SAUVEUR JÉSUS-CHRIST.

ARTICLE PREMIER.

Car Anuas et Caïphas, et Summas, et Datam, Gamaliel, Judas, Lévi, Nephthalim, Alexandre, et Cyrus, et les autres Juifs, viennent vers Pilate au sujet de Jésus, l'accusant de plusieurs mauvaises accusations, et disant : Nous savons que Jésus est fils de Joseph le charpentier, né de Marie, et il dit qu'il est fils de Dieu [a] et roi ; et non seulement il dit cela, mais il veut détruire le sabbat [b] et la loi de nos pères. Les Juifs lui disent : Nous avons pour loi de ne point guérir un jour de sabbat ; or il a guéri des boiteux, des sourds, des paralytiques, des aveugles, et des lépreux, et des démoniaques par de mauvaises pratiques. Pilate leur dit : Comment, par de mauvaises pratiques? Ils lui disent : Il est magicien ; et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons, et qu'ils lui sont tous soumis [c]. Pilate dit : Ce n'est point là chasser les démons par l'esprit immonde, mais par la vertu de Dieu [d]. Et les Juifs disent à Pilate : Nous prions votre grandeur que vous le fassiez paraître devant votre tribunal ; et entendez-le. Or Pilate, appelant un coureur, lui dit : Par quel moyen amènera-t-on le Christ? Mais le coureur sortant, et le connaissant, il l'adora, et étendit par terre un manteau qu'il portait à sa main, disant : Seigneur, marchez là-dessus, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Mais les Juifs, voyant ce que fit le coureur, s'en plaignirent à Pilate, disant : Pourquoi ne l'avez-vous pas

a Matth., XVII, v. 11 ; Marc, XV, v. 2 ; Luc, XXIII, v. 2. — b Matth., XII ; Luc, XIII, v. 18 ; et Jean, V, v. 18. — c Matth., IX, v. 34, et XII, v. 24 ; et Luc, X, v. 17. — d Matth., XII, v. 28 ; Luc, XI, v. 20.

fait assigner par un huissier plutôt que par un coureur? Car le coureur le voyant l'a adoré, et a étendu par terre le manteau qu'il tenait à la main, et lui a dit : Seigneur, le gouverneur vous demande. Pilate, appelant le coureur, lui dit : Pourquoi avez-vous fait cela? Le coureur lui dit : Lorsque vous m'envoyâtes de Jérusalem à Alexandrie [a], je vis Jésus monté sur une humble ânesse, et les enfants des Hébreux criaient *Hosanna*, tenant des rameaux dans leurs mains; mais d'autres étendaient leurs habits dans le chemin, disant : Sauvez-nous, vous qui êtes dans les cieux; béni celui qui vient au nom du Seigneur. Les Juifs crièrent donc contre le coureur, disant : A la vérité les enfants des Hébreux criaient en hébreu; mais vous qui êtes Grec, comment entendez-vous la langue hébraïque? Le coureur leur dit : J'ai interrogé quelqu'un des Juifs, et lui ai dit : Qu'est-ce que ces enfants crient en hébreu? Et il me l'a expliqué, disant, Ils crient *Hosanna*, ce qui veut dire, ô Seigneur, rendez saint, ou bien, Seigneur, sauvez. Pilate leur dit : Mais vous, pourquoi attestez-vous les paroles que les enfants ont dites? en quoi le coureur a-t-il péché? et eux se turent. Le gouverneur dit au coureur : Sortez, et de quelque manière que ce soit, faites-le entrer. Mais le coureur sortant fit comme la première fois, et lui dit : Seigneur, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Jésus entra donc vers les porte-enseignes qui tenaient leurs étendards, et leurs têtes se courbèrent, et ils adorèrent Jésus; ce qui fit crier davantage les Juifs contre les porte-enseignes. Or Pilate dit aux Juifs : Vous n'approuvez pas que les têtes des étendards se sont courbées d'elles-mêmes, et ont adoré Jésus, mais comment criez-vous contre les porte-enseignes parce qu'ils se sont baissés et l'ont adoré? Eux dirent à Pilate : Nous avons vu que les porte-enseignes se sont inclinés et ont adoré Jésus. Mais le gouverneur appelant les porte-enseignes, il leur dit : Pourquoi avez-vous fait ainsi? Les porte-enseignes disent à Pilate : Nous sommes des hommes païens et serviteurs des temples; comment l'avons-nous adoré? mais comme nous tenions nos étendards, ils se sont courbés, et l'ont adoré. Pilate dit aux chefs de la synagogue : Choisissez vous-mêmes des hommes forts, et qu'ils tiennent les étendards; et voyons s'ils se courberont d'eux-mêmes. Les vieillards des Juifs voyant donc douze hommes très forts, ils leur firent tenir les étendards, et paraître devant le gouverneur. Pilate dit au coureur : Faites sortir Jésus, et faites-le rentrer comme vous voudrez; et Jésus et le coureur sortirent du prétoire. Et Pilate appelant les premiers porte-enseignes, leur jurant par le salut de César que s'ils ne portent pas ainsi les étendards lorsque Jésus entrera, je couperai vos têtes. Et le gouverneur ordonna que Jésus entrât une seconde fois, et le coureur fit comme la première fois, et pria instamment Jésus de marcher sur son manteau; et il y marcha et entra. Mais comme Jésus entrait, les étendards se courbèrent et l'adorèrent.

II.

Or Pilate, voyant cela, fut saisi de crainte, et commença à se lever de son siége; mais comme il pensait à se lever, l'épouse de Pilate, qui était éloignée, lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce juste [a]; car j'ai beaucoup souffert à cause de lui cette nuit en songe. Les Juifs, entendant cela, dirent à Pilate : Ne vous avons-nous pas dit qu'il est magicien? Voilà qu'il a envoyé ce songe à votre épouse; mais Pilate, appelant Jésus, lui dit : Entendez-vous ce qu'ils déposent contre vous? et vous ne dites rien. Jésus lui répondit : S'ils n'avaient pas le pouvoir de parler, ils ne parleraient pas; mais parce que chacun a le pouvoir de parler bien ou mal, ils verront. Les vieillards des Juifs répondirent à Jésus : Que verrons-nous? La première chose que nous avons vue de vous, c'est que vous êtes né de la fornication. Secondement qu'à votre naissance les enfants de Bethléem ont été massacrés. Troisièmement, que votre père et votre mère Marie s'enfuirent en Égypte, parce qu'ils n'avaient pas confiance au peuple. Quelques uns des Juifs assistants, qui pensaient bien, disent : Nous ne disons pas qu'il est né de la fornication; le discours que vous tenez là n'est pas vrai, parce que le mariage s'est fait, comme le disent ceux mêmes qui sont de votre nation. Annas et Caïphas disent à Pilate : Il faut entendre toute la multitude qui crie qu'il est né de la fornication, et qu'il est magicien; mais ceux qui nient qu'il soit né de la fornication sont des prosélytes et ses disciples. Pilate dit à Annas et Caïphas : Quels sont les prosélytes? Ils disent : Ils sont fils de païens, et maintenant ils sont devenus Juifs. Éliézer et Astérius, et Antoine, et Jacques, Caras [b] et Samuel, Isaac et Phinées, Crippus et Agrippa, Annas et Judas, disent : Nous ne sommes point prosélytes, mais nous sommes fils de Juifs, et nous disons la vérité, et nous avons assisté au mariage de Marie. Or Pilate, portant la parole aux douze hommes qui dirent cela, leur dit : Je vous conjure par le salut de César, s'il n'est pas né de la fornication, ou si ce que vous avez dit est véritable. Ils disent à Pilate : Nous avons pour loi

[a] *Act.*, IV, v. 6.

[a] Matth., XXVII, v. 19. — [b] Cyrus

de ne point jurer, parce que cela est péché : qu'ils jurent eux par le salut de César, que ce n'est pas comme nous avons dit, et nous sommes coupables de mort. Annas et Caïphas disent à Pilate : Ces douze ne nous croiront pas parce que nous savons qu'il est né du crime, et qu'il est magicien ; et il dit qu'il est fils de Dieu et roi, ce que nous ne croyons pas, et que nous craignons d'entendre. Pilate fesant donc sortir tout le peuple, excepté les douze hommes qui ont dit qu'il n'est pas né de la fornication, et ayant aussi fait retirer Jésus à l'écart, il leur dit : Pour quelle raison les Juifs veulent-ils faire mourir Jésus? Ils lui disent : Leur zèle vient de ce qu'il guérit le jour du sabbat. Pilate dit : C'est pour une bonne œuvre qu'ils veulent le faire mourir? Ils lui disent : Oui, Seigneur.

III.

Pilate alors, rempli de colère, sortit du prétoire, et dit aux Juifs : Je prends la terre à témoin que je ne trouve aucune faute en cet homme. Les Juifs disent à Pilate : S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas livré. Pilate leur dit : Prenez-le, vous, et le jugez selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Il ne nous est permis de faire mourir personne. Pilate dit aux Juifs : Elle vous dit donc [a] ne tuez point : mais non pas à moi? Et il entra une seconde fois dans le prétoire, et il fit venir Jésus seul, et lui dit : Êtes-vous le roi des Juifs? Et Jésus répondant, dit à Pilate : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? Pilate répondant, dit à Jésus : Est-ce que je suis Juif, moi? la nation et les princes des prêtres vous ont livré à moi. Qu'avez-vous fait? Jésus répondant dit : Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes ministres résisteraient, et je n'aurais pas été livré aux Juifs; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate dit : Vous êtes donc roi? Jésus répondit : Vous dites que je suis roi. Jésus dit encore à Pilate : Je suis né en cela, je suis né pour cela, et je suis venu pour cela, afin que je rende témoignage à la vérité; et tout homme qui est de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? Jésus dit : La vérité est du ciel. Pilate dit : La vérité n'est donc pas sur la terre? Jésus dit à Pilate : Faites attention que la vérité est sur la terre parmi ceux qui, pendant qu'ils ont le pouvoir de juger, se servent de la vérité, et rendent des jugements justes.

a *Exod.*, xx, v. 13.

IV.

Pilate, laissant donc Jésus dans le prétoire, sortit dehors vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve pas une seule faute en Jésus. Les Juifs lui disent : Il a dit [a] : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. Pilate leur dit : Quel est ce temple dont il parle? Les Juifs lui disent : Celui que Salomon bâtit en quarante-six ans [b], il a dit *qu'il peut* le détruire et le rebâtir en trois jours; et Pilate leur dit une seconde fois : Je suis innocent du sang de cet homme, vous verrez. Les Juifs lui disent : Que son sang *soit* sur nous et sur nos enfants. Pilate appelant les vieillards et les scribes, les prêtres et les lévites, il leur dit secrètement : Ne faites pas ainsi : je n'ai rien trouvé digne de mort dans votre accusation touchant la guérison des malades et la violation du sabbat. Les prêtres et les lévites disent à Pilate : Par le salut de César, si quelqu'un a blasphémé [c], il est digne de mort. Or celui-ci a blasphémé contre le Seigneur. Le gouverneur fit une seconde fois sortir les Juifs du prétoire, et fesant venir Jésus, il lui dit : Que vous ferai-je? Jésus lui répondit : Ainsi qu'il est dit. Pilate lui dit : Comment est-il dit? Jésus lui dit : Moïse et les prophètes ont annoncé ma passion et ma résurrection. Ce que les Juifs ayant appris, ils en furent irrités, et dirent à Pilate : Que voulez-vous entendre davantage le blasphème de cet *homme*? Pilate leur dit : Si ce discours vous paraît un blasphème, prenez-le, vous, et le citez à votre synagogue, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi décide que si un homme pèche contre un homme, il soit digne de recevoir quarante moins un *coup* [d]; mais s'il a blasphémé contre le Seigneur, d'être alors lapidé. Pilate leur dit : Si ce discours est un blasphème, jugez-le vous-mêmes selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi nous ordonne [e] de ne tuer personne. Nous voulons qu'il soit crucifié, parce qu'il est digne de la croix. Pilate leur dit : Il n'est pas bon qu'il soit crucifié; mais châtiez-le [f], et le renvoyez. Or le gouverneur, regardant le peuple des Juifs qui l'environnait, vit plusieurs Juifs qui pleuraient, et il dit aux princes des prêtres des Juifs : Toute la multitude ne desire pas qu'il meure. Les vieillards des Juifs disent à Pilate : Nous ne sommes venus ici, nous et toute la mul-

a Jean, II, v. 20. — b On trouve le même nombre dans l'*Évangile de saint Jean* (c. II, v. 30), quoique Salomon l'eût bâti en sept ans (liv. III, *Reg.*, c. VI., v. 38), et qu'il eût été rebâti par Hérode en neuf ans et demi (Josèphe, *Antiq.*, liv. XV, ch. XIV.) — c *Lévit.*, XXIV, v. 16; *Deut.*, XIII, v. 10. — d II, *Corinth.*, XI, v. 24. — e *Exod.*, XX, v. 15. — f *Luc*, XXIII, v. 16.

titude, qu'afin qu'il meure. Pilate leur dit : Pourquoi mourra-t-ils ? Il lui disent : Parce qu'il se dit être fils de Dieu et roi.

V.

Or un certain Nicodème, homme juif, se présenta devant le gouverneur, et dit : Je vous prie, juge miséricordieux, que vous daigniez m'entendre un instant. Pilate lui dit : Parlez. Nicodème dit : C'est moi qui ai dit aux vieillards des Juifs, et aux scribes, et aux prêtres, et aux lévites, et à toute la multitude des Juifs dans la synagogue : Que cherchez-vous avec cet homme? Cet homme fait plusieurs prodiges bons et glorieux, tels qu'aucun homme sur la terre n'en a fait ou n'en fera ; renvoyez-le, et ne lui faites *aucun* mal. S'il est de Dieu [a], ses prodiges subsisteront ; mais s'il est des hommes, ils seront dissipés. De même que *quand* Moïse, envoyé de Dieu en Égypte, fit des prodiges que Dieu lui fit faire devant Pharaon, roi d'Égypte, il y avait Jannès et Mambrès [b], magiciens, et ils firent, par leurs enchantements, les prodiges qu'avait faits Moïse, mais non pas tous ; et les prodiges que firent les magiciens n'étaient pas de Dieu, comme vous savez, vous scribes et pharisiens : ils périrent eux qui les firent, et tous ceux qui les crurent [c], et maintenant renvoyez cet homme, parce que les prodiges dont vous l'accusez sont de Dieu, et il n'est pas digne de mort. Les Juifs disent à Nicodème : Vous êtes devenu son disciple, et vous parlez pour lui. Nicodème leur dit : Est-ce que le gouverneur est aussi devenu son disciple, et qu'il parle pour lui? Est-ce qu'il ne tient pas sa dignité de César? Or les Juifs frémissaient lorsqu'ils entendirent ces *paroles*, et grinçaient des *dents* contre Nicodème, et lui disaient : Recevez de lui la vérité, et ayez votre possession avec le Christ. Nicodème dit : Ainsi soit-il, que je la reçoive comme vous l'avez dit.

VI.

Un certain autre, sortant d'entre les Juifs, priait le gouverneur qu'il voulût entendre une parole. Le gouverneur dit : Dites tout ce que vous voulez dire. J'ai été couché pendant trente ans à Jérusalem auprès de la piscine probatique [d], souffrant une grande infirmité, attendant la santé, qui revenait à l'arrivée de l'ange qui troublait l'eau selon le temps ; et celui qui descendait le premier dans l'eau après l'agitation de l'eau, était guéri de toute infirmité ; et Jésus m'y trouvant languissant, me dit : Voulez-vous être guéri ? Et je répondis : Seigneur, je n'ai pas un homme qui me mette dans la piscine, lorsque l'eau aura été troublée ; et il me dit : Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. Et étant guéri sur-le-champ, je pris mon lit et je marchai. Les Juifs disent à Pilate : Seigneur gouverneur, demandez-lui quel jour c'était quand ce languissant fut guéri. Le languissant guéri dit : Le sabbat. Les Juifs disent à Pilate : N'est-ce pas ainsi que nous vous avons appris qu'il guérit dans le sabbat, et qu'il chasse les démons par le prince des démons? Et un certain autre Juif sortant, dit [a] : J'étais aveugle, j'entendais les voix, et ne pouvais voir personne, et comme Jésus eut passé, j'entendis la troupe qui passait, et je demandai ce que c'était ; et ils me dirent que Jésus passait ; et je criai, disant, Jésus fils de David, ayez pitié de moi ; et s'arrêtant, il me fit conduire vers lui, et me dit, Que voulez-vous? Et je dis, Seigneur, que je voie ; et il me dit, Regardez ; et aussitôt je vis, et je le suivis plein de joie et rendant grâces. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais lépreux et il m'a guéri d'une seule parole, disant, Je veux [b], soyez guéri ; et tout d'un coup je fus guéri de la lèpre. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais courbé [c], et il m'a redressé d'une parole.

VII.

Et une certaine femme [d] nommée Véronique, dit : J'avais une perte de sang depuis douze ans, et j'ai touché la frange de son vêtement, et aussitôt le flux de mon sang s'est arrêté. Les Juifs disent : Nous avons une loi [e] qu'une femme n'est pas reçue en témoignage ; et un certain Juif, après autres choses, dit : J'ai vu Jésus [f] être invité à des noces avec ses disciples, et le vin manquer en Cana de Galilée ; et lorsque le vin eut manqué, il ordonna à ceux qui servaient de remplir d'eau six cruches qui étaient là, et ils les remplirent jusqu'au bord, et il les bénit et changea l'eau en vin ; et toutes sortes de gens en burent en admirant ce prodige ; et un autre Juif se présenta dans le milieu et dit : J'ai vu Jésus [g] à Capharnaüm enseigner dans la synagogue ; et un certain homme était dans la synagogue, ayant le démon, et il s'écria, disant : Laissez-moi. Qu'y a-t-il entre nous et vous, Jésus de Nazareth ? vous êtes venu nous perdre. Je sais que vous êtes le saint de Dieu ; et Jésus le reprit, et lui dit : Taisez-vous, esprit immonde, et sortez de cet homme ; et aussitôt il en sortit, et ne lui fit aucun mal ; et un certain pharisien dit ces *paroles* : J'ai vu qu'une grande

a *Act.*, V, v. 38. — b II, Tim., III, v. 8, on lit *Jambrès*. — c *Act.*, V, v. 37. — d Jean, V, v. 3.

a Marc, X, v. 40. — b Matth., VIII, v. 3. — c Luc, XIII, v. 12, dit que c'était une femme. — d Matth., IV, v. 20, ne dit pas son nom. — e Selden, liv. II, *de Synedr.*, XIII, n° 11. — f Jean, II. — g Marc, I, v. 23.

troupe [a] est venue vers Jésus, de Galilée et de la Judée, et des bords de la mer, et de plusieurs régions en-deçà du Jourdain, et plusieurs infirmes venaient à lui, et il les guérissait tous [b]; et j'ai entendu les esprits immondes [c] criant, et disant : Vous êtes le Fils de Dieu; et Jésus les menaçait fortement, pour qu'ils ne le fissent pas connaître.

VIII.

Après cela, un certain nommé Centurion [d] dit : J'ai vu Jésus à Capharnaüm, et je l'ai prié, disant : Seigneur [e], mon enfant est couché paralytique à la maison. Et Jésus me dit : Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru; et l'enfant fut guéri à l'heure même. Ensuite un certain prince [f] dit : J'avais un fils à Capharnaüm qui se mourait; et lorsque j'appris que Jésus arrivait en Galilée, j'allai et le priai qu'il descendît dans ma maison et qu'il guérît mon fils, car il commençait à mourir. Et il me dit : Allez, votre fils est vivant; et mon fils fut guéri à l'heure même. Et plusieurs autres d'entre les Juifs, tant hommes que femmes, crièrent, disant : Celui-là *est* véritablement le fils de Dieu, puisqu'il guérit tous les *maux* d'une seule parole, et que les démons lui sont soumis en toutes choses. Quelques uns d'eux disent : Cette puissance n'est que de Dieu. Pilate dit aux Juifs : Pourquoi les démons ne se soumettent-ils pas à vous qui enseignez? Quelques uns d'entre eux disent : Cette puissance n'est que de Dieu, pour que les démons soient soumis. Mais d'autres dirent à Pilate [g] : Parce qu'il a fait sortir du tombeau Lazare mort depuis quatre jours. Le gouverneur, entendant ces *choses*, dit, tout effrayé, à la multitude des Juifs : Que vous servira-t-il de répandre le sang innocent?

IX.

Et Pilate fesant venir Nicodème et les douze hommes qui dirent qu'il n'était pas né de la fornication, il leur dit : Que ferai-je, parce qu'il se fait une sédition dans le peuple? Ils lui disent : Nous ne savons pas, que ceux qui excitent la sédition voient eux-mêmes. Pilate, fesant revenir une seconde fois la multitude, leur dit : Vous savez que c'est votre coutume, le jour des azymes [h], que je vous délivre un prisonnier; j'ai un insigne prisonnier [i] homicide, qui se nomme Barrabas, et Jésus qui s'appelle Christ, en qui je ne trouve aucune cause de mort. Lequel donc de ces deux voulez-vous que je vous délivre? Ils crièrent tous, disant : Délivrez-nous Barrabas. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui s'appelle le Christ? Ils disent tous : Qu'il soit crucifié. Ils crièrent une seconde fois disant à Pilate [a] : Vous n'êtes pas ami de César si vous le délivrez, parce qu'il a dit qu'il est fils de Dieu et roi : est-ce peut-être que vous voulez que ce soit lui et non César? Alors Pilate, rempli de fureur, leur dit : Votre nation a toujours été séditieuse, et vous avez été contraires à ceux qui vous ont fait du bien. Les Juifs répondirent : Qui sont ceux qui ont été pour nous? Pilate leur dit [b] : Votre Dieu qui vous a tirés de la dure servitude des Egyptiens, et vous a fait traverser la mer Rouge à pied sec, et vous a nourris dans le désert avec la manne et la chair des cailles, et a produit de l'eau de la pierre, et vous a donné une loi du ciel; et en toutes choses vous avez irrité votre Dieu, et vous avez cherché à vous faire un veau jeté en fonte, et vous avez adoré, et vous avez immolé; et vous avez dit : Israël, ce sont là tes dieux, qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. Et votre Dieu a voulu vous perdre; et [c] Moïse a prié pour vous afin que vous ne mourussiez pas : et votre Dieu l'a écouté, et il vous a remis votre péché. Ensuite, étant irrités, vous avez voulu tuer [d] vos prophètes, Moïse et Aaron, quand ils s'enfuirent dans le tabernacle; et vous avez toujours murmuré contre Dieu et ses prophètes. Et, se levant de son tribunal, il voulut sortir dehors. Mais tous les Juifs crièrent : Nous savons que César est roi, *et* non Jésus [e]... Car quand il naquit, alors des mages vinrent et lui offrirent des présents. Ce qu'Hérode ayant appris, il fut fort troublé, et il voulut le faire mourir. Ce que son père ayant connu, il s'enfuit en Égypte avec sa mère Marie. Hérode, lorsqu'il eut appris qu'il était né, voulut le faire mourir, et il envoya massacrer tous les enfants qui étaient nés à Bethléem, et dans tous ses environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Pilate entendant ces paroles, craignit; et le silence étant fait dans le peuple qui criait, il dit à Jésus [f] : Vous êtes donc roi? Tous les Juifs disent à Pilate : C'est là celui qu'Hérode cherchait à faire mourir. Or Pilate, prenant de l'eau [g], lava ses mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste, vous n'avez qu'à voir. Et les Juifs répondirent disant : Que son sang *soit* sur nous et sur nos enfants. Alors Pilate fit amener Jésus devant lui, et lui dit ces paroles : Votre nation vous a réprouvé en qua-

a Marc, III, v. 7. — b Matth., XII, v. 15. — c Marc, III, v. 11. — d Matth., VIII, v. 5, dit que *centurion* était le nom de son office. — e Luc, VII, v. 2, dit mon serviteur. — f Jean, IV, v. 46. — g Jean, XI. — h Jean, XVIII, v. 39 — i Matth., XXVII, v. 16.

a Jean, XIX, v. 12. — b *Act.* VII. — c *Exod.*, XXII, v. 31. — d *Num.*, XIV. — e Il semble qu'il manque ici une phrase. Matth., II. — f Jean, XXVIII, v. 37. — g Matth., XXVII, v. 24.

lité de roi. C'est pourquoi moi, Hérode [a], j'ordonne que vous soyez flagellé selon les statuts des premiers princes, et que vous soyez d'abord lié, et pendu en croix dans le lieu où vous avez été arrêté, et deux méchants avec vous, dont les noms sont Dimas et Gestas.

X.

Et Jésus sortit du prétoire et deux larrons avec lui. Et lorsqu'ils furent arrivés au lieu qui s'appelle Golgotha [b], ils le dépouillèrent de son vêtement, et le ceignent d'un linge, et mettent une couronne d'épines sur sa tête, et lui donnent un roseau dans sa main. Et ils pendent pareillement les deux larrons avec lui, Dimas à sa droite, et Gestas à sa gauche. Or Jésus dit : Mon père, pardonnez-leur, puisqu'ils ne savent ce qu'ils font. Et ils partagèrent ses vêtements en jetant le sort sur sa robe. Et les peuples se tinrent *là ;* et les princes des prêtres, et les vieillards des Juifs, le raillaient, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve à présent lui-même s'il peut. S'il est fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix. Or les soldats se moquaient de lui; et, prenant du vinaigre et du fiel, ils lui présentaient à boire et lui disaient : Si vous êtes le roi des Juifs, délivrez-vous vous-même. Mais le soldat Longin prenant une lance, ouvrit son côté; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Or Pilate mit sur la croix un écriteau en lettres hébraïques, et latines, et grecques, contenant ces *paroles :* Celui-ci est le roi des Juifs. Mais un des deux larrons qui étaient crucifiés avec Jésus, nommé Gestas, dit à Jésus : Si vous êtes le Christ, délivrez-vous vous-même, et nous *aussi.* Mais le larron qui était pendu à sa droite, nommé Dimas, répondant le reprit, et dit : Ne craignez-vous pas Dieu, vous qui êtes *du nombre* des condamnés dans ce jugement? Pour nous, c'est avec raison et justice que nous avons reçu la récompense de nos actions; mais ce Jésus, quel mal a-t-il fait? Et après cela il dit à Jésus en soupirant : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez venu dans votre royaume. Mais Jésus répondit, et lui dit : En vérité, je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.

XI.

Or il était près de la sixième heure, et les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Mais le soleil s'obscurcissant, voilà que le voile du temple se fendit depuis le haut jusqu'en bas, et les pierres se fendirent, et les monuments furent ouverts, et plusieurs corps des saints, qui sont morts, ressuscitèrent. Et environ la neuvième heure, Jésus s'écria à haute voix, disant, *Eli! Eli! lamma sabacthani;* ce qu'on a interprété, Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Et après cela, Jésus dit : Mon père, je recommande mon esprit en vos mains. Et disant cela il rendit l'esprit. Mais le centurion voyant que Jésus, en criant ainsi, avait rendu l'esprit, glorifia Dieu, et dit : Véritablement cet homme était juste. Et tous *ceux du* peuple qui étaient présents furent grandement troublés à ce spectacle; et considérant ce qui s'était passé, ils frappèrent leurs poitrines, et alors ils revenaient à la ville de Jérusalem. Le centurion, venant vers le gouverneur, lui rapporta tout ce qui s'était passé. Et lorsque le gouverneur eut appris tout ce qui s'était passé, il fut très chagrin; et, fesant assembler *tous* les Juifs à la fois, il leur dit : Avez-vous vu les signes qui ont paru au soleil, et tous les autres *prodiges* qui sont arrivés tandis que Jésus mourait? Ce que les Juifs ayant entendu, ils répondirent au gouverneur : L'éclipse est arrivée selon la vieille coutume. Or tous ceux de sa connaissance se tenaient de loin, de même que les femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée, en regardant ces choses. Et voici un certain homme d'Arimathie, nommé Joseph [a], lequel Joseph était aussi disciple, en cachette cependant, à cause de la crainte des Juifs; il vint au gouverneur, et pria le gouverneur qu'il lui permît qu'il enlevât le corps de Jésus de la croix. Et le gouverneur le permit. Or Nicodème vint apportant avec soi un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres; et ils descendirent, en pleurant, Jésus de la croix, et l'enveloppèrent dans des linges avec des aromates, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir, et ils le mirent dans un monument neuf que Joseph avait construit, et qu'il avait fait tailler dans la pierre, dans lequel aucun homme n'avait été mis, et ils roulèrent une grande pierre à la porte de la caverne.

XII.

Or les Juifs injustes, apprenant qu'il a demandé le corps de Jésus et qu'il l'a enseveli, cherchaient et Nicodème et ces douze hommes qui ont dit devant le gouverneur qu'il n'est pas né de la fornication, et les autres bons qui avaient déclaré ses bonnes œuvres. Or, tous s'étant cachés à cause de la crainte des Juifs, le seul Nicodème se montra à eux quand ils entrèrent dans la synagogue. Et

[a] Matth., XXVI, v. 27, dit Pilate. — [b] Matth., XXVII, v. 33.

[a] Jean, XIX, v. 38.

les Juifs lui dirent : Et vous, comment avez-vous osé entrer dans la synagogue, parce que vous étiez sectateur du Christ? Que sa part soit avec vous dans le siècle à venir. Et Nicodème répondit : Ainsi soit-il, que cela soit ainsi, que ma part soit avec lui dans son royaume. Joseph pareillement, lorsqu'il fut monté vers les Juifs, il leur dit : Pourquoi êtes-vous irrités contre moi, parce que j'ai demandé à Pilate le corps de Jésus? Voilà que je l'ai mis dans mon monument, et je l'ai enveloppé dans un snaire propre, et j'ai placé une grande pierre à la porte de la caverne : pour moi, j'ai bien agi à son égard, au lieu que vous avez mal agi envers le juste pour le crucifier; mais vous l'avez abreuvé de vinaigre, et vous l'avez couronné d'épines, et vous l'avez déchiré de verges, et vous avez fait des imprécations sur son sang. Les Juifs entendant cela eurent l'esprit chagrin, et troublé. Ils se saisirent de Joseph, et le firent garder avant le jour du sabbat jusqu'après le jour des sabbats; et ils lui dirent : Reconnaissez qu'à cette heure il ne convient pas de vous faire aucun mal jusqu'au premier jour du sabbat. Mais nous savons que vous ne serez pas digne de la sépulture, mais nous donnerons vos chairs aux volatiles du ciel et aux bêtes de la terre. Joseph répondit : Ce discours est semblable à l'orgueilleux Goliath, qui insulta le Dieu vivant envers saint David [a]. Mais vous, savez-vous, scribes et docteurs, que Dieu dit par le prophète [b] : A moi la vengeance, et je rendrai le mal dont vous me menacez seulement. Dieu, que vous avez pendu en croix, est *assez* puissant pour m'arracher de votre main. Tout le crime viendra sur vous. Car lorsque le gouverneur a lavé ses mains, il a dit [c] : Je suis pur du sang de ce juste. Et vous répondant, vous avez crié : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Puissiez-vous, comme vous avez dit, périr à jamais! Mais les Juifs, entendant ces discours, en furent très irrités. Et, se saisissant de Joseph, ils l'enfermèrent dans une chambre où il n'y avait point de fenêtre. Annas et Caïphas mirent le scellé à la porte sur la clef, y posèrent des gardes, et tinrent conseil avec les prêtres et les lévites pour faire une assemblée générale après le jour du sabbat. Et ils pensèrent de quelle mort ils feraient mourir Joseph. Cela étant fait, les princes Annas et Caïphas ordonnèrent qu'on amenât Joseph. Toute l'assemblée, entendant ces choses, fut saisie d'admiration, parce qu'ils trouvèrent la clef de la chambre scellée [d], et ne trouvèrent pas Joseph. Annas et Caïphas s'en allèrent.

a I, Sam., XVII, v. 27. — b *Deut.*, XXXII, v. 35. — c Matth., XXVII, v. 24. — d *Act.*, V, 18, et 23.

XIII.

Comme tous admiraient ces choses, voici qu'un des soldats qui gardaient le sépulcre dit dans la synagogue : Que comme nous gardions le monument de Jésus, il s'est fait un tremblement de terre [a], et nous avons vu l'ange de Dieu; comment il a roulé la pierre du monument, et il était assis dessus, et son regard était comme la foudre, et son vêtement comme la neige. Et nous sommes devenus comme morts de peur. Et nous avons entendu l'ange disant aux femmes *qui étaient venues* au sépulcre de Jésus : Ne craignez point; je sais que vous cherchez Jésus crucifié; il est ressuscité ici comme il l'a prédit. Venez et voyez le lieu où il avait été mis, et allez vite dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts, et il vous précèdera en Galilée; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Et les Juifs fesant venir tous les soldats qui avaient gardé le tombeau de Jésus, ils leur dirent : Quelles sont ces femmes à qui l'ange a parlé? pourquoi ne les avez-vous pas arrêtées? Les soldats répondant dirent : Nous ne savons ce qu'ont été ces femmes, et nous sommes devenus comme morts par la crainte de l'ange; et comment aurions-nous pu arrêter ces femmes? Les Juifs leur dirent : Le Seigneur est vivant parce que nous ne vous croyons pas. Les soldats répondant dirent aux Juifs : Vous avez vu et entendu Jésus qui fesait de si grands miracles, et vous ne l'avez pas cru, comment pourriez-vous nous croire? Vous avez certes bien dit : Le Seigneur est vivant, et le Seigneur est véritablement vivant. Nous avons appris que vous avez enfermé Joseph, qui ensevelit le corps de Jésus, dans une chambre dont vous aviez scellé la clef, et l'ouvrant vous ne l'avez pas trouvé. Donnez-nous donc Joseph que vous avez gardé dans une chambre, et nous vous donnerons Jésus, que nous avons gardé dans le sépulcre. Les Juifs répondant dirent : Nous vous donnerons Joseph, donnez-nous Jésus. Joseph est dans sa ville d'Arimathie. Les soldats répondant dirent : Si Joseph est dans Arimathie, Jésus est en Galilée, comme nous l'avons appris de l'ange qui le disait aux femmes. Les Juifs, entendant ces choses, craignirent, disant en eux-mêmes : Certes tous ceux qui entendront ces discours croiront en Jésus. Et rassemblant beaucoup d'argent, ils le donnèrent aux soldats, disant : Dites que, comme vous dormiez, les disciples de Jésus sont venus la nuit et ont dérobé le corps de Jésus. Et si cela est rapporté à Pilate le gouverneur, nous répondrons pour vous, et nous vous mettrons en sûreté. Or

a Matth., XXVIII, v. 2.

les soldats, en recevant ainsi, dirent comme les Juifs le leur avaient ordonné, et leur discours se divulgua partout.

XIV.

Or un certain prêtre nommé Phinées, et Ada, maître d'école, et un lévite nommé Agée, ces trois vinrent de Galilée à Jérusalem, et dirent aux princes des prêtres et à tous ceux qui étaient dans les synagogues : Ce Jésus que vous avez crucifié, nous l'avons vu parlant avec ses onze disciples, étant assis au milieu d'eux sur la montagne [a] des Oliviers, et leur disant : Allez dans tout le monde, prêchez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Et [b] celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé. Et lorsqu'il eut dit ces paroles à ses disciples, nous l'avons vu qui montait au ciel. Et les princes des prêtres, et les vieillards et les lévites entendant cela, dirent à ces trois hommes : Rendez [c] gloire au Dieu d'Israël, et confessez-lui si ce que vous avez vu et entendu est vrai. Mais eux répondant dirent : Le Seigneur de nos pères est vivant, le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, comme nous avons entendu Jésus parler avec ses disciples, et comme nous l'avons vu monter au ciel ; ainsi nous vous disons la vérité. Et ces trois hommes répondant dirent [d] :.. Et ajoutant ces paroles, ces trois hommes dirent : Nous pècherons, si nous ne disons pas les paroles que nous avons entendues de Jésus, et que nous l'avons vu monter au ciel. Aussitôt les princes des prêtres se levant, tenant la loi du Seigneur, ils jurèrent contre eux, disant : N'annoncez plus désormais les paroles que vous avez dites de Jésus, et ils leur donnèrent beaucoup d'argent. Et ils envoyèrent avec eux d'autres hommes, pour les conduire jusque dans leur contrée, afin qu'ils ne s'arrêtassent point à Jérusalem. Tous les Juifs s'assemblèrent donc, et firent entre eux une grande lamentation, disant : Quel est ce prodige qui s'est fait à Jérusalem ? Mais Annas et Caïphas les consolant, dirent : Est-ce que nous devons croire les soldats qui ont gardé le monument de Jésus, qui nous disent qu'un ange a roulé la pierre de la porte du monument ? Peut-être que ce sont ses disciples qui le leur ont dit, et qui leur ont donné de l'argent pour le leur faire dire, et pour enlever le corps de Jésus. Or sachez qu'il ne faut croire en aucune manière à des étrangers, parce qu'ils ont reçu de nous beaucoup d'argent. Et ils ont dit à tout le monde comme nous leur avons dit de dire. Ou ils nous garderont la foi, ou aux disciples de Jésus.

a Matth., XXVIII, v. 16. — b Marc., XVI, v. 16 et 19. — c Jos., VII, v. 19. — d Il semble qu'il manque ici quelques paroles.

XV.

Nicodème se levant donc, dit : Vous parlez à propos, enfants d'Israël. Vous avez entendu tout ce qu'ont dit ces trois hommes jurant en la loi du Seigneur, lesquels ont dit : Nous avons vu Jésus parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et nous l'avons vu monter au ciel. Et l'Écriture nous enseigne que le bienheureux prophète Élias [a] fut enlevé, et qu'Élisée interrogé par les fils des prophètes, Où est notre père Élias ? leur dit qu'il a été enlevé. Et les fils des prophètes lui dirent : Peut-être l'esprit l'a-t-il enlevé dans les montagnes d'Israël. Mais choisissons des hommes avec nous, et, parcourant les montagnes d'Israël, peut-être le trouverons-nous. Et ils ne le trouvèrent point. Et maintenant, fils d'Israël, écoutez-moi, et envoyons des hommes dans les montagnes d'Israël, de peur que l'esprit n'ait enlevé Jésus, et peut-être nous le trouverons et nous ferons pénitence. Et le conseil de Nicodème plut à tout le peuple, et ils envoyèrent des hommes, et cherchant ils ne trouvèrent pas Jésus, et étant de retour, ils dirent : En allant de côté et d'autre nous n'avons pas trouvé Jésus, mais nous avons trouvé Joseph dans sa ville d'Arimathie. Les princes et tous les peuples entendant ces choses se réjouirent et glorifièrent le Dieu d'Israël, parce qu'on a trouvé Joseph qu'ils ont enfermé dans une chambre, et qu'ils n'ont pas trouvé. Et fesant une grande assemblée, les princes des prêtres dirent : Par quel moyen pouvons-nous faire venir Joseph à nous et parler avec lui ? Et prenant un tome de papier, ils écrivirent à Joseph, disant : La paix soit avec vous et tous ceux qui sont avec vous. Nous savons que nous avons péché contre vous et contre Dieu. Daignez donc venir vers vos pères, parce que nous avons admiré votre délivrance. Nous savons que nous avons eu un mauvais dessein contre vous, et le Seigneur a pris soin de vous, et le Seigneur lui-même vous a délivré de notre dessein. Paix à vous, Joseph honorable, *de la part* de tout le peuple. Et ils choisirent sept hommes amis de Joseph, et ils leur dirent : Lorsque vous serez arrivés vers Joseph, saluez-le en paix en lui donnant la lettre. Et les hommes arrivant vers Joseph, le saluant en paix, lui donnèrent le livret de la lettre. Et lorsque Joseph eut lu, il dit : Béni *soyez-vous*, Seigneur Dieu, qui m'avez délivré d'Israël, afin qu'il ne répandît pas mon sang. Béni

a IV, *Reg.*, ch. II, v. 11.

soyez-vous, Seigneur Dieu, qui m'avez couvert de vos ailes : et Joseph les embrassa et les reçut dans sa maison. Mais un autre jour Joseph, montant son âne, marcha avec eux, et ils allèrent à Jérusalem. Et tous les Juifs l'ayant appris, ils lui coururent au-devant criant et disant : Paix à votre entrée, père Joseph. Auxquels répondant, il dit : Paix à tout le monde. Et tous l'embrassèrent. Et Nicodème le reçut dans sa maison, fesant un grand festin [a]. Mais un autre jour de préparation, Annas, Caïphas et Nicodème dirent à Joseph : Confessez au Dieu d'Israël, et manifestez-nous toutes choses sur lesquelles vous serez interrogé, parce que nous avons été fâchés de ce que vous avez enseveli le corps du Seigneur Jésus : vous enfermant dans une chambre, nous ne vous avons pas trouvé, et nous avons été fort étonnés, et la crainte nous a saisis jusqu'à ce que nous vous avons reçu présent. Devant Dieu donc manifestez-nous ce qui s'est fait. Or Joseph, répondant, dit : Vous m'enfermâtes bien un jour de préparation vers le soir. Comme je fesais mon oraison le jour du sabbat à minuit, la maison fut suspendue par les quatre angles, et je vis Jésus comme un éclat de lumière, et je tombai par terre de frayeur. Mais Jésus, tenant ma main, m'éleva de terre, et une rosée me couvrit. Et essuyant ma face il m'embrassa, et me dit : Ne craignez point, Joseph, regardez-moi, et voyez que c'est moi [b]. Je regardai donc, et je dis : Mon maître Élias. Et il me dit : Je ne suis pas Élias moi, mais je suis Jésus de Nazareth, dont vous avez enseveli le corps. Mais je lui dis : Montrez-moi le monument où je vous ai mis. Or Jésus tenant ma main, me conduisit dans le lieu où je l'ai mis, et me montra le suaire et le lange dans lequel j'avais enveloppé sa tête. Alors je connus que c'est Jésus, et je l'adorai, et je dis [c] : Béni *soit* celui qui vient au nom du Seigneur. Mais Jésus, tenant ma main, me conduisit à Arimathie dans ma maison; et me dit : Paix à vous, et jusqu'au quarantième jour ne sortez pas de votre maison. Pour moi, je vais vers mes disciples.

XVI.

Lorsque les princes et les prêtres et les autres prêtres et les lévites eurent entendu toutes ces choses, ils furent étonnés et tombèrent par terre comme morts sur leurs visages, et s'écriant entre eux, ils dirent : Quel est ce prodige qui s'est fait à Jérusalem? Nous connaissons le père et la mère de Jésus. Et un certain lévite dit : J'ai connu plusieurs *personnes* de sa parenté craignant Dieu, et offrant toujours dans le temple des hosties et des holocaustes avec des oraisons au Dieu d'Israël. Et lorsque le grand-prêtre Siméon le reçut, le tenant dans ses mains, il lui dit [a] : Maintenant, Seigneur, vous renvoyez votre serviteur en paix selon votre parole, parce que mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples; la lumière pour la révélation des nations et la gloire de votre peuple d'Israël. Pareillement le même Siméon bénit Marie, mère de Jésus, et lui dit : Je vous annonce touchant cet enfant qu'il a été mis pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et pour signe de contradiction. Et le glaive traversera votre âme, et les pensées seront révélées de plusieurs cœurs. Alors tous les Juifs dirent : Envoyons à ces trois hommes qui dirent qu'ils l'avaient vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers. Cela étant fait, ils leur demandèrent qu'est-ce qu'ils avaient vu. Lesquels répondant dirent d'une voix : Le Seigneur Dieu d'Israël est vivant, parce que nous avons vu clairement Jésus parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et montant au ciel. Alors Annas et Caïphas les séparèrent l'un de l'autre, et les interrogèrent séparément. Lesquels, confessant unanimement la vérité, dirent qu'ils avaient vu Jésus. Alors Annas et Caïphas dirent : Notre loi contient [b] : De la bouche de deux ou de trois témoins toute parole est assurée. Mais que disons-nous? Le bienheureux Énoch plut à Dieu [c] et fut transporté par la parole de Dieu, et [d] la sépulture du bienheureux Moïse ne se trouve pas. Mais Jésus a été livré à Pilate, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, frappé d'une lance, et crucifié, mort sur le bois et enseveli, comme l'honorable père Joseph a enseveli son corps dans un sépulcre neuf, et a témoigné qu'il l'a vu vivant. Et ces trois hommes ont témoigné qu'ils l'ont vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, et montant au ciel.

XVII.

Joseph donc, se levant, dit à Annas et Caïphas : C'est véritablement avec raison que vous admirez ce que vous avez entendu, que Jésus, depuis sa mort, a été vu vivant et montant au ciel. C'est véritablement admirable, parce que non seulement il est ressuscité des morts, mais encore il a ressuscité les morts des monuments, et [e] ils ont été vus de plusieurs *personnes* à Jérusalem. Et maintenant écoutez-moi, parce que nous avons

a Luc, V, v. 29. — b Luc, XXIV, v. 39. — c Matth., XXIII, v. 39.

a Luc, II, v. 29. — b *Deut.*, XVII, v. 6. — c *Genès.*, V, v. 24. — d *Deut.*, XXXIV, v. 26. — e Matth., XXVII, v. 53.

tous connu le bienheureux Siméon, grand-prêtre, qui reçut dans ses mains [a] l'enfant Jésus dans le temple. Et ce même Siméon a eu deux fils, frères de père et de mère, et nous avons tous été à leur mort et à leur sépulture. Marchez donc et voyez leurs monuments, car ils sont ouverts, parce qu'ils sont ressuscités, et voilà qu'ils sont dans la ville d'Arimathie, vivant ensemble en oraisons. Quelques uns les entendent criant, ne parlant cependant avec personne, mais se taisant comme des morts. Mais venez, allons vers eux avec tout honneur et modération, conduisons-les vers nous. Et si nous les conjurons, peut-être nous diront-ils quelques mystères touchant leur résurrection. Les Juifs entendant ces choses se réjouirent tous grandement; et Annas et Caïphas, Nicodème et Joseph, et Gamaliel, allant, ne les trouvèrent pas dans leur sépulcre; mais marchant dans la ville d'Arimathie, ils les trouvèrent à genoux appliqués en oraison. Et les embrassant avec toute vénération et crainte de Dieu, ils les conduisirent à Jérusalem dans la synagogue. Et ayant fermé les portes, prenant la loi du Seigneur et la mettant dans leurs mains, ils les conjurèrent par le Dieu Adonaï, et le Dieu d'Israël, qui par la loi et les prophètes a parlé à nos pères, disant: Si vous croyez que c'est Jésus même qui vous a ressuscités des morts, dites-nous ce que vous avez vu, et comment vous êtes ressuscités des morts. Charinus et Lenthius, entendant cette conjuration, tremblèrent du corps, et troublés du cœur, ils gémirent. Et regardant ensemble vers le ciel, ils firent un signe de croix sur leurs langues avec leurs doigts. Et aussitôt ils parlèrent ainsi, disant: Donnez-nous à chacun des tomes de papier, et nous vous écrirons tout ce que nous avons vu. Et ils leur donnèrent, et s'asseyant ils écrivirent chacun disant :

XVIII.

Seigneur Jésus et Dieu père, résurrection et vie des morts, permettez-nous de dire vos mystères que nous avons vus après la mort de votre croix, parce qu'on nous a conjurés par vous. Car vous avez défendu à vos serviteurs de rapporter les secrets de votre divine majesté, que vous avez faits dans les enfers. Or, comme nous étions placés avec nos pères dans le profond de l'enfer, dans l'obscurité des ténèbres, tout à coup une couleur d'or du soleil et une lumière rougeâtre *nous* a éclairés, et aussitôt Adam le père de tout le genre humain avec tous les patriarches et prophètes ont tresailli, disant : Cette lumière est l'auteur de la lumière éternelle, qui nous a promis de nous transmettre une lumière coéternelle. Et le prophète Jésaïas s'est écrié, et a dit : C'est là la lumière du père et du fils de Dieu, comme j'ai prédit lorsque j'étais vivant sur la terre [a] : la terre de Zabulon et la terre de Nephtalim au-delà du Jourdain ; le peuple qui marche dans les ténèbres a vu une grande lumière : et la lumière est levée à ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort. Et maintenant elle est arrivée et a brillé pour nous qui étions assis dans la mort. Et comme nous tressaillions tous de joie dans la lumière qui a brillé sur nous, il nous est survenu notre père Siméon, et en tressaillant de joie il a dit à tous : Glorifiez le Seigneur Jésus-Christ fils de Dieu, que j'ai reçu enfant dans mes mains dans le temple, et poussé par le Saint-Esprit, je lui ai dit et confessé : Parce que maintenant mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples; la lumière pour la révélation des nations et la gloire de votre peuple d'Israël. Tous les saints qui étaient au profond de l'enfer, entendant ces choses, se réjouirent davantage. Et ensuite il survint comme un ermite [b], et tous lui demandent : Qui êtes-vous? Et leur répondant, il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, Jehan-Baptiste, prophète du Très-Haut, présent devant la face de son avénement *pour* préparer les voies, pour donner la science du salut à son peuple, pour la rémission de leurs péchés. Et moi Jehan, voyant Jésus venir à moi, j'ai été poussé par le Saint-Esprit, et j'ai dit : Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. Et je l'ai baptisé dans le fleuve du Jourdain, et j'ai vu le Saint-Esprit descendant sur lui en espèce de colombe. Et j'ai entendu une voix du ciel disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me suis bien complu, écoutez-le. Et maintenant [c] le précédant devant sa face, je suis descendu vous annoncer que dans très peu le fils de Dieu même, se levant d'en-haut, nous visitera, venant à nous, qui sommes assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

XIX.

Mais lorsque le père Adam, premier formé, eut entendu ces choses que Jésus a été baptisé dans le Jourdain, il cria à son fils Seth : Racontez à vos fils les patriarches et les prophètes toutes les choses que vous avez entendues de Michel archange, quand je vous ai envoyé aux portes du paradis, afin que vous priassiez Dieu, et qu'il oignît [d] ma tête lorsque j'étais malade. Alors Seth, s'approchant des saints patriarches et des prophètes, dit :

a Luc, II, v. 28.

a Es., IX, v. 1 — b Matth., III. — c Luc, II, v. 76. — d Marc, VI, v. 13; et Jac., V, v. 14.

Moi, Seth, comme j'étais priant le Seigneur aux portes du paradis, voilà que l'ange du Seigneur, Michel, m'apparut, disant : J'ai été envoyé vers vous par le Seigneur; je suis établi [a] sur le corps humain. Je vous dis, Seth : Ne priez point Dieu dans les larmes, et ne le suppliez point à cause de l'huile de la miséricorde du bois, afin que vous oigniez votre père Adam pour la douleur de sa tête, parce que vous ne pourrez le recevoir en aucune façon, si ce n'est dans les derniers jours et les derniers temps, si ce n'est quand cinq mille et cinq cents ans auront été accomplis; alors le très tendre Fils de Dieu viendra sur la terre ressusciter le corps humain d'Adam [b], et ressusciter en même temps les corps des morts, et lui-même venant sera baptisé dans l'eau du Jourdain [c], et lorsqu'il sera sorti de l'eau du Jourdain, alors il oindra de l'huile de sa miséricorde tous ceux qui croiront en lui, et l'huile de sa miséricorde sera pour la génération de ceux qui doivent naître de l'eau et du Saint-Esprit pour la vie éternelle. Alors Jésus-Christ, le très tendre Fils de Dieu, descendant sur terre, introduira notre père Adam vers l'arbre de miséricorde dans le paradis. Tous les patriarches et les prophètes, entendant toutes ces choses de Seth, tressaillirent davantage de joie.

XX.

Et comme tous les saints tressaillaient de joie, voilà que Satan, prince et chef de la mort, dit au prince des enfers : Je m'apprête à prendre Jésus de Nazareth lui-même, qui s'est glorifié d'être Fils de Dieu, et *qui* est un homme craignant la mort, et disant [d] : Mon âme est triste jusqu'à la mort; et me causant plusieurs maux et à plusieurs autres que j'ai rendus aveugles et boiteux, et que de plus j'ai tourmentés par différents démons, il les a guéris d'une parole, et il vous a enlevé les morts que je vous ai amenés. Or le prince des enfers, répondant, dit à Satan : Quel est ce prince si puissant, puisqu'il est un homme craignant la mort? car tous les puissants de la terre sont tenus assujettis par ma puissance, *après* que vous les avez amenés assujettis par votre force. Si donc il est puissant dans son humanité, je vous dis véritablement, il est tout puissant dans sa divinité, et personne ne peut résister à son pouvoir; et lorsqu'il dit qu'il craint la mort, il veut vous tromper; et malheur à vous sera dans des siècles éternels. Or Satan, répondant, dit au prince du Tartare : Qu'avez-vous hésité, et qu'avez-vous craint de prendre ce Jésus de Nazareth, votre adversaire et le mien? car je l'ai tenté, et j'ai excité contre lui par le zèle et la colère mon ancien peuple juif. J'ai aiguisé une lance pour sa passion; j'ai mêlé du fiel et du vinaigre, et je lui ai fait donner à boire, et j'ai préparé du bois pour le crucifier, et des clous pour percer ses mains et ses pieds; et sa mort est très proche, et je vous l'amènerai assujetti à vous et à moi. Or le prince du Tartare, répondant, dit : Vous m'avez dit que c'est lui qui m'a arraché les morts. Ceux qui sont détenus ici, pendant qu'ils vivaient sur la terre, n'ont point été enlevés par leurs pouvoirs, mais par les divines prières, et leur Dieu tout-puissant me les a arrachés. Quel est donc ce Jésus de Nazareth, qui, par sa parole, m'a arraché les morts sans prières? C'est peut-être lui qui m'a arraché, et a rendu à la vie, par son pouvoir, Lazare mort depuis quatre jours, sentant mauvais et dissous [a], que je détenais mort. Satan, répondant au prince des enfers, dit : C'est ce même Jésus de Nazareth. Le prince des enfers, entendant ces choses, lui dit : Je vous conjure par vos vertus et par les miennes, ne me l'amenez pas; car lorsque j'ai appris la force de sa parole, j'ai tremblé très effrayé de crainte; et en même temps tous mes mauvais ministres ont été troublés avec moi; et nous n'avons pas pu retenir Lazare même : mais se secouant avec toute la malignité et la vitesse *possibles,* il est sorti sain d'avec nous, et la terre même qui tenait le corps mort de Lazare l'a aussitôt rendu vivant. Or je sais maintenant que le Dieu tout-puissant a pu faire ainsi ces choses, *lui* qui est puissant dans son empire, et puissant dans son humanité, et qui est le sauveur du genre humain. Ne me l'amenez donc point; car tous ceux que je retiens ici renfermés en prison sous l'incrédulité, et enchaînés par les liens de leurs péchés, il les dégagera et les conduira à la vie éternelle de sa divinité.

XXI.

Et comme Satan et le prince de l'enfer disaient ces choses alternativement, tout d'un coup on entendit une voix comme le tonnerre [b] et un bruit comme un orage. Prince, levez vos portes; et portes éternelles, élevez-vous, et le roi de gloire entrera [c]. Or, quand le prince du Tartare eut entendu ces *paroles,* il dit à Satan : Éloignez-vous de moi, et sortez dehors de mes demeures; si vous êtes un puissant combattant, combattez contre le roi de gloire; mais qu'avez-vous avec lui? Et il renvoya Satan hors de ses demeures; et le prince dit à ses impies ministres : Fermez les solides portes d'airain, et poussez les verrous de fer, et résistez vaillamment, de peur que nous

a *Ex Judæ Ep.*, v. 9. — b Matth., XXVII, v. 52. — c Matth., III, v. 13. — d Matth., XXVI, v. 38; et *Ps.*, XLII, v. 5.

a Jean, XI, v. 39. — b *Apocal.*, XIV, v. 2. — c *Ps.* XXIII, v. 7.

ne soyons emmenés captifs en captivité. Toute la multitude des saints entendant ces *paroles*, ils dirent au prince des enfers, en le réprimandant d'une voix forte : Ouvrez vos portes, afin que le roi de gloire entre ; et David, ce divin prophète, s'écria, disant : Est-ce que, lorsque j'étais vivant sur la terre, je ne vous ai pas bien prédit [a] ? Que les miséricordes du Seigneur le louent et ses merveilles pour les enfants des hommes, parce qu'il a rompu les portes d'airain et brisé les verrous de fer. Il les a retirés de la voie de leur iniquité, car ils ont été humiliés à cause de leurs injustices ; et après cela un autre prophète, savoir saint Ésaïas, dit pareillement à tous les saints : Est-ce que, lorsque j'étais vivant sur la terre, je ne vous ai pas bien prédit [b] ? Les morts qui sont dans les monuments s'éveilleront et ressusciteront, et ceux qui sont dans la terre tressailleront de joie, parce que la rosée qui est du Seigneur est leur santé ; et j'ai encore dit [c] : Mort, où est votre victoire? Mort, où est votre aiguillon? Or tous les saints, entendant ces paroles d'Isaïe, dirent au prince des enfers : Ouvrez maintenant vos portes et enlevez vos verrous de fer, parce que vous serez vaincu et sans pouvoir ; et on entendit une grande voix comme le bruit du tonnerre, disant [d] : Princes, levez vos portes ; et portes infernales, élevez-vous, et le roi de gloire entrera ; mais le prince des enfers voyant qu'on avait crié deux fois, feignant d'ignorer, dit : Qui est le roi de gloire? Or, David répondant au prince des enfers, dit : Je connais ces paroles de la voix, parce que ce sont les mêmes que j'ai prophétisées par son esprit ; et maintenant je vous dis ce que j'ai dit ci-devant : Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat, c'est lui qui est le roi de gloire, et [e] le Seigneur est dans le ciel, et il a regardé sur la terre, afin qu'il entendît les gémissements de ceux qui sont dans les fers, et qu'il délivrât les fils de ceux qui ont été mis à mort ; et maintenant, très vilain et très sale prince de l'enfer, ouvrez vos portes, et que le roi de gloire entre, parce qu'il est le Seigneur du ciel et de la terre. David disant ces *mots* au prince des enfers, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme, et il éclaira les ténèbres éternelles, et il rompit les liens indissolubles ; et par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, et dans l'ombre de la mort des péchés.

XXII.

La mort impie entendant cela avec ses cruels ministres, ils furent saisis de crainte dans leurs propres royaumes, ayant connu la clarté de la lumière ; tandis qu'ils virent tout d'un coup le Christ établi dans leurs demeures, ils s'écrièrent disant : Nous sommes déjà vaincus par vous, vous dirigez au Seigneur notre confusion. Qui êtes-vous qui sans atteinte de corruption avez, pour preuve incorruptible de majesté, des splendeurs que vous méprisez? Qui êtes-vous si puissant ou impuissant, grand et petit, humble et élevé soldat, qui pouvez commander sous la forme de serviteur, comme humble combattant? et roi de gloire mort et vivant, que la croix a porté étant tué, qui avez été couché mort dans le sépulcre, et qui êtes descendu vivant vers nous. Et à votre mort toute créature a tremblé, et tous les astres ont été ébranlés ; et maintenant vous êtes devenu libre entre les morts, et vous troublez nos légions. Qui êtes-vous qui déliez les captifs et remettez dans leur première liberté ceux qui sont tenus liés par le péché originel? Qui êtes-vous qui pénétrez d'une lumière divine, brillante, et éclatante, *ceux qui sont* aveuglés par les ténèbres des péchés? De même toutes les légions des démons, effrayées d'une pareille crainte, crièrent avec une soumission craintive et d'une voix, disant : Comment et d'où vient, Jésus-Christ, que vous êtes un homme si fort et brillant de majesté, si beau, sans tache, et pur de crime? car ce monde terrestre qui nous a toujours été assujetti jusqu'à présent, qui nous payait des tributs pour nos sombres usages, ne nous a jamais fourni un tel homme mort, n'a jamais destiné de pareils présents aux princes des enfers. Qui êtes-vous donc, vous qui êtes ainsi entré sans crainte dans nos confins ; et non seulement vous ne craignez pas de nous causer de grands supplices, mais de plus vous tâchez de nous délivrer tous de nos liens? Peut-être êtes-vous ce Jésus, de qui Satan disait tout à l'heure à notre prince, que par votre mort de la croix vous deviez enlever toute la puissance de la Mort. Alors le Seigneur de gloire foulant aux pieds la Mort, et saisissant le prince des enfers, le priva de toute sa puissance, et attira notre père terrestre à sa clarté.

XXIII.

Alors les princes du Tartare, prenant Satan, lui dirent en le reprenant fortement : O Belzébuth, prince de perdition et chef de destruction, dérision des anges de Dieu, ordure des justes, qu'avez-vous voulu faire ici? Vous avez voulu crucifier le roi de gloire, dans la ruine duquel vous nous avez promis de si grandes dépouilles : ignorant comme insensé, qu'avez-vous fait? Car ne voilà-t-il pas que déjà ce Jésus de Nazareth par

a *Ps.* CVI, v. 15 *et seq.*—b *Es.*, XXVI, v. 14. — c Osée, XIII, v. 14 — d *Ps.* XXIII, v. 9. — e *Ps.* CII, v. 19 et 20.

l'éclat de sa glorieuse divinité chasse toutes les horribles ténèbres de la Mort, a brisé les bas et les hauts des prisons, et a mis dehors tous les captifs et a délivré tous ceux qui étaient dans les fers? Et tous ceux qui, à cause des cruels tourments, avaient coutume de soupirer et de gémir, nous insultent, et nous sommes accablés de leurs imprécations. Nos royaumes impies sont vaincus; et il ne nous reste plus aucun genre d'homme, mais plutôt ils nous menacent fortement, parce que ces morts ne nous ont jamais été superbes, et ces captifs n'ont jamais pu être joyeux. O Satan, prince de tous les maux, père des impies et des violateurs, qu'avez-vous voulu faire ici, parce que depuis le commencement jusqu'à présent ils ont désespéré du salut et de la vie? maintenant aucun de leurs gémissements ne se fait entendre, et on ne trouve aucune trace de larmes dans la face d'aucun d'eux. O prince Satan, possession des enfers, vous avez maintenant perdu par le bois de la croix vos richesses que vous aviez acquises par le bois de la prévarication et la perte du paradis, et toute votre joie a péri : pendant que vous avez pendu ce Jésus-Christ roi de gloire, vous avez agi contre vous et contre moi : désormais vous connaîtrez quels grands tourments et *quels* supplices éternels et infinis vous devez souffrir. O Satan, prince de tous les méchants, auteur de la mort et source de tout orgueil, vous auriez dû premièrement chercher une mauvaise cause de ce Jésus de Nazareth contre lequel vous n'avez trouvé aucune cause de mort. Pourquoi sans raison avez-vous osé le crucifier injustement, et amener dans notre région l'innocent et le juste? et vous avez perdu les mauvais, les impies, et les injustes, de tout le monde. Et comme le prince des enfers parlait à Satan, alors le roi de gloire dit au prince même des enfers Belzébuth : Le prince Satan sera sous votre puissance pendant tous les siècles substitué à la place d'Adam et de ses enfants mes justes.

XXIV.

Et Jésus étendant sa main, dit : Venez à moi, tous mes saints, qui avez été créés à mon image, qui avez été damnés par le bois, le diable, et la Mort. Vivez par le bois de ma croix, maintenant que le diable prince du monde est damné, et que la mort est renversée. Alors aussitôt tous les saints de Dieu furent réunis sous la main de Dieu très haut. Mais le Seigneur Jésus, tenant la main d'Adam, lui dit : Paix à vous avec tous vos enfants mes justes. Or Adam, se jetant aux genoux du Seigneur Jésus-Christ, le supplia humblement avec larmes, disant d'une voix forte [a] : « Seigneur, je vous « exalterai, parce que vous m'avez reçu, et que « vous n'avez pas délecté mes ennemis sur moi. « Seigneur Dieu, j'ai crié à vous, et vous m'avez « guéri, Seigneur. Vous avez retiré mon âme de « l'enfer, vous m'avez sauvé de ceux qui descen« daient dans le lac. Chantez des psaumes au Sei« gneur, tous ses saints, et confessez à la mémoire « de sa sainteté. Parce que la colère est dans son « indignation, et la vie dans sa volonté. » Et pareillement tous les saints de Dieu, se jetant aux genoux du Seigneur Jésus, dirent d'une voix : Vous êtes arrivé, rédempteur du monde, et vous avez accompli les faits en ce moment comme vous avez prédit par la loi et par vos saints prophètes. Vous avez racheté les vivants par votre croix, et par la mort de la croix vous êtes descendu vers nous, pour nous arracher des enfers et de la mort par votre majesté. Seigneur, comme vous avez placé votre croix, le titre de votre gloire, dans le ciel, et vous l'avez érigée le titre de la rédemption sur la terre; de même, Seigneur, placez dans l'enfer le signe de la victoire de votre croix, afin que la Mort ne domine plus. Et le Seigneur Jésus, étendant sa main, fit un signe de croix sur Adam et sur tous ses saints, et prenant la *main* droite d'Adam il sortit des enfers. Et tous les saints de Dieu le suivirent. Alors le prophète royal saint David cria fortement disant [a] : « Chantez au Seigneur un « cantique nouveau, parce qu'il a fait des choses « admirables. Sa droite et son saint bras nous a « sauvés pour lui. Le Seigneur a fait connaître « son salut et a révélé sa justice en face des na« tions. » Et toute la troupe des saints répondirent disant [b] : « Toute cette gloire est à tous les saints « de Dieu. Ainsi soit-il. Louez Dieu. » Et après cela le prophète Habacuc s'écria disant [c] : « Vous êtes « sorti pour le salut de votre peuple, pour déli« vrer vos peuples. » Et tous les saints répondirent disant [d] : « Béni soit celui qui vient au nom « du Seigneur, le Seigneur Dieu qui nous a éclai« rés. C'est ici notre Dieu à jamais et pour le « siècle du siècle, il nous régira pour les siè« cles. Ainsi soit-il. Louez Dieu. » Et de même tous les prophètes, rapportant des *textes* sacrés de ses louanges, suivaient le Seigneur.

XXV.

Or le Seigneur, tenant la main d'Adam, la donna à Michel archange, et tous les saints suivaient Michel archange, et la grâce glorieuse les introduisit dans le paradis; et deux hommes anciens des jours vinrent au-devant d'eux, mais étant interrogés par les saints : Qui êtes-vous, qui n'avez pas

a Ps. XXX, v. 1, 2, et 3.

a Ps. CXLVIII, v. 1, 2, et 3 — b Ps. CXLIX, v. 9. — c Habacuc, III, v. 13. — d Matth., XXIII, v. 39.

encore été avec nous dans les enfers et qui, avez été placés corporellement en paradis? Un d'eux répondant dit : Je suis Énoch, qui ai été transporté par une parole. Et celui-ci qui est avec moi est Élias thesbite, qui a été enlevé par un char de feu [a]. Ici et jusqu'à présent nous n'avons point éprouvé la mort, mais nous devons revenir pour l'avénement du Christ, armés de signes divins et de prodiges pour combattre avec lui et en être tués dans Jérusalem, et après trois jours et demi [b], vivants derechef, être enlevés dans les nuées.

XXVI.

Et comme saint Énoch et Élias disaient ces *paroles*, voici qu'il survient un autre homme très misérable, portant sur ses épaules le signe de la croix. Et lorsque tous les saints le virent, ils lui dirent : Qui êtes-vous ? parce que vous avez l'air d'un larron, et pourquoi portez-vous une croix sur vos épaules? Et leur répondant, il dit : Vous avez dit vrai que j'ai été un larron, fesant tous les maux sur la terre. Et les Juifs me crucifièrent avec Jésus ; et je vis les merveilles des créatures qui furent faites par la croix du Seigneur Jésus crucifié ; et je crus qu'il est le Créateur de toutes les créatures, et le roi tout-puissant; et je le priai, disant : Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez venu dans votre royaume. Aussitôt, ayant égard à ma prière, il me dit [c] : En vérité, je vous dis, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Et il me donna ce signe de croix, disant : Portez-le, et marchez dans le paradis ; et si l'ange [d] gardien du paradis ne vous laisse pas entrer, montrez-lui le signe de croix, et dites-lui que Jésus-Christ fils de Dieu, qui est maintenant crucifié, m'a envoyé à vous. Lorsque j'eus fait cela, je dis toutes ces choses à l'ange gardien du paradis, qui, lorsqu'il me les entendit *dire*, ouvrant aussitôt, il me fit entrer, et me plaça à la droite du paradis, disant : Voilà, tenez-vous un moment là, afin qu'Adam, le père de tout le genre humain, entre avec tous ses fils les saints et les justes du Christ Seigneur crucifié. Lorsqu'ils eurent entendu toutes les paroles du larron, tous les patriarches d'une voix dirent : Vous êtes béni, Dieu tout-puissant, père des biens éternels, et père des miséricordes, qui avez donné une telle grâce à ses péchés, et l'avez rétabli en grâce du paradis, et l'avez placé par une vie spirituelle très sainte dans vos pâturages spirituels et abondants. Ainsi soit-il.

XXVII.

Ce sont là les divins et sacrés mystères que nous avons vus et entendus, moi Charinus et Lenthius ; il ne nous est plus permis de raconter les autres mystères de Dieu, comme Michel archange déclarant hautement nous dit : Allant avec mes frères à Jérusalem, vous serez en oraison, criant et glorifiant la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, *vous* qu'il a ressuscités avec lui. Et vous ne parlerez avec aucun homme, et vous resterez comme muets jusqu'à ce que l'heure arrive que le Seigneur vous permette de rapporter les mystères de sa divinité. Or Michel archange nous ordonna d'aller au-delà du Jourdain, dans un lieu très bon et abondant, où sont plusieurs qui sont ressuscités en témoignage de la résurrection du Christ : parce que c'est seulement pour trois jours que nous sommes ressuscités des morts, que nous avons été envoyés à Jésusalem pour célébrer la pâque du Seigneur avec nos parents en témoignage du Seigneur Christ, et nous avons été baptisés dans le saint fleuve du Jourdain. Et depuis nous n'avons été vus de personne. Ce sont là les grandes choses que Dieu nous a ordonné de vous rapporter, et donnez-lui louange et confession, et faites pénitence, et il aura pitié de vous. Paix à vous par le Seigneur Dieu Jésus-Christ et Sauveur de tous les nôtres. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il. Et après qu'en écrivant ils eurent accompli toutes choses, ils écrivirent chaque tome de papier. Or Charinus donna ce qu'il écrivit dans les mains d'Annas et de Caïphas, et de Gamaliel. Et pareillement Lenthius donna ce qu'il écrivit dans les mains de Nicodème et de Joseph ; et tout d'un coup ils furent transfigurés très blancs [a], et on ne les vit plus. Or leurs écrits se trouvèrent égaux, n'ayant rien, *pas même* une lettre de moins ou de plus. Toute la synagogue des Juifs, entendant tous ces discours admirables de Charinus et de Lenthius, se dirent l'un à l'autre : Véritablement c'est Dieu qui a fait toutes ces choses, et béni soit le Seigneur Jésus dans les siècles des siècles ; ainsi soit-il. Et ils sortirent tous avec une grande inquiétude, avec crainte et tremblement, et ils frappèrent leurs poitrines, et chacun se retira chez soi [b]. Toutes ces choses que les Juifs dirent dans leur synagogue, Joseph et Nicodème l'annoncèrent aussitôt au gouverneur ; et Pilate écrivit tout ce que les Juifs avaient fait et dit touchant Jésus, et mit toutes ces paroles dans les registres publics de son prétoire.

XXVIII.

Après cela Pilate étant entré dans le temple des Juifs, assembla tous les princes des prêtres, et les

a IV, *Reg.*, II, v. 11. — b *Apocal.*, XI, v. 11. — c Luc, XXIII, v. 43. — d *Gen.*, III, v. 24.

a Marc, IX, v. 3. — b *Act.*, XXI, v. 6.

scribes, et les docteurs de la loi, et il entra avec eux dans le sanctuaire du temple, et ordonna que toutes les portes fussent fermées, et il leur dit : Nous avons appris que vous avez une certaine grande bibliothèque dans ce temple, c'est pourquoi je vous prie qu'elle soit présentée devant nous ; et lorsqu'ils eurent apporté cette grande bibliothèque ornée d'or et de pierres précieuses par quatre ministres, Pilate dit à tous : Je vous conjure par le Dieu votre père qui a fait et ordonné que ce temple fût bâti, de ne me point taire la vérité : vous savez tout ce qui est écrit dans cette bibliothèque, mais dites-moi maintenant si vous avez trouvé dans les Écritures que ce Jésus que vous avez crucifié est le fils de Dieu qui doit venir pour le salut du genre humain, et manifestez-moi en combien d'années des temps il devait venir. Étant ainsi conjurés, Annas et Caïphas firent sortir du sanctuaire tous les autres qui étaient avec eux, et ils fermèrent eux-mêmes les portes du temple et du sanctuaire, et ils dirent à Pilate : Nous sommes conjurés par vous, ô juge ! par l'édification de ce temple, de vous manifester la vérité et la raison. Après que nous avons crucifié Jésus, ignorant qu'il était le fils de Dieu, et pensant qu'il fesait les vertus par quelque enchantement, nous avons fait une grande assemblée dans ce temple. Et conférant l'un avec l'autre les signes des vertus que Jésus avait faites, nous avons trouvé plusieurs témoins de notre race qui ont dit qu'ils l'ont vu vivant après la passion de sa mort, et nous avons vu deux témoins dont Jésus a ressuscité les corps d'entre les morts, qui nous ont annoncé plusieurs merveilles que Jésus a faites chez les morts, que nous avons écrites entre nos mains. Et c'est notre coutume que chaque année ouvrant cette sainte bibliothèque devant notre synagogue, nous cherchons le temoignage de Dieu, et nous avons trouvé dans le premier livre des *Septante*, où Michel archange parla au troisième fils d'Adam le premier homme, de cinq mille cinq cents ans dans lesquels devait venir du ciel le très aimé fils de Dieu le Christ et nous avons encore considéré que peut-être il est le Dieu d'Israël qui dit à Moïse [a] : « Faites-vous « une arche du *Testament* de la longueur de deux « coudées et demie, de la hauteur d'une coudée « et demie, de la largeur d'une coudée et demie. » Dans ces cinq coudées et demie, nous avons compris et nous avons connu dans la fabrique de l'arche du vieux *Testament*, que dans cinq mille ans et demi Jésus-Christ devait venir dans l'arche de son corps; et ainsi nos Écritures attestent qu'il est le fils de Dieu, et le Seigneur, et le roi d'Israël, parce qu'après sa passion, nous princes des prêtres, admirant les signes qui se fesaient à cause de lui, nous avons ouvert cette bibliothèque, et examinant toutes les générations jusqu'à la génération de Joseph et de Marie, mère de Jésus, pensant qu'il était de la race de David ; nous avons trouvé ce que fit le Seigneur, et quand il fit le ciel et la terre, et Adam le premier homme, jusqu'au déluge; deux mille deux cent et douze ans. Et depuis le déluge jusqu'à Abraham, neuf cent douze ans. Et depuis Abraham jusqu'à Moïse, quatre cent trente ans. Et depuis Moïse jusqu'au roi David, cinq cent dix ans. Et depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone, cinq cents ans. Et depuis la transmigration de Babylone jusqu'à l'incarnation du Christ, quatre cents ans. Et ils font ensemble cinq mille et demi [a] ; et ainsi il apparaît que Jésus que nous avons crucifié est Jésus-Christ fils de Dieu, vrai Dieu, et tout-puissant. Ainsi soit-il.

a *Exod.*, XXV, v. 10.

Pour rendre ce recueil plus intéressant, nous joindrons ici deux Lettres et une relation de Pilate à l'empereur Tibère ; et nous finirons par les Actes de Pierre et de Paul que nous avons promis dans l'avant-propos.

DEUX LETTRES

DE

PILATE A L'EMPEREUR TIBÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

PONCE PILATE SALUE CLAUDE [b].

Il arriva dernièrement, et je l'ai moi-même prouvé, que les Juifs par envie se punirent, ainsi que leurs descendants, par une cruelle condamnation. Comme il avait été promis à leurs pères que Dieu leur enverrait du ciel son saint qui serait à juste titre appelé leur *roi*, et qu'il leur avait promis de l'envoyer sur terre par une vierge ; et comme le Dieu des Hébreux l'avait envoyé en Judée lorsque j'en étais gouverneur, voyant qu'il avait rendu la vue aux aveugles, purifié les lépreux, guéri les paralytiques, chassé les démons des possédés, même ressuscité des morts, commandé aux vents, marché à pied sec sur les eaux de la mer, et fait plusieurs autres miracles, tout

a De 5500, il s'en manque 536; l'addition ne donne que 4964.

b Tibère avait ce nom, parce qu'il était de la famille patricienne Claudia. (*Sueton.*, cap. I et XIII, *in ejus vitâ*.)

le peuple des Juifs disait qu'il était fils de Dieu; mais les princes des Juifs prirent envie contre lui, s'en saisirent, me le livrèrent, et le chargèrent de fausses accusations, m'assurant qu'il était magicien, et qu'il agissait contre la loi. Je crus que cela était ainsi, et l'ayant fait flageller, je le leur abandonnai pour en faire ce qu'ils voudraient. Ils le crucifièrent, et mirent des gardes à son tombeau. Mais comme mes soldats le gardaient, il ressuscita le troisième jour; mais la méchanceté des Juifs en fut si irritée, qu'ils donnèrent de l'argent aux gardes pour leur faire dire que ses disciples avaient enlevé son corps; mais quoiqu'ils eussent reçu de l'argent, ils ne purent taire ce qui était arrivé; car ils attestèrent qu'ils l'avaient vu ressusciter, et que les Juifs leur avaient donné de l'argent. C'est pourquoi je vous l'ai écrit, de peur que quelqu'un ne le rapporte autrement, et ne croie devoir ajouter foi aux mensonges des Juifs.

LETTRE II.

PILATE SALUE TIBÈRE CÉSAR.

Je vous ai nettement déclaré dans ma dernière lettre que par le complot du peuple, Jésus-Christ avait enfin subi un cruel supplice, comme malgré moi, et sans que j'aie osé m'y opposer. Aucun âge n'a certainement vu ni ne verra un homme si pieux et si sincère : mais ce qu'il y a d'étonnant dans cet acharnement du peuple, et cet accord de tous les scribes et vieillards, c'est que leurs prophètes, ainsi que nos sibylles, ont prédit le crucifiement de cet interprète de la vérité, et les signes surnaturels qui ont paru, tandis qu'il était en croix, et qui ont fait craindre la ruine de l'univers, de l'aveu des philosophes. Ses disciples, loin de démentir leur maître par leurs œuvres, et la continence de leur vie, font au contraire beaucoup de bien en son nom. Si je n'avais pas craint la sédition du peuple qui était prête à éclater, peut-être ce gentilhomme vivrait encore parmi nous; mais suivant moins ma volonté, que me laissant entraîner par la foi de votre grandeur, je n'ai pas résisté de toutes mes forces pour empêcher que le sang du juste, exempt de toute accusation, ne fût livré et répandu pour assouvir la cruelle méchanceté des hommes (comme les Écritures l'expliquent). Portez-vous bien. Le quatre des nones d'avril [a].

[a] C'est-à-dire le premier.

RELATION

DU GOUVERNEUR PILATE

TOUCHANT JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR, ENVOYÉE A L'EMPEREUR TIBÈRE, QUI ÉTAIT A ROME [a].

Lorsque notre Seigneur Jésus-Christ eut souffert la mort sous Ponce Pilate, gouverneur de la province de Palestine et de Phénicie, ces *Actes* furent composés à Jérusalem, *sur ce* que les Juifs firent contre le Seigneur; mais Pilate, de sa province, en envoya à Rome une copie à l'empereur en ces termes :

« Au très puissant, très auguste, et invincible empereur Tibère, Pilate, gouverneur de l'Orient.

« Je suis obligé, très puissant empereur, quoique saisi de crainte et de terreur, de vous apprendre par ces lettres ce qu'un tumulte a causé dernièrement, d'où je prévois ce qui peut arriver par la suite. A Jérusalem, ville de cette province où je préside, toute la multitude des Juifs m'a livré un homme nommé Jésus, et l'a dit coupable de plusieurs crimes, sans pouvoir le prouver par de solides raisons. Ils s'accordèrent cependant tous à dire que Jésus avait enseigné qu'il ne fallait pas observer le sabbat; car il en a guéri plusieurs ce jour-là, a rendu la vue aux aveugles, la faculté de marcher aux boiteux, a ressuscité des morts, purifié des lépreux, fortifié des paralytiques qui étaient si débiles, qu'il ne leur restait plus aucune force du corps ou des nerfs. Non seulement d'une seule parole il a rendu à tous ces malades l'usage de la voix, de l'ouïe, et la faculté de marcher et de courir, mais il a fait quelque chose de plus grand, et que nos dieux ne peuvent faire : il a ressuscité un mort de quatre jours d'une seule parole, et seulement en l'appelant par son nom; et le voyant dans le tombeau, déjà rongé de vers, et puant comme un chien, il lui ordonna de courir; de sorte qu'il ressemblait moins à un mort qu'à un époux sortant du lit nuptial, tout parfumé; et ceux qui avaient l'esprit aliéné, étaient possédés des démons, et se tenaient dans les déserts comme des bêtes féroces, et se nourrissaient avec les serpents : il les a rendus doux et tranquilles; et d'une seule parole les a fait revenir à eux, habiter de nouveau les villes, parmi des hommes nobles, qui, ayant tout leur esprit et toutes leurs forces mangeassent avec eux, et les vissent combattre en ennemis les démons pernicieux dont ils avaient été tourmentés. Il y

[a] N° 2193 des Manuscrits de Colbert.

avait un homme qui avait une main sèche, ou plutôt la moitié du corps comme changée en pierre, et qui, à force de maigreur, avait à peine la forme d'homme : il l'a aussi guéri, et lui a rendu la santé d'une seule parole. De même une femme ayant une perte de sang, les veines et les artères épuisées, tenant à peine aux os; elle ressemblait à une morte, avait perdu la voix, et les médecins de cet endroit n'y pouvaient apporter aucun remède. Comme Jésus passait, ayant repris des forces par son ombre, elle toucha en secret la frange de sa robe par derrière, et à la même heure elle fut remplie de sang, et délivrée de son mal; ce qui étant fait, elle courut bien vite dans sa ville de Capharnaüm, et put faire le chemin en six jours. Or je vous ai rapporté ces miracles de Jésus, plus grands que ceux des dieux que nous adorons, comme ils se sont d'abord présentés à ma mémoire. Hérode, Archélaüs, Philippe, Annas et Caïphas, avec tout le peuple, me le livrèrent, ayant excité contre moi un grand tumulte à son sujet. J'ordonnai donc qu'après avoir été flagellé, il fût mis en croix, quoique je n'eusse trouvé en lui aucune cause de maléfices et de crimes; mais aussitôt qu'il fut crucifié, les ténèbres couvrirent toute la terre, le soleil s'étant obscurci en plein midi, et les astres paraissant; tandis qu'au milieu des étoiles, la lune, loin de briller, était comme teinte de sang et éclipsée. Alors tout l'ornement des choses terrestres était enseveli; de sorte qu'à cause de l'épaisseur des ténèbres, les Juifs ne pouvaient pas même voir ce qu'ils appellent leur sanctuaire; mais on entendait le bruit de la terre qui s'ouvrait, et des foudres qui éclataient. Au milieu de cette terreur, des morts ressuscités se firent voir, comme les Juifs eux-mêmes qui en furent témoins l'affirmèrent. *On vit* entre autres Abraham, Isaac, Jacob, les douze patriarches, Moïse et Jean, dont une partie était morte, comme ils disent, il y avait plus de trois mille et cinq cents ans; et plusieurs qu'ils avaient connus pendant leur vie, pleuraient la guerre qui les menaçait à cause de leur impiété, et plaignaient le renversement des Juifs et de leur loi. Le tremblement de terre dura depuis la sixième heure du jour de la préparation jusqu'à la neuvième; mais le premier jour de la semaine étant arrivé, on entendit un bruit du ciel le matin, et le ciel parut sept fois plus lumineux que les autres jours. Le troisième jour de la nuit le soleil parut brillant d'une clarté incomparable; et comme les éclairs brillent tout à coup dans une tempête, de même des hommes, vêtus d'une robe brillante et d'une grande gloire, apparurent avec une multitude innombrable qui criait, et disait d'une voix comme d'un fort tonnerre : « Le Christ crucifié est ressuscité ! » Et ceux qui avaient été en servitude sous terre, dans les enfers, revinrent à la vie, la terre s'étant aussi fort ouverte que si elle n'avait point eu de fondements; de sorte que les eaux mêmes paraissaient sous l'abîme, tandis que des esprits célestes ayant pris un corps, venaient au-devant de plusieurs morts qui étaient ressuscités : mais Jésus, qui avait ressuscité tous les morts, et qui avait enchaîné les enfers : Dites aux disciples, dit-il, qu'il vous précèdera en Galilée; c'est là que vous le verrez. Au reste, cette lumière ne cessa point d'éclairer pendant toute la nuit; mais un grand nombre de Juifs furent engloutis dans l'ouverture de la terre; de sorte que le lendemain il manquait plusieurs des Juifs qui avaient parlé contre le Christ. Les autres virent des fantômes, tels qu'aucun de nous n'en a jamais vu; et il ne subsista pas à Jérusalem une seule synagogue des Juifs; car elles furent toutes renversées. Au reste, les soldats qui gardaient le sépulcre de Jésus, effrayés de la présence de l'ange, s'en allèrent tout hors d'eux-mêmes par l'excès de la crainte et de la terreur. Ce sont là les choses que j'ai vues se passer de mon temps; et fesant le rapport à votre puissance de tout ce que les Juifs ont fait, avec Jésus, Seigneur, je l'ai envoyé à votre divinité. »

Lorsque ces lettres furent arrivées à Rome, et qu'on en eut fait la lecture, plusieurs qui étaient dans la ville étaient tout étonnés que l'injustice de Pilate, les ténèbres, et les tremblements de terre, eussent affligé toute la terre. C'est pourquoi l'empereur, rempli d'indignation, ayant envoyé des soldats, se fit amener Pilate enchaîné.

EXTRAIT DE JEAN D'ANTIOCHE [1].

Pendant la jeunesse de Néron Auguste, l'administration de la république était entre les mains de Sénèque et de Burrhus. Cependant Néron s'appliquait aux études de la philosophie, et, entre autres, s'informait de Jésus, qu'il croyait certainement être encore vivant. Mais lorsqu'il eut appris que les Juifs l'avaient mis en croix, il en fut si irrité, qu'il se fit amener les pontifes Annas et Caïphas avec Pilate enchaînés, et les questionna sur tout ce qui s'était passé dans son jugement. Annas et Caïphas dirent que, pour eux, ils l'avaient jugé suivant leurs lois, et qu'ils n'avaient en rien péché contre la majesté du prince, et que tout s'était passé à la volonté du gouverneur Pilate. Ce qu'ayant entendu, Néron mit Pilate en prison, mais renvoya Annas et Caïphas sans leur faire aucun mal. Et peu de temps après, il fit pas-

[1] *In excerptis Peiresc.*, pag. 809.

ser Pilate au fil de l'épée, parce qu'il avait osé punir de mort un si grand homme sans l'autorité du prince. Après cela Néron fit élever Pierre en croix, et décapiter Paul.

RELATION DE MARCEL.

Des choses merveilleuses, et des actes des bienheureux apôtres, Pierre et Paul, et des arts magiques de Simon le magicien.

Lorque Paul fut venu à Rome, tous les Juifs s'assemblèrent auprès de lui, disant : Défendez notre foi dans laquelle vous êtes né, car il n'est pas juste que vous qui êtes Hébreu, venant des Hébreux, vous vous déclariez le maître des Gentils, et que, devenu le défenseur des incirconcis, vous qui êtes circoncis, vous anéantissiez la foi de la circoncision. Lors donc que vous verrez Pierre, entreprenez de disputer contre lui, parce qu'il a anéanti toute l'observation de notre loi; il a retranché le sabbat et les néoménies *, et supprimé toutes les fêtes établies par les lois. Paul leur répondit : Vous pourrez éprouver ici que je suis Juif, et vrai Juif, puisque vous pourrez voir que j'observe véritablement le sabbat et la circoncision. Car le jour du sabbat, Dieu se reposa de ses œuvres. Nous avons les pères, et les patriarches, et la loi. Que prêche de tel Pierre dans le royaume des Gentils? Mais si par hasard il veut introduire quelque nouvelle doctrine, sans trouble, sans envie, et sans bruit, annoncez-lui que nous nous voyions, et je le convaincrai en votre présence. Que si par hasard sa doctrine est munie d'un véritable témoignage, et des livres des Hébreux, il est convenable que nous lui obéissions tous. Comme Paul tenait ces discours, et autres semblables, les Juifs allèrent vers Pierre, et lui dirent : Paul vient des Hébreux, il vous prie de venir vers lui, parce que ceux qui l'ont amené disent qu'ils ne peuvent pas lui permettre de voir qui il veut, avant qu'ils le présentent à César. Pierre, entendant ces choses, en eut une grande joie, et se levant aussitôt, il alla vers lui. En se voyant ils pleurèrent de joie, et se tenant très long-temps embrassés, ils se mouillèrent réciproquement de leurs larmes. Et lorsque Paul lui eut rendu compte de toutes ses affaires, et que Pierre lui eut dit quelles embûches lui dressait Simon le magicien, Pierre se retira sur le soir, pour revenir le lendemain matin.

A peine le jour commençait avec l'aurore, que voilà Pierre qui arrive à la porte de Paul, où il trouva une multitude de Juifs. Or il y avait une grande altercation entre les Juifs, les chrétiens, et les Gentils. Car les Juifs disaient : Nous sommes la race choisie, royale, des amis de Dieu, Abraham, Isaac, et Jacob, et de tous les prophètes avec lesquels Dieu a parlé, auxquels Dieu a montré ses secrets; mais vous, Gentils, vous n'avez rien de grand dans votre race, si ce n'est dans les idoles, et souillés par vos figures taillées, vous avez été exécrables. A ces choses, et autres semblables que disaient les Juifs, les Gentils répondaient, disant : Pour nous, aussitôt que nous avons entendu la vérité, nous avons abandonné nos erreurs, et nous l'avons suivie; mais vous qui avez vu les vertus de vos pères, les sectes, et les signes des prophètes, et avez reçu la loi, et avez passé la mer à pieds secs, et avez vu vos ennemis abaissés, et une colonne vous a apparu dans le ciel pendant le jour, et du feu pendant la nuit; et la manne vous a été donnée du ciel, et les eaux ont coulé pour vous de la pierre; et après toutes ces choses vous vous êtes fait l'idole d'un veau, et vous avez adoré une figure taillée; mais nous, sans voir aucun signe, nous avons cru ce Seigneur que vous avez abandonné sans croire en lui. Comme ils disputaient sur ces choses, et autres semblables, l'apôtre Paul leur dit qu'ils ne devaient point avoir ces disputes entre eux, mais plutôt faire attention que le Seigneur avait accompli ses promesses, qu'il avait juré à Abraham notre père que, dans sa race, toutes les nations deviendraient son héritage; car il n'y a point d'acception de personnes auprès du Seigneur; que quiconque aurait péché sous la loi serait jugé selon la loi; et que ceux qui auraient erré sans la loi, périraient sans la loi; car il y a tant de sainteté dans les sens humains, que la nature loue les bonnes choses, et punit les mauvaises, tandis qu'elle punit jusqu'aux pensées qui s'accusent entre elles, ou récompense celles qui s'excusent.

Comme Paul disait ces choses, et autres semblables, il arriva que les Juifs et les Gentils furent apaisés; mais les princes des Juifs insistaient. Or Pierre dit à ceux qui le reprenaient de ce qu'il interdisait leurs synagogues : Mes frères, écoutez le Saint-Esprit, qui promit au patriarche David qu'il mettrait sur son siége du fruit de son ventre. C'est donc celui à qui le Père dit *du haut* des cieux : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. C'est celui que les princes des prêtres ont crucifié par envie; mais pour qu'il accomplit la rédemption nécessaire au siècle, il a permis qu'on lui fit souffrir toutes ces choses, afin que, de même que de la côte d'Adam fut formée Ève, de même du côté du Christ mis en croix fût formée l'Église qui n'eût ni tache ni ride. Dieu a ouvert cette entrée à tous les fils d'Abraham, d'Isaac,

* Nouvelles lunes.

et de Jacob, afin qu'ils soient dans la foi de l'Église, et non dans l'infidélité de la synagogue. Convertissez-vous donc, et entrez dans la joie d'Abraham votre père, parce que ce qu'il lui a promis, il l'a accompli; aussi le prophète chante-t-il : Le Seigneur a juré, et il ne s'en repentira pas, vous êtes prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech. Car il a été fait prêtre sur la croix, lorsqu'étant hostie, il a offert le sacrifice de son corps et de son sang pour tout le siècle. Pierre et Paul disant ces choses, et autres semblables, la plus grande partie des peuples crut : et il y en eut peu qui, avec une foi feinte, ne pouvaient cependant négliger ouvertement leurs avis ou leurs préceptes. Or les principaux de la synagogue et les pontifes des Gentils voyant que, par leur prédication, leur fin en particulier approchait, ils firent en sorte que leur discours excitât le murmure du peuple; d'où il arriva qu'ils firent paraître Simon le magicien devant Néron, et qu'ils les accusèrent. Car tandis que des peuples innombrables se convertissaient au Seigneur par la prédication de Pierre, il arriva que Livie, femme de Néron, et que la femme du gouverneur Agrippa, nommée Agrippine, se convertirent aussi, et se retirèrent d'auprès de leurs maris. Or, par la prédication de Paul, plusieurs abandonnant la milice, s'attachaient au Seigneur, de sorte qu'ils venaient même à lui de la chambre du roi; et étant chrétiens, ils ne voulurent retourner ni à la milice ni au palais. De là Simon, irrité par le murmure séditieux des peuples, se mit à dire beaucoup de mal de Pierre, disant qu'il était un magicien et un séducteur. Or ceux qui admiraient ses signes le croyaient; car il fesait qu'un serpent d'airain se mouvait, courait et paraissait tout à coup dans l'air. Au contraire, Pierre guérissait les malades par la parole, rendait la vue aux aveugles en priant, fesait fuir les démons à son ordre, et cependant ressuscitait les morts mêmes. Or il disait au peuple non seulement de fuir sa séduction, mais encore de l'abandonner, de peur qu'ils ne parussent s'accorder avec le diable. Ainsi il arriva que tous les hommes religieux, ayant Simon en exécration, l'abandonnèrent comme un magicien scélérat, et vantèrent Pierre dans les louanges du Seigneur. Au contraire, tous les scélérats, les railleurs, les séducteurs et les méchants s'attachèrent à Simon, en quittant Pierre comme magicien, ce qu'ils étaient eux-mêmes, puisqu'ils disaient que Simon était Dieu. Et ce discours vint jusqu'à Néron César, et il ordonna que Simon le magicien entrât vers lui; lequel, étant entré, commença à se tenir debout devant Néron, et à changer tout à coup de figure, de sorte qu'il devenait d'abord enfant, et ensuite vieillard, et à une autre heure jeune homme. Il changeait de sexe et d'âge, et prenait successivement plusieurs figures par le ministère du diable. Ce que voyant Néron, il pensait qu'il était le véritable fils de Dieu : mais l'apôtre Pierre enseignait qu'il était voleur, menteur, magicien, vilain, scélérat, et dans toutes les choses qui sont de Dieu, adversaire de la vérité; et qu'il ne restait plus rien qu'à faire connaître par l'ordre de Dieu son iniquité devant tout le monde. Alors Simon, étant entré vers Néron, dit : Écoutez-moi, bon empereur; je suis le fils de Dieu qui suis descendu du ciel : jusqu'à présent, je souffrais Pierre qui se dit apôtre; mais à présent le mal est doublé; car l'on dit que Paul, qui enseigne aussi les mêmes choses, et qui pense contre moi, prêche avec lui : ce qu'il y a de certain, c'est que si vous ne pensez pas à les faire mourir, votre royaume ne pourra pas subsister.

Alors Néron, agité d'inquiétude, ordonna qu'on les lui amenât promptement. Or, le lendemain, comme Simon le magicien, et les apôtres de Christ Pierre et Paul, furent entrés vers Néron, Simon dit : Ce sont là les disciples de ce Nazaréen, qui n'ont pas tant de bonheur que d'être du peuple des Juifs. Néron dit : Qu'est-ce que le Nazaréen? Simon dit : Il y a une ville dans la Judée, qui a toujours fait contre vous; elle s'appelle Nazareth et leur maître en était. Néron dit : Dieu avertit tout homme et le chérit. Pourquoi les persécutez-vous? Simon dit : C'est cette race d'hommes qui ont détourné toute la Judée de me croire. Néron dit à Pierre : Pourquoi êtes-vous si perfides, comme votre race? Alors Pierre dit à Simon : Vous en avez pu imposer à tous, mais jamais à moi; et ceux que vous aviez trompés, Dieu les a retirés par moi de votre erreur; et puisque vous avez éprouvé que vous ne pouvez me surpasser, j'admire de quel front vous vous vantez en présence du roi de surpasser, par votre art magique, les disciples de Christ. Néron dit : Quel est le Christ? Pierre dit : Celui-là est le Christ qui a été crucifié pour la rédemption du monde; et ce Simon le magicien affirme que c'est lui qui l'est; mais il est un homme très méchant, et ses œuvres sont diaboliques. Or, si vous voulez savoir, ô empereur! ce qui s'est passé en Judée touchant le Christ, envoyez, et prenez les lettres de Ponce Pilate, adressées à Claude César; et ainsi vous connaîtrez toutes choses. Néron, ayant entendu cela, les fit prendre et lire en sa présence. Or le texte de l'Écriture était de cette manière :

PONCE PILATE SALUE CLAUDE, etc.

Et lorsque la lettre eut été lue, Néron dit;

Dites-moi, Pierre, est-ce ainsi que toutes choses ont été faites par lui? Pierre dit : Oui, je ne vous trompe pas, bon empereur. Ce Simon, plein de mensonges et environné de tromperies, pense être aussi ce que Dieu est, quoiqu'il soit un homme très méchant. Or il y a dans le Christ les deux substances de Dieu et de l'homme; de l'homme qu'a pris cette majesté incompréhensible, qui par l'homme a daigné subvenir aux hommes : mais dans ce Simon, il y a les deux substances de l'homme et du diable, qui par l'homme tâche d'embarrasser les hommes [a]. Simon dit : Je vous admire, ô empereur! que vous regardiez comme de quelque conséquence cet homme ignorant, pécheur, très menteur, qui n'est remarquable ni par la parole, ni par sa famille, ni par quelque puissance. Mais, pour ne pas souffrir plus long-temps cet ennemi, je vais commander à mes anges qu'ils viennent et me vengent de lui. Pierre dit : Je ne crains pas vos anges, mais eux pourront me craindre dans la vertu et dans la confiance de mon Seigneur Jésus-Christ que vous prétendez faussement être. Néron dit : Pierre, vous ne craignez pas Simon, qui affirme sa divinité par des effets! Pierre dit : La divinité est dans celui qui sonde les secrets des cœurs; si donc la divinité est en lui, qu'il me dise maintenant ce que je pense ou ce que je fais. Avant qu'il devine ma pensée, je vais vous le dire à l'oreille, afin qu'il n'ose pas mentir ce que je pense. Néron dit : Dites-moi qu'est-ce que vous pensez. Pierre dit : Ordonnez que l'on m'apporte un pain d'orge, et qu'on me le donne en cachette. Et lorsqu'il eut ordonné qu'on l'apportât, et qu'on le donnât à Pierre, ayant pris le pain, Pierre le rompit, le cacha sous sa manche, et dit : Qu'il dise maintenant tout ce que j'ai pensé, ce qu'on a dit, ou ce qu'on a fait. Néron dit : Voulez-vous donc que je croie, parce que Simon n'ignore pas ces choses, lui qui a ressuscité un mort, et qui, ayant été décollé, s'est représenté après le troisième jour, et a fait tout ce qu'il avait dit qu'il ferait? Pierre dit : Mais il ne l'a pas fait devant moi. Néron dit : Il a fait toutes ces choses en ma présence, car il a dit à ses anges de venir à lui, et ils sont venus. Pierre dit : Donc s'il a fait ce qui est très grand, pourquoi ne fait-il pas ce qui est moindre? Qu'il dise ce que j'ai pensé, et ce que j'ai fait. Néron dit : Que dites-vous, Simon? je ne saurais être d'accord entre vous. Simon dit : Que Pierre dise ce que je pense. Pierre répondit : Je vous ferai voir que je sais ce que pense Simon, pourvu que je fasse ce qu'il aura pensé. Simon dit : Sachez cela, ô empereur! que personne ne connaît les pensées des hommes, sinon Dieu seul. Pierre dit : Vous donc qui dites que vous êtes fils de Dieu, dites ce que je pense; exprimez, si vous pouvez, ce que je viens de dire en cachette. Car Pierre avait béni le pain d'orge qu'il avait reçu, et l'avait rompu, et l'avait mis dans sa manche droite et gauche. Alors Simon, indigné de ce qu'il ne pouvait pas dire le secret de l'apôtre, s'écria, disant : Que des grands chiens s'avancent et le dévorent en présence de César; et sur-le-champ parurent des chiens d'une grandeur étonnante, et ils s'élancèrent contre Pierre. Or Pierre, étendant les mains pour prier, montra aux chiens le pain qu'il avait béni. Et les chiens ne l'eurent pas plustôt vu qu'ils disparurent tout à coup. Alors Pierre dit à Néron : Voilà que je vous ai montré que je sais ce qu'a pensé Simon, non par des paroles, mais par des faits; car ayant promis qu'il ferait venir contre moi des anges, il n'a fait paraître que des chiens, afin qu'il montrât qu'il n'avait pas des anges de Dieu, mais de chien. Alors Néron dit à Simon : Qu'est-ce que c'est, Simon? nous sommes vaincus, je pense. Simon dit : Il m'a fait ces choses dans la Judée, dans toute la Palestine, et dans la Césarée, et en combattant souvent avec moi; c'est pourquoi il dit que cela lui est contraire; il dit donc cela pour m'échapper. Car, comme j'ai dit, personne ne connaît les pensées des hommes que Dieu seul. Et Pierre dit à Simon : Certes vous mentez en vous disant Dieu; pourquoi donc ne manifestez-vous pas les pensées de chacun? Alors Néron s'étant retourné vers Paul, dit ainsi : Paul, pourquoi ne dites-vous rien? Paul dit : Sachez cela, César, parce que si vous laissez ce magicien faire de si grandes choses, il en arrivera un plus grand mal à votre patrie, et il fera déchoir votre royaume de son état. Néron dit à Simon : Que dites-vous, Simon? Simon répondit : Si je ne démontre pas ouvertement que je suis Dieu, personne ne me rendra la vénération qui m'est due. Néron dit : Et pourquoi différez-vous, et ne montrez-vous pas que vous êtes Dieu, afin que ceux-ci soient punis? Simon dit : Ordonnez que l'on me fasse une tour élevée de bois, et je monterai dessus, et j'appellerai mes anges; et je leur ordonnerai qu'à la vue de tout le monde ils me portent au ciel vers mon père. Comme ceux-ci ne pourront pas le faire, vous éprouverez qu'ils sont des hommes ignorants. Or Néron dit à Pierre : Avez-

[a] Hégésippe, liv. III, ch. II, *de Bello judaico, et urbis Hierosolimitanæ excidio*, et Abdias, ch. XVI, *Apostol. histor.*, avant de rapporter l'aventure des chiens et du pain d'orge, racontent comment Pierre, par la prière, ressuscita, au nom de Jésus-Christ, un jeune homme, noble et parent de César, après que Simon eut en vain tâché de le faire revivre par ses enchantements. Le mort avait paru remuer la tête; mais Pierre le fit parler, marcher, et le rendit vivant à sa mère.

vous entendu, Pierre, ce que Simon a dit? de là il apparaîtra quelle grande vertu il a, ou lui, ou votre Dieu. Pierre répondit à cela : Très bon empereur, si vous vouliez, vous pouviez le comprendre, parce qu'il est plein du démon. L'empereur Néron dit : Que me faites-vous chercher des détours de paroles? Le jour de demain vous éprouvera. Simon dit : Vous croyez, bon empereur, que je suis magicien, puisque j'ai été mort, et je suis ressuscité. Car le perfide Simon avait fait par son prestige, qu'il avait dit à Néron : Ordonnez que l'on me décolle dans l'obscurité, et que l'on m'y laisse, après m'avoir tué; et si je ne ressuscite pas le troisième jour, sachez que j'étais un magicien; mais si je ressuscite, sachez que je suis le fils de Dieu. Et comme Néron avait ordonné que cela se fît dans l'obscurité, il fit, par son art magique, qu'un bélier fut décollé, lequel bélier parut être Simon pendant le temps qu'on le décollait. Ayant été décollé dans l'obscurité, lorsque celui qui l'avait décollé eut examiné et porté sa tête à la lumière, il trouva que c'était une tête de bélier; mais il n'en voulut rien dire au roi, de peur de se découvrir; car on lui avait ordonné de faire cela en cachette. C'était donc de là que Simon disait qu'il était ressuscité le troisième jour, parce qu'il avait enlevé la tête et les membres du bélier, et le sang y était figé : et le troisième jour il se montra à Néron, et dit : Faites essuyer mon sang qui a été répandu, parce que voilà que j'avais été décollé, et que je suis ressuscité le troisième jour, comme je l'ai promis. Lors donc que Néron eut dit, le jour de demain vous éprouvera, s'étant tourné vers Paul, il dit : Vous, Paul, pourquoi ne dites-vous rien, ou qui vous a enseigné, ou quel maître avez-vous eu, ou comment avez-vous enseigné dans les villes, ou quels disciples avez-vous formés par votre doctrine? car je pense que vous n'avez aucune sagesse, et que vous ne pouvez opérer aucune vertu. A cela Paul répondit : Pensez-vous que je doive parler contre un homme perfide, et un magicien désespéré, un enchanteur qui a destiné son âme à la mort, et à qui le trépas et la perdition arriveront bientôt, qui feint d'être ce qu'il n'est pas, et par l'art magique fait illusion aux hommes pour leur perdition? Si vous voulez écouter ses paroles, vous perdrez peut-être votre âme et votre empire, car cet homme est très méchant. Et comme les magiciens d'Égypte, Janès et Mambrès, qui entraînèrent Pharaon et son armée dans l'erreur jusqu'à ce qu'ils fussent engloutis dans la mer, de même celui-ci persuade les hommes par la science du diable son père, et fait plusieurs maux par la nécromancie, et d'autres maux s'il y en a chez les hommes, et en séduit ainsi plusieurs qui ne se tiennent point sur leurs gardes, pour la perdition de votre empire. Mais moi, voyant répandre la parole du diable par cet homme, j'agis avec le Saint-Esprit, par les gémissements de mon cœur, afin qu'il puisse bientôt paraître ce qu'il est; car autant qu'il pense s'élever vers les cieux, autant il sera englouti dans le plus profond de l'enfer, où il y a des pleurs, et le grincement des dents. Or, quant à la doctrine de mon maître sur laquelle vous m'avez interrogé, il n'y a que ceux qui y apportent un cœur pur qui la comprennent; car je n'ai enseigné que ce qui regarde la paix et la charité, et j'ai accompli la parole de paix par le circuit depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, et j'ai surtout enseigné que les hommes se chérissent. J'ai enseigné qu'ils se préviennent réciproquement d'honneur. J'ai enseigné aux grands et aux riches de ne pas s'élever, et de ne pas espérer en l'incertain des richesses, mais de mettre en Dieu leur espérance. J'ai enseigné aux médiocres à être contents de la vie et du vêtement. J'ai enseigné aux pauvres à se réjouir dans leur indigence. J'ai enseigné aux pères à enseigner à leurs fils la discipline de la crainte du Seigneur. J'ai enseigné aux fils à obéir à leurs parents, et à leurs avis salutaires. J'ai enseigné à ceux qui ont des possessions, à payer les impôts aux ministres de la république. J'ai enseigné aux femmes à chérir leurs maris, et à les craindre comme leurs seigneurs. J'ai enseigné aux hommes à garder la foi à leurs épouses, comme ils veulent qu'elles leur gardent la pudeur en toutes manières; car ce qu'un mari punit dans une épouse adultère, le Seigneur, père et créateur des choses, le punit dans un mari adultère. J'ai enseigné aux maîtres qu'ils traitent leurs serviteurs plus doucement. J'ai enseigné aux serviteurs qu'ils servent leurs maîtres fidèlement, et comme Dieu. J'ai enseigné aux Églises des croyants à adorer un Dieu tout-puissant et invisible. Or cette doctrine ne m'a pas été donnée des hommes, ni par quelque homme, mais par Jésus-Christ, et par le Père de gloire, qui m'a parlé du ciel; et tandis que mon Seigneur Jésus-Christ m'envoyait pour la prédication, il me dit : Allez, et je serai avec vous, et tout ce que vous direz ou ferez je le justifierai. Néron, ayant entendu ces choses, fut interdit, et s'étant tourné vers Pierre, il dit : Et vous, que dites-vous? Pierre dit : Toutes les choses que Paul a dites sont vraies, car il y a quelques années que j'ai reçu des lettres de nos évêques qui sont dans tout l'empire romain, et ils m'ont écrit des lettres de presque toutes les villes touchant ses actions; car comme il était persécuteur de la loi du Christ, une voix l'a appelé du ciel, et lui a enseigné la vérité, parce qu'il n'était pas ennemi de notre foi par envie, mais

par ignorance. Car il y a eu avant nous de faux christs comme est Simon; il y a eu de faux apôtres, il y a eu de faux prophètes qui, venant contre les livres sacrés, se sont appliqués à détruire la vérité; et il était nécessaire d'agir contre eux; mais celui-ci qui, dès son enfance, ne s'était appliqué à autre chose qu'à examiner les mystères de la loi divine dans lesquels il avait appris cela, d'où il était le défenseur de la vérité, et le persécuteur de la fausseté, parce que sa persécution ne se fesait pas par émulation, mais pour défendre la loi; la vérité elle-même lui a parlé du ciel, lui disant : Je suis Jésus de Nazareth, que vous persécutez; cessez de me persécuter, parce que je suis la vérité même pour laquelle vous paraissez combattre. Ayant donc connu que cela était ainsi, il abandonna ce qu'il défendait, et il commença à défendre ce sentier du Christ qu'il poursuivait, qui est la véritable voie pour ceux qui marchent purement, la vérité pour ceux qui ne trompent point, et la vie éternelle pour ceux qui croient. Simon dit : Bon empereur, comprenez leur conspiration, ils sont sages contre moi. Pierre dit : Il n'y a aucune vérité en vous, ennemi de la vérité; mais c'est du seul mensonge que vous dites et que vous faites toutes ces choses. Néron dit : Et vous, Paul, que dites-vous? Paul répondit : Croyez ce que vous avez entendu dire à Pierre et à moi, car nous avons un seul sentiment, parce que nous avons un seul Seigneur Jésus-Christ. Simon dit : Pensez-vous, ô empereur! que j'aie une dispute avec eux, qui ont fait un complot contre moi? Et s'étant tourné vers les apôtres, il dit : Écoutez, Pierre et Paul; si je ne puis rien faire ici avec vous, nous viendrons où il faut que vous me jugiez. Paul répondit : Bon empereur, voyez quelles menaces il nous fait. Et Pierre dit : Pourquoi ne vous riez-vous pas d'un homme vain et d'une tête aliénée qui, joué par les démons, pense ne pouvoir pas se manifester? Simon répondit : Je vous pardonne maintenant, jusqu'à ce que je montre ma vertu. A cela Pierre répondit : Si Simon ne voit la vertu de Christ notre Jésus-Christ, il ne croira pas qu'il n'est pas le Christ. Simon dit : Très sacré empereur, gardez-vous de les croire, parce que ce sont eux qui sont circoncis, et qui circoncisent. A cela Paul répondit : Pour nous, avant que nous connussions la vérité, nous avons gardé la circoncision de la chair, mais dès que la vérité nous a apparu, c'est de la circoncision du cœur que nous sommes circoncis, et que nous circoncisons. Et Pierre dit à Simon : Si la circoncision est mauvaise, pourquoi êtes-vous circoncis? L'empereur dit : Simon est-il donc aussi circoncis? Pierre répondit : Il ne pouvait pas autrement tromper les âmes, s'il n'eût pas fait semblant d'être Juif, et n'eût montré qu'il enseignait la loi de Dieu. L'empereur dit : Vous, Simon, comme je vois, vous êtes conduit par le zèle, c'est pourquoi vous les poursuivez. Car il y a, comme je vois, un grand zèle entre vous et leur Christ, et je crains que vous ne soyez convaincu par eux, et que vous ne paraissiez détruit par de grands maux. Simon dit : Êtes-vous séduit, ô empereur? Néron dit : Qu'est-ce que c'est, êtes-vous séduit? Ce que je vois en vous, je le dis, que vous êtes l'adversaire évident de Pierre et de Paul, et de leur maître. Simon répondit : Le Christ n'a pas été le maître de Paul. Paul répondit : Celui qui a enseigné Pierre m'a instruit par révélation, car parce qu'il nous accuse d'être circoncis, qu'il dise maintenant pourquoi il est lui-même circoncis. A cela Simon répondit : Pourquoi m'interrogez-vous là-dessus? Paul dit : C'est la raison que nous vous interrogions. L'empereur dit : Pourquoi craignez-vous de leur répondre? Simon dit : Je suis circoncis, moi, parce que la circoncision était commandée de Dieu dans le temps que je la reçus. Paul dit : Avez-vous entendu, empereur, ce qu'a dit Simon? Si donc la circoncision est bonne, pourquoi avez-vous trahi les circoncis, et les avez-vous obligés d'être tués précipitamment? L'empereur dit : Mais je ne pense pas bien de vous. Pierre et Paul dirent : Que vous pensiez bien ou mal de nous, cela ne fait rien à la chose; car il faudra nécessairement que ce que notre maître nous a promis se fasse. L'empereur dit : Et si je ne veux pas, moi? Pierre dit : Ce n'est pas ce que vous voudrez, mais ce qu'il nous a promis. Simon répondit : Bon empereur, ces hommes ont abusé de votre clémence, et vous ont mis dans leur parti. Néron dit : Mais vous ne m'avez pas encore rassuré sur votre compte. Simon répondit : Je suis surpris qu'après que je vous ai fait voir de si grandes choses, et de tels signes, vous paraissiez encore douter. L'empereur répondit : Je ne doute ni ne crois à aucun de vous, mais répondez-moi plutôt à ce que je vous demande. Simon dit : Je ne vous réponds rien à présent. L'empereur dit : Vous dites cela parce que vous mentez. Et si je ne puis rien vous faire, Dieu qui est puissant le fera. Simon dit : Je ne vous répondrai plus. L'empereur dit : Et moi, je ne vous compterai plus pour quelque chose; car, comme je le sens, vous êtes trompeur en tout; mais à quoi bon plus de *discours?* Vous m'avez fait voir tous trois votre esprit indécis, et vous m'avez rendu si incertain en toutes choses que je ne trouve pas à qui je puisse croire. A cela Pierre répondit : Pour moi, je suis Juif de nation, et je prêche toutes ces choses que j'ai apprises de mon maître, afin que vous croyiez qu'il y a un Dieu père invisible et incompréhensible et

immense, et un notre Seigneur Jésus-Christ, sauveur et créateur de toutes choses. Nous annonçons au genre humain *celui* qui a fait le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qui y sont, qui est le véritable roi, et son règne n'aura point de fin. Et Paul dit : Ce qu'il a dit, je le confesse semblablement, d'autant qu'il n'y a point de salut par un autre, sinon par Jésus-Christ. L'empereur dit : qui est le roi Christ? Paul répondit : Le Sauveur de toutes les nations. Simon dit : Je suis celui que vous dites; et sachez, Pierre et Paul, qu'il ne vous arrivera pas ce que vous désirez, que je vous trouve dignes du martyre. Pierre et Paul dirent : Que ce que nous désirons nous arrive, et puissiez-vous, Simon, magicien et plein d'amertume, n'être jamais bien, parce que dans tout ce que vous dites vous mentez. Simon dit : Écoutez-moi, César Néron, afin que vous sachiez qu'eux sont des faussaires, et que moi j'ai été envoyé du ciel; le jour de demain j'irai aux cieux, et je rendrai heureux ceux qui croient en moi; et je montrerai ma colère contre ceux-là qui ont osé me nier. Pierre et Paul dirent : Dieu nous appela autrefois à sa gloire, mais vous êtes appelé maintenant par le diable, vous courez aux tourments. Simon dit : César Néron, écoutez-moi. Séparez ces insensés de vous, afin que lorsque je serai venu vers mon père dans les cieux, je puisse vous être favorable. L'empereur dit : Et d'où prouvons-nous cela, que vous allez au ciel? Simon dit : Ordonnez que l'on fasse une tour élevée de bois et de grandes poutres, et qu'on la place dans le Champ-de-Mars, afin que j'y monte; et lorsque j'y serai monté, je commanderai à mes anges qu'ils descendent du ciel vers moi, et qu'ils me portent dans le ciel vers mon père, afin que vous sachiez que j'ai été envoyé du ciel. Car ils ne peuvent pas venir avec moi sur la terre entre les pécheurs. L'empereur Néron dit : Je veux voir si vous accomplirez ce que vous dites. Simon répondit : Ordonnez donc que cela se fasse au plus vite afin que vous voyiez.

Alors Néron fit faire une tour élevée dans le Champ-de-Mars, et ordonna que tous les peuples et toutes les dignités s'assemblassent à ce spectacle. Or, le lendemain l'empereur Néron, avec le sénat et les chevaliers romains, et tout le peuple, vinrent dans le Champ-de-Mars au spectacle; et lorsque tous furent venus, l'empereur ordonna que Pierre et Paul fussent présents dans toute cette assemblée; et comme ils eurent aussitôt été amenés devant lui, il leur dit : La vérité va maintenant paraître. Pierre et Paul dirent : Ce n'est pas nous qui le démasquons, mais le Seigneur Jésus-Christ fils de Dieu, qu'il a dit faussement qu'il était lui même. Et Paul, s'étant tourné vers Pierre, dit : C'est à moi à prier Dieu à genoux, c'est à vous à ordonner, si vous voyez Simon entreprendre quelque chose, parce que vous avez été élu le premier par le Seigneur. Et s'étant mis à genoux, Paul priait devant tout le peuple; mais Pierre regarda Simon, disant : Commencez ce que vous avez entrepris; car le moment approche que vous allez être découvert, et que nous allons être appelés de ce siècle; car je vois le Christ qui m'appelle, et Paul aussi. Néron dit : Et où irez-vous contre ma volonté? Pierre répondit : Où le Seigneur nous appellera. Néron dit : Et quel est votre Seigneur? Pierre répondit : Le Seigneur Jésus-Christ que je vois, qui nous appelle. Néron dit : Et irez-vous au ciel? Pierre repondit : Nous irons où il plaira à celui qui nous appelle. A cela Simon répondit : afin que vous sachiez, ô empereur! qu'ils sont des trompeurs, bientôt quand je serai monté aux cieux, je vous enverrai mes anges, et je vous ferai venir à moi. L'empereur dit : Faites donc comme vous avez parlé [a]. Alors Simon monta dans la tour devant tout le monde, les mains étendues, couronné de lauriers, et commença à voler. Néron l'ayant vu, dit ainsi à Pierre : Ce Simon est véritable, mais vous et Paul êtes des séducteurs; et Pierre lui dit : Sans tarder vous saurez que nous sommes de véritables disciples du Christ, et que lui n'est pas le Christ, mais un magicien et un enchanteur. L'empereur dit : Persévérez-vous encore dans votre mensonge? Voilà que vous le voyez pénétrer jusque dans le ciel. Alors Pierre dit à Paul : Paul, levez la tête et voyez; et lorsque Paul eut élevé la tête pleine de larmes, et qu'il eut vu Simon voler, il dit ainsi : Pierre, que tardez-vous? Achevez ce que vous avez commencé; car notre Seigneur Jésus-Christ nous appelle maintenant; et Néron, les entendant, dit en souriant : Ils voient déjà qu'ils sont vaincus; ils sont actuellement en délire. Pierre répondit : Vous allez éprouver que nous ne sommes pas en délire. Paul dit à Pierre : Faites au plus vite ce que vous devez faire; et regardant contre Simon, Pierre dit : Je vous conjure, anges de Satan, qui le portez dans les airs pour tromper les cœurs des hommes infidèles, par Dieu, créateur de toutes choses, et par Jésus-Christ, que dès cette heure vous ne le portiez plus; mais que vous l'abandonniez; et, ayant été lâché tout à coup [b], il tomba dans l'endroit qu'on appelle la

[a] Hégésippe et Abdias disent qu'il monta sur le mont Capitolin, et que s'élançant d'un rocher il commença à voler.

[b] Abdias dit que les ailes qu'il avait prises s'étant embarrassées, il tomba, se brisa tout le corps, s'estropia les cuisses, et expira dans ce lieu même quelques heures après; au contraire, Arnobe, liv. II, *adversus gentes*, rapporte que son char et ses quatre chevaux de feu s'étant dissipés, il tomba par son propre poids, se brisa les cuisses, et qu'ayant

Voie sacrée, et s'étant partagé en quatre parts, il assembla quatre cailloux en un, qui servent encore de témoignage à la victoire des apôtres, jusqu'aujourd'hui. Alors Paul leva la tête au bruit qu'il fit en se brisant, et dit : Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ qui nous avez exaucés, et avez démasqué Simon le magicien, et avez prouvé que nous sommes vos disciples dans la vérité. Alors Néron, plein d'une grande colère, fit mettre Pierre et Paul dans les chaînes; et pour le corps de Simon, il le fit soigneusement garder trois jours et trois nuits, pensant qu'il ressusciterait le troisième jour; et Pierre lui dit : Vous vous trompez, ô empereur! il ne ressuscitera pas, parce qu'il est véritablement mort, et condamné à la peine éternelle. Néron lui répondit : Qui vous a permis de commettre un tel crime? Pierre répondit : Son obstination; et si vous le comprenez, c'est un grand avantage pour lui qu'il soit péri, pour ne plus multiplier de si grands blasphèmes contre Dieu, qui aggraveraient son supplice. Néron dit : Vous m'avez rendu l'esprit suspect; c'est pourquoi, par un mauvais exemple, je vous perdrai. Pierre répondit : Ce n'est pas ce que vous voulez, mais ce qui nous a été promis, qui doit nécessairement s'accomplir. Alors Néron, rempli de colère, dit à son préfet Agrippa : Il faut perdre misérablement ces hommes irréligieux; c'est pourquoi, les ayant liés de chaînes de fer, faites-les périr dans le bassin où se donne le combat naval; car il faut que tous les hommes de cette sorte périssent misérablement. Le préfet Agrippa dit [a] : Très sacré empereur, vous ne les faites pas punir par un exemple convenable. Néron dit : Pourquoi n'est-il pas convenable? Agrippa dit : Parce que Paul paraît innocent. Pierre, qui est coupable d'un homicide, doit souffrir une peine amère. Néron dit : De quel exemple périront-ils donc? Agrippa dit : A ce qu'il me semble, il est juste que Paul, irréligieux, ait la tête tranchée; et Pierre, qui de plus a commis un homicide, faites-le élever en croix. Néron dit : Vous avez très bien jugé; et sur-le-champ, Pierre et Paul furent amenés en la présence de Néron. Paul fut décollé dans la voie d'Ostie; mais Pierre étant venu vers sa croix, dit : Parce que mon Seigneur Jésus-Christ est descendu du ciel en terre, il a été élevé sur une croix droite; mais moi que ma croix daigne appeler de la terre au ciel, ma tête doit être près de la terre, et mes pieds dirigés vers le ciel; donc parce que je ne suis pas digne d'être en croix comme mon Seigneur, tournez ma croix, et crucifiez-moi la tête en bas; mais eux tournèrent la croix, et attachèrent ses pieds en haut, et ses mains en bas. Or il s'assembla en ce lieu une multitude innombrable de peuple qui maudissaient César Néron, qui étaient si pleins de fureur, qu'ils voulaient brûler Néron lui-même; mais Pierre les empêchait, disant : Gardez-vous bien, mes petits enfants, gardez-vous bien de faire cela; mais écoutez plutôt ce que je m'en vais vous dire; car il y a peu de jours qu'à la sollicitation des frères, je m'éloignai d'ici, et mon Seigneur Jésus-Christ me rencontra en chemin à la porte de cette ville, et je l'adorai, et lui dis : Seigneur, où allez-vous? Et il me dit : Suivez-moi, parce que je vais à Rome être crucifié une seconde fois; et pendant que je le suivais, je revins à Rome, et il me dit: Ne craignez point, parce que je suis avec vous, jusqu'à ce que je vous introduise dans la maison de mon père; c'est pourquoi, mes petits enfants, gardez-vous bien d'empêcher mon voyage; mes pieds marchent déjà dans la voie du ciel. Ne vous chagrinez point, mais réjouissez-vous avec moi, parce que j'obtiens aujourd'hui le fruit de mes travaux; et après qu'il eut dit ces *paroles*, il dit: Je vous rends grâces, bon pasteur, parce que les brebis que vous m'avez données ont compassion de moi. Je vous demande qu'elles participent avec moi à votre grâce. Je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées, afin qu'elles ne sentent pas qu'elles sont sans moi, en vous voyant, et je vous prie qu'elles soient toujours protégées par votre secours, Seigneur Jésus-Christ par qui j'ai pu gouverner ce troupeau; et disant cela, il rendit l'esprit. Aussitôt y apparurent de saints hommes que jamais personne n'avait vus auparavant, et qu'ils ne purent voir depuis; car ils disaient que c'était à cause d'eux qu'ils étaient arrivés de Jérusalem; et de compagnie avec Marcel, homme illustre, qui avait cru, et qui, laissant Simon, avait suivi Pierre, ils enlevèrent son corps en cachette, et le mirent vers le Térébinthe auprès du canal où se donne le combat naval, dans le lieu qui s'appelle le Vatican. Or ces hommes qui dirent qu'ils étaient arrivés de Jérusalem, dirent au peuple : Réjouissez-vous, et tressaillissez [1] de joie, parce que vous avez mérité d'avoir de grands patrons, et des amis de notre Seigneur Jésus-Christ. Or sachez que ce Néron très méchant, après la mort des apôtres, ne pourra garder le royaume.

Or il arriva après cela que Néron encourut la

été porté à Brindes, de douleur et de honte il se précipita une seconde fois du haut d'un bâtiment.

[a] Lin, *de Passione Petri*, ajoute une autre cause du supplice de l'apôtre : c'est qu'il avait détourné les épouses d'Agrippa, d'Albin, et de quelques autres grands, de l'amour conjugal envers leur maris.

[1] C'est ainsi que portent toutes les éditions; mais il faut lire, *tressaillez*.

haine de son armée, et la haine du peuple romain, de sorte qu'ils résolurent de lui couper enfin le cou publiquement, jusqu'à ce qu'il fût mort, et expirât. Ayant eu vent de ce complot, il fut saisi d'un tremblement et d'une crainte insupportable, de sorte qu'il s'enfuit, et ne parut plus depuis. Il y en eut aussi qui disaient que comme il errait dans les forêts en fuyant, il était mort de froid et de faim, et avait été dévoré par les loups. Or, comme les Grecs enlevaient les corps des saints apôtres, Pierre et Paul, pour les porter en Orient, il survint un grand tremblement de terre, et le peuple romain courut, et ils les arrêtèrent vers le lieu que l'on nomme Catacombe, dans la voie Appienne au troisième mille, et les corps y furent gardés un an et sept mois, jusqu'à ce qu'on eût préparé les lieux où leurs corps furent mis; et c'est là qu'ils sont considérés avec l'honneur et la révérence convenables, et par les louanges des hymnes; et le corps du très heureux Pierre fut mis dans le Vatican du combat naval, et celui de saint Paul dans la voie d'Ostie au second mille, où reçoivent les bienfaits de leurs prières ceux qui les demandent assidûment et fidèlement, pour la louange et la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Moi, Marcel, disciple de mon maître l'apôtre Pierre, j'ai écrit ce que j'ai vu.

Les curieux trouveront encore beaucoup d'autres pièces dans Fabricius, Grabius, Cotelerius, etc. On a cru que celles-ci suffisaient au grand nombre des lecteurs que les savants ont toujours trop négligés.

EXTRAIT

DES

SENTIMENTS DE JEAN MESLIER.

1762.

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE JEAN MESLIER[1]

Jean Meslier, curé d'Étrepigni et de But en Champagne, natif du village de Mazerni, dépendant du duché de Mazarin, était le fils d'un ouvrier en serge; élevé à la campagne, il a néanmoins fait ses études et est parvenu à la prêtrise.

Étant au séminaire, où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, fesant souvent l'aumône; d'ailleurs très sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

MM. Voiri et Delavaux, l'un curé de Va, et l'autre curé de Boulzicourt, étaient ses confesseurs, et les seuls qu'il fréquentait.

Il était seulement rigide partisan de la justice, et poussait quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le seigneur de son village, nommé le sieur de Touilli, ayant maltraité quelques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au prône: M. de Mailli, archevêque de Reims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le dimanche qui suivit cette décision, ce curé monta en chaire et se plaignit de la sentence du cardinal. « Voici, dit-il, le sort ordinaire des pauvres « curés de campagne; les archevêques, qui sont « de grands seigneurs, les méprisent et ne les « écoutent pas. Recommandons donc le seigneur « de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine « de Touilli, qu'il le convertisse, et lui fasse la « grâce de ne point maltraiter le pauvre et dé- « pouiller l'orphelin. »

Ce seigneur, présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même archevêque, qui fit venir le sieur Meslier à Doncheri, où il le maltraita de paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événements dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui d'Étrepigni.

Les principaux de ses livres étaient la *Bible*, un Moréri, un Montaigne, et quelques Pères; et

[1] Ce morceau est de Voltaire.

ce n'est que dans la lecture de la *Bible* et des Pères qu'il puisa ses sentiments. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au garde des sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'extrait suivant. Son MS. est adressé à M. Leroux, procureur et avocat en parlement, à Mézières.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe : « J'ai vu et reconnu les erreurs, « les abus, les vanités, les folies, et les méchan-« cetés des hommes, je les ai haïs et détestés ; je « ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai « au moins en mourant et après ma mort ; et « c'est afin qu'on le sache, que je fais et écris le « présent Mémoire, afin qu'il puisse servir de « témoignage de vérité à tous ceux qui le verront « et qui le liront, si bon leur semble. »

On a aussi trouvé parmi les livres de ce curé un imprimé des Traités de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai (*Édit. de* 1718), sur l'existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du P. Tournemine, jésuite, sur l'athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge, signées de sa main.

Il avait écrit deux lettres aux curés de son voisinage, pour leur faire part de ses Sentiments, etc. Il leur dit qu'il a consigné au greffe [a] de la justice de la paroisse une copie de son écrit, en 366 feuillets in-8° ; mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les simples ne soient instruits, et ne connaissent la vérité [b].

Ce curé a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses.

On trouve à la tête de son Testament une espèce de préface ou d'avant-propos, dans lequel il demande pardon à ses paroissiens de leur avoir prêché long-temps des mensonges qu'il détestait au fond de son cœur.

Meslier mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On a cru que, dégoûté de la vie, il s'était exprès refusé les aliments nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son testament il a donné tout ce qu'il possédait, qui n'était pas considérable, à ses paroissiens, et il a prié qu'on l'enterrât dans son jardin.

a De Sainte-Menehould.
b On dit que M. Lebègue, grand-vicaire de Reims, s'est emparé de la troisième copie.

AVANT-PROPOS
DU CURÉ MESLIER.

« Vous connaissez, mes frères, mon désinté-« ressement ; je ne sacrifie point ma croyance à « un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession « si directement opposée à mes Sentiments, ce « n'est point par cupidité ; j'ai obéi à mes pa-« rents. Je vous aurais plus tôt éclairés, si j'avais « pu le faire impunément. Vous êtes témoins de « ce que j'avance. Je n'ai point avili mon minis-« tère en exigeant des rétributions qui y sont « attachées.

« J'atteste le ciel que j'ai aussi souverainement « méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des « peuples aveuglés, lesquels fournissaient pieuse-« ment des sommes considérables pour acheter « des prières. Combien n'est pas horrible ce mo-« nopole ! Je ne blâme pas le mépris que ceux « qui s'engraissent de vos sueurs et de vos peines « témoignent pour leurs mystères et leurs super-« stitions ; mais je déteste leur insatiable cupidité « et l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à « se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin « d'entretenir dans cet état d'aveuglement.

« Qu'ils se contentent de rire de leur propre « aisance, mais qu'ils ne multiplient pas du moins « les erreurs, en abusant de l'aveugle piété de « ceux qui par leur simplicité leur procurent une « vie si commode. Vous me rendez sans doute, « mes frères, la justice qui m'est due. La sensibi-« lité que j'ai témoignée pour vos peines me ga-« rantit du moindre de vos soupçons. Combien de « fois ne me suis-je point acquitté gratuitement « des fonctions de mon ministère ! Combien de « fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas été affligée « de ne pouvoir vous secourir aussi souvent et « aussi abondamment que je l'aurais souhaité ! « Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenais « plus de plaisir à donner qu'à recevoir ? J'ai « évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie ; « et je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il « m'a été possible de nos malheureux dogmes. Il « fallait bien que je m'acquittasse, comme curé, « de mon ministère. Mais aussi combien n'ai-je « pas souffert en moi-même, lorsque j'ai été forcé « de vous prêcher ces pieux mensonges que je « détestais dsns le cœur ! Quel mépris n'avais-je « pas pour mon ministère, et particulièrement « pour cette superstitieuse messe, et ces ridicules « administrations de sacrements, surtout lorsqu'il « fallait les faire avec cette solennité qui attirait

« votre piété et toute votre bonne foi ! Que de « remords ne m'a point excités votre crédulité ! « Mille fois sur le point d'éclater publiquement, « j'allais dessiller vos yeux, mais une crainte su- « périeure à mes forces me contenait soudain, et « m'a forcé au silence jusqu'à ma mort. »

EXTRAIT
DES SENTIMENTS DE JEAN MESLIER,

ADRESSÉS A SES PAROISSIENS SUR UNE PARTIE DES ABUS ET DES ERREURS EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER.

CHAPITRE PREMIER.

Première preuve, tirée des motifs qui ont porté les hommes à établir une religion.

Comme il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu, et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte, à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincants, faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies ; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et plus authentiques de vérité, que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or il n'y a aucun de nos christicoles de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa religion soit véritablement d'institution divine ; et pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité ; ce qui ne serait certainement point, s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine : car comme personne d'aucune secte de religion, éclairé et de bonne foi, ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentiments et dans une même forme de religion, serait de produire ces preuves et ces témoignages convaincants de la vérité, et de faire voir par là que telle religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chacun se rendrait à cette vérité, et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture qu'il ne fût en même temps confondu par des preuves contraires ; mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

Deuxième preuve tirée des erreurs de la foi.

Toute religion qui pose pour fondement de ses mystères, et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable religion, ni être d'institution divine. Or les religions humaines, et principalement la catholique, pose pour fondement de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs. Donc, etc. Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument ; elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la religion chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi, c'est-à-dire une créance aveugle, mais cependant ferme et assurée de quelques lois, ou de quelques révélations divines, et de quelque divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi ; car c'est cette créance de quelque divinité et de quelques révélations divines qui donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elle a dans le monde, sans quoi on ne ferait aucun état de ce qu'elle prescrirait. C'est pourquoi il n'y a point de religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs [1] d'être fermes dans leur foi. De là vient que tous les christicoles tiennent pour maximes que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans le concile de Trente, sess. 6, chap. VIII.

Or il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu est un principe d'erreurs et de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur, en matière de religion, qui ne pré-

[1] *Estote fortes in fide.*

tende se couvrir du nom et de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non seulement cette foi et cette créance aveugle, qu'ils posent pour fondement de leur doctrine, est un principe d'erreurs, etc., mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leur religion. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce spécieux prétexte.

Or, il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse pour faire connaître ses volontés aux hommes; car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des piéges pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, eût jamais établi, pour fondement de sa religion, une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes. Donc des religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que, quoique leur foi et leur créance soient aveugles en un sens, elles ne laissent pas néanmoins d'être appuyées par de si clairs et de si convaincants témoignages de vérité, que ce serait non seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie, de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur religion, qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont embrassée avec amour, et défendue jusqu'à souffrir la mort, et les plus cruels tourments, plutôt que de l'abandonner, n'étant pas croyable que de si grands personnages se soient laissé tromper dans leur créance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie, et se soient exposés à de si cruelles persécutions, pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles et des prophéties qui ont été depuis si long-temps rendus en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplis d'une façon à n'en point douter.

Enfin, leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles faits en tous temps et en tous lieux en faveur de leur religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnements, et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages. Car 1° les arguments que nos christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et, au moins en sa manière, qui ne condamne tous les vices, et ne recommande la pratique de toutes les vertus. Il n'y en a point qui n'ait eu de doctes et de zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur religion; et enfin il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en sa faveur.

Les mahométans, les Indiens, les païens, en allèguent en faveur de leurs religions, aussi bien que les chrétiens. Si nos christicoles font état de leurs miracles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourrait tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions.

Cela étant, comme toutes les histoires et la pratique de toutes les religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuves et de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune; la conséquence est claire.

2° Pour donner une idée du rapport des miracles du paganisme avec ceux du christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple, qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite de la vie d'Apollonius, que de croire tous les évangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de Jésus-Christ, parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et disert, qu'il était secrétaire de l'impératrice Julie, femme de l'empereur Sévère, et que c'a été à la sollicitation de cette impératrice qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius? marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit; ce que l'on

ne peut nullement dire de Jésus-Christ, ni de ceux qui ont écrit sa vie ; car ils n'étaient que des ignorants, gens de la lie du peuple ; de pauvres mercenaires, des pêcheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très souvent et très grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les actions, s'il avait véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très recommandable par ses belles actions, chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en faveur des dieux : mais au lieu de cela on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, etc.

Josèphe l'historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra ; marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses comme des narrations fabuleuses. Voyez Montaigne et l'auteur de l'*Apologie des grands hommes*. On peut aussi voir la relation des missionnaires de l'île de Santorini : il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge, comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos christicoles mêmes appellent la parole de Dieu, et par le témoignage de celui qu'ils adorent ; car leurs livres, qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément qu'il y a non seulement de faux prophètes, c'est-à-dire des imposteurs qui se disent envoyés de Dieu et qui parlent en son nom, mais nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. *Voyez* Matthieu, XXIV, 5, 27, et ailleurs.

De plus, ces prétendus feseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour un de ces prétendus prophètes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appelé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, et lui dit plaisamment [a] : « Par quelle voie l'esprit « de Dieu a-t-il passé de moi pour aller à toi ? » *Voyez* encore III, *Reg.*, XVIII, 40 et autres.

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits ? Car il faudrait savoir 1° si ceux que l'on dit être les premiers auteurs de ces narrations le sont véritablement ; 2° s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés, et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement ; 3° s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues, et s'ils les rapportent bien fidèlement ; 4° si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite et quantité d'autres célèbres historiens au sujet de Moïse et de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode ; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des Égyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfants de Jacob, rustiques et ignorants, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs et nos christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres ? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du *nouveau Testament* que sur ceux de l'ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les *Évangiles* ont été regardées comme saintes et sacrées, qu'elles ont toujours été fidèlement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par là même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage, ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables ; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, d'y changer, ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos christicoles mêmes ne sauraient nier, puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchements et les falsifications qui ont été faites en différents temps, à ce qu'ils appellent leur

[a] II. Paral., XVIII, 23.

écriture sainte, leur saint Jérôme, fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues, qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes, qui y ajoutaient et en retranchaient tout ce que bon leur semblait; en sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différents, qu'il y avait de différentes copies.

Voyez ses prologues à Paulin, sa préface sur Josué, son Épître à Galéate, sa préface sur Job, celle sur les *Évangiles* au pape Damase, celle sur les psaumes à Paul et à Eustachium, etc.

Touchant les livres de l'ancien *Testament* en particulier, Esdras, prêtre de la loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus livres sacrés de sa loi, qui avaient été en partie perdus et en partie corrompus. Il les distribua en XXII livres, selon le nombre des lettres hébraïques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoignent Esdras et le docteur saint Jérôme en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent; et quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, et il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les livres de la loi de Moïse et des prophètes qu'on put trouver furent brûlés du temps d'Antiochus. Le *Talmud*, regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les lois divines, avec les sentences et dits notables des rabbins; leur exposition, tant sur les lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue hébraïque, est regardé par les chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'année 1559, ils firent brûler à Rome, par le commandement des inquisiteurs de la foi, douze cents de ces *Talmuds* trouvés dans une bibliothèque de la ville de Crémone.

Les pharisiens, qui fesaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les prophètes. Parmi les chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les livres de Moïse et les prophètes, et introduisaient d'autres écritures à la mode; Carpocrate et ses sectateurs en fesaient de même, et rejetaient tout l'ancien *Testament*, et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les marcionites et les souverains réprouvaient aussi tout l'ancien *Testament* comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre *Évangiles*, et les *Épîtres* de saint Paul.

Les ébionites n'admettaient que le seul *Evangile* de saint Matthieu, rejetant les trois autres, et les *Epîtres* de saint Paul. Les marcionites publiaient un *Évangile* sous le nom de saint Mathias pour confirmer leur doctrine. Les apostoliques introduisaient d'autres écritures pour maintenir leurs erreurs, et pour cet effet se servaient de certains actes, qu'ils attribuaient à saint André et à saint Thomas.

Les manichéens (Chron., page 287) écrivirent un *Évangile* à leur mode, et rejetaient les écrits des prophètes et des apôtres. Les etzaïtes débitaient un certain livre qu'ils disaient être venu du ciel; ils tronçonnaient les autres écritures à leur fantaisie. Origène même, avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Écritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait, par ce moyen, du sens des prophètes et des apôtres, et même avait corrompu quelques uns des principaux points de la doctrine. Ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés: ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis; aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuaient à l'hérétique Cérinthus l'*Évangile* et l'*Apocalypse* de saint Jean; c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs livres que les catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les livres de *Tobie*, de *Judith*, d'*Esther*, de *Baruch*, le *Cantique des trois Enfants dans la fournaise*, l'histoire de *Susanne*, et celle de l'*Idole de Bel*, la *Sapience* de Salomon, l'*Ecclésiastique*, le premier et le second livre des *Machabées*, auxquels livres incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuait aux autres apôtres, comme sont, par exemple, les *Actes de saint Thomas*, ses *Circuits*, son *Évangile* et son *Apocalypse*; l'*Évangile* de saint Barthélemi, celui de saint Mathias, celui de saint Jacques, celui de saint Pierre, et celui des apôtres; comme aussi les *Gestes de saint Pierre*, son livre de la *Prédication*, et celui de son *Apocalypse*; celui du *Jugement*, celui de l'*Enfance du Sauveur*, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les catholiques romains, même par le pape Gélase et par les SS. PP. de la communion romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait,

et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié et quelle démence!

Mais voyons si ces livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité, comme, par exemple, d'érudition, de sagesse et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire on n'y verra, d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu paradis terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parlait, et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal à propos; d'un déluge universel, et d'une arche où des animaux de toute espèce étaient renfermés; de la confusion des langues et de la division des nations, sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas et frivoles, et que des auteurs graves mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des géants contre les dieux, et autres semblables que les poëtes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances, ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs rois, de plusieurs princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses et frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne fallait pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin, on ne voit dans ces livres que les discours, la conduite et les actions de ces renommés prophètes qui se disaient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; et il sera facile de juger qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées.

Il y a cependant dans quelques uns de ces livres plusieurs bons enseignements et de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le livre de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique;* mais ce même Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'âme, et il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs, combien les auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'empereur Antonin, l'empereur Julien, Virgile, etc., sont-ils au-dessus de ces livres qu'on nous dit inspirés de Dieu! Je crois pouvoir dire que quand il n'y aurait, par exemple, que les Fables d'Ésope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles qui sont rapportées dans les *Evangiles*.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style, et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers qui y sont très mal circonstanciés, on ne voit point que les auteurs s'accordent, ils se contredisent en plusieurs choses; ils n'avaient pas même assez de lumières ni de talents naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entre eux. L'évangéliste Matthieu fait descendre Jésus-Christ du roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, père au moins putatif de Jésus-Christ, et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau roi des Juifs, et que les mages étant venus le chercher pour l'adorer, le roi Hérode, craignant que ce prétendu roi nouveau-né lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfants nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce nouveau roi devait naître, et que Joseph et la mère de Jésus ayant été avertis en songe, par un ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Égypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant

six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né; qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs, huit jours après sa naissance, et que lorsque le temps prescrit par cette loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph son mari le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même temps un sacrifice, ce qui était ordonné par la loi de Dieu; après quoi ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse; et que son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, aux jours solennels de leur fête de Pâques; si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Égypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfants de la province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Josèphe l'historien, qui a écrit la vie de cet Hérode, et que les autres évangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfants, et cette fuite en Égypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Josèphe, qui a blâmé les vices de ce roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que cet évangéliste dit eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de Jésus-Christ, suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pouvait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il fût né le 25 décembre. Car depuis ce baptême, qui fut l'an 15 de Tibère-César, et l'année qu'Anne et Caïphe étaient grands prêtres, jusqu'au premier Pâque suivant, qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois; suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâque suivant, après son baptême, et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, et de sa mort et passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait autre chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu, après son baptême, qu'environ trois mois, desquels, si l'on vient à ôter six semaines de quarante jours et quarante nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique, depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines; et, suivant ce que Jean dit, il aurait au moins duré trois ans et trois mois, parce qu'il paraît, par l'Évangile de cet apôtre, qu'il aurait été, pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, et qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâque, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, et que c'est par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces évangélistes, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonstances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême; car les trois premiers évangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'esprit dans un désert où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté par le diable; et, suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit, ch. IV, vers. 13, qu'il s'en vint en Galilée, et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime; et Luc, ch. IV, vers. 16 et 31, dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaüm.

Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de

la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus, avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux, lorsqu'ils étaient avec leur maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la cène, les trois premiers évangélistes marquent que Jésus-Christ fit l'institution du sacrement de son corps et de son sang, sous les espèces et apparences du pain et du vin, comme parlent nos christicoles romains; et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux sacrement. Jean dit, ch. XIII, vers. 5, qu'après cette cène Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur commanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose, et rapporte un long discours qu'il leur fit dans ce même temps. Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire, ils témoignent qu'incontinent après cette cène, il s'en alla avec ses apôtres sur la montagne des Oliviers, où il abandonna son âme à la tristesse, et qu'enfin il tomba en agonie, pendant que ses apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette cène; car d'un côté ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire le soir du premier jour des azymes, ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans l'*Exode*, XII, 18; *Lévit.*, XXIII, 5; dans les *Nomb.*, XXVIII, 16; et d'un autre côté ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cène, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette cène. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée; car les trois premiers évangélistes disent que ces femmes, et tous ceux de sa connaissance, entre lesquelles étaient Marie-Magdeleine, et Marie, mère de Jacques et de Josès, et la mère des enfants de Zébédée, regardaient de loin ce qui se passait, lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. Jean dit au contraire, XIX, 25, que la mère de Jésus, et la sœur de sa mère, et Marie-Magdeleine, étaient debout auprès de la croix, avec Jean son apôtre. La contrariété est manifeste, car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées, comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après sa prétendue résurrection, car Matthieu, ch. XXVIII, v. 9 et 16, ne parle que de deux apparitions; l'une, lorsqu'il apparut à Marie-Magdeleine, et à une autre femme nommée aussi Marie, et lorsqu'il apparut à ses onze disciples, qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions: la première, lorsqu'il apparut à Marie-Magdeleine; la seconde, lorsqu'il apparut à ses deux disciples, qui allaient à Emmaüs; et la troisième, lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premières apparitions comme Matthieu; et Jean l'évangéliste parle de quatre apparitions; et ajoute aux trois de Marc celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples, qui pêchaient sur la mer de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions; car Matthieu dit que ce fut en Galilée, sur une montagne; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, et qu'il les mena jusqu'en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au ciel; et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont ils avaient fermé les portes, et une autre fois sur la mer de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de sa prétendue ascension au ciel; car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence de ses onze apôtres; mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus, Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel, puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses apôtres qu'il serait et qu'il demeurerait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. « Allez donc, « leur dit-il dans cette prétendue apparition, en« seignez toutes les nations, et soyez assurés que je « serai toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Luc se contredit lui-même sur ce sujet; car dans son *Évangile*, ch. XXIV, v. 50, il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel en présence de ses apôtres; et dans ses *Actes des Apôtres*, supposé qu'il en soit l'auteur, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette ascension; car il marque dans son *Évangile* que ce fut le jour même de sa résurrection ou la première nuit suivante, qu'il monta au ciel; et dans ses *Actes des Apôtres*, il dit que ce fut

quarante jours après sa résurrection ; ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les apôtres avaient véritablement vu leur maître monter glorieusement au ciel, comment Matthieu et Jean, qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère, et si avantageux à leur maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci ? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette ascension, et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au ciel ? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions ; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

CHAPITRE II.

Mais par quel privilége ces quatre *Evangiles*, et quelques autres semblables livres passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Évangiles, et qui ont autrefois été, comme les premiers, publiés sous le nom de quelques autres apôtres ? Si l'on dit que les *Evangiles* réfutés sont supposés et faussement attribués aux apôtres, on en peut dire autant des premiers ; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres, en dépit de l'Église qui veut en décider ; elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux *Testament*, ils n'auraient été faits que pour marquer, de la part de Dieu, une injuste et odieuse acception de peuples et de personnes, et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac, et Jacob, pour, de leur postérité, se faire un peuple qu'il sanctifierait et bénirait par-dessus tous les autres peuples de la terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses grâces et de ses bienfaits ; il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni de l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine ; car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages, et par conséquent il doit également être leur protecteur et leur bienfaiteur ; car celui qui donne l'être doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être ; si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un Être infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles tant du vieux que du nouveau *Testament* étaient véritables, on pourrait dire que Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes, qu'à leur plus grand et principal bien ; qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans de certaines personnes des fautes légères, qu'il n'aurait puni dans d'autres de très grands crimes ; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfesant dans les plus pressants besoins que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocents ; qu'il aurait conservé miraculeusement, pendant quarante ans, les habillements et les chaussures d'un misérable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la subsistance des peuples, et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par différents accidents. Quoi ! il aurait envoyé aux premiers chefs du genre humain, Adam et Ève, un démon, un diable, ou un simple serpent, pour les séduire, et pour perdre par ce moyen tous les hommes ! cela n'est pas croyable. Quoi ! il aurait voulu, par une grâce spéciale de sa providence, empêcher que le roi de Géraris (Gérare), païen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune mauvaise suite ; et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Ève ne l'offensassent, et ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos christicoles, devait être fatal, et causer la perte de tout le genre humain ! Cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau *Testament*. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ et ses apôtres guérissaient divinement toutes sortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendaient, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole

aux muets, qu'ils fesaient marcher droit les boiteux, qu'ils guérissaient les paralytiques, qu'ils chassaient les démons des corps des possédés, et qu'ils ressuscitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les *Évangiles;* mais on en voit beaucoup plus dans les livres que nos christicoles ont faits des vies admirables de leurs saints; car on y lit presque partout que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infimités, chassaient les démons presque en toute rencontre, et ce, au seul nom de Jésus, ou par le seul signe de la croix: qu'ils commandaient, pour ainsi dire, aux éléments; que Dieu les favorisait si fort, qu'il leur conservait même après leur mort son divin pouvoir, et que ce divin pouvoir se serait communiqué jusqu'au moindre de leurs habillements, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps, et jusqu'aux instruments honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de saint Honoré ressuscita un mort au 6 de janvier; que les bâtons de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Bernard opéraient des miracles. On dit de même de la corde de saint François, du bâton de saint Jean de Dieu, et de la ceinture de sainte Mélanie. Il est dit de saint Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner, et qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église. Que du sépulcre de saint André il en coulait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies. Que l'âme de saint Benoît fut vue monter au ciel, revêtue d'un précieux manteau et environnée de lampes ardentes. Saint Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées. Que saint François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux; qu'ils lui obéissaient, et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres, venaient se mettre entre ses mains et dans son giron. Que saint Paul et saint Pantaléon, ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg, dans les deux premières années d'après sa mort, 1388 et 1389, fit deux mille quatre cents miracles, entre lesquels il y eut quarante-deux morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les cinquante philosophes que sainte Catherine convertit ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlé. Que le corps de sainte Catherine fut enlevé par les anges après sa mort, et enterré par eux sur le mont Sinaï. Que le jour de la canonisation de saint Antoine de Padoue toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sût d'où cela venait. Que ce saint étant un jour sur le bord de la mer, et ayant appelé les poissons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule, et mettant la tête, hors de l'eau, ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point s'il fallait rapporter toutes ces balivernes; il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, où les auteurs de ces Vies de saints ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière, dans son *Apologie des grands hommes,* chap. 1er, pag. 15.

Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges; car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des poëtes païens; c'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

CHAPITRE III.

Conformité des anciens et nouveaux miracles.

Si nos christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même aussi les païens disent que les filles d'Anius, grand-prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en blé, en vin, en huile, etc.; que Jupiter donna aux nymphes qui eurent soin de son éducation une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment tout ce qui leur venait à souhait.

Si nos christicoles disent que leurs saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'ils avaient des révélations divines, les païens avaient dit avant eux qu'Athalide, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait; qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se fesait au monde, et en l'autre vie; et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts, et entre autres qu'il ressuscita Hippolyte, fils de Thésée, à la prière de Diane, et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une vierge, sans connaissance d'homme, les païens avaient déjà dit avant eux que Rémus et Romulus, fondateurs de Rome, étaient miraculeusement nés d'une vierge vestale

nommée Ilia, ou Silvia, ou Rhéa Silvia; ils avaient déjà dit que Mars, Argé, Vulcain, et autres, avaient été engendrés de la déesse Junon, sans connaissance d'homme, et avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter, et qu'elle en sortit tout armée, par la force d'un coup de poing, dont ce dieu se frappa la tête.

Si nos christicoles disent que leurs saints fesaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du ciel, comme, par exemple, celle de Notre-Dame de Lorette et de Liesse, et plusieurs autres présents du ciel, comme la prétendue sainte ampoule de Reims, comme la chasuble blanche que saint Ildefonse reçut de la vierge Marie, et autres choses semblables, les païens se vantaient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur ville de Rome, et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du ciel leur Palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disaient-ils, prendre sa place dans le temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette déesse.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses apôtres monter glorieusement au ciel, et que plusieurs âmes de leurs prétendus saints furent vues transférées glorieusement au ciel par les anges, les païens romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort; que Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, fut, par Jupiter, transporté au ciel pour lui servir d'échanson; que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au temple de Vénus, fut après transportée au ciel : ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort, et qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines, après avoir été un fort long temps perdus sans savoir où ils pouvaient être, les païens en disent de même du corps d'Oreste, qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'oracle, etc.

Si nos christicoles disent que les sept frères dormants dormirent miraculeusement pendant 177 ans qu'ils furent enfermés dans une caverne, les païens disent qu'Epiménide le philosophe dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupée, les païens disent que la tête de Gabienus chanta un long poëme après avoir été séparée de son corps.

Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornés de plusieurs tableaux et riches présents, qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs saints, on voit aussi, ou du moins on voyait autrefois, dans le temple d'Esculape, en Épidaure, quantité de tableaux des cures et guérisons miraculeuses qu'il avait faites.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leurs corps ni dans leurs habits, les païens disaient que les religieuses du temple de Diane marchaient sur les charbons ardents pieds nus, sans se brûler et sans se blesser les pieds, et que les prêtres de la déesse Féronie et de Hirpicus marchaient de même sur des charbons ardents, dans les feux de joie que l'on fesait à l'honneur d'Apollon.

Si les anges bâtirent une chapelle à saint Clément au fond de la mer, la petite maison de Baucis et de Philémon fut miraculeusement changée en un superbe temple, en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs saints, comme saint Jacques, saint Maurice, etc., ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'avantage, combattre en leur faveur, Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un bélier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac, lorsque son père Abraham le voulait sacrifier, la déesse Vesta envoya aussi une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Métella, fille de Métellus; la déesse Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bûcher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si saint Joseph fuit en Égypte sur l'avertissement de l'ange, Simonides, le poëte, évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton, le cheval Pégase en fit autant, en frappant de son pied un rocher; il en sortit une fontaine.

Si saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces, et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti, Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père, pour le faire manger aux dieux, ils en ramassèrent

tous les membres, les réunirent, et lui rendirent la vie.

Si plusieurs crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses, les païens disent que leurs oracles ont divinement parlé et rendu des réponses à ceux qui les consultaient, et que la tête d'Orphée et celle de Polycrate rendaient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du ciel que Jésus-Christ était son fils, comme le citent les évangélistes, Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cœculus était véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques uns de ses saints, les poëtes païens disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons; et que Phénée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs saints ont miraculeusement adouci la cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles, il est dit qu'Orphée attirait à lui, par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instruments, les lions, les ours et les tigres, et adoucissait la férocité de leur nature; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres; et même que les rivières arrêtaient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin, pour abréger, car on en pourrait rapporter bien d'autres, si nos christicoles disent que les murailles de la ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes, les païens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instruments de musique d'Amphion, les pierres, disent les poëtes, s'étant agencées d'elles-mêmes par la douceur de son harmonie; ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du paganisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'était pour cela aussi que les manichéens et les ariens, qui étaient vers le commencement du christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se serait proposée en envoyant son fils au monde, qui se serait fait homme; c'aurait été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde, et de détruire entièrement les œuvres du prétendu démon, etc.; c'est ce que nos christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ aurait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son père, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints livres.

Quoi! un Dieu tout-puissant, et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés, et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos âmes, c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices et de leurs déréglements, qui sont pires que les maladies du corps! Cela n'est pas croyable. Quoi! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture et de corruption, et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché les âmes d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang, et qu'il devait sanctifier par sa grâce! Quelle pitoyable contradiction!

CHAPITRE IV.

Troisième preuve de la fausseté de la religion, tirée des prétendues visions et révélations divines.

Venons aux prétendues visions et révélations divines, sur lesquelles nos christicoles fondent et établissent la vérité et la certitude de leur religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire en général qu'elles sont telles, que si quelqu'un osait maintenant se vanter d'en avoir de semblables, et qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderait infailliblement comme un fou, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues visions et révélations divines.

Dieu, disent les prétendus saints livres, s'étant pour la première fois apparu à Abraham, lui dit: « Sortez de votre pays (il était alors en Chaldée), « quittez la maison de votre père, et allez-vous-« en au pays que je vous montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, *Gen.*, XII, 7, s'apparut une seconde fois à lui et lui dit: « Je « donnerai tout ce pays-ci où vous êtes à votre « postérité. » En reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme

qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir ; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, et pendant son sommeil il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du ciel, et il lui semblait voir les anges monter et descendre par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant : « Je suis le « Seigneur, le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac « votre père ; je vous donnerai, à vous et à votre « postérité, tout le pays où vous dormez ; elle « sera aussi nombreuse que la poussière de la terre ; « elle s'étendra depuis l'orient jusqu'à l'occident, « et depuis le midi jusqu'au septentrion ; je serai « votre protecteur partout où vous irez ; je vous « ramènerai saint et sauf de cette terre, et je ne « vous abandonnerai point que je n'aie accompli « tout ce que je vous ai promis. » Jacob, s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, et dit : « Quoi ! Dieu est vraiment ici, et je n'en savais « rien ! Ah ! que ce lieu-ci est terrible, puisque « ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la « porte du ciel ! » Puis s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui venait de lui arriver, et fit en même temps vœu à Dieu que s'il revenait sain et sauf il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-père Laban, qui lui avait promis que tous les agneaux de diverses couleurs que les brebis produiraient seraient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe Dieu lui apparut, et lui dit [a] : « Regardez « et voyez comme les mâles montent sur les femel- « les, et comme ils sont de diverses couleurs ; car « j'ai vu la tromperie et l'injustice que vous fait « Laban votre beau-père : levez-vous donc main- « tenant ; sortez de ce pays-ci, et retournez dans « le vôtre. » Comme il s'en retournait avec toute sa famille, et avec ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut, dit l'histoire, en rencontre pendant la nuit un homme inconnu, contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour ; et cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il était ; Jacob lui dit son nom. « Vous ne serez plus appelé Jacob, mais Israël ; « car puisque vous avez été fort en combattant « contre Dieu, à plus forte raison serez-vous fort « en combattant contre les hommes. » *Gen.*, XXXII, 25, 28.

[a] *Gen.*, XXXI, 12.

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions et révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelques personnes venaient maintenant nous conter de pareilles sornettes, et les crussent pour de véritables révélations divines ; comme, par exemple, si quelques étrangers, quelques Allemands venus dans notre France, et qui auraient vu toutes les plus belles provinces du royaume, venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il leur aurait dit de venir en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendants toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume, qui sont depuis les fleuves du Rhin et du Rhône, jusqu'à la mer océane ; qu'il ferait une éternelle alliance avec eux, qu'il multiplierait leur race, qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, etc. ; qui ne rirait de telles sottises, et qui ne regarderait ces étrangers comme des fous ? Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, et qui ne se moquât de toutes ces belles visions et révélations divines.

Or il n'y a aucune raison de juger ni de penser autrement de tout ce qu'on fait dire à ces grands prétendus saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disaient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglants, les livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il serait trop ennuyeux de faire les détails dégoûtants de ces sortes de sacrifices, je renvoie le lecteur à l'*Exode*, chap. XXV, 1 ; XXVII, 1 et 21 ; XXVIII, 3 ; XXIX, 1 ; *ibid.* V, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu de déchirer, tuer et brûler ses propres créatures, sous prétexte de lui en faire des sacrifices ? Et maintenant encore comment est-ce que nos christicoles sont si extravagants que de croire faire un plaisir extrême à leur Dieu le Père, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin Fils, en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il serait expiré ? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtements de couleur, en sang, fressures, foies, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile et de vin, le tout offert et infecté de céré-

monies sales et aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la loi de ce détestable peuple juif ordonnait aussi que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avaient rédigé cette loi affreuse, ordonnaient, *Lévit.*, chap. 27, que l'on fît mourir, sans miséricorde, tout homme qui avait été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommaient Adonaï; et c'est selon ce précepte exécrable que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces révélations dont nous avons parlé. C'est le défaut d'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui les accompagnaient; car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales: 1° à rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, etc.; 2° à rendre le peuple qui viendrait de leur race le plus heureux, le plus saint et le plus triomphant de tous les peuples de la terre, etc.; 3° et aussi à rendre son alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. Or il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le peuple juif, ou le peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel ces promesses auraient dû s'accomplir, n'a jamais été si nombreux pour qu'il puisse être comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable, etc.; car l'on voit que, dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites provinces stériles de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de royaumes florissants qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auraient dû être favorisés; car quoiqu'ils aient remporté quelques petites victoires sur de pauvres peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été le plus souvent vaincus et réduits en servitude, leur royaume détruit, aussi bien que leur nation, par l'armée des Romains; et maintenant encore nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil et le plus méprisable de toute la terre, n'ayant eu aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisièmement, enfin ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux, puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance; et qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté. Ce qui prouve manifestement encore que ces pretendus saints et sacrés livres qui les contiennent n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible pour prouver la vérité de leur religion.

CHAPITRE V.

§ I. De l'ancien Testament.

Nos christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur religion, les prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-temps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les prophètes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus prophètes, et si l'on en doit faire tant d'état que nos christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient; ou bien c'était des imposteurs qui contrefesaient les prophètes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorants et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ézéchiel qui dit, chap. III et IV, que Dieu lui a fait manger à son déjeuner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a prescrit de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit et quarante sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite, par accommodement, de la fiente de bœuf. Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbéciles mêmes de tous nos provinciaux.

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violents que ces prophètes se fesaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu; reproches mêmes qu'ils se fesaient, disaient-ils, de la part de Dieu? Voyez Ézéch., XIII, 3; Sophon., III, 4; et Jérém., II, 8.

Ils disent tous, *Gardez-vous des faux prophètes*, comme les vendeurs de mithridate disent, *Gardez-vous des pilules contrefaites*.

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit, au 23e chap. d'Ézéchiel, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval. Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation juive n'a été accomplie.

Le nombre des prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem est presque innombrable; aussi, dira-t-on, il est très naturel qu'un peuple vaincu et captif se console dans ses maux réels par des espérances imaginaires; comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du roi Jacques que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y aurait déjà long-temps que la nation juive aurait été et serait encore le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux, et le plus triomphant.

§ II. Du nouveau Testament.

Il faut maintenant examiner les prétendues prophéties contenues dans les Évangiles.

Premièrement. Un ange s'étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus, fils de Marie, lui dit : « Joseph, fils de David, « ne craignez point de prendre chez vous Marie, « votre épouse; car ce qui est dans elle est l'ou« vrage du Saint-Esprit *. Elle vous enfantera un « fils que vous appellerez Jésus, parce que ce « sera lui qui délivrera son peuple de ses pé« chés. »

Cet ange dit aussi à Marie : « Ne craignez point, « parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. « Je vous déclare que vous concevrez dans votre « sein, et que vous enfanterez un fils que vous « nommerez Jésus. Il sera grand, sera appelé le « fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera « le trône de David son père; il règnera à jamais « dans la maison de Jacob, et son règne n'aura « point de fin. » *Matth.*, I, 20, et *Luc*, I, 30.

* Combien, dit Montaigne, y a-t-il d'histoires de semblables cocuages procurés par les dieux contre les pauvres humains, etc.!

Jésus commença à prêcher et à dire : « Fai« tes pénitence, car le royaume du ciel approche. » *Matth.*, IV, 17. « Ne vous mettez pas en peine, « et ne dites pas : Que mangerons-nous ou boi« rons-nous? ou de quoi serons-nous vêtus? car « votre père céleste sait que toutes ces choses vous « sont nécessaires. Cherchez donc premièrement « le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces « choses vous seront données pour surcroît. » *Matth.*, VI, 31, 32, 33.

Or maintenant que tout homme qui n'a pas perdu le sens commun examine un peu si ce Jésus a été jamais roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fausse? et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante?

Il est dit que Jésus est venu sauver son peuple. Quelle façon de le sauver! C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose : une douzaine ou deux, par exemple, d'Espagnols ou de Français ne sont pas le peuple français ou le peuple espagnol; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes, comme dix à douze soldats ou officiers, en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qui laisse tant de nations damnées? Quelle pitié et quelle horreur!

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra; et que si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on ferait, par une seule parole, transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse est véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne dirait-on pas? On crierait, Ah, le fourbe! ah, l'imposteur! ah, les fous de croire un tel imposteur! Les voilà les christicoles eux-mêmes dans le cas; il y a long-temps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement; au contraire ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du christianisme; étant pour lors, disent ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la religion; mais que cette religion étant suffisamment

établie, les miracles n'ont plus été nécessaires : où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain temps, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier, mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera suivie de ces miracles-ci : ils « chasseront les démons en mon nom ; ils par- « leront diverses langues ; ils toucheront les ser- « pents, etc. »

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne, Ote-toi de là, et te jette dans la mer, pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croie, tout ce qu'il commandera sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout à fait générales, sans restriction de temps, de lieu, ni de personnes?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de sectateurs qui ne tomberaient point dans le vice ni dans l'erreur, ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte, ni société et Église qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de l'Église romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a long-temps qu'elle est tombée dans l'erreur ; elle y est née ; pour mieux dire, elle y a été engendrée et formée ; et maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentiments et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les lois des Juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, pour les accomplir et non pour les détruire, et qu'elle est tombée dans les erreurs et l'idolâtrie du paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images, et à leurs reliques.

Je sais bien que nos christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles sont exprimées ; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles, pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et tropologique, disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Juda, à qui ces promesses ont été faites, il faut entendre, non les Israélites selon la chair, mais les Israélites selon l'esprit, c'est-à-dire les chrétiens qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi.

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes de la servitude du démon, qui se devait faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richesses et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles ; et qu'enfin, par la ville de Jérusalem, il faut entendre non la Jérusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'Église chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprètes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition, ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition, par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas ; de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'ancien *Testament*, ajoutées au nouveau, sont des choses bien absurdes et bien puériles. Par exemple, Abraham avait deux femmes, dont l'une, qui n'était que servante, figurait la synagogue, et l'autre, qui était épouse, figurait l'Église chrétienne ; et sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un, qui était de la servante, figurait le vieux *Testament* ; et l'autre, qui était de son épouse figurait le nouveau *Testament*. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine [a]?

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain [1], pour servir de signal à des espions, dans l'ancien *Testament*, soit la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le nouveau?

Si, suivant cette manière d'interpréter allégoriquement tout ce qui s'est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne loi des Juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions, et toutes les aventures du fameux don Quichotte de la Manche, on y trouverait certainement autant de mystères et de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste. C'est pour-

[a] « Spectatum admissi risum teneatis amici. »
Hor., *de Art. poet.*

[1] Rahab la prostituée.

quoi il n'est presque rien dans cette ancienne loi que les docteurs christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule qu'on ait jamais faite est celle de Jésus dans Luc, chap. XXI. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et que le Fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé? Le Fils de l'homme est-il venu dans une nuée?

CHAPITRE VI.

Quatrième preuve, tirée des erreurs de la doctrine et de la morale.

La religion chrétienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde; car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, ou s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui soient Dieu, puisqu'un et trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues personnes divines, qu'on appelle le Père, a engendré la seconde personne qu'on appelle le Fils, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième que l'on appelle Saint-Esprit, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent point l'une de l'autre, et ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre sans quelque dépendance de cette autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personne divine ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette première personne, qui leur aurait donné l'être, ou qui les aurait engendrées; et il faut nécessairement aussi que cette première, qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs, il répugne et est absurde de dire qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personne ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; et si elles ont eu un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée, ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos christicoles, qui sentent ces absurdités, et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre; mais comme ce qu'ils appellent *foi* est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos déichristicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens païens qui adoraient plusieurs dieux. Ils se raillent de la généalogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages, et de la génération de leurs enfants et ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les païens ont cru qu'il y avait des déesses aussi bien que des dieux, que ces dieux et ces déesses se mariaient, et qu'ils engendraient des enfants, ils ne pensaient en cela rien que de naturel; car ils ne s'imaginaient pas encore que les dieux fussent sans corps ni sentiments; ils croyaient qu'ils en avaient aussi bien que les hommes. Pourquoi n'y en aurait-il point eu de mâle et de femelle? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre; et, en supposant des dieux et des déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs dieux existassent.

Mais, dans la doctrine de nos christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde; car, outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce dieu triple et unique n'a ni corps, ni forme, ni figure; que la première personne de ce dieu triple et unique, qu'ils appellent le Père, a engendré toute seule une seconde personne qu'ils appellent le Fils, et qui est tout semblable à son père, étant comme lui sans corps, sans forme, et sans figure. Si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le père plutôt que la mère, et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille? Car si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or qui pourrait faire

cela si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure? Cela n'est pas imaginable, et se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, forme, ni figure, et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne qu'ils appellent le Saint-Esprit, laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme ni figure. Quel abominable galimatias!

Puisque nos christicoles bornent la puissance de Dieu le père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi bien que la troisième, aient, comme la première, la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elle? Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entre elles; si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Être qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elles n'auraient voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait 1° leur demander d'où ils savent que cela est ainsi; car on ne voit point, dans leurs prétendues Écritures saintes, qu'aucune de ces divines personnes se soit positivement déclarée là-dessus. Comment donc nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses.

2° On pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfants, et qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout à fait sans effet dans la troisième personne, qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle serait presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfants demeurerait en elles comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos christicoles blâment et condamnent les païens de ce qu'ils attribuaient la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme des dieux après leur mort: ils ont raison en cela; mais ces païens ne fesaient que ce que font encore nos christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils devraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces païens, et qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la Divinité se serait véritablement incarnée en lui; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme; ce qui ne s'était jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les dieux des païens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse; car, d'un côté, n'aurait-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chrétiens de dire que la Divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme dieux? D'un autre côté, si la Divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes et dans ces admirables femmes qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont fait ainsi adorer comme dieux et déesses? Et si nos christicoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus? Où en est la preuve? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le christianisme que dans le paganisme, c'est que les païens n'ont ordinairement attribué la Divinité qu'à de grands hommes, auteurs des arts et des sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie; mais nos déichristicoles, à

qui attribuent-ils la divinité? A un homme de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parents, et qui, depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté, et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient être le vrai messie promis par la loi; entre autres un certain Judas Galiléen, un Théodore, un Barchon, et autres, qui, sous un vain prétexte, abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours et à quelques unes de ses actions, qui sont des plus remarquables et des plus singulières dans leur espèce. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, car le royaume du ciel est proche; croyez cette bonne nouvelle. » Et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du royaume du ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi est venu qui a semé la zizanie parmi le bon grain. Il est semblable à un trésor caché dans un champ; un homme ayant trouvé le trésor, le cache de nouveau, et il a eu tant de joie de l'avoir trouvé, qu'il a vendu tout son bien, et il a acheté ce champ. Il est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui en ayant trouvé une d'un grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et achète cette perle. Il est semblable à un filet qui a été jeté dans la mer, et qui renferme toutes sortes de poissons : étant plein, les pêcheurs l'ont retiré, et ont mis les bons poissons ensemble dans des vaisseaux, et jeté dehors les mauvais. Il est semblable à un grain de moutarde qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point de grain si petit que celui-là, néanmoins quand il est crû, il est plus grand que tous les légumes, etc. » Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car 1° courir toute une province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu royaume; 2° avoir été transporté par le diable sur une haute montagne, d'où il aurait cru voir tous les royaumes du monde, cela ne peut convenir qu'à un visionnaire; car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un royaume entier, si ce n'est le petit royaume d'Yvetot, qui est en France : ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi bien que sur le pinacle du temple. 3° Lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans saint Marc, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jetant les yeux au ciel, il poussa un grand soupir et lui dit, *Epheta*. Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, et qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes ou trois personnes en un seul Dieu, et ils s'attribuent la puissance de faire des dieux de pâte et de farine, et même d'en faire tant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie! avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche, et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux? Tous les prêtres des idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des dieux ou des idoles de bois, de pierre, etc., que les païens adoraient, démontrent pareillement la vanité des dieux et des idoles de pâte et de farine que nos déichristicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des dieux des païens? n'est-ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes et insensibles? Et que sont donc nos dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des christicoles? leur morale? elle est la même au fond que dans toutes les religions; mais des dog-

mes cruels en sont nés et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles? mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent pas ces fables? Leurs prophéties? n'en a-t-on pas démontré la fausseté? Leurs mœurs? ne sont-elles pas souvent infâmes? L'établissement de leur religion? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas, soutenu visiblement cet édifice? La doctrine? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera plus encore que mes discours, et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés! Mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin pour l'établissement de ces horribles impostures. L'Église romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites, ont ravagé l'Europe, l'Afrique, et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nonnes devenus stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré; à cette religion sainte que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'univers serait composé de bons citoyens, de pères justes, d'enfants soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces desirs que d'espérances.

Voilà le précis exact du *Testament* in-fol. *de Jean Meslier*. Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un prêtre mourant qui demande pardon à Dieu. *Ce 15 mars* 1742.

LETTRES

A SON ALTESSE

Mgr LE PRINCE DE BRUNSWICK[1],

SUR RABELAIS ET SUR D'AUTRES AUTEURS ACCUSÉS D'AVOIR MAL PARLÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

1767.

LETTRE PREMIÈRE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

Puisque votre altesse veut connaître à fond Rabelais, je commence par vous dire que sa vie, imprimée au-devant de *Gargantua*, est aussi fausse et aussi absurde que l'*Histoire de Gargantua* même. On y trouve que le cardinal de Belley l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, et ensuite la bouche, Rabelais dit qu'il lui voulait baiser le derrière, et qu'il fallait que le saint père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance, et de la personne, rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre: on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire brûler un fagot, et n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse et aussi peu vraisemblable: on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets: « Poison « pour faire mourir le roi, poison pour faire mourir « la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps

[1] Le prince auquel sont adressées ces lettres ne peut être Ferdinand, beau-frère de Frédéric II, roi de Prusse; il était trop dévot et trop mystiquement crédule. C'est plutôt son neveu, Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né un peu avant 1730, et dont Voltaire fait l'éloge, chap. XXXIII du *Siècle de Louis XIV*. Il est mort à Alton, le 10 novembre 1806. CL.

même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin François qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculli, soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que, sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire, et que dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les Vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre, à la vérité, est un ramas des plus impertinentes et des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir; mais aussi il faut avouer que c'est une satire sanglante du pape, de l'Église, et de tous les événements de son temps. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue: « Posé le cas, dit-il, qu'au sens literal vous trouvez « matières assez joyeuses, et bien correspondan- « tes au nom; toutesfoys pas demourer là ne fault, « comme au chant des syrènes: ains à plus hault « sens interpréter ce que par adventure cuidiez « dit en guayeté de cueur... Veistes-vous oncques « chien rencontrant quelque os médullaire? C'est « comme dict Platon, *lib.* XI *de Rep.* la beste du « monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez « peu noter de quelle dévotion il le guette, de « quel soing il le garde, de quelle ferveur il le « tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle « affection il le brise, et de quelle diligence il le « sugce. Qui l'induict à ce faire? quel est l'espoir « de son estude? quel bien prétend-il? rien plus « qu'ung peu de moüelle. »

Mais qu'arriva-t-il? très peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moelle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses, dont le livre est plein. Si malheureusement pour Rabelais on avait trop pénétré le sens du livre, si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui, dans ce temps-là, écrivaient contre l'Église romaine.

Il est clair que Gargantua est François Ier, Louis XII est Grand-Gousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François, et Henri II est Pantagruel. L'éducation de Gargantua et le chapitre des *torche-culs* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes: les couleurs blanc et bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaces est la guerre entre Charles V et François Ier, qui commença pour une querelle très légère entre la maison de Bouillon-la-Marck et celle de Chimai; et cela est si vrai, que Rabelais appelle Marckuet le conducteur des fouaces par qui commença la noise.

Les moines de ce temps-là sont peints très naïvement sous le nom de frère Jean des Entomeures. Il n'est pas possible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrochole.

A l'égard de l'Église, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre, au chap. XXXIX, voici comme il s'exprime: « Que Dieu est bon qui nous donne « ce bon piot! j'advoue Dieu, si j'eusse esté au « temps de Jésus-Christ; j'eusse bien engardé que « les Juifs ne l'eussent prins au jardin d'Olivet. « Ensemble le diable me faille, si j'eusse failly de « coupper les jarrêts à messieurs les apostres, « qui fuirent tant laschement après qu'ils eurent « bien souppé, et laissarent leur bon maistre au « besoing. Je hay plus que poison ung homme qui « fuit quand il fault jouer des cousteaulx. Hon, « que je ne suis roy de France pour quatre-vingts « ou cent ans! par Dieu, je vous mettroys en chien « courtault les fuyards de Pavie. »

On ne peut se méprendre à la généalogie de Gargantua; c'est une parodie très scandaleuse de la généalogie la plus respectable. « De ceulx-là, dit- « il, sont venus les géants, et par eulx Pantagruel, « et le premier feut Chalbroth, qui engendra Sa- « rabroth,

« Qui engendra Faribroth,

« Qui engendra Hurtaly, qui feut beau mangeur « de souppe, et régna au temps du déluge;

« Qui engendra Happe-Mousche, qui premier « inventa de fumer les langues de bœuf;

« Qui engendra Fout asnon,

« Qui engendra Vit-de-Grain,

« Qui engendra Grand-Gousier,

« Qui engendra Gargantua,

« Qui engendra le noble Pantagruel mon mais- « tre. »

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva Pantagruel dans la bibliothèque de Saint-Victor; c'est « Bigua (biga) salutis, Bragueta juris, « Pantofla decretorum; » la Couille-Barrine des preux, le Décret de l'Université de Paris sur la gorge des filles, l'Apparition de Gertrude à une nonnain en mal d'enfant, le Moutardier de pénitence: *Tartaretus de modo cacandi;* l'Invention Sainte-Croix par les clercs de finesse, le Couillage des promoteurs, la Cornemuse des prélats, la Profiterolle des indulgences: « Utrùm chimæra « in vacuo bombinans possit comedere secundas « intentiones: quæstio debatuta per decem heb- « domadas in concilio Constantiensi; » les Brimborions des célestins, la Ratouere des théologiens;

chaultcouillonis de magistro, les Aises de vie monacale, la Patenostre du singe, les Grézillons de dévotion, le Vietdazouer des abbés, etc.

Lorsque Panurge demande conseil à frère Jean des Entomeures pour savoir s'il se mariera et s'il sera cocu, frère Jean récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge; ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité, etc. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque ; mais dans un prêtre !

Après cela, Panurge va consulter le théologal Hippothadée, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à Dieu. Pantagruel va dans l'île des Lanternois ; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de Henri II, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu et Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis Henri VIII.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de Dieu au pape. On demande à Panurge s'il est assez heureux pour avoir vu le saint père; Panurge répond qu'il en a vu trois, et qu'il n'y a guère profité. La loi de Moïse est comparée à celle de Cybèle, de Diane, de Numa ; les décrétales sont appelées *décrotoires*. Panurge assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, et Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. Pantagruel va consulter l'oracle de la Dive Bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, et boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Épistémon s'écrie en chemin : *Vivat, fifat, pipat, bibat ; ô secret apocalyptique!* Frère Jean des Entomeures demande une charretée de filles pour se réconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon : c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la Dive Bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergaux, monagaux, prestregaux, abbegaux, évesgaux, cardingaux, et enfin le papegaut qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingaux étaient les animaux les plus puants et les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'Ane et du Cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, et la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres, et des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegaut*. Panurge veut jeter *une pierre à un évesgaut* qui ronflait à la grand'messe ; maître Éditue, c'est-à-dire maître sacristain l'en empêche en lui disant: « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris « touts roys, princes du monde en trahison, par « venin ou aultrement quand tu vouldras ; déni- « che des cieulx les anges, de tout auras pardon « du papegaut, à ces sacrés oiseaux ne touche. »

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintessence ou Entéléchie ; or Entéléchie c'est l'âme. Ce personnage inconnu, et dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape ; mais les doutes sur l'existence de l'âme sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendiants habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que Panurge fait sur leurs g..... « Com- « bien sont-elles? *vingt*. Combien en voudriez- « vous? *cent*.

« Le remuement des fesses, quel est-il? *dru*.

« Que disent-elles en culetant? *mot*.

« Vos instruments, quels sont-ils?... *grands*.

« Quantes fois par jour? *six*, et de nuit? *dix*.»

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive Bouteille. La coutume alors, dans l'Église, était de présenter de l'eau aux communiants laïques, pour faire passer l'hostie, et c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de Jésus-Christ. L'Église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi bien que les os et la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, et ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la Dive Bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife Bacbuc en donna à boire aux pèlerins en leur disant ces mots: « Jadis ung capitaine juif, docte et chevaleureux, « conduisant son peuple par les déserts en ex- « tresme famine, impétra des cieulx la manne, « laquelle leur estoit de goust tel par imagination, « que parravant réalement leur estoient les vian- « des. Ici de mesme, beuvant de ceste liqueur « mirificque, sentirez goust de tel vin comme « l'aurez imaginé. Or *imaginez* et *beuvez* : ce « que nous feymes ; puis s'escria Panurge, di- « sant : Par-Dieu, c'est ici vin de Beaulne, meil- « leur que oncques jamais je beu, ou je me « donne à nonante et seize diables. »

Le fameux doyen d'Irlande, Swift, a copié ce

trait dans son conte du *Tonneau*, ainsi que plusieurs autres. Milord Pierre donne à Martin et à Jean, ses frères, un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que Rabelais dédia la partie de son livre qui contient cette sanglante satire de l'Église romaine au cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le masque, et ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége; et le privilége pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures dont on fesait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegaux et des cardingaux. Jamais ce livre n'a été défendu en France, parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien et du nouveau *Testament* était curé. Comment mourut-il? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être*.

L'illustre M. Le Duchat a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage, dont il s'est fait quarante éditions. Observez que Rabelais vécut et mourut chéri, fêté, honoré, et qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne et en Italie, et d'abord du livre intitulé, *Epistolæ obscurorum virorum*.

Monseigneur,

Votre altesse me demande si avant Rabelais on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le *Recueil des lettres des* GENS OBSCURS, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle. Ce Recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté et de hardiesse que Rabelais. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

« Il y a concordance entre les sacrés cahiers et « les fables poétiques, comme le pourrez noter « du serpent Python, occis par Apollon, comme « le dit le psalmiste : *Ce dragon qu'avez formé* « *pour vous en gausser*. Saturne, vieux père des « dieux, qui mange ses enfants, est en Ézéchiel, « lequel dit : *Vos pères mangeront leurs enfants*. « Diane se pourmenant avec force vierges, est la « bienheureuse vierge Marie, selon le psalmiste, « lequel dit : *Vierges viendront après elle*. Ca- « listo déflorée par Jupiter, et retournant au ciel, « est en *Matthieu*, chap. XII : *Je reviendrai* « *dans la maison dont je suis sortie*. Aglaure « transmuée en pierre se trouve en *Job*, cha- « pitre XLII : *Son cœur s'endurcira comme pierre*. « Europe engrossée par Jupiter, est en Salomon : « *Écoute, fille, vois, et incline ton oreille, car* « *le roi t'a concupiscée*. Ézéchiel a prophétisé « d'Actéon qui vit la nudité de Diane : *Tu étais* « *nue; j'ai passé par là et je t'ai vue*. Les poëtes « ont écrit que Bacchus est né deux fois, ce qui « signifie le Christ, né *avant les siècles et dans* « *le siècle*. Sémélé, qui nourrit Bacchus, est le « prototype de la bienheureuse Vierge; car il est « dit en *Exode : Prends cet enfant, nourris-le-* « *moi, et tu auras salaire*. »

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de Rabelais.

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre de maître Achatius Lampirius une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille; on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse; on fesait une confession générale; et l'on fesait dire trois messes pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou; on allumait un cierge bénit au dernier Évangile, et on prononçait cette formule : « O cierge! je te conjure par la vertu « du Dieu tout-puissant, par les neuf chœurs des « anges, par la vertu gosdrienne, amène-moi « icelle fille en chair et en os, afin que je la sa- « boule à mon plaisir, etc. »

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français; il y a surtout une lettre de Pierre de La Charité, messager de grammaire à Ortuin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de Jean de Schwinfordt, maître ès arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, saint Pierre prieur du couvent, Judas Iscariote maître d'hôtel, et l'apôtre Philippe portier.

Jean Schluntzig raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques de Hochstraten (Grande rue), ci-devant inquisiteur. Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, et je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit : *Je suis celui qui suis*. Je lui dis alors : Vous êtes maître Jacques Grande rue; sacré char d'Élie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied?

c'est un scandale; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange et en merde. Il me répondit : *Ils sont venus en chariots et sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis : Par le Seigneur il est grande pluie et grand froid. Il leva les mains au ciel en disant : *Rosée du ciel, tombez d'en haut, et que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le style de Rabelais; et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces *Lettres des* GENS OBSCURS, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* et son *Pantagruel.*

Le conte de la femme qui, ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers, pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités et les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans Boccace *la confession de Ser Ciappelletto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil. Ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie.—Avez-vous été gourmand?—Hélas! oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain et à l'eau trois fois par semaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit et de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à Dieu. — Et l'avarice, mon fils? — Hélas! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres.—Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? —Oh tant! quand je voyais le service divin si négligé, et les pécheurs ne pas observer les commandements de Dieu, comme je me mettais en colère!

Ensuite Ser Ciappelletto s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche : le confesseur le rassure, et lui dit que Dieu lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, et lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour et la nuit, et qui me portait dans ses bras quand j'étais petit! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant.

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de Ciappelletto, qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine Luigi Pulci est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante.* Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'*Evangile de saint Jean.*

« In principio era il Verbo appresso a Dio,
« Ed era Iddio il Verbo, e'l Verbo lui;
« Questo era nel principio, al parer mio, etc. »

J'ignore, après tout, si c'est par naïveté ou par impiété que le Pulci ayant mis l'Évangile à la tête de son poëme, le finit par le *Salve Regina;* mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte; ce Margutte demande à Morgante s'il est chrétien ou musulman.

« E s'egli crede in Cristo o in Maometto.
« Rispose allor Margutte : Per dirtel' tosto,
« Io non credo più al nero che all' azzurro;
« Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto.
« . . . .
« Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
« . . . .
« Or queste son' tre virtù cardinali,
« La gola, il dado, e'l culo, come io t'ho detto. »

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième, et seizième siècles, ont très peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, et les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido :*

« Il lungo conversar genera noia
« Et la noia disprezzo, e odio al fine. »

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Arétin, l'archevêque de Bénévent La Casa, le cardinal Bembo, Pomponace, Cardan, et tant d'autres savants, sont assez connues. Les papes n'y fesaient nulle attention; et pourvu qu'on achetât des indulgences, et qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu [a]. Il n'y eut que Giordano Bruno qui, ayant

[a] Nous citons tous ces scandales en les détestant, et nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentiments qui nous animent.

bravé l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant et si dangereux, fut recherché pour son livre *della Bestia trionfante;* on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé à Londres chez le lord Philippe Sidney, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, favori de la reine Élisabeth.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes et les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième, et seizième siècles. On prétend que si le pape Sixte IV avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'Hôtel de ville. Les assassins des Médicis, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale, au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie. Il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les états, et qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis*, dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas! monseigneur, que prouvent-ils? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent, et qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité et moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, et le poignard lui tombera des mains: mais les Italiens alors, ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises et les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'est aucune religion, parce que leur religion ainsi déshonorée leur paraissait absurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes; leur philosophie non moins affreuse étouffa leurs remords; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.

LETTRE III.

SUR VANINI.

MONSEIGNEUR,

Vous me demandez des mémoires sur Vanini; je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la section troisième de l'article ATHÉISME du *Dictionnaire philosophique:* j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une *Vie de Vanini*, à Londres, en 1717. Elle est dédiée à milord *North and Grey*. C'est un Français réfugié, son chapelain, qui en est l'auteur. C'est assez de dire, pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite Garasse, le plus absurde et le plus insolent calomniateur, et en même temps le plus ridicule écrivain qui ait jamais été chez les jésuites. Voici les paroles de Garasse, citées par le chapelain, et qui se trouvent en effet dans la *Doctrine curieuse* de ce jésuite, page 144:

« Pour Lucile Vanin, il était Napolitain, homme « de néant, qui avait rôdé toute l'Italie en chercheur de repues franches, et une bonne partie « de la France en qualité de pédant. Ce méchant « belître, étant venu en Gascogne en 1617, fesait « état d'y semer avantageusement son ivraie, et « faire riche moisson d'impiétés, cuidant avoir « trouvé des esprits susceptibles de ses propositions. Il se glissait dans les noblesses effrontément pour y piquer l'escabelle aussi franchement que s'il eût été domestique, et apprivoisé « de tout temps à l'humeur du pays; mais il rencontra des esprits plus forts et résolus à la défense de la vérité, qu'il ne s'était imaginé. »

Que pouvez-vous penser, monseigneur, d'une Vie écrite sur de pareils mémoires? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres, dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de théologie et de philosophie, imprimés avec privilége, et approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, et qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin, et même en grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris:

« Vaninus, vir mente potens, sophiæque magister
« Maximus, Italiæ decus, et nova gloria gentis. »

Ces deux vers furent imités depuis en français:

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître et chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés, et on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement; témoin Jean Hus, Jérôme de Prague, le conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine, Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, Morin, et Jean Calas; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes; horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, et à tous les peuples de l'antiquité; horreur à peine abolie parmi nous, et qui fera rougir nos enfants d'être sortis d'aïeux si abominables.

LETTRE IV.

SUR LES AUTEURS ANGLAIS.

Monseigneur,

Votre altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non seulement contre l'Église romaine, mais contre l'Église chrétienne; le nombre en est prodigieux, surtout en Angleterre. Un des premiers est le lord Herbert de Cherbury, mort en 1648, connu par ses Traités de la religion des laïques, et de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale, c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait; mais de la nouveauté, non; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Église. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion, et tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord Shaftesbury surpassa de bien loin Herbert et Hobbes pour l'audace et pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La Religion naturelle [1] de Wollaston est écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agréments de milord Shaftesbury, ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

[1] Ebauche de la religion naturelle. *Religion of nature delineated.*

DE TOLAND.

Toland a porté des coups beaucoup plus violents. C'était une âme fière et indépendante; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune, s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance.

Dans son premier livre, intitulé *La Religion chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, et sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna; on le poursuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaïques*, son *Nazaréen*, son *Pantheisticon*, furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son *Pantheisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions: « Omnipotens et sempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen! »

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Église romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de Toland; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs: on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite Garasse en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Tolant mourut avec un grand courage en 1721 [1]. Ses dernières paroles furent: *Je vais dormir.* Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Église anglicane.

DE LOCKE.

C'est à tort qu'on a compté le grand philosophe Locke parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre du *Christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensylvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire, et cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'âme, parce qu'il était persuadé que Dieu, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il

[1] Le 11 mars 1722. Ren.

voulait) le sentiment et la pensée à la matière. M. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre et saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Épicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à Descartes.

« D'où vous vient cette notion? Si elle procède « du corps, il faut que vous ne soyez pas sans « extension. Apprenez-nous comment il se peut « faire que l'espèce ou l'idée du corps, qui est « étendu, puisse être reçue dans vous, c'est-à- « dire dans une substance non étendue... Il est « vrai que vous connaissez que vous pensez, mais « vous ignorez quelle espèce de substance vous « êtes, vous qui pensez, quoique l'opération de « la pensée vous soit connue. Le principal de vo- « tre essence vous est caché; et vous ne savez « point quelle est la nature de cette substance, « dont l'une des opérations est de penser, etc. »

Locke mourut en paix, disant à madame Masham et à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

DE L'ÉVÊQUE TAYLOR, ET DE TINDAL.

On a mis peut-être avec autant d'injustice Taylor, évêque de Connor, parmi les mécréants, à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur Tindal, auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savants hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de Pope, qu'il le trouvait absolument sans génie et sans imagination, et ne lui accordait que le talent de versifier et de mettre en œuvre l'esprit des autres, Pope fut son implacable ennemi. Tindal de plus était un whig ardent, et Pope un jacobite. Il n'est pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans sa *Dunciade*, ouvrage imité de Dryden, et trop rempli de bassesses et d'images dégoûtantes.

DE COLLINS.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été Antoine Collins, grand trésorier de la comté d'Essex, bon métaphysicien, et d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur Clarke, célèbre socinien, auteur d'un très bon livre où il démontre l'existence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfesante, et a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

DE WOOLSTON.

Le trop fameux Thomas Woolston, maître ès arts de Cambridge, se distingua, vers l'an 1726, par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, et leva l'étendard si hautement, qu'il fesait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup, de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puérils et extravagants les miracles et la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand Jésus-Christ changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. Dieu emporté par le diable sur le pinacle du temple, et sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de Jésus, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse et Élie, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. Woolston n'épargne pas les termes les plus injurieux et les plus méprisants. Il appelle souvent notre Seigneur Jésus-Christ *The fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant friar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique, en disant que ses miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

• Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuya tranquillement, et lui dit : *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre Dieu.* Il mourut en paix en disant : *'Tis a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé Ladvocat, et dans un nouveau Dictionnaire portatif, où les mêmes erreurs sont copiées, que Woolston est mort en prison, en 1733. Rien n'est plus faux; plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison; il est mort libre chez lui.

DE WARBURTON.

On a regardé Warburton, évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté Shakespeare, dont les comédies, et même quelquefois les tragédies, fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu, dans sa *Légation de Moïse*, que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'âme. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, et que l'orgueil et l'esprit satirique qu'on lui reprocha aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet et qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principe de leurs religions l'immortalité de l'âme; en quoi même Warburton se trompe, car ni Sanchoniathon le Phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni Confucius, n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton dans tous ses faux-fuyants n'a pu répondre aux grands arguments personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les sages ont posé pour fondement de la religion l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses après la mort; or Moïse n'en parle ni dans son *Décalogue*, ni dans aucune de ses lois; donc Moïse, de votre aveu, n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était instruit, il est coupable de ne l'avoir pas enseigné; s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou Dieu inspirait Moïse, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inspirait Moïse, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'âme; et s'il ne lui a pas appris ce que tous les Égyptiens savaient, Dieu l'a trompé et a trompé tout son peuple. Si Moïse n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, et par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin, si Dieu a trompé Moïse, vous faites de l'Être infiniment parfait un séducteur et un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que Dieu payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, et en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchants dans l'Écriture?

Nous savions avant vous que ni le *Décalogue* ni le *Lévitique* ne font mention de l'immortalité de l'âme, ni de sa spiritualité, ni des peines et des récompenses dans une autre vie; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre; et surtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton; il a répondu par des injures atroces; et il a cru enfin qu'il avait raison, parce que son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère, beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

DE BOLINGBROKE.

Milord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton, et de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses *Œuvres philosophiques* que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens. Il raisonnait en ministre d'état qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre : mais il devait s'en tenir à proscrire la théologie, et non la religion chrétienne dont tout homme d'état peut tirer de très grands avantages pour le genre humain, en la resserrant dans ses bornes, si elle les a franchies. On a publié après la mort du lord Bolingbroke quelques uns de ses ouvrages plus violents encore que son *Recueil philosophique;* il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très utile en élaguant ses branches, et en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait avec le tonnerre, et qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps, selon Bolingbroke, qu'on bannisse la théologie, comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle, et les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois et qu'à corrompre les cœurs; elle seule fait les athées; car le grand nombre des

théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la science de Dieu. Or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorants que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité; elle rend juste et sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et insensé.

DE THOMAS CHUBB.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non seulement le parti des sociniens, qui ne regardent Jésus-Christ que comme un homme, mais encore celui des théistes rigides, qui reconnaissent un Dieu, et n'admettent aucun mystère. Ses égarements sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée, parce qu'elle est simple. Le mot de christianisme est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb : mais il n'est pas de la religion de Jésus-Christ. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. Jésus-Christ a dit : Aimez Dieu et votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions et les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

•••••••••

LETTRE V.

SUR SWIFT.

Il est vrai, monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift; il mérite un article à part : c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'âmes. Rabelais fut curé de Meudon, Swift fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que Molière n'en a prodigué contre la médecine; et tous deux vécurent et moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort, pour quelques paroles équivoques.

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Cinna, acte II, scène I.

Le conte du *Tonneau* du doyen Swift est une imitation des *trois Anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfants; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfants sont la religion juive, la chrétienne, et la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages et des brachmanes, et beaucoup d'autres; mais c'était un Arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur Frédéric II, et à son chancelier *De Vineis*, qu'on accuse d'avoir composé le livre *De tribus Impostoribus*, qui, comme vous savez, n'a jamais existé.

Le conte des *trois Anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils : le docteur Swift lui a substitué trois justaucorps. L'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public : la première est le théâtre d'Arlequin et de Gilles; la seconde est un prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille; la troisième est l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre Gilles et un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre est une histoire allégorique des trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne, et la calviniste; car il ne parle

pas de l'Église grecque, qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, et il laisse là le mahométisme, bien plus étendu que l'Église grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon homme de père a légué trois justaucorps tout unis, et de la même couleur, sont Pierre, Martin, et Jean, c'est-à-dire le pape, Luther, et Calvin. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ses trois héros que Cervantes n'en attribue à son don Quichotte, et l'Arioste à son Roland; mais milord Pierre est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné. Ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'Église anglicane et la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, et sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français, signifie aussi en anglais *un bœuf* (*bull*). C'est une source d'équivoques et de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que Rabelais; mais son esprit est plus fin et plus délié; c'est le Rabelais de la bonne compagnie. Les lords Oxford et Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; et Abbadie, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait des éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village; mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

LETTRE VI.

SUR LES ALLEMANDS.

MONSEIGNEUR,

Votre Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs et de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre Corneille Agrippa, au XVIe siècle, fut regardé, non seulement comme un sorcier, mais comme un incrédule; cela est contradictoire; car un sorcier croit en Dieu, puisqu'il ose mêler le nom de Dieu dans toutes ses conjurations. Un sorcier croit au diable, puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bien heureux de n'être qu'en prison, et de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui, le premier, débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam et Ève était la jouissance de l'amour, à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui, après avoir cultivé les sciences, écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, et qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur Faustus y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle : il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, et le diable emporte Faustus à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Souabe, et qu'il vivait sous Maximilien Ier. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre Érasme fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques et par les protestants, parce qu'il se moquait des excès où les uns et les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, et qui par conséquent a raison, est vexé par l'un et par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Rotterdam, sa patrie, l'a vengé de Luther et de l'inquisition.

Mélanchthon, terre noire, fut à peu près dans le cas d'Érasme. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le Protée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

« Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
« Miscere, et tantas audetis tollere moles. »

VIRG., *Eneid.*, I, 137.

Il était modéré et tolérant. Il passa pour indifférent. Étant devenu protestant, il conseilla à sa mère de rester catholique. De là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, et de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à Luther et au pape. Je ne parlerai pas des philosophes, accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre Leibnitz. Fontenelle, en fesant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : « On « l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide « observateur du droit naturel : ses pasteurs lui « en ont fait des réprimandes publiques et inutiles. »

Vous verrez bientôt, monseigneur, que Fontenelle, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Wolf, le disciple de Leibnitz, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'Université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien Lange, qui gelait de froid dans la solitude de son école, tandis que Wolf avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant Wolf comme un athée. Le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savants, crut Lange trop aisément; il donna le choix à Wolf de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Le philosophe résolut sur-le-champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, et où sa gloire et sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cent mille florins par an que Wolf lui valait par l'affluence de ses disciples : le revenu du roi en souffrit, et l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez, monseigneur, avec quelle équité et quelle grandeur d'âme le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Wolf* dans un dictionnaire, que Charles-Frédéric, philosophe couronné, ami de Wolf, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'Université de l'électeur de Bavière, et de baron de l'empire. Le roi dont il est parlé dans cet article est en effet un philosophe, un savant, un très grand génie, ainsi qu'un très grand capitaine sur le trône; mais il ne s'appelle point Charles; il n'y a point dans ses états d'Université appartenante à l'électeur de Bavière; l'empereur seul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps, la liberté de penser a fait des progrès étonnants dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé, en 1766, un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de Fleury, avec une Préface d'un style éloquent, qui commence par ces paroles :

« L'établissement de la religion chrétienne a « eu, comme tous les empires, de faibles com- « mencements. Un Juif de la lie du peuple, dont « la naissance est douteuse, qui mêle aux absur- « dités des anciennes prophéties des préceptes « de morale, auquel on attribue des miracles, est « le héros de cette secte : douze fanatiques se « répandent d'Orient en Italie, etc. »

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond et sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à notre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur Julien contre le christianisme, traduit à Berlin, par le marquis d'Argens, chambellan du roi de Prusse, et dédié au prince Ferdinand de Brunsvick, serait un coup non moins funeste porté à notre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une Préface sage et instrutive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités et aux vertus de Julien, mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense, monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, et que vôtre christianisme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

SUR LES FRANÇAIS.

Vous avez, je crois, très bien deviné, monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnements que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez Mézerai sans qu'on lui ait *donné le boucon*. Le jésuite Garasse et le jésuite Hardouin trouvent partout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles criant toujours : Qui vive? l'ennemi est aux portes. Grâces soient rendues à Dieu de ce que nous avons bien moins de gens niant Dieu qu'on ne l'a dit.

DE BONAVENTURE DESPERIERS.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *Cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, Bonaventure Desperiers, vivait au commencement du seizième siècle. Ce Desperiers était domestique de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Les lettres commençaient alors à renaître. Despe-

riers voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de Lucien : il composa quatre dialogues très insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas assurément, dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre et le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens et par les chevaux. Pour les chevaux, ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; aussitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire, et imprimé; et chaque fainéant d'y trouver des allusions; et les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire Morin mis en prison, et l'auteur eu de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il se tua de son épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens, s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même; donc il était coupable; donc il ne croyait point en Dieu; donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées : chacun le dit, chacun le crut : *Credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, et à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême, nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires et de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *Cymbalum mundi* est le précurseur de Spinosa.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très digne des armes de Bourges. Ce grand juge dit : Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus : l'un, *De tribus Impostoribus*, l'autre, le *Cymbalum mundi*. Eh! mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime Mersenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Desperiers : « C'est un monstre « et un fripon, d'une impiété achevée. » Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam, en 1711. Alors le voile fut tiré; on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme; on cria à l'ennui, et on n'en parla plus.

DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de Théophile, très célèbre dans son temps : c'était un jeune homme de bonne compagnie, fesant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très instruit dans les belles-lettres; écrivant purement en latin; homme de table autant que de cabinet; bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit, et surtout chez cet illustre et malheureux duc de Montmorenci, qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites, et la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poète et Gascon, *genus irritabile vatum et Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France :

> Cette grande et noire machine,
> Dont le souple et le vaste corps
> Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de sa prison, au roi Louis XIII. Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garasse et Guérin, déshonorèrent la chaire et violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons, et le traitant d'athée et d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé Voisin, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de La Rochefoucauld, intenta un procès criminel à Théophile, et suborna contre lui un jeune débauché, nommé Sajeot, qui avait été son écolier, et qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infâmes, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite Voisin obtint, par la faveur du jésuite Caussin, confesseur du roi, un décret de prise de corps contre Théophile sur l'accusation d'impiété et d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites n'était pas encore assouvie? Voisin paya un lieutenant de la connétablie, nommé Le Blanc, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot, aux acclamations de la populace à qui Le Blanc criait : C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris, à la Conciergerie, où il fut mis

dans le cachot de Ravaillac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa *Doctrine curieuse*, dans lequelle il dit que Pasquier, le cardinal Wolsey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse, et Théophile, sont des belîtres d'athéistes et de carpocratiens. Ce Garasse écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, et que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur et du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut surtout interrogé sur le *Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de Pétrone, de Martial, de Catulle, d'Ausone, de l'archevêque de Bénévent La Casa, de l'évêque d'Angoulême Octavien de Saint-Gelais, et de Mélin de Saint-Gelais son fils, de l'Aretin, de Chorier, de Marot, de Verville, des épigrammes de Rousseau, et de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de Maynard, de Colletet, de Frénicle, magistrat, et depuis de l'Académie des Sciences, et de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissants qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, et ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de Montmorenci, qui le logea dans son hôtel, où il mourut, en 1626, du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

DE DES-BARREAUX.

Le conseiller au parlement Des-Barreaux, qui dans sa jeunesse avait été ami de Théophile, et qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce, passa constamment pour un athée. Et sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret manger gras un samedi, et pendant un orage mêlé de tonnerre jeter le plat par la fenêtre, en disant : *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très grande irrévérence ; c'est insulter l'Église dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres ; mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de Boileau, qui, dans sa *Satire des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'un *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. Jésus-Christ en vers n'est pas tolérable ; *rends-moi guerre* n'est pas français ; *guerre pour guerre* est très plat, et *dessus quel endroit* est détestable. Ces vers sont de l'abbé de Lavau ; et Des-Barreaux fut toujours très fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de Lavau qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans Saint-Eustache à l'honneur de Lulli :

. . . .
Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau ;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

DE LA MOTHE LE VAYER.

Le sage La Mothe Le Vayer, conseiller d'état, précepteur de Monsieur frère de Louis XIV, et qui le fut même de Louis XIV près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encore peu de philosophie en France. Le *Traité de la vertu des païens* et les *Dialogues d'Orasius Tubero* lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout, qui ne regardaient, après saint Augustin, les vertus des grands hommes de l'antiquité que comme des *péchés splendides*, se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire : « Nul n'aura de « vertu que nous et nos amis ; Socrate, Confucius, « Marc-Aurèle, Épictète, ont été des scélérats, « puisqu'ils n'étaient pas de notre communion. » On est revenu aujourd'hui de cette extravagance, mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer La Mothe Le Vayer dans la

galerie du Louvre, dit tout haut : Voilà un homme sans religion. Le Vayer, au lieu de le faire punir, se retourna vers cet homme, et lui dit : « Mon « ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas « de ta religion. »

DE SAINT-ÉVREMOND.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de Saint-Evremond, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation, parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs, sa vie épicurienne et sa mort toute philosophique servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentiments particuliers.

Nous avons surtout une *Analyse de la religion chrétienne* [1] qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie et presque tous les faits de la sainte Écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome Phlégon avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, Saint-Évremond était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable et assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, et son goût était peu sûr : ses *Discours sur les Romains* lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies et les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui, puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans le temps brillant de Louis XIV, mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste, ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infâmes calomniateurs.

DE FONTENELLE.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la *République des lettres* de Bayle, une *Relation de l'île de Bornéo* fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome et Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, Mero et Enegue. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, et qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiser ses pieds, adorer les os des morts; et souvent, quand on voulait déjeuner, elle fesait disparaître le pain. Enfin, ses sortiléges et ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; et sa sœur Enegue lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie; mais l'abbé Terrasson l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, et à celui des jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis-le-Grand*, imprimé à Paris chez Langlois, en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles de Van Dale*, les jésuites le persécutèrent. Letellier, confesseur de Louis XIV, rappelant l'allégorie de Mero et d'Enegue, aurait voulu le traiter comme le jésuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'Argenson, alors lieutenant de police, sauva Fontenelle de la fureur de Letellier. S'il avait fallu choisir un athéiste entre Fontenelle et Letellier, c'était sur le calomniateur Letellier que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique, ou un fripon, ou un moine qui est l'un et l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

L'*Allégorie du mahométisme*, par l'abbé de Saint-Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien et d'un citoyen zélé, mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté; c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien; ceux qui le lisaient se moquaient de lui, et le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme Fon-

[1] Cet ouvrage, imprimé aussi sous le nom de Dumarsais, à qui il n'appartient pas plus qu'à Saint-Évremond, fait partie du *Recueil nécessaire*.

tenelle, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encore.

DE BAYLE.

Cependant s'élevait alors, et depuis plusieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses *Pensées sur la comète, ses Réponses aux questions d'un provincial*, et enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse, il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie; mais il fesait des impies, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée; et malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très médiocre.

Il est rapporté dans un de ces *dictionnaires historiques*, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de Polignac, en passant par Rotterdam, demanda à Bayle s'il était anglican, ou luthérien, ou calviniste, et qu'il répondit : « Je suis protestant; car je proteste « contre toutes les religions. » En premier lieu, le cardinal de Polignac ne passa jamais par Rotterdam, que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de Bayle.

Secondement, ce savant prélat n'ignorait pas que Bayle, né calviniste au pays de Foix, et n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire : il ajoutait qu'il était comme Jupiter assemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées et simples, un vrai philosophe dans toute l'étendue de ces mots. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité*.

Il l'avait cherchée toute sa vie, et n'avait trouvé partout que des erreurs.

Après lui, on a été beaucoup plus loin. Les Maillet, les Boulainvilliers, les Boulanger, les Meslier, le savant Fréret, le dialecticien Dumarsais, l'intempérant Lamétrie, et bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les Porphyre, les Celse, et les Julien.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile; que leur colère fesait naître la colère; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris; de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs et les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions : on a écrit de part et d'autre avec emportement; on a mêlé les outrages aux arguments.

DE MADEMOISELLE HUBER.

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, et sœur de l'abbé Huber, très connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire, vers l'an 1740, le livre intitulé *La religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme, tel que les noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï et d'Horeb, et lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle Huber et son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, et n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait : c'est une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurités que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestants. Un prédicant, nommé Deroches, l'a réfutée, et même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestants, monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les théistes que les évêques catholiques et les cardinaux; car supposé un moment, ce qu'à Dieu ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois et des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de

l'Etre suprême rémunérateur et vengeur, les pasteurs protestants n'y perdront rien ; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'Être suprême, et seront toujours des maîtres de morale : on leur conservera leurs pensions, ou s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures ; ils sont comtes, ducs, princes ; ils ont des souverainetés ; et quoique tant de grandeurs et de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des états catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or, le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée, mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le théisme, si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, et qu'à la première occasion la magistrature ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple ; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, et que deux ou trois écrits de Luther et de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe ; le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, et qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

DE BARBEYRAC.

Barbeyrac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit et commenta le fatras de Puffendorf ; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale ; et il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Église n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories ; comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière Rahab est visiblement le sang de Jésus-Christ ; que Moïse étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites est la croix sur laquelle Jésus expire ; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de Jésus-Christ avec son Église ; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, la petite porte désigne l'anus, etc., etc.

Barbeyrac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'Augustin devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que Jérôme vomit contre ses adversaires, et surtout contre Rufin et contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des Pères ; il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme Tertullien, qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeyrac eut de violents adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit ; mais il laisse paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'Église ; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence et pour leur dialectique ; il leur préfère si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'empereur Antonin, Épictète, qu'on voit bien que Barbeyrac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle et de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saint mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur et d'esprit, son erreur est du moins d'une belle âme ; et puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter : c'est à Dieu de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

DE FRÉRET.

L'illustre et profond Fréret était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, et dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition et à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non seulement il était persuadé avec saint Irénée que Jésus était âgé de plus de cinquante ans quand il souffrit le dernier supplice, mais il croyait avec le Targum que Jésus n'était point né du temps d'Hérode, et qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi Jannée, fils d'Hircan. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière ; M. Fréret tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos Évangiles n'ont

été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus; qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères, et dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Éphèse, Antioche, Ancyre, Thessalonique : toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de Jean, de judaïques, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'Évangiles tout différents les uns des autres, chaque société particulière et cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables : c'est que les premiers pères de l'Église citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'Évangile des Égyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de saint Jacques, et que Justin est le premier qui cite expressément les Évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de Matthieu, de Jean, de Marc, et de Luc, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son *Koran*, et qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le calife Abubeker, triompheraient de nous; ils nous diraient : « Nous n'avons qu'un Alcoran, et « vous avez eu cinquante Évangiles; nous avons « précieusement conservé l'original; et vous avez « choisi au bout de quelques siècles quatre Évan-« giles dont vous n'avez jamais connu les dates. « Vous avez fait votre religion pièce à pièce ; la « nôtre a été faite d'un seul trait, comme la créa-« tion. Vous avez cent fois varié, et nous n'avons « changé jamais. »

Grâces au ciel nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous si ce que Fréret avance était vrai ? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre Évangiles : saint Irénée dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raisonnements d'Abbadie. Cet Abbadie prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Évangiles, et qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abbadie reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux Évangiles. Donc, selon Abbadie même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. Abbadie devait considérer deux choses essentielles : premièrement, qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les Évangiles; secondement, qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si Fréret terrasse Abbadie, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Évangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, et alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses ; je confieus qu'il est dit, dans l'*Appendice du premier concile de Nicée*, que, pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le Saint-Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; et aussitôt ils tombèrent, et il ne resta que les véritables. J'avoue, enfin, que l'Église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges et de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement Fréret va trop loin : il renverse tout l'édifice, au lieu de le réparer; il conduit, comme tant d'autres, le lecteur à l'adoration d'un seul Dieu sans la médiation du Christ. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche que l'indulgence et la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord Bolingbroke; il ne se moque point d'eux comme le curé Rabelais et le curé Swift. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très instruit, très conséquent, et très modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savants qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si Dieu avait daigné se faire homme et Juif, et mourir en Palestine par un supplice infâme pour expier les crimes du genre humain, et pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, et les bûchers des Cévennes, et près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux; les massacres des vallées de Piémont; les massacres de la Valteline du temps de Charles Borromée; les massacres des anabaptistes massacreurs et massacrés en Allemagne; les massacres des luthériens et des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord; les massacres d'Irlande, d'Angleterre, et d'Écosse, du temps de Charles Ier, massacré lui-même; les massacres ordonnés par Marie et par Henri VIII son père; les massacres de la Saint-Barthélemi en France, et quarante ans d'autres massacres depuis François II jusqu'à l'entrée de Henri IV dans Paris; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement; enfin,

les massacres de douze millions d'habitants du Nouveau-Monde, exécutés le crucifix à la main, sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de Jésus-Christ depuis Constantin, et sans compter encore plus de vingt schismes et de vingt guerres de papes contre papes, et d'évêques contre évêques, les empoisonnements, les assassinats, les rapines des papes Jean VI, Jean XII, des Jean XVIII, des Grégoire VII, des Boniface VIII, des Alexandre VI, et de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse les Néron et les Caligula. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne, presque perpétuelle, de guerres de religion pendant quatorze cents années, n'a jamais subsisté que chez les chrétiens; et qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de sang pour des arguments de théologie.

On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai. Mais en fesant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, et n'en sont pas l'esprit. Si Jésus-Christ n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus, avec les jansénistes, que Jésus-Christ n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs: *pro vobis et pro multis*. Mais sans comprendre les hauts mystères, contentons-nous de les adorer, et surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

DE BOULANGER.

Nous aurions plus de peine à justifier le sieur Boulanger, directeur des ponts et chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode et la profondeur d'érudition et de critique qui caractérisent le savant Fréret. Boulanger est un philosophe audacieux, qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infâmes persécuteurs, tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles; les peuples égorgés ou ruinés; les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles et cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce chaos énorme d'absurdités et de crimes remue l'imagination du sieur Boulanger avec une telle puissance, qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur, que les bûchers de l'inquisition et nos guerres religieuses excuseraient peut-être, si elle pouvait être excusable; mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres; quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des arguments; quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût et adorât l'Être éternel; il pourrait dire dans sa douleur: Mes pères et mes frères ont été des monstres; mais Dieu est Dieu.

DE MONTESQUIEU.

Le plus modéré et le plus fin des philosophes a été le président de Montesquieu. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes;* il fut délié et profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage, rempli d'ailleurs de choses excellentes et de fautes, semble fondé sur la loi naturelle, et sur l'indifférence des religions: c'est là surtout ce qui lui fait tant de partisans et tant d'ennemis; mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La Sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois;* mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public; elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé Guyon et un jésuite, qui dirent des injures au président de Montesquieu; et ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de services à notre religion s'ils avaient combattu avec des raisons; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

DE LAMÉTRIE.

Depuis ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin Lamétrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'âme; mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, et membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs et de ses services, ne daigna pas songer si Lamétrie avait eu des opinions erronées en théologie: il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien; et en cette qualité, Lamétrie eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandements. Un roi,

gouverné par un jésuite, eût pu proscrire Lamétrie et sa mémoire; un roi, qui n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie, et, laissant à Dieu le soin de punir l'impiété, protégea et loua le mérite.

DU CURÉ MESLIER.

Le curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Étrepigni en Champagne, près de Rocroi, et desservait aussi une petite paroisse annexe, nommée *But*. Son père était un ouvrier en serge, du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel-Mazarin. Cet homme, de mœurs irréprochables, et assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cents soixante et six feuillets chacun, tous trois de sa main, et signés de lui, intitulés *Mon Testament* [1]. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

« J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les « vanités, les folies, les méchancetés des hom- « mes. Je les hais et déteste; je n'ai osé le dire « pendant ma vie; mais je le dirai au moins en « mourant; et c'est afin qu'on le sache que j'écris « ce présent mémoire, afin qu'il puisse servir « de témoignage à la vérité, à tous ceux qui le « verront et qui le liront, si bon leur semble. »

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve et grossière de tous nos dogmes, sans en excepter un seul. Le style est très rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit contre la *Bible* et contre l'Église, que la *Bible* elle-même, et quelques Pères. Des trois exemplaires, il y en eut un que le grand-vicaire de Reims retint, un autre fut envoyé à M. le garde-des-sceaux Chauvelin, le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de Caylus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies; et bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris, que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste et dangereux monument. Un prêtre, qui s'accuse en mourant d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

On devait plutôt, ce me semble, réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire? et s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée serait le premier lien de la société.

Ce curé voulait anéantir toute religion, et même la naturelle. Si son livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés, dont quelques uns ont été imprimés : ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-Nouvelle auprès de Paris, qui osa de son vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner : il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans, Lavardin, avait donné en mourant un exemple non moins singulier : il ne laissa pas, à la vérité, de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché; mais il déclara qu'il la détestait; il refusa les sacrements de l'Église, et jura qu'il n'avait jamais consacré le pain et le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfants et de donner les ordres, quand il avait baptisé des chrétiens et ordonné des diacres et des prêtres. Cet évêque se fesait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacrements de l'Église : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, et il jouissait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiserait et qu'on ne réordonnerait personne; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque Lavardin ne laissa point après lui de monuments contre la religion chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout; au lieu que le curé Meslier était un homme sombre et un enthousiaste, d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

Monseigneur,

Votre altesse demande quelques détails sur l'*Encyclopédie;* j'obéis à vos ordres. Cet immense

[1] Voyez, p. 538 de ce volume, l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier.*

projet fut conçu par MM. Diderot et d'Alembert, deux philosophes qui font honneur à la France: l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie; et l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de Jaucourt, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux savants, et se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'Hérouville, lieutenant général des armées du roi, profondément instruit dans tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre; par M. le comte de Tressan, aussi lieutenant général, dont les différents mérites sont universellement reconnus; par M. de Saint-Lambert, ancien officier, qui, en fesant des vers mieux que Chapelle, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres officiers généraux ont donné d'excellents Mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce Dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places. Des présidents et des conseillers des parlements ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce Dictionnaire. C'est le premier exemple, et le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire (puisque quelques uns se sont cachés), à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices et sous les yeux du comte d'Argenson, ministre d'état, capable de l'entendre, et digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par M. d'Alembert. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de Descartes, et égal à tout ce que l'illustre chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le cours de l'ouvrage des articles frivoles, et d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds et utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres. On laissa gâter ce grand ouvrage par politesse; c'est le salon d'Apollon où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanloo et des Lemoine. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'*Encyclopédie*, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes et Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, et ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes, voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme, ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste, nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé* qui signifie proprement illusion, et *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivants. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait saint Augustin et Cicéron; et ces témoins étaient d'autant plus irréprochables, qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut proscrit pendant quelque temps, et a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise, et de l'envie; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ses défauts, a subsisté; et Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.

LETTRE IX.

SUR LES JUIFS.

De tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; et si on ne leur opposait

pas les miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moïse leur a été donnée pour être éternelle ; qu'il est impossible que Dieu ait changé, et qu'il se soit parjuré ; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que, selon Jésus-Christ, aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé ; que Jésus était venu pour accomplir la loi, et non pour l'abolir ; qu'il en a observé tous les commandements, qu'il a été circoncis ; qu'il a gardé le sabbat, solennisé toutes les fêtes ; qu'il est né Juif, qu'il a vécu Juif, qu'il est mort Juif ; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle ; que nous n'avons pas une seule ligne de lui ; que c'est nous, et non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer contre un Juif, à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle ; ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties, et de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime Joseph Scaliger dans ses *Excerpta :* « Les Juifs sont subtils ; que Justin a écrit misé« rablement contre Tryphon ! et Tertullien plus « mal encore ! Qui veut réfuter les Juifs, doit con« naître à fond le judaïsme. Quelle honte ! Les « chrétiens écrivent contre les chrétiens, et n'o« sent écrire contre les Juifs ! »

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une Vie de Jésus-Christ toute contraire à nos saints Évangiles ; elle paraît être du premier siècle, et même écrite avant les Évangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux, et probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jésus fils adultérin de Miriah ou Mariah, et d'un soldat nommé Joseph Panther ; il raconte que lui et Judas voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges, par la vertu du nom de Jéhova, qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabbiniques fort au-dessous des *Mille et une Nuits.* Origène le réfuta, et c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul Père grec savant dans la langue hébraïque.

Les Juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin Aben Hezra furent très estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison, autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. Spinosa s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après Aben Hezra, vint Maimonides au treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, et par conséquent dangereux : ils en imprimèrent quelques uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction ; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu, il est vrai, quelques Juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi ; un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome, qu'un Juif ne se serait fait chrétien. Orobio parle de quelques rabbins espagnols et arabes qui abjurèrent, et devinrent évêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine : la raison en est évidente ; les musulmans ne font point un Dieu de Jésus-Christ.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs savants chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. Rittangel, professeur de langues orientales à Konigsberg dans le dix-septième siècle, embrassa la loi mosaïque. Antoine, ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme, en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter

On lit dans le *Nizzachon Vetus*, c'est-à-dire le Livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi mosaïque sur la chrétienne et sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un Juif, à un galiléen, et à un mahométan, de quitter chacun sa religion, et leur laisse la liberté de choisir une des deux autres ; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de Moïse que de celle de Mahomet ; car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, et les Juifs plus anciens que Jésus ; je me fais donc juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore

mieux me faire chien de juif ; puisque ces Juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le Juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, et se fit Juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides et scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin nommé Beccai, dont voici les paroles : « Les sages défendent de prêter « de l'argent à un chrétien, de peur que le créan« cier ne soit corrompu par le débiteur ; mais un « Juif peut emprunter d'un chrétien, sans crainte « d'être séduit par lui ; car le débiteur évite tou« jours son créancier. »

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens, et n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Nizzachon Vetus,* nous avons la relation de la dispute du rabbin Zéchiel et du dominicain frère Paul, dit *Cyriaque*. C'est une conférence tenue entre ces deux savants hommes, en 1263, en présence de don Jacques, roi d'Aragon, et de la reine sa femme. Cette conférence est très mémorable. Les deux athlètes étaient savants dans l'hébreu et dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du sanhédrin, étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. Zéchiel soutenait que Jésus avait été condamné sous le roi Alexandre Jannée, et non sous Hérode le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le *Toldos Jeschut* et dans le *Talmud*. Vos Évangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, et ne sont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'Hérode le tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive ; nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous. Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Évangiles que les Lettres prétendues de Pilate que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition rabbinique. La reine finit la dispute en demandant aux Juifs pourquoi ils puaient.

Ce même Zéchiel eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi*, écrit par un Juif nommé Isaac, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de Zéchiel, qui est très confuse, et remplie de puérilités. Isaac est méthodique et très bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de Jésus-Christ, qui sont différentes l'une de l'autre ;

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs ;

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les Évangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles ;

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs ;

Contre les différentes relations des évangélistes, que l'on a cependant conciliées ;

Contre l'histoire du Lazare ;

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabbin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens et des Juifs pour combattre l'une et l'autre religion ! Plaignons ceux qui, effrayés de dix-sept siècles de contradictions, et lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, et n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, et ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre Paul.

D'OROBIO.

Orobio était un rabbin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabbins ; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable et d'une extrême politesse. Philippe Limborch, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, et comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet, et de ne

pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné, au bout d'un quart d'heure, de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections et les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire les deux adversaires se traitent l'un et l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentiments du très savant et très illustre Juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très savant et très illustre chrétien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute :

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un Messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien *Testament* qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au Messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi, s'il ne croyait pas au futur Messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi judaïque soit l'ombre et la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il est dit partout que la loi de Moïse doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs, dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur, mais que ce libérateur serait le soutien de la loi mosaïque, au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un Messie, lequel sera un roi puissant et juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs, dispersés sur toute la terre, n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi ; et que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par Titus, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte, qui se soit écartée d'une seule observance et d'une seule opinion de la nation israélite.

Qu'au contraire les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'états ; et qu'ils se sont poursuivis à feu et à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers. Que si l'apôtre Paul trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre Paul leur a permis.

Que ce n'est point par haine et par malice qu'Israël n'a point reconnu Jésus ; que ce n'est point par des vues basses et charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne ; qu'au contraire ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains ; malgré leur dispersion et leur opprobre ; malgré la haine de tant de nations ; et que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de Dieu depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise, qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem, au milieu de l'abondance et de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai Messie, attendu que les prophètes disent expressément que le Messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël ; que ce serait le plus horrible péché et la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyât son Messie pour être crucifié.

Que les préceptes du *Décalogue* étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de Moïse.

Que les évangélistes et les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque Luc était médecin, que Paul avait étudié sous Gamaliel, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité et d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes ; que Paul, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, et en jurant devant Festus Agrippa qu'il n'avait rien fait contre la circoncision et contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les Évangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de Dieu.

Limborch répond à toutes ces assertions par les arguments les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause, qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute ; mais comme il était du parti des ar-

miniens, celui des gomaristes le persécuta : on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'URIEL ACOSTA.

Il arriva à Uriel Acosta dans Amsterdam, à peu près la même chose qu'à Spinosa : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un Espagnol et un Anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, et leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, et à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte ; tous les assistants passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore ; et c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé : *Exemplaire de la vie humaine*. Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio ; et le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

SUR SPINOSA.

MONSEIGNEUR,

Il me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de Spinosa que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux Dictionnaires historiques :

« Spinosa avait un tel desir de s'immortaliser, « qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie « présente, eût-il fallu être mis en pièces par un « peuple mutiné. Les absurdités du spinosisme « ont été parfaitement réfutées par Jean Bredem- « bourg, bourgeois de Rotterdam. »

Autant de mots, autant de faussetés. Spinosa était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le ministre Colerus, qui habita long-temps la propre chambre où Spinosa mourut, avoue, avec tous ses contemporains, que Spinosa vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à se dérober au monde, ennemi de toute superfluité, modeste dans la conversation, négligé dans ses habillements, travaillant de ses mains, ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages : ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal ; j'ai lu cet ouvrage, et j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. Bredembourg fut si loin de confondre nettement Spinosa, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère et de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de Spinosa est écrite assez en détail et assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce Juif, jeune encore, fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à Moïse, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie : quelques uns disent au sortir de la synagogue, ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son âme, il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. Spinosa prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs ; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison : le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie ; le chantre juif entonna les paroles d'exécration ; on sonna du cor, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang ; on dévoua Benoît Spinosa à Belzebuth, à Satan, et à Astaroth, et toute la synagogue cria : *Amen !*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau et sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moïse et contre Dieu. La persécution irrite ; elle enhardit quiconque se sent du génie ; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son Traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu

trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très-profond et le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentiments, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *âme*, signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin les cèdres de Dieu, les vents de Dieu, la mélancolie de Saül mauvais esprit de Dieu, les hommes vertueux enfants de Dieu.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'Aben Hezra, que le *Pentateuque* n'a point été écrit par Moïse, ni le livre de Josué par Josué; ce n'est que d'après lui que Leclerc, plusieurs théologiens de Hollande, et le célèbre Newton, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à Samuel les livres de Moïse, au lieu que Spinosa en fait Esdras auteur. On peut voir toutes les raisons que Spinosa donne de son système dans son VIIIe, IXe et X^e^ chapitre : on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie; une grande science de l'histoire, du langage, et des mœurs de son ancienne patrie; plus de méthode et de raisonnement que dans tous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les gentils : en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières; mais il en avait de très grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes : on ne le trouve à découvert que dans les *Œuvres posthumes de Spinosa*. Son *Traité de l'athéisme* n'étant point sous ce titre, et étant écrit dans un latin obscur, et d'un style très sec, M. le comte de Boulainvilliers l'a réduit en français sous le titre de *Réfutation de Spinosa;* nous n'avons que le poison; Boulainvilliers n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinosa, dans son funeste livre, parle toujours d'un Être infini et suprême : il annonce Dieu en voulant le détruire. Les arguments dont Bayle l'accable me paraîtraient sans réplique, si en effet Spinosa admettait un Dieu; car ce Dieu n'étant que l'immensité des choses, ce Dieu étant à la fois la matière et la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très bien prouvé, de supposer que Dieu soit à la fois agent et patient, cause et sujet, fesant le mal et le souffrant; s'aimant, se haïssant lui-même; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde; car, selon Spinosa, ceux qui disent : Les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal et faussement; ils doivent dire : Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très grande raison, si Spinosa reconnaît un Dieu; mais le fait est qu'il n'en reconnait point du tout, et qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de Descartes, il abuse de ce mot également célèbre et insensé de Descartes : *Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhensible et antiphysique que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent et se souvient dans les animaux, étincelle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, et dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir et chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; et des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de Spinosa. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle; citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique et sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, et on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de *la Henriade* a dit : « Un catéchiste annonce Dieu aux enfants, « et Newton le démontre aux sages. » Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, monseigneur, également éloigné de l'un et de l'autre, et c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de Rabelais jusqu'au téméraire métaphysicien Spinosa.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de pe-

tits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires ; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentiments pour nos dogmes et pour nos Écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés, par des savants enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaisants qui prennent des bons mots pour des arguments, par des théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit consoler une âme aussi noble que la vôtre, c'est que le théisme, qui perd aujourd'hui tant d'âmes, ne peut jamais nuire ni à la paix des états ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler partout le sang, et le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme, mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des arguments, le théisme y a porté la concorde. Il est clair que si Poltrot, Jacques Clément, Jaurigni, Balthazar Gérard, Jean Chastel, Damiens, le jésuite Malagrida, etc., etc., etc., avaient été des théistes, il y aurait eu moins de princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des Ravaillac, des Damiens, des Malagrida, qu'ils ont méconnue et outragée ! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des Ravaillac et des Brinvilliers qui vont à confesse ; et si votre altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.

HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

1777.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Juifs et leurs livres furent très long-temps ignorés des autres peuples.

D'épaisses ténèbres envelopperont toujours le berceau du christianisme. On en peut juger par les huit opinions principales qui partagèrent les savants sur l'époque de la naissance de Jésu ou Josuah ou Jeschu, fils de Maria ou Mirja, reconnu pour le fondateur ou la cause occasionelle de cette religion, quoiqu'il n'ait jamais pensé à faire une religion nouvelle. Les chrétiens passèrent environ six cent cinquante années avant d'imaginer de dater les événements de la naissance de Jésu. Ce fut un moine scythe, nommé Dionysios (Denys le petit), transplanté à Rome, qui proposa cette ère, sous le règne de l'empereur Justinien ; mais elle ne fut adoptée que cent ans après lui. Son système sur la date de la naissance de Jésu était encore plus erroné que les huit opinions des autres chrétiens. Mais enfin ce système, tout faux qu'il est, prévalut. Une erreur est le fondement de tous nos almanachs.

L'embryon de la religion chrétienne, formé chez les Juifs sous l'empire de Tibère, fut ignoré des Romains pendant plus de deux siècles. Ils surent confusément qu'il y avait une secte juive appelée galiléenne, ou pauvre, ou chrétienne ; mais c'est tout ce qu'ils en savaient : et on voit que Tacite et Suétone n'en étaient pas véritablement instruits. Tacite parle des Juifs au hasard ; et Suétone se contente de dire que l'empereur Claude réprima les Juifs qui excitaient des troubles à Rome, à l'instigation d'un nommé Christ ou Chrest. *Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes repressit* [1]. Cela n'est pas étonnant. Il y avait huit mille Juifs à Rome qui avaient droit de synagogue, et qui recevaient des empereurs les libéralités congiaires de blé, sans que personne daignât s'informer des dogmes de ce peuple. Les noms de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève, étaient aussi inconnus du sénat que le nom de Manco-Capac l'était de Charles-Quint avant la conquête du Pérou.

Aucun nom de ceux qu'on appelle patriarches n'était jamais parvenu à aucun auteur grec. Cet Adam, qui est aujourd'hui regardé en Europe comme le père du genre humain par les chrétiens et par les musulmans, fut toujours ignoré du genre humain jusqu'au temps de Dioclétien et de Constantin.

C'est douze cent dix ans avant notre ère vulgaire qu'on place la ruine de Troie, en suivant la chronologie des fameux marbres de Paros. Nous plaçons d'ordinaire l'aventure du Juif Jephté en ce temps-là même. Le petit peuple hébreu ne possédait pas encore la ville capitale. Il n'eut la ville de Shéba que quarante ans après, et c'est cette Shéba, voisine du grand désert de l'Arabie pétrée, qu'on nomma Hershalaïm, et ensuite Jérusalem, pour adoucir la dureté de la prononciation.

Avant que les Juifs eussent cette forteresse, il

[1] *Roma expulit*. *Suet*, *in Claud*., xxv.

y avait déjà une multitude de siècles que les grands empires d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Perse, de Scythie, des Indes, de la Chine, du Japon, étaient établis. Le peuple judaïque ne les connaissait pas, n'avait que des notions très imparfaites de l'Égypte et de la Chaldée. Séparé de l'Égypte, de la Chaldée et de la Syrie par un désert inhabitable; sans aucun commerce réglé avec Tyr; isolé dans le petit pays de la Palestine, large de quinze lieues et long de quarante-cinq, comme l'affirme saint Hiéronyme ou Jérôme, il ne s'adonnait à aucune science, il ne cultivait presque aucun art. Il fut plus de six cents ans sans aucun commerce avec les autres peuples, et même avec ses voisins d'Égypte et de Phénicie. Cela est si vrai que Flavius Josèphe, leur historien, en convient formellement dans sa réponse à Apion d'Alexandrie; réponse faite sous Titus à cet Apion qui était mort du temps de Néron.

Voici les paroles de Flavius Josèphe au ch. IV: « Le pays que nous habitons étant éloigné de la « mer, nous ne nous appliquons point au com- « merce, et n'avons point de communication avec « les autres peuples : nous nous contentons de « fertiliser nos terres, et de donner une bonne « éducation à nos enfants. Ces raisons ajoutées à ce « que j'ai déjà dit font voir que nous n'avons point « eu de communication avec les Grecs, comme « les Égyptiens, et les Phéniciens, etc. »

Nous n'examinerons point ici dans quel temps les Juifs commencèrent à exercer le commerce, le courtage, et l'usure, et quelle restriction il faut mettre aux paroles de Flavius Josèphe. Bornons-nous à faire voir que les Juifs, tout plongés qu'ils étaient dans une superstition atroce, ignorèrent toujours le dogme de l'immortalité de l'âme, embrassé depuis si long-temps par toutes les nations dont ils étaient environnés. Nous ne cherchons point à faire leur histoire : il n'est question que de montrer ici leur ignorance.

....

CHAPITRE II.

Que les Juifs ignorèrent long-temps le dogme de l'immortalité de l'âme.

C'est beaucoup que les hommes aient pu imaginer par le seul secours du raisonnement qu'ils avaient une âme; car les enfants n'y pensent jamais d'eux-mêmes; ils ne sont jamais occupés que de leurs sens; et les hommes ont dû être enfants pendant bien des siècles. Aucune nation sauvage ne connut l'existence de l'âme. Le premier pas dans la philosophie des peuples un peu policés fut de reconnaître un je ne sais quoi qui dirigeait les hommes, les animaux, les végétaux, et qui présidait à leur vie : ce je ne sais quoi ils l'appelèrent d'un nom vague et indéterminé qui répond à notre mot d'*âme*. Ce mot ne donna chez aucun peuple une idée distincte. Ce fut et c'est encore, et ce sera toujours une faculté, une puissance secrète, un ressort, un germe inconnu par lequel nous vivons, nous pensons, nous sentons; par lequel les animaux se conduisent, et qui fait croître les fleurs et les fruits. De là les âmes végétatives, sensitives, intellectuelles, dont on nous a tant étourdis. Le dernier pas fut de conclure que notre âme subsistait après notre mort, et qu'elle recevait dans une autre vie la récompense de ses bonnes actions, ou le châtiment de ses crimes. Ce sentiment était établi dans l'Inde avec la métempsycose, il y a plus de cinq mille années. L'immortalité de cette faculté qu'on appelle *âme* était reçue chez les anciens Perses, chez les anciens Chaldéens; c'était le fondement de la religion égyptienne; et les Grecs adoptèrent bientôt cette théologie. Ces âmes étaient supposées être de petites figures légères et aériennes, ressemblantes parfaitement à nos corps. On les appelait dans toutes les langues connues de noms qui signifiaient ombres, mânes, génies, démons, spectres, lares, larves, farfadets, esprits, etc.

Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent un monde, une planète, où Dieu emprisonna les anges rebelles, avant la formation de l'homme. C'est de toutes les théologies la plus ancienne.

Les Perses avaient un enfer : on le voit par cette fable si connue qui est rapportée dans le livre de la religion des anciens Perses de notre savant Hyde. Dieu apparaît à un des premiers rois de Perse, il le mène en enfer; il lui fait voir les corps de tous les princes qui ont mal gouverné : il s'en trouve un auquel il manquait un pied. Qu'avez-vous fait de son pied? dit le Persan à Dieu. Ce coquin-là, répond Dieu, n'a fait qu'une action honnête en sa vie : il rencontra un âne lié à une auge, mais si éloignée de lui, qu'il ne pouvait manger. Le roi eut pitié de l'âne, il donna un coup de pied à l'auge, l'approcha, et l'âne mangea. J'ai mis ce pied dans le ciel, et le reste de son corps en enfer.

On connaît le tartare des Egyptiens, imité par les Grecs, et adopté par les Romains. Qui ne sait combien de dieux et de fils de dieu ces Grecs et ces Romains forgèrent depuis Bacchus, Persée et Hercule, et comme ils remplirent l'enfer d'Ixions et de Tantales?

Les Juifs ne surent jamais rien de cette théologie. Ils eurent la leur, qui se borna à promettre du blé, du vin et de l'huile à ceux qui obéiront au

Seigneur en égorgeant tous les ennemis d'Israël ; et à menacer de la rogne et d'ulcères dans le gras des jambes, et dans le fondement, tous ceux qui désobéiront [a] : mais d'âmes, de punitions dans les enfers, de récompenses dans le ciel, d'immortalité, de résurrection, il n'en est dit un seul mot ni dans leurs lois, ni chez leurs prophètes.

Quelques écrivains, plus zélés qu'instruits, ont prétendu que si le *Lévitique* et le *Deutéronome* ne parlent jamais en effet de l'immortalité de l'âme, et de récompenses ou de châtiments après la mort, il y a pourtant des passages dans d'autres livres du canon juif, qui pourraient faire soupçonner que quelques Juifs connaissaient l'immortalité de l'âme. Ils allèguent, et ils corrompent ce verset de Job : « Je crois que mon protecteur vit, et « que dans quelques jours je me relèverai de « terre : ma peau tombée en lambeaux se conso« lidera. Tremblez alors, craignez la vengeance « de mon épée. »

Ils se sont imaginé que ces mots, « Je me relè« verai, » signifiaient « je ressusciterai après ma « mort. » Mais alors comment ceux auxquels Job répond auraient-ils à craindre son épée ? Quel rapport entre la gale de Job et l'immortalité de l'âme ?

Une des plus lourdes bévues des commentateurs est de n'avoir pas songé que ce Job n'était point Juif, qu'il était Arabe ; et qu'il n'y a pas un mot dans ce drame antique de Job qui ait la moindre connexité avec les lois de la nation judaïque.

D'autres, abusant des fautes innombrables de la traduction latine appelée *Vulgate*, trouvent l'immortalité de l'âme et l'enfer des Grecs dans ces paroles que Jacob prononce [b], en déplorant la perte de son fils Joseph, que les patriarches ses frères avaient vendu comme esclave à des marchands arabes, et qu'ils fesaient passer pour mort : *Je mourrai de douleur, je descendrai avec mon fils dans la fosse.* La *Vulgate* a traduit *sheol*, la fosse, par le mot enfer, parce que la fosse signifie souterrain. Mais quelle sottise de supposer que Jacob ait dit : « Je descendrai en enfer, je « serai damné, parce que mes enfants m'ont dit « que mon fils Joseph a été mangé par des bêtes « sauvages ! » C'est ainsi qu'on a corrompu presque tous les anciens livres par des équivoques absurdes. C'est ainsi qu'on s'est servi de ces équivoques pour tromper les hommes.

Certainement le crime des enfants de Jacob et la douleur du père n'ont rien de commun avec l'immortalité de l'âme. Tous les théologiens sensés, tous les bons critiques en conviennent ; tous avouent que l'autre vie et l'enfer furent inconnus aux Juifs jusqu'au temps d'Hérode. Le docteur Arnauld, fameux théologien de Paris, dit en propres mots, dans son *Apologie de Port-Royal* : « C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute « cette vérité qui est des plus communes, et qui « est attestée par tous les pères, que les promes« ses de l'ancien Testament n'étaient que tempo« relles et terrestres, et que les Juifs n'adoraient « Dieu que pour des biens charnels. » Notre sage Middleton a rendu cette vérité sensible.

Notre évêque Warburton, déjà connu par son *Commentaire sur Shakespeare*, a démontré en dernier lieu que la loi mosaïque ne dit pas un seul mot de l'immortalité de l'âme, dogme enseigné par tous les législateurs précédents. Il est vrai qu'il en tire une conclusion qui l'a fait siffler dans nos trois royaumes. La loi mosaïque, dit-il, ne connaît point l'autre vie ; donc cette loi est divine. Il a même soutenu cette assertion avec l'insolence la plus grossière. On sent bien qu'il a voulu prévenir le reproche d'incrédulité, et qu'il s'est réduit lui-même à soutenir la vérité par une sottise ; mais enfin cette sottise ne détruit pas cette vérité si claire et si démontrée.

L'on peut encore ajouter que la religion des Juifs ne fut fixe et constante qu'après Esdras. Ils n'avaient adoré que des dieux étrangers et des étoiles lorsqu'ils erraient dans les déserts, si l'on en croit Ézéchiel, Amos, et saint Étienne [a]. La tribu de Dan adora long-temps les idoles de Michas [b] ; et un petit-fils de Moïse, nommé Éléazar, était le prêtre de ces idoles, gagé par toute la tribu.

Salomon fut publiquement idolâtre. Les melchim ou rois d'Israël adorèrent presque tous le dieu syriaque Baal. Les nouveaux Samaritains, du temps du roi de Babylone, prirent pour leurs dieux Sochothbénoth, Nergel, Adramélech, etc.

Sous les malheureux régules de la tribu de Juda, Ézéchias, Manassé, Josias, il est dit que les Juifs adoraient Baal et Moloch ; qu'ils sacrifiaient leurs enfants dans la vallée de Topheth. On trouva enfin le *Pentateuque* du temps du melck ou roitelet Josias ; mais bientôt après Jérusalem fut détruite, et les tribus de Juda et de Benjamin furent menées en esclavage dans les provinces babyloniennes.

Ce fut là, très vraisemblablement, que plusieurs Juifs se firent courtiers et fripiers : la nécessité fit leur industrie. Quelques uns acquirent assez de richesses pour acheter du roi que nous nommons Cyrus la permission de rebâtir à Jérusalem un petit temple de bois sur des assises de pierres brutes, et de relever quelques pans de

a Voyez le *Deutéronome*.
b Voyez la *Genèse*.

a Ézéchiel, ch. XX ; *Amos*, ch. V ; *Actes*, ch. VII.
b Voyez l'*Histoire de Michas*, dans les *Juges*, chap. XVII et suivants.

murailles. Il est dit dans le livre d'*Esdras* qu'il revint dans Jérusalem quarante-deux mille trois cent soixante personnes, toutes fort pauvres. Il les compte famille par famille, et il se trompe dans son calcul, au point qu'en additionnant le tout on ne trouve que vingt-neuf mille neuf cent dix-huit personnes. Une autre erreur de calcul subsiste dans le dénombrement de Néhémie; et une bévue encore plus grande est dans l'édit de Cyrus, qu'Esdras rapporte. Il fait parler ainsi le conquérant Cyrus : « Adonaï le Dieu du ciel m'a « donné tous les royaumes de la terre, et m'a « commandé de lui bâtir un temple dans Jérusalem « qui est en Judée. » On a très bien remarqué que c'est précisément comme si un prêtre grec fesait dire au grand turc : Saint Pierre et saint Paul m'ont donné tous les royaumes du monde, et m'ont commandé de leur bâtir une maison dans Athènes, qui est en Grèce.

Si l'on en croit Esdras, Cyrus, par le même édit, ordonna que les pauvres qui étaient venus à Jérusalem fussent secourus par les riches qui n'avaient pas voulu quitter la Chaldée, où ils se trouvaient très bien, pour un territoire de cailloux où l'on manquait de tout, et où même on n'avait pas d'eau à boire pendant six mois de l'année. Mais, soit riches, soit pauvres, il est constant qu'aucun Juif de ces temps-là ne nous a laissé la plus légère notion de l'immortalité de l'âme.

••••••••••

CHAPITRE III.

Comment le platonisme pénétra chez les Juifs.

Cependant Socrate et Platon enseignèrent dans Athènes ce dogme qu'ils tenaient de la philosophie égyptienne et de celle de Pythagore. Socrate, martyr de la divinité et de la raison, fut condamné à mort, environ trois cents ans avant notre ère, par le peuple léger, inconstant, impétueux, d'Athènes, qui se repentit bientôt de ce crime. Platon était jeune encore. Ce fut lui qui, le premier chez les Grecs, essaya de prouver, par des raisonnements métaphysiques, l'existence de l'âme et sa spiritualité, c'est-à-dire sa nature légère et aérienne, exempte de tout mélange de matière grossière ; sa permanence, après la mort du corps, ses récompenses et ses châtiments après cette mort; et même sa résurrection avec un corps tombé en pourriture. Il réduisit cette philosophie en système dans son *Phædon*, dans son *Timée*, et dans sa *République* imaginaire : il orna ses arguments d'une éloquence harmonieuse et d'images séduisantes.

Il est vrai que ses arguments ne sont pas la chose du monde la plus claire et la plus convaincante. Il prouve d'une étrange manière, dans son *Phædon*, l'immortalité de l'âme dont il suppose l'existence, sans avoir jamais examiné si ce que nous nommons âme est une faculté donnée de Dieu à l'espèce animale, ou si c'est un être distinct de l'animal même. Voici ses paroles : « Ne dites-vous « pas que la mort est le contraire de la vie? — Oui. « — Et qu'elles naissent l'une de l'autre? — Oui. « — Qu'est-ce donc qui naît du vivant? — Le mort. « — Et qu'est-ce qui naît du mort?... Il faut « avouer que c'est le vivant. C'est donc des morts « que naissent toutes les choses vivantes? — Il me « le semble. — Et, par conséquent, les âmes vont « dans les enfers après notre mort? — La consé« quence est sûre. »

C'est cet absurde galimatias de Platon (car il faut appeler les choses par leur nom) qui séduisit la Grèce. Il est vrai que ces ridicules raisonnements, qui n'ont pas même le frêle avantage d'être des sophismes, sont quelquefois embellis par de magnifiques images toutes poétiques ; mais l'imagination n'est pas la raison. Ce n'est pas assez de représenter Dieu arrangeant la matière éternelle par son *logos*, par son *verbe ;* ce n'est pas assez de faire sortir de ses mains des demi-dieux composes d'une matière très déliée, et de leur donner le pouvoir de former des hommes d'une matière plus épaisse ; ce n'est pas assez d'admettre dans le grand Dieu une espèce de trinité composée de Dieu, de son verbe, et du monde ; il poussa son roman jusqu'à dire qu'autrefois les âmes humaines avaient des ailes, que les corps des hommes avaient été doubles. Enfin, dans les dernières pages de sa *République*, il fit ressusciter Hérès pour conter des nouvelles de l'autre monde : mais il fallait donner quelques preuves de tout cela ; et c'est ce qu'il ne fit pas.

Aristote fut incomparablement plus sage ; il douta de ce qui n'était pas prouvé. S'il donna des règles du raisonnement, qu'on trouve aujourd'hui trop scolastiques, c'est qu'il n'avait pas pour auditeurs et pour lecteurs un Montaigne, un Charron, un Bacon, un Hobbes, un Locke, un Shaftesbury, un Bolingbroke, et les bons philosophes de nos jours. Il fallait démontrer, par une méthode sûre, le faux des sophismes de Platon, qui supposaient toujours ce qui est en question. Il était nécessaire d'enseigner à confondre des gens qui vous disaient franchement : « Le vivant vient du mort, « donc les âmes sont dans les enfers. » Cependant le style de Platon prévalut, quoique ce style de prose poétique ne convienne point du tout à la philosophie. En vain Démocrite et ensuite Épicure combattirent les systèmes de Platon ; ce qu'il

y avait de plus sublime dans son roman de l'âme fut applaudi presque généralement; et lorsque Alexandrie fut bâtie, les Grecs qui vinrent l'habiter furent tous platoniciens.

Les Juifs, sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été des rois de Perse, obtinrent de ce conquérant la permission de s'établir dans la ville nouvelle dont il jeta les fondements, et d'y exercer leur métier de courtiers, auquel ils s'étaient accoutumés depuis leur esclavage dans le royaume de Babylone. Il y eut une transmigration de Juifs en Égypte, sous la dynastie des Ptolémées, aussi nombreuse que celle qui s'était faite vers Babylone. Ils bâtirent quelques temples dans le Delta, un entre autres nommé l'Onion, dans la ville d'Héliopolis, malgré la superstition de leurs pères, qui s'étaient persuadés que le Dieu des Juifs ne pouvait être adoré que dans Jérusalem.

Alors le système de Platon, que les Alexandrins adoptèrent, fut reçu avidement de plusieurs Juifs égyptiens qui le communiquèrent aux Juifs de la Palestine.

CHAPITRE IV.

Sectes des Juifs.

Dans la longue paix dont les Juifs jouirent sous l'Arabe iduméen Hérode, créé roi par Antoine, et ensuite par Auguste, quelques Juifs de Jérusalem commencèrent à raisonner à leur manière, à disputer, à se partager en sectes. Le fameux rabbin Hillel, précurseur de Gamaliel, de qui saint Paul fut quelque temps le domestique, fut l'auteur de la secte des pharisiens, c'est-à-dire des *distingués*. Cette secte embrassait tous les dogmes de Platon; âme, figure légère enfermée dans un corps; âme immortelle, ayant son bon et son mauvais démon; âme punie dans un enfer, ou récompensée dans une espèce d'élysée; âme transmigrante, âme ressuscitante.

Les saducéens ne croyaient rien de tout cela; ils s'en tenaient à la loi mosaïque qui n'en parla jamais. Ce qui peut paraître très singulier aux chrétiens intolérants de nos jours, s'il en est encore, c'est qu'on ne voit pas que les pharisiens et les saducéens, en différant si essentiellement, aient eu entre eux la moindre querelle. Ces deux sectes rivales vivaient en paix, et avaient également part aux honneurs de la synagogue.

Les esséniens étaient des religieux dont la plupart ne se mariaient point, et qui vivaient en commun; ils ne sacrifiaient jamais de victimes sanglantes; ils fuyaient non seulement tous les honneurs de la république, mais le commerce dangereux des autres hommes. Ce sont eux que Pline l'ancien appelle une nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.

Les thérapeutes juifs, retirés en Égypte auprès du lac Mœris, étaient semblables aux thérapeutes des gentils; et ces thérapeutes étaient une branche des anciens pythagoriciens. Thérapeute signifie serviteur et médecin. Ils prenaient ce nom de médecin, parce qu'ils croyaient purger l'âme. On nommait en Égypte les bibliothèques la médecine de l'âme, quoique la plupart des livres ne fussent qu'un poison assoupissant. Remarquons, en passant, que chez les papistes les révérends pères carmes ont gravement et fortement soutenu que les thérapeutes étaient carmes: pourquoi non? Élie, qui a fondé les carmes, ne pouvait-il pas aussi aisément fonder les thérapeutes?

Les judaïtes avaient plus d'enthousiasme que toutes ces autres sectes. L'historien Josèphe nous apprend que ces judaïtes étaient les plus déterminés républicains qui fussent sur la terre. C'était à leurs yeux un crime horrible de donner à un homme le titre de mon maître, de milord. Pompee et Sosius, qui avaient pris Jérusalem l'un après l'autre, Antoine, Octave, Tibère, étaient regardés par eux comme des brigands dont il fallait purger la terre. Ils combattaient contre la tyrannie avec autant de courage qu'ils en parlaient. Les plus horribles supplices ne pouvaient leur arracher un mot de déférence pour les Romains leurs vainqueurs et leurs maîtres; leur religion était d'être libres.

Il y avait déjà quelques hérodiens, gens entièrement opposés aux judaïtes. Ceux-là regardaient le roi Hérode, tout soumis qu'il était à Rome, comme un envoyé d'Adonaï, comme un libérateur, comme un messie; mais ce fut après sa mort que la secte hérodienne devint nombreuse. Presque tous les juifs qui trafiquaient dans Rome, sous Néron, célébraient la fête d'Hérode leur messie. Perse parle ainsi de cette fête dans sa cinquième satire, où il se moque des superstitieux. (V. 180.)

« Herodis venere dies, unctaque fenestra
« Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,
« Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
« Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino:
« Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles;
« Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto.
« Hinc grandes galli, et cum sistro lusca sacerdos,
« Incussere Deos inflantes corpora, si non
« Prædictum ter mane caput gustaveris alli. »

« Voici les jours de la fête d'Hérode. De sales « lampions sont disposés sur des fenêtres noircies « d'huile; il en sort une fumée puante, ces fenê« tres sont ornées de violettes. On apporte des « plats de terre peints en rouge, chargés d'une

« queue de thon qui nage dans la sauce. On rem- « plit de vin des cruches blanchies. Alors, su- « perstitieux que tu es, tu remues les lèvres tout « bas; tu trembles au sabbat des déprépucés; tu « crains les lutins noirs et les farfadets; tu frémis « si on casse un œuf. Là sont des galles, ces fa- « natiques prêtres de Cybèle; ici est une prêtresse « d'Isis qui louche en jouant du sistre. Avalez vite « trois gousses d'ail consacrées, si vous ne voulez « pas qu'on vous envoie des dieux qui vous feront « enfler tout le corps. »

Ce passage est très curieux et très important pour ceux qui veulent connaître quelque chose de l'antiquité. Il prouve que, du temps de Néron, les Juifs étaient autorisés à célébrer dans Rome la fête solennelle de leur messie Hérode, et que les gens de bon sens les regardaient en pitié, et se moquaient d'eux comme aujourd'hui. Il prouve que les prêtres de Cybèle et ceux d'Isis, quoique chassés sous Tibère avec la moitié des Juifs, pouvaient jouer leurs facéties en toute liberté.

« Dignus Româ locus, quo Deus omnis eat. »
OVID., *Fast.*, IV, v. 270.

Tout dieu doit aller à Rome, disait un jour une statue qu'on y transportait.

Si les Romains, malgré leur loi des Douze Tables, souffraient toutes les sectes dans la capitale du monde, il est clair, à plus forte raison, qu'ils permettaient aux Juifs et aux autres peuples d'exercer chacun chez soi les rites et les superstitions de son pays. Ces vainqueurs législateurs ne permettaient pas que les barbares soumis immolassent leurs enfants comme autrefois : mais qu'un Juif ne voulût pas manger d'un plat d'un Cappadocien, qu'il eût en horreur la chair de porc, qu'il priât Moloch ou Adonaï, qu'il eût dans son temple des bœufs de bronze, qu'il se fît couper un petit bout de l'instrument de la génération, qu'il fût baptisé par Hillel ou par Jean, que son âme fût mortelle ou immortelle, qu'il ressuscitât ou non, et qu'ils répondissent bien ou mal à la question que leur fit Cléopâtre, s'ils ressusciteraient tout vêtus ou tout nus; rien n'était plus indifférent aux empereurs de la terre.

CHAPITRE V.

Superstitions juives.

Les hommes instruits savent assez que le petit peuple juif avait pris peu à peu ses rites, ses lois, ses usages, ses superstitions, des nations puissantes dont il était entouré : car il est dans la nature humaine que le chétif et le faible tâche de se conformer au puissant et au fort. C'est ainsi que les Juifs prirent des prêtres égyptiens la circoncision, la distinction des viandes, les purifications d'eau, appelées depuis baptême, le jeûne avant les grandes fêtes qui étaient les jours de grands repas, la cérémonie du bouc Hazazel, chargé des péchés du peuple, les divinations, les prophéties, la magie, le secret de chasser les mauvais démons avec des herbes et des paroles.

Tout peuple, en imitant les autres, a aussi ses propres usages et ses erreurs particulières. Par exemple, les Juifs avaient imité les Égyptiens et les Arabes dans leur horreur pour le cochon; mais il n'appartenait qu'à eux de dire dans leur *Lévitique*, qu'il est défendu de manger du lièvre, et « qu'il « est impur, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le « pied fendu. » Il est visible que l'auteur du *Lévitique*, quel qu'il soit, était un prêtre ignorant les choses les plus communes, puisqu'il est constant que le pied du lièvre est fendu, et que cet animal ne rumine pas.

La défense de manger des oiseaux qui ont quatre pattes montre encore l'extrême ignorance du législateur qui avait entendu parler de ces animaux chimériques.

C'est ainsi que les Juifs admirent la lèpre des murailles, ne sachant pas seulement ce que c'est que la moisissure. C'est cette même ignorance qui ordonnait, dans le *Lévitique*, qu'on lapidât le mari et la femme qui auraient vaqué à l'œuvre de la génération pendant le temps des règles. Les Juifs s'étaient imaginé qu'on ne pouvait faire que des enfants malsains et lépreux dans ces circonstances. Plusieurs de leurs lois tenaient de cette grossièreté barbare.

Ils étaient extrêmement adonnés à la magie, parce que ce n'est point un art, et que c'est le comble de l'extravagance humaine. Cette prétendue science était en vogue chez eux depuis leur captivité dans Babylone. Ce fut là qu'ils connurent les noms des bons et des mauvais anges, et qu'ils crurent avoir le secret de les évoquer et de les chasser.

L'histoire des roitelets juifs, qui probablement fut composée après la transmigration de Babylone, nous conte que le roitelet Saül, long-temps auparavant, avait été possédé du diable, et que David l'avait guéri quelquefois en jouant de la harpe. La pythonisse d'Endor avait évoqué l'ombre de Samuel. Un prodigieux nombre de Juifs se mêlait de prédire l'avenir. Presque toutes les maladies étaient réputées des obsessions de diables; et du temps d'Auguste et de Tibère, les Juifs, ayant peu de médecins, exorcisaient les malades, au lieu de

les purger et les saigner. Ils ne connaissaient point Hippocrate ; mais ils avaient un livre intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui contenait tous les secrets de chasser les diables par des paroles, en mettant sous le nez des possédés une petite racine nommé barath ; et cette façon de guérir était tellement indubitable, que Jésus convient de l'efficacité de ce spécifique. Il avoue lui-même, dans l'*Evangile de Matthieu* [a], que les enfants même chassaient communément les diables.

On pourrait faire un très gros volume de toutes les superstitions des Juifs ; et Fleury, écrivain plus catholique que papiste, aurait bien dû en parler dans son livre intitulé *les Mœurs des Israélites*, « où l'on voit, dit-il, le modèle d'une politique « simple et sincère pour le gouvernement des états, « et la réformation des mœurs. »

On serait curieux de voir par quelle politique *simple et sincère* les Juifs, si long-temps vagabonds, surprirent la ville de Jéricho, avec laquelle ils n'avaient rien à démêler ; la brûlèrent d'un bout à l'autre ; égorgèrent les femmes, les enfants, les animaux ; pendirent trente et un rois dans une étendue de cinq ou six milles, et vécurent, de leur aveu, pendant plus de cinq cents ans dans le plus honteux esclavage ou dans le brigandage le plus horrible. Mais comme notre dessein est de nous faire un tableau véritable de l'établissement du christianisme, et non pas des abominations de la nation juive, nous allons examiner ce qu'était Jésu, au nom duquel on a formé long-temps après lui une religion nouvelle.

CHAPITRE VI.

De la personne de Jésu.

Quiconque cherche la vérité sincèrement aura bien de la peine à découvrir le temps de la naissance de Jésu, et l'histoire véritable de sa vie. Il paraît certain qu'il naquit en Judée dans un temps où toutes les sectes dont nous avons parlé disputaient sur l'âme, sur sa mortalité, sur la résurrection, sur l'enfer. On l'appela Jésu, ou Josuah, ou Jeschu, ou Jeschut, fils de Miriah ou de Maria, fils de Joseph ou de Panther. Le petit livre juif du *Toldos Jeschut*, écrit probablement au second siècle de notre ère, lorsque le recueil du *Talmud* était commencé, ne lui donne jamais que ce nom de Jeschut. Il le fait naître sous le roitelet juif Alexandre Jannée, du temps que Sylla était dictateur à Rome, et que Cicéron, Caton et César, étaient jeunes encore. Ce libelle fort mal fait, et plein de fables rabbiniques, déclare Jésu bâtard de Maria et d'un soldat nommé Joseph Panther. Il nous donne Judas, non pas pour un disciple de Jésu qui vendit son maître, mais pour son adversaire déclaré. Cette seule anecdote semble avoir quelque ombre de vraisemblance, en ce qu'elle est conforme à l'*Evangile de saint Jacques*, le premier des Évangiles, dans lequel Judas est compté parmi les accusateurs qui firent condamner Jésu au dernier supplice.

Les quatre *Evangiles* canoniques font mourir Jésu à trente ans et quelques mois, ou à trente-trois ans au plus, en se contredisant comme ils font toujours. Saint Irénée, qui se dit mieux instruit, affirme qu'il avait entre cinquante et soixante années, et qu'il le tient de ses premiers disciples.

Toutes ces contradictions sont bien augmentées par les incompatibilités qu'on rencontre presque à chaque page dans son histoire rédigée par les quatre évangélistes reconnus. Il est nécessaire d'exposer succinctement une partie des principaux doutes que ces Évangiles font naître.

PREMIER DOUTE.

Le livre qu'on nous donne sous le nom de Matthieu commence par faire la généalogie de Jésu ; et cette généalogie est celle du charpentier Joseph, qu'il avoue n'être point le père du nouveau-né. Matthieu, ou celui qui a écrit sous ce nom, prétend que le charpentier Joseph descend du roi David et d'Abraham, par trois fois quatorze générations, qui font quarante-deux, et on n'en trouve que quarante et une. Encore dans son compte y a-t-il une méprise plus grande. Il dit que Josias engendra Jéchonias ; et le fait est que Jéchonias était fils de Jéojakim. Cela seul a fait croire à Toland que l'auteur était un ignorant ou un faussaire maladroit.

L'*Evangile de Luc* fait aussi descendre Jésu de David et d'Abraham par Joseph qui n'est pas son père. Mais il compte de Joseph à Abraham cinquante-six têtes, au lieu que Matthieu n'en compte que quarante et une. Pour surcroît de contradiction, ces générations ne sont pas les mêmes ; et pour comble de contradiction, Luc donne au père putatif de Jésu un autre père que celui qui se trouve chez Matthieu. Il faut avouer qu'on ne serait pas admis parmi nous dans l'ordre de la jarretière sur un tel arbre généalogique, et qu'on n'entrerait pas dans un chapitre d'Allemagne.

Ce qui étonne encore davantage Toland, c'est que des chrétiens qui prêchaient l'humilité aient voulu faire descendre d'un roi leur messie. S'il avait été envoyé de Dieu, ce titre était bien plus beau que celui de descendant d'une race royale.

[a] Matthieu, ch. XII.

D'ailleurs un roi et un charpentier sont égaux devant l'Être suprême.

SECOND DOUTE.

Suivant le même Matthieu, que nous suivrons toujours, « Maria étant grosse par l'opération du « Saint-Esprit... et son mari Joseph, homme « juste, ne voulant pas la couvrir d'infamie, voulut la renvoyer secrètement (ch. 1er, v. 29)... « Un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui « dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de « revoir votre femme Maria, car ce qui est en elle « est l'œuvre du Saint-Esprit. Or tout cela se fit « pour remplir ce que le Seigneur a dit par son « prophète : Une vierge en aura dans le ventre, « et elle fera un enfant, et on appellera son nom « Emmanuel. »

On a remarqué sur ce passage que c'est le premier de tous dans lequel il est parlé du Saint-Esprit. Un enfant fait par cet esprit est une chose fort extraordinaire; un ange venant annoncer ce prodige à Joseph dans un songe n'est pas une preuv bien péremptoire de la copulation de Maria avec ce Saint-Esprit. L'artifice de dire que « cela se fit pour remplir une prophétie, » paraît à plusieurs trop grossier : Jésu ne s'est jamais nommé Emmanuel. L'aventure du prophète Isaïe, qui fit un enfant à la prophétesse sa femme, n'a rien de commun avec le fils de Maria. Il est faux et impossible que le prophète Isaïe ait dit (voyez ch. VII, v. 14) : « Voici qu'une vierge en aura dans « le ventre, » puisqu'il parle de sa propre femme (voyez ch. VIII, v. 3), à qui il en mit dans le ventre. Le mot *alma*, qui signifie jeune fille, signifie aussi femme. Il y en a cent exemples dans les livres des Juifs; et la vieille Ruth, qui vint coucher avec le vieux Booz, est appelée *alma*. C'est une fraude honteuse de tordre et de falsifier ainsi le sens des mots, pour tromper les hommes; et cette fraude a été mise en usage trop souvent et trop évidemment. Voilà ce que disent les savants; ils frémissent quand ils voient les suites qu'ont eues ces paroles, « ce qu'elle a dans le « ventre est l'œuvre du Saint-Esprit; » ils voient avec horreur plus d'un théologien, et surtout Sanchez, examiner scrupuleusement si le Saint-Esprit, en couchant avec Marie, répandit de sa semence, et si Marie répandit la sienne avant ou après le Saint-Esprit, ou en même temps. Suarez, Peromato, Silvestre, Tabiena et enfin le grand Sanchez, décident que « la bienheureuse Vierge ne « pouvait devenir mère de Dieu, si le Saint-Esprit et elle n'avaient répandu leur liqueur « ensemble [a]. »

[a] Voyez *De sancto matrimonii sacramento*, t. I, p. 141.

TROISIÈME DOUTE.

L'aventure des trois mages qui arrivent d'Orient conduits par une étoile, qui viennent saluer Jésu dans une étable, et lui donner de l'or, de l'encens et de la myrrhe, a été un grand sujet de scandale. Ce jour n'est célébré chez les chrétiens, et surtout chez les papistes, que par des repas de débauche et par des chansons. Plusieurs ont dit que si l'*Évangile de Matthieu* était à refaire, on n'y mettrait pas un tel conte, plus digne de Rabelais et de Sterne que d'un ouvrage sérieux.

QUATRIÈME DOUTE.

L'histoire des enfants de Bethléem égorgés plusieurs milles à la ronde, par l'ordre d'Hérode, qui croit égorger le messie dans la foule, a quelque chose de plus ridicule encore au jugement des critiques; mais ce ridicule est horrible. Comment, disent ces critiques, a-t-on pu imputer une action si extravagante et si abominable à un roi de soixante et dix ans, réputé sage, et qui était alors mourant [a]? Trois mages d'Orient ont-ils pu lui faire accroire qu'ils avaient vu l'étoile d'un petit enfant roi des Juifs, qui venait de naître dans une écurie de village? A quel imbécile aura-t-on pu

[a] Quelques esprits faibles, ou faux, ou ignorants, ou fourbes, ont prétendu trouver dans l'antiquité des témoignages du massacre des enfants qu'on suppose égorgés par l'ordre d'Hérode, de peur qu'un de ces enfants nés à Bethléem n'enlevât le royaume à cet Hérode, âgé de soixante et dix ans et attaqué d'une maladie mortelle. Ces défenseurs d'une si étrange cause ont trouvé un passage de Macrobe, dans lequel il est dit : « Lorsque Auguste apprit qu'Hérode, roi « des Juifs en Syrie, avait compris son propre fils parmi les « enfants au-dessous de deux ans qu'il avait fait tuer, il vaut « mieux, dit-il, être le cochon d'Hérode que son fils. »

Ceux qui abusent ainsi de ce passage ne font pas attention que Macrobe est un auteur du cinquième siècle, et par conséquent qu'il ne pouvait être regardé par les chrétiens de ce temps-là comme un ancien.

Ils ne songent pas que l'empire romain était alors chrétien, et que l'erreur publique avait pu aisément tromper Macrobe, qui ne s'amuse qu'à raconter de vieilles historiettes. Ils auraient dû remarquer qu'Hérode n'avait point alors d'enfant de deux ans.

Ils pouvaient encore observer qu'Auguste ne put dire qu'il valait mieux être le cochon d'Hérode que son fils, puisque Hérode n'avait point de cochon.

Enfin on pouvait aisément soupçonner qu'il y a une falsification dans le texte de Macrobe, puisque ces mots, *pueros quos infra bimatum Herodes jussit interfici* (les enfants au-dessous de deux ans qu'Hérode fit tuer), ne sont pas dans les anciens manuscrits.

On sait assez combien les chrétiens se sont permis d'être faussaires pour la bonne cause. Ils ont falsifié, et très maladroitement, le texte de Flavius Josèphe; ils ont fait parler ce pharisien déterminé, comme s'il eût reconnu Jésu pour messie. Ils ont forgé des lettres de Pilate, des Lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul, des Écrits des apôtres, des Vers des Sibylles. Ils ont supposé plus de deux cents volumes. Il y a eu de siècle en siècle une suite de faussaires. Tous les hommes instruits le savent et le disent; et cependant l'imposture avérée prédomine. Ce sont des voleurs pris en flagrant délit, à qui on laisse ce qu'ils ont volé.

les pu[…] dité? et quel imbécile Hi[…] indigné? Pourquoi ni […]i aucun autre auteur ne […] BOLINGBROKE.

[…] DOUTE.

[…]i ce qui fut dit par le pro- « phète […]t : Une voix s'est entendue « dans Rama, des lamentations et des hurlements, « Rachel pleurant ses enfants, car ils n'étaient « plus. » Quel rapport entre un discours de Jérémie sur des esclaves juifs tués de son temps à Rama, et la prétendue boucherie d'Hérode? Quelle fureur de prédire ce qui n'a pu arriver! On se moquerait bien d'un auteur qui trouverait dans une prophétie de Merlin l'histoire de l'homme qui a prétendu se mettre de nos jours dans une bouteille de deux pintes.

SIXIÈME DOUTE.

Matthieu dit (ch. II, v. 14) que Joseph et sa femme s'enfuirent et menèrent le dieu Jésu, fils de Marie, en Égypte; et c'est là que le petit Jésu désenchante un homme que les magiciens avaient changé en mulet, si on croit l'*Evangile de l'enfance*. Matthieu (ch. II, v. 23) ajoute qu'après la mort d'Hérode Joseph et Marie ramenèrent le petit Dieu à Nazareth « afin que la prédiction des « prophètes fût remplie : il sera appelé Naza- « réen. »

On voit partout ce même soin, ce même grossier artifice de vouloir que les choses les plus indifférentes de la vie de Jésu soient prédites plusieurs siècles auparavant; mais l'ignorance et la témérité de l'auteur se manifestent trop ici. Ces mots, *il sera appelé Nazaréen*, ne sont dans aucun prophète.

Enfin, pour comble, Luc dit précisément le contraire de Matthieu. Il fait aller Joseph, Maria, et le petit dieu juif, droit à Nazareth, sans passer par l'Égypte. Certainement l'un ou l'autre évangéliste a menti. *Cela ne s'est pas fait de concert*, dit un énergumène. Non, mon ami, deux faux témoins qui se contredisent ne se sont pas entendu ensemble; mais ils n'en sont pas moins faux témoins. Ce sont là les objections des incrédules.

SEPTIÈME DOUTE.

Jean le baptiseur, qui gagnait sa vie à verser un peu d'huile sur la tête des Juifs qui venaient se baigner dans le Jourdain par dévotion, instituait alors une petite secte qui subsiste encore vers Mozul, et qu'on appelle les oints, les huilés, les chrétiens de Jean. Matthieu dit que Jésu vint se baigner dans le Jourdain comme les autres. Alors le ciel s'entr'ouvrit; le Saint-Esprit (dont on a fait depuis une troisième personne de Dieu) descendit du ciel en colombe, sur la tête de Jésu, et cria à haute voix devant tout le monde : « Celui-ci « est mon fils bien-aimé, en qui je me suis com- « plu. »

Le texte ne dit pas expressément que ce fut la colombe qui parla, et qui prononça, « Celui-ci est « mon fils bien-aimé. » C'est donc Dieu le père qui vint aussi lui-même, avec le Saint-Esprit et la colombe. C'était un beau spectacle; et on ne sait pas comment les Juifs osèrent faire pendre un homme que Dieu avait déclaré son fils si solennellement devant eux, et devant la garnison romaine qui remplissait Jérusalem. COLLINS, p. 155.

HUITIÈME DOUTE.

Alors « Jésu fut emporté par l'esprit dans le « désert pour être tenté par le diable, et ayant été « quarante jours et quarante nuits sans manger, « il eut faim; et le diable lui dit : Si tu es fils de « Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains... « Le diable aussitôt l'emporta sur le pinacle du « temple, et lui dit : Si tu es fils de Dieu, jette- « toi en bas... Le diable l'emporta ensuite sur « une montagne du haut de laquelle il lui fit voir « tous les royaumes de la terre, et lui dit : Je te « donnerai tout cela, si tu veux m'adorer. »

Il ne faut pas discuter un tel passage : c'est le parfait modèle de l'histoire. C'est Xénophon, Polybe, Tite-Live, Tacite, tout pur, ou plutôt c'est la raison même écrite de la main de Dieu ou du diable; car ils y jouent l'un et l'autre un grand rôle. TINDAL.

NEUVIÈME DOUTE.

Selon Matthieu, deux possédés sortent des tombeaux, où ils se retiraient, et courent à Jésu. Selon Marc et Luc il n'y a qu'un possédé. Quoi qu'il en soit, Jésu envoie le diable ou les diables qui tourmentaient ce possédé ou ces possédés dans les corps de deux mille cochons qui vont vite se noyer dans le lac de Tibériade. On a demandé souvent comment il y avait tant de cochons dans un pays où l'on n'en mangea jamais, et de quel droit Jésu et le diable les avaient noyés, et ruiné le marchand auquel ils appartenaient; mais nous ne fesons point de telles questions. GORDON.

DIXIÈME DOUTE.

Matthieu, dans son chapitre II, dit que Jésu nourrit cinq mille hommes, sans compter les femmes et leurs enfants, avec cinq pains et deux

poissons, dont il resta deux pleines corbeilles.

Et au chapitre xv il dit qu'ils étaient quatre mille hommes, et que Jésu les rassasia avec sept pains et quelques petits poissons. Cela semble se contredire; mais cela s'explique. TRENCHARD.

ONZIÈME DOUTE.

Ensuite Matthieu raconte que Jésu mena Pierre, Jacques et Jean à l'écart sur une haute montagne qu'on ne nomme pas, et que là il se transfigura pendant la nuit. Cette transfiguration consista en ce que sa robe devint blanche et son visage brillant. Moïse et Élie vinrent s'entretenir avec lui; après quoi il chassa le diable du corps d'un enfant lunatique, qui tombait tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau. Notre Woolston demande quel était le plus lunatique, ou celui qui se transfigurait en habit blanc pour converser avec Élie et Moïse, ou le petit garçon qui tombait dans le feu et dans l'eau. Mais nous traitons la chose plus sérieusement. COLLINS.

DOUZIÈME DOUTE.

Jésu, après avoir parcouru la province pendant quelques mois, à l'âge d'environ trente ans, vient enfin à Jérusalem avec ses compagnons, que depuis on nomma apôtres, ce qui signifie *envoyés*. Il leur dit en chemin « que ceux qui ne « les écouteront pas doivent être déférés à l'Église, « et doivent être regardés comme des païens ou « comme des commis de la douane. »

Ces mots font connaître évidemment que le livre attribué à Matthieu ne fut composé que très long-temps après, lorsque les chrétiens furent assez nombreux pour former une Église.

Ce passage montre encore que le livre a été fait par un de ces hommes de la populace qui pense qu'il n'y a rien de si abominable qu'un receveur des deniers publics; et il n'est pas possible que Matthieu, qui avait été de la profession, parlât de son métier avec une telle horreur.

Dès que Jésu marchant à pied fut à Bethphagé, il dit à un de ses compagnons: « Allez prendre « une ânesse qui est attachée avec son ânon, ame- « nez-la-moi; et si quelqu'un le trouve mauvais, « dites-lui: Le maître en a besoin. »

Or tout ceci fut fait, dit l'Évangile attribué à Matthieu (chap. xxi, v. 5), pour remplir la prophétie: « Filles de Sion, voici votre doux roi qui « vient assis sur une ânesse et sur un ânon. »

Je ne dirai pas ici que parmi nous le vol d'une ânesse a été long-temps un cas pendable, quand même Merlin aurait prédit ce vol. LORD HERBERT.

TREIZIÈME DOUTE.

Jésu étant arrivé sur son ânesse, ou sur son ânon, ou sur tous les deux à la fois, entre dans le parvis du temple tenant un grand fouet, et chasse tous les marchands légalement établis en cet endroit pour vendre les animaux qu'on venait sacrifier dans le temple. C'était assurément troubler l'ordre public, et faire une aussi grande injustice que si quelque fanatique allait dans Pater-Noster-Row, et dans les petites rues auprès de notre église de Saint-Paul, chasser à coups de fouet tous les libraires qui vendent des livres de prières.

Il est dit aussi que Jésu jeta par terre tout l'argent des marchands. Il n'est guère croyable que tant de gens se soient laissé battre et chasser ainsi par un seul homme. Si une chose si incroyable est vraie, il n'est pas étonnant qu'après de tels excès Jésu fût repris de justice; mais cet emportement fanatique ne méritait pas le supplice qu'on lui fit souffrir.

QUATORZIÈME DOUTE.

S'il est vrai qu'il ait toujours appelé les prêtres de son temps et les pharisiens, *sépulcres blanchis, race de vipères*, et qu'il ait prêché publiquement contre eux la populace, il put très légitimement être regardé comme un perturbateur du repos public, et comme tel être livré à Pilate alors président de Judée. Il a été un temps où nous aurions fait pendre ceux qui prêchaient dans les rues contre nos évêques, quoiqu'il ait été aussi un temps où nous avons pendu plusieurs de nos évêques mêmes.

Matthieu dit que Jésu fit la pâque juive avec ses compagnons la veille de son supplice. Nous ne ne discuterons point ici l'authenticité de la chanson que Jésu chanta à ce dernier souper, selon Matthieu. Elle fut long-temps en vogue chez quelques sectes des premiers chrétiens, et saint Augustin nous en a conservé quelques couplets dans sa lettre à Cérétius. En voici un:

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites pas ce que je fais.
J'ai joué tout cela, et je n'ai point du tout été joué.

QUINZIÈME DOUTE.

On demande enfin s'il est possible qu'un Dieu ait tenu les discours impertinents et barbares qu'on lui attribue ; qu'il ait dit : Quand vous donnerez à dîner ou à souper, n'y invitez ni vos amis ni vos parents riches [a] ;

Qu'il ait dit : Va-t'en inviter les borgnes et les boiteux au festin [b], et contrains-les d'entrer ;

Qu'il ait dit : Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive [c] ;

Qu'il ait dit : Je suis venu mettre le feu sur la terre [d] ;

Qu'il ait dit : En vérité, si le grain qu'on a jeté en terre ne meurt, il reste seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits [e].

Ce dernier trait n'est-il pas de l'ignorance la plus grossière, et les autres sont-ils bien sages et bien humains ?

SEIZIÈME DOUTE.

Nous n'examinons point si Jésu fut mis en croix à la troisième heure du jour, selon Jean, ou à la sixième, selon Marc. Matthieu dit que les ténèbres couvrirent toute la terre [f] depuis la troisième heure jusqu'à la sixième, c'est-à-dire en cette saison de l'équinoxe, selon notre manière de compter, depuis neuf heures jusqu'à midi ; le voile du temple se déchira en deux, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts en sortirent, et vinrent se promener dans Jérusalem.

Si ces énormes prodiges s'étaient opérés, quelque auteur romain en aurait parlé. L'historien Josèphe n'aurait pu les passer sous silence. Philon, contemporain de Jésu, en aurait fait mention. Il est assez visible que tous ces *Évangiles*, farcis de miracles absurdes, furent composés secrètement, long-temps après, par des chrétiens répandus dans des villes grecques. Chaque petit troupeau de chrétiens eut son évangile, qu'on ne montrait pas même aux catéchumènes ; et ces livres, entièrement ignorés des Gentils pendant trois cents années, ne pouvaient être réfutés par des historiens romains qui ne les connaissaient pas. Aucun auteur parmi les Gentils n'a jamais cité un seul mot de l'*Évangile*.

Ne nous appesantissons pas sur les contradictions qui fourmillent entre Matthieu, Marc, Luc, Jean, et cinquante autres évangélistes. Voyons ce qui se passa après la mort de Jésu.

CHAPITRE VII.

Des disciples de Jésu.

Un homme sensé ne peut voir dans ce Juif qu'un paysan un peu plus éclairé que les autres, quoiqu'il soit incertain s'il savait lire et écrire. Il est visible que son seul but était de faire une petite secte dans la populace des campagnes, à peu près comme l'ignorant et le fanatique Fox en établit une parmi nous, laquelle a eu depuis des hommes très estimables.

Tous deux prêchèrent quelquefois une bonne morale. La plus vile canaille jetterait des pierres en tout pays à quiconque en prêcherait une mauvaise. Tous deux déclamèrent violemment contre les prêtres de leurs temps. Fox fut pilorié, et Jésu fut pendu. Ce qui prouve que nous valons mieux que les Juifs.

---

a Luc, ch. XIV. — b Id., ch. XIV. — c Matthieu, ch. X. — d Matthieu, ch. XII. — e Jean, ch. XII.

f Les défenseurs de ces effroyables absurdités, payés pour les défendre, et comblés d'honneurs et de biens pour tromper les hommes, ont osé avancer qu'un Grec, nommé Phlégon, avait parlé de ces ténèbres qui couvrirent toute la terre pendant le supplice de Jésu. Il est vrai qu'Eusèbe, évêque arien, qui a débité tant de mensonges, cite aussi ce Phlégon dont nous n'avons pas l'ouvrage. Et voici les paroles qu'il rapporte de ce Phlégon :

« La quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, « il y eut la plus grande éclipse de soleil ; il fesait nuit vers « midi ; on voyait les étoiles ; un grand tremblement de terre « renversa la ville de Nicée en Bithynie. »

1° Lecteurs sages et attentifs, remarquez qu'un autre auteur qu'Eusèbe, rapportant le même passage, dit, la seconde année de la deux cent deuxième olympiade, et non pas la quatrième année *.

2° Remarquez qu'on n'a jamais pu conjecturer, ni dans quelle année Jésu fut condamné au supplice, ni dans quelle année il naquit, tant sa vie et sa mort furent obscures !

3° Remarquez que l'historien qui a pris le nom de Matthieu place la mort de Jésu au temps de la pleine lune, que tous les chrétiens s'en tiennent à cette époque, et que cependant il est impossible qu'il arrive vers la pleine lune une éclipse de soleil

4° Remarquez que si ce prodige était arrivé, un tel miracle aurait surpris tout l'univers, et que tous les historiens en auraient parlé depuis la Chine jusqu'à la Grèce, et jusqu'à Rome.

5° Enfin c'est de ma patrie, c'est de Londres qu'est parti le trait de lumière qui a dissipé les ténèbres ridicules de Matthieu. C'est notre célèbre Halley qui a démontré qu'il n'y avait eu d'éclipse de soleil ni dans la seconde ni dans la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, mais qu'il y en avait eu une de quelques doigts dans la première année. Kepler avait déjà reconnu cette vérité, et Halley l'a pleinement démontrée. C'est ainsi que la vérité mathématique détruit l'imposture théologique.

Et cependant un évêque papiste très fameux, Bossuet, précepteur du fils de notre ennemi Louis XIV, n'a pas rougi, dans son *Histoire universelle*, ou plutôt dans sa *Déclamation non universelle*, d'apporter en preuve ces ténèbres de Matthieu. Ce rhéteur de chaire rapporte aussi en preuve les *Semaines de Daniel*, les *Prophéties de Jacob*, les *Psaumes* attribués à David, qui n'ont pas plus de rapport à Jésu qu'à Jean Hus et à Jérôme de Prague.

* Cet auteur, peu connu, est Philipponius. K.

Jamais ni Jésu ni Fox ne voulurent établir une religion nouvelle. Ceux qui ont écrit contre Jésu ne l'en ont point accusé. Il est visible qu'il fut soumis à la loi mosaïque depuis sa circoncision jusqu'à sa mort.

Ses disciples, ulcérés du supplice de leur maître, ne purent s'en venger ; ils se contentèrent de crier contre l'injustice de ses assassins, et ils ne trouvèrent d'autre manière d'en faire rougir les pharisiens et les scribes, que de dire que Dieu l'avait ressuscité. Il est vrai que cette imposture était bien grossière ; mais ils la débitaient à des hommes grossiers, accoutumés à croire tout ce qu'on inventa jamais de plus absurde, comme les enfants croient toutes les histoires de revenants et de sorciers qu'on leur raconte.

Matthieu a beau contredire les autres évangélistes, en disant que Jésus n'apparut que deux fois à ses disciples après sa résurrection ; Marc a beau contredire Matthieu, en disant qu'il apparut trois fois ; Jean a beau contredire Matthieu et Marc en parlant de quatre apparitions ; en vain Luc dit que Jésu, dans sa dernière apparition, mena ses disciples jusqu'en Béthanie, et là monta au ciel en leur présence, tandis que Jean dit que ce fut dans Jérusalem ; en vain l'auteur des *Actes des apôtres* assure-t-il que ce fut sur la montagne des Oliviers, et que Jésu étant monté au ciel, deux hommes vêtus de blanc en descendirent pour leur certifier qu'il reviendrait : toutes ces contradictions, qui frappent aujourd'hui des yeux attentifs, ne pouvaient être connues des premiers chrétiens. Nous avons déjà remarqué que chaque petit troupeau avait son Évangile à part : on ne pouvait comparer ; et quand même on l'aurait pu, pense-t-on que des esprits prévenus et opiniâtres auraient examiné? Cela n'est pas dans la nature humaine. Tout homme de parti voit dans un livre ce qu'il y veut voir.

Ce qui est certain, c'est qu'aucun des compagnons de Jésu ne songeait alors à faire une religion nouvelle. Tous circoncis et non baptisés, à peine le Saint-Esprit était-il descendu sur eux en langues de feu dans un grenier, comme il a coutume de descendre, et comme il est rapporté dans le livre des *actions des apôtres;* à peine eurent-ils converti en un moment dans Jérusalem trois mille voyageurs qui les entendaient parler toutes leurs langues étrangères, lorsque ces apôtres leur parlaient dans leur patois hébreu ; à peine enfin étaient-ils chrétiens, qu'aussitôt ces compagnons de Jésu vont prier dans le temple juif, où Jésu allait lui-même. Ils passaient les jours dans le temple, *perdurantes in templo* [a]. Pierre et Jean montaient au temple pour être à la prière de la neuvième heure. *Petrus* [a] *et Joannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam.*

[a] *Actes des apôtres*, ch. II.

Il est dit dans cette histoire étonnante des *Actions des apôtres*, qu'ils convertirent et qu'ils baptisèrent trois mille hommes en un jour, et cinq mille en un autre. Où les menèrent-ils baptiser? dans quel lac les plongèrent-ils trois fois selon le rit juif? La rivière du Jourdain, dans laquelle seule on baptisait, est à huit lieues de Jérusalem. C'était là une belle occasion d'établir une nouvelle religion à la tête de huit mille enthousiastes : cependant ils n'y songèrent pas. L'auteur avoue que les apôtres ne pensaient qu'à amasser de l'argent. « Ceux qui possédaient des « terres et des maisons les vendaient, et en ap« portaient le prix aux pieds des apôtres. »

Si l'aventure de Saphira et d'Ananias était vraie, il fallait ou que tout le monde frappé de terreur embrassât sur-le-champ le christianisme en frémissant, ou que le sanhédrin fît pendre les douze apôtres comme des voleurs et des assassins publics.

On ne peut s'empêcher de plaindre cet Ananias et cette Saphira, tous deux exterminés l'un après l'autre, et mourant subitement d'une mort violente (quelle qu'elle pût être), pour avoir gardé quelques écus qui pouvaient subvenir à leurs besoins, en donnant tout leur bien aux apôtres. Milord Bolingbroke a bien raison de dire que « la première profession de foi qu'on attribue à « cette secte appelée depuis l'onguent [b], ou chris« tianisme, est : Donne-moi tout ton bien, ou je « vais te donner la mort. C'est donc là ce qui a « enrichi tant de moines aux dépens des peuples; « c'est donc là ce qui a élevé tant de tyrannies « sanguinaires ! »

Remarquons toujours qu'il n'était pas encore question d'établir une religion différente de la loi mosaïque ; que Jésu, né Juif, était mort Juif ; que tous les apôtres étaient Juifs, et qu'il ne s'agissait que de savoir si Jésu avait été prophète ou non.

Une aussi étonnante révolution que celle de la secte chrétienne dans le monde ne pouvait s'opérer que par degrés ; et pour passer de la populace juive sur le trône des césars, il fallut plus de trois cent trente années.

CHAPITRE VIII.

De Saul, dont le nom fut changé en Paul.

Le premier qui sembla profiter de la tolérance extrême des Romains envers toutes les religions,

[a] Ch. III. — [b] Christ signifie *oint;* Christianisme, *onguent.*

pour commencer à donner quelque forme à la nouvelle secte des galiléens, est ce Saul-Paul, qui se dit une fois citoyen romain, et qui, selon Hiéronyme ou Jérôme, était natif du village de Giscala en Galilée. On ne sait pourquoi il changea son nom de Saul en Paul. Saint Jérôme, dans son commentaire de l'Épître de Paul à Philémon, dit que ce mot de Paul signifie l'embouchure de la flûte; mais il paraît qu'il battait le tambour contre Jésus et sa troupe. Saul était alors petit valet du docteur Gamaliel, successeur d'Hillel, et l'un des chefs du sanhédrin. Paul apprit sous son maître un peu de fatras rabbinique. Son caractère était ardent, hautain, fanatique, et cruel. Il commença par lapider le nazaréen Étienne, partisan de Jésu le crucifié; et il est marqué dans les *actions des apôtres*, qu'il gardait les manteaux des Juifs, qui, comme lui, assommaient Étienne à coups de pierres.

Abdias, l'un des premiers disciples de Jésu, et prétendu évêque de Babylone (comme s'il y avait eu alors des évêques), assure dans son Histoire apostolique que saint Paul ne s'en tint pas à l'assassinat de saint Étienne, et qu'il assassina encore saint Jacques-le-Mineur, Oblia, ou le Juste, propre frère de Jésu, que l'ignorance fait premier évêque de Jérusalem. Rien n'est plus vraisemblable que ce meurtre nouveau fut commis par Saul, puisque le livre des *actions des apôtres* dit expressément que *Saul respirait le sang et le carnage.* (Chap. IX, v. 1.)

Il n'y a qu'un fanatique insensé ou qu'un fripon très maladroit qui puisse dire que Saul-Paul tomba de cheval pour avoir vu de la lumière en plein midi; que Jésu-Christ lui cria du milieu d'une nue, Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? et que Saul changea vite son nom en Paul, et de Juif persécuteur et battant qu'il était, eut la joie de devenir chrétien persécuté et battu. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse croire ce *conte du Tonneau;* mais qu'il ait eu l'insolence de demander la fille de Gamaliel en mariage, et qu'on lui ait refusé cette pucelle, ou qu'il ne l'ait pas trouvée pucelle, et que, de dépit, ce turbulent personnage se soit jeté dans le parti des nazaréens, comme les Juifs et les ébionites l'ont écrit [a], cela est plus naturel, et plus dans l'ordre commun.

Il porta la violence de son caractère dans la nouvelle faction où il entra. On le voit courir comme un forcené de ville en ville; il se brouille avec presque tous les apôtres; il se fait moquer de lui dans l'aréopage d'Athènes. S'étant accoutumé à être renégat, il va faire une espèce de neuvaine avec des étrangers dans le temple de Jérusalem, pour montrer qu'il n'est pas du parti de Jésu. Il judaïse après s'être fait chrétien et apôtre; et ayant été reconnu, il aurait été lapidé à son tour comme Étienne, dont il fut l'assassin, si le gouverneur Festus ne l'avait sauvé en lui disant qu'il était un fou [a].

Sa figure était singulière. Les *Actes de sainte Thècle* le peignent gros, court, la tête chauve, le nez gros et long, les sourcils épais et joints, les jambes torses. C'est le même portrait qu'en fait Lucien dans son *Philopatris;* et cependant sainte Thècle le suivait partout déguisée en homme. Telle est la faiblesse de bien des femmes, qu'elles courent après un mauvais prédicateur accrédité, quelque laid qu'il soit, plutôt qu'après un jeune homme aimable. Enfin ce fut ce Paul qui attira le plus de prosélytes à la secte nouvelle.

Il n'y eut de son temps ni rite établi ni dogme reconnu. La religion chrétienne était commencée, et non formée; ce n'était encore qu'une secte de Juifs révoltés contre les anciens Juifs.

Il paraît que Paul acquit une grande autorité sur la populace, à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe, par sa véhémence, par son esprit impérieux, et surtout par l'obscurité de ses discours emphatiques, qui subjuguent le vulgaire d'autant plus qu'il n'y comprend rien.

Il annonce la fin du monde au petit troupeau des Thessaloniciens [b]. Il leur dit qu'ils iront avec lui les premiers dans l'air au-devant de Jésu, qui viendra dans les nuées pour juger le monde: il dit qu'il le tient de la bouche de Jésu même, lui qui n'avait jamais vu Jésu, et qui n'avait connu ses disciples que pour les lapider. Il se vante d'avoir été déjà ravi au troisième ciel; mais il n'ose jamais dire que Jésu soit Dieu, encore moins qu'il y ait une trinité en Dieu. Ces dogmes, dans les commencements, eussent paru blasphématoires, et auraient effarouché tous les esprits. Il écrit aux Éphésiens: « Que le Dieu de notre « Seigneur Jésu-Christ vous donne l'esprit de « sagesse. » Il écrit aux Hébreux: « Dieu a opéré « sa puissance sur Jésu en le ressuscitant. » Il écrit aux Juifs de Rome: « Si, par le délit d'un « seul homme, plusieurs sont morts, la grâce et « le don de Dieu ont plus abondé par un seul « homme qui est Jésu-Christ... A Dieu, seul sage, « honneur et gloire par Jésu-Christ. » Enfin il est avéré, par tous les monuments de l'antiquité, que Jésu ne se dit jamais Dieu, et que les platoniciens d'Alexandrie furent ceux qui enhardirent enfin les chrétiens à franchir cet espace infini, et

[a] Voyez Grabe, *Spicilegium patrum*, page 48.

[a] Voyez les *Actes des apôtres*, ch. XXVI.
[b] Ch. IV.

qui apprirent aux hommes à se familiariser avec des idées dont le commun des esprits devait être révolté.

CHAPITRE IX.

Des Juifs d'Alexandrie, et du Verbe.

Je ne sais rien qui puisse nous fournir une image plus fidèle d'Alexandrie que notre ville de Londres. Un grand port maritime, un commerce immense, de puissants seigneurs, et un nombre prodigieux d'artisans, une foule de gens riches, et de gens qui travaillent pour l'être; d'un côté la Bourse et l'allée du Change; de l'autre la Société royale et le Muséum; des écrivains de toute espèce, des géomètres, des sophistes, des métaphysiciens, et d'autres feseurs de romans; une douzaine de sectes différentes, dont les unes passent, et les autres restent; mais, dans toutes les sectes et dans toutes les conditions, un amour désordonné de l'argent : telle est la capitale de nos trois royaumes; et l'empereur Adrien nous apprend par sa lettre au consul Servianus que telle était Alexandrie. Voici cette lettre fameuse que Vopiscus nous a conservée :

« J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, « mon cher Servianus; je la sais tout entière par « cœur. Cette nation est inconstante, incertaine; « elle vole au changement. Les adorateurs de Sé« rapis se font chrétiens : ceux qui sont à la tête « de la religion du Christ se font dévots à Sérapis. « Il n'y a point d'archirabbin juif, point de sa« maritain, point de prêtre chrétien, qui ne soit « astrologue, ou devin, ou maquereau [1]. Quand « le patriarche grec vient en Égypte, les uns s'em« pressent auprès de lui pour lui faire adorer Sérapis; « les autres, le Christ. Ils sont tous très séditieux, « très vains, très querelleurs. La ville est commer« çante, opulente, peuplée; personne n'y est « oisif... L'argent est un dieu que les chrétiens, « les juifs, et tous les hommes, servent égale« ment. »

Quand un disciple de Jésu, nommé Marc, soit l'évangéliste, soit un autre, vint tâcher d'établir sa secte naissante parmi les Juifs d'Alexandrie, ennemis de ceux de Jérusalem, les philosophes ne parlaient que du logos, du verbe de Platon. Dieu avait formé le monde par son verbe; ce verbe fesait tout. Le Juif Philon, né du vivant de Jésu, était un grand platonicien; il dit dans ses opuscules que Dieu se maria au verbe, et que le monde naquit de ce mariage. C'est un peu s'éloigner de Platon que de donner pour femme à Dieu un être que ce philosophe lui donnait pour fils.

D'un autre côté, on avait souvent, chez les Grecs et chez les nations orientales, donné le nom de fils des dieux aux hommes justes; et même Jésu s'était dit fils de Dieu pour exprimer qu'il était innocent, par opposition au mot *fils de Bélial*, qui signifiait un coupable : d'un autre côté encore, ses disciples assuraient qu'il était envoyé de Dieu. Il devint bientôt fils de simple envoyé qu'il était : or le fils de Dieu était son verbe chez les platoniciens; ainsi donc Jésu devint verbe.

Tous les pères de l'Église chrétienne ont cru en effet lire un platonicien en lisant le premier chapitre de l'*Evangile* attribué à Jean : « Au com« mencement était le verbe, et le verbe était « avec Dieu, et le verbe était Dieu. » On trouva du sublime dans ce chapitre. Le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste; mais si ce premier chapitre est écrit dans l'école de Platon, le second, il faut l'avouer, semble fait sous la treille d'Épicure. Les auteurs de cet ouvrage passent tout d'un coup du sein de la gloire de Dieu, du centre de sa lumière, et des profondeurs de sa sagesse, à une noce de village. Jésu de Nazareth est de la noce avec sa mère. Les convives sont déjà plus qu'échauffés par le vin, *inebriati;* le vin manque, Marie en avertit Jésu, qui lui dit très durement : Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? Après avoir ainsi maltraité sa mère, il fait ce qu'elle lui demande. Il changea seize cent vingt pintes d'eau qui étaient là à point nommé dans de grandes cruches, en seize cent vingt pintes de vin.

On peut observer que ces cruches, à ce que dit le texte, étaient là « pour les purifications des « Juifs, selon leur usage. » Ces mots ne marquent-ils pas évidemment que ce ne peut être Jean, né Juif, qui ait écrit cet évangile? Si moi qui suis né à Londres, je parlais d'une messe célébrée à Rome, je pourrais dire : Il y avait une burette de vin contenant environ demi-setier ou chopine, selon l'usage des Italiens; mais certainement un Italien ne s'exprimerait pas ainsi. Un homme qui parle de son pays en parle-t-il comme un étranger?

Quels que soient les auteurs de tous les *Evangiles*, ignorés du monde entier pendant plus de deux siècles, on voit que la philosophie de Platon fit le christianisme. Jésu devint peu à peu un Dieu engendré par un autre Dieu avant les siècles, et incarné dans les temps prescrits.

[1] Voyez la même lettre, au mot ALEXANDRIE, *Dictionnaire philosophique*, tome VII.

CHAPITRE X.

Du dogme de la fin du monde, joint au platonisme.

La méthode des allégories s'étant jointe à cette philosophie platonicienne, la religion des chrétiens, qui n'était auparavant que la juive, en fut totalement différente par l'esprit, quoiqu'elle en conservât les livres, les prières, le baptême, et même assez long-temps la circoncision, je dis la circoncision; car dès que les chrétiens eurent une espèce d'hiérarchie, les quinze premiers prêtres, ou surveillants, ou évêques de Jérusalem, furent tous circoncis [a].

Auparavant les Juifs chassaient les prétendus diables, et exorcisaient les prétendus possédés au nom de Salomon; les chrétiens firent les mêmes cérémonies au nom de Jésu-Christ. Les filles malades des pâles couleurs ou du mal hystérique se croyaient possédées, se fesaient exorciser, et pensaient être guéries. On les inscrivait de bonne foi dans la liste des miracles.

Ce qui contribua le plus à l'accroissement de la religion nouvelle, ce fut l'idée qui se répandait alors que le temps de la fin du monde approchait. La plupart des philosophes, et encore plus le peuple de presque tous les pays, crurent que notre globe périrait un jour *par le sec* qui l'emporterait sur *l'humide*. Ce n'était pas l'opinion des platoniciens; Philon même a fait un traité exprès pour prouver que l'univers est incréé et impérissable; et il n'a guère mieux prouvé l'éternité du monde, que ses adversaires n'en ont prouvé l'embrasement futur. Les Juifs, qui ne savaient pas mieux l'avenir que le passé, disaient, et Flavius Josèphe le raconte, que leur Adam avait prédit deux destructions de notre terre, l'une par l'eau, l'autre par le feu: ils ajoutaient que les enfants de Seth érigèrent une grande colonne de brique pour résister au feu, quand le monde serait brûlé, et une de pierre pour résister à l'eau, quand il serait noyé; précaution assez inutile, quand il n'y aurait plus personne pour voir les deux colonnes.

On sait quels malheurs fondirent sur la Judée du temps de Néron et de Vespasien, et ensuite sous Adrien. Les Juifs furent en droit d'imaginer que la fin de toutes choses arriverait, du moins pour eux. Ce fut vers ce temps que chaque troupeau de demi-juifs, de demi-chrétiens, eut son petit *Evangile* secret. Celui qui est attribué à Luc parle nettement de la fin du monde qui arrive, et du jugement dernier que Jésu va prononcer dans les nuées; il fait parler ainsi Jésu:

« Il y aura des signes dans la lune et dans les « étoiles, des bruits de la mer et des flots; les « hommes, séchant de crainte, attendront ce qui « doit arriver à l'univers entier. Les vertus des « cieux seront ébranlées. Et alors ils verront le « fils de l'homme venant dans une nuée avec « grande puissance et grande majesté. En vé« rité, je vous dis que la génération présente ne « passera point que tout cela ne s'accomplisse. »

Nous avons déjà vu au chap. VIII que Paul écrivait aux Thessaloniciens qu'ils iraient avec lui dans les nuées au-devant de Jésu.

Pierre dit dans une épître qu'on lui attribue: « L'Évangile a été prêché aux morts [a]; la fin du « monde approche... Nous attendons de nouveaux « cieux et une nouvelle terre. » C'était apparemment pour vivre sous ces nouveaux cieux et dans cette nouvelle terre que les apôtres fesaient apporter à leurs pieds tout l'argent de leurs prosélytes, et qu'ils fesaient mourir Ananias et Saphira pour n'avoir pas tout donné.

Le monde allant être détruit, le royaume des cieux étant ouvert; Simon Barjone en ayant les clefs, ainsi qu'il est d'usage d'avoir les clefs d'un royaume; la terre étant prête à se renouveler; la Jérusalem céleste commençant à être bâtie, comme de fait elle fut bâtie dans l'*Apocalypse*, et parut dans l'air pendant quarante nuits de suite; toutes ces grandes choses augmentèrent le nombre des croyants. Ceux qui avaient quelque argent le donnèrent à la communauté, et on se servit de cet argent pour attirer des gueux au parti, la canaille étant d'une nécessité absolue pour établir toute nouvelle secte. Car les pères de famille qui ont pignon sur rue sont tièdes; et les hommes puissants qui se moquent long-temps d'une superstition naissante, ne l'embrassent que quand ils peuvent s'en servir pour leurs intérêts, et mener le peuple avec le licou qu'il s'est fait lui-même.

Les religions dominantes, la grecque, la romaine, l'égyptiaque, la syriaque, avaient leurs mystères. La secte christiaque voulut avoir les siens aussi. Chaque société christiaque eut donc ses mystères, qui n'étaient pas même communiqués aux catéchumènes, et que les baptisés juraient sous les plus horribles serments de ne jamais révéler. Le baptême des morts était un de ces mystères; et cette singulière superstition dura si long-temps que Jean Chrysostome ou *bouche d'or*, qui mourut au cinquième siècle, dit à propos de ce baptême des morts qu'on reprochait tant aux chrétiens: « Je voudrais m'expliquer plus « clairement, mais je ne le puis qu'à des initiés. « On nous met dans un triste défilé; il faut ou

[a] Voyez *Grabe, Bingham, Fabricius.*

[a] Ch. IV.

« être inintelligible, ou trahir des mystères que « nous devons cacher. »

Les chrétiens, en minant sourdement la religion dominante, opposaient donc mystères à mystères, initiation à initiation, oracles à oracles, miracles à miracles.

....

CHAPITRE XI.

De l'abus étonnant des mystères chrétiens.

Les sociétés chrétiennes étant partagées dans les premiers siècles en plusieurs Églises, différentes de pays, de mœurs, de rites, de langages, d'étranges infamies se glissèrent dans plusieurs de ces Églises. On ne les croirait pas si elles n'étaient attestées par un saint au-dessus de tout soupçon, saint Épiphane, père de l'Église du quatrième siècle, celui-là même qui s'éleva avec tant de force contre l'idolâtrie des images, déjà introduite dans l'Église. Il fait éclater son indignation contre plusieurs sociétés chrétiennes qui mêlaient, dit-il, à leurs cérémonies religieuses les plus abominables impudicités. Nous rapportons ses propres paroles.

« Pendant leur synaxe (c'est-à-dire pendant la « messe de ce temps-là), les femmes chatouillent « les hommes de la main, et leur font répandre « le sperme qu'elles reçoivent. Les hommes en « font autant aux jeunes gens, tous élèvent leurs « mains remplies de ce... sperme, et disent à Dieu « le père : Nous t'offrons ce présent qui est le corps « du Christ; c'est là le corps du Christ. Ensuite ils « l'avalent, et répètent : C'est le corps du Christ, « c'est la pâque; c'est pourquoi nos corps souffrent « tout cela pour manifester les souffrances du Christ.

« Quand une femme de l'Église a ses ordinaires, « ils prennent de son sang et le mangent, et ils « disent : C'est le sang du Christ; car ils ont lu « dans l'*Apocalypse* ces paroles : J'ai vu un arbre « qui porte du fruit douze mois de l'année, et « qui est l'arbre de vie : ils en ont conclu que cet « arbre n'est autre chose que les menstrues des « femmes. Ils ont en horreur la génération ; c'est « pourquoi ils ne se servent que de leurs mains « pour se donner du plaisir, et ils avalent leur « propre sperme. S'il en tombe quelques gouttes « dans la vulve d'une femme, ils la font avorter; « ils pilent le fœtus dans un mortier, et le mêlent « avec de la farine, du miel, et du poivre, et « prient Dieu en le mangeant [1]. »

L'évêque Épiphane, continuant ses accusations contre d'autres chrétiens, dit qu'ils assistent tout nus à la synaxe (à la messe), qu'ils y commettent l'acte de sodomie sur les garçons et sur les filles, qu'ils mettent la partie virile tantôt dans le derrière et tantôt dans la bouche, qu'ils consomment ce sacrifice, tantôt dans l'un, et tantôt dans l'autre, etc., etc., etc. [2].

Il est vrai que ceux à qui l'évêque reproche ces épouvantables infamies sont appelés par lui hérétiques; mais enfin ils étaient chrétiens. Et le sénat romain, ni les proconsuls des provinces, ne pouvaient savoir ce que c'est qu'une hérésie et une erreur dans la foi. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient quelquefois défendu ces assemblées secrètes, accusées par des évêques même de crimes si énormes.

A Dieu ne plaise qu'on reproche à toutes les sociétés chrétiennes des premiers siècles ces infamies, qui n'étaient le partage que de quelques énergumènes. Comme on allégorisait tout, on leur avait dit que Jésu était le second Adam. Cet Adam fut le premier homme selon le peuple juif. Il marchait tout nu aussi bien que sa femme. De là ils conclurent qu'on devait prier Dieu tout nu. Cette nudité donna lieu à toutes les impuretés auxquelles la nature s'abandonne, quand, loin d'être retenue, elle s'autorise de la superstition.

Si de pieux chrétiens ont fait ces reproches à d'autres chrétiens qui se croyaient pieux aussi au milieu de leurs ordures, ne soyons donc pas étonnés que les Romains et les Grecs aient imputé aux chrétiens des repas de Thyeste, des noces d'Œdipe, et des amours de Giton.

N'accusons pas non plus les Romains d'avoir voulu calomnier les chrétiens en leur reprochant d'avoir adoré une tête d'âne. Ils confondaient ces chrétiens demi-Juifs avec les vrais Juifs qui exerçaient le courtage et l'usure dans tout l'empire. Quand Pompée, Crassus, Sosius, Titus, entrèrent dans le temple de Jérusalem avec leurs officiers, ils y virent des chérubins, animaux à deux têtes, l'une de veau, et l'autre de garçon. Les Juifs devaient être de très mauvais sculpteurs, puisque la loi, à laquelle ils avaient faiblement dérogé, leur défendait la sculpture. Les têtes de veau ressemblèrent à des têtes d'âne, et les Romains furent très excusables de croire que les Juifs, et par conséquent les chrétiens confondus avec les Juifs, révéraient un âne, ainsi que les Égyptiens avaient consacré un bœuf et un chat.

Sortons maintenant du temple de Jérusalem, où deux veaux ailés furent pris pour des ânons; sortons de la synaxe de quelques chrétiens, où l'on se livrait à tant d'impuretés, et entrons un moment dans la bibliothèque des Pères.

[1] *Saint Épiphane*, pages 38 et suivantes, éditions de Paris, chez Petit, à l'enseigne de Saint-Jacques.

[2] Pages 41, 46, 47.

CHAPITRE XII.

Que les quatre Évangiles furent connus les derniers. Livres, miracles, martyrs supposés.

C'est une chose très remarquable, et aujourd'hui reconnue pour incontestable, malgré toutes les faussetés alléguées par Abbadie, qu'aucun des premiers docteurs chrétiens nommés pères de l'Église, n'a cité le plus petit passage de nos quatre *Évangiles* canoniques; et qu'au contraire ils ont cité les autres *Évangiles* appelés *apocryphes*, et que nous réprouvons. Cela seul démontre que ces *Évangiles apocryphes* furent non seulement écrits les premiers, mais furent quelque temps les seuls canoniques, et que ceux attribués à Matthieu, à Marc, à Luc, à Jean, furent écrits les derniers.

Vous ne retrouvez chez les pères de l'Eglise du premier et du second siècle, ni la belle parabole des filles sages, qui mettaient de l'huile dans leurs lampes, et des folles qui n'en mettaient pas; ni celle des usuriers qui font valoir leur argent à cinq cents pour cent; ni le fameux *contrains-les d'entrer*.

Au contraire, vous voyez dès le premier siècle Clément le Romain qui cite l'*Évangile des Egyptiens*, dans lequel on trouve ces paroles: « On demanda à Jésu quand viendrait son royaume; il « répondit: Quand deux feront un, quand le « dehors sera semblable au dedans, quand il n'y « aura ni mâle ni femelle. » Cassien rapporte le même passage, et dit que ce fut Salomé qui fit cette question. Mais la réponse de Jésu est bien étonnante. Elle veut dire précisément: Mon royaume ne viendra jamais, et je me suis moqué de vous. Quand on songe que c'est un Dieu qu'on a fait parler ainsi; quand on examine avec attention et sincérité tout ce que nous avons rapporté, que doit penser un lecteur raisonnable? Continuons.

Justin, dans son dialogue avec Tryphon, rapporte un trait tiré de l'*Evangile des douze Apôtres;* c'est que quand Jésu fut baptisé dans le Jourdain, les eaux se mirent à bouillir.

A l'égard de Luc, qu'on regarde comme le dernier en date des quatre *Evangiles* reçus, il suffira de se souvenir qu'il fait ordonner par Auguste un dénombrement de l'univers entier au temps des couches de Marie, et qu'il fait rédiger une partie de ce dénombrement en Judée par le gouverneur Cirénius, qui ne fut gouverneur que dix ans après.

Une si énorme bévue aurait ouvert les yeux des chrétiens mêmes, si l'ignorance ne les avait pas couverts d'écailles. Mais quel chrétien pouvait savoir alors que ce n'était pas Cirénius, mais Varus, qui gouvernait la Judée? Aujourd'hui même y a-t-il beaucoup de lecteurs qui en soient informés? Où sont les savants qui se donnent la peine d'examiner la chronologie, les anciens monuments, les médailles? cinq ou six, tout au plus, qui sont obligés de se taire devant cent mille prêtres payés pour tromper, et dont la plupart sont trompés eux-mêmes.

Avouons-le hardiment, nous qui ne sommes point prêtres, et qui ne les craignons pas, le berceau de l'Église naissante n'est entouré que d'impostures. C'est une succession non interrompue de livres absurdes sous des noms supposés, depuis la lettre d'un petit toparque d'Édesse à Jésus-Christ, et depuis la lettre de la sainte Vierge à saint Ignace d'Antioche, jusqu'à la donation de Constantin au pape Silvestre. C'est un tissu de miracles extravagants depuis saint Jean, qui se remuait toujours dans sa fosse, jusqu'aux miracles opérés par notre roi Jacques [1] lorsque nous l'eûmes chassé. C'est une foule de martyrs qui ne tiendraient pas dans le *Pandemonium* de Milton, quand ils ne seraient pas plus gros que des mouches. Je ne prétends pas essayer et donner le mortel ennui d'étaler le vaste tableau de toutes ces turpitudes. Je renvoie à notre Middleton, qui a prouvé, quoique avec trop de retenue, la fausseté des miracles; je renvoie à notre Dodwell, qui a démontré la paucité des martyrs.

On demande comment la religion chrétienne a pu s'établir par ces mêmes fraudes absurdes qui devaient la perdre. Je réponds que cette absurdité était très propre à subjuguer le peuple. On n'allait pas discuter dans un comité nommé par le sénat romain, si un ange était venu avertir une pauvre Juive de village que le Saint-Esprit viendrait lui faire un enfant; si Énoch, septième homme après Adam, a écrit ou non que les anges avaient couché avec les filles des hommes; et si saint Jude Thaddée a rapporté ce fait dans sa lettre. Il n'y avait point d'académie chargée d'examiner si Polycarpe ayant été condamné à être brûlé dans Smyrne, une voix lui cria du haut d'une nuée, *Macte animo, Polycarpe;* si les flammes, au lieu de le toucher, formèrent un arc de triomphe autour de sa personne; si son corps avait l'odeur d'un bon pain cuit; si, ne pouvant être brûlé, il fut livré aux lions; lesquels se trouvent toujours à point nommé quand on a besoin d'eux; si les lions lui léchèrent les pieds au lieu de le manger; et si enfin le bourreau lui coupa la tête. Car il est à remarquer que les martyrs, qui résistent toujours aux lions, au feu, et à l'eau, ne résistent

[1] Jacques II.

jamais au tranchant du sabre, qui a une vertu toute particulière.

Les centumvirs ne firent jamais d'enquête juridique pour constater si les sept vierges d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixante et dix ans, furent condamnées à être déflorées par tous les jeunes gens de la ville ; et si le saint cabaretier Théodote obtint de la sainte Vierge qu'on les noyât dans un lac pour sauver leur virginité.

On ne nous a point conservé l'original de la lettre que saint Grégoire Thaumaturge écrivit au diable, et de la réponse qu'il en reçut.

Tous ces contes furent écrits dans des galetas et entièrement ignorés de l'empire romain. Lorsque ensuite les moines furent établis, ils augmentèrent prodigieusement le nombre de ces rêveries ; et il n'était plus temps de les réfuter et de les confondre.

Telle est même la misérable condition des hommes, que l'erreur, mise une fois en crédit, et bien fondée sur l'argent qui en revient, subsiste toujours avec empire, lors même qu'elle est reconnue par tous les gens sensés, et par les ministres même de l'erreur. L'usage alors et l'habitude l'emportent sur la vérité. Nous en avons partout des exemples. Il n'y a guère aujourd'hui d'étudiant en théologie, de prêtre de paroisse, de balayeur d'église, qui ne se moque des oracles des sibylles, forgés par les premiers chrétiens en faveur de Jésu, et des vers acrostiches attribués à ces sibylles. Cependant les papistes chantent encore dans leurs églises des hymnes fondées sur ces mensonges ridicules. Je les ai entendus, dans mes voyages, chanter à plein gosier :

« Solvet sæclum in favilla,
« Teste David cum sibylla. »

C'est ainsi que j'ai vu le peuple même à Lorette rire de la fable de cette maison que le détestable pape Boniface VIII dit avoir été transportée sous son pontificat de Jérusalem à la marche d'Ancône par les airs. Et cependant il n'y a point de vieille femme qui, dès qu'elle est enrhumée, ne prie Notre-Dame de Lorette, et ne mette quelques oboles dans son tronc pour augmenter le trésor de cette madone, qui est certainement plus riche qu'aucun roi de la terre, et qui est aussi plus avare ; car il ne sort jamais un schelling de son échiquier.

Il en est de même du sang de san Gennaro qui se liquéfie tous les ans à jour nommé dans Naples. Il en est de même de la sainte ampoule en France. Il faut de nouvelles révolutions dans les esprits, il faut un nouvel enthousiasme pour détruire l'enthousiasme ancien, sans quoi l'erreur subsiste, reconnue et triomphante.

CHAPITRE XIII.

Des progrès de l'association chrétienne. Raisons de ces progrès.

Il faut savoir maintenant par quel enthousiasme, par quel artifice, par quelle persévérance, les chrétiens parvinrent à se faire, pendant trois cents ans, un si prodigieux parti dans l'empire romain, que Constantin fut enfin obligé, pour régner, de se mettre à la tête de cette religion, dont il n'était pourtant pas, n'ayant été baptisé qu'à l'heure de la mort, heure où l'esprit n'est jamais libre. Il y a plusieurs causes évidentes de ce succès de la religion nouvelle.

Premièrement, les conducteurs du troupeau naissant le flattaient par l'idée de cette liberté naturelle que tout le monde chérit, et dont les plus vils des hommes sont idolâtres. Vous êtes les élus de Dieu, disaient-ils, vous ne servirez que Dieu, vous ne vous avilirez pas jusqu'à plaider devant les tribunaux romains ; nous qui sommes vos frères, nous jugerons tous vos différends. Cela est si vrai, qu'il y a une lettre de saint Paul à ses demi-Juifs de Corinthe [a], dans laquelle il leur dit : « Quand « quelqu'un d'entre vous est en différend avec un « autre, comment ose-t-il se faire juger (par des « Romains) par des méchants et non par des saints? « Ne savez-vous pas que nous serons les juges des « anges mêmes? A combien plus forte raison de- « vons-nous juger les affaires du siècle !... Quoi ! « un frère plaide contre son frère devant des in- « fidèles ! »

Cela seul formait insensiblement un peuple de rebelles, un état dans l'état, qui devait un jour être écrasé, ou écraser l'empire romain.

Secondement, les chrétiens, formés originairement chez les Juifs, exerçaient comme eux le commerce, le courtage, et l'usure. Car ne pouvant entrer dans les emplois qui exigeaient qu'on sacrifiât aux dieux de Rome, ils s'adonnaient nécessairement au négoce, ils étaient forcés de s'enrichir. Nous avons cent preuves de cette vérité dans l'histoire ecclésiastique ; mais il faut être court. Contentons-nous de rapporter les paroles de Cyprien, évêque secret de Carthage, ce grand ennemi de l'évêque secret de Rome saint Étienne. Voici ce qu'il dit dans son traité des tombés : « Chacun s'est efforcé d'augmenter son bien avec « une avidité insatiable : les évêques n'ont point « été occupés de la religion ; les femmes se sont « fardées : les hommes se sont teint la barbe, les « cheveux, et les sourcils ; on jure, on se parjure ; « plusieurs évêques, négligeant les affaires de Dieu

[a] Première aux Corinthiens, ch. VI

« se sont chargés d'affaires temporelles; ils ont « couru de province en province, de foire en « foire, pour s'enrichir par le métier de mar- « chands. Ils ont accumulé de l'argent par les plus « bas artifices; ils ont usurpé des terres, et exercé « les plus grandes usures. »

Qu'aurait donc dit saint Cyprien, s'il avait vu des évêques oublier l'humble simplicité de leur état jusqu'à se faire princes souverains?

C'était bien pis à Rome; les évêques secrets de cette capitale de l'empire s'étaient tellement enrichis, que le consul Caïus Pretextatus, au milieu du troisième siècle, disait : Donnez-moi la place d'évêque de Rome, et je me fais chrétien. Enfin les chrétiens furent assez riches pour prêter de l'argent au césar Constance-le-Pâle, père de Constantin, qu'ils mirent bientôt sur le trône.

Troisièmement, les chrétiens eurent presque toujours une pleine liberté de s'assembler et de disputer. Il est vrai que lorsqu'ils furent accusés de sédition et d'autres crimes, on les réprima; et c'est ce qu'ils ont appelé des persécutions.

Il n'était guère possible que quand un saint Théodore s'avisa de brûler, par dévotion, le temple de Cybèle dans Amasée, avec tous ceux qui demeuraient dans ce temple, on ne fît pas justice de cet incendiaire. On devait sans doute punir l'énergumène Polyeucte, qui alla casser toutes les statues du temple de Mélitène, lorsqu'on y remerciait le ciel pour la victoire de l'empereur Décius. On eut raison de châtier ceux qui tenaient des conventicules secrets dans les cimetières, malgré les lois de l'empire et les défenses expresses du sénat. Mais enfin ces punitions furent très rares. Origène lui-même l'avoue, on ne peut trop le répéter. « Il y a eu, dit-il, peu de persécutions, et un très « petit nombre de martyrs, et encore de loin en « loin [a]. »

Notre Dodwell a fait main basse sur tous ces faux martyrologes inventés par des moines, pour excuser, s'il se pouvait, les fureurs infâmes de toute la famille de Constantin. Élie Dupin, l'un des moins déraisonnables écrivains de la communion papiste, déclare positivement que les martyrs de saint Césaire, de saint Nérée, de saint Achille, de saint Domitille, de saint Hyacinthe, de saint Zénon, de saint Macaire, de saint Eudoxe, etc., sont aussi faux et aussi indignement supposés que ceux des onze mille soldats chrétiens et des onze mille vierges chrétiennes [b].

L'aventure de la légion fulminante et celle de la légion thébaine sont aujourd'hui sifflées de tout le monde. Une grande preuve de la fausseté de toutes ces horribles persécutions, c'est que les chrétiens se vantent d'avoir tenu cinquante-huit conciles dans leurs trois premières centuries: conciles reçus ou non reçus à Rome, il n'importe. Comment auraient-ils tenu tous ces conciles, s'ils avaient été toujours persécutés?

Il est certain que les Romains ne persécutèrent jamais personne, ni pour sa religion, ni pour son irréligion. Si quelques chrétiens furent suppliciés de temps à autre, ce ne peut être que pour des violations manifestes des lois, pour des séditions; car on ne persécutait point les Juifs pour leur religion. Ils avaient leurs synagogues dans Rome, même pendant le siége de Jérusalem par Titus, et lorsque Adrien la détruisit après la révolte et les cruautés horribles du messie Barcochébas. Si donc on laissa ce peuple en paix à Rome, c'est qu'il n'insultait point aux lois de l'empire; et si on punit quelques chrétiens, c'est qu'ils voulaient détruire la religion de l'état et qu'ils brûlaient les temples quand ils le pouvaient.

Une des sources de toutes ces fables de tant de chrétiens tourmentés par des bourreaux, pour le divertissement des empereurs romains, a été une équivoque. Le mot martyre signifiait témoignage, et on appela également témoins, martyrs, ceux qui prêchèrent la secte nouvelle, et ceux de cette secte qui furent repris de justice.

Quatrièmement, une des plus fortes raisons du progrès du christianisme, c'est qu'il avait des dogmes et un système suivi, quoique absurde, et les autres cultes n'en avaient point. La métaphysique platonicienne, jointe aux mystères chrétiens, formait un corps de doctrine incompréhensible; et par cela même il séduisait, et il effrayait les esprits faibles. C'était une chaîne qui s'étendait depuis la création jusqu'à la fin du monde. C'était un Adam de qui jamais l'empire romain n'avait entendu parler. Cet Adam avait mangé du fruit de la science, quoiqu'il n'en fût pas plus savant: il avait fait par là une offense infinie à Dieu, parce que Dieu est infini; il fallait une satisfaction infinie. Le verbe de Dieu, qui est infini comme son père, avait fait cette satisfaction, en naissant d'une Juive et d'un autre Dieu appelé le Saint-Esprit: ces trois dieux n'en fesaient qu'un, parce que le nombre trois est parfait. Dieu expia au bout de quatre mille ans le péché du premier homme, qui était devenu celui de tous ses descendants; sa satisfaction infinie fut complète quand il fut attaché à la potence, et qu'il y mourut. Mais comme il était Dieu, il fallait bien qu'il ressuscitât après avoir détruit le péché, qui était la véritable mort des hommes. Si le genre humain fut depuis lui encore plus criminel qu'auparavant, il se réservait un petit nombre d'élus, qu'il devait placer avec lui

[a] *Réponse à Celse*, liv. III.
[b] *Bibliothèque ecclésiastique*, siècle III.

dans le ciel, sans que personne pût savoir en quel endroit du ciel. C'était pour compléter ce petit nombre d'élus, que *Jésus* verbe, seconde personne de Dieu, avait envoyé douze Juifs dans plusieurs pays. Tout cela était prédit, disait-on, dans d'anciens manuscrits juifs qu'on ne montrait à personne. Ces prédictions étaient prouvées par des miracles, et ces miracles étaient prouvés par ces prédictions. Enfin, si on en doutait, on était infailliblement damné en corps et en âme; et au jugement dernier on était damné une seconde fois plus solennellement que la première. C'est là ce que les chrétiens prêchaient; et depuis ils ajoutèrent de siècle en siècle de nouveaux mystères à cette théologie.

Cinquièmement, la nouvelle religion dut avoir un avantage prodigieux sur l'ancienne et sur la juive, en abolissant les sacrifices. Toutes les nations offraient à leurs dieux de la viande. Les temples les plus beaux n'étaient que des boucheries. Les rites des Gentils et des Juifs étaient des fraises de veau, des épaules de mouton, et des rosbifs, dont les prêtres prenaient la meilleure part. Les parvis des temples étaient continuellement infectés de graisse, de sang, de fiente, et d'entrailles dégoûtantes. Les Juifs eux-mêmes avaient senti quelquefois le ridicule et l'horreur de cette manière d'adorer Dieu. Fabricius nous a conservé l'ancien conte d'un Juif qui se mêla d'être plaisant, et qui fit sentir combien les prêtres juifs, ainsi que les autres, aimaient à faire bonne chère aux dépens des pauvres gens. Le grand-prêtre Aaron va chez une bonne femme qui venait de tondre la seule brebis qu'elle avait : Il est écrit, dit-il, que les prémices appartiennent à Dieu : et il emporte la laine. Cette brebis fait un agneau : le premier-né est consacré; il emporte l'agneau, et en dîne. La femme tue sa brebis; il vient en prendre la moitié, selon l'ordre de Dieu. La femme, au désespoir, maudit sa brebis : Tout anathème est à Dieu, dit Aaron; et il mange la brebis tout entière. C'était là à peu près la théologie de toutes les nations.

Les chrétiens, dans leur premier institut, fesaient ensemble un bon souper à portes fermées. Ensuite ils changèrent ce souper en un déjeuner, où il n'y avait que du pain et du vin. Ils chantaient à table les louanges de leur Christ; prêchait qui voulait. Ils lisaient quelques passages de leurs livres, et mettaient de l'argent dans la bourse commune. Tout cela était plus propre que les boucheries des autres peuples; et la fraternité, établie si long-temps entre les chrétiens, était encore un nouvel attrait qui leur attirait des novices.

L'ancienne religion de l'empire ne connaissait, au contraire, que des fêtes, des usages, et les préceptes de la morale commune à tous les hommes. Elle n'avait point de théologie liée, suivie. Toutes ces mythologies fabuleuses se contredisaient; et les généalogies de leurs dieux étaient encore plus ridicules aux yeux des philosophes que celle de *Jésu* ne pouvait l'être.

CHAPITRE XIV.

Affermissement de l'association chrétienne sous plusieurs empereurs, et surtout sous Dioclétien.

Le temps du triomphe arriva bientôt, et certainement ce ne fut point par des persécutions; ce fut par l'extrême condescendance, et par la protection même des empereurs. Il est constant, et tous les auteurs l'avouent, que Dioclétien favorisa les chrétiens ouvertement pendant près de vingt années. Il leur ouvrit son palais; ses principaux officiers, Gorgonius, Dorothéos, Migdon, Mardon, Pétra, étaient chrétiens. Enfin il épousa une chrétienne nommée Prisca. Il ne lui manquait plus que d'être chrétien lui-même. Mais on prétend que Constance-le-Pâle, nommé par lui césar, était de cette religion. Les chrétiens, sous ce règne, bâtirent plusieurs églises magnifiques, et surtout une à Nicomédie, qui était plus élevée que le palais même du prince. C'est sur quoi on ne peut trop s'indigner contre ceux qui ont falsifié l'histoire et insulté à la vérité, au point de faire une ère des martyrs commençant à l'avénement de Dioclétien à l'empire.

Avant l'époque où les chrétiens élevèrent ces belles et riches églises, ils disaient qu'ils ne voulaient jamais avoir de temples. C'est un plaisir de voir quel mépris les Justin, les Tertullien, les Minucius Félix, affectaient de montrer pour les temples; avec quelle horreur ils regardaient les cierges, l'encens, l'eau lustrale ou bénite, les ornements, les images, véritables œuvres du démon. C'était le renard qui trouvait les raisins trop verts; mais dès qu'ils purent en manger, ils s'en gorgèrent.

On ne sait pas précisément quel fut l'objet de la querelle en 302, entre les domestiques de César Galérius, gendre de Dioclétien, et les chrétiens qui demeuraient dans l'enceinte du temple de Nicomédie; mais Galérius se sentit si vivement outragé, que l'an 303 de notre ère il demanda à Dioclétien la démolition de cette église. Il fallait que l'injure fût bien atroce, puisque l'impératrice Prisca, qui était chrétienne, poussa son indignation jusqu'à renoncer entièrement à cette secte. Cependant Dioclétien ne se détermina point encore; et après avoir assemblé plusieurs conseils, il ne céda qu'aux instances réitérées de Galérius.

L'empereur passait pour un homme très sage; on admirait sa clémence autant que sa valeur. Les lois qui nous restent de lui dans le code sont des témoignages éternels de sa sagesse et de son humanité. C'est lui qui donna la cassation des contrats dans lesquels une partie est lesée d'outre moitié; c'est lui qui ordonna que les biens des mineurs portassent un intérêt légal; c'est lui qui établit des peines contre les usuriers et contre les délateurs. Enfin on l'appelait *le père du siècle d'or* [a]: mais dès qu'un prince devient l'ennemi d'une secte, il est un monstre chez cette secte. Dioclétien et le césar Galérius, son gendre, ainsi que l'autre césar Maximien-Hercule, son ami, ordonnèrent la démolition de l'église de Nicomédie. L'édit en fut affiché. Un chrétien eut la témérité de déchirer l'édit, et de le fouler aux pieds. Il y a bien plus: le feu prit au palais de Galérius quelques jours après. On crut les chrétiens coupables de cet incendie. Alors l'exercice public de leur religion leur fut défendu. Aussitôt le feu prit au palais de Dioclétien. On redoubla alors la sévérité. Il leur fut ordonné d'apporter aux juges tous leurs livres. Plusieurs réfractaires furent punis, et même du dernier supplice. C'est cette fameuse persécution qu'on a exagérée de siècle en siècle jusqu'aux excès les plus incroyables, et jusqu'au plus grand ridicule. C'est à ce temps qu'on rapporte l'histoire d'un histrion nommé Génestus, qui jouait dans une farce devant Dioclétien. Il fesait le rôle d'un malade. Je suis enflé, s'écriait-il. Veux-tu que je te rabote? lui disait un acteur. — Non, je veux qu'on me baptise. — Et pourquoi, mon ami? — C'est que le baptême guérit de tout. On le baptise incontinent sur le théâtre. La grâce du sacrement opère. Il devient chrétien en un clin d'œil, et le déclare à l'empereur, qui de sa loge le fait pendre sans différer.

On trouve dans ce même martyrologe l'histoire des sept belles pucelles de soixante-dix à quatre-vingts ans, et du saint cabaretier dont nous avons déjà parlé. On y trouve cent autres contes de la même force, et la plupart écrits plus de cinq cents ans après le règne de Dioclétien. Qui croirait qu'on a mis dans ce catalogue le martyre d'une fille de joie, nommée Sainte-Afre, qui exerçait son métier dans Augsbourg?

On doit rougir de parler encore du miracle et du martyre d'une légion thébaine ou thébéenne, composée de six mille sept cents soldats tous chrétiens, exécutés à mort dans une gorge de montagne qui ne peut pas contenir trois cents hommes, et cela dans l'année 287, temps où il n'y avait point de persécution, et où Dioclétien favorisait ouvertement le christianisme. C'est Grégoire de Tours qui raconte cette belle histoire; il la tient d'un Euchérius mort en 454; et il y fait mention d'un roi de Bourgogne mort en 523.

Tous ces contes furent rédigés et augmentés par un moine du douzième siècle; et il y paraît bien par l'uniformité constante du style. Quand l'imprimerie fut enfin connue en Europe, les moines d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, et les nôtres, firent à l'envi imprimer toutes ces absurdités qui déshonorent la nature humaine. Cet excès révolta la moitié de l'Europe; mais l'autre moitié resta toujours asservie. Elle l'est au point que dans la France, notre voisine, où la saine critique s'est établie, Fleury, qui d'ailleurs a soutenu les libertés de son Église gallicane, a trahi le sens commun jusqu'à tenir registre de toutes ces sottises dans son *Histoire ecclésiastique*. Il n'a pas honte de rapporter l'interrogatoire de saint Taraque par le gouverneur Maxime, dans la ville de Mopsueste. Maxime fait mettre du vinaigre, du sel et de la moutarde dans le nez de saint Taraque, pour le contraindre à dire la vérité. Taraque lui déclare que son vinaigre est de l'huile, et que sa moutarde est du miel. Le même Fleury copie les légendaires qui imputent aux magistrats romains d'avoir condamné au b... les vierges chrétiennes, tandis que ces magistrats punissaient si sévèrement les vestales impudiques. En voilà trop sur ces inepties honteuses. Voyons maintenant comment, après la persécution de Dioclétien, Constantin fit asseoir la secte chrétienne sur les degrés de son trône.

CHAPITRE XV.

De Constance Chlore, ou le Pâle, et de l'abdication de Dioclétien.

Constance-le-Pâle avait été déclaré césar par Dioclétien. C'était un soldat de fortune, comme Galérius, Maximien-Hercule, et Dioclétien lui-même; mais il était allié par sa mère à la famille de l'empereur Claude. L'empereur Dioclétien lui donna une partie de l'Italie, l'Espagne, et principalement les Gaules à gouverner. Il fut regardé comme un très bon prince. Les chrétiens ne furent presque point molestés dans son département. Il est dit qu'ils lui prêtèrent des sommes immenses; et cette politique fut le fondement de leur grandeur.

Dioclétien, qui créait tant de césars, était comme le dieu de Platon qui commande à d'autres dieux. Il conserva sur eux un empire absolu jusqu'au

[a] Voyez les *Césars de Julien*, grande édition avec médailles, page 113.

moment à jamais fameux de son abdication, dont le motif fut très équivoque.

Il avait fait Maximien-Hercule son collègue à l'empire, dès l'année de notre ère 281. Ce Maximien adopta Constance-le-Pâle l'an 293. Mais tous ces princes obéissaient à Dioclétien comme à un père qu'ils aimaient et qu'ils craignaient. Enfin, en 306, se sentant malade, lassé du tumulte des affaires, et détrompé de la vanité des grandeurs, il abdiqua solennellement l'empire, comme fit depuis Charles-Quint; mais il ne s'en repentit pas, puisque son collègue Maximien-Hercule, qui abdiqua comme lui, ayant voulu depuis remonter sur le trône du monde connu, et ayant vivement sollicité Dioclétien d'y remonter avec lui, cet empereur, devenu philosophe, lui répondit qu'il préférait ses jardins de Salone à l'empire romain.

Qu'on nous permette ici une petite digression qui ne sera pas étrangère à notre sujet. D'où vient que dans les plates histoires de l'empire romain, qu'on fait et qu'on refait de nos jours, tous les auteurs disent que Dioclétien fut forcé par son gendre Galérius de renoncer au trône? c'est que Lactance l'a dit. Et qui était ce Lactance? c'était un avocat véhément, prodigue de paroles, et avare de bon sens : voyons ce que plaide cet avocat.

Il commence par assurer que Dioclétien, contre lequel il plaide, devint fou, mais qu'il avait quelques bons moments. Il rapporte mot pour mot l'entretien que son gendre Galérius eut avec lui, tête à tête, dans le dessein de le faire enfermer.

« L'empereur Nerva [a] (lui dit Galérius) abdiqua l'empire. Si vous ne voulez pas en faire autant, je prendrai mon parti.

DIOCLÉTIEN.

« Eh bien! qu'il soit donc fait comme il vous « plaît. Mais il faut que les autres césars en soient « d'avis.

GALÉRIUS.

« Qu'est-il besoin de leurs avis? Il faut bien « qu'ils approuvent ce que nous aurons fait.

DIOCLÉTIEN.

« Que ferons-nous donc?

GALÉRIUS.

« Choisissons Sévère pour césar.

DIOCLÉTIEN.

« Qui! ce danseur, cet ivrogne, qui fait du jour « la nuit, et de la nuit le jour!

GALÉRIUS.

« Il est digne d'être césar, car il a donné de « l'argent aux troupes, et j'ai déjà envoyé à Maxi« mien, pour qu'il le revêtisse de la pourpre.

DIOCLÉTIEN.

« Soit. Et qui nous donnerez-vous pour l'autre « césar?

GALÉRIUS.

« Le jeune Daïa, mon neveu, qui n'a presque « point de barbe.

DIOCLÉTIEN, en soupirant.

« Vous ne me donnez pas là des gens à qui l'on « puisse confier les affaires de la république.

GALÉRIUS.

« Je les ai mis à l'épreuve, cela suffit.

DIOCLÉTIEN.

« Prenez-y garde; c'est vous de qui tout cela « dépend; s'il arrive malheur, ce n'est pas ma « faute. »

Voilà une étrange conversation entre les deux maîtres du monde. L'avocat Lactance était-il en tiers? Comment les auteurs osent-ils, dans leur cabinet, faire parler ainsi les empereurs et les rois? Comment ce pauvre Lactance est-il assez ignorant pour faire dire à Galérius que Nerva abdiqua l'empire, tandis qu'il n'y a point d'écolier qui ne sache que c'est une fausseté ridicule? On a regardé ce Lactance comme un père de l'Église, il fait voir qu'un père de l'Église peut se tromper.

C'est lui qui cite un oracle d'Apollon pour faire connaître la nature de Dieu. « Il est par lui« même; personne ne l'a enseigné; il n'a point de « mère; il est inébranlable; il n'a point de nom; « il habite dans le feu : c'est là Dieu, et nous « sommes une petite portion d'ange. »

Dieu, dit-il dans un autre endroit, « a-t-il « besoin du sexe féminin? Il est tout-puissant, et « peut faire des enfants sans femme, puisqu'il a « donné ce privilége à de petits animaux. »

Il cite des vers grecs de la sibylle Érythrée, pour prouver que l'astrologie et la magie sont des inventions du diable; et d'autres vers grecs de la même sibylle, pour faire voir que Dieu a eu un fils.

Il trouve dans une autre sibylle le règne de mille ans, pendant lequel le diable sera enchaîné. On voit par là qu'il savait l'avenir tout comme il savait le passé.

Tel est le témoin des conversations secrètes entre deux empereurs romains. Mais que Dioclétien ait abdiqué par grandeur d'âme ou par faiblesse, cela ne change rien aux évènements dont nous allons parler.

Nous observerons seulement ici que jamais l'histoire ne fut plus mal écrite que dans les temps qui suivirent la mort de Dioclétien, et qu'on appelle du bas empire. Ce fut à qui serait le plus extravagant et le plus menteur des partisans de l'an-

[a] *Lactantius, de Mortibus persecutorum*, page 207, édition de Debure, in-4°.

cienne religion et de la nouvelle. On ne perdait point de temps à discuter les prodiges et les oracles de ses adversaires ; chacun s'en tenait aux siens : les prêtres des deux partis ressemblaient à ces deux plaideurs, dont l'un produisait une fausse obligation, et l'autre une fausse quittance.

CHAPITRE XVI.

De Constantin.

Voici ce qu'on peut recueillir des panégyriques et des satires de Constantin, et de toutes les contradictions dont l'esprit de parti a enveloppé l'époque dans laquelle le christianisme fut solennellement établi.

On ne sait point où Constantin naquit. Tous les auteurs s'accordent à lui donner le césar Constance Chlore ou le Pâle pour père. Tous conviennent qu'on a fait une sainte d'Hélène, sa mère. Mais on dispute encore sur cette sainte. Fut-elle épouse de Constance Chlore? fut-elle sa concubine? Si Constantin fut bâtard, nous pouvons dire qu'il n'est pas le seul homme de cette espèce qui ait fait du mal au monde ; témoin le bâtard Guillaume dans notre île, Clovis dans les Gaules, et un autre bâtard qu'il est inutile de nommer.

Quoi qu'il en soit, il était fort triste d'être le beau-père, ou le beau-frère, ou le neveu, l'allié, ou le frère, ou le fils, ou la femme, ou le domestique, ou même, si l'on veut encore, le cheval de Constantin.

A commencer par ses chevaux, lorsqu'il partit de Nicomédie pour aller trouver son père, qu'on disait malade, ou chez les Gaulois, ou chez nous, il fit tuer tous les chevaux qu'il avait montés sur la route, dans la crainte d'être poursuivi sur les mêmes chevaux par l'empereur Galérius, qui ne songeait point du tout à le poursuivre, puisqu'il ne fit courir personne après lui.

Pour ses domestiques, il fallait qu'ils lui baisassent les pieds tous les jours, dès qu'il fut empereur. Cela n'était que gênant ; mais il fit périr Sopater et les principaux officiers de sa maison ; cela est plus dur. A l'égard de son fils Crispus, on sait assez qu'il lui fit couper la tête sans autre forme de procès. Sa femme Fausta, il la fit étouffer dans un bain. Ses trois frères, il les tint long-temps en exil à Toulouse : il ne les tua pas ; mais son fils, l'empereur Constantin II, en tua deux. Pour son neveu Lucinien, il ne le manqua pas ; il le fit assassiner à l'âge de douze ans. Son beau-frère Licinius, il le fit étrangler après avoir dîné avec lui dans Nicomédie, et lui avoir fait le serment de le traiter en frère. Son autre beau-frère Bassien, il était déjà expédié avant Licinius. Son beau-père, Maximien-Hercule, ce fut le premier dont il se défit à Marseille, sur le prétexte spécieux que ce beau-père, accablé de vieillesse, venait l'assassiner dans son lit. Mais il faut bien pardonner cette multitude de fratricides et de parricides à un homme qui tint le concile de Nicée, et qui d'ailleurs passait ses jours dans la mollesse la plus voluptueuse. Comment ne pas le révérer, après que Jésu-Christ lui-même lui envoya un étendard dans les nuées ; après que l'Église l'a mis au rang des saints, et qu'on célèbre encore sa fête le 21 mai chez les pauvres Grecs de Constantinople et dans les églises russes ?

Avant d'examiner son concile de Nicée, il faut dire un mot de son fameux *labarum* qui lui apparut dans le ciel. C'est une aventure très curieuse.

CHAPITRE XVII.

Du labarum.

Ce n'est pas ici le lieu de faire une histoire suivie et détaillée de Constantin, quoique les déclamations puériles d'Eusèbe, la partialité de Zonare et de Zosime, leur inexactitude, leurs contrariétés, et la foule de leurs insipides copistes, semblent exiger que la raison écrive enfin cette histoire si long-temps défigurée par la démence et le pédantisme.

Nous n'avons ici d'autre objet que le *labarum*. C'était un signe militaire qui servait de ralliement, tandis que les aigles romaines étaient la principale enseigne de l'armée. Constantin s'étant fait proclamer césar chez nous par quelques cohortes, sortit vite de notre île pour aller disputer le trône à Maxence, fils de l'empereur Maximien-Hercule encore vivant. Maxence avait été élu par le sénat romain, par les gardes prétoriennes, et par le peuple. Constantin leva une armée dans les Gaules. Il y avait dans cette armée un très grand nombre de chrétiens attachés à son père. Jésu-Christ, soit par reconnaissance, soit par politique, lui apparut, et lui montra en plein midi un nouveau *labarum*, placé dans l'air immédiatement au-dessus du soleil. Ce *labarum* était orné de son chiffre ; car on sait que Jésu-Christ avait un chiffre. Cet étendard fut vu d'une grande partie des soldats gaulois, et ils en lurent distinctement l'inscription, qui était en grec. Nous ne devons pas douter qu'il n'y eût aussi plusieurs de nos compatriotes dans cette armée, qui lurent cette légende, *Vaincs en ceci ;* car nous nous piquons d'entendre le grec beaucoup mieux que nos voisins.

On ne nous a pas appris positivement en quel lieu et en quelle année ce merveilleux étendard parut au-dessus du soleil. Les uns disent que c'était à Besançon, les autres vers Trèves, d'autres près de Cologne, d'autres dans ces trois villes à la fois, en l'honneur de la sainte Trinité.

Eusèbe l'arien, dans son *Histoire de l'Eglise* [1], dit qu'il tenait le conte du *labarum* de la bouche même de Constantin, et que ce véridique empereur l'avait assuré que jamais les soldats qui portaient cette enseigne n'étaient blessés. Nous croyons aisément que Constantin se fit un plaisir de tromper un prêtre; ce n'était qu'un rendu. Scipion l'Africain persuada bien à son armée qu'il avait un commerce intime avec les dieux, et il ne fut ni le premier ni le dernier qui abusa de la crédulité du vulgaire. Constantin était vainqueur, il lui était permis de tout dire. Si Maxence avait vaincu, Maxence aurait reçu sans doute un étendard de la main de Jupiter.

CHAPITRE XVIII.

Du concile de Nicée.

Constantin, vainqueur et assassin de tous côtés, protégeait hautement les chrétiens qui l'avaient très bien servi. Cette faveur était juste s'il était reconnaissant, et prudente s'il était politique. Dès que les chrétiens furent les maîtres, ils oublièrent le précepte de Jésu et de tant de philosophes, de pardonner à leurs ennemis. Ils poursuivirent tous les restes de la maison de Dioclétien et de ses domestiques. Tous ceux qu'ils rencontrèrent furent massacrés. Le corps sanglant de Valérie, fille de Dioclétien, et celui de sa mère, furent traînés dans les rues de Thessalonique, et jetés dans la mer. Constantin triomphait, et fesait triompher la religion chrétienne sans la professer. Il prenait toujours le titre de grand-pontife des Romains, et gouvernait réellement l'Église. Ce mélange est singulier, mais il est évidemment d'un homme qui voulait être le maître partout.

Cette Église, à peine établie, était déchirée par les disputes de ses prêtres, devenus presque tous sophistes, depuis que le platonisme avait renforcé le christianisme, et que Platon était devenu le premier père de l'Eglise. La principale querelle était entre le prêtre Arious, prêtre des chrétiens d'Alexandrie (car chaque église n'avait qu'un prêtre), et Alexander, évêque de la même ville. Le sujet était digne des argumentants. Il s'agissait de savoir bien clairement si Jésu, devenu verbe, était de la même substance que Dieu le père, ou d'une substance toute semblable. Cette question ressemblait assez à cette autre de l'école, *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. L'empereur sentit parfaitement tout le ridicule de la dispute qui divisait les chrétiens d'Alexandrie et de toutes les autres villes. Il écrivit aux disputeurs : « Vous êtes peu « sages de vous quereller pour des choses incom« préhensibles. Il est indigne de la gravité de vos « ministères de vous quereller pour un sujet si « mince. »

Il paraît par cette expression, *sujet si mince*, que l'assassin de toute sa famille, uniquement occupé de sôn pouvoir, s'embarrassait très peu dans le fond si le verbe était consubstantiel ou non, et qu'il fesait peu de cas des prêtres et des évêques, qui mettaient tout en feu pour une syllabe à laquelle il était impossible d'attacher une idée intelligible. Mais sa vanité, qui égala toujours sa cruauté et sa mollesse, fut flattée de présider au grand concile de Nicée. Il se déclara tantôt pour Athanase, successeur d'Alexander dans l'église d'Alexandrie, tantôt pour Arious; il les exila l'un après l'autre; il envenima lui-même la querelle qu'il voulait apaiser, et qui n'est pas encore terminée parmi nous, du moins dans le clergé anglican; car pour nos deux chambres du parlement, et nos campagnards qui chassent au renard, ils ne s'inquiètent guère de la consubstantialité du verbe.

Il y a deux miracles très remarquables, opérés au concile de Nicée par les pères orthodoxes, car les pères hérétiques ne font jamais de miracles. Le premier, rapporté dans l'appendix du concile, est la manière dont on s'y prit pour distinguer les *Evangiles* et les autres livres recevables, des *Evangiles* et des autres livres apocryphes. On les mit tous, comme on sait, pêle-mêle sur un autel; on invoqua le Saint-Esprit : les apocryphes tombèrent par terre, et les véritables demeurèrent en place. Ce service que rendit le Saint-Esprit méritait bien que le concile eût fait de lui une mention plus honorable. Mais cette assemblée irréfragable, après avoir déclaré sèchement que le fils était consubstantiel au père, se contenta de dire encore plus sèchement, *Nous croyons aussi au Saint-Esprit*, sans examiner s'il était consubstantiel ou non.

L'autre miracle, accrédité de siècle en siècle par les auteurs les plus approuvés jusqu'à Baronius, est bien plus merveilleux et plus terrible. Deux pères de l'Église, l'un nommé Chrysante, et l'autre Musonius, étaient morts avant la dernière séance où tous les évêques signèrent. Le

[1] Eusèbe rapporte bien ce fait, mais c'est dans la *Vie de Constantin*, liv. I, ch. 28.

concile se mit en prière ; Chrysante et Musonius ressuscitèrent : ils revinrent tous deux signer la condamnation d'Arious ; après quoi ils n'eurent rien de plus pressé que de mourir, n'étant plus nécessaires au monde.

Pendant que le christianisme s'affermissait ainsi dans la Bithynie par des miracles aussi évidents que ceux qui le firent naître, sainte Hélène, mère de saint Constantin, en fesait de son côté qui n'étaient pas à mépriser. Elle alla à Jérusalem, où elle trouva d'abord le tombeau du Christ, qui s'était conservé pendant trois cents ans, quoiqu'il ne fût pas trop ordinaire d'ériger des mausolées à ceux qu'on avait crucifiés. Elle retrouva sa croix, et les deux autres où l'on avait pendu le bon et le mauvais larron. Il était difficile de reconnaître laquelle des trois croix avait appartenu à Jésu. Que fit sainte Hélène? Elle fit porter les trois croix chez une vieille femme du voisinage, malade à la mort. On la coucha d'abord sur la croix du mauvais larron, son mal augmenta. On essaya la croix du bon larron elle se trouva un peu soulagée. Enfin on l'étendit sur la croix de Jésu-Christ, et elle fut parfaitement guérie en un clin d'œil. Cette histoire se trouve dans saint Cyrille, évêque de Jérusalem, et dans Théodoret ; par conséquent on ne peut en douter, puisqu'on garde dans les trésors des églises assez de morceaux de cette vraie croix pour construire deux ou trois vaisseaux de cent pièces de canon.

Si vous voulez avoir un beau recueil des miracles opérés en ce siècle, n'oubliez pas d'y ajouter celui de saint Alexander, évêque d'Alexandrie, et de saint Macaire son prêtre ; ce miracle n'est pas fait par la charité, mais il l'est par la foi. Constantin avait ordonné qu'Arious serait reçu à la communion dans l'église de Constantinople, quoiqu'il tînt ferme à soutenir que Jésu-Christ est Omoiousios; saint Alexander, saint Macaire, sachant qu'Arious était déjà dans la rue, prièrent Jésus avec tant de ferveur et de larmes de le faire mourir, de peur qu'il n'entrât dans l'église, que Jésu qui est Omousios, et non pas Omoiousios, envoya sur-le-champ au prêtre Arious une envie démesurée d'aller à la selle. Toutes ses entrailles lui sortirent par le derrière, et il ne communia pas. Cette émigration des entrailles est physiquement impossible ; et c'est ce qui rend le miracle plus beau et plus avéré.

CHAPITRE XIX.

De la donation de Constantin, et du pape de Rome Silvestre. Court examen si Pierre a été pape à Rome.

On a cru pendant douze cents ans que Constantin avait fait présent de l'empire d'Occident à l'évêque de Rome Silvestre. Ce n'était pas absolument un article de foi, mais il en approchait tant, qu'on fesait brûler quelquefois les gens qui en doutaient. Cette donation n'était en effet qu'une restitution de la moitié de ce qu'on devait à Silvestre ; car il représentait Simon Barjone, surnommé Pierre, qui avait tenu vingt-cinq ans le pontificat romain sous Néron, qui n'en régna que treize ; et Simon Barjone avait représenté Jésus à qui tous les royaumes appartiennent.

Il faut d'abord prouver en peu de mots que Simon Barjone tint le siége à Rome.

En premier lieu, le livre des *Actions des Apôtres* ne dit en aucun endroit que ce Barjone Pierre ait été à Rome ; et Paul, dans ses lettres, insinue le contraire. Donc il y voyagea, et il y régna vingt-cinq ans sous Néron ; et si Néron ne régna que treize ans, on n'a qu'à en ajouter douze, cela fera vingt-cinq.

En second lieu, il y a une lettre attribuée à Pierre, dans laquelle il dit expressément qu'il était à Babylone ; donc il est clair qu'il était à Rome, comme l'ont démontré plusieurs papistes.

En troisième lieu, des faussaires reconnus, nommés Abdias et Marcel, ont attesté que Simon le magicien ressuscita à moitié un parent de Néron, et que Simon Barjone Pierre le ressuscita tout à fait ; que Simon le magicien vola dans les airs devant toute la cour, et que Simon Pierre, plus grand magicien, le fit tomber et lui cassa les deux jambes ; que les Romains firent un dieu de Simon l'estropié ; que Simon Pierre rencontra Jésu à une porte de Rome ; que Jésu lui prédit sa glorieuse mort, qu'il fut crucifié la tête en bas, et solennellement enterré au Vatican.

Enfin le fauteuil de bois dans lequel il prêcha est encore dans la cathédrale ; donc Pierre a gouverné dans Rome toute l'Église, qui n'existait pas, ce qui était à démontrer. Tel est le fondement de la restitution faite au pape de la moitié du monde chrétien.

Cette pièce curieuse est si peu connue dans notre île, qu'il est bon d'en donner ici un petit extrait. C'est Constantin qui parle.

« Nous, avec nos satrapes, et tout le sénat et « le peuple soumis au glorieux empire, nous « avons jugé utile de donner au successeur du « prince des apôtres une plus grande puissance « que celle que notre sérénité et notre mansué-

« tude ont sur la terre. Nous avons résolu de faire « honorer la sacro-sainte Église romaine plus que « notre puissance impériale, qui n'est que terres- « tre, et nous attribuons au sacré siége du bien- « heureux Pierre toute la dignité, toute la gloire, « et toute la puissance impériale... Nous possé- « dons les corps glorieux de saint Pierre et de « saint Paul, et nous les avons honorablement « mis dans des caisses d'ambre que la force des « quatre éléments ne peut casser. Nous avons « donné plusieurs grandes possessions en Judée, « en Grèce, dans l'Asie, dans l'Afrique et dans « l'Italie, pour fournir aux frais de leurs lumi- « naires. Nous donnons en outre à Silvestre, « et à ses successeurs, notre palais de Latran, « qui est plus beau que tous les autres palais du « monde.

« Nous lui donnons notre diadème, notre « couronne, notre mitre, tous les habits impé- « riaux que nous portons, et nous lui remettons « la dignité impériale et le commandement de la « cavalerie... Nous voulons que les révérendissi- « mes clercs de la sacro-sainte Église romaine jouis- « sent de tous les droits du sénat : nous les créons « tous patrices et consuls. Nous voulons que leurs « chevaux soient toujours ornés de caparaçons « blancs, et que nos principaux officiers tiennent « ces chevaux par la bride, comme nous avons « conduit nous-même par la bride le cheval du « sacré pontife.

« Nous donnons en pur don au bienheureux « pontife la ville de Rome, et toutes les villes oc- « cidentales de l'Italie, comme aussi les autres « villes occidentales des autres pays. Nous cédons « la place au saint père ; nous nous démettons de « la domination sur toutes ces provinces ; nous « nous retirons de Rome et transportons le siége « de notre empire en la province de Byzance, « n'étant pas juste qu'un empereur terrestre ait « le moindre pouvoir dans les lieux où Dieu a éta- « bli le chef de la religion chrétienne.

« Nous ordonnons que cette notre donation « demeure ferme jusqu'à la fin du monde ; et si « quelqu'un désobéit à notre décret, nous vou- « lons qu'il soit damné éternellement, que les apô- « tres Pierre et Paul lui soient contraires en cette « vie et en l'autre, et qu'il soit plongé au plus « profond de l'enfer avec le diable. Donné sous « le consulat de Constantin et de Gallicanus. »

Ces lettres-patentes étaient la juste récompense du service éternel que le pape Silvestre avait rendu à l'empereur. Il est dit, dans la préface de cette belle pièce, que Constantin étant mangé de lèpre s'était baigné en vain dans le sang d'une multitude d'enfants, par l'ordonnance de ses médecins. Ce remède n'ayant pas réussi, il envoya chercher le pape Silvestre qui le guérit en un moment, en lui donnant le baptême.

On sait qu'après la décadence de l'empire romain, le Goth qui dressa ces lettres-patentes n'avait pas besoin de supposer la signature de Constantin et du consul Gallicanus, qui ne fut jamais consul avec Constantin. C'était Jésu-Christ lui-même qui les devait signer, puisqu'il avait donné à Barjone Pierre les clefs du royaume du ciel, et que la terre y était visiblement comprise. On a prétendu que Jésu ne savait pas écrire; mais ce n'est là qu'une mauvaise difficulté.

Nous n'avons jamais démêlé si c'est sur la donation de Constantin, ou sur celle de Jésu, que se fonda le pape Innocent III lorsqu'il se déclara roi d'Angleterre en 1213, et qu'il nous envoya son légat Pandolfe, auquel notre Jean-sans-terre remit son royaume dont il ne fut plus que le fermier, et dont il lui paya la première année d'avance. Il réitéra ce bail en 1214, et paya encore vingt-cinq mille livres pesant d'argent pour pot-de-vin du marché. Son fils Henri III commença son règne par confirmer cette donation à genoux. Nous étions alors dans un terrible abrutissement. Un grave auteur a dit que nous étions des bœufs qui labourions pour le pape, et que depuis nous avons été changés en hommes; mais que nous avons gardé nos cornes, avec lesquelles nous avons chassé les loups ecclésiastiques qui nous dévoraient.

Au reste, on peut s'enquérir à Naples si la donation de Constantin a servi de modèle à la vassalité où les rois de Naples veulent bien être encore de la cour de Rome.

••••••••••

CHAPITRE XX.

De la famille de Constantin, et de l'empereur Julien le Philosophe.

Après Constantin, qui fut baptisé à l'article de la mort par l'arien Eusèbe, évêque de Nicomédie, et non par César-Auguste Silvestre, évêque de Rome, ses enfants, chrétiens comme lui, souillèrent comme lui sa famille de sang et de carnage. Constantin II Constant et Constantius, commencèrent par faire massacrer sept neveux de leur père et deux de leurs oncles ; après quoi l'empereur Constant, bon catholique, fit égorger l'empereur Constantin II, bon catholique aussi. Il ne resta bientôt que l'empereur Constantius l'arien. On croit lire l'histoire des sultans turcs, quand on lit celle du grand Constantin et de ses fils. Il est très vrai que les crimes qui rendirent cette cour si affreuse, et les turpitudes de la mollesse qui la fit si méprisable,

ne cessèrent que quand Julien vint à l'empire.

Julien était le petit-fils d'un frère de Constance Chlore ou le Pâle, et par conséquent petit-neveu du premier Constantin. Il avait deux frères; l'aîné fut tué avec son père dans le massacre de la famille : restaient Gallus et Julien. Gallus, l'aîné, était âgé de vingt-huit ans quand il causa quelque ombrage à l'empereur Constantius. Ce digne fils du grand Constantin fit saisir ses deux cousins, Gallus et Julien. Le premier fut assassiné par son ordre en Dalmatie, à quelques lieues de l'endroit où l'on a élevé depuis le prodige de la ville de Venise. Julien, traîné pendant sept mois de prison en prison, fut réservé à la même mort; il n'avait pas alors vingt-trois ans accomplis. On allait le faire périr dans Milan, lorsque Eusébie, femme de l'empereur, touchée des grâces et de l'esprit supérieur de ce prince infortuné, lui sauva la vie par ses prières et par ses larmes.

Constantius n'avait point d'enfants, et était même, dit-on, incapable d'en avoir, soit vice de la nature, soit suite de ses débauches. Il fut forcé, comme les Ottomans l'ont été depuis, de ne pas répandre tout le sang de la famille impériale, et de déclarer enfin césar ce même Julien qu'il avait voulu joindre aux princes massacrés.

On sait assez combien la présence d'un successeur est odieuse, et à quel point la puissance suprême est jalouse. Constantius exila honorablement Julien dans les Gaules, après lui avoir donné sa sœur Hélène en mariage. Telle était la cour de Constantinople; telles on en a vu d'autres. On assassine ses parents; on ne sait si on égorgera celui qui reste, ou si on le mariera. Quand on l'a marié, on l'exile; on voudrait s'en défaire; on l'opprime; on finit par être détrôné ou tué par celui qu'on a persécuté, ou bien on le tue; et on est tué par un autre. Dans ce chaos d'horreurs, de faiblesses, d'inconstances, de trahisons, de meurtres, on crie toujours, Dieu! Dieu! On est béni par une faction de prêtres, et maudit par une autre. On est dévot; il y a toujours presque autant de miracles que de scélératesses et de lâchetés. La Constantinople chrétienne n'a pas eu d'autres mœurs jusqu'au temps où elle est devenue la Constantinople turque : alors elle a été aussi atroce, mais moins méprisable, jusqu'à cette année 1776 où nous écrivons; et il est probable qu'elle sera un jour conquise pour faire place à une troisième non moins méchante, qui succombera à son tour.

Le césar Julien envoyé dans les Gaules, mais sans pouvoir, sans argent, et presque sans troupes, entouré de ministres qui avaient le secret de la cour, et d'espions qui le trahissaient, déploya alors toute la force de son génie long-temps retenu. Les hordes des Allemands et des Francs ravageaient la Gaule; elles avaient détruit les villes bâties par les Romains le long du Rhin. Julien se forma une armée malgré ses surveillants, la nourrit sans fouler les peuples, la disciplina, et s'en fit aimer : enfin il vainquit avec peu de troupes des armées innombrables, à l'exemple des plus grands capitaines; mais il était bien au-dessus d'eux par la philosophie et par les vertus. C'était César pour la conduite d'une compagnie; c'était Alexandre un jour de bataille; c'était Marc-Aurèle et Épictète pour les mœurs. Sobre, tempérant, chaste, ne connaissant de plaisirs que ses devoirs, ennemi de toute délicatesse, jusqu'à coucher toujours à terre sur une simple peau, et à se nourrir comme un simple soldat : sa vertu allait au-delà des forces de la nature humaine.

Le peu de temps qu'il résida dans Paris, notre rivale, rendit les Parisiens plus heureux qu'ils ne l'ont été sous leur bon roi Henri IV, qu'ils regrettent tous les jours. Julien osa chasser les agents de l'empereur, officiers du fisc, maltôtiers, qui tiraient toute la substance des Gaules. Qui croirait qu'il diminua les impôts dans la proportion de vingt-cinq à sept; et que par cette réduction même, soutenue d'une sage économie, il enrichit à la fois la Gaule et le fisc impérial? Julien voyait tout par ses yeux, et jugeait les procès de sa bouche, comme il combattait de ses mains. L'europe se souviendra toujours avec admiration et avec tendresse de ce grand mot qu'il répondit à un avocat, au sujet d'un homme auquel on imputait un crime. Qui sera coupable, disait cet avocat, s'il suffit de nier? Eh! qui sera innocent, repartit Julien, s'il suffit d'accuser? Plût à Dieu qu'il fût venu à Londres comme à Paris! mais du moins il nous envoya des secours contre les Pictes, et nous lui avons obligation aussi bien que nos voisins. Quelle fut la récompense de tant de vertus et de tant de services? Celle qu'on devait attendre de Constantius et des eunuques qui régnaient sous son nom. On lui retira les troupes qu'il avait formées, et avec lesquelles il avait étendu les limites de l'empire. Constantius eut à se repentir de son injustice imprudente. Ces troupes ne voulurent point partir, et déclarèrent Julien empereur en 360; Constantius mourut l'année suivante. Telle était la probité reconnue de Julien, que les plus insignes calomniateurs de ce grand homme ne l'accusèrent pas d'avoir eu la moindre part à la mort toute naturelle du bourreau de son père et de ses frères. Il n'y eut que le déclamateur infâme saint Grégoire de Nazianze qui osa laisser échapper quelques soupçons de poison, soupçons qui furent étouffés par le cri universel de la vérité.

Julien gouverna l'empire comme il avait gou-

verné la Gaule. Il commença par faire punir les délateurs et les financiers oppresseurs. Au faste asiatique de la cour des Constantin succéda la simplicité des Marc-Aurèle. S'il força les tribunaux à être justes, et s'il rendit la cour plus vertueuse, ce ne fut que par son exemple. S'il donna la préférence à la religion de ses ancêtres, à cette religion des Scipion, des Caton, et des Antonins, sur une secte nouvelle échappée d'un village juif, il ne contraignit jamais aucun chrétien d'abjurer. Au contraire, ses exemples de clémence sont sans nombre, quoi qu'en ait dit la rage de quelques chrétiens persécuteurs, qui auraient bien voulu que Julien eût été persécuteur comme eux. Ils n'ont pu s'inscrire en faux contre le pardon qu'il accorda dans Antioche à un nommé Thalassius, qui avait été son ennemi déclaré du temps de l'empereur Constantius. Les citoyens se plaignirent que ce Thalassius les avait opprimés. Il m'a opprimé aussi, dit Julien, et je l'oublie. Un autre, nommé Théodote, vint se jeter à ses pieds, et lui avoua qu'il l'avait calomnié sous le précédent règne. Je le savais, répondit l'empereur, vous ne me calomnierez plus.

Enfin dix soldats chrétiens ayant conspiré contre sa vie, il se contenta de leur dire : Apprenez que ma vie est nécessaire pour que je marche à votre tête contre les Perses.

Nous ne nous abaisserons pas jusqu'à réfuter les absurdités vomies contre sa mémoire, comme la femme qu'il immola à la lune pour revenir vainqueur des Perses, et son sang qu'il jeta contre le ciel en s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen. On ne peut comparer l'horreur et le ridicule des calomnies dont il fut chargé par des écrivains nommés pères de l'Église, qu'aux impostures vomies par nos moines contre Mahomet II, après la prise de Constantinople. Ces reproches des prêtres, renouvelés d'âge en âge à Julien, de n'avoir pas été de la religion de l'assassin Constantius, sont d'autant plus mal placés, que Constantius était hérétique ; et que, selon ces prêtres, un hérétique est pire qu'un païen.

CHAPITRE XXI.

Questions sur l'empereur Julien.

On a demandé si Julien aimait la religion de l'empire d'aussi bonne foi qu'il détestait la secte chrétienne. On a demandé encore s'il pouvait raisonnablement espérer de détruire cette secte.

Quant à la première question, si un philosophe stoïcien tel que Julien adorait en effet Vénus, Mercure, Priape, Proserpine, et des dieux pénates, nous avons peine à le croire. Ce qui est vraisemblable, c'est que les peuples étant partagés entre deux factions irréconciliables, il fallait que Julien parût être de l'une pour abattre l'autre, sans quoi toutes deux se seraient soulevées contre lui. Nous savons bien qu'il est dans l'Europe un très grand prince [1], célèbre par ses victoires, par ses lois et par ses livres, qui, dans ses états de cinq cents lieues en longueur, a pour sujets des papistes, des luthériens, des calvinistes, des moraves, des sociniens, des juifs ; qui ne prend parti pour aucune de ces sectes, et qui n'a pas plus de chapelle que de conseil et de maîtresse : mais il est venu dans un temps où la démence des disputes de religion est entièrement amortie dans son pays. Il a affaire à des Allemands, et Julien avait affaire à des Grecs, capables de nier jusqu'à la mort que deux et deux font quatre.

Il se peut que Julien, né sensible et enthousiaste, abhorrant la famille de Constantin, qui n'était qu'une famille d'assassins, abhorrant le christianisme dont elle avait été le soutien, se soit fait illusion jusqu'au point de former un système, qui semblait réconcilier un peu avec la raison le ridicule de ce qu'on appelle mal à propos le paganisme. C'était un avocat qui pouvait s'enivrer de sa cause ; mais en voulant détruire la religion de Jésu, ou plutôt la religion de lambeaux mal cousus au nom de Jésu, aurait-il pu parvenir à ce grand ouvrage ? nous répondons hardiment : Oui, s'il avait vécu quarante ans de plus, et s'il avait été toujours bien secondé.

Il eût été d'abord nécessaire de faire ce que nous fîmes quand nous détruisîmes le papisme. Nous étalâmes devant l'Hôtel de ville, aux yeux et à l'esprit du public, les fausses légendes, les fausses prophéties, et les faux miracles des moines. L'empereur Julien, au contraire, subjugué par les idées erronées de son siècle, accorde, dans son discours conservé par Cyrille, que Jésu a fait quelques prodiges ; mais que tous les théurgistes en font bien davantage. C'est précisément imiter Jésu, qui, dans le livre de Matthieu, avoue que tous les Juifs ont le secret de chasser les diables.

Julien aurait dû faire voir que ces possessions du diable sont une charlatanerie punissable, et c'est de quoi sont très persuadés les magistrats de nos jours, bien qu'ils aient quelquefois la lâcheté de conniver à ces infamies. Ayant ainsi levé un pan de la robe de l'erreur, on l'aurait enfin montrée nue dans toute sa turpitude. On aurait pu abolir sagement et peu à peu les sacrifices de veaux et de moutons, qui changeaient les temples en cuisines, et instituer à leur place des hymnes et des discours de simple morale. On aurait pu

[1] Le grand Frédéric.

inculquer dans les esprits l'adoration d'un Être suprême dont l'existence était déjà reconnue ; on aurait pu écarter tous les dogmes qui ne sont nés que de l'imagination des hommes ; et on aurait prêché la simple vertu qui est née de Dieu même.

Enfin les empereurs romains auraient pu imiter les empereurs de la Chine, qui avaient établi une religion pure depuis si long-temps ; et cette religion, qui eût été celle de tous les magistrats, l'aurait emporté, comme à la Chine, sur toutes les superstitions auxquelles on abandonne la populace.

Cette grande révolution était praticable dans un temps où la principale secte du christianisme n'était pas fondée, comme elle l'est aujourd'hui, sur des chaires de quatre mille guinées de rente, de quatre cent mille écus d'Allemagne, ou de piastres d'Espagne, et surtout sur le trône de Rome. La plus grande difficulté eût été dans l'esprit inquiet, turbulent, contentieux, de la plupart des peuples de l'Europe, et dans les mœurs de tous ces peuples, opposées les unes aux autres ; mais aussi il y avait un fort contre-poids, c'était celui des langues grecque et romaine que tout l'empire parlait, et des lois impériales, auxquelles toutes les provinces étaient également asservies : enfin le temps pouvait établir le règne de la raison ; et c'est le temps qui la plongea dans les fers.

Combien de fanatiques ont répété que Jésus punit Julien, et le tua par les mains des Perses, pour n'avoir pas été de sa religion ! Cependant il régna près de trois ans ; et Jovien, son successeur chrétien, ne vécut que six mois après son élection.

Les chrétiens, qui n'avaient cessé de se déchirer sous Constantin et sous ses enfants, ne purent être humanisés par Julien. Ils se plaignaient, dit ce grand homme dans ses Lettres, de n'avoir plus la liberté de s'égorger mutuellement : ils la reprirent bientôt cette liberté affreuse ; et ils l'ont poussée sans relâche à des excès incroyables, depuis les querelles de la consubstantialité jusqu'à celles de la transsubstantiation ; fatale preuve, dit le respectable milord Bolingbroke, mon bienfaiteur, que l'arbre de la croix n'a pu porter que des fruits de mort.

....

CHAPITRE XXII.

En quoi le christianisme pouvait être utile.

Nulle secte, nulle école, ne peut être utile que par ses dogmes purement philosophiques ; car les hommes en seront-ils meilleurs quand Dieu aura un verbe, ou quand il en aura deux, ou quand il n'en aura point ? Qu'importe au bonheur de la société que Dieu se soit incarné quinze fois vers le Gange, ou cent cinquante fois à Siam, ou une fois dans Jérusalem ?

Les hommes ne pouvaient rien faire de mieux que d'admettre une religion qui ressemblât au meilleur gouvernement politique. Or ce meilleur gouvernement humain consiste dans la juste distribution des récompenses et des peines ; telle devait donc être la religion la plus raisonnable.

Soyez juste, vous serez favori de Dieu ; soyez injuste, vous serez puni. C'est la grande loi dans toutes les sociétés qui ne sont pas absolument sauvages.

L'existence des âmes, et ensuite leur immortalité, ayant été une fois admises chez les hommes, rien ne leur paraissait donc plus convenable que de dire : Dieu peut nous récompenser ou nous punir après notre mort selon nos œuvres. Socrate et Platon, qui les premiers développèrent cette idée, rendirent donc un grand service au genre humain, en mettant un frein aux crimes que les lois ne peuvent punir.

La loi juive attribuée à Moïse, ne promettant pour récompense que du vin et de l'huile, et ne menaçant que de la rogne et d'ulcères dans les genoux, était donc une loi de barbares ignorants et grossiers.

Les premiers disciples de Jean le baptiseur et de Jésu, s'étant joints aux platoniciens d'Alexandrie, pouvaient donc former une société vertueuse et utile, à peu près semblable aux thérapeutes d'Égypte.

Il était très indifférent en soi que cette société pratiquât la vertu au nom d'un Juif nommé Jésu ou Jean, avec qui les premiers chrétiens, soit d'Alexandrie, soit de Grèce, n'avaient jamais conversé, ou au nom d'un autre homme, quel qu'il pût être. De quoi s'agissait-il ? d'être honnêtes gens, et de mériter d'être heureux après la mort.

On pouvait donc établir une société vertueuse dans quelque canton de la terre, comme Lycurgue avait établi une petite société guerrière dans un petit coin de la Grèce.

Si cette société, sous le nom de chrétiens, ou de socratiens, ou de thérapeutes, eût été véritablement sage, il est à croire qu'elle eût subsisté sans contradiction ; car, supposé qu'elle eût été telle qu'on a peint les thérapeutes, et les esséniens, quel empereur romain, quel tyran aurait jamais voulu les exterminer ? Je suppose qu'une légion romaine passe par les retraites de ces bonnes gens, et que le tribun militaire leur dise : Nous venons loger chez vous à discrétion. — Très volontiers, répondent-ils ; tout ce qui est à nous est à vous ; bénissons Dieu et soupons ensemble. — Payez le tribut à César. — Un tribut ? nous ne

savons ce que c'est, mais prenez tout. Puisse notre substance engraisser César! — Venez avec vos pioches et vos pelles nous aider à creuser des fossés et à élever des chaussées. — Allons, l'homme est né pour le travail puisqu'il a deux mains. Nous vous aiderons tant que nous aurons de la force. Je demande s'il eût été possible qu'une légion romaine eût été tentée de faire une Saint-Barthélemi d'une colonie si douce et si serviable; l'aurait-on exterminée pour n'avoir point connu Jupiter et Mercure? Il le faut avouer avec sincérité et avec admiration, les Philadelphiens que nous nommons quakers, trembleurs, ont été jusqu'à présent ce peuple de thérapeutes, de socratiens, de chrétiens dont nous parlons: on dit qu'il ne leur a manqué que de parler de la bouche, et de gesticuler sans contorsions, pour être les plus estimables des hommes. Ils sont jusqu'à présent sans temples, sans autels, comme furent les premiers chrétiens pendant cent cinquante ans; ils travaillent comme eux; ils se secourent mutuellement comme eux; ils ont comme eux la guerre en horreur. Si de telles mœurs ne se corrompent pas, ils seront dignes de commander à la terre; car du sein de leurs illusions ils enseigneront la vertu qu'ils pratiquent. Il paraît certain que les chrétiens du premier siècle commencèrent à peu près comme nos Philadelphiens d'aujourd'hui; mais la fureur de l'enthousiasme, la rage du dogme, la haine contre toutes les autres religions, gâtèrent bientôt tout ce que les premiers chrétiens, imitateurs, en quelque sorte, des esséniens, pouvaient avoir de bon et d'utile: ils détestaient d'abord les temples, l'encens, les cierges, l'eau lustrale, les prêtres; et bientôt ils eurent des prêtres, de l'eau lustrale, de l'encens, et des temples. Ils vécurent cent ans d'aumônes, et leurs successeurs vécurent de rapines; enfin quand ils furent les maîtres, ils se déchirèrent pour des arguments; ils devinrent calomniateurs, parjures, assassins, tyrans, et bourreaux.

Il n'y a pas cent ans que le démon de la religion fesait encore couler le sang dans notre Irlande et dans notre Écosse. On commettait cent mille meurtres, soit sur des échafauds, soit derrière des buissons; et les querelles théologiques troublaient toute l'Europe.

J'ai vu encore en Ecosse des restes de l'ancien fanatisme, qui avait changé si long-temps les hommes en bêtes carnassières.

Un des principaux citoyens d'Inverness, presbytérien rigide, dans le goût de ceux que Butler nous a si bien peints, ayant envoyé son fils unique faire ses études à Oxford, affligé de le voir à son retour dans les principes de l'Église anglicane, et sachant qu'il avait signé les trente-neuf articles, s'emporta contre lui avec tant de violence, qu'à la fin de la querelle il lui donna un coup de couteau dont l'enfant mourut en peu de minutes entre les bras de sa mère. Elle expira de douleur au bout de quelques jours; et le père se tua dans un accès de désespoir et de rage.

Voilà de quoi j'ai été témoin. Je puis assurer que si le fanatisme n'a pas été porté partout à cet excès d'horreur, il n'y a guère de familles qui n'aient éprouvé de tristes effets de cette sombre et turbulente passion. Notre peuple a été long-temps réellement attaqué de la rage. Cette maladie, quoi qu'on en dise, peut renaître encore. On ne peut la prévenir qu'en adorant Dieu sans superstition, et en tolérant son prochain.

C'est une chose bien déplorable et bien avilissante pour la nature humaine, qu'une science digne de *Punch* [a] ait été plus destructive que les inondations des Huns, des Goths, et des Vandales, et que dans toute notre Europe il y ait eu un corps d'énergumènes destiné à séduire, à piller, et à faire égorger le reste des hommes. Cet enfer sur la terre a duré quinze siècles entiers. Il n'y a eu enfin d'autre remède que le mépris et l'indifférence des honnêtes gens détrompés.

C'est ce mépris des honnêtes gens, c'est cette voix de la raison entendue d'un bout de l'Europe à l'autre, qui triomphe aujourd'hui du fanatisme sans autre effort que la force de la vérité. Les sages éclairés ont persuadé les ignorants qui n'étaient pas sages. Peu à peu les nations ont été étonnées d'avoir cru si long-temps des absurdités horribles qui devaient épouvanter le bon sens et la nature.

Le colosse élevé sur nos têtes pendant tant de siècles subsiste encore, et comme il fut forgé avec l'or des peuples, il n'est pas possible que la raison seule le détruise: mais ce n'est plus qu'un fantôme semblable à celui des augures chez les Romains. Un de ces augures, dit Cicéron, ne pouvait aborder un de ses confrères sans rire; et parmi nous un abbé de moines, riche de cent mille écus de rente, ne peut dîner avec un de ses confrères sans rire des idiots qui se sont dépouillés du nécessaire pour enrichir la fainéantise. On ne croit plus en eux, mais ils jouissent. Le temps viendra où ils ne jouiront plus. Il se trouvera des occasions favorables, on en profitera. Bénissons Dieu, nous autres qui depuis deux cent cinquante ans avons brisé un joug aussi pesant qu'infâme, et qui avons restitué à la nation et au roi les richesses envahies par des imposteurs qui étaient la honte et le fardeau de la terre.

Il y a eu de grands hommes, et surtout des hommes

a Punch est le polichinelle de Londres.

charitables dans toutes les communions ; mais ils auraient été bien plus véritablement grands et bons si la peste de l'esprit de parti n'avait pas corrompu leur vertu.

Je conjure tout prêtre qui aura lu attentivement toutes les vérités évidentes qui sont dans ce petit ouvrage, de se dire à lui-même : Je ne suis riche que par les fondations de mes compatriotes qui eurent autrefois la faiblesse de dépouiller leurs familles pour enrichir l'Église ; serai-je assez lâche pour tromper leurs descendants, ou assez barbare pour les persécuter ? je suis homme avant d'être ecclésiastique ; examinons devant Dieu ce que la raison et l'humanité m'ordonnent. Si je soutenais des dogmes qui outragent la raison, ce serait dans moi une démence affreuse ; si pour faire triompher ces dogmes absurdes, que je ne puis croire, j'employais la voie de l'autorité, je serais un détestable tyran. Jouissons donc des richesses qui ne nous ont rien coûté, ne trompons et ne molestons personne. Maintenant je suppose que des laïques et des ecclésiastiques bien instruits des erreurs énormes sur lesquelles nos dogmes ont été fondés, et de cette foule de crimes abominables qui en ont été la suite, veuillent s'unir ensemble, s'adresser à Dieu, et vivre saintement ; comment devraient-ils s'y prendre ?

CHAPITRE XXIII.

Que la tolérance est le principal remède contre le fanatisme.

A quoi servirait ce que nous venons d'écrire, si on n'en retirait que la connaissance stérile des faits, si on ne guérissait pas au moins quelques lecteurs de la gangrène du fanatisme ? Que nous reviendrait-il d'avoir fouillé dans les anciens cloaques d'un petit peuple qui infectait autrefois un coin de la Syrie, et d'en avoir exposé les ordures au grand jour ?

Que résultera-t-il de la naissance et du progrès d'une superstition si obscure et si fatale, dont nous avons fait une histoire fidèle ? Voici évidemment le fruit qu'on peut recueillir de cette étude.

C'est qu'après tant de querelles sanglantes pour des dogmes inintelligibles, on quitte tous ces dogmes fantastiques et affreux pour la morale universelle qui seule est la vraie religion et la vraie philosophie. Si les hommes s'étaient battus pendant des siècles pour la quadrature du cercle et pour le mouvement perpétuel, il est certain qu'il faudrait renoncer à ces recherches absurdes, et s'en tenir aux véritables mécaniques, dont l'avantage se fait sentir aux plus ignorants comme aux plus savants.

Quiconque voudra rentrer dans lui-même et écouter la raison, qui parle à tous les hommes, comprendra bien aisément que nous ne sommes point nés pour examiner si Dieu créa autrefois des *debta*, des génies, il y a quelques millions d'années, comme le disent les brachmanes ; si ces *debta* se révoltèrent, s'ils furent damnés, si Dieu leur pardonna, s'il les changea en hommes et en vaches. Nous pouvons en conscience ignorer la théologie de l'Inde, de Siam, de la Tartarie, et du Japon, comme les peuples de ces pays-là ignorent la nôtre. Nous ne sommes pas plus faits pour étudier les opinions qui se répandirent vers la Syrie, il n'y a pas trois mille ans, ou plutôt des paroles vides de sens qui passaient pour des opinions. Que nous importe des ébionites, des nazaréens, des manichéens, des ariens, des nestoriens, des eutychiens, et cent autres sectes ridicules ?

Que nous reviendrait-il de passer notre vie à nous tourmenter au sujet d'Osiris ? d'étudier des cinq années entières pour savoir les noms de ceux qui ont dit qu'une voix céleste annonça la naissance d'Osiris à une sainte femme nommée Pamyle, et que cette sainte femme l'alla proclamer par tout l'univers ? Nous consumerons-nous pour expliquer comment Osiris et Isis avaient été amoureux l'un de l'autre dans le ventre de leur mère [a], et y engendrèrent le dieu Horus ? C'est un grand mystère ; mais vingt générations d'hommes s'égorgeront-elles pour trouver le vrai sens de ce mystère, et l'entendront-elles mieux après s'être égorgées ?

Nulle vérité utile n'est née, sans doute, des querelles sanglantes qui ont désolé l'Europe et l'Asie, pour savoir si l'Être nécessaire, éternel, et universel, a eu un fils plutôt qu'une fille ; si ce fils fut engendré avant ou après les siècles ; s'il est la même chose que son père, et différent en nature ; si, étant engendré dans le ciel, il est encore né sur la terre ; s'il y est mort d'un supplice odieux ; s'il est ressuscité ; s'il est allé aux enfers ; s'il a depuis été mangé tous les jours ; et si on a bu son sang après avoir mangé son corps dans lequel était ce sang ; si ce fils avait deux natures ; si ces deux natures composaient deux personnes ; si un saint souffle a été produit par la spiration du père ou par celle du père et du fils, et si ce souffle n'a fait qu'un seul être avec le père et le fils.

Nous ne sommes pas faits, ce me semble, pour une telle métaphysique, mais pour adorer Dieu, pour cultiver la terre qu'il nous a donnée, pour nous aider mutuellement dans cette courte vie. Tout le monde le sent, tout le monde le dit, soit à haute voix, soit en secret. La sagesse et la justice prennent enfin la place du fanatisme et de la persécution dans la moitié de l'Europe.

a Voyez *Plutarque*, chapitre *d'Isis et d'Osiris*.

Si le système humain, et peut-être divin, de la tolérance avait pu dominer chez nos pères, comme il commence à régner chez quelques uns de leurs enfants, nous n'aurions pas la douleur de dire en passant devant White-Hall : C'est ici qu'on trancha la tête de notre roi Charles pour une liturgie; son fils n'eût pas été obligé, pour éviter la même mort, de devenir le postillon de mademoiselle Lane, et de se cacher deux nuits dans le creux d'un chêne [1]. Montrose, le plus grand homme de l'Écosse ma chère patrie, n'aurait pas été coupé en quartiers par le bourreau, ses membres sanglants n'auraient pas été cloués aux portes de quatre de nos villes. Quarante bons serviteurs du roi, parmi lesquels était un de mes ancêtres, n'auraient pas péri par le même supplice, et servi au même spectacle.

Je ne veux pas rappeler ici toutes les inconcevables horreurs que les querelles du christianisme ont amoncelées sur la tête de nos pères. Hélas! les mêmes scènes de carnage ont ensanglanté cette Europe, où le christianisme n'était point né. C'est partout la même tragédie sous mille noms différents. Le polythéisme des Grecs et des Romains a-t-il jamais rien produit de semblable? Y eut-il seulement une légère querelle pour les hymnes à Apollon, pour l'ode des jeux séculaires d'Horace, pour le *Pervigilium Veneris?* Le culte des dieux n'inspirait point la haine et la discorde. On voyageait en paix d'un bout de la terre à l'autre. Les Pythagore, les Apollonius de Tyane, étaient bien reçus chez tous les peuples de l'univers. Malheureux que nous sommes! nous avons cru servir Dieu, et nous avons servi les furies. Il y avait, au rapport d'Arien, une loi admirable chez les brachmanes : il ne leur était pas permis de dîner avant d'avoir fait du bien. La loi contraire a été long-temps établie parmi nous.

Ouvrez vos yeux et vos cœurs, magistrats, hommes d'état, princes, monarques; considérez qu'il n'existe aucun royaume en Europe où les rois n'aient pas été persécutés par des prêtres. On vous dit que ces temps sont passés et qu'ils ne reviendront plus. Hélas! ils reviendront demain si vous bannissez la tolérance aujourd'hui, et vous en serez les victimes comme tant de vos ancêtres l'ont été.

CHAPITRE XXIV.

Excès du fanatisme.

Après ce tableau si vrai des superstitions humaines et des malheurs épouvantables qu'elles ont causés, il ne nous reste qu'à faire voir comment ceux qui sont à la tête du christianisme lui ont toujours insulté, combien ils ont été semblables à ces charlatans qui montrent des ours et des singes à la populace, et qui assomment de coups ces animaux qui les font vivre.

Je commencerai par la belle et respectable Hypatie, dont l'évêque Synésius fut le disciple au cinquième siècle. On sait que saint Cyrille fit assassiner cette héroïne de la philosophie, parce qu'elle était de la secte platonicienne, et non pas de la secte athanasienne. Les fidèles traînèrent son corps nu et sanglant dans l'église et dans les places publiques d'Alexandrie. Mais que firent les évêques contemporains de ce Synésius le platonicien? Il était très riche et très puissant; on voulut le gagner au parti chrétien, et on lui proposa de se laisser faire évêque. Sa religion était celle des philosophes; il répondit qu'il n'en changerait pas, et qu'il n'enseignerait jamais la doctrine nouvelle, qu'on pouvait le faire évêque à ce prix. Cette déclaration ne rebute point ces prêtres qui avaient besoin de s'appuyer d'un homme si considérable : ils l'oignirent, et ce fut un des plus sages évêques dont l'Église chrétienne pût se vanter. Il n'y a point de fait plus connu dans l'histoire ecclésiastique.

Plût à Dieu que les évêques de Rome eussent imité Synésius, au lieu d'exiger de nous deux schellings par chaque maison; au lieu de nous envoyer des légats qui venaient mettre à contribution nos provinces de la part de Dieu; au lieu de s'emparer du royaume d'Angleterre en vertu de l'ancienne maxime que les biens de la terre n'appartiennent qu'aux fidèles; au lieu de faire enfin le roi Jean-sans-terre fermier du pape!

Je ne parle pas de six cents années de guerres civiles entre la couronne impériale et la mitre de saint Jean de Latran, et de tous les crimes qui signalèrent ces guerres affreuses; je m'en tiens aux abominations qui ont désolé ma patrie; et je dis dans l'amertume de mon cœur : Est-ce donc pour cela qu'on a fait naître Dieu d'une Juive? Est-ce en vain que l'esprit de raison et de tolérance, dont j'ai parlé, commence à s'introduire enfin depuis l'Église grecque de Pétersbourg jusqu'à l'Église papiste de Madrid?

CHAPITRE XXV.

Contradictions funestes.

Il me semble que nous avons tous un penchant naturel à l'association, à l'esprit de parti. Nous cherchons en cela un appui à notre faiblesse. Cette inclination se remarque dans notre île malgré le grand nombre de caractères particuliers dont elle

[1] Charles II.

abonde. De là viennent nos *clubs* et jusqu'à nos francs-maçons. L'Eglise romaine est une grande preuve de cette vérité. On voit en Italie beaucoup plus de différents ordres de moines que de régiments. C'est cet esprit d'association qui partagea l'antiquité en tant de sectes, c'est ce qui produisit cette multitude d'initiations englouties enfin dans celle du christianisme. Il a fait naître de nos jours les moraves, les méthodistes, les piétistes, comme on avait vu auparavant des Syriens, des Égyptiens, des Juifs.

La religion est, après les jours de marchés, ce qui unit davantage les hommes ; le mot seul de religion l'indique ; c'est ce qui lie, *quod religat*.

Il est arrivé en fait de religion la même chose que dans notre franc-maçonnerie : les cérémonies les plus extravagantes en ont partout fait la base. Joignez à la bizarrerie de toutes ces institutions l'esprit de partialité, de haine, de vengeance ; ajoutez-y l'avarice insatiable, le fanatisme qui éteint la raison, la cruauté qui détruit toute pitié, vous n'aurez encore qu'une faible image des maux que les associations religieuses ont apportés sur la terre.

Je n'ai jusqu'à présent connu de société vraiment pacifique que celle de la Caroline et de la Pensylvanie [a]. Les deux législateurs de ces pays ont eu soin d'y établir la tolérance comme la principale loi fondamentale. Notre grand Locke a ordonné que dans la Caroline sept pères de famille suffiraient pour former une religion légale. Guillaume Penn étendit la tolérance encore plus loin : il permit à chaque homme d'avoir sa religion particulière, sans en rendre compte à personne. Ce sont ces lois humaines qui ont fait régner la concorde dans deux provinces du Nouveau-Monde, lorsque la confusion bouleversait encore le monde ancien.

Voilà des lois bien directement contraires à celles de Mosé, dont nous avons si long-temps adopté l'esprit barbare. Locke et Penn regardent Dieu comme le père commun de tous les hommes ; et Mosé ou Moïse (si on en croit les livres qui courent sous son nom) veut que le maître de l'univers ne soit que le Dieu du petit peuple juif, qu'il ne protége que cette poignée de scélérats obscurs, qu'il ait en horreur le reste du monde. Il appelle ce Dieu « un Dieu jaloux qui se venge « jusqu'à la troisième et la quatrième généra- « tion. »

Il ose faire parler Dieu ; et comment le fait-il parler ?

Quand vous aurez passé le Jourdain, égorgez, exterminez tout ce que vous rencontrerez. Si vous ne tuez pas tout, je vous tuerai moi-même [a].

L'auteur du *Deutéronome* va plus loin : « *S'il* « *s'élève*, dit-il, *parmi vous* un prophète, s'il vous « prédit des prodiges, et que ces prodiges arri- « vent, et qu'il vous dise (en vertu de ces prodi- « ges), Suivons un culte étranger, etc. ; qu'il soit « massacré incontinent. Et si votre frère, né de « votre mère, si votre fils ou votre fille, ou votre « tendre et chère femme, ou votre intime ami vous « dit, Allons, servons des dieux étrangers qui sont « servis par toutes les autres nations ; tuez cette « personne si chère aussitôt ; donnez le premier « coup, et que tout le monde vous suive [b]. »

Après avoir lu une telle horreur, pourra-t-on la croire ? et si le diable existait, pourrait-il s'exprimer avec plus de démence et de rage ? Qui que tu sois, insensé scélérat, qui écrivis ces lignes, ne voyais-tu pas que s'il est possible qu'un prophète prédise des prodiges, et que ces prodiges confirment ses paroles, c'est visiblement le maître de la nature qui l'inspire, qui parle par lui, qui agit par lui ? Et dans cette supposition, tu veux qu'on l'égorge ! tu veux que ce prophète soit assassiné par son père, par son frère, par son fils, par son ami ! Que lui ferais-tu donc s'il était un faux prophète ? La superstition change tellement les hommes en bêtes, que les docteurs chrétiens ne se sont pas aperçus que ce passage est la condamnation formelle de leur Jésu-Christ. Il a, selon eux, prophétisé des prodiges qui sont arrivés : la religion introduite par ses adhérents a détruit la religion juive ; donc, selon le texte attribué à Moïse, il était évidemment coupable ; donc, en vertu de ce texte, il fallait que son père et sa mère l'égorgeassent. Quel étrange et horrible chaos de sottises et d'abominations !

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les chrétiens eux-mêmes se sont servis de ce passage juif, et de tous les passages qui les condamnent, pour justifier tous leurs crimes sanguinaires. C'est en citant le *Deutéronome* que nos papistes d'Irlande massacrèrent un nombre prodigieux de nos protestants [c]. C'est en criant : Le père doit tuer son fils, le fils doit tuer son père ; Mosé le Juif l'a dit, Dieu l'a dit.

Comment faire quand on est descendu dans cet abîme, et qu'on a vu cette longue chaîne de crimes fanatiques dont les chrétiens se sont souillés ? Où recourir ? où fuir ? Il vaudrait mieux être athée et vivre avec des athées. Mais les athées sont dangereux. Si le christianisme a des principes exécrables, l'athéisme n'a aucun principe. Des athées peuvent être des brigands sans lois, comme

a Cela fut écrit avant la guerre de la métropole contre les colonies.

a *Nombres*, ch. XXXIV. — b *Deutéronome*, ch XIII.

c L'auteur parle des massacres d'Irlande du temps de Charles Ier et de Cromwell.

les chrétiens et les mahométans ont été des brigands avec des lois. Voyons s'il n'est pas plus raisonnable et plus consolant de vivre avec des théistes.

****

CHAPITRE XXVI.

Du théisme.

Le théisme est embrassé par la fleur du genre humain, je veux dire par les honnêtes gens depuis Pékin jusqu'à Londres, et depuis Londres jusqu'à Philadelphie. L'athéisme parfait, quoi qu'on en dise, est rare. Je m'en suis aperçu dans ma patrie et dans tous mes voyages, que je n'entrepris que pour m'instruire, jusqu'à ce qu'enfin je me fixai auprès du lord Bolingbroke, le théiste le plus déclaré.

C'est, sans contredit, la source pure de mille superstitions impures. Il est naturel de reconnaître un Dieu dès qu'on ouvre les yeux ; l'ouvrage annonce l'ouvrier.

Confucius et tous les lettrés de la Chine s'en tiennent à cette notion, et ne font pas un pas au-delà. Ils abandonnent le peuple aux bonzes et à leur dieu Fo. Le peuple est superstitieux et sot à la Chine comme ailleurs ; mais les lettrés y sont moins remplis de préjugés qu'ailleurs. La grande raison, à mon avis, c'est qu'il n'y a rien à gagner dans ce vaste et ancien royaume à vouloir tromper les hommes, et à se tromper soi-même. Il n'y a point, comme dans une partie de l'Europe, des places honorables et lucratives affectées à la religion : les tribunaux gouvernent toute la nation, et des prêtres ne peuvent rien disputer aux colao que nous nommons mandarins. Il n'y a ni évêchés, ni cures, ni doyennés pour les bonzes ; ces imposteurs ne vivent que des aumônes qu'ils extorquent de la populace ; le gouvernement les a toujours tenus dans la sujétion la plus étroite. Ils peuvent vendre leur orviétan à la canaille ; mais ils n'entrent jamais dans l'antichambre d'un mandarin ou d'un officier de l'empire.

La morale et la police étant les seules sciences que les Chinois aient cultivées, ils y ont réussi plus que toutes les nations ensemble ; et c'est ce qui a fait que leurs vainqueurs tartares ont adopté toutes leurs lois. L'empereur chinois, sous qui arriva la révolution dernière, était théiste. L'empereur Kien-Long, aujourd'hui régnant, est théiste. Gengis-kan et toute sa race furent théistes.

J'ose affirmer que toute la cour de l'empire russe, plus grand que la Chine, est théiste, malgré toutes les superstitions de l'Église grecque qui subsistent encore.

Pour peu qu'on connaisse les autres cours du Nord, on avouera que le théisme y domine ouvertement, quoiqu'on y ait conservé de vieux usages qui sont sans conséquence.

Dans tous les autres états que j'ai parcourus, j'ai toujours vu dix théistes contre un athée parmi les gens qui pensent, et je n'ai vu aucun homme au-dessus du commun qui ne méprisât les superstitions du peuple.

D'où vient ce consentement tacite de tous les honnêtes gens de la terre? c'est qu'ils ont le même fonds de raison. Il a bien fallu que cette raison se communiquât et se perfectionnât à la fin de proche en proche, comme les arts mécaniques et libéraux ont fait enfin le tour du monde.

Les apparitions d'un Dieu aux hommes, les révélations d'un Dieu, les aventures d'un Dieu sur la terre, tout cela a passé de mode avec les loups-garoux, les sorciers, et les possédés. S'il y a encore des charlatans qui disent la bonne aventure dans nos foires pour un schelling, aucun de ces malheureux n'est écouté chez ceux qui ont reçu une éducation tolérable. Nous avons dit que les théistes ont puisé dans une source pure dont tous les ruisseaux ont été impurs. Expliquons cette grande vérité : quelle est cette source pure? C'est la raison, comme nous l'avons dit, laquelle tôt ou tard parle à tous les hommes. Elle nous a fait voir que le monde n'a pu s'arranger de lui-même, et que les sociétés ne peuvent subsister sans vertu. De cela seul on a conclu qu'il y a un Dieu, et que la vertu est nécessaire. De ces deux principes résulte le bonheur général, autant que le comporte la faiblesse de la nature humaine. Voilà la source pure. Quels sont les ruisseaux impurs? Ce sont les fables inventées par les charlatans, qui ont dit que Dieu s'était incarné cinq cents fois dans un pays de l'Inde, ou une seule fois dans une petite contrée de la Syrie, qui ont fait paraître Dieu, tantôt en éléphant blanc, tantôt en pigeon, tantôt en vieillard avec une grande barbe, tantôt en jeune homme avec des ailes au dos, ou sous vingt autres figures différentes.

Je ne mets point parmi les énormes sottises qu'on a osé débiter partout sur la nature divine, les fables allégoriques inventées par les Grecs. Quand ils peignirent Saturne dévorant ses enfants et des pierres, qui put ne pas reconnaître le temps qui consume tout ce qu'il a fait naître, et qui détruit ce qu'il y a de plus durable? Est-il quelqu'un qui ait pu se méprendre à la sagesse née de la tête du souverain Dieu, sous le nom de Minerve ; à la déesse de la beauté qui ne doit jamais paraître sans les Grâces, et qui est la mère de l'Amour ; à cet Amour qui porte un bandeau et de petites flèches, enfin à cent autres imaginations ingénieuses, qui

étaient une peinture vivante de la nature entière? Ces fables allégoriques sont si belles, qu'elles triomphent encore tous les jours des inventions atroces de la mythologie chrétienne ; on les voit sculptées dans nos jardins, et peintes dans nos appartements; tandis qu'il n'y a pas chez nous un homme de qualité qui ait un crucifix dans sa maison. Les papistes eux-mêmes ne célèbrent tous les ans la naissance de leur Dieu entre un bœuf et un âne qu'en s'en moquant par des chansons ridicules. Ce sont là les ruisseaux impurs dont j'ai voulu parler; ce sont des outrages infâmes à la Divinité, au lieu que les emblèmes sublimes des Grecs rendent la Divinité respectable ; et quand je parle de leurs emblèmes sublimes, je n'entends pas Jupiter changé en taureau, en cygne, en aigle, pour ravir des filles et des garçons. Les Grecs ont eu plusieurs fables aussi absurdes et aussi révoltantes que les nôtres; ils ont bu comme nous dans une multitude prodigieuse de ruisseaux impurs.

Le théisme ressemble à ce vieillard fabuleux, nommé Pélias, que ses filles égorgèrent en voulant le rajeunir.

Il est clair que toute religion qui propose quelque dogme à croire au-delà de l'existence d'un Dieu, anéantit en effet l'idée d'un Dieu. Car dès qu'un prêtre de Syrie me dit que ce Dieu s'appelle Dagon, qu'il a une queue de poisson, qu'il est le protecteur d'un petit pays, et l'ennemi d'un autre pays; c'est véritablement ôter à Dieu son existence; c'est le tuer comme Pélias en voulant lui donner une vie nouvelle.

Des fanatiques nous disent : Dieu vint en tel temps dans une petite bourgade ; Dieu prêcha, et il endurcit le cœur de ses auditeurs, afin qu'ils ne crussent point en lui ; il leur parla, et il boucha leurs oreilles; il choisit seulement douze idiots pour l'écouter, et il n'ouvrit l'esprit à ces douze idiots que quand il fut mort. La terre entière doit rire de ces fanatiques absurdes, comme dit milord Shaftesbury ; on ne doit pas leur faire l'honneur de raisonner; il faut les saigner et les purger comme gens qui ont la fièvre chaude. J'en dirai autant de tous les dieux qu'on a inventés ; je ne ferai pas plus de grâce aux monstres de l'Inde qu'aux monstres de l'Égypte ; je plaindrai toutes les nations qui ont abandonné le Dieu universel pour tant de fantômes de dieux particuliers.

Je me donnerai bien de garde de m'élever avec colère contre les malheureux qui ont perverti ainsi leur raison ; je me bornerai à les plaindre, en cas que leur folie n'aille pas jusqu'à la persécution et au meurtre; car alors ils ne seraient que des voleurs de grand chemin. Quiconque n'est coupable que de se tromper, mérite compassion ; quiconque persécute, mérite d'être traité comme une bête féroce.

Pardonnons aux hommes, et qu'on nous pardonne. Je finis par ce souhait unique que Dieu veuille exaucer !

DIALOGUES

ET ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES.

PREMIER DIALOGUE.

LES EMBELLISSEMENTS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

Les habitants de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses ; et vivent comme des enfants qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout; et oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cents ans sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures et de commerce, au point que, pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge et un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier siècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, et qui, nourris de la science des Persans et des Indiens, portèrent la raison et le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands hommes, et qui, à l'aide d'un bon visir [1], poliça, embel-

[1] Faut-il dire au lecteur que ce sultan est Louis XIV ; son visir, Colbert; et que le philosophe indien est Voltaire?

lit et enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, et firent des chansons contre le sultan, contre le ministre, et contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds et dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instruments, avec une grâce merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban; et enfin d'excellents chimistes qui, avec de l'essence de jambon et autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins et des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent, par ces beaux-arts, à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, et de cuisiniers, presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine et plus belle qu'elle ne l'était : on en parlait, et on ne fesait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, et qui disait volontiers et inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux et de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple semblable à celui de Pékin ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'est-à-dire de ces marchés et de ces magasins publics entourés de colonnes, et servant à la fois à l'utilité et à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très vilaines maisons sur de très beaux ponts, et qu'on désirait en vain des places, des fontaines, des statues, et tous les monuments qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire des choses admirables dans la théorie et ridicules dans la pratique : nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, et qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi; nous nous sommes mis à rire, selon notre coutume, et nous n'avons rien examiné. Oh bien! dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, et je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux, et qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; et ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitants de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, et ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talents qui dépendent de la nature et de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol et dans le travail. Le peuple le plus riche et le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain; et le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord, mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années; et où trouver de quoi les payer?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, et l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, et vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans; et la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Égyptiens pour bâtir des pyramides, et aux Chinois pour faire leur grande muraille? Des ognons et du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéants?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout, et vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, et la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, et ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête et des mains, et l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout; la nature nous a très bien traités: mais quelles dépenses énormes pour mettre tant de matériaux en œuvre!

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir et vêtir tous vos habitants; vous avez sous vos pas tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cent mille fainéants que vous pouvez employer; il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, et à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris et bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire; car assurément vous ne paierez rien aux Persans et aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très véritable; il ne sortira ni argent ni denrée de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang et de trésors?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres et de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien! si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur et pour sa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres! Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers éléments de la police?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du riz, du lin et des bestiaux donnassent du pilau et des chemises aux mendiants qu'on emploierait à remuer la terre et à porter des fardeaux, on ne serait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes qui, le long de l'année, sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingts jours pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces temps sont destinés au cabaret et à la débauche, et il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraîne des maladies? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année?

Cette conversation dura long-temps. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, et il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup, mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur et le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philosophe. Que j'aimerais à

les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un état! dit l'Indien. Cette conversation dura long-temps, et ne produisit pas grand'chose.

II.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

Eh bien! monsieur, le procès de ces pauvres orphelins?

L'AVOCAT.

Comment! il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies réelles; on n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune: et vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte: mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand' messe; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui?

L'AVOCAT.

Oui; et il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans Charondas.

LE PLAIDEUR.

Ce Charondas est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L'AVOCAT.

Point du tout; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point: mais un avocat le cite, les juges le croient, et on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi! l'opinion d'un Charondas tient lieu de loi?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet et Brodeau.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? est-ce que nous vivons sous Justinien ou sous Théodose?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse et les tournois, ils couraient dans la terre sainte avec leurs maîtresses: vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le temps d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends; vous n'avez point de lois, et vous allez demander à Justinien et à Charondas ce qu'il faut faire, quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez; nous avons plus de lois que toute l'Europe ensemble; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh! oh! voici bien une autre merveille!

L'AVOCAT.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-Putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Eh bien! qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes-la-Putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout à fait favorable; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes et Melun ne sont-ils pas en France? et n'est-ce pas une chose absurde et affreuse que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi?

L'AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitants de Guignes et ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes fesaient, dans le bon temps, deux empires séparés; et l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets; ces lois dépendaient

de la volonté de son maître d'hôtel, qui ne savait pas lire, et leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils; de sorte que, la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore et tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin contre un Auvergnat.

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, et messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits? et puisque les tailleurs et les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit partout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que, comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini; et il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi et qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure, mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne. Quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, et cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, et la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais et d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme, et que la religion était de l'homme à Dieu. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre-de-change. Ceux qui pèchent uniquement contre Dieu doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

Dieu veuille que vous l'entendiez davantage!

III.

MADAME DE MAINTENON [a] ET MADEMOISELLE DE LENCLOS.

MADAME DE MAINTENON.

Oui, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur? Non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Des consolations, madame! Je vous avoue que, n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des âmes pour qui c'en est assez: la mienne n'est pas de cette trempe: je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

J'entends. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié; et moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur: mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-temps?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation je compte surtout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Pour moi, je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me suis trompée la première. Si, lorsque nous soupions autrefois ensemble avec Villarceaux et Nantouillet, dans votre petite rue des Tournelles; lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion,

[a] Madame de Maintenon et mademoiselle Ninon de Lenclos avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans *, avait vu l'auteur, et même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de Châteauneuf que madame de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote et à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur et de la vieillesse.

* Elle est née en 1616, et morte en 1706.

quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces passeront par vos mains ; vous serez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : Leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement et de joie. Tout s'est accompli, j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers moments ; j'ai espéré la joie, et ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Les philosophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente ; et s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut : quelle erreur !

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes ; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin ?

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! ma chère Ninon, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que mademoiselle de Lenclos, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude ; c'est tout vous dire. Mon cœur est vide ; mon esprit est contraint : je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une âme languissante de ranimer une autre âme, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable [a].

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris dans sa petite maison avec l'abbé de Châteauneuf et quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience ; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

J. BERTAUT, évêque de Sées.

Buvez du fleuve Léthé, consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! Ninon, peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide ; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je vous aime toujours, madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite et malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! cruelle Ninon ! vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; et pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône, et je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la cour.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi ! se voir au faîte de la grandeur, être adorée, et ne pouvoir être heureuse !

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du malentendu. Vous vous croyez malheureuse uniquement par votre grandeur.

Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si

[a] Ce sont les propres paroles de madame de Maintenon.

bon, ni les desirs si vifs qu'autrefois? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, et vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une âme bien vive, et cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté, et de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'âme n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, chère Ninon.

MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Adieu, auguste infortunée.

IV.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup de bien, et par conséquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si Louis XIV n'en avait pas eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le grand Colbert en avait; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. Colbert trouva d'un côté l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles et trente ans de rapines l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change; il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance où la nécessité de gagner sa vie la condamne, et où l'on a cru long-temps que le bien de l'état devait la tenir; mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très considérable; il gouverne les grands qui pensent quelquefois, et les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre Colbert, ce qui est arrivé dans la musique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes capables d'exécuter la musique la plus savante s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie et dans l'administration. Colbert a fait plus que le duc de Sulli; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le ministre apercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le ministre prit le papier et lut :

« La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitants et dans leur travail.

« Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés et plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or et d'argent serait inutile : car pourvu qu'il y ait assez d'or et d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

« S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées et la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous, et le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or et l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie et dans le tra-

vail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment espagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemise et de pain.

« Je suppose que depuis Hugues Capet la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du temps de Hugues Capet ; car être riche, c'est jouir : or je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de Hugues Capet lui-même ; on a mieux cultivé les vignes, et je bois de meilleur vin ; on a perfectionné les manufactures, et je suis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les festins royaux de Hugues Capet. S'il se fesait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette ; et moi je me fais porter dans un carrosse commode et agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peint, il n'a fallu que de l'industrie : ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de Hugues Capet, et celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts ; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre ; on en fait des glaces.

« Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume ; c'est l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

« Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins ; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or et de l'argent qui me manquaient; c'était du café et de la cannelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café le matin, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

« Le but, le devoir d'un gouvernement sage est donc évidemment la peuplade et le travail.

« Dans nos climats il naît plus de mâles que de femelles ; donc il ne faut pas faire mourir les femelles ; or il est clair que c'est les faire mourir pour la société que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, et où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvents serait donc très bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui sont encore en France aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître : il faut cultiver les unes et les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière sûre de nuire à l'état ; c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, et de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est, ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

« Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, et cet argent va aux marchands, aux coiffeuses, et aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

« On sait que c'est un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendiants. Il y en a de deux espèces : ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des passants par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; et ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de Dieu, et reviennent souper chez eux dans de grandes maisons où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre, parce que, chemin fesant, elle produit des enfants à l'état, et que, si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons et des soldats : mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, et que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes et des colonies on souffre des habitants qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

« Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail et le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbi-

traire; mais dans un état bien policé il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand Sha-Abbas, en fesant en Perse tant d'établissements utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison. Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

« Qu'est-ce qu'un impôt? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfants. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe; il faut, en le fesant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

« Pendant la guerre, je suppose qu'on paie cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger; trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paie vingt-cinq; rien ne passe alors chez l'étranger: on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre; on cultive les campagnes; on embellit les villes: donc on est réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paie le plus; c'est incontestablement le plus laborieux et le plus riche.

« Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais: donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un état, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un Écossais, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions; mais, parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais? Il est resté des débris de son système une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, et qui peut faire la grandeur de la nation: donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal [a].

« Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie; répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse et la circulation des espèces et des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

« Défendre la sortie des matières d'or et d'argent est un reste de barbarie et d'indigence; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes et perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer, puisque, si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger: c'est perdre le commerce, puisque l'or et l'argent sont non seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

« Charger de taxes dans ses propres états les denrées de son pays, d'une province à une autre; rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, et la Guienne de la Bretagne, c'est encore un abus honteux et ridicule: c'est comme si je postais quelques uns de mes domestiques dans une antichambre, pour arrêter et pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus; et, à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir. »

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe; le ministre les goûta; il s'en procura une copie; et c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un ministre.

V.

MARC-AURÈLE ET UN RÉCOLLET.

MARC-AURÈLE.

Je crois me reconnaître enfin. Voici certainement le Capitole, et cette basilique est le temple; cet homme que je vois est sans doute prêtre de Jupiter. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RÉCOLLET.

Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère Fulgence le récollet, habitant du Capitole, confesseur de la duchesse de Popoli, et qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

[a] Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat, et donnait de grandes espérances.

MARC-AURÈLE.

Frère Fulgence au Capitole! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de Jupiter?

LE RÉCOLLET.

Allez, bonhomme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, et votre petite barbe? d'où venez-vous, et que voulez-vous?

MARC-AURÈLE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome: je suis Marc-Aurèle.

LE RÉCOLLET.

Marc-Aurèle? J'ai entendu parler d'un nom à peu près semblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURÈLE.

C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait et que j'ai aimée, ce Capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes, cette terre que j'ai rendue heureuse: mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, et je n'y ai plus retrouvé la statue du sage Antonin mon père: c'est un autre visage.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien, monsieur le damné. Sixte-Quint a relevé votre colonne; mais il y a mis la statue d'un homme [1] qui valait mieux que votre père et vous.

MARC-AURÈLE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser: tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné?

LE RÉCOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, et qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis [2]?

MARC-AURÈLE.

Hélas! j'étais bien loin de persécuter personne: je rendis grâce au ciel de ce que, par une heureuse conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de soif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur. Est-ce toujours sur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo: vous baiserez les pieds du saint père, et vous aurez des indulgences, dont vous paraissez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre, et dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain?

LE RÉCOLLET.

Si fait, si fait, il y a un empereur et un empire; mais tout cela est à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne, sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'e-tendent point raillerie, et qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèle, les Antonin, les Trajan, et les Titus, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des récollets! un pape! et l'empire romain dans une petite ville sur le Danube! Je ne m'y attendais pas: je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain, marcoman, quade, cimbre, ou teuton.

LE RÉCOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, et même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, et que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome; que frère Fulgence pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changements n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, et je le plains.

LE RÉCOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté, à la vérité, des torrents de sang, et il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela

[1] Saint Paul.

[2] L'an 174, l'armée de Marc-Aurèle, se trouvant resserrée dans une forêt de Bohême, était près de périr de soif. Une pluie abondante qui survint fut, dit Tertullien, l'effet des prières de la légion mélitine, qui était chrétienne.

pour que frère Fulgence dormît au Capitole à son aise.

MARC-AURÈLE

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue et bien malheureuse?

LE RÉCOLLET.

Déchue, si vous voulez; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux-arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés et des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruisent des Carthages; mais aussi nous n'avons plus de proscriptions : nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère Fulgence n'est pas philosophe.

LE RÉCOLLET.

Comment! je ne suis pas philosophe! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, et qui plus est la théologie.

MARC-AURÈLE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RÉCOLLET.

C'est... c'est ce qui fait que je suis ici, et que les empereurs n'y sont plus : vous paraissez fâché de ma gloire et de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURÈLE.

J'adore les décrets éternels; je sais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée; j'admire la vicissitude des choses humaines : mais puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RÉCOLLET.

Je vous excommunie, et je vais à matines.

MARC-AURÈLE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Être des êtres.

VI.

UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE,

SUR LA NÉCESSITÉ ET L'ENCHAÎNEMENT DES CHOSES.

LE JÉSUITE.

C'est apparemment par les prières de saint François Xavier que vous êtes parvenu à une si heureuse et si longue vieillesse? Cent quatre-vingts ans! cela est digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître Fonfouca en a vécu trois cents; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande estime pour François Xavier; mais ses prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers : et s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées, ce globe-ci serait tout autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingents. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre, que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre? Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changements considérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la science et du pouvoir des révérends pères jésuites; ils sont une partie fort estimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme, chaque être, tant jésuite que brachmane, est un ressort de l'univers; il obéit à la destinée, et ne lui commande pas. A quoi tenait-il que Gengis-kan conquît l'Asie? à l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, et vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment. Vous la cause de l'assassinat de Henri IV!

LE BRACHMANE.

Hélas! oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mil cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune et étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, et de là suivit évidemment la mort de Henri IV.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous, qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami Ériban, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un Grec, la fille de ce Grec s'établit en France, et épousa le père de Ravaillac. Si tout

cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événements de l'univers, passés, présents, et futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, et je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillants (car j'ai lu vos histoires, était aussi une des causes nécessaires de la mort de Henri IV, et de tous les accidents que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de La Barrière en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux Jean de La Barrière, qui fonda l'ordre des feuillants. Ravaillac fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JÉSUITE.

Malgré votre pied gauche et la servante du grand-père du fondateur des feuillants, je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre; je n'attache point d'idée à ces paroles. Être libre, c'est faire ce qu'on veut, et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire, les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes?

LE BRACHMANE.

Ce que nous disons vous et moi est peu de chose, sans doute; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JÉSUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra : mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes; vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre saint Ignace de Loyola n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, et si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole. Et puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles et indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Hé! que deviendront les futurs contingents?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle et toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier Dieu?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie, et qu'un pilote ait un vent d'est lorsqu'il faut qu'un vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père, prier c'est se soumettre. Bonsoir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRÈCE ET POSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSIDONIUS.

Votre poésie est quelquefois admirable ; mais la physique d'Épicure me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE.

Quoi ! vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens, nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE.

Mes principes le sont.

« Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti;
« Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res. »

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, et même les atomes et le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par Posidonius s'est faite toute seule.

LUCRÈCE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde et à moi que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSIDONIUS.

Comme, avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRÈCE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe ; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; et quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'Homère.

LUCRÈCE.

Non ; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière, organisée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval, et organisée plus finement, composera l'*Iliade*.

POSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve, et je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits ; je vous laisserai travailler, vous et tous les épicuriens du monde : consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédients tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRÈCE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivants.

POSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire ? Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre, et des blés sans germes, etc., etc., pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne, que je sache, n'a vu cette opération ; personne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE.

Eh bien ! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle, ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent et des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle, vous changez de sentiment : mais vous supposez toujours ce qui est en question ; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, et ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument : personne n'a jamais vu le soleil et les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former et recevoir la vie, on peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, et je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRÈCE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le Capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le Capitole. Mais ici les choses ne vont pas de même : le Capitole n'existe point par sa nature, et la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie? dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit; dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre et cette même nature, et un être inconnu qui agit sur elle.

POSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis et par sa volonté toute-puissante.

LUCRÈCE.

Quoi! c'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose qu'il en suppose une autre? c'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice et les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleil, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSIDONIUS.

Non; je n'ai pas recours à un Dieu parce que je ne puis comprendre la nature; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; et cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRÈCE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous et moi qui raisonnent.

POSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous disiez qu'elle la possède nécessairement. Or, si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout temps et en tout lieu : car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait; or certainement vous ne diriez pas que du fumier pense : la pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRÈCE.

Votre raisonnement est un sophisme. Je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière; cependant ce fumier, ce tas de boue, ne sont pas actuellement en mouvement; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or vous ne pouvez admettre les desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière : car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue existe toujours dans toute matière; or le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Égypte ne sont certainement pas en mouvement : une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Égypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent et puissant qui donne le mouvement, la vie, et la pensée.

LUCRÈCE.

Je peux vous répondre en disant qu'il y a tou-

jours eu du mouvement et de l'intelligence dans le monde : ce mouvement et cette intelligence se sont distribués de tout temps, suivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre ; elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement et sans la pensée ; il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fussent en elle.

POSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre ; il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement et la pensée avant que la matière fût en mouvement et qu'il y eût des hommes et des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière, et vous êtes forcé d'admettre un Être suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière et les êtres pensants. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, et vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous fesons des choses qui existent ? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos ; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, et que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation ? les hommes portent des chaussures ; direz-vous que les jambes ont été faites par un Être suprême pour être chaussées ? non, sans doute : mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, et ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire ils ont entrepris leur voyage. De même, après une infinité de formes et de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs et la cornée transparente qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, et les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, et ont pris la forme qu'ils ont ; alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil, long-temps répandue et écartée dans l'espace, s'est conglobée et a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement, en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout à l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présents de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits et des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps et pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, et que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, et de tels desseins sans un Être suprême ?

LUCRÈCE.

Si j'admets cet Être suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? sera-t-il hors de tout lieu ? sera-t-il dans le temps, hors du temps ? remplira-t-il tout l'espace, ou non ? Pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles et malheureux ? Pourquoi le mal moral et le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet Être suprême existe que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui et nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, et comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, et ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRÈCE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'Épicure !

POSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à Épicure qu'à la raison !

SECOND ENTRETIEN.

LUCRÈCE.

Je commence à reconnaître un Être suprême inaccessible à nos sens, et prouvé par notre raison, qui a fait le monde, et qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'âme dans mon troisième livre, admiré de tout les savants de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

« Idque situm mediâ regione in pectoris hæret. »

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Liv. III, v. 141.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de Cicéron ou de l'orateur Marc-Antoine, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? et si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix et de ses poumons?

LUCRÈCE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentiments de joie, de douleur, et de crainte?

« Hic exultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
« Lætitiæ mulcent. »

Liv. III, v. 142.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siége de l'âme.

POSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac et au cœur, qui descend aux parties de la génération, et qui leur imprime des mouvements; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRÈCE.

Non, je n'oserais le dire; mais, quand je placerai l'âme dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours : l'âme sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentiments par elle-même?

LUCRÈCE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment, parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile et rapide; parce que je suis un corps; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, et que par conséquent mon âme ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil et plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentiments et des pensées?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment, et des pensées.

LUCRÈCE.

Non; ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu et de mes organes.

POSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparement, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRÈCE.

Comme un arbre et de la terre pris séparément ne portent point de fruit, et qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons, et le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, et que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a pas en elle plus de droit à la pensée que

la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit : or une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la manière ignée.

LUCRÈCE.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement ; et cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure ; donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement ; je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées et dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, et toutes deux me prouvent également l'existence et la puissance d'un Être suprême auteur du mouvement et de la pensée.

LUCRÈCE.

Si notre âme n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSIDONIUS.

Vous et moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, et que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRÈCE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, et ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivants et pensants a toujours existé de tout temps.

POSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'Épicure, et que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles et pensants ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels pensants par eux mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensants par eux-mêmes.

LUCRÈCE.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une âme à son fils en formant son corps. Cette âme et ce corps croissent ensemble, ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause, et l'âme se dissout comme la fumée dans les airs.

« Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
« Crescere sentimus, pariterque senescere mentem :
« Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
« Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
« Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
« Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
« Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
« Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
« Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque ;
« Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
« Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
« Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :
« Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
« Crescere, et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit. »

Liv., III, v. 446.

POSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers ; mais m'apprenez-vous par là quelle est la nature de l'âme ?

LUCRÈCE.

Non, je vous fais son histoire, et je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRÈCE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfants ont des inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits ?

POSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une âme, faire des pensées, en jouissant de sa femme ? L'un et l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, et qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRÈCE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'âme.

POSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous.

Éclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRÈCE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, etc.

POSIDONIUS.

Vous ne pensez pas, sans doute, qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles?

LUCRÈCE.

Qui l'a jamais pensé?

POSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRÈCE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé.

LUCRÈCE.

Sans doute. La végétation et la vie sont des mots qui signifient des choses végétantes et vivantes.

POSIDONIUS.

Si l'arbre et l'animal ne peuvent se donner la végétation et la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées?

LUCRÈCE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, et je vous en parle.

POSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées? Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure?

LUCRÈCE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant; vous faites des vers en rêve; César prend des villes; je résous des problèmes: les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRÈCE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant, et attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer, ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir! ou enfin est-ce dans l'Être suprême que chaque être animé voit les idées des choses? Quelle est votre opinion?

POSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur-le-champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis Thalès jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout-puissant, et de nous garder de ces systèmes.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, et qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER.

Monsieur le sauvage, vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme, et que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là: l'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux: chaque espèce suit son instinct: nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER.

Comment! en société! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des spectacles, des couvents, des universités, des bibliothèques, et des cabarets?

LE SAUVAGE.

Non: est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, et qui forment cependant des nations considérables?

nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins ; nous nous procurons aisément la nourriture ; nous nous marions, nous fesons des enfants, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité, ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons sauvage un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, et qui s'enfoncent dans les forêts ; et de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées : que pensez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler, et de rire, et qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, et vous et moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique ; je n'en sais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais votre âme, monsieur ? votre âme ? quelle notion en avez-vous ? d'où nous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment et de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, et vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, et, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, et des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment savez-vous tout cela ? et de quelle nature est votre esprit ? comment votre âme anime-t-elle votre corps ? pensez-vous toujours ? votre volonté est-elle libre ?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions. Vous me demandez comment je possède ce que Dieu a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines, et des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit ; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon âme anime mon corps ; je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément ; quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près je le distingue mieux ; quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh ! vraiment oui, j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon et le mauvais, le juste et l'injuste ? Savez-vous quel est le meilleur des gouvernements, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme et la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut

dans la mer, et pourquoi vous n'avez point de barbe?

LE SAUVAGE.

En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon et très juste; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable; et que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, et très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parents et nos voisins. Sans beaucoup de peines et de chagrins, nous attrapons doucement notre centaine d'années; plusieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête; je veux vous la renverser. Dînons ensemble : après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des aliments qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, et boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le dîner, ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, et plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage.

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien; mais les médecins le savent, et vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très bien; écoutez. L'âme, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'âme, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent âgir l'un sur l'autre, cela fait que l'âme reçoit leur impression; et, comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux et bien profond; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles?

LE SAUVAGE.

Comment! il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons?

LE BACHELIER.

Assurément; et ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent et s'égorgent; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité et de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troie, que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie, que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cent cinquante-cinq millions six cent cinquante mille hommes, sans compter les petits enfants et les femmes écrasées dans des villes mises en cendres; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé; et les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection si l'âme n'était pas dans la glande pinéale. Car... Mais allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, et du juste et de l'injuste, et du beau, et du τὸ καλὸν, comme dit Platon?

LE SAUVAGE.

Mais, monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons

pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers et du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, et que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays et dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien! les femmes? elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles et douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers; c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus le droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon; ils sont bien les maîtres; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, et rien aux cadets; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre: apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est Dieu qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisants, vous autres messieurs les habitants de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous : nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtu!

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard!

LE BACHELIER.

Holà, hé! monsieur le sauvage, encore un petit mot; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la *Constitution*[1], qu'en pensez-vous?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien Ramus, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable!

ARISTE.

Ce Ramus était donc un homme bien abominable? Il avait fait des crimes bien énormes?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre Aristote, et on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce Charron qui s'avisa d'écrire de la sagesse, et ce Montaigne qui osait raisonner et plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes : mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste? Bayle, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant

[1] On appelle ainsi la bulle *Unigenitus*, par laquelle Clément XI condamna, le 8 septembre 1713, cent une propositions extraites des *Réflexions morales du P. Quesnel*.

d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande pour noyer les habitants, comme le voulait, dit-on, un grand ministre [1] qui n'était pas philosophe ?

ACROTAL.

Plût à Dieu que ce Bayle se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expose les choses avec une fidélité si odieuse ; il met sous les yeux le pour et le contre avec une impartialité si lâche ; il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger et même de douter : on n'y peut pas tenir ; et pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là et de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère... Mais ou courez-vous donc si vite?

ACROTAL.

Chez monsignor Bardo-Bardi. Il a deux jours que je demande audience ; mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora Buona Roba ; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'Opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentiments de Locke, d'un philosophe anglais ! Figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Hé ! quels sont donc, s'il vous plaît, les sentiments horribles de cet Anglais?

ACROTAL.

Que sais-je ! c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que Dieu, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations et des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence ni les éléments de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; et cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, si votre petit abbé, disciple de Locke, est assez malavisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter? quel mal a-t-il fait? a-t-il conspiré contre l'état? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

[1] Louvois.

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui? et n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette secte que des citoyens sans crédit, des Socrate, des Pomponace, des Érasme, des Bayle, des Descartes; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux et sur les trônes même; on se pique partout de raison, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste ; et c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger ! et de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors?

ACROTAL.

Non ; mais ils nous méprisent, puisqu'il faut tout dire ; ils se moquent quelquefois de nous, et nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien ; il ne faut se moquer de personne ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois et la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites ?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile ; car nous sommes bien au-dessus des lois.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous vouliez que les lois fondées sur la raison universelle, et nommées par les Grecs *les Filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, et qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, et que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons là les lois et les juges ; ne songeons qu'aux philosophes : il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, et les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques arguments? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien! dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal: ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de Locke que vous vouliez faire brûler; monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-mêmes; ne vous mêlez plus de raisonner; soyez honnêtes gens; soyez compatissants; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas, et il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ERASME, ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ÉLYSÉES.

Lucien fit, il y a quelque temps, connaissance avec Érasme, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ÉRASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ÉRASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps et ceux du mien: vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, et à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux; mais, moi, j'étais entouré de fanatiques, et j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative?

ÉRASME.

Aussi je ne riais guère; et je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais: on me crut fort gai et fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois était près d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps, les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez?

ÉRASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine! quelle est cette profession-là?

ÉRASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui: mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté!

ÉRASME.

C'est qu'étant fort jeune, et n'ayant ni parents ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce?

ÉRASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté ! Horace l'avait bien dit que tout irait en empirant :

« Progeniem vitiosiorem. »
Liv. III, ode VI.

ÉRASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes, dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu' ils en descendent, et qu'il y en ait quelques uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps.

ÉRASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien lit, et éclate de rire ; Rabelais survient.)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN et ÉRASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN, à Érasme.

Quel est cet original ?

ÉRASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, et pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN, à Rabelais.

Avais-tu fait, comme Érasme, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement, car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'Érasme ; et voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet ; voyant même que ce demi-plaisant d'Érasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi et de grand pontife jusqu'à celle de docteur en théologie, qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal [1], et je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisent.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, Érasme?

ÉRASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ÉRASME.

Que M. Rabelais me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer ; et comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. M. Rabelais, que vous voyez, imita le premier Brutus, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance et à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il ?

RABELAIS.

Un *papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, et à se croire le maître des rois ; et il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de Jupiter, de Neptune, et de Pluton, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec sécurité, des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspi-

[1] A Odet, cardinal de Châtillon.

ration. Car enfin on ne se moque pas de ses maîtres impunément : et j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, et votre nation le souffrait! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté, et de plaisanterie. On commença par faire pendre et par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts et les cardinaux. Le pays des Welches, dont je suis natif, nagea dans le sang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire, et à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, et m'en surent gré; les gens grossiers ne virent que les ordures, et les savourèrent; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, Érasme, pourriez-vous me prêter vos facéties?

(Ici Erasme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux, et, pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS, à Erasme.

J'ai lu vos écrits, et vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, et moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi, je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ÉRASME.

Et moi je le plains; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, et qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc! n'est-ce rien d'être détrompé?

ÉRASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, et les morts ne demandent leur chemin à personne.

Érasme et Rabelais raisonnèrent assez longtemps. Lucien revint après avoir lu le chapitre des *Torche-culs*, et quelques pages de l'*Éloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

XI.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

1757.

UN JÉSUITE, prêchant aux Chinois.

Je vous le dis, mes chers frères, notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases, vous n'avez qu'à croire sur-le-champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentiments. Jésus-Christ est mort pour tous, comme on sait, la grâce est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces et les miennes.

UN JANSÉNISTE, arrivant.

Vous en avez menti, enfant d'Escobar et de perdition; vous prêchez ici l'erreur et le mensonge. Non, Jésus n'est mort que pour plusieurs; la grâce est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, et vos prières sont des blasphèmes; car Augustin et Paul...

LE JÉSUITE.

Taisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de saint Pierre. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite Augustin et Paul; et venez tous, que je vous baptise.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste; vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plus tôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grâce.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, et vous en saurez plus en un moment que ces charletans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Église anglicane est la seule Église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-il pas dit?

LE JÉSUITE.

Les anglicans sont des déserteurs ; ils ont renoncé à notre pape, et le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé Luther. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, et des anglicans, et des molinistes, et des jansénistes, et des quakers, et ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in, cum, sub;* et buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, et le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Éternel a ordonné que je viendrais à Pékin, au jour marqué, confondre ces bavards; que vous m'écouteriez, et que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de Denys-le-Petit...

LE MUSULMAN.

Eh! mort de Mahomet, voilà bien des discours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer; et si quelqu'un de vous autres, après cela, s'avise de boire du vin, il aura affaire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfants, si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin, tant que vous voudrez; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui, comme vous savez, rumine, et n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou, si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai ; car...

LES CHINOIS.

Ah! par Confucius et les *cinq Kings*, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit? Monsieur le geôlier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

XII.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

1761.

MÉLINDE.

Eraste sort d'ici, et je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, et je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MÉLINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MÉLINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MÉLINDE.

Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouserez bientôt Éraste.

SOPHRONIE.

Je vous dirai, avec la même confiance, que je ne l'épouserai jamais.

MÉLINDE.

Quoi ! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laisse la liberté du choix; j'aime Eraste, et je ne l'épouserai pas.

MÉLINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. Éraste a de l'esprit, mais il l'a impérieux et mordant; il a des grâces, mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste, qui ruinent l'autre par l'exemple, et qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour Éraste, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse; je ne le serais pas avec lui; j'épouserai Ariste que j'estime, et que j'espère aimer.

MÉLINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvents, comme dans la plupart des colléges

où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie ; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur ; et, fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse : vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer : c'est un marché qu'on a fait sans vous ; et bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a crue digne de penser de moi-même, et de choisir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me fesant craindre les écueils du bel esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser et à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'âme, la comédie l'école des bienséances ; et j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusements, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'âme, et non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.

XIII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU LA TOILETTE

DE MADAME DE POMPADOUR.

1761.

MADAME DE POMPADOUR.

Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière, et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse ?

TULLIA.

Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine, et non à la française : je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne, et votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

TULLIA.

Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! ah ! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues ! vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, madame ?

TULLIA.

Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce Cicéron qu'un de vos protégés [1] a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris ; on y jouait *Catilina* et tous les personnages de mon temps ; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina, je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame ; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

[1] Crébillon, auteur de *Catilina*, etc., etc.

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe, cela n'est fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, qui assistait à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia en tirant un livre de sa poche.

Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

(Le savant présenta son livre à Tullia; c'était un recueil de vers pour madame la marquise: Tullia en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :)

TULLIA.

Monsieur, l'impression est une belle chose; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

LE SAVANT.

Oui, madame; mais on ne les lit plus; j'en suis fâché pour monsieur votre père; mais aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

(Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonné de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût : elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays Un duc et pair qui se trouva là lui répondit :)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe, et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié! cela est humiliant!

LE SAVANT, piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :

Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain [1]; encore est-il gouverné par une femme [2] qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

(Madame la marquise fit taire le savant, qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; et, tirant sa montre, à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait et à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :)

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Consolez-vous, madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien* : nul homme n'approche de César, avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina*; mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre, dans Racine, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'Opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, regardez cette maison qui est à une lieue.

[1] La Russie. — [2] Catherine II.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait!

M. LE DUC.

Eh bien, madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin après bien des tâtonnements, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler, monsieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil; les astres lui ont été soumis, et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc et pair; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé; mais pour ma science, elle est très commune; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage; mais avec des instruments grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, madame; nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages, et, pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines,* qui ont abruti, dans l'Europe, le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge [1]; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon [2], et cela nous a valu des instruments de guerre avec lesquels nous aurions exterminé les Scipions, Alexandre, et César, et la phalange macédonienne, et toutes vos légions: ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, les Alexandre et les César; mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur avec l'érudition d'un homme d'état; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC.

Ah, madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien! monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en saviez beaucoup plus que nous?

M. LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monuments de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; et voilà

[1] Alexandre Spina, religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique.

[2] Roger Bacon et Berthold Schwartz, tous deux bénédictins.

peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

(Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de *Castor et Pollux*. Tullia fut très contente des paroles et de la musique, *quoi qu'on die.* Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.)

XIV

LE CHAPON ET LA POULARDE.

1763.

LE CHAPON.

Eh, mon Dieu! ma poule, te voilà bien triste, qu'as-tu?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, et l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, et qu'ils finissaient par les châtrer: ils maudissaient la destinée et le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien! quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger! ah, les monstres!

LE CHAPON.

C'est leur coutume; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la gorge et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent; chacun dit de nous ce qu'il pense; on fait notre oraison funèbre: l'un dit que nous sentons la noisette; l'autre vante notre chair succulente; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins! je suis prête à m'évanouir. Quoi! on m'arrachera les yeux! on me coupera le cou! je serai rôtie et mangée! ces scélérats n'ont donc point de remords?

LE CHAPON.

Non, m'amie; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux, qui sont bipèdes comme nous, et qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé Débonnaire [1] qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait.

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si

[1] Louis-le-Débonnaire, roi de France, de 814 à 840.

perverse se dévore elle-même, et que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée et rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde?

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que même un nommé Pythagore, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient Porphyre le Pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

O le grand homme ! le divin homme que ce Porphyre ! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité il prouve que nous sommes les alliés et les parents des hommes ; que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes sentiments, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne serait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, et de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre ; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien ! dressa-t-on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain, et qui sauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, et qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire; ils disent qu'il était impie, et que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour, dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait « que Dieu avait fait un « pacte avec nous et avec ces autres animaux appelés *hommes ;* que Dieu leur avait défendu de « se nourrir de notre sang et de notre chair. » Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils désobéissent donc visiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilége de tuer et de dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer et de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres, nos éternels ennemis. Il y a longtemps qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous manger deux jours de la semaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi ; d'ailleurs cette loi, qui te paraît favorable, est très barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitants des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers et des rivières. Ils dévorent des créatures dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner, se mortifier.* Enfin je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois et plus abominable, plus extravagante et plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh, mon Dieu ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau?

LE CHAPON.

C'en est fait, m'amie, notre dernière heure est venue ; recommandons notre âme à Dieu.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera, une indigestion qui le fasse crever. Mais les petits se vengent des puissants par de vains souhaits, et les puissants s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! on me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me serre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

XV.

LES DERNIÈRES PAROLES D'ÉPICTÈTE A SON FILS [1].

ÉPICTÈTE.

Je vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre, et non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enseigné à l'être, mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

ÉPICTÈTE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains et votre âme sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, et vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui ; mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

ÉPICTÈTE.

Quelle est donc cette secte ?

LE FILS.

Elle est composée de ces Juifs qui vendent des haillons et des philtres, et qui rognent les espèces à Rome.

ÉPICTÈTE.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie.

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils. Il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela : les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point : ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme Pindare qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent : mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

ÉPICTÈTE.

Comment, de l'argent ! Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui ne peuvent gagner leur vie, et partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale : c'est ce que j'ai fait depuis qu'Epaphrodite m'affranchit, et c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers moments heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose : ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a, jusqu'à la dernière obole.

ÉPICTÈTE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, et vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh non ! ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent, car ils vous promettent la vie éternelle ; et si, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

ÉPICTÈTE.

Ce sont donc des assassins dont il faut au plus tôt purger la société.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce sont des mages qui ont des secrets admirables, et qui tuent avec des paroles. Le père, disent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs prosélytes, qui pue horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parents, nommé Ananiah, ayant vendu sa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur-le-champ. Sa femme vint ensuite ; Barjone la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

ÉPICTÈTE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules ; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécile, et cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à Simon Barjone, il est clair qu'on fait un bon marché.

ÉPICTÈTE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Être suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre Simon Barjone. Le Dieu très bon et très grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les Caton, les Scipion, les Cicéron, les Paul-Émile, les Camille, le père des dieux et des hom-

[1] Ce dialogue faisant partie du *Recueil nécessaire*, publié en 1765, me semble devoir être de 1763 ou 1764.

mes, n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de Dieu.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bonhomme Épictète ricane.*) Vous ricanez, mon père, vous levez les épaules.

ÉPICTÈTE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs, qui sont sans prépuce, et qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

ÉPICTÈTE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, et qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille [1], moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin;

2° Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit [2];

3° Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts [3];

4° Que si l'on ne hait pas son père, sa mère, et ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin [4];

5° Qu'il faut apporter le glaive et non la paix [5];

6° Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passants à venir aux noces, et jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale [6].

ÉPICTÈTE.

Hélas! mon sot enfant, j'étais tout à l'heure sur le point de mourir de rire, et je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation et de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'Épictète, ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux?

[1] Matthieu, chap. XIX, v. 24. — [2] Id., chap. V, v. 3. — [3] Id., ch. XVIII, v. 17. — [4] Luc, ch. XIV, v. 26; et Matthieu, ch. X, v. 36, 37, et 38. — [5] Matthieu, ch. X, v. 34. — [6] Id., ch. XXII, v. 13.

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caisse commune dont ils paient quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères; ils exigent un secret inviolable; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts, et qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

ÉPICTÈTE.

Imperium in imperio. Mon fils tout est perdu.

XVI.

UN CALOYER[1] ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

1763.

LE CALOYER.

Puis-je vous demander, monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Êtes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces Sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? Seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE HOMME.

J'adore Dieu, je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le *Zend-Avesta*, sur le *Veidam*, sur l'*Alcoran*?

L'HONNÊTE HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, et je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer et aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs?

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1° Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le *Pentateuque* qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Égypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans (quoiqu'il se trompe de deux cents), ce livre eût été probablement écrit en égyptien, et on nous dit qu'il l'était en hébreu.

[1] C'est le nom des moines grecs de l'ordre de saint Basile.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait, du temps de Moïse, d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits et des souliers, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour leur conserver leurs vêtements et leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le *Deutéronome* fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas l'intention que ce livre fût durable.

2° Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois que long-temps après Moïse ; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fût écrit dans le désert, et vraie s'il fut écrit à Jérusalem ; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, et qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, etc.

3° Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines après la mort, sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, et ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'âme. Serait-il possible que Moïse, inspiré de Dieu, eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp israélite, et qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? Zoroastre, antérieur au législateur juif, dit *, *Honorez, aimez vos parents, si vous voulez avoir la vie éternelle;* et le *Décalogue* dit (*Exode,* chap. 20, v. 12), *Honore père et mère, si tu veux vivre long-temps sur la terre :* il me semble que Zoroastre parle en homme divin, et Moïse en homme terrestre.

4° Les événements racontés dans le *Pentateuque* étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, et dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la *Genèse* est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Éden ; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin, que le serpent parle à Ève, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, et qu'une ânesse, qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siècles après ; que Dieu ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel ; qu'il ait fait la lumière, qui émane du soleil, avant le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme et la femme, il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme ; qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte ; qu'il ait condamné Adam à la mort, et toute sa postérité à l'enfer pour une pomme ; qu'il ait mis un signe de sauve-garde à Caïn qui avait assassiné son frère, et que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, selon le texte, le genre humain était borné à la famille d'Adam ; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre ; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les Métamorphoses d'Ovide, on n'est pas moins surpris que Dieu délivre de la servitude en Égypte six cent mille combattants de son peuple, sans compter les vieillards, les enfants et les femmes ; que ces six cent mille combattants, après les plus éclatants miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Égypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis et la mer Rouge ; que Dieu leur ouvre cette mer, et la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple, sous la main et sous les yeux de Dieu même, demande au frère de Moïse un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour ; que Moïse réduise cet or en poudre impalpable, et la fasse avaler au peuple ; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, et qu'Aaron, qui l'a jeté en fonte, soit déclaré grand prêtre pour récompense ; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes d'une part, et quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron ; et que dans une autre occasion Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5° Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, et qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les fem-

* Voyez le Sadder.

mes adultères, et qui ait respecté les femmes fidèles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la personne de Balaam.

6° On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles, et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7° Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué, les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes ; tant de prodiges de toute espèce exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison et la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des autres nations.

8° Toute l'histoire de Samson et de ses amours, et de ses cheveux, et de son lion, et de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de Josué et de Jephté semblent barbares.

9° L'histoire des rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi juif Saül ne trouve chez son peuple que deux épées, et son successeur David laisse plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres sont écrits par Dieu même ; vous savez que Dieu ne peut mentir : donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10° Les prophètes ne sont pas moins révoltants pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché et allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie se charger d'un bât et d'un collier, et se faire lier avec des cordes ; Osée à qui Dieu commande, en termes formels, de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire ensuite à une femme adultère ; Isaïe qui marche tout nu dans la place publique ; Ézéchiel qui se couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, qui mange une livre de parchemin, qui couvre son pain d'excréments d'hommes, et ensuite de bouse de vache ; Oolla et Ooliba qui établissent un bordel, et à qui Dieu dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne et le sperme d'un cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays et de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé ; et quand il voit Élisée faire dévorer quarante enfants [1] par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice, qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés, mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au *Nouveau Testament* sur *l'Ancien* peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? et, si elle était mauvaise, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'*Ancien Testament* a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le *Nouveau Testament* ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'*Ancien?*

L'HONNÊTE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des Grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du Fils ; avec des nestoriens qui nient que Marie soit mère de Dieu ; avec quelques Latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres ; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les chrétiens et les musulmans ; les guèbres les méprisent tous ; et le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jésus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la

[1] Quarante-deux.

divinité? pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Être des êtres; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jésus directement contraires l'une à l'autre; et que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms et dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph, qui n'est pas son père?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un Dieu est mort. Je lis les livres sacrés et les profanes de ces temps-là; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, et conduisit des mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière et marqué dans les fastes de tous les états. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs; mais comment, et à qui, et sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfants du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable et si insensée?

Je vois que les Evangiles qui nous restent se contredisent presque à chaque page. J'ouvre l'histoire de Josèphe, auteur presque contemporain; Josèphe, parent de Marianne, sacrifié par Hérodote; Josèphe, ennemi naturel de ce prince; il ne dit pas un mot de cette aventure; il est Juif, et il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer et de ce que je dois croire! Je lis les Écritures, et je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appelé Dieu; je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de Bélial, on voulait dire les méchants, et par les fils de Dieu, on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésus; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus; le respect pour les parents, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnés?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, etc., ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant et prouvant la vérité par des miracles éclatants et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux: Jésus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle?

Enfin comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats a cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort? Est-ce là Platon? Est-ce là Socrate, ou Antonin, ou Épictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jésus, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant: « Je suis venu apporter le glaive et non la paix; « je suis venu diviser le fils et le père, la fille, « la mère, et les parents. » Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur et d'effroi, et si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvements d'indigna-

tion et de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. Ananie et Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ ; ils ne l'ont pas dit ; et Pierre les punit en fesant mourir subitement le mari et la femme. Hélas ! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu fesait des miracles, ce serait pour guérir les hommes et non pour les tuer ; ce serait pour les corriger et non pour les perdre ; qu'il est un Dieu de miséricorde et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre, ayant fait mourir Ananie, et voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas, « Gardez-vous de « réserver pour vous quelques oboles ; si vous en « avez, avouez tout, donnez tout, craignez le « sort de votre mari ; » au contraire, il la fait tomber dans le piége ; il semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, et que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité et le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de Jésus. Les quatre *Évangiles* qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits ; mais ils attestent uniformément que Jésus fut soumis à la loi de Moïse depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue ; ils prêchaient une réforme ; mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis Dieu voulait-il donc qu'on cessât d'être Juif et qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si Jésus avait voulu établir une Eglise chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept sacrements dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je suis Dieu, engendré et non fait ; le Saint-Esprit procède de mon père sans être engendré ; j'ai deux volontés et une personne ; ma mère est mère de Dieu. Au contraire, il dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il « entre vous et moi ? » Il n'établit ni dogme, ni rite, ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme ; ils forgent des histoires, des prodiges, dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cent lieues de tour et de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, et qui disparaissait au point du jour ; telle est la querelle de Pierre et de Simon le magicien devant Néron ; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puérils on a forgés ! que de faux martyres, que de légendes ridicules ! *Portenta judaica rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc, sous le nom de *bonne nouvelle*, a-t-il eu le front de dire, au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées ; sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles ; sans qu'enfin Jésus vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté ? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de Jésus venant majestueusement dans les cieux.

Comment le fanatique qui rédigea les Epîtres de Paul est-il assez téméraire pour lui faire dire : « J'ai appris de Jésus que nous qui vivons nous « sommes réservés pour son avénement : sitôt « que le signal aura été donné par la trompette, « ceux qui sont morts en Jésus ressusciteront les « premiers ; puis nous autres qui sommes vivants « nous serons emportés avec eux dans l'air pour « aller au-devant de Jésus ? »

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ? Paul et les Juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de Jésus au son de la trompette ? Et où, s'il vous plaît, Paul avait-il appris de Jésus ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite et de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider Etienne ? Avait-il parlé à Jésus quand il fut ravi au troisième ciel ? Et qu'est-ce que ce troisième ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité, si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur et de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNÊTE HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans que trois font un, que Dieu est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparaît, et que c'est Dieu lui-même qui est fait sur-le-champ par un homme ?

C'est par la conversation, par le prédication, par les cabales; c'est en séduisant des femmes et des enfants, c'est par des impostures, par des récits miraculeux, qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très rares; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes; on était initié secrètement aux mystères des chrétiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non seulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien supérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était divisée en petites associations, égyptiennes, grecques, syriennes, romaines, juives, etc. La secte des chrétiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de Paul, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se sont ainsi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui seule, entre tant d'établissements humains, sembla être en naissant sous la protection de Dieu, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur; on n'y a rien changé. Les lois écrites par Mahomet lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son *Alcoran* est autant respecté en Perse qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'observe partout à la lettre; on n'est divisé que sur le droit de succession entre Ali et Omar. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de Jésus. Ce Jésus, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien; et probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif, dans l'observance de tous les rites juifs; circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de l'ixion, et du griffon, comme aussi du lièvre, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu et qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion et un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis; vous ne sacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre Jésus. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je serais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, et celui de ces premiers siècles à la religion de Jésus. Mais vous m'avouerez aussi que Dieu a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE HOMME.

Dieu varier! Dieu changer! cette idée me paraît un blasphème. Quoi! le soleil de Dieu est toujours le même, et sa religion serait une suite de vicissitudes! Quoi! vous le feriez ressembler à ces gouvernements misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux et contradictoires! Il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troisième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïse, un sixième à Jésus, et de nouveaux édits encore à chaque concile; et tout aurait changé, depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite Letellier [a]! Croyez-moi, tremblez d'outrager Dieu en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, et même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de Dieu, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNÊTE HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale; mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, et gravée au cœur de tous les hommes!

Si Jésus a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron comme chez le Chinois, *Aime ton prochain comme toi-même;* la loi des chrétiens a été, *Déteste ton prochain comme toi-même.* Athanasiens, persécutez les eusébiens, et soyez persécutés; cyrilliens, écrasez les enfants des nestoriens contre les murs; guelfes et gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour savoir si Jésus a ordonné au prétendu successeur de Simon Barjone de détrôner les empereurs et les rois, et si Constantin a cédé l'empire au pape Silvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris, si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Balthazar Gérard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de Dieu, Alexandre VI, souillé de meurtres et d'empoisonnements, dort dans les bras de sa fille Lucrèce; que Léon X nage dans les plai-

[a] Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* le mot BULLE.

sirs, que Paul III enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait son porte-singe cardinal (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur); tandis que Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe, que Pie V fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno, que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV sur les fesses des cardinaux d'Ossat et Duperron. Mêlez partout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages: et puis envoyez frère Trigaut et frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité, contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, et que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jésus-Christ.

L'HONNÊTE HOMME.

Des miracles? juste ciel! et quelle religion n'a pas ses miracles? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodote et les Tite-Live, par cent auteurs respectés des nations; et vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par Jean et par Marie, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et chez les Romains, dans des livres faits sans doute long-temps après la destruction de Jésusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page! Par exemple, il est dit dans l'*Évangile de saint Matthieu* que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs: or on voit dans l'histoire de Flavius Josèphe que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple et l'autel pendant le siége de Jérusalem par Titus. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles? pour être condamné à la potence chez les Juifs! Quoi! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice! S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, et d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, et des miracles de Jésus pour faire mourir Jésus en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, et une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées, et je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE HOMME.

Sans doute, l'âme demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer et par les flammes! Quelle horreur infernale! Ah! si votre religion était de Dieu, la soutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il besoin de dire: Crois ou je te tue! la religion entre l'homme et Dieu est l'adoration et la vertu; c'est entre le prince et ses sujets une affaire de police; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu sincèrement, simplement, et ne trompons personne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raisonnable, universelle: elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, et non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable, d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux et qu'il plonge presque toutes les âmes dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle? vous le savez; c'est d'adorer Dieu et d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie?

L'HONNÊTE HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatisme commence; la fourberie achève. Un homme puissant vient; il voit une foule qui s'est mis une selle sur le dos et un mors à la bouche; il monte sur elle et la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'état, le gouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire tous les moyens par lesquels elle s'est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes; on les défend.

Les premiers apôtres ont été expressément envoyés pour chasser les diables; on défend les diables: les apôtres se fesaient apporter l'argent des prosélytes; celui qui est convaincu de prendre ainsi de l'argent est puni: ils disaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et sur ce prétexte ils bravaient les lois; le gouvernement maintient que suivre les lois c'est obéir à Dieu. Enfin la politique tâche sans cesse de concilier l'erreur reçue et le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe; vous serez obligé

de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE HOMME.

Quoi donc ! ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paisiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la justice ?

LE CALOYER.

Non, vous risqueriez trop ; l'Europe est divisée en factions, il faudra en choisir une.

L'HONNÊTE HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité universelle, quand il s'agit de Dieu !

LE CALOYER.

Tel est le malheur des hommes. On est obligé de faire comme eux, ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'Église grecque.

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est esclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise romaine ?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle est tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche simoniaque qui achète sa honteuse dignité d'un grand visir, ni d'un prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux tel que je le suis de vous proposer la religion protestante.

L'HONNÊTE HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment pouvez-vous supposer que saint Pierre ne soit pas plus ancien que Luther, Zuingle, OEcolampade, Calvin, et les réformateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède, etc. ?

L'HONNÊTE HOMME.

Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par Luther ni par Zuingle. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'*Évangile* des chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestants réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses et funestes ; ils sont partout soumis aux magistrats, et l'Église romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestants se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences, et puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE HOMME.

Je vous ai dit ce que je préfèrerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine ; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul ; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. Le conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père et sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses ; ces lois sont de Dieu, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernements ; Dieu permet les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut le flatter ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas, en effet, offenser Dieu que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ; que l'assassin d'Urie soit son bien-aimé, et que le pieux Antonin lui soit en horreur ? N'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un Turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, des ognons au rang des dieux, il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est là ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Égyptiens, les Grecs, ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, et ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte, autant

que vous ; et, grâce au ciel, je vous ai déjà dit que les Turcs, sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

L'HONNÊTE HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, j'ajoute qu'étant homme, je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches, et de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion, digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs : mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Éternel, et que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes, et les talapoins, et de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête homme !

XVII.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR.

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

Comment me prouverez-vous l'existence de Dieu ?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'existence du soleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux causes finales ?

L'ADORATEUR.

Je crois une cause admirable quand je vois des effets admirables. Dieu me garde de ressembler à ce fou [1] qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée !

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'est non seulement celle de Socrate, qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de Jésus qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de Jésus, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des Jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large au Paraguai ! pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui Jésus a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

Jésus n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir Dieu en mangeant du mouton le vendredi, et en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que Jésus n'a jamais dit la messe, et qu'il mangeait gras le vendredi et même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple et naturelle de Jésus, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, et contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, et le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage, quand il dit que Dieu est son père, entend sans doute que Dieu est le père de tous les hommes : le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie et blasphématoire.

Il paraît que les paroles et les actions de ce sage

[1] Maupertuis. Voyez la *Diatribe du Docteur Akakia*, volume des *Facéties*, tome VIII.

ont été très mal recueillies; que parmi plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse. Chaque petite société chrétienne avait son *Évangile* particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces *Évangiles* ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un *Évangile*, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de Jésus n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, et que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, et au bout de trois cents ans on en fit un Dieu; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques, même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; et enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de Jésus, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à Jésus que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers dissiples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, et ont marché sur la tête des rois. Si Jésus a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens et le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que Jésus observa; elles étaient toutes juives; et nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. Jésus a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; et nous lui donnons deux natures. Jésus a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? non; et nous la fesons mère de Dieu. Jésus a-t-il dit qu'il était trin [1] et consubstantiel? non; et nous l'avons fait consubstantiel et trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien; je vous en défie.

[1] C'est la traduction du mot latin *trinus*, triple.

LE DOUTEUR.

Mais, monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien.

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était Jésus, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de Paul, meurtrier d'Etienne, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même et persécuté? Pourquoi rompit-il avec Gamaliel, son maître? est-ce, comme le disent quelques Juifs, parce que Gamaliel lui refusa sa fille en mariage, parce qu'il avait les jambes torses, et la tête chauve et les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les *Actes de Thècle,* sa favorite? a-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a mises sous son nom?

L'ADORATEUR.

Il est assez reconnu que Paul n'est point l'auteur de l'Épître aux Hébreux dans laquelle il est dit: « Jésus est autant élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. » (Ch. I, v. 4.)

Et dans un autre endroit il est dit que « Dieu l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges. » (Chap. II, v. 7.)

Et dans ses autres épîtres il parle presque toujours de Jésus comme d'un simple homme chéri de Dieu, élevé en gloire.

Tantôt il dit que « les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme sans voile déshonore sa tête. » (I. aux Cor., chap. XI, v. 5.)

Tantôt il dit que « les femmes ne doivent point parler dans l'église. » (Ibid., chap. XIV, v. 34.)

Il se brouille avec Pierre, parce que Pierre « ne judaïse pas avec les étrangers, et qu'ensuite Pierre judaïse avec les Juifs. » Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, et y amène les étrangers, pour faire croire aux Juifs qu'il n'est pas chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple; le grand-prêtre lui donne un soufflet; il est traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire? il fait deux mensonges impudents au tribun et au sanhédrin; il leur dit, Je suis pharisien et fils de pharisien, quand il était chrétien; il leur dit: « On me persécute parce que je crois à la résurrection des morts. » Il n'en avait point été question; et par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre en-

semble et diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection et l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous l'avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire « qu'il « a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a en« tendu des paroles qu'il n'est pas permis de rap« porter. » (II. Cor., chap. XII, v. 2, 4.)

Le voyage d'Astolphe [1] dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbéciles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel? C'est pour établir son autorité parmi eux; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes et tyranniques : « Si je viens encore une « fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui « auront péché ni à tous les autres. » (II Cor. ch. XIII, v. 2.)

Il est aisé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conserve toujours son premier esprit persécuteur, esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever audessus de leurs semblables, et de vouloir les opprimer : c'est la passion des tyrans. Quoi! Paul, Juif, feseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux mêmes qui n'auront pas péché! Néron, Attila, le pape Alexandre VI, ontils jamais proféré de si abominables paroles? Si Paul écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, et les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop raison; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé Paul, que pensez-vous des anciens Juifs?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, et ce que les Juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné et proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme, que Dieu ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien et du mal? que Dieu ait défendu à l'homme et à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien et ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, et qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales et leurs vieilles robes? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfants chéris, en larrons et en lâches, et pour les tirer misérablement de l'Égypte, au lieu de leur donner cette fertile Égypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations? Vous ne croyez pas que l'ânesse de Balaam ait parlé? Vous ne croyez pas que Samson ait attaché ensemble trois cents renards par la queue? Vous ne croyez pas que les habitants de Sodome aient voulu violer deux anges? Vous ne croyez pas...?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations; mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde et abominable; mais enfin Jésus, que vous aimez, était Juif : il accomplit toujours la loi juive; il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contradiction qu'il ait été Juif et que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : « Je ne suis pas venu apporter la « paix, mais le glaive [1]; » Ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : « Aimez Dieu et « votre prochain. » C'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne; c'est ainsi que je suis ami de Jésus; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de Dieu, ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

[1] *Orlando furioso*, c. XXXIV.

[1] Saint Matthieu, ch. X, v. 34.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que Jésus, qui n'ait recommandé la vertu comme Jésus.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc ! je suis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Aristide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Épictète, de Jésus.

Je dirai avec Epictète : « C'est Dieu qui m'a créé, « Dieu est au-dedans de moi, je le porte partout; « pourquoi le souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses, par d'infâmes de« sirs? Je réunis en moi des qualités dont chacune « m'impose un devoir; homme, citoyen du monde, « enfant de Dieu, frère de tous les hommes, fils, « mari, père; tous ces noms me disent, n'en dés« honore aucun.

« Mon devoir est de louer Dieu de tout, de le « remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu'en « cessant de vivre. »

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne [1], et cette belle maxime, « Bienheureux les pauvres d'esprit [2]. » Enfin j'adorerai Dieu, et non les fourberies des hommes; je servirai Dieu, et non un concile de Chalcédoine, ou un concile *in trullo;* je détesterai l'infâme superstition, et je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

XVIII.

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, et tous les talents nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans [a] l'ordre des lois. L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de M. l'intendant *des Menus* en exercice et de M. l'abbé Grizel. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie, et en voici un petit précis que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé Grizel, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna, Athalie,* et *le Misanthrope,* qu'il les eût fait représenter par des seigneurs et des dames devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé La Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs et ces dames, et Louis XIV lui-même; de leur refuser le sacrement de mariage et la sépulture? Non, sans doute, dit l'abbé Grizel; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand Louis XIV et toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand Louis XV dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Tuileries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Grizel : nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'Aubignac, le P. Le Bossu, supérieur de Sainte-Geneviève, le P. Rapin, l'abbé Gravina, le P. Brumoy, le P. Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Aristote enseigné l'art de la tragédie et de l'épopée? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Grizel; il est vrai que l'abbé de La Coste, M. de La Soile, et l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* prétendent que la déclamation, la musique et la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à David de danser que devant l'arche, et que de plus David, Louis XIV et Louis XV n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour, et qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, et que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle fou-

[1] Saint Matthieu, ch. V. — [2] Id., ch V, v. 3.

[a] L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, et où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître Ledain, et incendié au bas de l'escalier.

dre sur la tête de sa majesté très chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit Grizel.

Je veux vous pousser, dit *le Menu*. Non seulement Louis XIV, mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Trissino, le pape Léon X, dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies, et des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenses; je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'Église qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X et ses cardinaux.

Pourquoi donc mademoiselle Lecouvreur a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le sieur Romagnési, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien Romain? pourquoi une actrice des chœurs discordants de l'Académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu, sans avoir de corps, jusqu'au jour du jugement dernier, et seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'est uniquement, dites-vous, parce qu'on paie vingt sous au parterre.

Cependant ces vingt sous ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures ni pires, soit qu'on les paie, soit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une âme du purgatoire, soit qu'on le chante pour dix écus en musique, soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, soit qu'on vous le psalmodie par charité : donc *Cinna* et *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sous, que quand le roi veut bien en gratifier sa cour : or, si on n'a pas excommunié Louis XIV quand il dansa pour son plaisir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent, avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Grizel sentit la force de cet argument; il répondit ainsi : Il y a des tempéraments; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux et assez sages pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre et inimitable Molière dans la paroisse de Saint-Eustache; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joseph, selon notre belle et saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que saint Eustache est un si grand saint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infâme auteur du *Misanthrope* : mais enfin Saint-Joseph est une consolation; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte et la profane; la première est incomparablement plus légère; et puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre : celle où est Molière y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme mademoiselle Lecouvreur et Romagnési, qui sont sur les chemins : peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartufe;* je n'en voudrais pas jurer : mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans *Cariselli* [1] et dans *Pourceaugnac*, et qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai; cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé Grizel, et c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui sait l'histoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du R. P. Girard; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement; de plus, il souffla sur elle comme font tous les sorciers : seize juges déclarèrent Girard magicien; cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite et sorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, et que mademoiselle Clairon ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline [2] ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé Grizel, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur mademoiselle Clairon, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile : alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, et d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres; leurs parents n'ont ni assez d'argent ni assez de crédit pour gagner un procès; le public ne s'en soucie guère : il jouit des talents de mademoiselle Lecouvreur pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, et ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent Girard si habile; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous

[1] Titre d'un divertissement qui fait partie des *Fragments de Lulli*.

[2] Nom d'un personnage de *Polyeucte*.

manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac ;* il nous faut un malade, et nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles ; il y en a, et j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il est très dangereux d'offenser de grandes compagnies, et d'exposer les foudres de l'Église au mépris des personnes puissantes : mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles et comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier général ? Non, monsieur, dit l'intendant ; mon oncle avait cette place, mon père était receveur général des finances, et tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien ! répliqua Grizel, votre oncle, votre père, et votre grand-père, sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais ; et quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe.

Le Menu, à ce discours, ne sut s'il devait rire ou battre l'abbé Grizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, monsieur, dit-il au Grizel, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances du roi, et les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Grizel ; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'*Évangile* que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, et vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut ethnicus et publicanus* [1] est un passage assez connu : la loi de l'Église a été invariable sur cet article : l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué ; et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'*Œdipe* de Sophocle, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'*Œdipe* de Corneille [2]. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père, et votre oncle, et puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. Grizel, dit l'intendant ; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de Lulli ; et si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* et du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que saint Matthieu a damné les employés des finances après l'avoir été ; et qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps ; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; et si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit Grizel, vous y êtes ; on laisse l'*ethnicus* et le *publicanus* dans l'*Évangile ;* on n'ouvre point les anciens rituels, et l'on vit paisiblement avec les fermiers généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* et le *publicanus*. Je vous prie, mon cher Grizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres, et pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps.

Cela est tout simple, dit Grizel : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient Juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains : c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres et des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, et qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de Dieu contre les puissances et contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire ; et quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mors à la bouche, et qui monteront dessus pour renverser les états et les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice ; mais on conservera les anciennes pierres, quoique brutes et informes, parce qu'elles ont servi autrefois, et qu'elles sont chères aux peuples ; on les encastrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries et l'or qui seront prodigués, et il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préfèreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est là, monsieur, l'histoire succincte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été longtemps barbare ; et aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers généraux de toutes leurs richesses,

[1] Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 17.
[2] Depuis l'*Œdipe* de Voltaire, joué en 1718, on ne représente plus l'*Œdipe* de Corneille.

condamnées dans l'*Evangile*, et priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'*Évangile* n'a jamais proscrit, et dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, et permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, et que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi fesant sa charge? donc il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi jouant Cinna et Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Grizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'Église gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand Henri IV et Henri III, et Louis XII, le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, et Philippe-le-Bel, et Philippe-Auguste, et Louis VIII, et Philippe Iᵉʳ, et le saint roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, et de les faire mourir de mort subite; et après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, et lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils pèchent mortellement en fesant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher; s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi et la reine, qui ordonnent qu'on les amuse et qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Église les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers et les généraux; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurde; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome et dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie et après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui paient avec allégresse de quoi soutenir la gloire de son trône; qui, après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent Sophocle et Euripide, et qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques et d'imbéciles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle *la bonne compagnie;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre humain; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits; c'est pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé; c'est lui qui donne la réputation; et, pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis; et depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le P. Quesnel jusqu'au maraud qui fait la *Gazette ecclésiastique*, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, et que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, et nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand ils ont l'esprit occupé des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phèdre*, et *d'Athalie?* C'est là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lu l'*Œuvre des six jours*[1]*?* disons-nous. On nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés et la halle. Cela donne de l'humeur, et alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome et dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, et que

[1] Il y a ici une double allusion. L'Œuvre des six jours est l'*Explication littérale de l'ouvrage des six jours* (par Duguet), 1731, in-12; et la tragédie nouvelle est évidemment *Olympie*, que Voltaire appelait l'œuvre des six jours, parce qu'il l'avait composée en une semaine. BEU.

vingt châtrés ont fredonné un motet, tout est dit ; on va prendre le soir du chocolat à l'Opéra de Saint-Ambroise, et personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora Cazzoni, la signora Faustina, la signora Barbarini [1], encore moins le signor Farinelli, chevalier de Calatrava, et acteur de l'Opéra, qui a des diamants gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs : voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchants que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talents estimables ; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, et à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux-arts, ils se trouvent anéantis dans la foule Les passants ne regardent les chiens que quand ils aboient, et on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret ; ne me décelez pas ; et faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. Colardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus ;* mais achevez de me révéler vos mystères. Pourquoi de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi est le comble de l'insolence et du ridicule ? et pourquoi en même temps personne ne travaille-t-il à lever ce scandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit Grizel, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit et de la sottise, de l'industrie et de la paresse, de la philosophie et du fanatisme, de la gaieté et du pédantisme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, et de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna ;* le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna*, et le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur et les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple : mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

[1] La Barbarini est cette danseuse à laquelle, selon Voltaire, Frédéric II donnait plus d'appointements qu'à trois ministres d'état.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ; pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ; pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses et d'honneurs ; pourquoi saint Joseph ayant été charpentier, et son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, et s'est mis sans façon à leur place. Pourquoi a-t-on excommunié, anathématisé pendant des siècles, ceux qui disaient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire ?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'*Evangile* de se remarier, quand on a fait casser son mariage, et que nous permettons qu'on se remarie ? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, et subsiste dans Avignon.

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale et factieuse insolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever son petit-fils Joas chez elle ; tandis que si un prêtre osait, parmi nous, attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier supplice.

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs mêmes dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait, à la grand'messe, de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession. On représente encore des actes sacramentaux à Madrid, les jours de fêtes ; un comédien fait Jésus-Christ, un autre fait le diable, une actrice est la Sainte-Vierge, une autre Magdeleine à sa toilette ; Arlequin dit *Ave, Maria ;* Judas dit son *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendants de notre bon père Abraham ; et tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse, et d'esprit, qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous fesions bénir nos attelages à Sainte-Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes et

dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe; celui-ci, du courtisan; le chanoine, du moine; certains comédiens, d'autres comédiens, et chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, et nos petits-enfants nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbéciles. Laissons les tartufes crier encore quelque temps, et dès demain je vous mène à la comédie du *Tartufe*.

XIX.

ANDRÉ DESTOUCHES A SIAM.

André Destouches était un musicien très agréable dans le beau siècle de Louis XIV, avant que la musique eût été perfectionnée par Rameau, et gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel et aux grâces.

Avant d'avoir exercé ses talents, il avait été mousquetaire, et avant d'être mousquetaire, il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jésuite Tachard, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau; et Destouches parla toujours avec admiration du P. Tachard le reste de sa vie.

Il fit connaissance, à Siam, avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait Croutef: et il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à Croutef, avec les réponses de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers:

ANDRÉ DESTOUCHES.

Combien avez-vous de soldats?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Et de talapoins?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéants et très riches. Il est vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus; mais, en récompense, nos talapoins ont fait très grande chère, bâti de belles maisons, et entretenu de très jolies filles.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage et de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir; et s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, et qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'état.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Bravo! et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les lois. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes; car on sait qu'une coutume ayant été établie au hasard, est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province, comme les habillements et les coiffures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, et un agrément infini pour les juges, qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois constantes?

CROUTEF.

Dieu nous en préserve! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monsieur le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugements soient arbitraires.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrets forts et souples, les bras nerveux et les reins doubles; et nous rouons gaiement tous les innocents à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse et une prudence merveilleuses. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocents et

des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner ; ensuite vient la mort tout entière, ce qui donne dans le monde une grande considération, qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Rien n'est plus prudent et plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés.

CROUTEF.

Les enfants en sont privés : car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendants d'une faute de leur père.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao, nos voisins, n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage ; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, et que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, et surtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magistrature.

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse et un cœur plein de justice ; on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, et surtout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenser tous les talents, et de ne vendre aucun emploi.

André Destouches, qui était un peu distrait, comme le sont tous les musiciens, répondit au Siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordants, et voulut s'informer à fond de la musique siamoise ; mais Croutef, plein de son sujet, et passionné pour son pays, continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure musique que nous, et de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois sages et humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où, une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère, moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille pièces d'or, nous le respectons et nous allons dîner chez lui ; mais si une pauvre servante s'approprie maladroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse, nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique : premièrement, de peur qu'elle ne se corrige ; secondement, afin qu'elle ne puisse donner à l'état des enfants en grand nombre, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes ; troisièmement, parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, et qu'il serait ridicule d'employer dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes, plus cléments, plus raisonnables, dans les châtiments que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes, qu'ils sont sans doute les plus criminels de tous les hommes lorsque, s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parents dans un moment de raison. Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions qui ne vont pas à la vérité jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui rendent la vie si douce et si agréable qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite et son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Voilà ce qui est tout à fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain, à plusieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf

cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques uns de nos talapoins, ce qui est très prudent, il faut que ce talapoin siamois paie la première année de son revenu à ce tondu tartare, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu fesait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours [1] sur le côté droit ou sur le gauche? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits : elles ébranlaient le monde; le sang coulait pour elles : on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris; on écrasait leurs petits enfants sur la pierre avec une dévotion, une onction, une componction angéliques. Malheur à nous, enfants dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices! Mais au moins il nous reste, grâces au ciel, quelques bonnes âmes qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma et deux semi-comma, et si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3 et 9.

CROUTEF.

Par Sammonocodom, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, et vous me parlez de musique.

ANDRÉ DESTOUCHES.

La musique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon; puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF.

Je vous disais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en résultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à Sammonocodom et à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DESTOUCHES.

Et que voulez-vous de plus? il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

[1] Ezéchiel, ch. IV, v. 4.

XX.

SOPHRONIME ET ADÉLOS [1],

Traduit de Maxime de Madaure.

1766.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

Il y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime : je ne parle pas des empereurs et des consuls romains, ni même des évêques de ce nom: je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, est toujours appelé Maxime le magicien, ainsi qu'on nomme encore le curé Gaufridi, *Gaufridi le sorcier;* comme s'il y avait en effet des sorciers et des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours, quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur Julien, et c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur Marc-Aurèle fut le disciple, obtient de nous un peu plus de grâce. Il n'est point qualifié de sorcier; et il a eu Daniel Heinsius pour commentateur.

Le troisième Maxime, dont il s'agit ici, était un Africain né à Madaure, dans le pays qui est aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'empire romain. Madaure, ville considérable par son commerce, l'était encore plus par les lettres; elle avait vu naître Apulée et Maxime. Saint Augustin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaste, fut élevé dans Madaure; et Maxime et lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car Maxime resta toujours attaché à l'antique religion de Numa, et Augustin quitta le manichéisme pour notre sainte religion, dont il fut, comme on le sait, une des plus grandes lumières.

C'est une remarque bien triste, et qu'on a faite souvent sans doute, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de grands hommes, et qui fut probablement, depuis Atlas, la pre-

[1] *Sophronime* veut dire la pensée, le jugement, le bon sens; *Adélos*, l'obscur, le stupide.

mière école de philosophie, ne soit aujourd'hui connue que par ses corsaires. Mais ces révolutions ne sont que trop communes; témoin la Thrace, qui produisit autrefois Orphée et Aristote; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monuments de la correspondance qui subsista toujours entre le disert Augustin de Tagaste et le Platonicien Maxime de Madaure. On nous a conservé les lettres de l'un et de l'autre. Voici la fameuse lettre de Maxime sur l'existence de Dieu, avec la réponse de saint Augustin, toutes deux traduites par Dubois [1] de Port-Royal, précepteur du dernier duc de Guise.

LETTRE DE MAXIME DE MADAURE A AUGUSTIN.

« Or qu'il y ait un Dieu souverain qui soit sans commencement, et qui, sans avoir engendré rien de semblable à lui, soit néanmoins le père et le formateur de toutes choses, quel homme est assez grossier, assez stupide pour en douter? C'est celui dont nous adorons sous des noms divers l'éternelle puissance, répandue dans toutes les parties du monde... Ainsi, honorant séparément, par diverses sortes de cultes, ce qui est comme ses divers membres, nous l'adorons tout entier... Qu'ils vous conservent, ces dieux *subalternes*, sous les noms desquels et par lesquels, tout autant de mortels que nous sommes sur la terre, nous adorons le *père commun des dieux et des hommes*, par différentes sortes de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, et ne tendent qu'à la même fin! »

RÉPONSE D'AUGUSTIN.

« Il y a dans votre place publique deux statues de Mars, nu dans l'une, et armé dans l'autre, et tout auprès la figure d'un homme qui, avec trois doigts qu'il avance vers Mars, tient en bride cette divinité dangereuse à toute la ville... Sur ce que vous me dites que de pareils dieux sont des membres du seul véritable Dieu, je vous avertis, avec toute la liberté que vous me donnez, de ne pas tomber dans de pareils sacriléges. Car ce seul Dieu dont vous parlez est sans doute celui qui est reconnu de tout le monde, et sur lequel les ignorants conviennent avec les savants, comme quelques anciens ont dit. Or, direz-vous que celui dont la force, pour ne pas dire la cruauté, est réprimée par un homme mort, soit un membre de celui-là? Il me serait aisé de vous pousser sur ce sujet, car vous voyez bien ce qu'on pourrait dire sur cela; mais je me retiens, de peur que vous ne disiez que ce sont les armes de la rhétorique que j'emploie contre vous, plutôt que celles de la vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce Maxime.

DIALOGUE.

ADÉLOS.

Vos sages conseils, Sophronime, ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante et quinze; vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance: mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférents dont on dit que tant de sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort; je veux qu'on s'y résigne; nous le devons, puisque tout corps organisé, animaux pensants, animaux sentants, végétaux, métaux même, tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

ADÉLOS.

C'est précisément ce qui fait ma douleur. Je sais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de me croire heureux en considérant ma fortune, ma santé, mes richesses, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfants. Je ne puis songer sans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissements et des consolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, et qui s'appelle *le Coheleth* [1].

L'auteur me dit: Que m'importe d'avoir appris quelque chose, si je meurs tout ainsi que l'insensé et l'ignorant?—La mémoire du sage et celle du fou périssent également.—Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes; leur condition est la même; l'un expire comme l'autre, après avoir respiré de même.—L'homme n'a rien de plus que la bête.—Tout est vanité.—Tous se précipitent dans le même abîme.—Tous sont produits de terre, tous retournent à la terre.—Et qui me dira si le souffle de l'homme s'exhale dans l'air, et si celui de la bête descend plus bas?

Le même instructeur, après m'avoir accablé

[1] Philippe Goibaud Dubois, mort en 1694. Il avait commencé par être maître de danse, avant de traduire saint Augustin. Cl.

[1] L'*Ecclésiaste*, attribué à Salomon.

de ces images désespérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me consolant, est aussi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantissement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, dit-il, ont le malheur de savoir qu'ils mourront, et les morts ne savent rien, ne sentent rien, ne connaissent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire est donc un éternel oubli.

Que conclut-il sur-le-champ de ces idées funèbres? Allez donc, dit-il; mangez votre pain avec allégresse, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels discours je suis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, et que mon vin m'est d'une insupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental il se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentiments douloureux! vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout!

ADÉLOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le sens bien, mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettrez d'être sensible à cette destruction; et vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature?

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des *Tusculanes* de Cicéron, dans lesquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

ADÉLOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron et du Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de sa secte académique, qui permet de soutenir le pour et le contre: tantôt c'est Platon qui croit l'immortalité de l'âme; tantôt c'est Dicéarque qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnements me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens, qui me semblent si mal instruits, que l'air et le feu montent en droite ligne à la région céleste; et de là, dit-il, il est clair que les âmes au sortir des corps montent au ciel, soit qu'elles soient des animaux respirant l'air, soit qu'elles soient composées de feu [a].

Cela ne paraît pas si clair. D'ailleurs Cicéron aurait-il voulu que l'âme de Catilina et celle des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne?

J'avoue à Cicéron que ce qui n'est point n'est pas malheureux; que le néant ne peut ni se réjouir ni se plaindre; que je n'avais pas besoin d'une *Tusculane* pour apprendre des choses si triviales et si utiles. On sait bien sans lui que les enfers inventés, soit par Orphée, soit par Hermès, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais desiré que le plus grand orateur, le premier philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des âmes, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas! sur ces grands et éternels objets de la curiosité humaine, Cicéron n'en sait pas plus que le dernier sacristain d'Isis ou de la déesse de Syrie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'éclectisme, j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi, je vais encore vous parler de même: tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1° J'ai toujours, avec Platon et Cicéron, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec Épicure que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur, et comme tous les astres se meuvent selon les règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel Géomètre.

2° De là descendant à ses ouvrages, et rentrant dans moi-même, j'ai dit: Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, obéissent donc de même.

[a] « Perspicuum debet esse animos, cum e corpore excesserint, sive illi sint animales spirabiles, sive ignei *, sublimè « ferri. »

* Sive illi sint animales, id est spirabiles, sive ignei ...» (Tusc. I, 17.)

3° Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct et de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible et grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du Fabricateur éternel.

4° Il a donné aux hommes organisation, sentiment, et intelligence; aux animaux organisation, sentiment, et ce que nous appelons instinct; aux végétaux, organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5° Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour, et nous ne savons pas si les soleils qu'il a formés ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6° Ici vous me demanderez si je pense que nos âmes périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps, ou si elles revêtiront un jour le même, ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes.

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir; qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une âme. Je sais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser, et d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous qui puisse produire immédiatement nos pensées? car point de pensées dans l'homme avant la sensation: « Nihil est « in intellectu quod non priùs fuerit in sensu [1].» Donc c'est Dieu qui nous fait toujours sentir et penser: donc c'est Dieu qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens et je pense par mon propre pouvoir

Étant donc les instruments périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, et si ce ne serait pas une contradiction évidente. Jugez surtout si, en admettent un formateur souverain, on peut admettre des êtres qui lui résistent.

ADÉLOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connais point de système plus respectueux envers Dieu. Mais il me semble que si c'est révérer en Dieu sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, et c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si Dieu fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instruments de ses décrets absolus; et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que, dans votre système qui fait Dieu si grand et l'homme si petit, l'Être éternel sera regardé par quelques esprits comme un fabricateur qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète répandue dans la nature; nous retomberons peut-être dans le matérialisme de Straton en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps, comme vous, ces conséquences dangereuses, et c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles: mais je crois qu'on peut aisément se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer et pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne suis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que, s'il répond à une difficulté métaphysique insoluble, « ce n'est pas qu'il ait rien de solide « à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque « chose. »

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser Dieu d'injustice parce que les enfers des Égyptiens, d'Orphée et d'Homère, n'existent pas, et que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, sont des chimères absurdes, Les charlatans sacrés qui inventèrent ces horribles fadaises pour se faire craindre, et qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre humain; ils sont aussi méprisés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remords, qui ne manque jamais, et la vengeance humaine, laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchants, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de

[1] Ces paroles sont citées souvent comme étant d'Aristote. Plusieurs savants les ont vainement cherchées dans cet auteur; elles n'en sont pas moins restées texte consacré.

leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfants. Cicéron avait bien raison de dire. Ce sont là les vrais Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets et leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de Cicéron, c'est celle de Caton, de Marc-Aurèle, d'Épictète, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Cicéron avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute puissante et toute agissante nature de l'Être universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce qu'on veut: or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles, établies par le grand Être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde et qui pousse la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. Dieu soutient et dirige également la main de César qui tue ses compatriotes à Pharsale, et la main de César qui signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière pour sauver un homme noyé et pour le rendre à la vie obéit aux décrets et aux règles irrésistibles. Celui qui égorge et qui dépouille un voyageur leur obéit malheureusement de même. Dieu n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon; sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien et le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne fesait pas le bien nécessairement par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause, ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté; et c'est en cela que Dieu nous fit à son image; ce n'est pas en nous pétrissant de fange délayée, comme on dit que fit Prométhée.

« ...... Mixtam fluvialibus undis
« Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum. »

Ovid., Met., I, 82.

Certes ce n'est pas par le visage que nous ressemblons à Dieu, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres et toutes nos passions; c'est par l'amour et la connaissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, et une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître; je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du néant. Résignons-nous ensemble, mon cher ami, à ses lois universelles et irrévocables, et disons en mourant, comme Épictète:

« O Dieu! je n'ai jamais accusé votre providence. J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même; j'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté; j'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré de m'élever.

« Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique, j'en sors; et je vous rends mille très humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet univers. »

XXI.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A, B, C,

Traduit de l'anglais par M. Huet.

1768.

PREMIER DIALOGUE.

SUR HOBBES, GROTIUS, ET MONTESQUIEU.

A.

Eh bien! vous avez lu Grotius, Hobbes, et Montesquieu; que pensez-vous de ces trois hommes célèbres?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé; mais il est très savant: il semble aimer la raison et la vertu; mais la raison et la vertu touchent peu quand

elles ennuient : il me paraît de plus qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur. Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur, ainsi que son style, mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, Grotius est un franc pédant, Hobbes un triste philosophe, et Montesquieu un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, et on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius que, selon Tertullien, « la cruauté, la « fraude et l'injustice sont les compagnes de la « guerre ; » que « Carnéade défendait le faux « comme le vrai ; » qu'Horace a dit dans une satire, « la nature ne peut discerner le juste et « l'injuste [a] ; » que, selon Plutarque, « les enfants ont de la compassion ; » que Chrysippe a dit, « l'origine du droit est dans Jupiter ; » que si on en croit Florentin, « la nature a mis entre « les hommes une espèce de parenté ; » que Carnéade a dit que « l'utilité est la mère de la justice. »

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir quand il dit, dès son premier chapitre du premier livre, « que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers. » Je pense avec lui qu'Alexandre et Aristote ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, et pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi qui, Dieu merci, ne suis point théologien, je trouve Grotius un très bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il ast assez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes des peuples puissants dont elle était environnée ; mais que fait la circoncision « au droit de la guerre et de la paix [1] ? »

A.

Vous avez raison ; les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer les pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour et le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe très grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs, leurs prédécesseurs, avaient enseigné le monde ; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente ; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine et dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'âme que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par Hystaspe et par les sibylles, et l'aventure de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Lyco-

[a] « Nec natura potest justo secernere iniquum. »

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satire. Horace veut prouver contre les stoïciens que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

« . . . . Adsit
« Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas. »

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice : la nature connaît donc le juste et l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer ; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil ; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, et plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace, avant ce vers de mauvais exemple,

« Nec natura potest justo secernere iniquum,

« la nature ne peut discerner le juste de l'injuste ; » il y a, dis-je, un autre vers qui semble dire tout le contraire :

« Jura inventa metu injusti fateare necesse est. »

« Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice. »

La nature avait donc discerné le juste et l'injuste avant qu'il y eût des lois. Pourquoi serait-il d'un autre avis que Cicéron et que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle ? Horace était un débauché qui recommande les filles de joie et les petits garçons, j'en conviens ; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord ; qui flatte plus lâchement Octave qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai ; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché : mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi, je lis,

« Et natura potest justo secernere iniquum ; »

les autres mettront un *nec* à la place d'un *et* s'ils veulent. Je trouve le sens du mot *et* plus honnête comme plus grammatical : *et natura potest*, etc.

Si la nature ne discernait pas le juste et l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions ; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que saint Jacques semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son Epître (ch. II, v. 10) : « Qui « garde toute la loi, et la viole en un point, est coupable de « l'avoir violée en tout. » Saint Augustin, dans une lettre à saint Jérôme, relance un peu l'apôtre saint Jacques, et ensuite l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Augustin ! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité ? Tu abuses perpétuellement des mots : O sophiste africain ! Horace avait l'esprit plus juste et plus fin que toi.

N. B. Cet endroit d'Horace peut d'abord paraître obscur ; cependant, en y fesant attention, ou trouvera que le poëte dit seulement : Consultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injustice a fait naître l'idée de nos droits. L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse ; la raison nous apprend donc que tous les crimes ne sont pas égaux, puisqu'ils ne font pas un tort égal à la société, et que c'est de l'idée de ce tort qu'est née l'idée de justice. *Natura* ne signifie qu'instinct, premier mouvement.

[1] Ouvrage de Grotius.

phron. Le pédantisme et la justesse de l'esprit sont incompatibles.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des Lois?*

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies, et fortes, et des chapitres entiers dignes des *Lettres persanes :* le chap. XXVII du liv. XIX est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse ; j'y vois des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau, et quelques défauts de costume. Celui de l'inquisition [1] et celui des esclaves nègres [2] sont fort au-dessus de Callot. Partout il combat le despotisme, rend les gens de finance odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules ; ainsi tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni employé dans le ministère, ni aspirant à l'être, a été charmé, et surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, et qu'il n'y ait aucune méthode. Je suis encore plus étonné qu'un homme qui écrit sur les lois dise dans sa préface « qu'on ne trouvera « point de saillies dans son ouvrage ; » et il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est Michel Montaigne législateur : aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres qui ne contiennent pas douze lignes, et plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On ne croit pas lire un ouvrage sérieux lorsque, après avoir cité les lois grecques et romaines, il parle de celles de Bantam, de Cochim, de Tunquin, d'Achem, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire : il vous dit, d'après Puffendorf, que du temps du roi Charles IX il y avait vingt millions d'hommes en France. Puffendorf va même jusqu'à vingt-neuf millions : il parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant alors pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitants par celui des naissances et des morts. La France n'avait point en ce temps la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, le Roussillon, l'Artois, le Cambrésis, la moitié de la Flandre ; et aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'âmes tout au plus par le dénombrement des feux assez exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de Chardin, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, « qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ; » mais sans compter l'Euphrate, le Tigre et l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, et à la fertilité de la terre ; le Zinderud traverse Ispahan ; l'Agi se joint au Kur, etc. Et puis, quel rapport l'*Esprit des Lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, et de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. « En Europe, dit-il, les grands empires n'ont « jamais pu subsister : » la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans ; et « la « cause, continue-t-il, de la durée de ces grands « empires, c'est qu'il y a de grandes plaines. » Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes ; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, dont les branches couvrent l'Asie. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de Chardin, et n'en est pas plus vraie ; la religion mahométane, née dans le terrain aride et brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, de la Thrace, de la Mysie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, et il s'en est fallu bien peu qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jésusalem, et dans un pays de lépreux, où le cochon est un aliment presque mortel, et défendu par la loi. Jésus ne mangea jamais de cochon, et on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie. On ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque partout les citations sont fausses ; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que, dans le Testament attribué au

[1] Liv. XXV, ch. 13. — [2] Liv. XV, ch. 5.

cardinal de Richelieu, il est dit [a] « que, si dans « le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir ; tant « il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du « gouvernement monarchique. »

Le misérable Testament faussement attribué au cardinal de Richelieu dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles, au chap. IV : « On « peut dire hardiment, que de deux personnes « dont le mérite est égal, celle qui est la plus aisée « en ses affaires est préférable à l'autre, étant « certain qu'il faut qu'un pauvre magistrat ait « l'âme d'une trempe bien forte, si elle ne se « laisse quelquefois amollir par la considération « de ses intérêts. Aussi l'expérience nous apprend « que les riches sont moins sujets à concussion « que les autres, et que la pauvreté contraint un « officier à être fort soigneux du revenu du sac. »

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français ; il leur fait souvent dire tout le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernements, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs « [b] l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose « dire. » Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant : il fait dire à Plutarque « que les femmes n'ont aucune part au véritable « amour. » Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs : il y a un Protogène qui déclame contre les femmes ; mais Daphneus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphneus ; il fait un très bel éloge de l'amour céleste et de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité et du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, et celle d'Éponine, femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin il est clair que Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois,* a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

« [c] Des cadis ont soutenu que le grand-sei- « gneur n'était point obligé de tenir sa parole « ou son serment lorsqu'il bornait par là son au- « torité. »

Ricaut, cité en cet endroit, dit seulement, page 18 de l'édition d'Amsterdam, de 1671 : « Il y a même de ces gens-là qui soutiennent que « le grand-seigneur peut se dispenser des pro- « messes qu'il a faites avec serment, quand, pour « les accomplir, il faut donner des bornes à son « autorité. »

a Liv. III, ch. 5. — b Liv. VII, ch. 9.—c Liv. III, ch. 9.

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment : si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'*Alcoran* ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, et il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand-turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience ; il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles ni aux hérétiques ; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des Lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan ; il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, et nous ne les connaissons pas. Le comte de Marsigli, qui a vécu si long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance ni de leur empire, ni de leurs lois. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'*Alcoran,* avant celle que nous a donnée l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion et de leur jurisprudence est faux, et les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

« [a] Tout bas commerce était infâme chez les « Grecs. » Je ne sais pas ce que Montesquieu entend par bas commerce ; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, et que le père du démagogue Démosthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

« J'ai ouï plusieurs fois déplorer, dit-il [b], l'a- « veuglement du conseil de François Ier, qui re- « buta Christophe Colomb qui lui proposait les « Indes. » Vous remarquerez que François Ier n'était pas né lorsque Colomb découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil

a Liv. IV, ch. 8. — b Liv. XXI, ch. 22.

d'Espagne qui défend d'employer l'or et l'argent en dorure [a]. « Un décret pareil, dit-il, serait semblable à celui que feraient les états de Hollande, « s'ils défendaient la consommation de la cannelle. » Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons et les étoffes de l'étranger, et que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très raisonnable en Espagne eût été très ridicule en Hollande.

([b] Si un roi donnait sa voix dans les jugements criminels), « il perdrait le plus bel attri« but de sa souveraineté, qui est celui de faire « grâce. Il serait insensé qu'il fît et défît ses juge« ments. Il ne voudrait pas être en contradiction « avec lui-même. Outre que cela confondrait tou« tes les idées, on ne saurait si un homme serait « absous ou s'il recevrait sa grâce. »

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi, et en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'Alençon, pair de France, en 1458, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place, dans ces occasions, un grand *steward* qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugements criminels : les hommes sont trop faibles et trop lâches; l'haleine seule du prince fait trop pencher la balance.

« [c] Les Anglais, pour favoriser la liberté, ont « ôté toutes les puissances intermédiaires qui for« maient leur monarchie. »

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, et non pas puissante.

a Liv. XXI, ch. 22. En dorures et autres superfluités.
b Liv. VI, ch. 5. Texte de Montesquieu : S'il jugeait les crimes, il serait lui-même le juge et la partie.
c Liv. II, ch. 4.

« [a] Il ne suffit pas qu'il y ait dans une monar« chie des rangs intermédiaires, il faut encore « un dépôt de lois... L'ignorance naturelle à la « noblesse, son inattention, son mépris pour le « gouvernement civil, exigent qu'il y ait un « corps qui fasse sans cesse sortir les lois de la « poussière où elles seraient ensevelies. »

Cependant le dépôt des lois de l'empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes; ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute; en Suède, dans le sénat composé de nobles; et en dernier lieu l'impératrice Catherine II, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques et les lois de la justice distributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'état? Les lois du *tien* et du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites et d'être imprimées, le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer; et quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au [b] Tunquin tous les magistrats et les principaux officiers militaires sont eunuques, et que chez les lamas [c] la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, et n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Asiongaber en Afrique, et sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, et sur les richesses encore plus chimériques de Sofala? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées et l'*Esprit des Lois?*

Je m'attendais à voir comment les *Décrétales* changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain; par quelles lois Charlemagne gouverna son empire, et par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa; par quel art et par quelle audace Grégoire VII et ses successeurs écrasèrent les lois du royaume et des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur; par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque partout depuis les Othon, et celle des tribunaux appelés *parlements* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier*; je desirais de connaî-

a Liv. II ch. IV. — b Liv. XV, ch. 19 — c Liv. XVI, ch. 5.

tre l'histoire des lois sous lesquelles nos pères et leurs enfants ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations, et des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis et dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués et dépouillés par une horde de Francs? Quels furent bien précisément les lois et les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le parlement de la nation?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? Une foule de questions pareilles se présentent à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, et qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins? Quoi! Montesquieu me parle des lois de Bantam, et il ne connaît pas les lois de Charlemagne, et il le prend pour un bon législateur!

Je cherchais un guide dans un chemin difficile; j'ai trouvé un compagnon de voyage qui n'était guère mieux instruit que moi; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur, qui en a beaucoup, et rarement l'esprit des lois; il sautille plus qu'il ne marche; il brille plus qu'il n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge; et il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à surprendre.

Ce livre très défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remerciements du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit très souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres, il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile soit fondé sur une distinction chimérique. La vertu, dit il, est le principe des républiques, l'honneur l'est des monarchies[1] On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition et à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol[2].

[1] Liv. III, ch. III et VI.

[2] Cette idée de Montesquieu a été regardée par les uns comme un principe lumineux, et par d'autres comme une subtilité démentie par les faits; qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques discussions.

1o Montesquieu, en disant que la vertu était le principe des républiques, et l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler, sans doute, des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Partout l'intérêt et un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes, sont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le second, l'amour de la vertu est le dernier et le plus rare. Dans certains pays, la terreur ou les espérances religieuses tiennent lieu presque généralement de l'amour de la vertu.

Il est donc vraisemblable que, par principes des différents gouvernements, Montesquieu a entendu seulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or, sous ce point de vue, les républiques, étant l'espèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraissent devoir être les constitutions dont l'honneur soit plus particulièrement le principe.

2o L'expression de Montesquieu peut avoir encore un autre sens; elle peut signifier que dans une monarchie on évite les mauvaises actions comme déshonorantes, et dans une république comme vicieuses. Si par vicieuses on entend contraires à la justice naturelle, cette opinion n'est pas fondée; la morale des républicains est très relâchée; en général, ils se permettent sans scrupule tout ce qui est utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie; tout ce qui peut leur mériter l'estime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils sont donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur et la justice d'opinion.

3o Il y a enfin un troisième sens : Montesquieu a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par esprit patriotique? Dans ce sens, nous ne pouvons être de son avis; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion est un ressort de tous les gouvernements. Il aurait fallu dire, dans ce sens, que l'honneur et la vertu sont le principe des républiques, et l'honneur seul celui des monarchies; mais il y aurait eu encore une autre observation à faire. C'est qu'il existe dans toute constitution où le bien est possible, un esprit public, un amour de la patrie différent du patriotisme républicain; cet esprit public tient à l'intérêt que tout homme qui n'est point dépravé prend nécessairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste et raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les républiques; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différents, et qui dans aucun n'est rigoureusement exacte, ne peut guère être

utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi. K.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique; et il le fait bien voir lui-même sans y penser. « La nature de l'honneur, dit-il au chap. VII du « liv. III, est de demander des préférences et des « distinctions. Il est donc, par la chose même, « placé dans le gouvernement monarchique. »

Certainement, par la chose même, on demandait, dans la république romaine, la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, et dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernements en républicain, en monarchique, et en despotique [1].

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeler *despotes* les souverains de l'Asie et de l'Afrique: on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe, vassal du Turc, et vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote*, dans son origine, avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. Montesquieu, au commencement du second livre (chap. I), définit ainsi le gouvernement despotique: « Un seul homme, sans loi et « sans règle, entraîne tout par sa volonté et par « son caprice. »

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, et il me paraît très faux qu'il puisse exister. L'*Alcoran* et les commentaires approuvés sont les lois des musulmans: tous les monarques de cette religion jurent sur l'*Alcoran* d'observer ces lois. Les anciens corps de milice et les gens de loi ont des priviléges immenses; et quand les sultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solennellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, et je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays; je sais beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne; je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les lois, et non par une seule volonté arbitraire; je sais qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux; je sais que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi; je sais qu'on n'exécute pas à mort un portefaix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin, qui en rend compte à l'empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire et tyrannique? L'empereur y est plus révéré que le pape ne l'est à Rome: mais pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois? Une preuve que ce sont les lois qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, et nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce [1].

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que l'empereur de la Chine, car il est infaillible: et l'empereur chinois ne l'est pas: cependant cet évêque est encore assujetti à des lois.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçants de l'univers, puisqu'ils vendent et achètent jusqu'au droit de juger les hommes. Comment diable! si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, et d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir, moi septième, le maître absolu de la vie et de la fortune de mes concitoyens! On m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collègues, et j'ap-

[1] Liv. II, ch. I.

[1] Montesquieu n'a établi nulle part de distinction entre ce qu'il appelle monarchie et ce qu'il appelle despotisme: si dans la monarchie les corps intermédiaires ont le droit négatif, elle devient une aristocratie; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe et les empires de l'Orient, que celle des mœurs et des formes légales. Dans tous ces états, il y a des règles générales, des formalités reconnues dont jamais le souverain ne s'écarte. Le conseil du prince y est également supérieur à tous les tribunaux, dont il réforme à son gré les décisions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'état. Mais, comme il y a plus de lumières en Europe, les tribunaux y sont mieux réglés, et les lois laissent moins de questions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y sont plus douces, les conseils des rois européans cherchent à montrer de la modération, et ceux des rois asiatiques à inspirer la terreur. Enfin une prison dont le terme n'est pas fixé est la plus forte peine que les monarques européens imposent de leur volonté seule, tandis que les despotes commandent souvent des exécutions sanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernements absolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naissent des lumières, des mœurs, des opinions des différents peuples. K.

pellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des Châtillon et des Montmorenci, et je serais tuteur des rois pour mon argent! c'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que Jean-Jacques Rousseau veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit [a].

B.

Il est vrai que Montesquieu a la faiblesse de dire que la vénalité des charges [b] *est bonne dans les états monarchiques*. Que voulez-vous? il était président à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle et de la muscade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellents dans l'*Esprit des Lois*. J'aime les gens qui pensent et qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font desirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, et construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartements vernis et dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartements, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius; ils sont trop mal tournés, et les meubles trop à l'antique: mais vous, comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre?

B.

Elle a tout à fait l'air d'une prison, car il n'y loge guère que des criminels et des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les lois, que la *vérité* [c] ne s'en mêle pas; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout: il y a bien quelque chose de vrai dans quelques unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de Léviathan.

[a] Voyez *Émile*, liv. v.
[b] Liv. v, ch. 19.
[c] Le mot de *vérité* est là employé assez mal à propos par Hobbes; il fallait dire *justice*.

C.

Vous me paraissez, messieurs, fort peu contents des livres que vous avez lus; cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis Aristote jusqu'à Locke, et nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures et de vos réflexions.

A.

Très peu de chose.

B.

N'importe; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans des esprits et au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

SUR L'AME [1].

B.

Commençons. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les âmes humaines, de savoir d'où elles viennent, et où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'est bien dit, quoique cela n'importe guère. Quels que soient l'origine et le destin de l'âme, l'essentiel est qu'elle soit juste; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaisait tant à Cicéron. Qu'en pensez-vous, M. A? L'âme est-elle immortelle?

A.

Mais, M. C., la question est un peu brusque. Il me semble que pour savoir par soi-même si l'âme est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe; et c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi, qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce disait, il y a dix-huit cents ans,

« Ignoratur enim quæ sit natura animaï; »
LUCR., I, 113.

on ignore la nature de l'âme; il pouvait dire, on ignore son existence: j'ai lu deux ou trois cents dissertations sur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme saint Augustin avec saint Jérôme. Augustin lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne

[1] Voyez l'article AME, *Dictionnaire philosophique*, tome VII.

l'âme. Cicéron, meilleur philosophe qu'Augustin, avait dit souvent la même chose avant lui, et beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage, sans doute ; mais moi, je n'en sais rien, et à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont leur végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille âme qui dirige votre vieux corps?

A.

C'est précisément parce que je ne sais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une âme, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation : cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait : L'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on fesait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui fesait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être, il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appelle *philosophie*. Aristote réduisit cette chimère en méthode; de là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, et toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre âme, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'âme?

A.

Je ne dis pas cela : je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que Dieu nous accorde cinq sens et la pensée, et il se pourrait bien faire que nous fussions dans Dieu comme disent Aratus et saint Paul, et que nous vissions les choses en Dieu, comme dit Malebranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une âme : cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment?

B.

Assurément, et c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague et inexplicable *âme?*

B.

Non, sans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment, parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Eh bien! cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées, et je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête?

A.

Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie : « La difficulté n'est pas de savoir « seulement si la matière peut penser, mais de « savoir comment un être, quel qu'il soit, peut « avoir la pensée. » Je suis de l'avis de ce philosophe [1], et je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant, et nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous? comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous

[1] Ce philosophe est Voltaire lui-même.

ne savons pas seulement ce que c'est qu'une âme?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais nous connaissons très bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, et que les autres le soient envers nous, afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter, sentir, et penser.

TROISIÈME ENTRETIEN.

SI L'HOMME EST NÉ MÉCHANT ET ENFANT DU DIABLE.

B.

Vous êtes Anglais, M. A., vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste et l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, etc., etc., etc., etc.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* et *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative;* je ne connais de lois que celles qui me protégent, et je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit, et ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté et par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, et qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, et sans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'est pas plus archevêque de droit divin que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à Dieu de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que son bénéfice est de droit divin ; mais jusque-là je croirai son droit très humain.

B.

Ainsi tout est convention chez les hommes ; c'est Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une sans doute, c'est l'intérêt et la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, et que nous fesons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-temps que nous ne serions plus (Dieu merci). Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du serpent de Cadmus ; ils se battirent, et il n'en resta pas un. L'homme, étant né pour tuer son voisin et pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée, comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, et les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakers*, commencent à composer dans la Pensylvanie une nation considérable, et ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté et la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel ; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, et un très méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe, mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfants, et que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable,

c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y fesant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout à fait si méchant que certaines gens le crient dans l'espérance de le gouverner. Ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent. Il y a des maladies, sans doute; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils sont rares. Aucun pape, depuis plus de deux cents ans, n'a ressemblé au pape Alexandre VI; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le Christiern II de Danemarck et le Louis XI de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La Saint-Barthélemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'abbé de Caveyrac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de Rameau, ou de *Zaïre*, ou de l'Opéra comique, ou des tableaux exposés au Salon, ou de Ramponeau, ou du singe de Nicolet, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des arguments théologiques, il y aura bientôt deux cents ans tout juste. Les supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles Ier, ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; et comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner, et à plaisanter, « si tout n'est pas bien, « tout est passable. »

Il y a telle province, comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux; leurs femmes et leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles enfournent (non pas comme l'archevêque La Casa [a]); toutes ces bonnes gens sont trop occupées pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, et cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à psalmodier, d'une voix rauque et discordante, du latin qu'ils n'entendent point, et à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, si tout n'est pas bien tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion et d'une queue de serpent; qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps et dans notre âme; qu'ils sont nos souverains absolus, et qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? de quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hippocrate, et même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. D'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? Des dieux malfesants, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle; il fallait un miracle pour en guérir; on fesait des pèlerinages; on se fesait toucher par les prêtres : cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille. Dans un voyage à Paris je vis des épileptiques, dans la Sainte-Chapelle et à Saint-Maur, pousser des hurlements et faire des contorsions la nuit du jeudi saint au vendredi; et notre ex-roi Jacques II, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possédé de Mégère, et on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très nouveau, tenaient cette superstition des Égyptiens : les prêtres et les prêtresses d'Isis allaient par le monde disant la bonne aventure, et délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de Typhon. Ils fesaient leurs exorcismes avec des tambours de basque et des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la Phéni-

[a] Voyez les *Capitoli* de monsignor La Casa, archevêque de Bénévent; vous verrez comme il enfournait.

cie, l'Égypte et la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins, et, dans l'excès de sa brutale ignorance, il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de Satan, Asmodée, Mammon, Belzébuth, tous serviteurs du mauvais principe Arimane; et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies et les morts subites. Leurs livres saints, qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange Raphaël descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épousé sept maris à qui le diable Asmodée avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer dont les lois du *Pentateuque* n'avaient jamais dit un seul mot: presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée barath, des prières et des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés enfants de Bélial dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, et se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint, avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de saint Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés et damnés: étrange idée, sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité, d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles et raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres êtres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui, en un jour, arrache le cœur dans Carlisle [1] à dix-huit partisans du prince Charles-Édouard, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car eût-il eu à la fois l'âme d'un bourreau et d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfants à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, et que vous ne voulez pas en convenir; mais je serai curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots: « Tu es « Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église. » (*Matth.*, ch. XVI, v. 18.)

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfants. Dieu défend à Ève et à son mari de manger le fruit de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit (*Genèse*, ch. II, v. 17): « Le jour que vous en mangerez, vous mourrez « de mort. » Ils en mangèrent, et n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'âme, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné; ce sont donc ses enfants qui le seront; et comment cela? c'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Ève, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds); et la race d'Adam est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le diable; et le talon qu'il mord, c'est notre âme. « L'homme « écrasera la tête des serpents tant qu'il pourra » (*Genèse*, chap. III, v. 15); il est clair qu'il faut entendre par là le Messie, qui a triomphé du diable.

Mais comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent, en lui livrant tous les enfants qui ne sont pas baptisés? C'est là le mystère. Et comment les enfants sont-ils damnés, parce que leur premier père et leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? C'est encore là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés, et non pas pour Adam? car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe, attendu qu'Abel mourut sans être marié; et il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn; car il est dit que Dieu le protégea, et lui mit un signe, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il est dit même

[1] En 1746.

qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père et sa mère, sa sœur, dont il fit sa femme, et avec un fils nommé Énoch. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres, intitulé la *Science du gouvernement* [1], par un sénéchal de Forcalquier, nommé Réal, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais, quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfants morts sans être circoncis. Les Saducéens, qui ne croyaient pas l'immortalité de l'âme, et les Pharisiens, qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

Jésus fut circoncis à huit jours, et baptisé étant adulte, selon la coutume de plusieurs Juifs, qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'âme; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus et du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtements. Jésus, en un mot, circoncis et baptisé, ne parle dans aucun *Évangile* du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfants non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'Église n'avança cette cruelle chimère; et vous savez d'ailleurs qu'Adam, Ève, Abel, et Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'Africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de saint Paul pour en inférer, dans ses lettres à Évode et à Jérôme, que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers les enfants qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages, chap XLV. « La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfants mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en Jésus. »

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce; il ne se rétracte point, lui qui changea si souvent d'opinion. L'Église fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfants appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai, que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable; et le parrain, qui répond pour elles, est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout à fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal?

A.

Il est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. Dieu lui a donné l'amour-propre, qui lui est utile, la bienveillance, qui est utile à son prochain, la colère, qui est dangereuse, la compassion, qui la désarme, la sympathie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipathie envers d'autres. Beaucoup de besoins et beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison et les passions, voilà l'homme. Quand vous serez des dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

DE LA LOI NATURELLE ET DE LA CURIOSITÉ [1].

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait : qu'appelez-vous juste et injuste?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Égyptiens, les Athéniens, et même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père : car, malgré le *Lévitique*, la jeune Thamar dit à son frère Ammon : Mon frère, ne me faites point de sottises; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas [2].

[1] Cet ouvrage parut en 1764, 8 vol. in-4.

[1] On retrouve cet entretien avec peu de différence dans le *Dictionnaire philosophique*, au mot LOI NATURELLE.
[2] *Rois*, II, ch. XIII.

A.

Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père et sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne [1]. »

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin, bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car, au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage et industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; et chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant et en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin et son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui, oui, encore une fois; il y a une loi naturelle, et elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfants s'amusent à plumer leurs moineaux; et il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre et qui s'engloutit par degré dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, et tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfants dans leurs bras. Lucrèce en donne la raison (L. II, v. 4).

« .... Quibus ipse malis careas quia cernere suave est. »

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne sait ce qu'il dit; et il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fit les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons et les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. « Etrange empressement de « voir des misérables! » a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à Damiens une mort des plus recherchées et des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames; aucune d'elles assurément ne fesait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu et de la poix-résine bouillante dans ses plaies, et que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués et sanglants. Un des bourreaux jugea plus sainement que Lucrèce; car lorsqu'un des académiciens de Paris [1] voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, et qu'il fut repoussé par les archers : « Laissez entrer monsieur, dit-il, c'est « un amateur; » c'est-à-dire, c'est un curieux : ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé; c'est uniquement par curiosité, comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit : je conçois que l'homme n'aime et ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que, lorsque je m'en retrace l'horrible

[1] *Discours sur l'inégalité*, par Rousseau (seconde partie): c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, et de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, et Voltaire comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands hommes auxquels on ne pardonne rien. K.

[1] La Condamine.

tableau, je suis tenté de me rétracter, et d'avouer que l'homme est très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste et de l'injuste; un Attila, que saint Léon courtise; un Phocas, que saint Grégoire flatte avec la plus lâche bassesse; un Alexandre VI, souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnements, avec lequel le faible Louis XII, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne et la plus étroite alliance; un Cromwell, dont le cardinal Mazarin recherche la protection, et pour qui il chasse de France les héritiers de Charles Ier, cousins germains de Louis XIV, etc., etc., etc.; cent exemples pareils dérangent mes idées, et je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien! les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si Attila fut un brigand, et le cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des princes et des ministres honnêtes gens? et l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les lois: les Grecs les appelaient *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis près de me rétracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes sont méchants. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, et à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, et donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même écurie.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

DES MANIÈRES DE PERDRE ET DE GARDER SA LIBERTÉ, ET DE LA THÉOCRATIE.

B.

Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très profond: comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernements dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, et les autres qui sont mêlés de tous les précédents?

C.

Oui; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. A, quel est votre roman?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, et vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, et cultivent un assez bon terrain: car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes et une tête, il me paraît impossible que les habitants de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et, comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitants du midi du ruisseau se seront sûrement moqués de ceux qui sont au nord; et cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poing, de gaule et de pierres, à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusque-là de part et d'autre, celui qui passe pour le plus fort et le plus habile du village du nord dit à ses compagnons: Si vous voulez me suivre et faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance, qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmilière du septentrion; elle attaque la fourmilière méridionale dans la nuit, tue quelques habitants dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement Ulysse et Rhésus), enlève les filles et le reste du bétail; après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine et juge. L'invention de surprendre, de voler et de tuer ses voisins,

a imprimé la terreur dans le midi, et le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand homme; on s'accoutume à lui obéir, et lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer et voler, est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans Frontin comparable à celui des enfants de Jacob, qui venaient en effet du nord, et qui surprirent, tuèrent et volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique et de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de Dina, fille du patriarche Jacob, laquelle, ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, et les deux amants ayant couché ensemble, les enfants de Jacob proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils, et à tous les Sichemites, de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; et sitôt que les Sichemites, s'étant coupé le prépuce, se furent mis au lit, deux patriarches, Siméon et Lévi, surprirent eux seuls tous les Sichemites, et les tuèrent, et les dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système; car c'étaient les surpris, les tués et les volés qui avaient un roi, et les assassins et les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, et qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, et d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes, furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem et les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, et que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que Déjocès (s'il a existé), ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis, autre assassin, Genséric, Attila, se font rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois et les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtemps libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, et l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant, et en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort et au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernements comme les étoffes, dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins, et les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encore partout, et que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de Dieu même.

B.

Mais ces lois sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine peut très bien ne pas comprendre que Dieu soit descendu sur la terre pour ordonner le pour et le contre, pour commander aux Égyptiens et aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, et pour nous laisser à nous des prépuces et du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille et le lièvre en Palestine, en permettant le lièvre en Angleterre, et en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner; je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon! les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous saigne, celui-là vous purge, et cet autre vous tue; un nouveau venu empoisonne votre fils, et devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïse et les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler Dieu.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme et de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas; elle fascine, et le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père et sa mère mourir; ils sont tous deux vieux et malades, ils meurent; le rêve est accompli; le voilà persuadé qu'un dieu lui a parlé en songe. Pour peu

qu'il soit audacieux et fripon (deux choses très communes), il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un : il leur prédit la victoire, à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon; mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons et des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère-goutte du vin leur appartiennent.

« The priests eat roast-beef, and the people stare. »

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché : les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de Dieu. Samuel détrône Saül, Grégoire VII détrône l'empereur Henri IV, et le prive de la sépulture. Ce système diabolico-théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, et qui aient assez d'esprit et de courage pour rogner les ongles aux Samuel et aux Grégoire. Telle est, ce me semble l'histoire du genre humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécile d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magistrats éclairés, et un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers et des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines et la crédulité du peuple. L'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine; et les moines restent puissants jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

« Humani generis mores tibi nosse volenti
« Sufficit una domus. »

JUVÉNAL, sat. XIII, v. 159.

SIXIÈME ENTRETIEN.

DES TROIS GOUVERNEMENTS, ET DE MILLE ERREURS ANCIENNES.

B.

Allons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan du gouvernement populaire : « Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en « repentiras bien vite. » Avec sa permission, une maison et une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi ; mes enfants sont à moi ; mes domestiques, quand je les paie, sont à moi ; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron, qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur et mon ami le manufacturier, s'élèvent tous au-dessus de leur métier, et connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie, n'a la vexation et le mépris à redouter ; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc et pair pour être payé de ses fournitures : — Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? — Je vous demande pardon, monseigneur ; j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas un impôt dont on ignore la valeur et la cause, et jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'on joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite, et cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté et par bêtise.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état aristocratique, et deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, et je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur ;

j'aimerais mieux ne porter jamais de perruque. Il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur : cette aristocratie est le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'empire, je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. C, et j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; et je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un Français qui, dans un poëme [1] consacré aux vérités et non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement :

Aux murs de Wetsminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, et comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant et heureux avec des abus énormes ; et c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernements de la terre, depuis l'empereur chinois Hiao, et depuis la horde hébraïque, jusqu'aux dernières dissensions de Raguse et de Genève.

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante et un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de Bossuet, évêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Écriture sainte?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave et presque toujours révolté, vendu au marché par Titus et par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient immonde, et qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda et de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur David, lequel, ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina Urie dès qu'il fut le maître ; et ce sage Salomon qui commença par assassiner Adonias son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'Hérodote et de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, et sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une Didon, sœur prétendue de Pygmalion (qui ne sont point des noms phéniciens), s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, et que, le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage ; que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, et que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, et de l'anneau de Gygès, et des oreilles de Smerdis, et du cheval de Darius qui fit son maître roi de Perse ; qu'on s'étende sur les lois de Charondas, qu'on nous répète que la petite ville de Sybaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus et de Rémus, le cheval de Troie, et la baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne, et, à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays et par celles de ses voisins, la leçon sera longue ; mais aussi voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent : cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, et plus la vie est supportable [1].

[1] *Henriade*, chant I, v. 312.

[1] Voilà une grande vérité, très peu connue, mais dite si simplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée ; et on continue à répéter que Voltaire était un philosophe superficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur, ni énigmatique. K.

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

QUE L'EUROPE MODERNE VAUT MIEUX QUE L'EUROPE ANCIENNE.

C.

Seriez-vous assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens et les Romains; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée? les savetiers et les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies sont-ils supérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs font-ils oublier Cicéron et Démosthène? et enfin Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, et il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce, qui obéit au grand-turc, et la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris, qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; et de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage; les habitants de ces climats vivaient, comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône, à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, et que les découvertes de notre grand Newton soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou et de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube [1] et du Mançanarès; la lumière est venue du Nord, car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré : mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand César descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtements, de la bonne chère, avec de bonnes lois et de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie, et l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades; ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de César : ils mangeront du pain d'avoine, et s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil, et pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois schellings par livre sur son champ et sur son pré, et d'un schelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'est point altérée dans les îles Orcades et chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, et que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez; quoi! c'est suivre la nature que de sacrer un archevêque de Cantorbéry? d'appeler un Allemand transplanté chez vous, *votre majesté?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme, et de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun et mourants de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, et que deux petits coquins de la forêt Noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Eh bien! qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux et les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui est un grand don de Dieu), ceux qui proposeront des lois (ce qui est infiniment plus aisé), seront donc ceux qui auront le

[1] Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impression de cet ouvrage. K.

mieux obéi à la loi naturelle ; donc, plus les arts seront cultivés et les propriétés assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling, pour jouir plus sûrement de dix-sept autres schellings ; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être, sous le nom de roi, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords et les communes, le chef de la république ; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, et pour avoir la paix dans la maison ; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, etc., etc., nous fesons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but : mais le sauvage isolé et brut (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort), que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle, en étant inutile à lui-même et à tous les hommes ?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle, qui est leur instinct : les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers à soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, et allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est là l'homme naturel, et le Brasilien tout nu est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fève, qui ne sera en papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des Newton et des Locke, et alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brasilien soient assez forts et assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importent après tout le caractère d'un Brasilien et les sentiments d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, et non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÈME ENTRETIEN.

DES SERFS DE CORPS.

B.

Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins ; des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes ; des fainéants qui demandent l'aumône, et des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention, comme vous voyez ; et ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis : nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves, et qu'il y ait des charlatans dont on paie l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres [1]. Il est bien comique ; il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? n'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? la seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, et un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné ; l'un et l'autre sont

[1] Liv. xv, ch. v.

battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même ; et le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, et de la passer avec sa négresse et ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté, qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécile ; mais ne dites pas que je suis un coquin [1].

C.

Il me semble que Grotius, liv. II, chap. V, approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée, qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

B.

Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature [2]. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, et un Français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer ; il me dit : Brave Anglais, ne me tue pas, et je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail et d'ognons ; il me lit les soirs *Don Quichotte* à mon coucher : quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Justinien [1].

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit [a], et qu'il cite le capitaine Jean Perry dans l'*État présent de la Russie ;* mais il cite à son ordinaire. Jean Perry dit précisément le contraire [b]. Voici ses propres mots : « Le czar a ordonné que personne ne se dirait à « l'avenir son esclave, son golup ; mais seulement « raab, qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple « n'en tire aucun avantage réel, car il est encore « aujourd'hui esclave. »

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitants des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes, sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne, et ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe de mainmorte dans son territoire : telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, si des évêques et des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre sera signée

[1] Nous ne pouvons être ici d'accord avec Voltaire. 1° Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il résulte une lésion qui prouve qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des contractants, ou de la violence et de la fraude de l'autre. 2° Un engagement est nul, par la même raison, toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3° Quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre, à moins qu'il ne se fût vendu volontairement, et que cette permission fût une des clauses de la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime que dans des cas très rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. A. ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave et celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées ; son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, et est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge et partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres ; et alors cet esclavage est une violation du droit naturel ; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage. K.

[2] *Esprit des Lois*, liv. XV, ch. VII.

[1] Cela suppose qu'on a droit de tuer un homme qui se rend ; sans quoi, celui qui fait esclave un ennemi, au lieu de le tuer, est un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourse de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme esclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler qu'assassiner ; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'ensuit point qu'on ait sur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reste, ces décisions de M. A ne sont pas la véritable opinion de Voltaire. C'est un Anglais qu'il fait parler. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui se soucie fort peu des hommes assez lâches et assez imbéciles pour rester dans l'esclavage, et qui trouve fort bon qu'on le fasse esclave, s'il est assez faible pour préférer la vie à la liberté. K.

[a] Liv. XV, ch. 6 — [b] Page 228.

par le grand-turc et par toutes les puissances, et qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DES ESPRITS SERFS.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, et que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare, mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre et de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, et je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve [1]. Je suis avec mon cheval à peu près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim et d'un estomac, et qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile?

A.

Je lui donnerai sa liberté, sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

[1] C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave, qui sans cela deviendrait l'esclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté lorsqu'il m'aura valu ce qu'il m'aura coûté, si alors il est encore en état de vivre de son travail, à qui je ferai une pension s'il a vieilli à mon service? Je vois un esclave sur le marché, je lui dis : Mon ami, mes compatriotes sont des coquins qui violent le droit naturel sans pudeur et sans remords. On va te vendre 1,500 liv. ; je les ai ; mais je ne puis faire ce sacrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'achèterai, tu travailleras pour moi, et je te nourrirai; si tu travailles mal, tu es un vaurien; je te chasserai, et tu retomberas entre les mains dont tu sors; si je suis un brutal ou un tyran, si je te donne des coups de nerf de bœuf, si je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de sang-froid. Veux-tu me suivre? Mais cachons ce traité : on ne souffre ici, entre ton espèce et la mienne, que les conventions qui sont des crimes; celles qui seraient justes sont défendues. Ce discours serait celui d'un homme raisonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne serait pas son esclave. K.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appelez-vous esclavage de l'esprit?

B.

J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfants, comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime et barbare; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, et même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui [1], et faire d'Agnès une imbécile, afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances et les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, et de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute; et il faut punir le séditieux téméraire : mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais arguments. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises et des injures, faut-il défendre de parler? Chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques et à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement et noblement, elle vous aime et vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède, qui nous imite; elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

[1] *École des femmes*, acte III, scène II, septième maxime.

A.

J'aurais dressé un autel à Cicéron et à Tacite, gens de Rome l'ancienne ; je serais monté sur cet autel, et, le chapeau de Brutus sur la tête, et son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus ; j'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmyre et de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral Blake. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance, roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand-inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit Blake, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon, et signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs de tyranniser les âmes et de brûler les corps, comme les Persans et ensuite les Grecs et les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, et comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain?

B.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot et poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux, qui tremblent au premier son du tambour, et qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour et cent coups de fouet.

DIXIÈME ENTRETIEN.

SUR LA RELIGION.

C.

Puisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement et sur la religion?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par Jacques II et par son chancelier Jeffreys ; et milord de Kenterbury nous ferait donner le fouet à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, et notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Eh ! vous n'y pensez pas, M. C ; si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Édesse, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, et les prophéties des sibylles en acrostiches, et le symbole des douze apôtres, et le testament des douze patriarches, et le livre d'Énoch, et cinq ou six apocalypses, et de fausses constitutions apostoliques, etc., etc. Que n'écrivirent-ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse ! mais j'y veux du ménagement, comme dans la conversation des honnêtes gens ; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine (car c'est de quoi chaque nation se pique), cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelotes de neige n'ébranleront des murailles d'airain. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez : comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des

gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure et simple ; si par hasard des mages et des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinents à la morale divine des Zoroastre et des Confutzée, le genre humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant : quels sont donc ces préceptes de Zoroastre et de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point : « Ne fais pas aux hom« mes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Il dit : « Fais ce que tu veux qu'on te fasse, « oublie les injures, et ne te souviens que des « bienfaits. » Il fait un devoir de l'amitié et de l'humanité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, et qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites : « Quand tu seras en doute si « une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi « de la faire. »

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si, après cela, des docteurs persans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu et à la doctrine de la vertu des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains aliments en l'honneur de Zoroastre et de Confutzée ; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de la famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont disputé trois cents ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré ; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui fesaient passer dans leurs poches l'argent des âmes dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces âmes peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer et par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle et divine, contre les détestables abus de la religion sophistique, a été le bienfaiteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés, ou ils sont morts en l'air, et toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernements ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des naissances et des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles ; mais à quoi sont bons les théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que Scipion et Caton sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, et qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique et syncatégorématique ?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que « les parties irascibles et concupisci« bles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel ? » Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, et cinq cent mille hommes les étudient.

Les théologiens ont long-temps recherché si Dieu peut être citrouille et scarabée ; si, quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe, dans des pays qui ont produit de grands hommes. C'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs et les Romains dans plusieurs arts ; et nous sommes des brutes en cette partie ; semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots et sa marotte en cérémonie ; il se pavane, il décide ; et c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs et aux richesses. Thomas et Bonaventure ont des autels, et ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot et la scie, sont inconnus.

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie, comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale, et la chambre étoilée [1].

[1] Espèce d'inquisition d'état établie en Angleterre sous Henri VIII, et détruite en 1641 sous Charles I. K.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, et n'y laissons que les rossignols; conservons l'utile et l'agréable, c'est là tout l'homme; mais pour tout ce qui est dégoûtant et venimeux, je conseus qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie! bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut, et tolérons toutes les autres [1]. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres et tolérants.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur *la Grâce*, poëme didactique et un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre, à qui la grâce de Dieu est refusée (quoique votre monarque se dise roi par la grâce de Dieu tout comme un autre), l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats :

Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions...
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.

Chant. IV.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière et ses rayons clairs! Un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations; il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres! En quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle?* Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule [2], fabriquée à Paris dans un collége de jésuites, et scellée à Rome par un collége de cardinaux, a divisé toute la France et fait plus de prisonniers et d'exilés qu'elle n'avait de soldats? O le royaume fidèle!

Que l'Église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'Eglise gallicane; pour moi, je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Était-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens et imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Était-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines et de miracles? Ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs* pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, et que les anglicans, qui payaient autrefois le denier de saint Pierre, étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, et qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du saint-office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles, et quelquefois les états. Elle seule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens, qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la *science de Dieu :* or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorants que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées :

[1] Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin, il n'y a chez eux aucune religion nationale; mais quelques uns de ces états ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques; c'est leur dire de se réunir et de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverné un prêtre ne doit avoir ni plus de priviléges ni moins de droits qu'un géomètre ou un métaphysicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'esprit que la nature lui a donné. K.

[2] La bulle *Unigenitus*.

une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité ; elle rend juste et sage celui que la théologie a rendu inique et insensé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, et j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETIEN.

DU DROIT DE LA GUERRE [1].

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; et les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importants. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre et de la paix ; nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarrassez ; mais enfin de Groot ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, et même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince Eugène et le duc de Marlborough l'eussent étudié, quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays? Le droit de la paix, je le connais assez, c'est de tenir sa parole, et de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne sais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec les idées du juste et de l'injuste, avec cette bienveillance pour nos semblables que nous prétendons être née avec nous, avec le *to kalon*, le beau et l'honnête?

B.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière n'est pas si universel que vous le dites.

[1] Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, ce dialogue était donné sous ce mot, DROIT (DU) DE LA GUERRE, *Dialogue entre un Anglais et un Allemand*, et commençait au second alinéa : « Qu'entendez-vous par le droit de la guerre? ») Voyez le *Dictionnaire Philosophique*, tome VII.)

Nous avons déjà remarqué que les brames et les primitifs nommés *quakers* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très rarement le sang ; et je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus et de l'Hydaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les attaquer l'*Évangile* à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne, lorsqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, et les enfants sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les médecins rendent raison de la peste, des deux véroles et de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage et de la peste ; il suffit souvent qu'un ministre d'état enragé ait mordu un autre ministre, pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais, quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre?

A.

Je n'en connais que deux, dont la tragédie s'est emparée ; la crainte et la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix ; et la pitié, que la nature a mise dans nos cœurs comme un contre-poison contre l'héroïsme carnassier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je sais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus* [1], composée par un Français qui pense profondément :

> La loi de l'univers, c'est, *Malheur au vaincu.*
>
> Acte III, scène IV.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage, je le nourris bien, je le caresse, et je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

[1] Cette pièce est de Saurin.

C.

Cela n'est pas consolant, car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons et les Danois, et ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs. Une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main et un code dans l'autre; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'est-à-dire après la rapine; et ces lois ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses lois?

A.

Je ne dirais rien : je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer : s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi! point de loi de la guerre? point de droit des gens?

A.

J'en suis fâché; mais il n'y en a point d'autre que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois, tous les ministres, pensent comme moi; et c'est pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ses troupes, qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines, et qu'il passe son temps à lire Grotius, vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela?

A.

Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition; alors les chiens d'égale force montrent les dents, et ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains, ces grands législateurs?

A.

Ils fesaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle; mais, quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand César, le mari de tant de femmes, et la femme de tant d'hommes; il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple; ensuite, quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les lois et les beaux règlements; on bâtit des cirques, des amphithéâtres, on élève des aqueducs, on construit des bains publics, et les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on observe : par exemple, on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ses morts; on stipule qu'on ne se battra que dans un certain endroit; on accorde une capitulation à une ville assiégée, on lui permet de racheter ses cloches; on n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue; vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains; et s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce sont là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives, qu'on exécute réciproquement? La guerre ne les a pas dictées; elles se font entendre malgré la guerre; et sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés, et près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à son tour; s'ils font grâce pour qu'on la leur fasse, direz-vous que c'est là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature et l'intérêt, malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre : le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin et l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre, et que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez point de guerre juste!

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce; cela me paraît contradictoire et impossible.

B.

Quoi! lorsque le pape Alexandre VI, et son infâme fils Borgia, pillaient la Romagne, égorgeaient, empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays, en

leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui fesaient la guerre? ceux qui se défendaient la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement que l'un des deux n'ait pas tort, et il est absurde et barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent : mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au duc d'Anjou, et, avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes; je vous demande si la chose est juste.

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation espagnole disait : Nous voulons le duc d'Anjou; le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament; nous y avons souscrit; nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivants et des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation et ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans, jusqu'à ce que les enragés, épuisés, n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hasard, le mélange de bons et de mauvais succès, les intrigues, la lassitude, ont éteint cet incendie, que d'autres hasards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance, avaient allumé. La guerre est comme le mont Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, et ses embrasements s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, descendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix est pire; les renards, les oiseaux de proie les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent; et cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, et se soucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur, et la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur, c'est la destinée. Vos moralistes font très bien de crier toujours : « Misérables mortels, soyez justes et bienfesants; « cultivez la terre et ne l'ensanglantez pas. Prin« ces, n'allez pas dévaster l'héritage d'autrui, de « peur qu'on ne vous tue dans le vôtre. Restez « chez vous, pauvres gentillâtres; rétablissez vo« tre masure; tirez de vos fonds le double de ce que « vous en tiriez; entourez vos champs de haies « vives; plantez des mûriers; que vos sœurs vous « fassent des bas de soie; améliorez vos vignes; « et si des peuples voisins veulent venir boire « votre vin malgré vous, défendez-vous avec cou« rage; mais n'allez pas vendre votre sang à des « princes qui ne vous connaissent pas; qui ne « jetteront jamais sur vous un coup d'œil, et qui « vous traitent comme des chiens de chasse qu'on « mène contre le sanglier, et qu'on laisse ensuite « mourir dans un chenil. »

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas, et brigueront l'honneur d'être lieutenants de houssards.

Pour les autres moralistes à gages, que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, et, au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé et sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée : mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infâme friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire, ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du

meurtre ; et leurs confrères chantent, pour de l'argent, des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

B.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe et argumentant Bourdaloue, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons ; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant et doux Massillon, en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait, à la vérité, quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce desir, dit-il, de voir vos services « récompensés, s'il est modéré... s'il ne vous porte « pas à vous frayer des routes d'iniquité pour « parvenir à vos fins... n'a rien dont la morale « chrétienne puisse être blessée. » Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de Catinat. « O mon Dieu ! faites-le « précéder toujours de la victoire et de la mort ; « répandez sur ses ennemis des esprits de terreur « et de vertige. » J'ignore si la victoire peut précéder un régiment, et si Dieu répand des esprits de vertige ; mais je sais que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'empereur, et que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit, avec édification, les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse [1], d'éventrer les femmes, d'écraser les enfants à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé ; et les Juifs, pour prix de leurs psaumes, furent toujours vaincus et esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage ; depuis un Aaron, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au prédicant Jurieu, prophète d'Amsterdam. Les négociants de cette ville, aussi sensés que ce pauvre garçon était fou, le laissaient dire et vendaient leur girofle et leur cannelle.

C.

Eh bien ! n'allons point à la guerre, ne nous fesons point tuer au hasard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérants*.

[1] Ps. XLIV, v. 4, et CXXXVI, v. 9.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

DU CODE DE LA PERFIDIE.

B.

Et du droit de la perfidie, qu'en dirons-nous?

A.

Comment, par saint George ! je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien?

B.

Je le trouve partout. La première chose que fait Moïse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Égyptiens, pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est, à la vérité, accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très renommées. Celles du patriarche Jacob envers son beau-père et son frère ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David, qui s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes et de débauche, et ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Achis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfants des villages, qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet, et lui fesait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes et les petits garçons appartenants au roitelet Saül ! Vive surtout sa perfidie envers le bonhomme Uriah ! Vive celle du sage Salomon, inspiré de Dieu, qui fit massacrer son frère Adonias, après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encore des perfidies très renommées de Clovis, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime surtout sa conduite envers les assassins d'un Regnomer, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière, et les paya en fausse monnaie ; mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnaie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des princes qui tous ont bâti des églises et fondé des monastères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain ; car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis et ses pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je souhai-

terais, pour l'édification du genre humain, qu'on jetât dans le feu toute l'histoire civile et ecclésiastique. Je n'y vois guère que les annales des crimes; et soit que ces monstres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tyburn. Et puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long et si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux; on y est maître du moins de feindre des exemples de vertu : mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse et honnête dans tout son roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque*, s'il n'était pas tout en digressions et en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du *Télémaque*, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman, au livre XX, Adraste, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dioscore se réfugie chez les princes grecs, et, n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque, inspiré par Minerve, leur persuade de ne point écouter Dioscore, et de le renvoyer pieds et poings liés au roi Adraste. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve, c'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le fasse mourir dans les tourments, et qu'Adraste ressemble en tout à David, qui jouissait de la femme en fesant mourir le mari! L'onctueux auteur du *Télémaque* n'y pensait pas. Ce n'est point là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant et d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de Dioscore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. Dioscore était fort vindicatif, à ce que je vois; mais Télémaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de Louis XI le très chrétien, ou de Ferdinand le catholique, etc., etc., etc., etc., etc. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'état.

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites, que tout le monde les pardonne; il y en a de si grossières, qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais, nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième et du seizième siècle.

Le vrai politique est celui qui joue bien et qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne sait que filer la carte et qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien; et s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, et lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, et que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto?*

A.

Parbleu! allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un fesait cette proposition dans la chambre des communes, j'opinerais (Dieu me pardonne!) pour l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cents sénateurs, et même dans trois cent mille? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

DES LOIS FONDAMENTALES.

B.

J'entends toujours parler de lois fondamentales, mais y en a-t-il?

A.

Oui, il y a celle d'être juste; et jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lisais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des fragments de substances animales ou végétales pétrifiés, s'imaginant par là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris, nommé Louis Dorléans, qui plaidait beaucoup contre Henri IV par-devant la Ligue, et qui heureusement perdit sa cause. Voici comment ce jurisconsulte s'exprime sur les lois fondamentales du royaume de France : « La loi fondamentale des Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner : Henri IV est hérétique, donc il est lépreux ; donc il ne peut être roi de France par la loi fondamentale de l'Église. La loi veut qu'un roi de France soit chrétien comme mâle : qui ne tient la foi catholique, apostolique, et romaine, n'est point chrétien, et ne croit point en Dieu ; il ne peut pas plus être roi de France que le plus grand faquin du monde, etc. »

Il est très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en Dieu ; mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre ; il y faut mettre quelque petite restriction : et il me semble qu'à tout prendre, maître Louis Dorléans, avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout à fait aussi bien que Cicéron et Démosthène.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du saint-empire romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir un César protestant dans la superbe ville de Francfort-sur-le-Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, et que le chandelier d'un temple juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi est inaliénable? et cependant n'est-il presque pas tout aliéné? Vous m'avouerez que tous ces fondements-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne sont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France et d'Espagne, demeurassent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous et moi du produit de leurs terres ; mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes et d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand François Ier manqua de parole à Charles-Quint son vainqueur, quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables ; mais si Charles-Quint était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime et essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'empire, et tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations : c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur, puis d'être mangés par des gens venus du Nord, puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres : allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis ;* et sortez du Capitole, qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits-enfants.

A.

Plût à Dieu que les grands-pères en eussent la joie ! C'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire ; et cependant personne n'y pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être sots et poltrons. Les rats romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels, qui décident entre lui et son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré et sa vigne

sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement; que les prêtres enseignent la morale et ne la corrompent point; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance; que la loi règne, et non le caprice.

C.

Le genre humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

QUE TOUT ETAT DOIT ÊTRE INDÉPENDANT.

B.

Après avoir parlé du droit de tuer et d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les états, soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces états ne soient composés d'imbéciles et de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *a latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre roi Jean à genoux devant lui, et qui en reçut foi et hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome, Innocent III, vice-dieu, serviteur des serviteurs de Dieu, le 15 mai, veille de l'Ascension, 1213?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh, mon Dieu! M. C, ne fesons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble et sainte puissance. Le vice-dieu Stéphanus [1] ôta le royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, comme le dit votre Éginhart lui-même, si les écrits de votre Éginhart n'ont pas été falsifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, et comme je le soupçonne.

Le vice-dieu Silvestre donna la Hongrie au duc Étienne, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme Gizelle, qui avait beaucoup de visions.

Le vice-dieu Innocent IV, en 1247, donna le royaume de Norwége à un bâtard nommé Haquin, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et, ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norwége, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les rois de Castille, d'Aragon, et de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle. Non seulement, vous dis-je, le serviteur des serviteurs de Dieu a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception; mais il en a retenu le domaine suprême et le domaine utile; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples; on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paie encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; et de qui? juste ciel!

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois et les barons ne savaient ni lire ni écrire, et la cour romaine le savait: cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes et des barons qui étaient libres ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, et les jongleurs savaient gouverner; mais lorsque enfin les barons ont appris à lire et à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats et chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs; l'autre moitié, qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains; du moins c'est ainsi que je l'ai lu dans une histoire qui, quoique contemporaine, est vraie et philosophique. Je suis sûr que si demain le roi de Naples et de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être homme-lige du pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, et de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

[1] Étienne II.

B.

Il en est en droit, car ce n'est pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands, pour colorer leurs usurpations, et pour être indépendants des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblats de la sainte Église, le roi des Deux-Siciles, qui descend de Hugues-Capet en ligne droite, et non de ces Normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne paiera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France, appelés *parlements*, enregistreront cet édit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé il y a cinquante ans de chasser les jésuites de tant d'états catholiques aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome, et l'autre au Paraguai; il couvrait de ses bras mille provinces, et portait sa tête dans le ciel. J'ai passé, et il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines, ils disparaîtront de la surface de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines et plus d'hommes; mais j'ai tant d'aversion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des processions. En un mot, en qualité de citoyen, je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie; je veux que chaque état soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtemps aveugles, ensuite borgnes, et qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? à cinq ou six oculistes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A.

Eh bien! ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

DE LA MEILLEURE LÉGISLATION.

C.

De tous les états, quel est celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la jurisprudence la plus conforme au bien général et au bien des particuliers?

A.

C'est mon pays, sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuse constitution*, et que dans presque tous les autres royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, et de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infâme chancelier Jeffreys, qui employait avec joie cet usage infernal sous le roi Jacques II.

Chaque accusé est jugé par ses pairs; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait; c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré, et non sur la sentence arbitraire des juges. La peine capitale est la simple mort, et non une mort accompagnée de tourments recherchés. Étendre un homme sur une croix de Saint-André, lui casser les bras et les cuisses, et le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si, pour les crimes de haute trahison, on arrache encore le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de cannibale, un appareil de terreur qui effraie le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourments à la mort; on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé; on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir, en le punissant s'il se rétracte; on ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs; la procédure est publique : les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécile barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, aussi sotte qu'abominable, est indigne de nous.

Dans le civil, c'est encore la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interpréter, ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, et à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit à *la cour d'équité*, par-devant le chancelier et ses assesseurs; et s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire dans les états de la nation assemblée.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ri-

dicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger ; on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie : si des membres du parlement vendent quelquefois leur voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs, et qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres et les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, et de président qu'on nomme *à mortier ;* presque toutes les places et les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'état ; mais, pour être conseiller d'état, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parents d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire, sinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, et il la paie.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre, et se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique. Nous avons des querelles ; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement est un bel ouvrage, mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence et le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi, arrangez-vous avec vos colonies, et que la mère et les filles ne se battent pas [1].

SEIZIÈME ENTRETIEN.

DES ABUS.

C.

On dit que le monde n'est gouverné que par des abus, cela est-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus et moitié usages tolérables chez les nations policées, moitié malheur et moitié fortune, de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes et de beau temps pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter et la secte des manichéens.

A.

Pardieu, si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg [2], et celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde, que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus six fois par semaine, pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui ; mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la constitution de ce monde ?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de se manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi ; nous nous fesions autrefois la guerre pour nous manger : mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre [3] que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans, si vous retranchez le temps perdu du sommeil et le temps que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair et net ; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance, qui n'est qu'un passage du néant à l'existence ; et que si vous retranchez encore les tourments du corps, et les chagrins de ce qu'on appelle âme, il ne reste pas trois ans francs et quittes pour les plus heureux, et pas six

[1] Ce conseil était donné par Voltaire en 1768. Les Anglais, plusieurs années après, ont pu juger combien son avis était sage.

[2] On connaît la fameuse tonne d'Heidelberg, contenant huit cents muids de vin.

[3] *L'Homme aux quarante écus* ; Romans (tome VIII).

mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh ! que diable en conclurez-vous? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le desirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger encore votre vie.

C.

Laissons là les pas de clerc qu'a faits la nature; les enfants formés dans la matrice pour y périr souvent et pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite-vérole qui décime le genre humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte et qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables : ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée; car, sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtements et le pain à ceux qui sèment le blé et qui préparent la laine; l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'Ancre, un maréchal de Marillac, un duc de Sommerset, une Marie Stuart; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés, quand il ne peut avoir eu d'associés; les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des arguments en *baralipton ;* la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'Esdras si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, et commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs et un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'Alexandre VI, de la Saint-Barthélemi et de Cromwell?

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer, et à bien écrire.

A.

J'en conviens; la superstition excita les orages, et la philosophie les apaise.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

SUR DES CHOSES CURIEUSES.

B.

A propos, M. A, et croyez-vous le monde bien ancien?

A.

M. B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle: or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, et nous pensons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que, depuis la création du monde qui fut fait de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la *Vulgate*, 2309 ans selon le texte samaritain, et 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons *des septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam et Ève notre père et notre mère, Abel, Caïn, Seth, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas secret jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent, sous le premier et le second Ptolémée, de faire traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusque-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, et encore chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, n'avaient jamais entendu parler ni d'Adam ni d'Ève.

B.

Il y a bien pis : c'est que Sanchoniathon, qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place Moïse, et qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam ni de cette Ève. Il nous donne des parents tout différents.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. B, que Sanchoniathon vivait avant l'époque de Moïse?

B.

C'est que s'il avait été du temps de Moïse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr, qui florissait très long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres [a] nommée Cariath-Sépher, c'est-à-dire, *ville des livres*, appelée depuis Dabir. Certainement Sanchoniathon aurait parlé de Moïse s'il avait été son contemporain ou son puîné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques aventures de Mosé ou Moïse, comme les dix plaies d'Égypte et les eaux de la mer suspendues à droite et à gauche pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs et journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanchoniathon ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua*: donc il n'en savait rien; donc il était antérieur à Moïse ainsi que Job qui n'en parle pas. Eusèbe, son abréviateur, qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A.

Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux, qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier Dieu. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'Adonaï des Sidoniens, le nom de Jehova ou Iao des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons, chez qui les noms de *géométrie* et d'*astronomie* furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire et à écrire que quand ils furent esclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'est là qu'ils connurent les noms des anges et même le nom d'Israël, comme ce transfuge juif Flavius Josèphe l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs et toute différente?

[a] *Juges*, ch. I, v. 11.

A.

Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* et le *Veidam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercure trismégiste* des Égyptiens; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis et de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A.

Ils compteront comme il leur plaira; les *Étrennes mignonnes* ne sont pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. A est préadamite?

A.

Je suis présaturnien, préosirite, prébramite, prépandorite.

C.

Et sur quoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne sais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal; mais je sais que nous avons raisonné, et que nous sommes tous les trois des êtres intelligents: or des êtres intelligents ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible: il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton et des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux, et n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivants sont composés de leviers, de poulies, qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler; et quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, et l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment,

dis-je, l'ignorant Platon, qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler Dieu l'*Éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les Pères grecs furent, sans contredit, platoniciens : mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde : Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité, qui nous environne et qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure, et la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en fesant abstraction de tout le reste, et voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hasards dans cette combinaison; c'est-à-dire il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces astres se trouveront où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, et notre globe seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne; il n'y aura que sept cent vingt hasards contre un pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvements, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hasards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est, par le seul mouvement : donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons : la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligents, et que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement; la seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre [1].

Encore une fois Spinosa lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où Spinosa n'a pas osé descendre? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes comme la racine du cube de sa distance est à la racine cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinosa n'en disait point : il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde; je veux bien dire avec Virgile (*Æn.* VI, 727) :

« Mens agitat molem et magno se corpore miscet. »

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, sont l'effet d'un coup de dés.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spleen;* mais, en me fâchant, je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment, en admettant un Dieu, pouvez-vous soutenir par hypothèse que le monde est éternel?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination! Quoi! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, et nous, nous serions des émanations de la Divinité?

[1] Nous sommes encore trop peu au fait des choses de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette question, et l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas soupçonnées. K.

A.

Il y a certainement du divin dans une puce : elle saute cinquante fois sa hauteur ; elle ne s'est pas donné cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité?

A.

Il le faut bien, puisqu'elles existent aujourd'hui, et qu'elles étaient hier, et qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; et dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre et architecte pour passer une éternité sans combiner et sans bâtir. Son essence est de produire; puisqu'il a produit, il existe nécessairement : donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence, car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant ; donc il a toujours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui même; donc quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité, et toutes les combinaisons sont parties de l'Être combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Être, a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela, il n'eût point été l'Être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui, pouvant les faire, ne les aurait point faits : or une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-la auraient aussi bien fait de dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste, et sans inquisition? Il est très possible qu'une telle terre existe : elle devrait paraître au grand Démiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, et qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté, ni puissance ; or c'est ce qu'on ne peut dire : donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas? Elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit Chien, ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas, nous sommes d'accord; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; et je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres : et nous avons nécessairement un des plus méchants lots. Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence universelle, en un mot du grand Être, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe?

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Être n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'est pouvoir. Il a pu, et il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B.

En conscience êtes-vous bien sûr de votre système?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un être intelligent, une puissance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute de-

main ; après-demain je la nie ; et je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement sa déclinaison des atomes, que Descartes fût persuadé de sa matière striée? Croyez-moi, Leibnitz riait de ses monades et de son harmonie préétablie. Telliamed riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant et assez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous savez, rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le jésuite irlandais Needham qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systèmes il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très aise d'avoir trouvé un vieux philosophe anglais qui rit après s'être fâché, et qui croit sérieusement en Dieu : cela est très édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en Dieu, et j'y crois beaucoup plus que les universités d'Oxford et de Cambridge, et que tous les prêtres de mon pays; car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans : et moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfants, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus : mais là, mettez la main sur la conscience ; croyez-vous un Dieu rémunérateur et punisseur, qui distribue des prix et des peines à des créatures qui sont émanées de lui, et qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes? Je ne sais rien de si injuste : or l'éternelle et suprême intelligence doit être juste ; l'éternel amour doit chérir ses enfants, leur épargner les coups de pied, et ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse, et je ne m'en soucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en Dieu ; et je m'imagine que j'en serai moins volé et moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, et cela me suffit. Quoi donc ! à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs et punisseurs, et je suis citoyen du monde

B.

C'est fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en sais rien par moi-même ; mais encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abondonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel, ou qu'il soit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons Dieu, soyons justes et bienfesants ; voilà l'essentiel, voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérants soient l'exécration du genre humain, et que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir, et bénir le grand Être.

XXII.

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

1769.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mes compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de Dieu même, adorez avec moi ce Dieu qui vous l'a donnée, ce Li, ce Changti, ce Tien, que les Sères, les antiques habitants du Cathai, adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, et qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorants insensés qui mesurent le reste de la terre et les temps antiques par la petite mesure de leur province sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Être des êtres que les peuples du Gange, policés avant les Sères, reconnaissaient dans des temps encore plus reculés, sous le nom de Birmah, père de Brama et de toutes choses, et qui fut invoqué, sans doute, dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Être, nommé Oromase chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que Platon célébra chez les Grecs, ce Dieu *très bon et très grand, optimum, maximum,* qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, et tout exista; mais il le dit avant les temps; il est l'Être nécessaire : donc il fut toujours. Il est l'Être agissant : donc il a toujours agi; sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'Être inutile. Il n'a pas fait l'univers depuis peu de jours; car alors il ne serait que l'Être capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille que ses créatures lui durent leurs hommages; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossièreté de dire : Le chaos était éternel, et l'ordre n'est que d'hier! Non, l'ordre fut toujours, parce que l'Être nécessaire, auteur de l'ordre, fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand saint Thomas dans la Somme de la foi catholique (l. II, chap. III). « Dieu a eu la volonté pendant toute l'éternité, « ou de produire l'univers ou de ne le pas pro« duire : or il est manifeste qu'il a eu la volonté « de le produire; donc il l'a produit de toute éter« nité, l'effet suivant toujours la puissance d'un « agent qui agit par volonté. »

A ces paroles sensées, qu'on est bien étonné de trouver dans saint Thomas, j'ajoute qu'un effet d'une cause éternelle et nécessaire doit être éternel et nécessaire comme elle.

Dieu n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison, ainsi que l'a chanté Lucrèce, grand peintre, à la vérité, des choses communes qu'il est aisé de peindre, mais physicien de la plus complète ignorance.

Cet Être suprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique Descartes dans son roman appelé *philosophie.*

Mais il a voulu que les parties de la matière s'attirassent réciproquement en raison directe de leurs masses, et en raison inverse du carré de leurs distances; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le soleil, et que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les carrés de leurs révolutions. Jupiter et Saturne observent ces lois en parcourant leurs orbites; et les satellites de Saturne et de Jupiter obéissent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'Euclide.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliards de soleils qui la remplissent ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrents de lumière qui partent de notre soleil; et des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue et large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, et que la fabuleuse Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé Jupiter, Dieu de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tétant sa nourrice; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleil dont chacun a ses mondes planétaires roulants autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils et de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces et d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique [1] ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire :

Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux, le dieu des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis, le dieu des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige et qui les anime, doit être partout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, et le grand Être ne serait pas en tous lieux?

Virgile a dit :

« Mens agitat molem et magno se corpore miscet. »
Æn. VI, 727.

[1] *Henriade,* chant VII.

Caton a dit : (Lucain, *Phars.*, IX, 180.)

« Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris. »

Saint Paul a dit : (*Act. apostolorum*, XVII, 28.)

« In ipso enim (Deo) vivimus, et movemur, et sumus: »
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet, et des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène [1] :

« Illic secum habitans in penetralibus,
« Se rex ipse suo contuitu beat. »

Dans son appartement ce monarque suprême
Se voit avec plaisir, et vit avec lui-même.

C'est au fond peindre Dieu comme un fat qui se regarde au miroir et qui se contemple dans sa figure ; c'est bien alors que l'homme a fait Dieu à son image.

Pensons donc comme Platon, Virgile, Caton, saint Paul, saint Thomas, sur ce grand sujet, et non comme le victorin auteur de cette hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'être nécessaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout, de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres passagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes pensants, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cent vingt années, outre son cours dans son orbite et sa rotation sur elle-même? comment l'astre de nos nuits se balance-t-il, et pourquoi la terre et lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaissances divines n'est pas une unité sur un million dans le genre humain ; tandis que presque tous les hommes, courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, et en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'homme qui rampent ou qui se pavanent sur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies des augustes vérités.

[1] Santeuil.

C'est à ce petit nombre de sages que je m'adresse, pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses, la puissante intelligence qui respire dans elles, et l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sentent, et qui pensent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importent des millions d'univers, nécessaires, sans doute, puisqu'ils existent, mais qui ne me feront aucun bien, et que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immensité, à moi qui suis à peine un point? que me fait l'éternité, quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule ? Ce qui peut exciter ma reconnaissance, c'est que je suis un être végétant, sentant, et ayant du plaisir quelquefois.

Grâces soient à jamais rendues à cet être nécessaire, éternel, intelligent et puissant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organisation et de la végétation ! Il a voulu que nous eussions tous des poumons, un foie, un pancréas, un estomac, un cœur avec des oreillettes, des veines et des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'est un artifice aussi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs soleils ; mais cet artifice prodigieux ne serait rien, si nous n'avions le sentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits et les organes qui la conservent ; et, ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les instruments si chers et si inconcevables par qui la vie est donnée aux êtres qui naissent de nous.

Le grand Être nous fait présent à tous de six organes, auxquels sont attachés des sentiments tous étrangers les uns aux autres : le tact, répandu dans toutes les parties du corps, mais plus sensible dans les mains ; l'ouïe, que plusieurs animaux, nos confrères, ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne sur eux un avantage dont ils ne sont que très grossièrement susceptibles, c'est celui de la musique : nous entendons des accords où presque tous les animaux n'entendent que des sons ; l'harmonie n'est faite que pour nous ; et si les rossignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue et plus variée.

La vue de l'homme est moins perçante que celle de tous les oiseaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les insectes, auxquels il est donné de voir un univers en petit qui nous échappe : mais, placés entre l'aigle et la mouche, nous de-

vons être contents de nos yeux ; c'est un tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles. Nous voyons par un seul trou le quart du ciel, cette propriété est assez avantageuse.

Le goût est aussi un don fait par la nature à tous les êtres vivants. Il est bien difficile de deviner quelle espèce est la plus gourmande et a le goût le plus délicat ; on dit qu'il n'en faut pas disputer : mais il faut convenir que sans le goût aucun animal ne penserait à se nourrir ; rien ne serait plus insupportable que de manger et de boire, si Dieu n'avait attaché à cette action autant de plaisir que de besoin. Le plaisir vient manifestement de Dieu. Cette vérité est si palpable, qu'il est impossible de se donner, d'imaginer même une sensation agréable, qui ne soit pas dans les organes que nous possédons, et que nous n'ayons pas éprouvée.

Le sixième sens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, est celui qui unit si délicieusement les deux sexes, celui dont le seul desir surpasse toutes les autres voluptés ; celui qui, par ses seuls avant-goûts, est un plaisir ineffable. Les autres sens se bornent à la satisfaction de l'individu qui les possède : mais le sens de l'amour enivre à la fois deux être pensants, et en fait naître un troisième. Quel adorable mystère ! la jouissance devient une création. Aussi le comte de Rochester a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir Dieu dans un pays d'athées ; aussi le grand Mahomet a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes sans faire usage de ses organes : il a choisi le plus noble, le plus exquis de tous, pour être éternellement le prix du courage et de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cristallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan et sa corde, le marteau, l'enclume et l'étrier ; et qu'après avoir examiné tous ces instruments de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse Borelli attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que Keill réduit à cinq onces. Je laisse Hecquet faire de l'estomac un moulin, et Van-Helmont un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer, avec autant de reconnaissance que d'étonnement, la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu et nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre et des accompagnements qui les environnent, regardez-les avec les yeux d'un anatomiste ; ils vous font horreur. Mais les deux sexes, dans la jeunesse, ne les voient qu'avec les yeux de la volupté ; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, et passe auprès du cœur ; il descend aux organes de la génération, et de là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de leviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature ; vous trahiriez le grand Être qui vous a donné les organes de la génération pour la produire et non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle, et plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols et les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a passé d'un corps dans un autre, et qu'ainsi elle est éternelle comme le grand Être dont elle est émanée.

Enfin rendons grâces à l'Être suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point, un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron et l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvenent, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Démiourgos, éternellement agissant par sa nature, et de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, et que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct et le sentiment sont divins sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvements, et que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées, que, si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nous avons une raison qui sur-

passe infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien, et même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant : mais en mathématique consultez Archimède. Dieu a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la résistance et le ressort; c'est là son instinct; il est incompréhensible; celui des animaux l'est aussi; mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse et d'observer la route des comètes semble, si on l'ose dire, tenir quelque chose de la puissante intelligence du grand Être qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses lois invariables de mouvement; toute espèce chez les animaux a son instinct, presque toujours assez uniforme, et qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites : mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il est très certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnait son maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire et ces idées aux animaux? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvements, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, et par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphants qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, et devenir d'excellents chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé et défendu leurs maîtres; plusieurs ont été rebelles et ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes et les reptiles même perfectionnent, en vieillissant, leur instinct jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups, en sont une preuve évidente; un vieux loup et sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance et la démence peuvent seules combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps et la commodité d'observer la conduite des animaux lisent l'excellent article *instinct* [1] dans l'*Encyclopédie;* ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge de Strasbourg; raison bornée, mais réelle; intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre; faible et incorruptible ruisseau de cette intelligence immense et incompréhensible qui a présidé à tout en tout temps.

Un Espagnol, nommé Pereira, qui n'avait que de l'imagination, s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation : il fit de Dieu un joueur de marionnettes, occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages, à leur faire jeter les cris de la joie et de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie, à les accoupler sans amour, à les faire manger et boire sans soif et sans faim. Descartes, dans ses romans, adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorants qui se croyaient savants.

Le cardinal de Polignac, homme de beaucoup d'esprit, et qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très peu philosophe, et ne connaissant malheureusement que les absurdes systèmes de Descartes, s'avisa d'écrire un poëme contre Lucrèce; mais, bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais physicien que lui : il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs, dans son ouvrage sec et décharné, qu'on loua beaucoup, et qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poëme des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixième chant, un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France, à son retour de Pologne, et dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume; que l'aigle, quelque temps après, le dépluma tout entier, et dédaigna de lui ôter la vie. Le milan, poursuit-il, médita sa vengeance pendant tout le temps que ses plumes revinrent. Enfin il trouva sur un vieux pont une ouverture par laquelle il pouvait passer son corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il se fut essayé à plusieurs reprises, il va défier son ennemi dans les airs; il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan, par une retraite habile, plonge dans le trou et passe à travers; l'aigle le poursuit avec rapidité; la tête et le cou passent aisément, le reste du corps ne peut suivre. Il se débat pour se dégager : tandis qu'il s'épuise en efforts, le milan revole sur lui, à son

[1] Par Diderot.

aise, le déplume comme il avait été déplumé, et lui donne généreusement la vie comme l'aigle la lui avait donnée; mais il le laisse en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne, témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les *Stratagèmes* de Frontin aucune ruse de guerre qui approche de celle-ci, et Scipion l'Africain ne fut jamais si magnanime. On s'attend que le cardinal de Polignac va conclure que ce milan avait une très belle âme : point du tout; il conclut que c'est un automate sans esprit et sans aucune sensation.

C'est ainsi que le fils du grand Racine, qui hérita de son père le talent de la versification, se fait dans une épître [1] les objections les plus fortes qui prouvent du raisonnement dans les bêtes; et il n'y répond qu'en assurant sans raisonner qu'elles sont de pures machines.

Oui, sans doute, elles sont machines, mais machines à sentiment, machines à idées, machines plus ou moins pensantes, selon qu'elles sont organisées. Il y a de grandes différences entre leurs talents, comme il en est entre les nôtres. Quel est le chien de chasse, l'orang-outang, l'éléphant bien organisé qui n'est pas supérieur à nos imbéciles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les restes d'une inutile vie dans l'abrutissement d'une végétation interrompue, sans mémoire, sans idées, languissant entre quelques sensations et le néant? Quel est l'animal qui ne soit pas cent fois au-dessus de nos enfants nouveau-nés, chez qui Dieu cependant, selon nos théologiens, infusa une âme spirituelle et immortelle, au bout de six semaines, dans l'utérus de leur mère? Que dis-je! quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle distance immense entre le jeune Newton inventant le calcul de l'infini, et Newton expirant sans connaissance, sans aucune trace de ce génie qui avait pesé les mondes! C'est la suite des lois éternelles de la nature, que Newton lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas Dieu. Adorons le grand Être dont ces lois émanent; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la pensée qui nous élève jusqu'à lui.

Un profond philosophe [2], et qui aurait saisi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les mensonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en Dieu. Mais c'est plutôt Dieu qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puisqu'il est nécessairement le grand, le seul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous? comment sentons-nous? qui pourra nous le dire? Dieu n'a pas mis (il faut le répéter sans cesse), Dieu n'a pas caché dans les plantes un être secret qui s'appelle *végétation;* elles végètent parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles. Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui s'appelle *sensation;* le cerf court, l'aigle vole, le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue, résidante en eux, qui les fasse voler, courir, et nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand Être. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain : mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain; il n'en est point qui s'appelle la volonté. L'homme raisonne, l'homme desire, l'homme veut; mais ses volontés, ses desirs, ses raisonnements ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, et ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses : ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensants, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormants, tantôt excités par des desirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère; esclaves, dès notre enfance jusqu'à la mort, de tout ce qui nous environne; ne pouvant rien par nous seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant; et toujours sous la main du grand Être qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe, et le centre de toutes choses; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'Être, un embryon né entre de l'urine et des excréments, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'Être éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut et de tout ce qui sera, que nous le fesons auteur du mal. Je considère avec douleur que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul Dieu, sont tombées dans ce piége où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que Dieu ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorsque les rayons du soleil trop ardents ont aveuglé un enfant, que ce n'est pas le soleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ses rayons lui crevassent les yeux.

Je vous disais tout à l'heure que j'étais pénétré

[1] Epître première, *sur l'âme des bêtes.*
[2] Malebranche, *De la recherche de la vérité.*

de reconnaissance et de joie ; mais d'autres idées s'étant présentées nécessairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remerciements sont suivis de mes murmures involontaires ; j'éclate en gémissements et je me dissous en larmes, comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira et pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfants du ciel et de la terre, qui demandèrent à Jupiter leur part du bien de leurs père et mère, et firent la guerre aux dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être, en paraissant ne l'être pas) mirent Jupiter entre deux tonneaux, versant le bien goutte à goutte et le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, possédant les deux sexes à la fois, devinrent fort insolents, et furent, pour leur châtiment, séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *Shasta*, qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du *Hanscrit* entre les mains des Brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel contre Dieu. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables ; mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands, mari et femme, qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues? c'est là qu'est le privé de l'univers. Ils y allèrent, et Dieu les y laissa pour les punir.

Quelques autres Asiatiques rapportent que Dieu, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin ; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles, et se mit à courir le monde. Chemin fesant, l'âne rencontra le serpent, et lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire ; le serpent le conduisit avec courtoisie ; mais, tandis que l'âne buvait, et que l'homme était éloigné, le serpent vola la recette ; il y lut le secret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, selon l'idée commune de l'Asie. L'homme garda sa peau, et fut sujet à la mort.

Les Egyptiens, et surtout les Persans, reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un Typhon, un Arimane, un Satan, un mauvais principe qui se plaisait à gâter tout ce que le bon principe fesait de bien. Cette idée était prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains. Nous sommes presque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation opposée a pu faire d'utile. Laomédon bâtit une belle ville, Agamemnon la détruit ; c'est l'histoire du genre humain. Les hommes ont toujours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules. La doctrine de Zoroastre et celle de Manès ne sont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon et une petite fille, frère et sœur, que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, et qu'alors on avait des pluies et des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéisme ; et tous les systèmes sur lesquels on a tant disputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères et de chagrins, d'avoir justifié si mal la Providence dans les bons moments où quelque relâche dans leurs peines leur laissait la liberté de penser. Pardonnons-leur d'avoir supposé un grand Être malfesant, éternel ennemi d'un grand Être favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'est que l'empire de la destruction? La génération, la vie des animaux, sont l'ouvrage d'une main si puissante et si industrieuse, que la puissance de tous les rois et le génie de cent mille Archimèdes ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliards d'êtres sensibles? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes, si un homme avait fait un automate admirable marchant de lui-même et jouant de la flûte, et qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes ; ce n'est qu'un vaste champ de carnage et d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée sur la terre, dans l'air, et dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble ; il est continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude et l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie, et il sait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers dont il loue la Providence, il est né pour des souffrances sans nombre et pour être mangé des vers ; il le sait, et les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente ; il consume l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables, à

les égorger lâchement pour un vil salaire, à tromper et à être trompé, à piller et à être pillé, à servir pour commander, à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages, la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés, et le globe ne contient que des cadavres. Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'Être des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez Dieu, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'Être des êtres et les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal et de la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu Dieu ridicule : rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages, elle produit une vertu consolante, la résignation. Grâces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil et dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui la presse. Tout émane sans doute du grand Être : la justice, la bienfesance, la tolérance, en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfesants, tolerants, puisque c'est la destinée des sages et la nôtre ; laissons les imbéciles perdre leurs jours sans penser, et les fripons penser à persécuter les âmes honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, et chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature, comme la soif du sang est dans la fouine, et la gravitation dans la matière.

D'ailleurs toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre : *omnia mutantur, nihil interit.* S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques moments, je ne sais comment, dans un corps de cinq pieds et demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal et l'invisible organe de cette machine? Ajoutons à nos vertus celle de l'espérance ; souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher ; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand Être.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère, je me résigne ; il le faut bien. J'espère autant que je puis, et je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand Être.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jésuite Lavaur, qui avait onze cent mille francs dans son portefeuille en lettres-de-change et en diamants, je connus beaucoup de guèbres et de brames. Ces guèbres ou parsis sont d'une antiquité très reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier ; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Être nécessaire, éternellement agissant, de ne former les mondes que depuis quatre cent cinquante mille années, et qu'il les avait formés en six *gahambârs*, en six temps. Les pauvres mages ! ils font de Dieu un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage, et qui se donne ce qu'on appelle du bon temps la septième semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *gahambârs*, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'est pas comparable à celle des parsis. On y voit des serpents et des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Être, l'Être nécessaire, éternel, infini, se promène tous les jours à midi sous des palmiers : il forme une espèce de *Pandore*, qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme : cet homme s'appelait *Misha*, et sa femme *Mishana* [a].

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent, et le futur, et qui donne des leçons de morale et de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les temps antiques de tous les peuples : rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne voit aucun historien sage qui raconte les siècles passés ; mais on voit partout

[a] Ce sont les premiers hommes, selon Zoroastre ; comme, suivant Sanchoniathon, ce sont Protogenos et Genos, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainsi. Chez les Indiens, ce sont Adimo et Procriti ; chez les Grecs, Prométhée, Epiméthée, et Pandore ; chez les Chinois, Puoncu, etc.

des sorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces sorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met en bas sur le dos, et court tout nu dans les rues de la capitale : celui-ci mange des excréments sur son pain ; cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs ; un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. Hercule est englouti dans le ventre d'un poisson : il y reste trois jours, mais il y fait très bonne chère ; car il fait griller le foie du poisson, et le mange ; de là il court au détroit de Gibraltar, il le passe dans son gobelet [a].

Bacchus avec sa verge va conquérir les Indes ; il change sa verge en serpent, et rechange le serpent en verge ; il passe la mer des Indes à pied sec, arrête le soleil et la lune, et fait cent tours de cette force. Voilà l'histoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire ; mais voici ce qui fait verser des larmes.

Les charlatans qui montèrent sur des tréteaux les jours de foire, pour divertir la canaille par ces contes ne se contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait; ils crièrent : « Nous attestons les dieux immortels qui habitent sur le sommet de l'Olympe et de l'Atlas, nous jurons par le grand *Démiourgos*, le grand Zeus, leur père et leur maître, que nous vous avons annoncé la vérité pure ; nous sommes les ambassadeurs du ciel, payez-nous notre voyage. Les deux tiers de vos biens sont à nous de droit divin, et l'autre de droit humain. Nous avons la condescendance de vous laisser jouir de ce dernier tiers, mais à la condition que les rois tiendront la bride de notre cheval, et l'arçon de notre selle quand nous viendrons vous visiter ; qu'ils mettront leurs diadèmes à nos pieds ; qu'ils croiront fermement que nous sommes infaillibles ; et, pour les récompenser de leur foi, non seulement nous leur concédons la dignité de notre porte-coton quand nous irons à la selle, mais nous voulons bien, par grâce spéciale, leur faire distribuer nos matières, qu'ils porteront pendues à leur cou respectueusement. Ainsi Dieu leur soit en aide [b]. »

Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande retenue, sur les dimensions de la tasse d'Hercule, dans laquelle il navigua d'une de ses colonnes à l'autre; s'il ose demander comment Hercule fut avalé par un poisson, et comment il trouva un gril dans son ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il sera pendu sur-le-champ.

Celui qui doutera que Deucalion et Pyrrha, s'étant troussés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, sera lapidé, comme de raison, par nos théologiens ; et le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche..., jettera la première pierre.

Si quelqu'un est assez insolent pour réciter une chanson sur Cybèle, la mère de *Zeus*, ou Vénus sa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine, dont on tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues ; on jettera son cœur, sa main, sa langue, et son corps dans les flammes, pour la consolation des fidèles, pour la plus grande gloire de Dieu, qui est très glorieux, et qui aime passionnément à voir un cœur sanglant dont on donne des soufflets sur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui viendront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vite une Saint-Barthélemi ; c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule.... Que vos grands stolifères n'aient jamais moins de dix talents d'or de rente, et que les très grands stolifères n'en aient jamais moins de mille... Qu'on dépeuple la terre et les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'Être des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe ; il y en a, sans doute ; nous sommes dans un orage, sauve qui peut : mais, encore une fois, espérons de beaux jours. Où, et quand? je n'en sais rien ; mais si tout est nécessaire ; il l'est que le grand Être ait de la bonté. La boîte de Pandore est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre.

XXIII.

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

1767.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DÎNER.

L'ABBÉ COUET.

Quoi ! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique, et romaine?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, et votre Église ne domine que sur une par-

[a] Voyez Lycophron.

[b] Voyez toutes les relations concernant le grand lama, et aussi l'article PRÊTRES, PRÊTRES PAÏENS, *Dictionnaire Philosophique*.

tie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie.

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Être éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien! n'est-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'est là ce que vous annoncez, nous sommes d'accord: je suis bon catholique, et vous êtes bon philosophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philosophie religieuse et sainte, ni par des sophismes et des absurdités qui outragent la raison, ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richesses qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philosophie; alors cette philosophie adoptera la religion pour sa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permission, ce discours sent un peu le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, et de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbéciles. L'opinion d'un seul sage l'emporte sans doute sur les prestiges des fripons, et sur l'asservissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philosophie; je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion.

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres; et à moi il ne faut que quatre mots: *Sers Dieu, sois juste.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles, « Contrains-les d'entrer [a], » dont on abuse avec tant de barbarie; et celles-ci, « Je suis venu apporter « le glaive et non la paix [b]; » et celles-là encore, « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé « comme un païen, ou comme un receveur des « deniers publics [a], » et cent maximes pareilles, effraient le sens commun et l'humanité.

a Luc, ch. XIV, v. 23. — b Matthieu, ch. X, v. 34.

Y a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre discours [b]: « Je leur parle en paraboles, « afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en « écoutant ils n'entendent point. » Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse et la bonté éternelle?

Le Dieu de tout l'univers, qui se fait homme pour éclairer et pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire [c]: « Je n'ai été envoyé qu'au trou«peau d'Israël, » c'est-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Est-il possible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer; que les rois [d] « ne reçoivent « des impôts que des étrangers, et que les en« fants en sont exempts? »

L'ABBÉ.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués pas des passages tout différents.

LE COMTE.

Juste Dieu! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaires, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre? qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, et dont les auteurs, si peu avérés, se contredisent à chaque page?

L'ABBÉ.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très content du discours sur la montagne.

LE COMTE.

Oui; on prétend que Jésus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère Raca [e], comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de Moïse, que vous avez en horreur [f]. Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit [g]. Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux [h]. Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé [i] pourrisse et meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde [j]; que c'est de l'argent mis à usure [k]; qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parents quand ils sont riches [l]. Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées; j'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu: mais ayez la

a Matthieu, ch. XVIII, v. 17. — b *Idem*, ch. XIII, v. 13. — c *Idem*, ch. XV, v. 21. — d Matthieu, ch. XVII, v. 24, 25, 26. — e *Idem*, ch. V, v, 22. — f *Idem*, *ibid.*, v 17. — g *Idem*, *ibid.*, v. 13. — h *Idem*, *ibid.*, v. 3. — i I. *Epître de Paul aux Corinth*, ch. XV, v. 36. — j Luc, ch. XIII, v. 19. — k Matt., ch. XXV. — l Luc, ch. XIV, v. 12.

bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici [1] :

« C'est Dieu qui m'a formé ; Dieu est partout et dans moi : oserai-je le souiller par des actions criminelles et basses, par des paroles impures, par d'infâmes desirs ?

« Puissé-je, à mes derniers moments, dire à Dieu : O mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté ; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur ; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je sors de ce magnifique spectacle en te rendant grâce de m'y avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela est admirable ; dans quel père de l'Église avez-vous trouvé ce morceau divin ? est-ce dans saint Cyprien, dans saint Grégoire de Nazianze, ou dans saint Cyrille ?

LE COMTE.

Non ; ce sont les paroles d'un esclave païen, nommé Épictète ; et l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L'ABBÉ.

Je me souviens en effet d'avoir lu, dans ma jeunesse, des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression : je vous avouerai même que les lois de Zaleucus, de Charondas, les conseils de Confucius, les commandements moraux de Zoroastre, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre humain : il me semblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus l'éloquence à Cicéron, et plus de sagacité à Archimède, qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie ; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin et un séraphin, entre la grâce efficace à laquelle on ne peut résister et la grâce suffisante qui ne suffit pas ; ils ignoraient que Dieu était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques uns. Ah ! monsieur le comte, si les Scipion, les Cicéron, les Caton, les Épictète, les Antonin, avaient su que « le père a engendré le fils, et qu'il « ne l'a pas fait, que l'esprit n'a été ni engendré « ni fait, mais qu'il procède par spiration tantôt « du père et tantôt du fils ; que le fils a tout ce « qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité ; » si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force ; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes ! La consubstantialité surtout, monsieur le comte, la transsubstantiation, sont de si belles choses ! Plût au ciel que Scipion, Cicéron, et Marc-Aurèle eussent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la Sorbonne.

LE COMTE.

Ça, dites-moi en conscience, entre nous et devant Dieu, si vous pensez que les âmes de ces grands hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient trouvé leurs corps qui sera éternellement rôti avec elles ; et cela pour n'avoir pu être syndics de Sorbonne, et grands-vicaires de monseigneur l'archevêque ?

L'ABBÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup ; car « hors de « l'Église point de salut. »

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis [1].

« Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme « un païen ou comme un fermier général [2]. » Scipion et Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Église ; ils n'ont point reçu le concile de Trente ; leurs âmes spirituelles seront rôties à jamais ; et quand leurs corps dispersés dans les quatre éléments seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs âmes. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste : cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Épictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à l'âme et au corps de François Ravaillac, qui mourut en bon chrétien, bien confessé, et muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire ; car enfin je suis juge de tous les hommes ; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, et j'aurais quelque répugnance à sauver Ravaillac et à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons ; nous lisons dans les *Actes de sainte Thècle*, grande théologienne, disciple de

[1] Voir ci-dessus, pages 659 et 670.

[1] Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
MOLIÈRE, *Femmes savantes*, acte III, scène II.

[2] Matthieu, ch. XVIII, v. 17.

saint Paul, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne [a].

Le grand saint Jean Damascène rapporte que le grand saint Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut : le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infinement les damnés [b].

Enfin nous savons de science certaine que le grand saint Grégoire, pape, tira de l'enfer l'âme de l'empereur Trajan [c] : ce sont là de beaux exemples de la miséricorde de Dieu.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer, par vos saintes prières, Henri IV, qui mourut sans sacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confessé ; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble, et quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit ; voilà M. Fréret qui arrive, mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ.

Ah ! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne ! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Église ? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, et qu'il n'avait pas le pied fendu [d] ; c'était un crime horrible de manger de l'ixion et du griffon [e].

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé ; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion.

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien, madame ; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon et d'esturgeon, pèche mortellement ; que son âme sera brûlée en attendant son corps, et que, quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable ; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau ?

LE COMTE.

Prenez, croyez-moi, Jésus-Christ a dit : Mangez ce qu'on vous présentera [a]. Mangez, mangez ; que la honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ.

Ah ! devant vos domestiques, un vendredi, qui est le lendemain du jeudi ! Ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ ?

L'ABBÉ.

Il est bien vrai que notre Sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras et des jours maigres ; mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux ; il nous a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? et je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! que cela est édifiant ! et qu'on voit bien que votre religion est divine !

L'ABBÉ.

Si divine, que dans le pays même où l'on fesait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on fesait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Église en use encore ainsi quelquefois ; tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes ! — A boire.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Église permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois, non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection : remarquez bien que tout change toujours, et que tout dépend de notre sainte Église. La sainte Église juive, notre mère, que nous détestons, et que nous citons toujours, trouve très bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le *Lévitique* de se marier à la veuve de son frère [b] ; elle l'ordonne expressément dans le *Deutéronome* [c] ; et la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur, car vous savez que quand Amnon, fils du chaste roi

a Voyez Damascène, *Orat. de iis qui in pace dormierunt*, p. 55?.
b *Apud. Grab. Spicileg.*, tome I.
c *Eucologe*, c. 96, *et alii lib. græc.*, Damascène, page 588.
d *Deutéronome*, ch. XIV, v. 7. — e *Ibid.*, v. 12 et 13.

a Luc, ch. X, v. 8. — b *Lévitique*, ch. XVIII, v. 16. — c *Deutéronome*, ch. XXV, v. 5.

David, viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique et avisée lui dit ces paroles : « Mon frère, ne me « faites pas de sottises, mais demandez-moi en « mariage à notre père, et il ne vous refusera « pas [a]. »

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon les temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre, Henri VIII, avec la femme du prince Arthur son frère, de peur que Charles-Quint ne le fit mettre en prison une seconde fois, et ne le fit déclarer bâtard, comme il l'était; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape et monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire.

LA COMTESSE.

Eh bien ! M. Fréret, vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien !

M. FRÉRET.

Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte Église catholique, apostolique, et romaine? — A boire.

M. FRÉRET.

Parbleu ! je dirais que vous êtes des juifs et des idolâtres, qui vous moquez de nous, et qui emboursez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs et des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRÉRET.

Oui, des juifs et des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre Dieu n'est-il pas né Juif? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif [b]? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse [c]? n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère, et homicide, homme selon le cœur de Dieu? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété?* et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

[a] II, *Rois*, ch. XIII, v. 12 et 13.
[b] Luc, ch. II, v. 21 et 39. — [c] Matthieu, ch. V, v. 17 et 18.

LE COMTE.

Il a raison; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'Élie et l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout son bien à l'Église « pour le remède de son âme, et pour « n'être point rangé parmi les boucs. » Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. Fréret nous appelle-t-il idolâtres?

M. FRÉRET.

Pourquoi, monsieur? demandez-le à saint Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale [1], et qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez; demandez-le à sainte Clair, qu'on invoque pour le mal des yeux, et à qui vous avez bâti des temples; à saint Genon, qui guérit de la goutte; à saint Janvier, dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête; à saint Antoine, qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome [a].

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce et le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Être éternel est mort? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des souris? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par devant et par derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre ensuite à son pot de chambre! et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais

[1] Énorme statue qui était à l'entrée de l'église de Notre-Dame de Paris.
[a] *Voyage de Misson*, tome II, page 294; c'est un fait public.

déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en dieu? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Demiourgos, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires; sachez que Cérès, Pomone et Flore valent mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges; et que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. Fréret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh! madame, je suis aguerri; je ne m'effraie pas pour si peu de chose; il y a long-temps que j'ai entendu faire tous ces raisonnements contre notre mère sainte Église.

LA COMTESSE.

Par ma foi, vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin; elle lui répondit: Il y a trente ans qu'on me le dit; et je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de Jésus, aux martyrs?

LE COMTE.

Ah! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons et les petites filles savent ce que mangea le prophète Ézéchiel à son déjeuner [a], et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla et d'Ooliba [b], dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète Osée de prendre une catin [c], et de faire des fils de catin. Hélas! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias et des obscénités?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jérémiah; sur quelques mots concernant Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Eliah, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs *Évangiles*. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbéciles et assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation quand Jésus prédit dans Luc [a]: « Il y aura des signes « dans la lune et dans les étoiles; des bruits de « la mer et des flots; des hommes séchant de « crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers « entier? Les vertus des cieux seront ébranlées, « et alors ils verront le fils de l'homme venant « dans une nuée avec grande puissance et grande « majesté. En vérité je vous dis que la génération « présente ne passera point que tout cela ne s'ac- « complisse. »

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, et plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, et que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. D'où vient que Paul, dans son Épître aux Thessaloniciens (1re, ch. 4, v. 17), confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente? « Nous qui vivons et « qui vous parlons, nous serons emportés dans les « nuées pour aller au-devant du Seigneur au mi- « lieu de l'air, etc. »

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde et de l'établissement d'un monde nouveau était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce*, au livre IV. Vous la trouvez dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Héraclite, long-temps auparavant, avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs demi-chrétiens, qui fabriquèrent les *Évangiles*, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore long-temps, et que Jésus ne vint point dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté au premier siècle de l'Église, ils dirent que ce serait pour le second siècle; ils le promirent ensuite pour le troisième; et de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du Pont-Neuf sur le quai de l'École; il montrait au peuple, vers le soir, un coq et quelques bouteilles de baume: Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, et je le ressusciterai le moment d'après en votre présence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc cou-

a Ezéchiel, ch. IV, v. 12. — b Ezéchiel, ch XVI, v. 4. — c Osée, ch. I, v. 2; et ch. III, v. 1 et 2.

a Chap. XXI, v. 25, 26, 27, 32.

per la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais comme il est tard, et que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité et la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRÉRET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des juges qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Égyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Égypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni grec, ni syrien, ni égyptien, n'en a dit un seul mot. Flavius Josèphe, si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce Josèphe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Égypte, et le passage à pied sec au milieu de la mer, etc.

Vous savez que l'auteur du *Pentateuque* est encore incertain : quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel Juif, soit Esdras, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événements étranges, il serait impossible de les croire; mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du *Pentateuque* sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs? était-ce de favoriser son petit peuple? de lui donner une terre fertile? Que ne lui donnait-il l'Égypte au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les sorciers de Pharaon? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Égypte, et faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre de six cent trente mille combattants, s'enfuissent comme de lâches voleurs? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises; vous avez trop de sens pour les admettre, et pour croire sérieusement à la religion chétienne fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas sonder l'abîme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux et des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux et les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent et ait couvert l'Égypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point Dieu; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu, et lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le Créateur de l'univers se serait-il fait Juif pour changer l'eau en vin [a] à des noces où tout le monde était déjà ivre? aurait-il été emporté par le diable [b] sur une montagne d'où l'on voit tous les royaumes de la terre? aurait-il envoyé le diable [c] dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons? aurait-il séché un figuier [d] pour n'avoir pas porté des figues, « quand ce n'était pas le temps des figues? » Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît; laissez-moi faire mon métier; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties et sur les miracles; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu; et Pascal, le patriarche de Port-Royal des Champs, a dit : « Je crois « volontiers les histoires dont les témoins se font « égorger. »

M. FRÉRET.

Ah! monsieur, que de mauvaise foi et d'ignorance dans Pascal! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés? Qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome, la tête en bas? qui lui a dit que ce Barjone, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé latin? Hélas! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran; les papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver

a Jean, ch. II, v. 9. — b Matthieu, ch. IV, v. 8. — c Matthieu ch. VIII, v. 32. — d Marc, ch. XI, v. 13.

que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone [a], était en effet écrite de Rome même? sur quoi un auteur célèbre a très bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le magicien; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, ressuscité à moitié par Simon, et entièrement par l'autre Simon Barjone; c'est lui qui met aux prises les deux Simon, dont l'un vole dans les airs et se casse les deux jambes par les prières de l'autre; c'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela est répété par un Marcel, par un Hégésippe. Voilà les fondements de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de Jésus-Christ, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu et de Marc, etc., etc. Vous le savez, monsieur, vous les avez lues, sans doute, ces archives infâmes du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses; et vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères, pour le malheur du genre humain?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme et le mensonge?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit et combattu; et Jésus n'a ni su écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa; et votre Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages et ceux du roi Dagobert. Misérables chrétiens! non, vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos *agnus*, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples et votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'est pourtant ce ridicule que saint Augustin a trouvé divin; il disait: « Je le crois, parce que « cela est absurde; je le crois, parce que cela est « impossible. »

M. FRÉRET.

Eh! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur? que nous fait son galimatias théologique? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet je vois l'absurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très simple que le christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes et des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais et des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu:

> On commence par être dupe,
> On finit par être fripon [1].

M. FRÉRET.

Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, et en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi

[a] Ire de saint Pierre, ch. V, v. 13.

[1] *Réflexions diverses*, dans le tome I des *Œuvres de madame Deshoulières.*

que tous ceux qui voulurent être chefs de secte; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, et qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'Hérode-le-Grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous Hérode le tétrarque, comme le disent quelques *Évangiles*, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possession, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, et quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens se vantèrent.

Les gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges : car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de Jésus. Si quelques malades guérissaient par la force de la nature, ils ne manquaient pas d'assurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantements. Ils disaient aux chrétiens : Vous avez de beaux secrets, et nous aussi; vous guérissez avec des paroles, et nous aussi; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'état; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérants; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres et les magistrats romains les eurent en horreur; alors on réprima leur audace. Que firent-ils? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires, ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où Constantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ.

Ah! monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRÉRET.

Non; ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'*Histoire ecclésiastique;* voyez les donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton; les athanasiens et les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens; et, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfants, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemi, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, et que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, et vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai; mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait long-temps sur les horreurs du genre humain. L'histoire de l'Église trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela serait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris son nom, a écrit: « Ne suis-je pas en [a] droit de me faire nourrir et « vêtir par vous, moi, ma femme ou ma sœur? » si l'Église a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie et de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, et qui avaient gardé quelques dragmes pour leur subsistance [b]; s'il est évident que l'histoire de l'Église est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de four-

a 1re *aux Corinthiens*, ch. IX, v. 4 et 5. — b *Actes des Apôtres*, ch. V.

beries, de rapines, et de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout : je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis Romulus jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui vous presse, et vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes et funestes.

M. FRÉRET.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE.

Il n'en est pas d'un état comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, et a été florissante; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang; et en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit son livre du christianisme raisonnable, il n'a pas eu quatre disciples : preuve assez forte que le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif; c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats.

M. FRÉRET.

Oui, pourvu que le souverain et les magistrats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, et en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et si toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le catholique, le protestant, le grec, le turc, le juif, se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée, et de la synagogue?

M. FRÉRET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régiments; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Instruire les hommes! que dites-vous, monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans, qui m'a beaucoup frappée. Assan, fils d'Ali, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Assan voulurent empaler le coupable. Assan, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. « Il y a, dit-il, un degré de gloire dans le « paradis pour ceux qui paient les services, un « plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, « et un plus grand encore pour ceux qui récom« pensent le mal involontaire. » Comment trouvez-vous cette action et ce discours?

LE COMTE.

Je reconnais là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRÉRET.

Et moi, je suis fâché qu'Assan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'Assan eût été assez vertueux et assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que, si à tous les dîners de Paris, de Vienne, de Madrid, de Lisbonne, de Rome, et de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIÈME ENTRETIEN.

APRÈS DÎNER.

L'ABBÉ.

Voilà d'excellent café, madame ; c'est du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des musulmans ; n'est-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui, sans doute ; et Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs ; c'est celle que, selon vous, pratiquaient Énoch, les noachides et Abraham ; c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice, et l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure et si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre?

M. FRÉRET.

En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement, et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes et du gland ; nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filées, des maisons propres et commodes : mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes, et aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'état ; et que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure et digne de Dieu.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas ; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre Énoch, de votre Noé, et de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise : c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines ; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur ; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux et plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, et que les chefs de l'Église tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ.

Il est bien malaisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRÉRET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse et celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables ; et quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables [a], aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou ni assez sot pour se vanter de les chasser ; les reliques de saint François sont devenues ridicules ; et celles de saint Ignace, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer et par le poison, et qui sont retournés à l'Église de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas ; on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare ; on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux et une simonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs états en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres,

[a] Matthieu, ch. x, v. 1. Marc, ch. III, v. 15. Luc, ch. IX, v. 1.

vous verrez comme on recevra un legat *à latere;* je ne désespèrerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-Unies, aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passé de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs états : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs : la France en sera plus opulente et plus peuplée.

L'ABBÉ.

Eh bien ! quand vous auriez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne paierions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux ; quand même on mépriserait assez la consubstantialité et la procession du Saint-Esprit par le père et par le fils, et la transsubstantiation, pour n'en plus parler ; quand ces mystères resteraient ensevelis dans la *Somme* de saint Thomas, et quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens ; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophe n'est pas faite pour les hommes.

M. FRÉRET.

« Est quodam prodire tenus, si non datur ultra. »
Liv. I, ep. I.

Je vous dirai avec Horace : Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu ; il restera ; mais peu à peu on adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infâme, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens ; et bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, et ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions et à d'horribles malheurs ; il leur faut un frein qui les retienne, et une erreur qui les console.

M. FRÉRET.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit et qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société ; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes et par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison, et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (et il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes passions dans une âme faible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. « De quelque multitude énorme de crimes « que vous soyez souillé, confessez-vous à moi, « et tout vous sera pardonné par les mérites d'un « homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs « siècles. Plongez-vous, après cela, dans de nou- « veaux crimes sept fois soixante et sept fois, et « tout vous sera pardonné encore. » N'est-ce pas là véritablement induire en tentation? n'est-ce pas aplanir toutes les voies de l'iniquité? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même?

Les anciens avaient, comme nous, leur confession et leurs expiations; mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue ; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Être à la fois bourreaux et patients, brûlants et brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, et d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la *Genèse,* ni dans l'*Évangile.* C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule ; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on espèrerait le prix de la vertu,

dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtiments et des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. Fréret a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes; je le crois : il y en a aussi aux Petites-Maisons. Mais quels tourments quand ces âmes viennent à s'éclairer! dans quel doute et dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même : les cloîtres sont le séjour du repentir; mais, chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très petit nombre qui sont ou véritablement pénitents ou utiles; mais, en vérité, Dieu a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais? Est-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; et moi je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté; et sur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier est consolé, sans doute; mais c'est par son argent, et non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'église. Un père de famille, sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfants et d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raison des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuses; ils se sont voués a des austérités plus effrayantes; et ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables, ne sont rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les consolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre suprême sans superstition. Laissez là les cachots des couvents; laissez là vos mystères contradictoires et inutiles, l'objet de la risée universelle; prêchez Dieu et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE.

Je suis fort de cette opinion.

M. FRÉRET.

Et moi aussi, sans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien! puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de Maisons, l'abbé de Saint-Pierre, M. Dufay, M. Dumarsais, arrivèrent; et M. l'abbé de Saint-Pierre lut, selon sa coutume, ses *Pensées du matin*, sur chacune desquelles on pourrait faire un bon ouvrage.

PENSEES DETACHÉES

DE M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

La plupart des princes, des ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils méprisent les livres, et ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la superstition et l'ignorance ont causés. Si Louis XIV avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes et leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion; ils ont dit : Voilà votre loi, et nous vous défendons de la lire; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible; elle existe pourtant, et toute *Bible* en langue qu'on parle est défendue à Rome; elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu, et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai « mon assemblée [1]. »

Si on savait lire, on verrait en évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement; elle en a fait encore beaucoup en France, par

[1] Matthieu, ch. XVI, v. 18.

les persécutions contre les protestants, par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du Pont-Neuf, par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantise des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, etc.

L'Espagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, et ont l'inquisition par-dessus, laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie : les habitants des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain n'a laissé que de la misère et de la musique, des eunuques, des arlequins, et des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée *la Madone de Lorette ;* et les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments.

Ayez des temples où Dieu soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, et doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, et qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, et qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur et contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne ; qu'ils soient gagés par la province, selon l'étendue de leur paroisse, et qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger? dignité sans fonction, et qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est, sans contredit, celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire ; car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés; car ils en sont meilleurs citoyens ; ils donnent des enfants à l'état, et les élèvent avec honnêteté : c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale ; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ! Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus sorciers.

M. Deslandes, de l'académie des sciences de Berlin, qui vient de nous donner l'*Histoire de la philosophie*, dit, au tome III, page 299 : « La « faculté de théologie me paraît le corps le plus « méprisable du royaume ; » il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner Dieu et la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre Henri III et le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de Fleuri n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, et défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne et à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition ; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts ; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer? Ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

XXIV.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRÈRE RIGOLET.

1768 [1].

La Chine, autrefois entièrement ignorée, longtemps ensuite défigurée à nos yeux, et enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant, et le plus antique de l'univers : on sait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur Kang-hi, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dite, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans,

[1] La première édition parut sous le titre de *Relation du bannissement des jésuites de la Chine*, par l'auteur du *Compère Matthieu*. K.

ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'âmes, ou soi-disant telles, à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur sont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cent cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'état consistent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille soldats. L'empereur a cinq cent soixante et dix mille chevaux, soit pour monter les gens de guerre, soit pour les voyages de la cour, soit pour les courriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays n'est point gouvernée despotiquement, mais par six tribunaux principaux qui servent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y est simple, et c'est une preuve incontestable de son antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine sont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Kang-hi écrivit et fit graver dans le frontispice de son temple ces propres mots : « Le « Chang-ti est sans commencement et sans fin ; « il a tout produit ; il gouverne tout ; il est infi- « niment bon et infiniment juste. »

Yong-tching, fils et successeur de Kang-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : « Il y a entre le Tien et l'homme « une correspondance sûre, infaillible, pour les « récompenses et les châtiments [a]. »

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos, de tous les lettrés, est d'autant plus belle qu'elle n'est souillée par aucune superstition.

Toute la sagesse du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne se soient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne se glissent dans les caves et dans les greniers.

L'esprit de tolérance, qui fesait le caractère de toutes les nations asiatiques, laissa les bonzes séduire le peuple ; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner. On les a traités comme on traite les charlatans : on les laisse débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils sont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés et réprimés.

L'empereur Kang-hi avait accueilli avec une bonté singulière les bonzes jésuites ; ceux-ci, à la faveur de quelques sphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes, qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Kang-hi la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, et de dresser de sa main la requête des bonzes jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion ; ce qui prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, et que les lois sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés et indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, et surtout contre les jésuites ; ainsi que nous avons vu depuis peu les parlements de France requérir et ensuite ordonner l'abolition de cette société (en 1764).

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur Kang-hi mourut le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé Yong-tching, lui succéda ; c'était un des meilleurs princes que Dieu ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté et plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, fesaient un commerce immense ; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante ; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille âmes ; qu'ils étaient les soldats et les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre ; que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés ; qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation, et qu'enfin si l'on ne réprimait pas au plus tôt ces entreprises inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur Yong-tching, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il sut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfants des crocheteurs et des lavandières

[a] Duhalde, tome III, page 35, édition in-folio, 1735.

du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les frères Parennin et Verbiest. Il avait toute la simplicité et l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses ; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée ; il répondit : *Il nous faut des saints*. Ainsi donc saint Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, et ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, et frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé et des biscuits, et lui dit : Frère Rigolet, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières et aux crocheteurs de mon palais.

FRÈRE RIGOLET.

Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine et des quarante-deux provinces tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvet, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes, les Africains, et les Américains, seront tous damnés. On ne peut plaire à Dieu que dans une partie de l'Europe, et ma secte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère Rigolet. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, et vous l'appelez universelle ! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRÈRE RIGOLET.

Sire, votre majesté a mis le doigt dessus ; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous sommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général, au nom du pape qui est vice-dieu en terre, nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis pas l'usage dangereux de penser. Les enfants du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; ensuite nous allons aux femmes, bientôt elles nous donnent leurs maris ; et dès que nous avons un nombre suffisant de prosélytes, nous devenons assez puissants pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se fesant sujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère Rigolet ; les souverains vous sont fort obligés. Montrez-moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, et c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre : il est vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de Dieu, et notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR.

Mes compliments au vice-dieu et au frère général. Mais votre Dieu, quel est-il ? dites-moi un peu de ses nouvelles.

FRÈRE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne ; et trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vite l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère Rigolet, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRÈRE RIGOLET.

Je le crois bien, sire ; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de Dieu [a]. Cette maison, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais au bout de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de Dieu n'y est pas à la vérité en chair et en os, mais en bois. C'est une statue que quelques-uns de nos frères pensent avoir été faite par le Dieu son fils, qui était un très bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier ! un Dieu né d'une femme ! tout ce que vous me dites est admirable.

FRÈRE RIGOLET.

Oh ! sire, elle n'était point femme, elle était fille. Il est vrai qu'elle était mariée, et qu'elle avait eu deux autres enfants, nommés Jacques, comme le disent de vieux *Évangiles* : mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi ! elle était pucelle, et elle avait des enfants !

FRÈRE RIGOLET.

Vraiment oui. C'est là le bon de l'affaire ; ce fut Dieu qui fit un enfant à cette fille.

[a] Notre-Dame de Lorette.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me disiez tout à l'heure qu'elle était mère de Dieu. Dieu coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle?

FRÈRE RIGOLET.

Vous y êtes, sacrée majesté; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je; Dieu se changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, et cet enfant fut Dieu lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait; un charpentier et un pigeon.

FRÈRE RIGOLET.

Sans doute, sire; mais il y en a encore un troisième qui est le père de ces deux-là, et que nous peignons toujours avec une barbe majestueuse; c'est ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été ensuite engendré par le pigeon, et le pigeon procède du père et du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, et le père qui a engendré le fils du pigeon, ne peuvent être qu'un seul Dieu; et qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire doit être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela est clair comme le jour. Un dieu né dans une étable, il y a dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne; un autre dieu dans un colombier; un troisième dieu de qui viennent les deux autres, et qui n'est pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche; une mère pucelle: il n'est rien de plus simple et de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère Rigolet, si ton dieu est né, il est sans doute mort.

FRÈRE RIGOLET.

S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, et cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité qu'il se laissa fouetter et pendre malgré ses miracles; mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vît, et s'en retourna au ciel, après avoir solennellement promis « qu'il reviendrait incessamment dans une « nuée, avec une grande puissance et une « grande majesté, » comme le dit, dans son vingt et unième chapitre, Luc, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revint point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère Rigolet, que je t'embrasse: va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante, tu épanouiras la rate de tous mes sujets; mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton dieu né, fessé, pendu, et enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre?

FRÈRE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre; C'était un Dieu à qui il ne fallait pas se jouer: il s'avisa de prendre sous sa protection une horde de voleurs et de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les bestiaux et tous les fils aînés des familles d'Égypte. Après quoi il ordonna expressément à son cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains, et de s'enfuir sans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer, suspendit des eaux à droite et à gauche pour les faire passer à pied sec, faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il fesait tomber les murs des villes au son d'un cornet à bouquin, et par le ministère d'une cabaretière[1]. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil et la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aise. Il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit esclave des autres peuples, qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'est qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie, qui annonçait les aventures de notre Seigneur Jésus, Dieu juif, fils de Dieu le père, fils de Marie, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, et de plus ayant un père putatif.

Admirez, sacrée majesté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu, étant Juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, et aussitôt tous les futurs contingents se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Isaïe, coucha par l'ordre du Seigneur avec une femme; il en eut un fils, et ce fils était notre Seigneur Jésus-Christ; car il s'appelait Maher Salal-has-bas, *partagez vite les dépouilles*. Un autre prophète, nommé Ézéchiel, se couchait sur le côté gauche trois cent quatre-vingt-dix jours, et quarante sur le côté droit, et cela signifiait Jésus-Christ. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet Ézéchiel mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, et cela signifiait Jésus-Christ.

[1] Rahab. Josué, 2.

Un autre prophète, nommé Osée [a], couchait par ordre de Dieu avec une fille de joie, nommée Gomer, fille de Debelaïm, il en avait trois enfants; et cela signifiait non seulement Jésus-Christ, mais encore ses deux frères aînés Jacques-le-Majeur et Jacques-le-Mineur, selon l'interprétation des plus savants Pères de notre mère sainte Église.

Un autre prophète, nommé Jonas, est avalé par un chien marin, et demeure trois jours et trois nuits dans son ventre [1]; c'est visiblement encore Jésus-Christ, qui fut enterré trois jours et trois nuits, en retranchant une nuit et deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs Oolla [b] et Ooliba ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b...., et donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte Écriture; cela signifie l'Église de Jésus-Christ.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle, car il est écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient;* et c'est frère Rigolet qui vient vous appeler pour vous donner à Jésus-Christ mon sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites?

FRÈRE RIGOLET.

Je ne le sais pas bien précisément; mais je sais que les prophéties prouvent les miracles de Jésus mon sauveur, et ces miracles de Jésus prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu, et c'est ce qui établira sans doute notre secte dans toute la terre, si nous avons beaucoup de dévotes, de soldats, et d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois; et on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent et des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton dieu; tu m'as dit seulement qu'il fut fessé et pendu.

FRÈRE RIGOLET.

Eh! sire, n'est-ce pas là déjà un très grand miracle? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta sur le haut d'une petite montagne, d'où on découvrait tous les royaumes de la terre, et il lui dit : « Je te donnerai tous « ces royaumes si tu veux m'adorer [2]; » mais Dieu se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur Jésus à une noce de village, et les garçons de la noce étant ivres [c] et manquant de vin, notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin sur-le-champ, après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Gésara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux possédés; il les chassa au plus vite, et les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant se jeter dans le lac, et s'y noyer : et ce qui constate encore la grandeur et la vérité de ce miracle, c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je suis fâché, frère Rigolet, que ton dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui; et je t'assure que si dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur Jésus, et comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livres, il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah! ah! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi!

FRÈRE RIGOLET.

Fi donc! sire, quand un dieu vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles; il fait écrire ses secrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine, cent ans après, de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous; mais c'est en cela même que la vérité consiste, et dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre, qui sont précisément celles qui se contredisent le plus, afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

Tous ses disciples firent encore plus de miracles que lui; nous en fesons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu saint François Xavier, qui ressuscita neuf morts de compte fait dans l'Inde : personne à la vérité n'a vu ces résurrections; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, et nous avons été crus. Croyez-moi, sire, faites-vous jésuite; et je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles avant qu'il soit deux ans; nous ferons un saint de vous, on fêtera votre fête à Rome, et on vous appellera saint Yong-tching après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne suis pas pressé, frère Rigolet; cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'est que je ne sois pas pendu comme

a Osée, ch. I, v. 3, et ch. III, v. 1 et 2.—[1] Jonas, ch. II, v. 1.—b Ezéchiel, ch. XVI et XXII.—[2] Matthieu, ch. IV, v. 9.—c *Inebriati...* en saint Jean, ch. II, v. 10.

ton dieu l'a été ; car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRÈRE RIGOLET.

Ah ! sire, c'est que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptisé, vous serez enchanté d'être pendu pour l'amour de Jésus-Christ notre sauveur. Quel plaisir vous auriez de le voir à la messe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre dieu, vous autres ?

FRÈRE RIGOLET.

Oui, sire, je le fais et je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; et je vais vous les chercher tout à l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t'en vite chercher tes dieux ; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire, tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, et que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, et reviens dans le moment. Dieu soit béni ! voilà un empereur dont je vais faire un chrétien, sur ma parole.

Pendant que frère Rigolet allait chercher son déjeuner, l'empereur resta avec son secrétaire d'état Ouang-Tsé ; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise et de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme Parennin, Verbiest, Péreira, Bouvet, et les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbéciles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en fesant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, et les imbéciles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés, et ils persuadent ; cela peut devenir très pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe, comment il s'est pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Hélas ! sire, tout comme la secte du Dieu Fo s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont faits les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce misérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, et le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces sycophantes, qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, et bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé débonnaire, un Henri IV, un Frédéric, plus de trente rois, et qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, et une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, et de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les sots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent ; ils subjuguent les hommes par les femmes, et les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt les maîtres d'un état, sans même paraître l'être encore, d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, et à la cruauté par la douceur.

Vous vous souvenez, sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes : voilà leur caractère : il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux ; et Dieu n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous ; voici frère Rigolet qui arrive avec son déjeuner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère Rigolet arrivait en effet tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui ressemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton dieu qui est dans ta boîte. Frère Rigolet en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds et plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeuner, nous ferons très maigre chère : un dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit Rigolet, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge, et vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc, qui est meilleur à déjeuner. Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, et qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, et ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant il s'amusa à considérer les dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh! sire, lui dit Rigolet, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre dieu avait été pendu? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons partout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons [a], *Bonjour, notre unique espérance*. Nous avalons Dieu avec sa potence. C'est fort bien, dit l'empereur: tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge: frère Rigolet la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc; et tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite; puis se tournant vers l'empereur, il lui dit: Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre, et prêtre. Notre saint père le pape, le grand Innocent III, dans son premier livre des *Mystères de la messe*, a décidé que notre dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon saint Luc, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons; il fut *acolyte*, parce que le prophète juif Jérémie avait dit, *Je suis la lumière du monde* [1], et que les acolytes portent des chandelles; il fut *sous-diacre*, quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table; il fut *diacre*, quand il nourrit quatre mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants, avec sept petits pains et quelques goujons, dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon saint Matthieu; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux goujons, près de Bethzaïda, comme le dit saint Luc; enfin il fut *prêtre* selon l'ordre de Melchisédech, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Étant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux: chaque miette de ce pain sera un dieu en corps et en âme; vous croirez voir du pain, manger du pain, et vous mangerez Dieu.

Enfin, quoique le sang de ce dieu soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce dieu même; pour surabondance de droit, je le boirai; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant. Je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage; je vous ferai ensuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre, et prêtre; vous ferez avec moi une chère divine.

Aussitôt voilà frère Rigolet qui se met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hosties, boit chopine, et dit grâces très dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé et bu ton dieu: que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère Rigolet, il deviendra ce qu'il pourra, c'est son affaire. Quelques uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe, d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration; quelques uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit; et pourvu qu'après ce déjeuner on me donne un bon dîner avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

Or çà, dit l'empereur à frère Rigolet, ce n'est pas tout; je sais qu'il y a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas jésuites, et qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins; dis-moi en conscience s'ils mangent Dieu comme toi.

Ils le mangent, sire, dit le bon homme; mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins, et nos plus grands ennemis; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre saint père le pape. Votre majesté ferait fort bien de les chasser tous, et de ne conserver que les jésuites: ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne seriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut sur-le-champ annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain l'empereur tint sa parole: il fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers soit ceux qu'on nomme très irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, prêtres des missions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites, et jésui-

[a] *O crux, ave, spes unica* (Hymne du jour de la Passion).
[1] C'est dans saint Jean, chap. VIII, v. 12, que se trouvent ces paroles.

tes. Il leur parla en ces termes en présence de trois cents colaos :

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes, et le premier devoir des souverains. S'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit exclusif, ce serait assurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Être suprême un culte pur et sans mélange avant qu'aucun des pays dont vous venez fût seulement connu de ses voisins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût seulement l'usage de l'écriture. Vous n'existiez pas quand nous formions déjà un puissant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de Laokium ; et, regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. Dieu n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule : un père ne chasse point ceux de ses enfants qui le saluent en fesant mal la révérence ; pourvu qu'il en soit aimé et respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités ; ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées ; ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instruments aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze religions y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage et modéré ; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes : vous parûtes, et la discorde bouleversa le Japon ; le sang coula de tous côtés ; vous en fîtes autant à Siam et aux Manilles : je dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis tolérant, et je vous chasse tous, parce que vous êtes intolérants. Je vous chasse, parce qu'étant divisés entre vous, et vous détestant les uns les autres, vous êtes près d'infecter mon peuple du poison qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne sont pas de votre opinion. Je suis encore plus éloigné de vous faire condamner au supplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne soutenons point ici notre religion par des bourreaux ; nous ne disputons point avec de tels arguments. Partez ; portez ailleurs vos folies atroces, et puissiez-vous devenir sages ! Les voitures qui vous doivent conduire à Macao sont prêtes. Je vous donne des habits et de l'argent : des soldats veilleront en route à votre sûreté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte : allez, soyez dans votre Europe un témoignage de ma justice et de ma clémence.

Ils partirent ; le christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'est grand dommage ; mais voilà ce que c'est que d'être infaillibles.

XXV.

LE MANDARIN ET LE JÉSUITE.

Un Chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, et, devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jésuites : ils eurent ensemble les conférences suivantes :

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes?

LE JÉSUITE.

Je vous avoue que je suis indigné de voir quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstitieuse. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénits ! persuader aux hommes que des pagodes ont parlé ! qu'elles ont fait des miracles ! se mêler de prédire l'avenir ! quelle charlatanerie insupportable !

LE MANDARIN.

Je suis bien aise que l'imposture et la superstition vous déplaisent.

LE JÉSUITE.

Il faut que vos bonzes soient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuses, les autres des scandales. Chaque pays a ses bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre est de ceux que l'enthousiasme aveugle dans leur jeunesse, et qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conservé un œil, et qui voient tout de travers. Ceux-là sont des charlatans imbéciles.

LE JÉSUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous et vos bonzes ; ils bâtissent sur l'erreur, et

nous sur la vérité; et si quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'est-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'est permis de tromper en aucun cas, et qu'il n'en peut résulter que beaucoup de mal.

LE JÉSUITE.

Quoi! ne jamais tromper! Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies et vos rites, n'entre-t-il rien qui fascine les yeux du peuple pour le rendre plus soumis et plus heureux? Vos lettrés se passeraient-ils d'erreurs utiles?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidèles de notre empire, nous n'avons pas un seul exemple parmi les lettrés des saintes fourberies dont vous parlez; c'est de tout temps, il est vrai, le partage des bonzes et du peuple; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les siècles un seul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime dans cette vie et dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raison universelle. Notre empereur présente au Souverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre; nous l'accompagnons dans ces cérémonies simples et augustes; nous joignons nos prières aux siennes. Notre sacerdoce est la magistrature; notre religion est la justice; nos dogmes sont l'adoration, la reconnaissance, et le repentir : il n'y a rien là dont on puisse abuser; point de métaphysique obscure qui divise les esprits, point de sujets de querelles; nul prétexte d'opposer l'autel au trône; nulle superstition qui indigne les sages; aucun mystère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, et qui, en les irritant contre des choses incompréhensibles, leur puisse faire rejeter l'idée d'un Dieu que tout le monde doit comprendre.

LE JÉSUITE.

Comment donc, avec une doctrine que vous dites si pure, pouvez-vous souffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine si ridicule?

LE MANDARIN.

Eh! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaste empire aussi peuplé que votre Europe? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte simple et sublime; ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des sages. Les hommes seraient plus justes et plus heureux. Je suis certain, par une longue expérience, que les passions, qui font commettre de si grands crimes, s'autorisent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JÉSUITE.

Comment! vous croyez que les passions raisonnent, et qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raisonnent mal?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop souvent.

LE JÉSUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs superstitieuses?

LE MANDARIN.

Vous le savez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit assez juste pour les sentir, et non assez sage pour chercher la vérité ailleurs; ou bien ces erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduisent souvent à l'athéisme; on dit : Mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion; donc il n'y a point de Dieu, donc je dois être injuste si je puis l'être impunément. Dans le second cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatisme; on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode sont les ennemis de Dieu; qu'on peut, en sûreté de conscience, égorger tous ceux qui disent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a sept. Ainsi je peux assassiner, dans l'occasion, mes amis, mes parents, mon roi, pour faire mon salut.

LE JÉSUITE.

Il semble que vous vouliez parler de nos moines sous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort; ne seriez-vous pas un peu malin?

LE MANDARIN.

Je suis juste, je suis vrai, je suis humain. Je n'ai acception de personne; je vous dis que les particuliers et les hommes publics commettent souvent sans remords les plus abominables injustices, parce que la religion qu'on leur prêche et qu'on altère leur semble absurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que sa presqu'île, se moque de ses théologiens qui lui crient que son dieu Vitsnou s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes, et que, malgré le petit nombre de ses incarnations, il est fort supérieur au dieu Sammonocodom, qui s'est incarné chez les Siamois jusqu'à cinq cent cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite et à gauche cent rêveries de cette espèce, n'a pas de peine à sentir combien une telle religion est impertinente; mais son esprit, séduit par son cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion; alors il s'abandonne

à toutes les fureurs de son ambition aveugle ; il insulte ses voisins, il les dépouille ; les campagnes sont ravagées, les villes mises en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre ; au contraire, ils avaient fait en chaire le panégyrique des destructeurs nommés conquérants ; et ils avaient même arrosé ses drapeaux en cérémonie de l'eau lustrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monstrueuses débauches, toutes les barbaries des assassinats, sont commis alors sans scrupule ; la famine et la contagion achèvent de désoler cette terre abreuvée de sang. Et cependant les prédicateurs du voisinage prêchent tranquillement la controverse devant de bonnes vieilles femmes qui, au sortir du sermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, si leur prochain soutenait que Sammonocodom s'est incarné cinq cent quarante-neuf fois, et non pas cinq cent cinquante.

J'ose dire que si ce raïa avait été infiniment persuadé de l'existence d'un Dieu infini, présent partout, infiniment juste, et qui doit par conséquent venger l'innocence opprimée, et punir un scélérat né pour le malheur du genre humain ; si ses courtisans avaient les mêmes principes, si tous les ministres de la religion avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de Vitsnou, alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions ; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers et dans ma patrie.

LE JÉSUITE.

Ce que vous dites n'est que trop vrai, il faut en convenir, et j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission. Mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable et pur envers l'Être suprême ? ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus ? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables ? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages ? Une prédiction heureusement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien ?

LE MANDARIN.

Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JÉSUITE.

Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie et en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très grand succès ; les apparitions des saints, les possessions du malin, ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européens ont ressemblé à un certain roi [1] d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, et qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre premier empereur chrétien [2] se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre humain est bien à plaindre ; les passions portent les hommes aux crimes : s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le désespoir et dans la fureur ; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JÉSUITE.

Eh bien ! ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laisser sans secours ?

LE MANDARIN.

Oui : et le meilleur remède est de réparer par une vie pure les injustices qu'on peut avoir commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre : je ne veux pas les expier autrement ; je vous conseille d'en faire de même.

SECONDE CONFÉRENCE.

LE JÉSUITE.

Je vous supplie avec humilité de me procurer une place de mandarin, comme plusieurs de nos pères en ont eu, et d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison et une église, et de prêcher en chinois : vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jusque-là ; les juifs, les mahométans qui sont dans notre empire, et qui connaissent un seul Dieu, comme nous, ont demandé la même permission, et nous n'avons pu la leur accorder : il faut suivre les lois.

[1] Louis XI.

[2] Constantin, dit le Grand, qui ne se fit baptiser qu'au lit de mort.

LE JÉSUITE.

Point du tout ; il vaux mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, si les hommes vous commandent des choses évidemment criminelles, par exemple, d'égorger votre père et votre mère, d'empoisonner vos amis ; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos états, et de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JÉSUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout à fait aussi bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce; pour le trouble et la discorde, c'est vraiment tout le contraire ; c'est la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent, et que vous avez conservés vous-mêmes [a] : « Ils vinrent « d'Europe à Manille sous la dynastie Desning. Ceux « de Manille fesaient leur commerce avec les Japo« nais. Ces Européans se servirent de leur religion « pour gagner le cœur des Japonais ; ils en sédui« sirent un grand nombre. Ils attaquèrent ensuite « le royaume en dedans et en dehors, et il ne s'en « fallut presque rien qu'ils ne s'en rendissent tout « à fait les maîtres. Ils répandent dans nos provin« ces de grandes sommes d'argent; ils rassemblent, « à certain jours, des gens de la lie du peuple mê« lés avec les femmes : je ne sais pas quel est leur « dessein, mais je sais qu'ils ont apporté leur « religion à Manille ; et que Manille a été envahie, « et qu'ils ont voulu subjuguer le Japon, etc. »

LE JÉSUITE.

Ah! pour Manille et pour le Japon, passe; mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose ; vous connaissez la grande vénération, le profond respect, le tendre attachement, la sincère reconnaissance que...

LE MANDARIN.

Mon Dieu, oui, nous connaissons tout cela ; mais souvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur Yong-tching, d'éternelle mémoire, adressa à vos bonzes noirs; les voici [b] :

« Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de « bonzes et de lamas dans votre pays? comment les « recevriez-vous? Si vous avez su tromper mon père, « n'espérez pas me tromper de même. Vous voulez « que tous les Chinois embrassent vos lois ; votre « culte n'en tolère pas d'autres, je le sais. En ce cas « que deviendrons-nous? les sujets de vos princes? « Les disciples que vous faites ne connaissent que « vous ; dans un temps de troubles, ils n'écoute« raient d'autres voix que la vôtre. Je sais bien qu'à « présent il n'y a rien à craindre ; mais quand les « vaisseaux viendront par milliers, il pourrait y « avoir du désordre, etc. »

LE JÉSUITE.

Il est vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triste discours de l'empereur Yong-tching. Nous sommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très sage et très vertueux, qui a signalé son règne par des traits de bienfesance au-dessus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand et de bon. Mais, après tout, les vertus des infidèles sont des crimes [a]; c'est une des maximes incontestables de notre petit pays. Mais qu'est-il arrivé à ce grand empereur? il est mort sans sacrements, il est damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte; mais plût au ciel, pour le bien de vos âmes, que tout votre empire fût bouleversé, que tout nageât dans le sang, et que vous expirassiez tous jusqu'au dernier, confessés par des jésuites ! Car enfin qu'est-ce qu'un royaume de sept cents lieues de long sur sept cents lieues de large réduit en cendres ? c'est une bagatelle. C'est l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus ; et il s'agit de la gloire éternelle que je vous souhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfants contre les pères, des disciples contre les maîtres, et des peuples contre les rois, il sera certain que vous aurez commis un très grand mal; et il n'est pas absolument démontré que vous et moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

LE JÉSUITE.

Que votre nation soit la plus ancienne ou non, ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons que depuis près de cinq mille ans votre empire est

[a] Recueil des lettres intitulées *Édifiantes*, page 98 et suiv.

[b] *Ibid*, dix-septième recueil, page 263.

[a] Cette doctrine est très nouvelle dans le christianisme. Les premiers Pères ont soutenu précisément tout le contraire, mais les théologiens sont devenus barbares à mesure qu'ils sont devenus puissants (Voyez La Mothe Le Vayer, *Traité de la vertu des païens.*)

sagement gouverné ; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Çà, répondez-moi : je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine ; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure ; je ne brûlerais pas une grange.

LE JÉSUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï dire qu'en votre année 1604 quelques gens charitables voulurent en effet consumer en un moment par le feu toute la famille royale et tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les ruines des autres sectes. Vous aurez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces saintes intentions ; et c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix !

LE JÉSUITE.

Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique ; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfesance, et toutes les vertus : j'ajoute seulement que ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'est vendre cher ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper?

LE JÉSUITE.

Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités ; ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, et nous rencontrons des ennemis, des jansénistes, qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors ? il faut bien soutenir une vérité utile par quelques mensonges qui le sont aussi ; on ne peut se passer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en fesons point, mais nous disons que nous en avons fait ; et si l'on nous croit, nous gagnons des âmes. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but? Il est bien sûr que notre petit Portugais Xavier ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux ; cependant nous l'avons dit ; et plus la chose est impossible et extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait aussi ressusciter quatre garçons et cinq filles : cela était important ; un homme qui ne ressuscite personne n'a guère que des succès médiocres. Laissez-nous au moins guérir de la colique quelques servantes de votre maison ; nous ne demandons que la permission d'un petit miracle : ne fait-on rien pour son ami ?

LE MANDARIN.

Je vous aime, je vous servirais volontiers, mais je ne peux mentir pour personne.

LE JÉSUITE.

Vous êtes bien dur, mais j'espère enfin vous convertir.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE JÉSUITE.

Oui, je veux bien convenir d'abord que vos lois et votre morale sont divines. Chez nous on n'a que de la politesse pour son père ou sa mère; chez vous on les honore, et on leur obéit toujours. Nos lois se bornent à punir les crimes ; les vôtres décernent des récompenses aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, et les vôtres sont souvent des traités de morale. Vous recommandez la justice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié. Mais tout cela devient criminel et abominable si vous ne pensez pas comme nous ; et c'est ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous sera difficile de remplir cet engagement.

LE JÉSUITE.

Rien n'est plus aisé. Toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ; donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous des coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre P. Lecomte, votre P. Ricci, et plusieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions. il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, et que nous adorions le vrai Dieu dans le plus ancien temple de l'univers ? Vous n'existiez pas alors ; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, et avoir tort à présent?

LE JÉSUITE.

Je vais vous le dire : notre doctrine est incontestablement la meilleure : or les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine ; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raisonner ; mais nous avons à Kanton des Anglais, des Hollandais, des Danois qui pensent tout différemment de vous ; qui vous ont chassés de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, et qui disent que vous

êtes des corrupteurs : vous-mêmes vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte ; vous vous anathématisiez les uns les autres : ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'Européans qui venaient nous enseigner un système dans lequel ils n'étaient pas d'accord entre eux? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfants perdus des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatisme, quelle fureur vous fait passer les mers pour venir aux extrémités de l'Orient nous étourdir par vos disputes, et fatiguer nos tribunaux de vos querelles! Vous nous apportez votre pain et votre vin, et vous dites qu'il n'est permis qu'à vous de boire du vin; assurément cela n'est pas honnête et civil. Vous nous dites que nous serons damnés si nous ne mangeons de votre pain; et puis, quand quelques uns de nous ont eu la politesse d'en manger, vous leur dites que ce n'est pas du pain, que ce sont des membres d'un corps humain et du sang, et qu'ils seront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penser autre chose de vous, sinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, et qui couriez par le monde comme des échappés? Du moins les Européens d'Angleterre, de Hollande, de Danemarck, et de Suède, ne nous disent pas que du pain n'est pas du pain, et que du vin n'est pas du vin; ne soyez pas surpris s'ils ont paru à la Chine et dans l'Inde plus raisonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin, et vous voulez qu'on vous le permette!

LE JÉSUITE.

Ne parlons point de ce mystère. Il est vrai que dans notre Europe le réformé, le protestant, le moliniste, le janséniste, l'anabaptiste, le méthodiste, le morave, le mennonite, l'anglican, le quaker, le piétiste, le coccéien, le voétien, le socinien, l'unitaire rigide, le millénaire, veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, et qu'on a bien de la peine à en rassembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons sur le fond des choses.

LE MANDARIN.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque disputeur, vous verriez qu'ils ne sont de même avis sur aucun point. Vous savez combien nous fûmes scandalisés quand notre prince Olou-tsé, que vous avez séduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai et bon était devenu faux et mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le seraient bien davantage s'ils apprenaient que depuis dix-sept siècles vous êtes occupés à expliquer, à retrancher et à ôter, à concilier, à rajuster, à forger : nous, au contraire, depuis cinquante siècles, nous n'avons pas varié un seul moment.

LE JÉSUITE.

C'est parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre simple raison : elle vous a dit qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; il n'y a pas moyen de disputer sur cela : mais il fallait écouter quelque chose au-dessus de votre raison; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureusement vous ne connaissiez pas, et il fallait les croire; et ensuite il fallait ne les plus croire et lire tous nos livres grecs et latins. Alors vous auriez eu, comme nous, mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occasioné une décision admirable, un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué, et c'est ce que je veux apprendre aux Chinois; mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Eh bien! quand les Chinois, pour le bien de la paix, sauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en seront-ils plus justes? honoreront-ils leurs parents davantage? seront-ils plus fidèles à l'empereur? l'empire sera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées?

LE JÉSUITE.

Non assurément, mais les Chinois seront sauvés comme moi; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent?

LE JÉSUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre?

LE JÉSUITE.

C'est qu'il est nécessaire aujourd'hui à tous les hommes de le savoir.

LE MANDARIN.

S'il est nécessaire à tous les hommes de le savoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-mêmes si longtemps? pourquoi n'en a-t-on jamais rien su dans toute la Grande-Tartarie, dans l'Inde et au Japon? Ce qui est nécessaire à tous les hommes ne leur est-il pas donné à tous? n'ont-ils pas tous les mêmes sens, le même instinct d'amour-propre, le même instinct de bienveillance, le même instinct qui les fait vivre en société? Comment se pourrait-il faire que l'Être suprême, qui nous a donné tout ce qui nous est convenable, nous eût refusé la seule chose essentielle? N'est-ce pas une impiété de le croire?

LE JÉSUITE.

C'est qu'il n'a fait ce présent qu'à ses favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc son favori ?

LE JÉSUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je suis simplement son adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples et à toutes les sectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés ; et tant que vous vous persécuterez les uns les autres, il ne sera pas prudent de vous écouter.

LE JÉSUITE.

Ah ! si jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine !

LE MANDARIN.

Faites mieux, pardonnez-leur. Vivons doucement tous ensemble, tant que vous serez ici ; secourons-nous mutuellement ; adorons tous l'Être suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites et l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères.

LE JÉSUITE.

Tous frères ! et que deviendra mon titre de père ?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer Dieu ?

LE JÉSUITE.

Pas tout à fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, sobre, compatissant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ?

LE JÉSUITE.

Oui.

LE MANDARIN.

Eh bien ! ne vous tourmentez plus tant ; je vous assure que vous êtes de ma religion.

LE JÉSUITE.

Ah ! vous vous rendez à la fin. Je savais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin et le jésuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profession de foi :

1° La religion consiste dans la soumission à Dieu et dans la pratique des vertus.

2° Cette vérité incontestable est reconnue de toutes les nations et de tous les temps : il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime ; les vaines opinions qui se contredisent sont fausses.

3° Tout peuple qui se vante d'avoir une religion particulière pour lui seul offense la Divinité et le genre humain ; il ose supposer que Dieu abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4° Les superstitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer sur les esprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont séduite d'envahir les biens des autres nations.

5° Il est constaté par l'histoire que ces différentes sectes, qui se proscrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la source de mille guerres civiles ; et il est évident que si les hommes se regardaient tous comme des frères, également soumis à leur père commun, il y aurait eu moins de sang versé sur la terre, moins de saccagements, moins de rapines, et moins de crimes de toute espèce.

6° Des lamas et des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise ; s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7° Les brames, qui ont des opinions un peu moins absurdes, et non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus et sur leurs iniquités. Une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père et sa mère, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8° « Si tu n'es pas instruit de certains faits, « si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne « sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas « mangé en certains temps certains aliments qu'on « ne trouve point dans la moitié du globe, tu se« ras éternellement malheureux. » Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde et de plus horrible. « Si tu es juste, tu seras ré« compensé ; si tu es injuste, tu seras puni. » Voilà ce qui est raisonnable.

9° Certains brames, qui croient que les enfants morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange sont condamnés à des supplices éternels, sont les plus insensés de tous les hommes et les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans

les familles et dans l'état ne sont pas les moins méchants.

10° Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré et sage.

11° Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples et les magistrats par les conjonctions et les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événements différents; ils se décréditeront tous les uns les autres: un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12° Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvements des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, et qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur et le guide de tous les globes, et notre petit globe en sera plus heureux.

13° Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettrés, qui se bornent à reconnaître un Dieu, à l'aimer, à le servir sans mélange de superstitions, et à servir leur prochain.

14° C'est là le premier devoir; le second est d'éclairer les superstitieux; le troisième est de les tolérer en les plaignant, si on ne peut les éclairer.

15° Il peut y avoir plusieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de Dieu est universel et immuable; ce qui vient des hommes est local, inconstant, périssable.

16° Un imbécile dit: « Je dois penser comme « mon bonze; car tout mon village est de son « avis. » Sors de ton village, pauvre homme, et tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, et qui pensent tous différemment.

17° Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que partout deux et deux font quatre, que Dieu est adoré partout; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans huile, et que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laisse là leur huile et leur queue, et sers le Maître de l'univers.

18° Voici un des grands maux que la superstition a fait naître. Un homme a violé sa sœur et tué son frère: mais il fréquente une certaine pagode; il récite certaines formules dans une langue étrangère; il porte une certaine image sur sa poitrine; mille vieilles s'écrient: Le bon homme! le saint homme!

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer Dieu sans faire ce pèlerinage, sans réciter cette formule; mille vieilles s'écrient: Au monstre! au scélérat!

19° Voici le comble de l'abomination; voici ce qui fait sécher d'horreur et gémir d'être né homme. Un chef des pagodes [1], assassin, empoisonneur public, a peuplé l'Inde de ses bâtards, et a vécu tranquille et respecté; il a donné des lois aux princes. Un juste a dit: Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes; gardez-vous de croire les métamorphoses qu'il enseigne; et ce juste a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20° O vous! fanatiques actifs, qui depuis longtemps troublez la terre par vos querelles raisonnées; et vous, fanatiques passifs, qui, sans raisonner, avez été mordus de ces enragés, et qui êtes malades de la même rage, tâchez de guérir si vous pouvez; essayez de cette recette que voici. Adorez Dieu sans vouloir le comprendre; aimez-le sans vous plaindre des maux qui sont mêlés sur la terre avec les biens; regardez comme vos frères le Japonais, le Siamois, l'Indien, l'Africain, le Persan, le Turc, le Russe, et même les habitants des Pays-Bas de l'Occident méridional de l'Europe, qui tient si peu de place sur la carte.

XXVI.

DIALOGUES D'ÉVHÉMÈRE [2].

1777.

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

Eh bien! sage Evhémère, qu'avez-vous vu dans vos voyages?

ÉVHÉMÈRE.

Des sottises.

CALLICRATE.

Quoi! vous avez voyagé à la suite d'Alexandre, et vous n'êtes point en extase d'admiration?

ÉVHÉMÈRE.

Vous voulez dire de pitié.

CALLICRATE.

De pitié pour Alexandre!

[1] Alexandre VI.

[2] Évhémère était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'Alexandre. Il voyagea autant que les Pythagore et les Zoroastre. Il écrivit peu; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

ÉVHÉMÈRE.

Pour qui donc? Je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'Aristote changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée, nommée Thaïs. Je le suivis dans ses folies de l'Inde; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand homme bien petit!

ÉVHÉMÈRE.

Il n'y en a guère d'autres : ils sont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété; c'est qu'il a un côté qui attire, et un côté qui repousse.

CALLICRATE.

Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me parlez; je savais seulement que cet extravagant et la folle Thaïs avaient brûlé Persépolis pour s'amuser.

ÉVHÉMÈRE.

Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque; ils ont donné au fleuve Zom-bodpo le nom d'Indos; ils ont appelé Hydaspe un autre fleuve : aucune des villes assiégées et prises par Alexandre n'est connue par son véritable nom; celui même d'Inde est de leur invention : les nations orientales l'appelaient Odhu. C'est ainsi qu'en Égypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis. Pour peu qu'ils trouvent un mot sonore, ils sont contents. Ils ont ainsi trompé toute la terre, en nommant les dieux et les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainsi trompé le monde; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre Alexandre qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Égypte, au mont Caucase, et de là jusqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférents, et amis.

ÉVHÉMÈRE.

Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des Perses, les Perses étaient auparavant venus tuer des Grecs; s'il courut vers le Caucase, dans les vastes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce et l'Asie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées, les unes par les autres. Qui dit *soldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ses voisins au nom de son Dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains, nos voisins, sortir du repaire de leurs sept montagnes, pour voler les Volsques, les Antiates, les Samnites? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils savent que Véies, leur voisine, a un peu de blé et d'orge dans ses magasins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il est juste d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre sacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre et la rapine. Les Véiens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les successeurs d'Alexandre volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, et tel sera toujours le genre humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, et je n'y ai vu que des folies, des malheurs, et des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste?

ÉVHÉMÈRE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui est le plus sot et le plus méchant?

ÉVHÉMÈRE.

C'est le plus superstitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant?

ÉVHÉMÈRE.

C'est que le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un Grec, un Romain, un Scythe, un Perse, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'assassiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus besoin de rien, devient tranquille et humain pour se délasser. Il écoute la pitié que la nature a mise au fond du cœur de l'homme. Il est comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim; mais le superstitieux est comme le tigre qui tue et qui déchire encore lors même qu'il est rassasié. L'hiérophante de Pluton lui a dit : « Massacre tous les adorateurs de Mercure, brûle « toutes les maisons, tue tous les animaux : » mon dévot se croirait un sacrilége s'il laissait un

enfant et un chat en vie dans le territoire de Mercure.

CALLICRATE.

Quoi ! il y a sur la terre des peuples aussi abominables, et Alexandre ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paisibles et humains, et qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philosophie?

ÉVHÉMÈRE.

Non vraiment ; il a passé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; et, comme le fanatisme n'exclut pas la bassesse et la lâcheté, ces misérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, et ont obtenu permission d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'espèce humaine est donc une espèce bien horrible?

ÉVHÉMÈRE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux, mais la plupart sont des loups et des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais savoir pourquoi cette différence énorme dans la même espèce.

ÉVHÉMÈRE.

On dit que c'est pour que les renards et les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci est trop misérable et trop affreux ; je voudrais savoir pourquoi tant de calamités et tant de bêtises.

ÉVHÉMÈRE.

Et moi aussi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuse.

CALLICRATE.

Eh bien ! qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, si cette terre a toujours été peuplée d'hommes ; si la terre elle-même a toujours existé ; si nous avons une âme ; si cette âme est éternelle, comme on le dit de la matière ; s'il y a un dieu ou plusieurs dieux ; ce qu'ils font, à quoi ils sont bons. Qu'est-ce que la vertu ? qu'est-ce que l'ordre et le désordre? qu'est-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ? qui a inventé la société et les arts ? quel est le meilleur gouvernement ? et surtout quel est le meilleur secret pour échapper au péril dont chaque homme est environné à chaque instant ? Nous examinerons le reste une autre fois.

ÉVHÉMÈRE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle Eudoxe par les plus aimables gens de Syracuse.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien ! que fut-il conclu?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de Cérès, l'autre de Junon, qui finirent par se dire des injures. Allons, dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre, et de ne vous point déférer au sacrificateur de Cérès.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien ! venez m'interroger demain ; je tâcherai de vous répondre : mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

SECOND DIALOGUE.

SUR LA DIVINITÉ.

CALLICRATE.

Je commence par la question ordinaire : Y a-t-il un Théos ? Le grand-prêtre de Jupiter Ammon a déclaré qu'Alexandre était son fils, et il a été bien payé; mais ce Théos existe-t-il ? et, depuis le temps qu'on en parle, ne s'est-on pas moqué de nous?

ÉVHÉMÈRE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un Jupiter mort en Crète, et un bélier de pierre caché dans les sables de la Libye. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *theoi*, des dieux qui courent [1]. Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que Mars, Mercure, Jupiter, Saturne, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, et qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes ni de celles de l'Égypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'Ammon est dieu, si le bœuf Apis est dieu, et si Cambyse a mangé un dieu en le fesant mettre à la broche ; je vous demande très sérieusement s'il y a un dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

[1] Les planètes.

ÉVHÉMÈRE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse?

CALLICRATE.

Chez Hiérax, l'archonte, qui est mon ami intime, et qui ne croit pas plus en Dieu qu'Épicure.

ÉVHÉMÈRE.

N'a-t-il pas un beau palais, cet archonte?

CALLICRATE

Admirable : c'est un corps-de-logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes...

ÉVHÉMÈRE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

Ah! je vois où vous en voulez venir; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrents de ces soleils, et qui court animer tous ces globes, enfin cette fabrique incompréhensible, démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel; vous allez m'étaler les belles découvertes des Platon qui ont agrandi la sphère des êtres; vous m'allez faire voir le grand Être qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, que c'est là le grand être; qu'on la voit, qu'on la sent dans le soleil, dans les astres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, et qu'il y a une grande faiblesse, et bien peu de bon sens, à vouloir attribuer à je ne sais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, et dont il est impossible de se former la plus légère idée; de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous est si sensible, si connue par ses travaux continuels, qui est partout sous nos pieds, sur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre et mourir, et qui est visiblement le Dieu que vous cherchez : lisez le système de la nature, l'histoire de la nature, les principes de la nature, la philosophie de la nature, le code de la nature, les lois de la nature, etc.

ÉVHÉMÈRE.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, que tout est art dans l'univers, et que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc! point de nature, et tout est art? quelle idée creuse!

ÉVHÉMÈRE.

C'est un philosophe peu connu, peu compté peut-être parmi les philosophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'est pas moins vérité pour être d'un homme obscur [1]. Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un assemblage de choses qui existent, et dont la plupart n'existeront pas demain; certes, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles, et des singes, ne composent point un être absolu, quel qu'il soit : des effets qui n'existaient point hier ne peuvent être la cause éternelle, nécessaire, et productive. Votre nature, encore une fois, n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses.

Pour vous faire voir à présent que l'art a tout fait, observez seulement un insecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile, et c'est ce que les sages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artisan que vous supposez est, selon nos épicuriens, la force secrète qui agit éternellement dans cet assemblage toujours périssant et toujours reproduit que nous appelons nature.

ÉVHÉMÈRE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus; et dans ceux qui ne sont pas encore nés? Comment cette force aveugle peut-elle avoir assez d'intelligence pour former des animaux sentants ou pensants, et tant de soleils qui probablement ne pensent point? Vous sentez qu'un tel système, n'étant fondé sur aucune vérité antécédente, n'est qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force secrète dont vous voulez parler ne peut subsister que dans un être assez puissant et assez intelligent pour former des animaux intelligents; dans un être nécessaire, puisque sans son existence il n'y aurait rien; dans un être éternel, puisque, existant par lui-même, on ne peut assigner de moment où il n'ait pas existé; dans un être bon, puisque, étant la cause de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres stoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand Être à qui nous nous efforçons de ressembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur Créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens nous nient. Vous êtes comme les sculpteurs; ils font à coups de ciseau une belle statue, et ils l'adorent. Vous forgez

[1] C'est de lui-même que Voltaire parle ici. K.

votre Dieu, et puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez seulement notre Etna, la ville de Catane, engloutie depuis peu d'années, et ses ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la destruction de l'île Atlantique, abîmée il n'y a pas plus de dix mille ans ; songez à l'inondation qui détruisit la Grèce.

A l'égard du mal moral, souvenez-vous seulement de tout ce que vous avez vu, et donnez l'épithète de bon à votre Dieu, si vous l'osez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument : Ou Dieu n'a pu empêcher le mal ; et, en ce cas, est-il tout puissant ? ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait ; alors où est sa bonté ?

ÉVHÉMÈRE.

Cet ancien raisonnement, qui semble détrôner Dieu et mettre à sa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs dont j'ai été témoin sur ce malheureux globe m'épouvantent encore davantage. Cependant au pied de ce mont Etna qui vomit la flamme et la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles ; et, après dix ans de carnage et de destruction, je vois renaître dans Syracuse la paix, l'abondance, les plaisirs, les chansons, et la philosophie : il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il est donc démontré que Dieu n'est pas absolument méchant, s'il est l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'est pas assez qu'un Dieu ne soit pas toujours et complétement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais ; et la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres volcans sont en fureur. Quand Alexandre n'est plus, d'autres destructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment sur ce globe sans désastre et sans crime.

ÉVHÉMÈRE

C'est à quoi j'en veux venir. L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible et absurde : l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien et l'autre fait le mal, est plus absurde encore, et n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins parce qu'elle traine après elle des conséquences inquiétantes ? Il y a un Être nécessaire, éternel, source de tous les êtres ; existera-t-il moins parce que nous souffrons ? existera-t-il moins parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons ?

CALLICRATE.

Capable ou non, je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

ÉVHÉMÈRE.

Je tremble ; car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système, et un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse : quoi qu'il en soit, voici la très faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit ; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être nécessaire, existant par lui-même, par sa nature, éternel, intelligent, bon, et puissant. Tous ces caractères, qui me paraissent essentiels à Dieu, ne me disent pas qu'il ait fait l'impossible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propositions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je présume qu'il était impossible que les vents nécessaires pour balayer les terres et pour empêcher les mers de croupir ne produisissent pas des tempêtes. Les feux répandus sous l'écorce de la terre pour former les minéraux et les végétaux devaient aussi ébranler ces terres, renverser des villes, écraser leurs habitants, affaisser des montagnes et en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécussent toujours et procréassent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainsi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était aussi nécessaire que la vie. Il fallait que les desirs s'allumassent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être sans le desirer ; ces affections ne pouvaient être vives sans être violentes, et par conséquent sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes, et le brigandage : enfin Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe.

CALLICRATE.

Votre Dieu n'est donc pas tout-puissant ?

ÉVHÉMÈRE.

Il est véritablement le seul puissant, puisque c'est lui qui a tout formé ; mais il n'est pas extravagamment puissant. De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds, bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues, bâtie de confitures. Chaque être est circonscrit dans sa nature ; et j'ose croire que l'Être suprême est circonscrit dans la sienne. J'ose penser que cet architecte de l'univers, si visible à notre esprit, et en même temps si incompréhensible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du Capitole. Quel est son séjour ? de quel ciel, de quel soleil envoie-t-il ses éternels décrets à toute la nature ? Je n'en sais rien ; mais je sais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE.

Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, et qu'il ait formé ces soleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive et malheureuse terre?

ÉVHÉMÈRE.

Vous me faites toujours des questions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'osais faire encore une conjecture, je dirais que l'essence de l'Être suprême, de cet Être éternel, formateur, conservateur, destructeur et reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel Démiourgos ont été nécessairement éternelles, comme dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaisons : cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons; vous cherchez à les éclaircir ; et, quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos épicuriens, qui attribuent tout à une force occulte, la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent nature.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens, qui sont d'honnêtes gens, très sages et très respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère et l'amour.

A l'égard des bons épicuriens, qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un Être nécessaire, éternel, puissant, intelligent : car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très intelligent appelé Dieu.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos pensées, et je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

TROISIÈME DIALOGUE.

SUR LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE ET SUR LA THÉOLOGIE GRECQUE.

CALLICRATE.

J'ai parlé à nos bons épicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invisible; mais comme ils sont gens de bon sens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir soit pensant, puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

ÉVHÉMÈRE.

C'est un grand pas dans la connaissance de la vérité : mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux, car je pars d'un principe. « Pour produire un être pensant, il faut l'être ; » et ils partent d'une supposition. « La pensée peut être donnée par un être qui ne pense point : » disons plus, par un être qui n'existe point ; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui soit la nature, et que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

CALLICRATE.

Dités-nous donc comment ce pouvoir secret et immense que vous appelez Dieu nous donne la vie, le sentiment et la pensée? Nous avons une âme ; les autres animaux en ont-ils une? qu'est-ce que cette âme? arrive-t-elle dans notre corps quand nous sommes en embryon dans le ventre de notre mère? où va-t-elle quand ce corps est dissous?

ÉVHÉMÈRE.

Je suis invinciblement persuadé que Dieu nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux soleils, et aux grains de sable, tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il est un art si profond et si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penser, et dans les lois qui dirigent toutes choses, que je suis prêt à tomber ébloui et accablé, quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens, et qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, et lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande, je suis tout étonné de sentir en moi le pouvoir d'en composer quelques unes. La propriété qui se développe en moi de me ressouvenir de ce que j'ai vu, et de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, et celle de la maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, et d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire

Enfin quand le temps a un peu fortifié mes

organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées, sont ce qu'on appelle *âme*.

Ce mot ne signifie et ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons âme : nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux et abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous desirons ; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle desir. Nous voulons ; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils voient ; ils ont dit la vie et la mort, la force et la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit, ou la faiblesse, ou la force, ou la mort, ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes, qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. Les peintres, par exemple, et les sculpteurs ont voulu représenter la force, et ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue et des bras musculeux ; ils ont dessiné un enfant pour donner une idée de la faiblesse. On a personnifié ainsi les passions, les vertus, les vices, les années, et les jours. Les hommes se sont accoutumés, par ce déguisement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reste de la nature pour des êtres réels, et des mots pour des choses.

De ce mot *âme*, qui est abstrait, ils ont fait une personne habitante dans notre corps ; ils ont divisé cette personne en trois, et des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait, parce qu'il est composé de l'unité et de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait présider une aux cinq sens, et ils l'ont appelée *psyché ;* une autre est dans la poitrine, et c'est *pneuma*, le souffle, l'haleine, l'esprit ; une troisième est dans la tête, et c'est la pensée, *nous*. De ces trois âmes ils en ont fait une quatrième quand on est mort, c'est *skia*, ombres, mânes, ou farfadets.

On est bientôt parvenu à ne se jamais entendre quand on prononce ce mot *âme :* il a fait naître mille questions qui forcent les savants à se taire, et qui autorisent les charlatans à parler. Ces âmes, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel Demiourgos, ou de la première femelle ? ou bien furent-elles formées ailleurs toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas ? leur substance est-elle d'éther ou de feu, ou bien ni de l'un ni de l'autre ? est-ce la femme ou son mari qui darde une âme avec la liqueur prolifique ? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés ? sent-elle, pense-t-elle, dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné ? son être augmente-t-il quand son corps augmente ? toutes les âmes sont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'âme d'Orphée et celle d'un imbécile ?

Quand cette âme est parvenue à sortir de la matrice où elle a séjourné neuf mois entre une vessie pleine d'urine, et un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait et du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein et paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de querelles absurdes, grand Dieu, entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs ! Enfin, que devient cette âme quand le corps n'est plus ? Les grands précepteurs du genre humain, Orphée, Homère, ont dit, elle est *skia*, elle est *ombre*, *farfadet*. Ulysse voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres, qui viennent lécher du sang et boire du lait dans une fosse. Des enchanteurs et des enchanteresses, qui ont un esprit de Python, évoquent des mânes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des âmes dont les vautours mangent le foie ; d'autres se promènent continuellement sous des arbres : et c'est là la souveraine félicité, c'est le paradis d'Homère.

Les honnêtes gens n'ont pas été satisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai pris le parti de recourir à Dieu, et de lui dire : « C'est « à toi, Maître absolu de la nature, que je dois « tout ; tu m'as accordé le don du sentiment et de « la pensée, comme tu m'as donné la faculté de « digérer et de marcher. Je t'en remercie, et je « ne te demande pas ton secret. » Cette prière est, à mon avis, plus raisonnable que les vaines et interminables disputes sur *psyché*, *pneuma*, *nous* et *skia*.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c'est Dieu qui nous tient lieu d'âme, vous n'êtes donc qu'une machine dont Dieu gouverne les ressorts ; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous, en conscience, ce système meilleur que le nôtre ?

ÉVHÉMÈRE.

J'aimerais mieux avoir confiance en Dieu qu'en moi. Quelques philosophes pensent ainsi ; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raison. Ils soutiennent que l'ouvrier doit être le maître de son ouvrage, et que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne soit soumis à l'artisan souverain.

CALLICRATE.

Quoi ! vous oseriez dire que Dieu est sans cesse occupé à faire jouer toutes ces machines ?

ÉVHÉMÈRE.

Dieu m'en préserve ! Voilà comme dans toutes les disputes on fait dire à son adversaire ce qu'il n'a point dit. Je prétends, au contraire, que le Souverain éternel a établi, de toute éternité, ses lois qui seront toujours accomplies par tous les êtres. Dieu a commandé une fois, et l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire Dieu auteur du péché : car enfin, s'il vous anime et si vous faites une faute, c'est lui qui la commet.

ÉVHÉMÈRE.

C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes, excepté aux athées ; toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine la charge des délits qu'elle n'empêche pas : elle dit à Dieu : Seigneur souverain de tout, vous devez écarter tout le mal ; c'est votre faute si vous laissez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. Dieu lui répond : Ma fille, je ne peux faire les choses contradictoires ; il est contradictoire que le mal n'existe pas quand le bien existe ; il est contradictoire qu'il y ait du feu, et que ce feu ne puisse causer d'embrasement ; qu'il y ait de l'eau, et que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette solution bien suffisante ?

ÉVHÉMÈRE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Égypte et en Grèce quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis ; alors la justice divine est justifiée.

ÉVHÉMÈRE.

Étrange manière de justifier leurs dieux ! et quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats et des crocodiles ! Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Égyptiens, en rendent-ils raison ? en changent-ils la nature ? en adoucissent-ils les horreurs en nous présentant une série de crimes et de tourments éternels ? Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un Tantale pour qu'il mangeât son fils en ragoût, et pour qu'il fût ensuite dévoré de faim en demeurant à table dans une suite infinie de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpents ; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, et remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, et tous ces princes damnés, n'eussent jamais été au monde : rien n'était plus aisé que de leur épargner l'existence, les crimes, et les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, et à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine ; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent comme ceux d'Épicure, ni un monstre barbare comme ceux de l'Égypte et de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reste bien des scrupules; je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

QUATRIÈME DIALOGUE.

SI UN DIEU QUI AGIT NE VAUT PAS MIEUX QUE LES DIEUX D'ÉPICURE, QUI NE FONT RIEN.

CALLICRATE.

Je suis convaincu que toute la terre, et ce qui l'environne, le genre humain et le genre animal, et tout ce qui est au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-même, et qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le Dieu de Timée, le Dieu d'Ocellus Lucanus, et de Pythagore : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés ; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien [1] : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même, et dont tout est l'ouvrage : il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance ; j'admets une grande partie de votre philosophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos sages : mais

[1] « Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti. »

deux grandes difficultés m'arrêtent, il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n'est point libre, puisqu'il est l'être nécessaire, de qui l'immensité des choses est émanée nécessairement ; il n'est point juste, car la plupart des gens de bien sont persécutés pendant leur vie, et vous ne me dites point qu'on leur rende justice quand ils ne sont plus, et que les scélérats soient punis après leur mort. Les religions grecque et égyptienne ont un grand avantage sur votre théologie. Elles ont imaginé des peines et des récompenses. C'est, ce me semble, la seule manière de mener les hommes: pourquoi la négligez-vous?

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous répondre sur la liberté, et ensuite je vous répondrai sur la justice. Être libre, c'est faire ce qu'on veut : or certainement Dieu a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté, dont nous jouissons quand nous agissons suivant notre volonté. Il a poussé sa bonté jusqu'à donner ce privilége à tous les animaux, qui font ce qu'ils veulent, selon la portée de leurs forces.

Dieu étant très puissant et très libre, je ne vous dirai pas qu'il le soit infiniment ; car, malgré tout ce que disent les géomètres, je ne sais pas ce que c'est que l'infini actuel [1]. Je vous dirai seulement que Dieu n'est pas libre de faire l'impossible, parce que c'est une contradiction dans les termes; il n'est pas libre de faire en sorte que les deux côtés de l'équerre de Pythagore forment deux carrés plus petits ou plus grands que le carré formé du grand côté, parce que ce serait une contradiction, une chose impossible. C'est à peu près ce que je vous ai déjà allégué ; Dieu est si parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de sa justice, vous vous moqueriez trop de moi, si je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien Cerbère qui aboie de ses trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides, sont des imaginations si ridicules, que les enfants en rient. Dieu ne m'a point apparu, il ne m'a point montré Alexandre fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir si injustement Callisthène ; et je n'ai point vu Callisthène à table avec Dieu dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de la main d'Hébé. Dieu m'a donné assez de raison pour me convaincre qu'il existe ; mais il ne m'a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlegéton et dans l'Empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtiments dont il punit les criminels, et sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai jamais vu de méchant heureux ; mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très malheureux : cela me fâche et me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant, et la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un Être suprême ; à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance, pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes ; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

ÉVHÉMÈRE.

Vos épicuriens sont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus solide base à la vertu, consolent-ils plus nos misères en ne reconnaissant que des dieux inutiles, occupés de boire et de manger? Hélas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits, quelque chose qui pense quand la cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers, et quand ces vers et cette cervelle sont en poussière ; si une faculté, une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus. C'est un problème qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre, personne même ne peut en comprendre le sens ; car si, dans un repas, quelqu'un demande : Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir ? ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler? ces questions seront absurdes et exciteront la risée. Pourquoi ? c'est que le contradictoire, l'impossible en saute aux yeux. Nous avons assez vu que Dieu ne peut faire l'impossible, le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable, appelé homme, Dieu avait mis une étincelle invisible, impalpable, un élément, quelque chose de plus

[1] L'infini des géomètres n'a aucun rapport à l'*infini actuel*. Une grandeur infinie est une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la suppose. Une quantité infiniment petite est une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'est le zéro considéré comme la limite, la fin d'une quantité décroissante. Ces quantités ont des rapports; et l'on a nommé science, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports. K.

intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade; si cette monade était indestructible, si c'était elle qui pensât et qui sentît en nous, alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire : Cette monade peut exister, peut avoir des idées et du sentiment quand le corps dont elle est l'âme sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, et qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une âme immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

ÉVHÉMÈRE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque qui fait voir, quoique imparfaitement, comment une partie invisible et essentielle de nous-mêmes pourrait, après notre mort, être punie ou récompensée, nager dans les délices ou souffrir dans les peines : encore ne sais-je si, avec mes raisonnements et mes suppositions je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que Dieu ferait souffrir aux hommes après leur mort; car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire? En ce cas, pourquoi les punir? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette âme dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez?

ÉVHÉMÈRE.

Oui, je l'avoue très humblement et très douloureusement; je ne puis connaître leur substance, je ne puis savoir comment se forme ma pensée, je ne puis imaginer comment Dieu est fait : je suis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi aussi : consolons-nous l'un et l'autre; nous avons tous les hommes pour compagnons.

CINQUIÈME DIALOGUE.

PAUVRES GENS QUI CREUSENT DANS UN ABÎME. INSTINCT, PRINCIPE DE TOUTE ACTION DANS LE GENRE ANIMAL.

CALLICRATE.

Puisque vous ne savez rien, je vous conjure de me dire ce que vous soupçonnez; vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réserve annonce de la défiance; un philosophe sans candeur n'est qu'un politique.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne suis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez; quelquefois en devinant au hasard, on rencontre.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien! je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

CALLICRATE.

Comment inutile! n'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une âme, et de quoi elle est faite? Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'âme est différente de son essence, qu'elle est tout, et qu'elle a complétement la vertu sensitive, étant *forme* et *entéléchie*, comme l'a si bien dit Aristote [a]; et surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle?*

ÉVHÉMÈRE.

Cela est fort beau; mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque Dieu ne nous l'a pas donnée. Nous lui devons sans doute tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux; mais Dieu ne nous a jamais appris quel en est le principe : il n'a donc pas voulu que nous le sussions. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons, quel est le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres et notre volonté. Il y a l'infini entre l'un et l'autre. Vouloir arracher à Dieu son secret, croire savoir ce qu'il nous a caché, c'est, ce me semble, une espèce de blasphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une âme? et il ne me sera pas démontré que j'en ai une?

ÉVHÉMÈRE.

Non, mon ami.

CALLICRATE.

Dites-moi donc ce que c'est que notre instinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure; vous m'avez dit que Dieu nous avait fait non seulement présent de la raison, mais encore de l'instinct :

a Saint Thomas explique merveilleusement tout cela depuis la question 75 jusqu'à la question 82 de la première partie de sa *Somme;* mais Evhémère ne pouvait pas le deviner.

il me semble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, et que même on ne sait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns disent que c'est une âme d'une espèce différente de la nôtre; les autres croient que c'est la même âme avec d'autres organes; quelques rêveurs ont avancé que ce n'est qu'une machine; et vous, que rêvez-vous?

ÉVHÉMÈRE.

Je rêve que Dieu nous a tout donné, à nous et aux animaux, et que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que Dieu veut qu'ils ignorent; leur instinct est plus sûr que le nôtre; ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à Caron, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les Champs Élysées; c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre instinct est bien plus sage, sans rien savoir; c'est par lui que l'enfant suce le téton de sa nourrice sans connaître qu'il forme un vide dans sa bouche, et que ce vide force le lait de la mamelle à descendre dans son estomac : toutes ses actions sont de l'instinct. Dès qu'il a un peu de force, il met ses mains au-devant de sa tête quand il tombe. S'il veut franchir un petit fossé, il se donne une force nouvelle en courant, sans avoir appris quel sera le résultat de sa masse multipliée par sa vitesse. S'il trouve une large pièce de bois sur un ruisseau, pour peu qu'il soit hardi, il se mettra sur cette planche pour parvenir à l'autre bord, et ne se doutera pas que le volume de bois joint à celui de son corps pèse moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut soulever une pierre, il emploie un bâton pour lui servir de levier, et ne sait pas assurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraissent en lui l'effet d'une raison que l'éducation a instruite sont les effets de cet instinct. Il ne sait pas ce que c'est que la flatterie; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il desire. S'il voit battre un autre enfant, et s'il voit son sang couler, il crie, il pleure, il appelle au secours, sans aucun retour sur lui-même.

CALLICRATE.

Définissez-moi donc cet instinct dont vous me donnez tant d'exemples.

ÉVHÉMÈRE.

C'est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion [1].

CALLICRATE.

Mais vous me parlez là d'une qualité occulte, et vous savez qu'on se moque aujourd'hui de ces qualités si chères à tant de philosophes de la Grèce.

ÉVHÉMÈRE.

Tant pis; il fallait respecter les qualités occultes; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, jusqu'à la route que tant d'astres suivent dans l'espace; depuis la formation d'une mite dans un fromage jusqu'à la galaxie [1]; soit que vous considériez une pierre qui tombe, soit que vous suiviez le cours d'une comète traversant les cieux, tout est qualité occulte.

Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de mesurer, de calculer, de peser quelques uns de ses ouvrages, mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts. Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui tourne autour des planètes, et qu'au contraire ce sont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes; mais je doute qu'on puisse découvrir jamais quelle est la force secrète qui les emporte d'occident en orient. On calculera la chute des corps; mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber? Les hommes s'occupent depuis assez long-temps à faire des enfants; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent : notre Hippocrate n'a débité sur cet important mystère que des raisonnements d'accoucheuse. On disputera sur le physique et sur le moral pendant l'éternité; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre; car les passions sont la production de l'instinct, et les passions règneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela est, votre Dieu n'est que le Dieu du mal; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

ÉVHÉMÈRE.

Point du tout; il y a de très bonnes passions, et il nous a donné la raison pour les diriger.

[1] L'instinct ne serait-il pas plutot l'effet d'une suite de raisonnements faits avec trop de promptitude et trop peu d'attention, pour que nous ayons un sentiment distinct et un souvenir durable des jugements dont ces raisonnements ont été formés? Cette promptitude est l'effet de l'habitude. Les artisans exécutent les mouvements nécessaires dans chaque métier aussi machinalement que nous marchons; il est cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvements; qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à téter, ou un oiseau apprend à manger, est une objection contre cette opinion; mais cette objection n'est pas insoluble. K.

[1] La voie lactée.

CALLICRATE.

Et qu'est-ce que cette chétive raison? M'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct?

ÉVHÉMÈRE.

A peu près : c'est un don inexplicable de comparer le passé au présent, et de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute société, de toute institution, de toute police. Ce don précieux est la suite d'un autre présent de Dieu, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire; autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur, qu'ils devraient nous prendre pour des dieux s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends; Dieu s'occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége; et ces renards, par instinct, évitent le piége qui a causé la mort de leur père. Dieu est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains que nos deux Denys ont très mal gouverné, et il inspire à notre raison le gouvernement républicain. Il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons de peur des loups, qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit; il déroge continuellement à toutes ses lois, et se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique*, le *décret prédéterminant*, l'*action* de Dieu sur les créatures.

ÉVHÉMÈRE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très malignement. Je ne prétends point que le Maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes et les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du *Système de la nature*, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IV du tome II : « Votre Dieu est sans cesse occupé à produire et à détruire; par conséquent « il ne peut être appelé immuable quant à sa façon « d'exister. »

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires; il le traite de fantôme affreux et ridicule : mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légèrement sur un sujet si grave. Produire et détruire alternativement dans tous les siècles, par des lois toujours constantes, ce n'est pas changer au hasard; c'est, au contraire, être toujours semblable à soi-même. Dieu donne la vie et la mort; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie et la mort nécessaires; il est immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il fesait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'est pas immuable; mais quand tous naissent pour mourir, son immutabilité n'est que trop constatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que Diagoras se trompe en ce point; mais n'a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains Grecs de représenter Dieu comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour sa gloire, pour se faire applaudir; de le peindre comme un maître dur et vindicatif qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles; d'en faire un père injuste et avengle qui favorise par caprice quelques uns de ses enfants, et destine tous les autres à un malheur sans fin; qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenser d'une vertu à laquelle ils étaient nécessités, et une foule de cadets scélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient se dispenser de commettre; enfin de faire de Dieu un fantôme absurde et un tyran barbare?

ÉVHÉMÈRE.

Ce n'est point là le dieu des sages : c'est le dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie, qui font la honte et l'horreur du genre humain.

CALLICRATE.

Eh bien! définissez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

ÉVHÉMÈRE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par un seul argument invincible : le monde est un ouvrage admirable; donc il y a un artisan plus admirable : la raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'est ne rien savoir, et même c'est ne rien dire que de nous crier sans cesse : Il y a là quelque chose d'excellent, mais je ne sais ce que c'est.

ÉVHÉMÈRE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui en abordant dans une île y trouvèrent des figures de géométrie tracées sur le sable du rivage. Courage! dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres stoïciens, en voyant ce monde, nous disons : Voilà des pas de Dieu.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

ÉVHÉMÈRE.

Ne les avez-vous pas vus partout? et cette raison, et cet instinct dont nous jouissons, ne sont-ils pas évidemment des présents de ce grand Être inconnu? car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange sur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

Eh bien! réfléchissant sur tout ce que vous m'avez dit, et malgré toutes les difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un Dieu préside à notre globe. Mais pensez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le sien; que Jupiter, Saturne et Mars règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Égypte, de Perse et des Indes règnent chacun dans leur district?

ÉVHÉMÈRE.

Je vous ai déjà insinué que je n'en crois rien, et voici ma raison. Soit que le soleil tourne autour de nos planètes et de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ses yeux; soit que la terre et les planètes tournent elles-mêmes autour du soleil, comme les nouveaux Chaldéens [1] l'ont soupçonné, et comme il est infiniment plus vraisemblable, il est toujours certain que les mêmes torrents de lumière, dardés continuellement du soleil jusqu'à Saturne, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il est certain que ces traits de lumière se réfléchissent de la surface de Saturne à nous, et de nous à lui, avec une vitesse toujours égale. Or une fabrique si immense, un mouvement si rapide et si uniforme, une communication de lumière si constante entre des globes si prodigieusement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence. S'il y a plusieurs dieux également puissants, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu; il ne faut pas multiplier les êtres, et surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand Démiourgos, l'Être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui; s'il avait confié notre soleil à son cocher Apollon, une planète à la belle Vénus, une autre à Mars, nos mers à Neptune, notre atmosphère à Junon; cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule?

ÉVHÉMÈRE.

J'avoue qu'il n'y a là rien d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand Être ait peuplé les cieux et les éléments de créatures supérieures à nous; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers, par ma raison, qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, et ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

[1] Copernic et Galilée.

SIXIÈME DIALOGUE.

PLATON, ARISTOTE, NOUS ONT-ILS INSTRUITS SUR DIEU ET SUR LA FORMATION DU MONDE?

CALLICRATE.

Eh bien! dites-moi d'abord comment Dieu s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel est votre système sur cette grande opération.

ÉVHÉMÈRE.

Mon système sur les œuvres de Dieu, c'est l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais si vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne savez pas le secret de Dieu, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous pensez de ceux qui prétendent le savoir, comme s'ils avaient été dans son laboratoire. Aristote, Platon, vous ont-ils appris quelque chose?

ÉVHÉMÈRE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit. Vous savez que nous avons dans Syracuse la famille des Archimèdes qui cultive la physique pratique de père en fils; c'est là la science véritable fondée sur l'expérience et sur la géométrie : cette famille ira loin si elle continue; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin Platon, qui a voulu aussi employer le peu qu'il savait de géométrie pour donner une apparence d'exactitude à ses imaginations.

Selon lui, Dieu se proposa d'arranger les quatre éléments suivant les dimensions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icosaèdre, et surtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par sa pointe le séjour du feu; l'air eut pour sa part l'octaèdre; l'icosaèdre fut pour l'eau; le cube appartint de droit à la terre par sa solidité; mais le dodécaèdre est le triomphe de Platon. Car cette figure étant composée de douze faces, elle forme le zodiaque composé de douze animaux : ces douze faces peuvent se diviser en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cent soixante degrés du cercle que le soleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choses mot à mot chez Timée le Locrien. Timée les avait prises chez Pythagore, et Pythagore les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il est difficile de pousser plus loin le charlata-

nisme; cependant Platon se surpasse encore en ajoutant de son chef que Dieu ayant consulté son verbe, c'est-à-dire son intelligence, sa parole, qu'il appelle le fils de Dieu, il fit le monde, composé de la terre, du soleil, et des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une âme : tout cela forma la fameuse trinité de Platon. Et pourquoi cet univers était-il Dieu? c'est qu'il était rond, et que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière surtout dont il prouve l'immortalité de l'âme humaine, dans son *Phédon*, est d'une clarté merveilleuse.

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire « de la vie? — oui : — et qu'elles naissent l'une « de l'autre? — oui. — Qu'est-ce qui naît du vi- « vant? — le mort : — et qui naît du mort? — le « vivant. — C'est donc des morts que tous les vi- « vants naissent? et par conséquent les âmes des « hommes sont dans les enfers après leur trépas? « — La conséquence est sûre [1]. »

C'est ainsi que Platon fait raisonner Socrate dans ce dialogue du *Phédon*. L'histoire rapporte que Socrate, ayant lu cet écrit, s'écria : Que de sottises notre ami Platon me fait dire!

Si on avait montré à Dieu tout ce que ce Grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de sottises ce Grec me fait faire!

CALLICRATE.

En vérité, Dieu aurait assez de raison de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé *le Banquet*. Je riais beaucoup de voir que Dieu avait créé l'homme et la femme attachés ensemble par le nombril, et que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle, et chacun un visage. Cela s'appelait un androgyne : cet animal était si fier d'avoir quatre bras et quatre jambes, qu'il voulut faire la guerre au ciel, comme les Titans. Dieu, pour le punir, le coupa en deux; et c'est depuis ce temps que chacun court après sa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse et plaisante; mais cette plaisanterie est-elle digne d'un philosophe? La fable de Pandore est bien plus belle et rend mieux raison des erreurs et des calamités du genre humain.

Confiez-moi à présent ce que vous pensez du système d'Aristote; car je vois bien que celui de Platon ne vous plaît pas.

ÉVHÉMÈRE.

J'ai vu Aristote; il m'a paru doué d'un esprit plus étendu, plus solide que celui de Platon son maître, plus orné de vraies connaissances. Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. On avait besoin de sa méthode nouvelle. J'avoue que pour les esprits bien faits elle est bien inutile et bien fatigante; mais elle est très utile pour éclaircir les équivoques des sophistes dont la Grèce fourmille. Il a défriché le champ immense de l'histoire naturelle. Son histoire des animaux est un bel ouvrage; et, ce qui m'étonne encore plus, c'est à lui que nous devons les meilleures règles de la poétique et de la rhétorique; il en parle mieux que Platon, qui se piquait tant de bel esprit.

Aristote admet, comme Platon, un premier moteur, un Être suprême, éternel, indivisible, immobile. Je ne sais si, en disant que le ciel est parfait, il a raison d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choses parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui sont dans le ciel contiennent des dieux; et en cela il condescend à la superstition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit sans le croire.

Il affirme que le monde est unique. Il en donne pour raison que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait nécessairement chercher la terre de l'autre, et que ces deux terres sortiraient chacune de leur lieu : cette assertion fait voir qu'il n'a pas su plus que nous si la terre tourne autour du soleil, son centre, et quelle est la force par laquelle elle est retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a, chez les nations que nous appelons barbares, des philosophes qui ont découvert ces vérités; et je vous dirai en passant que les Grecs, qui se vantent d'enseigner les autres nations, ne sont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez; mais continuez.

ÉVHÉMÈRE.

Aristote croit que ce monde, tel que nous le voyons, est éternel; et il reprend Platon de l'avoir déclaré engendré et incorruptible. Vous pensez avec moi qu'ils disputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, sont de même nature que le corps qui les porte, si ce n'est qu'elles sont plus épaisses et plus compactes. Elles sont la cause de la chaleur et de la lumière sur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. Ce n'est pas là, comme vous voyez, une physique bien saine.

[1] Voyez une note des éditeurs sur Platon et sur Aristote dans l'ouvrage intitulé *Songe de Platon* (ROMANS, tome VIII).

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps sous vos barbares.

ÉVHÉMÈRE.

Je suis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel, il dise ensuite que les éléments ne le sont pas; car certainement si mon jardin est éternel, la terre de mon jardin l'est aussi. Aristote prétend que les éléments ne peuvent durer toujours, parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air se change en eau, et l'eau en terre; mais ces éléments, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, et que le feu devienne air: il m'est encore très difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération et de la corruption. « Toute corruption, dit-il, succède à la génération: cette « corruption est le terme auquel, et la génération est le terme duquel. »

S'il veut dire par là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort, ce n'est qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée mystérieusement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le sot peuple entend, qu'il faut que toutes les semences pourrissent et meurent pour germer. Cela ne serait pas digne d'un sage observateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé sur ses racines, et n'ayant nul signe de corruption. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'est permis qu'aux paysans grossiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

ÉVHÉMÈRE.

Renoncez donc à votre Épicure, qui a fondé sa philosophie sur cette absurde méprise. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Égypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en suis un peu honteux pour lui, mais revenez, je vous prie, à votre Aristote: il a, ce me semble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

ÉVHÉMÈRE.

Hélas! il en a tant mêlé, qu'en parlant des animaux nés par hasard, il dit expressément: « Quand « la chaleur naturelle est chassée, ce qui se sépare « de la corruption s'efforce de s'unir aux petites « molécules qui sont prêtes à recevoir la vie par « l'action du soleil; et c'est ainsi que sont engendrés les vers, les guêpes, les puces, et les autres « insectes. » Je lui sais bon gré du moins de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces, nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique et sa poétique; mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, et quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix catégories, m'ont paru d'inutiles subtilités: c'est en général l'esprit de la Grèce, j'en excepte Démosthène et Homère. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes et lumineuses; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images: mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait; expliquez-moi ce qu'Aristote n'explique point sur l'âme.

ÉVHÉMÈRE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer; et je vous réponds que vous ne m'entendrez pas, car je ne m'entendrai pas moi-même:

« L'âme est quelque chose de très léger; elle « ne se meut point elle-même, elle est mue par « les objets. Elle n'est point, comme tant d'autres « l'ont supposé, une harmonie; car elle éprouve « continuellement la discordance des sentiments « contraires. Elle n'est pas répandue partout; car « le monde est plein de choses inanimées; elle est « une entéléchie renfermant le principe et l'acte, « ayant la vie en puissance. C'est ce qui sert à « nous faire vivre, sentir et raisonner. »

CALLICRATE.

J'avoue que si, dans mon chemin, je rencontrais une âme toute seule, au sortir de cette conversation, je ne pourrais guère la reconnaître. Hélas! que m'apprendrait une âme grecque avec ses subtilités inintelligibles? J'aimerais bien mieux m'instruire avec ces philosophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m'apprendre ce que c'est que la sagesse des Huns, des Goths, et des Celtes?

ÉVHÉMÈRE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

SEPTIÈME DIALOGUE.

SUR LES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI CHEZ LES BARBARES.

ÉVHÉMÈRE.

Puisque vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe, ou à Syracuse, je vous répèterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun Grec n'est encore en état d'entendre, et dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de Hun ou de Sarmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées; il s'appelait Perconic [1] : cet homme a deviné et prouvé le vrai système du monde, dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai système est que, tous tant que nous sommes, quand nous disons que le soleil se lève et se couche, que notre petite terre est le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux, tournent autour de notre chétive habitation, nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence en effet que tant d'astres, éloignés de nous de tant de millions de milliards de stades et de tant de milliards de fois plus gros que la terre, ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, dansassent autour de nous dans l'immensité de l'espace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuser ! Cette ridicule chimère est fondée sur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philosophe grec n'a jamais pu remédier, la faiblesse de nos petits yeux et l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles et notre soleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaise; et nous croyons que tout cela est fait pour nous, parce que nous sommes vains.

Notre Sarmate Perconic a soutenu son système avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais savants lui ont fait une objection qui aurait embarrassé un homme moins persuadé et moins ferme que lui. Il assurait que la terre et les planètes fesaient leur révolution périodique en des temps différents autour du soleil. Nous marchons, disait-il, Vénus, Mercure, et nous, autour du soleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui disaient ces savants, Vénus et Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune. Aussi en ont-ils, répondait le Sarmate; et vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme, nommé Leéliga [1], né chez les Étruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre. Ce barbare, plus poli, plus philosophe, et plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfants, a taillé et arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le Sarmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune; et si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre Étrurien a fait plus : il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu et fait voir que ce soleil, *qui se levait*, disait-on, *comme un époux* et *comme un géant pour courir sa voie*, ne sort jamais de sa place, et tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq et demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création, qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides [2] ont éclaté contre mon Étrurien encore plus violemment que contre mon Sarmate : peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à Socrate.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt?

ÉVHÉMÈRE.

C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Étrurie, qui a de si grands philosophes, a-t-elle aussi des poètes?

ÉVHÉMÈRE.

Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à Homère, si Homère ne les avait pas devancés de quelques siècles; car c'est beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté Leéliga, ce respectable sage d'Étrurie?

ÉVHÉMÈRE.

Par la raison qu'ils avaient lu, dans je ne sais quel livre d'Hérodote, que le soleil avait deux fois

[1] Anagramme de Copernic; il en est de même des autres noms. K.

[1] Galilée.
[2] Urbain VIII, et l'inquisition, en 1633.

changé son cours en Egypte : or, s'il avait changé son cours, c'était donc lui qui courait, et non pas la terre. Mais la véritable raison est qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux ! et de quoi ?

ÉVHÉMÈRE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, et c'était Leéliga qui les instruisait sans être druide ; cela ne se pardonne point. La fureur druidale, surtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand Leéliga ont été démontrées aux yeux dans une république voisine.

CALLICRATE.

Comment ! est-ce dans la république romaine ? il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

ÉVHÉMÈRE.

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illyrie et l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, et l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie, elle veut que tout le monde pense comme elle : l'illyrienne, pour penser, ne consulte que sa raison. Leéliga a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'état tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de Dieu auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour [1] qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. Leéliga représentait la terre ; le chef de la république, Sagredo, fesait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune ; on les fesait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides ? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfants, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Etrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes ?

ÉVHÉMÈRE.

Oui ; ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas ; et ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne pose pas cette vérité en fait. Si vous assuriez que le soleil reste à la place où Dieu l'a mis, vous seriez long-temps au pain et à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer à haute voix que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là sont d'étranges gens.

ÉVHÉMÈRE.

C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philosophes étruriens, goths, et celtes, de faire des systèmes.

ÉVHÉMÈRE.

Pas plus que la mort de Socrate n'a rebuté Epicure. Depuis la mort de mon Étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie et dans une île de l'Océan : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

CALLICRATE.

Comment cela ?

ÉVHÉMÈRE.

Les druides, dans un des petits pays les plus sauvages de l'Europe, avaient proscrit la danse, et avaient sévèrement puni un magistrat et sa femme [a] pour avoir dansé un menuet. Depuis ce temps, tout le monde a appris à danser ; cet art agréable s'est perfectionné partout. C'èst ainsi que l'esprit humain a pris un essor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a pesé l'air ; on l'a chassé des lieux où il était enfermé ; on a inventé des machines utiles à la société, ce qui est le vrai but de la philosophie : de grands philosophes ont éclairé et servi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui sont ceux dont la réputation a été la plus grande.

ÉVHÉMÈRE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de services.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un et l'autre.

ÉVHÉMÈRE.

Celui qui a fait le plus de fracas après mon homme d'Étrurie a été un Gaulois, nommé Cardestes ; il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte ; car il a construit un édifice sans fondement, et cet édifice était l'univers. Il ne demandait à Dieu, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à six faces, et il les a poussés de façon que, malgré

[1] Celle de Saint-Marc.

[a] Jean Chauvin, dit Calvin, fit en effet condamner un principal magistrat, pour avoir dansé après souper avec sa femme.

l'impossibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des soleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de physique, ni de géométrie, ni de bon sens, dans cet étrange roman; mais les Gaulois alors n'en savaient pas davantage; ils étaient fort renommés pour les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'Ésope en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un Celte de la famille d'Ésope est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur Cardestes n'était que la moitié de Platon; car ce Gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, et Platon demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances?

ÉVHÉMÈRE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'Épicure, aux atomes déclinants, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, et à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le système de Cardestes. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime, ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissants, trop riches, et trop orgueilleux : aussi ont-ils persécuté ce pauvre Cardestes comme ils ont persécuté Leéliga : il y a des Socrate et des Anytus en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a long-temps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*, et sur cent autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles* d'Aristote, et que les *androgynes* de Platon.

CALLICRATE.[1]

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce?

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, et sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques : c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le Verbe, ni d'un autre, de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'âme.

CALLICRATE.

Comment dites-vous? des conversations avec le verbe! Est-ce avec le verbe de Platon? cela serait curieux.

ÉVHÉMÈRE.

C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable; mais comme on n'y entend rien, et que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l'âme, que nous a-t-il appris?

ÉVHÉMÈRE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'âme, qu'Épicure a si bien réfutée.

ÉVHÉMÈRE.

Oh! celle-ci est tout autre chose; c'est une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

ÉVHÉMÈRE.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'est que ni le corps ne dépend de l'âme, ni l'âme du corps; et que l'âme sent et pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers et son âme à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer : l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danse en cadence dans l'Inde. Cette âme est toujours d'accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais, parce qu'elle est un miroir concentrique de l'univers. Vous comprenez bien?

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choses sont-elles prouvées?

ÉVHÉMÈRE.

Non pas que je sache; mais les gazettes de l'esprit, qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle science, en parlent une fois l'an pour trente oboles, et cela suffit à la gloire de l'inventeur et à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe, et de ceux dont l'âme est un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de

la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce soir, si vous voulez, je vous dirai des choses beaucoup plus solides et plus brillantes.

CALLICRATE.

Je suis impatient de les apprendre ; vous me transportez dans un nouveau monde.

HUITIÈME DIALOGUE.

GRANDES DÉCOUVERTES DES PHILOSOPHES BARBARES ; LES GRECS NE SONT AUPRÈS D'EUX QUE DES ENFANTS.

ÉVHÉMÈRE.

Depuis que dans différents pays quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils soient, tombent de l'air sur la terre, et pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la superficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis et de Sienne, dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesants et les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'est pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'est surpris de voir la nuit succéder au jour, quoique ces phénomènes méritassent sa curiosité. Les philosophes ont tourné autour des causes de la pesanteur sans pouvoir la trouver. Enfin dans l'île Cassitéride [1], pays ignoré de nous, île sauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'est trouvé un sage qui, profitant des découvertes des autres sages, et y joignant les siennes bien supérieures, a montré à l'Europe surprise la solution et la démonstration d'un problème qui occupait vainement l'esprit de tous les savants depuis la naissance de la philosophie : il a fait voir que la loi de la pesanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de Dieu même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaissance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, et de combien de ces diamètres la lune, son satellite, est éloignée du centre de la terre à son zénith. Ensuite il a fallu calculer la chute des corps, et prouver que ce n'est pas le fluide de l'air qui les fait tomber, comme on le croyait. Le philosophe de l'île Cassitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la pesanteur, agit proportionnellement aux masses, à la quantité de matière, et non pas proportionnellement aux superficies, comme agissent les fluides ; qu'ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière, et comme dix sur un corps dont la matière n'est qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il soit, étant près de la terre, parcourt, en tombant, cinquante-quatre mille pieds en une minute ; et s'il tombait du haut de soixante rayons terrestres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or il a été prouvé par le calcul que la lune est précisément le corps qui, étant à soixante rayons terrestres, parcourt dans son méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il a été démontré que non seulement cet astre gravite, est attiré, pèse en raison directe de sa matière ; mais encore qu'il pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, et d'autant moins qu'il s'en éloigne, et cela selon le carré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme ; de sorte que chaque planète est attirée, gravite, pèse sur le soleil, et le soleil sur elle, suivant ce que chacun de ces astres contient de matière, et suivant le carré de son éloignement.

Ce n'est pas tout : ces barbares ont encore découvert que si un corps se meut vers un centre, il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt, et que s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il est attiré, il pèse vers ce centre. De cette loi, et de quelques autres encore, l'homme de la Cassitéride a démontré l'immobilité du soleil et le cours des planètes, et même des comètes qui circulent dans des ellipses autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de Platon avec des triangles et des dodécaèdres, ni comme celle de Pythagore avec les sept tons de la musique ; mais avec la plus sublime géométrie. Vous paraissez surpris ; vous devez l'être. Vous le serez peut-être encore davantage quand vous saurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'est que la lumière, et qu'il a su anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'Hippocrate n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui ;

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux [1].

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien ; car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre Épicure, qui était un très bon homme et qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand homme, a eu

[1] L'Angleterre.

[1] « Nec propius fas est mortali attingere divos. »
HALLEY. K.

beaucoup de disciples et de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

ÉVHÉMÈRE.

Vous avez raison, il a enseigné plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'âme; c'est là ce qui m'inquiète : c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé, et dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, et qu'on peut disséquer la lumière; si je ne me connais pas moi-même?

ÉVHÉMÈRE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature et le grand Être qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre âme est si difficile à manier, du moins vos grands raisonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps; cela m'intéresse pour le moins autant que mon âme. Je me flatte que des gens qui ont pesé des astres savent parfaitement comment l'homme est produit sur la terre, comment cette terre a été formée, quelles révolutions elle a essuyées, et quand elle sera détruite. Je veux apprendre tout le mystère de la génération des animaux; d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, et qui vit jusque dans la glace. Je m'indigne d'ignorer comment j'existe, et comment existent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourrissent, et les éléments qui composent ce grand tout.

ÉVHÉMÈRE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous ressemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courses. Il a fait des mémoires dans lesquels il dit : « Plus je me suis examiné, « plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi [1]. » Pour vous, vous voulez tout savoir; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curiosité, on ne saurait jamais rien si on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'instruire chez vos savants barbares; je suis retenu dans Syracuse par ma femme : dites-moi comment elle est parvenue à me donner un enfant, ne sachant pas plus que moi ce qui se passe dans ses entrailles. Vos savants, qui ont si bien vu le ressort par lequel Dieu fait aller tous les mondes, auront vu sans doute comment notre monde se perpétue.

[1] Le marquis de Lassai, dans ses *Mémoires*, tome IV, page 322, réimpression de Lausanne, 1756. K.

ÉVHÉMÈRE.

Très souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes; nous en parlerons dans notre premier entretien.

NEUVIÈME DIALOGUE.

SUR LA GÉNÉRATION.

CALLICRATE.

J'ai toujours été étonné qu'Hippocrate, Platon et Aristote, qui ont eu des enfants, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel. Ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide; mais Platon, mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, et la femelle dans laquelle on engendre; ce qui compose une proportion harmonique, et ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. Aristote se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme; et cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, et en tirer une figure?

ÉVHÉMÈRE.

Le sculpteur travaille au grand jour, et la nature, dans l'obscurité. Tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, et qu'on nie à plusieurs femelles; mais la physique des deux fluides générateurs admise par Hippocrate est celle qui a prévalu. Votre Épicure fait de ce mélange une espèce de divinité, et cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé Aryvhé, était d'autant plus croyable, qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang, que notre Hippocrate n'avait jamais vue, et qu'Aristote ne soupçonnait pas. Il a disséqué mille mères de famille quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf; que la différence entre les oiseaux et les autres espèces est que les oiseaux couvent, et que les autres espèces ne couvent point : une femme n'est qu'une poule blanche en Europe, et une poule

noire au fond de l'Afrique. On a répété après Aryvhé, *Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

ÉVHÉMÈRE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un Batave [1] qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfants déjà tout formés, et courant avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux et curieuses ont fait la même expérience, et on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivants, mais des filaments de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement et par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir, et n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, et qui probablement n'existait pas.

Un homme, et toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin : c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles [2]. Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde ; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place [3]. Comme de vrais philosophes avaient reconnu et démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; et le nez, également attiré par l'un et par l'autre, vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses, et de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi, dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules. C'est dans ces égarements qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de blé ergoté : car on est moqueur en Gaule aussi bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe [1] digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques et les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de tous ces systèmes, quoique plusieurs eussent paru plausibles, il a cru que les corpuscules observés par tant de physiciens et par lui-même dans le fluide des semences n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainsi dire, aux portes de la vie.

« La nature, dit-il, en général me paraît tendre beaucoup plus à la vie qu'à la mort ; il semble qu'elle cherche à organiser les corps autant qu'il est possible. La multiplication des germes qu'on peut augmenter presque à l'infini en est une preuve ; et l'on pourrait dire avec quelque fondement que si la matière n'est pas toute organisée, c'est que les êtres organisés se détruisent les uns les autres ; car nous pouvons augmenter presque autant que nous voulons la quantité des êtres vivants et végétants ; et nous ne pouvons pas augmenter la quantité des pierres ou des autres matières brutes. »

CALLICRATE.

Il a raison ; ce passage que vous me citez me paraît aussi vrai que nouveau : nous semons des hommes, et ils se détruisent à la guerre comme les guerriers que Cadmus fit naître des dents d'un dragon. La terre est un vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leurs prédécesseurs. Il n'y a point d'animal qui ne soit la victime et la pâture d'un autre animal. Les végétaux sont continuellement dévorés et reproduits. Mais nous ne reproduisons point les métaux, les minéraux, les rochers. J'aime votre Gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette observation pour faire des enfants?

[1] Leuwenhoeck, et ensuite Hartsoeker.

[2] Needham. (Voyez les notes des éditeurs, volume des *Œuvres physiques*, tome v.) K.

[3] Maupertuis, dans sa *Vénus physique*. K.

[1] Buffon (*Histoire naturelle des animaux*, chap. II, imprimerie royale, in-4°, 1749, tome II, page 37). Voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus*. Ces moules intérieurs sont difficiles à comprendre, et ils n'ont réussi ni chez les anatomistes, ni chez les géomètres. K.

ÉVHÉMÈRE.

Il a supposé que la nature peut produire de petits moules, comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre, autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se dessine sur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organisés par la nature, s'appliquent non seulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur. Je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu'en me figurant Prométhée fesant le moule de Pandore pour le dehors et pour le dedans; de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur et des poumons.

L'inventeur de ce système se fonde sur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ces moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante et végétante.

« Se nourrir, dit-il, se développer et se reproduire, sont les effets d'une seule et même cause; le corps organisé se nourrit par les parties qui lui sont analogues; il se développe par la susception intime des parties organiques qui lui conviennent, et il se reproduit parce qu'il contient quelques parties organiques qui lui ressemblent... Lorsque la matière organique nutritive est surabondante, elle est envoyée dans les réservoirs sous la forme d'une liqueur qui contient tout ce qui est nécessaire à la reproduction d'un petit être semblable au premier. »

Il dit ailleurs : « Je pense que les molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules et dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou dans telle autre partie qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale, laquelle dans l'un et l'autre sexe est, comme l'on voit, une espèce d'extrait de toutes les parties du corps... ; et lorsque dans le mélange qui s'en est fait il se trouve plus de molécules organiques du mâle que de la femelle, il en résulte un mâle; au contraire, s'il y a plus de particules organiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle. »

CALLICRATE.

Si cela est comme il le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme et un tiers de femme, et rien ne sera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, et qui cependant en ont plusieurs enfants.

Ce système d'ailleurs, qui m'avait tant séduit, et dans lequel je voyais beaucoup de sagacité et d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfants sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique? et s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement et la pensée; de sorte qu'une molécule organique peut devenir un Alexandre ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce système a été reçu.

ÉVHÉMÈRE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu et l'ont décrié; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais tous ont donné des éloges à l'*Histoire naturelle* de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend physiquement à vivre et à mourir; c'est l'histoire de toute l'espèce humaine fondée sur des faits connus; au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse. Ainsi il faut, je crois, nous résoudre à ignorer notre origine : nous sommes comme les Égyptiens qui tirent tant de secours du Nil, et qui ne connaissent pas encore sa source; peut-être la découvriront-ils un jour.

DIXIÈME DIALOGUE.

SI LA TERRE A ÉTÉ FORMÉE PAR UNE COMÈTE.

CALLICRATE.

Si je désespère de savoir au juste comment je suis né, comment je vis, comment je pense, et comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis que je ne me connais moi-même; cependant vous m'avez dit que les Égyptiens pourront découvrir un jour la source de leur Nil : cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre. J'ai renoncé aux atomes déclinants d'Épicure : vos sages barbares qui ont inventé tant de belles choses n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite? On peut, en examinant un nid d'oiseau, découvrir sa construction, sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur vie, leur instinct et leurs plumes : n'y a-t-il personne qui ait bien observé ce nid dans lequel nous sommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés?

ÉVHÉMÈRE.

Cardestes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un soleil encroûté.

CALLICRATE.

Un soleil encroûté ! vous voulez rire.

ÉVHÉMÈRE.

C'est ce Cardestes, sans doute, qui riait quand il disait que nous avons été autrefois un soleil composé de matière subtile et de matière globuleuse ; mais que, nos matières s'étant épaissies, nous avons perdu notre brillant et notre force : nous sommes tombés, d'un tourbillon dont nous étions le centre et les maîtres, dans le tourbillon du soleil d'aujourd'hui ; nous sommes tout couverts de matière rameuse et cannelée ; enfin, d'astres que nous étions, nous sommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous consoler dans notre disgrâce.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais près de me rendre le disciple de vos Gaulois ; mais je trouve qu'Épicure, Aristote, Platon, étaient bien plus raisonnables que votre Cardestes. Ce n'est pas là un système de philosophie, c'est le rêve d'un homme en délire.

ÉVHÉMÈRE.

C'est ce qu'on appelait, il y a quelques années, la philosophie corpusculaire, la seule vraie philosophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné sur l'optique quelque chose d'assez bon pour son temps ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui sur la formation de notre globe?

ÉVHÉMÈRE.

Voici la découverte d'un philosophe germain [1] dont je vous ai dit quelques mots : c'est l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'âme prononce un discours, tandis que le corps, qui n'en sait rien, fait les gestes ; ou bien ce corps sonne l'heure, quand l'âme la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l'existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; et tout ce qui était terre ayant été vitrifié, resta une masse de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel système : la chose est arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon Epicure de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, et non des extravagances.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien donc, je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'histoire naturelle de l'homme. Il a fait aussi l'histoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèse.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface du soleil...

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'Aristote et mon Épicure ont déclarée exhalaison de la terre ?

ÉVHÉMÈRE.

Aristote et votre Épicure se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir et à mesurer leurs cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce se sont fait des instruments de vérité ; ils ont su par ces instruments que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses ; mais on n'a pu les prédire avec la même précision : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuser mon ignorance. Vous disiez qu'une comète tomba sur le soleil : qu'en arriva-t-il? ne fut-elle pas brûlée?

ÉVHÉMÈRE.

Le philosophe des Gaules suppose qu'elle ne fit qu'effleurer la superficie de ce puissant astre, et qu'elle en emporta un morceau dont la terre se forma [1]. Il y en eut même encore assez pour fournir à d'autres planètes. On peut juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, et ne put se refroidir qu'en cinquante mille années. De là on peut conclure que notre terre, qui n'est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ces pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philosophe allemand ; et c'est depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du sable.

CALLICRATE.

Il me semble que je lis les anciens poëtes grecs, qui me disent pourquoi Apollon va se coucher tous les soirs dans la mer, et pourquoi Junon s'assied quelquefois sur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre

[1] Leibnitz.

[1] Ces parties détachées du soleil n'auraient pu décrire des orbites très peu excentriques, comme le sont celles des planètes, et il est même presque impossible qu'elles ne tombassent point sur le soleil après une révolution. Ainsi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes ; ce système, qui d'ailleurs est dénué de toute probabilité, est contraire aux lois du système du monde. K.

est de verre, et qu'elle est venue du soleil si chaude qu'elle n'est pas encore refroidie vers l'Éthiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

ÉVHÉMÈRE.

Aussi l'auteur ne vous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

CALLICRATE.

En vérité, hypothèses pour hypothèses, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloises? Pour moi, je vous avoue que Minerve, la déesse de la sagesse, sortie du cerveau de Jupiter; Vénus née d'une semence divine, tombée sur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air, et la terre; Prométhée qui vient ensuite apporter le feu céleste à Pandore; l'Amour, son bandeau, ses flèches, et ses ailes; Cérès enseignant aux hommes l'agriculture; Bacchus qui soulage leurs peines par son breuvage délicieux; tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, et la comète qui vient produire notre terre.

ÉVHÉMÈRE.

Je suis aussi touché que vous de ces allégories enchanteresses; elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations; elles seront gravées dans tous les esprits, et seront chantées par toutes les bouches, malgré les changements de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverseront continuellement la face de la terre: mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles sont, ne nous instruisent pas du fond des choses; elles nous ravissent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour et son bandeau, Vénus et les trois Grâces, ne nous apprendront jamais à prédire une éclipse, et à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique et l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux et nos pas des sentiers pénibles de la science; c'est une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares, qui ne sont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule, à mon dernier voyage.

ONZIÈME DIALOGUE.

SI LES MONTAGNES ONT ÉTÉ FORMÉES PAR LA MER.

ÉVHÉMÈRE.

A huit cent quarante-quatre stades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve à dix pieds de profondeur sous terre une étendue d'environ cent trente millions de toises cubiques d'une matière un peu marneuse, qui ressemble à du talc pulvérisé; les cultivateurs s'en servent pour fumer leurs champs. On trouve dans cette mine excavée, souvent imbibée de pluie et d'eau de source, plusieurs dépouilles d'animaux, soit reptiles, soit crustacées, soit testacées.

Un virtuose, potier de son métier, qui s'intitulait inventeur des figulines rustiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc mêlé d'une terre marneuse n'était qu'un amas de poissons et de coquilles qui étaient là du temps du déluge de Deucalion. Quelques philosophes ont adopté ce système; ils se sont seulement écartés de la doctrine du potier, en soutenant que ces coquilles devaient avoir été déposées dans ce souterrain plusieurs milliers de siècles avant notre déluge grec [1].

On leur a répondu: Si un déluge universel a porté dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi, sur ces rivages, seulement une douzaine de marsouins?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non seulement jusqu'à huit cent quarante stades au-delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois Telliamed a soutenu que la mer avait été partout pendant cinq ou six cent mille siècles, et qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choses bien extraordinaires, tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers, que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

ÉVHÉMÈRE.

Si, selon Telliamed, les courants de l'Océan et les marées ont à la longue produit le Caucase et l'Immaüs en Asie, les Alpes et l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes et leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'est plus juste; mais ce Telliamed me paraît un peu blessé du cerveau.

[1] Voyez les notes de la *Dissertation sur les changements arrivés à notre globe*, et sur les articles des *Œuvres physiques* et du *Dictionnaire philosophique* relatifs à ces questions. K.

ÉVHÉMÈRE.

Cet homme, long-temps employé en Egypte par son roi, pour la sûreté du commerce, a passé pour un savant très instruit. Il n'ose pas dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire, que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens, sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, et que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volants, qui à la longue sont devenus canards et poules.

CALLICRATE.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

ÉVHÉMÈRE.

Sur Homère, qui a parlé des tritons et des sirènes. Ces sirènes surtout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre, au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé Oannès qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta Arion est devenu le patron des postillons. Voilà sans doute assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien [1] de l'homme, du monde entier, et du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courants et par le flux des mers, il a fortifié cette idée de Telliamed. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui ; et ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin.

ÉVHÉMÈRE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, et un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à système n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau, avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cent mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, et que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

[1] Buffon.

CALLICRATE.

Et c'est vous, Évhémère, qui me dites ces puérilités ?

ÉVHÉMÈRE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

ÉVHÉMÈRE.

Comment donc ! oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'astronome Bérose, que j'ai tant vu à la cour d'Alexandre ?

CALLICRATE.

Quoi donc ! qu'a-t-il écrit de si extraordinaire ?

ÉVHÉMÈRE.

Il a prétendu, dans ses *Antiquités du genre humain*, que Saturne apparut à Xissutre [1], et lui dit : « Le 15 du mois d'œsi le genre humain sera « détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos « écrits dans Sipara, la ville du Soleil, afin que la « mémoire des choses ne se perde pas (car quand « il n'y aura plus personne sur la terre, les écrits « seront très nécessaires) ; bâtissez un vaisseau ; « entrez-y avec vos parents et vos amis ; faites-y « entrer des oiseaux et des quadrupèdes ; mettez-y « des provisions, et quand on vous demandera « où vous voulez aller avec votre vaisseau, répon- « dez : Vers les dieux, pour les prier de favoriser « le genre humain. »

Xissutre ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades et long de cinq ; c'est-à-dire que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, et sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissutre lâcha quelques uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. Xissutre en fit autant ; il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie, et on ne le revit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuser ou effrayer les hommes, tantôt par des contes,

[1] Il a déjà été question de Xissutre, ou Xixoutrou, dans l'*Essai sur les mœurs*, dans le *Dictionnaire philosophique*, dans les *Mélanges*, et dans plusieurs autres endroits.

tantôt par des raisonnements. Les Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter; les Grecs ne sont pas les derniers: la Gaule a mêlé les fictions aux vérités, comme les Grecs, et n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables; on a menti en Germanie et dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule, le fameux Cardestes, avoua qu'il avait menti, et qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés, et en créant la matière subtile, la globuleuse, la rameuse, la striée, la cannelée; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile, dont selon eux le feu est produit.

CALLICRATE.

Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi Xissutre qui nous prépare en riant cette catastrophe : il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

ÉVHÉMÈRE.

Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'est qu'un rechauffé de la fable de Phaéton. Il y a longtemps qu'on a dit que le genre humain avait été noyé une fois par une inondation, et qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierre et l'autre de briques, pour en avertir leurs descendants, et afin que, en cas de malheur, la colonne de briques résistât au feu, et que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes, puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle et ses deux beaux monuments de pierres et de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs et beaucoup d'esprit : on s'est même très égayé sur cette catastrophe épouvantable [1]. Ces savants gaulois ont fait comme les dieux, qu'Homère nous a peints riant d'un rire inextinguible pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'Épicure : ils ne sont occupés que de leur bonne chère et de leurs plaisirs; mais pour les dieux d'Homère, qui sont toujours en querelle dans le ciel et sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire; vos philosophes gaulois encore moins: ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides? cela doit les rendre très sérieux.

ÉVHÉMÈRE.

Aussi plusieurs l'ont-ils été, et j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très grands services.

CALLICRATE.

C'est de quoi je voudrais être instruit. Je n'aime que la philosophie d'usage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maison agréable et commode, au mathématicien qui carre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

ÉVHÉMÈRE.

Non seulement les barbares ont montré leur sagacité en carrant les courbes, et même en se trompant quelquefois dans leurs calculs; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus se passer; et je vais vous en rendre compte.

DOUZIÈME DIALOGUE.

INVENTIONS DES BARBARES, ARTS NOUVEAUX, IDÉES NOUVELLES.

CALLICRATE.

Dites-moi donc au plus tôt ce que ces barbares ont imaginé de si utile au monde.

ÉVHÉMÈRE.

Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaissance; ce ne sont ni des Cassitérides, ni des Goths, ni des Celtes, qui ont été les auteurs de cette belle machine; ce sont des Arabes établis en Égypte; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment est faite cette belle machine? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

ÉVHÉMÈRE.

C'est une maison montée sur un pivot, et qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui servent à briser entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs et nous autres Siciliens, les Romains même, n'ont pas encore l'usage de ces maisons ailées : nous ne savons que fatiguer les

[1] M. de Lalande, de l'académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, et que la fin du monde était proche; mais cela ne produisit que des calculs et des plaisanteries, et personne ne s'avisa de donner son bien à l'Eglise, comme dans le bon temps. K.

mains de nos esclaves à moudre grossièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'espère que le bel art des maisons ailées parviendra un jour jusqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'est à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, et que c'est de chez nous qu'il s'est répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien ; ils sont persuadés que les dieux sont trop occupés de leur bonne chère pour songer à la nôtre; et en effet, si Cérès nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire présent aussi d'un moulin à vent.

ÉVHÉMÈRE.

Pour moi, je serai toujours persuadé, non pas que Cérès ait apporté du froment à Syracuse, mais que le grand Demiourgos a donné aux hommes et aux animaux les aliments et l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie, selon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine et du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux et si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde. Notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte, de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger et une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont Alexandre n'a vu que les frontières, ont en partage le coco, dont vous avez entendu parler; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain et à notre miel, une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins, une huile pour les lampes, et une coque très dure dont on façonne des vases et mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l'enveloppe, est filée en toile, et taillée en voile de navire; on bâtit avec son bois des vaisseaux et des maisons, et ses feuilles larges et épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présents sans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages; car les pommes d'or des Hespérides, les beaux fruits de Perse, de Cérasonte et d'Épire, ne sont pas encore cultivés dans notre île; notre ressource et notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire et quelle ressource pénible! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé Cérès, et que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre et forger par les mains de nos cyclopes le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter de l'Asie et de l'Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs; et ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes et les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de levier, et d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cet état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, et où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'est donc là le pain dont Cérès a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter si chèrement! il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé, qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c'est que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'est pas pour lui que l'habitant des rives du Danube et du Borysthène a semé; c'est pour le barbare qui s'est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre; c'est pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, et qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos barbares.

ÉVHÉMÈRE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées, et ces bienfaits, diversifiés admirablement, ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, et ils disent : Que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore? dites-moi tout.

ÉVHÉMÈRE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille et dix mille fois; de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de Zeuxis et d'Apelles. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

ÉVHÉMÈRE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art encore peu connu de multiplier les tableaux et les livres a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait; nous serons inondés de livres insipides; la littérature deviendra un vil métier, et l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

ÉVHÉMÈRE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de Platon, les autres les impudences de Diogène : on voit dans la même boutique un *Hermès Trismégiste* et un *Aristophane*. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs et barbares ont jamais inventé, ou imité, ou critiqué dans les sciences et dans les arts. Avec cet ouvrage on peut, dit-on, se passer de tous les autres; car, depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des aiguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante? est-ce quelque poison inventé par les Anytus et les Mélitus pour délivrer la terre des philosophes?

ÉVHÉMÈRE.

Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs et la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets; elle embrase et elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre Alexandre avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écraser est employé dans les solennités et dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes et des lyres, comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs et au retentissement du tonnerre, comme lorsque Jupiter vint coucher avec Sémélé dans tout l'appareil de sa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvante; c'est un monde nouveau où l'on est à tout moment près d'être foudroyé; mais ceux qui échappent jouissent d'un grand spectacle.

ÉVHÉMÈRE.

Si je rassemblais en effet tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géants auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfants qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus barbares ont su faire avec du simple sable des espèces de diamants polis de plus de cinq pieds de haut et de large, qui réfléchissent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent consacré par la belle Phryné dans le temple de Vénus, et qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l'air? Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les sens et qui contribuent à la douceur de la vie? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales sont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes et de Syracuse, et qu'elles sont remplies, dans l'espace de plus de trente stades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui surpassent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suse et dans Babylone?

Ce qui vous surprendra encore davantage, c'est que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance et de grossièreté. Il semble que Dieu ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphants naître dans des pays peuplés de petits singes. Mais peu à peu la raison se forme; elle

examine à la fin ce que l'instinct a inventé, elle fait des systèmes, elle se perd enfin en arguments, chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour et le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

ÉVHÉMÈRE.

C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon et un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politesse et la douceur des Athéniens, les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des particuliers ont eu le génie et le bon goût en partage, mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun. Ils commencent à surpasser les Grecs en peinture et en musique, s'ils ne les égalent pas tout à fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers éléments; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les Platon, les Pythagore, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un Gaulois ou un Cassitéride.

ÉVHÉMÈRE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverse? on ne s'entend jamais en disputant de vive voix; un des contendants s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont long-temps perverti la raison humaine. Sans cet heureux instinct qui a inventé et perfectionné les arts, sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savants, et à ceux qui prétendent l'être, soit Grecs, soit barbares, c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abîmes, et le terrain est retombé sur eux.

L'un [1], qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reste. L'autre [2] emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage ferait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez. Un autre philosophe [3] de cette première classe a fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux. Que voulez-vous? ce sont des Hercules qui jouent aux osselets; ils n'en sont pas moins des Hercules. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de Deucalion et de Pyrrha; leurs résultats sont absolument différents : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés; cependant ils ne les ont point corrigés, et ils ont laissé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à Dieu.

[1] Pascal. — [2] Condillac. — [3] Buffon.

Que direz-vous de celui [1] qui a trouvé le secret d'exalter son âme au point de prédire précisément l'avenir; et cela sur ce bel argument que si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore?

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus: je leur rends justice comme aux Grecs : il y a partout des erreurs et des abus; le ciel en est plein, si l'on en croit Homère. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares, la vanité et l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans Aristote et dans Platon. A présent un grand nombre d'écrivains se consacre à réformer les empires et les républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulailler, qui même n'en a point, prend la plume, et donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'Athénien Xénophon sur l'éducation de Cyrus?

CALLICRATE.

Oui, et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de Xénophon que de Cyrus même.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien! un petit barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-Gaulois, demi-Allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils, qu'il l'a refusé, et qu'il ne sera jamais précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il l'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève? il en fait un garçon menuisier; il l'accompagne au b... [2]. Il lui persuade qu'un prince, un souverain doit épouser la fille du bourreau, si les convenances

[1] Maupertuis. — [2] *Émile*, tome III, page 261, édition de Neaulme, à Amsterdam.

s'y trouvent [1]. Enfin il lui dit qu'il est bien plus sage d'assassiner son ennemi que de le combattre noblement [2].

CALLICRATE.

Est-ce ainsi qu'on élève la jeune noblesse dans la Gaule? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon et de mauvais.

ÉVHÉMÈRE.

Comme je me suis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce Xénophon des Gaules un épisode qu'on appelle le *Druide savoyard*, contre les idées scolastiques des druides, lequel épisode est plein de choses excellentes.

CALLICRATE.

Qu'est-ce qu'un Savoyard?

ÉVHÉMÈRE.

C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre Xénophon?

ÉVHÉMÈRE.

Non : ils ont imité les Athéniens, qui, ayant fait mourir Socrate, se sont mis à rire de Diogène.

CALLICRATE.

Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation?

ÉVHÉMÈRE.

Très drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte, et cruelle.

CALLICRATE.

C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs Pélasges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des spectacles en musique, des danses semblables à la pyrrhique et à la cordace?

ÉVHÉMÈRE.

S'il y en a! tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs Sophocles, leurs Euripides, leurs Ménandres, leurs Timothées.

Ils sont surtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse; il y a plus de danseurs que de géomètres. Mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de Zoroastre, à ce que disent les sages Parsis, qui ne mentent jamais. Le ciel, étant irrité contre la terre, où l'on ne songeait qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, et dès lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise; car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ses pensées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour instruire, est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable, mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empressement que les vins délicieux et le miel divin de Syracuse.

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on passe son temps à danser et à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

[1] Tome IV, page 178. — [2] Tome II, page 297.

XXVII.

ENTRE UN PRÊTRE ET UN ENCYCLOPÉDISTE.

1761.

LE PRÊTRE.

Eh bien! malheureux, jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion et décrier ses ministres?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je n'outrage point la religion que je professe et que je respecte, je me tais sur ses ministres, et je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile et m'attirer ces injures. De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions? quelle est votre mission?

LE PRÊTRE.

Quelle est ma mission? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, messieurs les athées, s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicieux desseins. Je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser. Tous trois pleins de l'amour de Dieu et de l'avancement de son règne, nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui discutent, qui approfondissent, qui raisonnent, qui écrivent, et surtout aux encyclopédistes.

Nous fesons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse et criminelle; et lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons

que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'*Encyclopédie*.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, et rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage. Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs et faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? pensez-vous qu'abusant de votre caractère, et sous le prétexte trivial et spécieux de défendre la religion que personne ne songe à attaquer, dont les fondements sont inébranlables, et qui est sous la protection des lois et du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, et que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRÊTRE.

Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape [1] qui occupe si glorieusement la chaire de saint Pierre vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites, auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gênes, et depuis son arrivée dans ce pays-là le zèle des mécontents s'est bien ranimé: tout cela me donne de grandes espérances, et si son prédécesseur [2] avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police! ne s'est-elle pas déclarée assez hautement en proscrivant l'*Encyclopédie*, ce dépôt d'hérésies et de schismes, ce recueil d'impiétés et de blasphèmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion et contre l'autorité? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale? les conclusions du procureur général contre l'*Encyclopédie* n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque? les discours académiques, qui sont lus du roi et de tout l'univers, ne sont-ils pas des déclamations contre vous? Et vous comptez encore sur la police! tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traînés à la Grève, et précipités de là dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà une terrible déclaration; et je ne m'attendais pas, en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles sur les arts, de travailler pour la Grève et pour l'enfer.

La police en effet a supprimé l'*Encyclopédie*: peut-être y avait-il des choses qui n'étaient pas de l'essence d'un dictionnaire, et qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les estimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, et n'ont cherché que la vérité: si quelquefois elle leur a échappé, c'est qu'il est dans la nature humaine de se tromper: la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reste toujours debout, et triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais; cette nation sage et éclairée a livré les questions les plus délicates à la discussion et à l'examen. M. Hume, ce fameux sceptique, est aussi honoré parmi eux que l'homme le plus soumis à la foi; vous savez aussi bien que moi qu'elle est un don de Dieu, et qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y suppléer par la conviction qui résulte de l'examen. Nos magistrats, dont la religion surprise s'est alarmée trop légèrement, rendront justice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation, en instruisant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage, qu'ils seront forcés de se rendre à ce cri général.

LE PRÊTRE.

Vous nous citez sans cesse les Anglais, et c'est le mot de ralliement des philosophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie, et hérétique; vous voudriez avoir comme eux le privilége d'examiner, de penser par vous-mêmes, et arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial de penser pour vous et de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui sont nos ennemis de toute éternité, qui désolent nos colonies, et qui ruinent notre commerce; vous ne vous contentez donc pas d'être infidèles à la religion, vous l'êtes encore à l'état! Le ministère aura peut être la faiblesse de fermer les yeux sur votre trahison, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de discours à l'Académie qui ne soit une satire des philosophes anglais, et l'on n'adoptera dans le conseil de Versailles aucune des maximes de celui de Kensington.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Ce sera bien fait. Mais c'est assez parler des Anglais; et pour abréger notre conversation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédistes? Avez-vous lu leur ouvrage avec attention?

LE PRÊTRE.

Non assurément, je ne suis pas assez scélérat pour avoir souillé mon esprit de la lecture d'un

[1] Clément XIII. — [2] Benoît XIV.

ouvrage aussi profane : je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal, et de faire imprimer toutes les semaines que c'est le livre le plus dangereux qui ait jamais été composé.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Votre projet est très sensé assurément ; mais ne serait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidèles et peut-être intéressés ?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux ?

LE PRÊTRE.

A tous égards ! la théologie n'est point celle de la Sorbonne ; la morale n'est point celle des jésuites ; la médecine n'est point celle de la faculté de Paris ; l'art militaire est composé sur des mémoires prussiens ; la marine et le commerce sur des mémoires anglais : en un mot, tout en est détestable.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà qui est raisonner à la fin ; et si vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre dispute aurait été plus tôt terminée.

LE PRÊTRE.

Je vois que si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, et qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui sont dupes de vos simagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion et ses ministres restent, et la rétractation périt. Il faut que vous soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, et que vous soyez damné éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, et je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre ; qu'il fallait non seulement le supprimer, mais encore le brûler ; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, et que vous êtes tous des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des semi-pélagiens, des manichéens, etc., etc., etc.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens, qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes, qui sont éclairés du flambeau de la révélation ? N'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'Auguste au siècle chrétien de Louis XIV ?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition et de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé ; voici un de vos adversaires, dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

XXVIII.

ENTRE UN PRÊTRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

1761.

LE PRÊTRE.

Entrez, entrez, monsieur. Vous me trouvez ici bien échauffé ; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée ; je ne songe plus ni à Calvin ni à Luther ; ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire ; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai résonner dans mes écrits et dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes ; et voilà les vrais schismatiques. Il faut que nous oubliions tous nos démêlés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes et notre doctrine, et que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire : car, ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions ; ils prétendent établir l'empire de la raison : et nous resterions tranquilles dans ce danger !

LE MINISTRE.

Monsieur, je loue infiniment le dessein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière ; il faut s'y prendre plus doucement, et par là plus sûrement : presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion et d'acharnement. Je sais bien aussi qu'il ne faut pas trop raisonner, et que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent. Mais il faut décrier les auteurs, et alors l'ouvrage perd certainement son crédit ; il faut adroitement empoisonner leur conduite ; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leurs vices ; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper ; si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion et de la piété, et que nous préviendrons les maux et les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRÊTRE.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparés de nous, et qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah ! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères,

il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, et l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, et que si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laissez faire les jansénistes et les auteurs du *Journal chrétien*.

LE MINISTRE.

Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi; mais nous avons eu quelques uns de ces moments brillants que vous regrettez, et le supplice de Servet doit exciter votre admiration et votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à mon zèle; mais je réponds de moi et de mes confrères; et si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique, nous offririons de bon cœur sur le même bûcher un sacrifice à Dieu, dont l'odeur lui serait certainement bien agréable.

LE PRÊTRE.

Je suis enchanté de ce que vous me dites, et je vois que nous ne différons que par la conduite, et non par les intentions. Puisque nous pensons de même, exterminons donc les philosophes: tout est permis contre eux; supposons-leur des crimes, des blasphèmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité; excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; et s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire et poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, et je crois même que notre union secrète produira un très bon effet; ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très criminels: mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion et ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestants, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, et nous nous devons à notre famille: on n'a point de considération dans le monde sans argent, et on doit procurer de la considération à ses enfants. Si en disant du mal des philosophes et du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes et du mal de leurs ouvrages, ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions: si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, et ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, et les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? Par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes et les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, et nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRÊTRE.

Ah, fi donc! quoi! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion! vous pouvez balancer entre Dieu et Mammon! Il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier et des plumes et écrire contre eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous donnent? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides, que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet; et puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis: j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce; et vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien; je ferai le tout en conscience: je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes; il faudra des sermons tout neufs; ma santé est faible, et pourrait se ressentir de ce travail; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt; mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, et que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très particulièrement. Ne vous étonnez donc pas si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement, et même d'avance si cela se peut.

LE PRÊTRE.

Je vous le promets, et l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime; mais

n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de Satan dans le pays où vous vivez?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chose, et en effet ce livre est plein de blasphèmes et d'impiétés. Le mot *vie* que vous citez n'est pas encore fait [1]; mais sans doute qu'il serait affreux s'il était imprimé.

On a souffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire saisir une cinquantaine d'exemplaires qui y sont répandus, et que je voulais faire confisquer au profit des ecclésiastiques, parce qu'ils sont à l'abri de la contagion, et que l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La chose a souffert quelque difficulté; et, pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté sous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus: j'ai imaginé, pour les retrancher de la société, de les envoyer en Espagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand inquisiteur, qui a fait saisir et brûler les exemplaires, mettre à l'inquisition les gens qui en étaient possesseurs, et qui m'a envoyé cent pistoles d'or pour le service que j'ai rendu à la religion.

LE PRÊTRE.

Il y a bien quelque chose à dire contre la délicatesse dans ce que vous racontez là; mais la fin de l'action en sanctifie les moyens, et je vous absous pour toutes celles de la même nature passées, présentes et à venir.

LE MINISTRE.

Puisque vous approuvez mon zèle, et que vous croyez qu'on peut se permettre quelques négligences en morale lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans son vrai sens, et qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que sur les apparences. J'avais vu, dans une bibliothèque qui m'était ouverte, un manuscrit dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, et qui inquiétait fort sa sainteté: un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer et combattre nos ennemis; mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint père, qui m'en saurait gré, et respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération et ce désintéressement; car je le laissais absolument maître des conditions. Il fut en effet très sensible à ma démarche, me fit remercier, et m'envoya mille écus en échange du manuscrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai, et qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

LE PRÊTRE.

J'approuve infiniment votre conduite; mais, comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, et je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui...

LE MINISTRE.

Puisque nous sommes sur le ton de la confiance, il faut que je vous fasse une confession entière, et que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle et la charité. J'écrivais contre les philosophes; et voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie: je m'adressai au plus dangereux et au plus écouté d'entre eux; je cherchai à gagner sa confiance, et, après y avoir réussi, je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres. Je pensai que le public, rassuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur et à la tête de l'ouvrage (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état), le lirait non seulement sans défiance, mais même avec édification: tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions! par là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, et je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire, qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, et deux cents exemplaires, que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changements aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRÊTRE.

Cela est très bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, et j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais: vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, et je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidèlement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé. J'aurais bien des choses à

[1] En 1761, l'*Encyclopédie* n'en était encore qu'à la septième lettre de l'alphabet

vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui ; mais je craindrais d'abuser de votre complaisance, et ce sera pour la première entrevue.

LE PRÊTRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en sont louables, et je vous estimerais fort si vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a sa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux persécuter : travaillez tout doucement par la sape, tandis que j'irai avec le fer et le feu renverser et brûler tout ce qui m'opposera quelque résistance.

LE MINISTRE.

Bonjour, monsieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort secret entre nous, et que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la pension, et souvenez-vous qu'elle est destinée à un pauvre homme.

LE PRÊTRE.

Bonjour, monsieur ; n'oubliez pas les sermons, et souvenez-vous qu'ils ne sauraient être trop forts.

FIN DES DIALOGUES ET DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

PHILOSOPHIE.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE SUR MALEBRANCHE.

DE L'AME

PAR SORANUS, MÉDECIN DE TRAJAN.

LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

PROFESSION DE FOI DES THÉISTES.

SERMONS ET HOMÉLIES.

EXAMEN IMPORTANT DE MILORD BOLINGBROKE.

DIEU ET LES HOMMES.

DISCOURS DE L'EMPEREUR JULIEN CONTRE LES CHRETIENS.

COLLECTION D'ANCIENS ÉVANGILES.

EXTRAIT DES SENTIMENTS DE JEAN MESLIER.

LETTRES A S. A. Mgr. LE PRINCE DE BRUNSWICK.

HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

DIALOGUES ET ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES.

FIN DE LA TABLE.

